

---

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



*gift of*

**Alexandre G. Tarsaidze**



STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES











ADDITIONS ET ÉCLAIRCISSEMENTS

À

# L'HISTOIRE DE LA GÉORGIE

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'EN 1469 DE J.-C.

PAR

**M. BROSSET,**

Membre de l'Académie Impériale des sciences.



**ST.-PÉTERSBOURG.**

DE L'IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

**1851.**

Se vend chez MM. Eggers et Comp., libraires, Commissionnaires de l'Académie, et à Leipzig, chez  
M. Léopold Voss.

Prix: 5 Rbl. arg. — 5 Thlr. 17 Ngr.



ADDITIONS ET ÉCLAIRCISSEMENTS

À

# L'HISTOIRE DE LA GÉORGIE

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'EN 1469 DE J.-C.

PAR

M. BROSSET.

Membre de l'Académie Impériale des sciences.

*c. i. e. Brosse, M. I. J*  
"



ST.-PÉTERSBOURG.

DE L'IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

1851.

---

Se vend chez MM. Eggers et Comp., libraires, Commissionnaires de l'Académie, et à Leipzig, chez  
M. Léopold Voss.

---

Prix: 5 Rbl. arg. — 5 Thlr. 17 Ngr.

ANNUAIRE DE L'ACADEMIE

DK 511

G4 H5

ANNUAIRE DE L'ACADEMIE

Suppl.

ANNUAIRE DE L'ACADEMIE

PUBLIÉ PAR ORDRE DE L'ACADÉMIE.

Le Secrétaire perpétuel *P.-H. Fuss*.

En septembre 1851.

ANNUAIRE DE L'ACADEMIE

ANNUAIRE DE L'ACADEMIE

ANNUAIRE

ANNUAIRE DE L'ACADEMIE

ANNUAIRE DE L'ACADEMIE

## A V I S.

---

La publication de L'HISTOIRE ANCIENNE de la Géorgie pourrait être considérée comme terminée, si je ne m'étais proposé d'y joindre une Introduction et l'Index des matières que j'ai promis dès la première livraison. Mais une ophthalmie opiniâtre, qui m'a même empêché de relire les dernières épreuves des feuilles 60, 61 et 62 de ce volume, m'oblige à surseoir indéfiniment à ce travail. Si je réussis un jour à reprendre la publication de L'HISTOIRE MODERNE, ces deux appendices nécessaires trouveront là une place convenable.

Brosset.

1<sup>er</sup> septembre 1851.

## CHAPTER 1

The first chapter of the book is devoted to the study of the properties of the function  $f(x) = \sin x$ . The function is defined for all real numbers  $x$  and its values lie between  $-1$  and  $1$ . The function is periodic with period  $2\pi$ . The function is odd, that is,  $f(-x) = -f(x)$ . The function is continuous and differentiable. The derivative of the function is  $f'(x) = \cos x$ . The function has a maximum value of  $1$  at  $x = \frac{\pi}{2} + 2k\pi$  and a minimum value of  $-1$  at  $x = \frac{3\pi}{2} + 2k\pi$ , where  $k$  is any integer. The function is zero at  $x = k\pi$ , where  $k$  is any integer. The function is concave up on the interval  $(0, \pi)$  and concave down on the interval  $(\pi, 2\pi)$ . The function is symmetric about the origin.

1.1.1

1.1.2

# **HISTOIRE DE LA GÉORGIE.**



## CHRONIQUE ARMÉNIENNE.

---

L'antiquité de cet ouvrage, souvent cité dans les Notes de la traduction des Annales, me paraissant lui donner une grande autorité, je me détermine à le traduire purement et simplement, en indiquant le rapport des pages à celles du texte, afin que l'on puisse en faire la confrontation et profiter des variantes.

---

Nous raconterons que les Arméniens, les Géorgiens, les Raniens, les Movcaniens, les Héranien<sup>s</sup>, les Le<sup>c</sup>s, les Covcasien<sup>s</sup> et les Egérien<sup>s</sup> eurent un même père, nommé Thorgom, fils de Thiras, fils de Ghamir, fils de Japheth, fils de Noé : c'était un homme brave, un géant. Lors de la destruction de la tour, de la division des langues, de la dispersion des hommes sur la terre, il vint entre les monts Masik et Aragadz; il avait beaucoup de femmes, des fils et des filles de ses enfants des deux sexes, et vécut 600 ans. La terre ne suffisant pas à l'immensité de leur bagage, ils s'écartèrent et étendirent leurs limites de la mer du Pont à celle de Héreth et des Caspien<sup>s</sup>, et jusqu'au mont Caucase. Entre les fils de Thorgom, huit furent choisis, qui se distinguaient par leur bravoure : 1. Haïc; 2. Karthlos; 3. Bardos; 4. Movcan; 5. Lécan; 6. Héros; 7. Covcas; 8. Egrès; mais Haïc, qui n'eut point son pareil sur la terre, ni avant le déluge, ni depuis, jusqu'au temps présent, l'emportait par son énergie et par sa valeur. Lorsqu'il leur fit le partage de son pays, Thorgom en donna une moitié à Haïc, l'autre à ses sept fils, suivant leur mérite. Il donna à Karthlos le pays ténébreux<sup>1)</sup> du nord, limité à l'E. par la rivière Berdahodch; à l'O., par la mer du Pont; du côté ténébreux, par le mont Caucase; des confins de Clardjk et de Taïk, jusqu'aux monts Lekh.<sup>2)</sup>

<sup>1)</sup> Le nord, en géorgien, s'appelle « pays de l'ombre », *ბნელეთი*.

<sup>2)</sup> Lisez Likh.

A Bardos, le pays depuis la même rivière Berdahodch, le long du Cour, jusqu'à la mer où se jettent l'Eraskh et le Cour réunis. Il fut le fondateur de la ville de Bardav, nommée d'après lui;

A Movcan, le pays sur la rive septentrionale du Cour, depuis la tête de l'Alazan, jusqu'à la mer : celui-ci bâtit la ville de Movcneth;

A Héros, le pays à la tête <sup>1)</sup> de l'Alazan, jusqu'au lac de Maïr <sup>2)</sup>, aujourd'hui nommé Gaghgagh : celui-ci construisit au confluent des deux fleuves une ville, qu'il appela, de son nom, Héreth, aujourd'hui Khorantha;

A Egros, depuis l'angle que forme la mer aux *monts* Likh, jusqu'au fleuve de Khazareth, à l'angle occidental de la mer, en sorte qu'il demeure jusqu'à présent *entre* la mer et le Caucase : celui-ci construisit la ville nommée d'après lui Egris, appelée maintenant Bédia.

Comme la voix de l'homme ne se faisait pas entendre dans le mont Caucase, jusqu'au grand fleuve Ghoumec, Thorgom le donna à ses deux fils Covcas et Lécan, de qui il porte le nom jusqu'à ce jour.

- 3 Pour Haïc, il posséda tous les domaines paternels, avec les limites ci-dessus dites; il était le prince de ses sept frères, et avec eux obéissait au géant Nébroth, roi de toute la terre.

Quelques années s'étant écoulées, Haïc rassembla ses frères et leur dit : « Ecoutez-moi, vous qui êtes de mon sang; voilà que Dieu nous a donné la force, jointe à une multitude considérable. Maintenant, au nom de la divine miséricorde envers nous, ne servons plus un étranger, mais le Dieu véritable. » Tous furent de cet avis, se révoltèrent, cessèrent de payer le tribut, et attirèrent à eux les nations du voisinage. A cette nouvelle Nébroth, courroucé, fit un grand rassemblement de géants et de toutes sortes de nations; il s'avança contre les rebelles, et vint dans l'Atrapacacan. Comme Haïc restait avec les siens au pied des monts Masik, Nébroth envoya 60 géants avec une troupe considérable. Il y eut entre eux un choc furieux, épouvantable, comme la voix du tonnerre dans les nuages, et le carnage des deux côtés fut immense. Haïc se tenait derrière les siens, les animant, les encourageant; lui-même, avec ses gens, s'élançait de tous côtés, comme la foudre, autour des géants, et grâce à Dieu, restés jusqu'à la fin sains et saufs, lui et ses sept frères, ils glorifièrent le Tout-Puissant, leur sauveur. Extrêmement bouleversé par ces nouvelles, Nébroth marcha en personne contre Haïc, qui, n'ayant pas des forces égales aux siennes, se fortifia dans les gorges des vallées du Masik. Cependant Nébroth, protégé de la tête aux pieds par une armure de fer battu, s'avança au pied d'un plateau, d'où il convia Haïc à lui obéir comme par le passé; mais celui-ci, au lieu

<sup>1)</sup> Quoique cette expression dût plutôt signifier « la source », la force des choses oblige de lui donner ici un autre sens.

<sup>2)</sup> Traduction du nom géorgien Tqé-Tba, qui signifie « forêt-lac ».

de répondre, dit à ses frères : « Soutenez - moi par - derrière pendant que je descendrai contre Nébroth ; » puis il poussa en avant, s'approcha de lui et lui décocha une flèche dans les lames qui couvraient le coeur ; lancée avec force, la flèche ayant pénétré l'armure où se reflétait le soleil, Nébroth rendit l'âme après quelques convulsions. Toute son armée tomba comme lui. La maison de Thorgom jouissant d'un calme exempt d'inquiétudes, Haïc régna sur ses frères et sur toutes les nations voisines.

Cependant Karthlos alla sur la montagne nommée Amraz, où il se construisit une maison et une citadelle, en sorte que, d'après lui, le nom de Karthl fut donné au pays, de Khounan à la mer de Sper. Là il bâtit Orbeth, aujourd'hui Chamchoté, et la citadelle de Ghounan, qui était en briques. Après avoir vécu de longues années, il mourut, laissant cinq fils courageux : Mtzkhéthos, Gardbos, Cakhos, Coghkis <sup>1)</sup> et Katchis.

Mtzkhéthos, qui était l'aîné, enterra son père sur le mont Armaz, à l'entrée du Karthl. Cependant la femme de Karthlos bâtit Maïraberde <sup>2)</sup> et la ville nommée Rhicha ou Partizakaghak <sup>3)</sup> ; après le partage du pays qu'elle fit entre ses enfants, Gadchios bâtit la ville de Gadchen ; Cakhos, Tchelhth et Cakheth. De son côté Mtzkhéthos construisit la ville de Mtzkhéthha et régna sur ses quatre frères. Il eut trois fils primant les autres : 5 Ophlos, Otrkhos et Dchavakhos, auxquels il donna ses domaines héréditaires. Otrkhé construisit les deux villes fortes d'Otrkhé et de Thoukhris ; Dchavakhos, les deux petites villes avec citadelle, de Dzanda et d'Artahan, nommée précédemment Kadchatskaghak. Pour Ouphlos, il bâtit Ouphli-Tzikhé, Ourbnis et Casp. Ses domaines, jusqu'à la Porte de Taïk, étaient nommés Nerkin-Karthl, ou *Karthl-Intérieur* <sup>4)</sup>. Les Thorgomians construisaient ces forteresses par crainte des Nébrothides, qui les inquiétaient pour venger le sang de leur père, mais qui ne purent, jusqu'à la mort de Mtzkhéthha <sup>5)</sup>, triompher d'eux, à cause de leur union. Mais lorsque Mtzkhéthha fut mort, la mésintelligence se mit dans toute la maison des Karthles, au point qu'ils ne voulurent plus voir régner sur eux Oulphalos, que leur père <sup>6)</sup> Karthlos avait établi leur maître. La guerre dura longtemps : tantôt des hommes sensés faisaient renaitre entre eux la concorde, tantôt l'agitation recommençait.

Dans ce temps - là la ville de Mtzkhéthha s'agrandit et eut le titre de métropole de 6 la maison de Karthl ; le prince qui y résidait s'appelait tanouter ; le maître de ce pays, n'était ni roi ni prince ; on ne lui donnait nul autre titre honorifique, indiquant supé-

<sup>1)</sup> Le *Coukhos* des Géorgiens.

<sup>2)</sup> Traduction du géorgien Déda - Tzikhé, « mère - citadelle ».

<sup>3)</sup> La ville des Jardins ; traduction du géorgien *Bostan-Kalak*.

<sup>4)</sup> Les mots soulignés sont ajoutés par moi

<sup>5)</sup> I. e. de Mtzkhéthos ; je laisse à dessein subsister ces variantes, et n'en reparlerai plus.

<sup>6)</sup> Il y a ici omission des mots « Mtzkhéthos, fils de *Karthlos* ».

riorité. Après cela, oubliant Dieu, leur créateur, ce peuple adora le soleil, la lune et sept autres astres <sup>1)</sup> : il jurait aussi par le tombeau de son père Karthlos.

La nation des Khazars qui, dans ce temps-là, était devenue puissante, faisait la guerre à celle des Lechs et de Cavcas; ceux-ci, réduits à l'extrémité, prièrent les six nations de Thorgom, jouissant alors des douceurs de la paix, de venir à leur secours. Les six nations le firent avec plaisir, et ayant traversé en grand appareil le mont Caucase, sous la conduite de Doutzouc, fils de Thiréthis, qui avait réclamé leur secours, portèrent l'esclavage au sein de la Khazarie. Après cela les Khazars, rassemblés à leur tour et s'étant donné un roi, formèrent un grand camp et marchèrent contre Thorgom par la porte de Darband. Comme ils étaient fort nombreux, ils portèrent l'esclavage et la mort jusque dans la plaine de l'Ararat et de Masik : il n'échappa que les villes fortes ténébreuses (i. e. du nord <sup>2)</sup>) la métropole <sup>3)</sup> de Khounan, Samchoilde, Dabi et l'Egris; mais les Khazars ayant trouvé une autre porte, celle dite de Dariagh, multiplièrent leurs incursions et expéditions contre Thorgom, qu'ils soumirent à un tribut. Cependant le roi des Khazars donna à son fils Rhobos les captifs précédemment enlevés chez les Arméniens et les Géorgiens, ainsi que la portion du Caucase entre le fleuve Ghamec et l'extrémité occidentale des montagnes. Rhobos donc, avec sa famille, peupla le pays aujourd'hui nommé Oseth. En même temps un certain Dertzouc, homme distingué parmi les fils de Covcas, alla se fortifier dans les gorges de la montagne, tout en payant tribut au roi des Khazars, et, de son nom, appela le pays Dourtzceth. Le même roi des Khazars donna au fils du frère de son père la partie du pays de Lécan, comprise entre la mer de Darband, à l'E., jusqu'au fleuve, à l'O., et en outre les prisonniers faits dans le Ran et le Movcan : ce personnage établit là sa demeure. De son côté Khouzouni, l'un des fils de Lécan, entra dans les aspérités de la montagne, et y construisit une ville, nommée d'après lui Khouzounikh. Il se passa beaucoup de temps, durant lequel toutes les nations du nord furent tributaires des Khazars.

Après cela la race de Nébroth s'étant accrue du côté de l'orient, il parut dans son sein un certain Abridon, de qui on dit qu'il attacha avec des chaînes de fer, sur le mont désert de Raïs, le prince des serpents, nommé Birasp, ainsi qu'il est écrit dans

<sup>1)</sup> En arménien Է 7 se confond facilement avec Է 5 : de là cette variante, qui pourtant ne manque pas d'importance.

<sup>2)</sup> C'est moi qui ajoute cette parenthèse.

<sup>3)</sup> Au lieu de Դա յրաբերդ, mère-citadelle, métropole, traduction du géorgien *Deda-Tzikhé*, ainsi que je l'ai dit plus haut, l'auteur se sert du mot insolite Դա յրաբերդ, qui signifierait à la lettre « ville de cendre », ou « ville cendrée, grise ». Bien que la bizarrerie de cette dénomination la rende inadmissible, je crois que l'auteur a été conduit à l'employer par l'analogie qu'elle forme avec les mots Ծմակա յն բերդաքաղաքք « les forteresses ténébreuses », ou « du nord », et par la bizarre variante qui se voit dans le texte géorgien, p. 4, 6, 10, etc. Ծմակա ցեղ « citadelle de la poussière ».

les Annales de la Perse. Cet Abridon soumit à un tribut beaucoup de nations, commanda à la maison de Perse et envoya au pays des Géorgiens son général Adrama, du sang de Nébroth. Celui-ci, à son arrivée, ravagea les villes et les forteresses, massacra tout ce qu'il rencontra de Khazars et subjuga le pays. Il construisit aussi, sur le bord de la mer, Darouband, i. e. Ferme-la-Porte. Ce même Adarmos bâtit Mtzkhétha en pierres liées avec de la chaux, et tira un mur depuis le mont Amraz jusqu'au fleuve Cour; jusqu'à lui la maison de Géorgie ou de Karthl ignorait l'art d'employer la chaux avec la pierre.

Lorsque Abridon partagea ses domaines entre ses trois fils, il donna la Perse et la Géorgie à celui qui se nommait Iarédérakh. Adarmos vécut et gouverna durant de longues années; après lui, quatre commandants se succédèrent en son lieu et place. Après cela la guerre s'étant allumée entre les fils d'Abridon, les deux frères d'Ariadarekh s'entendirent pour le tuer; les Géorgiens, profitant de l'occasion, firent venir les Osses à leur secours, tuèrent le commandant persan, occupé à se divertir, et ayant massacré toutes ses troupes, se virent sans inquiétudes du côté des Perses. Toutefois les pays de Ran et 8 de Héreth restèrent à ces derniers.

Après cela Kécapos, roi de Perse, étant de nouveau devenu puissant, alla dans le Movcan et dans le Héreth; pendant qu'il se proposait de passer dans le Léceth, le seigneur des Leccs, un descendant de Khouzanikh, qui était magicien, aveugla par ses enchantements Kécapos et ses soldats; ils ne recouvrèrent la vue qu'après leur retraite, et partirent lorsqu'ils eurent rendu les Géorgiens tributaires.

Dans ce temps-là se répandit l'étonnante nouvelle, que Moïse, favori du grand Dieu, avait fait passer la mer Rouge aux douze tribus, formant six myriades<sup>1)</sup>, qui étaient alors dans le désert de Sina, se nourrissant de manne, pain descendu du ciel. Ce qu'apprenant les gentils, ils louèrent le Dieu d'Israël et crurent en lui.

Dans ce temps-là toute la race de Thorgom, unie avec les Arméniens et séparée des Perses, vivait dans ses villes et châteaux fortifiés. Kécapos indigné envoya contre eux, avec beaucoup de troupes, son général Pharaborot, qui, ayant marché contre les Arméniens et les Géorgiens, les rencontra dans l'Atrpatacan; il fut battu, perdit beaucoup des siens et s'enfuit avec un petit nombre. Cécaphos furieux fit partir son petit-fils Kvékhosrov, né du beau Bionab<sup>2)</sup>, son fils, tué par les Turks. Les Arméniens et les Géorgiens, n'ayant pu lui résister, furent tous foulés aux pieds des Perses. Kvékhosrov leur imposa des gouverneurs et construisit dans l'Atrpatacan une maison de prières, suivant sa religion, après quoi il retourna dans son pays et se mit à guerroyer contre les

<sup>1)</sup> Ce chiffre n'est pas conforme à celui qui se trouve au livre des Nombres, ch. I, v. 46, se montant à 603, 550 individus capables de porter les armes, de 20 ans et plus: il faudrait, en nombre rond, au moins 60 myriades *Կ ԲԿԻ Բ.*

<sup>2)</sup> Lisez du moins *Chouach*.

Turks, meurtriers de son père. De ceux-ci vingt-huit familles s'enfuirent devant lui et allèrent auprès du tanouter de Mtzkhétha, à qui ils demandèrent une caverne dans le rocher situé à l'E. de la ville. L'ayant fortifiée d'une muraille, ils en firent leur demeure et la nommèrent Saraciné, ce qui signifie Mine de fer<sup>1</sup>). Comme Kvèkhosrov ne pouvait alors tourner son attention du côté des Arméniens et des Géorgiens, ceux-ci tuèrent les commandants persans et pourvurent les citadelles.

Dans ce temps-là il venait en Géorgie des émigrants grecs, assyriens, khazars, fuyant devant leurs ennemis: ils étaient accueillis, comme auxiliaires contre les Perses. Dans le même temps il vint aussi des Juifs, échappés à Nabuchodonosor, qui avait pris Jérusalem; ils demandèrent au tanouter de Mtzkhétha un lieu, pour lequel ils paieraient tribut. Celui-ci leur accorda, au voisinage de l'Arag, la source de Zanav, aujourd'hui Kherc, moyennant redevance.

Jusqu'alors les Géorgiens faisaient usage de la langue arménienne; mais à cette époque la diversité des nations habitant au milieu d'eux amena des altérations qui firent un mélange de tous les idiomes, et de cette fusion résulta la langue géorgienne actuelle.

Après cela les Géorgiens adoptèrent une religion et des moeurs plus impies et abominables que celles d'aucune autre nation; car dans les mariages ils n'avaient aucun égard à la parenté, ils mangeaient toute espèce de reptile, même les vers et les morts<sup>2</sup>), et n'avaient point de sépultures.

Après cela un autre roi de Perse, Spandiar, fils de Vachtabich, marcha de nouveau contre les Arméniens et les Géorgiens. Comme il arrivait dans l'Atrapatacan, on apprit la triste nouvelle que les Turks avaient tué le frère de son père, et il se retira dans le Tourkistan, laissant respirer les Arméniens et les Géorgiens. Après cela régna sur les Perses Vahram, ou Artachès, fils d'Ispandiar, qui, plus puissant que tous les rois de Perse, prit Babylone et rendit tributaires l'Assyrie, la Grèce et la Géorgie.

Dans ce temps-là on parlait en Géorgie toutes sortes de langues: l'arménien, le khazar, le syrien, l'hébreu, le grec et le géorgien, qui s'est formé de la fusion de tous.

10. Dans ce temps-là s'éleva Alexandre-le-Grand, fils de Nektanib l'Égyptien, du pays de Macédoine, qui conquit par son bras les trois coins de la terre. Venant de l'O. au N., après avoir parcouru l'orient, il pénétra dans le pays Ténébreux et, par le mont Caucase, entra dans la contrée des Géorgiens, et s'étonna de leur abominable genre de vie. Voyant la multitude de leurs forteresses, il fatigua ses troupes durant six mois pour prendre Dzounda, Kherthis; Ountzrkhé, bâti sur le rocher de Ladas; Thoughars, sur le fleuve de Sper, nommé Djorokh; Ourbnis, Casb, Oublis-Tzikhé, i. e. la citadelle du Seigneur;

<sup>1</sup>) Cette interprétation du nom géorgien montre que la Chron. armén. est une traduction et non un original.

<sup>2</sup>) De la manière dont la phrase est construite, on peut comprendre que les Géorgiens se nourrissaient d'animaux morts ou de cadavres humains: il y a ambiguïté.

Mtzhéthâ , le canton de Saracina ; Tzikhé-Did , i. e. la Grande-Citadelle ; Zaran , habitation des Juifs ; Rhicha , Maïraberd , ou la mère-citadelle <sup>1)</sup> , Chamchoudé ; la citadelle du Cour , ou Khounan. Voyant qu'il y avait de braves guerriers , il distribua ses troupes autour de toutes ces places et se porta lui-même à Astaki. Toutefois il n'attaqua point les citadelles de Thoughars et de Khounan , qui étaient imprenables , mais il assiégea ceux de Saraciné pendant douze mois. Comme ceux-ci l'avaient insulté , il leur refusa la paix , si bien qu'ils percèrent le tuf mou de leur caverne , d'un autre côté , et s'enfuirent tous , nuitamment , dans le Caucase. Partout ailleurs il se fit un grand carnage , les femmes et 11 les enfants innocents , au-dessous de 15 ans , furent faits prisonniers , et un certain Azon , Macédonien , fut établi patrice ou commandant du pays. Alexandre lui donna 100,000 hommes , des Protitosics , guerriers braves et impétueux , qui , dans leur pays , inquiétaient extrêmement les Grecs , et que , pour cette raison , il en avait fait sortir , pour les confier à Azon. Ce dernier choisit parmi eux des commandants pour toutes les provinces de la Géorgie. Alexandre ordonna à Azon d'honorer le soleil , la lune et les cinq <sup>2)</sup> étoiles , et de servir le Dieu unique , qui voit tout , et qui a créé le ciel et la terre : il imposa la même loi à tout l'univers , car il n'y avait dans ce temps-là aucun prédicateur de la vérité. Cependant Azon ruina toutes les forteresses de la contrée , n'en laissant que quatre à la porte de la Géorgie , qu'il remplit de soldats ; il rendit tributaires les Lecs , les Osses , les Khazars , et commanda à tout le pays , depuis le Héreth et la Berdahodch , jusqu'à la mer de Sper. En douze années le roi Alexandre soumit l'univers , et dans la 12e il renvoya dans leurs pays les otages qui étaient à son service. Il partagea son empire entre quatre de ses parents : à Antiok , qui bâtit Antioche , il donna l'Assyrie ; à Hromos , qui bâtit une ville nommée comme lui , la Grèce occidentale ; à Biouzantios , fondateur de Byzance , la Thrace , la Bithynie et la Géorgie : Azon reçut par écrit l'ordre d'Alexandre , de lui obéir ; Platon fut envoyé en Egypte , et reçut la ville d'Alexandrie , 12 après quoi Alexandre mourut. Ensuite Azon , oubliant la religion imposée par ce prince , fit et adora deux idoles d'argent , nommées Gatsim et Gaïm <sup>3)</sup> . Cet homme violent et sanguinaire était soumis à Biouzand ; il enjoignit aux siens que chacun eût à tuer tout Géorgien opulent , de belle taille et adroit , que l'on rencontrerait , et à s'emparer de ses richesses ; l'ordre concernait <sup>4)</sup> également les Grecs , dont il fit périr un grand nombre.

1) J'ai ajouté les mots soulignés.

2) Ce mot est écrit en lettres. Cf. sup. p. 4 , n. 1.

3) D'après Wakhoucht , p. 17 , Gatz était d'or et Gaïm d'argent. Azon permit aux Géorgiens de leur immoler leurs enfants. Cf. infra , p. 51.

4) J'ai ajouté les mots soulignés parce que le texte est extrêmement concis , et que j'en ai fixé le sens d'après l'interprétation du géorgien , ainsi que d'après Wakhoucht , p. 21. Le texte arménien dit seulement : *դարձաւ ՚ի յուճաց* , je lis *դարձեալ* « derechef , par contre. »

Dans ce temps - là fut choisi un certain Pharnavaz , descendant de Mtzkhith , né d'une mère persane , d'Ispahan , soeur de Samaros , qui était tanouter de Mtzkhith , lors de la venue d'Alexandre , et avait été tué. Ce Pharnavaz , homme intelligent et chasseur habile , se fit connaître d'Azon. Sa mère lui disait de ne pas s'ouvrir avec Azon : « Emmène-moi plutôt , ajoutait-elle , à Ispahan , auprès de mes frères , et sauve-toi ainsi que moi ; » mais Pharnavaz ne consentait pas à quitter sa patrie. Il se vit , en songe , renfermé dans une maison très étroite , et cherchant , mais sans succès , à en sortir. Tout-à-coup un rayon de soleil perça par la fenêtre , l'enveloppa par le milieu du corps et l'entraîna au-dehors. En sortant , il se vit tout près du soleil , essuya sa sueur et s'en frotta le visage. A son réveil il fut dans l'étonnement et pensa en lui-même : « Si je vais à Ispahan , il m'en arrivera du bien ; » il se résolut donc à partir.

- 13 Etant sorti seul , ce jour-là , pour chasser , il aperçut une bête au bord du ravin de Tiflis , et lui décocha une flèche , qui la fit tomber dans une gorge de rochers , où il se précipita après elle. Le soleil s'étant couché , il passa là la nuit ; mais une pluie mêlée de neige étant survenue , comme il cherchait un abri , il rencontra une ouverture bouchée anciennement avec des pierres , alors écroulées , qu'il dégagea , et aperçut une spacieuse caverne , remplie de trésors d'or et d'argent façonné. Plein de joie et se rappelant son rêve , il alla appeler sa mère et ses deux soeurs qui , la même nuit , déblayèrent ces richesses et les déposèrent en diverses cachettes , à portée de leur main. Il envoya dire à Koudchis : « J'ai *beaucoup* <sup>1)</sup> de mouton ; si tu veux , j'irai près de toi , et nous te l'apporterons pour en parler. Maintenant il est ennemi d'Azon , et nous avons bon espoir : il nous procurera le triomphe. » Joyeux de ces nouvelles , Koudchis répondit : « Viens vers moi ; avec ton mouton nous amasserons des troupes contre Azon. La joie ranimera la maison de Géorgie , et les Grecs , contre qui Azon est en révolte , nous prêteront assistance. » Pharnavaz , avec ses amis , s'étant rendu chez Koudchi , celui-ci le reçut gaiement et lui dit : « Tu es de la famille des anciens tanouters géorgiens , tu es donc maintenant mon seigneur , et moi ton esclave. » Quand ils donnèrent ensuite avis de cela aux Lecs et aux Osses , ceux-ci , qui étaient accablés d'impôts par Azon , se rassemblèrent d'un commun accord ; il se joignit à eux un nombre considérable de cavaliers , l'Égérie (Mingrélie) même leur envoya des renforts. Azon ayant , à cette nouvelle , réuni ses troupes , un millier de soldats , c'étaient des Grecs , se séparèrent de lui et passèrent
- 14 à Pharnavaz. Perdant alors toute confiance dans le reste de son armée , il s'enfuit dans les citadelles du Clardjeth. Cependant Pharnavaz vint à Mzkhitha , s'en empara , ainsi que des quatre forteresses du voisinage , et de toute la Géorgie , dans l'espace d'un an. Il

<sup>1)</sup> Le mot ღაღაღაღა , que je rends par le mot souligné , m'est absolument inconnu. Serait-ce un nom propre : *აღაღაღა ღაღაღაღა* «Cavot lui dit (à Koudchis)?» mais comme le nom de l'envoyé de Pharnavaz n'est pas indiqué , je trouve qu'il paraîtrait trop brusquement en prenant pour un nom propre le mot qui m'embarrasse.

envoya, alors un exprès, avec beaucoup de présents, à Antiochus, et le pria de le secourir contre les Grecs, promettant, de son côté, de lui obéir. Antiochus accueillit avec joie ses propositions, le nomma son fils, et non content de lui envoyer une bouronne, ordonna aux commandants de l'Arménie de le soutenir.

L'année suivante Azon, s'étant entendu avec les Grecs et ayant rassemblé un grand nombre de cavaliers pour attaquer Pharnavaz, celui-ci réunit également ses troupes : il lui vint aussi des renforts de la part d'Antiochus. Il devança Azon sous les murs et dans le pays d'Artahan, alors nommée Kadchats-Kaghak. Dans une rencontre qui eut lieu là entre eux, Azon fut vaincu et resta mort sur le champ de bataille, et des troupes grecques furent défaites. Pharnavaz passa sur les terres des Grecs et s'empara d'Antzi, d'Antzour et d'Elécatsik; par le Clardjeth, qu'il conquit, il revint à Mtzkhéthha, comblé de joie, mit la main sur tous les trésors d'Azon, et devint extrêmement puissant.

Il maria l'une de ses sœurs au roi des Osses, et l'autre à Koudchis, à qui il accorda tout le pays mitoyen entre Garédchour d'Erivan et la grande montagne : là sont les Egeratsik et les Sonk. Il fut alors sans inquiétudes du côté de ses ennemis. Koudchis construisit une citadelle nommée comme lui. Pour Pharnavaz, il établit huit gouverneurs de provinces et un sparapet.

Un gouverneur, dans les *monts Likh*, qui bâtit les deux citadelles de Charan et de Dimk;

Un second fut envoyé dans le Cakheth.

Un troisième, dans le pays entre la Berdahodch, Tiflis et Gadchenk, ce qui est le Gardaban.

Un quatrième, envoyé à Chamchoïté, reçut le pays depuis Scacotréth jusqu'au Ta-chir et à l'Achotsk. <sup>1)</sup>

Un cinquième, à Tsoundis, eut depuis le lac Pharavan jusqu'à la source du Cour et à Artahan, ce qui est le Djavakheth.

Un sixième, à Oantzrkhis, reçut le pays depuis la Taïk <sup>2)</sup> jusqu'à Arsian, depuis l'entrée d'Ostan <sup>3)</sup> jusqu'à la mer, i. e. le Samtzkhé et l'Adjara.

Un septième, dans le Clardjeth, eut le pays depuis Arsian jusqu'à la mer.

Un huitième, dans le Koudchaeth <sup>4)</sup> et l'Eger.

<sup>1)</sup> L'Achotsk, dont le nom remplace ici celui d'Abotz, du texte géorgien, était un canton de la province d'Ararat, en Arménie. L'erreur du copiste est d'autant plus excusable qu'en caractères ecclésiastiques les mots *պոտոս* et *պոտոս* ont la plus grande analogie; il en serait de même dans l'écriture vulgaire cursive.

<sup>2)</sup> Le traducteur arménien confond de nouveau une localité géorgienne, Tasis-Car, avec un canton arménien, la Taïk.

<sup>3)</sup> Voyez les Annales géorgiennes.

<sup>4)</sup> I. e. le pays de Koudchi, ce qui fait résonance avec le mot suivant.

Un sparapet fut établi dans le pays depuis Tiflis et l'Aragvi jusqu'à la Porte de Taik ; ou Karthli-Intérieur. Tous payèrent tribut et se montrèrent soumis à la royauté.

On donna pour femme à Pharnavaz une Dourdzouque, de la race de Cavcas, et le pays fut organisé sur le modèle du royaume de Perse. Les Grecs, inquiétés alors par les Romains, ne firent aucune opposition. Pharnavaz entoura de murs la ville de Mtkhéthà et les forteresses ruinées par Alexandre ; il fit une grande idole, nommée comme lui Armaz, car en persan le roi s'appelait de la sorte, et l'érigea à l'entrée de Karthlos, qui, encore aujourd'hui, se nomme la montagne d'Armaz. Agé de 25<sup>1)</sup> ans lorsqu'il devint roi, il régna 65 ans, et vécut au sein de la paix et de la joie, servant le roi Antiochus. Il passait l'automne et le printemps à Mtkhéthà, l'été dans le Dchavakhéthi et l'hiver dans le Gandchenk ; en temps et heure, il entra dans le Clardjk et l'Egris, et s'occupait de faire du bien au pays, car c'était un personnage sensé et intelligent. Quant aux mille hommes qui avaient quitté Azon pour lui, il les dissémina dans les provinces de la Géorgie, les nomma Azonatsi et les traita bien.

Toute la maison de Géorgie faisait des sacrifices à l'idole et disait : « Louée soit notre confiance, nous avons obtenu un roi de la race de Karthlos, notre ancêtre. » Pharnavaz eut un fils, qu'il nomma Saïourmac ; pour lui, il fut le premier roi de la race de Karthlos ; il ordonna à tout le pays de parler la langue géorgienne, pour laquelle il fit des caractères. Lorsqu'il mourut, on l'enterra devant son idole d'Aramaz.

Son fils Saourmac étant devenu roi après lui, dans la même année, les princes géorgiens tentèrent de le tuer, afin de ne pas obéir à un homme de leur race, mais au premier étranger qui lèverait la tête. Saourmac les devina, et prenant sa mère, s'en alla dans le Dourdzouceth, chez ses oncles maternels. Cependant les guerriers azoniens s'étant rendus auprès de lui, par reconnaissance des bienfaits de son père, il appela encore à son secours le roi des Osses, se mit en marche et conquit facilement le pays. Il extermina ses ennemis, non sans pardonner à quelques-uns, éleva les Azoniens, abaissa les Géorgiens, et ayant attiré la population très nombreuse des descendants de Cavcasses, la domicilia toute entière dans le Mthiouleth ou Svapeth, y choisit ses principaux fonctionnaires et les nomma ses confidents. Il plaça aussi quatre<sup>2)</sup> idoles, celles d'Aïnina et de Dadana, sur la route de Mtkhith. Il épousa une Persane, fille du commandant de Partav, de qui il eut deux filles : l'une fut donnée à un Perse, fils de la tante paternelle de sa femme, qu'il adopta ; l'autre, au fils de Koudchi, fils de sa propre tante paternelle. Après avoir vécu de longues années, Saourmac mourut, et Mrvan devint roi en sa place.

<sup>1)</sup> Quoique ce nombre soit en toutes lettres, il me paraît qu'il y a erreur. V. le géorgien.

<sup>2)</sup> *ყვამღბრე* ḡ ; peut-être faut-il ajouter aux deux ici nommées celles de Gats et de Gaïm.

C'était un homme intelligent, brave et d'un bel extérieur. Cependant les Dourdoucs, oubliant leurs engagements, sortirent de leur pays, et s'étant entendus avec les Tcharthals, habitant du Caucase, firent des prisonniers dans le Cakbeth et dans le Bazalet; Mrvan donc, réunissant ses fidèles, cavaliers et fantassins, marcha contre les Dourdoucs, qui furent défaits et battus dans un combat sanglant, pénétra dans leur pays, s'en rendit maître, ainsi que de Djarthal, et de la porte de Crazm qui était Darhala<sup>1)</sup>; et revint avec joie à Mtzketh. Antiochus, roi de Syrie et de Babylone, mourut, et Arbac régna en Arménie. Mrvan donna sa fille au fils de Varbac. Après la mort de Mrvan son fils Pharnadchoum fut roi.

Ayant construit la citadelle d'Haden, Pharnadchoum y érigea une idole; il construisit aussi la ville de Nécrès dans le Cakbeth. Après cela il honora les mages pratiquant la religion persane et bâtit pour eux un lieu encore nommé Mogtha<sup>2)</sup>; ceux-ci ayant élevé un temple du feu, les Géorgiens irrités prièrent Varbac, roi d'Arménie, de leur donner pour roi son fils. « Notre roi, dirent-ils, est devenu Persan, et oubliant la foi de son pays, ne suit plus la religion paternelle. Le roi d'Arménie congédia avec satisfaction les envoyés. Cependant à cette nouvelle Pharnadchoum fit venir des troupes de Perse et de tous les lieux d'où il put en tirer et marcha contre le roi d'Arménie. Pour Varbacès, avec les Arméniens et les Géorgiens, il livra bataille à Pharnadchoum, dans la province de Tachir, le tua, détruisit entièrement son armée et plaça sur le trône de Géorgie son fils Arbac, marié à la fille de Mrvan.<sup>3)</sup>

Celui-ci régna heureusement, construisit beaucoup de citadelles et fortifia les murs de la ville de Tsounda, dans le Dchavaketh. La mort seule mit fin à ses prospérités.

Il y a ici une phrase qui me paraît inintelligible. Voici le texte: *հառ զդարձակ, և զճարթակ, և զդարձակ կրակն որ կայր անդադար բալայ*. Si je ne me trompe, Crazm ou Crazmh serait le nom de la vallée de Tzkhrasma, dans le Mthiouleth; quant aux mots qui suivent, je n'y vois pas de sens possible, soit qu'on lise *որ կայր անդ ադարթակայ* ou même *դարթակայ*, pour retrouver le Daroubal du texte géorgien. La phrase géorgienne est: *დარბალის კარი, რომელიც კարგის მთის მხარეს*; l'idée exprimée par le verbe *კარგის* manque entièrement dans l'arménien, qui au lieu de construction d'une porte, exprime la porte de cette porte; le sens de *კარგის* en pierre et chaux, se trouve en partie dans le mot *կրակն*, dont les trois dernières lettres forment un composé indéchiffrable, d'où j'ai été conduit à y supposer le nom propre Takhrazma. Pour les deux derniers mots, je crois bien y voir le Daroubal du géorgien, mais sans pouvoir en déduire un sens raisonnable. En tout cas M. S. Martin (Mém. II, 139) paraît croire que le Daroubal est l'origine du nom de Dariéla, puisqu'il attribue à Mirman ou Mirvan la fondation de cette porte. Cela n'est pas rigoureusement exact, d'après ce que j'ai dit à plusieurs reprises.

<sup>1)</sup> Le *չ* du géorgien *ძეგის* ne se prononce pas.

<sup>2)</sup> Le texte porte *Vrovan*, pour *Mrovan* ou *Mroan*.

Son fils Artac régna deux ans sur la Géorgie. De son temps les Perses étant venus pour venger le sang de Pharnadchom, il ne put résister à leur multitude et se contenta de se fortifier; pour eux, ils prirent tout ce qui se trouva dans les lieux ouverts et partirent.

- 19 Après Artac régna son fils Barton. Cependant le fils de Pharnadchom, qui était nourri en Perse, ayant ramassé des auxiliaires, marcha contre Barton et envoya un courrier pour engager les Géorgiens à se séparer de ce prince. Au lieu de l'écouter, ceux-ci se battirent contre lui durant un mois, au voisinage de Khotman; pourtant ils furent vaincus et Barton tué dans un combat. Comme il n'avait pas de fils, mais une fille, il l'avait donnée en mariage au fils de Koudchi, pour qu'il devint son héritier: ce qu'il avait fait pour plaire aux Géorgiens, qui ne voulaient pas de roi d'une famille étrangère, mais seulement du sang de Pharnavaz. Toutefois ce prince, nommé Kartham, fut tué dans le même combat. Sa femme, fille de Bartom, qui était enceinte, s'en-alla en Arménie et accoucha d'un fils, qu'elle nomma Andri.<sup>1)</sup>

Cependant Mrovan, étant entré en Géorgie, s'empara de vive force de tout le pays, soumit ceux qui se défendaient dans les châteaux, engagea par ses serments, à sortir, ceux qui étaient dans les places imprenables, et enfin ayant tiré de Chamchoudé la femme de Bartom, épousa cette princesse, qui était elle-même de la famille des Arbacides. Il en eut un fils, qu'il nomma Arbac, et mourut quelques années après.

- Son fils Arbac devint roi. Andric, élevé en Arménie, était devenu un homme d'action et de tête, en prenant part aux combats des Arméniens et des Syriens et en tuant à ceux-ci plusieurs géants. Il prit avec lui des troupes arméniennes et combattit contre Arbac, au pays de Thréghik, c'est à dire de Dzagick. Dans un engagement qui dura tout un jour, beaucoup d'entre eux tombèrent sous le fer, mais ni l'un ni l'autre ne tourna le dos. Après le repos de la nuit, ils combattirent le lendemain, avec des masses de fer semblables à des marteaux de forgerons qui frappent sur l'enclume. Comme nonobstant cela les deux parties restaient inébranlables, ils saisirent leurs arcs et tirèrent l'un contre l'autre; Andric atteignit à la poitrine, Arbac, frère de sa mère, et le tua, et les Géorgiens prirent la fuite. Alors Andric se mit à conjurer les Arméniens, à les empêcher de massacrer les Géorgiens: «Grâces à vous, leur disait-il, je suis désormais leur roi.» Les Géorgiens donc se prosternèrent pour adorer Andric, et placèrent sur sa tête la couronne d'Arbac: les Arméniens, les Géorgiens et la maison d'Arax ne formèrent plus qu'un seul peuple.

<sup>1)</sup> Lis. Andric.

Couronné roi à 30 ans, Andric en régna 45<sup>1)</sup> sur les Géorgiens et épousa la fille du roi d'Arménie. Jésus-Christ étant né à Bethléhem, en Judée, dans la première année de ce prince, le bruit se répandit parmi les Juifs de Mtzkhéthâ, que des rois venus de Perse avaient pris Jérusalem : ce dont ils furent affligés. Deux ans après, on sut que ces rois étaient venus, non pour prendre Jérusalem, mais pour offrir des présents à un enfant né d'une vierge, et leur tristesse se changea en une grande joie. Trente ans plus tard, des députés venus dans le N. E. annoncèrent que l'enfant qui avait reçu les présents 22 des Mages était arrivé à l'âge d'homme parfait et se donnait pour le fils de Dieu : «Maintenant donc, disaient-ils, que ceux de notre nation qui se distinguent par leur sagesse et par la connaissance de notre loi viennent tous ensemble, afin que nous discutons cette affaire.» A cette nouvelle Elios de Mtzkhéthâ et Louncianos de Carsan se mirent en route. Leur voyage terminé, ils . . . .<sup>2)</sup> le jour du grand-vendredi, pour la passion du Seigneur, et apportèrent à Mtzkhéthâ sa chemise.

Au temps du roi Andric, deux des apôtres, André et Simon-le-Cananéen, vinrent en 23 Aphkhalie et dans l'Egris ; saint Simon mourut dans la ville de Nicophis, à la frontière des Grecs. Pour saint André, ayant converti l'Egris, il passa dans le Clardjk.

A cette nouvelle Andric, irrité, envoya des gens qui ramenèrent l'Egris à l'idolâtrie : la croix et l'image de la croix<sup>3)</sup> furent cachées, et le gouverneur de Clardjk réprimandé d'avoir laissé S. André opérer paisiblement.

Dans ce temps-là les Perses se révoltèrent contre les Macédoniens et choisirent pour leur roi Ajian - le - Sage. Cependant Andric donna la couronne à ses deux fils, et partagea son pays entre eux : il donna à Bartos le Karthhi avec ses limites, et à Kartham le pays depuis Khouman jusqu'au Clardjeth ; après quoi il mourut.

Sous leur règne Spasianos, empereur de Rome, ayant pris Jérusalem, les fugitifs Juifs qui arrivèrent se joignirent à leurs compatriotes de Mtzkhéthâ. Parmi eux se trouvaient les fils de Barabba, ce voleur que les Juifs avaient réclamé de Pilate en place de 24 N.-S. Barton et Kartham . . . .<sup>4)</sup>

. . . . étaient sous la dépendance des rois arméniens, depuis le temps d'Aderc ; notamment les rois d'Armaz secouraient les Arméniens contre leurs ennemis. Après cela régna en Arménie le grand Erovand, qui enleva aux Géorgiens Artan et le pays jusqu'au Cour et la ville de Dzonda ; il y domicilia des hommes en commerce avec les Divs et nomma ce lieu Kadchatoum. Les rois géorgiens Pharsman et Caïos moururent dans l'affliction.

<sup>1)</sup> Les chiffres sont en toutes lettres dans le texte, mais peuvent bien avoir été mal transcrits par un copiste ; car le texte géorgien donne à Aderc 57 ans de règne.

<sup>2)</sup> Ici un mot indéchiffrable.

<sup>3)</sup> Cette tautologie est ridicule. Cf. Annales, p. 28.

<sup>4)</sup> Il y a évidemment ici une lacune, pour laquelle il faut recourir au texte géorgien.

- 30 Cependant Sembat, fils de Biourat, ayant tué Erovaud, plaça sur le trône son frère Artabat. Dans ce temps-là les rois géorgiens, Azouc et Azimaïer, appelèrent à leur secours les rois des Leçs et des Osses, deux frères, nommés Bazouc et Anbazouc, firent venir près d'eux les Padchanics, les Dchikh, les Dertzouc et les Didos. Ainsi réunies, les troupes géorgiennes fondirent à l'improviste sur l'Arménie, qui n'était pas préparée, conquièrent le Chirac et le Vanand, jusqu'au Basen, revinrent dans la plaine de Nakh-dohévan<sup>1)</sup>, où ils firent beaucoup de butin, passèrent par la Porte de Pharbios, et s'étant hâtés de traverser le Cour, allèrent camper sur l'Ior, dans le pays de Cambédch. De son côté Sembat, roi d'Arménie<sup>2)</sup>, ayant rassemblé ses troupes, les poursuivit jusqu'au Cour et envoya des exprès leur dire: «Rendez vivant ce que vous avez vivant.» Ceux-ci, cédant à un excès d'orgueil, répondirent: «Qu'ils allaient revenir pour le prendre lui-même.» Entendant cela, Sembat passa le Cour et marcha contre eux comme un lion. Cependant Bazouc, roi des Osses, lui ayant proposé un combat singulier, mourut de sa main, atteint d'une flèche, qui lui ressortit d'une coudée derrière le dos; son frère Anbazouc, qui combattit également contre Sembat, mourut aussi d'un coup de
- 31 flèche. «Que ce soit, dit Sembat, la vengeance des femmes et des enfants arméniens, par vous massacrés!» Alors les deux armées se mêlèrent avec une furie effroyable, et des deux côtés il y eut jusqu'au soir un nombre considérable de victimes vaincus; les gens du nord prirent la fuite, massacrés impitoyablement et tombant sous le fer des Arméniens, en sorte que très peu échappèrent, à la faveur des ténèbres. Les rois géorgiens se sauvèrent blessés et se jetèrent dans Mtzkhéthà.
- Pour Sembat, il entra en vainqueur dans le Karthli, saccagea le pays et construisit dans le territoire d'Ooutzrkhé la citadelle de Samtzkhé, où il laissa des troupes pour appuyer ceux de Tsounda, qui s'étaient soumis à lui. Cependant les rois géorgiens Azouc et Amzier, prenant les Osses avec eux, insultaient le territoire arménien sur la rivière de Nousté et près du Parkhar, c'est-à-dire dans la Taïk, et sur la route d'Ar-
- 32 chotsk<sup>3)</sup>. Artaban, roi d'Arménie, marcha contre les Géorgiens et resta sous les murs de Mtzkhéthà durant cinq mois, ravageant de là la contrée, au point que, réduits au désespoir, les Géorgiens et les Osses lui demandèrent la paix et s'engagèrent à le servir. Il écouta leurs propositions, et partit après leur avoir imposé un tribut. Comme il se débattaient contre les Grecs et les Persans, les Géorgiens et les Osses saisirent cette occasion pour se révolter contre lui: il envoya donc contre eux son fils Zareh, homme sans énergie, qui, à son arrivée, se laissa prendre comme un enfant, auprès du lac de Tselkh. Les Osses voulaient le tuer, pour venger le sang de leurs rois; mais les Géorgiens, qui se proposaient de racheter de sa personne ceux de leurs territoires enlevés par les Armé-

1) V. le texte géorgien.

2) Il n'avait pas ce titre.

3) V. le texte géorgien, p. 32.

niens, s'y opposèrent, et le mirent prisonnier à Dalar. Après trois années passées sans faire de tentative, du côté des Arméniens, Sembat, avec les fils du roi, Artavaz et Tigran, et toutes les troupes arméniennes, vint au pays de Threghk. Les rois de Géorgie se fortifièrent, firent émigrer les populations et demandèrent la paix, en rendant avec honneur le fils du roi et promettant obéissance en ces termes: « Qu'ils frapperaient mortellement au nom et à l'effigie du monarque arménien; que si un ennemi venait l'attaquer, 33 les deux rois de Géorgie vivraient et mourraient avec lui; que s'il entreprenait une guerre contre une autre nation, ils feraient marcher avec lui dix mille auxiliaires. » Ayant accédé à cela, les Arméniens rendirent les territoires enlevés à la Géorgie; Dzonda, Dmouis, le Déhosketh et Artahan. Arméniens, Osses et Géorgiens, ne formèrent plus qu'un seul pays.

Les rois géorgiens sus-nommés eurent pour successeurs, après leur mort, Hamzasp à Armaz, Dérouc dans le Karthli, et ensuite Pharsman et Mibrdat.

Ce Mibrdat épousa une femme du sang royal de Perse, et à l'instigation des Perses, détesta Pharsman, au point de vouloir l'empoisonner chez lui, avec du vin. Pharsman, qui en fut instruit, ne répondit pas à son invitation, et tout s'étant découvert, ils devinrent ennemis réciproques. Pharsman était bon, beau de visage et de taille, miséricordieux, brave dans les combats, comme s'il n'eût point eu de corps; les Géorgiens l'aimaient autant qu'ils haïssaient Mibrdat, qui fut forcé par-là de s'enfuir en Perse, et Pharsman mit en sa place son général Pharnavaz, son frère de lait, de même âge que lui, homme d'une bravoure extrême. Ayant rassemblé des Perses, Mibrdat marcha contre Pharsman; celui-ci fit venir des troupes d'Arménie et marcha à sa rencontre à Hrcin-Khéou<sup>1)</sup>, i. e. Ercathé-Tzor, *la vallée de fer*. Défiés par les Perses à un combat singulier, Pharsman et son général tuèrent, l'un dix-sept, l'autre vingt-trois d'entre eux. Il y avait chez les Perses un géant d'une taille démesurée, nommé Djévancher, qui provoqua Pharsman; le roi sortit avec joie contre lui; leur rencontre fut comme un choc de nuages et dura plusieurs heures. Enfin le beau guerrier Pharsman frappa le lâche géant, le renversa et le tua. « Mes braves! cria-t-il alors à ses troupes, allons, lions endormis<sup>2)</sup>, fondez sur ces moutons maltraités par la grêle! » Aussitôt Arméniens et Géorgiens font couler sans pitié des flots de sang persan sur la face de la terre, et Mibrdat, prenant la fuite, va chercher un asyle en Perse.

L'année suivante ce prince marcha de nouveau contre Pharsman, avec une armée nombreuse, et vint à Mtzkhétha, où il s'arrêta. Des volontaires perses défièrent de nouveau Pharsman et son général, qui tuèrent, le roi douze et Pharnavaz seize d'en-

<sup>1)</sup> Pour Hrcinis-Khéou; v. le texte géorgien.

<sup>2)</sup> L'auteur arménien paraît avoir lu *allons*, au lieu de *allez*, qui se trouve dans mes deux M-its géorgiens.

tre eux, après quoi, portant le désordre parmi eux avec une poignée de monde, Pharsman en fit un grand carnage, et obligea Mihrdat à s'enfuir en Perse. Cependant le brave Pharsman et ses milices arméniennes portaient le ravage et la dévastation chez les Perses; ceux-ci recourant à la ruse, envoyèrent un cuisinier . . . . . auquel ils donnèrent un poison mortel, afin qu'il prît son temps pour faire périr Pharsman: ce qui eut lieu en effet, car il tua d'une flèche <sup>2)</sup> le brave toujours victorieux et plongea dans le deuil la maison  
 35 de Géorgie, depuis le plus petit jusqu'aux plus grands. Pharnavaz, général de Pharsman, prit sa femme et ses fils, et s'en - alla en Arménie. Avec le secours des Arméniens, il plaça à Armaz et dans tout l'apanage de son maître des gouverneurs de provinces qui demeurèrent fidèles à Pharsman. Pour Mihrdat, ayant pris des troupes persanes, il vint en Géorgie et rentra dans ses domaines. <sup>3)</sup>

Le roi d'Arménie, ayant fait sa paix avec les Grecs et marché contre les Perses et contre Mihrdat, les rencontra sur la rivière Likh, tua Mihrdat et le commandant persan, et plaça sur le trône de Géorgie le fils de Pharsman, nommé Admi.

Ce prince mourut trois ans après, laissant un fils en bas âge, avec lequel la femme de Pharsman gouverna la Géorgie.

Après lui régna Hamazasp son petit - fils (de Pharsman), homme brave et guerrier. De son temps une multitude considérable d'Osses, étant sortie à l'improviste par la route du Dvaletch, vint camper sur la rivière de Liakh, où elle se reposa durant huit jours, après quoi ils vinrent camper autour de Mtzkhétha. Hamazasp, avec 16,000 cavaliers et  
 36 30,000 fantassins, s'avança contre eux; décochant de loin ses flèches, il abattit, de son arc vigoureux, quinze de leurs braves les plus distingués; le lendemain il coucha par terre un des Osses, nommé Khonakhva, et mit le désordre dans leurs rangs. Le troisième jour, du consentement des guerriers géorgiens, il y eut entre les deux partis un engagement, où les Osses furent vaincus et massacrés, leur roi tué, et le reste de leurs troupes s'enfuit dans son pays. L'année suivante, Hamazasp franchit la montagne des Osses, s'empara de la contrée et revint ensuite chez lui. Après cela Hamazasp devint fier, se révolta contre les Arméniens, versa le sang de ses principaux sujets et mit sa confiance dans les Perses. Comme il s'était attiré par-là la haine des Géorgiens, ceux-ci demandèrent au roi d'Arménie, pour le placer sur le trône, Vroïn, fils de ce prince et de la soeur d'Hamazasp. Le roi d'Arménie accéda à leurs propositions, et entra en Géor-

<sup>1)</sup> Il y a ici quelques mots que je ne sais comment traduire: *սարգիս (սարգիս) ար ի խորհրդար հասուած ի պատճառով, ստեղծ ցեա գեղ մահու.*

<sup>2)</sup> Cette variante est bizarre: *էտիւ.*

<sup>3)</sup> V. le texte géorgien.

gie, où les cinq commandants de la partie occidentale se rendirent près de lui; ceux d'Ountzrketh et de Tzounda firent également venir des troupes de l'Oseth, qui accou- 37  
rurent avec joie, pour venger le sang que leur devait Hamazasp. Celui-ci appela à son secours la maison de Perse; il s'ensuivit un rude combat où il fut vaincu et tué, et les troupes de Perse anéanties.

Viron (Rew) qui régna ensuite sur la Géorgie, fit venir de Grèce et épousa la fille de Logathats, nommé Séphélia, qui amena l'idole d'Aphrodité et l'éleva à l'entrée de Mtzkhéthà. Ce roi était clément et prenait la défense des opprimés. Connaissant un peu la religion de N.-S., il aimait le Christ et défendit en Géorgie les sacrifices humains; toutefois il adorait les idoles et permettait de leur offrir des boeufs et des brebis. On le nommait Rew, ce qui signifie vainqueur.

Il eut pour successeur son fils Vatcheï.<sup>1)</sup>

Dans ce temps-là régna en Perse Karsé Charphon<sup>2)</sup>, fils de Sasan, qui fit disparaître 38  
les Arsacides, nommés Ardbiouroïk<sup>3)</sup>. Khosrov, roi d'Arménie, combattit contre lui, ayant pour auxiliaire le roi Asparagour; celui-ci, par la Porte du Caucase, amenait au grand roi Khosrov les Lekhs, les Lecs, les Ossès et les Khazirs, et ce prince, avec des masses nombreuses, entra dans la Perse, battait les troupes persanes. Obligé de s'enfuir, le roi de Perse Karsé Charor ou Artachir, délibéra sur ce qu'il y avait à faire à l'égard du roi d'Arménie, qui l'inquiétait depuis dix années. Il se présenta alors à lui un certain Anac, parent du roi Khosrov, qui lui dit en face de tous: « Tu dois te sou- 39  
mettre et payer tribut au roi d'Arménie: par-là la Perse affligée respirera. » Puis en secret, s'approchant de l'oreille du roi: « J'irai auprès de lui, avec toute la familiarité d'un ami, feignant de m'être révolté contre toi, et je le tuerai par surprise; » ce qu'il exécuta en effet. Partant avec son frère, il se rendit auprès de Khosrov, et l'année suivante, il le tua à la chasse, au moment où il allait sortir. Lui-même Anac et tous les siens furent tués, à la réserve de deux enfants, enlevés par leurs pères nourriciers<sup>4)</sup>, qui s'enfuirent l'un du côté des Grecs, et l'autre en Perse. A cette nouvelle le roi de Perse entra en Arménie, et massacra toute la famille de Khosrov, dont un seul enfant, nommé Trdat, fut sauvé en Grèce. Quant à Aspagour, roi de Géorgie, il passa dans l'Oseth, pour y rassembler des troupes, et y mourut. Comme il n'avait pas de fils, mais

<sup>1)</sup> Ici la Chron. arm. omet les rois Bacour Ier et Mirdat II; Asphagour n'est nommé que plus bas, dans le cours même du récit.

<sup>2)</sup> I. e. Anouchirwan.

<sup>3)</sup> V. la note 3, p. 78, de la Traduction des Annales.

<sup>4)</sup> Ou de leurs nourrices.

Addit. et écl.

seulement une fille, ce fut-là la fin des Pharnavazides, dont on compte 28 rois, depuis Alexandre.

Après cela les princes de Géorgie s'étant rassemblés à Mtzkhétha, auprès du spaspét Maijan, pour lui demander ce qu'ils auraient à faire, celui-ci leur dit : « Si notre roi vivait, nous sacrifierions pour lui nos têtes ; s'il nous restait un héritier du trône, nous entrerions dans nos citadelles, dussions-nous, comme nos ancêtres, manger de la chair  
40 humaine. Mais puisqu'il n'en est pas ainsi, demandons au roi de Perse ; pour roi et pour gendre, Mihran, fils de sa concubine, et marions-le à Abéboura, fille de notre roi Aspagour. » Ce conseil ayant été approuvé de tous, on informa le roi de Perse, par un ambassadeur, « que la jeune princesse était du sang des Arbacides ou Arsacides<sup>1)</sup>, des Pharnavazides et aussi des Nébrothides. Près de nous, ajouta-t-on, vivent les Osses, les Alans, les Lecs, les Sones et les Khazirs, et toutes les nations du N. » Accédant à leurs propositions, le roi de Perse vint à Mtzkhétha, s'engagea envers les Géorgiens par des serments et conféra la royauté au jeune Mihran, âgé de 7 ans.

41 Il établit pour gouverneur de province et pour instituteur du jeune prince son père nourricier Mirwanos, auquel il laissa 40,000 Perses, soldats d'élite ; il lui enjoignit que 5000 d'entre eux fussent auprès du roi, tandis que les autres résideraient dans le Héreth et feraient la guerre aux Khazirs ; que son fils suivit le culte du feu et adorât les idoles des Géorgiens, car ceux-ci avaient demandé qu'il ne les troublât point dans leurs croyances, et déclaré « qu'il valait mieux pour eux mourir que de renoncer à la foi de leurs pères. »

Le roi de Perse se dirigea alors vers son pays par le pied du Caucase, dont il soumit les basses vallées. Croissant et arrivant à l'âge d'homme, Mihran s'attachait aux Géorgiens, employait leur langue et adorait les cinq idoles, au voisinage du temple du feu. Sa femme étant morte lorsqu'il eut quinze ans, on lui fit venir du Pont, pour l'é-  
42 pouser, Anna, fille d'Oulitorh. Il était continuellement en guerre avec les Khazirs, qui s'efforçaient de prendre Derhend et de s'ouvrir cette porte, pour tomber sur la Perse ; mais Mihran s'y opposait.

Quand il fut dans sa quarantième année, son père Artachir étant mort et Bartam, son frère cadet, s'étant emparé de la couronne, Mihran, à cette nouvelle, marcha contre Bagdad, avec des troupes nombreuses, et voulut devenir lui-même roi de Perse ; « car, disait-il, je suis en terre étrangère, toujours les armes à la main contre les Khazirs, pour les empêcher d'entrer en Perse. » Mais son frère le méprisait, comme fils de concubine, et prétendait que la royauté lui appartenait, parce que son père lui avait mis, de sa propre main, la couronne sur la tête, et lui avait assuré le trône par un écrit.

<sup>1)</sup> Cette variante de lecture est indiquée par le traducteur lui-même, qui semble par-là considérer comme régulière l'orthographe, adoptée par lui, du nom d'Archac, en le lisant *Arbac*.

On donna donc à Mihran le Dchozreth, la moitié de la terre de Cham, l'Atrapatagan, l'Arménie, le Movcan et le Ran, et on lui confirma la possession du Héreth, dont il était maître entièrement. Etant allé du côté de l'Oseth, il s'en empara, parce qu'il avait appris que ces peuples, sachant qu'il était passé en Perse, avaient fait une incursion en Géorgie. Il poussa jusque dans le Khazareth, et, par la route du Dwalet, rentra à Mtzkhétha.

Après cela les Khazirs ayant fait une expédition à Derband, Mihran marcha contre eux, et resta longtemps en campagne. Cependant Trdatès, fils de Khosrov, après avoir 43 déployé la plus grande valeur en Grèce et pris le roi des Goths, qui inquiétait le pays, obtint par-là des Grecs la couronne et rentra dans son patrimoine, où il fit main-basse sur tous les étrangers qu'il rencontra et sur les troupes de Mihran. Celui-ci, de son côté, fit venir à son secours Péroz, son parent, auquel il donna sa fille en mariage, et <sup>1)</sup> qui était en état de causer les plus grandes inquiétudes à la Géorgie et à toute la Perse.

Dans ce temps-là régnait en Perse un troisième frère de Mihran, qui lui envoya dire de rassembler ses forces et de marcher contre les Arméniens et contre les Grecs. Mihran s'étant avancé à sa rencontre avec toutes ses forces, ils firent un tel carnage <sup>2)</sup> qu'il est impossible d'en dire la quantité; pénétrant dans l'Arménie, ils firent de nombreux prisonniers, parce que Tirdat ne pouvait tenir tête à une armée si considérable, et restait dans les positions fortifiées. Pour eux, après avoir conquis l'Arménie, ils passèrent au pays des Grecs, où ils portèrent la dévastation, la mort et le pillage. Hors d'état de combattre contre eux, l'empereur Constantianos était plongé dans le chagrin, lorsqu'il fut averti en songe que s'il adorait le Dieu crucifié, il triompherait, par la puissance de la croix, de leur armée innombrable. S'y étant résolu et s'étant placé sous les auspices de la croix, il marcha contre eux, les battit, par la force du Christ, et en fit tomber un si grand nombre sous le fer que les rois de Géorgie et de Perse sauvèrent fort peu des leurs. Réfugié dans la citadelle de Mtzkhétha et sachant que la perte des Géorgiens et des Perses avait eu partout du retentissement, Mihran était en proie à une affliction profonde, et livré à la douleur, lorsque la pensée lui vint d'envoyer un exprès 44 au grand Constantianos et de lui demander la paix, sous condition de le servir. Trdatès-le-Grand ayant aussi expédié un envoyé, Costantianos accueillit la proposition du roi, et lui accorda la paix, en prenant pour otage son fils Bahkar. Trdat donna sa fille Soghomé pour femme au fils de Mihran, nommé Réoun, qui résida à Odchormi.

Dans ce temps-là la bienheureuse Nouni, mère des Géorgiens, étant venue à Mtzkhé-

<sup>1)</sup> Le sens de ce membre de phrase est douteux: il me paraît manquer ici le nom de Trdat, qui était le vrai ennemi de Mirian.

<sup>2)</sup> Il y a ici une expression, *հոտորեցան ամբարս յայժ*, qui me paraît intercalée par erreur, car dans le texte géorgien on applique au nombre des troupes alliées la réflexion qui suit.

tha, où elle résida trois ans, la reine Soghomoni lui demanda d'où elle venait, et elle répondit :

« En ce qui concerne mon origine, on rapporte que la nation des Brandch étant en  
 46 guerre avec les Romains, un homme de Cappadoce, nommé Zaboghon, les vainquit, par  
 la puissance du Christ et prit leur roi et ses soldats. Ceux-ci, dans leur admiration, lui  
 ayant demandé le baptême, ils les renvoya dans leur pays, éclairés de la lumière du  
 Christ, et les ayant suivis en personne, rendit chrétienne la nation des Brandch. S'étant  
 rendu auprès de l'empereur et ayant reçu de lui beaucoup de présents, il alla à Jérusa-  
 lem adorer les lieux saints, où il trouva deux orphelins, venus de Clastrata après la mort  
 de leurs parents, qui étaient chrétiens: l'un s'appelait Houbnagh, et sa soeur Sousan  
 était au service de Niaphor Bethléhémite. Ayant épousé cette dernière, Zaboghon alla  
 dans la ville de Clastatas: c'est d'eux que j'ai reçu le jour. Quand j'eus douze ans, ils  
 vinrent à Jérusalem. Mon père, m'ayant confié à Dieu et à la grâce du Christ, alla  
 dans le désert. Consacrée, vierge encore, à l'époux céleste, j'entrai dans la maison de  
 Niaphor, Arménienne de la ville de Dovin, je la servis pendant deux ans; comme je m'in-  
 formais sans cesse des mystères du Sauveur, des circonstances de sa mort, du lieu où  
 étaient les linges ayant servi à la sépulture de Notre-Seigneur, on m'apprit que les cho-  
 47 ses écrites par le prophète s'étaient accomplies; qu'il avait été crucifié, qu'il était res-  
 suscité et monté aux cieux, et qu'il reviendrait. Quant aux linges, que la femme de Pi-  
 late les avait demandés, et qu'ayant cru dans le Christ, elle était allée chez elle, dans  
 le Pont; peu après ils tombèrent entre les mains de l'Évangéliste Luc, qui sait ce qu'il en  
 a fait; le suaire fut emporté par Pierre; la chemise *sans couture* alla dans le pays du  
 nord, et se trouve dans la ville de Mtzkhéthà; la croix du Seigneur est dans la terre,  
 à Jérusalem, et paraîtra quand Dieu voudra.

48 « Après avoir entendu tout cela et avoir été recevoir la bénédiction du patriarche,  
 j'allai à Rome, dans l'espérance d'obtenir quelque portion des grâces de J.-C. Ayant  
 donc affermi ma face dans l'espérance vivifiante, je trouvai le couvent de Poghos, où  
 demeuraient 300 vierges. Les tentations nous y ayant poursuivies, nous allâmes en Ar-  
 menie; mais l'empereur écrivit à Trdat, qui nous fit chercher. On nous découvrit dans  
 des pressoirs à vin; le roi ne put, malgré tous ses efforts, amener Rhipsimé, épouse  
 du Christ, à un mariage avec lui, en sorte qu'il fit périr 37 d'entre nous, et les autres  
 se dispersèrent. Pour moi, restée parmi des rosiers en fleurs, je levai les yeux en haut,  
 et vis les âmes des saintes monter au ciel. Cependant un moine, conduisant la milice de  
 l'empirée, et tenant en sa main un encensoir, vint à leur rencontre. Les parfums de  
 son encensoir embaumaient le monde. Quand il en eut parfumé les saintes, il partit et  
 avec elles passa de l'autre côté du rideau.

« Cependant je criai vers le Seigneur et je dis: « Mon Seigneur Jésus, pourquoi  
 m'avoir délaissée ici? — Ne crains pas, me fut-il dit, tu entreras avec celles-ci dans  
 le choeur du Christ. Lève-toi donc et va du côté du nord, où la moisson est abondante

et les ouvriers peu nombreux. » Quelque temps (après<sup>1)</sup>), l'arbuste épineux fleurit et se couvrit de roses ; pour moi, j'allai à Ourbanis, en Arménie, où je passai l'hiver. Au mois de juin, j'allai dans la montagne de Dchavakheth ; arrivée à la mer de Pharnav, je vis des gens qui y pêchaient, et des troupeaux paissant sur les rivages. Comme je savais la langue arménienne, que j'avais apprise dans la maison de Niaphor, de Dovin, j'entendis des gens jurer par Aramazd et par Zaren. Quand je leur demandai d'où ils étaient, ils me dirent : « De Darb, de Lrbnik et de la grande ville de Mtzkhéthà, où était le centre de la splendeur des Dieux et de la majesté des rois. Le fleuve qui s'écoule de cette mer va de ce côté. » Me mettant alors à l'écart, je courbai la tête et m'endormis. Il me fut donné un livre en langue romaine, scellé du sceau contenant le nom de J.-C. L'homme qui me donna le livre me dit : « Lève-toi, va et annonce ce qui est écrit là. — Qui suis-je, ai je dit, moi femme ignorante et faible ? — Par la grâce du christianisme, reprit-il, dans le pays de la vie, qui est la Jérusalem d'en-haut, il n'y a là ni homme ni femme ; on n'y connaît ni faiblesse ni ignorance, car la puissance divine du Christ et la sagesse de Dieu y sont tout. C'est Marie-Madeleine qui a annoncé aux apôtres la résurrection du Sauveur, sans qu'il y eût de honte pour celle qui parlait ni pour ses auditeurs. » J'ouvris le livre et j'y vis toute la substance de l'évangile, renfermée dans dix paroles concises.

« Après avoir lu et compris, je m'éveillai, et ayant invoqué le Seigneur, je suivis le fleuve du côté de l'occident, jusqu'à l'endroit où ses eaux tournent vers l'E., et j'arrivai à Ourbanis, où je restai un mois. J'arrivai avec des marchands à Mtzkhéthà, le jour de la fête d'Aramazd. Etant derrière le roi et toute la foule, je vis là un homme de bronze, couvert d'une cuirasse et d'un casque d'or ; ses deux yeux étaient ornés d'une émeraude et d'un bérylle. Une épée, dans sa main, s'agitait en flamboyant et inspirait la terreur à la multitude : « Malheur à nous, disaient-ils, en tremblant, si nous avons failli à l'égard des sacrifices, si nous avons péché en parlant avec un Juif ou avec des mages ! nous périrons de la main d'Aramazd. » A sa droite était une image d'or, nommée Gatz, à sa gauche une d'argent, nommée Gaïm. Me souvenant de cette parole de Hobnag, patriarche de Jérusalem : « Tu arriveras au pays d'un peuple combattant contre le vrai Dieu ; » je fus transportée et me mis, en pleurant, à conjurer la miséricorde divine pour ces égarés. « Dieu de mon père et de ma mère, dis-je, brise ces idoles regardées comme des divinités, et frappe ces gens, pour qu'ils te reconnaissent comme le seul vrai Dieu. »

« Aussitôt il s'éleva un vent violent ; aux roulements du tonnerre, aux carreaux de la foudre se mêlèrent des grêlons du poids d'une livre, une puanteur insupportable, une épaisse obscurité, qui déroba la vue des idoles. La foule prit la fuite et se dispersa. Le lendemain, le roi et le peuple étant sortis et cherchant à savoir la cause de ce qui avait

<sup>1)</sup> Le mot arménien զկնի սուղ ժամանակի indique un temps fort court.

53 au lieu, les uns disaient : « Throudchan, le faux dieu des Chaldéens, et notre Aramaz, sont ennemis depuis l'origine, parce que notre dieu a triomphé de l'autre par le moyen de l'eau : maintenant celui-ci se venge. » D'autres, avec plus de vérité, disaient : « Le grand Dieu, qui a châtié le roi d'Arménie, pour le guérir ensuite avec son peuple, c'est lui qui a fait ce prodige. » Pour moi, ayant trouvé l'oeil de bérille, j'allai sous un arbre nommé brintch, dont l'ombre, dit-on, était recherchée du roi Bartam. J'y priai durant six jours. Le jour de la grande Transfiguration, où le Seigneur manifesta aux principaux de ses apôtres la face de son père et celle des prophètes <sup>1)</sup>, il vint de mon côté une servante du palais, nommée Chouchan, qui, stupéfaite en me voyant, fit venir une interprète grecque et me questionna avec bonté, comme étrangère. Elle voulait m'emmener au palais, mais au lieu de la suivre, je partis et rencontrai une femme nommée Anastou, femme du gardien du jardin royal. Elle me reçut avec joie et je restai neuf mois chez elle. Comme ils n'avaient pas de fils, et qu'ils en ressentaient une affliction profonde, un homme lumineux me dit : « Entre dans le jardin ; à la racine d'un jeune pin, auprès des rosiers, tu recueilleras de la terre, que tu feras manger à ces gens, au nom  
54 du Seigneur Jésus-Christ, et ils obtiendront la fécondité. » Je fis de la sorte, je leur donnai ce qui était prescrit, au nom de J. - C. Dieu Sabaoth, qui est venu et qui viendra juger la terre. » Entendant cela, ils crurent dans le Christ et obtinrent l'enfant promis. Etant sortie de leur maison, je trouvai hors des remparts un bosquet de tamarins, dont je fis ma résidence, et y demurai trois ans. Ayant façonné une croix, j'adorais devant elle, jour et nuit, la sainte Trinité ; chaque jour j'allais chez les Juifs, dont j'entendais la langue, et je les questionnais au sujet de la tunique du Sauveur. Le prêtre Abiathar, *ma* <sup>2)</sup> fille Sidona, et avec eux six femmes juives, ont cru dans la venue de J. - C. Informe-toi d'Abiathar, et tu sauras la vérité. »

En apprenant ces choses, la sage reine fut dans l'admiration et crut à ce qui lui avait été dit. Mais quand elle ouït les grandes merveilles opérées à l'endroit de son père Trdatios, elle s'affermir encore dans la foi et glorifia le Dieu dont la gloire est ineffable. <sup>3)</sup>

Cependant le prêtre Abiathar a raconté et rendu publics les faits que l'on va voir.  
55 « Dans l'année où Se. Noni vint à Mitzkhétha, j'exerçais le sacerdoce suivant l'ordre du service de ma famille, lorsqu'on m'apporta de la part des Juifs demeurant à Antioche une lettre de cette teneur : « Notre royaume étant divisé en trois, nous nous trouvons sous la domination des Romains, des Grecs et des Arméniens ; nos prophètes se sont tus,

<sup>1)</sup> Le texte dit expressément : « où le Seigneur manifesta la face du Père, des principaux apôtres et des prophètes ; j'ai cru devoir éviter ce sens absurde. »

<sup>2)</sup> Il me paraîtrait plus clair de lire *sa fille* ; mais le pronom *ma* est peut-être employé là pour exprimer l'affection de Se. Nina envers Sidonia.

<sup>3)</sup> V. la note 2, p. 104 de la Traduction, relative à cette conversion de la reine.



« Trente ans après, il vint de Jérusalem une lettre écrite par le pontif Anna à Elios, père de ma mère : « L'enfant Jésus, qui a reçu les présents des Mages, y était-il dit, est devenu homme et se donne pour fils de Dieu. Venez, vous qui le pouvez, afin que nous accomplissions, en le faisant mourir, le précepte de Moïse. Versé dans la loi, le prêtre Elios, de la famille d'Eléazar et de la maison d'Héli, se mit en route. Sa mère, 57 qui était de la même famille, lui donna ce conseil : « Ne prends point de part, mon cher fils, aux projets des Juifs, car cet homme est l'annoncé des prophètes, la parabole des livres de la loi, la parole du Dieu vivant. » Parti en compagnie de Louncianos, de Carsan, il arriva le jour du crucifiment. Lorsque le bourreau enfonçait les clous, on vit bien que la mère d'Elios avait une portion du don de prophétie <sup>1)</sup>, car elle dit : « Le roi d'Israël, le sauveur du monde apporte la paix aux gentils. » Par trois fois elle ajouta : « Malheur à vous, parce que vous avez tué votre créateur ! Mais vous, Seigneur, ayez pitié de nous. » Après quoi elle ferma les yeux, croyant en J.-C. Dans le même temps, comme on avait jeté le sort sur la robe sans couture, elle échut aux Juifs de Mtzkhéthà; Elios la prit et l'apporta dans sa maison. Sa soeur, qui vint à sa rencontre, la prit, l'embrassa, et l'ayant mise sur sa poitrine, rendit son âme à J.-C. Cela eut lieu pour trois causes : la mort du Seigneur, la mort de sa mère et la complicité de son frère avec les Juifs. Adric, alors roi de Géorgie, quoique étonné de cela, ne voulut pas garder la robe d'un mort, et on la déposa au bas d'un cyprès <sup>2)</sup>, dont le plant avait été apporté du Liban <sup>3)</sup>. 58 Voyez, la maison d'Elios est à l'O. du pont de Mogtha. » En entendant cela, les Juifs furent couverts de honte et voulurent lapider *Abiathar*, parce qu'il était doué d'une sagesse puissante, et que se basant sur les Ecritures anciennes, il regardait J.-C. comme le vrai Dieu, et le glorifiait avec le Père et le S.-Esprit; mais le roi, qui fut informé de ce soulèvement, et qui avait appris les miracles opérés en Arménie et chez les Romains, se fâcha contre eux et défendit de mettre obstacle à la prédication dans son pays.

Dans ce temps-là Se. Noni et ses disciples firent hautement profession de la foi, et elle propagea la croyance en J.-C. par divers prodiges dûs au signe de la croix. Trois fois, tandis qu'elle sommeillait agenouillée, elle vit des bandes d'oiseaux, au plumage noir, qui, après être descendus dans le fleuve, devenaient blancs et allaient dans le jardin se repaître de fleurs, puis, en arrachant quelques-unes, les portaient au maître du lieu <sup>4)</sup>. Ayant raconté sa vision à la fille d'Abiathar, celle-ci lui dit : « Viens, étrangère, qui nous fais hériter du paradis et de l'arbre de vie; ceci est la bonne nouvelle annoncée par nos pères; l'oeuvre de J.-C., l'homme céleste, et de son sang innocent. Et toi, Jérusalem, Jérusalem, développe tes ailes, pour rassembler ce que le ciel te donne en

<sup>1)</sup> Toute cette phrase est très obscure et incomplète.

<sup>2)</sup> *ἔνδρα*, analogue, à ce qu'il paraît, au géorgien *ენძრე*.

<sup>3)</sup> V. la Traduction des Annales.

<sup>4)</sup> Cf. Trad. p. 108.

partage; par le moyen de cette femme sublime, qui fait de notre pays un paradis de délices, réunis-nous avec le reste. » Cependant Se. Noni redoublait d'austérité et d'assiduité à la prière, au point que les gentils s'étonnaient de sa résolution.

Dans ce temps-là une femme promenait son fils, atteint d'un mal incurable, espérant trouver quelqu'un qui soulagerait l'enfant par quelque remède. Pour elle, mal-disposée et haïssant le Christ, elle détournait plusieurs de la prédication de Se. Noni. Toutefois, à bout de ressources, elle alla jeter l'enfant aux pieds de la sainte, qui lui dit : « Je n'ai recours à aucun remède humain, mais seulement à mon Christ, créateur des choses visibles et des invisibles. » Ayant alors placé l'enfant sur son matelas, elle le marqua de la croix, en disant : « Jésus mon Dieu, roi des siècles, au nom de ta puissance, guéris cet enfant, afin que les gentils sachent que c'est toi qui vivifies les hommes, tes créatures; qu'à toi est due l'adoration, l'honneur et la gloire dans l'éternité. Amen! » Ayant dit cela, elle rendit à sa mère l'enfant, qui avait recouvré avec la santé sa gentillesse et sa vivacité : « Il n'y a pas, dit celle-ci, d'autre Dieu que toi, Seigneur Christ, maître de la vie et de la mort. » Elle alla ensuite raconter le tout publiquement et revint auprès de Se. Noni, de qui elle fut inséparable.

La reine Nana ayant été atteinte, dans ce temps-là, d'une maladie incurable, les gens les plus habiles dans la médecine se confessèrent vaincus, et dirent que ce mal était au-dessus des moyens humains. Comme on racontait à la reine les actions de Se. Nouni, elle l'envoya chercher. On alla et on la trouva devant la croix, sous la voûte du buisson de tamarin; quand on lui eut rapporté les paroles de la reine, elle dit : « Pour le moment, je ne ferai pas descendre mon cœur d'avec mon Dieu; si elle le veut, qu'elle vienne à moi. » Entendant ces paroles, la reine dit : « Enlevez-moi et portez-moi vers elle. » Une foule considérable d'hommes se mirent à sa suite, la portèrent et la déposèrent sur le matelas de la sainte. Celle-ci, ayant prié longtemps et fait sur elle le signe de la croix, des quatre côtés, la reine s'assit aussitôt, guérie; puis se levant, elle se rendit à sa maison, en glorifiant le Seigneur Dieu, avec la multitude. Devenue dès lors disciple de la vérité, elle apprit la loi du Christ, de Se. Nino et du prêtre Abiathar, qui avait pris, avec la foi, le nom de Paul.

Dans son étonnement, le roi Amiraïn demandait à Paul comment Dieu s'était fait 61 homme, ce que signifiaient ses leçons, ce que c'était que le christianisme<sup>1)</sup>. Celui-ci lui expliquait le tout par ordre, autant qu'il le pouvait. Miraïn avait un livre contenant l'histoire de la race de Nébroth et la construction de Khaghin; il se le fit apporter et y trouva l'exposé suivant : « Lorsque l'on commençait à bâtir la tour et la ville de Khaghané, on entendit des hauteurs du ciel une voix qui disait, Je suis Mikael, prince des contrées de l'orient; abandonnez ce que vous bâtissez; parce que Dieu va le ruiner. Mais

<sup>1)</sup> Dans le texte : *և անքրիստոնէսութիւն* mot-à-mot « et le non-christianisme »; au lieu de *ան* je lis *լ ան*.

dans les temps postérieurs viendra le roi du ciel, qui accomplira ce que vous désirez; on verra ce qui n'est pas méprisable méprisé au milieu des peuples, l'amour qu'on aura pour lui dissipera les délices du monde; les rois abandonneront le trône et rechercheront la pauvreté, au lieu de la gloire dont tu es avide, o Nébroth. » Après cette lecture, le roi tomba dans la contemplation et fut stupéfait de voir les Ecritures, tant sacrées que profanes, rendre témoignage de J.-C. Toutefois il ne pouvait se résoudre à abandonner la religion de ses pères, à laquelle il était habitué, le soleil et le feu, Armaz et les autres idoles.

Dans ce temps-là un mage, parent du roi, étant tombé malade, Mihran dit à Sa Nouni: « Es-tu fille d'Armaz ou issue de Zaden, qui t'ont amenée ici comme étrangère, et t'ont donné la vertu de guérir, afin que tu devinasses illustre? Guéris maintenant mon ami en leur nom, et cesse d'exposer la sotte croyance des Grecs. En effet, c'est en vain que Throudchan, le Dieu des Perses, a employé pour les chasser et les entraîner au loin les nuages et la grêle; le lieu de leur résidence reste inébranlable, et ces combats entre les maîtres du monde n'ont rien que d'ordinaire. Les anciens Dieux de nos pères sont Gaïm et Gatzim; ce sont eux qui font naître le soleil, qui donnent les pluies, qui font pousser les fruits de la terre. — Je ne suis, répondit la sainte, qu'une femme captive, une créature, qui adore la divinité invisible et inconnue du Père, du Fils et de  
62 l'Esprit-Saint, créatrice du ciel et de la terre, qui, dans l'excès de sa miséricorde, donne à ceux qui la méprisent, et à toi entre autres, la vie, la nourriture et l'honneur; qui t'a accordé l'intelligence et la parole, afin que tu connusses la hauteur des cieux, la situation des astres, la profondeur de la mer, la largeur de la terre, et que par-là tu arrivasses à connaître celui qui les règle et les gouverne. Je te le dis à toi, infinie est la majesté qui revêt les cieux de nuages, qui gronde par la voix de l'empirée, qui fait ébranler l'univers par l'immense baleine; c'est lui qui, descendant des hauteurs par l'effet de sa miséricorde, a pris notre nature, et dans une carrière de 33 ans a été vilipendé, crucifié, volontairement et non de force, par un peuple insensé; qui, ressuscité trois jours après, s'est élevé vers les cieux; qui a envoyé dans le monde ses prédicateurs, pour l'amener à croire en son nom, le faire renoncer à de vaines idoles et embrasser le culte du vrai Dieu. Et moi je t'annonce ceci: crois bien que ce que je fais, c'est au nom de celui qui est. Sa tunique est cachée ici; la pelisse d'Elie, qui a vu Dieu, est également, dit-on, en ce lieu. Pour vous convaincre par vos yeux de ce que je dis, amenez-moi le mage, cet ennemi acharné de la vérité; qu'il abjure son impiété, et tu ne pourras te refuser à croire, ce que je le forcerai à dire. » Quand on eut amené le mage vers la sainte, dans le verger, au milieu du plant de pins, elle le tourna à l'occident et lui fit dire trois fois: « Je renonce à toi, Satan; » puis à l'orient, en disant: « Je tombe devant toi, Trinité sainte; je m'adresse à toi, Dieu crucifié; » après cela sainte Nouni ayant tracé en pleurant le signe de la croix, le mauvais esprit sortit  
63 du mage, comme une fumée, et le malade, délivré tant du démon que de sa maladie,

crut en J. - C. , avec toute sa famille. Pour les spectateurs, ils glorifièrent le Père, le Fils et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles : amen !

Après cela le roi alla à la chasse, à Moukhnar, le samedi 20 juillet. Pendant qu'il marchait, Satan lui inspira au fond du coeur de dire à ses quatre conseillers : « Pourquoi sommes-nous devenus négligents au service des dieux ? ce qui a fait que cette sorcière est venue prêcher le christianisme. Maintenant donc nous exterminerons, avec elle, ceux qu'elle a égarés, et nous redoublerons de zèle pour la religion de nos pères. » Joyeux d'entendre ces paroles, les conseillers excitèrent le roi à les accomplir. Avec eux il se mit à parcourir le territoire de Moukhnar<sup>1)</sup> et se porta sur le mont Thakhouth, pour voir de là Casb et Ouphlis-Tzikhé. Tout-à-coup il se forma des nuages épais, qui voilèrent la lumière du soleil, et l'on eut la nuit en plein midi. Chacun s'enfuit, saisi de frayeur, et abandonnant le roi, qui frémissant et désespérant de sa vie, « Jésus-Christ, Dieu de Nouni, dit-il, prends-moi comme ton serviteur et tire-moi de l'enfer, car mes dieux n'ont pu me défendre : je crois que tu as la puissance, que le jour et la nuit t'appartiennent ; Seigneur crucifié, vivifie-moi par ta croix, car je pense que cette obscurité n'est pas pour tout le monde, mais pour nous seuls, qui, lorsque ta lumière est venue, lui avons préféré les ténèbres. »

A - peine eut-il ainsi parlé, le soleil reparut brillant dans le ciel, et le roi fut retrouvé par ses gens. Descendant de cheval, ils se prosternèrent la face contre terre et adorèrent le crucifié, en disant : « Tu es Dieu au-dessus du ciel et de la terre, la lumière et les ténèbres sont à toi ; nous te bénissons, comme le Seigneur des Seigneurs et le Dieu des Dieux, et comme tu as pris possession de nous en ce lieu, nous y élèverons le signe de ta croix, par laquelle ton nom est glorifié au moyen de prodiges ineffables, dans l'éternité. »

En retournant dans sa maison, il se fit précéder par des exprès ; ceux qu'avait plongés dans l'affliction la mauvaise nouvelle précédente, apprenant que le roi était sauvé, toute la multitude de la ville se porta avec des transports d'allégresse à sa rencontre. « Glorifiez d'une commune voix, dit le prince, le Christ qui est Dieu, Créateur du ciel et de la terre ; où est ma mère, Se. Nouni ? car son Dieu est grand. — Elle est dans les tamarins, lui répondit-on, priant pour toi avec cinquante personnes. » On se porta vers elle, on se prosterna en sa présence, mais elle forçait chacun à se relever et à se tourner vers l'orient : « C'est Jésus-Christ seul, disait-elle, qu'il convient d'adorer, en confessant qu'il est le Fils du Dieu vivant. » La foule pleurait, en voyant le roi, et bénissait le roi vivant. Se. Nouni écrivit une lettre à Hélène, impératrice des Romains, et le roi en écrivit une autre à Constantin-le-Grand pour les informer de ce que Dieu, dans sa grande miséricorde, avait fait pour la maison de Géorgie : « Envoyez-nous, ajoutaient-ils, des pré-

<sup>1)</sup> Ici est écrit *Moukhar*.

tres, pour nous donner la vie par l'eau et par l'esprit.» Cependant sainte Nouni et les douze femmes, ses compagnes inséparables, ne cessaient de prêcher.

Le roi ayant ensuite résolu de construire une église avant l'arrivée des prêtres, on alla dans le verger et l'on coupa des pins, dont on fit six colonnes, que l'on dressa sur des fondements préparés à l'avance. La septième était si grande qu'on ne pût la remuer de place, jusqu'au coucher du soleil, à force de bras ni de machines. On la laissa donc, et l'on se rendit, frappé d'étonnement, auprès de Se. Nouni, qui passa là la nuit avec les douze femmes, et pria en versant des larmes. Au milieu de la nuit il y eut des si-  
66 gnes effrayants, des tremblements, des coups de tonnerre, comme si les deux montagnes d'Armaz et de Zaden s'écroutaient; les deux fleuves, le Couri et l'Arag, remontant sur la ville et sur la citadelle, pour les détruire, épouvantèrent les femmes qui étaient avec Nouni, et commencèrent à prendre la fuite. « Ne craignez rien, leur dit la sainte, c'est une tentative <sup>1)</sup> et non une réalité; car les montagnes sont immobiles sur leurs bases, les deux fleuves suivent leur cours, et les habitants de la ville dorment d'un sommeil paisible. Mais l'infidélité, qui était comme une montagne, s'est réellement écroulée: ces fleuves qui rebroussent sur eux-mêmes signifient le sang des enfants offerts aux idoles, et ces voix plaintives et gémissantes, ce sont celles des dieux impurs, qui proclament leur extermination.» En disant cela, elle les excitait à prendre courage, tout en pleurant elle-même.

Le coq n'avait pas encore chanté, lorsqu'on entendit un tumulte, des cris, comme si une armée d'assiégeants, ayant pris la ville, la saccageait et donnait ces ordres d'une voix terrible: « Le roi de Perse Khora vous commande, le roi des rois Khora-Khosrov prescrit; vous Juifs, tenez-vous à l'écart, éloignez-vous et vous ne mourrez point; » ou bien: « En voici un qui a été tué par ordre du roi <sup>2)</sup>. » Cependant la sainte apôtre, les bras étendus, disait: « Rentrez dans les ténèbres extérieures, le crucifié est venu pour vous donner le coup mortel: allez-vous en du côté du nord.» Au même moment tout disparut.

67 Lorsque le jour allait poindre, il se montra un jeune homme vêtu de feu, disparaissant au milieu d'une lumière surnaturelle, qui s'entretint amicalement avec sainte Nina. Se dirigeant vers la colonne, il la leva en l'air, sous les yeux d'une femme nommée Sidina, qui, témoin du tout, vint auprès de Nino et lui dit: « Qu'était-ce, ô sainte reine? — Tais-toi, dit celle-ci, et prie; » et elles virent la colonne couverte de lumière se remuer doucement et descendre sur le piédestal préparé pour elle. Quand il fit jour, le roi arriva, suivi d'une foule nombreuse, et ils virent la colonne, volant et s'avancant, sans qu'on la touchât, s'asseoir sur sa base: élevant alors la voix, ils glorifièrent Dieu.

Ce jour-là il se fit plusieurs miracles en cet endroit. Un Juif, aveugle de naissance,

<sup>1)</sup> Je lis Տնարք, le M-it étant mal lisible.

<sup>2)</sup> Je lis սպանաւ մի հրամանաւ թաղաւորին, au lieu de հրաման»

ayant été amené près de la colonne, ses yeux s'ouvrirent sur-le-champ. Ensuite un membre de la famille royale Hamazaspouni, disloqué de ses membres depuis huit années, fut apporté par sa mère et placé en face de la colonne, sur son matelas; conjuré de sauver cet enfant, Nino toucha de sa main la colonne et l'imposa sur le malade en disant: « Jésus, qui as pris un corps pour sauver le monde, secours cet enfant. » Aussitôt il se leva et s'avança sur ses pieds, ce que voyant la multitude, elle bénit le Seigneur, et 68 fut frappée toute entière d'admiration. Pour le roi, il fit couvrir la colonne et achever les églises élevées pour la gloire de Dieu.

Cependant l'empereur Constantianos, ayant vu l'envoyé de Mihran, fut extrêmement satisfait de la conversion de la Géorgie au christianisme, d'autant plus qu'il pensait que dès-lors elle cesserait de faire cause commune avec la Perse. L'impératrice Hélène partagea ses sentiments. Glorifiant Dieu l'un et l'autre, ils envoyèrent un évêque, nommé Jean, avec deux autres prêtres et trois diacres, porteurs d'une croix et d'une sainte image. Ceux-ci, à leur arrivée, départirent la lumière du baptême au roi, à la reine, à leurs fils et aux premiers du pays, dans le lieu de Mochta, qui fut nommé Gikhavorats-Lousatou (lieu où les grands ont reçu la lumière). Tous les Géorgiens furent donc bap- 69 tisés, à l'exception des Mthéouls, des Caucasiens et des Juifs de Mtzkhétha. Toutefois cinquante personnes de la famille de Barabas reçurent le baptême, et le roi, en signe de considération, leur donna Didis-Tzikhé. Phéroj, gendre de Méran et maître du pays de Rhan jusqu'à Partav, ferma l'oreille à la parole de vie.

Mihran députa alors à Costantinople l'évêque Jean et l'un de ses grands, pour demander un certain nombre de prêtres, un morceau du bois de la croix et des maçons pour construire des églises. Outre ce qu'il demandait, l'empereur lui envoya la planche des pieds du Sauveur, les clous de ses mains et tout ce qui sert dans les églises, ainsi que de l'argent pour en construire une en son nom, au pays de Karthl. Arrivé au pays d'Oucheth<sup>1)</sup>, l'évêque y fonda une église, où il déposa les clous et laissa un constructeur avec de l'argent. De là il vint à Manclis, où il fonda une autre église et plaça la sainte planche: ce qu'apprenant le roi, il fut affligé de l'emploi des reliques dans un autre lieu que sa ville royale, et parce que les députés n'étaient pas venus avant tout auprès de lui. « Ne t'inquiète pas, ô roi, lui dit Nino, car il convient que le nom du Seigneur soit semé en tous lieux; d'ailleurs tu as ici une précieuse relique, un souvenir du Sauveur, qui est sa sainte robe. »

Ayant appris d'Abiathar tout ce qui concernait cette robe, le roi glorifia J.-C., en 70 disant: « Béni soit le Seigneur Dieu, qui l'a enlevée aux Juifs ses ennemis, et, dans sa miséricorde, nous en a gratifiés, quoique étrangers! » A l'arrivée de l'évêque, les maçons commencèrent à construire, hors de la ville, une église qui est encore la résidence d'un évêque. Comme on mettait la main à l'oeuvre, sainte Nino dit: « Christ, distributeur de

<sup>1)</sup> Lis. Eroucheth.

la gloire, Fils de Dieu, tu es venu avec la plénitude de la puissance, de la race de David; tu es né d'une mère, fille unique, toi-même divin fils unique, lumière universelle, image du Père, source puissante du baptême par l'eau et par l'esprit; tu as été crucifié et enseveli au sein de la terre; tu es ressuscité le troisième jour, tu es monté au ciel et viendras pour juger les vivants et les morts. Sois le protecteur et la force de ceux qui espèrent en toi. C'est toi qu'il faut redouter à jamais.»

Quelques-uns racontèrent dans le même temps à l'évêque, qu'au pied d'une petite montagne était un arbre non moins beau qu'odoriférant, guérissant les bêtes blessées par les chasseurs, qui en mangeaient ou les feuilles ou les fruits tombés. « Ce pays, leur répondit-il, fut certainement l'objet de la tendresse éternelle du Seigneur, bien avant  
71 qu'il fût connu. » Emmenant donc le prince-royal Rew, il<sup>1)</sup> alla trouver l'évêque, et ayant coupé l'arbre avec toutes ses branches, on l'apporta dans la ville. C'était le vendredi 25 mars; l'arbre était couvert de feuilles; il resta dressé à la porte de l'église durant 35 jours, sans se flétrir, comme s'il eût encore été sur sa racine. Le 1<sup>er</sup> mai on fit trois croix, dont l'une ayant été dressée, toute la multitude vit descendre du ciel une croix lumineuse, couronnée d'étoiles, qui enveloppa celle de bois, jusqu'au matin. Alors il en partait deux étoiles, dont l'une prenait son essor à l'orient et l'autre à l'occident.  
72 « Allez sur les lieux hauts, disait Se. Nino, et regardez où vont ces astres. » On y alla, et après inspection on vint lui dire: « L'un des astres s'est dirigé vers l'extrémité du mont Thkthoth, tournée du côté de Casp; le second, à Daba<sup>2)</sup>, au pays de Cakbeth. » On emporta donc les deux croix, et on les dressa dans les lieux indiqués par le Seigneur, au moyen des deux brillantes étoiles. Quant à la croix principale, elle fut érigée sur un rocher, vis-à-vis de la ville<sup>3)</sup>, et la fête de la croix fixée pour toute la maison de Karthl au 8e jour de la solennité pascalle. Quelques jours après, un mercredi, la croix parut de nouveau brillante et comme embrasée, et couronnée de douze étoiles. A la vue  
73 de ce prodige beaucoup de gentils se convertirent au Seigneur et furent baptisés; les fidèles bénirent Dieu, en adorant le saint signe, car les anges du ciel s'agitaient et remontaient le long de la croix, comme les étincelles d'une fournaise.

Dans ce temps-là le fils d'Erev, qui était<sup>4)</sup> l'héritier du trône, fut malade et en danger de mort. Son père l'ayant amené et jeté au pied de la croix, il fut soudainement guéri: ce dont on rendit gloire à Dieu. Le père du jeune homme bâtit sur la croix une

<sup>1)</sup> Grammaticalement on ne peut dire quel est le sujet de la phrase arménienne; mais le sens conduit à penser qu'il s'agit ou du peuple même ou du prince Rew.

<sup>2)</sup> Ou ce mot est là pour *Bada*, *Bouda*; ou c'est la transcription du géorgien ბადა, bourg, employé dans les *Annales*, mais le nom propre du lieu serait omis.

<sup>3)</sup> Ce membre de phrase et la phrase précédente manquent tout-à-fait au texte géorgien.

<sup>4)</sup> Le texte dit « qui est. »

chapelle de marbre, où l'on pût l'adorer. Un aveugle des deux yeux vint se prosterner en face du saint signe, et devint clairvoyant au bout de sept jours. Une femme, tourmentée depuis huit ans par les démons, fut apportée sur son matelas et jetée au pied de la croix; elle recouvra la santé après douze jours et retourna dans sa maison. Un enfant mort ayant été déposé par sa mère au voisinage de la croix, la multitude disait à cette femme: « Emporte-le et ensevelis-le, au lieu de te livrer à la présomption; » mais sa confiance l'empêchant de céder, sur le soir l'enfant, rendu à la vie, fut reconduit chez lui par sa mère. Ce que voyant la multitude, elle bénissait le Dieu crucifié. Ce n'était pas seulement aux gens du voisinage qu'était départie la grâce de la guérison, mais encore à ceux qui, de loin, invoquaient le nom de la croix de Se. Nouni. Aussi plus d'une femme stérile reçut de la croix le don de la fécondité.

Dans ces jours-là l'empereur Constantin envoya un diacre, porteur d'une lettre de la nation des Brandj, baptisés par le père de Se. Nouni. Informés que dans l'Arménie et la Géorgie le soleil de justice avait fait éclater ses plus brillants rayons, et que Dieu s'y manifestait par de grandes oeuvres, ils en témoignaient par écrit la satisfaction de leurs coeurs. Ils voulaient, d'ailleurs, connaître les détails, par le moyen du clerc Bondch<sup>1)</sup>, qui leur rapporterait par écrit un récit fidèle des événements accomplis, pour la gloire de Dieu, chez les Arméniens et les Géorgiens. Le diacre écrivit donc dans un livre tout ce qu'il apprit, et l'emporta chez les Brandch, ses compatriotes.

Dans ce temps-là le roi Mirian ayant formé le projet de contraindre par les armes son gendre Phéroz et les Mthéouls à embrasser la foi, Se. Nouni le retint, en disant: « Le Seigneur n'est pas venu avec l'arc et l'épée, mais avec la croix et l'Évangile. » L'évêque et la sainte partirent donc, en compagnie d'un prince, et allèrent à Dzrbîn, à Djarthal, à Thkhéla, à Dzilcasn, à Goramaghr, où la parole de Dieu ne fut pas reçue. Ils descendirent ensuite à Méaleth et à Herdzoïth<sup>2)</sup>, où leur prédication fut écoutée et le peuple baptisé. Les Phkhaïk, abandonnant leur pays, passèrent dans le Thocheth; beaucoup de montagnards sont restés jusqu'à présent idolâtres. De là Se. Nino vint au pays de Rhan, pour prêcher auprès de Phéroz. S'étant arrêtée auprès des frontières du Couktheth, elle y tomba malade; Rew, fils du roi, et son épouse Solomé, qui étaient à Oudcharma, vinrent la visiter. A cette nouvelle le roi dépêcha l'évêque, pour l'amener à Mtzkhéthha, mais elle refusa de venir. Le roi partit donc avec son épouse, avec Péloujavr de Siounie, et avec une multitude de peuple. Assis auprès d'elle, tous se lamentaient, tandis qu'elle fixait sur le ciel des yeux sereins. Les reines lui dirent alors: « Nous avons appris de toi, sainte mère, que le fils de Dieu avait avec lui une foule de prophètes, qu'il eut aussi douze apôtres et soixante-douze disciples, et cependant, excepté

<sup>1)</sup> Lis. Brandj.

<sup>2)</sup> V. le texte géorgien.

76 toi, sainte femme, aucun d'entre eux n'a été envoyé vers nous. Raconte-nous maintenant les circonstances de ta naissance, de ton éducation et de ton envoi en ces lieux. — Puisque vous voulez, leur dit la sainte, être instruits de ce qui concerne une malheureuse servante du Christ, qui m'appelle maintenant à lui et auprès de ma mère <sup>1)</sup>, dans l'éternité, j'ai déjà raconté en abrégé à Solomé, fille du roi d'Arménie, les détails de ma venue. Faites apporter du papier et de l'encre, et écrivez sous sa dictée. Pour le reste, vous le savez, comme témoins auriculaires et oculaires. Que la paix soit avec vous ! Je vous recommande le prêtre Jacob, pour être évêque après Hohau, suivant la vocation de l'Esprit-Saint. » Ayant ensuite fait célébrer la messe par l'évêque Hohannès, et participé aux saints mystères, elle rendit son âme au Christ, le roi des cieux, et fut ensevelie audit endroit, en l'an 332 après l'ascension de J.-C., 5832 depuis la sortie d'Adam du Paradis, la 15<sup>e</sup> année après sa venue en Géorgie.

77 Cependant le roi Mirian reçut une lettre de l'empereur Constantin, qui lui renvoyait son fils Bahkar, demeuré près de lui en otage. La lettre était ainsi conçue : « Moi le monarque Constantin, nouveau serviteur de J.-C., délivré par lui de la servitude de Satan, je t'envoie ton fils, à toi Mirian, roi de Géorgie, afin que le Seigneur soit entre nous comme un bienfaiteur qui chassera de tes domaines le diable ennemi *du bien*. » Mirian, Nana, mère du jeune prince, et tout le pays, éprouvèrent une vive allégresse et rendirent gloire à Dieu.

Après cela le roi acheva l'église épiscopale et la pourvut richement d'ornements. Rew, fils du roi, mourut, âgé de 34 ans; la même année, le roi Miran tomba malade. Ayant appelé son fils, il mit sa couronne sur la croix, l'en ôta, pour la placer sur la tête du prince, en lui recommandant la fidélité à la religion et au service de Dieu : « Va, dit-il à son épouse, et demeure sur le tombeau de sainte Nouni; reste-là, construis-y une église et honore ce lieu. Partage nos trésors en deux, et distribue-les aux pauvres. Pour moi, je vais au lieu d'où je suis sorti, louant le Seigneur, qui a changé mes ténèbres en lumière, la mort en vie, la gauche en droite <sup>2)</sup>. Vous, fallût-il mourir, exterminiez tout ce qui reste d'idoles : que le Seigneur tout-puissant soit avec vous ! »  
78 Ayant dit cela, il s'endormit. La seconde année après cela, la reine Nana se reposa dans le Seigneur.

---

Cependant les Arméniens, qui voulaient placer sur le trône le fils de la fille de Trdat, ne permirent pas à Bahkar de régner; celui-ci, leur abandonnant le pays, eut recours aux Perses, et concéda à Péroz la contrée depuis Chamchot (Samchwildé) jusqu'à l'entrée d'Achotsk <sup>3)</sup>. Il implora également les Grecs; ayant de toutes parts rassemblé

<sup>1)</sup> Ne faudrait-il pas : « auprès de sa mère ? »

<sup>2)</sup> Cf. texte géorgien.

<sup>3)</sup> V. le texte géorgien.

des troupes, il combattit contre les Arméniens dans le Djawakhet, les chassa, et s'étant affermi grâce à l'assistance des Grecs et des Perses, il écrivit à Salomia et à son fils, que, tant que la race de Bahkar ne serait pas éteinte, ils n'élèveraient aucune prétention à la couronne. » En conséquence il lui donna le Coukhet et l'établit prince de Rhicha. Ferme lui-même dans la foi, il convertit à J.-C. beaucoup de Caucasiens, construisit une église à Dzilcan, multiplia les prêtres et les diacres, et étant mort en paix, fut enseveli avec son frère.

---

Son fils Mihrdat devint roi. A l'évêque Hohanès succéda l'évêque Hacob. Après ce 79 lui-ci, Nersès, catholicos d'Arménie, choisit Hacob, son diacre, et l'envoya pour être évêque de Géorgie. Le roi Mirdat croyait en J.-C.; il construisit et orna les églises. De son temps on commença à emporter des morceaux de la colonne ci-dessus mentionnée, sans que le roi s'y opposât.

---

Le roi Mirdat étant mort, son fils Warza-Bakar régna; il prit deux femmes: la 82 fille de Rew, qui fut mère de Mirdat et de Trdat, et celle de Phiroz, qui donna le jour à Pharsman. Pour lui, il était faible dans la foi, pervers, et ne fit aucune action digne de mémoire. Dans ce temps-là un général persan entra en Arménie et en Géorgie: c'était sous le règne de Khosrov, fils du brave Trdat, roi d'Arménie. Ce général ayant exigé un tribut des deux contrées, Khosrov ordonna au roi de Géorgie de faire venir les habitants du Caucase, à savoir les Leccs et les Osses, pour combattre contre les Perses; mais Warza-Bakar, qui était un homme sans coeur, fut saisi d'épouvante et se cacha dans la vallée de Coukhet. Les Perses arrivèrent et bâtirent une citadelle à la Porte de Tiphkhik, pour faire tête à Mtzkhétha. Quand les Géorgiens demandèrent la paix, on leur demanda le Rhan et le Movcan « domaines des Perses, disait-on; le Karthl vous suffit, à vous fils de servante, qui y êtes né. En outre, payez tribut aux Khosroïdes; » ce qui fut fait. Le Rhan et le Movcan furent abandonnés par les Géorgiens, qui consentirent à payer tribut, et l'armée persane se retira. Dans le même temps les Grecs, dans une incursion, s'emparèrent de la citadelle de Thokhars et du Clardjeth, depuis la mer jusqu'à Arsion: il ne resta plus à Warza-Bakar que le Karthl, le Héreth, l'Egris. Ce prince mourut peu de temps après, laissant des enfants en bas âge.

---

Les grands conférèrent la royauté à Trdat, fils de la fille du grand Trdat, roi 83 d'Arménie. C'était un homme bon, très fidèle croyant et plein de sagesse, qui apaisa les rugissements des Perses, bâtit des églises et augmenta à tous égards la prospérité matérielle et morale du pays. Il affranchit Rhicha, où il construisit une église; après la mort de l'évêque Hacob, il mit Elia en sa place, bâtit Nécaris, et mourut laissant un nom honoré.

---

Pharsman lui succéda. Ayant obtenu du secours de l'empereur, il tint tête aux Perses et mourut bientôt.

Le roi Mirdat, petit-fils de Rev, non moins superbe que faible d'esprit, était violent à l'égard des Perses<sup>1)</sup>; le roi de Perse ayant envoyé contre lui le général Ouphrib, Mirdat marcha à sa rencontre, dans le Gardaban, et tomba entre ses mains. Les troupes géorgiennes furent battues, les Perses entrèrent dans le Karthl, et ayant ruiné les églises, établirent partout des maisons du feu. Trois ans après, comme la guerre qu'ils faisaient à leurs ennemis, du côté de l'orient, ne leur laissait pas de loisir, les Géorgiens levèrent la tête et mirent sur le trône Vartchil, fils de Mirdat.

- 84 Celui-ci fit disparaître du pays les maisons du feu; se confiant dans la sainte croix, il combattit et expulsa les Perses, avec l'assistance des Grecs. Le gouverneur persan du Rhan, du Movcan et de l'Atrpatacan ayant donc marché contre lui, à la tête d'une puissante armée, le roi Vartchil s'avança à sa rencontre sur la Berdahodch, avec des forces considérables, le battit, et, avec l'assistance de la sainte croix, l'ayant mis en fuite, entra dans le Rhan, qu'il arracha à l'ennemi et revint transporté de joie. Il expédia partout des courriers, avec ce message: «Ce n'est point par notre force et par notre sagesse, mais au nom de la Sainte-Trinité et par la force de la croix de J.-C., notre Dieu, que nous avons vaincu les Perses. Maintenant donc, affermissons-nous dans  
85 la foi et glorifions notre grand Dieu.» En apprenant ces nouvelles, tous bénirent la Sainte-Trinité, et pour la glorifier bâtirent des églises. Comme le roi de Perse faisait la guerre aux Indiens, aux Sidatsi et aux Habachi, et *manquait de moyens*<sup>2)</sup> contre la Géorgie, le roi Vartchil, homme de coeur et guerrier heureux, pillait et dévastait les provinces persanes, sans pouvoir toutefois prendre les villes ni les citadelles. Cependant Barzaboth, chef des troupes de l'Arhan, donna sa fille pour épouse à Mirdat, et la paix se rétablit  
86 entre les deux peuples. Artchil donna à son fils Chamchoïdé avec toute la contrée. La femme de Mirdat, nommée Sacdoukht, crut en J.-C., fut baptisée et construisit à Chamchoïdé l'église de sainte Sion. Après Elia, Hounan devint évêque, après celui-ci Grigor et ensuite Barsigh, et enfin Mouchid, Perse de nation; ce dernier n'était point parfait dans la crainte du Seigneur, et pratiquait en secret le magisme. Il ne prêchait ni n'excitait le peuple à la piété, et écrivait des livres propres à répandre la doctrine des magès, sans qu'Artchil et son fils pussent en avoir connaissance. Plus tard, quand le roi en fut informé, il nomma évêque Mikael. Artchil alla avec piété se reposer dans le Christ.

<sup>1)</sup> ზარღვერ უპრუბიგ. Ces deux mots signifient à-peine ce que j'en tire, pour me conformer au sens du texte géorgien.

<sup>2)</sup> ლ. ავ. ზრ. უმთი (sic).

Mirdat, son fils, le digne imitateur de sa bravoure, devint roi. Déjà père d'une fille, nommée Khorantzé, il unit ses prières à celles de sa femme pour obtenir un enfant mâle, et quatre ans après il eut un fils, qui fut appelé en langue persane Varan-Khosrov-Thang, Vakhtang en géorgien, ce qui fut l'occasion d'une grande joie, de grandes aumônes aux pauvres, et de remerciements adressés au Seigneur. Ce précieux enfant fut élevé par le spaïapet Saïourmag. 87

Vakhtang étant resté, âgé de 7 ans, après la mort de Mirdat, sa mère Sacdoukht, fut frappée de crainte en pensant « que son père voudrait la punir d'avoir abandonné le magisme, et de ce que Mirdat, son époux, avait ravagé la Perse. » Ayant confié son fils (sic), elle alla prier Barzabath de lui pardonner ce qui s'était passé. Celui-ci répondit : « Je t'accorde l'oubli de tous les torts passés ; mais retourne chez toi, et j'introduirai en Géorgie la religion persane, tout en laissant à chacun le libre choix de celle qui lui conviendra, la nôtre ou la géorgienne. 88

Il envoya alors à Mtzkhéthâ des serviteurs du feu et un archimage, nommé Binkaran. Ceux-ci allèrent résider à Mogtha. Sacdoukhd administrait le royaume au gré de son père, jusqu'à ce qu'il mourut, et sa principauté passa à Varza-Bacour, son fils et frère de la reine. Le spaïapet Saïourmac étant mort, Djévancher fut revêtu de sa charge. Cependant l'archimage s'efforçait d'attirer les Géorgiens à sa religion, sans réussir à se concilier l'attention, sinon d'un petit nombre de personnes d'un rang insignifiant, qui sacrifièrent leur salut. L'évêque Mouch étant mort, dans ce temps-là, Mikael, Grec de nation, qui occupa sa place, retint par sa fermeté les personnes les plus considérables dans la véritable foi.

A cette époque les Osses, sortis par la porte de Darband, envahirent tout le Karthl, depuis la source du Cour jusqu'à Khounan, pénétrèrent dans le Movcan et dans le Rhan, prirent et emmenèrent Mibrandoukhd, soeur de Vakhtang. Les Grecs, de leur côté, passèrent le fleuve d'Eger et s'avancèrent jusqu'à la ville de Koudch.

Plongée dans une immense douleur, toute la maison de Géorgie disait : « C'est à cause de nos péchés que nos malheurs se multiplient ; car nous n'avons pas conservé la tradition du christianisme. Nos blessures viennent de ce que les maisons du feu se sont établies dans le Karthl : voilà pourquoi nous sommes circonvenus par de telles infortunes. » 89

Alors âgé de 15 ans, Vakhtang rassembla près de lui tous les grands et essaya de les consoler en disant : « C'est avec des desseins paternels que Dieu nous avertit, pour nous sauver en nous amendant. Que chacun de nous renonce désormais à ses vices, et le Seigneur reviendra à nous avec miséricorde. Bien que vous n'ayez vu en moi rien de bien, à cause de ma jeunesse, souvenez vous des bienfaits de mes pères et ne désespérez point du côté de Dieu, parce que je suis un jeune homme, car le Seigneur Dieu, à cause de son nom et des prières de mes pères, nous assistera. » 90

- 91 Ayant envoyé demander du secours contre les Osses à Varzabac, frère de sa mère, il reçut de lui douze mille hommes tout équipés; lui-même, après une proclamation répandue dans toute la Géorgie, en rassembla 160,000, pria durant sept jours, jeûna et veilla, distribua des aumônes aux indigents, et confia l'autorité royale à sa mère. « Si je meurs en combattant, dit-il, que Mihran, petit-fils de Trdat, prenne la royauté, en épousant Khorantzé, ma soeur. »
- 92 Vakhtang étant allé à Thianeth, les habitants du Caucase, au nombre de 50,000, vinrent auprès de lui; il se mit en route, traversa la Porte de Daralia et entra dans la plaine de l'Oseth. Comme il était campé en-deçà de l'Arag, les Osses, réunis à la nation des Khazars, restèrent campés sur l'autre rive durant une semaine, qui se passa en combats singuliers, où les deux partis s'éprouvèrent réciproquement. Le 7e jour il parut un Khazar, nommé Tharkhan, défiant celui des gens de Vakhtang qui serait en état de le combattre. On choisit un Perse, connu par de nombreux exploits; quand ils se rencontrèrent, Tharkhan porta un coup sur le crâne de son adversaire, nommé Pharsman-Pharour, et le fendit en deux. Extrêmement affligé, le roi Vakhtang entra dans sa tente, et passa la nuit à invoquer Dieu, avec larmes. Au point du jour Tharkhan étant venu de nouveau insulter et injurier le roi, il ne se trouva personne disposé au fond du
- 93 coeur à l'affronter. Vakhtang donc, s'étant précipité la face contre terre et ayant soupiré vers le Seigneur, après s'être muni du signe de la croix, se releva et prit les armes, sans écouter ceux qui voulaient le retenir, en lui représentant sa jeunesse, son inexpérience. « Soutenez-moi plutôt de vos prières, disait-il, car la guerre dépend du Seigneur; car c'est lui qui est ma confiance, mon espoir, l'auteur du succès de nos oeuvres. »

---

S'étant élancé contre Tharkhan, il l'atteignit en plein d'une flèche, qui, à travers sa pesante cuirasse, à travers sa chair, le transperça rapidement et le fit tomber de cheval, privé de vie. « Béni sois-tu, Christ divin, mon Seigneur, dit Vakhtang, en se prosternant la face contre terre, sur le lieu même, béni sois-tu d'avoir envoyé ton ange et frappé à mort celui qui te blasphémait. » Ayant coupé la tête de son ennemi, il l'apporta à ses troupes. Il était alors âgé de 16 ans.

---

- 94 Le lendemain un autre géant traversa le fleuve et défia Vakhtang, qui, grâce à  
95 la puissance du Christ, le précipita à terre; après quoi les armées en étant venues aux mains, les Osses et les Khazars furent battus, taillés en pièces par le glaive, et forcés d'aller dans leur pays, se réfugier dans leur bourgs et dans leurs villes, qui furent pillés et conquis.
- 96 Les Géorgiens entrèrent ensuite dans le Padchaneth et dans le Djiketh ou Aphkha-zeth intérieur, dont ils se rendirent maîtres. Cependant les rois de l'Oseth, réfugiés dans

leurs forteresses, envoyèrent à Vakhthang des députés pour faire la paix et reprendre leurs prisonniers, en rendant ceux du Karthl. Le roi y consentit, et contre 30,000 Os-  
ses reprit 350,000 des siens, ainsi que sa soeur Mihrandoukhd, qu'il expédia par la route  
de Darial. Ayant renvoyé dans leurs pays les troupes persanes et les Caucasiens, tous  
chargés de butin, lui-même, à la tête de ses troupes, ne cessa, durant trois ans, de  
guerroyer dans l'Aphkhazeth, dont il s'empara. Tous étaient dans l'étonnement; mais  
l'empereur Léon était trop occupé du côté de la Perse. Après cela le roi revint à Mtzkhé-  
tha, comblé de joie et de satisfaction. Dans les réjouissances qu'il célébra, il glorifia  
Dieu en répandant ses largesses sur les pauvres; il envoya en présent au roi de Perse  
20,000 chevaux et 10,000 esclaves, par l'entremise de l'archimage, en lui demandant  
sa fille pour épouse; au frère de sa mère il donna 1000 chevaux et autant d'esclaves. 97  
Témoin de ses succès, le roi de Perse lui accorda sa fille Balendoukht, et le mont  
Caucase en dot. Telle était l'introduction de sa lettre: « De la part d'Ormzd Chahidchan,  
à Vakhthanc Varkhosro-Thang l'adversaire des dix rois, salut. J'ai fait ce que tu dési-  
rais, sois donc puissant et brave, en faisant tête aux Grecs et prenant avec toi ton  
oncle maternel. »

Ayant passé en revue ses soldats, au nombre de 200,000 hommes, Vakhthang alla  
dans l'Arménie. Les grands de ce pays, qui avaient reçu le même ordre, se mirent en  
campagne: avec eux se trouvait Trdat l'Arsacide, Arev, Seigneur de la Siounie, Dchan-  
ber du Vaspouracan, Hamzasp de Taron, Grigor et d'autres. Ils s'avancèrent vers Carak-  
poul, où on laissa 12,000 cavaliers pour continuer l'attaque contre la ville, qui est  
celle de Carnoukalak; après quoi en s'avança à travers les terres jusqu'à Pontos, et l'on  
prit trois villes.

Vakhthang avait donné cet ordre à ses troupes: « Ne tuez, *sous prétexte d'infidélité*<sup>1)</sup>,  
aucun de ceux qui, comme nous, adorent le Christ. Je sais, en effet, que lorsque le  
roi Mirian<sup>2)</sup> marcha contre les Grecs avec le roi de Perse, et qu'ils arrivèrent à Antzi-  
Antzou, où est le tombeau de S. Grégoire, ils furent vaincus pour avoir porté la main  
sur les enfants de l'église: de beaucoup qu'ils étaient, il en revint un petit nombre,  
couverts de honte. Après une marche de dix jours dans ce pays, nous sommes aujour-  
d'hui arrivés à Constantinople, où l'empereur Constantin, ayant cru en J.-C., vainquit  
plusieurs myriades d'ennemis par le signe de la croix. En outre Trdat-le-Grand, roi d'Ar-  
ménie, depuis qu'il eut été puni par le Seigneur pour avoir fait souffrir le saint Illumi-  
nateur et les saintes dames, connu J.-C. et ne fut plus vaincu par aucun homme. Vous  
savez, braves Arméniens, que Trdat, ce géant fameux entre tous, portait sur ses épau-  
les des fardeaux pour la construction de la maison de Dieu; vous savez que l'impur Ju-

<sup>1)</sup> զանօրհնաց պարտն.

<sup>2)</sup> Le sujet de cette phrase manque dans le texte.

99 Rien fut massacré par les Perses ; que Jovien ayant alors pris la couronne , le Seigneur dit au roi de Perse , Ne fais pas la guerre à Jovien , parce que je ne le livrerai pas entre tes mains. Et vous , habitants de la Géorgie et de la Perse , vous savez ce qui est écrit au sujet de Nébroth , le premier de tous les rois du monde ; qu'il arrêtait , lui à pieds , un lion , une chèvre , toute espèce de bête sauvage ou féroce , et qu'à cause de cela tous se soumirent à lui. Sur des colonnes d'or , à base d'argent , il fonda une tour , dont l'enceinte était de briques et de bitume ; les fenêtres en étaient des rubis resplendissants , des émeraudes , qui ne permettaient pas à l'obscurité de la nuit d'arriver dans ses profondeurs , dans les chambres et appartements pratiqués dans son enceinte. Quant à la hauteur de l'édifice , on dit qu'il s'élevait de trois journées de chemin , depuis l'extrémité de l'escalier jusqu'à la porte d'entrée. Ayant poussé le sommet au - delà de l'air vital , à une incommensurable distance , ils atteignirent les sphères funestes et délétères des étoiles , des lieux où , par le bouillonnement de l'éther en mouvement , l'or et l'argent entraient en fusion , et les ouvriers sentirent la coction de leurs chairs. Là ils comprirent la profonde sagesse qui a créé les sphères des étoiles , la haute habileté qui les a placées en obstacles , empêchant d'arriver à Dieu. Une voix <sup>1)</sup> se fit entendre , disant à Nébroth , en langue perse : « C'est moi , Mikael , qui te parle au nom de Dieu. Sors et va - t'en d'ici , car l'oeuvre de tes mains s'est élevée jusqu'au Paradis , et n'en est plus séparée que par cette montagne , où tu vises ; c'est de sa base que sort le soleil , et que découlent les fleuves Nighos et Phison ; le Gibon entraîne des plantes odoriférantes et des herbes potagères , que l'on mêle dans le musc , pour charmer les nerfs olfactifs du nez. Maintenant , si tu désires réellement aller dans les hauteurs du ciel et voir Dieu , rentre dans les limites de ta nature , et restant humble d'esprit , demeure là où tu as été créé , entre les fleuves Efrat et Dchilas. Quant à tes gens , laisse - les aller où ils voudront , pourvu qu'ils ne s'éloignent pas de Dieu. Dans le temps voulu , ton Seigneur viendra humblement vers toi ; il se trouvera au milieu d'un peuple d'assassins furieux , dont la haine lui donnera la mort. Il ira te trouver au sein des douleurs du Tartare , t'en retirera , te rappellera de la mort à la vie , et te construira une tour avec un escalier pour t'élever vers Dieu <sup>2)</sup>. » Ayant dit cela , il le frappa , lui et ses gens , des parfums du Paradis , dont ils ne furent pas plus tôt abreuvés que , joyeux et consolés , ils oublièrent leur projet et les sept langues précédemment connues d'eux , et en adoptèrent une étrangère. Divisés par groupes , ils quittèrent la ville et la tour construites par eux et allèrent chacun dans son pays : Thorgomos , chez les Thorgomides , Siden dans le Sideth , les Pertziank dans le Bertzian , les Hoïnk dans le Houneth , Ag et Mag dans l'Ag-Magougeth , les Parsk en Perse , et les autres ailleurs. Or ces récits n'étaient point divulgués , mais écrits et conservés dans le secret , comme un mystère , mais je vous ai raconté tout cela pour votre

<sup>1)</sup> *განგაგანა და ღმერთი.*

<sup>2)</sup> Cf. texte géorgien.

profit, afin que vous sachiez, vous aussi Perses, que vous n'êtes point étrangers à Notre-Seigneur J. - C., et que votre ancêtre Bel ou Nébroth, aussi nommé Cronos, a été délivré par ce même Christ de l'enfer. Ayez donc pitié de tous ceux qui invoqueront hautement son saint nom, ne ruinez pas son saint temple, afin de ne pas exciter contre vous le bouillonnement de sa colère.»<sup>1)</sup>

Quand il eut dit ces paroles, Vakhthang fit publier en tous lieux que ceux qui étaient 100 cachés se montrassent, que les chrétiens ne craignissent pas le glaive, qu'en livrant leurs biens, ils ne perdraient que la liberté. Pour lui, il fit habiller et renvoyer beaucoup de captifs, surtout d'ecclésiastiques, auxquels il donna trois pièces d'or par tête, et ne garda près de lui que le prêtre Pétros et le moine Samouel, disciples de Grégoire-le-Théologue. «Dès le commencement, dit-il à Pétros<sup>2)</sup>, je n'avais nullement pensé à permettre de porter la main sur les temples du Seigneur. — L'église de Dieu, répondit le prêtre, c'est son troupeau spirituel, que ni toi ni personne autre vous ne pouvez rendre à la vie, après l'avoir égorgé; quant aux bâtiments, cela est facile à qui le veut. Ne sais-tu pas que tous les crimes ont été lavés par le déluge, tandis que le sang d'Abel crie encore vers Dieu, et qu'il est dit que toutes les iniquités des Juifs auraient disparu, si le sang de Zakaria, fils de Barek, n'en eût demandé vengeance? Combien de ce sang innocent a 101 été versé par tes mains! — Tu m'as montré que je suis criminel, dit Vakhthang; oui, j'ai péché contre le Seigneur. — Si mes paroles avaient cette puissance, dit le prêtre, tes péchés te seraient remis; mais ne combats plus contre les fils de Dieu, et éteins la flamme que tu as allumée. — Demande à Dieu, dit Vakhthang, que cette nuit il me fasse connaître sa volonté. — Ceci, dit Pétros, est au-dessus de moi, mais ayons recours aux saints. — Ne connais-tu pas la charité du Christ, dit Samouel en se fâchant; ignores-tu qu'il a dit à Polycarpe: Si les anges n'en eussent été affligés, j'aurais été cruci- 102 fié dans toutes les villes, dans tous les bourgs, afin de donner la vie à tous? Et encore, que disait Dieu à l'impie Akab? Toi, demande un signe à ton Dieu, soit dans les abîmes, soit sur les hauteurs. Et encore le Christ a dit, Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai. Toi donc, ô roi, prie avec nous, et ton désir sera accompli.» Sur le soir le roi s'endormit en priant; mais Pétros et Samouel passèrent la nuit entière dans cette pieuse occupation. Le roi eut une vision, dans laquelle Se. Nouni lui disait: «Lève-toi et va en avant; il vient deux hommes, rois du ciel et de la terre.» Portant les yeux en haut, Vakhthang aperçut la ville de Byzance. Il y avait deux trônes, où étaient assis un jeune homme et un homme fait. L'homme, qui était Grégoire-le-Théologue, dit au roi: «Etre méchant, pourquoi avoir frappé le camp du Seigneur et massacré ses brebis? Si je n'avais eu égard pour cette sainte Nouni, tu aurais reçu le même châtiement que tes pères, adorateurs du feu. Viens, dit Nino à Vakhthang, prosterne-toi 103

<sup>1)</sup> Presque tout ce qui précède manque au texte géorgien.

<sup>2)</sup> Je lis *սսէ ցպէտրոս*, au lieu de *սսէ պէտրոս*.

aux pieds du roi ; » ce qui ayant été fait , le roi le fit asseoir près de lui , et lui donna un anneau brillant <sup>1)</sup>, orné d'une pierre lumineuse. Pour Pétros et Samouel, ils étaient là, intercédant pour Vakhthanc , en disant « Qu'il ne pécherait plus. » Il se trouvait là une croix glorieuse , portant une couronne. Vakhthanc vit l'empereur ôter la couronne de dessus la croix , la poser sur sa tête , en disant : « Voilà un troisième diadème , pour toi. »

Ayant vu en rêve toutes ces choses , ainsi qu'il l'avait désiré , il se réveilla et rendit gloire à Dieu. Au point du jour , il alla chez les Arméniens et leur ordonna de ne  
106 maltraiter personne. Cependant l'empereur grec , s'étant mis à sa poursuite , avec 9000 hommes , et ayant fait fuir une partie des troupes géorgiennes , témoin de cela , le Perse fils de la soeur de Vakhthang , lui dit : « Qu'est ceci , que tu as fait , serpent né d'une vipère ? [Ainsi que je l'ai appris , la mère de ton père était une Grecque , et toi , dominé par le venin de ta race , par l'amour du Christ mort , tu as fait exterminer les Perses ; mais ce ne sera pas à ton avantage. — Le crucifié est mon Dieu , répondit Vakhthang , il me sauvera. Pour toi , invoque le feu et livre combat aux Grecs. » Il se mit à l'écart , avec les Arméniens et les Géorgiens , tandis que les Perses et les Caucasiens combattaient contre l'empereur. Ceux-ci furent vaincus ; outre 25,000 Perses , le beau-frère de Vakhthang et Adchadch , roi des Lbnik , ainsi qu'un grand nombre de personnages distingués , restèrent sur la place ; le commandant du Rhan périt aussi ; en un mot , l'armée persane éprouva une perte fort considérable.

Descendant alors de son char , le roi adora J.-C. et dit : « A toi , Seigneur , appartient la victoire , et non aux superbes , aux adorateurs du feu. Prends la croix , dit-il ensuite à Pétros , et mets-la dans un lieu où tous ceux de mon armée l'adoreront , et  
107 quiconque s'y refusera , qu'il meure. Barzo , roi de Movkan , ayant montré du mépris pour la croix et pour les paroles de Vakhthang , fut tué par le spaïapet géorgien Dchvanber : « Voilà , dit-il à ses troupes , notre force et l'auteur de nos triomphes. » Tous , saisis d'épouvante , s'écrièrent : « Si cette croix nous donne la victoire , nous abjurerons tous notre religion , pour servir le Christ , qu'elle porte. » Au même moment , un Grec , Polycarpos , fils de la soeur de l'empereur , s'avança pour proposer aux guerriers de Vakhthang un combat singulier , sans que personne osât sortir des rangs , car c'était lui qui avait tué le général des Perses. « Le lion , dit alors Vakhthang , ne se mesure point contre un renard ; mais pour montrer la puissance de la croix , j'irai te combattre. » Faisant donc le signe de la croix , l'ayant adorée et embrassée , il marcha contre Polycarpos , et dit : « Sachant que mes soldats adorent la croix , puisque tu veux pourtant combattre contre nous , ton sang retombera sur ta tête. » Puis il s'approcha , le fendit en  
108 deux d'un seul coup et revint vers les siens , en glorifiant Dieu. Les Grecs s'étant mis

<sup>1)</sup> *სამარცხი*.

en ligne de bataille, Vakhthang les mena battant jusqu'à la mer. Quand après cela les deux armées se comptèrent, 72,000 Grecs étaient tombés et 42,000 des soldats de Vakhthang. Celui-ci réunit les prisonniers faits sur les Grecs, qui se montaient à 680,000 <sup>1)</sup>, et les renvoya tous à l'empereur, par l'entremise des princes Nersès et Atrnerseh.

A cette vue, l'empereur, bien satisfait, se rendit auprès de Vakhthang; après des serments réciproques, l'empereur rendit Thougars et le Clardjeth, qu'il avait pris aux Géorgiens, et promit de donner sa fille au roi. 109

Vakhthanc retourna chez lui, avec une grande allégresse; quant au roi de Perse, apprenant son alliance avec les Grecs, il entra dans une grande colère et se mit en campagne contre les Grecs, à la tête d'une armée considérable; mais la mort le surprit et il eut pour successeur son fils. Celui-ci ayant tourné ses armes contre Vakhthang, ils se firent la guerre durant trois ans <sup>2)</sup>, jusqu'à ce qu'il arriva une armée impériale de 80,000 hommes, avec des présents, pour le roi de Géorgie. A cette nouvelle le roi de Perse proposa la paix à Vakhthanc: « Pourquoi nous faire la guerre, dit-il, à cause de la religion? Si le feu est Dieu, qu'il tire lui-même vengeance du crucifié. — Tu sais, répondit Vakhthanc, que tous les rois te payaient tribut jusqu'au moment où ils ont cru au crucifié, et que forts de sa force ils vous ont dès-lors vaincus, vous adorateurs du feu, que j'ai maintenant éteint dans mon pays, en te renvoyant ton archimage. Maintenant le Christ est mon Dieu; que le feu soit le tien, si tu le désires. Je suis, moi, de la race de Nébroth, sur le trône duquel tu es assis; je t'obéirai comme à un père. » Ces choses convenues entre eux, ils se firent des présents et des visites réciproques. Vakhthanc donna sa soeur Mihrandoukhd pour épouse au roi de Perse Khosrov, parce que son autre soeur Khorantzé était promise à un patiachk arménien; il se porta également médiateur entre les Perses et les Grecs, et fit la paix entre eux: Khosrov, de son côté, abandonna aux Grecs Jérusalem. 110

Cependant l'épouse de Vakhthanc donna le jour à deux enfants, un garçon nommé Datché, et une fille, après quoi elle mourut.

---

Le roi s'était fait faire un casque d'or, portant l'image d'un loup et celle d'un lion. Quand on le voyait dans les combats, on le reconnaissait à ce signe et l'on disait: « Eloignons-nous du loup et du lion; » ce qui le fit nommer Gourgasal, i. e. loup-lion, en langue persane. Comme sa confiance était en J.-C., c'était pour lui une cause de succès non interrompu. En effet, l'empereur lui envoya par le général Lévon, outre des présents, des marques de sa haute affection, et des cadeaux pour le roi de Perse. 111

Après cela Vakhthang, stimulé par l'amour du Christ, alla à Jérusalem, conduisant 114

<sup>1)</sup> V. la n. sur le texte géorgien, dans la Traduction.

<sup>2)</sup> Le texte géorgien dit le contraire.

Addit. et éci.

avec lui sa mère et sa soeur. Comblés d'allégresse et ayant visité les saints lieux, ils revinrent à Antak <sup>1)</sup>. Le roi de Perse lui fit un accueil très honorable, et l'engagea à venir dans ses états avec sa mère et sa soeur, afin d'y célébrer le mariage de sa soeur, qu'il avait accordée à Khosrov. Etant allés à Babylone, ils y furent reçus avec les plus grands honneurs. Les réjouissances durèrent six mois. La mère et la soeur de Vakhthanc furent congédiées avec de magnifiques présents; pour le roi, Khosrov l'amena avec lui  
 115 dans le Dchourchaneth, dont la capitale est Gélan. Ayant enlevé de-là toute la population, ils y mirent des habitants perses, encore aujourd'hui tributaires de la Perse.

De-là ils passèrent dans l'Inde, où ils dévastèrent le plat pays, à l'exception des villes situées sur la mer, et Vakhthang donna la mort à douze braves. Ils prirent une contribution de mille livres de musc, autant d'ambre, et des <sup>2)</sup> vaisseaux de parfums; en diamants, en émeraudes, en rubis, la charge d'un vaisseau; 100 charges de chameaux, en or de Saphir, et 500 en argent, car ils séjournèrent là trois années.

De là ils allèrent dans la Sindie, dont le roi sortit à leur rencontre et tua beaucoup de Perses; toutefois les troupes chrétiennes le forcèrent à fuir et à se retirer dans  
 116 la forte ville de Sindaberd. Le roi, qui était brave, s'avancait souvent en personne; il avait bientôt massacré ceux qui marchaient contre lui, et aspirait à donner la chasse à Vakhthanc. Une nuit, ayant fait creuser secrètement des trous dans la terre, près de la ville, il y cacha dix hommes d'élite, et en envoya un autre pour défier Vakhthanc à un combat singulier, tandis que les gens embusqués sortiraient à-propos et s'empareraient de lui. Ce brave s'étant avancé et ayant appelé Vakhthang, Saïourmac, chambellan de ce prince, ayant paru et tué le guerrier sind, les gens de l'embuscade s'élançèrent et le tuèrent lui-même. Vakhthang en fut si affligé, qu'il le pleura comme un frère chéri, car il avait été nourri avec lui.

Alors le roi des Sinds sortit de ses remparts et dit: « Ecoute mes paroles, roi de  
 117 Géorgie, je te dirai à qui tu ressembles. Tu es semblable à un corbeau qui ramassa un faucon déplumé par ses frères, et qui le soigna dans son nid, en lui apportant des vermisseaux et des serpents; le faucon, se rétablissant petit-à-petit, prit le corbeau et le dévora, en disant: Je ne puis me reconforter avec une nourriture si légère, et tant que je ne mangerai pas d'oiseaux. Et toi aussi, tu soulages celui que moi et d'autres nous  
 118 avons déplumé, qui est l'ennemi du Christ et de ta religion. — Toi, lui dit Vakhthanc, tu es la jeune taupe, écervelée et sans yeux, qui vit dans les entrailles de la terre, sans avoir sa part des beautés du ciel et du monde, ni des splendeurs du soleil, et qui pourtant se réjouit de vivre. Aveugle d'esprit comme elle, tu ne vois pas ce que je fais, tu te réjouis de ne pas voir ce que j'ai fait, en semant ma croyance dans la maison du feu, en établissant le christianisme dans la province des Perses, en enlevant à ce peuple

<sup>1)</sup> Antioche.

<sup>2)</sup> Le nombre des vaisseaux manque.

Jérusalem, le lieu de la gloire du Christ, le lieu des pieds de mon Dieu. Je ne suis pas venu chercher la gloire ni les richesses du monde, mais j'ai été affligé de te voir enseveli, comme la taupe, au sein de la terre; comme notre sagesse nous ordonne de nous sacrifier pour nos frères, j'ai voulu sauver mon pays et les saintes églises, par ma vigilance, en me livrant moi-même à l'esclavage, afin de racheter mes péchés. Quand même je mourrais à l'œuvre, je passerai de la mort à la vie. — Si telle est ta croyance, reprit le roi sind, avance donc, afin que je te fasse passer de la mort à la vie, comme ton prince, 119 qui t'a servi de précurseur. — Sors, lui dit Vakhthanc; par la puissance de mon Christ, qui me fera passer de la mort à la vie au moment de lui connu, je t'enverrai dans les ténèbres extérieures.»

Tous deux s'étant avancés et ayant fondu l'un sur l'autre, Vakhthanc atteignit le roi sind d'une flèche, qui le renversa de son cheval, la tête en bas, mortellement atteint, le saisit par le pied et le traîna devant le roi de Perse. L'allégresse fut universelle, et chacun le complimenta. On fit venir un habile médecin pour soigner le blessé, qui reprit ses sens peu-à-peu, et fut reconduit et laissé dans ses états. On prit en otage 120 ses deux fils, et l'on exigea de lui une contribution double de celle de l'Inde, qui fut tout entière donnée à Vakhthang, outre beaucoup d'autres présents.

Après avoir conclu la paix, les deux rois passèrent dans le Balet<sup>1)</sup>, au pays des Kouchatsik, limitrophes de la Perse: ils étaient restés quatre ans dans l'Inde et dans le Sindeth. La nation des Habach demeurait dans une contrée fangeuse et pleine de roseaux, où ni quadrupède ne pouvait poser le pied, ni vaisseau tracer son sillage. Toutefois, ils trouvèrent moyen de les dompter et en tirèrent mille familles, qui furent dispersées dans divers lieux: ce sont les tribus nombreuses des Kourdes et des Kouchank. Quand ils arrivèrent aux frontières de l'Arménie et de la Grèce, le général grec Léon, qui les accompagnait avec des troupes considérables, s'en-alla dans son pays, suivi de députés chargés d'amener la fille de l'empereur destinée au roi Vakhthanc, et de faire ordonner Pétros catholicos de Géorgie, ainsi que Samouel évêque. L'empereur et le patriarche de Constantinople envoyèrent à Andak (Antioche) le prêtre Pétros et le moine Samouel, pour y recevoir la consécration et, la demande du roi accomplie, aller de là en Géorgie, « car ce pays est du ressort d'Antioche, » disait-on.

Cependant le roi Vakhthanc s'étant rendu dans le Karthl, son fils Datché et tous les grands du pays vinrent à sa rencontre, témoignant la plus vive allégresse, lorsqu'il entra dans Mtzkhétha. Mais l'évêque Mikaiel, sachant qu'il arrivait un catholicos et un évêque, mandés sans son consentement, et pour invectiver contre Vakhthanc, prit le prétexte qu'il avait adoré le feu. Malgré les serments du prince, malgré ses supplications,

<sup>1)</sup> Au pays de Balkh, dans la Boukharie actuelle. Quoique le texte porte ՚ի յբալխ, comme cette orthographe est très irrégulière, je ne m'étonnerais pas qu'il y eût faute de copiste, pour ՚ի յբալխ, dans l'Habacheth.

- 121 « Mon Dieu est le vrai Dieu, disait-il ; ne m'accuse pas à la légère ; » malgré tout cela, l'évêque, sans l'écouter, l'anathématisa, et fit ce qu'il avait dit. « Quoique je sois innocent, dit le roi, de ce dont tu parles, mes autres péchés sont connus de Dieu ; il convient donc que je m'humilie en sa présence. » S'avancant alors et se jetant aux pieds de l'évêque, qu'il baisa, il lui demanda l'absolution ; mais l'évêque leva son pied, en frappa le roi à la bouche, et lui fit tomber une dent <sup>1)</sup>. Le roi, prenant sa dent, dit à Mikaiël : « Ceci est l'effet de mes péchés et l'oeuvre de Satan, qui t'a fait lever contre moi ; cela n'est pas moins contraire au précepte, Tu ne briseras pas le roseau froissé, tu n'éteindrás pas le lumignon encore un peu flambant. Tu as été envieux contre Pétrós, envieux comme Judas ; » il l'envoya au patriarche de Constantinople, et plus tard la dent qu'il avait fait tomber, afin que justice fût faite, sans acception de personnes. Voyant Mi-
- 122 kaiël, le patriarche lui dit : « C'est par avarice que tu as combattu, comme Judas, contre l'église, que ton pied a fait couler le sang de la bouche royale et brisé l'ouvrage de Dieu. Criminel au premier chef envers ton seigneur, désormais tu n'es pas digne des fonctions sacerdotales. Pourquoi n'as-tu pas écouté cette parole de Paul : Priez pour le roi ; ne savez-vous pas que ce n'est pas en vain qu'il est ceint du cimenterre ? » Là-dessus Mikaiël fut envoyé en exil.

Cependant le patriarche d'Antioche ordonna le catholicos Pétrós, et avec lui douze évêques. Ces personnages s'en-allèrent d'abord à Constantinople, où ayant reçu de riches présents et Héghiné, fille de l'empereur, ils partirent pour se rendre auprès de Vakhthang. Le pays fut dans la joie. Le catholicos de Mtzkhéthá résida dans l'église de Sion, construite par Vakhthanc, et Samouel dans l'église épiscopale de Mtzkhéthá ; un autre évêque, dans le Clardjeth ; d'autres à Manglis, à Baughnis, à Rhicha ; dans l'église dite Sourb-Nichan, à Oudcharma ; à Dohéram, à Tchelth ; entre les deux églises ; à Khornoï-Bodch ; à Agarac, vis-à-vis le Khounan. Vakhthanc bâtit encore une église à Nikoz, sur le lieu du martyr de Rajden, le Perse, père nourricier de sa première femme, qui avait cru en J.-C., et qui, malgré les tourments que lui infligèrent les Perses, ayant refusé de renier sa foi, avait souffert la mort en conservant la vraie religion, et pour la gloire du Christ divin ; sur le lieu de son martyr il fut établi un siège épiscopal.

Héghiné donna au roi Vakhthanc trois fils et une fille. Pour ce prince, il résida à Oudcharmó ; il donna la plus grande partie de ses domaines à son fils aîné Datché, et maria sa soeur aînée Khorantzé à Bacour, bdechkh d'Arménie.

- ... Dans ce temps-là Khosrov, roi de Perse, mourut, et son trône héréditaire fut occupé par son fils, de même nom que lui, qui envoya dire à Vakhthanc de lui servir d'avant-garde dans une guerre contre les Grecs. Ce prince, qui avait jeté les fondements de Tiflis et en poussait vigoureusement la construction, fit cette réponse : « Il y a un
- 123 proverbe bien connu qui dit, Forgeron, aiguise ton épée, pour que je te coupe la tête.

<sup>1)</sup> Le texte dit : « il fit tomber de ses dents. »

Allez donc, ajouta-t-il, et dites à celui qui vous a envoyés à moi, Fais-moi d'abord la guerre, et puis mesure-toi avec les Grecs, car nous vous aimions, et c'est à nous que vous devez vos loisirs. » Dans ce temps-là Datché prit le fils de sa soeur et passa dans le Coukheth, au pays de Chautchat <sup>1)</sup>, rempli de cavernes et de rochers creux et escarpés, dont les nombreuses populations étaient plongées dans la barbarie, adoraient le feu et l'eau. Toute la Géorgie s'étant mise sur la défensive, Vakhthanc, avec sa femme et ses fils, se rendit dans la vallée d'Oudcharma, pour échapper au roi de Perse, qui, suivant 124 les nouvelles, s'avancait contre lui. Il arriva en effet bientôt, ruina la ville de Cambedch et la citadelle de Djéram, et vint dans le Coukheth, camper sur la rivière d'Iori. Vakhthanc se mit en marche au moment du crépuscule, avec 250,000 hommes, tandis que les Perses en avaient 740,000. Répandant le carnage jusqu'à la tente du roi de Perse, il tua Bartam, fils de ce prince, qui réussit à s'échapper lui-même. Cependant un Perse blessa au côté le brave Vakhthanc, qui, redoublant de courage, sortit victorieux du combat, ayant exterminé 130,000 ennemis, et revint à Oudcharma.

A cette époque l'empereur des Grecs mourut et eut pour successeur son fils Zénon. Celui-ci vint pour secourir Vakhthanc; mais arrivé à Sper il reçut la triste nouvelle que ce prince était mortellement blessé, et se rabattit sur Carnou-Kaghak. Pour Khosrov, roi de Perse, ayant saccagé Tiphkhiz, Armaz et les environs de Mtzkhéthà, il marcha contre les Grecs. Les deux partis en vinrent aux mains, et la victoire resta entre eux indécise. Les Perses rentrèrent dans le Karthl. Vakhthanc mourut, après avoir fait beaucoup de recommandations à son fils Datché, à qui il laissa la couronne, ainsi qu'à ses 125 soldats, au sujet de la religion chrétienne et de la concorde. Il fut enterré à Mtzkhéthà, et le roi de Perse s'en retourna dans ses domaines.

Datché, qui régna ensuite sur la Géorgie, répara tout ce que les Perses avaient ruiné <sup>2)</sup>. Le catholicos Pétrus étant mort, le siège fut occupé par Samouel, puis par Thaphédchan.

Sous le règne de son fils Pharsman <sup>3)</sup> les Osses firent une incursion dans la Géorgie, qu'ils ravagèrent. Comme les Grecs étaient trop occupés du côté de l'occident pour secourir le prince, il demanda l'assistance des Perses, en se soumettant à leur payer tribut, pourvu cependant que la foi et l'église ne fussent pas persécutées. Les Perses y consentirent et n'inquiétèrent point le roi à l'occasion de ses croyances.

<sup>1)</sup> Ou Lautchat; d'après le géorgien il faut lire Laupat: ჯაუჯათ, ჯაუჯათ, ჯაუჯათ; les caractères cursifs prêtent à cette confusion.

<sup>2)</sup> Il y a ici lacune d'un règne, celui de Bacour II, en sorte que l'avènement du catholicos Thaphédchan n'est pas mis à sa place.

<sup>3)</sup> Fils de Bacour II.

Après la mort de Pharsman, le fils de son frère, de même nom que lui, devint roi : c'était un homme d'un bon caractère, aimant à construire et à orner les églises.

Le catholicos Tchimak étant mort, Saba lui fut donné pour successeur, sans consulter Antioche. Depuis lors, en effet, les Géorgiens choisirent eux-mêmes des catholicos, dans les grandes familles du pays. Ainsi Saba eut pour successeur Héthi. De son temps Hohannès vint de Mésopotamie en Géorgie : c'était un homme saint, qui opérait des miracles ; lui et ses disciples en firent plusieurs, qui sont relatés par écrit<sup>1)</sup>, et ils furent installés dans les églises du Karthli.

Depuis le roi Mihran jusqu'au 3e Pharsman, il s'écoula 200 ans. *Le roi Pharsman* 134 *laissa*, en mourant, une mémoire honorée.<sup>2)</sup>

De son temps<sup>3)</sup> le catholicos Samouel étant mort, le siège fut occupé par Barthoghiméos. En ce temps-là l'empereur Maurice fut tué par un guerrier nommé Phocas, qui devint souverain de la Grèce. Kasré, roi de Perse, ayant appris la fin funeste de son beau-père, entra en fureur et pénétra en Grèce, où il ravagea plusieurs provinces ; 139 prit Jérusalem et la croix du Seigneur. Cependant Stéphané, prince de Géorgie, par crainte des Perses, se soumit à leur autorité : il résidait à Tiflis. Phocas fut tué par Héracl, parent de Maurice, qui régna sur les Grecs, et ayant rassemblé, à l'occident, des troupes turques, se mit en campagne pour venger la croix vivifiante. Dans sa marche à travers l'Arménie, ce prince passa par le canton de Peznounik et s'avança contre Tiflis. Au lieu de sortir, Stéfannos, qui était soumis aux Perses, ferma la ville, et les deux parties commencèrent à en venir aux mains. Dans des sorties faites chaque jour, il mourut plusieurs braves de l'armée grecque, qui le tuèrent et prirent la ville, à l'exception de la citadelle. De là le commandant du fort principal exaspérait l'empereur, en disant : « Allons, viens, bouc puant, qui, ne ressembles en rien à un roi, mais bien à un bouc par le cou et par la barbe. » En entendant cela l'empereur se réjouit au fond du cœur, et se faisant apporter le livre de Daniel, l'ouvrit et demanda le passage où il est écrit : « Il deviendra fort, le mâle des chèvres qui viendra de l'occident, et qui, par sa vigueur indomptée, terrassera le bélier de l'orient. — Quoique cet homme, dit-il à ses troupes, me méprise dans son cœur, il fera que ces paroles s'accompliront dans ma personne. »

Mandant alors près de lui Atrnerseh, descendant de Datché, qui était dans le Koukheth, il lui donna Tiflis, lui laissa le général Dchibghk et passa lui-même en Perse : 140 La citadelle de Tiflis fut prise ; celui qui avait insulté l'empereur ayant été fait captif,

<sup>1)</sup> L'auteur fait allusion aux biographies dont le texte géorgien donne les extraits.

<sup>2)</sup> Les mots soulignés ici manquent dans le texte arménien, mais me paraissent pouvoir se rapporter à Pharsman VI, à moins qu'on ne voie, dans ce qui reste de la phrase, une allusion aux premières lignes du règne de Bacour III son fils, dans l'ouvrage géorgien.

<sup>3)</sup> I. e. du temps de Gouaram couropalate, car il y a ici une grande lacune.

Dchibgan commença par lui remplir la bouche d'or, « parce que, lui dit-il, les paroles de ta bouche ont réjoui le monarque; » après quoi il l'écorcha pour le châtier, et envoya sa peau à Héraclius.

Cependant Kasré fut tué par son fils, qui se rapprocha de l'empereur, et lui envoya avant tout la sainte croix; Héraclius revint après cinq ans d'absence, alla à Mtzkhêtha, et ayant enlevé de Mancli et d'Eroucheth la planche où avaient posé les pieds, ainsi que le clou, donnés à Miran par Constantin, il les emporta avec lui, sans avoir égard aux supplications d'Atrnerseh ni aux gémissements du pays de Géorgie.

Après la mort du catholicos Bartholomée, Hohannès monta au siège patriarcal; après celui-ci, Babilas, auquel succéda Thaphor.

Quand Atrnerseh mourut, la souveraineté de la Géorgie échet à son fils Stéphanos, homme solide dans la foi, observateur des fêtes, qui consacra le vendredi à la sainte croix; le jeudi devait se célébrer dans la sainte église patriarcale de Sion; le mardi, on chôma la fête de saint Etienne premier martyr et de tous les autres. Stéphanos ne voulait pas qu'il y eût de différence entre les vendredis et jeudis à l'égard des vendredi et jeudi-saint.

Dans ce temps-là parut Mahomet, chef et législateur des Sarrazins et de la nation des Arabes; après avoir conquis beaucoup de contrées, et occupé le commandement durant 20 années, il mourut et eut pour successeur Aboubekr, qui pénétra en Perse avec une armée considérable, abaissa et réduisit sous ses lois cette monarchie. Etant entré dans Babylone, il en força les habitants à renoncer au culte du feu et les convertit à la religion des Sarrazins. Quand il mourut, Omar lui succéda. Comme on disait à Héraclius que les Sarrazins voulaient entrer dans le Cham et dans le Djazireth, i. e. dans la Mésopotamie, l'empereur passa au pays de Palestine. Là il se rencontra un ermite, homme de Dieu, qui disait: « Fuyez loin du fugitif de Sarah, ainsi que s'appellent les Sarrazins ou Sarakinoth, c'est-à-dire serviteurs de Sarah; car Dieu a donné à leur nation le midi, l'orient et le nord: ce sont des astres errants, qui commandent aux étoiles fixes. En outre on trouvait à leur sujet, dans les livres des philosophes Hermitron et Idchinton, des prédictions portant, que la grande ère était de 5814; que le fils de servante, de la race de la justice <sup>1)</sup> a paru en 615, et qu'il durera cinq fois sept, moins cinq, ce qui fait 240 ans. »

Après avoir fait quelques circuits, l'empereur, étant revenu en Géorgie, dit aux Perthes qui se cachaient dans les contrées du nord, de peur des Ismaélites: « Votre empire est aux abois, et les Sarrazins prospèrent; partez et venez chez nous. » Ceux-ci donc dé-

<sup>1)</sup> Au lieu de *արդարութիւն*, je propose de lire *արդարութիւն*, qui, s'il n'est pas régulier, se prête à ce sens « de la race d'Agar; » quant aux mots soulignés, ici, je les supplée pour trouver un sens quelconque dans la phrase arménienne.

posèrent leurs trésors dans des lieux sûrs, et en emportèrent des listes, en se mettant à la suite d'Héraclius; les Grecs chez qui sont ces listes, retrouveront le tout.

144 Cependant Stéphanos, prince des Géorgiens, avait deux fils, nommés Artchil et Mihr; il leur distribua toutes ses richesses, qu'ils cachèrent en divers lieux, de crainte des Ismaélites, et eux-mêmes se réfugièrent dans l'Egris.

En effet . . . . .<sup>1)</sup> marcha contre eux et contre la Géorgie, et dévasta toutes les habitations du mont Caucase. Apprenant que les maîtres de la Géorgie s'étaient réfugiés dans l'Egris et de là dans l'Aphkhezeth, il se mit à leur poursuite, prit la citadelle d'Eger et marcha contre celle d'Anacophos, où était une image de la Mère de Dieu, 145 non faite de main d'homme, et dont personne ne connaît l'origine, car elle a été trouvée au sommet du mont de Gori. C'était dans cette place que vivaient Artchil et Mihr, depuis la mort de leur père. Pour Léon, général des Grecs, il était entré dans la citadelle de Soubagha, à la sortie de l'Oseth, où il se fortifiait.

Les deux frères se dirent entre eux: « Si nous attendons ici, nous serons pris, et il ne restera de nous aucun souvenir; les trésors<sup>2)</sup> ramassés par Mihran couronné de Dieu, et par Vakhthanc inspiré de la sagesse divine, disparaîtront et deviendront introuvables, comme aussi ce que l'empereur Héraclius a laissé ici, et dont nous avons déposé la liste avec les deux couronnes d'émeraude. Maintenant donc ranimons nos courages; invoquant l'assistance des SS. Pierre et Paul, et sous la protection de l'image de la Mère de Dieu, marchons contre ces gens, sur la colline du côté de la mer. » Ils sortirent avec 146 3000 hommes. Le Seigneur frappa si rudement les ennemis, qu'il en mourut 35,000 de la maladie . . . .<sup>3)</sup>, et 3000 par l'épée: les chrétiens n'eurent à regretter que 60 hommes, et Mihr fut blessé.

Alors un Sarrazin dit à ses camarades de guerre: « Dieu nous a donné dix victoires, ainsi qu'il l'avait promis à Abraham et à Agar, mais non contre les hommes consacrés au Seigneur ni contre ses temples matériels. » Etant donc partis de là, ils campèrent sur le cours de la rivière aux sept sources, qui tout-à-coup, gonflée par de fortes pluies, enleva 23,000 soldats habaches, campés sur ses bords, et 35,000 cavaliers, accident qui valut à la première des deux rivières le nom de Tzkhénis-Dzghal, à l'autre celui d'Habacha-Dzghal. Le reste s'en-alla par la route de Gori, passa dans la province de Spér et disparut. Pour les chrétiens délivrés, ayant rendu gloire à Dieu, ils informèrent l'empereur des événements. Celui-ci, à cette nouvelle, se réjouit dans le Seigneur, et envoya aux deux frères des couronnes<sup>4)</sup>, ainsi que des lettres d'encouragement.

<sup>1)</sup> Ces points indiquent qu'il manque le nom de *Mourvan* dans le texte arménien.

<sup>2)</sup> L'auteur écrit *գանկն* le crâne, au lieu de *գանձք*, que je substitue à ce mot.

<sup>3)</sup> *ի սնկ ցաւօք*; le nom de la maladie n'est pas reconnaissable.

<sup>4)</sup> Je lis *Թաղս*, au lieu de *Թաղաւորն*.

Cependant Mihr mourut de sa blessure et fut enterré à Mtzkhétha : le pays jouit de 147  
12 années de paix. 148

Dans ce temps - là un certain prince Adarnas , descendant du prophète David , vint 149  
trouver Artchil. Il avait été en Arménie , fait captif avec ses enfants par les musulmans ,  
et s'étant tiré de leurs mains , il demanda un lieu pour résider. Artchil lui donna Rhich,  
Chghover et Atoné. Il vint aussi de Taron 3 frères, qui, par ordre d'Artchil, s'établirent 150  
dans le pays jusqu'à Gaghgagh.

La femme d'Artchil était fille de Goram cœuropalate , issue du roi Wakhtbang.

Cependant <sup>1)</sup> nul ne peut décrire les maux que les chrétiens eurent à souffrir de la  
part des Sarrazins , nommés pendant un temps K'aghrdakan , ainsi qu'il est dit dans les  
livres saints : « Les gens qui parlent la langue de K'aghirth boiront le sang des inno-  
cents. » En effet , celui qui le premier rendit puissante cette nation fut K'aghirth , un  
prince d'une petite portion des Ismaélites du voisinage. De son temps un prince de Mé-  
sopotamie pillait les biens des Ismaélites. Khaghrth l'ayant supplié de rendre ce qu'il  
avait pris et de ne plus agir de la sorte , l'autre fit la sourde oreille. K'aghrth , irrité ,  
rassembla un nombre considérable de ses gens , avec lesquels il prit à Sargis et le fruit  
de ses rapines et ses propres biens , et le ruina complètement. Le même jour , ces gens  
rencontrèrent Mahomet , chassé par les siens : il avait eu pour maître un certain moine  
arien et sectateur de l'hérésie de Cérinthos , qui ne professait le dogme de la résurrection  
que pour assouvir les passions et les désirs des sens. Ils le prirent avec eux , et l'ayant  
nommé leur général , ils se mirent à combattre contre tout l'univers. La mesure des pé-  
chés des chrétiens était pleine en Grèce , en Arménie , en Syrie , chez les Aghovans et  
les Géorgiens. De succès en succès , ils s'emparèrent également du sceptre de la Perse et  
avec lui domptèrent tous les peuples, <sup>2)</sup>

<sup>1)</sup> Ici commence le passage signalé dans la traduction des Annales , à l'attention du lecteur.

<sup>2)</sup> Dans un récit très curieux de la vie de Mahomet , par Vardan , p. 52 — 55 du M-it du Musée Roum. ,  
il est dit qu'ayant été en Egypte dans sa jeunesse , Mahomet y rencontra un moine , nommé Sargis , par-  
tisan d'Arius et de Cérinthus ; et plus loin , lorsqu'il avait déjà beaucoup de sectateurs , un certain  
Khaghrth , autrefois prince d'Ismael , lui écrivit et se soumit aveuglément à lui. C'est dans la ville de  
Bosra , en Idumée que Mahomet rencontra le moine Bohaira ou *Sergius* , qui lui fut , dit - on , très utile  
pour la composition de l'Alcoran ; Et. Quatremère , Hist. des Mameluks , t. II , P-1e 1re , p. 253. Ces  
circonstances sont analogues aux récits de la Chron. arm. ; mais dans tout ce que dit Abou-'l-Féda , Ann.  
Mosl. t. I , sur la vie de Mahomet , on ne trouve rien qui ressemble à l'histoire de Khaghrth. Seulement  
je trouve chez cet auteur , t. I , p. 87 , 113 , la mention des Khazradjites parmi ceux des ennemis du lé-  
gislateur arabe. Asolic , l. II , c. 4 , parlant de l'apparition de Mahomet , en 68 de l'ère arménienne , 619  
de J.-C. , ajoute que les Juifs , alors en révolte contre les Grecs , envoyèrent à Mahomet 12,000 soldats  
auxiliaires , en le conjurant de prendre leur défense. Il dit aussi que Mahomet mourut après avoir tenu  
l'autorité durant 2 ans , en la 11e année d'Héraclius. Cf. Ciracos , M-it du Mus. asiat. p. 24 , 25 , où il y  
a de curieux détails sur les commencements de Mahomet.

Or, douze ans après l'émir Khoul<sup>1)</sup>, vint Djidjnasoum, fils de Mahadi; des hommes distingués lui résistèrent et n'abandonnèrent pas le Clardjeth; quelques-uns passèrent au pays de Taïk, où, ayant trouvé un rocher, ils y construisirent une citadelle, qu'ils appelèrent Camakh.

Cependant le roi Artchil résolut de se rendre auprès du conquérant, afin d'essayer d'alléger le sort des chrétiens qu'il avait rendus ses tributaires. Quand le roi arriva, il s'avança à sa rencontre, le traita honorablement, et fut touché de la beauté de ses  
151 traits, des grâces de sa personne; il lui offrit un banquet. Après quelques jours, comme il voulait l'attirer à sa religion, il fut exaspéré par sa réponse et ordonna de le mettre aux fers.

Il se présenta devant Djidjnam, qu'on appelait encore Asim, un prince, nommé Gardambel, qui lui dit: «Cet homme est d'une famille de rois puissants, possesseur de riches trésors, et détenteur des richesses de l'empereur des Grecs.» Satisfait de ce qu'il entendait, Djidjnam manda le roi dans son palais et lui dit: «Montre-moi les trésors de l'empereur et de tes ancêtres, et embrasse ma religion; alors je te concéderai gracieusement ce qui est à toi, je te laisserai tes états et te nommerai général de tout le Karthli.  
152 — Quand Héraclius passa par mon pays, répondit Ardchil, j'étais un enfant; d'ailleurs les trésors qui furent enfouis sont dans le château fort d'où l'émir Khoul opéra sa retraite, et qui est maintenant entre les mains des Grecs: ce que tu me demandes n'est pas tombé en mon pouvoir; enfin je ne renoncerai pas à ma foi pour mille mondes, car mon Dieu est le Christ, Fils du Dieu vivant. C'est donc toi, reprit Djidjnam en tournant vers lui ses regards, c'est donc toi qui as défait les Sarrazins en Aphkhazeth! — J'y étais, dit Artchil, quand Dieu les a frappés. — Ainsi c'est Dieu, dit Asim, qui nous a frappés? — Oui, répondit le roi, c'est le Christ, Dieu lui-même, objet de notre espérance, qui est venu sur la terre pour nous sauver, c'est lui qui a protégé ceux qui espèrent en lui.» Alors le conquérant, s'adressant d'un air impérieux au roi vénérable: «Que celui, dit-il, dont le Dieu est mort, meure lui-même pour le nom de l'objet de sa prédilection.» On le tira donc dehors et on lui coupa la tête, pendant qu'il louait et priait le Seigneur. Il échangea une royauté mortelle contre le royaume *impérissable* des cieux; orné de la couronne des martyrs, et jouissant de délices sans angoisses, il est là, devant la Sainte-Trinité. Cependant les Goderdziens et les Tbétsik, et avec eux des gens d'autres pays vinrent durant la nuit et dérobèrent son corps, qu'ils emportèrent et cachèrent dans l'église de Noutcara, construite par lui. Son épouse donna, entre autres présents, à ceux qui avaient emporté ses restes, des villages avec leurs habitants, pour en faire leur résidence.

Cette histoire abrégée fut trouvée<sup>2)</sup> dans des temps de troubles, et insérée dans

<sup>1)</sup> Ce mot signifie *Sourd*, comme *Qrou*, en géorgien.

<sup>2)</sup> *ჟამთა*; je préférerais *ჟრბგუნ*, *fut écrits*.

notre livre, dit Karthlis-Tskhovréba, l'Histoire du Karthli. Djouanber la trouva écrite jusqu'au roi Wakhthane, et lui même la continua jusqu'à ce temps : quant à l'avenir, il le laissa aux témoins oculaires et aux contemporains des faits.

Cependant Ardchil, le martyr du Christ, laissa deux fils, Dchouanber et Ivané, et quatre filles, nommées : Gorandoukht, Mariam, Mihrandoukht et Chouchan. Le roi des Khazars, ayant entendu parler de la beauté de cette dernière, l'envoya demander en mariage, en promettant de délivrer le pays de ses frères de la main des Kaghrt; mais les princes et leur mère ne voulurent point livrer la brebis à l'animal sauvage. Trois ans après, le khaghan fit partir avec des troupes considérables, par la route du Léceth, son général Bouldchan, qui vint et passa dans le Couktheth, et assiégea la citadelle où se trouvait Djouanber. « Je mourrai, dit alors Chouchan à son frère, avec la virginité de mon corps et de ma foi, et je ne me laisserai point dévorer par une bête sauvage. » Tirant donc sa bague et en ôtant la pierre précieuse, sous laquelle était un poison mortel, elle la mit dans sa bouche et mourut, sans souillure devant le Seigneur. Son frère lui donna la sépulture. Quand Boghdchan, de retour, eut redit au khaghan l'histoire de la jeune fille, celui-ci, furieux qu'il ne l'eût pas conservée avec soin, ou du moins apporté son cadavre, ordonna de lui passer une corde au cou et de la faire tirer en sens inverse par deux chevaux, jusqu'à ce que la tête de ce méchant devastateur des saintes églises fût séparée de son corps.

Sept ans après, Dchouanber fut renvoyé libre, avec des présents, et rentra dans son pays, où ayant trouvé les Sarrazins campés à Tiflis et en beaucoup de lieux, il se soumit à eux et leur paya tribut.

Il avait épousé Latori, fille d'Atrnerseh, Bagratide. Après un certain temps, Khosroïdis, ostican d'Arménie, vint et reconstruisit Tiflis, ruiné par les Khazars.

Cependant un certain Léon, fils d'une fille du roi des Khazars, régnait sur l'Aphkhazeth et sur l'Egris, jusqu'aux monts Likh.

Ivané et Djouanber, fils d'Ardchil, étant morts, leur place fut occupée par le couropalate Achot; celui-ci fut traité honorablement par l'empereur, car les Agariens étaient en décadence.

Léon étant mort, son fils Thevdos lui succéda.

Après un certain temps vint l'émir Khalil, qui tua Achot, et fut tué lui-même dans le Dchavakheth. Il s'était écoulé 219 ans depuis l'apparition de Mahomet, quand vint Bougha<sup>1)</sup>, qui désola le pays d'Arménie. Il s'avança jusqu'à Tiflis et tua l'émir Sahac, qui ne lui obéissait pas; étant allé dans le Mtheleth, il exigea 300 otages, et voulait

<sup>1)</sup> Ceci se rapporte au règne de Bagrat I, dont l'avènement est passé sous silence dans notre texte.

158 pénétrer dans l'Oseth, mais il fut arrêté par une quantité considérable de neige, qui lui tua beaucoup de monde; toutefois, eu égard à la multitude de ses gens, qui se montait à environ 120,000 hommes, la perte n'était point sensible. Il s'en revint à Bagdad, où il passa l'hiver. Au retour du printemps, étant allé à Derbend, il en ouvrit la Porte et laissa passer 300 familles khazares, qu'il établit à Chamkor; il tira aussi de Darial 200 Osses, qui furent par lui domiciliés à Damanis.

159 Dans ce temps-là Géorgi, roi des Aphkhaz, et Démétré, gendre de Lévon, firent une expédition et s'emparèrent du Karthl. Liparit se rendit maître aussi du pays de Thrhegh<sup>1)</sup> et construisit Clté-Cark. Ce fut lui qui mit Davith, fils de Bagrat, en possession de l'héritage de son père, au temps de Sembat-Tiézeracal, roi d'Arménie: ce  
161 session de l'héritage de son père, au temps de Sembat-Tiézeracal, roi d'Arménie: ce  
162 prince, ayant fait la guerre à Costant roi des Aphkhaz, prit le Karthli et Ouphlis-Tzikhé<sup>2)</sup>, après quoi un traité de paix rétablit entre eux la concorde.<sup>3)</sup>

Dans ce temps-là Bolcasim, général des Sarrazins, vint en Arménie, puis à Tiflis, et de là à la citadelle d'Oudcharma, qu'il prit. Le korévêque Coïricé s'étant rendu près de lui, il lui témoigna de l'affection et s'en retourna à Dovin. Pour lui échapper, Sembat, roi d'Arménie, errait dans les montagnes de l'Aphkhazeth, tandis que le conquérant s'attachait à ses pas; ce dernier était fier de ses victoires sur les Géorgiens et de l'oc-  
163 cupation de tout le Karthli et de ses forteresses; il avait pris Thmok et Khouéla, où il fit mourir pour le Christ un beau et brave jeune homme, nommé Goroun, qui refusait d'apostasier, et dont le martyre a été écrit par notre saint père Stéfannos. Le saint roi Sembat, après avoir été tourmenté par lui durant un an entier, fut également martyrisé dans la ville de Dovin; cruellement étranglé, il fut attaché ensuite à une potence, afin de participer au crucifiment comme à la mort du Christ.

Dans ce temps-là mourut Costandin, roi des Aphkhaz, laissant deux fils, Gorgi et Bagarat, qui se disputèrent le trône à main armée, jusqu'à ce que le dernier mourut.  
164 Géorgi devint donc roi: c'était un homme bon et constructeur d'églises.

Quand le korévêque Coïricé mourut, il eut pour successeur son fils Phatl, qui bâtit la citadelle de Lotsoban. Sous le roi Géorgi vint l'émir Sadchob, qui brûla Mtzkhétha, prit et brisa la croix de Nouné; mais ses gens ayant été atteints de dysenterie, ils reconnurent que la croix était la cause de ce châtement, en ramassèrent les morceaux, dont ils remplirent une boîte, et la dressèrent de nouveau dans sa place.

165 Le roi des Aphkhaz donna le Karthl à son fils Coïricé<sup>4)</sup>, qui se révolta trois ans  
166 après et entra dans la citadelle d'Ouphlis-Tzikhé; mais on l'en tira par ruse, et on le fit mourir.

<sup>1)</sup> Le Thrialet des Géorgiens. Ceci, du reste, se rapporte au règne de Dawith premier.

<sup>2)</sup> Դ. Ouis, telle est l'abréviation du mot *Ouphlis*, que le traducteur arménien n'a pas reconnu.

<sup>3)</sup> Ceci arriva sous Adarnaseh II.

<sup>4)</sup> Lis. Costandin.

Phatl eut pour successeur le korévêque Coïricé, et le roi Gorgi son fils Lévon. Dans ce temps-là Ichkhanic régnait dans les contrées du Héreth, et suivait la religion des hérétiques, mais sa mère le convertit à l'orthodoxie.

Démétré ayant succédé à son père, le roi Léon, Théodos, son frère, vint de Grèce; 167 ils se disputèrent au sujet de leur patrimoine; puis ils firent la paix, mais Démétré se montra parjure et brûla les yeux de son frère; cependant, après sa mort, Théodos 168 fut placé sur le trône. A cette époque le couropalate Davith, roi de Taïk, élevait comme son fils le jeune Bagarat, fils de Gourgen, qui fut demandé pour être roi d'Aphkhazeth.

Rhat, qui était à Clté-Cark et possédait la citadelle d'Aténi, ainsi que la rive mé- 171 rionale du Kour, n'obéissant pas à Bagarat, Gourgen, père de ce dernier, vint auprès de lui et voulait marcher contre Rhat, mais on les desservit auprès du couropalate, en disant: «C'est à ta tête qu'ils en veulent.» Le couropalate crut à ces paroles, et avec l'assistance des Arméniens, mit en fuite les troupes des deux rois. Pour Bagarat, il se présenta seul auprès de Davith, et se jetant à ses pieds, jura, «qu'ils marchaient, lui et son père, contre Rhat;» le couropalate le crut aussi et le renvoya, réconcilié avec lui. Etant retourné dans l'Aphkhazeth, Bagrat profita de l'hiver pour s'avancer contre 172 Clté-Cark et soumettre Rhat. Celui-ci sortit à la rencontre du roi, accompagné de son fils Liparit, qu'il lui remit entre les mains, et alla de sa personne résider dans ses domaines d'Argoueth.

Dans ce temps-là Phatloun, émir de Gantzac, étant devenu puissant, et incommo- 173 dant les princes de Cakheth et de Héreth, le roi Bagarat envoya prier Gagic, roi d'Arménie, de marcher avec lui contre Phatl. Ils s'avancèrent donc tous les deux contre Gantzac, lui imposèrent un tribut et revinrent avec du butin. La royauté prospérait à 174 Bagarat, qui construisit des couvents et des églises durant 36 ans, après quoi il mourut, 175 en l'année géorgienne 235 (— 1015).

Son fils Giorgi, qui lui succéda, était âgé de . . . .<sup>1)</sup> Dans la 5e année de son règne, l'empereur Basile étant venu, il marcha contre lui, et vint dans le canton de 176 Basen, mais voyant le nombre des Grecs, il battit en retraite. Basile se mit à ses trousses et brûla la ville d'Oukhtik; mais Giorgi revint sur ses pas et ils se battirent. Il tomba beaucoup de monde des deux côtés, au lieu dit Chirimk; Rhat, fils de Liparit, et Khoursi furent tués, mais le roi Giorgi déploya tant de bravoure, qu'il força Basile à 177 tourner le dos. Fiers de ce léger succès, les Géorgiens se mirent à le poursuivre et à faire main basse sur les troupes grecques; deux et trois fois ils rallumèrent le feu de la guerre, ce qui causa leur perte et leur ruine, et la dévastation de leur pays. En effet,

<sup>1)</sup> La phrase est incomplète.

le pieux empereur Basile ayant fait placer la croix devant lui : « Si tu me laisses abattre, disait-il, ô toi la source de ma rédemption et le signe de ma victoire, je ne t'adorerai jamais. » Aussi Gorgi fut défait et se trouva tellement inquiété de toutes parts, qu'il  
 178 donna en otage son fils Bagarat, âgé de 3 ans, et promit de rester soumis à l'empereur ; celui-ci s'en-alla à Trébisonde, où il manda le grand catholicos d'Arménie, Pétros, pour la fête de l'Epiphanie. Là, comme il bénissait l'eau en présence de Basile, ce prince, témoin d'un grand miracle qui s'opéra dans l'eau, rendit hommage à la foi des Armé-  
 179 niens et s'en-alla à C. P. <sup>1)</sup> Trois ans après, il renvoya le jeune Bagrat à son père, Giorgi mourut deux ans après l'arrivée de son fils, laissant deux enfants, Bagarat et Démétré, et deux filles,

---

180 Bagrat étant devenu roi, sa mère Mariam se rendit à Constantinople, d'où elle rap-  
 , porta un écrit contenant un traité de paix, et le titre de couropalate pour son fils. Elle  
 lui amena également une épouse, de la famille des empereurs grecs, nommée Héléne,  
 181 avec laquelle Bagrat reçut la couronne nuptiale. Il eut une autre épouse, Boréna, fille  
 du roi d'Oseth. Démétré, son frère de père, mais non de mère, à l'instigation de quel-  
 ques seigneurs, ayant voulu devenir roi, mais n'ayant pu réussir, partit et s'en-alla  
 à Constantinople, où il porta la donation du territoire d'Anacophia, resté jusqu'à ce jour  
 entre les mains des Grecs. Bagrat fut donc en pleine possession de ses domaines. Liparit  
 182 et Ivané, ses généraux, se montrèrent serviteurs du roi. Ils enlevèrent par surprise Tiflis  
 à l'émir Djaphar, que, par suite d'un scrupule, ils renvoyèrent ensuite. Cet émir ayant  
 manqué à la subordination envers le roi des Aphkhaz, Bagrat vint assiéger Tiflis ; avec  
 lui étaient Gagic, roi de Cakheth, fils du roi d'Arménie. La famine se fit tellement sen-  
 183 tir que la livre de chair d'âne se vendait 500 dram. Tiflis fut prise et Dchabar y fut  
 laissé comme émir, jusqu'à sa mort. Pour lors, le roi entra dans la ville, et s'empara de  
 la citadelle. Il environna aussi d'une muraille Akhal-Kaghak. Comme sa mère Mariam  
 était fille du roi arménien Sénékerim, les habitants d'Ani donnèrent leur ville à cette  
 princesse.

184 Cependant Liparit-le-Grand, d'accord avec d'autres nobles, fit venir Démétré de  
 Grèce, pour le faire roi, ce en quoi il ne réussit pas, et les troupes grecques qui étaient  
 avec le prince s'en retournèrent chez elles. Basile se soumit au roi Bagrat, et lui céda  
 neuf forteresses.

186 Devenu très puissant, Bagrat conféra la royauté à son fils Gorgi et se rendit à Con-  
 stantinople, auprès de l'empereur Monomaque, qui le traita magnifiquement, et le laissa  
 retourner, trois ans après, dans son pays, par égard pour les prières de sa soeur Go-  
 187 randoukht. Tous ses grands vinrent à sa rencontre et témoignèrent la plus grande joie.

<sup>1)</sup> Tout ce qui concerne Pétros est une addition du traducteur.

Cependant le couropalate (sic) Liparit possédait en pleine propriété le pays d'en-haut. Le roi était mécontent qu'il eût élevé son fils et l'eût placé sur le trône. En conséquence le prince Soula lui tendit une embuscade et s'empara de lui, ainsi que de son fils Ivané, et les conduisit auprès de Bagrat, qui, en signe de sa haute satisfaction, lui donna Tsi-khesdjour, Odzrkhé et de nombreux présents. En tourmentant Liparit, on lui arracha ses forteresses; on le revêtit du froc monastique, et on l'envoya à l'empereur; il mourut là, peu de temps après. Ses serviteurs prirent ses restes mortels et l'emportèrent à Catzkhé, où il fut mis dans la sépulture de ses pères. Ivané, son fils, fut reconnu maître de l'Argoueth, seulement.

Dans ce temps-là un homme devint puissant dans le Turkestan, et prit le titre de 188 sultan; il s'appelait Doughlou-Bak. Ayant abattu les Sarrazins, il fut le maître de plusieurs peuples et contrées; son fils et successeur, Arph-Aslan, se mit en campagne et s'empara de toute la maison de Karthl, qu'il massacra ou réduisit en esclavage; il marcha ensuite contre Aui, la métropole des Arméniens, la prit et la remplit du sang de ses victimes. Il menaçait encore le pays de Géorgie, si le roi Bagarat ne lui donnait la fille du roi arménien Ciouricé. Bagarat donc conjura Ciouricé de livrer sa fille, ce à quoi il ne se résolut que lorsque Varaz-Bacour et Gamrécel, généraux géorgiens, lui eurent tendu un piège et se furent saisis de lui dans la forêt de Kvich. Informé de ce succès, Bagrat se rendit près de Ciouricé, lui enleva la jeune princesse, et Chamchoudé, après quoi il le renvoya.

Cependant, trois ans après, le sultan marcha de nouveau contre la Géorgie, et 189 remplit de sang la contrée. Ayant pris Tiflis, il le donna à Phatloun, émir de Gantzac; Askharkhathan, fils de Gagic et roi de Cakheth, était venu auprès de lui, et l'accompagna partout jusqu'à son départ.

Après cela le roi Bagrat voulut marcher contre Tiflis; Phatloun, qui en fut informé, 190 se mit en campagne. Ivané, fils de Liparit, fut envoyé à sa rencontre, avec toutes les troupes de la Géorgie, et l'armée de Phatloun fut défaite si complètement qu'il s'enfuit en toute hâte, lui treizième, par la route de Tsilcan. En rôdant sur les rives de l'Ar- 191 gag (Aragwi), il disait à ceux qu'il rencontrait: « Je suis un porteur de nouvelles de la part de Phatlon. Les troupes aphkhazes ont été battues. » Mais un homme qui le reconnut lui dit: « Tu es l'émir des émirs Phatloun en personne; » puis, criant à haute voix, appela à lui les gens du pays. Les cris se répétèrent de l'un à l'autre, et Phatlon fut pris par les habitants et conduit à Bagrat. Le roi lui enleva Tiflis, Gag, Kozin, toutes localités que les Persans avaient prises aux Arméniens et aux Géorgiens, tira de lui 848 dahécans, et se fit donner son fils en otage, puis il le renvoya.

Après cela Bagrat mourut, laissant une bonne renommée.

193

---

Il eut pour successeur sur le trône son fils Géorgi couropalate, déjà régnant avec 198

lui, sa vie durant. Ivané, fils de Liparit, s'étant révolté contre lui, et ayant attiré à son parti la garnison du petit fort de Gag, le vendit. Et encore dans ce temps-là vint le sultan Mélik-Chah, maître de Gantzac; il prit Chamchoudé et dévasta la maison de Karthl, après quoi il retourna dans sa ville, où ayant laissé l'émir Srahang, il rentra dans son pays. Après quelque temps Srahang marcha contre Gorg (Giorgi), fut battu et s'enfuit à Gantzac.

- 199 Pour Géorgi, il reprit toutes les citadelles occupées par les Grecs; Anacophi, à l'entrée de l'Aphkhazie, et toutes les places du Clardjeth, du Chavcheth, du Dchavakheth et d'Artahan; il enleva également aux Turks Cars et le canton de Vanand. A cette nouvelle Mélik-Chah-Soultan se mit en campagne, prit Chamchoïdé, conquit la Géorgie, et fit prisonnier le prince Ivané; puis il partit.

Dans ces jours-là, pendant que Giorgi était dans son camp, Grigor, fils de Bacouran, seigneur d'Oukhthik, de Cars et de Carnou-Kaghak, vint auprès de lui et lui remit la direction de ses affaires.

- 200 Dans ces jours-là les Turks firent une incursion en Géorgie, où ils versèrent des flots de sang et firent quantité de prisonniers: puis ils partirent. Leur chef se nommait Boujghoub. Ainsi s'accomplissait la parole d'Isaï, qui maudit la nation coupable et pleine  
201 de péchés; en effet, des pieds à la tête, il n'y avait en nous aucun endroit sain. Accablé de ces maux et voyant que d'aucun côté il n'avait de moyen de salut, le roi Géorgi  
202 mit son âme dans sa main et se rendit auprès du sultan Mélik-Chah; il trouva grâce devant lui et revint avec des présents et des assurances de paix; mais sa tranquillité et  
203 son repos étaient au prix de sa soumission et d'un tribut. Mais comme nos péchés étaient sur nous et multipliés, il ne nous fut pas donné de nous réjouir, le jour de la fête de Pâques, de la résurrection de J.-C. Le Seigneur donc, ayant regardé la terre avec courroux, la fit trembler dans ses fondements; les montagnes formées de rochers se répandirent comme de la poussière; villes, villages et églises furent abîmés; en sorte que notre fête se changea en affliction, suivant ce qui est écrit. Cependant le courroux du Seigneur n'alla point jusqu'à la dernière limite, et son ressentiment ne fut pas éternel. Touché de compassion, comme un père pour ses enfants, il nous donna un fils, afin que nous ne devinssions pas comme Sodome et Gomorrhe; il suscita pour nous la corne du salut, de la maison de David, dans la personne de Davith, fils de Géorgi, de la famille même de David, le père de Dieu, de la race bagratide. Son père Géorgi l'avait couronné dans sa vieillesse, ou, pour dire la vérité, le Père céleste lui avait dit: « J'ai trouvé David, mon serviteur, et lui ai donné, en Dieu, l'onction de l'huile sainte; ma main le recevra, mon bras et d'autres lui donneront de la force. Ainsi l'aurore se leva pour nous, le vent de la vie souffla pour nous, et celui qui nous soufflait la fatigue s'éloigna de notre face.

David avait dix ans, il était plein de l'habileté que donne l'intelligence. En effet, ayant surpris en révolté Ivané, fils de Liparit, après son retour de captivité, il s'empara de lui et le retint en prison, afin de le corriger, puis il le tira de ses fers et lui restitua ses honneurs. Quand celui-ci revint, comme le chien, à son vomissement, il le dépouilla une seconde fois et l'envoya en Grèce. Dans la quatrième année du règne de David, Mélik - Chah - Souldan mourut, et les Francs marchèrent contre Jérusalem, qu'ils prirent, ainsi que tout le littoral. David devint puissant et la maison de Karthl prospéra jusqu'au point de ne plus payer de tribut aux Turks. 204

Ciouricé, roi de Cakheth, étant mort, la couronne passa à Arskharthan, fils de son frère. David, portant sur les églises un regard intelligent, vit qu'il n'y avait pas de flambeau, que les chefs étaient aveugles, sordidement cupides, semblables à des voleurs, qui entrent par le mur et par le toit, et non à des pasteurs qui passent par la porte; que les évêques de ce temps étaient du même genre, qu'ils ordonnaient à prix d'argent des prêtres pareils à eux, qu'ils installaient des korévêques sans âme, intéressés, et plantaient l'iniquité dans la maison de Dieu; or l'oeil suprême était indigné de ce spectacle, car les péchés ne sont pas de même nature dans l'église et dans le monde, chez le berger et chez la brebis, chez les docteurs et dans le peuple. En effet le serviteur qui, connaissant les volontés de son maître, se rend coupable, boira double ration de coups. En conséquence David rassembla près de lui le catholicos, les évêques et les prêtres déréglés, et ordonna de faire un choix entre les bons et les mauvais, d'expulser les indignes, de regarder les canons ecclésiastiques, pour en faire la règle de l'administration dans les différentes classes du clergé, et de faire sentir l'autorité aux négligents. 206 Ces ordres ayant été exécutés, suivant la volonté des saintes Ecritures, les sièges furent donnés aux bons prêtres, et les mauvais écartés, comme on rejette du filet ce qui est gâté ou immangeable.

Après avoir fait cela, comme le grand Constantin, tirant de Dieu sa force, il battit avec peu de troupes des armées de Turks considérables, et fit cesser leurs allées et venues dans le pays des chrétiens, car le Seigneur lui avait donné la promesse des justes: un homme en chassait mille, et deux une myriade.

En effet, au lieu de piller comme Eléazar, il *allait en avant* et se fortifiait dans le sang ennemi<sup>1)</sup>; il revenait sain et sauf, le sein baigné de sang, et ne se soulageait qu'en se débarrassant de l'étreinte de sa ceinture.

Il construisait aussi des monastères et des églises; tels les deux temples, sous le nom de la Mère de Dieu, qu'il bâtit dans des endroits charmants. Il allait même, de sa personne, examiner l'état du service divin dans les couvents, les nécessités des hôtelleries, et suppléait à ce qui manquait. Il éleva encore en différents lieux des maisons de refuge pour le repos des voyageurs. 208

<sup>1)</sup> La phrase arménienne n'est pas claire et paraît incomplète: *որ արեթ թշնամեաց մատչեւ ընդ-ամբանալը*; rien, dans le texte géorgien, ne correspond à cela.

Addit. et écl.

209 Dans ce temps-là les Turks étant venus, au nombre de 10,000, dans le Thrègh (Thriaeth), David, qui était à Nadjarmag, n'en fut pas plutôt informé, qu'il marcha de leur côté durant toute la nuit, avec peu de monde, et les attaquant au point du jour, les battit jusqu'au soir, grâce à l'assistance divine. Le peu qui resta profita de la nuit pour s'enfuir. Et encore, les Turks étaient descendus dans le pays de Taik et y avaient établi leurs campements; David y alla, les defit et s'empara de leurs biens, en sorte que  
 210 la terre de Karthl regorgea de richesses. Il envoya encore son fils Démètre du côté de Chirwan, d'où il revint avec allégresse.

Pendant que le grand David célébrait la fête de Pâques à Nakhé-Dran<sup>1)</sup>, on lui apporta la nouvelle que, dans le Djawakheth, les Turks avaient tué Bechcen et étaient descendus sur les rives de l'Eraskh; il marcha contre eux, les tailla en pièces et fit prisonniers tout ce qu'il y avait dans leur camp.

David avait lié des rapports amicaux avec les souverains de Grèce et de Chirwan, en leur accordant ses filles, et par-là s'était fait deux auxiliaires.

211 Sa femme Gorandoukht était fille d'Athraca, chef des Cvtchakh, ou des Huns, il avait aussi obtenu du roi d'Oseth soumission et secours, et cimenté la paix entre les  
 211 Grecs et les Osses, en se faisant livrer des otages par ceux-ci. Il prit aussi la citadelle de Darial et toutes les Portes conduisant de l'Oseth dans le Caucase, qu'il ferma avec des serrures, et par-là anéantit la puissance des Turks. Il s'empara également de la ville forte de Lori, en Arménie. Lors de la mort de Melik, fils de Melik-Chah, Alexis, em-  
 212 pereur de Grèce, mourut aussi, de même que Giorgi Djghoundidel, son confident depuis l'enfance. Le roi avec tout le royaume le pleura durant 20 jours, et le fit enterrer dans son nouveau couvent.

Cependant il conserva près de lui, en Géorgie, les Cvtchagh, formant 40,000 familles, avec leurs enfants; en outre, 500 jeunes gens chrétiens, qu'il élevait dans son palais, et d'autres encore étaient baptisés coup sur coup et s'instruisaient dans la foi de N.-S. Il avait 40,000 soldats tout armés, auxquels il donna des généraux, et avec eux il triomphait des Persans et des Turks.

On a dit de lui, qu'il était impétueux et rapide dans sa course comme le léopard, symbole d'Alexandre, vu par Daniel; mais notre Alexandre n'était pas inférieur à l'autre, et quoique postérieur par le temps, il l'égalait en prospérité. En effet il battit les Turks  
 213 dans leurs quartiers d'hiver de Thoughark, et fit un butin considérable: c'était le 13 de février. La même année, durant les semaines du carême, il prit Capakaghak, et fit regorger la Géorgie d'or et d'argent. Le 5 mai, il fit une expédition à Laïjk, jusqu'à Kourdavan et à Kichtalan, et en revint dans le Karthl avec d'immenses richesses.

La même année, il alla dans l'Achoraik, où il battit une armée turque, jusqu'à ne pas laisser dans leur tentes un seul homme pour pleurer. Durant l'hiver il alla en Aph-

<sup>1)</sup> V. la remarque sur ce mot, dans les Annales.

khazeth , jusqu'à Bindjith , et y mit ordre aux affaires. Les Turkomans se dirigeaient en été vers les montagnes de l'Arménie , et descendaient en hiver dans les plaines au bord du Cour , non toutefois sans de grands préparatifs , à cause de la crainte que leur inspirait David; mais cette année, l'éloignement du roi leur ayant inspiré plus de confiance, ce prince revint sur ses pas , fit ouvrir sur sa route les monts Likh et pénétra dans le Karthl. Là , au mois de mars , il trouva ses gens sous les armes et marcha vers Khou-nan. Sans avoir laissé échapper un seul homme de la multitude des Turks , il passa à Barda , où ayant trouvé les ennemis dans les villages qui leur servaient de refuges, il les passa au fil de l'épée , et revint triomphant.

Dans ce temps-là quelques marchands de race turque , de Dmanik et de Tiflis , qui 214 avaient été pillés , et d'autres débris des armées battues *par David* , endossèrent des habits noirs , et quelques-uns se noircirent le visage , d'autres , les mains et les pieds , et se rendirent auprès du sultan , en proférant des plaintes sur leur sort et contre le roi. Le sultan donc manda le roi des Arabes , le fils d'Altoukh et tous les émirs de la Mésopotamie , et les envoya contre le roi de Géorgie. Le 12 du mois d'août ils arrivèrent dans le Threghk , à Manglis et à Didgork. Cependant le roi , invoquant le secours du ciel , marcha hardiment contre eux. Dès l'abord , il renversa l'avant-garde , la mit en déroute , la poursuivit l'épée dans les reins et couvrit montagnes et plaines de leurs cadavres , pour 215 être la proie des bêtes et des oiseaux. Tout regorgeait de chevaux , de chameaux , de mulets et des richesses des Arabes ; les principaux émirs étaient faits captifs. Quelle langue pourra décrire la merveille opérée en ce jour par le Christ vivifiant ! Que nous font Homère , Aristote , racontant les combats habituels et les exploits d'Achille , ou Joseph , retraçant les hauts faits de Machabée , ceux d'Alexandre , ceux de Titus à Jérusalem ?

En effet , durant 400 ans et jusqu'à David , les rois des Géorgiens ne purent s'assurer de Tiflis. Dans ces jours-là le sultan marcha vers le Chirwan , prit Chamakhi , se saisit du chirvanchah , et envoya un exprès dire à David : « Salut , roi des forêts profondes , qui ne peux sortir de tes tannières ; si tu le veux , sors de ton embuscade et viens me voir ici , sinon , envoie-moi le tribut qui m'est dû , et je viendrai moi-même. » Ayant entendu cela , le roi donne ses ordres à ses cavaliers , rassemble tout ce qu'il a de forces et marche contre le sultan. Celui-ci , a cette nouvelle , est frappé de terreur , et va se ca- 216 cher dans Chamakhi. Là il se fortifie par des fossés et envoie dire au roi : « Je ne demande plus ni impôt ni combat , mais seulement la facilité de me retirer. »

Dans ce temps - là Askhandoul , atabek de Rhan , qui se rendait auprès du sultan , avec 3000 hommes , fut battu par les soldats de David , et lui-même s'enfuit en désordre auprès du sultan , qui , vaincu par la frayeur , profita de la nuit pour aller se cacher dans son pays. Quant au roi , il rentra dans ses états. Un mois après il rentra dans le Chirwan , prit la forteresse et résidence royale de Goulistan , et ne revint en Géorgie qu'après avoir frappé la contrée d'un impôt. Il prit encore les forts arméniens de Dma- 217 nik , de Gag , de Térounacàn , de Kavazin , de Norberd , de Manasagom , de Khalindj-

kar ; de là , passant dans la contrée d'en - haut , dans le Basen et à Sper , occupés par les Turks , il massacra et extermina ses ennemis et revint en Géorgie , au mois d'août , après de si beaux triomphes.

Là il lui parvint une lettre des principaux d'Ani , ainsi conçue : « Viens , nous remettrons la ville entre tes mains. » Il partit avec 60,000 cavaliers , s'empara d'Ani trois jours après et revint dans le Chirvan , où il prit Chamakhi et toute la contrée. Il y laissa des soldats de Her et de Cakh , et Siméon , l'un de ses fidèles serviteurs , pour administrer les affaires , puis il rentra dans le Karthl.

219 Que dirons-nous de ses vertus ? Il repeupla toutes les contrées de l'orient ; il avait et l'intelligence , et la sagesse , et la bravoure ; il lisait toutes les saintes Ecritures , ses yeux y étaient toujours occupés , ses oreilles attentives , du matin au soir ; ni le sommeil de la nuit ne l'enchaînait , ni les soucis temporels de la journée , ni la sensualité pendant le diner et le repas du soir.

220 Il était charitable et compatissant envers les chrétiens. En effet , pendant que Tiflis se trouvait sous la domination turque , chaque jour cette ville était rougie du sang des chrétiens qui y habitaient , et des marchands venus du dehors : aussi n'eut-il point de repos *qu'il n'eût fait cesser* le scandale des chrétiens , rachetés par le Christ , rendu tributaire le sultan , dévastateur du pays , plongé dans les ténèbres la race d'Ismael , ces hommes bestiaux. Ce fut ainsi qu'il triompha des conquérants du pays.

222 C'était encore un homme de jeûnes sévères et de longues oraisons ; il faisait des présents aux églises jusqu'en Grèce et en Cilicie , en Chypre , dans la sainte Jérusalem ;  
223 au mont Sina , il construisit un monastère , auquel il envoyait annuellement de riches trésors , par mille et dix-mille pièces ; mais qui peut faire le compte et des livres et des objets servant aux saints mystères ?

225 Voulant réunir les Arméniens et les Géorgiens , il manda Jean , catholicos de Karthl , Arsène le Karthle , traducteur de livres géorgiens et grecs , les évêques et vartabieds arméniens , et les réunit en concile. Après avoir discuté du matin au soir , comme ils ne purent s'entendre : « Nous sommes , leur dit le roi , des gens sans instruction , incapables de comprendre les profondes questions , mises par vous en avant. Vous pouvez  
226 sortir. » Pour lui , après avoir arrêté les deux parties par des paroles simples et claires , il congédia le concile.

Cependant il aimait la nation et les églises arméniennes. Il confessait ses fautes à un certain orateur , le vartabied Sarcavak , de Haghbat , et courbait devant lui sa tête vénérable , pour recevoir sa bénédiction. Il s'asseoyait avec lui , il se pendait à son cou , pendant que celui-ci disait : « Je suis affaibli et sens la vieillesse ; retire-toi de moi , afin de ne pas te fatiguer. » Mais le roi : Puissé - je , disait - il , sentir continuellement cette odeur de vieillesse ; » et il lui faisait des présents. Sarcavak , en imposant les mains sur la tête du prince , disait : « J'ai trouvé David , mon serviteur , et l'ai oint de mon huile sainte , jusqu'à la 10e génération ; » et le roi était dans le ravissement. Il savait apprécier

les élégantes traductions des Arméniens; nous-mêmes nous avons vu s'accomplir la parole de Salomon, à son égard, car plusieurs des mots de ce monarque se rapportent à lui. <sup>1)</sup>

En plus d'une circonstance critique, Dieu le sauva d'une manière inconcevable à l'homme : chassant la bête fauve, il tomba un jour de cheval et fut trois jours couché, sans mouvement et comme mort, puis il revint à la vie, par la force de sa pensée. Une autre fois, combattant contre une citadelle, il reçut une flèche, décochée du rempart, qui porta sur l'image de l'archange Gabriel, suspendue à son cou, et fut de là sorte sauvé par l'intercession de l'ange.

Avec cette provision de vertus, et approchant de la vie céleste, il sentit sa vie terrestre atteinte par la maladie; étant âgé de 53 ans, le 25 janvier, ayant fait *asseoir sur le trône . . .* <sup>2)</sup>

<sup>1)</sup> Tout ce § manque dans les Annales géorgiennes, et semble avoir été emprunté à Ciracos; v. le M-it du Mus. as. p. 49, 50. Là le docteur arménien est nommé Hovhannès Sarcavag : il mourut en 578 de l'ère arm. 1129 de J. - C. Il avait écrit un traité du Calendrier, pour concilier celui des Arméniens avec ceux des autres nations. D'après le même auteur, p. 98, Giorgi, père de la reine Tamar avait aussi beaucoup de considération pour le vartabied Khatchatour, supérieur du couvent de Haghartzin, et lui donna les deux villages d'Abazatzor et de Tantzout.

<sup>2)</sup> C'est ainsi que se termine l'intéressant abrégé arménien des Annales géorgiennes. Le dernier mot, resté inachevé, est *հարկ* (*hwł*). Je ne sais s'il faut en conclure, ou que la traduction était incomplète, ou que le copiste s'est arrêté au milieu de l'ouvrage. Toujours est-il que dans le manuscrit où se trouve l'Histoire de Géorgie, et qui renferme 16 ouvrages différents, on lit, après le troisième, un memento de copiste, de l'an 1118—1669 de J.-C.; après le neuvième (l'Histoire de Géorgie est le septième), un autre memento, de l'an 1123—1674 de J.-C., qui précède d'une année la naissance du roi Wakhtang VI; enfin, après le 13e, un autre memento, de l'an 1170 — 1721 de J. - C. Il reste à savoir si l'Histoire de Géorgie est l'original ou une simple copie. Dans le premier cas, ce travail ne serait pas plus ancien que l'an 1674 de J.-C.; dans l'autre, la question d'antiquité serait indécise.

Ces observations, d'une vérité toute matérielle, suffiraient pour répondre à certaines réflexions imprimées dans le Journal asiatique de Paris, avril 1838, p. 395 — 399. Le respectable auteur des réflexions auxquelles je fais allusion y soutient que l'on a trouvé récemment, en Arménie, une Histoire de Géorgie écrite, dit-il, depuis sept siècles. Or 1<sup>o</sup> en 1838, il s'était écoulé plus de huit siècles depuis la mort du roi David; 2<sup>o</sup> la lecture de la Biographie de ce monarque prouve évidemment qu'elle a été rédigée par un contemporain, témoin oculaire; 3<sup>o</sup> ce que nous savons certainement c'est que l'Histoire découverte récemment a été écrite, si non composée, entre 1669 et 1674; et ceci est bien irrécusable; car 4<sup>o</sup> l'auteur même des réflexions m'a fait l'honneur de me dire, lors de mon passage à Venise, en juillet 1845, que la copie de l'Histoire de Géorgie, existant au couvent de S. Lazar, a été faite sur le même manuscrit, appartenant à Monseigneur Carabiet, supérieur général des Arméniens de Tiflis, qui a servi d'original pour la mienne.

Très probables, il y a sept ans, quand j'écrivais ceci, mes remarques ont acquis depuis la valeur d'une démonstration; car j'ai trouvé à Edchmiadzin, en février 1848, l'original de la copie sur laquelle a été

## A D D I T I O N   I .

*Des travaux dont l'histoire de la Géorgie a été l'objet.*

---

Les origines de la nation géorgienne, et par ce mot j'entends l'exposé généalogique de la descendance de Karthlos et de ses fils, et tous les détails fournis par les Annales que je traduis, depuis la p. 1, jusqu'à la fin du règne de Pharnawaz, ces origines, dis-je, sont déjà connues par une traduction libre, insérée dans l'édition allemande du Voyage de Klapproth au Caucase et en Géorgie, t. II, p. 64—100, et par deux extraits français qu'en a donnés M. S.-Martin, Mém. sur l'Arm. t. II, p. 182—192, 195—200. En outre Klapproth a publié une traduction française, dans le t. XII du nouv. Journ. Asiatique, p. 521—547; t. XIII, p. 21—32, et le même ouvrage continue ensuite l'abrégé d'histoire de la Géorgie composé par le savant prussien, d'après diverses sources: cette continuation est la traduction modifiée des notices, publiées dans l'ouvrage allemand mentionné ci-dessus.

Comme le fait n'a pas une grande importance littéraire, je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit ailleurs (Bullet. scientif. t. IX, p. 261, n. 8) sur les moyens employés par Klapproth pour se procurer le commencement de la traduction de la grande Chronique géorgienne: je suis convaincu qu'il l'a simplement traduit du manuscrit russe du Musée asiatique de l'Académie, et que le reste de son travail historique est une compilation faite par lui. Il faut lui savoir beaucoup de gré d'avoir le premier mis en lumière ces matériaux qui, tout imparfaits qu'ils sont, ont éveillé la juste curiosité du monde savant. Quant à la lacune qu'il a signalée, p. 85 de sa traduction allemande, et que signale aussi le manuscrit russe de notre Musée, ainsi que je l'ai dit dans le Bulletin, *loc. cit.*, les divers manuscrits que j'ai vus de la grande Chronique offrent (v. p. 7 de ma traduction) de grands défauts de rédaction, qui rendent fort difficile l'intelligence du texte, et le discernement de ce qui est ancien d'avec ce qui a pu être ajouté postérieurement, pour compléter une lacune évidente.

Il y aurait aussi pédantisme à relever les inexactitudes de la traduction allemande comparée, soit au texte géorgien, soit à la version russe manuscrite, anonyme, et celles

faite la mienne, exécuté au couvent d'Hohanavank, à Carbi, sous le supérieur Hamazasp, siégeant là entre les années 1279 et 1311, et terminé, dans son état actuel, par le mot inachevé, signalé plus haut. Le peu d'années écoulées entre l'an 1125 et la date du manuscrit d'Edchmiadzin ne permettent donc guère de croire que l'ouvrage ait pu être continué beaucoup au-delà de la mort de David. Voyez, pour les détails, mes Rapports sur un Voyage archéologique . . . 3e Rapport, p. 62.

Le lecteur peut maintenant juger lequel des deux textes, géorgien ou arménien, est l'original, lequel est extrait de l'autre: le premier forme 330 pages in-fo; le second en a fourni 61 imprimées.

des traductions françaises de S. - Martin et de Klaproth <sup>1)</sup>. Je puis affirmer que j'ai traduit mon texte avec tout le soin dont j'étais capable, et que toutes les différences qui peuvent se trouver entre ma version et les deux précédentes ne sont que la reproduction, aussi fidèle que j'ai pu la faire, de l'original géorgien ; j'ai surtout respecté les formes données aux noms propres d'hommes et de lieux, sans substituer aucun équivalent d'après des livres européens. Je me suis d'ailleurs beaucoup aidé des notes de mes deux prédécesseurs, bien plus versés que moi dans l'histoire générale de l'Asie, et je ne puis qu'en être excessivement reconnaissant. Mais comme, dans sa traduction française, le savant prussien a ajouté beaucoup de notes, tant géographiques qu'historiques, qui ne peuvent manquer d'avoir beaucoup d'autorité, je vais ici réunir quelques observations auxquelles elles doivent donner lieu.

Remarques sur l'article inséré au *Nouv. Journ. asiatique*, t. XII :

P. 522. M. Klaproth fixe le règne de Nébroth à l'an 2642 av. J.-C., qui ne coïncide pourtant ni avec l'ère de la Vulgate ni avec celle des Grecs. Nébroth, en effet, ayant paru en 1758 du monde, suivant le texte latin de la Bible, on obtient par l'addition des deux nombres 4400 pour date de la naissance de J.-C.

Je dois dire ici que, sur les marges des manuscrits de l'Histoire de la Géorgie on trouve des notes, qui paraissent anciennes, mais dont l'auteur est inconnu, et qui supposent que ces annales ont été l'objet d'un travail critique quelconque, de la part des Géorgiens. Ici donc le M-it de la traduction russe assigne au règne de Nébroth la date de 1798 après Adam, en chiffres ; un M-it géorgien appartenant à la reine Nina, donne en lettres 1795. On se rappellera ici que la lettre numérale  $\gamma$  5 se confond souvent avec le  $\zeta$  8 : de là la différence signalée ici. Or 1798 ne s'accordant ni avec l'ère mondaine latine ni avec celle de C. P., je crois qu'il faut s'en tenir à la date 1758 donnée par Wakhoucht à l'époque du règne de Nébroth, qui est l'an 2242 avant J. - C. suivant la Vulgate.

P. 524, n. 2. « Dans le moyen âge, dit Klaproth, le K'lardjéthi reçut le nom de Saathabago, parce qu'il était le domaine de l'atabeg ou instituteur du prince royal de cette contrée : » c'est une erreur. Sous le règne de Thamar, il y eut un atabek, ou commandant militaire du Samtzhké, comprenant, à ce que je crois, tous les territoires du pachalik d'Akhal - Tzikhé <sup>2)</sup>. Sous les règnes suivants et durant tout le XIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire, au temps des Mongols, les maîtres de ce pays avaient le titre de Tzikhis-Djouarel, Djaqel, Akhaltzikhel, i. e. chef de Tzikhis-Djouar, de Djaq, d'Akhal-Tzikhé,

<sup>1)</sup> J'ai indiqué quelques-unes de ces erreurs dans le *Bulletin histor.-philolog.* t. I, p. 147, n. 3. Il y en a bien d'autres.

<sup>2)</sup> V. *Hist. de la Gé.* p. 456, 474. C'était Ioané Akhaltzikhel ; Iwané Mkhargrdzel fut décoré du même titre, vers l'an 1212.

du nom de leur résidence. Enfin, sous Giorgi - le - Brillant, un certain Sargis, le Ile du nom dans sa famille, et le troisième des chefs indépendants de ce pays, reçut du monarque géorgien le titre d'atabek, qu'il transmit à sa postérité. Sargis gouverna de 1308 à 1334. On verra tous ces faits dans l'histoire des rois que je viens de nommer.

Ibid. n. 3. Le mont Likh séparait l'Iméreth du Karthli et non *de la Mingrétie*, comme on peut le voir sur les cartes de la Géographie de la Géorgie par Wakhoucht, et dans le texte.

P. 529, n. 1. « La ville d'Armaz s'étendait jusqu'à Nakoulbakévi et au-delà de *Gloukhi*. » Cette indication a été puisée par Klapproth dans une Topographie de la Géorgie, qu'il ignorait être la Description même composée par Wakhoucht; il l'a donc répétée, d'après une mauvaise traduction, publiée précédemment par lui dans le *Nouv. Journ. Asiat.* t. II, p. 214. Or il n'y a point aux environs du mont Armaz de lieu nommé *Gloukhi*; Wakhoucht, dans le passage de sa Géographie de la Géorgie dont il est ici question (v. *Géogr. de la Gé.* p. 195). On ne voit rien là qui rappelle le moins du monde un pareil nom. Mais comme *Gloukh*, en arménien գլուխ, signifie « la tête, le commencement, » en géorgien თბო, je crois que l'interprète, Arménien sans doute, avec qui fut faite la traduction des fragments de géographie publiés par Klapproth, aura été induit en erreur par un passage du genre de celui-ci : « Pharnawaz dressa l'idole d'Armaz à l'entrée du Karthli, qui fut plus tard nommée Armaz, comme l'idole. » V. *Hist. de Géorgie*, p. 15. Les deux mots soulignés se rendraient en arménien par ՚ի գլուխ քարթլայ i *gloukh Karthlai*, d'où la traduction à *Gloukhi*.

P. 530, n. 2. « Samchwildé, c'est-à-dire les trois arcs. » J'ai déjà bien des fois expliqué que le nom de *Samchwildé* n'a pas le sens qu'on lui donne ici; v. *Hist. du B. E.* n. éd. t. XVII, p. 480, et *Bullet. scient.* t. IX, p. 262. L'inspection de la carte N. II, à la suite de la *Géogr. de la Gé.*, montre, d'ailleurs, que cette place était dans la vallée de l'Algeth, bien loin de la frontière du Thrialet.

P. 531, n. 1. Roushaw, anciennement Bostan-Kalak, n'est point sur le Liakhwi, mais bien sur la gauche du Kour, dans la plaine de Qaraïa. V. carte N. 4 de la *Géogr. de la Gé.*, et le texte, p. 181; sur la carte N. 2, on a écrit, par erreur, *Noushaw*.

Ib. N. 3. La ville de Gatchian ou Sanadiro-Kalak, est située, loin du pays d'Akhal-Tzikhé, au confluent de la Machawer et de la Ktzia; *Géogr. de la Gé.* carte 2, et texte, p. 145.

Ib. N. 4. Le Couketh est situé entre l'Aragwi et le mont de Cakheth, et non entre l'Ior et le Liakhwi; *loc. cit.* carte 4, et texte, p. 283.

P. 533, n. 1. Les noms de Zémo-Karthli ou Karthli-Supérieur, et Kwémo-Karthli ou Karthli-Inférieur, ne paraissent nulle part dans la Chronique de Géorgie, à l'époque des deux premiers partages, faits par Karthlos et par Mtzkhéthos, bien que Wakhoucht en attribue positivement l'invention au dernier; *Géogr. de la Gé.*, p. 73, 75. On ne trouve, pour la première fois, le nom de Zémo-Karthli, dans les Annales, qu'à une épo-

que bien postérieure <sup>1)</sup>, et, dans les livres de composition moderne, il n'est employé que par suite d'un usage oral, sans doute, mais sans l'autorité d'aucun témoignage écrit, ancien. Le nom de Kwémo-Karthli est encore plus récent et moins fondé en autorités écrites : tous les deux, d'ailleurs, ont changé de valeur suivant les temps, lorsque les rois de Géorgie, après le démembrement de leurs provinces de l'ouest, ont pourtant voulu conserver des dénominations faites pour un cadre plus vaste. J'indiquerai en temps et lieux la valeur intrinsèque et relative de ces deux termes géographiques.

Quant au Chida-Karthli ou Karthli-Intérieur, les Annales en indiquent nettement les limites, p. 5, et nous font connaître en même temps que les territoires entre Mtskhéta, Armaz et l'Aragwi, d'une part, Tasis-Car et le mont Likh, de l'autre, s'appelaient anciennement *Zéda-Sophelni*, les villages ou plutôt les domaines d'en-haut, et non *Zémo-Karthli*, comme l'imprime ici M. Klapproth. Sans nul doute, ce sera son interprète qui aura substitué au mot technique un nom plus connu et plus usité, parce qu'il ne connaissait pas suffisamment la valeur du nom ancien.

Ce qu'on lit plus bas, dans la même note de Klapproth : « Djavakhos reçut le pays depuis Tenavardi jusqu'à Tavatak'vari, » cela, dis-je, n'est qu'une mauvaise transcription des mots de notre manuscrit russe « до Жавакосу отдалъ отъ Параванди даже до начала Мт'яра », Il donna à Jawakhos, depuis Paravandi (le lac Phanawar), jusqu'au commencement même du Mtcwar. » L'écriture russe du manuscrit est si mauvaise qu'il était bien facile de s'y tromper.

P. 534, fin de la note, M. Klapproth dit que l'emplacement d'Ouphios-Tzikhé appartient maintenant et sert de résidence aux princes Tséréthéli, qui y résident : cela est de toute impossibilité, puisque la famille Tséréthéli est tout entière domiciliée en Iméret, où elle possède de vastes propriétés. Dubois, Voy. aut. du Caucase, t. II, p. 391 et passim; III, 168. (T. XIII, p. 34, n. 1. Les renseignements donnés là par M. Klapproth, comme extraits d'un ouvrage du prince-royal Wakhlang, sont une mauvaise compilation de fragments tirés de l'introduction à la Géographie de la Géorgie, par Wakhoucht; v. cet ouvrage p. 15, 128 et passim.)

Je ne pousserai pas plus loin ces remarques, déjà trop longues, qui prouvent qu'on ne peut se servir de la traduction publiée par M. Klapproth, et de ses notes, qu'avec la plus grande précaution.

Il n'est pas venu à ma connaissance que d'autres auteurs européens se soient directement occupés de l'histoire ancienne positive de la Géorgie; mais je ne puis passer sous silence les recherches qui ont été faites, soit dans ces derniers temps, soit au siècle passé pour éclaircir cette matière. Ce qui me paraît le plus intéressant, après l'essai de Lillastre M. Saint-Martin, dans les notes du t. II de ses Mémoires historiques et géographi-

<sup>1)</sup> V. Hist. de la Géorg. 668; fin du XIVe siècle.

ques sur l'Arménie, Paris, 1818, 1819, ce sont les travaux si consciencieux de M. Vivien de S. - Martin : Recherches sur les populations primitives et les plus anciennes traditions du Caucase, Paris 1847; Mémoire historique sur la géographie ancienne du Caucase, ibid. 1847; plusieurs dissertations du même, dans les Nouvelles annales des voyages, août — septembre 1848, sur les Alains, les Osses...; décembre 1848, sur les Huns; juillet, août, septembre 1849, sur les Huns-Blancs ou Hephthalites. A ce propos, le journal Das Ausland, 1849, p. 259 (16 mars), dans un article destiné à fouetter la légèreté et l'ignorance des Français, et à relever le mérite, incontesté d'ailleurs, d'un savant de Munich, parle de M. Vivien de Saint - Martin, comme du « fils du célèbre arméniste. » Or, autant que l'on sache, M. Saint - Martin l'arméniste n'eut d'autre enfant qu'une fille.

Je ne me permettrai pas de juger à fonds les travaux si variés et si riches de M. Vivien de S. - Martin, mais je crois que la partie étymologique y joue un trop grand rôle, et que le savant auteur aurait de la peine à démontrer la liaison existant, suivant lui, entre Iber et Imer (Iméreth); Tibarémiens, Toubal, Tiflis, Ouphlos, Tapoura, Tapires, Awir, Tabéristan, Syspiritis, Sper et Sapharad; enfin entre les mots de divers idiomes, Ior, Hor, Ouor, Kour, Kr, Iaor, Iaro, Sjur, Var, Vardan; liaison affirmée par lui dans ses Recherches sur les pop. prim. du Cauc. p. 58, 64, 103. Toutefois il y a certes beaucoup à gagner par la lecture de cet ensemble de Mémoires consacrés au Caucase.

On trouve encore de très bonnes indications sur la Colchide dans l'ouvrage de M. Vater, professeur de littérature grecque à l'université de Kazan, Der Argonautenzug, Kazan, 2. Pies, 1845.

Pour l'histoire moderne de la Géorgie, deux petits ouvrages allemands ne sont pas à dédaigner: Geschichte der Staaten von Georgien, par G. A. v. Breitenbach; Memmingen, 1788, et Series regum sive principum Iberiae, par H. Brenner; toutefois on ne peut les consulter qu'avec précaution, à cause de la diversité des matériaux dont ils se composent, qui n'ont pas été critiqués d'après les sources originales. Galanus, dans sa Concliatio ecclesiae . . . 3 vol. fol. donne aussi de très bons renseignements pour le XVIIe siècle. Dans l'ouvrage périodique Русский вѣстникъ, pour 1841, No. 8 et 11, on trouve un résumé de l'histoire de Géorgie, sous le titre Егъанокіи арменецъ, exact pour les faits, mais dont la chronologie n'est pas sans défauts. Comme cet ouvrage est donné pour *posthume* et *traduit du géorgien*, il faut respecter l'anonyme et se contenter de rendre hommage au zèle de l'auteur. Enfin, dans le Voyage autour du Caucase, par M. Frédéric Dubois, on trouvera le résumé de tout ce qu'il était possible de savoir sur la Géorgie à l'époque où l'ouvrage parut, 1839 — 1845, abstraction faite des sources nationales. Il est regrettable que le courageux voyageur K. Koch d'Iéna, qui travaillait sur le même sujet, dans ses deux voyages (Reise durch Russland im Jahr 1836, 7, Stuttgart u. Tübingen, 1842, 2 vol. 8°; et Wanderungen im Oriente, 1843, 4, Weimar, 1846, 2 vol. 8°, ait imaginé tant de suppositions gratuites, inadmissibles

Digitized by Google

en bonne critique; v. *Bullet. hist-philol.* t. IV, N. 4 et 5; *Litterarische Zeit.* Berlin, 1847, p. 963 — 968.

Je crois avoir indiqué tout ce qui a été écrit de saillant par les savants européens sur l'histoire de la Géorgie.

ADDITION II.

*Sur la langue géorgienne.*

Je m'étais proposé de réimprimer ici quelques-uns de mes articles relatifs à la langue géorgienne; mais n'ayant rien de nouveau à y ajouter, je prends la liberté de renvoyer le lecteur à ces mêmes articles: Nouveau J. asiat. mai 1833, Analyse de la Grammaire du patriarche Antoui Ier; février 1834, Analyse du Dictionnaire de Soukhhan-Saba Orbélian; novembre 1834, Aperçu général de la langue géorgienne, où je crois avoir démontré que cet idiome est hindo-européen.

Les principaux ouvrages où l'on puisse trouver des renseignements sur ce sujet sont la *Vergleichende Grammatik* de M. Bopp, et le nouveau travail du même *Sur les langues caucasiennes*: Rosen, *Ueber die Sprache der Lazen*, excellent travail, imprimé en 1844 à la typographie de l'Académie, à Berlin; cf. *Bullet. hist. philol.* t. II, N. 9, Lettre à M. Bopp; l'Art libéral, ou Grammaire géorgienne (Paris 1834) autographiée, par moi-même; enfin le Dictionnaire triglotte, par D. Tchoubinof, S.-Petersb. 1840, et le grand Dictionnaire russe-géorgien, par le même, ibid. 1848, 8°, ainsi que la *Chrestomathie géorgienne* en deux parties, prose et poésie, par le même, ibid. 1848, 8°.

ADDITION III.

*Sur les rapports des Persans avec la Géorgie, dans la seconde moitié du Ve siècle de l'ère chrétienne.*

Les persécutions que l'Arménie eut à souffrir de la part des Persans, sous le règne d'Iezdédjerd II, et les guerres qui en furent la suite, eurent leur contrecoup en Géorgie. Le peuple de cette dernière contrée prit part aux douleurs du clergé arménien et des princes arméniens, tourmentés pour leur attachement au christianisme; il envoya ses évêques et ses grands, concurremment avec ceux de l'Albanie, soit à la cour de Perse, soit pour participer à la guerre dite des Vardaniens, et fournit son contingent de troupes,

qui combattirent dans les rangs des Arméniens. Bien que ces événements, accomplis durant l'enfance du roi Wakhtang, aient été entièrement passés sous silence par l'annaliste de la Géorgie, il n'est pas possible d'en révoquer en doute l'authenticité, puisqu'ils sont exposés dans les plus grands détails par deux historiens arméniens contemporains, acteurs eux-mêmes dans le drame qu'ils racontent, Lazar de Pharbe et Elisé, que leur caractère ecclésiastique met à l'abri de tout soupçon, si non d'exagération, du moins d'imposture. Pour l'importance des faits, comme pour l'élégance du style et le charme de la narration, Lazar et Elisé, fussent-ils les seuls historiens de leur pays, mériteraient qu'on apprît la langue arménienne, pour les lire.

Disciple, comme Elisé, des saints Sahac et Mesrob, puis d'Aghan Ardzrounien, Ghazar ou Lazar était né au village de Pharbi, dans le canton de Kadchbérounik, au N.E. du lac de Van. Il se consacra à Dieu dès sa jeunesse, et fut en 485 établi, par le marzpan Vahan Mamiconien, supérieur général des couvents dans les cantons de Derdchan et d'Ecéghéats-Gavarh. Ce fut à la prière du même Vahan qu'il écrivit l'histoire contemporaine, jusqu'à l'année 485. C'est dans cet ouvrage que l'on trouve racontés avec le plus grand soin l'invention de l'écriture arménienne, et les combats livrés par les Arméniens sous la conduite de Vahan; il est la suite naturelle de celui du vartabied Elisé. Il a été imprimé pour la première et unique fois, à Venise, en 1793. <sup>1)</sup>

Le vartabied Eghiché ou Elisé, contemporain de Moïse de Khoren, et avec lui disciple de S. Mesrob, appartenait à la famille des Mamiconiens. On croit que c'est lui dont le nom se retrouve parmi ceux des signataires du concile d'Achtichat, tenu en 449. Il fut secrétaire de Vardan Mamiconien, de qui il écrivit l'histoire, à l'instigation de David leur commun parent. Outre les faits politiques, qu'il expose avec tant d'intérêt, son livre est surtout important sous le point de vue religieux. C'est lui qui nous a conservé le manifeste contenant l'exposition de la foi persane, publié vers l'an 450 par Mibr-Nerseh, premier ministre du roi Iezdédjerd, et la réponse faite par les évêques d'Arménie. Son ouvrage, sous le titre de Guerre de Vardan et des Arméniens, renferme l'histoire depuis l'an 442 jusqu'en 460; il a été imprimé à Constantinople, en 1764 et 1827, en Russie, en 1783: je ne connais pas ces éditions, mais je possède celles de Venise 1828, in-16, et 1838 in-8°, avec variantes, suivie de plusieurs traités ecclésiastiques. En outre il existe une traduction anglaise de toute la partie purement historique, par M. Neumann, de Munich, imprimée à Londres, aux frais du Comité des Traductions orientales, in-4°, avec de bonnes notes; et une traduction française complète sous le titre: Soulèvement national de l'Arménie chrétienne, au Ve siècle, contre la loi de Zoroastre, sous le commandement du prince Vartan le Mamigonien etc. . . . par M. l'abbé Grégoire Karabagy Garabed, de l'académie arménienne de Venise, Paris 1844. Cette traduction, écrite par

<sup>1)</sup> V. Tchamitch, *Hist. d'Arménie*, t. I., p. 14, 540; II, 217. *Quadro della Stor. lett. di Arm. Venise*, 1829, p. 31.

un étranger, bien intentionné, pourra cependant servir à faciliter en Europe la lecture d'un bon livre. A la page 251 sqq. on trouve un long extrait de Lazar de Pharbe, le premier publié en français, et qui se vend également à part, sous le titre: Abrégé de la vie politique et guerrière du prince Vaban le Mamigonien, héros d'Arménie au Ve siècle, écrite par Lazare Pharbe, son secrétaire . . . . Paris 1843.

Tels sont les deux historiens consultés par M. Saint-Martin pour son excellent résumé des guerres religieuses de l'Arménie; v. Lebeau, Hist. du Bas-Emp., nouv. éd. t. VI, p. 258—318; t. VII, p. 259—342. J'en extrairai moi-même ici les passages qui se rapportent directement à la Géorgie, en m'aidant des notes de toute espèce ajoutées par le savant français.

Iezdédjerd <sup>1)</sup>, qui voulait détruire la religion chrétienne en Arménie et en Géorgie, n'employa d'abord que des voies détournées. Dans la cinquième année de son règne, correspondant à l'an 444 de J.-C., il proclama la guerre contre les Huns Kouchank ou Hephthalites et appela sous ses drapeaux tous ses sujets, tant persans que chrétiens et autres <sup>2)</sup>. Dans son manifeste il déclarait sa ferme volonté de faire la guerre dans l'orient et de reconquérir le pays des Kouchank. Cet ordre ayant été envoyé en Arménie, en Géorgie, en Albanie, chez les Lphnik, les Dzodik, les Aghtznik et les Cordouk, il se rassembla un nombre considérable de guerriers de ces contrées, ainsi que des Goud ou Das et des Arznarzoun, qui tous étaient chrétiens et accompagnés de leurs prêtres <sup>3)</sup>.

<sup>1)</sup> Les Arméniens le nomment Hazcert: il était monté sur le trône en 439.

<sup>2)</sup> Le traducteur français d'Elisé, rencontrant ici les mots *արիք և անարիք*, les rend par « aux Arik et aux Anarik (aux libres et aux sujets) . . . » et plus bas ceux *երան և աներան* par Iran et Danieran (de la nation persane et des peuples tributaires) . . . » enfin, dans sa note 8, il explique la valeur grammaticale de ces mots, comme si ce n'étaient pas des termes connus signifiant, Arik et Iran, les Perses et la Perse; Anarik et Aniran les sujets, non de race persane, du roi de Perse. Quant à la forme Tanéran, si elle n'est pas fautive, elle est simplement composée de Iran avec double négation *t, an*. L'usage, en arménien, de la préfixe négative *an* est bien connu; quant à *t*, on en retrouve des exemples, quoique non fréquents, comme *աղելի* non joli, laid; *աղար* non fort, faible; *աղոյն* sans couleur, pâle . . . etc. V. sur ce sujet, S.-Martin, Mém. t. I, p. 274; Hist. du Bas-Emp. t. VI, p. 273, n. 1. La même question a été traitée avec beaucoup de lucidité par M. Et. Quatremère, qui prouve par des témoignages bien choisis des auteurs arméniens, que l'Iran est la Médie, l'Arménie, la Perse même, depuis que ce royaume se composa de la Médie et de la Perse proprement dite, et le Touran, le pays des Scythes et des Turks, ou les conquêtes de la Perse; Rachid-ed-Din, Hist. des Mongols, trad. d'Et. Quatremère, Paris, 1836, t. I, p. 241, N. 16.

<sup>3)</sup> Eghiché, éd. 1838, p. 7, 8.

L'énumération des peuples chrétiens qui se rangèrent sous les étendards du roi de Perse étant très intéressante pour la géographie, je rapprocherai de ce texte un passage similaire d'Elisé, p. 79, où sont nommées les peuplades et nations que Vasac, prince apostat de Siounie, amentait contre les Arméniens: « Il en agissait de même envers tous les habitants des régions les plus fortifiées, comme les Tmorik, les Cordik, ceux de l'Artsakh, de l'Aghovanie, de la Géorgie, et les Khaghtik . . . Il rassemblait toutes les

Le roi de Perse, après deux années de guerre, voyant que le succès ne répondait pas à son attente, renvoya ses auxiliaires chrétiens, mais en les faisant remplacer par d'au-

forces de la Géorgie, les soldats de Lphnik, des Djighbk, les Vatk, les Gau, les Gghovar ou Gghavor, les Khrsan ou Khorasparan, les Hedjmatac, les Phaskh, les Phosk ou Phokh; les Phioukonan, Philkhainan ou Phioukovan, et tous ceux qui occupent les fortes positions des montagnes. Enfin, je rapporterai un texte de Fauste de Byzance, éd. de Venise, 1838, p. 15: « Sanésan, roi des Mazkouth ou Massagètes, réunit, pour attaquer Khosrov, roi d'Arménie, toutes les troupes des Huns, des Phokh, des Thavapar, des Hedjmatac, des Ijmakh, des Gath, des Gghovar, des Gougar, des Chtchib, des Djighb, des Baghasidj, des Egersouan et autres. »

Je ne me flatte pas de pouvoir retrouver et rectifier les noms de toutes ces peuplades, mais j'ai l'espérance de réussir du moins pour quelques-uns. Je vais les ranger par ordre alphabétique, suivant ma méthode de transcription.

Avant d'entrer dans aucune explication, je ferai remarquer que le *k* simple qui termine ici plusieurs noms est la marque du pluriel arménien, et que dans les noms terminés par un *s* cette lettre est radicale. Du reste, je n'ai ajouté aucune lettre pour faciliter la prononciation.

1. Aghovank, Albanie.
2. Aghtznik, Agdznik, province d'Arménie, sur le haut Euphrate.
3. Artsakh, province d'Arménie, vers la jonction de l'Araxe et du Kour.
4. Arznarzoun, Arznarazoun ou Aznarzoun, Arznarzun.

En admettant la troisième variante *Aznarzoun*, ce serait la nation d'Arzoun, les peuples habitant auprès d'Arzen, la moderne Erzroum.

5. Baghasidj, ou plutôt Balasidj; ce peuple, mentionné par Fauste de Byzance, est évidemment caucasien, mais inconnu d'ailleurs.
6. Chtchibk; étaient-ils situés sur la Chtor, l'un des affluents gauches du haut Alazan?
7. Cordik, Cordouk, Codrik, Cordrik. Carduques; peuple de la Corduène, le *Courdiatan* actuel.
8. Das; cette variante remarquable est fournie par deux manuscrits d'Elisé, p. 9, en remplacement du nom des Goudk ou Gouthk (v. ce mot); elle reparait p. 42, avec les formes *Basan*, *Dass* et *Arhasan*. Peut-être l'auteur veut-il indiquer les Thouch, au N. du Cakhet.
9. Djighbk, ou plutôt Djilbk; ce nom paraît avoir une grande analogie avec celui de Djighbiz, bourg de l'Oseth, dans le canton de Thagaour; Wakhoucht, Descr. de la Gé. p. 441. Ce sont probablement les *Sylri*, *Sylrasi* ou *Sylbasi* de Plin.
10. Dzodk, et par une erreur évidente (p. 111), Dzepik. Il me paraît que c'est l'équivalent du nom Takhaot, dans le Mthivuleth géorgien; toutefois je ne prétends pas que le peuple ainsi nommé, et dont M. S. - Martin (Mém. I, 235) ne peut fixer la position, demeurait précisément en ce lieu. Ce doivent être les *Sodri* mentionnés par Plin (l. VI, ch. 10), au voisinage de l'Albanie.
11. Egersouank, est évidemment un nom composé de deux: *Eger* ou Mingréliens, *Souank* ou Souanes.
12. Goud ou Gouth, Gath; je crois que ce sont les Goudamaqars, vivant à l'E. de l'Aragwi. La variante *Das*, ci-dessus alléguée, se rapporte, par la position des Thouch, à cette détermination.
13. Gau, Kav.
14. Gghovank, Gghavor, ou plutôt Gghovar. Ce nom n'est pas sans analogie avec celui de Glala, situé vers les sources du Rhion, en Iméreth; ou avec Gghighwi, nom d'une peuplade au N. du Cakhet, les *Ghalgha* de nos jours.

re, ce qui dura 6 années, jusqu'à ce qu'en 450, il fut entièrement vainqueur et rentra dans ses états<sup>1)</sup>. L'année suivante il marcha contre un pays qu'Elisé nomme Italacan,

15. Gougark. Province arménienne, formant le bassin de la Ktzia.
16. Hedjmatac; chez le P. Garabed, Hedgadaq, par une faute typographique. Ce nom a beaucoup de ressemblance avec celui des Dchachmatag, mentionnés dans les Annales géorgiennes, p. 265, concurrentement avec les Sanigs ou Tzannes de la Lazique.
17. Ijmakh.
18. Khaghtik, ou plutôt Khaltik, habitants de la Chaldée arménienne, au voisinage de Trébisonde.
19. Khrsan ou Khorasparan.
20. Lphnik. Je ne doute pas que ce ne soit le pays situé sur la Lopotis-Tsqal, affluent gauche du haut Alazan; que ce peuple ne soit celui des *Liphinnii*, *Lubieni*, mentionné par Pline, l. VI, ch. 10. Aux inductions recueillies par M. S.-Martin (Hist. du B.-Emp. nouv. éd. t. VI, p. 268, n. 2) je joindrai un renseignement tiré de Mosé Caghancantovatsi, historien arménien inédit, du Xe siècle, au Musée asiatique. Cet auteur l. II, ch. 39, raconte le voyage d'un évêque arménien, qui, parti de la ville de Phirouz - Cayat (ou Barda), et ayant traversé le Kour, arriva en 12 jours de marche au pays des Lophnatsik. Il y avait dans ce pays, suivant Elisé, p. 62, une rivière nommée Lophnas, Lobnas ou Lbnas, notre Lopotis - Tsqal, sur laquelle fut livré, en 450, un combat entre les Perses et le général Vardan Mamiconien; Vourc, frère du roi des Lphnik, y perdit la vie. J'ajoute qu'il y a dans le canton de Thianeth, en Cakheth, un village nommé *Laphan*; Descr. de la Gé. p. 481.
21. Phask, chez le P. Garabed, Paskhen.
22. Phoskh, Phokh; chez le P. Garabed, Poskhen. Ce nom qui me paraît identique avec le précédent, est évidemment le même que celui des Phkhaïk, qui, dans la Chron. arménienne, remplace le nom géorgien des Phkhoëli; v. Traduction des Annales géorgiennes, p. 126 et notes. C'est l'ancien nom des Phchaws, dont le pays est bien connu. Le P. Garabed a mal-à-propos ajouté à la fin la lettre *n* qui, dans l'arménien, n'est qu'un suffixe de la 3e personne, et la lettre *e* muet pour adoucir la prononciation.
23. Phioukonan, Philkainan, Phioukován; Pikonan.
24. Thavaspar, Thavasparan, Thosparan. Si ce n'est pas une altération du nom bien connu, *Tabarséran*, partie méridionale du Daghistan, on peut y voir la réunion des mots *Tao* et *Sper*; ce serait donc le nom des peuplades vivant dans ces contrées.
25. Tmorik; je ne sais pourquoi le P. Garabed les assimile aux Lazes; en tout cas, je ne vois rien de mieux à y substituer. Il est si difficile de fixer la position de cette peuplade que le P. Garabed, dans sa carte, la place dans la province de Mock, sous le nom de Démorik, et M. Levailant, sur celle qui accompagne sa traduction de Moïse de Khoren, dans la province de Gordjaïk.
26. Vat. Vad.

Dans la description de la Sarmatie par le géographe Moïse de Khoren (Ed. S.-Martin, Mém. t. II, p. 356), on trouve quelques-uns des peuples précédemment énumérés: les Aghovank, les Tzkhavatk, les Goudamacark, les Phonkhk, Thavasparoïk, Hedjmatack, Ijmack, Phaskhk, Phikoqak, les Thouchk. La plupart sont restés inconnus aux précédents éditeurs comme à nous.

<sup>1)</sup> Comme je n'écris point l'histoire de la Perse, je laisse indécise la question du lieu qui fut le théâtre de ces six années de combat, et qui n'est pas précisé par nos auteurs arméniens. M. S.-Martin croit

du côté de Balkh, et y fit massacrer par ses propres troupes une partie des cavaliers géorgiens, arméniens et alains, professant le christianisme, qui combattaient sous ses drapeaux. D'autres périrent encore par ses ordres, après avoir refusé d'embrasser la religion du feu <sup>1)</sup>; enfin le monarque persan n'épargna aux chrétiens aucun genre de vexations pour les attirer au magisme.

Sans entrer dans le détail de toutes ces persécutions, où les Géorgiens ne jouent qu'un rôle accessoire, je me contenterai de dire qu'en 450 Veh-Mir-Nerseh, le premier ministre d'Iezdédjerd, adressa aux Arméniens un manifeste, contenant l'exposé des dogmes fondamentaux du magisme, auquel répondirent dix-huit évêques, rassemblés en concile à Artachat. Parmi ceux-ci se trouvait Tadjat, évêque arménien de la province de Taïk, ce qui fait voir que ce pays n'était pas alors soumis à l'autorité des rois géorgiens: aussi n'entre-t-il pas dans le nombre de ceux où les Annales géorgiennes, p. 122, disent que le roi Wakhtang - Gourg - Aslan fonda des évêchés <sup>2)</sup>. Iezdédjerd, irrité de la réponse qui lui fut faite par le clergé et par les grands, manda alors près de lui les principaux des trois nations chrétiennes d'Arménie, de Géorgie et d'Albanie, qui arrivèrent en Perse le samedi de la semaine sainte. <sup>3)</sup>

Dans la liste donnée par Lazar de Pharbe, des seigneurs mandés par Iezdédjerd, on trouve le bdechkh Achoucha, qui vint de Géorgie. La Vie des saints arméniens <sup>4)</sup>, qui le qualifie plus exactement bdechkh de Gougark, mentionne en outre « Vazgen, gendre du généralissime arménien Vardan Mamiconien, roi de Géorgie <sup>5)</sup>, » ou « grand bdechkh de Géorgie <sup>6)</sup>, roi de Mtzkhétha <sup>6)</sup>. Les deux auteurs arméniens qui me fournissent le fonds de ce récit savaient trop bien qui était alors roi de Géorgie, pour donner de tels titres à un personnage à qui ils ne conviennent pas. Nommément Lazar de Pharbe, qui nous

que ce fut au N. et à l'O. de la mer Caspienne, le P. Garabed pense que ce fut contre le pays des Huns Kouchank ou Hephthalites, à l'E. et au S. de la même mer. Cette dernière opinion me paraît plus conforme au texte d'Elisé (p. 9); toutefois il me semble probable que durant un si long intervalle Iezdédjerd put aussi pousser la guerre dans le N., afin d'affaiblir des deux côtés ses ennemis. Le P. Garabed a le très grand tort, chaque fois qu'il parle des Kouchank, d'écrire le nom de leur pays *Couchans*, pour en dériver plus facilement celui de *Kouch-Huns*, i. e. les Huns *Kouch*, qui paraît sur la carte jointe à sa traduction. La vraie forme du mot arménien est *Kouchank*, et rien n'empêche d'y joindre le nom de *Huns*, soit en tête, soit à la fin. A la p. 20 et dans le N. 17, il parle de la province d'Idalagan, nommée par Elisé, comme d'un pays inconnu. Or il est facile d'y reconnaître le nom même des Hephthalites ou Hephthalites, les Huns habitant l'E. de la mer Caspienne, jusqu'à la mer de l'Inde; Mém. de S.-Martin, t. II, p. 372, et n. 95.

<sup>1)</sup> Elisé, p. 15.

<sup>2)</sup> Elisé, p. 22; Lazar de Pharbe, p. 74.

<sup>3)</sup> Elisé, p. 34; Lazar de Pharbe, p. 80.

<sup>4)</sup> Vie des SS. en arménien, Venise, 1810 — '14, t. II, p. 297.

<sup>5)</sup> Ibid. p. 287, 297.

<sup>6)</sup> Ibid. t. IV, p. 63.

racontera plus bas les actions du roi Wakhtang, se serait bien gardé de nommer roi de Mtzkhétha ou de Géorgie un personnage tel que Vazgen<sup>1)</sup>. Au reste, ces divers textes nous aident à comprendre ce que veulent dire Elisé et Lazar en mentionnant continuellement, comme ils le font, la Géorgie, concurremment avec l'Arménie et l'Albanie. Si le bdechkh Achoucha exerçait son commandement dans la province de Gougark, c'était un Arménien, comme le prouve subsidiairement son titre de bdechkh, répondant à l'*éristhaw* géorgien. La province de Gougark n'était donc pas géorgienne alors; elle avait sans doute été conquise par les Arméniens ou par les Perses, sans que l'histoire fasse mention d'aucune guerre qui ait eu un tel résultat. D'ailleurs les Annales géorgiennes nous ont appris qu'au plus tôt en 475, Wakhtang nomma des évêques géorgiens à Bolnis et à Agarac, dans le territoire de Khounan, ce qui prouve qu'alors il s'était remis en possession de cette partie de ses domaines héréditaires. Quoi qu'il en soit de cette observation, il ressort du fait qui l'a provoquée, qu'Achoucha, celui que Lazar de Pharbe dit être allé de Géorgie en Perse, en 451, était bdechkh de Gougark, et que conséquemment il n'était pas Géorgien lui-même, mais que la province de Gougark portait, quand elle appartenait aux Arméniens, le nom de Géorgie.

Si, jusqu'à présent, on peut s'expliquer la présence d'un bdechkh arménien dans une province qui passait fréquemment de main en main, en sera-t-il de même des titres attribués à Vazgen? Ce grand bdechkh, ce roi de Géorgie, ce roi de Mtzkhétha, pouvait-il exister en 451, à l'époque où Wakhtang - Gourgaslan était assis, à Mtzkhétha même, sur le trône de ses ancêtres? Sans doute il ne faut pas prendre au pied de la lettre l'assertion d'un légendaire, mais pourtant on ne doit pas rejeter le fait parce qu'il est inexplicable; car certaines circonstances de la vie de Vazgen et de son épouse, la reine Chouchanic ou Vardanouhi, nous prouveront plus tard que tout, dans cette légende, ne peut être imaginaire.

La contrée située au S. du Kour, formant le bassin de la Khram ou Ktziâ, avec ses principaux affluents, depuis la Berdoudj, jusques et y compris l'Algeth, était un terrain continuellement en litige entre les Arméniens et les Géorgiens. Ceux-ci le revendiquent par une ancienne tradition, qui en fait l'apanage de Gatchios et de Gardabanos, fils de leur patriarche Karthlos. Au moment où Valarsace, premier roi arsacide d'Arménie, organisait l'administration de ses états, cent cinquante ans avant J. - C., le même territoire, sous le nom de Gougark, forma une des quinze provinces de l'Arménie: c'était sous le règne de Mirwan Ier, roi Nébrotlide géorgien. Mais un siècle et demi au-

<sup>1)</sup> Je ne sais pourquoi M. S.-Martin a toujours lu ce nom *Vazten*. *Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 324. et *Hist. du Bas - Emp.* t. VI, p. 280 et *passim*. Il est impossible que dans tous les cas et dans tout le cours d'un long ouvrage on confonde ensemble le *q* et le *q̄* arménien. Ce qui est certain, c'est que les auteurs géorgiens nomment toujours ce personnage *Wasken*: ce qui ne permet point de douter que son nom arménien ne fût *վազգէն* et non *վազդէն*.

Addit. et écl.

paravant, le roi Pharnawaz avait divisé ce même pays en deux éristhawats, ceux de Samchwildé et de Khounan : il lui appartenait donc alors, sans qu'on sache comment ses successeurs en avaient été privés, si ce n'est que le roi Saourmag l'avait donné en don à sa fille, mariée à un seigneur persan<sup>1)</sup>. Après diverses vicissitudes, qu'il est difficile de constater, il retomba sous la domination du roi Mirian, dont le fils, Bakar Ier, en fit l'apanage de sa soeur, mariée à Phéroz<sup>2)</sup> ; enfin il retomba, comme je l'ai dit plus haut, sous la domination de Wakhtang - Gourgassan, mais après l'époque où nous nous trouvons, et fut administré aussi par deux éristhaws<sup>3)</sup> ; il est probable que cela arriva lors des différends qui s'élevèrent entre le roi de Géorgie et le bdechkh Vazgen, qui ne tarderont pas à être racontés. Quand la contrée au S. du Kour appartenait aux Arméniens, ils la nommaient Gougark ou Géorgie ; lorsqu'elle redevenait géorgienne, on la nommait Somkheth ou Arménie : c'est le nom qu'elle porta presque exclusivement depuis le XIIIe siècle, sous David-le-Réparateur, jusqu'à la fin du royaume de Géorgie.<sup>4)</sup>

Achoucha et Vazgen s'étant rendus en Perse avec les autres seigneurs arméniens, Iezédjerd les engagea tous à embrasser le magisme. La plupart y consentirent, en apparence, après s'être engagés devant Dieu à rentrer dans le sein de la religion chrétienne, aussitôt que par leur feinte apostasie ils auraient réussi à obtenir la liberté de revenir dans leur patrie : genre de composition avec sa conscience, qui devint très ordinaire en Géorgie et en Arménie, sous la domination musulmane. A ce prix les otages purent retourner chez eux, à l'exception d'Achoucha<sup>5)</sup> et de Vazgen ; mais pendant que le roi de Perse faisait une nouvelle expédition contre les Kouchank, l'Arménie entière, revenue, avec ses princes, à la religion chrétienne, se soulevait contre lui, et réclamait l'assistance de l'empereur Théodose-le-Jeune, qui mourut sur ces entrefaites<sup>6)</sup>. Marcien refusa.

A ces nouvelles le gouverneur persan du passage de Djor, au N. de Derbend, marcha contre l'Albanie, la traversa tout entière et franchit le Kour vis-à-vis de la ville

<sup>1)</sup> Ann. gé. p. 16.

<sup>2)</sup> Ann. géorg. p. 78.

<sup>3)</sup> Annales géorgiennes, p. 114.

<sup>4)</sup> La province de Gougark était bien certainement une partie de la Géorgie arménienne, souvent gouvernée par des bdechkh arméniens, mais rien n'empêche de croire que la portion de l'Outi, ou le Qarabagh actuel, qui souvent a appartenu aux rois géorgiens, ne fût aussi comprise sous cette dénomination. En effet, l'Annaliste géorgien raconte, p. 134, que Wasken était éristhaw de Ran et de Mowacan, provinces qui forment le Qarabagh actuel : donc l'éristhawat de Vazgen, que les Arméniens nomment Géorgie, était formé de ces contrées.

<sup>5)</sup> Elisé, p. 41 ; Lazar, p. 93 ; Vie des SS., t. II, p. 297 ; Hist. du Bas-Emp. t. VI, p. 280 ; Tchamitch, t. II, p. 40.

<sup>6)</sup> 28 juillet 450.

de Khaghkbagh <sup>1)</sup> ; mais il fut battu par les Arméniens , sous la conduite de Vardan <sup>2)</sup> . Dans sa fuite il arriva sur la rivière de Lopnas ; Vourc , frère du roi des Lphnik , qui tenait le parti des Perses , périt dans un second engagement , qui eut lieu près de cette rivière <sup>3)</sup> . Alors Vardan appela à son secours les Huns habitant au N. O. de la mer Caspienne , car la prise du fort bâti en ces lieux par Iezdégard le rendait maître du passage de Djor : ce fort fut confié à la garde d'un certain Vardan , de la race royale d'Aghovanie . Les Huns embrassèrent la cause des chrétiens .

Ce fut durant l'hiver de l'an 450 que le roi de Perse , d'ailleurs vaincu par les Kouchank , apprit la défaite de ses soldats en Arménie : il résolut donc , pour le moment , de laisser respirer les chrétiens . Mais quand il sut que Marcien avait refusé de les secourir , il reprit courage et envoya contre eux une nouvelle armée , qui , dans une grande bataille , livrée le samedi avant la Pentecôte de l'an 451 , défit complètement les Arméniens et , par la mort de Vardan , leur ôta désormais tout espoir . <sup>4)</sup>

Après cette victoire , le roi de Perse manda pour la troisième fois la noblesse et le clergé du pays , pour aviser aux moyens de rétablir la paix ; mais la plupart des ecclésiastiques furent mis à mort le 31 juillet 454 <sup>5)</sup> , dans une plaine aux environs de la ville de Niouchapouh au pays d'Apar , dans le Khorasan : c'est le massacre des saints Léontians , du nom d'un certain prêtre Ghévond , qui se distingua entre tous par sa fermeté .

<sup>1)</sup> Cette ville , dit Elisé , p. 62 , était la résidence d'hiver des rois d'Albanie , et située à la limite de la Géorgie , Մերձ Դի սահմանս վրայ հանդէսի խաղխաղ քաղաքի .

Cf. Lazar , p. 110 ; Hist. des Aghovans , *ubi sup.*

<sup>2)</sup> A la tête d'une des trois armées équipées par les Arméniens , Vardan traversa la Géorgie et marcha contre Merséboukht , commandant persan de Tchogh (Derbend) , qui ravageait le pays des Aghovans ; celui-ci fut vaincu à la frontière de Géorgie : Hist. des Aghovans , par Mosé Caghancantovatsi , au Mus. as. p. 49 , sq.

<sup>3)</sup> M. S. - Martin , dans l'Hist. du Bas - Emp. t. VI , p. 290 , ne parle que du combat sur la Lopnas , qui pourtant ne fut que la conséquence de celui livré sur le Kour ; mais à dire vrai rien n'indique si les deux affaires eurent lieu le même jour ou à quelques jours de distance . D'autre part , Mosé Caghancantovatsi , Hist. des Aghovans , p. 50 , parle aussi de Vourc et de la résistance que firent les nobles du roi Baghsacan ; il ajoute , p. 51 , que les ennemis se dispersèrent dans les fortes montagnes de Caspic , i. e. du Caucase , au voisinage de la mer Caspienne . Baghsacan est - il un nom d'homme ou celui d'un pays ? cela me paraît douteux , puisqu'il y avait un évêque aghovan à Baghsacan , dans la première moitié du VIe siècle ; Hist. des Aghovans , p. 54 .

<sup>4)</sup> Suivant Asolic , l. II , c. 2 , ce combat eut lieu dans la plaine d'Avéraïr , dans le canton d'Artaz , province de Vaspouracan . Mosé Caghancantovatsi , Hist. des Aghovans , M-it arm. du Mus. asiat. p. 48 , dit que les saints Vardanans , au nombre de 1266 , hommes d'élite , périrent à Mazirk Դի Մաղիրս , 120 ans avant le commencement de l'ère arménienne : il y a dans cette indication 20 ans de trop .

<sup>5)</sup> Elisé , ch. VIII ; Lazar , p. 151 — 178 ; Asolic , l. II , ch. 2 , dit que ce fut le dimanche 26 du mois de hrotits ou juillet , deux ans après la mort de Vardan , en la 15e année de Iezdédgerd , en la 3e de l'impie Marcien .

Un certain Vasac, prince de Siounie, qui avait précédemment gouverné la Géorgie<sup>1)</sup> au nom du roi de Perse, avait, quoique apostat, péri le premier, parce qu'il fut convaincu de malversations dans la gestion des affaires. De ceux qui furent épargnés les uns obtinrent la liberté, mais la plus grande partie ne purent rentrer en Arménie qu'en 464<sup>2)</sup> sous le règne de Péroz. Vazgen, l'un de ceux qui revinrent, avait abandonné la religion chrétienne et persévéra dans son apostasie. Il voulut contraindre sa femme à suivre son exemple, et la maltraita tellement qu'elle succomba et mourut en 458, par conséquent dans la première année d'Ormizdas, successeur immédiat d'Iezdédjerd. Les Arméniens et les Géorgiens honorent cette princesse comme une martyre<sup>3)</sup>. Lazar de Pharbe, p. 105.

<sup>1)</sup> Elisé, p. 116.

<sup>2)</sup> Id. p. 172.

<sup>3)</sup> Les actes de la sainte reine Chouchanic se lisent dans le martyrologe arménien imprimé à Venise en 12 vol. t. IV, p. 63, sous la date du 25 décembre; dans les Vies des saints géorgiens, M-it du Musée asiat. 17 octobre, et dans les Eloges des saints ou Martyrica du patriarche Antoni Ier, Discours 4e. Le calendrier géorgien de Tiflis, pour 1840 et 1841, indique sa fête le 28 août. Les actes arméniens sont extrêmement courts, ils n'occupent que cinq pages. Ils nous apprennent que la sainte était de la province de Taron, fille aînée de Dkhtic ou Dkhtric et du généralissime Vardan Mamiconien, fils de Sahacanouch, fille du patriarche Sahac - le - Grand. Son mari Vazgen était grand bdechkh d'Ibérie, roi de Mtzkhéthà. Comme elle refusa d'imiter l'apostasie de ce personnage, celui-ci la battit un jour d'une manière si inhumaine, qu'elle fut relevée à moitié morte, par son beau-frère Dchodchic: c'était la 7e année des tourments qu'elle endurait, et elle en mourut peu après, en 458, âgée d'environ 45 ans. On la nommait encore Vardanouhi ou Vardouhi, du nom de son père, et familièrement Chouchan ou Chouchanic, à cause de sa beauté. Quelque temps avant de mourir, voyant la profanation des églises en Géorgie, elle fit enlever de Mtzkhéthà, par un moine nommé André, la croix miraculeuse de Se. Nino, qui fut d'abord portée dans le Taron, au couvent des Apôtres dit Ghazarou-Vank, d'où était ce moine; puis au pays de Sper, où elle resta longtemps cachée, à cause des troubles du pays; puis au fort de Capoit, de là dans un couvent du pays de Vanand, qui en fut nommé Khatchi - Vank (couvent de la Croix). Lorsque le patriarche arménien Nersès III était réfugié dans la Taïk, en 649 — 661, on l'apporta de Dpravank, montagne du canton de Chirac, à Aghthamar; elle était alors connue sous le nom de Croix de Djonik, et fut enlevée secrètement par un certain Sargis, de la famille du même Djonik. Entre autres miracles, elle guérit de la lèpre, dit l'historien Vardan (p. 56), l'épouse de Démétré, roi de Géorgie, sans doute ce frère de Stéphanos Ier dont les Annales racontent la maladie, p. 139, sans parler de sa guérison, ou l'un de ces couropalates dont la généalogie, si embrouillée, se verra dans l'histoire des Bagratides. Pour cette raison, ajoute Vardan, elle fut reprise aux Arméniens: elle avait été bénite, suivant ce même auteur, par S. Mesrob ou par Barsegh-Djon, célèbre vartabied arménien, vivant au VIIe siècle de notre ère. Enfin elle fut portée à Cars, puis à Ani, en l'année 1198, sous les patriarches Grigor Vcaïaser et Barsegh (Vardan, p. 88), elle disparut lors de la prise d'Ani par le général mongol Tcharmaghan, en 1239. V. le Martyrologe armén. 30 mars, t. IV, p. 66. Quant à la fête de Se. Chouchanic, l'éditeur de l'ouvrage précité remarque que le *Djachots*, livre de liturgie, la place le 17 du mois de kaghots, répondant au 25 décembre du calendrier fixe arménien, jour de la mort de Se. Chouchanic; une autre autorité la place quatre jours plus tard. V. Tchamitch, Hist. d'Arm. t. II, p. 549.

et Tchamitch, t. II, p. 161, racontent que Wakhtang, roi d'Ibérie, vengea plus tard la mort de Se. Chouchanic, en déclarant la guerre à Vazgen, qu'il fit périr dans un combat, en la 15<sup>e</sup> année de Péroz<sup>1)</sup>, c'est-à-dire, suivant la chronologie de M. Saint-Martin, en 476; le P. Tchamitch place ce fait en 481: « un certain Vakhthanc, dit-il, était alors devenu roi d'Ibérie. » Quant aux Annales géorgiennes, elles reculent cet événement jusque sous le règne de Bacour III<sup>2)</sup>, ainsi qu'on le verra plus bas. Le patriarche Antoni a adopté cette date, évidemment fautive, car il me semble que l'historien contemporain Lazar de Pharbe mérite plus de croyance.

Reprenons maintenant le récit des faits. A la persécution et aux combats succéda pour l'Arménie une ère de tolérance, durant laquelle toutefois beaucoup d'Arméniens embrassèrent le culte du feu. Bientôt Péroz entreprit une nouvelle expédition contre les Huns Hephthalites. Ayant appris sur ces entrefaites la révolte de Wakhtang, roi de Géorgie<sup>3)</sup>, qui venait de faire mourir Vazgen, il ordonna aux Arméniens de marcher contre

L'acte d'autorité que fit cette sainte en enlevant la croix de Se. Nino et d'autres reliques de Mtzkhétha, ainsi que le titre de reine que lui reconnaissent les Géorgiens, justifie en quelque sorte les qualifications données à son mari par le légendaire arménien, mais sans nous donner le moyen d'expliquer les faits.

Quant à la narration de la vie de Se. Chouchanic en géorgien, elle est infiniment plus développée que la précédente: elle occupe dans mon M-it 20 pages in-f., et semble avoir été écrite par le père spirituel de la sainte, nommé Jacob par le patriarche Antoni. Il parle à la première personne, comme ayant été témoin oculaire; sa narration ne contient aucun fait historique nouveau, mais elle abonde en discours et en réflexions pieuses. Vasken, y est-il dit, était un patiachkh, fils d'Archoura, et alla en Perse dans la huitième année d'un roi de ce pays, qui n'est pas nommé. Là Vasken renonça au christianisme et demanda une femme du sang royal, qui lui fut accordée. Rentrant dans la Géorgie, par le Héreth, il manda ses aznaours et sa première femme, qui était alors au village de Tsourtav. Elle avait trois fils et une fille, que leur père força d'embrasser la religion du feu. L'évêque de sa maison se nommait Aphotz ou Phot, dans l'ouvrage d'Antoni, Aphot. Djodjic, beau-frère de Se. Sousanna, était le seul qui prit sa défense, qui lui porta des consolations, avec les évêques Samouel et Ioané. Enfin elle fut jetée prisonnière dans une forteresse, lorsque son mari revenait d'une expédition contre les Grecs (Antoni dit: « contre une certaine nation »), et rendit son âme à Dieu après sept années de souffrances. L'historien récapitule ainsi les époques de son martyre: « Le commencement des maux de Se. Chouchanic eut lieu le mercredi, 8 du mois d'apani (janvier); elle fut battue pour la seconde fois le 19 du mois de vardoba (mai), et mourut le 17 d'octobre, jour des saints martyrs Cozman et Damiané. Nous fixâmes sa fête au jeudi. » L'éloge de la sainte, par Antoni, ne renferme pas d'autres circonstances; le même auteur la mentionne dans les stances 530 — 533 du Tsqobil-Sitqouaoba. Le vrai nom de l'évêque de Tsourtav, au temps de Se. Chouchanic, se trouve le premier dans une liste dressée vers l'an 594, où on lit: *Aphots*, Garhnic, Sahac, Eghia, Hacob, Hovhan, Stéphanos, Esai, Sanouel (sic), Stéphanos, Hovhannès etc. . . ; v. Oukhthanès, Hist. d'Arménie, M-it du Mus. asiat. I. II, ch. 48.

<sup>1)</sup> Lazar de Pharbe, p. 205.

<sup>2)</sup> Ann. p. 134.

<sup>3)</sup> M. S. - Martin, qui prend à la lettre le titre de roi d'Ibérie donné par les Arméniens à Vazgen ou

loi. Ceux-ci, commandés alors par Vahan Mammiconien, neveu du généralissime Vardan ci-dessus mentionné, se décidèrent à faire cause commune avec leurs coreligionnaires. Vahan hésita longtemps à prendre ce parti : d'abord il avait fait profession du magisme, et bien qu'il fût très disposé à rentrer dans le giron de la foi, il craignait de plonger dans de nouveaux malheurs sa nation, dépourvue qu'elle était d'alliés puissants; la perfidie des Grecs d'une part, de l'autre, la faiblesse des Géorgiens qui pouvaient à-peine fournir quelque cavalerie, et l'incertitude du secours des Huns, promis par le brave roi Wakhtang, tout cela l'empêchait d'approuver le projet d'insurrection <sup>1)</sup>. Enfin il se rendit au désir de ses compatriotes, et tous ensemble, réunis dans le canton de Chirac, jurèrent sur l'Évangile de mourir plutôt que de rentrer sous le joug des Perses. Déjà l'Albanie s'était soulevée depuis quelques années, et le roi de ce pays, Vatché, avait arraché à son oncle Péroz la permission de conserver sa foi et ses domaines héréditaires : ainsi la partie était à-peu-près égale entre les chrétiens et les Perses. Vahan remporta une première victoire sous les murs de la forteresse d'Ani, d'où il força à s'enfuir le marzpan Atrvechnasp et le généralissime Veh-Vehnam, après leur avoir enlevé tous leurs bagages; après quoi il vint à Dovin, assiégea Artachat, où les ennemis s'étaient retirés, et les obligea encore à passer dans l'Atrpatacan. Enfin, dans une troisième rencontre, auprès du village d'Acorhi, sept mille Persans furent taillés en pièces par 300 Arméniens, et le marzpan ennemi resta sur la place <sup>2)</sup> : tout cela se passait en 481. Enhardis par ces succès, les Arméniens sommèrent le roi de Géorgie de tenir sa parole, en se joignant à eux et en leur envoyant le renfort de Huns qu'il avait promis. Le roi, on ne sait par quel motif, commença par traîner la négociation en longueur, puis il envoya 400 Huns, qu'il rappela aussitôt qu'ils eurent passé un mois dans leurs quartiers d'hiver, en sorte que les Arméniens se trouvèrent réduits à leurs seules forces <sup>3)</sup>; pourtant ils triomphèrent encore auprès du village de Nerseh-Apat, dans le canton d'Artaz.

Après leur victoire ils étaient allés prendre quelque repos dans le canton de Dzagh-cotn, près des eaux thermales de Varchac, aux environs des sources de l'Euphrate, quand le roi Wakhtang les envoya prier de quitter cette position. Une armée persane avait pénétré, disait-il, en Géorgie, et l'avait forcé de se réfugier vers les montagnes de l'Arménie, où il attendait l'armée chrétienne; du reste il avait mandé les Huns, et ne voulait point commencer les hostilités sans eux; son intention même était de les laisser seuls en venir aux mains avec les Perses, car il en avait mandé un très grand nombre <sup>4)</sup>. Comme

plutôt Vazgen, dit, je ne sais d'après quelle autorité, que Wakhtang était *parent* de ce dernier, et taxe d'erreur les Annales géorgiennes, qui racontent autrement les faits du règne de Wakhtang. V. Hist. du Bas-Emp. t. VII, p. 270, et notes.

<sup>1)</sup> Lazar de Pharbe, p. 205 sqq.

<sup>2)</sup> Id. p. 216.

<sup>3)</sup> Lazar, p. 220; Lebeau, t. VII, p. 280.

<sup>4)</sup> Lazar, p. 230.

on était lié par des serments envers le roi, on résolut d'aller à son secours. Les Arméniens vinrent donc camper dans le canton de Cangark, portion de la province de Gougarène au S. du Kour. Là le roi leur annonça, sous deux ou trois jours l'arrivée des Huns auxiliaires. Huit jours s'étant passés sans qu'ils parussent, Wakhtang informa ses alliés que le général persan Mihran s'était retiré vers les montagnes de l'Albanie. Il envoya également des éclaireurs de son armée, avec ordre d'allumer des feux sur les montagnes et d'y placer en certains endroits des troncs d'arbres, habillés et armés comme des soldats, pour faire croire à l'arrivée de ses renforts. Cependant il faisait dire que les Huns ne viendraient pas tant que les Arméniens ne descendraient pas dans la plaine, et n'auraient pas fait une démonstration décisive contre les Perses. Cependant, ajoutait-il, si les Huns ne viennent pas, l'Ibérie sera infailliblement ravagée. Malgré leur défiance et leurs tristes pressentiments, les Arméniens se laissèrent persuader de descendre dans la plaine de Djarman<sup>1)</sup>. Ces manoeuvres du roi de Géorgie firent croire qu'il était secrètement allié des Perses, et qu'il voulait plutôt perdre les Arméniens que sauver son pays, d'où les ennemis, comme on l'a vu, s'étaient déjà retirés. A peine les chrétiens étaient-ils depuis quatre jours dans la position indiquée, le général persan Mihran vint camper entre eux et le Kour, ce qui les obligea de se retirer plus loin. Malgré la défection d'une partie de ses troupes, Vahan présenta la bataille à l'ennemi. Wakhtang et les siens furent placés à l'aile gauche; mais pendant que l'aile droite et le centre, commandés par les princes Camsaracans, faisaient des prodiges de valeur, les Ibériens et les Arméniens qui étaient dans leurs rangs prirent la fuite, en criant: « Sauve qui peut! » La bataille fut perdue, et Vahan se retira dans la Taïk<sup>2)</sup>: c'était au printemps de l'an 482. Comme pour relever le courage des Arméniens, Wakhtang fit répandre par des sorciers et devins la nouvelle que le marzpan Sahac, Bagratide, et le général Vasac Mamiconien, frère de Vahan, n'avaient pas été tués dans la bataille. La fable s'accrédita parmi les troupes, les femmes surtout la propagèrent; mais Vahan, quoique malheureusement trop certain de la mort de ces deux personnages, envoya une partie de ses troupes en Géorgie, pour s'assurer si réellement Vasac et Sahac s'y trouvaient: pendant ce temps-là un autre général persan, Zarhmihir-Hazaravoukht, attaqua ceux des Arméniens restés à Dovin avec Vahan, et les défait si complètement que ce général put à-peine échapper. C'était au commencement de l'année 483.<sup>3)</sup>

<sup>1)</sup> Ce lieu est inconnu; Stéfannos Orbélian qui le mentionne ch. XVIII de l'Histoire de Siounie, dit seulement qu'il était sur le bord du fleuve Goub, lisez *Gour* ou *Kour*. V. *Bullet. scientif.* t. IX, p. 255; Lazar, p. 231. Je crois que la forme arménienne est une altération de *Gardman*, provenant du géorgien *Gardaban*; car le théâtre du combat se trouvait dans ce district.

<sup>2)</sup> V. aussi pour ces faits Vardan, p. 45, mais très en abrégé.

<sup>3)</sup> Lazar, p. 251; Lebeau t. VII, p. 287.

Mécontent de la conduite ambiguë de Wahhtang, Péroz, qui allait entreprendre une nouvelle campagne contre les Huns, en Hyrcanie, envoya Hazaravoukht du côté de l'Albanie, avec ordre de prendre en passant, de tuer ou de chasser le roi géorgien. Le général persan fit tout ce qu'il put pour attirer ce dernier, mais il se tint sur ses gardes et, se voyant même abandonné par une partie de ses auxiliaires arméniens, qui passèrent aux Perses, alla vers la Mingrélie<sup>1)</sup>. Hazaravoukht quitta alors la Géorgie, et le roi de Perse fut trop occupé d'ailleurs pour donner suite, de ce côté, à ses premiers projets. La soumission de l'Arménie sous Vagharch, successeur de Péroz, entraîna celle de l'Ibérie et de l'Albanie.<sup>2)</sup>

Jetons maintenant un coup - d'oeil sur l'ensemble de ces faits, pour voir si la chronologie en est conforme à celle de l'auteur géorgien. A quelle époque Wakhtang fit-il périr l'apostat Vazgen, meurtrier de la reine Chouchanic; quand les généraux persans Mihran et Zarhmihir eurent-ils ordre d'entrer en Géorgie; enfin quand le roi Wakhtang, suivant le dire des Annales, put-il accompagner Péroz dans l'Inde? Voilà les points capitaux qui doivent être éclaircis. Suivant les Arméniens, ainsi qu'on l'a vu plus haut, Se. Chouchanic mourut en 458, et Vazgen fut tué en la 15<sup>e</sup> année du règne de Péroz, donc vers 472 ou 475, si l'on tient compte du règne si court d'Ormouzd. Or, à cette époque, l'histoire géorgienne dit que Wakhtang était au pays des Huns avec Péroz, déjà depuis sept ans. Les Arméniens ajoutent que Mihran livra bataille à Vahan et à Wakhtang en 481, et que Zarhmihir fut envoyé en Géorgie en 483, lorsque Péroz accomplissait contre les Huns sa dernière campagne, celle où il mourut. On a pu voir dans l'Histoire de Géorgie, p. 189, note 12, que la chronologie des dernières expéditions de Péroz au pays des Huns n'est pas connue, et que les Géorgiens ne parlent point de la mort de ce prince, quoiqu'ils donnent à - peu - près les mêmes détails que les Byzantins sur les autres événements: il sera donc permis de supposer que Wakhtang accompagna Péroz, alors son allié, dans différentes expéditions, entre 466 et 472; qu'à son retour, il se trouva assez fort pour faire acte d'indépendance en punissant le meurtrier de sainte Chouchanic et prenant parti pour les Arméniens, soulevés contre les Perses; qu'enfin les tentatives de Mihran et d'Hazaravoukht contre la Géorgie, dont l'histoire géorgienne ne parle pas, furent la suite de la défection du roi de Géorgie, qui, cela étant, avait bien pu en 482 et 483 jouer à l'égard des chrétiens le rôle, il est vrai peu honorable, dont les historiens arméniens chargent sa mémoire.

---

<sup>1)</sup> Lazar, p. 255.

<sup>2)</sup> On trouvera l'ensemble de ces faits chez Lazar de Pharbe, p. 219 — 278; Lebeau, t. VII, p. 258 — 290.

ADDITION IV.

*Sur le royaume de Lazique.*

L'histoire de la Lazique est intimement liée à celle de l'empire grec et de la Perse, durant plus d'un siècle, 455—560 ; plus tard elle y joue un rôle secondaire et n'y reparaît que par intervalles. Cette histoire, d'un autre côté, se rattache à celle de l'Aphkhalie, tant grecque que géorgienne, et celle-ci ne peut être bien comprise si l'on n'a pas des idées exactes sur l'origine des Bagratides en général, et principalement de ceux qui régnèrent en Géorgie. Ce sont donc trois sujets qu'il convient d'exposer clairement. Nous parlerons d'abord de la Lazique, dont la principale époque s'est accomplie dans les soixante premières années du VI<sup>e</sup> siècle chrétien ; il sera question des Bagratides après le règne de Gouram - Couropalate, et enfin de l'Aphkhalie, lorsque les premiers rois de ce pays paraîtront sur la scène.

Le nom de Lazique, dans le sens grec du mot, étant entièrement inconnu aux auteurs géorgiens, il importe avant tout de savoir ce que les Byzantins entendent par-là et de recueillir leurs données géographiques. Selon ces derniers, la Lazique est un pays situé sur les deux rives d'un fleuve qu'ils font venir tantôt des montagnes de l'Arménie, tantôt du Caucase, et portant à sa source le nom de Boas ou Voas, i. e. le retentissant, vers le milieu de son cours celui de Phase, enfin à son embouchure celui d'Akamphis, i. e. inflexible, et qui se jette dans la mer Noire, soit à l'angle méridional, soit vers le milieu du rivage occidental de cette mer : données contradictoires, tout à-la-fois exactes et fautive, montrant que les Grecs, malgré leurs longues guerres dans ce pays, ne le connaissaient pas sûrement, puisqu'ils ont confondu deux cours d'eau très éloignés l'un de l'autre, le Tchorokh et le Rion ou véritable Phase, et que même ils formaient le cours de ce dernier de portions du Rion, de la Quirila, de la Dziroula et de la Tchkhériméla. Sur la gauche du Phase la Lazique n'avait qu'une journée de profondeur et une seule ville considérable, Pétra, dont le nom latin est caché maintenant par quelque nom national inconnu. Le dernier voyageur qui ait visité ces contrées, M. Dubois de Montpéroux, croit voir les restes de cette fameuse Pétra dans les ruines encore debout d'Oudjénar, dans le Gouria ; mais sur la droite du même fleuve étaient les principales habitations des Lazes, Archéopolis ou Tzikhé-Godji, Kotaïsium ou Kotatisium, la Kouthathis moderne, Rhodopolis ou Wartzikhé, Scanda et Chorapan, ainsi que d'autres localités dont les noms, à-peine altérés, se retrouvent encore sur les cartes de l'Iméreth et de la Mingrélie<sup>1)</sup>. La Lazique grecque se composait donc de l'Iméreth et de la Mingrélie actuelles, au moins depuis le mont Péranga jusqu'à l'Abacha et à la Tékhour, vers

<sup>1)</sup> V. les autorités dans Stritteri, *Memor. populor.* t. IV, p. 3, 43, 45.

Addit. et écl.

le N., et au S. depuis l'Adjara jusqu'à la mer, en descendant jusqu'à Batou, sur la droite et à l'embouchure du Tchorkh, de façon à embrasser tout le Gouria. C'était, au S. du Rion, toute la Taïk des Arméniens, moins la Moschie ou bassin du Kour supérieur.

Le peu que nous savons de ces contrées, par les auteurs géorgiens, c'est que de toute antiquité elles furent l'apanage d'Egros et de Mzkhéthos, ainsi que de leur postérité; qu'elles appartirent au royaume géorgien, sous Pharnawaz, qui y plaça quatre éristhaws; que les Grecs conquirent la Mingrélie, sous Wakhtang-Gorgasal, et la lui rendirent, comme dot de sa seconde femme, fille, à ce qu'on croit, de l'empereur Léon II; que ce roi les laissa en apanage à ses enfants du second lit; que Datchi, son fils et successeur, en enleva une partie à ces derniers, et leur laissa seulement le Djawakheth; enfin que, sous le roi Pharsman V, tandis que la véritable Géorgie était, sous la vassalité de la Perse, la portion de ce pays à l'O. du Kour supérieur reconnaissait la souveraineté des Grecs. C'est dans le temps même où, suivant les Annales géorgiennes, les descendants de Wakhtang avaient dans ces régions le titre de mthawars, ou de gouverneurs féodaux apanagés, que la Lazique devint le théâtre de guerres longues et sanglantes entre les Grecs et les Perses.

Il faut encore remarquer que les Byzantins, pour la même époque, donnent, par abus, le nom d'Ibérie à une portion de territoire qui n'était pas la Géorgie proprement dite, et qui paraît avoir eu des maîtres portant le titre de rois, dont l'histoire de Géorgie ne fait nulle mention. C'était sans doute la province dont Adranutzium ou Artanoudj était la principale ville, et dont, au Xe siècle, Constantin Porphyrogénète fait la description sous le nom d'Ibérie; qui fut donnée à l'empire grec, sous le même nom, par un certain David couropalate, Bagratide, au temps de Basile II, puis sous Constantin Monomaque, et lui fut enlevée par les efforts persévérants des rois géorgiens Bagratides d'Aphkhalie et de Karthli.

Ce que les noms de lieux ont déjà démontré, à savoir que la Lazique se composait de provinces démembrées de la Géorgie, sans qu'on sache l'histoire de ce démembrement, la philologie le prouve surabondamment. En effet les trois dialectes ou patois usités dans le Lazistan de nos jours et dans le Gouria, ne sont que des altérations du mingrélien, qui est lui-même un rejeton de la langue géorgienne, s'il faut s'en tenir aux recherches de Klaproth, confirmées par celles, d'une nature plus positive, du docteur Rosen. C'est, à mon sens, le témoignage palpable, ou d'une parenté entre les races qui habitent ce pays, ou du moins d'une fusion opérée, soit par la conquête, soit par d'intimes et constants rapports, remontant à la plus haute antiquité.<sup>1)</sup>

<sup>1)</sup> Klaproth, dans son *Asia polyglotta*, p. 111, sqq., établit trois dialectes de la langue taïk : celui de Gonia, de Hôpe ou Kraïza et de Trébisonde, dont il donne de nombreux échantillons comparatifs. Hôpe est, je crois, le *Rhoph*, petit bourg et port très fréquenté à l'embouchure de la rivière Abou-Isa, à 21 milles au sud de Gonia, dont parle le P. Minas Djekhhian, dans son *Histoire du Pont*, en armé-

Ces aperçus étant, à ce qu'il me paraît, incontestables, on a lieu de s'étonner du silence des Annales géorgiennes sur l'histoire de peuples faisant partie de la nation de Karthlos, mais ce silence peut s'expliquer d'une manière assez plausible. D'abord les Annales géorgiennes ne sont point une *Histoire*, dans le sens rigoureux du mot, du moins pour les temps anciens; car elles n'ont pas été entièrement composées par des *témoins* oculaires ou par des contemporains: ce sont de simples recueils de traditions, desquels on ne peut exiger la précision si justement admirée dans les écrits des modernes. En second lieu, les Géorgiens n'ont été que très pauvrement renseignés à l'égard des peuples voisins et étrangers, tels que l'étaient pour eux, à cette époque, les habitants de la Lazique, vassaux de l'empereur grec; enfin, s'ils ne donnent pas de détails sur cette contrée, l'ensemble de leur histoire ne contredit du moins en rien les dires des Byzantins et peut très bien se concilier avec eux: il me paraît que cela doit suffire.

Je n'ai pas l'intention d'exposer ici toute l'histoire de la Lazique, que l'on peut trouver déjà amplement racontée, tant dans les auteurs originaux que dans les extraits raisonnés de Stritter, et qui ont été, de la part de M. Dubois de Montpéroux l'objet d'un travail spécial<sup>1</sup>). Je me contenterai d'esquisser les faits chronologiquement, afin d'avoir occasion de constater l'identité des lieux et de fournir quelques notices nouvelles sur les personnages.

Depuis que la Lazique avait été défendue par Dioclétien contre les invasions des peuples du nord, il paraît qu'elle resta en quelque sorte vassale des empereurs grecs, et qu'en d'autres temps elle partagea également le sort de l'Ibérie, ainsi que je l'ai dit au commencement de cette Addition, mais elle eut toujours la haute main sur les peuples environnantes, telles que les Avages, les Misimiens, les Apsiliens et les Souanes. Le principal résultat de la vassalité de la Lazique était, que les rois lazes recevaient l'investiture de leur suzerain étranger, quel qu'il fût, et recouraient à son assistance dans les circonstances difficiles. Ainsi en 461 Goubaze, le premier de ces dynastes dont le nom nous soit connu, fit la guerre aux Souanes avec un corps d'auxiliaires grecs, puis, pour le punir de s'être retourné du côté de la Perse, l'empereur Léon Ier le força à abdiquer la couronne en faveur de son fils, et à venir à Constantinople rendre compte de sa conduite<sup>2</sup>). En 522, sous Justin Ier, Tzathès, fils de Damnazès, se faisait chrétien, et pour ne pas se mettre sous la dépendance de la Perse, venait également à C. P. rece-

nien, Venise 1819, 8<sup>o</sup>, § 147. Quant au docteur Rosen, sujet prussien, qui visitait ces contrées en 1844, il a donné une bonne petite grammaire de la langue laze, où tous les mots sont écrits en lettres turques et transcrits en lettres européennes, Berlin 1844, 4<sup>o</sup>. M. Bopp a fait un Rapport très favorable sur cet ouvrage dans les Comptes-rendus de l'Académie de Berlin, du mois de décembre de la même année, et j'en ai fait le sujet d'un examen raisonné, dans le No. 9 du t. II du Bulletin historico-philologique.

<sup>1</sup>) Stritter, *Memoriae popul.* t. IV, p. 21—175. Dubois, *Voyage autour du Caucase*, t. II, p. 67—133.

<sup>2</sup>) Stritter, t. IV, p. 24, *sqq.*

voir de l'empereur les insignes royaux<sup>1)</sup>. Tous les autres rois lazès qui nous sont connus depuis lors furent aussi installés sous l'influence des Grecs : ce fut précisément pour détruire cette influence et reprendre des droits anciens sur la Lazique, que les Perses firent aux Grecs, durant quarante ans, les guerres qu'on va rapporter.

En échange de la faveur dont ils jouissaient, il ne paraît pas que les Lazès fussent soumis à aucun tribut; ils ne fournissaient même point de contingents militaires; mais ils s'obligeaient à garder les passages du Caucase situés de leur côté, par où les peuples du N. pouvaient pénétrer sur les terres de l'empire, ils nourrissaient les troupes grecques employées à la garde des places et à la défense du pays. Toutefois, comme leur pays était très pauvre en blé, il arriva plus d'une fois qu'ils furent obligés de renvoyer leurs défenseurs, faute de pouvoir les nourrir<sup>2)</sup>; cela eut lieu notamment en 461 et en 550; en effet les Lazès, comme aujourd'hui leurs descendants les Imers, se nourrissent principalement de millet, dont la pâte froide, lourde et insipide, ne saurait plaire à ceux qui ont l'habitude du pain de froment. Pour se procurer le sel, aliment de première nécessité dans un climat humide, et qui manque tout-à-fait chez eux, ils faisaient avec les Grecs un commerce d'échanges, consistant de leur côté en cuirs écrus ou préparés, en toiles et surtout en esclaves des deux sexes. Malgré cela, il fallait bien que la Lazique offrit d'autres commodités pour la vie, puisque durant tant d'années de guerre elle fut continuellement sillonnée par des armées considérables: Merméroès, en 550, avait avec lui 50,000 hommes, et les Grecs probablement un nombre de troupes à-peu-près égal, tandis que dans les huit derniers siècles l'Iméreth et le Gouria réunis n'auraient jamais pu mettre sur pied plus de six ou huit mille soldats, et ce pour un temps extrêmement court.

La Géorgie occidentale s'étant donnée aux Grecs, sous Waraz-Bakar, ceux-ci crurent sans doute avoir sur le pays des droits légitimes. Leurs premières expéditions dans la Lazique datent, ainsi qu'on l'a vu dans les Annales, p. 89, du temps des empereurs Marcien et Léon Ier, pendant la minorité de Wakhtang-Gorgasal. Les Lazès, à moitié chrétiens, mais vassaux anciennement de la Géorgie, relevaient en quelque façon de la Perse: aussi leur roi Goubaze se tournait, suivant les circonstances, soit du côté des Géorgiens, soit du côté des Grecs; mais Wakhtang, par des expéditions heureuses, comme aussi par son mariage avec une princesse du sang impérial, réussit à arracher aux Grecs toutes leurs acquisitions de ce côté. Après avoir associé son fils au trône, en 461, Goubaze fut obligé d'abdiquer la couronne ou au moins le commandement, car il est à-peine croyable que le petit chef féodal de la Lazique fût un véritable roi. Au fils de Goubaze succéda très probablement Zamnaxé ou Damnaze, et à celui-ci, son fils Tzathès, qui se fit chrétien et épousa Valériana, fille d'un seigneur grec; il reçut de Jus-

<sup>1)</sup> V. Lebeau, t. VIII, p. 27, n. 4.

<sup>2)</sup> Stritter, t. IV, p. 24, 69.

tin Ier les insignes royaux. Les faibles successeurs de Wakhtang-Gourgaslan négligeaient sans doute une province qui ne leur obéissait pas immédiatement, et qui s'était séparée d'eux pour pratiquer la religion du feu, en sorte que ce furent les Perses qui prirent fait et cause des empiètements des Grecs dans la Lazique. Pour pénétrer dans ce pays, les Perses étaient obligés de traverser l'Ibérie; leur passage ordinaire se faisait par les défilés situés aux sources du Phase, c'est-à-dire de la Tchkhériméla, et qui portent en géorgien le nom de Tasis-Car, improprement changé aujourd'hui en celui de Pas de Barjom ou Bordjom. Sur sa route l'armée perse, envoyée par le roi Kobad, envahit, en 523, l'Ibérie, dont le roi Gourgénès se réfugia en Lazique, avec son fils Péranus et avec toute sa noblesse, et de là se retira à Constantinople<sup>1)</sup>. La raison de cette expédition était l'acte d'autorité fait par l'empereur, en conférant la royauté d'un pays que la Perse prétendait être placé sous son influence, et le refus de Gourgénès d'embrasser le magisme. Les Lazes n'ayant pu ou voulu défendre les deux châteaux de Scanda et de Chorapane, qui, du côté de l'Ibérie, garantissaient leur frontière, ces places tombèrent aux mains des Perses. Comme cela se passa au temps de Bacour II, il n'est pas possible d'admettre pour cette époque un autre roi de Géorgie, et conséquemment il faut que le Gourgénès dont parlent les Byzantins ait été un dynaste ou éristhaw de quelque province, peut-être du Somkheth, dont le gouverneur, presque indépendant, s'était fait chrétien avec sa famille au temps de Bakar Ier, successeur du roi Mirian. Si c'eût été un véritable roi géorgien, les Annales n'auraient pas manqué de faire mention de lui. C'est d'ailleurs la première et seule fois qu'il paraisse dans l'histoire, ce qui n'aurait pas eu lieu s'il eût appartenu à une dynastie royale, ayant occupé le trône avant ou après cette époque.

Quoi qu'il en soit, Tzathès étant mort, son fils Goubaze II lui succéda, et les Grecs l'aiderent à reprendre les places enlevées par les Perses, ce qui arriva en 528. A la paix conclue, en 533, entre Justinien et Khosroès, fils et successeur de Kobad, les choses restèrent dans l'état où la dernière guerre les avait mises. Les Ibériens venus précédemment à Constantinople eurent la permission, dont ils ne profitèrent pas, de rentrer dans leur patrie.

L'année suivante un autre dynaste ibérien, Zamanarsès, nouvellement converti à la religion chrétienne, vint encore, avec sa femme et ses grands, réclamer la protection de l'empereur Justinien, qui le reçut avec beaucoup de bienveillance. Les Annales géorgiennes, p. 126, parlent en effet d'invasions des Perses en Géorgie, sous le règne de Pharsman V, qui purent bien avoir pour résultat de forcer quelques-uns des principaux habitants à quitter un pays où la religion chrétienne était persécutée, ainsi que l'historien le remarque. Du reste Lebeau hésite très sagement à reconnaître Zamanarsès comme

<sup>1)</sup> On ne sait ce qu'il devint; pour son fils, ils se mit au service des Grecs et mourut en 544. Lebeau, t. VIII, p. 133.

véritablement roi de Géorgie<sup>1)</sup> ; il faut donc que les auteurs grecs aient donné le nom d'Ibérie à un autre territoire que celui qui le porte communément, et le titre de roi à un personnage à qui il ne convient pas. La femme de Zamanarsès fut très bien traitée de l'impératrice et repartit peu après, avec son mari.

En 541 la Lazique se révolta contre les Grecs, à cause des vexations qu'elle éprouvait de la part du général Jean Tzibus. Ce gouverneur avait engagé l'empereur à construire, au bord de la mer, la citadelle de Pétra, sur la gauche du Phasé. Les Lazes appelèrent les Perses à leur secours, en leur remettant en mémoire que leur pays avait autrefois entretenu avec la Perse des relations amicales, constatées par des actes authentiques. Les Perses donc traversèrent l'Ibérie, pénétrèrent dans la Lazique, sous la conduite du général Aniabed, et s'emparèrent de Pétra, mais après un échec qui coûta la vie à leur chef, mis à mort par ordre de Khosroès. Cette place étant entre la mer et la rive gauche du Boas ou Tchorokh, il paraît que les Perses y vinrent par les contrées situées au N. de l'Arménie et vers les sources du fleuve, en un mot par la Taïk, dont ils avaient appris les routes au siècle précédent, durant leurs guerres contre les derniers défenseurs de l'indépendance de l'Arménie. Outre ce que je viens de dire de la situation de Pétra, on sait encore qu'elle se trouvait non loin du lieu où la rive du Pont-Euxin commence à se diriger du S. au N., à une journée de distance d'Apsarus, la dernière ville de la Tzanique, à une petite distance de la mer, et, du côté de terre, accessible seulement par une gorge bien défendue. Les révolutions du terrain ne sauraient avoir été telles, depuis un millier d'années, qu'il ne soit possible de reconnaître une localité dans ces conditions ; mais du moins aucun des renseignements historiques connus n'autorisent à la chercher au N. du Tchorokh, au milieu des ruines qui couvrent là le Gouria. Je crois donc que M. Dubois s'est trop livré à son enthousiasme d'antiquaire, en déterminant la position de Pétra sur l'emplacement des ruines d'Oudjénar, sur une éminence rocheuse, au confluent de la Skourdébi et de la Natanébi<sup>2)</sup>. Je ne discuterai ni ne veux nier les faits sur lesquels repose son opinion, parce que les ruines qu'il a examinées sont beaucoup trop loin de la position indiquée par les auteurs, mais je renvoie les lecteurs à son livre même. Le patriarche Dosithée me paraît également dans l'erreur, quand il dit que Pétra était à une heure de distance de Kobouleth, vers l'orient<sup>3)</sup> : c'est par inadvertance que j'ai dit le contraire de ceci dans un article du Bulletin scientifique<sup>4)</sup>, car je tombais par-là dans une contradiction manifeste avec moi-même. Khosroès, en partant de Pétra, y laissa une garnison, et, en 545, lorsque Justinien conclut avec lui la paix pour tout le reste de l'empire, on convint d'une trêve de quatre ans pour la Lazique,<sup>5)</sup>

<sup>1)</sup> Hist. du Bas-Emp. t. VIII, p. 282.

<sup>2)</sup> Voyage autour du Caucase, t. II, p. 85, t. III, p. 86 sqq.

<sup>3)</sup> V. Bullet. scientif. t. V, p. 249.

<sup>4)</sup> T. VI, p. 155.

<sup>5)</sup> Les détails de cette guerre se trouvent dans l'ouvrage de Lebeau, t. IX, p. 44 sqq., et 183.

Cette trêve était sur le point d'expirer, quand Khosroès voulant, du même coup, s'assurer soit la Lazique, dont les peuples étaient mécontents de son gouvernement et très attachés à la religion chrétienne, soit l'Ibérie, que le voisinage d'un pays offrant un asyle en cas de malheur rendait chancelante dans son obéissance, Khosroès, dis-je, résolut de faire périr le roi Goubaze et de s'emparer de toute la contrée. Mais Varsansès, un noble Laze, que le roi de Perse croyait dévoué à ses intérêts, prévint Goubaze, et le feu du ciel, dit-on, détruisit les approvisionnements de bois pour la construction d'une flotte, que Khosroès avait l'intention de lancer sur la mer Noire. Goubaze réclama l'assistance de Justinien, qui lui fournit des troupes, de l'argent pour lui et pour soudoyer un corps d'Alains. Daghistée, général grec, mit le siège devant Pétra, et l'aurait prise sans son étourderie et sa présomption. Le général perse Merméroès, après avoir éprouvé un sanglant échec dans le défilé de Tachis-Car, à l'endroit où le Phase marque la limite de l'Ibérie et de la Lazique, se porta en neuf jours de marche vers Pétra, qu'il ravitailla, et força les Grecs à se retirer, quoique la valeur d'un Arménien, Jean Gouzès, fils de Thomas, les eût déjà conduits sur le rempart de la forteresse; mais dans sa retraite Merméroès fut battu par un corps de Lazes, commandés par Phoubélius, au débouché d'une montagne dont la situation n'est pas indiquée par les historiens; de là, ayant regagné le Phase, il essuya une seconde défaite, près d'un gué du fleuve, qu'il ne connaissait pas, et que les Lazes traversèrent durant la nuit: de sorte que tout ce qui restait, de 44,000 Perses entrés en Lazique, fut obligé d'évacuer le pays. C'était en 549.<sup>1)</sup>

Il est bien évident ici que les auteurs byzantins, faute d'une connaissance exacte du pays, ont donné en même temps le nom de Phase à deux fleuves entièrement différents: l'un, le Boas ou Tchorokh, sortant du côté de Pharangium, entre l'Arménie et le pays des Tsannes, et prenant à son embouchure le nom d'Acampsis, que rend parfaitement l'arménien չորհոկիւի *tchoghokhiéli*, inflexible; l'autre, le Phase, tels qu'ils l'entendaient, sortant du Caucase et contournant la chaîne de montagnes formée du Péranga, du Likh, du Phersath et du Ghado, qui sont naturellement la limite de l'Ibérie et de la Lazique d'alors. Pétra était la seule place forte de ce dernier pays sur la gauche dudit fleuve, tandis que la majeure et la plus belle partie de la Lazique était sur la droite du Rhéon et de ses affluents, c.-à-d. dans l'Iméreth.

L'année suivante, le général perse Khorianès entra directement dans la Lazique et vint camper dans la plaine de Moukhirisis, entre le Hippus ou Tzkhénis-Tsqal et le Rhéon, dont la situation et la topographie répondent au Wacé ou plaine de l'Iméreth moderne. Il avait probablement suivi la gauche des affluents qui forment la prolongation du Rhéon et traversé ce fleuve sur un point qui n'est pas indiqué, peut-être même au gué qu'avait fait connaître aux Perses leur défaite de la campagne précédente. Il fut battu par les Grecs et les Lazes réunis, périt dans la bataille, et les Perses durent encore se

<sup>1)</sup> Sur cette campagne, v. Lebeau, t. IX, p. 196 sqq.

retirer. Les Lazes, en cette rencontre, firent preuve de ce caractère impétueux et de ce peu de ténacité que l'on reproche encore à leurs descendants<sup>1)</sup>, et faillirent compromettre le succès de la bataille.

Cependant les Grecs, conduits par Bessas, avaient, en 551, repris le siège de Pétra, défendue opiniâtrément par les Perses, s'étaient emparés de cette place et l'avaient démantelée, tandis que le général perse Nabédès revenait avec une armée, plus forte que la première, où se trouvaient des éléphants, et pénétraient jusque dans l'Apsilie, qui paraît avoir occupé la même place que le Samourzakhan de nos jours, entre la Lazique et le pays des Abasges. Là il se rendit maître momentanément du fort château de Tzibilum<sup>2)</sup>, de la veuve du roi laze Opsitès<sup>3)</sup> et de 60 otages, qu'il envoya en Perse. La mauvaise conduite de Nabédès, qui avait voulu séduire la femme d'un chef laze, Terdètès ou Trdat, excita une révolte où tous les Perses furent massacrés et l'Apsilie perdue pour eux. D'autre part Merméroès, qui était venu pour secourir Pétra, apprit qu'elle avait succombé; ayant traversé les gués du Rion, il marcha droit à Archéopolis, qui paraît être la Tzikhè - Godj ou Nakalakew de Mingrèlie, et dont les ruines, récemment explorées par M. Dubois<sup>4)</sup>, offrent encore des traces de constructions, témoins de l'ancienne importance de cette ville. Les Grecs y avaient un bon corps d'armée et un second en-deçà du Rion, vers son embouchure.

Les Lazes avaient détruit les forts de Sarapana ou Chorapan, Rhodopolis ou Warzikhè, et Scanda, situés vers l'entrée de leur pays, afin de n'avoir pas le souci de les garder, et parce qu'il leur était impossible d'y entretenir convenablement les garnisons grecques; Merméroès se contenta de restaurer Scanda et marcha contre le camp des Grecs, sur la rive droite du Rion. L'ayant trouvé évacué, il revint sur Archéopolis. Il était sur le point de s'en rendre maître, grâce à la trahison d'un Laze, lorsqu'un accident arrivé à un de ses éléphants mit le désordre dans ses troupes et le força à retourner à son camp de Moukhirisis, à une journée de la ville<sup>5)</sup>. Merméroès passa là l'hiver de l'an 551, dans la ville de Cotaïsium ou Cotatisium, située sur le Rhéon, et dont les Lazes avaient détruit la partie à gauche du fleuve: cependant Justinien conclut avec la Perse une nouvelle trêve, de cinq ans. La ville que je viens de nommer a conservé dans l'orthographe moderne et ses deux noms, Kouthathis, Kouthais, et sa division en deux parties, l'ancienne et la nouvelle, celle-ci également sur la gauche du fleuve: c'est la capitale de l'Iméreth. Malgré la trêve, Merméroès passa l'hiver à fortifier la ville, à rele-

<sup>1)</sup> Wakhoucht, Descr. de la Gé. p. 343.

<sup>2)</sup> Le nom de Tzibilum a beaucoup d'analogie avec celui du canton de Tsébelda, à l'O. du Souaneth, dans les montagnes du Caucase. J'indique toutefois ce rapprochement sans en rien inférer pour la synonymie du lieu même dont il s'agit.

<sup>3)</sup> Opsitès, oncle de Goubaze, avait régné sur la Lazique à une époque qui ne nous est pas connue.

<sup>4)</sup> Voyage autour du Caucase, t. III, p. 55—60.

<sup>5)</sup> Lebeau, t. IX, p. 202, sqq.

ver les murs de Chorapane; il s'empara, en 552, par la trahison de Thésopbè, un noble Laze, de la forteresse d'Oukhimérium, située entre Kouthathis et le pays des Souanes, et commandant la route des deux pays. Il se rendit maître également, en 553, de Téléphis, le Télépha des modernes Imers; de Chytropolia ou Ollaria, dont la position doit être sur la Kwévroula, la rivière des *vases de terre*; enfin, n'ayant pas réussi dans une nouvelle tentative contre le fort de Tsibilum et contre Archéopolis, il fit ses préparatifs pour attaquer le camp retranché des Grecs, situé entre le Docon ou la Tékhour et le Rion; mais avant cela il traversa le Rion sur des espèces de radeaux et se porta vers le fort d'Ounogouris, qu'il avait construit, non loin de la ville laze, et en excita la garnison à bien faire son devoir. Pendant ce temps-là Goubaze et les siens vivaient dans les montagnes; le roi ne voulait, en aucune façon, se rapprocher des Perses, qui avaient essayé de le faire périr, mais le peuple, mécontent des Grecs, appelait de tous ses vœux un changement.

L'île ou camp retranché des Romains était sur la droite du Rion, au confluent de la Tékhour, au lieu même où se trouve encore l'Isoulia des cartes russes, l'Isouleth des Géorgiens. La seule difficulté que l'on puisse opposer à la preuve résultant de cette frappante ressemblance de noms, c'est que les Byzantins ne comptent entre ce lieu et Téléphis que 150 stades, ou environ sept lieues et demie, que les Grecs, fuyant de Téléphis, franchirent en un jour, tandis que sur les cartes modernes il y a plus d'un degré de distance; et encore, selon les auteurs grecs, ce furent les eaux du Phase que les Grecs firent couler vers Docon, afin de compléter l'enceinte de leur camp, tandis que, d'après la pente générale des lieux, ç'aurait dû être le contraire. On expliquera comme on voudra cette question de topographie, que l'examen des lieux éclaircirait peut-être; mais en aucune façon il ne me semble possible que l'insula des Grecs fût sur la gauche du Rion, entre ce fleuve et le lac Paléastome, comme le prétend M. Dubois<sup>1)</sup>. En effet, le Docon coulait du Caucase, comme le Rion, par conséquent, du N., et il fermait l'île à l'E., deux choses qui ne conviennent ni à la Pétchora, ni au canal de Nadorta.

La mort surprit Merméroès, en 554, à Mégistha ou Mtzkhéthà, en Ibérie, où il s'était fait porter, malade, après la prise d'Ollaria.<sup>2)</sup>

<sup>1)</sup> Voyage. etc., t. II, p. 113; III, p. 65 sqq. M. Dubois tombe à ce sujet dans une contradiction qu'il aurait pu éviter. En effet, lorsque Merméroès, en 550, voulut assurer les opérations du siège d'Archéopolis, il alla d'abord attaquer le camp grec situé en - deçà du Phase, i. e. sur la rive droite, comme le reconnaît notre auteur (t. II, p. 105): ce camp était l'île même, dont nous parlons. Et pourtant, huit pages plus loin, il dit que ce camp était dans une île formée par le Phase et le Docone, la Pétchora d'aujourd'hui. Or la Pétchora n'est pas même un affluent du Rion, mais bien du Paléastome.

<sup>2)</sup> Lebeau, t. IX, p. 312 sqq. Les Annales ne disent pas un mot des rapports de la Géorgie avec la Perse, sous le règne de Pharsman VI, sous lequel Merméroès mourut à Mitzkhéthà, mais il est probable que les choses étaient restées sur le pied où elles se trouvaient au temps de Pharsman V. V. Annales, Addit. et écl.

Aussitôt que la nouvelle en fut arrivée en Perse, Khosroës nomma Nakhoragan général de ses troupes en Lazique. Cependant Justinien, prévenu par Goubaze de la mauvaise conduite de ses généraux, envoya Bessas en Abasgie et confia le commandement de l'armée à Martin, à Justin, à Bouzès, à Rusticus et à quelques autres. Martin s'entendit alors avec Rusticus, pour faire périr Goubaze. On l'appela, comme à une conférence, pour délibérer sur l'attaque d'Ounogouris; il vint, du côté du fleuve Cobus, la Khophi des modernes, refusa de prendre part à l'entreprise des Grecs et fut massacré là, sous les yeux mêmes des généraux. Ceux-ci se disposaient à l'exécution de leur plan contre Ounogouris, quand on apprit la prochaine arrivée de Nakhoragan. L'assaut commence, et les Grecs sont près d'emporter la place; cependant 600 des leurs rencontrent un corps de 3000 Perses, qui venaient de Kouthathis et de Moukhirise, et les forcent à tourner le dos. La nouvelle de cet avantage redouble l'ardeur des assiégeants, mais les Perses, qui voient qu'ils n'ont affaire qu'à une avant-garde, reviennent sur leurs pas, chassent les Grecs et arrivent pêle-mêle avec eux à Ounogouris; la garnison fait alors une sortie et force les Grecs à prendre la fuite. Ceux-ci se pressent sur le pont du Catharus, nom qui cache celui d'une rivière sans doute nommée Codor, et comme c'était la seule route par où les Grecs pussent se sauver, pour regagner leur camp fortifié, il s'en fit là un grand carnage; beaucoup se noyèrent, le reste se dispersa de toutes parts, laissant à l'ennemi armes et bagages. Ce fut ainsi que 50,000 Grecs furent vaincus par 30,000 Perses. L'hiver suspendit toute autre opération.<sup>1)</sup>

On connaît dans ces contrées une montagne d'Ounagira, dont le nom géorgien, signifiant une *selle*, est commun à plusieurs montagnes en Géorgie. C'était sur la pente de l'Ounagira que se trouvait la ville d'Archéopolis ou Tzikhé-Godj; mais les Byzantins assurent que celle-ci était ainsi nommée, d'une défaite essuyée par les Colques ou Lazes, dans les temps anciens, de la part des Huns Ougours ou Onougours<sup>2)</sup>, et que par la suite on y éleva une église de S.-Etienne. Quant à la rivière de Catharus, selon moi Codor, on n'en connaît pas de ce nom en Mingrélie, mais on retrouve près du théâtre de la bataille de l'an 554 un lieu ainsi nommé, et l'usage, fréquent en Géorgie, de désigner les rivières par le nom d'un des lieux qu'elles arrosent, permet de penser qu'il y avait près de la localité en question une rivière qui en empruntait le nom.

p. 126. Il n'est question de l'occupation de la Géorgie, sous le roi de Perse Ourmizd, qu'au temps de Bacour III, 557—570; v. Annales, p. 135.

<sup>1)</sup> Lebeau, t. IX, p. 317, sqq.

<sup>2)</sup> Comme on ne connaît pas historiquement de nation ainsi nommée, l'on peut rapprocher de cette tradition un fait rapporté dans l'Histoire des Aghovans, en arménien, par Mosé Caghancantovatsi, M-it du Mus. asiat. p. 47. Cet auteur parle d'un général des Huns, nommé Honagour *Հոնագուր*, qui vint faire une incursion en Perse, sous le long règne de Chapouh, fils d'Ormizd, 305—389 de J.-C., et qui fut tué en combat singulier par Babic, fils d'Andok, prince de Siounie, exploit qui valut au vainqueur la res-

Les Lazes délibérèrent longtemps s'ils quitteraient l'alliance des Grecs pour se livrer aux Perses, mais ils en furent détournés par la crainte d'être forcés de renoncer à la religion chrétienne. Enfin, de l'avis d'un de leurs nobles, Phartadzès ou Pharadzès, et contrairement à celui d'Océtes, ils informèrent l'empereur de ce qui s'était passé chez eux et lui demandèrent l'investiture royale pour Tzathès, frère puîné du roi défunt, qui était alors à Constantinople. Justinien y consentit. Il envoya un certain Athanase, pour s'enquérir de cette affaire, et remit à Tzathès tous les insignes de la royauté, suivant l'ancien usage. Rusticus et Jean furent jetés en prison à Apsaronte, et Tzathès inauguré avec la plus grande pompe, au printemps de l'année 553, tandis que Nakhoragan, arrivé à Moukhirisé, et l'armée grecque, de son côté, poussaient vigoureusement les préparatifs de la campagne prochaine.

Au commencement de l'année 555 les Misimiens, peuple du Caucase, autrefois dépendant de la Lazique et situé entre l'Apsilie et la Souanie, se donnèrent aux Perses, par suite des mauvais traitements que Sotérich, agent romain dans ces contrées, avait fait subir à quelques-uns de ses compatriotes. Cependant Nakhoragan, avec 60,000 hommes, allait marcher contre le camp fortifié des Romains, lorsque son avant-garde essuya un sanglant échec du côté d'Archéopolis, où se trouvait un détachement de 3000 soldats, sous la conduite du général grec Babas.

Nonobstant cette défaite, Nakhoragan prépara une grande expédition contre la citadelle grecque de Phase, le Vieux-Poty, située entre le Rion, la mer et le lac de Paléastome, et fermée du quatrième côté par un canal déversant les eaux du fleuve dans le lac. Cet ouvrage, dont M. Dubois croit avoir retrouvé les traces, porte actuellement le nom de rivière de Nadorta<sup>1)</sup>. Avant de commencer les hostilités, le général perse avait essayé d'amener Martin à quitter la Lazique de bonne volonté, ce à quoi il n'avait point voulu consentir. Profitant de l'obscurité de la nuit, Nakhoragan dépassa, sur le Rion, le camp retranché des Grecs, qui s'en aperçurent trop tard pour lui disputer le passage. La flottille grecque dut remonter le fleuve pour gagner le camp retranché; mais tandis que les Perses suivaient les sinuosités du courant, qui allongent considérablement la route, les Grecs, forçant de marche, les devançant, traversent le Rion sur d'autres vaisseaux, qu'ils avaient à l'embouchure, préviennent les Perses et prennent toutes les mesures pour les repousser. La garnison de Phase fait une sortie, dès le lendemain, et tandis qu'avec un courage désespéré elle repousse les assaillants, d'autres ennemis travaillent à combler le canal qui protégeait la place. Le jour suivant Martin, pour animer ses troupes, se fait remettre ostensiblement une dépêche qui lui annonçait des renforts considérables, et cependant un détachement de 5000 hommes<sup>2)</sup> est envoyé à une chapelle très vénérée, à l'occasion de ses états. Si ce n'est pas précisément ce Honagour qui donna son nom au mont d'Ounegouris, c'est peut-être un autre, qui se serait avancé jusqu'en Géorgie.

<sup>1)</sup> V. sup. p. 89.

<sup>2)</sup> Lebeau écrit 500, t. IX, p. 336. V. Agathias, p. 100 — 106.

trois lieues environ de la ville, sur la rivière Néoknus, dont la position n'est point constatée<sup>1)</sup>. Une nouvelle attaque est alors commencée par les Perses. Au plus fort du combat le détachement rencontre, en revenant, les Perses envoyés à la découverte du renfort; les taille en pièces, tombe sur le gros de l'armée ennemie et y porte le trouble. Un corps de Dilémites, qui avaient enfin franchi le canal, venait soutenir les Perses; il accourt en désordre; les Perses, déjà ébranlés, croient que c'est une fuite; le trouble augmente dans leurs rangs, et il s'ensuit une déroute générale. Il ne restait plus que quelques Perses, occupés dans les bois à préparer les machines de siège: ceux-ci apercevant la fumée de l'incendie des ouvrages de leur armée, croient que c'est celui des remparts de la ville, qui étaient aussi de bois. Comme c'était le signal convenu, ils accourent et sont également massacrés. Vaincus de toutes parts, les Perses se retirèrent alors vers Kouthathis et Moukhirise, ayant perdu une grande partie de leurs gens et tous leurs bagages, et allèrent prendre leurs quartiers d'hiver en Ibérie<sup>2)</sup>. Du côté des Romains l'année se termina par une enquête solennelle sur le meurtre de Goubaze. Les deux assassins, Rusticus et Jean, furent honteusement mis à mort, et Martin, accusé de leur avoir suggéré l'idée du crime, fut dénoncé à l'empereur. Il fut dépouillé du commandement aussitôt que la paix permit de se passer de ses talents militaires et de ses services.

L'année suivante, en 556, Khosroès voyant que la guerre de Lazique, à cause des distances à franchir, ne pouvait jamais être avantageuse qu'aux Grecs, résolut de la terminer entièrement. Les Perses venaient encore de perdre Rhodopolis ou Wartzikhé, reprise par les Grecs, sous le commandement de Justin et du Hun Elminzour: il ne restait donc plus que peu de positions entre les mains des Perses. Khosroès conclut alors une nouvelle trêve de sept années, dans laquelle la Lazique était comprise. Nakhoragan fut écorché vif, en punition de ses fautes et surtout de ses défaites; et chacun garda ce qu'il occupait par le droit de la guerre. Avant la conclusion de cet arrangement, le sort des armes avait encore rendu les Grecs, sous la conduite de l'Arménien Varaz et du Laze Pharsantès, maîtres du fort de Tibel, au pays des Misimiens; de celui de Tsakhar<sup>3)</sup>; ou citadelle de fer, et des meilleures positions de la contrée; qui dès-lors leur fut soumise, comme elle l'était aux Lazes de toute antiquité<sup>4)</sup>. Les Perses furent aussi obligés de

<sup>1)</sup> M. S.-Martin, *op. Lebeau*, t. IX, p. 554, dit que cette rivière doit être au N. du Phase: je crois que c'est une erreur, et qu'il faut lire *au sud*; car cette rivière était sur la seule route que des renforts, venus de Grèce, pussent suivre pour entrer en Lazique.

<sup>2)</sup> Lebeau, t. IX, p. 324.

<sup>3)</sup> Sur ce nom, qui est assez fréquent dans le Caucase, voici quelques rapprochements à faire, quoique l'étymologie en soit inconnue: on trouve Tsahkar, localité dans la vallée de la Choulawer (Wakhourah, *Descr. de la Gé.* p. 484); Dzakhhour, canton du Leaghistan, au S.E. du Caubeth (*Carte de la Géorgie et de l'Arménie*, par J. N. Delille, 1766); peut-être aussi le mont Zécar, dans l'Oseth, tire-t-il son nom d'une même racine.

<sup>4)</sup> Lebeau, t. IX, p. 340, sqq.

renoncer à leurs prétentions sur la Souanie, mais ce fut beaucoup plus tard. Ce pays ne fut pas même compris dans la paix de cinquante ans, conclue entre Justinien et Khosroès, en 562. En effet, bien que les ambassadeurs grecs eussent prouvé que les Souanes relevaient de la Lazique, qu'ils en recevaient des rois et même le blé nécessaire à leur consommation, le roi de Perse ne voulait pas entendre à une cession pareille. Au lieu de se désister directement de ses droits, Khosroès consentit à n'en plus parler, et les choses reprirent leur ancien état. Seulement sous le règne d'Ormizdas II, Bahram, général perse, fit dans la Souanie, en 590, une expédition heureuse<sup>1)</sup>, la dernière qui soit mentionnée dans le VIe siècle.

Pour achever d'éclaircir les doutes qui pourraient rester dans l'esprit du lecteur, je joins ici la liste des noms propres de fleuves, de lieux et d'hommes de la Lazique, que j'ai déjà fait imprimer dans le Bulletin scientifique t. VI, p. 144 — 157.

*I. Position de la Lazique.*

Au dire des Byzantins, la Lazique occupait les deux rives du Boas, à l'endroit où il prenait, selon eux, le nom de Phase; à sa gauche, elle s'étendait vers la mer dans un espace d'une journée de chemin, ce qui suppose de ce côté des proportions assez restreintes, car dans les montagnes les journées sont courtes. A la droite du même fleuve, elle occupait tout le pays jusqu'au Caucase, et Scanda ainsi que Sarapanis, étaient ses dernières forteresses du côté de l'Ibérie<sup>2)</sup>; de ce même côté se trouvaient toutes les villes et forteresses de la Lazique, et par conséquent la masse de la nation, tandis que l'autre portion du pays était peu peuplée. Il n'y avait pas de sel, de blé ni de vin, dans Lazique.

En l'année 545, les Lazes appelèrent les Perses à leur secours, mais ne voulant pas exciter la convoitise de leurs nouveaux alliés, en les faisant passer par les parties les plus florissantes de leur pays, ils leur firent traverser le Boas et eurent soin de laisser sur leur droite le Phase, ainsi que les cantons les plus beaux. Et lorsque Merméroès, général perse, se rendit à Pétra, qui était sur la gauche du Boas, ne voulant point traverser les pays habités par les Lazes, il laissa également le Phase à droite, après avoir débouché de l'Ibérie avec les troupes sous ses ordres. Enfin, après avoir parlé de la position d'Apсарus, et de quelques autres villes de la Lazique, l'auteur byzantin dit: à côté sont les Moskhes, voisins de l'Ibérie.<sup>3)</sup>

*II. Fleuves de la Lazique.*

Des textes aussi précis que ceux-là ne laisseraient aucune incertitude, si les noms de

<sup>1)</sup> Lebeau, t. X, p. 280, sous l'empereur Maurice. L'armée grecque envoyée contre Bahram était commandée par un certain Romain; celui-ci se fit aider par les milices du pays, après s'être entendu à ce sujet avec l'évêque, ou du moins avec le chef spirituel de la contrée.

<sup>2)</sup> Stritter, *Memoriae populorum*, IV, 3, 43, 45.

<sup>3)</sup> Stritter, *ib.* p. 46, 48, 56.

Boas et de Phase répondaient dans nos auteurs à un seul et même fleuve, dont le cours fût bien déterminé. On va voir qu'il n'en est rien.

Boas. Le Boas, dit Procope cité par Stritter<sup>1)</sup>, sort de l'Arménie, au canton de Pharangium, près des frontières de la Tsanique; il est petit à sa source, et facile à traverser jusqu'à l'endroit où, grossi par d'autres eaux, et devenu très considérable, il atteint la limite du Caucase et de l'Ibérie, change de nom et s'appelle Phase; dès-lors coulant au loin vers l'O., il va se jeter dans l'angle méridional du Pont-Euxin. La Lazique est située sur ses deux rives<sup>2)</sup>. A partir du point où il se nomme Phase, ce fleuve est profond et rapide, et son eau reste long-temps sans se mêler à celle de la mer: aussi, à son embouchure, les habitants le nomment-ils Akampsis, parce que son impétuosité y est si grande qu'on ne peut le franchir autrement qu'en le contournant au loin.

Jusqu'ici les textes des Byzantins n'offrent guère de difficultés, bien qu'ils puissent en partie s'appliquer au Phase d'Iméreth comme à celui de la Tsanique. Ils donnent avec exactitude la position de la Tsanique, entre l'Arménie et le pays de Trébisonde; les monts Tsannes, à droite ou à l'E. de cette ville, donnent naissance à un fleuve considérable, le Boas, qui coule d'abord du S.O. au N.E., qui, arrivé à un certain endroit et grossi de plusieurs rivières, tourne ensuite à l'O. et tombe dans le Pont-Euxin. Ce Boas, nommé par Xénophon Phasis, arrose le pays des Phasiens, le Basian des Géorgiens, le Pasen ou Pasin des Turks<sup>3)</sup>: on ne saurait à ces traits méconnaître le Tchorokh de nos jours, et dans la Tsanique d'où il sort, le Dchanéthi des Géorgiens, le Tzanéti des cartes russes. On se demande toutefois d'où l'auteur a appris que ce fleuve avait trois noms: Boas à sa source, Phase au milieu de son cours, Akampsis à son embouchure. Les deux premiers me paraissent avoir une très grande analogie entre eux; car *Boas*, prononcé *Voas*, et *Phase*, ont bien pu être confondus l'un avec l'autre. D'ailleurs, la contrée dite Phasienne se trouve justement placée entre les sources du Tchorokh et sur le haut Araxe, que Xénophon appelle *Téléboas*<sup>4)</sup>, de sorte qu'il semblerait que chez les peuples de ces

<sup>1)</sup> *Ibid.* 3, 45, 50, 54.

<sup>2)</sup> Strabon dit également, p. 498, que le Phase vient de l'Arménie, et ce qui prouve que par-là il n'entend point le Tchorokh, c'est qu'il assure au même endroit qu'il est navigable jusqu'à Chorapan, et là séparé du Cyrus par un intervalle de quatre journées de chemin. Les Romains et les Grecs connaissaient pourtant une portion de l'espace qui est entre le Tchorokh et le véritable Phase, puisqu'ils parlent de la ville de Phasis, située à l'embouchure du dernier de ces fleuves, et de la rivière Néoknus, à peu de distance de la ville; d'ailleurs leurs armées, ainsi que celles des Perses, avaient souvent sillonné le terrain.

<sup>3)</sup> Il n'est pas hors de propos de remarquer qu'au N. des sources du Rion, il y a encore dans l'Oseth un canton nommé *Basiani*, nom auquel ne sont pas indifférents et le Rion, notre Phase actuel, et un autre Phase qui se dirige vers le N., dans ce même canton.

<sup>4)</sup> Un auteur grec le nomme directement Phasis; Erax fluvius, sive Phasis, Stritter, IV, 289. Les Phases ne manquaient pas, comme on le voit, dans ces contrées; d'où l'on peut inférer que c'était un nom commun. S'il était permis de chercher dans la langue arménienne l'étymologie de ce mot, on ver-

régions *boas* ou quelque autre mot analogue était le nom commun des rivières, que les Grecs ont hellénisé à leur façon, de manière à lui pouvoir donner une signification quelconque : *Boas* pouvait en effet signifier dans leur langue *le retentissant*, et *Téléboas* « celui qui retentit au loin. » Or ces qualifications conviennent parfaitement, la seconde à l'Araxe, et la première au Tchorokh, autre onomatopée dont on ne peut fixer la signification. Wakhoucht, cherchant l'étymologie de ce nom, dit que le fleuve l'a reçu « des amas de cailloux et de rocailles qui remplissent son lit. » (Introd. à la descript. du Samtzhé.) En arménien on trouve quelque chose approchant un peu d'Akampsis, du moins pour la signification, c'est չաղտեղի *choghokhieli*, inflexible. Mais sans nous arrêter à ces bagatelles ni leur donner plus de mérite qu'elles n'en ont réellement, poursuivons la description des Byzantins.

Après avoir indiqué la position des Moskhes, Procope cité par Stritter dit : « Dans leurs montagnes coule le Phase, sortant du Caucase, et dont l'embouchure sépare en deux moitiés le rivage oriental du Pont-Euxin. A droite, ou en Europe, sont toutes les demeures des Lazes ; à gauche, ils ne possèdent que Pétra. Ici la courbure de cette rive, toute entière occupée par les Lazes, forme un arc de 550 stades. »<sup>1)</sup>

Dès ce moment on ne peut plus supposer qu'il s'agisse du Tchorokh ; car il a été dit plus haut (ib. 45) qu'il se jette dans la mer Noire au point où se trouve l'angle le plus reculé de cette mer : son embouchure ne peut donc couper en deux moitiés le rivage oriental du Pont-Euxin, expression bien plus applicable, quoique non d'une exactitude parfaite, à l'embouchure du Rion. Ce nouveau Phase tire sa source du Caucase, il traverse le pays des Moskhes, dont la position est assignée « entre de hautes et fertiles montagnes, ayant à l'E. l'Ibérie, où se cultive la vigne avec beaucoup d'intelligence et de succès ; il est profond, très rapide, et son eau reste si longtemps sans se mêler à celle de la mer que les navigateurs peuvent en prendre et la boire ; il est navigable jusqu'à Chorapan<sup>2)</sup>. » Ici, à l'exception du nom du Phase, qui a une autre valeur que précédemment, l'auteur décrit les lieux avec justesse ; on voit qu'il s'agit d'un fleuve entièrement différent du Phase tsanne ou Tchorokh ; que ces monts moskhiques où il coule sont probablement le Phersath ou Ghado, limite méridionale de l'Iméreth, et le séparant du Samtzhé, la véritable Moskhie ; qu'enfin ce fleuve doit être ou la Qwirfla, autre rivière bruyante et criarde, comme le Boas, car tel est le sens de son nom géorgien, ou même la Tchkhériméla.

rait que Վազք *vazk'*, inusité au singulier Վազ *vaz*, signifie cours, saut ; et le verbe Վազել *vazel*, courir, s'élançer, . . . etc. ; tous deux s'emploient en parlant du cours des fleuves, et des lieux où ils passent. V. Minas Bjechkhian, Hist. du Pont, en arménien, *passim*. On voit au premier coup-d'oeil l'analogie de *vaz*, *voas*, *phasis*, et des noms de Vizani, Vasamis, Bizané, donnés à la Phasiane, Basian, *Passin*.

<sup>1)</sup> Stritter, 55, 56.

<sup>2)</sup> Stritter, 50, 56, 244.

Lorsqu'on examine le système du Rion sur une bonne carte <sup>1)</sup>, on voit que son tributaire le plus considérable est la Qwirila, sortant du lac de Tsona, dans le Radeha, coulant du N. au S. jusqu'à Chorapan, puis du S. E. au N. O. jusqu'à Gégouth, où elle s'unit au Rion; mais qu'elle-même reçoit à gauche deux affluents remarquables: la Dziroula, dont le cours est entièrement semblable à celui de la Qwirila, seulement sa source est plus au S., dans le mont Péranga, et conséquemment elle a moins de cours; la Tchkhériméla sortant, plus au S. que la précédente, du mont Likh, et la rejoignant à Kharagéoul. Les lieux ainsi esquissés, je raisonne de la sorte:

Il n'est pas probable que les Grecs de Constantinople aient fait étudier par d'habiles ingénieurs les sources mêmes du Rion, le Phase actuel, de la Qwirila ni de ses affluents; ils auront plutôt attribué le nom de Phase à un fleuve dont le cours leur était plus connu, et qui par sa direction en ligne droite, depuis l'Ibérie jusqu'à la mer, se prêtait à une observation facile, de sorte que leur Phase se composait de portions des fleuves connus aujourd'hui sous le nom de Phase, Qwirila, Dziroula et Tchkhériméla; car celui-ci est le plus reculé à l'E.

Et ce qui autorise à admettre ce raisonnement, c'est que Procope parle précisément <sup>2)</sup> « de défilés conduisant d'Ibérie en Colchide, où le Phase est tellement exigü que Mermoroës le passa à gué en 550, se rendant à Archéopolis. Or pour entrer d'Ibérie en Lazique, sans passer par la Moskhie, la seule route ouverte par la nature est le pas de Borjom <sup>3)</sup>, autrefois nommé par les Géorgiens ტახის-კარი Tachis-Cari. Il est probable que c'est par cet endroit que passa Mermoroës, et que, lorsqu'il allait à Pétra, qui était beaucoup plus au S., il ne s'élevait sans doute pas vers les sources de la Dziroula ou de la Qwirila, ce qui lui aurait occasionné une perte inutile de temps et des difficultés sans nombre.

J'avoue pourtant que ces explications ne sont pas entièrement satisfaisantes, parce que les Byzantins ne donnent pas des détails assez minucieux sur la marche des Perses dans ces contrées, où, à chaque pas, des rivières et des montagnes nouvelles devaient pourtant les arrêter. Par exemple, on ne rencontre pas une seule fois dans les extraits de Stritter le nom du Cyrus, le Kour actuel, dont les Perses durent avoir connaissance quand ils franchirent, à divers reprises, les défilés que je crois être ceux de Tachis-Cari.

Le fait saillant et contradictoire de cette question est la double source assignée au Phase dans le Caucase et dans les monts tsannes, ainsi que son cours à travers la Lazi-

<sup>1)</sup> V. l'Atlas de Gamba, Carte du cours du Rion, et les cartes de Wakhoucht.

<sup>2)</sup> Stritter, *ib.* 46, 49, 68.

<sup>3)</sup> Cette dénomination, tout-à-fait impropre, semble avoir prévalu depuis quelque temps dans le pays, puisque l'historien des belles campagnes des Russes en 1828 et 29, le colonel Ouchakof, ne cite jamais que celle-là « Боржомское ущелье » (v. l'Hist. des mouvements militaires dans la Turquie d'Asie, en russe, *passim*;) je dis qu'elle est impropre, puisqu'elle vient de l'insignifiante rivière de Bordjom, un des petits affluents de la rivière d'Akhal-Tzikhé, qui n'est pas même le plus rapproché du défilé en question.

que et le pays des Moskhes. La position des autres localités de la Lazique fera ressortir encore mieux la nécessité de fixer, même d'après les Byzantins, deux Phases entièrement distincts l'un de l'autre.

Le DOCON. Si l'on s'en rapporte aux analogies, c'est la Tékhour, qui, réunie avec l'Abacha, tombe dans le Rion à Isouleth. On en parlera plus amplement, au sujet de l'île *Insula*, où les Romains s'étaient retranchés en 553.

Le CHOBUS; en suivant encore l'indication donnée par les ressemblances de nom, c'est la Khophi, nommée par Wakhoucht (Descript. de l'Odich) Dchanis-Tsqal et rivière de Dchélandj ou Dchélandjik, qui se jette dans la mer à Redoute-Kaleh, en Mingrélie.

Le CATHARUS; malgré les analogies qui ont porté quelques savants à croire que c'est la petite rivière qui tombe dans la mer non loin du cap Codours, auquel elle donne son nom, ce pourrait être une traduction ou un nom de fantaisie donné à la rivière de Khorga, qui se trouve sur les cartes géorgiennes et sur quelques cartes russes au S. de la Khopi, et à l'embouchure de laquelle les Géorgiens placent la résidence royale de Khorga. En effet, il est dit dans Stritter (p. 95) que, lorsque les Grecs s'enfuirent d'Onogouri en 554, le Pont du Catharus, sur lequel il leur fallait passer nécessairement, retarda leur fuite, et que là beaucoup furent tués. On verra plus bas quelle était la position d'Onogouri, qui sert à trouver celle-ci; mais ce qui est digne de remarque, c'est que Zoubof (Картына Закав. кр. IV, 221) mentionne précisément dans ces lieux, sur le bord du Rion un lieu nommé Kodori, qui répond assez bien à la position présumée du Catharus des Byzantins. Ce Kodori est sur un affluent du Rion, avant la Tzkbénis-Tsqal. Ainsi l'ancien nom subsiste, mais la position est incertaine.

Le NÉOKNUS; c'était une rivière coulant à peu de distance de la ville de Phasis. Aucun nom moderne ne se rapporte à celui-là; cependant comme, d'après la description des Byzantins, d'accord avec le terrain même, on sait qu'entre la ville et le lac (celui de Paléastome) situé au S., il n'y a pas de cours d'eau, l'on doit, ce semble, chercher à l'E. le Néoknus, et la première rivière que l'on rencontre dans cette direction est la Pétchora, qui verse ses eaux dans le lac, après avoir détaché un de ses bras qui, sous le nom de Kopota ou Kwapota, tombe dans le Rion.

Le RION est certainement le Rion des Géorgiens, qui traverse Kouthathis, comme le fleuve connu des Grecs arrosait l'ancienne Cotatisium de la Lazique<sup>1)</sup>. Il serait curieux de rechercher pourquoi le Rion a accaparé pour lui seul le nom de Phase. On sait que la ville de Poti, à son embouchure, était nommée *Pharch* par les Turks, et que ceux-ci donnaient le même nom au fleuve; c'est certainement une réminiscence du nom de *Phasis* que portait autrefois la ville laze, occupant la même situation, et Guldenstädt assure dans ses voyages, que les Osses qui habitent le pays aux sources du Rion le nomment *Phach* en cet endroit.

<sup>1)</sup> Stritter, *ib.* 73.

Addit. et écl.

J'ai lu également dans un Mémoire manuscrit en russe, conservé à l'Etat-Major (No. 17349) que « le Rion sort d'une montagne nommée Pasi. » Ce renseignement aura sans doute été fourni par les gens du pays au capitaine Enéholm (Энео́льмъ) auteur du Mémoire, rempli d'ailleurs de notions extrêmement curieuses et exactes sur l'Iméreth, et qui fut écrit en 1849. De plus, on trouve encore de ce côté un canton de *Basiani*, et plusieurs rivières portant le nom de *Phatza* et *Phtza*, qui n'est pas très éloigné de *Phasis* ou *Phase*.

Ce pourrait donc encore être l'origine du nom moderne de ce fleuve.

Le *Hippis*. Rien n'est plus aisé que de comparer ce mot, signifiant « la rivière Cheval » avec la *Tzkhéni-Tsqal* de nos jours, dont le nom a la même signification. Mais si jusqu'à présent les Grecs se sont contentés de transcrire, plus ou moins imparfaitement, les noms des fleuves, pourquoi ont-ils traduit celui-ci, de préférence aux autres ? et ensuite cette rivière s'appelait-elle autrefois *Tzkhéni-Tsqal* ou d'un autre nom laze ayant la même valeur ? Voilà les deux difficultés qui se présentent d'abord. Toutefois on verra à l'article de *Moukhirisis* que l'on ne peut placer cette rivière ailleurs que là où coule réellement la rivière son homonyme. Les Géorgiens, qui ne sont pas très forts en étymologies, assurent qu'elle a tiré son nom de ce qu'au VIII<sup>e</sup> siècle, lors de l'invasion dans leur pays de *Mourwan-le-Sourd*, un grand nombre de chevaux de son armée s'y noyèrent. Mais si les Grecs du VI<sup>e</sup> siècle lui donnaient déjà le nom de *Hippis*, il est clair qu'il est plus ancien que l'arrivée des musulmans dans ce pays.

Le *Mansyas*, dont rien n'indique la synonymie ni la position.

Le lac au voisinage de *Phasis* ne peut être que le *Paléastome*, communiquant avec la mer par la petite rivière de *Mahta* ou *Maltakwa*, dont l'embouchure est près du bourg de *Grigoureth*.

### III. Localités indiquées par les historiens.

La plupart des localités nommées chez les Byzantins se retrouvent sur les cartes géorgiennes de l'Iméreth avec peu d'altération ; quelques-unes seulement n'y existent pas avec leur nom byzantin, mais peuvent être déterminées par des traductions ou par des conjectures ; enfin un très petit nombre ne rentrent point dans ces catégories, et se refusent à toute espèce de calcul.

*ARCHAËOPOLIS*, la plus forte ville de la Lazique, était située sur une colline escarpée et baignée par une rivière venant des montagnes qui dominaient la ville ; ses portes basses menaient au bas de la colline ; deux murs allaient de la ville à la rivière ; elle était à une journée de chemin de *Moukhirisis*. Les Perses, en allant attaquer le camp romain situé aux bouches du *Phase*, en 550, passèrent sous les murs d'*Archæopolis*, et revinrent assiéger la ville, après avoir brûlé le camp abandonné des Romains.<sup>1)</sup>

Evidemment le nom est grec, et fut imaginé soit pour traduire le nom ancien, soit

<sup>1)</sup> Stritter, *ib.* 45, 69, 94.

pour le remplacer ; car on ne peut croire que les Grecs, qui occupèrent si long-temps la Lazique, l'ignorassent réellement ; et cette remarque s'applique à tous les noms bellénisés que l'on verra dans cet article. Quelle peut être la position de cette antique ville ? La vue du terrain serait nécessaire pour s'inspirer, au moyen des circonstances locales ; mais au défaut de cette inspection, nous trouvons sur les cartes géorgiennes Tzikhé-Godji ou Nakalakéwi, situé sur la rive occidentale de la Tékhour, au pied du mont Ounagira, et qui paraît réunir toutes les conditions de la description précédente. C'était, au dire de Wakhoucht, une ville et une forteresse importante, bâtie au temps de Pharnawaz I, par Koudj éristhaw d'Odich ou de Mingrécie, dont la juridiction s'étendait sur tout le pays à l'O. du Rion. Elle subsistait encore au VIIIe siècle, lors de l'invasion de Mourwan-le-Sourd, fut ruinée, puis rétablie, et est encore une résidence des dadians. Ses deux noms signifient : le premier, « fort du marcassin, » et le second, « lieu qui fut une ville. » C'est sans doute son antiquité qui lui a valu son nom grec. V. ce que j'ai dit sur Archéopolis, *Bullet. hist.-philol.* t. IV, p. 67, et dans les *Rapports sur mon voyage*, 9e Rapp. p. 22, sqq.

COTIAEUM ou COTAÏSIUM, ancien château de la Colchide, situé dans une vaste plaine, de facile accès, et que les Lazes avaient à cause de cela détruit en partie. Par corruption, les gens du pays l'appelaient *Cotatisium* ; mais l'ancien nom était Cotiaeum ou Kytæa, résidence du roi Aétès, d'où les poètes appelèrent la Colchide Kytæis. Cette ville était arrosée par le Rhéon. On doit croire qu'elle n'était pas très éloignée d'Archéopolis, puisque lors de l'assaut donné à cette dernière, en 554 par les Grecs, les troupes perses qui y étaient, ainsi qu'à Moukhirisis, vinrent au secours de la place, furent vaincues par les Grecs du camp principal, et que l'armée assiégeante en fut sur-le-champ informée et continua l'assaut ; elle fut repoussée elle-même et s'enfuit aussitôt à Archaeopolis, toujours menée battant par l'ennemi, qui en fit un grand carnage, à cause des embarras du passage du Catharus. <sup>1)</sup>

On ne peut méconnaître ici la capitale du canton d'Ocriba et de tout l'Iméreth, Kouthaïs ou Kouthathis, car ces deux formes se retrouvent dans les livres géorgiens, comme pour répondre aux deux formes anciennes. Elle est située sur les deux rives du Rion, qui la sépare en ancienne et nouvelle ; la première est sur la droite et renferme la citadelle et la cathédrale <sup>2)</sup> ; la seconde sur la gauche, et dans un lieu plat, tandis que l'autre partie s'élève au moins à 60 saènes au-dessus du Rion, dont le lit est encaissé dans des rochers taillés à pic. Serait-ce donc le quartier nommé aujourd'hui nouvelle ville que les Lazes avaient ruiné, comme trop facile à attaquer ? Wakhoucht attribue la fondation de Kouthaïs à Léon I, roi des Aphkhaz ; mais comme ce prince ne vivait qu'au

<sup>1)</sup> Stritter, 73, 81, 94.

<sup>2)</sup> Zoubof, IV, 250.

VIII<sup>e</sup> siècle, il est évident qu'il ne s'agit que d'une restauration, car l'époque byzantine antérieure de deux siècles à Léon, suppose déjà une existence plus antique.

INSULA <sup>1)</sup>. En l'année 553, les Romains s'étaient fait un camp retranché au confluent du Docon et du Phase, deux cours d'eau qui se coupent perpendiculairement avant de se réunir; là ils avaient creusé un fossé allant de l'un à l'autre, de façon à ce que les eaux du Phase rejoignent celles du Docon. Cette île était située à cinq parasanges ou 150 stades du fort de Télépha.

J'ai dit plus haut que le Docon était la rivière Tékhour, qui se réunit avec l'Abacha avant de tomber dans le Rion. Ceci sera mis, je crois, hors de doute par cette considération, qu'à leur jonction avec ce fleuve on trouve sur la rive occidentale un lieu nommé *Isouléthi* <sup>2)</sup>, nom tout-à-fait insignifiant en géorgien, malgré sa terminaison *éthi*, dont la valeur est bien connue; reste donc *Isoul*, qui me paraît représenter parfaitement le nom latin. Si l'on objecte que le mot grec serait *νησος nisos*, je réponds que les Grecs du Bas-Empire avaient dans leur langue tant de mots latins, comme *Tourma*, *Magistros* et autres, que cela ne fait aucune difficulté sérieuse. La situation de cette île étant si bien précisée par les Byzantins, il n'y a dans l'Iméreth aucune localité qui réunisse mieux toutes les données nécessaires que celle d'Isouléthi. Quant à la distance en parasanges à l'égard de Télépha, elle n'est nullement exacte, du moins en se servant de la mesure moderne, marquée sur les cartes géorgiennes. La parasange du VI<sup>e</sup> siècle contenait 30 stades ou, suivant les Lazés, seulement 21 mansions ou points de repos pour les porte-faix. Or sur la carte le compas donne entre Télépha et Isouléthi plus d'un degré, i. e. d'après le calcul moderne au moins 18 parasanges. Maintenant, doit-on se fier rigoureusement au calcul des Grecs ou à celui des Lazés? Chacun sait que ces sortes d'évaluations, à moins d'être faites par des moyens géodésiques, sont toujours plus ou moins arbitraires. Cf. Rapports sur mon voyage, 11<sup>e</sup> Rapp. p. 4 sqq.

ΜΟΥΚΗΡΙΣΙΣ, aussi nommé ΜΟΥΚΗΡΙΣΙΣ et ΜΟΚΗΟΡΙΣΙΣ, l'une des plus belles villes de la Lazique, à une journée d'Archaeopolis, dans un canton de même nom, arrosé par le Rion et par le Hippis, petite rivière non navigable, et guéable pour les hommes comme pour les chevaux. C'était un canton fertile, rempli de bourgs et d'habitants. Merméroès s'y retira en 550, après avoir échoué dans sa tentative sur Archaeopolis. <sup>3)</sup>

Les deux limites, du Rion à l'E. et du Hippis à l'O., nous indiquent le canton de Wacé en Iméreth, dont la capitale est Khoni, sur la gauche de la Goubis-Tsqal. Parmi les noms des bourgs nombreux de ce canton, aucun ne se rapporte avec Moukhirisis. S'il était permis d'en chercher la signification dans la langue géorgienne actuelle, les

<sup>1)</sup> Stritter, 84.

<sup>2)</sup> Sur la grande carte russe (Закавк. края, 1834) publiée par l'Etat-Major de Tiflis, on trouve dans cette position Исуля, Isoulä, qui se rapproche encore plus du latin que la forme géorgienne.

<sup>3)</sup> Stritter, 3, 45, 53, 73, 78.

deux mots მუხის ოვლა *moukhis retzi* l'étalage du chêne, la plaine où il y a des chênes<sup>1)</sup>, en approcherait assez pour autoriser cette étymologie. *Wacé* signifie plaine ; et au milieu du canton, qui est, à ce qu'il paraît, un pays plat, on trouve sur les cartes géorgiennes la plaine d'Anaria, qui en occupe une bonne partie.

Ainsi la situation de Moukhirisis comme canton est certaine, mais celle de la ville est inconnue, et le nom ne se retrouve pas avec certitude.

OLLARIA, en grec *χυτροπώλια*, i. e. le marché aux pots de terre, était dans une plaine à 7 stades ou plus d'un quart de lieu du château de Téléphis.<sup>2)</sup>

Les noms latin et grec ne sont donnés par l'auteur que comme équivalents, parce que le lieu où campèrent les Romains n'était qu'un marché de pots de terre. Or ces pots se nomment en géorgien ქვევრი *kwéwri*, ce sont de grandes jarres pour conserver le vin enfoui en terre et l'améliorer, suivant la coutume du pays ; et justement à une très faible distance de Télépha coule la rivière *Kwéwroula* ou des pots de terre, qui peut avoir tiré son nom d'une localité pareille. On sent que ceci est un simple renseignement.

OUNOUGOURIS, aussi nommé ONOGOURIS et ONOUGOURIS, fort dans le canton d'Archaeopolis, ayant tiré son nom d'un combat entre les Huns Onougours et les Colques, où les premiers furent vaincus ; il fut nommé plus tard Saint-Etienne, à cause d'une église de ce saint ; les auteurs grecs remarquent qu'ils ont conservé par archaïsme l'ancienne dénomination, bien que la seconde fût déjà en usage au VI<sup>e</sup> siècle. Cette place fut prise en 552 par Merméroès ; en 554, les Romains voulurent la reprendre, et préparèrent leurs machines de siège dans la plaine d'Archaeopolis, ce qui ne suppose pas un grand éloignement réciproque entre les deux localités.<sup>3)</sup>

La dénomination des Huns-Ougours renferme peut-être le plus ancien témoignage de l'existence des Ouïgours, sujet d'une longue querelle littéraire dans ces dernières années. Admettons-la comme authentique, et ne cherchons pas une autre étymologie dans les mots géorgiens ჰუნის გორა *hounis - gora* montagne du Hun, უნაგირი *ounagiri* selle, de toute façon l'Onougouris des Byzantins sera l'Ounagira des auteurs géorgiens, pe-

<sup>1)</sup> ოვლა, n'est pas employé seul, que je sache, dans la langue géorgienne ; mais on trouve dans Soulkhan ოვლა, ოვლა, et il cite un passage d'Isaïe XIV, 11, où il a le sens d'étaler ; ainsi que le mot ოვლა, ოვლა. On trouve en Géorgie et notamment en Iméreth plusieurs lieux tirant leur nom de *moukha* chêne, comme : Moukhnari, la moderne Moukhran ; Moukhaoura, aux sources de la Phtza ; Moukhoura en Iméreth, aux sources de la Zouza ; Moukhath - Gwerd... etc. Malheureusement il n'y a rien de semblable dans le canton de Wacé, du moins sur les cartes géorgiennes : mais la grande carte russe de 1834 indique un *Moukhouris* sur la droite de la rivière Tsiva et du Rion, à peu de distance au S. O. d'Isoula. Ce n'est pas précisément la position de Moukhirisis, mais au moins cela en approche beaucoup, et le nom donne une ressemblance très satisfaisante, surtout quand on pense que le génitif de *Moukhouris* est *Moukhourisa*.

<sup>2)</sup> Stritter, 83.

<sup>3)</sup> Stritter, 85, 91, 92, 135.

tite montagne qui, au dire de Wakhoucht, s'étend sur le bord occidental de la Tékhour, depuis le Caucase jusqu'au Rion, et qui fut autrefois la limite de la Mingrétie et de l'Iméret. Ainsi que nous l'avons dit, Archaeopolis était sans doute au pied de l'Ounagira.

Pour cette localité le nom et la position ne laissent guère de doute; pourtant il faudrait encore vérifier sur le terrain l'indication donnée par Stritter (91, 92) de l'église élevée sur cette montagne en l'honneur de Saint-Etienne; et comme une carte russe très moderne donne un autre mont Ounagéra situé à l'O. de la rivière Dziroula, bien au-delà à l'E. du Rion, il faudrait y faire aussi les mêmes recherches. Le nom d'Ounagéri donné à une montagne se retrouve encore dans le cercle actuel de Gori<sup>1)</sup>, et celui d'Ounagira dans la vallée de Tzkhra-Dzma sur la gauche du Ksan supérieur.<sup>2)</sup>

ΟΥΚΗΜΕΡΙΟΝ, château au voisinage de Cotatisium, et très bien fortifié; on ne pouvait y arriver, non plus que dans la Souanie; quand le canton de Moukhirisis était occupé par l'ennemi.<sup>3)</sup>

La remarque de l'auteur grec semble indiquer que le fort d'Oukhimérium était par-delà Moukhirisis, c. à d. vers le N. Peut-être doit-on chercher ce lieu dans le Letchkhoul<sup>4)</sup>, qui est en effet dans une situation pareille. Quoi qu'il en soit, le nom ne se retrouve pas sur nos cartes.

ΠΕΤΡΑ, ville maritime, la plus belle de la Lazique, bâtie et fortifiée par l'empereur Justinien (539 — 545), dans un endroit auparavant sans importance militaire; elle était défendue d'un côté par la mer, et de l'autre par de hauts rochers qui lui ont valu son nom. Du seul côté où elle était accessible, il y avait un mur bâti entre deux rochers, avec des tours en blocs de pierres; elle fut prise par Khosroès en 545, puis par les Romains, en 550, ayant dirigé leurs attaques du côté de l'O. ou de la mer. Cette place se trouvait au commencement de la courbure que décrit la rive du Pont-Euxin, se dirigeant dès-lors vers le N. après s'être enfoncé à l'E. dans les terres aussi loin que possible.<sup>5)</sup>

On n'oublie pas, en outre, qu'à diverses reprises l'auteur grec assure que sur la gauche du Boas devenu Phase, les Lazes ne possédaient qu'un pays d'une journée de chemin d'étendue, dans lequel se trouvait Pétra. Or comme le nom de Phase est vague,

<sup>1)</sup> Обзор Росс. влад. за Кавк. III, 41.

<sup>2)</sup> *Ibid.* p. 142.

<sup>3)</sup> Stritter, 74, 76, 77. Je crois devoir ajouter que, dans une charte des environs de l'an 1510, N. 5 du M-it gé. 27, in-fo. de notre Musée asiatique, est mentionné une localité d'Iméret, nommée *Okhomira*, dont la position n'est pas indiquée.

<sup>4)</sup> Wakhoucht dit également que la citadelle de Dékwir, sur la droite de la haute Tskhénis - Tsqal, est la tête du canton de Thacwer dans le Letchkhoul, et que celui qui la possède est maître de tout le reste. (Descript. de l'Iméret; art. Letchkhoul). Les deux noms ne se ressemblent pas, mais il se pourrait que ce fût la même localité.

<sup>5)</sup> Stritter, 39, 40, 46, 56, 66.

il faut chercher Pétra ou sur la gauche du Rion ou sur celle du Tchorekh. Voici qui décide la question en faveur du dernier fleuve :

Rhizaeum, est-il dit <sup>1)</sup>, était à deux journées de Trébizonde ; c'est la Rizé moderne ; plus loin était Athènes, à qui une dame grecque avait donné son nom, et qui subsiste encore à l'O. de la ville précédente ; après Athènes était Arkhabis, puis Apsarus, situé à trois journées de Rizoum et à une journée de Pétra et des frontières de la Lazique ; après quoi commençait la courbure du Pont-Euxin. Toutes ces indications nous reportent vers Kobouleth, dans le Gouria, dont il faudrait vérifier sur les lieux l'assiette et les environs, pour s'assurer qu'ils coïncident avec le dire des Byzantins. Dositée parle de Pétra <sup>2)</sup> comme situé à une heure de distance à l'E. de Kobouleth, mais il ne dit pas y avoir été ni en avoir examiné les ruines : ainsi cette indication de sa part n'est qu'un simple renseignement.

Pirrus, à deux journées de Sébastopolis, était située sur la partie du rivage du Pont-Euxin qui mène à la mer Méotide. Il est facile d'y reconnaître la Pitzunda moderne, la Bidchwinta des Géorgiens. Justinien y avait fait construire une superbe église dont les restes, encore subsistants, attestent son ancienne magnificence. <sup>3)</sup>

Rhodopolis, une des belles villes de Lazique, était située dans une plaine, la première qui se présente à ceux qui viennent d'Ibérie dans la Colchide, et facile à prendre ; aussi fut-elle occupée par les Perses, puis détruite par les Lazes eux-mêmes et reprise en 536 par les Romains. <sup>4)</sup>

Le nom de cette ville est entièrement grec ; si on veut bien le prendre pour une traduction du nom laze, et admettre que la langue de la Lazique avait alors les mêmes rapports qu'aujourd'hui avec le géorgien, il n'est pas difficile de trouver dans l'Iméréth des villes ou localités dont le nom ait la même signification : nous trouvons, p. e. Wardzikhé, i. e. Wardis - Tzikhé, la citadelle de la rose, place importante, sur la Khamis-Tsqal, affluent gauche du Rion, le premier après la Qwirila ; Wardis - Gora, montagne de la rose, sur la Zouza, affluent droit de la Boudja ou Tcholabour, Wardzia et Wardoucadzé, sur les deux petits affluents méridionaux de la Dziroula, où le nom de Ward rose, entre comme partie constituante... etc. Les deux premiers endroits sont, il est vrai, un peu loin de la frontière ibérienne, mais aussi plus importants, Wardzikhé surtout, qui est nommé Vartsikh dans la Géographie de Vardan ; les deux autres sont moins considérables, mais plus près de l'Ibérie. Cette détermination n'offre rien de positif.

SHRAPANIS OU SARAPA, forteresse à l'extrême frontière de la Lazique, laisse deviner sans difficulté la moderne Chorapan, à l'angle du confluent de la Dziroula et de la Qwirila. <sup>5)</sup>

<sup>1)</sup> Stritter, 54, 55.

<sup>2)</sup> Bullet. scient. V, 249.

<sup>3)</sup> Stritter, 45, 56, 170

<sup>4)</sup> *Ibid.* 3, 45, 70.

<sup>5)</sup> Stritter, 45, 235.

SKANDA ou SKENDÉ, autre citadelle frontière, mentionnée avec Chorapan, et d'égale importance, subsiste encore dans le Scanda moderne, situé entre les deux rivières Tchkaroula et Zouza.

SÉBASTOPOLIS, à deux journées de Pityus sur le bord de la mer; cette ville considérable de la Lazique était probablement la dernière place du pays, vers le N. O.

TÉLÉPHIS, citadelle très forte, dans une contrée de difficile accès, au milieu de rochers escarpés, formant d'étroits défilés et environnés de plaines marécageuses et de forêts impénétrables: ce doit être incontestablement le Télépha des Géorgiens, sur la gauche de la Tchkaroula, au-dessous de Scanda: il serait impossible de mieux conserver un nom ancien.<sup>1)</sup>

Je dois dire que l'inspection des cartes pourrait peut-être fournir des arguments contre quelques-unes de ces observations: en effet nous trouvons groupés presque dans un même canton et à de faibles distances, Wardis-Gora (le mont de la rose) sur la Sazano, soit Rhodopolis; Moukhoura (la chénaie), aux sources de la Zouza; soit Moukhirisis; Daba-Zwéli (ancien bourg), aux sources de la Dzéwroula, soit Archaeopolis; et enfin, sur une carte russe très moderne et extrêmement détaillée, le mont Ounagéra dans un espace à l'O. de la Dzéwroula, soit Ounogouris. Cet ensemble a quelque chose de frappant, mais il y manque deux conditions: 1° la double limite du Rion et du Hippis pour la plaine de Moukhirisis, et 2° la qualité même de *plaine* indiquée par les Byzantins, *ager Lazicae fertilissimus*, comme caractéristique du canton de Moukhirisis, qualité qui se retrouve jusque dans le nom du Wacé moderne, tandis que Moukhoura est sur une montagne et dans un pays entièrement montueux. Enfin la montagne d'Ounagéra, dans cette position, ne se trouve que sur une carte russe, et les Géorgiens n'en parlent pas.

Les résultats de ces recherches sur la Lazique sont: 1° la détermination avec la plus grande probabilité de 14 lieux, dont quelques-uns jusqu'à présent inconnus, tels que le Tchhorokh, le Phase, le Docon, le Chobus, le Rhion, le Hippis, le lac Paléastome, Cotiaëum, Insula, Onougouris, Pityus, Sarapanis, Scanda, Téléphis; — 2° avec assez de vraisemblance, de 9 lieux, tels que: le Néoknus, le Catharus, Archaeopolis, Moukhirisis, Ollaria, Ouchimérium, Pétra, Rhodopolis, Sébastopolis. Le reste est incertain.

Les noms propres des personnages lazes mentionnés chez les mêmes historiens ne doivent pas être omis dans un travail du genre de celui-ci. Quelques-uns, comme Zarnaspès, roi en 522; Tzathius, son fils et successeur, et un autre Tzathius, roi en 555, ne peuvent être ramenés à l'étymologie géorgienne, non plus que Opsitès, autre nom de roi; Goubazès ou Gobazès, noms de rois en 457 et 539, se rapprochent assez de Goubadzé ou Goubadzé; Varsansès, grand du pays, Vardanadzé; Phartzès, Pharthadzé; Pharsantès, Parsmanadzé; Aeétès, Iachwili (?); Phoubélius, ressemble par la terminaison aux noms patronymiques géorgiens, terminés en *éli*; Terdetès est le nom arménien Terdat.

<sup>1)</sup> *Ibid.* 91, 234.

Des Géorgiens m'ont assuré qu'il existe encore dans l'Iméreth des noms de famille comme Goubadzé, Phartadzé, Pharsmanadzé; les Iachwili subsistent encore à ma connaissance. Quant aux autres, je n'ai aucune espèce de donnée.

Je ne terminerai pas sans dire un mot de la géographie de l'Ibérie d'après les mêmes sources. Beaucoup de lieux indiqués par les Byzantins n'offrent aucune difficulté, et ces auteurs ne donnent à leur égard aucun nouveau détail; tels sont: Arzen, Adranutzium ou Artanoudj; Atzara ou Adjara, Cakhetium ou le Cakheth, Khaltzikhi ou Akhal-Tzikhé, Corium ou Gori, Gouria; Goulium et Gorgourium ou le pays de Gouria, de Qouarqouaré; Méghista ou Mtzkhétha, les Minkéliens ou Mingréliens, Tiphlisium ou Tiflis. Bathy, Bériasakh, Capetrum, Ketzeum, Comium, Couel, Osourtrou et Tyrocastrum, demandent quelques explications, qui nous seront fournies par les divisions géographiques du pays selon les Byzantins.

L'Ibérie, au VI<sup>e</sup> siècle, se terminait, ainsi qu'il a été dit plus haut, à l'E. des monts Moskhiques et de la Moskhie. Au Xe siècle, sous Constantin-Porphrogénète, elle comptait les quatre préfectures de Bériasakh, Carnatai, Couel et Atzara <sup>1)</sup>, cette dernière était à la frontière romaine, sur une rivière de même nom. Ici il ne faut pas oublier que Constantin-Porphrogénète emploie le nom d'Ibérie dans un sens tout-à-fait restreint, comme les Turks de nos jours appelaient Gourdjistan la partie du Gouria et de l'Akhal-Tzikhé qui leur appartenait. Ce qui prouve jusqu'à quel point ils restreignaient leur Ibérie, c'est que lors que David couropalate donna en 991 à l'empereur Basile II <sup>2)</sup> ses états, parce qu'il n'avait point d'héritiers directs, les Byzantins s'empressèrent d'enregistrer « le don de l'Ibérie fait à l'empire, » expression qui passa dans l'ancienne édition de Lebeau et que nous avons réduite à sa juste valeur par l'exposition des faits d'après les sources arméniennes. Il est donc bien entendu qu'ici l'Ibérie est simplement la portion de leur pays que les Géorgiens nomment Zémo-Karthli, Haut-Karthli, et de divers autres noms, comme Samtzkhé, Sameskhéthi, Saathabago.

Des quatre préfectures nommées plus haut, Couel et Atzara sont connues; la seconde est l'Adjara moderne, traversé par une rivière qui en prend le nom et se jette dans le Tchorokh, au-dessous de Kéda. Couel me paraît être le géorgien Qouel ou Qwel კველი, forteresse considérable, sur la rivière de Djaq; comme ce mot signifie *fromage*, il me paraît évident que c'est le Tyrocastrum ou « château du fromage » souvent mentionné par les Byzantins <sup>3)</sup>. Bériasakh doit couvrir quelque chose comme Bérizis-Tzikhé, la citadelle de Bérizé, i. e. du fils du vieillard: il y a en effet une citadelle de ce nom dans le Gouria, sur la droite de la Souphta. Carnatai pourrait être Taos-Cari, le Taviosker des cartes russes modernes, sur le Haut-Tchorokh.

<sup>1)</sup> Stritter, IV, 296.

<sup>2)</sup> V. Hist. du B.-E. XIV, 184 sqq.

<sup>3)</sup> Stritter, IV, 256. L'auteur grec dit que Couel était à la frontière romaine, *vers Koloris*; ce nom en cache un autre qui ne nous est pas connu.

Addit. et écl.

Suivant un autre texte de Procope <sup>1)</sup>, les Ibériens asiatiques touchaient au N. les Pyles-Caspiennes, situées au-delà des limites de l'Ibérie, au bout d'un défilé de 50 stades, qui n'a pas d'autre issue, et où il est facile de reconnaître le Dariéla des Géorgiens; à l'O. elle avait la Lazique, l'Iméreth actuel; à l'E., les peuples soumis à la Perse.

Mais au XIV<sup>e</sup> siècle, époque où écrivait Chalcochondylas <sup>2)</sup>, l'Ibérie s'étendait depuis le lieu nommé Bathy; le pays depuis le Phase jusqu'à Khaltzikhi renfermait les principautés de Gourgourium, Corium, Cakhéthium et Tiphlisium, ces deux dernières relevaient de Samakhium, et les Turks étaient maîtres du pays: ce que l'auteur ajoute forme un texte tout-à-fait embrouillé, ainsi que le remarque Stritter, mais que j'explique ainsi: le Cakheth n'était pas soumis aux Turks, non plus que Sébastopolis, ville maritime, obéissant aux dadians des Mingréliens, Mamia et Samandaula, ni le Gouria et autres villes du bord de la mer. Véritablement il faut prêter beaucoup à ce texte pour l'entendre de la sorte. <sup>3)</sup>

Dans cette hypothèse, Bathy serait Batoum, sur la droite et à l'embouchure du Tchorokh; le Gouria se serait étendu jusqu'à Akhal-Tzikhé, à partir depuis le Phase, soit que par ce mot on entende le Tchorokh ou le Rion, après quoi venait la province de Gori, celle de Tiflis et le Cakheth, dépendants des Turks maîtres de Chamakhi, mais non du Cakheth inférieur, ni des bords de la mer, où était Sébastopolis, soumise à Mamia dadian de Mingrélie. Maintenant qu'est-ce que le Cakheth inférieur? Par-là il faut sans doute entendre la partie septentrionale de ce pays; car si Gori, Tiflis et une portion du Cakheth dépendaient des Turks, c'était sans doute la partie de ce royaume sise entre Tiflis et la ville de Chamakhi où les Turks commandaient. Enfin y avait-il au XIV<sup>e</sup> siècle des dadians nommés Mamia et Chamandawlé? Nous voyons sur la liste des dadians Mamia I, de 1323 à 1345; Mamia II, de 1396 à 1414, et Chamandawlé I, de 1470 à 1474. Dans le Gouria, le nom de Mamia revient aussi plusieurs fois, au XV<sup>e</sup> siècle.

KETZEUM; les Grecs, n'ayant pas de *dj* ni *dch*, ne pouvaient représenter autrement le Kadjtha-Toun, l'un des noms de l'ancien Artaban; v. ma première rédaction de cet article, et cf. Hist. de la Gé. p. 23, 39, 65, et notes. Il y a encore dans le Gouria

<sup>1)</sup> *Ibid.* 274, 313.

<sup>2)</sup> *Ibid.* 256, 315.

<sup>3)</sup> Διήκει δὲ ἡ χωρὰ ἀπο τοῦ βᾶ υ λεγομένου, καὶ ἀπὸ φασιδος ποτάμου ἕως χάλτζικι, ἢ τοῦ γουργούρου ἀνθεντεία, καὶ κορίου, καὶ καχετίου καὶ τυφλίσιου, σύνεγγυς οὔσαι αἱ πόλεις αὗται καὶ σαμαχίου, τῶν τουρκῶν ἐν αὐτῷ καὶ ἐχόντων, χωρὶς κάτωθεν τοῦ καχετίου πόλεως τοῦ ἐν παραθαλασσίᾳ καὶ τῆς σεβαστουπόλεως; τῶν μιγκελίων, τοῦ δαδιάνου ἀνθεντεία καὶ μαμία, καὶ σαμανταῦλα, καὶ γουρίας καὶ τῶν ἄλλων παραθαλασσίῳ πόλεων.

Mot à mot: Praetenditur haec regio a loco Bathy dicto, et à fluvio Phaside usque ad Khaltzikhi, imperium Gourgourii; regiones Corii et Cakhethii, ad Samachium pertinentes, Turcis ea loca tenentibus, exceptis inferiori Cakhethio, ad maris littus, Sebastopoli Mingrelionum subjectâ dadiano Mamia, Gouriâ aliisque maritimis civitatibus subjectis Samantaulae.

Kadjéthis - Tzikhé, sur la petite rivière de Tchakwi au N. de Bathoun, au S. de Kobouleth. <sup>1)</sup>

Osourtrou était une plaine dans l'Ibérie romaine, où les Romains campèrent en 1048, au temps de Constantin-Monomaque, attendant l'arrivée du général géorgien Liparit. D'après le récit d'Et. Orbélian (ch. 21), il paraît qu'elle était au voisinage d'Arzen. <sup>2)</sup>

КАПЕТРУМ ou KABOUDRHROU était au pays de Vanand ou de Cars, suivant M. Saint-Martin, I, 374.

COMIUM est entièrement inconnu.

A D D I T I O N V.

*Histoire de la scission religieuse entre les Géorgiens et les Arméniens, depuis la fin du VIe siècle.*

Un grand événement religieux s'accomplit sous le règne de Gouaram couropalate, dont les grandes Annales géorgiennes ne disent pas un seul mot, mais qui nous a été conservé dans tous ses détails par Oukhthanès, historien arménien, du Xe siècle, et que mentionnent, soit Jean Catholicos, qui lui est antérieur, d'environ 200 ans, soit Asolic, son contemporain, soit Vardan, et Mkhithar d'Aïrivank, soit encore Ciracos, et Samouel d'Ani, appartenant au XIIIe siècle. Tchamitch a résumé tous les faits, dans son Histoire d'Arménie, t. II, p. 301 sqq., non avec toute l'exactitude désirable: bien que cet auteur, dans son grand ouvrage, t. I, p. 18, dise n'avoir pas eu entre les mains l'ouvrage d'Oukhthanès, on voit pourtant qu'en écrivant son récit il a dû en faire usage, car il en donne de longs extraits. Beaucoup de questions d'histoire civile et religieuse, et de géographie, se rattachant à l'événement dont j'ai à parler, je veux le traiter avec développements, en m'appuyant surtout sur Oukhthanès, et le contrôlant au moyen des autres témoignages: il s'agit de la scission religieuse entre les Géorgiens et les Arméniens.

En 451, l'empereur grec Marcien avait rassemblé à Chalcédoine un grand concile, destiné principalement à combattre les doctrines de Dioscore, d'Eutychès et de Nestorius. Parmi les nations de l'orient qui n'admirent pas les décisions de ce concile, les Syriens et les Arméniens se distinguèrent et se distinguent encore par leur persévérante opiniâtreté: ce fut, entre l'Arménie et la Géorgie, l'occasion du schisme qui les sépare jusqu'à présent.

Le catholicos de Géorgie étant mort dans la 25e année du catholicos arménien Mosé ou Movsès II, conséquemment en 576 <sup>3)</sup>, les princes, les grands et les évêques du pays

<sup>1)</sup> Stritter, IV, 255.

<sup>2)</sup> Stritter, IV, 255, 305.

<sup>3)</sup> Suivant Tchamitch, cela eut lieu en la 29e année de l'ère arménienne, ou en 580. A cela il ajoute

\*

prièrent ce dernier de leur donner un *arhadchnord* ; celui-ci choisit Ciouron <sup>1)</sup>, un ecclésiastique de sa maison, en qui il avait confiance, le nomma *hairapet* de Géorgie, et envoya en même temps que lui un évêque nommé Pétros, Géorgien de nation. <sup>2)</sup>

Ciouron était Géorgien, du village de Scoutri, au pays de Dchavakh <sup>3)</sup>, et possédait les langues arménienne et géorgienne <sup>4)</sup>. Dans sa jeunesse il alla en Grèce, résida 15 ans à Nicopolis, dans le canton de Colonia, sur le bord du Gaïl-Get, où il s'instruisit des lettres grecques ; après quoi le catholicos Mosé l'attacha à sa personne et le fit prêtre du couvent du patriarcat, alors installé à Dovin, enfin il le nomma chorévêque d'Aïrarat, fonctions qu'il exerça cinq ans. <sup>5)</sup>

Etant allé dans son diocèse, il se rendit à Mtzkhéthà, où il rassembla les évêques du pays, les princes et les grands, et se fit reconnaître d'eux. Quand son autorité fut bien établie, en la 3<sup>e</sup> année de son pontificat <sup>6)</sup>, il conféra l'épiscopat à un barbare,

qu'il s'éleva de grands troubles en Géorgie pour l'élection du successeur du prélat mort, de qui le nom ne se trouve nulle part, et qu'à cette époque il était d'usage que le premier évêque de ce pays fût consacré par le catholicos arménien. Jean Catholicos, de son côté, dit que « Mosé nomma *archevêque* de la province *Եաջաւիղ*, de Géorgie, de Gougark et d'Egérie ou de Mingrèlie, suivant l'usage, » le prêtre principal de la résidence patriarcale. Suivant Ciracos, p. 19, « *L'évêque* des Géorgiens étant mort, et l'usage étant jusqu'alors que les Géorgiens reçussent la consécration de l'Arménie, Mosé leur donna un autre *évêque*. » Asolic, l. II, ch. II : « Mosé consacra Ciouron *catholicos* de Géorgie. » Vardan, p. 47 : « Les Géorgiens ayant envoyé, suivant l'usage, Mosé leur donna un *arhadchnord* ; » mais précédemment il le nomme aussi catholicos. Enfin, dans le cours du récit on trouvera la qualification de *métropolitite* donnée au chef du clergé géorgien. Voilà donc de compte fait six variantes, et l'indication positive « d'un usage » consistant en ce que le chef spirituel de qui je parle fût ou élu ou du moins consacré par le catholicos arménien.

*Hairapet*, en arménien, signifie « chef des pères, » i. e. patriarche, et ne s'emploie, le plus habituellement, qu'en parlant du catholicos lui-même. Archevêque, métropolitite et évêque, sont des désignations inconnues des auteurs géorgiens quand il s'agit de leur premier pontife. Quand à *arhadchnord*, ce mot signifie seulement « un premier, un principal chef, » et est quelquefois employé par Moïse de Khoren, même en parlant des rois de Géorgie (Ed. Ven. 1827, p. 344, 345) ; la même chose se retrouve encore chez d'autres auteurs, mais par abus ; aujourd'hui, et sans doute depuis longtemps, le chef spirituel des Arméniens de Géorgie est désigné par ce titre, évidemment inconvenant à l'égard d'un catholicos.

<sup>1)</sup> Ciouroh, prononcez Kiouron, est le nom grec Kyron ou Kyros ; chez tous les auteurs européens, ce nom s'écrit *Curion* ou *Courion*.

<sup>2)</sup> Oukhthanès, p. 69.

<sup>3)</sup> Suivant Vardan, Ciouron était d'Isoutri, au pays d'Idchokh, variantes grossières et inadmissibles. Toutefois on ne connaît pas autrement ce village de Scoutri, dans le Djawakheth.

<sup>4)</sup> Tchamitch ajoute qu'il connaissait aussi le persan, et fait le plus grand éloge de son caractère et de sa personne. Ciracos dit que Ciouron était sacristain *փակակալ*, du catholicat.

<sup>5)</sup> Oukht. *ibid.*

<sup>6)</sup> Oukht. *ibid.* La consécration de ce C'is dut donc avoir lieu en 579 ; à ce sujet Tchamitch remarque que les Barbares nestoriens, en arménien *Khoujics*, abondaient alors en Géorgie.

nommé C'is, ce qui signifie *dureté*<sup>1)</sup>, *grossièreté*, habitant du village de Ghoutarim, au pays de Colonia, sur le Gail-Get, voisin de Nicopolis: ce qui eut lieu à l'insu du catholicos Mosé.

L'indication du lieu où se rendit Ciouron, combinée avec ce qu'on a vu dans la Biographie de Se. Chouchanic (sup. p. 72, 76), au sujet d'un certain bdechkh de Gougark « roi de Mtzkhétha, » donne beaucoup à penser sur l'exactitude des Annales géorgiennes, où l'on ne trouve pas un mot de cela, pas une allusion aux troubles qui suivirent la mort du prédécesseur de Ciouron, aux débats de celui-ci avec les catholicos arméniens. Jean Catholicos aurait-il donc été induit en erreur, quand il compte la Mingrèlie au nombre des dépendances du catholicos nommé par Mosé? En tout cas un simple arhadchnord qui aurait eu un si vaste diocèse à administrer aurait joui d'une trop vaste juridiction. Le temps découvrira peut-être quelques matériaux nouveaux, propres à éclaircir les obscurités de ces indications.

Pendant Ciouron, en la première année de son catholicat, avait conféré l'épiscopat à un certain Mosé, originaire du village de Méhencert, dans le Tachir; élevé dès sa jeunesse dans la maison de l'évêque de Tsourtav, où il avait appris l'arménien et le géorgien, il était devenu vartabied et enfin évêque de la maison du bdechkh de Gougark. Sa résidence était à Tsourtav ou Gadchenk<sup>2)</sup>, ville d'où l'on se rendait souvent pour prier à la croix de Mtzkhétha, et de là on allait dans le même but auprès du catholicos arménien: ce qui est la preuve d'une communauté spirituelle existant entre les deux pays. Le tombeau de Se. Chouchan servait donc de lien religieux entre les deux pays.

« Le lieu alors nommé Tsourtav, dit Oukhthanès, s'appelle présentement Gadchenk. C'était, dans ce temps-là, une capitale populeuse, vaste et admirable; aujourd'hui amoindrie et réduite, c'est un gros bourg, sur le bord d'une rivière, appelée de son nom Gadchinaget, dans le canton de Vrats-Dacht, situé entre les frontières de l'Arménie et de la Géorgie, juste en face du Caucase, limitrophe de la grande métropole de Tiflis, admirablement bâtie, admirable et merveilleuse<sup>3)</sup>. Tsourtav fut la résidence du grand bdechkh de Gougark, établi gouverneur du N. par notre roi Valarsace, Arsacide. Ce bdechkh, descendant de Mihrdat, l'un des satrapes de Darius, ainsi que le raconte le

<sup>1)</sup> Ce nom est hébreu, et se traduit en effet comme le dit notre auteur, ainsi que Vardan, p. 47, qui semble l'avoir copié.

<sup>2)</sup> Oukht. p. 71, 82, 89, 116.

<sup>3)</sup> Tout cela ne nous fait pas bien comprendre la vraie situation de Tsourtav, « la ville froide, » de l'arménien *gn-pun tsourt*, froid; le nom seul de Gadchenk, rappelle la dénomination de Gatchian, résidence de Gatchios, l'un des fils de Karthlos, que Wakhoucht (Géogr. p. 145) dit avoir porté les différents noms de Sanadiro-Kalak, Kaozian et Arkéwan, où il indique de grandes ruines, et qu'il suppose (p. 142) être l'ancienne *Ἰζορτάω* Tzortaw. Mais le Gatchian de l'auteur géorgien est dans le Somketh, au S. de la basse Ktzia, et non dans le Tachir ou Dacht - Vrats, Plaine des Géorgiens. Suivant la carte des pays au S. du Kour, la rivière de Gadchenk ne peut être que la Machawer, qui coule là, du côté de l'O.



passages de l'ouvrage qui m'occupe, on voit qu'elle avait établi ou du moins fait établir à Tsourtav une certaine liturgie, en langue arménienne, que Ciouron fit traduire et chanter en géorgien : c'est le sujet d'un reproche qui reviendra souvent dans les lettres écrites à ce catholicos par les pasteurs arméniens.<sup>1)</sup>

Mosé, évêque de Tsourtav, choqué des tendances de Ciouron pour les sectateurs du nestorianisme, de l'ordre donné de célébrer la liturgie en géorgien, et peut-être de son penchant, déclaré de quelque manière, pour les doctrines de Chalcedoine, informa le catholicos Mosé de ce qui se passait, et le pria d'employer son autorité à garantir ce qu'il appelait la pureté de la foi : ceci doit avoir eu lieu vraisemblablement vers l'an 580. Mosé écrivit donc au catholicos géorgien et à ses évêques suffragants, pour l'engager à chasser l'évêque nestorien et à conserver, malgré la division de l'Arménie entre les Grecs et les Perses, l'unité du dogme, la foi admise par les Arméniens, par les Géorgiens et les Aghovans, un siècle plus tôt, sous le roi de Perse Cavat ou Cobad; Ciouron répondit qu'aussitôt qu'il avait eu connaissance des erreurs de l'évêque en question il l'avait écarté de son siège.<sup>2)</sup>

Ciouron se tint ainsi sur la défensive durant cinq ans : deux ans, sous le catholicos Mosé, deux ans après sa mort, et jusque sous le catholicos Abraham, qui fut élu en 594<sup>3)</sup>. Ces expressions d'Oukhthanès ne me semblent pas entièrement exactes, ou du moins elles ne s'accordent pas avec ce qui a été dit plus haut. En effet Mosé, élu catholicos en 551, siégea 30 ans, après quoi il se donna un vicaire, nommé Vrthanès-Kerthogh ou le Grammaire, qui dirigea les affaires durant treize ans, jusqu'à l'élection d'Abraham. Or précédemment notre auteur nous a dit que le Nestorien C'is fut ordonné évêque par Ciouron en la 25e année de Mosé catholicos : c'était donc là son premier rapprochement avec des personnes professant une autre foi que les Arméniens.

Ce qui achève de prouver qu'il y a ici un malentendu, c'est que Vardan, p. 49, dit que quelque temps après avoir écrit à Ciouron, Mosé Catholicos mourut, en la 30e année de son pontificat, et le pasteur géorgien cessa dès-lors de cacher ses nouvelles

<sup>1)</sup> Oukht. p. 133.

<sup>2)</sup> Oukht. p. 72, 73. Tchamitch, réunissant ici plusieurs faits qui n'eurent lieu qu'après les premières explications dont je viens de parler, dit que Ciouron se mit à prêcher ouvertement le concile de Chalcedoine, au point que Géorgiens et Mingréliens adoptèrent ses doctrines : Jean Catholicos (p. 46) dit aussi la même chose, sans nommer toutefois les Mingréliens ni préciser les dates, mais avant la mort du catholicos Mosé. Tchamitch ajoute que ce fut alors même que le catholicos géorgien fit venir de C. P. des copies authentiques des décisions des quatre premiers conciles écuméniques. Enfin, il ajoute que la Géorgie resta dès-lors soumise à l'empereur de Grèce. Mais je pense qu'il vaut mieux suivre pour guide Oukhthanès, qui rapporte les événements dans leur ordre chronologique, avec tous les documents à l'appui. D'ailleurs on verra que Vardan et Ciracos sont garants de la véracité du récit de leur devancier, et se rangent à son autorité.

<sup>3)</sup> Oukht. p. 77.

doctrines. Ciracos, p. 19, s'exprime dans les mêmes termes; ce qui est absolument contraire au récit de Tchamitch et aux assertions du P. Chakhathounof, dans sa Description d'Edchmiadzin et des cinq cantons de l'Aïrarat, t. I, p. 182, 3. Si donc c'est vers la fin de la vie de Mosé que Ciouron commença à se révolter, au lieu de la 25e année, il faut lire la 37e année, qui sera l'an 588: à dire vrai, ceci me semble plus conséquent; car autrement il y aurait eu au moins 11 ans d'intervalle entre les lettres adressées à Ciouron par Mosé catholicos et par Vrthanès, vicaire du siège. Mais heureusement, même avec cette différence de dates, les faits restent les mêmes.

Après la mort de Mosé, arrivée en 593, Ciouron fit deux démarches décisives: d'abord il permit de reparaitre à l'évêque nestorien, qui s'était tenu caché jusque-là, disant qu'il avait seulement voulu lui laisser le temps de venir à résipiscence. En outre, il manda près de lui Mosé, l'évêque de Tsourtav, qui, après quelques hésitations, se décida à venir à Tiflis, « ville de Géorgie, au voisinage du Caucase, située sur le fleuve Cour<sup>1)</sup> : » c'est ainsi que s'exprime notre auteur. On a déjà vu plus haut en quels termes magnifiques il parlait de cette ville, comptant alors à-peine 120 ans d'existence. Mosé rencontra son supérieur sous le portique de l'église de Sion, bâtie près du palais des rois; mais le catholicos lui ayant interdit sa présence, il se retira chez le prêtre Hacob, au voisinage de Sion, écrivit à Ciouron de ne pas renoncer à la foi proclamée par les 318 pères du concile de Nicée, par les 130 du concile de C. P., par les 200 d'Ephèse, et admise jusque-là par l'Arménie et par la Géorgie. Il lui reprocha aussi sa condescendance pour les Nestoriens et déclara qu'il renonçait à sa communion.

Ciouron ne répondit rien, pour ne pas se compromettre vis-à-vis du futur catholicos. Pour Mosé, il attendit quelque temps que son chef changeât d'opinion, puis, se voyant en butte à la haine des grands et du peuple, il partit, en hiver, et, laissant son troupeau à la garde de Dieu, alla se cacher dans le célèbre couvent d'Hohana-Vank, au bas de l'Aragadz. Il y fut bien reçu par Babélas, alors supérieur, et fit connaître à Vrthanès sa résolution de rester fidèle à la foi<sup>2)</sup>. On verra plus tard, dans les lettres écrites des deux côtés, quelques circonstances particulières de la fuite de Mosé, et comment son supérieur les interpréta contre lui.

De sa retraite, Mosé écrivit à Vrthanès, vicaire du siège, une lettre pleine de reproches contre Ciouron, et le pria d'adresser une lettre en arménien, à ses ouailles de Tsourtav, où cette langue était principalement usitée, afin de les consoler et de les affermir dans la foi; à Ciouron et aux grands du pays, pour les y ramener. Vrthanès le fit, et cette correspondance dura trois ans, jusqu'à l'élection du catholicos Abraham. Par-là on voit que la fuite de Mosé dut avoir lieu réellement en l'hiver de l'an 591.<sup>3)</sup>

<sup>1)</sup> Oukht. p. 75, 78.

<sup>2)</sup> Ib. p. 80.

<sup>3)</sup> Ib. p. 81, 91.

Vrthanès répondit à Mosé, par une lettre d'encouragement; il adressa également une encyclique aux fidèles de Tsourtav, pour qu'ils n'imitassent point leur catholicos, mais bien plutôt qu'ils restassent fidèles aux doctrines autrefois admises par l'Arménie, par la Géorgie et l'Aghovanie. Ces lettres, celle de Mosé à ses ouailles et leurs réponses, se trouvent toutes dans l'ouvrage d'Oukhthanès<sup>1)</sup>; elles sont d'un grand intérêt pour les personnes qui s'occupent de matières théologiques, mais malheureusement l'aigreur des discussions religieuses s'y fait trop remarquer.

Mosé pria de nouveau Vrthanès d'écrire à Ciouron, catholicos *de nom*, à l'évêque géorgien Pétros, et aux grands, tels que Nerséh, Vahan, Bzrméh, une réfutation des doctrines du concile de Chalcédoine<sup>2)</sup>. Vrthanès, moins animé que lui, fit les lettres demandées, mais il s'excusa de n'avoir pu les envoyer<sup>3)</sup>, à cause des circonstances dans lesquelles se trouvait le pays (c'était à la suite du partage de l'Arménie entre l'empereur Maurice et le roi de Perse, qui avait eu lieu en 591<sup>4)</sup>). Il engagea donc Mosé à faire lui-même porter ces lettres; « Si la paix se fait, disait-il, tant mieux: vous retournerez à Tsourtav avec un nom honoré, si non, ordonnez à vos amis et connaissances d'écrire à notre glorieux prince, qu'il m'ordonne de m'y rendre moi-même, pour rétablir la bonne intelligence. Le prince d'Arménie était alors Sembat, marzpan d'Hyrcanie, sous la dépendance du roi de Perse. Quant à la Géorgie, on ne saurait trop s'étonner de voir que ni Ciouron, ni les deux Mosé ni Vrthanès ne mentionnent Gouaram, qui y régnait alors, ni aucun autre prince souverain, mais bien de simples seigneurs, dont l'identité ne pourrait que difficilement être constatée, au moyen d'une infinité de conjectures.

Oukhthanès nous a conservé les lettres: à Ciouron catholicos, aux princes Nerséh, Vahan et Bzrméh, ainsi qu'à la communauté des fidèles, et celle à l'évêque Pétros. Les réponses ne se sont pas retrouvées, ou plutôt il paraît que l'auteur ne les a pas jugées dignes d'être rappelées, car il dit que Ciouron menaça Vrthanès de faire porter son message au patriarche de Jérusalem<sup>5)</sup>, qui ferait, ainsi que l'empereur grec, une réponse catégorique. On verra bientôt pourquoi le pasteur géorgien voulait avoir recours à ces arbitres. Le fait est que Ciouron refusa d'admettre le messenger de Vrthanès et lui fit la menace dont il vient d'être parlé; toutefois quelques nobles, dont les noms ne sont pas connus, écrivirent au vicaire du siège, que Mosé eût à revenir dans son diocèse et à faire sa soumission; sur quoi Vrthanès adressa à Mosé une lettre doctrinale, où il lui exposa

<sup>1)</sup> Ib. p. 82 — 87.

<sup>2)</sup> Ib. p. 91.

<sup>3)</sup> Ib. p. 92.

<sup>4)</sup> Hist. du Bas-Emp. Nouv. éd. t. X, p. 332. Il n'est rien dit là de la Géorgie, mais il est bien probable que cette contrée, professant dès-lors la même foi que les Grecs, ne resta pas en dehors de leurs possessions, puisque Gouaram avait un titre tout grec, celui de couropalate. V. Annales, p. 138.

<sup>5)</sup> Oukht. p. 93, 95.

tout ce qui s'était fait un siècle auparavant, sous Zénon et sous Anastase, empereurs orthodoxes, au sujet de la foi, ainsi que sous Justin et Justinien, et l'exhorta à persévérer dans la voie qu'il suivait. <sup>1)</sup>)

Cependant en la 17e année de Khosro-Parwiz, sous l'empereur Maurice, au mois de mars, Sembat Bagratide, marzpan d'Hyrcanie, réunit à Dovin une dizaine d'évêques, pour raisonner sur la foi et nommer un catholicos. L'élection n'ayant pu se faire alors, Sembat obtint du moins que les évêques signassent une profession de foi, au bas de laquelle il mit lui-même son nom. Enfin dans une nouvelle réunion, Abraham d'Ecbathan, évêque des Rhéchtouniens, fut élu catholicos, malgré ses refus, un dimanche après Pâques, à la fin de navasard, en la 17e année de Khosro-Parwiz <sup>2)</sup>). Ce qu'il y a de sûr dans ces faits, c'est que le P. Tchamitch et le P. Chakhathounof fixent l'avènement d'Abraham à l'an 594, où Pâques tomba le 11 avril. Or, en cette année, le mois de navasard ayant commencé au 1er juillet, ce fut donc vers le 30 de ce mois que l'élection eut lieu. Comme Oukhtanès répète trois fois l'indication de l'année de Khosro-Parwiz, p. 69, 99 et 103, il était donc sûr de son fait; or, d'après toutes les autorités, Khosro-Parwiz ne monta sur le trône qu'en 590 <sup>3)</sup>); ainsi sa 17e année serait l'an 607, époque où Maurice ne régnait plus. Je ne sais à quoi attribuer cette erreur de chronologie. Trois personnes n'assistèrent point à la cérémonie dont je parle: le catholicos de Géorgie, dissident, celui d'Aghovanie, qui commençait à le devenir, à son exemple; enfin l'évêque de Tsourtav, alors grièvement malade, et qui ne put même écrire au nouveau catholicos que huit mois après son élection, pour le féliciter, se mettre en communion avec lui, et se déclarer prêt à se sacrifier pour la Géorgie et pour l'Arménie. Abraham, de son côté, l'engagea à se rendre près de lui pour la Pâque prochaine, époque où le marzpan Sembat viendrait lui-même, afin de régler les affaires religieuses; car Vrthanès l'avait mis au fait des événements antérieurs. <sup>4)</sup>)

Cependant Abraham s'empressa d'écrire au catholicos de Géorgie. Il lui exposa que précédemment les deux pays professaient la même foi, que l'union spirituelle régnait entre eux; qu'on allait prier, d'Arménie à la croix de Mtzkbétha, et de là à l'église patriarcale. Il lui reprochait ensuite, avec douleur, d'avoir troublé cette bonne intelligence, chassé l'évêque de Tsourtav, d'avoir voulu le forcer à professer une foi nouvelle, d'avoir supprimé la liturgie en langue arménienne, réglée par Se. Chouchanic <sup>5)</sup>). Il lui rappelait en-

<sup>1)</sup> Ib. p. 96, 97.

<sup>2)</sup> Ib. p. 99 — 102.

<sup>3)</sup> V. Tchamitch, Tables chronolog.; Lebeau, nouv. éd. t. X, p. 290.

<sup>4)</sup> Oukht. p. 104 — 108.

<sup>5)</sup> L'habitude régnant dans tout l'ouvrage d'Oukhtanès, de nommer Se. Chouchanic *ՍԵՆՇԻՔ* et non *ՍԵՆՇԻՔ ԶԻՆՇԱԾԻԿ* a induit le savant P. Tchamitch (t. II, p. 303) dans une très grave méprise, que je me suis longtemps refusé à croire possible de sa part. Il fait dire à l'évêque Mosé; « Ciouron ne veut

core qu'au temps de Cavat, roi de Perse, une assemblée religieuse avait examiné les questions théologiques alors controversées, spécialement celles relatives au concile de Chalcédoine, et que là on était convenu d'une profession de foi, que tous les assistants avaient signée, et qui se conservait encore au catholicat. Enfin il l'engageait à ne pas causer une scission, qui empêcherait les habitants des deux pays de visiter réciproquement leurs églises, et terminait en disant qu'il avait songé à lui envoyer des vartabieds, pour lui démontrer la vérité de la foi arménienne, mais qu'il préférerait attendre la réponse des évêques et des grands de Géorgie, et qu'en tout cas il lui serait pénible de voir les Géorgiens se séparer de la foi admise par les Arméniens sujets du roi des rois.

Ciouron répondit très adroitement: il commence par féliciter Abraham sur son élection, puis il dit que lorsque le catholicos Mosé lui écrivait, c'était seulement pour se plaindre de sa confiance envers un Nestorien, qu'il avait sur-le-champ écarté, pour lui laisser le temps de venir à résipiscence. A l'égard de la liturgie de Tsourtav, il ne l'a pas changée, mais bien l'évêque de ce pays, qui, connaissant le géorgien et l'arménien, avait regardé la chose soit comme peu importante au fond, soit même comme convenable, parce que la position de Tsourtav, à la frontière des deux nations, y rendait commun l'usage des deux idiomes. Pour Mosé, il ne l'a pas chassé, mais mandé pour lui donner quelques avertissements, et celui-ci s'est enfui de nuit, a abandonné son église sans autorisation. Si, ajoute-t-il, les Arméniens sujets du roi des rois sont d'accord sur les dogmes théologiques, tandis que les Géorgiens font bande à-part, il s'excuse en disant: « Nos pères et les tiens étaient au pouvoir du roi de Perse, professaient la foi de Jérusalem, ainsi que vous et nous. » Du reste, la Grèce et le pays des Ariens, i. e. la Perse, sont encore soumis au roi de Perse, ainsi ce ne sont pas des pays séparés. A l'égard des vartabieds à envoyer, il laisse la chose à la disposition du patriarche; lui-même, sans les circonstances actuelles, il en enverrait de son côté au catholicos, pour solliciter sa bénédiction. <sup>1)</sup>

Abraham, comme on le pense bien, ne se tint pas pour battu par ces raisons: il

plus que je chante en arménien les hymnes composées en cette langue par *Saint Chouchanic*, premier évêque de Tsourtav. » Quoique Chouchanic soit proprement un nom de femme, la qualité de *Saint* qui lui est attribuée pouvait facilement égarer un lecteur ordinaire. Mais comme l'histoire de cette sainte est racontée en détail par Lazar de Pharbe, d'où Tchamitch lui-même l'a extraite et insérée dans son grand ouvrage, il est étonnant que plus tard il ait perdu ce fait de vue, et qu'il ait donné à ce personnage le titre de *premier évêque* de Tsourtav. J'avoue que cette liturgie établie, peut-être même composée par Se. Chouchanic, զպաշտօն հայրենի, զսրբոյ շուշանկան զկարգաւորեալ et un passage que je citerai tout-à-l'heure, m'avaient inspiré des doutes très forts sur le sexe de l'auteur; mais je n'ai plus eu le moindre doute quand j'ai eu lu, p. 133, que « Chouchanic avait été tuée par son époux impie յամբարիշտ յառնէ իւրմէ. » Tchamitch n'ayant pas eu en main, à ce qu'il paraît, l'ouvrage dont je parle, ce sera là l'explication du fait objet de cette note.

<sup>1)</sup> Oukth. p. 110.

répondit qu'autrefois, sans doute, l'Arménie suivait la même foi que l'église de Jérusalem, mais que c'étaient Ciouron et les siens qui l'avaient abandonnée. Ceci était à-peu près exact des deux côtés; car le patriarche de Jérusalem et une bonne partie des évêques de Palestine refusèrent d'adhérer aux décisions du concile de Chalcédoine, ainsi qu'en fait foi l'histoire. Plus tard, un certain Hobénagh ou Juvénal, peut-être le patriarche de ce nom, qui mourut en 458, avait travaillé à propager la foi de Chalcédoine, qui s'était répandue petit-à-petit jusqu'en Arménie, mais avait été rejetée en 496 par le catholicos arménien Babgen, au concile de Vagharchapat, et même par Gabriel<sup>1)</sup>, catholicos de Géorgie, évêque de Mtzkhéthà. Enfin il engageait Ciouron à désigner un lieu, dans l'une des deux contrées, pour traiter ensemble de la foi, à l'époque des Pâques prochaines.<sup>2)</sup>

Ciouron répondit nettement: que la bonne intelligence avait régné entre les deux pays jusqu'au temps du catholicos Mosé; que celui-ci, ayant exigé qu'il se séparât des nestoriens, il lui avait obéi; que si l'évêque de Tsourtav ne partageait pas ses croyances, pourquoi donc avait-il consenti à se laisser sacrer par lui; qu'enfin il n'y avait eu aucune dissidence entre les Géorgiens et les évêques de Tsourtav depuis l'époque de Se. Chouchanic, sous les évêques, Aphots, Garhnic, Sahac, Eghia, Hacob, Hovhan, Stéphanos, Esai, Samouel, un second Stéphanos, Hovhannès<sup>3)</sup> et quelques autres. Pourquoi y en a-t-il maintenant? c'est votre affaire.<sup>4)</sup>

Profitant de ce que Ciouron prétendait n'avoir pas dévié de ses croyances précédentes, Abraham l'engagea de nouveau à rejeter les doctrines que n'avaient point admises, au concile tenu par Babgen: Gabriel, catholicos de Géorgie, évêque de Mtzkhéthà; Paghden, évêque de la maison royale de Géorgie; Eghiphas, évêque d'Asouriaghé (Atsqour?); Samouel, évêque de Timoel (Thmogwel, de Thmogwi?); Hacob, de Srtav ou Tsourtav; Stéphanos, de Rhouzthav ou Rousthaw; Sahac, de Tiflis; Eghadès, de Man-

<sup>1)</sup> Dans mes notes sur les Annales, p. 122, j'ai parlé au long de ce Gabriel, qui vivait en 491, bien que l'histoire géorgienne ne dise rien de lui, et qui est qualifié par les Arméniens tantôt de catholicos, tantôt de métropolit. Notre auteur parle encore, p. 112, de Hobénagh, d'abord orthodoxe, puis partisan des doctrines de Chalcédoine, qui avait voulu les répandre au temps du catholicos Babgen, et de Gabriel, *arhadchnord* de Géorgie.

<sup>2)</sup> Oukhth. p. 111.

<sup>3)</sup> Je crois que s'est un passage de ce genre qui a fait croire à Tchamitch que Chouchanic était le premier évêque de Tsourtav. Au reste, cette liste est précieuse, car on y retrouve d'abord le nom de l'évêque contemporain de Se Chouchanic et nommé dans sa Biographie (sup. p. 77); Hacob vivait en 491 et assistait au concile de Vagharchapat; les époques des autres sont inconnues, mais le dernier Hovhannès dut être le prédécesseur de Mosé. Tchamitch (t. II, p. 304) fait encore dire à Ciouron, dans sa réponse à la première lettre d'Abraham, bien des choses que je n'y ai pas vues, notamment qu'il conserve la foi admise anciennement par les cinq patriarches et par 35 évêques de Géorgie. Je n'ai trouvé nulle part cette indication. Ou cet habile historien aura travaillé sur de mauvais extraits, ou il aura mêlé un peu du sien dans l'analyse des pièces.

<sup>4)</sup> Oukhth. p. 112 sqq.

ghik ou Manglis; Enès Mrowel, de Rouis; Evginis, de Samthav ou Samthawis; Hovseph Adounel (d'Aténi?); Hovhan, de Sarousth (?); Hovhannès, de Coumourd, ou Coumourdo; Ghazar Phoghdnel (?); Théodore, de Phorth (Photi?); Zakarias, de Casta(?); Phocas, d'Astermiough (?); Isaac, de Hnaracert; Mosé, de Tarse (Tao?); Estengès de K'orzan; « tous ces évêques, de ton pays, ajoute-t-il, assistaient au concile de Vagharchapat et en approuvèrent les décisions. »<sup>1)</sup>

Fatigué de tant d'insistance, Ciouron répondit qu'il avait fait traduire du grec et envoyé au catholicos Abraham les canons des quatre conciles écuméniques, et le pria nettement de cesser toute correspondance à ce sujet: « Que vous le vouliez ou non, dit-il, telle est ma foi. Si vous voulez m'écrire amicalement, c'est bien, je recevrai votre lettre. Si non, je n'y répondrai plus; » — ainsi son parti était pris et décidément arrêté.

Il paraît que le catholicos Abraham faisait porter la correspondance que l'on vient de voir par un évêque nommé Pétros, que les Géorgiens avaient surnommé *le loup*, à cause de son extrême sévérité, et qu'ils menacèrent même de le faire mourir s'il ne mettait fin à ses allées et venues pour des discussions concernant la foi; suivant Oukhtanès, ceux de son temps répétaient traditionnellement que cet évêque avait été tué par leurs pères sur le mont Cangark: mais, dit-il, on le confondait avec un autre Pétros, qui s'enfuit du concile de Chalcédoine, et qui vivait 150 ans avant le catholicos Abraham.<sup>2)</sup>

Pendant que les deux pontifes échangeaient ces communications, et un peu après la première lettre d'Abraham, ci-dessus rapportée, Sembat, marzpan d'Hyrcanie, se mêla au débat. Il écrivit au catholicos et à son clergé, à Aternerséh et aux autres princes de Géorgie, pour les engager à la concorde. « Tous les Arméniens sujets du roi des rois, disait-il, professent une même croyance; cependant j'ai appris par la voix publique et par l'évêque de Tsourtav, mais je refuse d'y croire, que le tombeau de Se. Chouchanic n'a plus la vertu de servir de lien d'unité religieuse entre les deux pays. On ne va plus de là à Mtzkhéthà, de Mtzkhéthà à Tsourtav. » Il les prie donc de faire cesser un tel état de choses, et se contente de leur écrire, sauf à charger plus tard des évêques d'aller traiter le fonds de la question.

A ce message, Ciouron avec ses évêques, et au nom des princes Aternerséh, Achouchan et autres<sup>3)</sup>, répondit qu'il voyait avec joie la paix régner en Perse; que pour lui

<sup>1)</sup> Oukhth. p. 114. Je regrette beaucoup de ne pouvoir restituer les noms de ces 21 évêques ou plutôt des pays qu'ils administraient. Un seul, celui d'Houaracert, est évidemment hors de la Géorgie, et appartient au pays des Aghovans; K'orzan me paraît être le même que Khordzen ou Khordzian, canton de la quatrième Arménie: les 16 premiers sont tous géorgiens.

<sup>2)</sup> Oukhth. p. 116.

<sup>3)</sup> Jusqu'à ce moment Oukhtanès a nommé dans ses écrits plusieurs grands personnages, qui semblent avoir occupé en Géorgie une place distinguée, tels que Nerséh, Vahan et Bzrméh, voici maintenant d'autres noms: Aternerséh, Achouchan et Vahram. Excepté le nom de Bzrméh, les autres étaient communs aux deux peuples: ainsi les personnages indiqués ici peuvent tout aussi bien être Arméniens

il avait conservé la foi de Jérusalem, celle que professaient les Grecs soumis à l'empereur Maurice: qu'il n'avait point forcé l'évêque de Tsourtav à célébrer la liturgie en géorgien, mais que cela était convenable, dans un pays où l'on parlait les deux langues et de la part d'un homme qui les connaissait également; que Mosé n'avait point été chassé, mais s'était enfui nuitamment auprès du prince Vahram, et que la paix ne pouvait point être troublée pour un seul homme. <sup>1)</sup>

Le ton de cette lettre fait voir que Ciouron voulait ménager à la fois, et le roi de Perse, à qui la Géorgie venait à-peine d'être enlevée, et les Grecs, sous l'autorité desquels elle se trouvait depuis peu de temps <sup>2)</sup>; il craignait aussi que Sembat n'obtînt un ordre de Khosro - Parwiz, pour faire rentrer de force l'évêque Mosé dans son diocèse, qui, à ce qu'il paraît, faisait politiquement partie des possessions persanes. Tout cela est analysé par Oukhthanès avec la finesse d'observation qu'inspirent la haine, et surtout celle qui résulte des dissidences d'opinions dogmatiques.

Mosé, de son côté, avait répété à Sembat tout ce que nous savons déjà des motifs et des circonstances de sa fuite, mais il s'était excusé d'avoir voulu se retirer auprès du prince Vahram, partisan des mêmes doctrines que son supérieur, et prétendait avoir été calomnié sur tout le reste. Sembat lui répondit qu'il était mandé à la cour de Perse et obtiendrait pour Mosé un ordre de rentrer à Tsourtav. Quant à faire la guerre à Aternerséh, à Vahan et à ses frères, comme le lui avait insinué Mosé, il ne pouvait, disait-il, tirer l'épée contre tous les Géorgiens <sup>3)</sup>. Ainsi, des deux côtés la question tournait à la violence. Ciouron avait profité, pour se déclarer, de la division du pays entre

que Géorgiens, et peut-être Aghovans; car on a vu par ce qui précède que le peuple d'Aghovanie n'était pas trop soumis au pontife arménien; son catholico, alors en discussion avec les Arméniens, n'avait pas voulu assister au concile pour l'élection d'Abraham. D'ailleurs, au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle, un catholico d'Aghovanie adopta franchement le concile de Chalcédoine (Ann. p. 279, n. 4), enfin au Xe siècle, le Cakbeth, qui n'est autre chose qu'une portion du même pays, se sépara entièrement des Arméniens à cet égard (Ann. p. 279): ces considérations me font croire que les princes *Իշխանք*, et les grands, proprement les aristocrates *լուք*, de qui il a été parlé plusieurs fois, étaient réellement des Aghovans, partageant la manière de voir de Ciouron. Je ne sais s'il serait possible de retrouver tous ces personnages dans l'histoire.

<sup>1)</sup> Oukhth. p. 117 suiv.

<sup>2)</sup> On dit qu'avant l'élection d'Abraham, Ciouron avait été prier Sembat de lui donner un ordre pour la Géorgie, afin que l'évêque nestorien ne fût plus inquiété. Mais c'est une fausseté, dit Oukhthanès, p. 134; car Ciouron était trop timide en actions, quoique décidé en paroles et en écrits.

<sup>3)</sup> Oukth. p. 119, 120, 122.

La suscription de la précédente lettre de Sembat porte: « De la part de Sembat, marzpan d'Hyrcanie, *տրանս շինեոր* et *դաժկարն*, et de Charsaghar, vartabied d'Armenie. » Ciouron lui répond dans les mêmes termes, mais il nomme le vartabied Charsaghar. Mosé donne les mêmes titres à Sembat.

l'empereur et le roi de Perse, et son adversaire théologique ne reculait pas devant l'emploi des moyens de coercition.

La clef de toute cette querelle me paraît être dans un fait dont parle Oukthanès (p. 129). Quand l'Arménie fut partagée, ainsi que je l'ai dit, entre Maurice et Khosro-Parwiz, les Grecs se mirent à reprocher aux Arméniens de n'avoir pas dans leur hiérarchie ecclésiastique la division en neuf ordres, sur le modèle de la milice céleste, à savoir : patriarche, archevêque, métropolitain, évêque, prêtre, diacre, sous-diacre, clerc et lecteur, et sur ce fondement ils élirent, pour la partie de l'Arménie qui leur était échue, un patriarche particulier, que les autres Arméniens ne reconnaissaient pas. Dès lors les Siouniens et les Aghovans se séparèrent du vrai catholicos arménien, Mosé, pour tout le temps qu'il ne serait pas l'unique chef spirituel de toute la nation : c'est pour cela que le catholicos d'Aghovanie n'assista pas à l'élection d'Abraham. Toutefois l'autre patriarche étant mort, ils reconnurent celui-ci : en conséquence, le catholicos d'Aghovanie fut admis comme devant avoir le rang d'archevêque, et celui de Géorgie, comme métropolitain. Le mécontentement de Ciouron n'en fit que redoubler. Pour appuyer leurs prétentions, les Arméniens disaient que leur chrétienté avait été fondée par un apôtre, S. Thaddée, et les Aghovans que la foi leur avait été prêchée par Elisé, disciple de ce dernier, qui, après sa mort, avait été à Jérusalem, recevoir de l'apôtre S. Jacques la consécration épiscopale, et avait fondé chez eux l'église de Gis, au pied de l'Amarrhas, dans la province de Gorhogh, près de la plaine de Phaïtacaran, où est Barda. Outre cela ils faisaient valoir leur titre de chrétiens plus anciens que les Géorgiens. D'après ces calculs, les Arméniens devaient avoir leur catholicos titré patriarche, les Aghovans un catholicos archevêque, les Géorgiens un métropolitain, comme les Siouniens, relevant de l'Arménie. Là-dessus Ciouron et les siens se séparèrent de cette dernière. Voilà, je crois, la vraie cause de la scission objet de cette note.

A ce sujet je crois devoir citer un passage curieux d'Oukthanès (p. 134) : « C'était l'année 43 du comput romain, quand l'Arménie reçut la lumière de la foi, que les Aghovans avaient reçue 270 ans plus tôt. 180 ans après la conversion de l'Arménie, Babgen tint un concile au sujet des doctrines de Chalcédoine, qui ne furent admises ni par les Grecs, ni par l'Italie entière, ni par l'Arménie, l'Aghovanie et la Géorgie, en conséquence des ordres des pieux empereurs Zénon et Anastase. Quand il se fut écoulé 87 ans, sous le catholicos Abraham, les Géorgiens, excités par le maudit Ciouron, se séparèrent des Arméniens, et avec eux la Grèce et l'Italie, mais les Aghovans restèrent unis avec eux dans la foi. »<sup>1)</sup>

Pour le moment je ne veux examiner que les calculs chronologiques contenus dans ce passage. Le point le plus certain, c'est le concile tenu à Dovin, sous Abraham catho-

<sup>1)</sup> La même chose et dans les mêmes termes absolument, se lit dans l'histoire des Aghovans, par Mosé Caghancapoyatsi, M. et du Mus. asiat. p. 133.

licos, en 596; ainsi le concile de Vagharchapat, sous Babgen, dut avoir lieu en 509, et la conversion complète de l'Arménie en 329, celle de l'Aghovanie en l'an 59 de J.-C.; et si l'an 329 répond à 43 du comput romain, celui-ci dut commencer en 286, c'est, à une année près, l'initiale de l'ère des Martyrs (285 de J.-C.). Les autres caractéristiques sont sans aucune autorité.

Cependant le P. Tchamitch, Hist. d'Arm. t. II, p. 225, le P. Chakhathounof, dans sa description d'Edchmiadzin, t. I, p. 181, placent le concile de Vagharchapat en 491; il est vrai que le premier de ces auteurs, dans les notes du t. II, p. 487—504, allègue une foule d'autorités récentes pour d'autres dates données au concile de Babgen, mais il les regarde comme moins valables, et je me range de son avis.

Si donc, opérant d'une autre manière, à 270 on ajoute 43, on obtient 313 pour la conversion de l'Arménie; égal à 43 du comput romain (?) qui aura commencé en 270, et 43 de J.-C. pour la prédication chez les Aghovans; en ajoutant 180 à 313, on obtient 493 pour l'époque du concile de Babgen; et avec 87 de plus, 580 pour le concile sous Abraham: mais ici aucune des dates n'est d'accord avec ce que nous savons d'ailleurs.

Enfin, en partant du point fixe 491, si de-là on retire 180, il reste 311 pour la conversion de l'Arménie, 268 pour le commencement du comput romain, et 41 pour la prédication chez les Aghovans, enfin 491 pour le concile de Babgen et 578 pour le concile de Dovin, sous Abraham: concluons donc avec le P. Tchamitch, t. II, p. 225, que ce point de l'histoire religieuse de l'Arménie est chronologiquement très embarrassant à fixer.

Quoi qu'il en soit de ce fait particulier, Abraham, voyant la persévérance des Géorgiens dans leur voie, fulmina contre leur catholicos et contre eux, dans le concile tenu à Dovin en 596, un anathème, par suite duquel il était défendu d'avoir avec eux aucun rapport personnel, de contracter des unions, d'aller prier à la croix de Mtzkhéthà ou à Manglis; il était seulement permis de trafiquer avec eux. <sup>1)</sup>

<sup>1)</sup> C'est bien de ce concile de Dovin, tenu en 596, et non de celui de Nersès II Achtaracetsi, en 527, comme le prétend Galanus, que date la séparation religieuse entre l'Arménie et la Géorgie: ainsi s'exprime Tchamitch, t. II, p. 498. Wakhoucht, p. 38, parle de cette séparation comme ayant eu lieu sous le roi Pharsman V, à la suite du second concile de Dovin, en 542; puis, sous le règne de Bacour III, il dit, en note: « Dans ce temps-là il y eut des discussions sur la foi entre les Arméniens et les Géorgiens. Le catholicos Suiméon ou Courion chassa de Tsourtav, où était le tombeau de Se. Chouchanic, un évêque qui était hérétique, partisan des Arméniens, de sorte que la mésintelligence ne fit qu'augmenter. Cependant le Héréth conserva la foi arménienne, ainsi qu'il est dit dans les livres ecclésiastiques géorgiens. »

Tchamitch, dans l'aperçu qu'il donne, t. II, p. 306, des conclusions d'Abraham à l'égard des Géorgiens, dit qu'il fut défendu *même de trafiquer avec eux*; mais Mosé Caghancantovatsi, Hist. des Aghovans, M-it du Mus. asiat. p. 133, dans un extrait qui paraît textuel, dit qu'il fut défendu « de boire et manger,

A cette nouvelle, ajoute Tchamitch, Courion, indigné de la conduite d'Abraham, écrivit à l'empereur Maurice une lettre d'accusation contre lui; Maurice, qui en était déjà instruit d'ailleurs, fut courroucé et ordonna de réunir un concile à Constantinople, où seraient convoqués les évêques grecs et arméniens. Abraham envoya donc le docteur Vrthanès, son vicaire, Grigor, et avec eux dix-neuf évêques arméniens, des pays soumis aux Grecs. Quand la réunion se fit, les évêques arméniens reçurent la foi du concile de Chalcédoine, mais Vrthanès et Grigor s'y refusèrent. Il s'éleva alors une discussion, où, après mainte invective réciproque, ils ne purent se convaincre ni se comprendre les uns les autres, et se séparèrent.

La suite de ce débat amena l'empereur Maurice à donner aux Arméniens, sujets de l'empire, un patriarche particulier, qui fut Jean, de Bagaran au pays de Cogh, lequel fixa sa résidence à Avan, dans le canton de Cotaïk.

Stéphanos Orbélian, dans son histoire manuscrite de la Siounie (*սյունյան թի Սիւնիայ*) raconte d'une manière si intéressante les faits que l'on vient de lire, que je crois devoir traduire en entier le passage du chap. XXVI, qui s'y rapporte; Tchamitch ne paraît pas en avoir eu connaissance, puisqu'il ne le cite pas parmi ses autorités; en effet, l'ouvrage de Stéfanos n'existait point alors complet à la bibliothèque des Mékhitharistes. La copie qui s'y trouve maintenant a été faite sur la mienne, en 1847.

d'avoir des rapports d'amitié et d'éducation (*բարեկամութիւն և դաստիարակութիւն*); d'aller prier à la croix dite de Mtzkhétha, à celle de Manglis: de recevoir les Géorgiens dans les églises arméniennes, de former avec eux des alliances matrimoniales; il était seulement permis d'acheter chez eux, et de leur payer le prix des achats, comme à des Juifs.

Courion est bien certainement le même que Cyrinus, mentionné chez Galanus (Conciliatio eccl. arm. t. II, p. 121), et paraît être le Quiricus auquel S. Grégoire pape adressa en l'an 603, indict. 4, une lettre avec cette suscription: Quirico et caeteris episcopis in Hiberia catholicis; v. Lequien, Oriens Christianus, t. I, p. 1337. C'est dans l'édition des lettres de S. Grégoire, en quatre volumes in-fol. Paris, 1705, t. II, l. XI, ep. 67, que l'on lit *Hiberia* au lieu de *Hibernia*, correction déjà proposée par différents auteurs ecclésiastiques, mentionnés là. La lettre en question a pour but de prouver qu'il ne faut pas rebaptiser les nestoriens revenant à la foi catholique. Les premières lignes font comprendre que Quiricus avait écrit à S. Grégoire, mais que sa lettre fut perdue, à Jérusalem, par celui qui en était porteur.

Mais Courion est-il le même, comme le prétend Wakhoucht, que le catholicos géorgien Simon, c'est ce que le présent Mémoire ne permet pas d'admettre.

Quant au Héreth, on verra dans les Annales, p. 164, que cette contrée ne se convertit à la foi géorgienne que sous le roi Adarnasé II, environ vers l'an 918.

L'historien arménien Mkhithar d'Aïrivank dit, dans sa bizarre chronologie: « En l'an 74 — 625, les Géorgiens se séparèrent de la communion des Arméniens. » Samouel d'Ani, de son côté, dit: en l'an 4 — 557 (lis. 555 de J.-C.), quelques-uns placent ici le schisme entre les Arméniens et les Géorgiens. Mais plus bas: « en 72 — 625 (lis. 623), les Géorgiens se séparèrent de la communion arménienne, à cause du concile de Chalcédoine, et se portèrent du côté des Grecs, à l'instigation de Courion, leur pontife; édit. de Milan, 1818, par le docteur Zohrab.

Après avoir parlé du concile assemblé à Dovin (en 596), sous le règne de Maurice et de Khosrou « Parwiz, qu'il nomme Aprvez, pour aviser au moyen de soustraire les Arméniens à la tyrannie des Grecs, qui cherchaient à leur imposer la foi de Chalcédoine :

« Les évêques assemblés approuvèrent d'abord, dit l'historien, la foi orthodoxe des trois saints conciles et anathématisèrent ceux de Chalcédoine et de Léon <sup>1)</sup>, puis tous signèrent une profession de foi, qui fut scellée du sceau d'Abraham, le catholicos, et des autres évêques et princes. Après cela ils prirent plus d'assurance, en se fondant sur les considérations suivantes : l'empereur Justinien, ayant rassemblé les titulaires des grands sièges et les saints pères, leur demanda de décider, et avec leur approbation, transférer d'Ephèse à Constantinople le siège de l'apôtre S. Jean, qui désormais y resterait inamovible, et celui de l'Évangéliste saint Mathieu, d'Antioche à Jérusalem. De là les chefs des églises, se livrant à l'esprit d'orgueil, établirent que tout siège qui avait été occupé par un apôtre jusqu'à sa mort serait indépendant et reconnu patriarcal.

« Par ces motifs les nôtres eurent la hardiesse de nommer patriarche le catholicos d'Arménie, Abraham; archevêque, le pasteur des Aghovans, et métropolitain celui d'Ibérie <sup>2)</sup>. Mais comme, par l'influence de Pétros <sup>3)</sup>, la Siounie avait été durant quelques temps en opposition avec les autres sièges, et qu'ensuite elle s'était rangée à l'unité, les Géorgiens, se montrant fiers à l'égard des Aghovans, ne voulurent pas occuper un rang inférieur et prétendirent les avoir devancés dans la foi.

<sup>1)</sup> Léon Ier, devenu empereur en 457, publia aussitôt une lettre en faveur des doctrines de Chalcédoine.

<sup>2)</sup> Mosé Caghancantovatsi, Hist. des Aghovans, p. 135, s'exprime ainsi à ce sujet : Le catholicat arménien fut scindé sous l'empereur Justin II (565—577); pendant que Mosé II était patriarche de l'Arménie persane, un certain Hohan fut reconnu par les Grecs, dans l'occident de l'Arménie; la Siounie ne reconnut aucun des deux, mais se soumit à Zakaria, catholicos des Aghovans, ce qui dura jusqu'à ce qu'Abraham Ier fut devenu unique patriarche; enfin il ajoute que le chef spirituel de l'Arménie fut reconnu patriarche, celui de l'Aghovanie archevêque, et celui des *vourians* de Géorgie (*խորացու զքաղաք*) métropolitain, i. e. métropolitain, suivant une altération fort usitée dans le langage, même en Géorgie : ce métropolitain géorgien fut Ciourion.

<sup>3)</sup> Pétros, IX<sup>e</sup> évêque de Siounie; fut un des disciples de Moïse-le-Grammairien (Moïse de Khoren); il assista au concile de Chalcédoine, avec les évêques arméniens Mambri, Eznic, Corioun et autres, et refusa, à ce qu'il paraît, d'y souscrire. En 527, il était présent au concile de Dovin, tenu sous la patriarche Nersès, ce qui suppose qu'il était très âgé; l'historien Stéphannos Orbélian, de qui ces détails sont tirés (v. Histoire de la Siounie, M-it, ch. XXII), ajoute que, témoin des dissensions qui agitaient l'Arménie avant l'élection du catholicos Abraham, S. Pétros prescrivit que désormais les évêques de Siounie fussent consacrés par le catholicos des Aghovans, ce qui eut lieu jusqu'à l'avènement d'Abraham. Il y a dans ces notices une grande difficulté chronologique, à savoir comment un élève de Moïse de Khoren put vivre jusqu'à la mort du catholicos Movsès, arrivée en 593; et ce, d'autant plus que notre auteur ne donne à Pétros que dix années d'épiscopat; comme cette matière n'a point encore été étudiée et qu'elle m'écarte beaucoup de mon sujet, je me contente de citer mon autorité et d'indiquer les faits.

« Le pasteur des Géorgiens était alors Couron, infesté en secret de l'erreur des Nestoriens, qu'il n'osait faire paraître; mais il attendait l'occasion. Il avait pris de son évêque étranger, sacré par lui. D'abord porte-clefs de la sainte cathédrale de Vaghurichapat, Couron avait été promu diacre à Colonia, et ayant résidé chez un prêtre dyphyonite, il s'y était imbu de l'hérésie. Puis, sur la prière des Géorgiens, qui le voulaient avoir pour chef, ce prédicateur de l'Antichrist avait été sacré par le catholicos Movsès, qui le leur donna.

« En apprenant les orgueilleuses prétentions des Géorgiens, les Aghovans déclarèrent qu'un apôtre, nommé Elisé <sup>1)</sup>, était venu chez eux avant d'aller en Arménie et avait eu le titre d'évêque, et sur ce, ils se séparèrent pour un temps des Arméniens. Le Géorgien, crevant de dépit, se mit à invectiver contre les Aghovans, parce qu'ayant demandé l'archiépiscopat à Abraham, celui-ci l'avait réprimandé et persistait à lui refuser l'enquête, malgré les instances de l'évêque Pétros <sup>2)</sup>, et l'avait même anathématisé. Sur quoi Couron, prenant sa coulle (կկուռ) et son philon, les donna à Pétros, en disant: « Que ton oeuvre soit sur toi. » Puis, craignant les conséquences, il le fit suivre avec précautions, et le fit massacrer par deux diacres dans le mont de Cangark.

« Son hérésie fut dévoilée par Movsès, évêque de Tsourtav ou Gatchiank, dont le diocèse est maintenant réuni à Haghbat. » Notre auteur raconte ensuite qu'un autre évêque voulut se rendre indépendant, mais que cela lui fut refusé. Quant à la Siounie, on lui accorda un métropolitain, ayant droit de faire porter devant lui la crosse ornée d'une croix et de ne pas mentionner le catholicos, à l'église, mais devant prendre dans ses brefs, au lieu du titre de Père des évêques, celui de Père spirituel de Térounik et de Siounik. Ainsi depuis lors on reconnut un patriarche en Arménie, un archevêque chez les Aghovans, et un métropolitain de Siounie, ce dernier étant protofrontès ou premier suffragant du patriarche des Arméniens: ceci fut la seconde reconnaissance du métropo-

Stéphannos, qui n'est encore connu que par son Histoire des Orbélians, n'y fait pas grande preuve de critique, comme chacun le sait, et l'on ne peut rien recevoir de sa main qu'avec beaucoup de réserve.

<sup>1)</sup> Une tradition arménienne raconte en effet que S. Elisé, disciple de S. Thaddée ou Jude, sacré évêque par S. Jacques frère du Seigneur, vint en Aghovanie y prêcher la foi; il fut lapidé dans la plaine d'Argbouan, et son corps mis dans une fosse, sur laquelle, plus tard, le roi Vatchacan fit élever une église; Tchamitch, t. II, p. 298. Suivant Moisé Caghanantovatsi, p. 6, 135, après avoir prêché à Téhogh, S. Elisé vint dans la ville de Soharhn, dans la province d'Ouzi, bâtit une église, au village de Gias, fut martyrisé dans la plaine d'Ergoun, et son corps déposé alors dans un lieu dit Homenk.

<sup>2)</sup> Il est bien évident que cet évêque Pétros, celui que les Géorgiens nommaient le loup (sup. p. 117), n'est pas le Pétros évêque de Siounie dont il vient d'être parlé; mais son histoire a bien de l'analogie avec celle racontée, d'après Wakhoucht, dans une note à la p. 121 des Annales. L'évêque Pétros servait de courrier entre le catholicos Abraham et les Géorgiens, qui, à cause de sa hardiesse, le surnommèrent le Loup; Ciracos, M-it du Mus. asiat. p. 19, sq. V. sur les suites du schisme, Hist. de Gê, p. 279, n. 4.

litat, en Siounie; la première avait eu lieu au temps du roi des Aghovans Esvaghé<sup>1)</sup>. Quant aux autres sièges, il ne fut fait aucun changement.

Le curieux ouvrage d'Oukhthanès n'est pas complet, non plus que l'exemplaire d'Edchmiadzin, sur lequel il a été copié pour nous. Il se compose de 137 pages in-folio, d'une écriture médiocre et très serrée. La première partie traite des origines de la nation arménienne, presque dans les mêmes termes que Mosé Caghancantovatsi, auteur de l'Histoire des Aghovans, et l'on y voit des aperçus assez curieux sur l'ethnographie de l'Asie. Après quoi notre auteur parle des empereurs romains jusqu'à Constantin et à S. Grégoire-l'Illuminateur. Ici je n'ai rien trouvé de nouveau. La seconde partie est entièrement consacrée à l'histoire de la séparation religieuse dont je viens de tracer l'esquisse. Il n'est pas besoin de dire qu'elle est remplie d'amères diatribes sur le concile de Chalcédoine, ainsi que sur le catholicos géorgien. Dans la troisième, l'auteur devait traiter de la conversion de la nation inconnue des Dзад ou Dзадн, mais elle manque entièrement au M-it. Oukhthanès n'est pas même nommé dans le Quadro della storia letter. di Armenia; mais je sais que son livre se trouve aujourd'hui dans la riche bibliothèque des Mékhitharistes de Venise. Tchamitch le cite, t. I, p. 18, parmi les auteurs qu'il n'a pu consulter, bien qu'il en donne des extraits, et lui attribue ici le titre d'évêque d'Ourha; celui d'historien, dans la Table des matières. Nous ne saurions donc quand il a vécu, si, dans une lettre en forme d'introduction, adressée au vartabied Anania, de Narec, il ne nous apprenait que celui-ci l'avait fait prier par le prêtre Philippos d'écrire une histoire d'Arménie; que cet Anania se rendait auprès du catholicos Khatchic (premier du nom, qui siégea entre 972 et 992), auquel il portait une lettre contre les Dyphysites, et que tous deux se rencontrèrent sur le bord de l'Akhourian, un jour d'été, le dimanche 10 du mois de Tré, à la 9e heure: ainsi notre auteur vivait vers la fin du Xe siècle et devait être presque contemporain de Mosé Caghancantovatsi. Il nous apprend encore que les lettres de Mosé catholicos et de Ciouron furent trouvées à Tiflis, ville de Géorgie, au voisinage du Caucase, sur le fleuve Cour, par le prêtre Ciracos, sachant bien le géorgien, et qui les traduisit en langue arménienne, de sorte que Oukhthanès put en faire usage. Celle citée par Abraham, où se trouvent les noms des évêques géorgiens assistant au concile de Babgen, s'était perdue, et elle a été retraduite du grec à Ourha. Quelques autres encore n'étaient connues que par les extraits qui s'en trouvent ailleurs. Tels sont les matériaux qu'il avait à sa disposition, et sur lesquels il a fait ses commentaires: il est donc bien évident qu'on ne peut refuser croyance à un livre composé sur documents.

<sup>1)</sup> Esvaghé fut le prédécesseur et peut-être le père de ce Vatché, roi des Aghovans, qui se révolta contre la Perse, vers l'an 476, et dont il a été parlé dans l'Addition III, p. 78; Hist. des Aghovans, par Mosé Caghancantovatsi, M-it du Mus. asiat. I, II, ch. 13, p. 16: il vécut donc, probablement, vers le milieu du Ve siècle.

Certainement le travail d'Oukhthanès nous fait voir la Géorgie sous un nouveau jour : en 491, au concile de Babgen assistait un catholicos géorgien que les Annales ne nomment pas, Gabriel, car elles en mentionnent alors un autre, Pétré, installé par Wakhtang-Gourgaslan ; en 576 Ciouron succédait à un catholicos, resté anonyme, tandis que les Annales nomment, pour cette époque, deux Samouel ; outre cela les écrivains arméniens insistent tous sur ce point, que l'usage était que les catholicos géorgiens fussent sacrés par ceux de l'Arménie. Supposons que les trois pontifes mentionnés ne fussent que pour les Arméniens de Géorgie, comment alors, d'après le mot de Jean catholicos, Ciouron eut-il sous sa direction la Géorgie, la province de Gougark et la Mingrémie ? comment Gabriel était-il évêque de Mtzkhétha, comment Ciouron lui-même alla-t-il dans cette ville se faire reconnaître ? Ce n'était donc pas un simple *arhadchnord*, comme ceux de nos jours. Admettons que les évêques du concile de Babgen fussent tous Géorgiens, que ceux de Samthawis, de Manglis, de Bolnis, de Rousthaw, de Rouis, de Coumourdo, fussent d'accord sur la foi avec Babgen, comment le catholicos géorgien de cette époque n'est-il pas nommé ; comment, sous Abraham, n'est-il pas dit un mot de Gouaram couropalate, mais il est seulement parlé de quelques princes, comme si le pays n'eût pas eu de roi, de chef reconnu ? Tout cela passe mon intelligence.

Par Moïse de Khoren, nous savons que de son temps la province de Gougark, où est Tsourtav, appartenait à la Géorgie (S. - Martin, Mém. t. II, p. 356, 366) ; Wakhtang-Gourgaslan y nomma des éristhaws ; Annales, p. 114 ; le même vainquit le bdechh arménien Vasgen, soi-disant roi de Mtzkhétha, et s'empara sans doute de ses domaines, où les rois Datchi et ses successeurs firent acte de souveraineté : ainsi cette portion de l'Arménie faisait, au VI<sup>e</sup> siècle, partie des domaines des monarques géorgiens, et pourtant on trouve alors en Géorgie un *catholicos* arménien, nommé et sacré par Mosé ! A tout cela je ne trouve d'explication que celles données dans le courant de cette notice, et j'attends de plus amples renseignements.

---

A D D I T I O N VI.

---

*Notice sur les saints pères syriens, venus en Géorgie sous le roi Pharsman VI.*

(542 — 557 de J.-C.)

Quoique j'aie déjà recueilli dans mes notes sur l'Histoire de Géorgie, p. 202—213, toutes les indications historiques résultant des Vies des SS. Ioané, David, Chio et Isé, pourtant, comme le sujet est de grande importance pour l'histoire ecclésiastique, je vais ici résumer les faits et essayer de critiquer d'ensemble les Biographies en question.

Et d'abord, quel est l'auteur de ces récits ?

En tête de la Vie de S. Ioané on lit : « Cette histoire a été renouvelée et développée par S. Arséni, catholicos du Karthli; » et à la fin, p. 19 du M-it : « Notre S. père Arséni, catholicos du Karthli, ayant cherché et retrouvé les faits, quatre cent quatre ans (en toutes lettres) après la venue ou la mort du saint, nous avons consulté ce qui était écrit dans les livres et les récits oraux des pères. » De cela il résulte : 1° que l'ancienne Biographie de S. Ioané était perdue, et que, telle que nous la possédons, elle est relativement moderne; 2° que le catholicos Arséni avait dû l'écrire de nouveau et la rendre plus détaillée, si l'on s'en tient aux dates du règne de Pharsman VI, en l'an 946, ou, au plus tard, en 976. Or à cette époque ni plus tard l'histoire géorgienne ne nomme point le catholicos Arséni. Pourtant le portrait de ce catholicos a été vu, en 1756, sur les murs du couvent géorgien de la Croix, à Jérusalem, par le métropolite Timothée Gabachwill (Livre de la Visite, p. 166 de mon M-it), et de plus il est fait mention d'un pareil dignitaire dans les Annales, p. 157, sous le roi Bagrat Ier (826 — 876 de J.-C.); p. 168, sous Giorgi II, d'Apkhabzie, alors maître du Karthli (921 — 955); p. 174, sous Bagrat III (980 — 1014). En outre, dans la Vie de S. Ioané, il est parlé d'un autre « catholicos de Mtzkhétha, » S. Clémentos, qui, *bien longtemps après lui*, fit construire une église de S. Jean-Baptiste, à l'orient de la caverne où le saint avait vécu. Ce catholicos ne figure nulle part. Enfin on trouve encore le nom d'un catholicos Samouel dans le titre de la Vie de S. Abo (Vie des SS. Géorgiens, p. 341), par l'ordre duquel elle fut écrite, car ce saint fut, dit-on, martyrisé de son temps; *ibid.* p. 353; et encore, dans la Vie de S. Giorgi-Mthatsmidel, il est fait deux fois mention d'un catholicos, entre 1055 et 1060, au temps de Bagrat IV; Vie des SS. Géorgiens, p. 244, 252. Tout cela prouve qu'il y a une grande lacune dans nos connaissances sur l'histoire ecclésiastique de la Géorgie. Du reste, v. Hist. de la Gé. p. 354, n. 2, le résumé des nouvelles notions acquises au moyen du M-it qui a servi de base à l'édition du texte des Annales. Quant à Arséni, je conjecture que ce doit être Arséni d'Iqathp, qui fut, dit-on, le maître de religion et le directeur du roi David-le-Réparateur, et vivait, conséquemment, à la fin du XIIe s.; mais rien ne prouve qu'il ait été catholicos en fonction. Il a écrit, suivant ce que m'a souvent certifié le feu tsarévitch Théimouraz, un Eloge de son élève, que je n'ai pas vu. On a également de lui, un traité sur le schisme religieux entre les Géorgiens et les Arméniens, qui a été pour trois jours entre mes mains, lors de mon dernier passage à Kouthais, en juin 1848, grâce à l'obligeance du décanoz Kouthathéladzé. Ce traité faisait partie d'un recueil intitulé *გუგუნი*, l'Abeille, que les circonstances où je me trouvais alors ne m'ont pas permis de lire.

S. Ioané. Né à Antioche et devenu supérieur d'un monastère, ce saint, en partant pour la Géorgie, confia la direction de ses moines à un certain Ewthym. Il emmena avec lui plusieurs religieux, dont les noms sont diversement écrits, tant dans les Annales que dans la Vie du saint et dans celle de S. Chlo. Les deux premiers de ces livres désignent ainsi ces saints personnages, Ioané en tête : Dawith, Stéphane, Ioseb, Zenon,

Antoni, Isé, Thathé, Chio, Isidoré, Abibos, Mikhael, Piros et le diacre Hia. Il n'y a de différence entre les deux historiens, qu'en cela, que le Biographe de S. Ioané ajoute au nom de Stéphané le titre de *Kisiqel*, au lieu de *Khirsel*, et que le nom du diacre Hia y est placé immédiatement après celui de S. Thatha. Dans la Vie de S. Chio on lit : Chio, Dawith, Ioseb, Antoni, *Théodosios*, Thatha, Piros, Elia, *Limen* (lis. Pimen), *Nathan*, Abibos, Ioané. Dans cette seconde liste manquent Stéphané, Zénon Isé, Isidoré, Mikhael, et cependant le Biographe mentionne dans son récit Ezdérios, qui doit être Isidoré, et probablement le même que Théodosios ; il parle également de S. Isé. Restent Limen et Nathan, qui ne sont pas connus d'ailleurs. La plupart de ces moines n'étaient point prêtres ; Isé n'était que diacre, Chio n'était pas dans les ordres et refusa, ainsi que son maître, de les recevoir.

Le nombre des pères syriens se compte et est indiqué différemment : on ne dit jamais « les quatorze saints pères, » bien qu'ils fussent tout autant, en comptant leur chef et le diacre Hia ; souvent on écrit « les douze, » et presque aussi souvent « les treize saints pères ; » Wakhoucht, dans la Descr. de la Gé., emploie ordinairement la dernière forme. Le patriarche Antoni, au contraire, parlant de S. Abibo, dans le 5e discours de son *Martyrica*, dit, qu'il fut « l'un des douze venus de Syrie sous le roi Pharsman, petit-fils du roi Bacour Khosroïde, et sous le catholicat d'Ewlawios. » Cette locution se retrouve aussi chez d'autres auteurs.

En quittant la Syrie, tous demandèrent la bénédiction de S. Siméon Stylite, qui n'était pas encore monté sur la montagne Admirable, et vivait seulement dans un four (ܩܘܪܬܘܢܝܢ ܕܩܘܪܬܘܢܝܢ). On remarque spécialement que S. Abibo, avant sa mort, reçut, de la part de ce saint, une lettre, et son bâton en cadeau. Informé par une vision de leur prochaine arrivée, le catholicos de Karthli, Ewlawios, les attendait dans le Haut-Pays, i. e. dans la partie du Karthli comprise entre le Mtcouar, l'Aragwi et les monts Likh ; et ce qui achève de faire connaître l'époque où ils arrivèrent, ce sont les visites et les présents faits par le roi Pharsman à S. Chio. Enfin il est dit que ce fut au mois de mai, à l'époque des débordements de l'Aragwi, que les saints pères se rendirent sur le mont Zaden. Aucune de ces circonstances, toutes rapportées seulement par le Biographe de S. Chio, ne détruit les calculs chronologiques fondés sur le texte des Annales et fixés par Wakhoucht. Car d'un côté le roi Pharsman VI régna de 542 à 557, le catholicos Ewlawios avait été nommé par le même roi, enfin saint Siméon Stylite vivait précisément dans ce temps. En effet, il ne s'agit pas ici du premier Siméon Stylite, mort en 461 ou 462, suivant Baillet, Vie des Saints, 5 janvier, mais de Siméon dit le Jeune, également Stylite, né à Antioche en 521, qui fut d'abord disciple de S. Jean Stylite, et passa, dit-on, 68 ans de sa vie sur une colonne élevée dans la cour d'un monastère de la Montagne Admirable, à trois lieues d'Antioche, d'où il est nommé *Thaumastoritès* : ce saint mourut en 596, âgé de 75 ans, et sa fête se célèbre le 24 mai, suivant A. Baillet. Si donc il ne se présente pas d'autres difficultés, on peut dire que le rédacteur du

**Закавказскій Вѣстникъ**, 1845, Partie non officielle, p. 111, a commis une inexactitude, en assurant que les saints pères syriens sont venus en Géorgie vers l'an 480. Même dans l'hypothèse par laquelle il veut rapprocher cet événement du temps du premier Siméon Stylite, comme ce saint mourut 20 ans plus tôt que l'époque qu'il assigne à leur venue, il perdrait de vue ce que dit le biographe de S. Chio, qu'ils « recurent la bénédiction du saint » au moment de leur départ. Je n'ai point vu, du reste, dans la Biographie de S. Ioané qu'il y soit mentionné que la Géorgie eût été convertie à la religion chrétienne 200 ans avant leur arrivée : » peut-être ce passage m'a échappé, en tout cas on rencontre plusieurs fois dans le texte la Géorgie désignée sous le nom de სსლ-სეზო néophyte, et les traces d'idolâtrie subsistant alors sur le mont Zaden et dans d'autres contrées géorgiennes suffissent pour montrer que la foi chrétienne n'était pas ancienne dans ces contrées. <sup>1)</sup>

Après être resté assez longtemps chez le catholicos Ewlawios, S. Ioané et ses compagnons passèrent sur le mont Zaden, qui était alors couvert de forêts sauvages, et où se trouvaient encore un autel des faux dieux, ainsi qu'une tour élevée autrefois par les païens.

La cinquième année après son arrivée, S. Ioané envoya ses compagnons dans différentes contrées de la Géorgie, prêcher la religion et donner l'exemple des vertus : six allèrent dans le Karthli, à savoir : S. Isé, S. Thatha, S. Chio, S. Isidoré, S. Mikhaïl, S. Pétros ; six dans le Cakheth, à savoir : S. Dawith, S. Stéphané, S. Ioseb, S. Zénon, S. Antoni, S. Abibo ; Ilia seul resta avec S. Ioané. Mais déjà deux d'entre eux, Isé et Abibo, le premier, quoique simple diacre, avaient été élevés à l'épiscopat, dans les sièges de Tsilcan et de Nécrési, dont les titulaires venaient de mourir. Si le choix du catholicos Ewlawios tomba sur eux, ce fut le fait d'un hazard, pris pour une marque de la volonté de Dieu. Le catholicos, en effet, avait résolu de conférer l'épiscopat aux deux pères qu'il trouverait occupés à célébrer la messe, lors qu'il viendrait à leur ermitage commun. Ce genre de divination se retrouve en plusieurs endroits des légendes que j'analyse : p. e. quand Evagré demanda à S. Chio de le recevoir parmi ses disciples, il lui donna son bâton, en lui disant d'en toucher l'eau du Mtcouar pour le passer à pied sec et rentrer chez lui ; et que si, lorsqu'il reviendrait à sa grotte, le Mtcouar s'ouvrait une seconde fois pour le laisser passer, la volonté de Dieu serait qu'il se fit moine ; si non, qu'il restât au sein de sa famille. Et encore le même saint, voulant savoir où il devait construire une église, au voisinage de sa grotte, consulta la direction de la fumée de l'encens jeté par lui sur un charbon ardent. Cette naïveté de foi rappelle entièrement les temps antiques.

Avant sa mort Ioané alla visiter S. Chio et S. Isé, dans le lieu de leur demeure. Il n'est pas dit lequel de ses compagnons était resté auprès de lui jusqu'à la fin : il paraît

<sup>1)</sup> Dans le Journal **Кавказъ**, NN. 24 ; 25, 1850, j'ai exposé plus longuement mes idées sur la chronologie des faits ici exposés et discuté en détail l'opinion contraire : il n'y a pas eu de réponse.

que ce fut ou S. Ilia ou S. Thatha qui recueillit ses derniers soupirs, et quant à la durée de sa résidence sur le mont Zaden, depuis son arrivée de Syrie, elle fut de 30 ans. S'il vint en Géorgie vers le milieu du règne de Pharsman VI, soit en 550, ce qu'indiquent et le catholicat d'Ewlawios, le troisième qui tombe dans les années de Pharsman; et l'existence du même catholicos quatre ans plus tard, lorsqu'il remplaça par deux compagnons de S. Ioané les évêques de Tsilcan et de Nécrési, notre saint serait mort vers 580.

Comme saint Ioané vécut sur le haut du mont Zaden, il en a pris le titre de *Zédadénéel*, que l'usage constant de tous les écrivains, admis aussi dans le langage ordinaire, a transformé en *Zédadznel*. L'histoire ecclésiastique de Géorgie, en parlant des religieux qui ont passé leur vie sur la même montagne, distingue ceux qui ont vécu au bas et ceux qui se sont enfoncés dans d'autres portions de sa surface: comme, p. e. l'abbé Hman, sans doute Haman, qui passa 35 ans tant sur le Bas-Zaden que dans l'intérieur.

La Vie de S. Dawith est d'un auteur inconnu, mais qui doit être postérieur à la fin du IXe siècle, puisqu'il y est fait mention de S. Ilarion (v. règne d'Adarnasé II), comme ayant fait mettre dans une belle châsse les reliques du saint. Elle ne renferme de caractéristique que les deux traits suivants: 1° Sa rencontre avec un barbare, nommé Boubakar, qu'il convertit et baptisa; il est remarquable que S. Dawith adressa la parole à Boubakar *en arménien*, ce qui fait croire que le prétendu barbare était un Arménien, hérétique sans doute, qui fut ramené à l'orthodoxie; et 2° son voyage à Jérusalem, au temps du patriarche Ilia. Or l'Art de vérifier les dates n'indique un patriarche de ce nom à Jérusalem, qu'en 494 — 513 de J. - C.; il doit donc y avoir ici une erreur. S. Dodo, l'un de ses disciples, vécut, dit-on, 91 ans, et mourut en l'an 623.

S. Dawith est toujours qualifié *Garesdjel*, du nom de Garesdja, lieu où il vécut et fonda un monastère.

Le Biographe de S. Chio, Martyr ou Ioané, de Constantinople, entre dans les plus grands détails sur la vie de S. Ioané jusqu'au moment où Chio se sépara de lui. Ce dernier avait 20 ans, lorsqu'il se mit sous la conduite de S. Ioané, en passa 20 autres dans son couvent et conséquemment était âgé de 40 ans quand il quitta la Syrie avec son maître, et refusa par humilité l'ordination sacerdotale. Après avoir passé quatre années sur le Zaden, il se retira dans une caverne à l'O. de Mitzkbétha. Les rapports qu'il eut avec Ewagrè, mthawar de Tzikhé-Did, après l'expédition du roi Pharsman dans l'Oseth, aux environs de l'an 550, prouvent par le synchronisme que la venue des pères syriens en Géorgie a été exactement indiquée et datée par les historiens. Quelques circonstances de la vie de Chio sont également intéressantes; le cadeau fait au saint par le roi Pharsman, d'un beau livre d'Évangiles richement orné par Wakhthang-Gourgaslan, et la remarque du Biographe, que le roi informa le catholicos *Macar* de l'achèvement des trois églises construites par S. Chio, et que les trois églises en question furent dédiées par le

même catholico. Ce dernier trait prouve que le catholico Ewlawids dut mourir dans l'une des dernières années de Pharsman, et que l'annaliste géorgien se trompe en disant, p. 134, que Macar fut nommé par Bacour III.

J'ignore combien d'années S. Chio vécut dans sa grotte et l'époque de sa mort : il avait 40 ans quand il vint en Géorgie ; quatre ans après il quitta le Zaden, comme les autres pères, et mourut sans avoir changé le cilice dont il était vêtu lors de son arrivée. Est-ce lui qui est désigné comme étant mort trois ans après S. Ioané ? le fait est au moins contestable.

Ce saint est connu sous le titre de *Mghwimel*, tiré de la grotte, *Mghwimé*, où il vécut.

La Biographie de S. Isé n'est qu'un extrait de celle de S. Chio. Pour lui, de simple diacre, il fut fait évêque de Tsilcan, d'où lui vint le titre de *Tsilcnel*. L'époque de sa mort n'est pas connue.

Pour Antoni, dit *Martomqophel* et plus ordinairement *Martqophel*, i. e. l'ermite, c'est de lui que vient le nom du district de Martqoph, dans le Cakheth. Sa vie ne se trouve point avec les autres, mais elle est mentionnée dans le Compte-Rendu de l'Académie, pour 1837, p. 142, lettre c. M. Platon Iosélian a consacré deux articles du *Занекажнїи Бѣсѣннѣ*, 1845, dans les N. N. 3 et 4 de la Partie non-officielle, à la description de l'état actuel des édifices religieux de Martqoph ; mais il ne dit, au sujet du saint, rien autre chose si ce n'est 1° qu'il vint en Géorgie au milieu du Ve siècle, en 445 (p. 28) ; ceci tient à un calcul dont je crois avoir démontré plus haut l'inexactitude ; 2° que le saint passa les 15 dernières années de sa vie sur une tour ou colonne qui existe encore dans l'enceinte du monastère (ibid.), et qui lui fait donner par les Géorgiens le titre de Stylite. J'ignore d'où ces faits sont tirés, mais je ne vois pas de raison pour ne pas les admettre. 3° Enfin l'auteur dit que la peinture de l'église principale du couvent remonte à l'an 1586 et à l'ambassade du prince Zvéniгородski, dans le Cakheth (p. 30) ; c'est une légère inexactitude dans l'indication de l'année ; car le prince Zvéniгородski fut envoyé par le Tsar Féodor Ivanovitch, partit le 18 avril 1589, et revint à Moscou le 30 novembre 1590.

Le saint prêtre-martyr Ahibo a eu pour biographe saint Arséni-le-Grand, catholico de Karthli, si l'on s'en rapporte à la rubrique initiale. <sup>1)</sup>

Le roi de Perse, dit-il, occupait alors le Karthli, et y avait introduit le culte du feu. S. Ahibo, comme on l'a vu plus haut, n'en fut pas moins sacré, par le catholico Ewlawios, évêque de Nécrési, ville de la vallée du Cakheth <sup>2)</sup>, dans l'une des premières années de l'arrivée des SS. pères syriens. Ne pouvant souffrir dans son voisinage un culte contraire à la foi chrétienne, il éteignit le feu d'un pyrée, *mingendo*. Le marzpan du

<sup>1)</sup> Vie des SS, Gé. p. 92.

<sup>2)</sup> Ibid. p. 93.

Haut-Pays en fut informé, et se le fit amener<sup>1)</sup>. Cependant il demanda la permission d'aller visiter S. Chio dans sa grotte, ce qui lui fut accordé, après quoi on le conduisit à Rekh, sur le Ksan, où le marzpan se trouvait alors. Celui-ci fut tellement courroucé des discours proférés par le saint contre la divinité du feu, qu'il le fit lapider. Son corps fut laissé sans sépulture, mais respecté par les bêtes et oiseaux carnassiers, et enterré plus tard sur le lieu même de son martyr, par de fervents chrétiens.<sup>2)</sup>

S. Abiba était en correspondance avec S. Syméon-Styllite; au moment même où on le conduisait auprès du marzpan, il reçut de lui, au village d'*Aldo*<sup>3)</sup>, une lettre et le bâton même du saint. Avant sa mort, il avait prophétisé à une femme chrétienne que bientôt les Grecs viendraient dans le Karthli et en chasseraient les Perses, ce qui arriva en effet du vivant de cette femme, et dès-lors le Karthli fut gouverné par des éristhaws, ainsi qu'il est écrit dans le livre du martyr de notre saint<sup>4)</sup>. Ces indications chronologiques sont exactes, comme le prouve l'histoire des règnes de Gouaram - Couropalate et de ses successeurs.

Il est probable que S. Abibo mourut bien avant S. Ioané, son maître, peut-être même sous le règne de Pharsman VI, ou tout au moins de Bacour III. On lui donne généralement le titre de *Nécresel*, du nom de son évêché. Sa vie est écrite sous le 12 novembre, et sa fête se célèbre le 29 du même mois.

La Vie anonyme de S. Ioseb se trouve parmi les Vies des SS. Gé. p. 495 — 498.

Ce saint était lié d'amitié, depuis son enfance, avec S. Ioané. Quand ses compagnons se séparèrent, il alla dans le Cakbeth, du côté où est aujourd'hui Alawerd, et y vécut dans une telle solitude, que l'on ne sait rien de ses actions, parce que le monastère où il mourut a été souvent pillé et dévasté. Là il fut rencontré par un homme riche qui chassait, et qui fut frappé de son air de sainteté. Cet homme, attiré par lui à la foi, construisit le couvent dont le saint devint abbé, et y passa lui-même le reste de ses jours. On sait en outre que S. Ioseb construisit au même lieu l'église de S.-Giorgi, à Alawerd: aussi le nomme-t-on ordinairement l'abbé Ioseb *Alawerdel*.

Quant aux six autres saints pères, on n'a pas leurs biographies.

S. Stéphane Khirsel résida à Khirsa, dans le canton de Kisik, en Cakbeth; Wakhoucht, Descr. de la Gé. p. 311.

<sup>1)</sup> Ibid. p. 94 suiv.

<sup>2)</sup> Ibid. p. 97. — Le patriarche Antoni, qui a consacré à S. Abibo le 5<sup>e</sup> discours de son Martyric, ajoute que ses reliques, après être restées longtemps dans le couvent des moines qui les avaient enlevées, furent déposées plus tard, par le mthawar Stéphane, fils d'Adarnasé, roi d'Apkhazie et de Karthli, dans l'église Supérieure de Mtkhétha: le titre souligné ici est un anachronisme.

<sup>3)</sup> Dans mon M-it, *Ialdo*; Vie des SS. Gé. p. 94.

<sup>4)</sup> Vie des SS. Gé. p. 97. Je ne connais d'autre histoire de ce saint que celle qui se trouve dans le M-it du Musée asiat. p. 92—98, et le 5<sup>e</sup> discours du patriarche Antoni, qui en est évidemment un extrait.

S. Zénon Iqalthoel, dans le couvent d'Iqaltho, sur la rivière de Thourdo, dans le Cakheth septentrional; *ibid.* p. 319.

S. Thatha Stéphan-Tsmidel, à Stéphan-Tsmida, dans le district de Throuso, au N. du Karthli; *ibid.* p. 227; toutefois il n'est pas nommé là.

S. Isidoré Samthawnel, à Samthawis, sur la Rékhoula, dans le Samilakhoro, dont l'église épiscopale est son ouvrage; *ibid.* p. 243.

S. Mikhael, au couvent d'Oulounba, du côté d'Ali, dans la partie occidentale du Karthli; *ibid.* p. 267.

S. Piros Bréthel, à Breth, à l'O. d'Ourbnis; *ibid.* p. 261.

La fête de ces six saints pères n'est pas indiquée dans les calendriers.

#### A D D I T I O N VII.

*Pour la p. 262 de l'Hist. de la Gé.; Notice supplémentaire sur S. Abo.*

L'une des biographies des SS. Géorgiens les plus intéressantes pour l'histoire est certainement celle de S. Abo, non telle que la donne, en abrégé, le catholicos Antoni dans son 12<sup>e</sup> discours, mais telle qu'elle se trouve dans l'original, Vies des SS. Gé. p. 321 — 345, sous la date du 7 janvier. C'est pourquoi je veux ici en donner une analyse plus détaillée. Elle porte pour titre: « Martyre du saint et bienheureux martyr du Christ Abo, mis à mort à Tiflis, dans le Karthli, par les Sarrasips; racontée par Ioané Sabanis-Dzé, d'après l'ordre de Samonel, catholicos de Karthli, par la volonté du Christ. » Cette narration est divisée en quatre chapitres:

1. Discours et instruction aux serviteurs de Dieu et amateurs des martyrs; mention du nouveau martyr Abo.
2. Venue dans le Karthli et baptême du bienheureux Abo.
3. Martyre de S. Abo.
4. Eloge du bienheureux martyr Abo; avis à ceux qui se rassemblent pour servir Dieu; enseignement à ceux qui aiment les martyrs et la mémoire de notre nouveau saint-martyr.

Le premier et le dernier ne renferment que des réflexions pieuses: toute l'histoire est contenue dans les deux autres.

Le Karthli, dit le Biographe, p. 323, 327, ce coin de terre converti à la foi depuis plus de cinq cent ans, bien que plusieurs se soient laissé égarer, a pourtant eu l'honneur de voir des martyrs, soit nationaux, soit venus de contrées étrangères. En effet, quand l'éristhaw de Karthli Nersé, fils d'Adarnasé couropalate et éristhaw, fut mandé par le khaliphe Abdala, souverain de Babylone, résidant à Bagdad, ville construite par lui, ce Nersé fut accusé auprès de lui par des hommes méchants; jeté en prison, il y

passa trois années; mais Abdala étant mort, et son fils Mahdi <sup>1)</sup> lui ayant succédé, Nersé fut délivré de ses fers et renvoyé comme éristhaw dans le Karthli. <sup>2)</sup>

Laissant pour le moment de côté l'indication relative à la conversion de la Géorgie, je ferai sur le reste quelques observations.

Baghdad fut fondé, sur la gauche du Tigre, en 145 de l'hégyre, 762, 3 de J.-C., par le second khalife Abbaside Aboudjafar - Almansour, que les Arméniens nomment Djaphar Abdala Almansour, et qui mourut le 14 septembre 775: son fils Mohammed Mahdi lui succéda. A cette époque régnaient en Géorgie Ioané et Djouancher, fils du roi Artchil <sup>3)</sup>. Or s'il n'est pas question sous ces deux princes d'un éristhaw de Karthli nommé « Nersé, fils d'Adarnasé couropalate et éristhaw, » on voit pourtant, p. 148 des Annales, qu'un certain Adarnasé Adarnasian était maître du Haut-Pays, ou du Karthli, en même temps que Nersé Nersian, et que cet Adarnasé épousa une des filles du roi Mir, après l'an 668 <sup>4)</sup>: rien ne fait connaître à quelle famille il appartenait, en tout cas la possession du Karthli proprement dit (გარბლინს იყო ზენს-ზოგველი სხუ ქართლი) indique qu'il en était principal mathawar ou éristhaw. D'après les paroles du Biographe, on ne peut conclure positivement en quelle année commença la captivité de Nersé, mais ce serait au plus tard en 775, et sa délivrance aurait eu lieu, au plus tard aussi, en 778. Si Nersé était le fils d'Adarnasé nommé ci-dessus, et si la date de la mort de Mir est exactement indiquée, Nersé aurait pu alors être âgé de 110 ans, ce qui paraît inadmissible; il pourrait cependant être le petit-fils ou un descendant encore plus éloigné de ce personnage.

Révenons à la vie de S. Abo; il naquit d'un père et d'une mère arabes, résidant à Baghdad, et fut musulman comme eux. Il s'occupait avec succès de la fabrication des parfums. A l'âge de 18 ans, il partit, comme serviteur, avec Nersé, retournant alors dans sa patrie; là il apprit à lire et à parler en géorgien, lut les livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament, s'instruisit de la religion et devint chrétien, mais en secret et sans être baptisé, étant encore retenu par la crainte des Sarrasins, maîtres du pays. L'éristhaw Nersé, ayant de nouveau encouru la disgrâce du khalife, s'enfuit et fut poursuivi à outrance par les Sarrasins; pourtant il réussit à passer dans l'Oseth, par la porte de Darialan, suivi d'environ 300 hommes, au nombre desquels se trouvait S. Abo. « Il arriva dans le pays du N., où demeurent et campent les fils de Magog, c. à d. les Kha-

<sup>1)</sup> Le manuscrit porte toujours *Mahdi*, variante qui s'explique par la ressemblance du *მი* *დ* avec *მი* *ღ* dans l'écriture khoutzouri; or l'original qui a servi pour faire notre copie était précisément écrit dans ce genre de caractère.

<sup>2)</sup> Vie des SS. Gé. p. 328.

<sup>3)</sup> Je tire ces faits et ces dates des notes de M. S. - Martin sur l'Histoire du Bas - Empire, Lebeau, t. XII, p. 205, 310.

<sup>4)</sup> Il est encore parlé dans les Annales, p. 149, d'un autre Adarnasé, fils du frère d'Adarnasé-l'Aveugle, dont le père était allié aux Bagratides; les frères de cet Adarnasé se réfugièrent, du Taron en Géorgie, sous le règne d'Artchil, 668 — 718.

zars, gens sauvages, d'aspect terrible, de caractère féroce, buveurs de sang, peuple sans religion, si ce n'est qu'il connaît un Dieu créateur. Nersé se présenta au roi de ces gentils, qui l'accueillit à titre d'étranger, fuyant ses ennemis, et lui fournit des vivres et des vêtements, à lui et à toute sa suite. » Abo fut alors baptisé par de vénérables prêtres; « car, grâce à l'Esprit-Saint, il y a beaucoup de villes dans la terre du N., où l'on professe sans crainte la foi de J.-C. » Peu de temps après, Nersé demanda au roi du N. de le laisser aller dans l'Aphkhazeth; où il avait envoyé précédemment sa mère, sa femme, ses fils, ses serviteurs et tous les gens de sa maison, et qui, grâce à sa force, n'avait rien à craindre des Sarrasins. Le roi lui ayant accordé son consentement, il se mit en route à travers des peuples païens, absolument dépourvus de la connaissance de Dieu, et après avoir marché nuit et jour durant trois mois, arriva chez le mthawar d'Aphkhazeth, qui l'accueillit favorablement. S. Abo était encore, avec lui dans ce voyage. Là Nersé retrouva la reine <sup>1)</sup> sa mère, sa femme et ses enfants, et sur sa recommandation Abo fut fort bien traité par le mthawar, par l'évêque et par ses prêtres. Le pays tout entier était chrétien, et il n'y trouvait pas un seul infidèle. « Car l'Aphkhazeth est borné par la mer du Pont, toute peuplée, i. e. bordée de chrétiens, jusqu'à la Chaldée et à Trébisonde. Là se trouve la résidence d'Aphsaréa et le port de Naphsé; ces villes et localités obéissent au roi des Romes ou Grecs, aimant le Christ, dont la ville capitale est Constantinople. » <sup>2)</sup>

Sans relever ici le passage si curieux, concernant les Khazars, nous voyons par ce qui suit que l'Aphkhazeth comprenait alors tout le littoral de la mer Noire, tel que Wakhoucht la décrit pour le temps de Lévan II, qui d'Éristhaw devint roi en 786, précisément aux environs du temps où Nersé s'y réfugia. La résidence (ბჟარგა) d'Aphsaréa peut être ou la ville bien connue d'Apsyrte, ou le pays des Aphcheghs, l'Apsilie; quant à Naphsé, c'est peut-être le port de S.-Nicolas, à l'embouchure de la Souphsa, dans le Gouria, l'un des principaux et presque le seul port de toute la côte, si l'on excepte ceux formés par les embouchures du Rion et de la Khophé. Or l'histoire byzantine nous apprend que tous ces pays étaient alors sous la dépendance plus ou moins complète des empereurs grecs. On ne peut dire précisément en quelle année Nersé s'y réfugia, mais s'il partit de Bagdad vers 777, et resta, supposons un an, en Géorgie, la date de son voyage sera aux environs de l'an 780.

Voyant que la religion était pratiquée avec tant de ferveur dans l'Aphkhazeth, S. Abo se livra lui-même aux exercices de la plus rigoureuse pénitence; et à partir du 17 janvier, jour de la fête de S. Antoine, il observa un jeûne et un silence absolu; on ne dit pas durant combien de temps. Or, après le départ de Nersé, le khalife Mahdi avait envoyé, pour être mthawar de Karthli, Stéphane, fils de Gourgen-Eristhaw et de

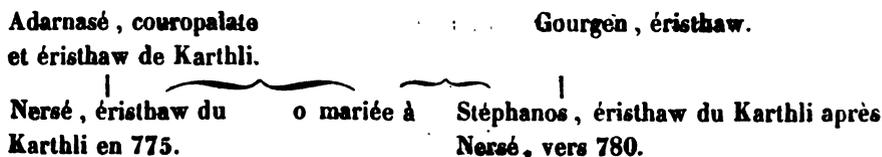
<sup>1)</sup> Ce mot n'implique pas nécessairement l'idée de femme d'un roi; car ბაგრატი, n'est souvent qu'un titre de politesse, signifiant une dame, principalement de haut rang.

<sup>2)</sup> Vie des SS. gé. p. 328 — 330.

la sœur de Nersé <sup>1)</sup>, ce qui fit beaucoup de plaisir à ce dernier, parce que du moins l'autorité ne sortait pas de sa famille. Nersé fit donc demander au khalife la permission de rentrer dans son pays sans être inquiété. Quand il partit, le mthawar d'Aphkhezeth conseilla fortement à S. Abo de ne pas le suivre, parce que, comme Sarrasin de naissance, il serait exposé à des vexations de la part des Sarrasins, maîtres du pays; mais le saint ne se laissa point persuader et accompagna Nersé à Tiflis, où il vécut trois ans, pratiquant ouvertement sa religion et recevant de personnes pieuses la nourriture et le vêtement. Enfin il fut pris, conduit au juge de Tiflis, qui le fit mettre en prison, et délivré une première fois, à la prière de l'éristhaw Stéphanos. Ensuite il vint un autre juge-émir, qui remplaça le précédent et se fit amener S. Abo; celui-ci le fit de nouveau charger de fers: c'était un mardi 27 décembre, jour de la fête de S. Etienne premier martyr. Après son interrogatoire, il fut mené en prison. Neuf jours après, il prédit sa mort pour le lendemain, vendit ses vêtements pour acheter des cierges, qu'il fit allumer dans les églises de Tiflis: il eut en effet la tête coupée, le jour suivant, devant l'église des 40 martyrs. « Ce fut en l'an 890 depuis la passion et la résurrection de N.-Seigneur J.-C.; la 10<sup>e</sup> année de l'empereur Constantin, fils de Léon; sous le khalife des Sarrasins Mosé, fils de Mahdi; sous le catholicos Samouel, de Karthli; sous l'éristhaw de Stéphanos, fils de Gourgen; en l'an du monde 6084, le vendredi 6 janvier, jour de l'Épiphanie, à Tiflis. » <sup>2)</sup>

Evidemment les deux dates de l'ère mondaine et de J.-C., bien qu'écrites en toutes lettres, sont fautives et de plus ne correspondent pas l'une à l'autre. Quant aux autres synchronismes, voici ce qu'il y a de certain: le khalife Mahdi mourut le 3 août 785; son fils et successeur Mousa ne régna que jusqu'au 15 septembre 786; Haroun al-Rachid frère du précédent, régna ensuite. L'empereur Constantin, fils de Léon IV, le Khazar, monta sur le trône en 780; enfin le catholicos Samouel n'est pas connu historiquement d'ailleurs, quoique son nom se retrouve encore dans la Vie de S. Néophyté, sacré par lui évêque d'Ournis, Vie qu'on va lire après celle-ci, et qu'un catholicos du même nom soit mentionné dans celle de S. Ewstathe de Mtzkhêtha; Annales p. 139; cf. ibid. p. 137, 138. Peut-être est-ce ici l'origine de cette indication incertaine, d'un catholicos Samouel, nommé par le mthawar Stéphanos II, indication que l'on a vue, p. 143 des Annales, et que j'ai signalée comme une interpolation. Il est, du reste, vraiment étonnant, qu'au

<sup>1)</sup> Au moyen de ces renseignements, on peut construire ce tableau généalogique:



<sup>2)</sup> Vie des SS. gé. p. 330 — 333.

lieu du roi de Géorgie sous lequel mourut S. Abo, le Biographe nomme un simple éristhaw, comme Stéphaneos.

En définitive, je regarde comme certain ici le synchronisme tiré du règne de l'empereur Constantin, qui nous fournit l'an 790 de J.-C. ou 6298 du monde <sup>1)</sup>, suivant l'ère grecque : les autres, plus ou moins exacts, ne sont que des renseignements.

Après la mort de S. Abo <sup>2)</sup>, son corps fut porté hors de la ville, du côté de Sagodébel <sup>3)</sup> « lieu de gémisséments, » qui était le cimetière de Tiflis. Là il fut consumé au moyen d'herbes arrosées de naphte, dans un emplacement nommé Sadilébo, à l'E. de la citadelle, sur un rocher au bord du Mtcouar, qui arrose la ville à l'orient. On n'y laissa pénétrer aucun chrétien jusqu'à ce que le corps fût entièrement détruit par les flammes. Quant aux ossements, ils furent mis dans une peau de mouton et jetés dans le fleuve, sous le pont de la ville; maintenant une croix a été dressée sur le pont même, sans doute en mémoire du saint. La nuit suivante une belle étoile brilla durant 3 heures au-dessus du lieu où les saintes reliques avaient été brûlées; le lendemain, une pareille lumière sortit du sein des eaux en s'élevant jusqu'au pont, à l'endroit où étaient les os du saint. Il n'est pas dit quelles mesures furent prises en conséquence. <sup>4)</sup>

Cette narration est fort belle et écrite avec une grande richesse de style. J'ignore qui était ce Ioané Sabanis - Dzé, qui l'a composée; je remarque seulement à la p. 344 un mot tout-à-fait arménien : *սգոլոօ օգօ ևմեքքեքեքեք շենօն քեքեքեք քեքեքեք քեքեքեք քեքեքեք*. Le mot souligné n'est en effet que la transcription de *բուրխա*, encensoir.

<sup>1)</sup> Mais dans le M-it venu du Souaneth, dont je parle dans le 1er des Rapports sur mon Voyage, p. 2, suiv., on lit (là même, p. 6) l'année 6424 du monde. Toutes choses donc prises en considération, il me semble que le martyre de S. Abo dut avoir lieu le 6 janvier 786, sous le khaliphe Mousa, fils de Mahdi.

<sup>2)</sup> Ghévond raconte que les princes mamiconiens Sahac et Hamazasp ayant eu la tête coupée, pour la foi, leurs corps furent ensuite mis au gibet, et puis brûlés, précisément comme cela arriva pour saint Abo. Le martyre de ces deux princes arriva, suivant cet historien, en l'année arménienne 233—784 de J.-C., au temps du khaliphe Mousé. « Ce prince, ajoute-t-il aussitôt, fit souffrir une mort cruelle au prince de Géorgie. Suspendu par les pieds et les mains liés sur le ventre, comme un agneau destiné à la tuerie, il rendit de la sorte le dernier soupir. Lui-même, après avoir commis ces atrocités, mourut, n'ayant régné qu'une seule année. » Or 1<sup>o</sup> Mousa ne régna, il est vrai, qu'un an, mais il mourut en 786; 2<sup>o</sup> ici, par le mot *prince*, il faut entendre *le roi* lui-même, car l'auteur se sert du mot *սպան զիշխանն վրաց*, dont il est plus difficile encore de fixer le sens que s'il eût dit : *սպան զամեն իշխանն*. Il paraît que ce doit être le roi Artchil; v. Annales, p. 250, n. 3.

<sup>3)</sup> Ce lieu est nommé dans la Vie de Thamar, p. 251 du M-it des Annales.

<sup>4)</sup> Vie des SS. Gé. p. 339 — 341.

A D D I T I O N VIII.

---

*Notice sur S. Néophyté, évêque d'Ourbnis.*

Le patriarche Antoni, dans le 6e discours de son Martyrica, consacré à S. Néophyté, dit qu'il a trouvé l'histoire de ce saint dans un recueil des miracles de S. Chio, écrit par différents auteurs, mais compilé par Wasili, patriarche de Géorgie, fils de Watché - Patrice.

Un certain Ahmad, parent du khaliphe, dit le catholicos Antoni, ayant été envoyé avec une armée considérable pour ravager la Géorgie, vint camper au confluent de la grande rivière Liakhwi et du Mtcouar : ce qui suit fait voir que le camp des Sarrasins était non sur la gauche du Mtcouar, mais sur la droite, vis-à-vis du confluent du Liakhwi. En effet Omar et Bouroul, chefs d'un corps de troupes chargées de l'oeuvre de la dévastation, aperçurent de Tzikhé-Did les grottes creusées dans les rochers de Sarciné, et résolurent de s'en emparer. Mais n'ayant pu forcer le passage à main armée et ayant appris que ces grottes n'étaient autres que le monastère de S. Chio, ils vinrent faire leur rapport à Ahmad, qui, par respect pour la sainte vie des moines, dont Omar lui avait parlé, changea de résolution à leur égard et leur envoya des cadeaux de vivres et des parfums pour les cérémonies du culte. Omar se rendit donc aux grottes, dont il vit l'accès défendu par des légions d'anges. Frappé de ce spectacle, il promit de se faire chrétien, et en effet, un mois après, il s'esquiva avec deux serviteurs et se fit baptiser avec eux dans le monastère de S. Chio. Il reçut alors le nom de Néophyté, et ses deux compagnons ceux de Christodoulos et de Christophoros. Samouel, alors patriarche de Karthli, informé des vertus de Néophyté, lui conféra l'ordination et le sacra évêque d'Ourbnis, ville bâtie sur une montagne, et que l'ennemi n'a jamais prise <sup>1)</sup>. Le zèle avec lequel Néophyté remplissait ses nouvelles fonctions, les conversions qu'il opérait parmi les adorateurs du feu et les Sarrasins, attirèrent bientôt sur lui l'attention des mages, qui résolurent de se défaire de lui en secret, pour venger leurs pyrées éteints, leurs autels renversés. Il fut donc surpris dans sa cellule, battu impitoyablement, foulé aux pieds, lapidé, et mourut au milieu de ces cruels traitements. Les deux frères baptisés en même temps que lui se distinguèrent également par leurs vertus, dans l'état monastique. Christophoros, pour obéir à l'injonction d'Ilarion, supérieur du monastère de S. Chio, se laissa charger de l'administration de celui de Mcodowan, et mourut à l'âge de 145 ans.

Si ce récit est exact, et si le catholicos Samouel qui y est mentionné est le même que celui dont parle le Biographe de S. Abo, le martyr de S. Néophyté dut arriver vers la fin du VIIIe siècle de l'ère chrétienne, époque où Sarrasins et mages se partageaient les dépouilles de la Géorgie. Il ne faut pas désespérer d'arriver à une plus grande

<sup>1)</sup> V. Wakhoucht, Descr. de la Gé. p. 219 ; il ne relève pas cette circonstance.

précision chronologique, ni de trouver le nom d'*Ahmad* parmi ceux des généraux musulmans venus en Géorgie.

Quant au catholico Wasili, compilateur des miracles de S. Chio, j'ai trouvé deux personnages de ce nom, dans la liste des patriarches dressée par Wakhoucht; l'un vivait vers le milieu du XIIIe, et l'autre au commencement du XVe siècle. <sup>1)</sup>

---

## A D D I T I O N IX.

---

*Histoire des Bagratides géorgiens, d'après les auteurs arméniens et grecs, jusqu'au commencement du XIe siècle.* <sup>2)</sup>

### I. De l'origine des Bagratides géorgiens, jusqu'en 786 de J.-C.

Je ne veux faire aucune observation critique sur l'origine des Bagratides, telle qu'elle est donnée par les Annales géorgiennes: les préjugés de race sont aussi anciens que le monde, universels comme l'humanité, et parfois tellement inoffensifs qu'il n'y a pour personne d'avantage à les attaquer de front, à en saper la base. Je joindrai seulement ici quelques remarques.

Notre historien, dans la longue généalogie de sa famille, ne signale pas un seul individu portant le nom de Bagrat, qui ait pu être l'auteur du nom patronymique de ses descendants. Il est bien vrai que l'un des sept frères se nommait *Bagrat*, mais justement les Annales ne font connaître de lui que le nom. Pour sortir de cette difficulté, Wakhoucht, qui l'a très bien sentie, dit, mais sans autre autorité que la sienne, 1<sup>o</sup> que ce fut ce Bagrat qui devint gendre de la reine Rakaël, et 2<sup>o</sup> que Gouaram, le premier des monarques Bagratides de Géorgie, était fils, non du Juif Salomon, mais d'un autre Bagrat, fils de Gouaram, l'un des sept frères, et que le père de ce Bagrat avait jugé à propos de le nommer comme son oncle: de là le nom des Bagratides <sup>3)</sup>. Tout cela est possible, mais dénué de preuves; les Annales ne sont pas mieux prouvées, mais elles ont pour elles, à ce qu'il paraît, une respectable antiquité. Quoi qu'il en soit, l'Annaliste géorgien nous dit, p. 136, que les sept fils de Solomon naquirent au pays des Philistins, ou de Palestine, et que cependant Gouaram était Khosroïde par sa mère: Salomon aurait-il donc épousé dans son pays, malgré l'éloignement, une princesse du sang de Gourgaslan? Enfin il fait arriver les sept frères dans la contrée d'Ecletz, au temps d'une

<sup>1)</sup> Sur les SS. Géorg. v. *Саканк. Вѣстн.* 1849, N. 42 et 43, un article intéressant.

<sup>2)</sup> Cette Addition a déjà paru dans le *Bulletin historico-philologique*, t. I, N. 1 — 13. J'y ai fait quelques changements, et l'ai beaucoup augmentée.

<sup>3)</sup> Ce passage est entièrement remanié, par suite de quelque confusion qui s'était introduite dans mon premier travail, et que j'avais rectifié par un Appendice mis à la fin.

reine Rakael qui les baptise, qui choisit pour gendre l'un d'entre eux et en marie deux autres à des princesses du sang royal d'Arménie. Il eût été convenable de dire quel est ce pays d'Ecletz, de faire connaître un peu mieux la souveraine qui y commandait, et surtout de bien spécifier son époque et toutes les circonstances personnelles de sa position. C'est ce que l'historien omet. Nous pouvons en partie suppléer à son silence. Ecletz est la forme géorgienne du nom du pays que les auteurs grecs appellaient *Acilissæ*, les Arméniens *Ecéghik* ou *Ecéghéats* -, *Ecéghets-Gavarh*; pays situés, comme on le sait, dans la Haute-Arménie, vers la ville d'Arzendjan, un peu plus au sud, en allant vers la Mésopotamie <sup>1)</sup>. On trouve ce nom d'Ecletz dans l'histoire du roi Pharnawaz, p. 14, et souvent mentionné sous le règne de Gourgaslan. Quant à la reine Rakael, l'histoire ne parle d'elle que dans le seul passage de la vie de Gouram mentionné plus haut. Supposé même que le titre de *reine* qui lui est donné ne fût qu'un nom honorifique, pour *la dame*, car il s'emploie ainsi dans plusieurs endroits des Annales, il eût fallu au moins faire connaître sa famille, ce qu'a oublié l'historien. Il y a encore, dans le centre de la Siounie, le canton d'Eghégik ou Eghégnatzor, dont le nom peut se transcrire *Elégik*, *Elegnatzor*; enfin on connaît en outre une rivière d'Eclétzi, ou Thoous-Tchaï, rivière de Thavouch, qui se voit sur la carte N. 4 de l'Atlas joint à la Description de la Géorgie par Wakhoucht, sur laquelle est la ville de Khilkhala, et qui est mentionnée dans les Annales, p. 237, sous le règne de Giorgi III: c'est la même que mes deux manuscrits des Annales nomment plus exactement *Elcétzis-Tsqali*, et qui est mentionnée sous le règne de Tamar (p. 277); peut-être est-ce par-là que régnait cette Rakael.

Au reste, la tradition de l'origine des Bagratides exposée par l'auteur géorgien n'est pas une invention moderne, elle se présente au contraire avec tous les caractères d'une haute et vénérable antiquité. Constantin-Porphyrrogénète, dans son livre de l'Administration de l'Empire, écrit en 952, raconte, en effet, en ces termes la généalogie des cou-

<sup>1)</sup> S. -Martin, Mém. I, 45. Il n'est pas exact de dire que les Géorgiens nomment ce pays *Eklétsith* აქლეთსი. M. Saint-Martin a été induit ici, et t. II, p. 198, dans une erreur qui vient de Klaproth ou des traducteurs employés par lui: *Eklétzith*, ou plutôt *Eclétzith* est l'ablatif du mot აქლეთ, transcription on ne peut plus juste du nom arménien, et qui prouve bien par parenthèse que les Arméniens ne prononcent pas *Egéghéats*. Au reste Klaproth n'avait pas le sens très délicat pour les mimésies grammaticales; car dans un autre endroit il a fait de *Tqétbamdi*, cas local géorgien du nom *Tqéba*, et signifiant « jusqu'à Tqéba », il en a fait, dis-je, un nom propre; v. dans son Voyage au Caucase, édition all. t. II, p. 69; S.-Martin, Mém. II, p. 183. Je dois dire pourtant que Klaproth a corrigé cette erreur dans le t. XII du nouv. Journ. as. p. 525, mais dans cette réimpression il fait de nouvelles méprises. P. E., p. 523 il appelle les Arméniens *Somekhtha*, au lieu de *Somekhni*, mettant le nom au génitif pluriel; p. 529, il dit que la ville d'Armaz s'étendait jusqu'à *Gloukhi*, mot tout arménien, et nom d'un pays qui n'existe pas en Géorgie. Son traducteur arménien, le soi-disant Toutoulof, aura rendu ainsi le mot ոսյ.ձև, « jusqu'à la tête », c'est à dire « jusqu'au commencement de la montagne », qui se trouve dans un passage des Annales, relatif à la position de la ville d'Armaz. Ce ne sont pas les seules inexactitudes qu'il serait possible de signaler.

ropalates ibériens <sup>1)</sup> : « Il faut savoir que les couropalates ibériens se vantent de descendre de la femme d'Urie, séduite par le prophète-roi David ; ils prétendent se rattacher à David <sup>2)</sup>, l'un des enfants nés de cette femme, par-là être parents du prophète-roi David, et conséquemment de la Sainte-Vierge, issue elle-même de la race de David. C'est pourquoi les seigneurs ibériens ne font nulle difficulté d'épouser leurs parentes, conformément à l'ancienne coutume des Juifs. Ils disent encore qu'ils tirent leur origine de Jérusalem ; que, pour obéir à un avertissement donné en songe, ils vinrent habiter dans la contrée de la Perse qu'ils occupent présentement. Ceux qui, en conséquence de cet oracle, sortirent de Jérusalem, furent David, ci-dessus nommé, et son frère Spandiatès, lequel avait reçu de Dieu le don, à ce qu'ils racontent, de ne pouvoir être blessé par l'épée dans les combats, à aucune partie de son corps, excepté le coeur : aussi durant les batailles préservait-il, par une armure, cette partie, et se rendit-il par-là formidable aux Persans. Il les vainquit, les subjugua, et établit sa famille dans les contrées impénétrables où elle se trouve maintenant, où ils ont bientôt pris un accroissement immense et sont devenus une grande nation . . . ; depuis leur sortie de Jérusalem et leur entrée dans leur territoire actuel, il s'écoula quatre ou cinq cents ans jusqu'à l'époque où nous nous trouvons, indiction 10e ; l'an 6460 <sup>3)</sup>, sous les empereurs Constantin et Romain Porphyrogénètes, fervents chrétiens. »

D'après ce texte, les Bagratides auraient quitté Jérusalem en 452 ou 552 de J.-C. : admettons pour un moment la dernière date, comme plus rapprochée de l'époque où Gouram paraît en Géorgie. Elle nous prouve que la tradition géorgienne exposée par l'Annaliste est bien réellement du VIe siècle de l'ère chrétienne ; mais l'auteur grec diffère d'avis avec lui en deux points : les ancêtres de la race Bagratide seraient David et Spandiatès, selon Constantin, tandis que l'Annaliste géorgien donne des noms qui n'ont avec ceux-là aucune ressemblance ; ensuite, au lieu de la généalogie légitime et directe, la tradition du temps de Constantin entacherait de bâtardise l'origine des Bagratides : deux versions dont rien ne nous autorise à préférer l'une à l'autre.

Remarquons toutefois qu'ici il n'est question des deux côtés que des couropalates ibériens, vivant et régnant spécialement dans la Géorgie occidentale, et que l'autre portion de la tradition, qui amène les Bagratides dans la Haute-Arménie au VIe siècle, n'a rien d'in vraisemblable ; qu'elle concorde merveilleusement avec ce que nous savons d'autre source sur les antiquités de la race Bagratide : je veux parler des monuments conservés par les historiens arméniens. Ici je vais donner un extrait des recherches du P. Loucas

<sup>1)</sup> Ed. de Bonn, t. III, p. 197.

<sup>2)</sup> Le traducteur latin de ce passage me paraît l'avoir mal compris : Siquidem ex liberis indè natis descendere volunt, ἐκ γὰρ τῶν ἐξ αὐτῆς τεχθέντων παίδων τῷ Δαβιδ ἑαυτοὺς λέγουσι κατ'γεσθαι, phrase qui ferait un pléonasme avec la suivante, s'il fallait adopter le sens du traducteur.

<sup>3)</sup> I. e. en 952 de C.-J.

Indjidjian <sup>1)</sup>, si étendues, si exactes, qu'il est impossible de ne pas être frappé de leur précision, et qui auront pour résultat de remonter l'antiquité des Bagratides à l'époque la plus reculée où atteigne historiquement aucune des dynasties royales connues.

Lorsque Nabuchodonosor emmena les tribus captives, le roi arménien Hratché (700—678 av. J. - C.) lui demanda un des prisonniers juifs, nommé Chambat, d'où s'est formé le nom plus moderne de Sembat : Jean Catholicos assure qu'on le disait du sang royal de Juda, mais il est à craindre que ce ne soit une tradition inventée après coup, puisque les auteurs plus anciens n'en parlent pas. Un des descendants de ce personnage fut Bagarat ou Bagrat, qui gagna les bonnes grâces du premier roi Arsacide arménien Vagharchac (149 — 127 avant J. - C.), en devançant tous les autres par la promptitude de sa soumission. Il reçut en récompense la dignité héréditaire de thagadir, « chargé de poser la couronne sur la tête des rois » (Mos. Khor. I. II, c. 3.), ainsi que le titre d'*aspïet* ou chevalier, et la primauté sur toutes les familles nobles de l'Arménie. Quant à la famille de Bagarat, elle prit dès-lors le nom de *Bagratouni*, d'où les Géorgiens ont formé *Bagratounian* et *Bagratowan*, qui signifient *Bagratide*. Ils obtinrent même sous le roi Artachès II (30—20 av. J.-C.) la faveur de porter les vêtements et insignes affectés au dignitaire le premier en honneur après le roi, hormis les pendants d'oreilles en perles et la chaussure rouge <sup>2)</sup>. Mais le plus solide de tous les avantages affectés à cette famille, c'était la vice-royauté, ou plutôt le gouvernement des provinces occidentales de la monarchie arménienne, dignité qui réunissait l'autorité militaire et l'autorité civile; ce fut aussi le premier qui leur fut ôté par le roi Tigrane II (20 av. J. - C. — 6 après), lorsqu'il voulut leur témoigner son mécontentement de leur refus d'adorer les idoles. <sup>3)</sup>

Sous Artachès II, outre le commandement des troupes occidentales, celui de toute l'armée arménienne fut conféré par ce prince à Sembat, son père nourricier, et le même pouvoir leur resta sous les règnes postérieurs.

Les Bagratides étant chargés du gouvernement des provinces occidentales, il s'en suivit naturellement que leurs domaines et leur résidence particulière se trouvaient dans la province de Sper, au centre de la Taïk, l'ancien pays des *Taoχοι*, le Taos - Car des Géorgiens. Les écrivains arméniens ne disent pas expressément que cette province leur appartint, mais c'est le sens qui résulte d'un grand nombre de passages de divers historiens. Entre autres traces de leur séjour dans cette contrée on peut citer le bourg fortifié de Sembatavan, construit par Sembat, fils de Biourat, celui que l'on voit mentionné dans l'histoire géorgienne sous le règne d'Azore et Armazel (87 — 103 de J. - C.), sous le nom de Sembat Bivritian <sup>4)</sup>. Il est bien probable que ce pays leur avait été donné

<sup>1)</sup> Antiquités de l'Arménie, en arménien, Venise; 1835, 3 vol. t. I, p. 313; II, p. 96 — 108.

<sup>2)</sup> Luc. Indj. II, 284.

<sup>3)</sup> Mos. Khor. I. II, c. XIII.

<sup>4)</sup> Luc. Indj. Arménie anc., p. 26.

comme apanage par Vagharchac, et c'est aussi ce qui explique pourquoi la dynastie Bagratide arménienne transporta de ce côté, au Xe s., la capitale de ses états, comme aussi la présence, au Xe siècle, des couropalates Bagratides dans cette contrée, d'où, par des alliances avec les rois d'Aphkhalie, on les verra s'élever à la royauté de la Géorgie entière. Thomas Ardzrounien, auteur arménien du VIe siècle, mentionne pour le même temps un certain Ichkhanic, qui, dans la même province, avait enlevé aux Grecs la forteresse d'Aramaniac.

Cette famille, qui était puissante et nombreuse, se divisa, à ce qu'il paraît, en plusieurs branches, dont une, entre autres, fut transportée 38 ans avant J.-C., par le roi Archam, dans la province d'Aïrarat. Ce fut un certain Enanos qui y demeura le premier, dans le bourg de Thalin; ses enfants y eurent un apanage sous le roi Artachès II, et y construisirent le bourg de Bagaran, dans le canton de Cogovit, ainsi que la ville de Daroun ou Daron, qu'Achot-le-Patrice orna d'une église, à la fin du VIIe siècle. Achot, fils de Sembat, reçut, pour les services rendus aux Arabes, le canton de Bagrévand. Achot-Msacer acheta plus tard aux princes Camsaracans le canton d'Archarounik, dans la province d'Aïrarat, où il transporta la capitale de ses états. Les textes qui prouvent la résidence et les droits de propriété des Bagratides dans ces contrées sont nombreux et concluants. De-là ils s'étendirent de nouveau vers l'O., jusque dans le canton de Chirac, voisin de leurs anciennes propriétés dans celui de Sper, de sorte que leur monarchie se trouva formée naturellement de possessions compactes et contigües, augmentées par des conquêtes ou par des acquisitions, parmi lesquelles il faut compter la province même de Taron. C'est probablement à cause des rapports des Bagratides avec cette dernière province, que Constantin-Porphyrogénète, avant de parler des couropalates d'Ibérie, lui consacre deux chapitres (c. XLII, XLIII) de son traité de l'Administration de l'empire.

Par tout ce qui précède on voit que la résidence principale du chef de la famille Bagratide ne fut pas toujours la même: elle fut d'abord à Sembatavan, dans la province de Sper; puis à Daroun; à Bagaran, dans l'Archarounik, où on la trouve à la fin du VIIIe siècle<sup>1)</sup>; à Erazghavor, du temps d'Achot premier; enfin à Ani, depuis Achot-le-Miséricordieux, dans la seconde moitié du Xe siècle. En un mot, malgré les circonstances politiques qui les éloignèrent pour un moment de Sper, ces princes eurent une tendance incessante à s'en rapprocher, ce qu'il importe de constater, pour faire comprendre la suite de l'histoire géorgienne. Près de chacune de ces résidences se trouvent aussi les tombeaux des rois qui s'y sont succédé: Sembat-le-Brave, qui mourut à Tisbon ou Ctésiphon, à la fin du VIe siècle, fut porté à Daroun; Varazdirots, son fils, Sembat-le-Patrice et le jeune Mouchegh y furent également enterrés. A Bagaran sont les sépultures du roi Achot premier, et de Chapouh, frère du roi Sembat, premier du nom; enfin plus tard ce fut à Ani même, où se trouvent les sépultures d'Achot, frère du roi Jean, et du roi Jean lui-même, mort en 1039 de J.-C.

<sup>1)</sup> Luc. Indj. Arm. anc. p. 395, 428; Arm. mod. p. 121.

La famille des Bagratides conserva la religion judaïque depuis son entrée en Arménie, sous le roi Hratché, jusqu'au temps de Vagharchac, sans être inquiétée à ce sujet. Vagharchac essaya de les amener au culte du feu, mais n'ayant pu y réussir par la persuasion, il leur laissa liberté complète. Son successeur Archac Ier fut moins tolérant, ce qui fit que quelques-uns cédèrent à l'égard de l'observation du sabbat et de la circoncision, car le roi poussa la sévérité jusqu'à défendre à ses grands de s'allier avec eux par des mariages, tant qu'ils refuseraient de se rendre. Sous le roi Tigrane II, un Bagratide eut la langue coupée pour n'avoir pas voulu offrir des victimes avec les autres nobles, dans un temple d'idoles, et ce prince enleva à la famille les honneurs du généralat. Les Bagratides consentirent alors à manger de la chair des victimes, mais sans en offrir eux-mêmes et sans fléchir le genou devant les idoles des païens. Une troisième et dernière persécution eut lieu sous le roi Archam (38 — 10 av. J.-C.), qui, mécontent de la conduite du thagadir Enanos, ou plutôt indisposé contre lui par les calomnies de ses rivaux, commanda de lui faire subir diverses tortures, de le priver de ses titres et emplois, et enfin de le pendre lui-même, s'il ne renonçait au judaïsme. Enanos, ayant vu massacrer un de ses parents, et ses enfants menacés de la mort, ainsi que sa femme, abjura sa religion, et avec lui la plupart des membres de sa famille. Les autres s'enfuirent, et l'on prétend que l'un de ceux-ci fut le premier à recevoir la prédication de saint Thaddée, lorsqu'il vint à Edesse. Ce fut aussi lors de cette persécution que les noms juifs des Bagratides furent changés : Bagadin devint Bagarat ; Chamba, Sembat ; Asoud, Achot ; Azaria ou Vazaria, Varaz, et ainsi de suite.

A toutes les époques de l'histoire d'Arménie on rencontre dans chaque grand événement des noms de princes Bagratides, comme si rien ne pouvait se décider sans leur concours, relativement aux destinées de leur patrie adoptive. S'ils ne prirent pas de part aux glorieuses luttes des Vardaniens contre la Perse, dont nous avons donné un échantillon sous le règne du roi de Géorgie Gourgaslan, ce fut par la raison toute simple, que l'Arménie était alors partagée en deux grandes portions, dont l'une, l'occidentale, était sous l'autorité des Grecs, de sorte que les Bagratides, qui résidaient de ce côté, ne furent pas appelés à combattre contre les ennemis de l'Arménie chrétienne. D'ailleurs leurs rivaux, les Mamiconiens, étaient à la tête du mouvement, et ne les auraient pas laissés y prendre part autrement qu'en sous-œuvre, ce qui ne convenait guère à leur position si élevée.

Dans l'interrègne qui suivit ces guerres, et à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, Sahac-le-Brave ou l'Invincible fut investi du titre de marzpan d'Hyrcanie ; quand les Arabes se furent emparés de l'Arménie, l'ostican Mrovan, qui fut plus tard le dernier khaliphe Ommiade, éleva en 743 un autre Bagratide, nommé Achot, aux fonctions de hramanadar ou ministre exécutif des volontés du khaliphe Djafar dans l'Arménie. Comme le poids des impôts devint insupportable aux Arméniens, ils s'en prirent à leur gouverneur, et les seigneurs mamiconiens, Grigor et David, le privèrent de la vue, ce qui n'empêcha pas ses

descendants de succéder à sa puissance, et de s'asseoir sur les deux trônes d'Arménie et de Géorgie; car il eut, au dire des historiens arméniens <sup>1)</sup>, deux fils, Sembat, qui le remplaça après sa mort, et Vasac, dont la postérité régna dans le Karthli.

Ces renseignements si précis, si positifs, sont puisés à des sources authentiques, et dans une série d'historiens, dont le plus ancien est Maribas Catina, contemporain du roi Arsace-le-Grand, plus d'un siècle avant J.-C. Ils satisfont bien autrement l'esprit du lecteur que les assertions gratuites de l'Annaliste de la Géorgie, et que les traditions conservées par Constantin-Porphyrogénète; ils ont pourtant le défaut de ne contenir aucun détail sur Gouaram-Couropalate, le premier Bagratide géorgien. Je ne possède nuls matériaux propres à combler cette lacune, mais je suis singulièrement frappé de cette continuelle résidence des Bagratides de l'Arménie au voisinage des contrées où prit naissance la dynastie géorgienne, et je ne puis douter que celle-ci ne soit dérivée, bien que je ne puisse dire comment, de la grande famille dont je viens d'esquisser l'histoire primitive. Quant à ce qui concerne les Bagratides géorgiens que j'appellerais volontiers *postérieurs*, c'est-à-dire ceux qui siégèrent sur le trône après l'entier anéantissement des Khosroïdes, nos renseignements seront plus abondants et plus détaillés.

## II. Second avènement de la dynastie Bagratide, en Géorgie. (786 de J. - C.)

L'époque du second avènement des Bagratides au trône de la Géorgie, dans la personne d'Achot-Couropalate, est certainement une des plus embrouillées; je ne sais si je réussirai parfaitement à l'éclaircir, et surtout à concilier ensemble les matériaux très divers, fournis tant par les Géorgiens que par Constantin-Porphyrogénète et par les auteurs arméniens.

Comme j'ai déjà emprunté à Porphyrogénète les notions premières sur l'origine des Bagratides géorgiens, je vais reprendre son récit pour ne le plus quitter qu'il ne soit entièrement épuisé: l'abrégé, ce serait le rendre inintelligible.

« Quand l'empereur Héraclius, ajoute notre auteur, marcha contre la Perse (en 622), les Géorgiens s'unirent à lui et combattirent sous ses drapeaux: ensuite la terreur qu'inspirait le nom d'Héraclius, plus que leur force et leur propre ascendant, les rendit maîtres d'un bon nombre de villes et de contrées persanes. Car ce prince n'eut pas plus tôt vaincu ses ennemis et anéanti leur puissance, qu'ils furent à la merci non-seulement des Ibériens, mais aussi des Sarrasins. Comme les Bagratides ibériens prétendent venir de Jérusalem, et qu'ils ont une grande affection pour cette ville et pour le tombeau du Sau-

<sup>1)</sup> Vardan, p. 66; le dit expressément; en d'autres endroits il raisonne d'après cette donnée. P. E. p. 62, il dit: « Le prince des Ismaélites donna la Géorgie à Achot, fils d'Atrnerséh, fils de Vasac, fils d'Achot, prince d'Arménie; » les noms soulignés sont ceux d'Achot, 46<sup>e</sup> roi de Géorgie et de son père. Plus loin, p. 74, il nomme Gorgi, roi des Aphkhaz, fils de Bagarat, fils de Gorgen, fils d'Achot-Oghor-madz; » mais ici il y a une erreur, car Achot-le-Miséricordieux était, au contraire, fils du roi arménien Abas et d'une fille de Gourgen, ou plutôt de Giorgi II, roi d'Aphkhazie.

veur, ils y envoyèrent à certaines époques de riches présents, tant aux patriarches qu'aux chrétiens de la ville sainte <sup>1)</sup>. David, ci-dessus mentionné <sup>2)</sup>, frère de Spandiatès, eut pour fils Pankratios, celui-ci Asotios, celui-ci Adranaser, honoré du titre de couropalate par le pieux Léon <sup>3)</sup>, empereur des Grecs. Pour Spandiatès, frère du précédent, il mourut sans postérité . . . . <sup>4)</sup>

« Il faut savoir que le pieux et illustre empereur Léon-Porphyrrogénète, ayant appris que la contrée dite Phasiane avait été envahie par les Sarrasins et les églises changées en citadelles, envoya le patrice Lalacon <sup>5)</sup>, général des Arméniques, ainsi que le général de Colonée, de Mésopotamie et de Chaldée, détruire ces forts, délivrer les églises et ravager la Phasiane, alors soumise aux Sarrasins. Plus tard, il fit encore partir Catacalos, magistros et domestique des classes, qui entra dans le château de Théodosiopolis, et ravagea entièrement les environs, ainsi que la Phasiane et les forts qu'elle renfermait: il ne revint qu'après avoir porté un terrible coup aux Sarrasins.

« Sous l'empire du seigneur Romain, le patrice Kourkouas, marchant contre la ville de Tibium (Dovin), détruisa sur son passage toute la Phasiane, comme étant sous l'influence des Sarrasins <sup>6)</sup>. Le patrice Théophile, frère du même Jean-Magistros, avait déjà, pour la même raison, traité de la sorte ce pays, lorsqu'il était gouverneur de la Chaldée; car tant que l'on eut à démêler avec les Théodosiopolitains, il ne resta pas sur pied un seul fort dans toute la Phasiane, jusqu'à la place d'Abnik. Cependant les Ibériens, sans rien posséder dans la Phasiane, étaient en relations constantes d'amitié avec ceux de Théodosiopolis, d'Abnik et de Mantzikert <sup>7)</sup>, et avec toute la Perse.

<sup>1)</sup> Voyez à ce sujet un article inséré au *Bullet. scient.* t. V, p. 225 sqq., qui rend compte de l'état des Ibériens à Jérusalem.

<sup>2)</sup> Ed. de Bonn, p. 199.

<sup>3)</sup> Constantin mentionne encore ce couropalate dans le chap. XLIII de son livre, p. 184, 187, de la nouv. édition. Léon VI, y est-il dit, envoya l'eunuque Sinoutès, avec des présents, vers Adranaser, couropalate d'Ibérie, pour traiter d'une affaire particulière: ce qui eut lieu en 898. Lebeau, t. XIII, p. 482. Cet Adranaser vivait encore au temps de Romain-Lécapène, et quand ce prince eut conféré au prince de Taron Grégoris des titres et des faveurs considérables (en 926), Adarnasé Ier s'en montra excessivement jaloux. J'ai supposé, en parlant d'Adarnasé (Lebeau, t. XIII, p. 484) que c'était Adarnasé II de Géorgie; mais, outre que ce prince mourut en 923, sa généalogie n'est pas la même que celle du prince dont parle Constantin: ainsi ce rapprochement reste douteux.

<sup>4)</sup> Le passage qui avait été omis p. 140, pour pouvoir sur-le-champ donner la date, est celui qui forme cet alinéa.

<sup>5)</sup> L'expédition de Lalacon dans le Basen, le Pasin des Turks, le Basiani des Géorgiens, la Phasiane des Grecs, i. e. dans les contrées aux sources de l'Araxe, eut lieu en 909; Lebeau, t. XIII, p. 387.

<sup>6)</sup> Cette expédition de Kourkouas eut lieu en 928; Lebeau, t. XIII, p. 447.

<sup>7)</sup> Des trois villes ici mentionnées, Théodosiopolis est l'ancien nom d'Erzroum; Mantzikert, est Manazcert, sur l'affluent gauche de l'Euphrate, et Abnik est la citadelle d'Avnic; v. S.-Martin, *Mém.* t. I, p. 109.

« Il faut savoir que souvent les empereurs Léon et Romain, et Notre Majesté elle-même, essayèrent de recouvrer le château de Kétzée <sup>1)</sup>, afin d'y mettre garnison, pour couper de ce côté les vivres à Théodosiopolis, promettant au couropalate et à ses frères qu'aussitôt qu'ils auraient pris cette dernière ville, ils leur remettraient le fort en question; mais les Ibériens s'y opposèrent toujours, ne voulant pas, à cause de l'amitié qu'ils portaient à ceux de Théodosiopolis, que cette ville fût anéantie. « Si nous agissions ainsi, répondirent-ils à l'empereur Romain et à nous-même, nous serions perdus d'honneur aux yeux de toute la contrée, du magistros, souverain de l'Abasgie <sup>2)</sup>, de celui du Vaspouracan et des princes arméniens, qui pourraient dire, que c'est par méfiance des Ibériens, du couropalate et de ses frères, que l'empereur leur a repris le fort de Kétzée; il serait préférable d'envoyer un turmarque et un officier impérial y résider et observer de là l'ennemi. » On répondit par l'ordre suivant: « A quoi bon ce turmarque, cet officier, qui ne pourrait entrer dans le campement que vous leur assignerez qu'avec dix ou douze hommes? car il y a plusieurs routes pour arriver à la citadelle de Théodosiopolis, et l'on ne peut, de Kétzée, voir les caravanes qui viennent dans cette place; ces caravanes, d'ailleurs, peuvent y pénétrer de nuit. » Mais comme les Ibériens ne voulaient pas que Théodosiopolis pût être détruite par famine, ils refusèrent d'obtempérer à cette demande et de céder Kétzée, même en recevant le serment par écrit qu'il leur serait rendu après la soumission de Théodosiopolis, car ils ne voulaient pas voir ravager Théodosiopolis et son territoire, ni les forts d'Abnik et de Mandzikert et la contrée environnante.

« Le couropalate <sup>3)</sup> réclamait, en outre, le territoire entier de la Phasiane et le fort d'Abnik, pour lesquels il prétendait avoir des bulles d'or du bienheureux empereur Romain et de Notre Majesté <sup>4)</sup>, dont il nous fit porter copie par Zourvanéli <sup>5)</sup> le protospa-

<sup>1)</sup> Je pense que ce peut être la place forte de Kadjéthis-Tzikhé, située sur la rivière dite Tchakwis-Tsqal, dans le Gouria, au bord de la mer (cf. note 19, 1<sup>re</sup> rédaction). Ce peut encore être l'ancien Artahan ou plutôt Tsounda, appelé autrefois Kadjtha-Toun (v. Hist. de Gé. p. 23, 35, 69 et notes). Les Grecs ne pouvaient exprimer autrement, avec leurs lettres, le nom arménien de *Kadjtha* ou *Kadchatoun*. Nous ne comprenons pas aujourd'hui que ce lieu ait pu être d'une si grande importance pour surveiller et approvisionner Théodosiopolis; mais comprenons-nous mieux l'importance d'Artanoudj et les causes qui, ainsi qu'on le verra plus bas, en faisaient le marché principal des produits de la Lazique et même de la Syrie?

<sup>2)</sup> Ce devait être, en se référant aux époques marquées par l'histoire de Géorgie, Giorgi II, roi d'Aphkhalie dans les années 921 — 955.

<sup>3)</sup> Il me semble que ce doit être Achot, fils d'Adarnasé, qui sera désigné comme étant actuellement couropalate, p. 206 de l'ouvrage de Constantin-Porphyrrogénète.

<sup>4)</sup> Ici et dans les formules semblables, l'ancienne édition lisait « notre impératrice » βασιλισσα au lieu de βασιλεία.

<sup>5)</sup> Ce Zourvanéli était père de Tornic, mari d'Aba, aujourd'hui Syncelle. (Note du manuscrit, citée dans celles sur l'ouvrage de Constantin - Porphyrogénète, édit. de Bonn.) Il me semble que ce nom doit cacher celui de Tchortovanel, que les Grecs ne peuvent guère transcrire autrement.

thaire, un de ses nobles. Mais en les examinant, nous vîmes qu'elles ne prouvaient rien ; car la bulle d'or de notre beau-père contenait que le couropalate s'engageait, par serment signé de sa main, à demeurer fidèle à notre empire, à être l'ennemi de nos ennemis, l'allié de nos alliés, à soumettre l'orient à notre sceptre, à prendre des forts et à faire les plus grandes choses pour notre service ; et notre beau-père lui promettait, en retour de sa fidélité à ses engagements, et de son affection, la continuation à jamais de sa dignité et de son indépendance, pour lui et sa postérité : aussi le couropalate devait-il ne pas reculer les frontières de ses domaines, s'en tenir aux conventions faites sous les précédents empereurs, ne pas les transgresser, ne point empêcher la ruine de Théodosiopolis, et autres villes ennemies, soit qu'il les assiégeât seul, soit qu'elles fussent attaquées par nos troupes : tel était le précis de ces bulles d'or, qui ne prouvent rien pour le couropalate. Car celle de notre beau-père promettait qu'on ne le dépouillerait pas des terres de son antique patrimoine, et que s'il pouvait, seul ou aidé, il prendrait ou ruinerait Théodosiopolis, mais n'en retiendrait pas le domaine et la propriété.

« Quant à la bulle de Notre Majesté, il y est dit, que tous les lieux que lui et son cousin Adranasé <sup>1)</sup> - Magistros ont pu conquérir sur les Agariens, avec leurs propres troupes, ou ceux qu'ils conquerront désormais, leur appartiendront en toute propriété. Et comme il n'a soumis avec ses troupes ni Théodosiopolis, ni Abnik, ni Mastat, il n'y a aucun droit, puisque ces lieux sont en-deçà <sup>2)</sup> de l'Araxe ou du Phase ; que d'ailleurs le fort d'Abnik a été jusqu'à ce jour indépendant et gouverné par son propre émir et souvent ravagé par nos soldats ; qu'en outre le général Jean et Arrhabonite, ainsi que le patrice Théophile, et tout récemment le général de Théodosiopolis, y avaient tout mis à feu et à sang et emporté un riche butin, ce qui n'était jamais arrivé au couropalate ; et quand nos troupes eurent ainsi achevé l'oeuvre de la conquête, les Ibériens arrivèrent, s'emparèrent du pays et voulurent entrer en jouissance de la place <sup>3)</sup>. Averti plusieurs fois par le patrice Théophile et voyant qu'il ne lui restait plus d'espoir de salut, l'émir consentit à devenir notre vassal et donna son fils en otage. Mastat appartenait aux Théodosiopolitains, et lorsque après un siège de sept mois le patrice Jean vit qu'il ne pouvait réduire ces derniers, il envoya ses troupes s'emparer de Mastat. A cet effet il y introduisit le protospathaire Pétronas Voïlas, qui était alors du côté de Nicopolis.

« Cependant Pankratios - Magistros, qui avait combattu avec l'armée du patrice Jean contre Théodosiopolis, le voyant près d'opérer son retour, lui demanda la remise de cette citadelle, en s'engageant par serment écrit de sa main à la garder et à ne pas la remettre aux Sarrasins. Comme il était chrétien et serviteur de Notre Majesté, Mastat fut

<sup>1)</sup> V. le Tableau généalogique à la fin du présent extrait de l'ouvrage de Constantin.

<sup>2)</sup> En-deçà par rapport aux Grecs, c.-à-d. sur la rive droite.

<sup>3)</sup> Il n'est parlé de ces expéditions que dans cet endroit du livre de Constantin. Il est visible qu'elles ont dû avoir lieu aux environs de l'an 952.

donnée à Pankratios sous la foi de son serment ; mais celui-ci la rendit de nouveau à ceux de Théodosiopolis, et les Ibériens en rentrèrent en possession aussitôt après la prise de cette dernière. Ils n'ont donc pas de motifs pour redemander Abnik ni Mastat. Mais comme le couropalate se comporte en loyal et fidèle serviteur de Notre Majesté, que l'Araxe, c.-à-d. le Phase, serve de frontière à la Phasiane, ainsi qu'il le désire, en telle sorte que sa rive gauche, regardant l'Ibérie<sup>1)</sup>, appartienne aux Ibériens, et la rive droite, les environs de Théodosiopolis, les forts et les districts de cette contrée, nous soient soumis, et que le fleuve Araxe marque la limite entre les deux états, ainsi que le bienheureux Kourkouas l'approuva de son vivant et le déclara tout-à-fait convenable, quand il fut interrogé à ce sujet ; car à strictement parler, le couropalate n'a droit à rien ni en de-çà ni au-delà du fleuve, puisque ce sont nos armées qui ont soumis et dévasté ces régions appartenant à Théodosiopolis, et que les Ibériens n'ont fait aucune entreprise sur le territoire de cette ville sans notre assistance. C'est uniquement notre amitié pour le couropalate qui nous a fait consentir à lui accorder la limite de l'Araxe ou du Phase.»

Ch. XLVI. Généalogie des Ibériens ; de la ville d'Adranoutzion (Artanoudj).

« Il faut savoir que Bagrat, Dawith et Mamphali, nom qui signifie très saint<sup>2)</sup>, furent fils du grand Sembat, Ibérien, que Bagrat eut en héritage la ville d'Artanoudj, et David une contrée différente. Bagrat eut trois fils : Adarnasé, Gourgen et le patrice Achot-Kiskasis, et leur partagea ses domaines. Gourgen, à qui échet Artanoudj, étant mort sans postérité, cette ville revint au patrice Achot-Kiskasis. Celui-ci maria sa fille à ce Gourgen-Magistros, qui enleva par violence la ville en question à son beau-père Achot et lui donna en compensation Tyrocastrum et la vallée d'Adjara<sup>3)</sup>, qui marque la limite

<sup>1)</sup> L'ancienne et la nouvelle édition portent l'*Illyrie*.

<sup>2)</sup> Il me semble que le mot Mamphali n'a point une telle signification, et je crois qu'il est de même origine que les mots géorgiens, *méphé* roi, *ouphali* seigneur, *dédophali* (*déda-ouphali* femme-seigneur) reine. Dans tous ces mots, qui sont des dérivés, on retrouve la racine *ph*, comme encore dans *ouphrosi* supérieur (*ὕπερ*), avec différents appendices initiaux et finaux, que fournit la langue géorgienne. Mamphali serait donc un titre formé à l'imitation de *méphé* roi, et peut-être pour le remplacer, les princes du Tao n'osant s'appeler rois, mais seulement « dominateurs, despotes ou dynastes. » Ce qui me paraît confirmer cette conjecture, car le titre de *Mamphali* n'est usité qu'à cette époque de l'histoire géorgienne, c'est un passage d'Asoghic, chap. XXVIII, où il parle d'un marzpan ou gouverneur de la forteresse de Gag, dans la province de Gougark, qui embrassa le rit géorgien, et nomma son fils « Mamphali de Tachir, » dans les dernières années du Xe siècle. J'ai déjà eu occasion de parler de ces faits, *Bullet. scient.* t. VI, p 83. — On verra dans le Tableau généalogique placé à la fin de ce chapitre pourquoi je propose de lire Dawith-Mamphali, en supprimant la conjonction *et*.

<sup>3)</sup> Dès ce moment je substituerai partout la vraie orthographe géorgienne des noms propres à la grecque, dont voici les formes : Adarnoutzion, Symbatios, Pankratios, Adranaser, Kourkénis ou Kourkénios, Asotios, Atzara. — Tyrocastrum, le fort du fromage, est très certainement le géorgien Qwélis-Tzikhé, dont le nom signifie absolument la même chose.

de la Grèce vers Koloris. Le patrice Achot, dit Kiskasis, avait pour épouse la fille de Giorgi-Magistros, souverain d'Aphkhazie. Ce dernier et Gourgen-Magistros étant devenus ennemis, et le patrice Achot ayant pris le parti de Giorgi, Gourgen reprit de force la compensation qu'il avait donnée pour Artanoudj, chassa Achot, et le força à se retirer dans l'Aphkhazie. A la mort de Gourgen, sa femme, fille du patrice Achot-Kiskasis, hérita de la ville d'Artanoudj, comme domaine de son père. Mais Achot-Couropalate <sup>1)</sup>, Giorgi-Magistros <sup>2)</sup>, souverain d'Aphkhazie, et Bagrat-Magistros, frère d'Achot ci-dessus nommé, s'étant voulu partager par les armes la succession de Gourgen, ils s'accordèrent et prirent chacun ce qui était à sa convenance. Artanoudj étant au voisinage de Sembat, fils de Dawith, ci-dessus nommé, les princes se saisirent de la femme de Gourgen, fille du patrice Achot, et lui dirent: « Comme femme, tu ne peux être maîtresse de ce fort; » et Sembat lui donna en échange quelques portions de terrain, se réservant Artanoudj.

« Il faut savoir que telle est la parenté de ces Ibériens: la mère de Dawith <sup>3)</sup> et celle du couropalate Adarnasé, père d'Achot le couropalate actuel, étaient filles de deux frères, et par conséquent cousines-germaines. Sembat, fils de Dawith, était marié à la fille de Bagrat-Magistros, père d'Adarnasé aujourd'hui magistros. A la mort de cette femme, Adarnasé épousa la soeur de Sembat, fils de Dawith. <sup>4)</sup>

« La citadelle d'Artanoudj est très forte, et elle a des *remparts* <sup>5)</sup> tels qu'il convient à une capitale de canton; elle est le centre de toutes les affaires de Trébisonde, de l'Ibérie, de l'Aphkhazie, de toute l'Arménie et de la Syrie, et il s'y fait de tous ces pays un commerce immense. La contrée ou le *arzen* <sup>6)</sup> d'Artanoudj est grande et fertile: c'est la clef de l'Ibérie, de l'Aphkhazie et de la Meskhie.

<sup>1)</sup> Fils d'Adarnasé, fils de Bagrat.

<sup>2)</sup> Quoique l'époque de la mort de Gourgen-Magistros ne soit pas indiquée, comme, d'après les Annales, elle arriva en 923, il est très probable qu'il s'agit ici de Giorgi II, roi d'Aphkhazie, celui dont une fille, inconnue aux auteurs géorgiens, avait épousé Achot-Kiskasis.

<sup>3)</sup> Je pense qu'il faut suppléer les mots: *Sembat fils de*: ou bien au lieu de *Dawith* il faut lire *Sembat*.

<sup>4)</sup> Par son mariage avec la soeur d'Adarnasé, Sembat était devenu beau-frère de son cousin-germain; si Adarnasé eût épousé la soeur de Sembat du vivant de sa propre soeur, ils auraient été doublement beaux-frères, ce qui est à-peine croyable.

<sup>5)</sup> Le mot grec *ῥάματος* était traduit dans la précédente édition par *territorium*; on a remplacé ce mot par *vallum* dans la nouvelle; mais je ne sais lequel vaut le mieux, l'origine du mot étant inconnue. Je trouve en turk *رېص* rempart, et *رېط* édifice où logent les caravanes, station sur les frontières: le premier sens paraît plus plausible.

<sup>6)</sup> *Arzen* est un mot arabe, qui signifie *terre, pays*: de-là s'est formé le nom d'Arzen-er-Roum ou Arzroum. Il me semble qu'il est pris ici dans son sens étymologique, autrement il faudrait traduire « la contrée d'Artanoudj, ou Arzen, » i. e. le canton portant un tel nom.

« En outre, le bienheureux empereur Romain avait envoyé le patrice Constant, drongaire de la marine, qui était pour lors protospathaire et manglabite <sup>1)</sup>, et lui avait remis les insignes du magistrat pour en revêtir l'Ibérien Gourgen. Lorsque le patrice Constant approchait de Nicomédie, il eut la rencontre du moine Agapius, fils de Cymène, qui était allé accomplir un voeu dans la ville sainte, et qui, en revenant en Ibérie, passa à Artanoudj. Or le patrice Achot Kiskasis, qui était en dissension avec son gendre Gourgen, dit au moine : « Je te conjure, au nom de Dieu et par la puissance de la croix vénérable du Sauveur, d'aller à C. P., dire à l'empereur d'envoyer quelqu'un prendre ma ville et la soumettre à son autorité. » Le moine Agapius vint à C. P. et dit à l'empereur ce dont l'avait chargé le patrice Achot-Kiskasis. Comme le patrice Constant, drongaire de la marine, était à Nicomédie pour l'affaire de la promotion de l'Ibérien Gourgen, il reçut au nom de l'empereur une lettre du patrice Syméon, secrétaire, ainsi conçue : « Notre saint empereur te commande de quitter toute autre affaire de son service, et d'aller dans le plus bref délai trouver le patrice Achot-Kiskasis, et recevoir de ses mains le fort d'Artanoudj, parce que celui-ci a fait avertir notre saint empereur, par le ministère du moine Agapius, d'envoyer un homme sûr et fidèle pour qu'il lui en fit la remise. En passant par la Chaldée, tu y prendras des officiers que tu jugeras dévoués, tu entreras dans la ville et t'en empareras. »

« En traversant donc la Chaldée, le patrice Constant, drongaire de la marine, réunit de bons turmarques et officiers, et une troupe de 300 hommes, et entra dans l'Ibérie. Là il fut arrêté par le bienheureux <sup>2)</sup> Dawith, frère d'Achot, le couropalate actuel, qui lui dit : « Où l'empereur t'envoie-t-il ? quelle commission as-tu, pour traîner une pareille suite ? » car il soupçonnait qu'à cause de la mort du couropalate Adarnasé l'empereur voulait conférer à Gourgen le couropalatat. En effet les fils d'Adarnasé, depuis la mort de leur père <sup>3)</sup>, étaient en discussion avec leur cousin, et un homme de haut rang,

<sup>1)</sup> Il y a ici une faute dans le texte grec ; au lieu de τῷ τότε πρωτοσπαθαρίου καὶ μαγγλαβίτου τυγχάνοντος, il faut lire πρωτοσπαθαρίῳ καὶ μαγγλαβίτῃ τυγχάνοντι : c'est ainsi que le précédent et le nouvel éditeur ont compris leur texte, sans le corriger pourtant, et la suite fait bien voir que les trois titres de Protospathaire, Manglabite et Drongaire de la marine, se rapportent au patrice Constant.

<sup>2)</sup> Ce mot doit toujours s'entendre dans le sens de *défunt*.

<sup>3)</sup> C'est ici que les récits de Constantin deviennent plus embrouillés et plus inconciliables avec les dates assignées par les Annales au décès des princes Bagratides. En effet Romain-Lécapène mourut en 944 ; ce prince veut conférer le magistrat à Gourgen, qui selon les Annales mourut en 923 ; Adarnasé mourut, selon la même autorité, en 945, mais suivant Constantin, il était déjà mort en 923, du vivant de Gourgen ; Dawith, frère d'Achot, qui était couropalate en 952, était déjà mort en 952, lorsque Constantin écrivait son livre, mais il vivait encore lorsque Gourgen allait être créé couropalate (donc avant 923) ; enfin l'envoyé de l'empereur dit à Dawith-Magistros, fils d'Adarnasé, qu'il veut aller trouver Dawith-Magistros. — Solution : le second Dawith ici mentionné doit être le Dawith-Mamphal d'Artanoudj, qui mourut, suivant les Annales, en 943 ; et de deux choses l'une : ou Gourgen, qui allait

envoyé par Gourgen à l'empereur, avec de riches présents, faisait supposer aux quatre frères, fils d'Adarnasé couropalate, que Gourgen visait à cette dignité. Le patrice Constant répondit ; « C'est pour aller créer Gourgen magistros que je marche avec cette suite, et après l'avoir salué, j'irai aussi trouver Dawith - Magistros. » Le même patrice avait en effet un ordre impérial et des présents pour ce dernier.

« Ayant donc conféré le magistrat à Gourgen, il quitta son pays pour se rendre à la citadelle d'Achot - Kiskasis le patrice, et lui remit un ordre impérial, qui ne disait rien d'Artanoudj, mais qui se rapportait à d'autres affaires. « Bien qu'il ne soit pas question ici de la citadelle, dit-il à Achot, sur ce que le moine Agapius a déclaré à l'empereur, et dont tu l'avais chargé à se sujet, l'empereur m'a envoyé prendre possession d'Artanoudj, et y faire entrer les gens qui m'accompagnent. » Mais comme le patrice Achot-Kiskasis avait un différends avec son gendre Gourgen, ainsi qu'on l'a dit, il préféra livrer la place à l'empereur. Constant avait un petit drapeau, qu'il donna au patrice Achot, et celui-ci, l'attachant à une lance, le remit au patrice Constant, en lui disant : « Mets - le toi - même sur la muraille, afin que la place appartienne désormais à l'empereur. »

« Le patrice Constant prit donc le drapeau et le plaça sur le rempart, en saluant l'empereur grec par les acclamations ordinaires. Il fit connaître par - là que le patrice Achot-Kiskasis avait donné à l'empereur sa ville ; mais le grand Dawith <sup>1)</sup> était bien éloigné de soumettre à l'empereur son pays, quoiqu'il fût voisin du tourma d'Akampsis et de Mourgouli. Cependant le patrice Constant envoya à l'empereur deux messages, l'informant dans l'un qu'il avait conféré le magistrat à Gourgen, et que celui-ci avait accepté avec reconnaissance la faveur impériale ; dans l'autre, que le patrice Achot lui avait fait la remise d'Artanoudj, et qu'il régnait une grande mésintelligence entre lui et son gendre Gourgen - Magistros. Il demandait que l'empereur envoyât un renfort de troupes dans la citadelle, et même, s'il se pouvait, le domestique des classes.

« A cette vue les Ibériens, Gourgen-Magistros et Dawith-Magistros, frère du couropalate Achot, écrivirent à l'empereur que, si Sa Majesté permettait une pareille chose et pénétrait au coeur de leur pays, ils renonceraient à son service et se joindraient aux Sarrasins ; « car nous sommes, disaient-ils, en état de livrer bataille aux Grecs, de mener, si l'on nous y force, une armée contre la citadelle et le pays d'Artanoudj, et même contre le territoire de l'empire. » Informé de ces détails par les lettres des officiers dont on a parlé ci - dessus, et par les exprès qu'ils lui dépêchèrent, l'empereur craignit qu'ils ne se livrassent aux Sarrasins et n'attirassent sur ses états les armées persanes. « Je

être promu au magistrat, ne mourut point en 923 comme le dit l'Annaliste, ou c'était le fils homonyme du Gourgen que Constantin dit, p. 206, être mort sans postérité, mais que l'auteur géorgien dit être mort en 968.

<sup>1)</sup> Frère d'Achot qui était couropalate en 952.

n'ai point chargé, répondit-il, le protospathaire Constant le manglabite de faire ce qu'il a fait à Artanoudj, ni de s'emparer de son territoire; c'est un pur effet de son incon-séquence naturelle.» L'empereur disait cela pour satisfaire les Ibériens. En outre, le protospathaire Constant le manglabite reçut un ordre impérial plein de reproches et de menaces: « Qui t'a chargé d'une pareille commission? Sors au plus vite de la forteresse, et fais-y rentrer Achot, fils du défunt couropalate Adarnasé <sup>1)</sup>, en lui accordant de notre part le couropalatat, dont jouissait son père.» Au reçu de cet ordre le patrice Constant laissa le patrice Achot-Kiskasis dans son château d'Artanoudj, et se dirigeant vers le pays de Dawith-le-Grand <sup>2)</sup>, alla lui porter l'ordre qui le concernait. Ensuite il revint dans l'Ibérie, et rencontra, réunis au même lieu, Gourgen-Magistros et Dawith-Magistros, frère d'Achot-Couropalate, qui se répandirent en invectives et en injures contre lui. « Homme dissimulé et méchant, disaient-ils, pourquoi ne nous avoir point parlé de l'affaire d'Artanoudj et nous avoir caché que tu voulais t'en emparer, le regardant comme important au service de l'empereur? car nous lui en avons fait aussi notre rapport, et nous savons qu'il n'avait pas connaissance d'une entreprise que tu as faite seulement par affection pour le patrice Achot-Kiskasis.»

« Après avoir répondu ce qu'il devait, le patrice Constant amena dans la ville Achot, fils du défunt couropalate Adarnasé, et lui conféra au nom de l'empereur le couropalatat.»

Ce curieux fragment renferme tout ce que nous connaissons de l'histoire des Bagratides du Tao, parents de ceux qui ont régné en Géorgie depuis Achot-Couropalate, en 787, jusqu'à la dernière année de Gourgen, roi des rois, en 1008. Durant cet espace de 221 ans nous trouvons, dans la branche régnante et dans une branche collatérale, sept générations; la seconde branche ne nous est connue que par son arbre généalogique, où sont seulement enregistrés deux faits, la filiation et la date de la mort des personnages; et quant à l'histoire proprement dite, elle se résume dans cette analyse de la situation des Bagratides du Tao, par Wakhoucht, p. 46 :

« Or ces rois Bagratides géorgiens montaient, il est vrai, sur le trône de Karthli, mais quand ils étaient vaincus par leurs ennemis, ils se contentaient de la possession du Samtzhé, ou Zémo-Karthli, du Tao, du Djawakheth, du Thriaeth, des éristhawats de Samchwildé, et de Khounan, en exceptant le Gardaban. Ils avaient aussi dans le Clardjeth les domaines formant leur apanage, des forteresses et autres territoires, et parfois le Somkheth et le Chida-Karthli. Bagrat-Régwen eut le Basian, le Tao et les contrées

<sup>1)</sup> On voit par le Tableau généalogique ci-joint que cet Adarnasé mourut, suivant les Géorgiens, en 945.

<sup>2)</sup> Ce doit être le frère de Bagrat-Magistros, et fils comme lui de Sembath, mentionné p. 206 par Constantin-Porphyrogénète.

environnantes. » Telle fut spécialement la destinée de Soumbat, à l'occasion duquel l'historien fait ces réflexions, et celle de son fils et successeur Bagrat-Régwen, en qui se termine la série des Bagratides du Tao, à laquelle succéda, jusqu'à nos jours, la dynastie Aphkhazo-Bagratide.

Dans l'absence de tout renseignement géorgien sur cette portion de la famille Bagratide, nous sommes obligés d'admettre les récits de Constantin-Porphyrrogénète, témoin contemporain, ayant tous les moyens d'être bien informé, et dont le ton simple et naïf inspire au lecteur la plus grande confiance dans sa bonne foi. D'ailleurs il complète ce que nous savons par les Géorgiens, sans le contredire, hormis en ce qui concerne quelques points des généalogies; et quant à ce qu'il rapporte des incroyables alliances des Bagratides du Tao, où l'on voit des frères devenir cousins-germains par mariage, des oncles épouser leurs nièces, cet usage judaïque, dans un pays où la religion grecque était dominante, est véritablement quelque chose de caractéristique. Voici, du reste, les généalogies alléguées par Constantin-Porphyrrogénète, qu'il est facile de comparer avec celles dont les Annales donnent la série.

Dawith

Spandiatès

Issus du commerce du roi-prophète avec la femme d'Urie;  
 | venus en Ibérie quatre ou cinq siècles avant l'époque où  
 | Constantin écrivait, c.-à-d. avant l'an 952.

Bagrat

meurt sans  
 postérité.

|

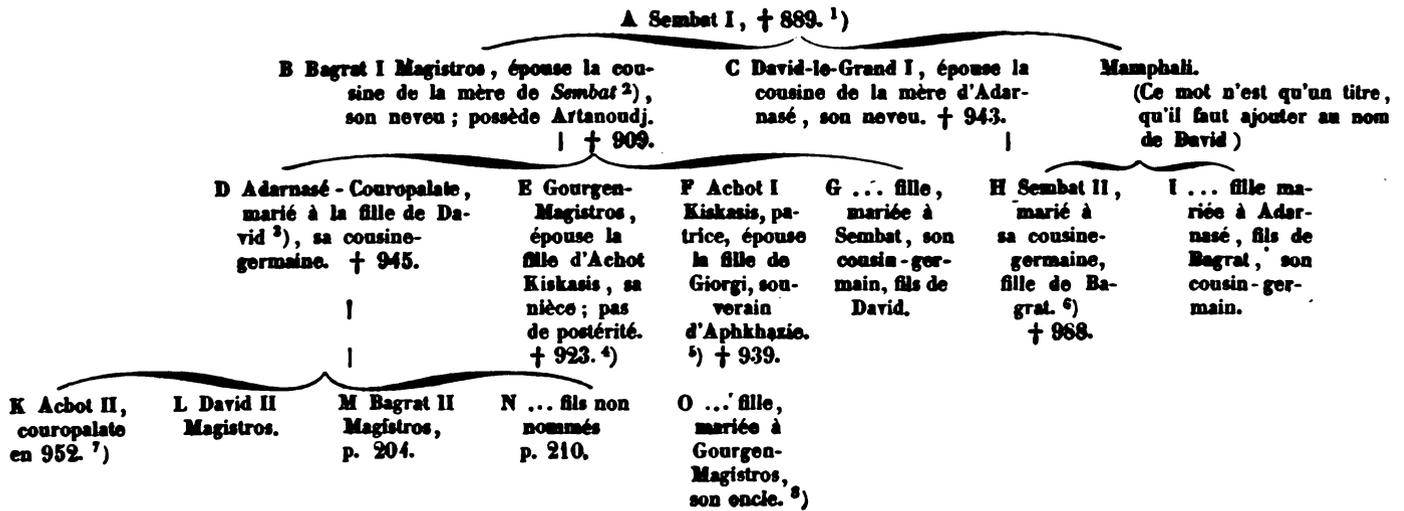
Achot

|

Adarnasé, couropalate au temps de l'empereur  
 Léon-le-Sage.

Il est à peine croyable que ces quatre personnages fussent pour remplir l'espace de quatre ou cinq siècles, écoulés depuis l'arrivée des Bagratides jusqu'à Constantin; et secondement ce fragment de généalogie fait double emploi avec celle qui est exposée plus loin, où nous retrouverons un autre Adarnasé, couropalate du temps de Léon et ne descendant pas de Dawith, au moins par une filiation connue. Il serait bien possible que ces quatre Bagratides fussent une branche collatérale de celle qui va être mentionnée plus en détail, et dont les Géorgiens ne parlent pas; car le titre de Couropalate n'implique pas supériorité, comme celui de roi, et pouvait être porté par plusieurs contemporains, de la même famille.

## Généalogie des Bagratides du Tao, d'après Constantin - Porphyrogénète.



<sup>1)</sup> C'est à la p. 206 que Constantin parle pour la première fois de ce Sembat, sans nommer son père. Regardez le Tableau généalogique dressé d'après les Annales, vous y verrez Sembat-Mamphal, d'Artanoudj, fils d'Adarnasé fils d'Achot-Couropalate, 46e souverain de Géorgie, il eut en effet deux fils, Dawith et Bagrat, ayant tous deux le titre de Mamphal, ce qui me fait croire qu'ici il faut retrancher le 3e fils de Sembat, en supprimant la conjonction et entre David et Mamphal.

<sup>2)</sup> V. la correction indiquée n. 2, p. 149.

<sup>3)</sup> En suivant le Tableau dressé d'après les Annales, on voit qu'en effet Bagrat d'Artanoudj eut les trois fils qui lui sont ici attribués, et en outre un quatrième, que Constantin a omis.

<sup>4)</sup> Cependant les Annales lui attribuent un fils son homonyme, mort en 968: c'est la seule contradiction existant entre les deux auteurs.

<sup>5)</sup> Achot, si le rapprochement généalogique que nous faisons ici est exact, mourut en 939; il peut avoir épousé ou une fille de Giorgi Ier, roi d'Aphkhasie, ou plus vraisemblablement celle de Giorgi II, morts en 875, 955, mais l'histoire de Géorgie n'en parle pas. Il me paraît que le surnom de Kiskasi ou Kiskasis, car Constantin emploie les deux formes, doit venir du géorgien კისკისი, signifiant « vif, agile ».

<sup>6)</sup> Cette généalogie se retrouve aussi dans le Tableau de l'Annaliste, mais la fille de David n'y est pas mentionnée; par contre, la postérité de Sembat y est poussée à trois générations plus loin.

<sup>7)</sup> Les fils d'Adarnasé et la fille d'Achot manquent dans le Tableau dressé d'après les Annales.

<sup>8)</sup> En somme, ce Tableau généalogique ne contredit qu'une fois celui dressé d'après les Annales; il est tantôt plus, tantôt moins complet, et les époques, quoique non précisées par Constantin, paraissent conciliables en bloc.

Tableau généalogique complet des couropalates du Karthli et des Bagratides du Tao, d'après les Annales géorgiennes.

Gouaram, 39e roi de Géorgie, †<sup>1)</sup> 600 de J.-C.

40. Stéphanos Ier, mthawar du Karthli, † 619<sup>2)</sup> Bagrat Démétré o fille

Gouaram Démétré

Waraz-Bacour

Nersé

Adarnasé Philipé Stéphanos<sup>3)</sup>

46. Achot, † 826 Gourgen Latawr, mariée au roi Djouancher.

Bagratides du Tao.

Adarnasé, l'aîné, †

47. Bagrat Ier, couropalate, le second, † 876; épouse la fille de Sembat Aboulabas.

o mariée à Thewdosé, roi d'Aphkhalie.

Gouaram-Mamphal, le plus jeune, épouse la soeur de Soumbat Ier, roi d'Arménie; se fait moine, † 882.

Gourgen-Mamphal, couropalate d'Artanoudj, † 891

Achot-Cécéla, † 867

A Soumbat-Mamphal d'Artanoudj, † 889

48. Dawith Ier, roi et couropalate, † 881

Achot † 885

Adarnasé † 874

Nasr, Nasra ou Nasré, Narsé. † 888.

Achot † 869

o mariée à Adarnasé, puis à Bagrat Ier, roi d'Aphkhalie.

Achot-Coukh, † 918

Adarnasé, éristhaw des éristhaws, † 898

C Dawith-Mamphal d'Artanoudj, † moine, 21 février 943

B Bagrat-Mamphal, † 20 avril 909

49. Adarnasé II, roi et couropalate, † 923.

Dawith, éristhaw des éristhaws † 908, M-it T.

Gourgen, éristhaw des éristhaws, † 14 février 941

Dinar, mariée à Ichkhanic prince de Héreth.

H Soumbat, éristhaw des éristhaws, † 988<sup>4)</sup>

Dawith, éristhaw des éristhaws, † 922, M-it T.

F Achot, † 939<sup>6)</sup>

D Adarnasé, se fait moine, † 945<sup>7)</sup>

E Gourgen, éristhaw, † 923<sup>8)</sup>

50. Soumbat, roi et couropalate, † 958

Achot, couropalate, † 954

Dawith, roi, † 937

Bagrat, Magistros et couropalate, † 945

o mariée à Bagrat, fils de Constantin Ier, roi d'Aphkhalie.

Dawith † 988

Bagrat d'Artanoudj, † 988

Bagrat, fils posthume.

Gourgen, fils posthume des éristhaws. † 968

51. Dawith ou Bagrat II, dit Régwen, roi, † 994<sup>9)</sup>

Adarnasé couropalate, † 983

Adarnasé, † moine, 961

Gourgen, † 1012

Soumbat, † 1011

Démétré Bagrat

52. Gourgen, roi, des rois, épouse la fille de Giorgi II, roi d'Aphkhalie, nommée Gourandoukht † 1008<sup>10)</sup>

Soumbat-Couropalate † 992

Dawith-le-Grand, couropalate, † 1001

Bagrat, † 969

Dawith, éristhaw des éristhaws, † 966

1) Tous les princes que l'on verra sans numéro n'ont point régné.  
 2) Après celui-ci il y eut de nouveau plusieurs rois Khosroïdes.  
 3) Il ne faut pas oublier que Waraz-Bacour, Nersé, Philipé et Stéphanos, l'aïeul, le père et les deux frères d'Adarnasé, père d'Achot, ne sont point mentionnés dans le M-it T des Annales, p. 154, mais seulement dans le mien et dans celui du Musée Roumiantzof; ce qui peut laisser quelque doute sur l'authenticité de cette généalogie.  
 4) Il manque une fille de David, mentionnée par Constantin-Porphrogénète; tous les princes dont les noms sont précédés d'une lettre capitale

sont les mêmes que ceux désignés dans l'autre Tableau, par cet auteur.  
 5) Il manque une fille de Bagrat.  
 6) Il manque la fille d'Achot.  
 7) Il manque les quatre fils d'Adarnasé.  
 8) Constantin-Porphrogénète dit que Gourgen mourut sans postérité.  
 9) Les monarques 50 et 51 n'ont régné que de nom, sous les rois de fait Constantin Ier, Gourgen et Bagrat III d'Aphkhalie.  
 10) Après Gourgen il n'est plus question d'aucun Bagratide du Tao; le sceptre passe à jamais aux rois d'Aphkhalie.

*III. Histoire des Bagratides arméniens, en tant qu'elle se lie à celle de la Géorgie, et des Bagratides géorgiens, d'après les sources arméniennes.*

Des deux traditions relatives aux Bagratides, qui ont été précédemment exposées, l'une celle des Géorgiens, ne satisfait pas, parce qu'elle ne repose pas sur des faits authentiques : la seconde, celle qu'a reproduite Constantin-Porphyrrogénète, est foncièrement incomplète, et dans les commencements, qui sont contradictoires, et dans les générations suivantes, où il reste beaucoup d'obscurité, et dans les détails, qui ne suffisent point pour rattacher le passé à l'époque historique où nous sommes parvenus. La tradition arménienne s'annonce seule comme remontant aux premières origines, et déroulant à travers les temps une série non interrompue de générations successives, au moins en ce qui concerne la Géorgie. En effet, on aurait beau recueillir les noms de tous les Bagratides nommés par les historiens arméniens depuis l'apparition de cette famille, sous le roi Hratché, on ne pourrait en former un arbre généalogique suivi, jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère ; mais depuis lors, il est facile de dresser le tableau des personnages qui, de simples seigneurs, arrivèrent par leur influence dans les affaires publiques aux titres de marzpan, d'ostican, de sparapiet, enfin de roi ; dont les descendants, auxquels le P. Indjidj reproche un trop grand désir de régner, siégèrent à Bagaran, à Ani, à Cars, à Samchwildé, à Lori, comme Arméniens ; dans le Tao, dans le Karthli, dans le Cakheth, en Iméreth, en Aphkhazie, et par les alliances de leurs filles avec des princes souverains, à Kief, dans la Mingrèlie, dans le Gouria, à Constantinople, à Trébisonde ; car telle fut la merveilleuse extension des Bagratides géorgiens. Le sujet que je traite est naturellement circonscrit à la branche géorgienne des Bagratides, mais pour en montrer le rapport à celle d'Arménie, il faut reprendre les choses de plus haut.

Vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle, Sembat - Bazmaïaghth ou le Souvent - Victorieux, ayant rendu de signalés services à Khosro II, roi de Perse, dans la révolte de Bahram-Tchoubin, et ayant par ses efforts contribué à lui procurer la victoire, fut par lui comblé d'honneurs, créé marzpan d'Arménie et gouverneur d'Hyrcanie <sup>1)</sup> ; ses fils Achot et Varztirots reçurent aussi les plus hautes distinctions : il mourut en 601, et ses fils continuèrent à bien servir les intérêts du roi de Perse. Lebeau, t. X, p. 285, 311, 333, 420. Varztirots, après avoir été durant sept ans marzpan d'Arménie, fut obligé de se retirer auprès de l'empereur Héraclius, et ne revint dans son pays qu'en 642, sous Constant II, décoré du titre de couropalate <sup>2)</sup>, que les souverains grecs commençaient alors à donner à leurs serviteurs étrangers, en récompense de leur dévouement ; son fils Sembat lui succéda dans ses emplois.

Lorsque les généraux musulmans vinrent en Arménie, au VII<sup>e</sup> siècle, la position éminente des anciens thagadirs de cette contrée les mit tellement en évidence qu'ils durent

<sup>1)</sup> Vardan, p. 48, 49.

<sup>2)</sup> Vardan, p. 55.

ou appeler la nation à résister aux nouveaux conquérants, ou se mettre à sa tête pour offrir une soumission inévitable : ils choisirent ce dernier parti, qui fut imité plus tard, par les princes Orbélians, à l'égard des Mongols. Sembat et les autres seigneurs capitulèrent donc avec le général arabe Habib, consentirent à payer tribut, à donner des otages et à fournir des troupes auxiliaires aux musulmans. Sembat le couropalate mourut en 654. Lebeau, t. XI, p. 331, 337, 349, 353. Hamzasp Mamiconien, qui avait succédé à Sembat, se porta du côté des Romains, ce qui causa la perte de tous les otages donnés par les Arméniens ; il mourut en 658, et eut plus tard pour successeur son frère Grigor, nommé par le khalife Moawiah, mais qui fut tué en 683, dans une expédition contre les Khazars. <sup>1)</sup>

Deux ans après <sup>2)</sup> paraît sur la scène un autre Bagratide, le patrice Achot, dont le père seul, Biourat, est connu, sans que l'on sache s'il était descendant ou simplement parent des princes qui ont été nommés plus haut. Achot et Sembat son frère crurent devoir se soumettre de nouveau aux Arabes, en 685 ; mais l'empereur Justinien II envoya en Arménie, l'année suivante, une armée commandée par le patrice Léonce, qui rétablit en orient la suprématie des Grecs et obligea le khalife Abdalmélik à payer à l'empereur une redevance annuelle et à se contenter de la moitié des revenus de cette contrée, ainsi que de l'Ibérie, qui furent dès-lors, pour un temps, vassales des Grecs.

Les Arabes recommencèrent bientôt leurs attaques, et Achot, qui avait obtenu le titre de patrice, mourut en leur faisant tête, dans un engagement, en 687 <sup>3)</sup>. L'empereur revint, en 693, avec trois corps d'armée, destinés à conquérir l'Arménie, l'Ibérie et l'Albanie, et à en expulser les Arabes, et en ayant conféré le commandement, avec le couropalat, à Sembat, frère d'Achot, revint à Constantinople <sup>4)</sup>. Le khalife Abdalmélik ayant alors envoyé dans ces contrées le général Abdallah, qui s'empara de Dovin, Sembat, trop faible pour résister, se rendit auprès du chef musulman, qui le fit charger de fers et conduire à Damas : il s'échappa, revint en Arménie, et alla se mettre à couvert du ressentiment des deux parties dans la citadelle de Vardanacert <sup>5)</sup> ; puis il marcha contre les Arabes, qui furent vaincus. Après quelques années de paix, il prit le parti de

<sup>1)</sup> Asolic, l. II, c. 4. Ghévond, dans son Histoire des khalifes, ch. IV, dit que du temps de Grigor, grâce aux guerres intestines des musulmans, l'Arménie, la Géorgie et l'Aphkhalie ne furent pas inquiétées par eux durant 30 ans ; ces pays furent durant trois ans affranchis du joug arabe ; mais dans la quatrième année Grigor périt, dans un combat contre les Khazars, et avec lui le prince de Géorgie et celui d'Albanie. Asolic, l. II, c. 2, raconte le même fait, sans qu'on sache de quel prince géorgien il est question.

<sup>2)</sup> Vardan, p. 57 ; Ghévond, c. 6.

<sup>3)</sup> Ghévond, c. 5.

<sup>4)</sup> Ce fut dans la quatrième année de Justinien II, en 690 ; suivant Asolic, l. II, c. 2, en l'année arménienne 140—691 de J.-C., que Sembat devint prince des Arméniens.

<sup>5)</sup> Vardan, p. 58.

se retirer, et alla, ainsi qu'il a été dit, p. 252 des Annales, dans la Taïk, où la ville de Thoukars lui offrit un asyle; Lebeau, t. XII, p. 27, suiv. Il m'aurait été facile de présenter un exposé moins rapide et puisé aux sources mêmes, de ces événements, s'ils eussent eu avec la Géorgie un rapport direct. Ayant entre les mains les histoires de Jean-Catholikos et d'Asolic, et celle des khaliphes par Ghévond, j'aurais pu en donner les sextrait nécessaires, mais j'ai pensé qu'il suffisait, pour faire connaître l'origine de la puissance des Bagratides, de m'en référer au travail d'un savant aussi habile à élaborer et à disposer ses matériaux que M. S. - Martin. Pour ce qui suit, je m'appuierai sur les auteurs originaux, dont je citerai souvent les textes.

Sembat resta quelques années dans la Taïk, sa dernière victoire ayant procuré un peu de repos à l'Arménie. Mais bientôt le khaliphe Abdalmélik envoya d'autres armées pour venger la défaite des musulmans; Kachm ou Casim, l'un de ses généraux, fit périr par la ruse les principaux de la nation, et Sembat-Couropalate fut obligé de recourir à la protection de l'empereur. Il se réfugia avec quelques princes en Mingrélie, où ils furent accueillis dans la ville de Poti, et y demeurèrent six ans. Là, mécontents des Grecs qui, au lieu de leur donner assistance, paraissaient se réjouir des maux de l'Arménie, ils pillèrent la ville et revinrent dans leur pays<sup>1)</sup>. Mais l'empereur grec, justement irrité de cet acte de perfidie, accompli le jour même de Pâques, les fit excommunier par le clergé arménien de ses états, excommunication dont la sentence se lisait chaque année dans les églises, le jour de Pâques, encore du temps de l'historien Ghévond. Tchamitch place cet événement en l'an 706<sup>2)</sup>; Vardan en parle, mais sans en préciser la date.

Nous ne savons ce que devint ensuite Sembat, ni quand il mourut, ni s'il laissa des enfants, héritiers de ses titres et de ses emplois: aussi ne pouvons-nous dire si les Bagratides qui vont entrer en scène étaient ses descendants ou simplement des rejetons de la même famille. Toujours est-il que le célèbre Mourwan, appelé le Sourd par les Géorgiens, ayant succédé à une série assez nombreuse d'osticans ou gouverneurs de l'Arménie musulmane, choisit en 743, pour administrer ces provinces au nom des khaliphes, un certain Achot, fils de Vasac, qui était alors le chef de la famille Bagratide. Il le nomma patrice et couropalate; Ghévond, ch. XXI, ne parle que du titre de patrice, auquel Tchamitch (t. II, p. 407) joint celui de prince des princes. Je suis porté à supposer que le père d'Achot était un neveu du couropalate Sembat ci-dessus nommé. Car Ghévond, à l'endroit cité, dit qu'entre autres envieux des honneurs conférés à Achot, se trouvèrent les fils de Sembat, et Asolic, l. II, c. 2, nomme spécialement un Sembat, parent d'Achot, ainsi que des princes appartenant à la famille mamiconienne. Deux de ces derniers furent exilés en Arabie, par ordre du khaliphe, parce qu'ils troublaient par leur insubordination le gouvernement d'Achot, et celui-ci fut, au dire de Vardan, le

<sup>1)</sup> Vardan, p. 59. Asolic, l. II, c. 4. Ghévond, c. VI.

<sup>2)</sup> M. S. Martin a adopté cette date; Lebeau, t. XII, p. 56.

premier roi Bagratide d'Arménie et de Géorgie. Cette expression ne signifie pas qu'il ait été roi de Géorgie, mais qu'il fut la souche de la dynastie qui y régna; en effet, depuis lors, les auteurs arméniens ne laissent plus d'interruption dans la série généalogique <sup>1)</sup> des Bagratides. On verra s'il est possible de concilier ces assertions avec celles des Géorgiens. Achot gouverna assez paisiblement durant quinze années <sup>2)</sup>, grâce à l'appui des khalifes et de leurs lieutenants, mais les autres seigneurs ne pouvaient lui pardonner son élévation ni son zèle pour les intérêts des conquérants. Il fut pris par eux, eut les yeux brûlés en 758 <sup>3)</sup>, et mourut treize ans après. Un autre Bagratide, Sahac, fils de Bagarat, oncle paternel d'Achot, fut patrice en sa place. Ghévond raconte que sous le khalife Almansour le gouvernement de l'Arménie, pour les musulmans, fut confié, après Iézid, fils d'Ousaïg, et Bakar, fils de Mslim, à Hasan, fils de Cahadba. Celui-ci ayant maltraité les Arméniens, un Artavazd Mamiconien leva l'étendard contre les musulmans. Il commença par faire périr le collecteur des impôts du canton de Chirac, après quoi il alla du côté de la Géorgie. Il fut bientôt poursuivi par Mahmet, gouverneur de Dovin, qui l'atteignit dans le Samtzhé, lui enleva son butin et le força à s'enfuir avec les siens en Mingrélie; non content de cela, Mahmet fit reconnaître son autorité dans ce dernier pays, ainsi que dans celui de Vérhia, qui est la Géorgie, comme le dit notre historien. Ce fait n'est mentionné, que je sache, par aucun autre auteur, et dut avoir lieu après l'an 771. Cependant Sembat, fils d'Achot, sparapet ou généralissime, fut tué avec Sahac dans un combat inégal contre les Arabes, livré sur la foi des prédictions d'un moine, annonçant la fin du règne des musulmans: il laissa deux fils, Achot et Chapouh, dont le premier fut apanagé à Sper, et le second dans le canton de Chirac. Achot, que les historiens arméniens qualifient de *Kadch*, Brave, et de *Msacer*, Carnivore <sup>4)</sup>, établit solidement son autorité dans les pays qui lui étaient échus. Un certain Dchahap, prince musulman qui avait épousé la fille de Mouchegh Mamiconien, ayant prétendu avoir droit, du chef de sa femme, à la possession des territoires voisins de ceux des Bagratides, ils le battirent, le chassèrent et se trouvèrent par-là maîtres de toute la Taïk. Alors Achot bâtit la forteresse de Camakh <sup>5)</sup>. Outre cela le prince Bagra-

<sup>1)</sup> Il n'est point compté dans la liste des rois, mais il se met en tête de la dynastie, comme en ayant été le fondateur immédiat.

<sup>2)</sup> Vardan, p. 62.

<sup>3)</sup> Au temps du khalife Merwan, suivant Asolic, l. II, c. 2: Achot eut pour successeur son fils Sembat, durant 22 ans; ibid.: à celui-ci succéda son fils Achot - Msacer, durant 20 ans. C'est surtout Ghévond qui raconte en détail le gouvernement et les souffrances d'Achot-Patrice.

<sup>4)</sup> Ce surnom lui fut donné par les musulmans, à cause des défaites sanglantes qu'il leur fit éprouver. Tcham. Hist. d'Arm., II, 408.

<sup>5)</sup> L'Annaliste géorgien attribue en termes embrouillés la fondation de cette citadelle à des personnages qu'il ne nomme pas, sous le règne d'Artchil Ier, 663 — 718. — Il me semble du moins que Camakh est le même que Calmakh, situé dans le Tao, sur la gauche de l'affluent le plus considérable du

tide acheta à des membres de la famille Camsaracane une partie du canton de Chirac, et transporta dans la Taïk la population de celui d'Archarounik, appartenant aux Gnouniens, qu'il avait délivrés des attaques des musulmans. On raconte de lui, qu'un jour qu'il était en prière, ayant reçu la nouvelle d'une irruption des Sarrasins, il ne quitta ses pieux exercices que quand il les eut entièrement achevés, fondit sur l'ennemi, sans autres préparatifs, en tua plus de 5000 et fendit en deux, de sa propre main, Lipavon, leur chef; il donna également la mort à Abdalla, un autre commandant arabe <sup>1)</sup>. Une autre migration d'Arméniens dans la Taïk eut lieu sous le règne du khalife Haroun. Ibn-Docé, un officier de Souléman, lieutenant d'Obéïdallah, frère du khalife, s'était montré si impitoyable dans le prélèvement des impôts, que 1200 Arméniens, tant hommes que femmes, passèrent du côté de la frontière géorgienne, au pays de Cogh. Une partie seulement d'entre eux réussit à franchir le fleuve Acampsis, sortant de la Taïk, et qui va à travers l'Egerstan se jeter dans la mer Noire, dans la direction du N. O. C'était vers l'an 886. L'empereur Constantin-Porphyrrogénète fit un bon accueil aux seigneurs arméniens, mais la multitude se trouva réduite à la misère et obligée de se livrer aux plus pénibles travaux pour assurer sa subsistance. <sup>2)</sup>

S'il faut en croire les auteurs arméniens, le couropalate arménien Achot, mort en 771, aurait eu, outre Sembat qui lui succéda, et qui était l'aîné, un autre fils nommé Vasac <sup>3)</sup>, souche de la dynastie géorgienne, qui fut père d'Aternerseh ou Adarnasé, et celui-ci d'Achot <sup>4)</sup> le 46<sup>e</sup> roi de Géorgie. Ce dernier était contemporain du Bagratide arménien Achot-le-Brave; le khalife lui ayant donné la Géorgie, dit Vardan <sup>5)</sup>, il alla dans cette contrée, qui était la patrie de sa femme, la subjuga tout entière, et l'empereur Léon V lui conféra le titre de couropalate. Achot eut recours à la protection de Léon, qui, occupé alors par la conspiration de Michel-le-Bègue contre sa personne, ne put le secourir aussitôt, en sorte que le prince géorgien fut abandonné à ses ressources;

Dchorokh, et dont Wakhoucht attribue la fondation à des pétéachkhs arméniens. V. Géographie de la Géorgie, p. 119. Mais il ne faut pas confondre ce nom avec celui d'une autre forteresse, aussi nommée Ani, et située sur le Gaïl Get, dans la Haute-Arménie; v. S.-Martin, Mém. t. I, 72, 73.

<sup>1)</sup> Vardan, p. 62, 63.

<sup>2)</sup> Ghévond.

<sup>3)</sup> Ce Vasac n'est connu que pour avoir pris part à la levée de boucliers qui coûta la vie à son père Sembat, et dont il a été parlé précédemment; Ghévond, règne d'Almansor, § 40.

<sup>4)</sup> Vardan, p. 63. L'histoire ne dit pas un seul mot du père ni du grand-père d'Achot, couropalate de Géorgie, ni du lieu de leur résidence; mais les Annales géorgiennes placent la demeure et les domaines d'Achot à Barda et aux environs de Tiflis: c'est donc dans ces contrées qu'il put être au service des musulmans et mériter les faveurs des khalifes.

<sup>5)</sup> Vardan, p. 63, ne précise ni l'époque de cette donation, ni les souverains avec qui Achot fut en rapport; mais si les chiffres de Wakhoucht sont exacts, l'élevation de ce prince dut avoir lieu au temps du khalife Haroun-al-Rachid ou de ses deux prédécesseurs.

mais l'historien arménien ne dit rien de plus, sinon que, sous le règne de Michel-le-Bègue et d'Almamoun, par conséquent aux environs des années 820 et suiv., les Grecs firent en Arménie des expéditions heureuses pour leurs armes, et qu'Achot-Couropalate devint maître des pays depuis le Clardjeth jusqu'à Tiflis; que cependant l'autre Achot demeura paisible dans ses possessions de la Taïk. Plus loin il continue d'exposer la généalogie d'Achot, couropalate de Géorgie, jusqu'au commencement du XI<sup>e</sup> siècle.

« Achot eut pour fils Bagarat et son frère Goram; après celui-ci ce fut Davith fils de Bagarat, qui fut tué par son oncle paternel Goram, et dont le fils fut Aternerseh; celui-ci fut père de Davith; le fils du frère de celui-ci fut <sup>1)</sup> Gourgen, dont le fils fut Bagarat <sup>2)</sup>, et qui épousa la fille de Sénékérim roi de Vaspouracan.»

Ce texte si laconique nous donne et la généalogie et la succession des princes géorgiens, tout à la fois. En voici le tableau, ainsi que la série complète de tous les rois Bagratides arméniens qui ont siégé en différentes provinces jusqu'à l'extinction de la dynastie: ce tableau n'avait encore été rédigé par aucun auteur.

Voir le Tableau A.

Si l'on compare ce Tableau avec celui dressé d'après les Annales géorgiennes, on verra que les auteurs arméniens ne sont pas d'accord avec les Géorgiens quant au grand-père du roi-couropalate Achot: est-ce une erreur, est-ce mauvaise foi, inspirée par l'orgueil national? Toujours est-il que les Géorgiens repoussent avec force cette origine arménienne, que rien ne prouve, à dire vrai; car des deux côtés l'aïeul d'Achot n'a rien fait pour être bien connu dans l'histoire.

*IV. Notices fournies par les auteurs arméniens sur les princes Bagratides du Rarthli, du Tao et de l'Aphkhazie.*

Vardan n'indique pas l'époque de la mort d'Achot-le-Couropalate, le premier qui régna en Géorgie, après le second avènement de la famille Bagratide dans cette contrée. Ni lui ni les autres auteurs arméniens ne disent rien non plus de son successeur Bagrat. Quant à Dawith, fils de ce dernier, le peu de renseignements que j'ai trouvés a été mis en note dans sa vraie place.

Pour le règne d'Adarnasé II, fils de Dawith, Vardan, p. 69, 70, se contente de dire que le grand Achot étendit ses possessions en Géorgie et en Albanie, et soumit les Caucasiens; et un peu plus loin: « Achot donna la Géorgie au fils de sa soeur. » En effet le grand-père d'Adarnasé II avait épousé une fille de Sembat-Aboulabas. Le même auteur,

<sup>1)</sup> Il manque ici une génération, *Bagrat*, père de.

<sup>2)</sup> Il y a ici omission d'une autre génération, erreur bien facile à expliquer, puisqu'il fallait répéter justement les noms des deux derniers princes; en effet Bagrat fut père de Gourgen ou Giorgi I<sup>er</sup>, qui épousa Mariam, fille de Sénékérim, et celui-ci eut pour fils Bagarat. *Asolic*, l. III, c. 28, n'a pas commis cette faute.

p. 71, nomme le roi de Géorgie *Nerseh*. Mais Jean-Catholicos, Asolic et Aristacès de Lastiverd fournissent ici des détails très abondants. Je citerai le premier d'après le manuscrit de la Bibliothèque de l' Arsenal, à Paris, que j'ai consulté il y a plusieurs années et d'où j'ai tiré mes notes, en prévenant toutefois que, comme cet auteur est le seul cité par le P. Tchamitch pour cette partie de son histoire, il a été copié presque textuellement par ce dernier, ainsi que je m'en suis assuré.

Aussitôt qu'Achot-le-Grand <sup>1)</sup> eut fermé les yeux, en 890, Adarnasé II, couropalate et grand-prince d'Ibérie, s'empressa d'aller consoler Sembat, son fils, prince des princes d'Arménie et prince de Gougark, et Abas le sparapiet, son oncle <sup>2)</sup>. Pour faire honneur à ce dernier, il vint d'abord le trouver du côté de Cars, au pays de Vanand. Celui-ci, qui voulait se faire roi, et qui craignait qu'Adarnasé, ami comme il l'était de Sembat, ne se rangeât de son parti, le retint de force. Le prince, ignorant du reste ses mauvaises intentions, lui représenta si fortement l'injustice qu'il y avait à le retenir, qu'enfin il obtint sa liberté. Arrivé près de Sembat, il s'efforça de le consoler, et d'accord avec le patriarche et les autres grands, il lui ôta les habits noirs du deuil, le revêtit des insignes de la royauté, lui mit la couronne sur la tête, et lui présenta ses hommages; après quoi il revint trouver Abas. Celui-ci, irrité de ce qu'il avait fait, et stimulé par les insidieuses paroles de ses amis, qui lui représentaient qu'Adarnasé avait couronné son neveu <sup>3)</sup> et lui avait sans doute dit bien du mal d'Abas, s'empara du prince, une seconde fois, le chargea de chaînes de fer et le fit jeter en prison.

Abas ayant ensuite levé l'étendard contre son neveu, Sembat employa la médiation du patriarche Géorg, qui, pour obtenir la liberté d'Adarnasé, fut obligé de promettre la restitution de deux places enlevées par ce prince à Gourgen, mari de la soeur d'Abas <sup>4)</sup>, et comme otage Davith, fils du prince prisonnier <sup>5)</sup>. Ces conditions accordées, Abas éleva d'autres prétentions: il fallut donc recourir aux armes. Serré de près à Cars, Abas voulut que Sembat lui donnât pour garanties son propre fils Abas et Achot, fils de son frère Chapouh. Sembat aurait pu terminer cette affaire par la force, mais craignant pour la vie du roi de Géorgie, il consentit à tout. Adarnasé recouvra la liberté et revint dans ses états, comblé des bienfaits de Sembat. Peu de temps après, Sembat fut reconnu roi par le khaliphe et reçut de lui les insignes du rang suprême. Toute l'Arménie et la Géorgie furent mises sous ses ordres. L'empereur Basile ne lui témoigna pas

<sup>1)</sup> C'est le premier Bagratide arménien ayant porté le titre de *roi*. V. le Tableau.

<sup>2)</sup> Jean-Cath. ch. XX, p. 274 — 279.

<sup>3)</sup> Tchamitch, t. II, p. 708, qualifie Abas *frère* du roi, et Jean-Cath. nomme Sembat *neveu* d'Abas: ainsi cet Abas était le frère d'Achot-le-Grand, et l'oncle de Sembat Ier de qui nous parlons.

<sup>4)</sup> Une soeur d'Abas, fille de Sembat-le-Confesseur, avait épousé Bagrat Ier, 47e roi de Géorgie; Vardan, p. 84. Mais on ignore quel est le Gourgen ici mentionné, avec le titre de *թխարծ*, mari de la soeur d'Abas. Tchamitch, II, 709.

<sup>5)</sup> C'est sans doute ce fils d'Adarnasé II, mentionné dans les Annales, p. 164, qui mourut en 937.

moins de considération. Sembat devint alors un souverain puissant. Sa domination s'étendait au N. jusqu'à Carin ou Erzroum, et de là jusqu'aux frontières du Clardjeth, de l'Egérie ou Mingrèlie, au pied du Caucase, puis jusqu'à Hounaracert, à Tous, à Chamkor et à la Porte-des-Alains, dont il prit le fort. <sup>1)</sup>

Dans une expédition qu'il préparait contre Sembat, en 896, Afchin fils de Sadj; émir d'Aderbidjan, voulut attirer à son parti les Gougariens et les Ibériens, mais ceux-ci, au lieu de se rendre à ses invitations, et ne pouvant d'ailleurs résister à l'émir, allèrent se renfermer dans leurs forteresses, et la tentative d'Afchin échoua de ce côté: il passa au pays de Vanand <sup>2)</sup>. Le roi Sembat avait précédemment envoyé sa femme et celle de son fils Mouchegh, qui était fille de ..... <sup>3)</sup> roi de Mingrèlie, dans la forteresse de Cars, dont Afchin allait faire le siège. Réduit à l'extrémité, le commandant de la citadelle fut obligé de se rendre avant que le roi pût venir à son secours. Pour délivrer les captives, Sembat donna en otages plusieurs de ses frères et neveux.

Adarnasé continuait à être dans les meilleurs termes avec Sembat, qui le traitait comme un fils chéri, comme un bon serviteur, et qui, par ces motifs, le couronna roi d'une partie de la Géorgie, en 899, le revêtit d'habits magnifiques, et le fit par-là, en quelque sorte, le représentant de sa propre autorité. Ce que voyant quelques seigneurs arméniens, ils en devinrent mécontents et excitèrent contre Sembat le gouverneur arabe de l'Aderbidjan, qui recommença à lui faire la guerre. Le roi Sembat se conduisit si bien qu'il força le successeur d'Afchin, mort en 901, à renouer avec lui des relations amicales, et quand il revint dans sa résidence d'Erazgavors, Adarnasé alla le complimenter et célébra la Pâque avec lui. <sup>4)</sup>

Cependant en 904, Constantiné *gendre* <sup>5)</sup> du roi Adarnasé et roi de Mingrèlie, poussé plutôt par son orgueil que par tout autre motif, rassembla une armée considérable, et sortant comme le lion de sa caverne, vint aux frontières de Sembat, dans les vallées du Caucase, au pays de Gougark, et poussa jusqu'à la Porte-des-Alains <sup>6)</sup>, voulant tout conquérir. Adarnasé en informa Sembat et écrivit à Constantiné de renoncer à sa folle entreprise et de ne pas s'en prendre à plus fort que lui. Tout ayant été inutile, Sembat

<sup>1)</sup> Tcham. t. II, p. 715.

<sup>2)</sup> Tcham. II, 722.

<sup>3)</sup> Le roi dont Mouchegh avait épousé la fille n'étant pas nommé, il reste à conjecturer si cette princesse était fille ou d'Adarnasé ou de Bagrat Ier, rois d'Aphkhalie, les seuls à qui puisse se rapporter cette indication.

<sup>4)</sup> Jean-Cath. c. XXXIII, p. 352, 377.

<sup>5)</sup> On verra dans la suite de ce récit Constantiné qualifié autrement, à plusieurs reprises. Quelles que soient les exigences de la politique, j'admettrais plus volontiers le titre de beau-frère que celui de gendre, pour Constantiné, car de cette manière la conduite ultérieure d'Adarnasé envers lui répugne moins aux sentiments naturels.

<sup>6)</sup> Le château de Dariéla.

et Adarnasé, avec leurs troupes, s'avancèrent contre lui. Il se retira alors dans des lieux inaccessibles; voyant cependant que l'on ravageait son pays, il envoya demander la paix à Sembat, et le roi lui députa son beau-père avec quelques seigneurs arméniens, pour en conférer avec lui. Pendant que le gendre et le beau-père prolongeaient leur entretien, les grands d'Arménie se jettent sur Costantiné, le saisissent, par ordre du roi d'Ibérie. Sembat le chargea de fers et l'emmena à Ani, mais en donnant des ordres pour qu'il fût traité avec honneur et égards, et ne se retira qu'après avoir établi des gouverneurs par toute la Mingrélie. <sup>1)</sup>

A cette vue, les Mingréliens se soulèvent d'indignation et songent à se donner un autre roi, plus déterminé, plus actif que Costantiné. Mais Sembat, qui en fut informé, se fit amener le captif, lui ôta ses fers, lui donna des vêtements dignes de son rang et une couronne, et après avoir conclu avec lui un traité d'amitié, il le fit escorter jusque dans ses états, car il craignait d'abord d'avoir affaire plus tard à un roi plus redoutable, et voulait aussi se concilier la nation mingrélienne et faire plaisir à Adarnasé. Tant de faveurs excitèrent cependant le ressentiment du roi de Géorgie, qui craignit que Sembat n'eût rendu la liberté à son gendre que pour s'en faire un appui contre Adarnasé, avec qui il était en désaccord. Il était d'ailleurs mécontent que le roi Sembat eût agi ainsi sans le consulter, et comme la haine qui succède à l'amitié n'en est que plus violente, Adarnasé conçut et imagina mille mauvais projets contre Sembat. Le feu qui le dévorait ne put être caché si bien que Sembat n'en aperçût la fumée, mais tous ses bienfaits, quoique plus signalés encore qu'auparavant, ne purent ramener ce cœur ulcéré. <sup>2)</sup>

Le ressentiment d'Adarnasé eut bientôt occasion d'éclater. Housouph, frère et successeur d'Aschin, s'étant révolté contre le khaliphe, en 905, Sembat eut ordre de marcher contre lui; il le ramena par ses conseils à l'obéissance, mais Housouph le calomnia auprès du khaliphe, et par suite les Arméniens formèrent un complot contre la vie du roi. Pour y attirer Adarnasé, on lui promit de le faire roi d'Arménie; Adarnasé s'y résolut d'autant plus volontiers qu'il avait plus d'obligations à Sembat. Persuadé que le projet s'effectuait au temps marqué, il partit avec un autre conjuré, marcha sur Ani et

<sup>1)</sup> Asolic, l. III, c. 61.

<sup>2)</sup> Jean-Cath. ch. XLIII, p. 383, sqq. On voit quelque chose de ces faits dans le texte des Annales, p. 161; mais outre que l'auteur géorgien s'est trompé en mentionnant pour cette époque Sembat Tiézé-racal, de beaucoup postérieur au roi Sembat Ier, dit Nahatac, ou le Martyr, il expose que cette guerre se termina par un mariage entre Costantiné et la fille du roi d'Arménie, tandis que Jean-Catholicos dit au contraire que Costantiné était gendre d'Adarnasé. Il se pourrait que la fille du roi de Géorgie fût morte au temps de cette guerre, et que le roi d'Aphkhalie eût alors contracté une autre union. Peut-être aussi y a-t-il d'un côté ou d'un autre une erreur, que je ne puis constater faute de renseignements. — Asolic, qui parle très brièvement de ces faits, dit l. III, c. 4: «Sembat s'étant emparé de Costandin, roi des Egyptiens (lis. des *Egératsi*, des Egériens, ou Mingréliens), Aternersch, roi de Géorgie, fut furieux, et se sépara de Sembat; en formant des projets de vengeance.»

s'en empara <sup>1)</sup>. De là il se rendit à Erazgavors, résidence du roi, qui était alors dans le Tachir, attendant d'un moment à l'autre la nouvelle de l'accomplissement des communs projets. Pendant qu'ils étaient dans l'incertitude, quelques officiers qui n'approuvaient pas l'entreprise désertèrent secrètement et allèrent informer le roi de ce qui était fait, de ce qui restait à faire. Le meurtrier désigné en eut vent, et n'ayant pas encore trouvé l'occasion d'achever son coup, il s'enfuit, poursuivi par le roi, dans la province de Chirac. Le roi d'Ibérie se réfugia alors avec son complice dans une citadelle de la Taïk, où ils se préparèrent à faire bonne résistance. L'ingrat Adarnasé était le plus ardent, mais justement son infâme conduite et le danger que courait le roi reveillèrent les sentiments d'affection du peuple arménien : chacun préféra lui porter secours, plutôt que de le laisser en proie à ses ennemis.

Sembat profita de ces dispositions : il marche contre les conjurés, leur présente la bataille ; ses soldats, sans attendre le signal, fondent sur l'ennemi et le dispersent. Voyant cette furie, les conjurés perdent courage et demandent quartier ; mais comme l'ardeur des Arméniens redoublait, il fallut que Sembat lui-même essayât de les calmer, disant qu'il ne fallait pas confondre les innocents avec les coupables, et qu'on lui livrât seulement les chefs de la révolte. Alors Adarnasé s'avance, se jette à ses genoux, sollicite son pardon. Le bon roi l'embrassa, promit d'oublier le passé et prit seulement en otage le fils aîné d'Adarnasé. Ce dernier aida Sembat à découvrir et à saisir les autres conjurés, qui furent conduits à Chirac, aveuglés et envoyés, les uns à l'empereur Léon, les autres à Costantiné, roi de Mingrélie. <sup>2)</sup>

Sembat fut mis à mort en 914 par l'émir Housouph, fils d'Abousadj <sup>3)</sup>, et Achot II, dit Ercath, « fer, » lui succéda. Ses premiers exploits furent de battre l'émir Housouph, qui résidait alors à Tiflis, et de reprendre la province de Gougark, qui avait été envahie par deux princes Genthounians, précédemment lieutenants du roi Sembat. De là il alla en Aphkhalie, pour délibérer sur l'état de ses affaires avec Gourgen <sup>4)</sup>, prince de ce

<sup>1)</sup> Asolic, sans parler des détails de cette conjuration, dit pourtant qu'Adarnasé, prince de Géorgie, Chapouh, frère du roi Sembat, et Gagic, roi de Vaspouracan, s'étaient réunis pour faire la guerre au roi d'Arménie, qui alla d'abord à Outzoun, dans le Tachir, et de là marcha en tête des Aphkhalz. Housouph l'atteignit au fort de Qouel, qu'il prit, et vint ensuite à Tiflis. L'année suivante le roi Sembat fut pris dans le fort de Capoit, ainsi qu'il est dit plus bas. V. Asolic, l. II, c. 4.

<sup>2)</sup> Jean-Cath., c. XLIV — XLIX, p. 388 — 400.

<sup>3)</sup> Abouseth ou Abousath, chez Ciracos (p. 32, 33 du M-it du Mus. asiat.). Celui qui avait été envoyé en Arménie en 848. par le khalife Mohtazem, celui qu'Ibn-al-Athyr nomme plus exactement Abousaad ; S.-Martin, Mém. t. I, p. 345.

<sup>4)</sup> Les listes généalogiques n'indiquent pour cette époque aucun prince du nom de Gourgen, en Aphkhalie ; ce pourrait bien être Giorgi, fils du roi Costantiné, qui n'était pas encore monté sur le trône, puisque son père vivait. C'est bien ici le cas d'observer que le nom de *Giorgi*, que les Européens transcrivent toujours par *George*, à cause de la ressemblance extérieure des deux noms, n'est pourtant pas de même origine. Nous verrons principalement dans l'histoire des Coriciens que les auteurs appellent in-

pays, confident de ses pensées. Frappés de la bravoure du nouveau prince, Gourgen et Adarnasé se réunirent de sentiments pour lui déferer la couronne, ce qui eut lieu un an après la mort de Sembat. Cependant Housouph continuant de ravager l'Arménie, différents peuples chrétiens, les Grecs, les Mingréliens, les Arméniens, ceux de Gougark et d'Ou-tik, craignant que l'incendie ne s'étendit jusqu'à eux, se réunirent en troupes nombreuses pour faire le plus de mal possible aux Arabes, même aux dépens de l'Arménie, et par leurs communs efforts firent cesser pour un temps les incursions des chefs musulmans, mais en étendant eux-mêmes la dévastation à des pays jusqu'alors épargnés par eux<sup>1)</sup>. Il est probable que le roi Adarnasé faisait partie de ces alliés imprudents du roi Achot II. Voyant les maux que souffrait l'Arménie, Nicolas, patriarche de Constantinople, écrivit au catholicos Jean - l'Historien, qui siégeait alors (918), pour l'engager à rétablir la bonne intelligence entre les princes chrétiens. Jean s'adressa d'abord au couropalate Adarnasé, homme de haute intelligence, ainsi qu'il le qualifie lui-même<sup>2)</sup> dans son histoire; il le conjura de se réconcilier avec Gourgen, grand-prince d'Aphkhalie, puis avec les Arméniens: de la Géorgie il se rendit dans la province de Taron, dont les princes s'étaient aussi déclarés contre Achot, et finit par réclamer pour son pays la protection de l'empereur. Invité à se rendre à Constantinople, Achot y arriva en 921: c'est ce fait que Lebeau<sup>3)</sup>, d'après les historiens grecs, avait présenté comme s'il s'agissait de la venue d'un roi d'Ibérie, *d'un barbare*, termes non moins impropres qu'inexactes, et que j'ai rectifiés<sup>4)</sup>, mais en commettant moi-même une erreur, due à l'imperfection de mes matériaux. J'ai en effet supposé qu'à cette époque le royaume de Mingrélie et celui d'Aphkhalie étaient différents l'un de l'autre, parce qu'en effet Jean - Catholicos emploie souvent l'une et l'autre de ces dénominations pour désigner la même contrée, et que trouvant d'un côté le nom *du roi* Costandin, de l'autre celui du *grand-prince* d'Aphkhalie Gourgen, sans que la mort du premier eût été racontée, j'avais pensé qu'il s'agissait de deux règnes simultanés, tandis que l'un des personnages est le père, l'autre le fils, ainsi qu'on l'a déjà vu dans la note 4, p. 165.

Cependant Housouph étant rentré dans sa province d'Aderbidjan, Abas, frère d'Achot, alla en Ibérie, où il épousa la fille de Gourgen ci-dessus mentionné, qui était fils

différemment le même personnage Coricé, Ciouricé, Ciouracé, Goricé, Gourgen, Gorgé, Gorgi, Giorgi; et déjà nous avons de ce fait un exemple dans la généalogie des Bagratides, dont le tableau a été donné plus haut. Le prince N. 8 de cette liste, Gourgen, fils de Bagrat, est évidemment le Giorgi Ier des listes géorgiennes, fils de Bagrat III; de même donc, le Gourgen auquel se rapporte cette note est Giorgi II, plus tard roi d'Aphkhalie, fils de Costantiné Ier.

<sup>1)</sup> Jean-Cath. ch. XCIV, p. 491.

<sup>2)</sup> Jean-Cath. ch. C, p. 508.

<sup>3)</sup> Hist. du B.-E., t. XIII, p. 438.

<sup>4)</sup> Addit. au t. XIII de Lebeau, p. 485 et suiv.

de la soeur d'Adarnasé <sup>1)</sup> : il ne rentra en Arménie que lorsque le roi son frère revint lui-même de Constantinople <sup>2)</sup>. Le canton de Chirac, où se trouve Ani, était alors la résidence du roi Achot.

Achot s'était fait une grande réputation de bravoure et de sévérité à l'égard de ses ennemis ; cela ne l'empêcha pas d'avoir à soutenir une guerre sanglante contre son cousin et homonyme, placé comme roi à Dovin par l'emir Housouph ; puis contre deux princes Genthounians, Vasac et Achot, ses lieutenants au pays de Gougark, résidant à Samchwildé <sup>3)</sup> : il remporta des deux côtés la victoire la plus complète et passa ensuite, à la fin de l'an 921, auprès du prince d'Aphkhazie Gourgen. De là il fut obligé de venir durant l'hiver pour combattre le roi de Dovin ; vaincu une première fois, il eut recours à son ami, le grand-prince d'Aphkhazie Gourgen, qui lui fournit des renforts considérables, et se trouva en état de réparer sa défaite. <sup>4)</sup>

La bonne intelligence qui régnait entre Achot et le prince des Aphkhaz fut bientôt troublée. Movsès, prince d'Outik, ci-dessus mentionné, s'étant révolté contre le roi d'Arménie, celui-ci marcha contre lui avec une armée auxiliaire fournie par Sahac ou Sévada,

<sup>1)</sup> Tcham. II, 782 ; n'ayant pas noté moi-même ici la page de Jean-Catholicos, je cite ce fait d'après le compilateur de l'histoire arménienne. Or on a vu plus haut, p. 163, que Costantiné, roi d'Aphkhazie, était *gendre d'Adarnasé* ; ici son fils Gourgen est nommé *fil de la soeur* du même prince *քեռորդի* ; laquelle de ces qualifications est exacte ? je ne puis le dire. La dernière n'a évidemment en arménien qu'un sens limité, qui ne laisse pas de doute, mais je ne sais pas si la première n'est pas susceptible d'un sens plus étendu, comme, par exemple, le géorgien *ლუკა*, qui signifie *et gendre et beau-frère*, ainsi que le russe *зять*. Constantiné, dont nous ne savons pas l'âge, pouvait aussi bien être gendre que beau-frère d'Adarnasé. — Au reste Vardan, p. 71, mentionne aussi le voyage d'Abas en Géorgie et son mariage, mais brièvement et sans détails, car il dit : « Abas, frère d'Achot, était allé en Mingrélie et s'y était marié ; » termes littéralement identiques à ceux d'Asolic, l. III, c. 6. Il nous dit aussi que le roi Achot s'était rendu auprès de l'empereur Léon, et qu'après avoir reçu de lui la couronne royale, il revint en Arménie en 370 — 921 : il y a anachronisme pour le nom de l'empereur régnant, qui était alors Constantin - Porphyrogénète, depuis la mort de Léon VI, son oncle, arrivée en 911. Enfin Vardan remarque que, comme Achot était plus puissant que Nerseh, c.-à-d. qu'Adarnasé, prince de Géorgie, il prit le titre de *chahanchah*, ou *roi des rois* ; en effet, ses victoires sur Gagic, roi ardrounien de Vaspouracan, sur un certain Movsès, seigneur de l'Outik, qui s'était emparé de l'Albanie, et peu après sur son cousin et homonyme Achot, roi de Dovin : tant de succès justifient assez le titre qu'il se donna.

<sup>2)</sup> Asolic, l. III, c. 6. Il en sera question ailleurs. V. Tcham. II, 785 ; Jean - Cath. c. CXXIV, CXXVI, p. 566, 569.

<sup>3)</sup> Ces princes avaient rassemblé des troupes de toutes les vallées du Caucase et des musulmans qui gardaient Tiflis. Le combat où Achot vainquit les Gougariens eut lieu près d'Ascoureth ; quoique ce nom ait tout-à-fait la forme géorgienne, il manque sur les cartes de Wakhoucht, et me paraît être le même que celui de Sacouris, mentionné dans la Géographie de cet auteur, p. 466, sur la rivière de Gomareth.

<sup>4)</sup> Jean Cath. c. CXXXII, p. 577.

prince très-puissant du Gardman, son beau-père; le grand korévêque <sup>1)</sup> qui régnait dans une autre portion du Gardman, près de la Porte-des-Alains, vint aussi se joindre à lui. Movsès fut mis en déroute, mais il alla réclamer les secours du grand korévêque de Dzanar <sup>2)</sup>. En lui faisant de belles promesses, en lui représentant combien il était impolitique à lui de permettre à Achot de s'emparer de l'Outik, il obtint de ce prince un secours considérable. Jean-Catholicos représente les soldats de l'Outik comme des guerriers intrépides, dont un seul faisait fuir mille ennemis; en parlant des Dzanariens, il enchérit encore: il les dépeint comme des êtres sauvages, pleins d'un courage féroce et brutal, et couverts de cuirasses. J'insiste sur ces détails, parce que d'une part ils servent à expliquer comment le petit peuple des Dzanariens pouvait alors conserver son indépendance au milieu de nations puissantes; parce que nous voyons en même temps exister les korévêques de Dzanar, ceux du Cakheth, dont parlent les Annales géorgiennes, et le prince d'Outik, tous les trois établis dans le pays formant l'ancienne Albanie de Strabon, et qui vont bientôt former le nouveau royaume d'Aghovanie. Maintenant encore l'opinion commune en Arménie est que les habitants de l'ancienne province d'Outik sont les descendants des Aghovans.

Pendant qu'Achot se signalait contre Movsès, et mettait en sa place un autre gouverneur, nommé Amram-Tslic, son frère Abas, qui était dans l'Aphkhalie, devint jaloux de sa gloire. Ce frère, d'abord si dévoué, passant du refroidissement à la haine, excita Gourgen son beau-père à s'unir à lui pour tuer Achot. Le roi arriva dans ses domaines de Chirac, sans se douter de rien. Après une première tentative sans résultats, il fut convenu entre les deux princes conjurés que l'on tuerait le roi à l'improviste, dans son palais, mais Achot, qui en fut informé peu d'instants avant l'exécution, s'enfuit dans l'Outik. Les deux princes, qui ignoraient son départ, viennent au palais d'Eragavors, avec une troupe de sicaires, et en forcent l'entrée: Achot n'y était plus. Bientôt, ayant rassemblé quelques troupes de Gougark et d'Outik, il fondit sur les terres de Gourgen et y porta la dévastation. Gourgen, à la tête de ses soldats, vint aussi faire le dégât sur les terres d'Achot et se mesura plusieurs fois avec lui; il fut toujours vaincu et se réconcilia, du moins en apparence. La colère d'Achot retomba sur Vasac, fils d'une tante maternelle de ce prince, qui s'était porté médiateur dans leur querelle, parce qu'on avait trouvé chez lui des lettres de Gourgen et qu'il avait participé à ses projets. Vasac

<sup>1)</sup> Le mariage d'Achot est mentionné par Tchamitch en 922 (t. II, p. 787); or à cette époque le korévêque de Cakheth était Phadla II, fils de Cuiricé Ier, dit le Grand.

<sup>2)</sup> La position exacte du pays de Dzanar n'est point connue; on sait seulement qu'il était dans le Daghistan. Ce petit état n'ayant été anéanti que beaucoup plus tard, dans le XII<sup>e</sup> siècle, il exista donc assez longtemps simultanément avec celui gouverné par les korévêques de Cakheth. Mais ici il semble que l'historien applique le nom de Dzanar au même pays qu'il appelait plus haut une autre portion du Gardman. Le prince de ce dernier pays partit pour secourir Achot, mais si je ne me trompe, c'est lui qui plus tard céda aux suggestions de Movsès. V. Tchamitch, t. II, p. 789.

fut chargé de fers et mis en prison dans le fort de Caïan, malgré les prières du catholico Jean. Ceci avait lieu en 922. <sup>1)</sup>

Quelque temps après, pendant qu'Achot était occupé d'un autre côté à combattre contre son beau-père et son cousin, Gourgen, qui ne pouvait oublier sa défaite ni pardonner au roi d'Arménie ses succès, recommença à devaster les domaines de ce prince et même ceux d'Adarnasé, roi de Géorgie, frère de sa propre mère, qui était alors brouillé avec lui et en bonne intelligence avec Achot; celui-ci vint en Géorgie, et, de concert avec le roi, il se prépara à marcher contre les Aphkhaz. De son côté Gourgen, soutenu par le frère et le cousin du roi d'Arménie; se mit en campagne. Quand les deux parties se rencontrèrent, les soldats de Gourgen, n'osant point faire tête à Achot, tournèrent le dos et se retirèrent dans des défilés de rochers inaccessibles, poursuivis par les Arméniens et les Géorgiens, qui ne les laissèrent point prendre haleine, les resserrèrent étroitement dans des lieux d'où ils ne pouvaient fuir, et faisaient pleuvoir sur eux une grêle de traits qui en abattit un grand nombre. Réduits à l'extrémité, ils durent demander quartier aux deux rois, en promettant de ne plus entrer sur leurs territoires et de payer au double le dégât qu'ils avaient causé. Comme Sahac avait de nouveau levé l'étendard, pris Caïan et une autre citadelle voisine, le sage et habile Adarnasé conseilla à Achot de marcher de ce côté, se réservant de mettre la dernière main à l'œuvre de la pacification. Le roi alla donc combattre Sahac, le fit prisonnier, ainsi que son fils, et se rendit maître du Gardman. <sup>2)</sup>

A-peine cette expédition était-elle terminée, Gourgen se laissa persuader par Vasac, prince Genthounian, gouverneur de Samchwildé, de reprendre les armes; Vasac s'engageait à lui livrer sa forteresse si le roi d'Aphkhazie voulait lui en donner une autre dans ses états. Gourgen y consentit et s'y engagea par écrit. Vasac donc plaça à Samchwildé un de ses parents et vint au-devant du prince, qui le rencontra sur la route, et le prenant avec lui, se présenta devant la forteresse. La garnison, le voyant paraître plus tôt qu'elle ne s'y attendait, refusa d'ouvrir les portes avant que Vasac y entrât lui-même, prétextant qu'elle ne pouvait se rendre que sur un ordre de la bouche même de son gouverneur. Gourgen s'opiniâtra à exiger une reddition immédiate, et se mit à attaquer la place, voulant la prendre de force.

Les assiégés, de leur côté, envoyèrent sur-le-champ prévenir le roi Achot de ce qui se passait, et ce prince accourut en toute hâte. A cette nouvelle Gourgen, renonçant à son entreprise, se retira, emmenant Vasac avec lui. Ceux de la citadelle, témoins de sa fuite et de l'arrivée du roi, refusèrent également d'ouvrir leurs portes à ce dernier, disant qu'ils ne pourraient le faire que quand Vasac serait au milieu d'eux. Achot, irrité, commença à assiéger la place, et la garnison à se défendre, comme contre un ennemi.

<sup>1)</sup> Jean-Cath. c. CXXXVII sq., p. 583.

<sup>2)</sup> Jean-Cath. c. CXLIII, sq. p. 592 suiv.

Cependant il y avait une poterne en arrière de la citadelle, par où Gourgen fit passer un envoyé, porteur de sa part de la promesse la plus solennelle de rendre Vasac si les assiégés se soumettaient, de chasser Achot et de soustraire le pays à son autorité; sinon, il les massacrerait et ferait périr Vasac. Ceux-ci, craignant pour la vie de leur gouverneur, firent dire à Gourgen par son messenger qu'il envoyât des troupes prendre possession de la place et les aider à expulser Achot. Fort de cette promesse, Gourgen fit partir trois cents hommes d'élite, armés d'arcs, d'épées et de boucliers, qui n'eurent pas plus tôt franchi la poterne qu'ils se répandirent dans l'intérieur et firent main basse sur la garnison. Celle-ci, épouvantée, abandonna la citadelle extérieure, et se porta dans le château ou citadelle intérieure, dominant la position des Aphkhaz, et de là commença à combattre contre les gens de Gourgen, afin de les forcer à quitter le lieu où ils se trouvaient. Achot, qui ne savait point ce qui s'était passé, pensa que la place était le théâtre d'une dispute entre les habitants, et comme la muraille l'empêchait d'attaquer ceux de la forteresse, il tourna ses armes contre les soldats postés dans la partie supérieure, de façon à ce qu'ils furent hors d'état de lui faire tête et en même temps à Gourgen. Dans cette perplexité, ils poussèrent des cris plaintifs et firent entendre au roi ce qui en était: « Les gens de Gourgen, dirent-ils, sont dans la place, c'est pour vous que nous nous défendons contre eux, et non pour l'intérêt d'un autre. — Si c'est pour moi que vous combattez, leur cria le roi, que n'ouvrez-vous vos portes pour me recevoir? je vous délivrerais et saurais bien vous récompenser de ce que vous soutenez si bien ma cause. » Aussitôt la porte fut ouverte, Achot entra et dans un clin-d'œil il eut fait prisonniers tous les gens de Gourgen; et comme ceux-ci, tout chargés de fers qu'ils étaient, ne cessaient de vomir des imprécations contre lui, il leur fit brûler les yeux, couper le nez et les oreilles, et les renvoya en cet état à leur maître. Cet exemple de sévérité répandit au loin la terreur et maintint dans la soumission ceux qui étaient tentés de se soulever contre le roi<sup>1)</sup>. Toutefois Amram-Tslic<sup>2)</sup>, dont la tranquillité n'était qu'apparente, écrivit à Gourgen, roi des Aphkhaz, pour l'engager à le seconder dans une nouvelle révolte. Pris au dépourvu, Achot se rendit lui-même en Mingrélie et fit si bien que le roi, à qui il demandait seulement son amitié, lui accorda plus qu'il n'osait espérer. Non content de le recevoir avec beaucoup de cordialité, il mit à sa disposition tout ce qu'il avait de cavaliers ayant des cuirasses de fer, des casques à aigrettes, des cuissarts bardés de fer; sur les épaules, des armures défensives, garnies de lames du même métal, des boucliers impénétrables aux pointes et aux barbes des flèches, et outre

<sup>1)</sup> Jean-Cath. c. CLI — CLIII.

<sup>2)</sup> Dans la traduction française de l'ouvrage de Jean-Cath., oeuvre posthume de M. Saint-Martin, publiée à Paris en 1841, p. 325 et suiv., au lieu d'*Amram* on lit *Amramain*. Ce nom bizarre, échappé à la plume du savant français, qui l'eût certainement corrigé, s'il eût vécu, est le produit d'une méprise involontaire: la finale ajoutée au nom d'*Amram* se compose du « déterminatif arménien et du pronom *aïn*, ce, et signifie « cet *Amram*, dont je parle. »

cela des épées et des arcs non moins grands que solides. Je ne reproduis ces détails que parce qu'ils sont curieux pour l'histoire de l'art militaire à cette époque, et qu'ils donnent une juste idée des moyens d'attaque et peut-être d'influence dont jouissaient les Aphkhaz, peuple guerrier, qui jouait un grand rôle dans la Géorgie du Xe siècle. L'historien ne dit pas ce que firent les soldats de Gourgen dans cette guerre; mais il raconte en détail les traits d'audace, de bravoure et d'intrépidité, dont fit preuve le roi Achot, qui sut par son sang-froid et sa résolution se tirer de l'une des passes les plus difficiles où un général se soit jamais trouvé. <sup>1)</sup>

Tous ces faits, auxquels les princes aphkhaz et Adarnasé II, roi de Géorgie, prirent une si grande part, sont absolument passés sous silence dans les Annales géorgiennes. Je les ai réunis ensemble pour jeter du jour sur cette transition, si incompréhensible sans cela, du règne des Bagratides purs, à celui des rois d'Aphkhazie, Bagratides seulement par leurs alliances.

Il n'est pas question après cela des Géorgiens ni des Aphkhaz dans les dernières années du règne d'Achot II, jusqu'à sa mort, arrivée en 928; mais ici se placent naturellement la plupart des faits relatifs aux Bagratides du Tao, dont parle Constantin-Porphrogénète. On s'étonnera sans doute que des princes dont la résidence était si voisine de celle d'Achot II se soient si peu mêlés aux événements de son règne; mais comme ils étaient entièrement soumis aux Grecs, il est facile de comprendre que les faits qui les concernent personnellement n'aient pas été connus des Arméniens ni décrits dans des livres, si détaillés pour tout ce qui touche immédiatement l'Arménie, mais en même temps si exclusifs.

On dit que sous le règne d'Abas, frère et successeur d'Achot II, un grand nombre de religieux arméniens, qui s'étaient retirés en Mingrétie durant les troubles précédents, revinrent dans leur patrie <sup>2)</sup>. Outre cela plusieurs auteurs arméniens mentionnent un événement très remarquable de l'histoire d'Aphkhazie. Abas avait fait construire à Cars, sa résidence habituelle, une magnifique cathédrale, toute en belles pierres de taille bien polies, ornée de colonnes en pierre et d'une coupole ronde, une vraie image du ciel. L'ayant achevée, après cinq années de travaux, il s'appretait à la faire consacrer, en 937, lorsque Ber, roi des Aphkhaz géorgiens et des Sarmates demeurant au-delà du Caucase, s'avança avec une multitude innombrable de soldats du côté du Kour, dans l'intention de faire de l'Arménie un désert, et envoya un exprès à Abas pour lui enjoindre de ne pas consacrer son église d'après le rit arménien de S. Grégoire, déclarant qu'il venait le faire d'après les canons du concile de Chalcédoine. A cette nouvelle le roi d'Arménie réunit ses cavaliers, se porta vers le Kour et campa en face de Ber. Les éclaireurs des deux armées faisaient chaque jour des courses sur les rives du fleuve. Un

<sup>1)</sup> Jean-Cath. c. CLIV, p. 617.

<sup>2)</sup> Jean-Cath. et d'après les Tchamitch, t. II, p. 823, en l'an 930.

jour, ceux des Aphkhaz passent le Kour et pénètrent dans le camp arménien. Le roi, qui entend le tumulte, demande sur-le-champ son cheval, se couvre de son armure, et tenant à la main son épée à deux tranchants, s'avance à la poursuite du détachement ennemi. Arrivé au milieu du fleuve, il leur porte des coups vigoureux, les renverse à moitié morts du haut de leurs chevaux et les laisse emporter par le courant. Puis, s'élançant bravement sur la rive, il invoque à haute voix le secours de Dieu et fait connaître son nom aux guerriers du nord, qui, frappés d'épouvante, prennent la fuite. Les troupes arméniennes les poursuivent avec une valeur extraordinaire, les taillent en pièces, pillent leur camp et font même le roi prisonnier.

C'est ainsi que le fait est raconté par Asolic, l. III, c. 6. Vardan, p. 71, l'expose plus brièvement encore, et nomme Ber simplement « roi des Sarmates. » Mais d'autres auteurs, consultés par Tchamitch (t. II, p. 829), probablement Ciracos, et d'autres qui me manquent, disent que le roi Abas, ayant convoqué son clergé pour savoir qui avait enseigné aux Arméniens à consacrer les églises, on lui répondit que c'étaient les saints des premiers temps, et spécialement saint Sahac et saint Mesrob. Il envoya donc dire à Ber que sa demande était insensée, et qu'il eût à se retirer, au lieu de causer inutilement le malheur des deux nations. En même temps il s'avança vers le Kour. Là un certain Géorg, le voyant effrayé de la multitude des ennemis, lui offrit de passer le fleuve à quelque distance de leur camp, et de les attaquer à l'improviste, tandis que le roi profiterait du trouble où il les aurait jetés, pour achever leur défaite. Le lendemain donc, au point du jour, Géorg, avec un détachement, traversa le Kour. Les Aphkhaz, étourdis de ce coup imprévu, courent aux armes, et le gros des Arméniens les attaquant d'un autre côté, à coups de flèches, les force à prendre la fuite. Le jour suivant Ber répéta la même manoeuvre contre les Arméniens, au moment où ils étaient en train de se réjouir, et pénétra jusque dans leur camp. Les autres circonstances sont les mêmes des deux côtés, ce qui prouve qu'Asolic s'est contenté d'abrégé le récit.

Chargé de fers, Ber fut conduit à Cars, où le roi lui fit voir sa nouvelle cathédrale, et lui dit : « Regarde bien cette église, que tu voulais consacrer, et contemple la beauté de sa structure, car tes yeux ne verront plus rien désormais. » Puis il le fit emmener dehors, et on lui brûla les yeux. A cette nouvelle les Aphkhaz consternés vinrent auprès d'Abas, rachetèrent leur prince presque au poids de l'or, et se retirèrent, en promettant bien de ne plus faire la guerre à l'Arménie.

On ne peut certainement révoquer en doute un fait attesté par plusieurs auteurs, qui paraissent du reste dignes de foi : il faut donc l'admettre. Mais les listes géorgiennes ne fournissent aucun nom de prince tel que Ber, ayant jamais régné en Aphkhazie ; ce nom ne se retrouve pas non plus dans la liste bien plus longue du patriarche Dosithée. Ber était-il réellement un roi des Aphkhaz ? Les textes d'Asolic et de Vardan ne le disent pas positivement, et Tchamitch est le seul qui nomme Ber « roi des Aphkhaz géorgiens. » Ce pouvait donc être ou le chef d'une peuplade quelconque de ces contrées, ou,

ce qui me paraît plus probable, un général au service de Giorgi II. Le nom de Ber peut être géorgien, car ბერძენი signifie en cette langue *un vieillard*, *un moine*, l'ancien ou le chef d'un district.

D'ailleurs, s'il n'est pas démontré qu'il faille admettre tous les noms inscrits dans la liste que Dosithée dit avoir tirée d'une Histoire d'Aphkhalie, composée par Pancrace ou Bagrat, régnant en 992 de J. - C. <sup>1)</sup>, il n'est non plus évident qu'il faille tout rejeter. Voici, du reste, ces noms, dont quelques-uns sont tout-à-fait barbares et inconnus :

<sup>1)</sup> Dosithée, *Hist. des patriarches de Jérusalem*, en grec, grand in-folio à deux colonnes, Bucharest, 1715, p. 1200, 1201.

## Rois des Aphkhaz.

1. Anos.
- |
2. Gozar.
- |
3. Justinien.
- |
4. Philiktos.
- |
5. Kaparouki. <sup>1)</sup>
- |
6. Démétrius I.
- |
7. Théodose I.
- |
8. Konstantis I.
- |
9. Théodore.
- |
10. Konstantis II. 11. Léon I <sup>2)</sup>, 45 ans.
- |
12. Théodose II, 27 ans. 13. Démétrius II <sup>3)</sup>, 26 ans. 14. Georges I.
- |
15. Pancrace I, 12 —
- |
16. Konstantis III, 39 —
- |
17. Georges II, 45 —
- |
21. Antarnas - David. 18. Léon II, 10 ans. 19. Démétrius III, 8 ans. 20. Théodose III l'Aveugle, 3 ans.
22. Pancrace II <sup>4)</sup>, en 992 de J.-C., 36 ans.
23. David, 12 ans <sup>5)</sup>.

Toutes les années comptées des rois ci-dessus forment jusqu'à l'an 992 un total de 205, et nous reportent pour point de départ à l'an 787, donc jusque vers le temps du Léon II des Géorgiens. C'est le seul côté raisonnable de cette liste, que l'absence de matériaux ne permet pas de critiquer plus amplement, mais que l'on peut avec fruit comparer à celle des princes d'Aphkhazie résultant des Annales et de l'ouvrage de Wakhoucht.

<sup>1)</sup> Les cinq premiers rois de cette liste sont sans doute de l'époque voisine de celle de la conversion définitive des Abasges au christianisme, qui eut lieu sous Justinien, en 529. Avant cette époque ils avaient deux rois. Depuis lors ils reçurent des chefs de la main des Grecs, dont la succession se prolongea jusqu'à Constantin-Pogonat (fin du VIII<sup>e</sup> s. V. Dosithée, *ibid.* p. 1198 sqq). Alors ils se révoltèrent et se choisirent un chef parmi eux.

<sup>2)</sup> Il paraît que c'est Léon Ier, cet éristhaw mentionné au temps des rois Mir et Artbil, qui se déclara indépendant, suivant les Géorgiens, et attira peut-être les expéditions des Grecs commandées par Léon l'Isaurien, dont parle l'histoire géorgienne.

<sup>3)</sup> Démétrius ne régna pas, il ne fit que servir de prétexte à plusieurs révoltes contre Théodose Ier, son frère; mais avant lui et son frère les Géorgiens placèrent deux Léon, l'un qui épousa la fille du roi Mir, au VIII<sup>e</sup> siècle, et prit le titre de roi; l'autre, son neveu, qui prit le même titre en 786 et mourut 20 ans après.

<sup>4)</sup> Cousin d'Antarnas; était-il aussi fils de Georges?

<sup>5)</sup> Parmi les noms des souverains depuis Théodose Ier, on en reconnaît plusieurs des listes géorgiennes, mais un plus grand nombre manquent à ces dernières, et les autres sont dans un ordre différent.

Tableau généalogique des rois d'Aphkhalie, d'après les sources géorgiennes.

Père inconnu.

1. Léon I, éristhaw au temps de l'invasion de Mourwan-Qrou (vers 735 de J.-C.); épouse Gourandoukht, fille du roi de Géorgie Mir; prend le titre de roi.

o marié à une fille du roi des Khazara.

2. Léon II, prend le titre de roi en 786, † 806.

3. Thewdosé I, épouse une fille du roi Achot-Couropalate de Géorgie (N. 46), et règne 27 ans; † 845.

4. Giorgi I, † 875. Dimitri

5. Ioané, † 879.

Tinen, tué par sa tante, femme de Giorgi I.

7. Bagrat I, succède à Adarnasé et épouse sa veuve; † 906.

6. Adarnasé, épouse la fille de Gouram, fils d'Achot-Couropalate; tué en 887 par son cousin Bagrat I.

8. Costantiné, épouse la fille de Sembat-Tiézeracal (lis. de Sembat-Nahat, ou le Martyr, *Hist. de Gé.* p. 174), † 921. Jean-Cath. le dit beau-frère ou gendre du roi Adarnasé II de Géorgie; il s'empare du Karthli.

9. Giorgi II, le Gourgen de Jean-Cath., prend le Karthli après Adarnasé II, puis le Cakheth, après Cuiricé I; sa mère était soeur d'Adarnasé II; † 955.

Bagrat, marié à la fille de Gouram, éristhaw des éristhaws, ou, selon les Annales, p. 163, de Gourgen, mort en 941; † 922.

o..... 10. Léon III, éristhaw mariée à Abas, fils du roi arménien Sembat-le-Martyr. Vardan, p. 71.

de Karthli, puis roi d'Aphkhalie; † 957.

11. Dimitri, roi après son frère; † 979.

12. Thewdosé II, l'aveugle, règne après Dimitri; remplacé en 985 par son neveu Bagrat.

Constantiné. l'ainé, règne en Karthli après Adarnasé II, est fait eunuque par son père.

Gourandoukht, mariée à Gourgen, fils de Bagrat-Régwen.

o mariée à David, fils de Cuiricé II, de Cakheth.

Bagrat, second du nom en Apkhazie, IIIe dans le Karthli, roi des deux pays en 985.

La dynastie Aphkhazie pure avait duré 199 ans: elle avait donc commencé en 786. Après cela toute la Géorgie fut sous un même sceptre jusqu'aux deux David, environ l'an 1259, i. e. durant l'espace de 274 ans.

Il nous reste maintenant à raconter la part que prirent les Géorgiens aux affaires de l'empire grec dans la seconde moitié du Xe siècle, la vie et les exploits du grand couropalate David, arrière-petit-fils du roi Adarnasé II, dont l'Annaliste géorgien n'a fait qu'indiquer la généalogie et la mort, et qui, d'après les auteurs arméniens, joua un très grand rôle en Arménie et en Géorgie jusqu'à la première année du XI<sup>e</sup> siècle.

On sait par l'histoire Byzantine quels furent les embarras de Basile II, empereur de Grèce, durant les premières années de son règne, et quels dangers lui fit courir la révolte de Bardas-Sclérus, frère de la femme de Zimiscès, arrivée en 976. La guerre contre cet usurpateur paraissant près de se terminer au désavantage de Basile, Bardas Phocas, général de l'empereur, après avoir été plusieurs fois battu<sup>1)</sup>, eut recours à David, prince de Géorgie (*τῶν Ἰβήρων ἀρχόντι*), couropalate de Taïk, qu'il avait connu, dit-on, tandis que lui-même était gouverneur de Chaldée<sup>2)</sup>. Les auteurs arméniens que j'ai à ma disposition ne font point connaître l'origine de ce David, ni la position de son apanage, seulement leurs récits font voir que c'était un homme puissant et considéré. Vardan, p. 75, le nomme tout simplement couropalate; Asolic, liv. III, c. 11, couropalate de Taïk; Tchamitch, t. II, p. 848, grand-prince d'Arménie et couropalate de Taïk; enfin Mathieu d'Edesse, p. 26, est celui qui approche le plus de la vérité en le nommant couropalate, prince de Géorgie, et nous apprend au même lieu qu'il était maître du canton d'Apahounik, en 432—983. Le fait est que ce David, qui fut à la fin du Xe siècle l'arbitre de la Géorgie, était petit-fils de Soumbat, ce roi-couropalate dont le règne n'est mentionné que pour mémoire dans les Annales géorgiennes (N. 50). Il est bien étonnant qu'un homme qui a tant marqué dans l'histoire de son époque, et dont les Arméniens et les Grecs ont conservé le souvenir, ait été presque entièrement oublié par les historiens de sa nation.

Quoi qu'il en soit, c'est à ce David que Basile eut recours dans sa détresse. Nous lisons dans la vie de S. Ewthym, en géorgien, qu'un empereur grec, qui doit être Romain-Lécapène, avait donné à ce prince les contrées du Haut-Karthli, et, pour s'assurer de sa fidélité, avait demandé en otages quelques-uns des principaux personnages de sa cour<sup>3)</sup>. Parmi ceux-ci se trouvait un certain Abougharb, père de la mère du célèbre inter-

<sup>1)</sup> J'ai, à tort, indiqué dans la première édition que la guerre avait duré 4 ans, jusqu'au moment où les Géorgiens y prirent part. Au reste, les paroles de l'auteur grec anonyme, citées dans la n. A, à la p. 304 de l'Hist. de Gé., laissent quelque doute sur l'époque où Thornic fit son expédition d'Asie; l'on voit d'ailleurs dans l'histoire d'Asolic, l. III, c. 35—38, que Phocas avait des troupes géorgiennes dans son armée, lorsqu'il marcha pour la seconde fois contre Sclérus, en 988. Mais cette fois les Géorgiens, au lieu de se battre pour Basile, vinrent avec Phocas prendre part au siège de C. P. Toutefois Phocas les congédia avant la bataille qui décida de son sort, en 989. Ainsi je crois qu'il faut s'en tenir à la date de 976, pour l'expédition de Thornic.

<sup>2)</sup> Lebeau, t. XIV, p. 177.

<sup>3)</sup> Aristacès parle brièvement de ces faits, p. 14.

prête géorgien S. Ewthym, et ce saint lui-même. Ioané, gendre d'Abougharb, s'était fait alors moine et vivait en Grèce, dans un couvent fondé précédemment par un autre Géorgien, nommé Athanasé, et Thornic, frère de sa femme, s'était retiré auprès de lui et avait aussi endossé l'habit monastique <sup>1</sup>). Il paraît, bien que l'histoire ne parle pas des campagnes auxquelles Thornic avait pris part, que c'était un guerrier distingué. L'impératrice Théophano, ayant appris que Thornic était en Grèce, et désirant, par son entremise, réclamer le secours de David, lui envoya un sébastophore avec des lettres pressantes : il se décida à aller à Constantinople, puis à se rendre auprès du couropalate. Celui-ci, conformément à la prière de l'impératrice, leva un corps de 12,000 Géorgiens, qu'il mit sous la conduite de Thornic, en lui adjoignant Dchodchic, prince des princes, dont la généalogie ne nous est pas autrement connue. Ces Géorgiens se conduisirent avec tant de courage et d'habileté, qu'ayant vaincu Sclérus et l'ayant forcé à s'enfuir en Perse, ainsi que le raconte l'historien, ils revinrent dans leur pays, chargés d'un riche butin, dont le produit servit à construire le couvent Ibérien du mont Athos. Thornic quitta de nouveau l'habit militaire et rentra dans sa cellule de moine, où il mourut. Asolic s'accorde avec les auteurs géorgiens en ce qui concerne l'histoire de Thornic <sup>2</sup>). Il dit (l. III, c. 15)

<sup>1</sup>) Le métropolite Timothée Gabachwili, qui visitait en 1755 le couvent géorgien du mont Athos, dit (livre de la Visite, p. 23 de mon manuscrit) que Thornic était éristhaw du Ksan. Autant que je puis le savoir, ces éristhaws n'existaient pas encore, et comme les indications historiques de Timothée sont, en général, peu exactes, celle-ci me paraît douteuse. J'aime mieux m'en tenir à celle de la vie de S. Ewthym, qui dit tout simplement que Ioané était l'un des grands de la cour de David-Couropalate, parent, et même, comme le dit Timothée, beau-frère de Thornic.

Le même dit aussi que ce fut l'impératrice Théodora, mère de l'empereur Michel, qui réclama le secours des Géorgiens; or Michel III-l'Ivrogne, fils de Théodora, régna de 842 à 867: il y a donc anachronisme.

<sup>2</sup>) Le même auteur raconte, *ib. c. XXVII*, qu'en 989, peu de temps après la guerre d'Aphkhalie dont il sera tout-à-l'heure question, Tchortovanel-Magistros, fils d'un frère de Thornic le moine, se révolta contre Basile et s'empara des cantons de Derdchan et de Taron: il avait été l'un des adhérents de Phocas dans sa révolte contre Basile, et sans doute chef des Géorgiens combattant sous les ordres de cet usurpateur. Basile envoya contre lui le patrice Jean Pohrtiz qui, après un combat sans résultat, le vainquit et le tua dans une autre bataille, dans la plaine de Bagarhidj, au canton de Derdchan, en 439 = 990. Je ne sais si c'est le même que Tchortovanel, mentionné par Math. d'Edesse, p. 11, dans le récit d'une incursion faite par le roi de Dilem du côté de Bedchni. Ce qui est sûr, c'est que ce même neveu de Thornic, Tchortovanel - Patrice, fut fait prisonnier en 988, dans une bataille entre les Grecs, sous Dalanos-Magistros, et une armée égyptienne commandée par l'émir d'Egypte fils de l'émir Aziz. Asolic, *ib. c. XXXVII*. Lebeau, t. XIV, p. 197, place ce fait en 992; Tchamitch, t. II, p. 876, en 994, et dit que ce fut Patric, frère de Tchortovanel, qui fut fait captif. Dans la première édition, j'ai, à tort; nommé Tchortovanel fils de Thornic; mais en tout cas Asolic se contredit ici, en disant que Tchortovanel fut tué, puisque plus bas, c. 37, il dit que ce personnage fut fait prisonnier, en 989, comme on vient de le voir, et c. 43, qu'il périt en 1001, dans une querelle à main armée contre les Russes.

qu'il fut tiré de la Sainte-Montagne par l'empereur, et promit de sa part au couropalate le Clisoura (fort-frontière) de Khaghtoïarhidj ou Khaghtoïarhintch, Tchormairi, Carin, le Basian, le petit fort de Sévouc ou Mardaghi, les cantons de Hark et d'Apahounik, qui lui furent en effet concédés. L'auteur géorgien ne nomme pas ces localités, et se contente de dire qu'on lui accorda, sa vie durant, les contrées supérieures de la Grèce <sup>1)</sup>, en sorte que le couropalate devint un des dynastes les plus puissants de la Haute-Arménie, au voisinage de l'empire. Pour prix de ces faveurs, David réunit les troupes géorgiennes, afin d'en finir avec Sclérus, ainsi qu'on l'a dit plus haut. En 983, Mouchegh, roi de Cars, s'étant révolté contre Sembat III, son frère, le couropalate vint avec une armée nombreuse au village de Davats-Tzor, dans le canton de Chirac, et força Sembat à rendre à son frère la forte citadelle de Chatic, qu'il lui avait enlevée, et qui était située dans le canton de Djacat. <sup>2)</sup>

David eut occasion, quelques années après, de se mêler dans les affaires de la Géorgie. Thotos, Thevdas, ou, selon la transcription géorgienne, Thewdos II, roi d'Aphkhalie, ayant été aveuglé par ses grands <sup>3)</sup>, ainsi que le disent les Annales géorgiennes, p. 168, perdit aussi sa couronne <sup>4)</sup>. David, couropalate de Taïk, et Sembat - Tiézéracal placèrent alors sur le trône Bagrat, fils de Gourgen et petit-fils de Bagrat, roi de Géorgie. La grand-mère de ce Bagrat étant morte, son grand-père avait pris une seconde

<sup>1)</sup> Math. d'Edesse, p. 25, parle de la révolte de Sclérus, et de la coopération des Arméniens à l'étouffer, mais il ne mentionne ni le couropalate David ni les Géorgiens.

<sup>2)</sup> Asolic, l. III, c. 11; Tch. II, 866.

<sup>3)</sup> Tchamitch, en racontant ce fait, t. II, p. 870, ne cite pour autorité qu'Asolic, de qui je l'ai moi-même traduit, mais indépendamment des trois ( ) qu'il ajoute vers la fin, et qui manquent à mon manuscrit d'Asolic, voici comment il arrange le commencement: « Dans ce temps-là le roi de Géorgie était Bagarat, arrière-petit-fils d'Adarnasé-le-Grand, de la famille Bagratide. En effet, après Arnerseh-le-Grand régna son fils Davith, puis Gourgen, fils du frère de Davith, puis Bagarat, fils de Gourgen. C'est ce Bagarat qui, au dire de Vardan, épousa la fille de Sénékérim, roi de Vaspouracan, après la mort de sa première femme. »

Les Géorgiens ne disent rien de ce différends, ni des deux femmes de Bagarat, mais ils se gardent bien de dire que Bagrat II ait épousé la fille de Sénékérim, puisqu'au contraire ils racontent que Marie, mère de Bagrat IV, et par conséquent femme de Giorgi Ier, était Arménienne, Arsacide même. « Ce Bagrat, continue Tchamitch, avait du premier lit un fils nommé Gourgen, père lui-même d'un fils nommé Bagarat. Dans ce temps-là il y eut de la mésintelligence parmi les Aphkhalz, dont le roi Thotos ou Thevdas fut détrôné et aveuglé (lis fut aveuglé et, plusieurs années après, détrôné). » Le reste est comme chez Asolic. Ainsi il est prouvé que les inexactitudes ne tombent pas sur les sources où le compilateur de l'histoire arménienne a puisé, mais sur Tchamitch lui-même.

<sup>4)</sup> Ces deux événements ne furent pas simultanés, puisque Théodose fut aveuglé avant la mort de son frère Démétré, arrivée en 979, et régna après cette date, jusqu'en 985.

femme, qui avait déshérité Gourgen, fils de Bagrat<sup>1)</sup>. Pour cette raison, le roi d'Aphkhalie, fils de Gourgen, vint avec des troupes nombreuses, du pays des Sarmates, contre le couropalate David et contre son grand-père Bagrat. Ayant traversé le mont Caucase, il alla camper au bord du Kour.

Le couropalate David et le roi de Géorgie envoyèrent demander du secours à Sembat II, roi d'Arménie, qui, avec toutes les troupes arméniennes et avec son frère Gagic, marcha vers le canton de Dchavakh et campa au village de Dlivec. Avec lui étaient le jeune Abas, roi de Cars, dont les troupes étaient vêtues de rouge (tandis que celles d'Arménie avaient des vêtements d'étoffes à fleurs); tous les soldats de Géorgie et du Vaspouracan, de Siounie et du prince d'Aghovanie, s'étaient aussi réunis contre les Aphkhaz, et avec eux Gourgen et Sénékérim, rois de Vaspouracan. Les Aphkhaz, à la vue d'une telle multitude, furent effrayés et demandèrent la paix.

Le couropalate David demanda au roi d'Aphkhazeth la citadelle de Sacoureth (ou Ascoureth), qu'il prit et donna à Sembat, roi d'Arménie, en retour de l'assistance qu'il avait reçue de lui. A la mort de Sembat, elle fut reprise aux Arméniens; mais alors la paix étant conclue entre eux, ils retournèrent chacun dans ses états. Ceci arriva en 437 — 988. Quand mourut le vieux roi Bagrat, en 994, Gourgen, fils de sa première femme et père du jeune Bagrat, roi des Aphkhaz, régna sur la Géorgie.

Comme un fait à-peu-près semblable se trouve raconté dans les Anuales géorgiennes, p. 171, je le laisse ici, tel qu'il est raconté littéralement par Asolic, I. III, c. 38.

A l'époque où nous sommes arrivés, le royaume de Géorgie se composait uniquement de l'Aphkhalie, comprenant l'Iméreth actuel, la Mingrélie et peut-être quelques parties du Gouria et du Samtzkhé septentrional, en y joignant la Géorgie proprement dite, renfermant tout le bassin du Kour; le Cakheth avait ses korévèques; le Somkheh, i. e. le Tachir et la plaine de Géorgie, obéissait à David - Sans - Terre, fils de Gourgen et petit-fils d'Achot - le - Miséricordieux; la Taïk, au couropalate David<sup>2)</sup>. David - Sans-

<sup>1)</sup> Pour faciliter l'intelligence de cette phrase, je répéterai ici le fragment de généalogie qui y est exposé :

Bagrat, roi de Géorgie (c'est Bagrat II, dit Régwen), épouse en secondes noces la fille de Sénékérim, suivant l'interprétation inexacte de Tchamitch, dont Vardan et Asolic se sont bien gardés.

Gourgen, épouse, suivant les Géorgiens, Gourandonkht, fille de Giorgi II, roi d'Aphkhalie.

Bagrat III, roi d'Aphkhalie et de Karthli.

Gourgen, roi d'Aphkhalie et de Karthli (c'est le Giorgi Ier des Géorgiens, le véritable époux de la fille de Sénékérim).

Bagrat IV.

<sup>2)</sup> Ici Vardan, p. 74, présente le résumé suivant de l'histoire de la Géorgie : « Quant aux commences-

Terre était alors un prince puissant et ambitieux de s'agrandir. Sa résidence était dans la grande et forte ville de Samchwildé; il s'empara de la ville de Dmanik, soumit l'émir de Tiflis et remporta de grands avantages sur Phaltoun, émir de Gantzac. Un certain Démétr, prince arménien, possesseur de la citadelle de Gag, essaya de se révolter contre lui. Il embrassa le rit géorgien, se fit rebaptiser, et, avec l'aide des Géorgiens, établit son fils mamphal de Tachir, à Hiounévank. Mais le roi David, qui était un jeune homme plein de courage, lui enleva la citadelle de Gag et tous ses domaines. Ce malheureux, après avoir erré de tous côtés, mourut misérablement, et sa race s'éteignit. Ce curieux passage, tiré d'Asolic, l. III, c. 30, nous apprend l'origine du titre de Mamphal, porté par tant de Bagratides géorgiens. C'est bien, à ce qu'il paraît, un diminutif de *méphé*, qui signifie roi en géorgien, et indique un *dynaste* un *despote*, dans le sens où les Grecs du Bas-Empire employèrent ce mot plus tard. Quant au nom de la province de Tachir, il est presque toujours accompagné chez les auteurs arméniens de ce temps de la qualification de *plaine des Géorgiens*, *Dacht-Vrats*. Quoique le nom de *Tachir* ait une autre initiale, que *Dacht*, je ne doute pas que l'un ne serve à expliquer l'autre. Pourtant je dois dire que souvent la qualification de *plaine des Géorgiens* est jointe au mot *Tachir* par la conjonction *et*, comme si c'étaient deux localités différentes, mais je ne doute pas qu'alors cette addition ne se fasse par forme de commentaire. Plus tard, au temps de la puissance des Orbélians, qui succédèrent dans cette contrée à la famille Goriciane arménienne, on trouvera entre la Ktzia, le Tachir proprement dit et le Kour, un district nommé Agarani, signifiant en géorgien *champs*; si l'on trouvait ma précédente conjecture un peu hasardée, cette dénomination serait, à mon sens, l'équivalent incontestable du nom de *plaine des Géorgiens*. Pour en finir avec la philologie, je re-

ments des rois géorgiens, il est écrit dans leurs livres que Thorgom huit (lis. avec ses sept fils) vint après le grand déluge dans la province d'Ararat. Trois de ses fils, Haos, Karthlos et Cocasos, devinrent des chefs de dynasties, et commandèrent de la mer de Pont à la mer Caspienne, jusqu'à Mibran et à son petit-fils Arboc, qui épousa une femme parthe, Sahakdoukht, de Partav. Celle-ci, étant stérile, crut en J.-C., qui lui accorda un fils nommé Wakhtang et encore Gourgaslan, parce qu'il avait sur son casque la figure d'un loup et d'un lion. Il épousa la fille de l'empereur Léon. De lui descendit une lignée de rois, jusqu'à Thewdos, qui fut aveuglé par Abas. Ensuit Bagarat, fils de Gourgen, fils d'Achot-Oghormadz, régna sur les Pkhaz. Ceci soit dit d'après les paroles de Mkhithar Erets. • Laissant à chacun le plaisir d'étudier et de rectifier ce morcean, je renvoie seulement le lecteur à cet autre fragment de Vardan, p. 13 : « Parlons un peu de nos ancêtres; Abeth (Japheth), après le déluge, engendra Gamir, d'où sont sortis les Gamir (Cappadociens); Magog, d'où les Celtes et Galates; Méda, la souche des Mars (Mèdes); Thobel, de qui sortent les Thétal (Hephthalites); Mosok, qui vécut dans Lourica (?); Thiras, qui est notre Askanaz. Thorgom engendra Haic et ses sept frères, Karthlos, Covcas et les autres, qui régnèrent dans le nord. »

Mosé Caghancantovatsi, Hist. des Aghovans, l. I, ch. 2, dit : « Mosok, de qui proviennent les Ghiouricatsik (?); » et, plus bas, il nomme les pays de Houspiritim (Syspiritis) et de Ghiouria ღჷლჷლ, parmi ceux occupés par les descendants de Japheth.

marqu岸ai ici que beaucoup de noms de provinces et même de villes ont en arménien la forme plurielle. Pour n'en citer ici que quelques-uns, Taik, Dmanik, Tphkhik et Masi sont de ce genre: du premier, les Géorgiens ont fait le nom de Tao; du second, Dmanis, dont Wakhoucht donne une si plaisante étymologie<sup>1)</sup>; du troisième, Tphilis et Thbilis; enfin du dernier les Européens ont fait le nom de Masis, mais il signifie proprement *les monts Masi*; en effet chacun sait qu'on distingue le Grand et le Petit-Ararat.

En 996, le couropalate David, ayant appris la mort de Bad, émir d'Akhlat et prince d'Apahounik, vint assiéger la ville de Manazcert, qu'il prit par force et par famine. Il en chassa les musulmans, y établit des familles arméniennes et géorgiennes, et la garda sous son obéissance<sup>2)</sup>. Mamlan ou Mamloun, émir d'Aderbidjan, fils d'Apelhadj, entra en fureur à cette nouvelle; il rassembla une armée formidable, et mettant tout à feu et à sang, il entra dans l'Apahounik. Une lettre qu'il écrivit au pieux et saint couropalate, et qui respirait les plus terribles menaces, contenait ce qui suit: « Ne te fais pas illusion, David, homme de néant, dégoûtant vieillard, qui exhales déjà la pourriture par tous tes pores. Si tu ne te hâtes de m'envoyer dix années d'impôt, les fils de tes nobles comme otages et un écrit qui te déclare notre esclave, je vais fondre sur toi avec toute mon armée; et qui pourra te sauver de mon étreinte, des tourments et des cruelles tortures que je te ferai endurer, vieillard impur et maudit! » Ces menaces étaient accompagnées de beaucoup d'autres. Ayant reçu cette lettre de l'impie Mamlan, David exaspéré la reponssa loin de lui, et se prenant à pleurer, il adressa à Dieu cette fervente prière: « Eveille-toi, Dieu puissant; souviens-toi, mon Seigneur, de ce que tu as fait à Rhapsac et à l'impie Sénékérîm, roi d'Assyrie.... » Alors il ordonna de réunir ses troupes, ses nobles et tous ses cavaliers: Vatché, Terdat, Phéron et toutes les autres troupes de l'Arménie, au nombre de 3,000 archers à pied, et 25,000 cavaliers. Pour l'impie Mamlan, il campa au bourg de Khoson, dans l'Apahounik, avec 200,000 hommes.

David se mit en marche contre cette bête farouche, tandis que tout le pays, occupé par ses ordres à prier Dieu, lui adressait les plus vives et les plus ferventes supplications. Arrivé aux confins de l'Apahounik, il chargea le brave Carmragel, avec 700 cavaliers, de faire la garde durant la nuit, qu'il passa lui-même en prières. A la veillée du matin se présenta avec 1000 hommes un guerrier infidèle, à qui était aussi confiée la garde du camp ennemi, et les deux troupes s'engagèrent durant la nuit. La lune jetait une vive clarté; mais tout-à-coup une petite pluie commença à tomber sur les montagnes. Toutes les hauteurs brillèrent d'une lumière éclatante comme celle d'une fournaise allumée. Les infidèles, croyant que c'est une multitude de troupes chrétiennes, prennent tous la fuite. Carmragel, qui les voit tourner le dos, fond sur eux, l'épée à la main, et les abat impitoyablement comme les chênes d'une forêt. Il s'empare lui-même de la femme

<sup>1)</sup> Géogr. de la Géorgie, p 153.

<sup>2)</sup> Asolic, l. III, c. 38.

de Mamlan et de son cheval de guerre, qu'il envoie sur-le-champ à David. Encore occupé à prier et averti par les cris de joie que Mamlan est battu, ce dernier ne peut retenir son étonnement. Il se met aussitôt à la poursuite des fuyards, en fait un grand carnage, prend une multitude de captifs et un riche butin, en or et en argent, tandis que l'impie Mamlan rentre, couvert de honte, dans son pays, lui qui s'était enorgueilli contre Dieu, et qui, détournant du ciel ses regards, n'offrait point au Seigneur ses indignes prières. <sup>1)</sup>

Après cette victoire David rentra dans ses états. Peu de temps après, il apprit que les musulmans avaient pris et dévasté Néphercert, et envoya une armée composée d'Arméniens et de Géorgiens assiéger la ville de Klath : elle y arriva durant l'hiver de l'an 446 — 997, suivant Asolic, *ib. c. 40*. Il y avait hors de la ville une église épiscopale et un lieu de pèlerinage, bâtis par les Arméniens, sous les noms de Sourb-Khatch et Sourb-Gamaliel. Les Géorgiens, par mépris, s'y logèrent eux-mêmes, ainsi que leurs chevaux. Ce que voyant les Turks, ils leur crièrent du haut des murs : « Quoi ! vous chrétiens, vous agissez ainsi ! — Les églises arméniennes et vos mosquées, répondirent-ils, sont tout un pour nous. » Mais Dieu les en punit bien. Au lieu du fils de Mrovan, ce fut l'émir son frère <sup>2)</sup>, qui marcha contre eux ; il était fils d'une soeur de Bad et maître d'Amid. Le jour de Pâques 447 — 998, il y eut un rude combat. Les braves archers de la Taïk blessèrent beaucoup d'infidèles et revinrent à leur campement. Mais la nuit suivante, Dieu frappa les Géorgiens de sa colère. Atteints d'une terreur panique, ils s'enfuirent sans rendre de combat, poursuivis par les musulmans et par les habitants de Khlath. Beaucoup furent tués dans cette déroute, et entre autres Bagrat-Magistros, fils de Thornic le moine, dont il a été parlé plus haut ; le prince des princes Bagouran <sup>3)</sup> et plusieurs autres furent faits captifs.

<sup>1)</sup> Ces détails sont tirés de Math. d'Edesse, p. 26 et 27, année 432 — 983 ; Asolic, *loc. cit.*, dit que ces faits eurent lieu avant l'expédition d'Egypte, de 988. V. ci-dessus. Il me paraît que ces dates sont en retard d'au moins dix ans, et j'ai suivi la chronologie de Tchamitch. Entre autres détails, Asolic ajoute que Mamlan vint au village de Costiank, dans le canton de Dzaghcoïn ; que David marcha à sa rencontre avec les rois Gagic, Abas de Cars, Bagarat de Géorgie, et qu'étant entrés dans le canton de Bagrévand, ils formèrent un grand camp auprès de Valachcert ; qu'enfin les Persans, après avoir mis le feu durant la nuit aux habitations de Bagrévand, s'en retournèrent sans avoir osé combattre. Asolic était, il est vrai, contemporain, mais on se demande, comment Mathieu d'Edesse aurait pu inventer un récit aussi détaillé que le sien. Quant à la date, puisque ce fait eut lieu du temps de Gagic Ier, qui se commença à régner qu'en 989, l'expédition de Mamlan doit être postérieure.

<sup>2)</sup> Dans la première édition j'ai mis, par erreur « ce fut Apoumsar, son frère. » Voici le fait : au c. 33 Asolic dit que Bad eut pour successeur « le fils de sa soeur, fils de Mrovan ; » puis c. 39, il nomme « Apoumsar, fils de la soeur de Bad, » comme émir de Khlath. Enfin ici il parle du frère de Mrovan, mais sans le désigner par son nom, et dit qu'il était aussi fils d'une soeur de Bad, sans doute d'une autre que celle qui avait épousé Mrovan.

<sup>3)</sup> Tchamitch, II, p. 879, le qualifie « grand-prince d'Ibérie. »

La même année, l'émir Mamlan réunit de nouveau des troupes pour marcher contre le couropalate David; il rassembla autour de lui quantité de soldats persans et mards (mèdes), les secours de l'émir de Khorasan, quantité de fantassins et de cavaliers barbares: il se proposait de conquérir l'Arménie et la Géorgie, de fortifier la ville de Carin et de dévaster la terre de Taïk, en représailles de ce que les chrétiens avaient détruit la maison de prières de Manazcert.

De la ville de Thavrech (Tauriz) il passa dans les confins de Her, avec un grand appareil et une armée formidable, entra dans le Vaspouracan et descendit dans le canton d'Apahounik. Etant trop vieux et décrépité pour marcher contre lui, le couropalate envoya seulement demander du secours à Gagic, roi d'Arménie, et à Gourgen, roi de Géorgie, car Bagrat, père de ce prince, était mort<sup>1)</sup>; et Gourgen était devenu roi. Gagic détacha 6000 hommes de troupes arméniennes, tous gens d'élite, qu'il mit sous le commandement du prince des princes Vahram Pahlavounien, le même qui construisit Marmarachen et Bgner, de Sembat - Magistros, fils de Vahram, et du marzpan Achot. Les troupes d'Abas, roi de Vanand, et celles de Géorgie, au nombre aussi de 6000 cavaliers d'élite, étaient sous les ordres du prince Pherse, fils de Dchodchic, et toute l'armée du couropalate était commandée par Gabriel, fils d'Otchopentir.

Ceux-ci traversèrent le mont Soucav, dans la vallée d'Aghtik, et surveillaient l'avant-garde persane, qui se proposait d'entrer dans le canton de Bagrévand. Les troupes de Géorgie et d'Arménie se réunirent à eux d'un commun accord, et passèrent dans la province d'Apahounik, en face du camp de Mamlan, dans un lieu haut et fortifié, au voisinage du village de Dzoumb, où ils restèrent durant bien des jours; effrayés qu'ils étaient de la quantité des troupes persanes, et n'osant pas sortir des limites du lieu qu'ils occupaient, ils ne cessaient d'adresser à Dieu leurs prières. De même les chrétiens priaient Dieu avec larmes de les secourir, eux et leurs soldats, et invoquaient son nom redoutable.

Les rois répandaient des aumônes abondantes parmi les pauvres, et, avec le patriarche, faisaient l'office du soir, en récitant des psaumes, des hymnes et des prières. Les Persans, voyant qu'ils ne voulaient pas descendre de bon gré pour combattre, et surtout comparant leur multitude avec le petit nombre des ennemis, se rangèrent en bataille un matin, au lever du jour, un mardi, au commencement du mois d'Areg<sup>2)</sup>, et formèrent des lignes serrées. Leurs bataillons étaient rangés dans la large plaine Delmas-tanian, et couverts de leurs boucliers. Ils marchèrent et s'avancèrent près des troupes arméniennes et géorgiennes. La vue de leur multitude formait un spectacle effrayant. On dit qu'elle se montait à 100,000 tant fantassins que cavaliers. Pour se préparer au combat, ils poussèrent un cri; avant d'engager l'affaire sur le champ de bataille, les Arméniens et les Géorgiens leur envoyèrent dire de ne pas combattre ce jour-là, mais de re-

<sup>1)</sup> Bagrat-le-Sot, père de Gourgen, mourut en 994.

<sup>2)</sup> Tehamitch, II, 880, écrit: le 1er jour du mois d'Arats.

mettre à un autre jour. Mais les Persans, pleins d'orgueil et de fierté, leur firent dire par un exprès : « Aujourd'hui même nous combattons, bon gré, malgré ; » ce à quoi ceux-ci ne se décidèrent point, ils ne montèrent pas sur leurs coursiers, et restèrent dans leur camp. Quelques-uns seulement descendirent vers l'ennemi et engagèrent des combats particuliers, qui coûtèrent la vie à cinq Géorgiens.

Alors les Persans, discontinuant leurs préparatifs et ne s'occupant plus de leur ordre de bataille, se précipitèrent sur leurs chevaux pour piller, s'avancèrent comme pour dépouiller des cadavres ou des fuyards, et se dispersèrent aux environs du camp des chrétiens. Mais les troupes arméniennes et géorgiennes, sans roi qui les commandât, n'ayant que le Christ pour chef et pour appui, élevaient vers lui leurs supplications ; se couvrant alors de leurs armures et montant sur leurs chevaux, ils firent résistance, mais sans ordre de bataille, chacun avec ceux de sa famille, et gardant les rangs assignés par la noblesse, ils se jetèrent comme des lions rugissants sur la nombreuse armée persane. Les Arméniens, qui occupaient la droite, se précipitèrent dans l'affreuse mêlée, frappant à tors et à travers, portant des coups rudes et solides et accablant la troupe confuse des barbares.

Cependant les Carmragel, frères illustres du pays de Meskhie, chefs de l'armée géorgienne, s'élançant avec une rage furieuse et renversant chevaux et cavaliers. La terreur qu'ils inspirent disperse les ennemis, et toute la troupe de Taïk se jette sur les fuyards, foule aux pieds leurs cadavres ; car ils étaient déchainés, comme un incendie qui ravage une forêt, ou comme un aigle qui, de ses serres vigoureuses, déchire un vol d'oiseaux. Là on voyait couler des ruisseaux, un fleuve de sang ; les cadavres de ceux qui tombaient à demi-morts étaient foulés aux pieds avec ceux des morts eux-mêmes. Alors Mamlan épouvanté se hâta de fuir avec ceux des Persans qui survivaient. Arméniens et Géorgiens les poursuivirent, en leur portant de furieux coups et les passant au fil du glaive, jusqu'aux portes d'Ardjich. En revenant de là, ils pillèrent le camp, rempli de richesses, de chevaux et d'étoffes précieuses.

Ce qu'il y eut de plus satisfaisant, ce fut qu'outre les cinq personnes de l'armée géorgienne, tuées dans les combats singuliers, aucun autre ne succomba sous le glaive, dans l'armée combinée. Aussi revinrent-ils gais et contents, dans leur pays, rendant grâces à Dieu. <sup>1)</sup>

Le couropalate ne survécut pas longtemps à cette dernière victoire. Puissant et considéré, mais parvenu à un âge très avancé, que les historiens ne précisent pas, il mourut, d'après le texte des Annales, en 1001.

« Quelques années après, dit Mathieu d'Edesse <sup>2)</sup>, p. 27, il se forma un affreux complot contre la vie du saint et juste prince David. De perfides seigneurs, semblables à

<sup>1)</sup> Asolic, l. III, c. 41. Vardan et Math. d'Edesse ne parlent pas de cette seconde bataille.

<sup>2)</sup> Cet auteur raconte la mort de David aussitôt après la première bataille contre Mamlan, dont

Caïn et aux autres homicides, entraînent dans leur atroce projet l'archevêque géorgien Ilarion ; cet autre bourreau de J.-C., mêlant un poison mortel au corps et au sang vivifiant, et faisant servir l'auteur de la vie à procurer le trépas, déposa, après sa messe homicide, sur les lèvres de l'auguste prince, la parcelle de l'auguste sacrement, imprégnée d'une substance délétère, et cela à la face de Dieu, dans la grande église<sup>1)</sup>. Le religieux prince, dès qu'il en fut instruit, prit un contre-poison, qui chassa le mal de ses entrailles. Quant au scélérat évêque Ilarion, il n'en fut que plus ardent à suivre ses trames abominables. Etant entré dans la chambre du prince, endormi et plongé dans un paisible sommeil, il amassa une pile de matelas, la posa sur sa bouche, et, pesant dessus avec force, il étouffa le pieux couropalate. Mais peu d'années après, l'empereur Basile, pour châtier cet évêque sacrilège, le fit jeter dans l'Océan, une pierre attachée au cou, lui et tous les nobles ses complices : ainsi périrent les artisans de la scélérate. »

Asolic, l. III, c. 43, fait le plus grand éloge de ce prince : « Quant à la mort du couropalate David, dit-il, je voudrais la décrire dans une longue élégie et sans abrégier mon discours, afin qu'elle ne fût pas racontée légèrement dans les mémoires. Comme c'était un homme doux et paisible, plus qu'aucun des rois de son temps, il fut la cause de la paix et de la prospérité de l'Orient, et surtout de l'Arménie et de la Géorgie ; car il fit cesser de toutes parts le bruit des combats, fut victorieux de tous les peuples du voisinage, et beaucoup de rois se soumirent bénévolement à lui<sup>2)</sup>. » Néanmoins il ne donne aucuns détails, et se contente d'indiquer la date que j'ai placée en note. « N'ayant ni enfant, ni frère<sup>3)</sup>, ajoute-t-il, qui héritât de son trône royal, il s'était décidé à don-

il a été parlé plus haut, et qu'il place en 432 — 983, mais qui eut lieu beaucoup plus tard, suivant toute probabilité. Tchamitch, II, 880, place ce fait un an après la seconde tentative de Mamlan, en 995 ; Asolic, l. III, c. 43, dit : « Plein de jours et accablé de vieillesse, il mourut en 449 — 1000, le jour de la grande Pâque, source de salut. » Vardan, p. 75, ne donne pas de date précise ; il dit seulement : « En ce temps-là. » Aristacès de Lastivard ne précise pas non plus, il fait simplement entendre que la mort de David arriva avant la 25e année de Basile II, qui monta sur le trône en 976, ce qui s'accorde très bien avec Asolic, contemporain du fait, et avec l'indication géorgienne. — Quant aux auteurs européens, Lebeau, t. XIV, p. 183, enregistre en 991 la mort de David et le don de l'Ibérie fait à l'empereur : on va voir ce que signifient ces dernières paroles. De toutes ces opinions, la plus probable me paraît être celle d'Asolic, presque d'accord avec le texte géorgien. Je ferai cependant remarquer, quant à cette date et à toutes les autres fournies par Asolic, que cet auteur, dans le ch. 2 du IIe livre, fixe l'organisation du calendrier arménien en 553, au lieu de 551, d'après l'opinion commune. En sorte que du moins dans bien des cas, il faut défalquer 2 années de toutes ses supputations. Quant à Math. d'Edesse, la chronologie du commencement de son livre est tellement remplie d'inexactitudes que je crois qu'il faut absolument rejeter son indication.

<sup>1)</sup> C'était le jeudi-saint, 25e année du règne de Basile II ; Aristacès, p. 4.

<sup>2)</sup> Aristacès, le continuateur d'Asolic, et qui avait aussi connu David, parle de lui presque dans les mêmes termes, p. 1.

<sup>3)</sup> Cédrenus, t. II, p. 701 et Zonaras, t. II, p. 223, attribuent à David un frère, nommé Georges, Addit. et écl.

ner ses états à l'empereur Basile.» Vardan , p. 75 , dit que le patrimoine légué à ce prince par le couropalate , comprenait Ovitk (lis. Oukhtik , l'Oltis des Géorgiens) , Mamrovan , la ville d'Apahounik , Mandzcert et autres pays. Les Annales disent , il est vrai , que David avait annoncé aux Géorgiens son intention de léguer tous ses états à Bagrat III , son fils adoptif , mais il paraît que son projet n'eut pas d'exécution , par des motifs qui nous sont inconnus. Ce changement de volonté amena plus tard de sanglantes collisions entre Basile , Bagrat III et son successeur.

Quoi qu'il en soit , Basile II , qui était alors à Tarse , en Cilicie , apprenant ces nouvelles , se hâta d'accourir , et vint dans la province d'Ecéghik , l'Acilisène des Grecs <sup>1)</sup>. Quand il fut près du mont et de la ville d'Havdjitch <sup>2)</sup> , Bagrat , roi des Aphkhaz , et le roi de Géorgie Gourgen , son père , vinrent lui présenter leurs hommages ; il les reçut avec beaucoup d'honneurs , conféra le couropalatat à Bagrat et le magistrat à Gourgen , et les renvoya dans leurs pays <sup>3)</sup>. On ne doit pas s'étonner que le fils eût reçu une dignité plus élevée que le père : Basile prévoyait sans doute que la donation de David lui serait contestée. En élevant Bagrat , le plus intéressé des deux dans cette affaire , à un titre très considérable , il s'en faisait un allié au lieu d'un ennemi ; et en semant des germes de division entre lui et son père , il les empêchait de s'unir pour lui ravir sa nouvelle acquisition. Les autres seigneurs de la Taïk se présentèrent également à la cour de l'empereur , qui distribua à chacun des marques de sa munificence. Le jour même du départ du roi Bagrat , un Russe , de ceux que le grand-prince Volodimir avait envoyés à Basile en 989 <sup>4)</sup> , après avoir épousé sa soeur Anne , se prit de querelle avec un Géorgien pour un prétexte frivole. Ce Russe apportait une charge de foin pour la nourriture de son cheval , lorsque le Géorgien la lui enleva. Dans la dispute qui s'ensuivit , les deux adversaires appelèrent à grands cris leurs compatriotes. Les Géorgiens , qui étaient au voisinage , accoururent plus tôt et tuèrent le Russe. Les amis du défunt , qui étaient au nombre de 6000 archers dans l'armée de Basile , engagèrent le combat. Les nobles de la Taïk leur firent tête vigoureusement , mais étant moins nombreux , ils eurent le dessous , et plusieurs succombèrent dans la mêlée. Parmi les morts se trouvèrent trente des plus distingués : Patric <sup>5)</sup> , général de Taïk , Gabriel et Jean , tous deux fils d'Otchopen-

qui dut se contenter des contrées de l'Ibérie proprement dite et donner son fils en otage. Evidemment les auteurs grecs ont pris Gourgen , fils de Soumbat , pour un frère du couropalate David : en tout cas , il n'y a rien de semblable dans l'histoire géorgienne.

<sup>1)</sup> Aristacès , p. 3.

<sup>2)</sup> La ville ou fort d'Havadjitch , dans le canton d'Azori. Là les soldats de l'occident , nommés Rhouzck , se prirent de querelle , on ne sait pour quel motif , avec les Géorgiens ; Arist. p. 4.

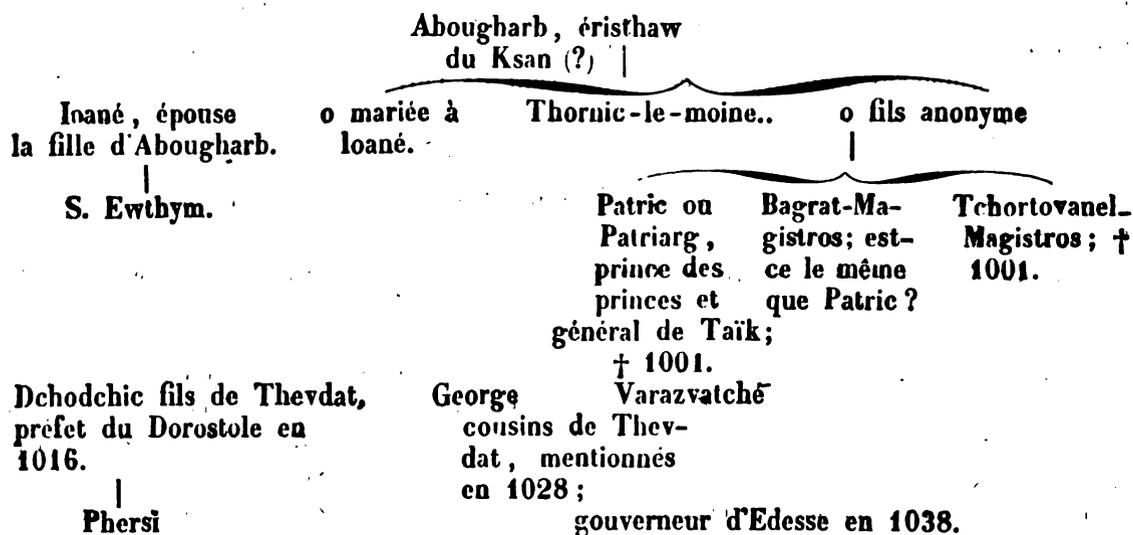
<sup>3)</sup> Asolic , l. III , c. 43.

<sup>4)</sup> Lebeau , t. XIV , p. 176.

<sup>5)</sup> Asolic , loc. cit. , le nomme « Patriarg , prince des princes de Taïk . » Aristacès , p. 4.

tir, et Tchortovanel, petit-fils d'Abougharb<sup>1)</sup>). Après cela Basile, passant par le pays de Hark et de Manazcert, vint dans le canton de Bagrévand<sup>2)</sup>, alla s'emparer de la ville d'Oukhtik et de toutes les citadelles et forts de ce pays, où il laissa des garnisons, et emmena avec lui tous les nobles de la Taïk à Constantinople.

Je pense que Patric ou Patriarg était le frère de Tchortovanel, qui a déjà été mentionné deux fois ci-dessus; quant à Tchortovanel, on a vu qu'il était fils d'un frère de Thornic-le-moine. Au moyen de tous ces renseignements, nous pouvons construire la généalogie suivante de la famille de S. Ewthym :



Cependant Gourgen, roi de Géorgie, qui était léger de cerveau, regardant le magistrat comme un affront pour lui, se révolta contre l'empereur Basile, qui le lui avait conféré; il vint avec ses troupes et s'empara de la Taïk; mais ayant attaqué la petite citadelle d'Oukhtik, il ne put s'en emparer, non plus que d'aucune autre; toutefois, avec les troupes qu'il avait réunies, il s'arrêta dans la vallée de Mamrovan. A cette nouvelle Basile ordonna au magistros du canicle, i. e. au préfet de l'écritoire impériale, de marcher contre lui avec toutes les troupes de Grèce. Le roi étant allé camper dans le Basian, en 450 — 1001, les deux armées restèrent toute l'année jusqu'à l'hiver dans le même lieu. Après quoi le magistros du canicle ayant parlé de paix avec Gourgen, et lui ayant dit que l'empereur ferait tout ce qu'il demanderait, le roi et le magistros allèrent l'un au devant de l'autre sur la montagne boisée de Medzob, au village de Soub-Asto-

<sup>1)</sup> Il était fils du frère de Thornic-le-moine (Asolic, l. III, c. 37): cet auteur se contredit en racontant qu'il fut tué en 990.

<sup>2)</sup> Aristacès, p. 5. Cela arriva, dit l'historien, en l'an 450 — 1001, après quoi la paix régna durant 14 ans.

vadzadzin, ainsi nommé à cause d'une église qui y était. Là ils se rencontrèrent, traitèrent de la paix et partirent chacun chez soi. <sup>1)</sup>

On ne revient pas de son étonnement en voyant qu'un prince aussi remarquable que David ait laissé si peu de traces dans l'histoire géorgienne. Les auteurs de ce pays n'avaient-ils pas connaissance de ses grands exploits ? ils en disent trop sur lui pour qu'on s'arrête à cette opinion. Ont-ils à dessein omis les détails qui le concernent ? ce serait bien possible, puisque tous les princes du Tao sont l'objet d'une pareille omission. En effet les rois aphkhaz, qui recueillirent leur héritage, avaient intérêt à faire disparaître la trace d'une dynastie qu'ils avaient supplantée, et que la donation faite par David à l'empereur Basile devait leur faire considérer comme hostile à leurs intérêts.

Les principaux résultats de ce travail sont de faire connaître :

- 1° Le peu de fondement de la tradition géorgienne sur l'origine des Bagratides ;
- 2° La très grande probabilité de la tradition arménienne ;
- 3° L'histoire particulière des Bagratides du Tao, en la conciliant avec les récits de Constantin-Porphyrogénète.
- 4° La liaison existant entre les Bagratides de l'Arménie, du Karthli et de l'Aphkhalie.

<sup>1)</sup> Asolic, l. III, c. 44 ; l'opinion qu'il exprime sur le caractère de Gourgen est entièrement en opposition avec ce que dit de ce prince l'Ann. géorgien. Le même auteur, dans le chapitre suivant, raconte que le roi d'Arménie Gagic enleva Samchwildé au roi Corician David-Sans-Terre, dans l'hiver de l'an 1001.

Pour compléter ce qui concerne les origines des Bagratides, ajoutons que l'usage du cycle pascal en Géorgie coïncide presque avec leur second avènement au trône.

Le cycle pascal fut inventé vers l'an 457, par un certain Victor, Victorinus ou Victorius, natif d'Aquitaine, puis abandonné, à cause de ses imperfections, enfin rectifié par Denys-le-Petit, moine scythe, qui en fixa le commencement à la 1<sup>re</sup> année de l'incarnation, et mourut lui-même en 540 de J.-C. Les peuples chrétiens l'adoptèrent l'un après l'autre. Quant aux Géorgiens, la première date pascalle que l'on voit dans leurs livres est celle de la mort d'Achot-Couropalate, en 46 = 826, qui nous reporte à l'an 780 ; mais je ne sais si cette date se trouvait dans les anciennes copies des Annales. Trois dates incontestables et authentiques se voient, pour le Xe siècle : l'an 156—936, sur un vieil Evangile, au couvent de Djroudch ; 184—964, sur l'église de Coumourdo ; 216—996, sur celle de Martwil. Ceci suffit comme preuve de l'usage ancien du cycle pascal en Géorgie.

A quelle époque et à quelle occasion y fut-il introduit, nous ne le savons pas positivement, nous voyons seulement que la première période de ce comput, chez les Géorgiens, remonte à l'an 780, tandis que les Bagratides recommencèrent à régner en 787 ; qu'en divisant par 532 toutes les années écoulées jusqu'en 780, les Géorgiens sont forcés d'indiquer le commencement de tous les cycles 96 ans avant la création du monde suivant le comput grec ; enfin, par un traité de comput qui se trouve dans un *M-it* de Mitzkhétha (Bullet. hist. - philol. N. 15), daté de l'an 6741 suivant les Grecs, 6837 d'après les Géorgiens, donc 1233 de J.-C., où le cycle de 532 ans est qualifié *cycle syrien*, on est conduit à présumer qu'il fut réellement introduit en Géorgie par quelque prêtre ou religieux venu de Syrie, comme les 13 saints pères. Cf. Hist. de Gé. p. 28, n. 3.

## A D D I T I O N X ,

Pour le règne de Bagrat III , renfermant la description et l'histoire du couvent ibérien du mont Athos ,  
et de celui de la Croix , à Jérusalem. Hist de Gé. p. 300 , 303.

## I. Couvent ibérien du mont Athos.

## Description ,

extraite du livre de la Visite par Timothé Gabachwili.

« Etant arrivé de nuit à la cour et au port du monastère de la Sainte - Montagne , nous envoyâmes des gens au couvent des Ibériens , pour annoncer notre venue <sup>1)</sup>. Aussitôt on sella et on expédia des mulets , et nous nous mîmes en route. La citadelle et les édifices du monastère s'étant montrés , il semblait que ce fût une ville construite sur une montagne. A notre approche , les cloches s'ébranlèrent , et Théoclite , le gardien des vases , vint au-devant de nous , avec l'abbé Nathanaël et une foule de dignes pères et frères , que j'évalue à 300. Ils nous présentèrent la chappe et la crosse , et nous allâmes à l'église , où ayant fait les prostrations ordinaires et répété la prière « Ayez pitié de nous , » pour les rois de Géorgie , nous nous embrassâmes réciproquement. L'église nous frappa au point de nous faire oublier celle d'Aïamoni <sup>2)</sup>. Quel ouvrier a tissé ces velours de dix couleurs ? qui , dans cette église , a disposé ces pavés de jaspes divers ? C'est Giorgi-Mthatsmidel , qui l'a construite , aux frais du roi Bagrat-Couropalate. Au droit de la coupole , une peinture en médaillon représente Giorgi , prêtre régulier géorgien. <sup>3)</sup>

« Disons encore que , comme les cases d'un échiquier indiquent la marche des pièces , de même ici le pavé fait voir l'arrangement de la veillée d'un jour de fête ; où il faut mettre les pains à consacrer , où les flambeaux ; la place des prêtres , celle des diacres , l'entrée et l'ordonnance des prêtres. Les murailles sont de marbre et de pierre vernissée <sup>4)</sup> ; l'iconostase est ornée de fleurs et d'enroulements merveilleux et dorés ; le sanctuaire , où est l'autel , et le degré réservé à l'abbé , resplendissent de dorure ; les fenêtres sont superbes , en verre , découpées en forme de fleurs diverses , grandes et polygones <sup>5)</sup> ;

<sup>1)</sup> C'était dans l'hiver de l'année 1755.

<sup>2)</sup> C'est une église , dans l'île de Chio , que l'auteur a décrite dans un passage précédent. Le roi Bagrat , qui vient d'être nommé , est le IV<sup>e</sup> du nom.

<sup>3)</sup> Probablement celui-même qui vient d'être nommé.

<sup>4)</sup> *ჭრეჭრე* ne se trouve point dans le dictionnaire de Soulkhan ; je l'ai traduit d'après le Dictionnaire triglotte.

<sup>5)</sup> Je ne sais pas positivement quel mot grec se cache sous les formes *ⲗⲉⲛⲉⲛⲉ* ou *ⲗⲉⲛⲉⲛⲉ* , que j'ai trouvées dans deux manuscrits.

les candélabres et les flambeaux magnifiques, en verre et en argent: en un mot, la beauté de cette église était vraiment surprenante.

« Dans la cour de l'église est la chambre sépulcrale de nos dignes pères Ewthym et Ioané, du père Ioané <sup>1)</sup> et de Giorgi-Mthatsmidel, ornée par honneur de grilles avec des flambeaux allumés. Le double portique extérieur, la muraille d'enceinte et les autres constructions, sont dues à Thornic, éristhaw du Ksan (ainsi qu'on le rapporte) <sup>2)</sup>. C'était un illustre général géorgien et un guerrier renommé, qui ayant renoncé aux grandeurs de ce monde, vint auprès d'Ewthym le Géorgien, fils de sa soeur, embrasser l'état religieux, il y a 748 ans. A cette époque Dawith régnait sur la Géorgie, et Mikhaïl sur la Grèce. Ce dernier étant âgé de 7 ans, sa mère Théodora, décorée du titre d'Auguste, gouvernait l'empire <sup>3)</sup>. Cependant une armée persane s'étant avancée jusqu'à Brousa, l'impératrice ne trouva pas de meilleur expédient que d'appeler à Constantinople le général géorgien Thornic, moins sous le nom de Ioané. Celui-ci ne voulait point partir; mais cédant aux avis du père Ewthym, il se laissa dépouiller de l'habit monastique et revêtit du costume militaire, et réunissant les troupes grecques et géorgiennes, il livra bataille aux Persans, les vainquit, les poursuivit jusqu'au cœur de leur pays, qu'il livra au pillage, et rentra triomphant à C. P., d'où il retourna au couvent de la Sei-Montagne, et redevint moine.

« Disons maintenant qu'outre les belles plantations, les vignes, les sources et les eaux, qui font de ce lieu un paradis, il y a dans le même couvent une autre église, consacrée à S. Jean-Baptiste et construite par Ewthym; elle s'élève sur quatre colonnes de porphyre vert, et fut bâtie lorsque nos pères sortirent de la Laure de S. Athanasc. <sup>4)</sup>

« Il y a encore un autre oratoire, dit Portaïtisa, construit par Achothan, prince de Moukhran. Parlons aussi de N.-D. Portaïtisa, i. e. de la Porte. On nous a raconté qu'au temps de l'empereur grec Théophile, le culte des images étant en horreur et traité d'idolâtrie, il s'éleva contre elles une affreuse persécution. Un courrier, envoyé par l'empereur à Nicée, pour une certaine affaire, étant entré pour se reposer chez une veuve, qui conservait en cachette une image de la Vierge, ne l'eut pas plus tôt vue, qu'il entra en fureur, tira l'épée et en frappa l'image, d'où il jaillit, dit-on, du sang, qui remplit le sein de cet homme. Celui-ci, épouvanté, prit la fuite, et la veuve, de peur que ce fait ne se répandît, alla jeter l'image dans la mer, où sa présence se manifesta ensuite, vis-à-vis de la Sainte-Montagne, par des rayons de feu, qui brillèrent durant longtemps. Les saints pères de la montagne Sainte, en ayant eu connaissance et ne sachant la cause

<sup>1)</sup> Thornic, ou Ioané Grozmdzé, de qui il est fait mention dans la Vie de Giorgi-Mthatsmidel.

<sup>2)</sup> La parenthèse est une note du M-it. Je renvoie, pour l'appréciation du fait ici énoncé, à l'Addition IX, p. 177, n. 1.

<sup>3)</sup> Comme ces faits sont suffisamment éclaircis dans l'Addition IX, p. 176 sq., j'y renvoie le lecteur. J'ajouterai seulement que les 748 ans de Timothée nous reportant à l'année 1007 de J.-C., cette indication manque d'exactitude.

<sup>4)</sup> Il en sera parlé à la fin de cette description.

d'une pareille lumière au sein des flots, lancèrent des barques et se portèrent dans cette direction. A mesure qu'ils approchaient, la lumière fuyait loin d'eux, à leur grand chagrin. Alors on entendit ces paroles : « Gabriel le Géorgien est digne d'apporter cette image de la très sainte Vierge. » On alla donc au couvent des Géorgiens, et l'on demanda « Qui est ce Gabriel ? » On chercha et l'on trouva le moine Gabriel, vivant en ermite, sur la montagne. On le mit dans la barque ; à mesure que l'on s'avancait, le feu brillant se rapprochait aussi. Gabriel s'approcha et, marchant, dit-on, sur les flots, retira l'image de la Se. Vierge. C'était un mardi de Pâques. On fit une procession et des prières, et l'image resta déposée dans l'église du couvent des Géorgiens. C'est ainsi qu'on nous a raconté ces détails, dont nous sommes l'écho.

« Cependant l'image ayant disparu, comme toutes les recherches étaient sans résultat, on monta à la cellule de Gabriel, et on l'informa de cet événement. Celui-ci répondit : « La volonté de la très sainte Vierge n'est pas que son image soit dans un lieu fermé ; elle l'a envoyée pour que chacun puisse lui adresser ses prières et ses hommages quand elle sera près des portes. On la tira donc de la cellule de Gabriel, et on la plaça sous le portail d'entrée, d'où elle fut nommée N.-D. de la Porte <sup>1)</sup>. Dans la suite, Kaï-Khosro, atabek et spasalar du Samtzhé, de Djaq et de Tzikhis-Djouar, fils de l'atabek Qouarqouaré et de Dédis-Imédi, fille du prince de Moukhran (je pense que, par sa mère, il était neveu de la sainte reine Kéthawan), lui fit faire un parement précieux, et Achothan, prince de Moukhran, éleva à la porte un petit oratoire à coupole, où lui et son fils Iésé sont représentés. <sup>2)</sup>

« Bénie soit la miséricorde du Très-Haut, qui daigna accorder à ma bassesse une si haute faveur, et qui me jugea digne, moi Timothé le plus humble de tous, de vivre et de prier et de le confesser de bouche avec les cénobites toujours réunis ensemble ! Convive toujours assis au banquet du monastère, j'offrais, dans la joie de mon âme, mes hommages à la Vierge Mère de Dieu, l'espoir des chrétiens et principalement de la nation géorgienne, Je ne pouvais assez m'étonner, moi pécheur, le plus coupable des enfants de la Géorgie, de me voir appelé des contrées lointaines, et arrivé sain et sauf, par sa protection, au travers des vagues de la mer. Misérable pécheur, elle ne m'avait pas trouvé indigne d'être admis au milieu de nos saints pères, dans ce monastère voué au travail, à la mortification, aux plus austères vertus, d'où s'est répandue sur la Géorgie la lumière des interprètes. Si le dernier des hommes a eu le bonheur d'y être reçu, com-

<sup>1)</sup> D'après la forme que doit avoir dans la langue grecque moderne le mot *πορταίησσα*, il signifie « gardienne de la porte, où portière. »

<sup>2)</sup> Qouarqouaré II, atabek d'Akhal-Tzikhé, eut pour femme Dédis-Imédi, de qui l'origine est inconnue, et qui mourut en 1491 ; il mourut, ou en 1500, suivant Wakhoucht, ou en 1507, suivant la Chronique géorgienne ; ils eurent un fils nommé Kaï-Khosro Ier. Or dans ce temps-là la branche Bagratide des princes de Moukhran n'existait pas encore.

La femme de Qouarqouaré IV, mort en 1535, n'est pas nommée dans l'histoire ; mais son fils, Kaï-

bien le Seigneur serait satisfait que les saints pères spirituels de la Géorgie s'y rendissent; mais ce saint lieu est oublié d'eux, et personne ne souhaite d'y venir.

« En lisant les anciens livres, j'y ai vu que le saint père Ewthym, Géorgien, étant malade, dans son lit, la reine Mère de Dieu se montra et lui dit: «Quels sont tes chagrins, Ewthym? — Sainte reine, répondit-il, je suis grièvement malade.» Puis la Vierge, lui parlant en langue géorgienne, «Lève-toi et parle-moi en géorgien, car tu seras guéri et sortiras de ce lit de douleur.» Ewthym se leva, et bien qu'il eût oublié la langue géorgienne, il parla si longuement et avec tant d'éloquence en cet idiome, qu'il laissa Homère bien loin, pour la beauté du style. Alors il expliqua les mots géorgiens et se mit à traduire plusieurs livres. <sup>1)</sup>

« Voyez quelle merveille opérée en faveur des Géorgiens, et l'amour de la sainte Mère de Dieu pour les peuples qui forment son domaine! D'abord vous venez d'entendre que son image ne voulut pas entrer dans un autre monastère que celui des Géorgiens, sous la conduite du moine Gabriel. En outre, je me rappelle un fait, consigné dans l'histoire de notre pays. Un roi de Perse, y est-il dit, ayant fait venir des soldats de Géorgie, fut tué la nuit, pendant qu'ils étaient en marche. Les Géorgiens, accusés de ce meurtre, furent tous arrêtés au même moment, et l'on voulait leur couper la tête. Alors s'élança du milieu des roseaux un homme couvert de sang et tenant un sabre nu: «C'est moi, dit-il, qui ai fait cela.» On le prit et on lui demanda: «Qui te connaissait? qui t'a parlé et forcé de venir te dénoncer publiquement? — Après le meurtre du roi, répondit le Persan, je me suis à-peine caché dans ces roseaux, qu'une femme, qui semblait avoir une robe de feu, se mit à me frapper impitoyablement, à me poursuivre et à me dire Sors d'ici; faut-il que mes serviteurs soient livrés pour toi à une mort cruelle et injuste? A force de tortures, elle me contraignit à sortir.» On relâcha donc les Géorgiens, grâce à la protection de la Vierge. <sup>2)</sup>

Khosro II, épousa Dédis-Imédi, fille de Bagrat, premier prince de Moukhran, et soeur de Se. Kéthéwan. Kaï-Khosro mourut en 1573, mais sa femme vivait encore en 1587; quoiqu'il soit possible que sa mère fût aussi une Dédis-Imédi, en tout cas rien ne le prouve, et encore moins que celle-ci fût une soeur de Se. Kéthéwan, mariée à David, roi de Cakbeth, et qui fut martyrisée en 1624. Il paraît donc que Timothé, ce qui est bien aisé à croire, se sera embrouillé dans ces généalogies, en les citant de souvenir.

Enfin il y eut en effet un prince de Moukhran, nommé Achothan, fils de Kaï-Khosro, fils de Wakhtang, fils de Bagrat, le premier prince de Moukhran, déjà nommé. On ne sait presque rien de cet Achothan, ni de son fils Iésé. Seulement, pour préciser un peu les époques, je dirai que le père d'Achothan mourut en 1627.

<sup>1)</sup> Cet événement est en effet raconté, avec quelque différence de détails, dans la Vie de S. Ewthym. Il était alors fort jeune, et comme il avait été donné en otage en Grèce, il savait peu sa langue maternelle, mais après cette vision il en posséda la plénitude; Vies des SS. Géorgiens, M-it du Musée asiat. p. 196.

<sup>2)</sup> Ceci est également raconté dans les Annales, quoique avec des détails différents, p. 349. C'était

Citons encore un miracle évident, opéré en faveur des moines du lieu. Remarquant que la toiture de bois du couvent était à moitié brûlée, j'en demandai la cause. « Il y a deux ans, me répondit-on, que le fait eut lieu, » et l'on me fit remarquer un certain moine. Celui-ci ayant, une certaine nuit, ouvert la porte de l'oratoire de N.-D. de la Porte, pour y prier, n'eut pas plus tôt fait cela qu'une femme couverte d'habits resplendissants s'offrit à sa vue. « Qui es-tu ? lui dit le moine. — Ote-moi d'ici, répondit-elle, je n'y puis rester; ce monastère brûle, va en avertir les religieux. » Il regarde, voit l'incendie et la fumée qu'il produisait. Alors il se met à crier et à sonner la cloche. On se rassemble, on éteint en hâte le feu, qui ne faisait que de se déclarer, et c'est là pourquoi vous voyez ces traces d'incendie. C'était donc évidemment la Vierge, qui avait sauvé ce couvent des Géorgiens dont elle est l'espoir. »

« Parlons encore du monastère. L'infirmerie, les cours d'enceinte, les cellules, ont été renouvelées par le roi karthle Alexandré, le même qui est représenté sur la porte de l'église de Rouïs; d'autres tours et la muraille sont l'ouvrage des dadians et gouriels; la salle à manger, les candélabres et tout l'ameublement sont dûs à Achothan, prince de Moukhran; les ateliers de celui qui coud les bonnets, du cordier, du maçon, du charpentier, à d'autres Géorgiens; c'est là que les moines s'asseoient pour se livrer à leurs travaux. On y voit le portrait du patriarche Nicoloz: c'est, je pense, un prince du sang royal<sup>2)</sup>. Là sont les cellules du digne Gabriel l'enfermé; là vivent de saints ermites, dans la retraite et dans la pratique des vertus religieuses.

« Il y avait dans le monastère des moines appliqués à la philosophie, à savoir: Méleti, Ioacim et Philothéos. Le premier, dans ses hautes contemplations, avait réjeté bien loin les subtiles discussions des rhéteurs grecs, pour s'occuper seulement de plaire à Dieu par la perfection spirituelle: il fuyait la vue des hommes, comme la chèvre le chasseur. Nous nous entretenions continuellement, approfondissant des sujets de science, de religion et autres. En effet, nous avions la grammaire et la logique, la physique et la philosophie, en langue turque, et quelques livres grecs, mais nous causions plus longuement dans la première de ces langues. Or il se trouve dans la bibliothèque du couvent un grand nombre d'anciens livres géorgiens: l'explication ou traduction de la Bible<sup>3)</sup>; un

pendant le siège d'Alamout par les Mongols; Tchagathar, un des noïns qui les commandait, fut tué par un Moulid, qui se dénonça lui-même, au moment où les guerriers géorgiens auxiliaires allaient être massacrés, comme soupçonnés du meurtre.

<sup>1)</sup> Il n'y a eu dans le Kartli qu'un seul roi, nommé Alexandré, qui régna de 1414 à 1442. L'église de Rouïs porte en effet une inscription où la restauration de l'édifice lui est attribuée. V. Rapports sur mon voyage, 6e Rapp. p. 7.

<sup>2)</sup> Si Timothé ne se trompe pas, ce serait le catholicos, fils de Léwan II, de Cakbeth, qui mourut en 1591.

<sup>3)</sup> Je trouve dans un manuscrit საქარაი, dans l'autre, que l'on croit être l'original des oeuvres de

Addit. et écl.

25

livre délicieux, le Paradis, ouvrage profond, écrit par Sophron, patriarche de Jérusalem; un autre, le Docteur, par l'abbé Jean-le-Sage (écrit par Thornic-le-Géorgien, qui fut moine sous ce nom, et par son frère Waraz-Watché); un autre, intitulé Homélie, et quantité d'autres. <sup>1)</sup>

« Je menais là une vie agréable et heureuse, participant aux douceurs du banquet spirituel que procurent aux moines leurs antiques réglemens. L'abbé était assis en un lieu élevé; les frères, couverts du cilice et de la coulle, faisaient le service, et rassemblaient les restes dans des corbeilles. A un signe de l'abbé on sonnait de gros grelots, et on se mettait à faire la lecture. On élevait une relique de la très sainte Vierge, les chœurs entonnaient l'hymne Il est digne. La lecture et le bon ordre des moines étaient une chose plus charmante que l'or et les rubis: on en comptait 700, vivant en ascètes au dehors ou résidant dans le couvent. Chaque dimanche un grand nombre d'étrangers et de pauvres se réunissent, et on leur distribue des mets et de l'argent.

« Dans le trésor du monastère il y a beaucoup d'ornemens et d'habits d'église géorgiens, offerts en présent. On y voit aussi l'armure de Thornic, le casque, la cotte de mailles, l'équipement, le cimetière qu'il porta, lorsqu'étant moine il fit la guerre aux Persans et les mit en fuite. Depuis Ioané et son fils Ewthym, ainsi que Giorgi-Mthatsmidel, plusieurs dignes pères ont vécu en ce lieu; à savoir: Giorgi d'Olobis, l'abbé Ioané Ninotsmidel, Ioané Roukhwaïs-Dzé, Saba-Thoukharel, Climi le solitaire, Wasili-Ouloumbel et le digne prêtre Iazob, peintre, tous Géorgiens.

« Tous les jours, le matin et le soir, et spécialement le jour de l'Assomption, qui est la fête du couvent, on fait mention générale de tous les donateurs; des rois Bagratides, des reines, des éristhaws, des thawads, des dadians et des gouriels, et même des hommes de condition inférieure, qui ont fait quelque offrande. On ne manque jamais à ce memento, qui est perpétuel. Heureux ceux dont les noms sont ici inscrits! je ne pouvais m'empêcher de leur porter envie, et je fis inscrire à tout jamais les noms des rois Théimouraz et Eréclé. <sup>2)</sup>

« Quelque temps après mon arrivée eut lieu la fête de Noël <sup>3)</sup>; on nous prépara un siège, un manteau admirablement brodé et une couronne de . . . <sup>4)</sup>, et on nous invita à offrir le saint sacrifice; mais connaissant mes péchés, je m'y refusais. Cependant je cé-

Timothé, <sup>4)</sup>; j'ai réuni ces deux mots dans le texte. L'original prétendu appartenait au tsarévitch Théimouraz.

<sup>1)</sup> A la fin du 20<sup>e</sup> chap. le voyageur dit encore: « Il y a là tant de livres qu'on n'en trouverait pas une telle quantité dans le Karthli; qui pourrait en faire la liste? »

<sup>2)</sup> Ces noms sont effacés dans l'exemplaire du tsarévitch Théimouraz.

<sup>3)</sup> En 1755.

<sup>4)</sup> <sup>4)</sup> <sup>4)</sup> ne peut se traduire, puisque <sup>4)</sup> signifie un collier; peut-être faut-il entendre par-là une couronne de perles; car les bonnets des hauts dignitaires ecclésiastiques grecs sont souvent brodés en perles.

dai aux instances qui me furent faites. On fit la veillée de nuit, depuis le soir jusqu'au lever du soleil. Ensuite, quand arriva la fête de l'Épiphanie, on prépara dès la veille une tente, au milieu de laquelle était un papillon distillant de l'eau; sur sa tête était un oiseau d'argent doré, dont le bec et les ailes laissaient également échapper des gouttes d'eau. L'abbé vint en grand cortège, bénit un grand bassin, et l'on fit la veillée, du soir jusqu'à l'aurore. Au point du jour, on sonna les grosses cloches; l'abbé et les serviteurs<sup>1)</sup> s'étant habillés, on promena l'image de N.-D. Portaitisa, avec beaucoup de flambeaux, de bannières et de lanternes de diverse forme. Nous allâmes à la mer, à travers la vallée des eaux, emportant un grand bassin à purification, très précieux, offert par Léon<sup>2)</sup>, roi de Karthli et de Cakheth, au-dessus duquel était un dais, richement brodé, offert par Achothan, prince de Moukhran. On déploya aussi un rideau précieux, offrande de Suimon, prince de Karthli<sup>3)</sup>, deux grands Evangiles dorés, un grand Evangile, orné de pierreries, offert par l'empereur de Péterbourkh, et un autre, couvert de métal émaillé, par le roi Bakar, fils de Wakhtang, prince de Karthli. Puis on commença la bénédiction des eaux. Pendant que l'abbé de ce superbe monastère enfonçait la croix dans les ondes, les moines étaient rangés par troupes, ainsi que les ermites et les solitaires, venus des rochers les plus retirés de la montagne, arrivés pour voir les lumières<sup>4)</sup>: la foule en était si grande, que la plaine ne pouvait la contenir et qu'on croyait voir les bataillons d'élite de la milice céleste. Après la fête, des murailles et des tours du couvent on tira des salves de canon, aux cris de joie des moines, qui ébranlaient la terre. Après la messe il y eut un banquet et une magnifique collation, en l'honneur de la solennité.»

Tout ce qui précède forme le premier chapitre du Voyage de Timothé, après l'Introduction ou le récit de son itinéraire, depuis la Géorgie jusqu'au mont Athos. Du second chapitre, consacré au premier couvent géorgien du mont Athos, je n'extrais que quelques notices.

Suivant le pieux voyageur, ce couvent, sous l'invocation de l'Annonciation de la Vierge, est à six heures de marche du précédent, et fut fondé au pied d'une montagne, par S. Athanasé, Géorgien, venu de Trébisonde: il y avait alors (carême de 1756) cinq cents moines. Ce fut là que résidèrent d'abord S. Ioané *fils du couropalate de Karthli*, son fils Ewthym et Thornic, nommés plus haut. La tombe du saint fondateur avait été profanée, avant son arrivée, par les Turks, qui croyaient y trouver de riches trésors. Dans

<sup>1)</sup> შინა: peut-être შინა, les pères.

<sup>2)</sup> Probablement Léwan II, homme très dévot, quoique dissolu, qui mourut en 1574; mais ce prince ne fut nullement roi de Karthli.

<sup>3)</sup> Roi de Karthli, mort vers l'an 1611.

<sup>4)</sup> Plus haut l'Épiphanie est nommé სიკეთის გამოვლენა «la manifestation des lumières»; nom que je n'ai jamais vu employer dans les livres géorgiens.

les environs du monastère on voyait la cellule et la tombe du saint Géorgien, Pétré du mont Athos, dont la fête se célèbre le 12 janvier <sup>1)</sup>; Timothé vit encore au même lieu la cellule sans porte où vivait un certain Anthimos, du Djawakheth. La position du couvent et en général des 20 monastères du mont Athos, est délicieuse, mais les moines, tous vêtus d'étoffes de laine ou de crin, vivent très durement, et nulle part on ne rencontre ni poule, ni chatte, ni chienne, ni aucune femelle d'animaux domestiques. Tel était encore en 1756 l'état du couvent fondé par S. Athanasé, au plus tard vers le milieu du Xe siècle.

Je sais de bonne source qu'au moment où j'écris, en 1846, il y a au couvent ibérien deux moines géorgiens, dont l'un, natif d'Iméreth, s'y retira après la mort de la reine Anna, veuve du roi David II, de qui il était le directeur. Ce moine, nommé Ilarion, a rédigé à la prière d'un archimandrite géorgien, de Tiflis, le catalogue complet de la Bibliothèque de manuscrits géorgiens, dont Timothé a dit quelques mots dans la précédente description.

Comme le Catalogue du P. Ilarion, dont je dois deux copies à l'obligeance d'amis géorgiens, est considérable, mais presque exclusivement théologique, au lieu de le joindre ici, je me propose d'en faire le sujet d'un travail séparé, en le réunissant à deux autres, également importants, de façon à présenter une sorte de Tableau de l'activité intellectuelle de la Géorgie dans les siècles passés.

Timothé ajoute encore quelques détails à sa description, dans le chapitre 20<sup>e</sup> de son Itinéraire, à propos d'une seconde visite qu'il fit au couvent Ibérien :

« Après avoir achevé la visite des monastères, nous revînmes à celui des Géorgiens. C'était la veille du dimanche des Rameaux (1756) : les pères se rassemblèrent, l'on commença à sonner les cloches, et nous fîmes la veillée depuis le soir jusqu'au lever du soleil. Durant la Semaine-Sainte et le vendredi nous fûmes continuellement dans l'église, occupés à prier en commun et sans interruption. Le samedi, on tira et l'on déploya deux descentes <sup>2)</sup> richement ornées, offertes, l'une par Mariam, reine de Karthli, l'autre par Bagrat, prince de Moukhran <sup>3)</sup>. Comment vous dire ce qu'ils ont fait pour orner l'église en vêtements resplendissants, en ustensiles damasquinés d'or, en Evangiles de grand for-

<sup>1)</sup> Il n'est pas mentionné dans les listes de saints honorés par l'église géorgienne ; je crois que c'est Pétré - Bédiel dont il est parlé dans la Vie de Giorgi Mtha - Tsmidel, p. 262 du M-it du Mus. asiat. Cf. Hist. de Gé. p. 303, n. A.

<sup>2)</sup> Je crois que ce doit être un tapis, du genre de celui que les Russes nomment *пющаница*, dont on couvre le tombeau de J.-C. durant les derniers jours de la Semaine-Sainte. Dans plusieurs églises de Géorgie, notamment à Khophi et à Alawerd, il existe de ces descentes *დასკინები*, exécutées par des dames ou données par de grands personnages, avec des légendes brodées.

<sup>3)</sup> Il est difficile de constater l'identité de ces personnages, puisque les noms ici rapportés sont fréquents dans l'histoire.

mat, chargés de pierreries enchâssées, en calices de vermeil, brillants de pierres précieuses; comment ils ont décoré le temple de tentures, de séraphins et de chérubins dorés, de croix, d'images et de diamants, de grandes horloges, placés au-dedans et au-dehors et qui frappent l'heure avec carillons! Parée comme une fiancée pour la noce, la magnifique église retentissait des voix joyeuses des enfants chantant les louanges de Sabaoth et du bruit des instruments qui y répandait l'allégresse. Ce fut ainsi que nous célébrâmes la reine et souveraine des fêtes, le dimanche de *Pâques*. Des salves de canon furent tirées aux tours du monastère, il y eut un banquet abondant et une collation magnifique, pour la milice spirituelle des moines.»

II. *Etablissements des Géorgiens à Jérusalem.*

« Si vous voulez savoir comment les Géorgiens occupaient Jérusalem, voici ce que nous avons trouvé là dans les livres.

« Mirian, le premier roi Khosroïde de Géorgie, qui se fit chrétien, partit, sur l'avis de sainte Nino, vit l'empereur Constantin, alla à Jérusalem <sup>1)</sup> et acquit l'emplacement du monastère de la Croix, à savoir le lieu où Loth <sup>2)</sup> planta trois arbres, un orme, un pin et un cèdre, comme signe que son péché lui serait pardonné. Ces trois arbres s'étant réunis en un seul, très gros, Salomon, le fit couper, par la suite, lorsqu'il construisait le temple; mais on n'en put tirer parti, et il resta par dehors, pour servir de siège aux passants. Lors du crucifiment, par une disposition divine, le Sauveur y fut mis en croix, et jusqu'à présent on en voit encore la souche sous la sainte table.

« Dans la suite un saint moine de Chawtha <sup>3)</sup>, nommé Prokhoré, vint au monastère et à la laure de S.-Saba, où il vécut dans la solitude. Bagrat couropalate, roi de Géorgie, avait donné de grosses sommes à ce Prokhoré, pour qu'il bâtît le monastère de la Croix, ce qu'il fit, pour servir de lieu de réunion aux Géorgiens. <sup>4)</sup>

<sup>1)</sup> Ce double voyage de Mirian n'est qu'une tradition, dont les Annales ne parlent pas.

<sup>2)</sup> Ne seraient-ce pas les trois mages? N. du M-it.

<sup>3)</sup> ჰაუთა, paraît être un ethnique abrégé, dérivant de ჰაუთა : ainsi Prokhoré était natif du Chawcheth, au pays d'Akhal-Tzikhé.

<sup>4)</sup> Ces circonstances ne sont pas mentionnées dans la Vie du roi Bagrat IV, celui qui avait envoyé Prokhoré à Jérusalem, mais il en est question dans celle de Giorgi-Mthatsmidel, qui, lors de son voyage, vers l'an 1054, trouva les travaux du monastère de la Croix en pleine activité. Il paraît cependant que ces travaux étaient déjà commencés depuis longtemps; en effet le Musée asiatique de l'Académie possède un Commentaire sur l'évangile de S.-Jean, écrit sur vélin, à la fin duquel, dans un memento écrit en 1038 de J.-C., Prokhoré remercie Dieu d'avoir été choisi pour construire le monastère de la Croix. Sans la circonstance relatée dans la vie de S. Giorgi, on pourrait croire que cet ouvrage aurait été entrepris sous Bagrat III, ainsi que je l'ai avancé dans le Bulletin scientifique, t. VIII, N<sup>o</sup> 20, 6; mais avec cette nouvelle indication, je crois devoir réformer ce que j'écrivais précédemment à ce sujet; cf. ibid. n. 7. Cette dernière citation nous apprend que le couvent de la Croix était, non dans l'enceinte, mais auprès de Jérusalem; on verra, dans l'Histoire moderne, que la chose est réellement ainsi.

« Après la venue de Mirian Khosroïde, le très illustre roi de Géorgie Wakhtang-Gourgaslan alla à Jérusalem, qui lui fut livrée par les Egyptiens. Il fut longtemps maître de cette ville et de la Palestine et y construisit beaucoup de monastères. Ceux que Wakhtang avait chargés de la garde de Jérusalem et les soldats qu'il y avait établis s'y domicilièrent et remplacèrent leur langue par la langue arabe. Ces Géorgiens, répandus autour de Jérusalem, sont devenus Arabes, et les Arabes mêmes vivant aujourd'hui dans la ville sont Géorgiens. En effet il est écrit dans les livres, que le sultan de Misr ou d'Egypte pria le roi Wakhtang-Gourgaslan de venir avec une armée chasser de Jérusalem les Francs qui s'en étaient emparés, et de prendre cette ville pour lui-même; qu'en conséquence le roi s'avança avec une armée considérable, expulsa les Francs et s'empara de la ville, où il construisit de nombreux monastères. <sup>1)</sup>

« Le monastère où se trouve le lieu du martyr et le tombeau de S. Jacques fils d'Alphée, aujourd'hui occupé par les Arméniens, fut construit par le roi Giorgi: on disait qu'un hôtel des monnaies des rois géorgiens avait existé dans ce grand monastère. <sup>2)</sup>

« Après cela, Persans et Turks ayant ravagé Jérusalem et le tombeau de J.-C., le pieux roi Léon, de Karthli et de Cakheth, bis-aïeul du seigneur Théimouraz, au prix de grosses sommes, retira des mains des Turks les lieux témoins des souffrances de J.-C., envoya avec des fonds considérables Ioacim, supérieur du couvent de la Croix, et le chargea de reconstruire en marbre le tombeau de J.-C. et le Golgotha <sup>3)</sup>. Au-dessous du

<sup>1)</sup> Timothé n'est pas fort en histoire ni en littérature. En effet, d'après les Annales, Gourgaslan vint à Jérusalem, mais en pèlerin pacifique, comme on peut le voir, Ann. p. 114; il venait de faire rendre cette ville aux Grecs par le roi de Perse, au moyen d'une négociation. Ce fait rectifié, le reste tombe de soi-même. Quant à ce qui est dit du prétendu sultan d'Egypte, depuis les mots « En effet, il est écrit, » jusqu'à la fin du paragraphe, c'est la parodie presque burlesque d'un fait analogue, très extraordinaire, raconté dans l'Histoire du Karthli, vers l'année 1520: on verra ce récit en son lieu, sous le roi Giorgi X. J'ajouterai ici que tout le paragraphe dont je parle est en note, dans le livre de Timothé, mais que je l'ai placé dans le texte, parce qu'il en est la suite.

<sup>2)</sup> Sous quel roi Giorgi fut construit ce couvent, il est difficile de le dire, d'après l'indication si vague de Timothé. En tout cas la tradition constante parmi les Géorgiens et conservée encore aujourd'hui à Jérusalem, au dire de MM. Dittel et Bérésin, qui s'y trouvaient en 1843, est d'accord avec notre auteur. La seule indication que je connaisse, relative à ce fait, a été relevée dans le *Bullet. scient. t. VIII, N. 20, p. 313*; d'après une note d'un manuscrit du Mus. asiat., un roi de Géorgie aurait fait cadeau d'un superbe manuscrit des quatre Évangiles au couvent de S. Jacques, ce qui me paraît suffisant pour aider à déterminer la nationalité de ce couvent. Toutefois, en admettant même le fait, on ne peut dire quand S.-Jacques passa aux Arméniens; on sait seulement qu'en 1656 les Grecs se l'étaient fait adjuger par la Porte, au préjudice de ceux-ci, et qu'il s'ensuivit entre eux de grandes contestations; Tchamitch, *Hist. d'Arm. t. III, p. 666* suiv. L'avantage resta aux Arméniens, qui depuis lors sont restés en possession, et nomment leur couvent Sourb-Hacob-Glkhadir S.-Jacques-le-Décapité.

<sup>3)</sup> Dans le Synaxaire d'Ewgénia, le 13 septembre, les Grecs ont inscrit la mention du digne roi Léon,

marchepied en marbre du trône patriarcal, au Golgotha, on lit ces faits en lettres géorgiennes. Après cela les chrétiens arabes et leur patriarche entrèrent en possession de la grande église de Jérusalem, mais le tombeau de J.-C., le Golgotha et les monastères des environs appartirent de nouveau aux Géorgiens. Ils furent encore ruinés de cette manière: Un sultan cruel, maître de Jérusalem, confia au patriarche un prisonnier chrétien et lui dit: « Je pars pour la guerre; garde-moi cet esclave jusqu'à mon retour. » Cependant le patriarche ayant renvoyé secrètement le captif à son père, ce malheureux, par l'effet d'un piège diabolique, retomba entre les mains du sultan, qui, de retour à Jérusalem, le redemanda au patriarche. Celui-ci, ne sachant pas qu'il était au pouvoir du prince, dit qu'il était mort. « Jure-moi qu'il est mort, dit le sultan, et je pourrai le croire. » Le patriarche ayant juré par les saints mystères, le captif fut exhibé, et le sultan furieux fit couper la tête au patriarche et aux chrétiens; la sainte église, le tombeau et le Golgotha furent pillés; on en fit des écuries et des étables, pendant 70 ans. En 1529 <sup>1)</sup>, au temps du roi de Karthli Dawith, fils de Giorgi, le grand-seigneur Souléïman envoya à ce prince un exprès, avec une lettre portant: « Jérusalem est la ville principale de votre religion; chassez-en les Francs et prenez-la, car elle vous appartient par héritage, depuis sa première occupation par le roi Wakhtang-Gourgaslan. » Le roi, très-satisfait, ayant réuni ses troupes et celles de l'atabek Quarquouaré, ils allèrent à Jérusalem, la prirent, purifièrent et ornèrent l'église, le tombeau de J.-C., le Golgotha et les monastères, dont les Géorgiens jouirent durant 48 ans. <sup>2)</sup>

« Le monastère de la Croix étant encore tombé en un mauvais état, les colonnes au-dessous du dôme furent restaurées et peintes par Chotha Rousthwel <sup>3)</sup>, chef des armuriers.

pour avoir racheté le tombeau du Seigneur. N. de Tim. Léon II régna 1513 — 1574; il prit part à l'entreprise de Giorgi X sur Jérusalem, indiquée dans une note précédente.

<sup>1)</sup> Si de cette année on retranche 70, il reste 1459, pour la date du fait raconté par Timothé. Je me rappelle confusément un fait analogue à celui-ci, qui se passa au temps des dernières croisades.

<sup>2)</sup> Donc jusqu'en 1577. Du reste, c'est ici le fait faussement attribué plus haut à Gourgaslan; l'histoire ne dit nullement que Quarquouaré ait pris part à cette expédition, mais seulement Giorgi X, de Karthli; Léwan II, de Cakheth, et Bagrat III, d'Iméreth.

<sup>3)</sup> « Ce Rousthwel, dit Timothé dans une note, auteur de poésies immorales, a enseigné aux Géorgiens, au lieu de la pureté et de la vertu, le vice et l'impureté. Mais avant nous de méchants interprètes ont donné un sens mystique à ses vers licencieux. Il a décrit une jeune fille, aux yeux de jais, au visage de crystal, aux joues de pourpre, et par-là les jeunes filles géorgiennes ont été induites à couvrir de divers fards leurs visages, faits à la ressemblance du Christ, et à faire de leurs cheveux, dont la couleur est déguisée, des pièges diaboliques pour prendre les âmes. » — Ce jugement sur le poème de l'Homme à la peau de tigre, par Chottha Rousthwel, est d'une injuste sévérité; car bien que l'ouvrage dont il s'agit roule en entier sur l'amour exalté de Tariel pour la belle Nestan-Daredjan, je puis certifier qu'il est plus chaste et plus châtié, s'il est possible, que l'Enéide de Virgile. Quant au commentaire du roi Wakhtang VI, où ce qu'il y a de matériel dans le poème est souvent expliqué comme des symboles d'amour mystique, je suis franchement de l'avis qu'il est ridicule.

Lui-même y est représenté, sous la figure d'un vieillard. Puis, après une nouvelle dégradation, la voute au-dessus du sanctuaire fut restaurée et rebâtie par le dadian Léon et par son épouse, la reine Daredjan Dchiladzé, <sup>1)</sup> qui y sont tous deux représentés. L'exécuteur de leur volonté fut Nicolaoz, fils d'Oman Tcholaqachwili <sup>2)</sup>, abbé de Métekh et supérieur du couvent de la Croix. Sous ses ordres, les réparations furent accomplies. On y voit le portrait de Nikiphoré ou Nicolaoz, abbé du couvent de la Croix, ainsi que celui de Théodoré Manglél.

« Le roi de Géorgie, Léon, d'heureuse mémoire, oint de Dieu, roi de Karthli et de Cakheth, restaurateur et réparateur du tombeau de J.-C. et du Golgotha, racheta de ses deniers la noble église catholique de Jérusalem, ravagée par les Thathars, ayant envoyé à cet effet le Géorgien Ioacim, abbé de la Croix, afin d'éterniser sa mémoire parmi les générations futures. » Cela <sup>3)</sup> eut lieu, il y a 222 ans. Il rebâtit encore sur la Sainte-Montagne le couvent de Philothéos <sup>4)</sup>. Il fut père du roi Alexandré, aïeul du roi Théri-

<sup>1)</sup> Donc avant 1639, époque de la mort de Daredjan, et pas plus tôt qu'en 1628, époque présumée de son mariage avec Léwan II.

<sup>2)</sup> Je soupçonne que ce Nicolaoz pourrait bien être le Nicolas « chef des couvents ibériens de Jérusalem, natif de la Médie albanienne ; » ce Nicolas « qui vécut comme moine au couvent de la Croix ; » enfin ce prince Skharlat « qui conseilla de porter à C. P., pour le vendre, » au profit des couvents, un calice précieux donné par le roi Théimouraz Ier, personnage nommé par le patriarche Dosithée, dans son Histoire des patriarches de Jérusalem ; Bullet. scient. t. V, p. 233, 246, 250. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que la famille noble Tcholaqachwili est réellement établie dans le Cakheth, ou Albanie des anciens ; que ce nom a pu fort bien être altéré en Skharlath, dans la langue grecque (Σκαραλάχια), enfin que ce Nicolas, comme notre Nicolaoz, était abbé de la Croix au temps de Paisius, patriarche de Jérusalem, qui mourut en 1660.

<sup>3)</sup> Si la restauration du roi Léon eut lieu dans le temps indiqué par Timothé, ce fut en l'année même 1535. Au ch. 7 de l'Itinéraire, traitant du monastère de Philothéos, il est dit que le roi Léon assigna pour l'entretien du Golgotha le village de Khodachen, dans le Cakheth.

<sup>4)</sup> Le couvent de Philothéos est décrit dans le 7e chap. de l'Itinéraire de Timothé. Il fut construit par le roi Léon, fils de David, de Salomon et de Bagrat, sous l'invocation de l'Annonciation, 225 ans avant le voyage de notre métropolitite ; qui le visitait en 1756 (donc en 1531) ; il tire son nom d'un certain Philothéos, qui en fut le supérieur. Léon et son fils Alexandré sont représentés dans ce couvent ; le premier, comme un vieillard de haute taille, rouge de visage, ayant un né aquilin, les cheveux et la barbe blanche, avec la couronne et le manteau royal ; le second, petit de taille, beau de tournure, ayant les cheveux noirs et la couronne. Or, comme le roi Léon était âgé de 25 ans en 1531 et Alexandré de 4 ans, il s'ensuit que ces peintures ne sont pas contemporaines de la fondation. En note, le voyageur ajoute, que le patriarche de Jérusalem lui contesta un jour la descendance de David attribuée aux Bagratides, et la traita même de « blasphème insigne ; il est écrit, disait-il, que l'espérance des nations viendra lors de l'extinction des mthawars de Judée, extinction qui s'était réalisée lors de la naissance du Sauveur. Si donc quelqu'un de cette famille gouverne encore, celui qu'attendaient les nations n'est pas venu, ce qui serait très absurde et blasphématoire. » A cela Timothé ne répond rien, et j'imiterai sa réserve.

mouraz, aïeul du roi Eréclé, père du roi sacré Théimouraz<sup>1)</sup>.» Cela est écrit sur le sou-bassement en marbre du siège du patriarche de Jérusalem, sur le Golgotha. Comment les guerriers géorgiens qui vinrent en ce lieu ne l'ont pas lu et ne l'ont pas fait savoir en Géorgie, c'est ce qui m'étonne extraordinairement.»

«Par qui ont été construits des monastères, à Jérusalem: apprenez-le.

1 « Le Golgotha, où fut crucifié N.-S. Jésus-Christ. Ce lieu fut acheté des Arabes, à un prix élevé, par le roi Bagrat, fils du frère d'Alexandré<sup>2)</sup>; ayant ensuite été ruinés par les Turks, le tombeau de J.-C., le Golgotha, les saints lieux et les monastères furent rachetés et reconstruits en marbre, il y a 222 ans, par Léon, roi de Karthli et de Cakheth.

2 « Le couvent de S. Jacques, fils d'Alphée, a été construit par le roi Giorgi-Couropalate;<sup>3)</sup>

3 « Le couvent de la Croix, par le roi Bagrat-Couropalate;<sup>4)</sup>

4 « Le couvent de S.-Nicolas, par la reine de Cakheth, nommée d'abord Eléné, et en religion Elisabed<sup>5)</sup>. S. Nicolas y a vécu en personne, et l'on y voit sa cellule;

5 « Le couvent de S. Jean-le-Théologue, par ceux du Saathabago et par l'atabek;

6 « Le couvent de Saint-Abraham, sur le lieu où ce patriarche immola son fils Isaac, fut relevé de ses ruines par Giorgi Abachidzé, fils de Léon, il y a 57 ans;<sup>6)</sup>

7 « Le couvent de S.-Basile, par Amirakhor Amirindo<sup>7)</sup> et par Thaq: oecupé par des religieuses;

<sup>1)</sup> Le roi Théimouraz II est ainsi désigné, parce que lorsqu'il fut sacré en 1744, roi de Karthli, il s'était écoulé plusieurs règnes sans qu'on eût vu une cérémonie de ce genre; Chron. de Papouna Orbélian, au Mus. asiat. p. 122 sqq.

<sup>2)</sup> Je ne trouve dans les Généalogies aucun personnage à qui ces détails se rapportent: en tout cas le fait eut lieu avant l'an 1535.

<sup>3)</sup> Il me semble que c'est Giorgi II, fils de Bagrat IV, roi 1072—1088, et qui fut en effet couropalate.

<sup>4)</sup> Bagrat IV, 1028—1074.

<sup>5)</sup> La princesse Eléné, soeur de Théimouraz Ier, se fit en effet religieuse à Jerusalem, mais sous le nom d'Anastasia, et non d'Elisabed, après la mort de sa belle-soeur, la reine Kéthéwan, martyrisée en 1624. Je ne sais si c'est d'elle qu'il s'agit.

Une autre princesse, religieuse sous le nom d'Elisabed, fille de Nicolas ou Eréclé Ier, arriva à Moscou en 1738, et vécut au Novodévitchi monastir (V. Archives): elle avait un fils, nommé Théimouraz. N'ayant pas lu les papiers qui la concernent, j'ignore les détails.

<sup>6)</sup> Ce Giorgi fut d'abord moine, sous le nom de Malakia; il devint roi d'Iméreth, en 1702—1707.

<sup>7)</sup> Un personnage de ce nom est souvent mentionné dans la chronique de Papouna Orbélian, de 1742 à 1754. Thaq m'est inconnu.

8 « Un second couvent de S.-Nicolas, près de celui de la Croix, par Paata et Kaf-Khosro Touloucidzé ; <sup>1)</sup>

9 « Le couvent de S.-Théodore, par Béjan et Baadour Tcholaqachwili ;

10 « Le couvent de Se.-Thècle, par Kristéphoré, abbé de la Croix, et par les Zedginidzé, ses parents ;

11 « Le couvent de S.-Georges, dans la rue des Juifs, par les dadians, de qui on y fait mémoire ;

12 « Le couvent de S.-Dimitri, par Chalwa éristhaw du Ksan et Iwané Wirchel, de qui on y fait mémoire ;

13 « Le couvent de femmes, de S.-Catherine ; on y fait mémoire du Phanascertel, d'Amilghabar Tzitzichwili et des Matchabels ;

14 « Le couvent de femmes, de la Présentation, bâti par l'éristhaw du Radcha, de qui on y fait mémoire. Ce couvent de religieuses est pour les Karthles, car il a pour hégoumène Khatarina Antchaphis - Chwili. Il y a deux moines <sup>2)</sup> cakhes ; les autres habitants de ce saint lieu sont de Rouis, d'Iméreth et du Gouria.

« A Béthléem et à Gethsamania, il y a un autel géorgien ; il y a encore à Jérusalem des monastères construits par des Géorgiens, mais je n'ai pu en connaître les fondateurs.

« Au couvent de la Croix est le tombeau du digne Prokhoré, on y voit aussi son portrait. Il y a dans ces monastères beaucoup de livres géorgiens ; on y fait incessamment mémoire des fondateurs, et des lampes, destinées à rappeler leur souvenir, sont pendues soit au Golgotha, soit sur le tombeau de J.-C.

« Dans le couvent de la Croix est représenté le grand roi Mirian, Khosroïde ;

« Le grand et fameux roi Wakhtang - Gourgaslan, Khosroïde, qui prit Jérusalem et la Palestine, construisit Mtzkhéthà et institua le catholicos de toute la Géorgie <sup>3)</sup>,

<sup>1)</sup> Nobles d'Iméreth.

<sup>2)</sup> L'auteur se sert du mot ღღღღღღ, et non de ღღღღღღ, qui signifie une religieuse.

<sup>3)</sup> Mélité, dans sa Géographie universelle, dit en note notre voyageur, décrit en Géorgie trois évêchés ; la première et la plus ancienne, celle établie par Eustathe d'Antioche, qui était dirigée par l'archevêque de toute la Géorgie ; la seconde, fondée par Wakhtang-Gourgaslan, Khosroïde, après la précédente ; la troisième, aussi postérieure, celle de la Basse-Géorgie ou Iméreth, par l'empereur Eréclé.

Mais le patriarche Chrysanthe, en décrivant tous les évêchés de l'univers, lorsqu'il arrive au Karthli, ne parle que d'un évêque, et avec raison. Quand je disais que l'archevêché de Karthli n'est pas sans importance, le Grec me répondait : « Comment peut-on le rabaisser ? N'a-t-il pas été fondé par le grand Eustathe d'Antioche, égal aux apôtres, et par le grand Constantin ? Qu'y a-t-il au-dessus d'eux ? Et d'ailleurs le roi Mirian a lui-même institué l'archevêque de la Géorgie. » C'est ainsi que me parlait le patriarche de Jérusalem.

Ce même sujet est encore exposé de la manière suivante dans le cours du livre de la Visite. Timothé étant à C. P. vers le mois de juillet 1756, Parthéni, patriarche de Jérusalem, lui disait : « Quand vous

abaisse Samthawro et fonda la suprématie de Mtzkhéthà, de l'assentiment de Constantin-Monomaque, empereur de Grèce; <sup>1)</sup>

« Bagrat-Couropalate, issu de David, roi de Géorgie, constructeur de Kouthathis et du couvent de la Croix;

« Mariam <sup>2)</sup>, reine de Karthli, fille du dadian;

« Chotha Rousthwel, chef des armuriers;

« Le dadian et son épouse;

« Le digne Maksimé, catholicos d'Aphkhazeth;

« Elisé-Tphilel, Théodosé-Manglel; Nikiphoré-Bédiel et abbé de la Croix; Paata et Kaï-Khosro Tsouloucidzé.

« Arséni Watchnadzé, philosophe, traducteur de livres profonds et directeur de David-le-Réparateur, vécut dans ce monastère.

« Là fut mise à mort, le 20 juillet, la sainte martyre Salomé: prise par les infidèles, qui voulaient la forcer à abjurer sa foi, cette bienheureuse invectiva contre leur religion et périt par le feu et par l'épée;

« Là encore, le 19 octobre, le saint martyr Nicolaoz Dwal, né de parents pieux qui, dès son enfance, le consacrèrent au Seigneur. Devenu grand, il passa dans un monastère du Clardjeth, s'y fit moine et pratiqua de grandes austérités. Après cela, il fut touché du désir d'aller à Jérusalem, pour se prosterner devant l'adorable tombeau du Sauveur, et demeurer avec les Géorgiens au couvent de la Croix. Ayant été arrêté et cruellement tourmenté par les infidèles, il fut envoyé en Chypre, de crainte des Turks, par l'abbé de la Croix. Là, dans ses prières non interrompues, il demandait au Seigneur de lui accorder la faveur du martyr, et eut une vision qui lui ordonnait d'aller de nouveau à Jérusalem, « où l'abbé lui enseignerait ce qu'il devait faire. » Arrivé au monastère de la Croix, à Jérusalem, il se présenta à l'abbé, en le priant de l'expédier en Macé-

devintes chrétiens, au temps de Constantin-le-Grand, l'empereur vous envoya Eustathe, patriarche d'Antioche, qui fit construire la première église patriarcale, et consacra le premier catholicos et archevêque de toute la Géorgie (ceci n'est pas exact). Ensuite l'empereur Héraclius, allant faire la guerre en Perse et ayant conquis la Géorgie, éleva le métropolitain de Poti au titre de catholicos d'Aphkhazeth, en sorte que celui de Karthli resta pasteur spirituel seulement du Karthli, du Cakheth et de l'Albanie, et fut alors dépouillé de l'Iméréth. Après cela (!) Wakhtang, roi de Géorgie, du consentement de l'empereur Constantin-Monomaque, ayant bâti Mtzkhéthà, où il mit un catholicos, le premier et ancien catholicos de Karthli en fut abaissé. Il y a donc trois catholicos: le premier de Karthli; le second d'Aphkhazeth, et le troisième, qui est l'ancien. Aussi le patriarche Chrysanthé, en décrivant les évêchés de tout l'univers, compte-t-il pour un seul l'ancien et le nouvel archevêque de Karthli. Pour moi, je ne puis m'expliquer ce que c'est que ces deux catholicos de Karthli, l'un institué par Eustathe, l'autre par Wakhtang, au temps de Monomaque.

<sup>1)</sup> Entre Wakhtang et Constantin Monomaque, il y a au moins 550 ans de différence.

<sup>2)</sup> Fille de Manoutchar Ier, épouse de Suimon-Gouriel et des rois de Karthli Rostom et Wakhtang V.

doine; ce qui ayant été fait, aussitôt après son arrivée, il insulta à la religion des gentils, fut pris, invité à apostasier; mais comme il invectivait et déclamaient violemment contre leur religion, on se saisit de lui et on le conduisit à l'émir, qui d'abord, par de douces paroles, essaya de le gagner, et sur son refus de lui obéir, il eut la tête coupée. Par l'effet d'un miracle, sa tête, séparée du tronc, fit entendre ces paroles: «Gloire à toi, Seigneur Jésus, qui m'as jugé digne de répandre mon sang pour ton saint nom.» Après cela son corps fut brûlé. Informé de l'événement, l'abbé de la Croix, fort affligé, ne cessait de répandre des larmes et se demandait continuellement si ses travaux avaient été agréés du Seigneur. Un jour, tombant en extase, il vit une légion de martyrs, parmi eux le protomartyr Giorgi, ainsi que Nicolaoz le Dwal, revêtu de splendeur, qui lui dit: «Cesse désormais de t'affliger sur moi, car mon martyre a été agréable au Seigneur.

«Le 27 juin, fut mis à mort au même lieu le prêtre martyr et abbé de la Croix, Louca Moukhachwili, Abachidzé, de cette manière: la mère de Louca vint d'abord à Jérusalem, où elle se fit religieuse. Son fils, qui vint ensuite, se fit moine et, par ses grandes austérités, fut un serviteur très agréable à Dieu. Il apprit la langue arabe. Voyant son mérite, l'assemblée le fit ordonner prêtre et l'éleva au rang d'abbé de la Croix, car sa piété fervente était connue de tous. Les Turks, à l'occasion d'un petit monastère, se déclarèrent contre lui, et l'engagèrent à renoncer à la foi, en lui promettant des trésors et le titre d'émir; mais lui, il proféra d'injurieuses paroles contre leur religion, ensuite de quoi sa sainte tête fut abattue à coups de hallebarde. Quoique coupée, cette tête riait encore et rendait actions de grâces à Dieu pour ses souffrances. L'histoire de ce martyr est écrite dans le Synaxaire, et un jour de fête lui est consacré.

«J'allai ensuite au couvent des Arméniens, dont j'admire la beauté, n'ayant jamais vu si magnifique église, si superbes ornements: c'est le couvent qui fut bâti par le roi Giorgi.»<sup>1)</sup>

Après cela Timothée déplore longuement l'oubli où sont tombées en Géorgie les fondations des rois, dont il vient de parler, oubli tel, que lui-même en avait à-peine entendu parler. Pour lui, aux noms de Léon, de Théimouraz, de Nicolas ou Eréclé premier, de son fils Giorgi, de ses filles Mariam et Khorachan, il fit ajouter ceux de Théimouraz II et d'Eréclé II, pour être mentionnés dans les prières. Ensuite, revenant à la Croix, il dit y avoir vu les portraits, ornés de l'aurole et de la couronne, des saints Géorgiens dont les noms suivent:

Le saint prêtre-martyr Mosé, Géorgien;

— — — Mari — ;

— martyr Kaï-Khosro, Géorgien, mis à mort par Chah-Abas, pour les saintes images, en 300 — 1612.

<sup>1)</sup> Sup. N. 2.

Le saint père Arséni, fils d'Ibad, Géorgien, de la famille Watchnadzé, philosophe;

Le digne père Ewthym Grdzélis-Dzé, Géorgien;

— Mikel Dchouaïs-Dzé — ;

— Ioané Rékhwaïs-Dzé — ;

— Daniil Abachwili — ;

— Ioané-Dchimdchimmel — , philosophe;

Le digne Arséni, catholicos de Karthli;

— Ioané, — ;

— évêque Nounous, Géorgien;

— Cind, — .

« Là encore vécurent l'abbé de la Croix, nommé d'abord Nicolaoz, puis Nikiphoré, fils d'Oman Tcholaqachwili et d'une fille de l'eristhaw de l'Aragwi. C'était un homme distingué, d'abord archidocteur dans la ville de Mtzkhètha, puis prier dans le Cakheth; archimandrite du village de Cotzkher, dans l'Odich, de notre monastère de la Croix, à Jérusalem, et du Golgotha. Avec lui étaient Théodosé-Manglel Réwis-Chwili, et Néophité, administrateurs des couvents géorgiens. »

Tels sont les détails fournis par Timothé sur les établissements géorgiens du mont Athos et de Jérusalem. Maintenant je vais donner une notice sur l'auteur, sur ses voyages et sur les manuscrits à moi connus de son livre de la Visite, *ძებნაჲ*.

Timothé, dans l'Introduction de son livre, se désigne lui-même par les mots « moi Timothé, indigne de porter l'habit monastique, » ce qui prouve qu'il était religieux. Dans une note du recteur Dawith, fils d'Alexis, qui a copié et collationné l'exemplaire ayant servi d'original au mien, il est qualifié « Timothé Gabachwili, archevêque; » enfin, dans un Catalogue de livres géorgiens, à la suite du Compte - Rendu de l'Académie des sciences, pour 1837, N. 153, il est encore désigné, comme « métropolitte géorgien, archevêque de Karthli. Il nous apprend encore lui-même, dans son Introduction, qu'il avait vu Moscou et Pétersbourg <sup>1)</sup>. C'est-là tout ce que je sais sur ce personnage. Quant au titre que je donne à son livre, il ne se trouve pas en tête, mais bien dans la note du recteur Dawith et dans le Catalogue sus-indiqués.

Il partit de Géorgie en 1755, prit en passant des lettres de recommandation d'un pacha d'Ahaltikhé, qu'il nomme dans le cours de son livre Mahmad (peut-être faut-il lire *Ahmad*, comme l'indiquent les Tables généalogiques, pour cette époque), et alla au monastère de Zarzma, dans le canton actuel de Koblian, où il se trouvait le jour de l'Ascension. De là il passa le mont d'Adchara et se rendit à Qasaba - Batom; il alla par mer à Trébisonde, où il fut reçu par le prêtre Anania et gagna par mer Ounia,

<sup>1)</sup> Dans un firman qui lui fut donné pour aller à Jérusalem, il est nommé *ტიმოთეის დოქტორი* « Timothé, docteur de Tiflis; » et dans la lettre de recommandation du patriarche Cyrille de C. P. « L'archiprêtre Timothé, métropolitte de Karthli. »

d'où il partit par terre ; visita Néocésarée , Cucuse d'Arménie , ou Thokhath , où il se joignit à une grande caravane allant à Smyrne : la route devait être de 60 jours.

Ayant traversé Amasia , il trouva , avant d'arriver à Ouch et à Goula - Qasaba , un monastère fondé par S. Chariton , où vécurent beaucoup de Géorgiens ; à Goula - Qasaba , il quitta la caravane et se rendit à Philadelphie , puis à Sardes , à Qasaba , à Magnésie , enfin à Smyrne , où il vit le métropolitain Néophyté . Là il visita le monastère des Géorgiens , l'Académie philosophique , tenue par Hiérothéos : c'était au mois de novembre . Il s'embarqua pour Chio , où il résida dans un couvent géorgien ; il y vit un roi de Valachie , vivant dans l'exil , mais qui fut plus tard renvoyé dans ses états . Ne pouvant trouver de vaisseau pour aller à Jérusalem , il s'embarqua pour le mont Athos , passa en vue de Modilin ou Lesbos , de Bokhtcha - Ada ou Ténédos , île dans laquelle fut longtemps exilé le catholicos géorgien Domentis III , et aborda à Limen , où vivait le prétendu fils de Chah - Thamaz , à qui Nadir - Chah fit couper le nez en 1744 , avant de le livrer aux Turcs . De là il voyait le mont Athos , et y arriva , comme on l'a vu précédemment , aux environs de la fête de Noël 1755 .

Après le couvent ibérien et celui de S.-Athanasie , Timothé visita successivement ceux de Vathopétos , de Sigménos , de Kilandar , de Qouthoulamich (ou Qouthoulmich) ; de Philothéos , ci-dessus décrit ; de Caracalos , qui a été réparé par les soins d'Artchil , roi d'Iméret , de son frère Giorgi , de Wakhtang , prince de Karthli , et d'Achothan , de qui on y fait journellement mémoire . Il vit encore le couvent de Paul , où l'on faisait la prière en russe , parce qu'il s'y trouvait un archidiacre de cette nation ; puis celui de Denys , construit , dit-on , par un moine de ce nom , aux frais d'un roi de Géorgie , et qui dépendait du monastère Ibérien , jusque peu de temps avant la venue de Timothé . Il se trouvait là un moine géorgien , nommé Théodoré , venu d'Ousis - Tqé , et serf de l'église de Samthawis , dans le Karthli . Enlevé par les Lesguis et vendu à un Turk de Constantinople , qui le tourmentait pour qu'il apostasiât , il avait réussi à s'échapper et à venir en ce couvent , où il prit l'habit religieux . D'autres Géorgiens , le père Gabriel de Ghouancith , en Iméret ; Léonti , de Daghet ; Séraphim , de Karthli , et l'ermite Grigorios , d'Alawerd dans le Cakheth , y résidaient . Il y avait aussi un évêque russe , qui s'était fait moine . Les couvents de Grigorios , de Simon-Pierre , de Xéropotamos , de Rochtha , de Xénoph , de Doukario , de Costamon , d'Ouzographos , de Pantocrator , enfin de Staronikita , ayant été passés en revue par notre pèlerin , il vint célébrer les Rameaux et la Pâque , de l'an 1756 , au couvent Ibérien : c'était donc vers le 23 mars , car Pâque fut le 30 , en cette année . Etant ensuite allé à C. P. , Timothé revint à la Se. - Montagne le 5 juillet ; il retourna encore à C. P. , où il passa sept mois (août 1756 — mars 1757) .

Muni d'un firman du grand-vizir et d'une lettre de Cyrille , patriarche de C. P. , il s'embarqua pour Jérusalem ; pendant qu'il était à Scutari , Cyrille fut disgracié et remplacé par Callinique . Il prit terre à Nicomédie , visita Goumlek , Brousa , les monastères du mont Olympe , Mondania , le couvent de Chinolacos ; après la Pentecôte , il était à

Cyziqne; il alla ensuite à la ville de Calliopé, à Lampsaque; visita Lesbos, Samos, Patmos, dont l'église est enrichie de présents faits par les Géorgiens, et où il passa le jeûne de l'Assomption. De là il passa dans les îles de Léros, de Calimona, de Stanchio et de Rhodes, et vint débarquer à Joppé; il vit Tripoli, Beyrouth, Sidon, Ptolémaïde et Nazareth; sur le mont Thabor, un couvent et quatre églises ont été construits par les Géorgiens, quand le roi Wakhtang - Gourgaslan conquiert Jérusalem. Il revint à Joppé et partit avec une escorte d'Arabes; vint à Gaza, à Arimathie ou Roumla, vit à Loudia le tombeau du protomartyr S. Georges, dont les Géorgiens célèbrent la fête le 3 novembre: ce qui, pour le dire en passant, est l'origine du nom de Giorgobis-Thwé, « mois de la fête de S. Georges, » que ce mois porte en géorgien. Malgré les dangers de la route, causés par les incursions des Arabes, profitant de ce qu'il n'y avait pas alors de pacha, il arriva sain et sauf à Emmaüs et enfin à Jérusalem.

Ayant déjà exposé textuellement ce que Timothé vit dans cette ville de monuments géorgiens, je reprends la suite de son voyage.

De Jérusalem il alla à Bethléem, à Bethsaïda, à Efratha, à Gethsamania, où est le tombeau de la Se. Vierge, dont l'église a été restaurée par les Géorgiens; il assista à la célébration de la fête de Pâques, le 19 avril 1758, à Jérusalem<sup>1)</sup>, et en décrit les magnificences.<sup>1)</sup>

Enfin, après quelques courses aux environs de la ville sainte, il se résolut à la quitter définitivement, pour aller réclamer des secours pour les chrétiens, opprimés par les exactions des Turks. Il s'embarqua à Joppé, visita Chypre, où il ne trouva, à ce qu'il paraît, aucun monument des Géorgiens. passa dans l'île de Castéghoriz, à Rhodes et dans plusieurs autres îles, puis à Athènes. Là il vit deux grandes colonnes de marbre, élevées par Xerxès, « roi de Grèce, qui fit ouvrir un canal par où la mer Noire se jeta dans la mer Blanche; » de là il alla voir le couvent de la Transfiguration, au pays des Arnaoutes; il alla par mer à Andros, de là au couvent de Vathopet, où était exilé le patriarche Cyrille, de C. P.; visita de nouveau le couvent Ibérien, et retourna par mer à Constantinople. Là, dans le trésor du patriarche, on lui montra d'anciens habits épiscopaux, de couleur violette, et on lui dit que depuis cent ans les patriarches ne portaient plus d'autre vêtement que la coulle monacale. Ce qui lui rappela qu'en effet les peintures de l'église de Mtzkhétha représentent le catholicos de Karthli et celui d'Aphkhazeth en *ბაბუჯგო* ou camail chargé d'or et de perles. Il partit avec le patriarche de Jérusalem, qui allait en Géorgie vit Chila, Ewkhait, Sinope, Samsoun, la Chaldée ou Goumich-Khané, où se termine le récit.

<sup>1)</sup> Pâques fut en effet le 19 avril, en 1758, de l'ancien style; or depuis le départ de Timothé de Constantinople jusqu'ici, je n'ai trouvé dans son Itinéraire aucune indication qui pût me servir à marquer les époques de son voyage, et il me semble que ce n'est pas trop de tout une année pour parcourir les lieux dont je viens de présenter la série.

Il me paraît probable qu'il ne put rentrer en Géorgie, au plus tôt, que vers la fin de l'an 1759.

Ainsi que je l'ai dit, ma copie de la Visite a été faite sur un exemplaire appartenant au prince Phalavandof, qui le prêta en 1838 à l'Académie, sur la prière du Baron de Hahn. Il y avait à la fin de curieuses peintures des rois de Géorgie, de Platon, en bonnet de coton, et d'Aristote en lunettes.

Timothé a écrit un volume entier d'oeuvres théologiques; le tsarévitch Théimouraz croyait en posséder l'original, qui est un petit in-fol. en écriture ecclésiastique, et fut acheté à Mozdok par David, éristhaw du Radcha; il passa ensuite à un certain Iacob Maïsourna, fils de Glomon, fils de Giorgi, qui a signé à la fin une note, datée du 25 août 1806. Enfin il est devenu la propriété du savant tsarévitch. Après la mort de ce dernier, il fut, avec tout le reste de sa bibliothèque géorgienne, acquis par Sa Majesté, qui daigna en faire présent à l'Académie.

Le Musée asiatique possédait déjà la partie de l'Itinéraire de Timothé relative à la ville de Jérusalem.

Ayant à parler du couvent Ibérien, j'ai dû, naturellement, donner la préférence à la curieuse relation de Timothé, d'un Géorgien qui l'a visité et décrit il y a environ cent ans. Toutefois, pour contrôler ce témoignage, j'ai consulté plusieurs sources, dont je vais donner l'indication.

C'est d'abord le joli manuscrit grec N. 436 de la Bibliothèque patriarcale, à Moscou, que l'on croit être du XIIe siècle. Il se compose de 38 f. petit in-8°, et est intitulé: *Διηγῆσις πάνυ ὁμαία περὶ τῆς ἱερᾶς καὶ σεβασμίας ὁλκονος τῆς Πορταίτιδος, πῶς ἦλθεν εἰς τὸ ἅγιον ὄρος, εἰς τὴν ἀγίαν μονὴν τῶν Ἰυήρων*. La langue n'y est pas du grec absolument classique, et l'orthographe se ressent en partie des défauts bien connus des hellénistes. J'en ai, du reste, donné assez d'extraits, pour pouvoir, par raison de brièveté, m'abstenir de plus longs détails.

Путевыя записки, Давыдова, Сиб. 1840, 2 v. 8°; la relation du voyage exécuté par M. Davydof, en 1835, renferme beaucoup de choses très intéressantes sur l'état des monastères du mont Athos, et notamment, t. II, p. 214, sur le couvent Ibérien.

Voyage aux saints lieux, en Europe et en Afrique, par le pèlerin à-pieds Barski Plaki-Albof, ... commencé en 1723, achevé en 1747; S.-Pét. 1819, 2 v. 4°, en russe; cet ouvrage se distingue par sa naïve simplicité. Au t. II, p. 144-5, on trouve quelques lignes sur le couvent Ibérien.

Description de tous les monastères du mont Athos, trad. du grec en russe, par les soins et aux frais de Makari, moine du couvent Ibérien; Moscou, 1809, 104 p. in-8°. La grande Laure d'Athanase a été fondée par les empereurs Nicéphore Phocas et Zimisès; au milieu des fonts baptismaux, un tuyau porte un aigle à deux têtes, jetant de l'eau

par le bec. Tout près de là est l'ermitage de S. Pierre du mont Athos. P. 34 — 39, description détaillée du couvent Ibérien, où il ne manque pas de fausses indications historiques. P. 42 et suiv., description de l'image Portaïtisa, très curieuse. Fallmerayer, Fragmente... (je n'ai plus l'ouvrage sous la main); He. v. p. 26; S. Athanase vivait 959—969. P. 108, monastère des Ibériens. On trouve dans cet ouvrage l'indication et l'analyse de plusieurs chartes grecques des divers couvents. Journal du Min. de l'instr. publique, en russe, 1848, juin et mois précédents, notice sur le couvent Ibérien; le premier hégoumène fut Athanase, le second Ewthym, le troisième Ewstrate (?).

On m'a communiqué que le Dr. Zacharia a publié à Heidelberg, en 1840, un Voyage, où, p. 247, il est question du couvent Ibérien et de sa bibliothèque; ce qui y est dit de cette dernière se rapporte parfaitement à l'indication que j'en ai donnée plus haut.

N. - D. de la Porte ou des Ibériens est très vénérée en Russie: à Moscou, on voit son image entre les portes Nikolskia, menant au Kremlin; une autre image, dans un oratoire au bas de la tour de Soukharef; une troisième, et une église portant son nom, dans le Kitai-Gorod, non loin des portes Varvarskia (Bullet. scientif. t. IV, N. 18).

Dans l'ouvrage périodique Отечественныя записки, t. IX, 2e P-ie, p. 49—56, un article de M. Michel Kornilovitch sur le monastère de N. - D. d'Ibérie, dans une île du lac de Valdaï.

M. Platon Iosélian, qui visita le mont Athos en 1848, a consigné les curieux résultats de ses recherches dans la bibliothèque du couvent Ibérien, dans les N.N. 22, 31, 35, 36, du Courrier de la Transcaucasie, en russe. Enfin les Lettres (en russe) d'un habitant de la Se. - Montagne et les Mémoires sur l'état du monastère russe de Pantéléimon, par le-même, ont paru dans les deux ou trois dernières années, mais le temps m'a manqué pour consulter ces deux ouvrages.

A D D I T I O N XI.

*Récits des auteurs arméniens sur le règne de Giorgi Ier.*

Le roi d'Arménie, Gagic Ier Chahanchah, qui mourut en 1020, avait épousé, suivant Matthieu d'Edesse<sup>1)</sup>, Codramité, que d'autres nomment aussi Codramita, fille de Giorgi Ier.

<sup>1)</sup> P. 9 du manuscrit du Musée Roumiantzof; Vardan, p. 73 et Asolic, l. III, c. 30, disent au contraire que Codramité était fille de Sahac, prince de Siounie. Tchamitch, t. II, p. 872, a suivi l'autorité des deux derniers historiens. Ce qui m'a décidé, malgré le silence des Géorgiens, à copier Matthieu d'Edesse, c'est le récit même auquel se rapporte cette note, dans lequel on verra chacun des princes jouer

roi d'Aphkâzie. Jean-Sembat et Achot, tous deux fils de Gagie, ne pouvant s'entendre au sujet de l'héritage de leur père, il en résulta entre eux une guerre, dans laquelle Géorgi ou plutôt Géorgi Ier prit le parti de Sembat, l'aspé, mais, comme le dit Vardan, p. 74, profita de l'occasion pour s'emparer de divers territoires à sa convenance, qui ne sont pas autrement désignés. Voyant que les deux frères étaient sur le point d'en venir aux mains, un prince de l'armée du roi de Géorgie, qui était en ambassade auprès de Sembat, lui dit : « Roi Hovhannès, commande seulement que l'on me montre Achot ; je le prendrai et te l'amènerai, chargé de chaînes. » Cet envoyé était, en effet, un homme brave, un guerrier invincible. « Achot, répondit le roi, étant courageux comme il l'est, comment pourras-tu me l'amener ? — Je le prendrai vivant, dit le prince, lui et son coursier. — Ne méprise pas le lionceau, reprit Sembat, avant de l'avoir vu. » Les troupes s'étant mises en bataille, le prince, qui était Aphkâz, s'élança comme un lion et cria à haute voix : « Que celui qui est Achot vienne en avant ! » Achot, en l'entendant, devint furieux, comme un léopard, et tous deux, se cherchant mutuellement, en vinrent aux mains. Le prince géorgien ayant lancé une flèche contre Achot, celui-ci, prompt comme la foudre, se baissa et l'atteignit d'un coup de cineterre sur son casque, et fendit jusqu'au milieu son corps couvert de fer. Il y eut ce jour-là un combat sanglant. Ceux d'Ani, sujets de Sembat, furent mis en déroute, au point que les fuyards, sans prendre le temps d'entrer dans la ville, se jetaient dans la rivière d'Akhourian. Quelque temps après, les grands du pays et ceux de Géorgie s'entremirent pour réconcilier les deux frères : Sembat eut la ville d'Ani et son territoire, et Achot les contrées voisines de la Géorgie et de la Perse. Vardan, p. 74, parle de ces faits en gros et sans date positive, à son ordinaire : Matthieu d'Edesse, dont la chronologie est très confuse, dans le commencement de son livre, parle de l'année 699—971, ce qui est entièrement inadmissible ; Aristacès <sup>1)</sup> ne donne non plus aucune

un rôle conforme à ses rapports de parenté. D'ailleurs le roi Giorgi eut réellement une fille nommée Cata, dont le nom se rapporte à celui de la princesse ici nommée, mais dont le sort n'est pas connu ; Annales, p. 179. = Matth. d'Edesse, p. 6, parlant de la puissance de Gagie, nomme les rois des Aphkâz, parmi ceux qui lui envoyaient des présents, en signe de leur respect.

<sup>1)</sup> L'historien Stéphane de Taron, dit Asolic, a écrit une histoire d'Arménie en trois livres : le 1er, en 4 chapitres, traite de l'histoire universelle, et de celle de l'Arménie, en particulier, jusqu'à la conversion de Tirdate ; le 2e, en six chapitres, de l'histoire des derniers Arsacides, des khalifes et empereurs de Grèce, jusqu'à l'avènement au trône d'Achot-le-Grand ; enfin le 3e, de beaucoup le plus long, car Asolic était contemporain des derniers événements, renferme en 48 chapitres l'histoire de la dynastie Bagratide. Le dernier fait qu'il rapporte, la mort du dernier roi de Pharhisos, est de l'an 452—1003. Après avoir raconté en 452—1003 le partage du royaume de Pharhisos entre le roi Gagie-Chahanchah et Phaltoun, émir de Gantzac, il termine son ouvrage, en l'année 6282 depuis le commencement du monde, 972, depuis le cruciflement ; 857, depuis l'empereur Philippe, suivant le calcul des Grecs ; 453 de l'ère arménienne ; la 30e année de l'empereur Basile II ; la 15e de Gagie, roi de toute la Grande-Arménie ; la 13e du catholicat de Sargis-Tiézeracal, par l'ordre duquel il a écrit son ouvrage. Dans le 47e ou avant-dernier chapitre du IIIe livre, il avait fixé la construction de l'église de S.-Grégoire, dans l'intérieur

date, mais il raconte ces événements avant ceux de l'an 1017—1018, et dans un ordre un peu différent. D'après lui, le roi Giorgi aurait d'abord réconcilié Sembat et Achot, au moyen du partage dont parle Matthieu d'Edesse, puis Sembat se serait retiré dans ses domaines; après quoi, sur la plainte d'un seigneur partisan d'Achot, que Sembat lui aurait enlevé injustement un fort nommé Chatic<sup>1)</sup>, Giorgi aurait profité de la négligence de Sembat pour l'attaquer: ce prince, dit Aristacès<sup>2)</sup>, était d'un caractère pacifique, petit et chargé d'embonpoint. Comme il se rendait dans ses possessions, il s'endormit sur la route, sans prendre de précautions pour sa sûreté. Giorgi, mécontent qu'il eût fait assez peu de cas de sa médiation pour se permettre un acte arbitraire envers un ami de son frère, l'attaque à l'improviste, et lui tue beaucoup de monde. Sembat peut à-peine monter sur son cheval, il est pris par les Géorgiens, qui entrent dans Ani avec les fuyards, pillent la ville, sans respecter même les églises, et poussent l'insolence jusqu'à enlever les clous des crucifix, pour en forger, disaient-ils, des fers pour leurs chevaux; car, d'après leurs usages religieux, ils les regardaient comme superflus<sup>3)</sup>. Effrayé des suites de la désobéissance de ses grands, Achot se réfugia auprès de l'empereur Basile, comme le raconte l'histoire byzantine, tandis que Sembat, prisonnier des Géorgiens, ne put racheter sa liberté qu'en sacrifiant trois de ses forteresses, exigées par Giorgi. Tchamitch, qui a compilé et fondu ensemble les trois historiens d'où sont tirés ces extraits, place les faits en 1020 et 1021: je m'en tiens à son autorité, qui coïncide avec les recherches et calculs de Lebeau.

En 470—1021, continue Aristacès, conséquemment, d'après la chronologie de cet auteur, trois ans au moins après ce qui vient d'être raconté, l'empereur se mit de nouveau en campagne et passa dans l'orient avec une armée considérable. Il vint camper dans la vaste plaine de Carin et envoya un exprès à Giorgi, prince des Géorgiens, pour l'engager à venir faire acte de soumission. En effet un évêque, Géorgien de nation et résidant à Valarchacert, était allé au-devant de l'empereur, et lui avait assuré que «Lorsqu'il viendrait dans le canton d'Ecéghik ou à Carin, le roi s'avancerait à sa rencontre.» Basile s'était laissé persuader et, dans cette assurance, à chaque station où il passait il attendait la venue

d'Ani, par le roi Gagic, à l'année 1000 de l'incarnation, conséquemment en 449 de l'ère arménienne. Je ne m'arrêterai pas à commenter tous ces synchronismes, ce qui demanderait de très grands développements. Pour Aristacès de Lastivend, continuateur d'Asolic, son histoire commence, ainsi qu'on l'a vu dans l'H. de Gé. p. 306, p. 2, à l'année 1014—1015, immédiatement après la mort du roi Bagrat III, conséquemment 11 ans après l'époque ou finit son devancier; toutefois il rappelle dans les premiers chapitres des faits antérieurs. Il est bien à regretter que l'ouvrage d'Asolic reste manuscrit; celui d'Aristacès a été imprimé à Venise, en 1844, in 8°, 124 p.: cette édition se distingue, comme tout ce qui sort des presses des Mékhitharistes, par la beauté typographique et par la correction. Elle est accompagnée de variantes, peu nombreuses, il est vrai, mais bien choisies.

<sup>1)</sup> Ce fort était dans le canton de Djacat; Asolic. l. III, c. 11.

<sup>2)</sup> P. 7.

<sup>3)</sup> Cette réflexion est de Tchamitch, dans son Histoire d'Arménie, t. II, p. 898.

du prince. Mais celui-ci ne pouvait se résoudre à répondre à ses invitations, parce que beaucoup des siens cherchaient à l'effrayer, en lui disant : « Sitôt que l'empereur te verra, ou tu seras mis à mort, ou il te privera de ta liberté, et tu ne reverras jamais ton trône. »

111

« Cependant l'empereur, étant entré dans le Basian, lui envoya deux ou trois exprès, car il ne désirait rien tant que d'achever paisiblement son voyage et de ne pas troubler la prospérité du pays. Pourtant, ne recevant aucune nouvelle, il entra en fureur et ordonna de mettre à feu et à sang le gros bourg d'Ocom, ainsi que les villages et les champs d'alentour, et de les ruiner en faisant captive la population. Après en avoir enlevé les prisonniers, il prescrivit de les acheminer dans la province de Chaldée, et lui même, à travers le Basian, se rendit à Vanand ou Phorac <sup>1)</sup>. Saisissant alors un moment favorable, Giorgi se jeta sur la ville d'Oukhthik, et ordonna à ses troupes d'en brûler les jardins délicieux et de s'emparer des biens des habitants, mais en respectant la vie des hommes. A cette nouvelle l'empereur, encore plus enflammé de colère, marcha contre le roi; leurs troupes se rencontrèrent près de la petite mer de Palacatsis, et se heurtèrent avec une impétuosité épouvantable. De leurs épées étincelantes, de leurs casques resplendissants, partaient des éclats de feu, illuminant les montagnes, et au choc de leurs glaives des éclairs enflammés tombaient sur la terre. Témoin de ce spectacle, l'empereur admirait la bravoure des combattants; mais les troupes grecques, telles que les eaux d'un torrent qui se brisent contre un rocher, finirent par tourner le dos. Là mourut le grand prince Rhat, dont le cheval, tombé dans un borbier, ne put s'en arracher; les ennemis fondirent sur lui et tuèrent, à la grande douleur de la maison de Taïk, cet homme digne de louanges. Pour Giorgi, il alla, avec ses troupes, se fortifier dans les citadelles de l'Aphkhalie <sup>2)</sup>, tandis que l'empereur, envoyant les siennes de différents côtés, répandait la dévastation, et enjoignait de la manière la plus formelle de n'épargner ni vieillard, ni adolescent, ni enfant, ni jeune homme formé, ni homme, ni femme, ni absolument aucun âge : douze cantons

<sup>1)</sup> Ici mon manuscrit porte : « à travers le Basian, il vint à Carmir-Phorac. » Quoiqu'il paraisse probable que Phorac et Vanand désignent le même pays, je crois pourtant que le nom de Vanand a été introduit là par un copiste, comme glose d'un autre nom moins connu. Indjidj cite ce même passage d'Aristacès, précisément comme il est imprimé; Arm. Anc. p. 432. Tchamitch, t. II, p. 967, écrit de la même manière, mais tout cela ne démontre pas que la leçon Carmir-Phorac *կարմիր փորակ* ne soit pas préférable à celle *կամ փորակ*. En effet les Annales géorgiennes mentionnent souvent un lieu nommé Carniphor, Carniphora, Carniphorak, Carnipholak, Carniphola, et même une fois Carmiphorak; p. 124, 199, 200, 209, 217, 256, 265, 271, 331, 393 . . . . .

<sup>2)</sup> Ceci prouve l'exactitude de ce que disent les Byzantins, que dans un premier combat entre les Abasges et les Grecs la victoire fut incertaine; *Avasgica*, § 19. Toutefois Stritter raconte dans la même année 1023 et cette bataille et celle qui fut livrée l'année suivante, comme le disent les Annales et les auteurs arméniens.

furent désolés, ravagés, en conformité à ces ordres<sup>1)</sup>. Après quoi notre auteur fait un tableau éloquent dans son genre des souffrances de la Taïk.<sup>2)</sup>

Evidemment il s'agit ici d'une seconde campagne de Basile contre les Géorgiens, que l'auteur des Annales, p. 176, a confondu avec la première, celle de l'an 1015.

Matthieu d'Edesse, p. 35, parle aussi de cette expédition et sous la même date; mais il dit que les deux généraux Rhat et Zoïad, frères de Liparit, prirent part au combat, et que l'empereur, après avoir consacré trois mois à la soumission du pays, alla hiverner à Trébisonde. Cet auteur est le seul, à nous connu, qui exprime comme on vient de le voir la parenté des généraux géorgiens; il répète même, p. 74, que le Liparit qui commandait l'armée auxiliaire lors du combat livré par les Grecs, en 1048, aux Turks Seljoukides, était frère de Rhat et de Zoïad. Or il y a ici de grandes incertitudes, que M. S.-Martin, Mém. t. II, p. 220, n. 11, a bien de la peine à expliquer. Un auteur byzantin dit, bien qu'il y ait contradiction, que le général géorgien tué dans la bataille contre Basile, en 1021, se nommait «Horace, fils de Liparit,» puis, que c'était «Liparit, général du roi Georges.» L'une de ces deux assertions de Cédrenus, t. II, p. 718, 770, doit nécessairement être fautive. Les Annales géorgiennes à la main, nous pouvons établir d'une manière incontestable la généalogie et les rapports des personnages dont il est ici question.

Quoique j'aie déjà dit quelques mots de l'origine présumée des Orbéthiens, dans une note sur la p. 9 des Annales, je crois devoir présenter ici en abrégé les notices que leur historien Stéphanos de Siouanie avait puisées à ce sujet dans les Chroniques géorgiennes; notamment dans celles nommées Karthlis-Tzkhovréba, et dans l'ouvrage, malheureusement perdu, de Mkhithar-Erets, d'Ani.

Sous le règne de Kaï-Khosro en Perse, des princes du sang royal de Chine, chassés de leur pays, par suite d'une révolution, marchèrent du côté de l'O., avec un grand corps de troupes; traversèrent le défilé de Dariel et offrirent au tanouter ou mamasakhlis de Mtskhéthà leur secours contre la tyrannie des Perses. La proposition fut acceptée et on leur donna pour lieu d'habitation et de défense, l'imprenable citadelle d'Orbeth, construite par Karthblos. On leur assigna encore plusieurs contrées et forteresses, en possession héréditaire. Ceux-ci, satisfaits du lieu, s'établirent à Orbeth; et de ce fort ils furent appelés, longtemps après, Orbouk, i. e. Orbéthésik; car c'était l'habitude des Géorgiens de nommer les princes d'après les lieux, comme le prouvent les Méthouk, les Méphéouk, les Mradohouk; les Héristhovk, ainsi appelés du Héreth; les Dehavakhourkh, du Dehavakheth; les Cakhésik, du Cakheth; les Lekhthimaïk, du Lekh, et beaucoup d'autres. Cette famille s'appelle donc, jusqu'à présent, Orbelk, tandis qu'auparavant c'étaient les Djenévouk, i. e. Djénatsik ou chinois.»

<sup>1)</sup> Vardan, p. 75, donne le même chiffre. Samuel d'Ani, au contraire, parle de 24 cantons de l'Ibérie, qui furent dévastés.

<sup>2)</sup> Arist. p. 9, 10.

En retour d'un si bon accueil, les émigrés délivrèrent les Géorgiens du joug des Perses, ce qui valut à leurs chefs le titre de sparapiet ou généralissime; plus tard le roi Pharnavaz leur accorda de telles faveurs, qu'après la personne du monarque nul n'était plus considéré que les Orbélians. En 1048, lors de la bataille livrée aux Turks Seldjoukides par les Géorgiens et les Grecs unis, Liparit, chef de la famille, qui avait la moitié du royaume, ou une demi-royauté, suivant la leçon de l'édition de Paris, p. 69, amena une armée auxiliaire considérable, levée sur ses propres domaines. A cette époque la position des Orbélians en Géorgie était fort brillante. Tels étaient, dit Stéphanos, le rang et la prérogative de cette famille dans la maison des rois: ils étaient généralissimes de toutes les troupes, commandants suprêmes de toute la Géorgie et supérieurs à tous les dignitaires de la cour. Ils avaient en propre douze bannières, de 1000 hommes chacune; mais comme l'étiquette attribuait au roi la flamme blanche, sur un drapeau écarlate, on leur avait ordonné de porter la flamme écarlate sur un drapeau blanc. Quand ils marchaient ou se tenaient debout en présence du roi, ils avaient à la main une baguette à tête de lion; lors des repas, ils s'asseyaient sur un coussin placé à part, plus haut que les autres d'édouls et princes, mangeaient le pain sur des assiettes d'argent; enfin, c'étaient eux qui plaçaient la couronne sur la tête du souverain. En outre les Orbélians s'étaient souvent alliés à la famille royale de Géorgie et à celles des Coriciens, c'est ce qui explique la fréquence, dans leur arbre généalogique, de noms très communs chez les Bagratides, comme Iwané et Sembat; à cela leur historien a ajouté que les noms de Liparit, Elicoum et Boïrthel sont des restes de leur origine tartare ou chinoise. Il se peut bien que les deux premiers noms soient en effet tartares, mais la suite de l'histoire géorgienne prouvera que le dernier est une altération de Birthwel, i. e. maître de Birthwis, et conséquemment que c'est un nom tout géorgien.

Conformément à l'histoire, je diviserai en trois époques ce que nous savons de la succession des Orbélians: la 1<sup>re</sup>, depuis le moment où ils commencent à jouer un rôle suivi jusqu'au temps de David-le-Réparateur; la 2<sup>e</sup>, depuis lors jusqu'en 1177, au moment où la famille disparaît de nouveau, après la levée de bouilliers de Demna, frère du roi Giorgi III<sup>1</sup>); la 3<sup>e</sup> jusqu'au moment où leurs traces se perdent dans le texte des Annales. Un seul doute peut rester, c'est que les Géorgiens, qui n'indiquent ni les actions ni la mort de Liparit II, se soient trompés en disant Liparit III, fils de ce dernier, tandis qu'il serait fils de Rat: ce qui est non-seulement peu probable, mais démenti par les matériaux nouveaux que j'ai trouvés à Gélath et déjà fait connaître dans l'Histoire de Gé. p. 297, n. 1, 353, n. 2.

<sup>1</sup>) Le tableau généalogique de cette 2<sup>e</sup> époque se voit déjà dans la n. 1, p. 389 de l'Histoire de Géorgie; la 3<sup>e</sup> viendra plus bas, dans une Addition spécialement consacrée aux Orbélians.

Première époque des Orbélians.

Liparit Ier

qui joue un grand rôle sous les rois Bagrat Ier et Dawith Ier, dans les 25 dernières années du IXe siècle, p. 159 des Annales.

Zwiad,

qui fait enterrer le roi Bagrat III, en 1014, et commande les troupes géorgiennes, en 1022; p. 175, 177.

Rat Ier, Rhat ou Erhat,

général des Géorgiens en 1021, meurt dans le combat contre Basile; p. 177.

Liparit II,

donné en otage à Bagrat III, p. 172; † 1022, suivant les auteurs grecs; marié à Tzkhowreba.

Rat II.

Iwané Ier.

O mariée à

Liparit III,

éristhaw des éristhaws, au commencement du règne de Bagrat IV; fait prisonnier en 1048, devient moine, sous le nom d'Antoni, et meurt à C. P., 1063 (?); p. 180, 182<sup>1)</sup>; enterré à Catzkh, p. 187.

Tchortovanel,

Ioané II,

Rat III.

Néania,

† 1048. p. 184, † à C. P.

p. 185; meurt à Ani, au service des Grecs.

Liparit IV, sous les rois

Vasili, Dimitri,

Giorgi.

Giorgi II et David II, † à C. P.

p. 198, 204.

Rat IV, † sous David II; ibid. 205.

Enfants anonymes, dont la vie et la mort sont inconnues.

<sup>1)</sup> Vardan, p. 78, est seul à nous faire connaître qu'en 470—1021, Liparit, avec mille cavaliers, fut battu par Thogril-Bek, sous les murs de Nakhtchévan.

«L'empereur, continue Aristacès, alla prendre ensuite ses quartiers d'hiver dans les plaines du Pont, et étant descendu dans le canton de Chaldée, s'y établit.» Le catholicos arménien Pétros alla l'y rejoindre, aux environs de l'Épiphanie, et lui remit, au nom du roi Sembat, un acte de donation d'Ani et de tout son royaume <sup>1)</sup>, pour le moment où lui-même aurait cessé de vivre. Quant aux prisonniers faits durant cette expédition, ils furent vendus dans des contrées lointaines <sup>2)</sup>.» Au retour du printemps, Basile, quittant les plaines du Pont où il avait passé l'hiver, se dirigea de nouveau contre la Taïk, et, après plusieurs marches, vint camper dans le canton de Basian.» Là Dzraviz, fils de Phocas, ayant consenti à prendre la couronne impériale, Basile alla, suivant l'usage des Grecs en pareille rencontre, se renfermer dans la citadelle de Mazdat. Dzraviz ayant été tué par surprise, par les soins de Davith ou Sénékérime, roi de Sébaste, Basile vint à Salkora, à l'extrémité du Basian, pour mettre fin à la révolte de Phers, qui suivit celle de Dzraviz. Phers et son gendre et complice Andronicé furent pris à leur tour et décapités, sous les murs de Khaghtoiarhidj, à l'extrémité du territoire de Carin. Ce lieu avait été choisi pour leur supplice, précisément parce qu'ils avaient promis au roi d'Aphkhalie, leur complice, de lui céder tous les territoires s'étendant jusqu'à cette limite. En effet ces pays avaient appartenu au couropalate David, non, il est vrai, à titre héréditaire, mais comme marque de la munificence impériale, pour en jouir sa vie durant. <sup>3)</sup>

«Pendant son séjour à Salkora, l'empereur exigea du roi Giorgi trois citadelles, avec leurs jardins, que Gourgen avait prises <sup>4)</sup>, contre toute justice, de la succession du couropalate David; il lui envoya des exprès et lui écrivit en termes conciliants: «Laisse, disait-il, ce qui n'est point ton héritage paternel; reste paisiblement dans tes domaines, et ne n'empêche pas de continuer ma route vers la Perse.» Mais Giorgi ne cédant point, il lui expédia ce Zakaria <sup>5)</sup> évêque de Vagharchacert de qui il a été parlé plus haut. Celui-ci, par de douces paroles, ayant réussi à le circonvenir, Giorgi lui donna une lettre renfermant son consentement aux demandes de Basile, et l'évêque s'en retourna bien satisfait.

<sup>1)</sup> Suivant Vardan, p. 75, Jean-Sembat se décida à faire cette donation, pour se soustraire aux inquiétudes que lui causait le roi de Géorgie. Basile manda alors Giorgi, et sur son refus de venir, alla ravager son royaume, et partit ensuite pour prendre ses quartiers d'hiver en Chaldée.

<sup>2)</sup> Arist. p. 11, 12.

<sup>3)</sup> Arist. p. 13—16. Ces détails forment le chapitre III de notre historien, intitulé *Թէ ուն Թաւառն երկրորդ անգամ դարձ անէ ՚ի վերայ աշխարհին ապոյց, յորում պարտեցան զօրք վերահացոց*; je ne cite ce titre que pour avoir occasion de dire qu'il n'est nullement, dans le texte, question d'une défaite essayée par les *Vérhiatsi* ou Géorgiens.

<sup>4)</sup> Il me paraît qu'il s'agit ici des trois citadelles données au roi Giorgi lui-même, par Sembat, pour prix de sa liberté, v. sup. p. 211.

<sup>5)</sup> Ce nom manque dans les extraits précédents, bien que la désignation du personnage ne laisse aucun doute sur son identité.

«Comme il avait fait un jour de marche et arrivait à l'endroit où il voulait s'arrêter, il est atteint tout-à-coup par des coureurs, redemandant la lettre, parce que l'insensé avait changé d'avis ; ces gens repartirent après l'avoir prise. Pour Zakaria, il rejoignit l'empereur et lui raconta ce qui avait eu lieu. Basile l'ayant questionné sur les troupes aphkhazes et sur leurs préparatifs de bataille, Zakaria répondit : «Le roi a des troupes comme personne n'en a eu ; elles sont pleines de bravoure et toutes prêtes à combattre.» A ces mots l'empereur, ému de colère «Toi aussi, dit-il, tu as été du nombre des révoltés, et tu veux m'effrayer.» Il ordonna de l'acheminer sur Constantinople, en disant : «Va te reposer là jusqu'à ce que, mis en déroute, j'aie t'y rejoindre.» Mais ses guides avaient ordre de lui couper la langue. L'évêque partit, pour ne jamais revenir dans sa demeure, et resta dans le même lieu jusqu'au jour de sa mort.

«Ayant alors quitté son campement de Salkora, l'empereur passa avec ses troupes au lieu dit Chghpha. A cette nouvelle l'Aphkhaz, sans leur laisser le temps d'asseoir leur camp et de se fortifier par une enceinte, a recours à ce stratagème : il dépêche un de ses évêques et se met en marche lui-même, sur ses traces, afin de tomber à l'improviste sur les Grecs, et de profiter de la surprise pour les mettre en déroute. Ils s'élancent au galop, chacun devant son compagnon, sans garder un ordre de bataille, comme gens allant au butin. Comme autrefois, du temps de Joram, les Moabites se jetèrent sur les enfants d'Israël, mais furent impitoyablement massacrés par l'épée : tel fut le sort des troupes aphkhazes. Accourus témérairement sur leurs coursiers, le poids de leurs armures de fer, la rapidité d'une longue course ayant épuisé leurs forces, ils furent reçus au milieu des Grecs, alors tous frais, qui en massacrèrent un nombre considérable. Pour les autres, ils se réfugièrent avec leur roi dans les citadelles de l'Aphkhazie, poursuivis par l'ennemi, qui ne cessa de tuer jusqu'au coucher du soleil. L'empereur ordonna alors de réunir en un même lieu les têtes de tous les morts en payant pour chacune un dahécan à ceux qui les apporteraient : les soldats allèrent donc à la recherche de tous les côtés et apportèrent les têtes des morts, devant l'empereur, les empilèrent ensemble, et par ses ordres en firent divers tas le long du chemin, afin d'inspirer aux spectateurs l'étonnement et l'effroi.

«Se voyant alors réduit à un état désespéré, Giorgi supplia l'empereur de le laisser partir tranquillement. Touché de commisération par ses prières, l'empereur lui écrivit une lettre ainsi conçue : «Ne pense pas, parce que je t'ai vaincu, que j'exigerai plus qu'auparavant. Rends-moi les domaines que m'a donnés le couropalate et donne-moi ton fils en otage : du reste, il y a paix entre toi et moi.» Giorgi se laissa persuader et consentit à tout. L'empereur établit dans la province des commandants, qui firent un partage, maison par maison, village par village et champ par champ, précisément sur l'ancien pied. En recevant l'otage, Basile promit de le renvoyer dans trois ans. Pour lui, il se dirigea, à la tête de ses troupes, du côté de l'Arménie, et alla camper

avec sa cavalerie dans la vaste plaine de Her, où il ordonna de détruire tous les arbres dépendant de la ville . . . . .<sup>1)</sup> Là, la rigueur de l'hiver ayant décimé les Grecs, il poussa avec les débris de son armée dans le canton des Ardzrouniens, fut poursuivi et pillé par les habitants de Her, et forcé de reprendre le chemin de C. P. Au bout de trois ans, il relâcha en effet le fils de Giorgi, et mourut peu après.

Aristacès, p. 21, 22, nous apprend encore que dans la première année du règne de Constantin VIII, successeur de Basile, Giorgi s'entendit avec Nicéphore Comnène, gouverneur du Vaspouracan<sup>2)</sup>; ce général voulait se faire empereur en Orient, mais il fut pris par les troupes de Cappadoce, après qu'on eut renversé sa tente sur lui; il fut envoyé à C. P. et y eut les yeux crevés, l'année suivante; cf. Lebeau, t. XIV, p. 233. La même année, l'eunuque Nikitom<sup>3)</sup>, envoyé en orient par l'empereur, passa par la Géorgie, d'où, par de belles promesses, il tira beaucoup de nobles, et les envoya à Constantinople. L'empereur les combla d'honneurs et de présents, leur conféra des titres et leur fit à perpétuité des dons de terres, sans doute pour les attacher au service de l'empire. Enfin, dans la 3<sup>e</sup> année du même règne, l'eunuque Simon<sup>4)</sup>, qui avait le rang de chambellan et une autorité presque égale à celle de l'empereur, passa également en orient, avec une armée nombreuse, et alla en Géorgie, mais la mort de son maître, arrivée le 21 novembre 1028, l'empêcha de rien faire d'important.

---

## A D D I T I O N XII.

### *Rapports entre la Géorgie et la Grèce, sous Bagrat IV.*

---

Sous le règne de Bagrat IV, la Géorgie fut plus grande et plus puissante qu'elle ne l'avait encore été, ou du moins l'influence de ses monarques acquit un plus grand ascendant que jamais dans des contrées qui, depuis longtemps, lui disputaient leur indépendance. Chaque révolte du Cakheth préparait la ruine totale de ses korévèques couronnés; les rois du Tachir

<sup>1)</sup> Arist. p. 16—18. Matthieu d'Edesse, p. 37, raconte en quelques lignes cette expédition, dont il ne fait connaître que les résultats; Vardan la passe entièrement sous silence.

<sup>2)</sup> Notre auteur n'hésite pas à accuser ce Comnène de desins ambitieux, que l'histoire byzantine ne lui attribue pas.

<sup>3)</sup> Lebeau, t. XIV, p. 232, le nomme Nicéas, duc d'Ibérie.

<sup>4)</sup> Lebeau, op. cit., le nomme également parmi les grands officiers de Constantin VIII.

abandonnaient le nord de leur petit royaume, pour aller résider à Lori; le Clardjeth et le Tao se soumettaient peu-à-peu; les roitelets arméniens d'Ani et de Cars étaient souvent obligés de recourir au prince des Aphkhas. La Grèce seule ne reconnaissait qu'imparfaitement les droits de ce souverain: d'un côté, elle lui conférait des titres honorifiques, contractait avec sa famille des alliances matrimoniales réciproques, et de l'autre, elle accueillait tous les traîtres, favorisait ouvertement toutes les dissensions intestines, et comme pour constater sa supériorité, préparer des envahissements ultérieurs, que les circonstances pouvaient rendre un jour possibles, elle nommait des commandants de l'Ibérie-Supérieure; parmi ceux-ci l'on peut compter Michael Vestès Iasita, Catacalon et Thornic, dont les noms reviennent souvent, à cette époque, dans l'histoire byzantine. Mais comme aucune portion de la Géorgie proprement dite n'était sous la puissance des Grecs, il faut sans doute entendre par ce nom les territoires contestés, sous Basile II, entre les deux pays, qui avaient formé l'apanage du couropalate David, et sur lesquels les rois ibériens conservaient encore des prétentions, tels que le Basen ou Basian, aux sources de l'Araxe. Je crois que c'est dans le même sens qu'il faut entendre le passage où Cédreus dit que 15000 Patzinaces furent envoyés *en Ibérie*, par Constantin-Monomaque, en 1049, sous la conduite du patrice Constantin Adrobolan, pour continuer la guerre contre les Turks.<sup>1)</sup>

Ce que l'auteur géorgien nous dit, p. 179, de nobles qui avaient pris le parti des Grecs et quitté l'Ibérie, se trouve déjà confirmé en partie par divers passages des Byzantins, mais nous pouvons en donner encore d'autres preuves. Les Ibériens étaient partout dans le service des empereurs grecs et y occupaient de hauts emplois: c'étaient Tzitzius ou Djodjic, préfet du dorostole, en 1016, fils du patrice ibérien Thevdat; Georges et Varazvatzès ou Waraz-Watché, cousins du même Thevdat, qui, en 1028, trempèrent dans une conjuration contre Romain-Argyre, et furent pour ce fait punis publiquement, dans les rues de Constantinople, ce qui n'empêcha pas le second d'être plus tard protospathaire et gouverneur d'Edesse pour les Grecs, ainsi que de sauver cette ville, par sa présence d'esprit, en 1038, des suites d'un stratagème conçu par les Arabes pour s'en emparer. On dit que Thevdat, mentionné plus haut, avait construit un couvent au mont Athos: si ce fait est vrai, je n'y vois d'autre explication qu'en disant que les auteurs byzantins auront regardé le nom de Thornic, le véritable fondateur du couvent Ibérien, comme un abrégé de Théodoros ou Thoros.<sup>2)</sup> C'était encore un certain Aboucap, l'Apocapès des Byzantins, ancien garde de la tente de David-Couropalate, qui, en 1030, révéla à l'empereur Romain-Argyre, une conspiration tramée contre lui; Vasil, fils de cet Aboucap, se trouvait parmi les braves défenseurs de Mandzcert, attaqué en 1054 par Thogrul-Bek: il commandait l'armée grecque, en 1065, sur les bords du Danube, fut fait prisonnier et

<sup>1)</sup> Stritter, Mem. pop. t. III, p. 822.

<sup>2)</sup> V. sur tous ces personnages, Stritter, t. IV, p. 190, 299, 301.

trouva le moyen d'échapper et de revenir près de son père, encore vivant alors<sup>1)</sup>; et enfin l'Ibérien Grigor, fils de Bacouran, l'un des commandants grecs d'Ani, quand cette ville fut assiégée par Alp-Aslan, ainsi que Iwané, fils du grand Liparit, gouverneur des cantons d'Hachtiank et d'Archarounik sous Isaac Commène, qui ne fut fidèle ni à son roi légitime, ni au maître de son choix, comme on l'a vu dans l'histoire du règne de Bagrat.

Ayant précédemment indiqué, chacun en son lieu, les rapports des Géorgiens avec les Grecs, durant cette période de 45 ans, je me contenterai de raconter ici les détails du combat de Liparit contre les Seldjoukides, en 1048. Je prendrai pour base le récit des Byzantins, le plus précis de tous, et j'y joindrai, comme développements, les particularités fournies par les auteurs arméniens dont je puis disposer. Toutefois, comme je me borne à ce qui concerne directement la Géorgie, et que j'emprunte mes renseignements grecs au seul Stritter (t. IV, p. 304, sqq.), je renvoie pour le reste aux notes de S.-Martin, Mém. t. II, p. 202, sqq.

On a vu précédemment (Chron. arm. p. 49) les singuliers détails donnés par Vardan, sur l'origine de Mahomet et sur les commencements de sa puissance; ceux qu'il fournit sur les Seldjoukides ne me paraissant pas moins nouveaux, je traduirai ici tout le passage de cet auteur qui les concerne.

«Après avoir, dit Vardan, conduit la série des khalifes jusqu'à Djafar<sup>2)</sup>, nous l'avons perdu de vue. Leur domination commença en l'an 60—611, et le trouble s'y mit en 350—901: attaqués de toutes parts, ils n'eurent plus la force de faire résistance, et les Turks s'agrandirent, ainsi qu'on va le voir. Il y avait dans le Khorasan un certain Mahmoud, Ismaélite, qui franchit le fleuve Dchahan ou Djihon, de Théthbal<sup>3)</sup>, et revint dans le Khorasan avec beaucoup de captifs, dits Orientaux, qu'il établit dans un district particulier. Ils furent si actifs et se multiplièrent tellement qu'il leur donna un émir et à

<sup>1)</sup> Matth. d'Ed. p. 41 et 81; Vasil est encore nommé par le même auteur, p. 140, en 1077. Il mourut en 532—1083, à Ourha, dont il avait le gouvernement; ibid. p. 144.

<sup>2)</sup> C'est le nom que les auteurs arméniens donnent au seconde khalife Abasside, plus connu chez les Européens sous celui d'Almansour (755); ce peut être encore le khalife Mohtazem, nommé par les Arméniens Maksam-Djafar (840—862).

<sup>3)</sup> Evidemment ce nom désigne le pays des Huns Hephthalites ou orientaux, dont il a été tant parlé sous le règne de Gourgaslan. Mikhael Asori (manuscrit du Mus. asiat. p. 202), parlant du même peuple, dit que son pays s'étendait jusqu'à Téthaghia ou Tourkistan. Mahmet, émir du Khorasan, y fit des captifs; Doghlou-Bek, appartenant à cette nation, devint sultan, et après lui Alp-Aslan. Ce passage a été traduit tout différemment dans le Bulletin scientifique, t. V, N. 8. La raison de ces différences tient à ce que le manuscrit du Musée asiatique est extrêmement défectueux, et que j'ai rectifié ma traduction sur le manuscrit XC de la Bibliothèque royale, qui nous fut très obligeamment communiqué en 1840. Voici, du reste, cette courte phrase: *և ձգին սոքա ՚ի Թէտաղիա, ուր Թուրքիտան կոչին, ուստի գիրս (M. de Paris, գերիս) էած մահմէտ ամիրաին խորասանայ. յորմէ ազգէ սուլթանացաւ զողլու պէկն, և ետ նոցա ալբաս ալամն (lis. յետ նորա ալբասլան).*

celui-ci la couronne, au moment où il sentit sa mort prochaine. L'émir fut victorieux, s'empara de la Perse et se fit sultan. Il se nommait Doghla-Bak, ainsi que le dit Vaïram<sup>1)</sup>, fils de Tigran, l'historien.

« Mais le vénérable prêtre Mkhithar d'Ani, dont la mémoire est dans le livre de vie, s'exprime de la sorte : Ç'a été un grand travail, que de chercher tout ce qui concerne le sultan des Turks. Voici ce que j'en ai appris, par la grâce de Dieu : Mahmoud, dont j'ai parlé, était fils de Sébekthan; sorti d'une famille obscure et devenu puissant, comme Artachir le Sassanide, il enleva le commandement à la race de Mahomet, dans la personne de Mahmad-Mustafa, le 33<sup>e</sup> descendant de Mahomet, en l'an 246 de l'hégyre<sup>2)</sup>. Il devint puissant dans la ville de Bahl, du Kouchastan; le bruit de sa puissance fit trembler le khaliphe, qui lui envoya des présents, un drapeau, le *Lalap* (لابلال), et les titres d'Aminadaulah et de sultan, honneurs qui augmentèrent l'influence de Mahmoud. Ayant entendu parler de l'idole de Mathan, dans l'Inde, il alla la renverser et revint avec son butin, laissant-là son fils Mahmad. Pour lui, il alla à Gourgan, se fit payer par le maître de ce pays 40000 pièces d'or et donner une maison pleine d'armures. Ensuite il marcha contre Rhé. Machaddaulah-Roustam, qui y commandait, avait, trois jours auparavant, réuni les Dikémites et s'était avancé à sa rencontre. Il arriva à Srav, avec une armée considérable et 250 éléphants. Ayant vu Machaddaulah, il lui dit : As-tu lu le Chah-Nameh? — Oui. — Le roi entre-il dans le palais d'un autre roi; oui ou non? — L'autre se tut. Sur ce, il le fit enchaîner et l'envoya dans le Khorasan, s'empara de tous ses trésors et de Rhé. Puis il dépêcha son fils Makhsout dans le Tabaristan, à Tarhab et à Sarthaa, se rendit maître de Rhé, de Ghazouin, du Krhastan<sup>3)</sup> tout entier. Laisant son fils à Rhé, il alla à Srav, y prit 100000 dinars et passa à Nichavour, en l'an 424 de l'hégyre (comm. jeudi 9 janvier 1030 de J.-C.). Makhsout prit Hamian, Ispahan, et revint à Rhé. Informé qu'à Ispahan on a tué ses officiers, il y retourne, fait périr 4000 hommes et reprend le chemin de Rhé. Il apprend alors la nouvelle de la mort de son père et de l'usurpation du sultanat par son frère Mahmoud. Il se hâte alors de partir, prend son frère, le fait aveugler et s'empare du trône et de l'autorité. Leur père, en allant au secours d'une tribu, dont les chefs se nommaient Khter-Khan et Bokhr-Khan, avait rencontré en route une multitude de Turks; en revenant par le même chemin, il avait remporté une

<sup>1)</sup> Je suppose que ce doit être Vahram d'Ourha, dit Raboun, auteur d'une Histoire en vers des rois de Cilicie, imprimée en 1810 à Madras, et en 1832 à Calcutta, par J. Avdall. Quadro della storia lett. di Armen. par Soukias Somal, Venise, 1829, p. 114; Nouv. Journ. asiat. t. XVI, p. 287. M. Neumann, de Munich, en a publié une traduction anglaise, aux frais du Comité de traductions, orientales, de Londres.

<sup>2)</sup> Commencée le jeudi 28 mars, 860. Cette indication n'est pas tout à fait exacte. Si l'on s'en tient à l'année de l'hégyre, Maksam-Djafr ou Mohtazem, ci-dessus nommé, régnait alors; si l'on veut trouver le nom de Mahmad, il faut descendre jusqu'à Mehthédi-Mahmet, qui régna en 870—892 de J.-C. et fut le 34<sup>e</sup> khaliphe. Je crois pourtant que c'est ce dernier que Mkhithar avait en vue.

<sup>3)</sup> Le Khorasan ou le Kourdistan.

victoire signalée et pris leur émir, nommé Apaghon, qu'il avait emmené dans le Khorasan et mis en prison. La nation le fit redemander au prince, puis à ses fils, qui refusèrent de le rendre. Dans leur fureur, ils passèrent le Djihon, avec toutes leurs tribus, se battirent en désespérés, eurent l'avantage, prirent Nichavour et taillèrent en pièces les troupes du sultan, à Dadanghan, près de Mrmen. Le sultan vaincu alla à Ghazouin et delà dans l'Inde, mais il fut tué sur la route, et son frère l'aveugle fut mis sur le trône, à Ghazouin. Y étant resté longtemps, il eut des fils, qui régnèrent successivement dans cette ville, jusqu'à ce jour. Mais un chef turk, nommé Mousseph, fils d'Aghou-Sartchouk, avait cinq neveux nommés Abousalis, Davouth, Tchaghr-Bek, Abou-Daliph et Thougri-Bek; celui-ci prit le titre de sultan, et n'ayant cessé de conquérir durant quinze années, partagea tout le pays de Khorasan. Etant venu à Rhé, il y trouva deux caves pleines d'or, s'en empara et envoya demander la bénédiction du khalîphe. Ce dernier le fit traiter magnifiquement, par des personnages distingués de sa cour, lui donna un étendard et d'autres présents, et lui conféra le titre d'Imambar, avec le surnom de Doukhar-Agha: depuis, il fut reconnu comme le maître du monde. Il eut pour successeur Alpaslan, fils du frère de Thougri, qui ensanglanta tout l'univers, et qui eut huit fils. Ensuite l'autorité échut à Mélik-Chah, prince bon et pacifique, puis à Mahmoud-Sultan, puis à son frère aîné Bakiaroukh, qui le fit périr et occupa le trône pendant 40 ans. Doudouch, fils d'Alpaslan, s'étant révolté contre lui, Bakiaroukh le vainquit, tailla son armée en pièces et le tua. Mahmoud-Sultan, fils de Mahmoud, jeune encore, battit Bakiaroukh et porta le titre de sultan pendant 12 années. Il eut pour successeur son fils Mahmoud, qui eut à combattre Sandchar-Sultan, le battit, prit possession de l'Aragh et l'y laissa comme agha. Après lui, son fils Davoud fut sultan et périt sous les coups des Moulids. Ensuite parut Thogrîl, puis Makhsout, puis son fils Aslan, puis l'usurpateur Thougri, qui vivait au temps de notre historien Mkhithar, que Dieu honore!»<sup>1)</sup>

Voici maintenant le récit, d'après les Byzantins, de la campagne de Thougri-Bek, en 1048.

«Ayant appris qu'une grande armée turque, commandée par Asan, était entrée dans le Vaspouracan, Aron-Vestès, gouverneur de cette province pour les Grecs, manda à Catacalon-Vestès, dit Kékauméas, ou le Brûlé, de venir promptement à son secours. Aussitôt qu'il eut reçu ces lettres, Catacalon rassembla ses gens en toute hâte, et se porta du côté d'Aron. Leurs troupes étant réunies, les deux chefs se mirent en embuscade, attaquèrent et battirent les Turks, qui marchaient contre eux. A cette nouvelle le sultan envoya de nouveau contre les Romains une armée considérable, sous les ordres d'Abraham-Alim, son frère. Les Grecs, après avoir délibéré sur la conduite des opérations militaires, marchèrent vers l'Ibérie et s'arrêtèrent dans une plaine, nommée Osourtrou»<sup>2)</sup> par les

<sup>1)</sup> Vardan, p. 75, sqq.

<sup>2)</sup> Chez Et. Orbélian (passage omis dans l'éd. de S.-Martin, Mém. t. II, p. 68) ce lieu est nommé Ordorou-Giough *որդորու-գիւղ*, village d'Ordor; je pense que le nom grec se sera formé de l'accusatif *որդորու-*

habitants du pays, où ils campèrent en plein air. Là ils se tinrent tranquilles, et ayant au préalable fait entrer dans les places fortifiées tous les gens de la campagne, avec leurs enfants et leurs effets précieux, ils dépêchèrent à l'empereur un courrier, porteur de lettres annonçant l'arrivée de l'ennemi.

«Ayant lu ces dépêches, l'empereur leur prescrivit de ne faire aucun mouvement jusqu'à ce que Liparit arrivât, avec les troupes ibériennes, et engagea par écrit ce dernier<sup>1)</sup>,

գիւղ, réponse naturelle à la question qui dut être faite par des gens ignorant comment le lieu s'appelait.

Voici le texte, d'après mon M-it: *և զի այլազգիք կոտորէին նախ շրշրշր- Կիւղ, և ասպատակեալ...*

Dans la liste des suffragants du patriarche d'Antioche, on trouve: Sedes duodecima, Theodosiopolis, et parmi les sept évêchés dépendant de cette ville, le premier nommé est celui d'*Ortros*, qui me paraît avoir la plus grande analogie avec le nom qui nous occupe; *Gesta Dei per Francos, Hanoviae, 1611, p. 1044*. Pour le dire en passant, parmi les noms des 12 métropolitains *per se subsistentes*, relevant aussi d'Antioche, je ne trouve que ceux de *Kyros, Verea* et *Ralquis* qui rappellent un tant soit peu la Géorgie: le Kour? l'Ibérie? la Colchide?

<sup>1)</sup> Vardan, p. 79, et Matthieu d'Edesse, p. 73, nomment Grigor-Magistros, personnage célèbre à cette époque, en Arménie, parmi ceux qui invitèrent Liparit à venir se joindre aux Grecs. Ces derniers se trouvaient, lors de la venue du prince géorgien, près du fort de Capoutrou, dans le canton d'Archovit, au pays de Vanand, dont Cars était la capitale, et dont les Turks venaient de s'emparer. Liparit avait placé en sentinelle, pour la nuit, le brave Tchortovanel, fils de sa soeur: on ne sait à qui cette soeur était mariée. Bientôt les infidèles ayant commencé un combat nocturne, Liparit en entendit le bruit, et des voix qui disaient: «Viens, car nous sommes cernés par les infidèles. — C'est aujourd'hui samedi, répondit Liparit, et les Géorgiens ne combattent jamais ce jour-là.» Malgré les ténèbres, le brave Tchortovanel faisait face aux ennemis, avec un courage de lion, lorsqu'au milieu de ses exploits une flèche lui entra dans la bouche et ressortit entre les épaules: ainsi mourut ce noble et vaillant homme. A la nouvelle de son trépas, Liparit, comme une bête furieuse, se met en bataille et disperse les infidèles, dans la plaine inondée de leur sang. Témoins de la valeur de Liparit, les soldats grecs prennent le parti de le sacrifier, l'abandonnent au milieu des ennemis, et tournent le dos, afin de lui ravir la palme de la bravoure. Les infidèles, à cette vue, revinrent tous ensemble, et fondirent sur les Géorgiens. Déjà le combat s'était ranimé, et Liparit rugissait comme un lion, au milieu des infidèles, lorsqu'un Géorgien, s'avançant par-derrière, coupa les deux jarrets de son cheval. Liparit, qui s'en aperçoit, se retourne vivement et porte un coup mortel au Géorgien. Pour lui, sautant à terre, il s'assied sur le sol et s'écrie: «Je suis Liparit.» Aussitôt beaucoup de Géorgiens sont massacrés, les autres mis en fuite, et Liparit, fait prisonnier, est conduit dans le Khorasan, auprès du sultan Thogrîl, qui avait précédemment entendu parler de lui et connaissait sa rare valeur. Il resta là deux ans et se distingua en divers lieux, par de brillants exploits. Un jour, ayant été mis aux prises, sous les yeux du sultan, avec un brave Abyssinien, il vainquit et tua l'infidèle. En cette occasion le sultan lui rendit la liberté et le renvoya en Grèce, avec de riches présents. Liparit vint alors à C. P., d'où l'empereur Monomaque, charmé de l'avoir vu, le renvoya avec de grands présents dans sa patrie, près de sa femme et de ses enfants. Ce Liparit était frère de Rhat et de Zoïad et sortait d'une puissante famille géorgienne; Matthieu d'Ed. p. 73. Suivant Et. Orbélian, p. 68 de l'édition de M. S.-Martin, Liparit avait amené avec lui au secours des Grecs, 700 nobles, ses vassaux, 16000 soldats de ses propres troupes, et 10000 hommes des troupes royales: les généraux grecs n'avaient avec eux que 15000 hommes. Le même auteur raconte

en qualité d'ami et d'allié des Grecs, à aller, sans différer, rejoindre les généraux avec toutes ses forces. Ceux-ci, suivant leurs instructions, ne bougèrent pas, en attendant Liparit, qui, pour obéir à l'empereur, réunit et arma ses gens, mais sans faire diligence<sup>1)</sup>. Cependant le temps se passait. Abram ayant appris la retraite des Grecs en Ibérie, et l'attribuant à la frayeur, se mit en marche pour leur livrer bataille. Les généraux impériaux, qui en eurent connaissance, craignant d'être forcés d'en venir aux mains avant la venue de Liparit, se retirèrent dans un lieu de difficile accès, environné de toutes parts de précipices et de ravins, et s'y tenant tranquilles, écrivirent à Liparit de venir en toute hâte. Pendant que les généraux grecs l'attendaient, les Turks prirent Artzen, bourg non moins riche que populeux, l'incendièrent et delà marchèrent contre les troupes grecques.

«Liparit et les Ibériens étant enfin arrivés, les Grecs descendirent de leur forte position, dont on a parlé ci-dessus, dans la plaine<sup>2)</sup> au bas de la colline que couronne le château de Capétrou; comme les Turks se présentaient en désordre, Catacalon proposa de fondre sur ces gens, tandis que leurs rangs étaient rompus; mais Liparit refusait de combattre, parce qu'il regardait le samedi comme un jour néfaste et de mauvais augure. Or l'on était au samedi 18 septembre, 2e indiction<sup>3)</sup>. Ayant appris par ses coureurs où était le camp des Grecs, et qu'ils ne faisaient pas de mouvement, Abram rangea ses troupes et s'avança contre eux. A cette vue les généraux grecs se rangèrent malgré eux en bataille. Catacalon occupa l'aile droite, Aron la gauche, en face de Khorosanités, autre général turk, et Liparit le centre, vis-à-vis d'Aspam-Sélar, frère d'Abram, mais d'un autre lit.

«Le combat s'étant engagé vers le coucher du soleil, Catacalon et Aron triomphèrent tous deux de l'ennemi à qui ils avaient affaire, et le poursuivirent jusqu'au chant du coq;

p. 74, les circonstances de la mort prétendue de Liparit: il est incroyable qu'il ait pu se tromper au point de croire que Liparit eût succombé dans la bataille contre les Turks; et j'ai déjà dit p. 326 de l'H. de Ge., n. 4, ce que je pense de la manière dont il faut entendre ce passage de son histoire. Aristacès de Lastiverd est, de tous les auteurs arméniens, celui qui donne le moins de détails sur le combat dont il s'agit: toutefois il assure que les généraux grecs avaient 60000 hommes à leurs ordres, avant l'arrivée de Liparit, et ne purent s'entendre ni entre eux, ni avec lui; que Ahron-Vestès, fils de Boulghar, fut le premier à lâcher pied, ce que voyant les Turks, ils cernèrent Liparit, coupèrent les jarrets de son cheval et se saisirent de sa personne. Liparit fut ensuite conduit *au khaliphe*, qui lui accorda la liberté; Aristac. ch. 14, p. 59. On voit que cet auteur n'est pas d'accord avec les autres sur les principales circonstances des faits.

<sup>1)</sup> Aristacès dit en effet, p. 59, qu'il fallut bien des supplications et des présents pour le décider à venir.

<sup>2)</sup> Dans la grande plaine du Basian; Aristac. p. 58, rubrique du ch. XIII.

<sup>3)</sup> L'indiction doit être inexacte, et je crois qu'au lieu de 2 il faut lire au moins 12, car l'année 1048 fait l'indiction 11e, et la 12e commença en septembre de cette même année.

mais Liparit, furieux de la mort d'un de ses neveux<sup>1)</sup>, et s'étant trop abandonné à son courage, eut son cheval tué et fut pris. Revenant de la poursuite, les Grecs l'attendent, et le croient également occupé à donner la chasse à l'ennemi; mais ne le voyant pas venir, ils deviennent inquiets et ne savent ce qui lui est arrivé. Pendant qu'ils s'épuisaient en conjectures, un soldat qui avait combattu sous les ordres de Liparit vient leur annoncer qu'il est défait et pris; qu'Abram et son frère, après l'avoir mis en déroute, ont forcé de marche et sont retournés à Castrocome<sup>2)</sup>, avec Liparit et les chrétiens captifs.

«Consternés de cet événement, les généraux grecs se rendirent, le jour suivant, les uns à Ibane<sup>3)</sup>, capitale du Vaspouracan, les autres à Ani. Pour Abram, très satisfait de s'être emparé de Liparit, il se porta à Rhé, en cinq jours de marches forcées, et de là il envoya au sultan des courriers, annoncer sa victoire et la prise du général ibérien. Thogrîl, sous les apparences de la joie que lui causait une capture si importante, dissimula son ressentiment des glorieux exploits de son frère et ne pensa plus qu'à chercher l'occasion de se débarrasser de lui. De son côté l'empereur, apprenant la captivité de Liparit, s'occupa uniquement de le délivrer. Il envoya au sultan George Droze, secrétaire d'Arôn, avec de riches présents pour sa rançon, et fit demander en même temps la liberté de Liparit et la paix<sup>4)</sup>. Quand les députés arrivèrent près du sultan, celui-ci, pour se montrer souverain magnifique, qui ne marchandait pas la guerre, renvoya Liparit en pur don; à l'empereur; la riche rançon offerte par l'empereur, il ne la dédaigna pas, mais il en fit présent à Liparit, non sans l'engager à conserver le souvenir de ce bienfait et à ne plus prendre les armes contre les Turks.<sup>5)</sup>

L'année suivante, le sultan vint encore jusqu'à Castrocome; mais comme les habitants s'étaient renfermés dans les forteresses; si nombreuses en Ibérie, il retourna dans le Vaspou-

<sup>1)</sup> Je traduis ainsi le mot *patruelis*, qui signifie au contraire *cousin*, afin de me conformer à l'indication donnée ci-dessus par Matth. d'Edesse.

<sup>2)</sup> Ce nom me paraît cacher celui d'Ocom, localité connue, du canton de Basian, *μαρόν Όκομίον*; v. Indjidj, Arm. anc., p. 386, et Arm. mod., p. 88. Ocomi était au pied du mont Dzirani, non loin d'Hasan-Qalé.

<sup>3)</sup> C'est certainement Van, nommée primitivement Avan, ainsi que le prouve le P. Indjidj (Arm. anc. p. 178, suiv.). Ce nom et le géorgien Wani dérivent du sanscrite *Vana* demeure, sens qu'il conserve dans les deux autres langues.

<sup>4)</sup> Stritter, Mem. popul. t. IV, p. 304 — 309.

<sup>5)</sup> Un auteur arabe, cité par M. St-Martin, t. II, p. 215, dit que le roi des *Aphkhas*, qui avait été fait prisonnier, offrit pour sa rançon 300000 dinars, dont il donnait le tiers sur-le-champ, mais que sa proposition ne fut pas acceptée. Le même dit que Liparit se trouva quelque temps dans les mains d'un certain Mervan, prince musulman, vassal de l'empire grec, qui possédait une partie de l'Arménie et de la Mésopotamie; ce fut lui qui le remit à Thogrîl-Bek, afin de se concilier son amitié, et ce fut aussi à sa prière que le sultan consentit à rendre la liberté à son captif. Il est donc probable qu'Abram n'avait pas conduit Liparit près du prince son frère aussitôt après sa victoire, et que quand il se révolta lui-même, comme il va être dit, il avait cédé le prisonnier à ce Mervan.

racan sans avoir rien fait d'important. En 1052 Abram, qui s'était révolté contre le sultan, fut vaincu et pris, et Thoghril entra dans l'Ibérie, où il mit tout à feu et à sang; Monomaque envoya contre lui Michel Acolythe, dont l'arrivée le força à se retirer sur Tauriz. Enfin en 1053, l'empereur, pour subvenir aux frais de diverses constructions, licencia 5000 hommes, des troupes ibériennes et tira de ces contrées, au lieu de soldats, de grosses sommes d'argent, ce qui ne contribua pas peu à ruiner de ce côté les affaires de l'empire.

Vardan raconte, p. 80, que le sultan ayant fait engager Liparit à se faire musulman, celui-ci répondit : « Quand j'aurai vu ta face, je ferai ce que tu me commandes. » Mais aussitôt qu'il fut en présence du prince, bravant tous les dangers, il lui dit : « Maintenant que j'ai eu l'honneur de te voir, je ne t'obéirai pas. — Que veux-tu? lui dit le sultan. — Si tu es marchand, vends-moi; si tu es bourreau, tué moi; si tu es roi, rends-moi à la liberté, comblé de tes présents. — Je ne marchande pas un homme si brave; je ne veux pas, comme un bourreau, me rougir de ton sang; comme je suis roi, va où tu veux; » et il le renvoya avec des marques de sa munificence. L'empereur ayant désiré le voir, il se rendit auprès de lui, avec des troupes qui lui furent données, rentra en Ibérie, prit le roi Bagrat et l'envoya à l'empereur, et lui-même s'empara de ses états. Le même auteur, p. 84, dit que le roi Bagrat ne revint qu'en 537—1088; mais cet anachronisme apparent tient à la manière dont Vardan groupe les faits, afin que l'on en puisse saisir l'enchaînement, ce qui est sans doute très utile dans une histoire universelle, aussi abrégée que la sienne, où il réunit toujours ensemble, portion par portion, les détails relatifs à une dynastie, à un personnage; mais quand ces récits se trouvent au voisinage d'une date précise, ils semblent s'y rapporter, quoique souvent un intervalle très grand les sépare.

---

*Chronologie du règne de Bagrat IV.*

---

- 1014 Naissance de S. Giorgi-Mthatsmidel.  
 1027 Au mois d'août, Bagrat devient roi.  
 1028 Mort de Constantin VIII, Porphyrogénète, le 12 novembre.  
 1032 1er voyage de la reine Mariam à C. P., ou tout au moins envoi de présents et d'une ambassade; Bagrat devient couropalate et épouse la nièce de l'empereur Romain-Argyre.  
 1033 Alda, veuve du roi Giorgi Ier, et son fils Démétré, vont à C. P., ils livrent Anacophia aux Grecs.  
 — (?) Mort de la reine Eléné et second mariage de Bagrat.

- 1033 Giorgi-Mthatsmidel revient en Géorgie.
- 1036 Victoire sur Phadlon ou plutôt Aboul-Séwar, émir de Dovin.
- 1038(?) Siége de Tiflis par Bagrat; dure deux ans.  
— Tentative de Liparit et des Grecs pour placer le prince Démétré sur le trône.
- 1040 Prise de Tiflis.
- 1042 Reprise de Tiflis.  
— Second retour du prince Démétré.
- 1044 Giorgi-Mthatsmidel va à Jérusalem, puis au mont Athos.
- 1045 Ani se livre ou du moins veut se livrer à Bagrat.
- 1046(?) Expédition de Liparit contre Dovin, sous Constantin IX, dit Monomaque.
- 1047(?) Victoire de Liparit sur le roi Bagrat.
- 1048 En septembre, bataille contre les Seldjoukides, prise de Liparit.
- 1050 Giorgi-Mthatsmidel devient abbé du mont Athos.  
— Liparit est délivré; reprise de Tiflis par Bagrat.  
— Voyage de Bagrat en Grèce; il y reste trois ans; Giorgi-Mthatsmidel vient à C. P.
- 1053 Retour de Bagrat, de C. P. en Géorgie.  
— (?) Expédition de Michel Acolythe, contre Gandza.
- 1054 Irène, princesse Alaine (probablement Aphkhaze et fille de Démétré, frère du roi Bagrat) devient la maîtresse de Constantin X, Ducas; Marie ou plutôt Martha, fille de Bagrat, va à C. P. pour épouser le fils de l'empereur, et revient en Ibérie, à cause de la mort de l'impératrice Théodora.
- 1055 Giorgi-Mthatsmidel se démet du titre d'abbé du mont Athos; il va à Jérusalem, où il voit le P. Prokhoré, occupé à bâtir le couvent géorgien de la Croix.
- 1059 Liparit est pris par le roi Bagrat.  
— Giorgi-Mthatsmidel vient en Géorgie, y reste cinq ans.
- 1062 Victoire de Bagrat sur les Abazadzé.
- 1064 Mort de Liparit, à C. P.  
— Invasion d'Alp-Aslan. — Prise d'Ani.
- 1065 Martha, fils du roi Bagrat, épouse l'empereur Michel VII, Ducas, dit Parapinace.  
— (?) Mort de Giorgi-Mthatsmidel.
- 1068 Autre invasion des Turks en Géorgie, en décembre.  
— Campagne de Phadlon, sa captivité.
- 1071 Expédition des Grecs en Géorgie.
- 1072 Mort de Bagrat IV, en novembre, à l'âge de 63 ans.

## ADDITION XIII.

§. 1. *Extraits de divers auteurs, relatifs au règne de David II.*

Les témoignages relatifs au règne de David II étant trop longs pour être mis en note, je les réunis ici, pour compléter ce que nous savons d'ailleurs sur les faits.

«Voici maintenant, dit Matthieu d'Edesse, p. 229, 230, ce qui arriva dans l'année arménienne 570—1121; un émir du pays de Tzac <sup>1)</sup> nommé Khazi <sup>2)</sup>, homme sanguinaire, impudent et cruel voleur, résidant au voisinage de la Géorgie, était ami et sujet de Davith, roi de cette contrée. En cette année il forma un détestable projet; avec deux myriades de Turks, il pénétra en Géorgie, fit des prisonniers dans un certain canton <sup>3)</sup>, et s'en-alla camper dans sa province. A cette nouvelle, le roi Davith envoya secrètement des troupes géorgiennes, qui tombèrent sur les Turks, en tuèrent 30,000, s'emparèrent de leurs femmes; de leurs enfants et de nombreux troupeaux de moutons, qu'ils transportèrent en Géorgie, sans compter d'autres riches dépouilles. Les Turks restants, se voyant dans une si cruelle position, déchirèrent leurs habits, se jetèrent de la poussière sur la tête, et la tête nue, couverts de vêtements noirs, ils se rendirent près de leur sultan, Mélik, fils de Taphar, à Gantzac <sup>4)</sup>. Là, d'une voix lamentable, ils exposèrent leur infortune, tandis que d'autres allaient au pays de Carmian <sup>5)</sup>, occupé par les Arabes, sous le commandement de Khazi, fils d'Artoukh, lui raconter en soupirant les pertes qu'ils avaient faites. Celui-ci, fier de sa puissance et de sa haute position, ordonna de rassembler des troupes nombreuses, tous les Turks de la Grèce, jusqu'à l'orient, et du pays de Carmian, dont le nombre s'éleva à 150,000 hommes. Il envoya encore au pays des étrangers, du sud, et manda le roi des Arabes, Sagha, fils de Doubaïs <sup>6)</sup>. Celui-ci, qui était un brave guerrier, et qui avait

<sup>1)</sup> Petite subdivision du canton de Cotaïk, dans la province d'Ararat, du côté où est le moderne Edchmiadzin; un autre canton du même nom est dans la Siounie, mais les faits racontés me paraissent se rapporter mieux au premier.

<sup>2)</sup> Sur ce personnage, sa généalogie, son histoire, v. S.-Martin, *Mém.* t. I, p. 427, 428.

<sup>3)</sup> Dans le Thriaeth et aux environs; *Annales*, p. 214. Khazi avait 20000 hommes; *Tehamitch*, t. III, p. 43.

<sup>4)</sup> I. E. à Tauriz, que les Arméniens nomment aussi Gantzac-Chahastan.

<sup>5)</sup> Ce canton, que Matth. d'Edesse p. 166, nomme encore Carmr, était dans les environs, ou tout au moins sous la dépendance de l'émir de Merdin, *ibid.* p. 248. Suivant M. de Hammer (*Hist. de l'emp. ott.* trad. fr. t. I, p. 53, 246), le sandjakh de Kermian comprend la Phrygie septentrionale, et la capitale en est voisine de Koutahié. Je crois que ce doit être le même pays que le *γασθηρ* Gamir, qui dans les Actes des ap. ch. II, v. 9, répond à la *Cappadoce des textes grec, latin et géorgien*.

<sup>6)</sup> Je traduis ainsi, parce que le texte arménien ne comporte pas un autre sens, et parce que ce Sagha est encore mentionné, p. 237, sous la forme de Salé, fils de Doubaïs et gendre de Khazi. Il me paraît pourtant que l'on devrait trouver ici le nom de Doubaïs, fils de Sadaka, le même dont parlent l'annaliste

pris la ville de Bagdad et livré trois combats à Taphar, sultan de Perse, vint avec 10000 hommes. Tantôt vainqueur, tantôt vaincu dans ses expéditions, il appartenait à la tribu des Rhavat<sup>1)</sup>, était un grand blasphémateur de Mahomet et de tous les musulmans, et comptait entre l'Ethiopie et l'Inde. Il était venu dans ce temps là et avait épousé la fille de l'émir persan Khazi.

« Cette année Khazi, avec des troupes nombreuses, alla à Gantzac, pour delà se rendre en Géorgie; au même temps Malik, sultan de Gantzac, s'avancait avec 40000 braves soldats, et ces masses réunies pénétrèrent en Géorgie, du côté de Tiflis, par la montagne de Décor<sup>2)</sup>. A cette nouvelle le roi Davith, fils de Giorgi, fils de Bagrat, vint présenter la bataille aux Turks, avec 40000 soldats braves, déterminés et exercés à la guerre. Il avait encore 15000 braves, fournis par le roi des Kaptchaks, 500 Alains et une centaine de Francs (lis. Varangues)<sup>3)</sup>. Le jeudi, 13 du mois d'août, durant le carême de la Mère de Dieu, il y eut un rude combat, entre deux montagnes, dont les échos répétaient les vociférations des assaillants. Dieu daigna protéger les Géorgiens, qui, par leur bravoure, mirent l'armée turque dans une déroute complète, et en firent une horrible tuerie. Les fleuves et les vallées regorgèrent de cadavres; le carnage s'éleva à 4 myriades; 30000 hommes furent faits prisonniers, la surface des plaines fut couverte d'armes et de chevaux, et les Géorgiens continuèrent la poursuite durant huit jours, jusqu'aux confins de la ville d'Ani. Malik, sultan de Perse, et Khazi, s'enfuirent précipitamment chez eux, la honte sur le front, ramenant à-peine un guerrier sur mille.<sup>4)</sup>

géorgien, p. 214, et M. S.-Martin, *Mém.* t. II, p. 234, en le qualifiant de la même manière. Mais je remarque que, p. 237, le savant français renverse les termes et nomme « Sadaka, fils de Doubaïs, prince de Hillah. » J'ignore s'il y a ici faute d'impression, ou si c'est une inexactitude échappée au savant français. Quant à Doubaïs, c'est évidemment le Dourbez de l'auteur géorgien.

<sup>1)</sup> Ce mot nous fait connaître positivement la nationalité de Dobaïs : il était de la tribu Kourde des Réwadi ou Réwazi, précisément comme Phadloun, de qui M. S.-Martin affirme la même chose, *Mém.* t. II, p. 235.

<sup>2)</sup> C'est le Did-Gor, la partie la plus orientale de la chaîne qui forme, au S, le bassin du Kour, et d'où sort la rivière d'Algeth.

<sup>3)</sup> Comparez ces chiffres avec ceux donnés par les *Annales géorgiennes*, p. 211.

<sup>4)</sup> C'est cette bataille qui est mentionnée dans les *Bella Antiochena*, par Gautier chancelier : « Ayant, dit cet auteur rassemblé, un grand nombre de Turcomans et d'Arabes, Algazi résolut de marcher contre le roi David, dans l'Ibérie (dans le texte latin on lit : contra regem David in \*enetiam equitare; je ne doute pas que le mot précédé d'un astérisque ne doive se lire *Iberiam*), afin d'assurer, en exterminant ce prince, son empire sur Antioche et sur Jérusalem. Mais le jour où Algazi, avec le soudan (soldanus Chorcensium) et 600000 soldats, allait entrer dans le pays chrétien, David, qui avait 80000 guerriers Mèdes et chrétiens, rangea son armée entre deux montagnes couvertes de forêts épaisses et s'arrêta dans une vallée par où l'on présumait qu'arriverait l'ennemi. Puis il exhorta ses gens à vaincre ou à mourir, et à s'ôter même toute possibilité de fuir, en bouchant avec des retranchements les issues de la vallée. A-peine avait-il placé en tête deux cents soldats francs (francigenas); l'ennemi parait, la bataille s'engage,

« Cette même année Davith, roi de Géorgie, enleva Tiflis aux Persans, dont il fit un grand carnage dans la ville, et en fit empaler 500 en état de porter l'épée, qui moururent misérablement. <sup>1)</sup>

« En 572 — 1123 <sup>2)</sup>, Davith, roi de Géorgie, massacra six myriades de Persans. En effet le sultan de Gantzac, s'étant mis en campagne et ayant jeté sur le Kour un pont de bateaux, entra au pays des Aphkhaz <sup>3)</sup> avec 60,000 hommes. A cette nouvelle le roi envoya des hommes, qui détruisirent le pont et tuèrent tout ce qui avait passé. Le sultan s'enfuit en Perse et se retira dans la ville d'Hozcan, auprès de son oncle paternel <sup>4)</sup>. Le roi Davith combattait bravement contre les Persans; il les vainquit et les tailla en pièces en plusieurs rencontres, et leur enleva plusieurs belles provinces, par la force du glaive. Il prit Tiflis, Dmanis, Ochrovan (lis. le Chrovan ou Chirvan), Chaki, Chamkor et beaucoup d'autres contrées. C'était un roi saint et vertueux, rempli de religion et d'équité, qui se montra bon et favorable envers les Arméniens. Les débris de la nation arménienne se rassemblèrent autour de lui; il construisit pour eux, en Géorgie, une ville, où il établit plusieurs églises et monastères, et la nomma Gorha <sup>5)</sup>. Il avait eu d'une femme arménienne <sup>6)</sup> un fils légitime, nommé Démétré. Le frère du roi se nommait Thotormé.

« En 573 — 1124 <sup>7)</sup>, Davith, roi de Géorgie, fit un nouveau massacre, d'environ deux myriades de Persans; il prit la ville royale arménienne d'Ani, en tira les fils de Manoutché et les envoya à Tiflis: c'est ainsi que fut délivrée de la servitude la ville

les infidèles tombent sous les coups des Francs, qui en tuent 400000, tant sur le champ de bataille, qu'en les poursuivant durant trois jours. Algazi fut lui-même blessé à la tête et ne dut son salut qu'à Débeis, roi des Arabes. Ceci eut lieu en 1119 ou 1120. » Gesta Dei per Francos, Hanoviae, 1611, t. I, p. 465, 466. Cf. Ha pars Hist. hierosol. ibid. p. 615; Guill. Tyr. l. XII, ibid. p. 820, 822.

<sup>1)</sup> V. Annales, p. 214, 216.

<sup>2)</sup> Matth. d'Ed. p. 234; ce passage se rapporte à l'expédition racontée p. 216 des Annales, après la prise de Tiflis.

<sup>3)</sup> Le M-it porte *inphlqraq*, qui doit être corrigé, ou comme je l'ai fait, ou en lisant *inphlraq*, de Tiflis.

<sup>4)</sup> Dans les dernières lignes de notre historien, en 577—1128, il est dit: « Mahmoud, sultan de Perse, mourut; il eut pour successeur son frère Malik, le même qui précédemment résidait à Gantzac et avait été obligé de s'enfuir en Perse. »

<sup>5)</sup> Il n'y a pas lieu de douter qu'il ne s'agisse de Gori, ville encore tout arménienne, dont Wakhoucht dit (Descr. de la Gé. p. 245), qu'on ne connaît pas le fondateur. Je ne sais d'où Tchamitch, t. III, p. 43, parlant de cette ville, a pris qu'elle se nommait K'orha ou K'orana.

<sup>6)</sup> Cette assertion, que l'auteur répète p. 241, paraît devoir être admise, malgré le silence des Géorgiens; ces derniers ne parlent pas non plus de Thotormé, frère de David, comme aussi de Tzouata ou Tzota, son fils, qui est pourtant nommé dans son Testament; Mém. de l'Acad. Sc. mor. et pol. t. IV, p. 363..

<sup>7)</sup> Matth. d'Ed. p. 237; cf. Annales gé. p. 217.

royale d'Ani, soixante ans après y être tombée. Quant à la magnifique cathédrale de cette ville, dont on avait fait une mosquée, dans une réunion d'évêques, de prêtres et de religieux, elle fut bénite en grande pompe, à la satisfaction générale du peuple arménien, voyant la sainte cathédrale affranchie du joug des musulmans.

« En 574—1125 <sup>1)</sup>, un général persan, l'émir Ibrahim, fils de Souliman, se mit en campagne, avec des troupes nombreuses. Accompagné de l'émir de Hantzith, Davouth, fils de Soukman, fils d'Ortokh <sup>2)</sup>, et de plusieurs autres émirs, il alla au pays des Géorgiens. Le roi s'avança contre eux et les mit en fuite, avec grande perte des leurs. Le carnage fut plus considérable encore que précédemment; durant cinq jours qu'il s'acharna à leur poursuite, les montagnes et les plaines regorgèrent de leur sang, et leurs cadavres empestèrent au loin la terre.

« Cette même année <sup>3)</sup>, mourut le pieux roi de Géorgie, Davith, et son fils Démétré, homme brave, pieux et en tout semblable à ce prince, pour la pratique des vertus, monta sur le trône. Il renvoya à Ani les fils de Manoutché <sup>4)</sup>; il leur donna cette ville, après les avoir obligés par les serments les plus solennels, à se reconnaître, durant toute leur vie, ses vassaux et serviteurs. En effet Ani avait beaucoup souffert, de la part des Persans, depuis la mort de Davith, et le roi Démétré, qui était fils d'une Arménienne, avait à s'occuper de beaucoup d'autres guerres, en d'autres contrées. Les fils de Manoutché jurèrent que la sainte cathédrale d'Ani resterait toujours aux Arméniens, et qu'aucun Tadjic ni musulman n'y entrerait. »

Le résumé du règne de David, donné par Vardan, p. 93, 94, est trop intéressant pour ne pas le transcrire ici, malgré les répétitions.

« Dans le même temps, dit-il, devenait puissant Davith, fils de Giorgi, fils de Ba-

<sup>1)</sup> Ib. p. 240.

<sup>2)</sup> Sokman, l'un des deux fils d'Ortokh, avait fondé une petite principauté à Hisn-Keïfa; il eut pour fils Ibrahim, qui fut père de Rokn-ed-Daulah Daoud; S.-Martin, *Mém.* t. I, p. 428. Hantzith est un canton de la 4<sup>e</sup> Arménie; ib. p. 93. Quant à l'émir Ibrahim, fils de Souliman, je ne sais si ce ne serait pas un petit-fils de Ghazi, frère de Sokman, dont je viens de parler, mais qui n'est pas mentionné dans la généalogie de cette famille; *ibid.* p. 429.

<sup>3)</sup> Ib. p. 241; cf. *Ann. gé.* p. 230.

<sup>4)</sup> Démétré ne renvoya pas à Ani les fils de Manoutché, ou plutôt d'Abou-l-Sévar, qui, selon Vardan, p. 93, ne revirent jamais leur patrie: mais Phadlon, l'un des fils de ce chef, qui était dans le Khorasan, lors de la prise d'Ani par les Géorgiens, vint, du vivant même de David II, assiéger cette ville, qu'Abouleth, du consentement de Démétré, rendit l'année suivante, en 1126, selon Tchamitch, t. III, p. 44, 45, après avoir, il est vrai, soutenu le siège pendant près d'un an, contre des troupes très nombreuses. Samuel d'Ani, l'historien, fut témoin de ces faits, qui pourtant ne se trouvent pas mentionnés dans toutes les copies de son ouvrage. Quant aux détails du siège et aux suites de la domination de Phaltoun, v. Tchamitch, *loc. cit.*

grat, qui prit Tiflis sur les Persans, fit supporter de rudes échecs à Mélik, sultan de Gantzae, et fit mourir sur le pal <sup>1)</sup>, à Tiflis, 500 hommes en état de porter l'épée.

Manouché, émir d'Ani, étant mort à cette époque, Abou-l-Sévar, son fils, devint maître de la ville. C'était un homme lâche et efféminé, qui voulut la vendre à l'émir de Cars, pour 60,000 dinars. Il fit apporter d'Akblath et placer sur la coupole de la cathédrale un croissant non moins grand que précieux, en remplacement de celui qui y était autrefois; alors les chrétiens appellèrent Davith et lui livrèrent leur ville, puis ils renversèrent du faite de la vénérable cathédrale le signe abominable qu'elle avait porté durant 60 ans, pour nos péchés <sup>2)</sup>. Ils le firent disparaître et y placèrent, comme diadème d'honneur, la couronne de J.-C., la gloire de l'apôtre Saint Paul, l'instrument de notre salut, la croix qui porta un Dieu, pour la rédemption des fidèles.

Le roi Davith laissa dans Ani Abouketh et Ivané, son fils, et retourna dans ses états, emmenant Abou-l-Sévar avec ses fils, qui y moururent, sans sortir jamais de leur captivité. Non-seulement il agrandit ses domaines par la conquête d'Oukhtik (Othia) et de son territoire, de Gag, de Téroutacan, de Tavoueth, de Manqanaberd et de toute la principauté d'Arménie; il soumit encore Ciouricé et Abas, les montagnes du Caucase, le royaume des Souanes <sup>3)</sup>, le Radcha, le Cdjeth (Clardjeth); le Héréth, le pays jusqu'à la mer Caspienne, à Haband et à la ville de Chabouran. <sup>4)</sup>

<sup>1)</sup> J'ignore si réellement l'usage du pal était déjà connu en orient, et c'est par conjecture que j'ai traduit ici les mots *բարձրացոյց ՚ի փայտ մահու*, comme précédemment ceux-ci, de Matthieu d'Edesse: *՚ի փայտ հանեալ*. Quant à *սրահանք* ou *սրահանք*, qui manque dans le dictionnaire d'Avger, je crois l'avoir bien rendu, des deux côtés, par « en état de porter l'épée. »

<sup>2)</sup> Lors de la prise d'Ani, par Alp-Aslan en 1064, la croix qui figurait au sommet de la cathédrale avait été abattue, foulée au pieds et remplacée par un croissant ou un fer à cheval, car c'est plutôt là le sens de l'arménien *հալ*, en géorgien *საღ*. Abou-l-Sévar, de son côté, y fit replacer le même emblème de la religion musulmane. Trois ans après que Phaloun, fils d'Abou-l-Sévar, eut repris Ani, il voulut encore substituer le croissant à la croix, mais il en fut empêché par une vision miraculeuse, ainsi que le dit Vardan, à la fin de ce passage, p. 94, que je n'ai pas traduit, pour cause de brièveté.

<sup>3)</sup> *ქრთამანაბრძედი* (*ქრთამანაბრძედი*, *ქრთამანაბრძედი*). Le royaume des Souanes subsistait donc encore, comme au VIe siècle, au temps des guerres entre l'empire grec et la Perse. Quant aux *Mradchouk*, Stéfanos Orbélian, p. 62, éd. S.-Martin, emploie déjà ce nom, qui a tout-à-fait la forme géorgienne, *მრადჩოქ* - ceux de Radcha. Seulement la terminaison *ouli* ne s'emploie que pour les choses, et il faut pour les hommes *ouli*, *მრადჩოქი*, *Mradchoukhi*, ou simplement *მრადჩოქ*. Aucun passage de l'histoire géorgienne ne donne à entendre que ceux du Radcha aient jamais, dans les temps anciens, formé une principauté séparée.

<sup>4)</sup> Dans une pièce géorgienne qui n'a été communiquée, mais dont je n'ai aucun moyen de constater l'authenticité, à savoir le Testament de David II, ce prince, parlant de l'étendue de ses domaines, dit qu'ils comprennent l'espace entre Nicopolis et la mer de Derbead, entre l'Oseth, Soer et Argats: je ne sais, encore aujourd'hui, ce que c'est que les deux derniers pays. Comme Soer est une forte citadelle de l'Argoueth, en Iméreth, et qu'entre ce lieu et l'Oseth sont la Soumie et le Radcha, peut-être le roi fait-il allusion à la conquête de ces contrées, qui lui est attribuée par Vardan. Quant à Argats, ce nom:

« Etendant ses soins sur la nation ignorante des Géorgiens, il choisit quarante jeunes gens, qu'il envoya en Grèce, pour apprendre les langues et faire des traductions; qu'ils rapporteraient chez eux, comme ils le firent réellement. Trois d'entre eux, qui se trouvèrent plus intelligents et plus habiles que les autres, policèrent ce peuple grossier. Ce prince n'avait pas de répugnance pour les prières ni pour les églises des Arméniens; il mettait souvent sa tête entre nos mains et sollicitait notre bénédiction. Il régna 33 ans. Etant mort à Tiflis, il fut enterré à Gélath, dans la sépulture de ses pères<sup>1)</sup>, et la couronne passa à Démétré, son fils, qui non-seulement conserva cet héritage, mais conquit sur les Persans les villes de Dmanis et de Khounan.

« Dans ce temps-là un fils d'Abou-l-Sévar, qui était dans le Khorasan<sup>2)</sup>, ayant appris le sort de son père et de ses frères, et la mort de Davith, se présenta pour redemander Ani, à titre de patrimoine. Il adressa sa prière à Abouleth et aux principaux de la ville, et comme celle-ci était dans un grand danger du côté des Turks, Abouleth, par pitié pour les chrétiens et surtout par tendresse pour son fils Ivané, qu'il voulait ga-

rait bien être la montagne d'Aragadz, sur la gauche de l'Araxe et vis-à-vis du Masis; v. le Testam. de David, Mém. de l'Ac. VIe sér. sc. mor. et pol. t. IV, p. 363. Dans la même pièce, le roi nomme son fils aîné, Dimitri, à qui il lègue, avec la couronne, ses trésors et tous ses biens, et un autre fils, Tzouata, qui n'est connu que par ce passage. Quant au prince Wakhtang, de qui la naissance est racontée dans les Ann. gé. p. 212, nous ne savons non plus quel fut son sort. Si l'on en croit le titre de ce singulier document, il fut, dit on, dicté par le roi, à son directeur Arséni Iqalthoel, à qui il légua, par une disposition particulière, ses richesses déposées à Aténi. Ces richesses, que le roi nomme *doucat* et *potonal*, me paraissent avoir consisté en pièces d'or et d'argent frappées sous Constantin et Michel *Ducas*, et sous Nicéphore *Botoniate*, dont les noms me semblent assez reconnaissables dans l'altération géorgienne. — M. Platon Iosélian a vu un exemplaire du Testament de David-le-Réparateur, très ancien *весьма древень*, au couvent de Mghwimé, en 1845. *Заказк. въстѣвнѣкъ 1845 ч. воефѣвнѣц. п. 132.*

<sup>1)</sup> Comme le couvent de Gélath fut fondé par David II, aucun de ses ancêtres ne put y être enterré, ce qu'au reste l'histoire nous apprend suffisamment. En ce qui concerne la durée du règne de ce prince, il faudrait, tout au moins, changer en 4 le second 3, ce qui nous ramènerait au chiffre donné par les Annales, p. 230. Quoi qu'il en soit, la tombe de David, à Gélath, est une simple pierre, sur laquelle on lit ce verset du psaume: « C'est ici le lieu de mon repos; j'y demeurerai parce qu'il me plaît. » Le portrait de David se voit sur le mur N. de l'église principale du couvent: le roi est en habits royaux, et porte dans sa main gauche le modèle en petit du couvent même; à sa droite, Ewdémon, catholicos d'Aph-khazeth, XVIe s.; plus loin, le roi Bagrat III, et à sa droite la reine Eléné, son épouse; puis le roi des rois Giorgi; un jeune prince, portant le nom de Bagrât, et la reine des reines Rousoudan: en tout, sept portraits, tous accompagnés du nom du personnage. Ils ont été copiés par les soins du prince Barathâief, grand amateur de numismatique et d'antiquités; v. le 11e de mes Rapp, p. 13.

<sup>2)</sup> L'auteur géorgien, p. 217, ne parle pas de ce fils d'Abou-l-Sévar, mais ce n'est qu'un témoignage négatif, qui ne prouve rien contre un fait. D'ailleurs on a vu, p. 343 de l'Hist. de Gé., n. 4, que lorsque Gandza fut pris par Mélik-Chah et la puissance des Béni-Cheddad anéantie, les débris de cette famille furent emmenés en captivité; notre Phaltoun a pu être du nombre.

Addit. et écl.

30

rantir des chances de guerres continuelles, la lui céda<sup>1)</sup>; pour lui, il alla dans sa famille. Phaltoun, fils d'Abou-l-Sévar, sauva par son habileté la ville et son territoire, et par de courageux efforts sut maintenir la paix. Il s'empara également de Dovin et de Gantzac et se rendit célèbre... »

Avant de nous séparer entièrement de Matthieu d'Edesse, dont le récit se termine en 577 — 1128, à la mort du sultan Taphar, qui eut pour successeur son frère Mélik, ci-devant prince de Gandza ou Tauriz, je dirai quelques mots sur la manière dont son ouvrage est rédigé. Il commence en 401 — 952, et, comme je l'ai dit ailleurs, offre beaucoup de confusion et de bouleversement dans les premières pages, les faits étant exposés pêle-mêle et sans ordre. Ici toutefois il renferme quantité de détails extrêmement curieux et tout nouveaux pour l'histoire grecque. Il y a, entre autres, deux lettres de l'empereur Zimiscès, l'une à Achot III, roi d'Arménie, l'autre au vartabied Ghévond, dans lesquelles il rend un compte très détaillé de ses campagnes en Syrie, et qui sont très importantes, tant pour la géographie de ces contrées, que pour l'histoire du temps. Je les aurais insérées dans la nouvelle édition de l'histoire du Bas-Empire, si j'avais pu obtenir alors communication des deux manuscrits de Matth. d'Edesse, appartenant à la Bibliothèque Royale de Paris.

Arrivé à la fin du Ve siècle de l'ère arménienne, notre auteur reprend haleine; après avoir, à ce qu'il paraît, posé la plume pour un moment, il se décide à poursuivre son travail, d'un seul trait, de l'an 1051 à 1100. Il fixe lui-même ainsi la date de cette interruption: « Nous nous sommes arrêté ici, dans nos recherches scientifiques, laissant à d'autres le soin et la fatigue de ce travail, et sortant de la carrière, nous faisons place aux hommes éloquents, instruits et habiles... C'est sous les patriarches arméniens Ter Grigoris et Ter Barsegh, que nous commençâmes cette histoire du monde; sous le patriarcat de Nicolas, en Grèce, à Constantinople; de Jean, à Antioche; de Siméon, à Jérusalem; de Jean, à Alexandrie; d'Athanase, en Syrie; l'an 6610 depuis Adam. » C'est donc en l'an 1102 que Matth. d'Edesse commença son travail, et par conséquent il put être bien instruit des faits, par des témoins oculaires et auriculaires. De son aveu, il écrivit dans le XIIe siècle. Arrivé à la première année de ce siècle, il nous apprend, p. 179, « qu'il était resté 10 ans sans s'occuper de chronologie ni d'aucun travail littéraire. » Bientôt les graves événements dont l'Asie fut le théâtre, à la suite de la prise de Jérusalem, par les Croisés, et les guerres des Seldjoukides, ranimèrent la verve de notre historien, qui reprit ses recherches, sous le patriarcat du même Grigoris, et encore du vivant de l'empereur Alexis Ier Comnène, donc avant l'année 1118. En cet endroit il annonce l'intention de raconter l'histoire de 25 années et de finir à la 30e du XIIe s., ce qu'il a réellement exécuté. Il mourut lui-même vers 1144, et l'un de ses disciples, Grigor Erets, continua son histoire jusqu'en 1161 ou 62<sup>2)</sup>, mais cette continuation me manque.

<sup>1)</sup> L'historien des Orbélians ne mentionne pas cette cession.

<sup>2)</sup> V. Tcham. t. III, p. 67; dans le Qua dro della storia letter. di Arm. p. 901 on lit: « Jusqu'en 1136.

Il existe une notice sur Matthieu d'Edesse, dans le t. IX des *Notices et extraits des M-its* de la Bibliothèque Royale, par M. Cirbied, et la traduction des fragments relatifs aux croisades, le tout avec des notes de M. de Sacy. Cette traduction est médiocre et peu exacte. Je ne sais pas sur quel fondement le savant auteur du *Quadro della storia lett. di Armenia*, p. 90, 91, dit que l'histoire de Matth. d'Edesse commence en 952 et finit en 1132; peut-être cela tient-il à la différence de nos manuscrits, mais je garantis que le nôtre ne dépasse pas l'année 1130. Il fut copié en 1814, à Tiflis, aux frais du chancelier Roumiantzof, si zélé pour les recherches historiques; il est très beau, en écriture cursive, on ne peut plus élégante, fort exact, et de la main du prêtre Barsegh Khatchatour, de Vagharchabad. Ter Nersès, archevêque des Arméniens de Géorgie, aujourd'hui patriarche d'Edchmiadzin, s'était chargé de le faire exécuter; il fut collationné par l'archevêque Minas, d'Edchmiadzin, par le vartabied Martiros, supérieur du couvent de S.-Stathé, et par Melkisédec, curé de la cathédrale arménienne de Tiflis, qui ont signé tous les trois: il se compose de 242 pages in-4° et a servi d'original pour une copie qui se trouve au Musée asiatique de l'Académie.

Au moment même où ces lignes s'impriment, je reçois une nouvelle traduction française de la partie de l'ouvrage dont je parle, contenant « Récit de la 1re Croisade, extrait de la Chronique de Matthieu d'Edesse et traduit de l'arménien sur quatre M-its de la bibliothèque du couvent de S.-Lazare, à Venise, et un M-it de la bibliothèque Nationale, à Paris, par Ed. Dulaurier, prof. de malai et de javanais à l'École spéciale des LL. OO. vivantes; Paris 1850, in-4°, 108 p. » Ce nouveau travail du savant auteur de la Notice sur Mikael Asori (*Journ. asiat.* 1848) est fait pour inspirer la plus grande confiance.

Quant au style de notre historien, il est bon, soutenu, parfois élégant et s'élève même à l'éloquence. On rencontre chez lui quelques mots étrangers, et on peut encore lui reprocher les longs discours qu'il met dans la bouche des vartabieds, au sujet des grands phénomènes de la nature, comme tremblements de terre, éclipses et autres événements de ce genre, discours trop mystiques pour pouvoir intéresser les lecteurs qui ne partent pas du point de vue religieux.

Il nous reste maintenant à fixer la durée du règne, l'époque de la mort et l'âge de David-le-Réparateur. Ce prince monta sur le trône en 1089—309; les derniers exploits qui lui soient attribués par l'annaliste géorgien, sont de l'année 1124 ou 25, et par Matth. d'Edesse, de l'an 1125, ce qui nous conduit à l'année du cycle pascal géorgien 345: v. *Annales gé.* p. 215, 216, 217.: ainsi David II aurait régné 36 ans, chiffre qui dépasse de deux années celui fourni par les *Annales*, p. 230, et serait mort dans sa 52e année, ce qui ne fait qu'une différence minime relativement au chiffre des *Annales*. Je ne me lancerai pas dans une série de conjectures, pour mettre ces calculs d'accord avec ceux de Wakhoucht et autres. M. S.-Martin, *Mém.* t. I, p. 379, avait adopté l'année 1125 pour l'époque de la mort de David: pour cela il s'en tenait à de nombreux

ses autorités. Mais dans son second volume, p. 232, sur la foi des extraits fournis par Klaproth, il plaça le même événement en 1130. Je ne vois aucune raison pour accepter ce chiffre, tandis que celui de 1125 est plus conforme à ce que dit Matth. d'Edesse, cité plus haut, des premiers actes du roi Dimitri. Enfin l'inscription de Gélath, citée dans une note à la p. 369 de l'Hist. de Gé., où est mentionné la 13<sup>e</sup> année du roi Dimitri, avec des caractères qui la font répondre à 1138 de J.-C., me paraît ne laisser aucun doute. Ainsi je m'en tiens à ce qui a été dit et dans l'Introduction, p. 10, n. 4, et dans les notes sur la p. 230 des Annales. Il n'y a, ce me semble, contre cette opinion, que l'autorité de Vardan, qui attribue à David 33, et des Annales, qui lui donnent 34 années seulement de règne : en tout cas l'époque de sa mort n'en serait qu'avancée d'un ou deux ans, bien loin d'être reculée de cinq. Cf. Rapports sur un Voyage arch. 11<sup>e</sup> Rapp., p. 40.

§. 2. *Extraits d'auteurs musulmans, relatifs à la prise de Tiflis, par David-le-Réparateur.*

Les extraits que l'on va lire ont été réunis par un savant orientaliste de ce pays, et traduits par un ami, aujourd'hui absent, connaissant bien les langues musulmanes : tous deux veulent que leur nom reste caché. L'essentiel est, que ces fragments sont pleins de détails curieux, qui ne permettent guère de les abrégier ; mais si, après les avoir lus, on reste encore indécis à l'égard de la date du fait principal, on verra que, du moins, rien n'a été omis de ma part pour arriver autant que possible à une précision rigoureuse. On aura encore la ressource de confronter ces textes avec les résultats des belles recherches de M. Defrémery, relatives aux mêmes faits, résultats consignés dans le Journ. asiat. juin 1849, et dont je présenterai plus bas le tableau.

I. Yakout, † 626 H. — 1228.

— Après cela Tiflis, où les habitants avaient pris la religion mahométane, resta déjà dans les mains des musulmans, jusqu'à ce qu'en 515 (comm. mardi 22 mars 1121), une foule de chrétiens, nommés (Courdj), sortirent des montagnes de Tedjar<sup>1)</sup>, dans le voisinage de Tiflis. Ceux-ci, en nombre abondant, firent une invasion dans le pays limitrophe, dont les préfets ressortaient des rois Seldjoukides, qui devenaient plus faibles; car lorsque différents rois se suivaient l'un après l'autre, chacun cherchait le pouvoir pour soi-même. Cette année 1121, 2, il existait une discorde entre Mahmoud et Masoud, fils de Mohammed, fils de Mélik-Chah, et . . . . . tantôt ici, tantôt là. Etant occupés à pacifier la frontière, les Géorgiens attaquèrent les

<sup>1)</sup> بچار, peut se lire aussi *Bkhaz*, et ce seraient alors les monts des Aphkhaz, ou mieux, à ce qu'il semble, *Tégor*, comme l'a fait M. S. - Martin, Mém. t. II, p. 235, auquel cas se serait le mont Didgor, au S. O. de Tiflis.

préfets de l'Arménie à plusieurs reprises, si bien qu'à la fin ils s'en rendirent maîtres, chassèrent les musulmans, se placèrent devant Tiflis et, après le siège, s'en emparèrent par la force : un grand nombre de musulmans fut tué. Ayant pris la ville, ils s'y établirent, mais ils traitaient très bien les habitants qu'ils s'étaient soumis. Les Géorgiens cependant n'y restèrent pas longtemps à avoir le pouvoir et faire des incursions contre les musulmans, tantôt dans l'Arran, tantôt vers l'Aderbeidjan, et tantôt vers Khélat. Les préfets les laissèrent en repos, buvant eux-mêmes du vin et faisant ce qui est défendu, jusqu'à l'an 623 (1226), quand Djelal-ed-Din Manchberni les attaqua.

II. Mohammed el Haméki, écrit en 631 — 1233.

En 516 (comm. dimanche 12 mars 1122), le roi des Djourz sortit et prit Tiflis; cette ville resta dans la possession de sa famille jusqu'en 623, où Djelal-eddin-Chah du Kharezm, s'en empara.

L'an 517 (jeudi 1 mars 1123) mourut le roi des Djourz : il possédait une grande connaissance de la religion mahométane et disputait souvent avec le cadhi de Guendja, si le Coran est créé ou éternel.

III. Aboul-Faradj, † 685 — 1288; Chron. ar. p. 377.

En 514 (1120, 1) sortirent les Géorgiens, c'est-à-dire les Djourz, ensemble avec les Kipdjaks et autres peuplades, contre les possessions musulmanes. L'émir Ilghazi, Dobéïs, fils de Sadacah, et le Mécic Toghroul s'allièrent et marchèrent contre les Géorgiens jusque dans le voisinage de Tiflis. Les mahométans avaient une très forte armée, qui s'élevait à trente mille hommes. On se rencontre et les deux armées se rangent pour la bataille; voilà que deux centaines de Kipdjaks sortent de leurs rangs. Les musulmans, qui les croyaient transfuges, ne prenaient pas garde à eux, qui entraient au milieu d'eux et les attaquaient de leurs flèches, en troublant ainsi l'ordre des mahométans. Ceux qui étaient placés derrière eux présumant qu'ils fuient et prennent eux-mêmes la fuite : par la grande masse des combattants, l'un pousse l'autre, et une énorme quantité périt. Les Géorgiens les poursuivirent à une distance de dix parasanges, en tuant et faisant des prisonniers : la plupart furent massacrés et quatre mille hommes faits captifs; cependant le mélic Thogroul, Ilghazi et Dobéïs se sauvèrent. Les Géorgiens, étant de retour, assiégèrent la ville de Tiflis et firent passer au fil de l'épée les habitants. Cet affaire accabla les habitants, et les affligea vivement. Le siège dura jusqu'en 515 (1121, 2) où la ville fut prise par force.

IV. Aboul-Féda, écrit en 715 — 1315; *Ann. mosl.* t. III, p. 398.

En 514 (1120, 1), les Géorgiens marchèrent contre le pays musulman, ils s'emparèrent de Tiflis, pillèrent et massacrèrent une bonne partie des mahométans.

V. El Sehéby, † 748 — 1347.

Dans cette année les Djourz et les Kipdjaks sortirent et firent une invasion; pour

les repousser, Dobéïs et Ilghazi, prince de Mardin, marchèrent contre eux avec trente mille hommes. La bataille étant livrée, les musulmans furent défaits, tués et massacrés, et l'ennemi fit quatre mille prisonniers: Tiflis fut pendant deux ans assiégée et enfin prise par la force des armes.

#### VI. Ibn-Késir, † 774 — 1372.

En 514 (1120, 1). Dans cette année il eut lieu une bataille entre les Géorgiens et les musulmans, près de Tiflis. Les Géorgiens, renforcés par les Kipdjaks, tuèrent bon nombre de musulmans, firent un ample butin et environ quatre mille prisonniers (mais nous sommes à Dieu, et c'est à lui que nous retournerons). Les Géorgiens pillèrent ces contrées et y firent des horreurs: après un siège de quelque durée ils se rendirent par force maîtres de la ville de Tiflis, ayant maltraité (?) le cadhi et le khatib, lesquels, de la part des citadins, étaient venus demander grâce. On tua les habitants, on fit esclaves leurs familles et on s'empara de leurs biens.

517 (1123, 4). Dans cette année le sultan Mahmoud marcha contre les Géorgiens, qui s'étaient alliés avec les Kipdjaks. Il les combattit et les mit en fuite, grâce à Dieu. Ensuite il retourna à Hamadan, pour secourir Mansour.

#### VII. Ibn-Khaldoun, † 808 — 1405.

Les Géorgiens avaient auparavant fait des invasions dans l'Aderbeidjan et dans l'Arran. Ibn Elethir prétend que les Géorgiens sont les mêmes que les Djourz, et nous avons expliqué la vérité de cette opinion, lorsque nous parlions des généalogies. Les Djourz sont des Turcomans, à moins que les Géorgiens ne proviennent de quelque tribu d'entre eux..... Quand le roi des Seldjouks arriva, ils s'abstenaient d'incursions dans les pays voisins, mais dès que sultan Mahmoud fut mort, ils reprirent leurs ravages: leurs troupes de cavalerie et celle des Kipdjaks infestaient tour-à-tour la contrée, ensuite conjointement. Le territoire, comprenant l'Arran, Nakhitchévan jusqu'à l'Aras, dans leur voisinage, appartenait au mélic Thoghroul: il y portaient leurs attaques. Dobéïs, fils de Sadacah, qui avait marché dans l'Irac pour s'emparer de Bagdad..... lui, l'atabek et Ilghazi, fils d'Ortok, sortirent avec trente mille hommes contre les Géorgiens: cependant les musulmans furent défaits, mis en fuite et un bon nombre d'eux tués. Les mécréants les poursuivirent jusqu'à dix parasanges et, étant de retour, bloquèrent la ville de Tiflis, qu'ils prirent par force, après un an, et qu'ils pillèrent.

En 516 (1122, 3) leurs cris furent entendus du sultan Mohammed, à Hamadan, qui se hâta de les secourir; il fit halte à la ville de Sérir (?), après avoir détaché des troupes contre les Géorgiens. Il arriva ce que nous allons rapporter.

En .1. arriva auprès du sultan Mahmoud une députation de gens de Derbend du Chirvan, qui lui demandèrent secours contre les Géorgiens, et se plaignant de ce qu'ils avait à souffrir de leur part. Le sultan alla pour les secourir, mais lorsque les deux armées se rencontrèrent, le mélic pensa au retour, et son vizir conçut la même idée. Alors

le peuple de Chirvan se mit à prier, le mélic resta et passa la nuit sans se coucher (?). Une discorde éclata bientôt entre les Géorgiens et les Kipdjaks, qui se firent mutuellement la guerre : ils se retirèrent, en prenant la fuite, et le mélic retourna à Hamadan.

## VIII. El - Aïni, † 865 — 1460.

## De la bataille des Géorgiens contre les musulmans.

Dans cette année 515 (1121, 2), les Géorgiens sortirent contre la Syrie, qu'ils avaient autrefois pillée, mais de laquelle ils se tenaient loin pendant le règne du sultan Mohammed. Cette année ils sortirent, et avec eux les Kipdjaks, et mirent en fuite les troupes du sultan et des peuplades du voisinage. Les émirs qui y vivaient l'un près de l'autre se liguèrent, savoir : l'émir Ilghazi, prince de Mardin et d'Alep, Dobéïs, fils de Sadacah, prince de Hellah, le mélic Thoghroul, fils du sultan Mohammed, et l'atabek Condoghdi, maître de l'Arran et de Nakhtchévan jusqu'à l'Aras. Les Géorgiens continuèrent leur marche jusqu'aux environs de Tiflis, quoique les musulmans fussent en bon nombre, qui se montait à trente mille cavaliers : en se rencontrant, on se rangea pour livrer la bataille; voilà que deux centaines environ de Kipdjaks viennent en avant vers eux, lesquels, parce que les musulmans les croyaient transfuges et n'y prenaient garde, les frappèrent de leurs flèches. Comme l'ordre des musulmans en fut dérangé, on prit ce désordre pour une fuite : on s'enfuit réellement et l'un suivit l'autre. La mêlée devint confuse, de sorte qu'en se poussant l'un l'autre, une grande partie des musulmans succomba. Les mécréants les poursuivirent durant dix parasanges, en tuant et faisant des prisonniers; il y avait quatre mille hommes de tués. Cependant le mélic Thoghroul, Ilghazi et Dobéïs, se sauvèrent. Les Géorgiens, étant de retour, ravagèrent le pays des musulmans et bloquèrent la ville de Tiflis, où le massacre devint affreux et l'affaire accabla fortement les habitants. On resta à assiéger la ville, jusqu'en 516, où elle fut prise par force. Des fuyards parvinrent à Bagdad, demandant le secours du khaliphe; ensuite ils s'adressèrent au sultan Mohammed, à Hamadan, pour obtenir secours. Il marcha vers l'Aderbeidjan, fit halte à la ville de Bazir, au mois de ramadan, et détacha ses troupes à la poursuite des Géorgiens. Mais l'affaire des musulmans ne finit qu'en 517 (1123, 4) comme nous rapporterons tout-à-l'heure, afin que le discours finisse selon l'ordre. — En 517 l'oppression des Géorgiens dans le pays de l'islam était excessive, ce qui affligea vivement les habitants, surtout ceux de Derbend et de Chirvan. Le sultan se dirigea contre ceux qui étaient entrés à Chémakha, et s'y arrêta aussi dans un jardin; les Géorgiens s'y avancèrent contre eux et les troupes les craignaient terriblement. Le vizir Chems-el-Mulc Othman, fils de Nizam-el-Mulc, conseilla de se retirer; mais comme les habitants de Chirvan apprirent cela, ils coururent vers le sultan, en s'écriant : « Nous combattrons autant que le sultan restera auprès de nous, mais s'il recule, nous serons affaiblis, les musulmans mourront, et les soldats périront. » Ils éprouvaient une grande peur, quoique ayant l'intention de se ranger en ordre de bataille. La nouvelle leur parvint, qu'il y avait une dissension entre les Géor-

giens et les Kipdjaks, qu'il se faisaient la guerre entre eux, et qu'ils s'en-allaient comme des fuyards. Ainsi Dieu nous épargna - t - il de livrer bataille. Le sultan resta quelque temps à Chirvan et retourna ensuite à Hamadan, où il arriva le premier djémadi de l'année 517. — Ibn-al-Kéther dit que dans cette année, c'est-à-dire, en 514 (1120, 1) les Géorgiens ont tué un grand nombre de musulmans, fait force butin et environ quatre mille hommes prisonniers; qu'ils ont pillé ces contrées et commis des atrocités. Ils ont assiégé Tiflis pendant quelque temps, ils l'ont prise par la force des armes, après avoir brûlé le cadhi et le khatib, qui de la part des habitants étaient venus demander quartier: ils ont tué toute la populace, fait esclaves les familles et se sont emparés de leurs biens.

En 516 (1122, 3); Relation des choses merveilleuses. Un tremblement de terre à Horrah (Khoï?), d'autres prétendent à Guendja: un côté de cette ville disparut tout-à-fait, et la muraille s'écroula. Le roi des Abkhaz et des Géorgiens y arriva avec des troupes. entra, et poussa les habitants à Tiflis, de sorte qu'ils furent placés sur des charriots, et les musulmans furent menés comme un troupeau de bétail; une grande partie en fut achetée, mais les habitants de Tiflis les délivrèrent, en disant qu'ils n'étaient jamais plus malheureux que cette année.

#### Le reste des événements.

Après de Tiflis il fut livrée une grande bataille entre Ilghazi et les mécréants, c'était peu de temps avant la mort d'Ilghazi. La cause en était, qu'une famille d'habitants de Tiflis, nommés Benou-Djafar, s'étaient rendus maîtres de la ville et avaient gardé le pouvoir durant deux cents ans. Les aînés de cette famille étant morts, il ne restait que des jeunes gens, qui gardaient le pouvoir tour - à - tour, chacun un mois: les choses se passèrent ainsi durant quarante ans. Lorsque David, roi des Abkhaz et des Géorgiens, cherchait à les opprimer, ils envoyèrent chez Thoghroul, fils de Mohammed-Chah, prince de l'Arran, qui leur dépêcha un de ses lieutenants, sans que cela leur fût d'aucune utilité. Ils écrivirent donc à Nedjm-eddin-Ilghazi, qui, accompagné de Dobéïs, fils de Sadacah, fit l'expédition. Sibte raconte ainsi, mais il y a une narration, suivant laquelle la bataille aurait été livrée au commencement de cette année, avant le retour de Dobéïs à Bagdad. Ilghazi partit donc avec Dobéïs, fils de Sadacah, son gendre, qui avait épousé Cahar Khathoun, fille de Nedjm-ed-Daulah Ilghazi. Nedjm-ed-Daulah . . . . . à Chems - ed - Daulah, prince d'Erzeroum, et le sultan et d'autres . . . . . Le rendez-vous était à la porte de Tiflis, mais quelques - uns manquèrent à s'y trouver. Nedjm-ed-Din (sic) arriva près de Tiflis et fit halte à moins d'une demi-journée de là, mais aucun ne vint avec des troupes. . . . . Le roi David, venant des montagnes; les attaqua avec une grande armée, les chassa, prit leurs biens et fit un grand butin. Ainsi Nedjm-ed-Din et Dobéïs s'enfuirent, David avança vers Tiflis, prit la ville par la force, la brûla et pillà. Il réjouit les coeurs des habitants, qui lui demandèrent différentes choses, qu'il leur accorda, entre autres, qu'on n'y égorgerait point de porcs;

qu'on frapperait sur les monnaies : Au nom de Dieu , de son prophète et de son khali-  
phe ; qu'on ferait la prière avec l'Idzan et la Khotbah et les ; . . . . . que les  
chrétiens n'entreraient pas avec les musulmans en même temps dans les bains ; que le  
mécéant ne ferait point de mal au musulman : il leur accorda tout ceci. David avec  
son fils Dimitri entra chaque jour dans la mosquée principale , entendait la prière pour  
le souverain , et la lecture du Coran ; donnait beaucoup d'argent au khatib et aux moué-  
dzins , construisait des caravanserais pour les étrangers , des maisons pour les prédi-  
cateurs , les soufis et les poètes , et leur allouait des pensions. Si quelqu'un d'eux voulait  
quitter Tiflis , il lui fit des libéralités et le pourvut d'une très grande somme pour le  
voyage. Il estimait les musulmans plus que ne l'avaient fait les princes mahométans eux-  
mêmes.

IX. Hadji - Khalfa , † 1067 — 1656.

514 (1120, 1). Les mécréants Géorgiens ou Djourz se rendent maîtres de Tiflis par  
un siège , après avoir défait Dobéïs et Ilghazi , chefs de l'armée mahométane.

En 579 (comm. sam. 7 févr. 1125), le roi des Djourz prit la ville de Dovin et tua  
du monde sans nombre.

§ 3. *Relevé chronologique de faits mentionnés chez les auteurs musulmans.*

Ce relevé est extrait des belles recherches de M. Defrémery dont j'ai parlé plus haut,  
et contient les indications que je n'ai pu faire entrer dans les notes de l'Histoire de Géor-  
gie , alors en cours d'impression.

- | Année de<br>l'Hég. | J.-C.    |  |
|--------------------|----------|--|
| 421                | 1030.    | Fadhloun le Courde fait une expédition contre les Khazars , lis. contre<br>les Djourz ou Géorgiens , et retire un butin considérable , qui lui est<br>repris , avec perte de 10,000 hommes. (Ibn - al - Athyr) ; Journ. as. juin<br>1849 , p. 480 ; cf. Hist. de Gé. p. 299 ; 316 , 332.   |
| 429                | 1037, 8. | Le roi des Aphkhaz assiégea Tiflis ; manquant de vivres , les habitants<br>implorèrent le secours des musulmans. Les Ghos ou Turks seldjoukides<br>s'étant mis en marche , les Aphkhaz décampèrent ; alors Vahsoudan , fils<br>de Mamlan ou Mamloun , prince de l'Aderbidjan , ayant vu la force des<br>Gos , s'allia avec leur chef par un mariage et réclama son appui (id. ,<br>ibid. p. 483). Cf. Hist. de Gé. ; p. 317 , 320 , 323 ; Bagrat IV assiégea<br>deux fois Tiflis , mais les Annales ne disent pas précisément l'année.<br>Quant à Mamlan , j'ai parlé de lui p. 299 , n. 1 , en l'assimilant mal-à-<br>propos à Phadloun. Son nom reparaitra plus bas , dans une liste des<br>émirs musulmans. |
| 514                | 1120, 1. | Les Khazars , lis. les Djourz et les Kifdjaks , ayant fait une incursion   |

Addit. et écl.

dans les pays musulmans, Ilghazi, prince de Mardin; Dobéïs, fils de Sa-daqah, qui était près de lui; mélik Thoghril, fils de Sultan-Mohammed, maître de l'Aran et de Nakhtchévan, jusqu'à l'Araxe, et son atabek Kentoghdi, réunirent 30,000 hommes et s'approchèrent de Tiflis. 200 Kifdjaks sortirent des rangs et mirent le désordre chez les musulmans, dont les trois chefs réussirent à s'échapper. Les Géorgiens allèrent donc attaquer Tiflis, dont le siège dura jusqu'en 515 — 1021, 2, refusèrent une capitulation aux habitants, pillèrent et brûlèrent la ville et en exterminèrent les défenseurs. Quelques-uns s'échappèrent pourtant et allèrent demander du secours, soit à Bagdad, soit à Hamadan, où se trouvait le sultan seldjoukide Mahmoud, qui passa à Tauriz et envoya une armée contre les Géorgiens (ibid. p. 478).

Suivant Chems-ed-Din Iousouf, ou Sibte Ibn-al-Djaouzi, écrivain mort en 655 — 1256 de J.-C., la défaite d'Ilghazi et la prise de Tiflis eurent lieu en 516 — 1122, 3. Une famille musulmane, les Béni-Djafar, s'était emparée de l'autorité à Tiflis, et s'y maintenait depuis 200 ans; à l'époque où nous nous trouvons, il ne restait de cette famille que des jeunes gens, qui gouvernaient tour-à-tour pendant un mois, ce qui dura ainsi 40 ans. Le roi David ayant resserré la ville, les chefs demandèrent du secours à Thoghril, fils de Mohammed-Chah, prince de l'Aran, qui envoya un *chévakh* ou préposé, lequel ne fit rien; Ilghazi vint ensuite avec ses alliés, et entre autres avec Dobais, mari de sa soeur Kéhar-Khathoun. Le rendez-vous était sous les murs de Tiflis. Le roi David descendit alors de ses montagnes, vainquit les musulmans, et, après avoir pris la ville, accorda aux habitants: qu'on ne tuerait pas de porcs à Tiflis; que les noms de Dieu et du prophète seraient frappés sur les dirhems; que la prière musulmane du vendredi ne serait pas interrompue; et lui-même, avec son fils *Danteri*, fils de Dimitri, ne refusait pas d'entrer dans les mosquées, pour se concilier l'amitié des habitants (id. ibid. p. 484). Cf. Hist. de Gé. p. 365, suiv. En ce qui concerne les monnaies géorgiennes avec mention, si non de Mahomet, au moins du khalife alors régnant, Moktafi, il en existe en effet un certain nombre, du règne de Dimitri Ier et de son fils Giorgi III, père de Tamar, dans l'ouvrage de Numismatique du prince Barataïef: *Нумизматическіе факты...*, S.-Pét. 1846, IIIe section, Pl. I, IV; *Compte-Rendu des Prix Démidof*, S.-Pét. 1846, p. 290 — 295: un extrait de ce dernier ouvrage, sous le titre de Numismatique géorgienne, se vend séparément.

517 1123, 4. Les Géorgiens ayant fait beaucoup de mal aux musulmans, surtout du Chirwan et de Derbend, ceux-ci portèrent leurs plaintes au sultan Ma-

moud, qui se porta du côté de Chamakhi. Comme il était campé là, les Géorgiens étant arrivés, son vizir lui conseillait de partir : il resta néanmoins. Durant la nuit il s'éleva une querelle entre les Kifdjaks et les Géorgiens, qui se battirent entre eux et décampèrent (id. ibid. p. 487). Cf. Hist. de Gé. p. 367. D'après cela M. Défrémery croit pouvoir conclure que sous le roi David les Géorgiens firent aussi des excursions du côté de Derbend, ce qui est fort possible, mais les Annales n'en disent rien. En outre l'auteur arabe contredit l'historien géorgien ainsi que Vardan (sup. p. 229), qui parlent de la fuite du sultan. Enfin Ibn-al-Athyr raconte la mort du roi David en 518—1124, 5, et le savant français croit (Journ. as. p. 489) qu'en effet cela arriva en 1124. Or l'année indiquée de l'hégyre ayant commencé le 19 février 1124, et le roi étant mort un samedi 24 janvier, je ne vois pas de raison de changer ce que j'ai dit dans l'Hist. de Gé., p. 10, 380, et sup. p. 235.

- 516, 12 mars 1122. Dans chacune de ces deux années Ibn-al-Athyr mentionne un trem-  
534 1139, 40. blement de terre ressenti à Gandja; lors du premier, le roi des Aphkhas (alors David II) pillla la ville et en enleva des captifs; lors du second, il y eut 23,000 morts, et parmi eux deux fils de Carasoncor, prince de ce pays (ibid. p. 486, 489). Cf. Hist. de Gé. p. 369; et plus bas, p. 246.
- 548 1153, 4. Grand combat entre les Géorgiens et Salik (lis. Saldouk), prince d'Arzen ou Erzroum, qui est battu.
- 556 1161. Autre combat entre les mêmes; Salik, fils d'Ali, est battu et pris. Sa soeur Chah-Banou, mariée à Sokman Chahi-Armen, fils d'Ibrahim, fils de Sokman, prince de Khélath, obtient sa liberté (id. ibid. p. 491, 492, 498). La généalogie de cette famille, plus complète qu'on ne peut la former d'après les auteurs géorgiens, se trouve à la dernière citation; cf. Hist. de Gé. p. 457.
- 599 1202, 3. Les Géorgiens prennent et pillent, après un long siège, la ville de Dovin, qui appartenait à Aboubekr, fils d'Al-Pahlovan (id. ibid. p. 507); suivant Ibn-Khaldoun, la ville était alors au pouvoir d'Usbek, frère d'Aboubekr (ib. p. 508).
- 601 1204, 5. Expédition des Géorgiens dans l'Aderbidjan; ils s'avancent aussi jusqu'à Khélath et Mélazkert. La même année, ils reviennent encore contre Khélath et Ardjich, sont battus par Thogrîl, fils de Kilidj-Arslan, prince d'Arzen, et leur chef Zakaré-le-Petit est tué (ibid. p. 509, 510). Le dernier renseignement est inexact, comme on le verra dans une Addition concernant le règne de Thamar.
- 602 1205, 6. Les Géorgiens pillent de nouveau, sans rencontrer de résistance, le pays

de Khélath, dont le prince était un enfant; enfin ils sont battus dans une vallée. Mélik-Mansour fils de Bectimour, ajoute M. Defrémery, avait alors au moins 19 ans (id. ibid. p. 511, 514).

La même année Aboubekr épouse la fille du roi de Géorgie. Ceci sera expliqué plus bas.

- 603 1206, 7. Les Géorgiens prirent Cars, dépendance de Khélath, après l'avoir assiégé durant longtemps, et perçu durant plusieurs années les impôts du pays. Le gouverneur, ne se voyant pas secouru, fit sa paix avec eux (id. ibid. p. 515).

D'après la même autorité, Khélath fut occupé en 604 — 1207, 8, par Nedjm-ed-Din Eïoub, ou Mélik-el-Auhad, au grand mécontentement de ses voisins; les Géorgiens, notamment, ayant fait des courses continues dans le pays, les musulmans se révoltèrent contre Auhad, qui, en 605 — 1208, 9, laissa les Géorgiens prendre la ville d'Ardjich, de peur que, s'il sortait pour la secourir, on ne lui fermât, au retour, les portes de Khélath.

La même année 602—1206, 7, suivant Ibn-Khallican, eut lieu l'expédition des Géorgiens contre Mérend; toutefois cet auteur cite un autre historien, Ibn Satieh, qui place ce fait en 606—1209, 10. ce qui approche plus de la vérité (ibid. p. 517, 520). Cf. Hist. de Gé. p. 470.

- 607 1210, 11. Suivant Aboulféda, les Géorgiens assiégèrent Mélic-el-Auhad dans Khélath; leur *roi* fut pris et offrit de payer 100,000 dinars de rançon (ibid.). Ce témoignage sera discuté plus bas.

On trouvera dans ces notes des faits bien postérieurs au règne de David II; ce seront du moins des matériaux pour l'histoire de Géorgie jusque dans les premières années du XIII<sup>e</sup> siècle.

---

#### A D D I T I O N X I V.

##### *Règnes de Dimitri Ier et de Dawith III.*

---

Le règne de Dimitri Ier est si succinctement raconté par l'auteur géorgien, qu'il est très important de ne laisser perdre aucun des renseignements fournis par d'autres autorités.

Dès la première année de son règne, ce prince perdit la ville d'Ani, lâchement cédée à Phadloun, fils d'Aboul-Séwar, par Abouleth Orbélian: ce fut donc en 1126, ainsi que le dit Tchamitch, t. III, p. 44, 45. Je ne sais pourquoi M. S.-Martin, Mém. t. II,

p. 236, dit que Phadloun était *filz aîné* d'Aboul-Séwar; Tchamitch, il est vrai, est de cet avis, *loc. cit.*, mais il faut qu'il ait puisé ce renseignement autre part que chez Vardan ou Matth. d'Edesse, qui n'en parlent pas. La même année, d'après Samuel d'Ani, cité par M. S.-Martin, t. II, p. 237, et rectifié, Khounan fut pris par Ivané et son fils Sembat Orbélian, à qui le roi donna cette ville; enfin la prise de Dmanis, mentionnée par les mêmes auteurs, eut lieu la même année.

Voici maintenant ce que raconte Vardan, p. 96, des événements de ce règne et de ceux qui s'y rattachent.

« En 579 — 1130, Cgbin, fils de Kourth, vint à Dovin et se saisit de Phaltoun <sup>1)</sup>. Ce dernier, qui avait été blessé dans un combat, fut étranglé secrètement par des hommes perfides, qui alléguèrent sa blessure pour cause de sa mort, bien qu'elle ne fût pas mortelle. Kbouchler, frère cadet du défunt, prit le titre d'émir. Peu après ce fut Mahmoud, et la contrée d'Ani tomba dans de nouvelles inquiétudes.

« Dans le même temps et peu après, Ivané, fils d'Abouleth, voulut tuer Démétré et Giorgi, son frère <sup>2)</sup>; il en fut empêché par son père, qui étala devant lui ses cheveux blancs: Abouleth et Ivané étaient alors détenus au fort de Dmanis, pour quelque intrigue entre les deux frères. Démétré, en ayant été informé, dit à Ivané: « Eh bien! tue-moi donc. » Celui-ci, touché de repentir, répondit: « Non, sire; je mettrai <sup>3)</sup> entre vos mains votre frère, qui aspire à votre couronne. » Cependant Démétré le prit (son frère) le mit en prison, puis lui rendit la liberté.

« Dans ce même temps la plaine de Gag se remplit d'une innombrable multitude de cavaliers, de toutes les nations infidèles, qui voulaient brûler la Sainte-Croix, sous l'invocation du général Sargis <sup>4)</sup>, mais dans leur rage ils devinrent comme des fous frénétiques et se tuèrent les uns les autres; ce qu'ayant appris Démétré, il arriva et s'empara sans peine de leurs bagages.

« Dans le même temps <sup>5)</sup>, un jeune frère de Phaltoun, apprenant que son aïeule Cataï, de la famille royale des Bagratides <sup>6)</sup>, était chrétienne, conçut le désir d'embras-

<sup>1)</sup> Il paraît évident qu'il s'agit du fils d'Aboul-Séwar qui avait repris Ani en 1126. Tcham. t. II, p. 47, dit qu'il mourut en 1132 et eut pour successeur son frère Mahmoud.

<sup>2)</sup> Les Annales de la Géorgie n'attribuent aucun frère de ce nom au roi Dimitri Ier. Etienne Orbélian (éd. S.-Martin, p. 78) dit que Ivané, mentionné ici, et son fils Sembat, furent fort aimés et honorés du roi Dimitri: si cela est, Ivané ne s'en montra guère reconnaissant.

<sup>3)</sup> L'Arménien emploie le parfait *եսմալ* j'ai livré, mais je crois qu'il a le sens du futur.

<sup>4)</sup> Il y a deux monastères de ce nom: l'un au village d'Ouch, non loin d'Erivan, l'autre au voisinage de Dovin; je pense qu'il est question ici du premier.

<sup>5)</sup> Vardan, p. 97.

<sup>6)</sup> Tchamitch, t. III, p. 46, croit que l'aïeule de Phaltoun était une Bagratide arménienne; or l'aïeule de ce prince devait être femme de Manoutché. D'autre part on sait par les Annales, p. 360, 397, que Thamar, fille de David-le-Réparateur, avait épousé Aghsarthan prince de Chirwan; il me semble que l'on pourrait trouver là l'explication de l'origine bagratide de Phaltoun.

ser la foi de J.-C. ; il alla dans la montagne de S.-Grégoire <sup>1)</sup>, reçut le baptême et vécut 15 ans en religion, jeûnant sévèrement et veillant les nuits, tellement que l'on apercevait des flots de lumière sortant de sa cellule. Il se rendit ensuite à Drazarc, où il passa vers le Christ.

« En 580 — 1131, Ivané, fils d'Abouleth, ayant fait une incursion vers Garhni, ses troupes furent battues par Kourth <sup>2)</sup>, qui fit couper et bouillir les têtes des morts, et leurs crânes furent placés au sommet des minarets et des remparts de la ville. L'année suivante <sup>3)</sup>, le brave Ivané fut tué en trahison par le roi Démétré ; son fils Thirkach se rendit auprès de l'émir Chahi-Armen, reçut de lui le pays d'Archarouni et ravagea la Géorgie avec une grande intrépidité.

« En 588—1139, Gantzac fut renversé par un tremblement de terre <sup>4)</sup>. Sept ans auparavant Chahi-Armen s'était emparé de la ville de Klath et de plusieurs autres. Il était petit-fils de Soukman, avait fait périr son aïeule, qui avait tué ses enfants, et lui-même

<sup>1)</sup> Si la montagne, ici nommée, de S.-Grégoire, est celle où le saint Illuminateur mourut, en 336, c'est le mont Sépouh, situé dans le canton de Daranaghi. Quant au couvent de Drazarc, je n'en connais pas d'autre que celui de ce nom, situé dans le pays d'Anavarza, ou Anazarbe, en Cilicie. Dans les Rapp. sur mon Voyage, 6e Rapp. p. 133, j'ai cité une inscription qui semble se rapporter à un Béni-Cheddad, Elmélik, fils de Phadla, fondateur d'une église chrétienne.

<sup>2)</sup> Par l'émir Couz, en 583—1136 (lis. 1134), Sam. d'Ani, Ed. Zohrab. La différence des deux dates permet de croire que le dernier chiffre a été omis dans le M-it de Vardan.

<sup>3)</sup> Samuël d'Ani, en 585—1138 (lis. 1136) : « Le roi Démétré prend Abouleth et Ivané. » Et plus bas, en 588—1141 lis. 1139) : « Qarasghour, i. e. Qara-Sonkor, bat Ivané à Gangendch. » M. S.-Martin expose tout autrement les faits relatifs à Ivané (Mém. t. II, p. 237), d'après le M-it de Samuel d'Ani appartenant à la Bibliothèque Royale de Paris. « En 584 — 1135. Abouleth et Ivané furent battus par l'atabek Eldigouz, et sans doute faits prisonniers, puisque en 586 — 1137, le roi Démétrius reprit ces généraux. En 588—1139, ils furent encore battus par Qara-Sonkor, qui tenait l'Aderbidjan en fief, des rois seldjoukides : cette défaite eut lieu à Khatchenk, i. e. dans le canton de Khatchen. Enfin en 594—1145, Ivané fut tué par le roi de Géorgie. » Il est très difficile de concilier ces indications avec celles de Vardan.

<sup>4)</sup> Ce tremblement de terre est curieux, parce que le roi Démétré en profita pour venir à Gandja et en enlever les portes, qu'il fit transporter dans son pays. Ce sont, selon toutes les probabilités, ces portes de fer, dont une se trouve encore au couvent de Gélath, qui passaient jusqu'à présent pour avoir été prises à Derbend par David-le-Réparateur (Wakhoucht, Géogr. de la Gé. p. 359), qui ont fourni une si intéressante dissertation à M. Fraehn (Mém. de l'Ac. VIe sér. sc. mor. et pol. t. III, p. 531). Le texte de Ciracos, M-it de l'Ac. p. 51, 93, où est raconté cet enlèvement, est imprimé dans l'Arménie ancienne, en arm., du P. Indjidj, Venise, 1822, 4<sup>o</sup>, p. 312, et une notice dans le Journ. de S. - Pét. en français, 16 mars 1847, Сиб. вѣдом. 13 mars. J'ignorais, j'en fais l'aveu, quand je donnai cette double notice, que le texte qui concerne la porte de Gandja eût été publié. V. la traduction de ce passage Hist. de Gé. p. 369 ; le petit lac mentionné là est celui de Slouc, sur le mont Alharac ; il donne naissance à une rivière sans nom connu. Sargis Dchalalians, Voyage dans la Gr-Arménie, en arm. Tiflis, 1842, petit in-4<sup>o</sup>, p. 173.

s'était emparé de l'autorité. Ce prince <sup>1)</sup> étant devenu puissant, on avait aussi voulu le renverser, mais Dieu lui accorda la faveur d'échapper au complot, et il prit le titre de roi d'Arménie ou Chahi-Armen, dans la langue de son peuple. Espérant par-là faire le bien du pays, il épousa la fille de Salthoukh.

« Dans ce temps - là parut l'atabek Tcouz, qui, par un effet de la même bonté de Dieu, fut, ainsi que les deux précédents, ami des chrétiens... Eltcouz <sup>2)</sup>, général persan, se mit en campagne contre Végen, maître du pays de Sasoun,.... prit cette ville et maintint une paix profonde pendant 60 ans....

« Cependant <sup>3)</sup> Démétré, roi de Géorgie, mourut après un règne de 32 ans <sup>4)</sup>. Il eut pour successeur son fils Davith, homme sage et bon, qui rendit à la liberté Thirkach, emprisonné par son père, et le mit à la tête de ses troupes. Il mourut un mois après, empoisonné, dit - on, par les Orbélians Sembat et Ivané, parce qu'il avait donné leur place à Thirkach; ceux-ci étaient convenus avec Gorgi, frère de Davith, que le général leur serait donné. Gorgi prit la couronne en 605 — 1156. » <sup>5)</sup>

*Chronologie des faits connus du règne de Dimitri Ier.*

1126. Ani est cédé à Phaltoun.

1128. Prise de Dmanis et de Khounan.

— Abouleth et Ivané sont emprisonnés.

— Dimitri bat les Turks dans la plaine de Gag, met en prison son frère et lui rend la liberté.

<sup>1)</sup> Il se nommait Mirman et était fils d'Ibrahim, fils de Soukman. Il fit en effet périr sa grand'mère Inanedj-Khathoun, régente pendant son enfance; S.-Martin, Mém. t. I, p. 431; Tchamitch, t. II, p. 47.

<sup>2)</sup> Chems-ed-Din Ildigouz était originaire du pays de Qiphtchaq; amené de son pays comme esclave, il devint peu à peu si puissant, qu'il exerça la principale autorité dans l'empire des Seldjoukides, et finit par épouser la veuve du sultan Thoghroul, frère des sultans Mahmoud et Maghsoud: il mourut, atabek d'Aderbidjan, en 1172 ou 1173; S.-Martin, Mém. t. II, p. 247.

<sup>3)</sup> Vardan, p. 99: cet auteur vient de raconter les faits accomplis en 604 — 1155, en sorte que la valeur du mot *cependant* se trouve par-là fixée.

<sup>4)</sup> Etienne Orbélian, p. 79, attribue à Démétré 33 ans de règne, et p. 81, dit qu'il mourut en 607 — 1158; à David il donne 2 ans de règne, tandis que les Annales, p. 231, ne lui attribuent que six mois. Tchamitch, t. III, p. 79, adopte la date de 1156, pour la mort de Démétré, et ne donne qu'un mois de règne à son fils, ce qui prouve que le M-it de Vardan dont s'est servi cet auteur était conforme au nôtre, comme on va le voir.

<sup>5)</sup> Si Etienne Orbélian n'assignait, ainsi que je viens de le dire, un règne de deux ans à David, la

1131. Ivané est battu à Garhni, par l'émir Kourth.

1132. — est mis à mort par Dimitri.

Les deux dernières dates, tirées de Vardan, me paraissent moins exactes que les suivantes, de Samuel d'Ani.

1134 ou 1135. Ivané et son père sont battus et pris par Couz ou Ildigouz.

1136. Ils sont repris par Dimitri.

1139. Ils sont battus par Qara-Sonkor, à Khatchen.

1145. Ivané est tué par Dimitri, et son frère Thirkach mis en prison.

1152. Saldoukh est battu et pris sous les murs d'Ani.

1156. Mort de Dimitri Ier; David III, son fils, qui lui avait succédé, meurt avant lui; Giorgi III, frère de Dimitri, succède à David III.

---

#### A D D I T I O N X V .

##### *Notice sur les gouverneurs musulmans de Tiflis.*

---

Après avoir, au milieu du VII<sup>e</sup> s. de notre ère, conquis l'Arménie et une portion de la Géorgie, les khalibes établirent dans ces contrées un de leurs lieutenants, qui résida soit à Nakhthévan, soit à Dovin, soit dans quelque ville de l'Aderbidjan, à sa convenance, et qui nommait ou déplaçait à son gré les émirs, gouverneurs des villes principales. Tiflis, entre autres, eut ses émirs particuliers, comme le prouve la liste suivante, extraite des Annales géorgiennes.

Cet ouvrage mentionne des chefs musulmans sous quatre souverains, Achot couropalate, Bagrat Ier, Adarnasé II et Bagrat IV, durant un espace d'environ trois siècles: ce sont les noms de ces personnages qu'il s'agit de vérifier, afin de s'assurer du degré de confiance que méritent, à cet égard, les traditions géorgiennes.

différence entre cette date et la sienne ne serait pas aussi grande qu'elle le paraît; car c'est une erreur très fréquente en arménien, que celle d'un Ե 5, écrit ou lu pour un Է 7. Or on se rappelle ici que, d'après les Annales, Dimitri se fit moine, et mourut un an après, en 1156, la même année que son fils.

Je ne sais si le nom d'Aboulcasim donné à Mourwan-Qrou par une Biographie des saints Dawith et Constantiné, n'a pas quelque rapport avec celui du général Kasem, lieutenant de Mohamed-Okbah, qui exerça de grands ravages en Arménie en 703, et principalement à Nakhtchévan et à Dovin. Lebeau, t. XII, p. 56. L'écrivain géorgien aurait bien pu confondre ensemble les noms de plusieurs dévastateurs. 731 de J.-C.

Sous Achot couropalate 787 — 826.

- P. 155 Dchidchoum-Asem, que la Chronique arménienne nomme Djidnasoum, fils de Madi; cinquante ou douze ans après Mourwan-Qrou.
- P. 155 Ali, fils de Chouab, était à Tiflis au commencement du règne de ce prince; à en juger par l'époque, il devait avoir été placé là par ordre du khalife Haroun ou par Alamin.
- ib. Khalil, fils d'Iézyd, vient d'Arabie, s'empare de la Géorgie.

Sous Bagrat Ier, 826 — 876.

- P. 157 Il y revient après l'an 826; est tué. Ce fut donc sous le khalife Almamoun. Ali, fils de Chouab, établi par Khalil.
- ib. Sahac, fils d'Ismaël, émir de Tiflis lors de la mort d'Achot, 826. — Tué.
- ib. Momed, fils de Khalil, quitte la Géorgie en 841, sous le khalife Motazem.
- ib. Bougha, envoyé en 851 par le khalife Motazem.
- P. 158 Il laisse le Karthli à Momed, fils de Khalil.
- ib. Isé, fils de Chékhi, remplace Momed.
- ib. Abram remplace Isé.
- ib. Momed, fils de Khalil, revient.
- ib. Gabloutz, émir après Momed; il était parent de Sahac.

Sous Adarnasé II, 881 — 923.

- P. 162 Abou'l-Casim, fils d'Abousadj, envoyé en Géorgie, sous le khalife Mohted.
- ib. Djaphar, fils d'Ali, était alors émir de Tiflis.

Sous Bagrat IV.

- P. 181 Djaphar, émir de Tiphlis.

Si la liste géorgienne est exacte, les mêmes noms doivent se retrouver chez les auteurs tant arméniens qu'arabes qui se sont occupés de ce point d'histoire. Sans prétendre fournir ici quelque chose de complet, je vais réunir les indications trouvées par moi dans l'ouvrage inédit du vartabied Ghévond, « Sur l'apparition de Mahomet et sur ses successeurs; » puis dans ceux d'Asolic et de Vardam. Ce sera un simple répertoire de noms propres.

Addit. et écl.

## G H É V O N D.

En la 2<sup>e</sup> année de l'empereur Constant, petit-fils d'Héraclius, invasion des Arabes en Arménie, suivie d'une paix de 10 ans.

*Qthman* et *Ogbah* (en 36 Hég. — 656, 7) font une incursion en Arménie; ils s'avancent jusqu'à Nakhtchévan. Asolic (I, II, c. 4) nomme les généraux Aboubekr, Othman et Omar.

Le khaliphe Abd-al-Mélik, en la 16<sup>e</sup> année de son règne, envoie *Mahmed* <sup>1)</sup>, avec des troupes, en Arménie. — Il éprouve des revers, mais *Mahmed* est renvoyé de nouveau, en la 18<sup>e</sup> année d'Abd-al-Mélik.

*Casim*, lieutenant de Mahmed, du côté de Nakhtchévan, au temps du khaliphe Véolid.

*Abd-el-Aziz* remplace Mahmed en Arménie, par ordre du khaliphe Véolid.

*Mastamah* envoyé aux Portes-Caspiennes par le khaliphe Souliman.

*Herth* (général) est envoyé par Hicham, dans la première année de son règne, pour faire le recensement de l'Arménie.

*Harach*, ou *Sétharach*, général arabe, qui tient tête aux Khazars, dans une irruption faite par eux à cette époque.

*Dchara*, autre général arabe, contre les Khazars.

*Mslim*, frère de Hicham, envoyé contre les Khazars, pour soutenir Harach, puis en Grèce.

*Merwan*. (Mourwan-le-Sourd) fils de Mahmed, envoyé en Arménie par le khaliphe Hicham, en remplacement de Seth-Harach.

*Isahac*, fils de Mslim, laissé en Arménie par Merwan, quand il allait combattre pour devenir khaliphe, après Véolid II.

## A S O L I C.

Première expédition des musulmans en Arménie, en l'an 85—636.

En 95—646 autre expédition; prise de Dovin (en 26 de l'hég.). Conquête de l'Arménie, de la Géorgie, de l'Albanie.

En la 4<sup>e</sup> année de Justinien (690) autre expédition.

<sup>1)</sup> Cf. Asolic, II, 4.

En 140 — 690 vient l'ostican Abdalla; — Okba est vaincu.

Dans la 3<sup>e</sup> et dernière année de son règne (Asol. II, 4).

G H É V O N D.

A S O L I C.

*Okba*, officier musulman en Arménie, sous Merwan et Isahac.

*Abdala* envoyé en Arménie par le 1er khali-  
phe abasside, Abdala, son frère.

*Iéziid*, fils d'Ousaïg, laissé par Abdala, quand  
il se retira; — épouse une fille du roi  
des Khazars.

*Souléman* se trouvait dans le même temps en  
Arménie.

*Dzaleh*, autre général musulman, de la même  
époque.

*Rouh* — — —

*Moussé* — — —

*Bakar*, fils de Mslim, remplace Iéziid, par  
ordre d'Abdalla.

*Hasan*, fils de Cabadba, remplace Bakar, un  
an après.

*Mahmed* (gouverneur de Dovin) marche en  
Géorgie, contre les seigneurs arméniens  
réfugiés dans le Samtzhé, sous la con-  
duite d'Artavazd.

*Amr*, envoyé en Arménie avec des troupes,  
par le khalife Al-Mansour, fondateur  
de Bagdad.

*Iéziid*, envoyé de nouveau, pour remplacer Ha-  
san, l'année ou mourut Al-Mansour (775  
de J.-C.).

*Othman*, gouverneur d'Arménie après la mort  
de Tadjat Mamiconien, au temps du kha-  
liffe Mahdi.

*Rhoh*, gouverneur d'Arménie, envoyé par Mahdi.

*Khaehm* — — — — le  
khalife Mousa, en place de Rhoh.

*Obédala*, frère d'Ahron-al-Rachid, envoyé  
par lui dans l'Aderbidjan, et chargé de  
l'Arménie, Géorgie, Aghovanie.

## G H É V O N D.

## A S O L I C.

*Iézid*, fils de Mzdeh, lieutenant d'Obeïdalla.

*Abd-al-Kébir*, remplace Iézid, durant peu de temps.

*Souléman*, — *Abd-al-Kébir*.

*Ibndocé*, Grec, gendre et officier de Souléman.

*Mamounic*, émir arabe, vient en Arménie, sous le catholicos Jean V (833—855).

En 290—841 *Khaltipnizit*, lis. Khalil, fils de Iézid, vient en Arménie et en Géorgie.

En 300—851, *Abouseth*, envoyé comme ostican, par le khaliphe Djaphar.

*Bougha* remplace Abouseth, qui avait péri; — va à Tiflis vers 853, fait pendre *Sahac*, fils d'Ismaël.

En 312 — 863, *Chahap*, fils de Sévada, vient en Arménie avec une grosse troupe.

En 311 — 862, le khaliphe Ahmed envoie en Arm. *Alé*, fils d'*Ahé* (lis. Cheïkh?).

*Ahmad*, général musulman, au temps de Sambat-le-Martyr, 890 — 914. Cf. Add. VIII, p. 137.

*Afchin*, fils de Sadj, ostican de Perse, vient ensuite.

*Housouf*, frère d'Afchin, devient après lui ostican de Perse et d'Aderbidjan, reste 7 ans en Arménie.

*Sepki*, émir de Dovin, en 365—916.

*Apelhadj-Telmastan*, fils de Rovand, Emir, Salar, vient en Arménie, en 431 — 982; — à Dovin, en 436 — 987; père de Mamla.

*Apoutelph*, émir de Goghthan, vainc Apelhadj, en 990.

*Bat*, émir de Klath.

*Ibn Khosro*, émir de Bagdad, soutient la révolte de Sclérus.

L'Histoire du Bas-Empire, nouv. éd., fournit encore quelques indications, comme : Okba et son lieutenant Kasem, t. XII, p. 55, 56, Djabalab ou Gabalas, ib. 393; un autre Kasem, p. 419; Chouaïb, t. XIII, p. 64; Ali, fils de Iahia, p. 223, 226.

Mais le savant M. Pétermann a imprimé à Berlin, en 1840, in-4°, 16 p., une dissertation « De Ostikanis arabicis Armeniae gubernatoribus, » ce qu'il y a de mieux sur la matière. A la liste que l'on peut extraire de ce travail, il me serait possible de joindre de nombreux renseignements, qui m'ont été fournis par un savant orientaliste de ce pays. Mais pour être de quelque valeur, cette nouvelle liste devrait être soumise à un travail de critique, intéressant fort peu l'histoire de la Géorgie : je me contente donc de renvoyer le lecteur au travail du savant prussien.

A D D I T I O N X V I.

Règne de Giorgi III.

Je divise cette Addition en trois parties : Renseignements divers; Episode de Demna, date de la mort de Giorgi et de l'avènement de Thamar.

§ 1. Renseignements divers.

« En 610 — 1161, dit Vardan, p. 99, Géorg, roi de Géorgie, prit Ani sur l'émir Phaltoun, qui avait succédé à son frère Chadad. Cinquante jours après, le Chahi-Armen marcha avec une nombreuse armée expéditionnaire<sup>1)</sup>, contre cette ville, affligée et désolée par les Souanes. Ces nouvelles ayant forcé le roi Géorgé à revenir, il fit des ennemis un tel carnage, que le nombre des morts ne put être connu, et que celui des captifs s'éleva à 40,000. Il laissa dans Ani le prince Satoun<sup>2)</sup>, qui fut bientôt soupçonné de défection, parce qu'on fut mécontent de ce qu'il fortifiait les remparts de la ville (p. 100). Le roi, qui en fut informé, le priva de son commandement. Celui-ci prit le parti de se réfugier auprès d'Ildigouz<sup>3)</sup>, mais il fut pris en trahison par le gouverneur<sup>4)</sup> de Chaki et livré au roi. Il mourut, et le roi le remplaça dans Ani par le prince Sargis, fils de Zakaré. Ildigouz, malgré son courroux, ne put rien entreprendre, parce que 4000 Persans avaient été tués avec Sadoun. Pour le roi, il envoya rassembler les troupes du Cau-

<sup>1)</sup> *სრავული*, mot qui me paraît de même origine que *სრავ*, cavalier, et de même formation que *სრავანი* firman, *სრავი* envoyé, *სრავი* parasange.

<sup>2)</sup> L'annaliste géorgien ne parle pas de cet émir p. 233, mais il sera mentionné dans les extraits de Ciracos.

<sup>3)</sup> Il se fit musulman, d'après les autorités musulmanes rapportées par M. S.-Martin, t. II, p. 243.

<sup>4)</sup> Vardan se sert du mot *სრავი*, qui est la transcription du géorgien *სრავი*.

case, marcha sur Dovin, le prit et mit tout à feu et à sang, en n'épargnant que les habitants chrétiens. Il fit enlever les crânes bouillis de la mosquée <sup>1)</sup>; on les couvrit de tissus d'or, on les mit dans des cercueils, dont on chargea les motghri <sup>2)</sup>, et on les força de les porter, pieds-nus, dans la ville royale de Tiflis.»

Ainsi parle Vardan; mais avant de commenter ses récits, il faut citer une phrase de Mikael Asori, M-it du Mus. asiat. p. 231: «En cette même année, dit celui-ci, Géorgi, roi d'Ibérie, battit l'émir Salthouk, résidant dans la ville de Carin, le prit et l'emmena de là, *ϥωϥωακτωσ ωδηρηξδ*. Il se rassembla, pour la seconde fois, contre Géorgi, une grande quantité de Turks, qui lui tuèrent des milliers et des myriades d'hommes.» Or on a vu dans les Annales, p. 233, que Giorgi, au commencement de son règne, fit une expédition contre la ville de Catiréwan et dans le canton d'Achorni; la ville de Catiréwan est inconnue; il est vrai, mais en tout cas on apprend ici que Saldoukh résidait à Carin ou Erzroum, et rien ne s'oppose à ce que l'expédition contre Catiréwan et celle contre Saldoukh n'aient eu lieu en la même année, avant la prise d'Ani, i. e. en 1160.

1) En ce qui concerne la prise d'Ani, racontée dans les Annales, p. 233, et ici par Vardan, l'auteur géorgien ne parle nullement de Phaltoun; or on sait qu'en 1126 le roi Dimitri avait cédé la ville d'Ani à Phadloun II, qui mourut en 1130 ou 1132, et qui eut pour successeur d'abord son frère Kouchler, puis son autre frère Mahmoud; v. la Généalogie des Béni-Cheddad, Hist. de Gé, p. 344. Phadloun III et son frère Chaddad furent sans doute fils de l'un des émirs que je viens de nommer, et probablement du dernier; mais Tchamitch, t. III, 79, n'hésite pas à dire que ce Phaltoun, contemporain de notre Giorgi, était neveu de celui qui reprit la ville en 1126.

D'autre part Abou'l-Faradj fixe la prise d'Ani par Giorgi en 1160—61; Et. Orbélian, dont on verra plus bas le texte en entier, donne la même année que Vardan; Ibn-al-Athyr, cité, comme le précédent, par M. S.-Martin, t. II, p. 240, relate ce fait au mois de chabân 556 de l'hégire, août 1161, et Samuel d'Ani (éd. Zohrab) <sup>3)</sup> en 610—1161 de J.-C., le 13 juin; cet accord entre les historiens ne laisse guère de doute dans l'esprit du lecteur, et les hésitations de M. S.-Martin, *loc. cit.*, provenant de l'incertitude des matériaux géorgiens qu'il pouvait employer, n'arrêteront point ceux qui prendront en considération les preuves alléguées par nous relativement à l'époque de la mort de Dimitri Ier et de David III, ainsi que de l'avènement de Giorgi III.

2) La manière dont Vardan parle des Souanes, *ᲒᲟᲗᲗ*, me paraît confirmer en quelque façon ce que dit l'Annaliste géorgien, p. 233, de ce dadian Chanché qui s'était ré-

<sup>1)</sup> Pour ce détail, v. l'Addition XIV, et ce que dit Vardan, en 590—1131.

<sup>2)</sup> Ce sont les *lecteurs* du Coran. Cf. Ann. p. 280.

<sup>3)</sup> Le M-it de Paris, dont faisait usage M. S.-Martin, donne l'année 1160. Ceux qui ont vu et feuilleté l'ouvrage de ce chronographe s'expliqueront bien aisément une si minime différence.

volté dans Ani, et qui pouvait bien avoir en effet avec lui une troupe de soldats de cette nation.

Ibn-al-Athyr, cité par M. Saint-Martin, t. II, p. 241, mentionne en effet la prise d'armes du Chahi - Armen, fils d'Ibrahim, fils de Sokman, et s'accorde pour une bonne partie des détails avec Vardan et Samuel d'Ani. Ce dernier dit : « Attaqué par 80,000 soldats du Chahi - Armen, le roi d'Ibérie le battit avec 7000 hommes; nous l'avons vu de nos yeux; on fit une liste de 23,000 morts, sans compter ceux dont les cadavres couvraient notre pays; » ce qui eut lieu au mois d'août 1161, donc, en effet, cinquante jours après la prise d'Ani, ainsi que l'affirme Vardan. Toutes ces indications montrent l'exactitude de l'auteur géorgien, p. 234 et suiv., en ce qui concerne le Chahi - Armen; car d'ailleurs l'Annaliste a confondu ici ensemble et l'expédition contre Salthoukh, et le combat contre le fils d'Orthokh.

3) L'expédition contre Dovin n'est pas racontée formellement par l'Annaliste géorgien, mais seulement indiquée, p. 236, lorsque l'auteur dit que Giorgi marcha contre le sultan, et franchit les monts Boubakar. Quant aux auteurs musulmans, M. S. - Martin, t. II, p. 242, cite Ibn - al - Athyr, qui s'accorde, et pour le fait avec Vardan, et pour la date, du mois d'août, avec Samuel d'Ani. En effet ce dernier dit que le 21 d'août, l'année qui suivit la prise d'Ani, donc en 1162, Giorgi prit Dovin, où il fit 60,000 captifs et détruisit les mosquées. Mikael Asori, M-it du Mus. asiat. p. 273, s'exprime ainsi sur ce sujet : « En ce temps - là Giorgi, roi d'Ibérie, prit Dovin, extermina les Persans qui y étaient, et ruina le minaret qui avait été construit avec le sang et les os des chrétiens. » L'année n'est pas indiquée autrement que par ce qui précède chez cet auteur; or il vient de parler d'un traité de paix conclu entre Andronic Comnène, parent de l'empereur Manuel, et Thoros roi arménien de Cilicie. Lebeau, t. XVI, p. 178, raconte un événement de ce genre, mais en 1154, de sorte qu'il reste une grande lacune entre les deux faits, lacune d'après laquelle on ne peut rien conclure, eu égard à la rédaction de l'ouvrage de Mikael Asori, qui est, comme on le sait, un abrégé très succinct d'histoire universelle.

« En 612 — 1163, continue Vardan, p. 100, Ildigouz accourut à Dovin, brûlé et dévasté. Le coeur ulcéré, rugissant comme une bête féroce, il marcha contre Mren, dont il livra la citadelle aux flammes, et environ 4000 âmes y périrent en holocauste pour le Christ. Il vint ensuite dans la plaine de Gag et ordonna d'incendier la Croix merveilleuse; mais Dieu irrité le châtia par des serpents vénéneux, qui le poursuivirent jour et nuit, et il s'enfuit, de frayeur, devant le roi Giorgi, laissant là ses bagages et ses prisonniers <sup>1)</sup>. Toutefois il excita Aslan, fils de Mahmoud et sultan de la Mer <sup>2)</sup>, et le conduisit

<sup>1)</sup> C'est ici le fait mentionné dans les Annales, p. 236; *versus finem*.

<sup>2)</sup> Il y a ici deux fautes graves dans mon M-it de Vardan : au lieu de *ղծրվի սուլթան զորդի մահմուտի, զասլան*, qui signifient ce que j'ai traduit, il faut lire : *ղծրվիզ . . . մահմուտայ զասլան* « Dzvrviz-Sultan, ou Aslan, fils de Maskhout, . . . Maghsout, le Masoud des auteurs européens.

à Ani<sup>1)</sup>, qu'il tint durant quatre ans dans des trances continuelles, jusqu'à ce que Géorgé, roi d'Ibérie, se voyant hors d'état de défendre cette ville contre des légions d'infidèles, la livra à Arslan-Sultan<sup>2)</sup> fils de Mahmoud . . . .

« Dans le même temps (en 1168) les derniers châteaux de Capan : Ghram, Ghéghi et Cakaberd furent pris par les infidèles<sup>3)</sup>, en punition de nos péchés.

« En 626 — 1177 (p. 102) Géorg, prit Ani pour la seconde fois, à l'instigation du généralissime Ivané, qui voulait y commander et faire revenir les chrétiens captifs. Le roi emmena avec lui l'émir Chahanchah<sup>4)</sup>, qui n'y revint jamais<sup>5)</sup>. Informés de ces nouvelles, ceux du Turkestan se réunirent en un seul corps. Sous la conduite du sultan Alp-Aslan, ils marchèrent contre Ani et dévastèrent le pays de Chirac. Ivané voulait rendre la ville, mais les habitants, en ayant eu connaissance, ne le laissèrent pas exécuter son projet. Le sultan et son atabek s'en-allèrent donc découragés, et moururent l'un et l'autre la même année.<sup>6)</sup>

« Dans ce temps Ivané fit paraître sa méchanceté; il attira Demné, fils du frère du roi Géorg, et beaucoup de nobles, et forma le projet de tuer le roi pendant qu'il ne serait pas sur ses gardes, à Sahath. Le roi en fut informé par quelqu'un et s'enfuit à Tiflis, parce qu'il avait peu de monde auprès de lui. Là, par un effet de la divine Providence, beaucoup de gens, renonçant au fatal projet, se réunirent autour de sa personne. Aussitôt que son parti se fut fortifié, il voulut marcher contre les rebelles; ceux-ci s'étaient enfuis de Sahath dans leurs forteresses, et étaient entrés dans Lorhi, à l'exception de Liparit, qui, avec ses deux fils, s'était porté vers la Perse. Le roi s'empara de tous les trésors des Orbélians (p. 103). Alors tous vinrent se jeter à ses pieds, tant son neveu que les autres et Ivané lui-même, qui fut aveuglé. Kavthar, le plus jeune de ses fils, et Zinen, fils de Liparit, furent mis à mort, et leur complot s'évanouit en fumée.

<sup>1)</sup> Samuel d'Ani raconte la venue du sultan en 612 — 1163, et dit qu'après trente jours de combats il se retira, ayant bien battu le roi Giorgi. C'est là, je crois, l'expédition indiquée en termes si vagues par Mikael Asori, dans la seconde phrase du passage cité plus haut, p. 254.

<sup>2)</sup> Arslan sultan était fils de Mahmoud et de la femme de l'atabek Ildigouz; en effet ce dernier avait épousé la veuve du sultan; S.-Martin, t. II, p. 243.

<sup>3)</sup> Par Ildigouz: ainsi finit le petit royaume de Pharhisos; Tchamitch, t. III, p. 80.

<sup>4)</sup> Tchamitch, t. III, p. 147, le nomme Amir-Chah, sans doute sur l'autorité d'un auteur qui nous est inconnu: il place aussi la seconde prise d'Ani en 1174, date qui est également rapportée par About-Faradj, cité par M. S. - Martin, t. II, p. 244. L'Annaliste géorgien et Et. Orbélian ne disent rien de ce fait.

<sup>5)</sup> L'auteur nous apprend un peu plus loin qu'il fut échangé contre un seigneur, nommé Apirat, frère de l'évêque d'Ani, qui était alors prisonnier à Cars.

<sup>6)</sup> L'atabek Ildigouz mourut en effet en l'an 568 de l'hégire, 1172, 73, de J.-C., ce qui prouve surabondamment que la date mise au commencement de ce § est erronée. Quant au sultan seldjoukide, régnant alors, c'était Arslan, dont le fils, Theghril III, monta sur la trône en 571 — 1175, 6; cf. plus bas.

« En 626—1177, à Alp-Aslan-Sultan succéda Thougbril ; à Ildigouz, Pahlavan , qui commanda au fond du pays, et Qizil-Oghlan <sup>1)</sup>, qui gouverna la partie supérieure de l'Arménie. Tous deux étaient fils d'Ildigouz.

« En 629—1180, Géorg fit disparaître de la terre les voleurs et les brigands. Ayant à cet effet , réuni toutes ses troupes , il prescrivit de pendre sans pitié les gens de cette espèce , pour tel délit que ce fût , grave ou non. Beaucoup de chefs de bandes furent traités de la sorte ; les effets que l'on trouvait étaient pendus avec les criminels. On n'épargna pas même les animaux , les chiens , les rats , tellement que la paix la plus profonde fut le résultat de cette terreur universelle.

« En 633 — 1184 (p. 104), mourut Giorgi , roi d'Ibérie. Comme il n'avait point de fils , et que Demna , fils de Davith , était aveugle et eunuque, la couronne passa à Thamar , qui épousa un certain Soslan , fils du souverain des Rouz <sup>2)</sup>, et s'empara de Dovin.

§. 2. *Episode de Demna.*

L'épisode si intéressant que l'on va lire doit se placer chronologiquement avant la fin des extraits qui précèdent. Il renferme les détails de la conspiration du prince Demna contre son oncle Giorgi III , détails omis pour la plupart dans les Annales , p. 242, et qui ne pouvaient non plus trouver place dans la composition de Vardan ; ils nous ont été conservés par Stéphanos Orbélian , historien de sa famille <sup>3)</sup>. Je m'étais proposé , il y a quelques années , de donner une nouvelle édition de cette histoire , et j'en avais déjà préparé le texte , une nouvelle traduction et beaucoup de notes. D'autres occupations ne me laissant pas l'espérance de pouvoir réaliser ce projet , j'extrais ici un fragment de ma traduction , qui devra être regardé comme une rectification , aussi complète que j'ai pu la faire , de l'ancienne , sans qu'il soit besoin de donner aucune remarque de détail.

On a déjà vu précédemment par un passage de Vardan , p. 96 , 97 , que sous le règne de Dimitri Ier Giorgi III avait aspiré au trône de Géorgie , aux dépens de son frère aîné David , et qu'il n'avait cessé d'intriguer pour faire réussir son usurpation. C'est à la mort de David III que commence l'épisode de Demna , où les manoeuvres de Giorgi éclatèrent dans tout leur jour.

« Etant près de sa fin , dit Stéphanos Orbélian <sup>4)</sup>, Davith III appela le catholicos et les premiers didébouls , ainsi que son frère Gorgi et son jeune fils Demna. Ayant placé

<sup>1)</sup> Lis. Qizil-Arslan.

<sup>2)</sup> Vardan a été mal renseigné , comme on le voit , et confond les noms ; plus bas , p. 110 , il nommera Aslan le second mari de la reine de Géorgie.

<sup>3)</sup> V. Mém. hist. et géogr. sur l'Arménie , par S.-Martin , t. II , p. 56 — 176 ; *Bullet. scient.* t. VIII , p. 177—189 ; t. IX , N<sup>o</sup>. 17.

<sup>4)</sup> Cette histoire occupe les pages 81 — 99 de l'édition de M. S.-Martin : elle est tirée du chap. LXVI de l'Histoire de Siounie , dont un exemplaire complet m'a été obligeamment communiqué par M. Kotzé-bue , fonctionnaire russe dans le Caucase. Le texte en est infiniment plus correct que dans l'édition de Madras , qui sert de base à celle de Paris.

devant lui sa principale image, la croix du Rédempteur et le saint Evangile : « Grands de la Géorgie, vous savez parfaitement, dit-il, combien mon père a travaillé pour vous, qu'il a restauré cet empire, et qu'au lit de la mort il me concéda la royauté, par un acte solennel et écrit. Pour moi, j'approche de ma fin; mon frère Gorgi, que voici, n'ayant aucun droit ni prétention fondée sur ce trône, de même que la couronne m'a été dévolue par mon père, de même je la transmets à mon fils Demna, en présence de vous tous. Toi Gorgi, mon frère, prends ma place, commande les forces du pays, en jouissant de la portion d'héritage que tu tiens de mon père, jusqu'à ce que mon fils atteigne l'âge mûr. » Appelant Ivané, fils de Sembat Orbélian, il lui fit jurer d'observer ses dernières prescriptions, puis il prit son fils et le remit aux mains d'Ivané, en le lui recommandant. Il fit ensuite jurer aux autres didébouls de ne point trahir le jeune prince et de le sacrer roi, quand il aurait atteint sa majorité; après quoi il mourut <sup>1)</sup> et fut placé, avec ses pères, à Gélath. Depuis lors, l'enfant fut dans la maison d'Ivané, où il recevait la nourriture et l'éducation.

« Cependant ayant gagné les coeurs des seigneurs les plus considérables et celui du catholicos, Gorgi voulait devenir roi, mais on n'osait communiquer ce projet au grand Sembat Orbélian ni à ses fils Ivané et Liparit. Un mois après, tous les didébouls et les aznaours s'étant rassemblés auprès de Gorgi, Ivané vint aussi avec les siens. Le prince lui fit part de ses intentions et le persuada, à force de prières, en ajoutant : « A la majorité de mon neveu, je ne le dépouillerai pas de ses droits, mais je le placerai sur le trône royal, suivant le testament de mon frère. » C'était un homme heureux dans toutes ses entreprises, plein de vigueur et très judicieux. De son temps, le royaume prit une grande extension; lui-même livra en personne beaucoup de combats, et par l'entremise du brave généralissime Ivané, il ébranla toute la maison des Persans et des Turks. Ce Gorgi prit la ville d'Ani en 610 — 1161, puis la maison entière de Chirac, qu'il donna au grand Ivané, généralissime suprême de Géorgie, fils de Sembat Orbélian, de sorte que la propriété lui en fut désormais dévolue. Un jour, aux portes d'Ani, cet Ivané battit le Chahi-Armen, qui était venu attaquer la ville avec 40,000 combattants; car il avait engagé la bataille sans attendre le roi Gorgi, qui venait à son aide <sup>2)</sup>. Une autre fois il défit le grand atabek Ildigouz, dans la plaine de Gag, lorsqu'il marchait avec 100,000 soldats contre le roi Gorgi, pour ruiner la Géorgie entièrement et s'emparer du monarque. Ivané se conduisit si habilement, et par son héroïque bravoure réduisit les ennemis à de telles extrémités, qu'abandonnant leurs tentes, leurs armes, une immense quantité de bagages et leurs bêtes de somme, ils s'enfuirent précipitamment durant la nuit.

<sup>1)</sup> Ce récit n'admet pas le soupçon d'empoisonnement, dont Vardan, p. 97, charge la mémoire des deux Orbélians.

<sup>2)</sup> Comparez ces chiffres avec ceux de Samuel d'Ani, et sur le fait de l'absence du roi, lors de la bataille, voyez l'assertion opposée de l'Annaliste géorgien, p. 234.

Mais malgré tant de services rendus et d'actions éclatantes, c'était seulement en apparence que le roi témoignait tant d'égards à Ivané et l'élevait en dignité. Au fond du coeur, il se méfiait de lui, à cause de son jeune élève, et guettait, mais en vain, l'occasion d'empoisonner celui-ci secrètement: Ivané le comprenait, du reste. Son père Sembat mourut dans un âge avancé et fut déposé près de ses ancêtres, laissant l'héritage de sa principauté à ses fils Ivané et Liparit.

« En l'année 626 — 1177, il y eut du trouble et de l'agitation dans le royaume de Géorgie, et la maison des Orbélians fut entièrement exterminée. Le roi Gorgi avait régné 21 ans, et le jeune Demna était entré dans sa majorité. Tandis qu'Ivané, ses frères et ses fils, étaient à Darbas, dans Agarac <sup>1)</sup>, se livrant avec eux au plaisir, on vit venir les principaux didébouls, et avec eux Demna. « Ivané, dirent-ils, souviens-toi de ta promesse et du serment fait par toi au roi David: garde-toi bien de commettre un parjure. Le temps est venu d'installer Demna sur le trône; Giorgi se repose maintenant à Sakhaté <sup>2)</sup>, avec une poignée de monde; pour nous, nous sommes tous décidés à remplir notre engagement. — Dieu nous préserve; répondit Ivané, de songer à massacrer celui qui a reçu l'onction royale! Mais pour tenir la foi jurée, tout en plaçant Demna sur le trône, saisissons-nous de Gorgi et exigeons de lui la promesse solennelle et écrite d'obéir à son neveu, après quoi, nous le relâcherons et le laisserons vivre dans l'apanage qu'il a reçu de son père. » Tous s'étant rangés à cet avis, ils se hâtèrent de lever des troupes; mais

<sup>1)</sup> L'auteur arménien nomme quatre fois dans son récit cet Agarac et ce Darbas: *Լ տուաւ նմա ՚ի Թագաւորէն ագարակ տեղի* (impr. *ի տեղի*) *գարպասի*: — *Մինչ նստէր յագարակն կոչեցեալ գարպասի*; — *ամենեքեան եկեալ էին առ նա յագարակն գարպաս*: — *ոչ եղիտ զնոսս յագարակն*; éd. S.-Martin, p. 78, 86, 90. D'un autre côté l'historien géorgien, p. 242, dit: « Le roi parcourut le Tachir, jusqu'aux portes de Loré, et vint camper à Agarani; — Giorgi qui était alors à Agarani . . . » Une foule d'autres passages des Annales nous montrent clairement qu'Agarani était le nom d'un canton de la Géorgie méridionale, H. de Gé. p. 334, 5; 398, 9; et un autre texte très décisif nous fait voir non moins clairement qu'il y avait en ce lieu une forteresse du même nom. Enfin Wakhoucht, dans sa Géogr. de la Géorgie, p. 179, dit que l'espace compris entre Bolnis, la Choulawer et le Kour, s'appelait autrefois Gardaban, et plus tard Agarani. Or dans la carte N° 2, jointe à la Géographie de Wakhoucht, on trouve dans ce territoire deux villages nommés Darbazi: l'un sur la Pholadaour, au S. E. de Bolnis; l'autre au S. du premier, et en outre, plus à l'O. une résidence princière, du même nom, sur la Gétis-Tsqal, au S. O. de Tandzia. Cette dernière localité est peut-être trop éloignée et hors des limites assignées au canton d'Agarani, mais son caractère de résidence princière semble indiquer la demeure d'un ancien thawad: sous ce rapport elle convient bien à un personnage de la famille orbéliane. Tous ces motifs me forcent à m'écarter un peu de la rigueur littérale des quatre textes arméniens cités au commencement de cette note et de traduire: « Le roi lui donna (à Ivané), le lieu dit Darbas, dans l'Agarac; — Pendant qu'il était dans l'Agarac, ainsi nommé, de Darbas; — Tous s'étaient rendus auprès de lui, à Darbas, dans l'Agarac; — Le roi ne les trouva pas dans Agarac. Cf. Addit. IX, p. 180.

<sup>2)</sup> Ce nom représente assez bien celui de Sahath, mentionné par Vardan, p. 102 (v. ci-dessus); mais je ne nonnais pas la situation de la localité en question.

un enfant de bas âge, qui avait entendu cette décision, alla nuitamment en donner avis au roi, qui monta sur-le-champ à cheval, s'enfuit à Tiflis et s'y fortifia. Sans en rien savoir, Ivané continua à rassembler des cavaliers et à se former une armée. Tous les grands et les nobles Géorgiens étaient d'accord avec lui et venaient en masse le joindre à Darbas, dans Agarac. C'étaient les éristhaws du Karthli <sup>1)</sup>, les Ghorghoraïk, ceux du Djawakheth, Cakhaï et ses fils, le grand Camragel, Memnaï Dchaghel, ceux de Tachir, Hasan de Caïen, Grigol fils d'Apirat, d'Ani, dont les forces réunies se montaient à plus de 30,000 hommes.

« Cependant, seul et sans troupes, le roi manda un certain Qiphtchakh, nommé Khou-pasar, et n'ayant pas d'autres auxiliaires, il réussit à rassembler 5000 hommes. Ayant appris l'entrée du roi à Tiflis et ses préparatifs, au lieu de marcher contre lui, les conjurés attendirent qu'il se mit en campagne. Comme l'affaire traînait en longueur, cédant à l'inconstance naturelle de l'esprit humain, Camragel sortit du complot et vint nuitamment trouver Gorgi; ce qu'ayant vu Grigor Majistrosian, il agit de la même manière. D'autres, les imitant, commencèrent en secret, l'un après l'autre, à aller près du roi, de sorte que son parti se fortifia d'autant que s'affaiblissait celui de Demna. En effet, tous ceux qui se rendaient à Gorgi étaient reçus très honorablement, comblés de présents et joyeusement traités, et on leur promettait les opulentes dépouilles des Orbélians. Se voyant alors si puissant et en forces, et connaissant la faiblesse de son neveu et d'Ivané, Gorgi marcha contre eux avec un grand appareil. A cette nouvelle, Ivané rassembla tout ce qu'il possédait, dans la forteresse de Chamchoïldé, le dépôt des trésors de sa famille, depuis les anciens temps, et qui regorgeait de bagages; il y établit des commandants du rang le plus élevé, et avec ses troupes, avec les principaux de son parti et Demna, il entra dans Lori, où il se fortifia extrêmement. Pour son frère Liparit, il l'envoya avec ses deux fils, auprès de l'atabek Ildigouz, pour demander un secours de troupes <sup>2)</sup>. En

<sup>1)</sup> Le terme dont se sert notre auteur, *ქართლთა ჯიშთაძაღუ*, accuse l'origine géorgienne de ses matériaux, puisque ce sont les deux mots *ქართველნი* *ქართლისა*, simplement transcrits. Quant aux noms propres qui suivent: Ghorghoraïk est le nom bien connu de la famille Qouarqouaré, qui paraît ici pour la première fois dans l'histoire, mais qui jouera plus tard un grand rôle dans celle d'Akhal-Tzikhé; Cakhaï est le géorgien Cakha, qui paraîtra souvent sous le règne de Thamaï; Dchaghel signifie « commandant de Djaq, d'où Djaqel: Djaq est un fort situé sur l'un des petits affluents de la rivière d'Akhal-Tzikhé; Grigor, fils d'Apirat, dit plus bas Grigor Majistrosian, était un descendant de Grigor Magistros, cet Arsacide qui prit tant de part aux affaires d'Arménie au milieu du XI<sup>e</sup> siècle: son père Apirat avait été racheté par Giorgi, en 1174, lors de la reprise d'Ani; enfin le nom de Camragel a déjà paru dans l'histoire géorgienne au temps de Bagrat IV (Addition IX, p. 184, *passim*), et a formé celui de Gamrécél, qui figurera souvent dans les Annales, et qui subsiste encore.

<sup>2)</sup> M. S - Martin, t. II, p. 244, trouve une grande difficulté à ce que la guerre des Orbélians ait eu lieu en 1177, parce qu'il est dit qu'Ivané envoya réclamer les secours d'Ildigouz, dont tous les auteurs arabes fixent la mort en l'an 569—1173. Je ne peux contredire ce fait, n'ayant pas la possibilité de criti-

arrivant dans Agarac, le roi Giorgi, ne les y trouvant pas, assiégea la citadelle d'Hisar<sup>1)</sup>, pendant 25 jours, la prit et en massacra la garnison. Il s'empara en même temps de tous les riches trésors et des biens des Orbélians et alla camper autour de Lorhé. Mais comme Ivané y était entré le 13 du mois de hrotits, et qu'il y resta jusqu'au 5 de méhec<sup>2)</sup>, les habitants de la citadelle étant réduits à l'extrémité, les nobles commencèrent à descendre, les uns après les autres, nuitamment, au moyen de câbles, le long des murs, et à se rendre auprès du roi. Bientôt les principaux didébouls, les amis et les confidents d'Ivané, lui écrivirent une lettre d'avis, qu'ils lancèrent dans la place avec une flèche, l'engageant à se réconcilier et à se soumettre, parce qu'ils redoutaient l'arrivée de l'atabek Ildigouz. La lettre était de cette teneur :

«Grand Ivané, héros brave et invincible, originaire de la Chine<sup>3)</sup>, issu d'un puissant monarque, et venu dans ce pays d'Ibérie<sup>4)</sup>, où tu trouvas des honneurs inappréciables ; chef suprême de la maison royale et généralissime du roi Gorgi, si tu aimes ton repos, ta vie et tes titres, si dignes d'envie, et tes immenses patrimoines, plus grands que la moitié de la maison de Géorgie, oublie ton premier serment, ta promesse et le testament de David, soumets-toi à Gorgi, le puissant monarque des Géorgiens ; prends et apporte-

quer les auteurs en question. Mais je ferai remarquer que, suivant l'Annaliste géorgien, p. 242, ce fut au fils d'Ildigouz que s'adressa Ivané. Au reste M. Saint-Martin raisonnait dans l'hypothèse que le chiffre donné par Klaproth, pour la mort de Giorgi III, en 1174, était exact, tandis que, si l'Annaliste géorgien fait mourir ce prince en 1174, j'espère démontrer qu'il mourut en effet en 1184.

<sup>1)</sup> Je ne fais aucun doute que ce mot arabe, si singulièrement employé ici, et qui signifie *citadelle*, ne soit un attribut de Samchwildé, dont il vient d'être parlé, comme du dépôt des trésors d'Ivané.

<sup>2)</sup> Hrotits ou le mois *du feu* étant le 12<sup>e</sup>, et méhec, le mois *de la mort*, le 7<sup>e</sup> de l'année arménienne, le siège de Loré avait donc duré 232 jours, ou 7 mois et 22 jours. S'il s'agit ici d'une année fixe, ce serait du mois de juillet 1176 au mois de février suivant. S'il s'agit au contraire d'une année vague, nava-sard, le 1<sup>er</sup> mois, commençant, pour 1176, au 26 février, l'ouverture du siège aurait eu lieu le 18 janvier 1177, et l'époque de la lettre à Ivané, le 11 août de la même année, ce que je crois, puisque les événements eurent lieu à une époque où la nouvelle forme du calendrier n'était pas connue.

<sup>3)</sup> Sur l'origine chinoise des Orbélians, v. l'Introduction au 2<sup>d</sup> volume des Mémoires de M. S.-Martin, le texte et les notes du chapitre premier, les Annales, p. 9 et l'Add. XI, p. 213.

<sup>4)</sup> Je traduis ainsi l'arménien *աշխարհ*. . *վերայի*, pour conserver une partie de la valeur étymologique du second mot. Ce dernier n'est pas même arménien, rigoureusement parlant, mais formé pour la rime, de la préposition *վեր*, *ի վերայ*, «en haut,» et signifie conséquemment «Supérieur.» En sorte que, pour les Arméniens, la Géorgie est le pays Supérieur. Elle est plus spécialement encore désignée sous ce nom par Moyse de Khoren, l. II, ch. VIII, qui dit : *վերին այն աշխարհ*, «ce pays de Véri, ou Supérieur ;» delà se forme, dans le même chapitre, l'adjectif *վերիացի* Vériatsi. Ces deux témoignages, rapprochés, laissent peu de doute que *վիրք* et *վրացի*, Virk et Vratsi, Géorgie, Géorgien, ne soient l'abréviation des deux formes plus longues, objet de cette note, dont l'étymologie se trouve, par-là constatée. Cf. un passage d'Aristacès, sup. p. 216, n. 2.

jui un riche présent, le jeune Demna, fils de David, la cause des maux sans nombre que tu as soufferts ici-bas.»

«Ayant reçu cette lettre, Ivané écrivit la réponse, qu'il attacha de même à une flèche et lança dehors :

«Mes chers didébouls, grands et puissants princes, moi Ivané Orbélian j'ai lu les avertissements contenus dans votre lettre, mais je ne partage point les idées qu'elle renferme. L'homme qui, par amour pour la vie présente, transgresse la loi divine et devient parjure à son serment, recevra la part des renégats : il brûlera dans l'éternelle géhenne, parmi la troupe des démons. Je ne puis, créature faible et périssable, pour la vie d'un jour, fouler aux pieds les engagements pris par moi ni fausser une promesse solennelle : je mourrai donc, fidèle à ma parole, et, près de mon aimable seigneur, j'irai recevoir l'ineffable trésor que personne ne saurait dérober.»

«Bien que le tout fût (en langue géorgienne, nous l'avons traduit et arrangé en arménien.

«Quand on eut compris que sa volonté était inflexible, on poussa activement la guerre; mais Demna, s'effrayant trop facilement, se laissa glisser par un câble, durant la nuit, le long du mur, alla près de son oncle paternel et le conjura, à genoux, de lui accorder seulement la vie. A cette vue, le roi triomphant expédia un homme vers Ivané : «Qu'avais-tu à combattre, lui dit-il, pourquoi étais-tu avide de vengeance contre moi? et maintenant quel motif soutient ta révolte? — Ce qu'ordonne <sup>1)</sup> le roi est juste, répondit-il; qu'il jure donc de ne me pas maltraiter, de ne pas m'enlever mes domaines, et j'irai près de lui.» Gorgi en fit le serment et s'engagea de la manière la plus solennelle envers Ivané, qui se détermina à se rendre au monarque. Celui-ci, au comble de la joie, le reçut d'abord avec une bonté excessive, le couvrit des plus brillantes distinctions, jusqu'au moment où il eut sous la main tous ses fils et sa famille. Puis, oubliant et promesses et serments solennels, il fit saisir Ivané, à qui l'on creva les yeux; quant à Demna, qui était devenu gendre d'Ivané, non content de l'arrêter et de lui crever aussi les yeux <sup>2)</sup>, il le fit mutiler, afin, disait-il, qu'il n'eût pas d'héritiers. Kavthar, frère cadet d'Ivané, Sembat son fils, et Zinaï son neveu, furent mis à mort, par ordre du roi; tous ses parents, en général, hommes et femmes, périrent ou furent immolés, les uns par des breuvages mortels, d'autres noyés

<sup>1)</sup> C'est une tournure toute géorgienne: ce que dit le supérieur est toujours un ordre, dans le langage reçu, et ce que dit l'inférieur est une prière de se souvenir : «*სის მამსკე* qu'ordonnez-vous, que dites vous?» «*მამსკე* je vous rappelle;» telles sont les formules. Et encore «*მამსკე, წამსკე, მამსკე, მამსკე*, signifie : «vous êtes, il s'en est allé, il s'assit, il partit, il vint,» en parlant d'un supérieur, ou poliment.

<sup>2)</sup> Je ne puis m'empêcher de remarquer que cette phrase, depuis *quant*, manque dans l'édition de Paris; je l'ai trouvée dans mon manuscrit, ainsi conçue : «*և դեմնայն, որ էր փեսայացեալ իւանէի, ըմբրնեաց և ետ զաչս փորեւ. . . .*» Je ne sais si elle se trouve dans l'édition de Madras, que je n'ai pas à ma disposition. Tchamitch, t. III, p. 148, se trompe, s'il n'a pas eu d'autres autorités que Vardan et Stéphanos, en disant que Demna et Ivané furent mutilés.

dans les eaux, quelques-uns précipités du haut des rochers, tellement que leurs noms disparurent de la maison de Géorgie. Le roi prescrivit encore d'anéantir tout souvenir de la race orbéliane et d'écrire l'histoire de ce soulèvement, non d'après les véritables causes, mais suivant sa fantaisie, en la surchargeant de calomnies et de faussetés insignes contre les Orbélians. On lança, en outre, des anathèmes contre quiconque prononcerait leur nom en Géorgie, et contre ceux d'entre eux qui pourraient pénétrer dans ce pays: et ce cruel édit fut déposé dans les archives. Cela eut lieu en 626—1177.

«Telle fut la fin des supplices des Orbélians, le massacre et l'expulsion de ces princes de leurs domaines héréditaires, plus de mille ans, ainsi que l'on calcule, après leur arrivée de Chine <sup>1)</sup>. Quelques-uns les accusent méchamment d'avoir eu la folle ambition d'aspirer à la royauté, ce qui est une fausseté manifeste et une clabauderie de chiens; car ils sacrifièrent leur vie à cause du serment fait au roi David, au sujet de son fils, ainsi qu'il convient à des hommes loyaux et dévoués à leur maître. A son tribunal incorruptible, Dieu saura bien juger et les oppresseurs et les opprimés.

«Cependant Liparit, frère d'Ivané, qui était allé chez l'atabek Ildigouz, avec ses deux fils Elicoum et Ivané, avait mis en mouvement la maison de Perse et venait au secours de son frère avec une cavalerie nombreuse, formant environ 60000 soldats; mais dès qu'il eut appris la cruelle catastrophe: «Quel crime ont commis ces innocents chrétiens, dit-il; en quoi nous sont-ils redevables du sang répandu, pour que je les châtie <sup>2)</sup>? Il retourna donc sur ses pas et resta chez l'atabek Ildigouz; en proie à d'affreuses angoisses et à une profonde affliction, il mourut sur la terre étrangère. L'un de ses fils, Elicoum, demeura là; Ivané, frère de ce dernier, alla chez l'émir de Gantzac, où il vécut comblé d'honneurs et de distinctions. Puis, sous le règne de Thamar, on le décida, à force de supplications et de serments, à revenir, et de toutes ses propriétés on ne lui restitua qu'Orbeth. Il eut des enfants, qui sont les Orbels d'aujourd'hui. <sup>3)</sup>

<sup>1)</sup> Cette expression est bien vague, et ne donne pas même une idée approximative de l'époque où les Orbélians vinrent de Chine en Géorgie; notre auteur, au commencement de son Histoire, indique cet événement sous le règne de Kékhosrou, et les montre déjà en faveur sous le roi Pharnawaz, p. 57, 63, éd. de Paris. De son côté l'Annaliste géorgien, p. 9, parle d'une émigration de Turks en Géorgie, à la même époque de Khosro; il faut donc conclure que les Orbélians arrivèrent bien avant la venue d'Alexandre, au moins quatre ou cinq siècles avant J.-C., et ce chiffre, ajouté à celui de 1177, de l'ère chrétienne, donne de 16 à 1700 ans.

<sup>2)</sup> On pourrait peut-être traduire ce second membre de phrase: «Les gens qui me doivent du sang où sont-ils?» mais ceci me paraît moins logique, puisque les auteurs de la ruine des Orbélians étaient en Géorgie.

<sup>3)</sup> La généalogie des Orbélians, durant leur première période, se trouve dans l'Addit. I, p. 215; avec Liparit, que notre auteur vient de nommer, se termine leur seconde période, dont le tableau généalogique a été tracé sous le règne de Giorgi III, p. 234 des Annales. Sous David-le-Réparateur, ils formaient deux familles, celle d'Abouleth, fils d'Ivané II, et celle d'un autre Ivané, dont le père n'est pas connu. Dans la suite nous présenterons la descendance de Liparit V, qui jouera un grand rôle sous les Mongols

«Après l'expulsion des Orbélians, Gorgi partagea leurs possessions, dont une partie fut donnée à leurs ennemis et délateurs, et le reste au Qiphtchakh Khoupasar <sup>1)</sup>, ci-dessus mentionné. Le roi éleva même ce dernier au commandement qu'avaient les Orbélians, et le créa généralissime de toute la Géorgie; mais il n'avait pas d'autre héritier de sa couronne qu'une fille, nommée Thamar, et mourut en l'an 633 — 1184.»

§ 3. *Date de la mort de Giorgi III et de l'avènement de Thamar.*

Klaproth., je ne sais sur quel fondement, indique la mort du roi Giorgi III en 1171 et ne lui attribue que 21 ans de règne; Wakhoucht fait régner ce prince 24 ans, de 1150 à 1174; selon les Annales, il régna 1156—1174; Samuel d'Ani (Manuscrit de Paris) et Et. Orbélian placent son avènement en 1158; Vardan donne cette même date et place la mort du roi, comme Et. Orbélian, en 1184. C'est ce dernier auteur qui me paraît être le guide le plus sûr, du moins en ce qui regarde la mort de Giorgi III, et quant à la date de l'avènement, nous avons un point de repère qui n'est pas moins caractérisé. En effet, toutes nos autorités s'accordent à placer la première occupation d'Ani par Giorgi III, en 1161, année que Tchamitch, t. III, p. 79, dit avoir été la cinquième du règne de ce prince; d'autre part Vardan, d'accord avec Et. Orbélian, place l'épisode de Demna en 1177, et ce dernier dit formellement que c'était alors la 21<sup>e</sup> année de Giorgi: ce qui nous ramène toujours à l'an 1156. Enfin nous avons deux témoignages irrécusables du règne de Giorgi en 1181 et de sa mort en 1184. L'Académie possède plusieurs copies, toutes d'accord entre elles, quoique provenant de diverses sources, de plus de 300 inscrip-

jusqu'à ce que l'histoire perde de vue la connexion de ces personnages avec ceux qui perpétuent aujourd'hui le nom de la famille. Quant à la postérité d'Abouleth, le noeud de la 2<sup>e</sup> époque à la 3<sup>e</sup> nous échappera également; mais nous verrons reparaitre une série de Souramels, que je crois être la postérité de Thirkach ou Kirkich, petit-fils d'Abouleth.

<sup>1)</sup> V. sur ce personnage, Annal., p. 251. Je soupçonne que le nom de Ghphtchakhavank, ou Monastère de Qiphtchakh, l'un de ceux que porte le couvent de Harhidja, dans le canton de Chirac, non loin d'Ani, sur le bord de la rivière Carcadhasah, doit tenir en quelque façon à celui de Qoubasar, le Qiphtchakh, bien qu'à vrai dire on ne sache pas positivement que ce personnage ait contribué à son embellissement; car la principale église est une fondation de Zakaré-le-Grand, en 650—1201, comme en fait foi une inscription (Chakhathounof, Description d'Edchmiadzin, en arm. t. II, p. 265). Cependant une autre inscription, sur le porche du N., mentionne une fondation de 10 messes, pour Khoupasar, pour Cimaïth (sa femme?), pour Hovhannès, enfin pour Sanasar, un des fils de notre personnage: fondation faite par les deux frères Sanasar, ci-nommé, et Paghtasar; v. Chakhath. ib., et Sargis Dchalalians, Voyage dans la Grande-Arménie, en arm., Tiflis, 1842, in-4<sup>o</sup>, p. 215. Dans ce dernier livre, à la fin de l'inscription, on lit la date impossible 68̄; mais dans le premier: 68̄ 684—1235.

tions, recueillies sur les églises et monastères de l'Arménie<sup>1)</sup>; moi-même j'en possède une quatrième, qui m'a été donnée par feu le baron Schilling; or, dans trois de ces inscriptions, le règne de Giorgi III est mentionné directement, de cette manière :

«En 630—1181, au temps du roi victorieux Géorgé (autre copie, Ciouricé), sous le généralat de Sargis, de ses fils Zakaria et Ivané, et sous l'émirat de Kourd, moi Hovannès, supérieur du saint couvent de Sanahin, j'ai construit cette église, avec l'assistance de l'émir Kourd, du grand vartabied Grigor et du Christ divin; j'ai aussi, avec une pleine confiance en Dieu, construit le porche, depuis le fondement, ayant pour collaborateur, parmi mes frères, le père Hovannès, digne de bénédiction, car de son temps les églises furent de nouveau affranchies de tout impôt. Souvenez-vous de moi auprès du Christ.»<sup>2)</sup>

«Dans l'année où arriva la mort de Géorgé, roi de Géorgie, moi Grigor, vartabied, fils de Touta Khatchénétsi, j'ai demeuré sous la protection de Sourb-Astovadzadzin (la cathédrale de Sanahin), et j'ai élevé cette croix sur mon tombeau, ayant en vue le terme de ma vie. Maintenant je suis tombé et me trouve au pied de ce signe divin, et vous supplie de mes lèvres muettes, ô Christ, d'être bienveillant pour moi, votre indigne serviteur, au jour de la grande manifestation; vous qui adorez la croix, souvenez-vous de moi auprès de J.-C. Cette croix a été érigée sous le priorat d'Hovannès, en l'année où fut renouvelée la sainte cathédrale, en 633—1184. Souvenez-vous auprès du Christ de Mkhitthar, qui l'a ornée.»<sup>3)</sup>

Deux textes pareils ne peuvent être rejetés qu'en mettant en doute l'exactitude des chiffres, et en démontrant que les faits mentionnés sont d'une autre époque. Enfin, en preuve de bonne foi, je dois citer une 3e inscription, la 12 de Sanahin, dans la copie de l'Académie, ainsi conçue :

« Sous le roi de Géorgie Ciouricé, sous le généralat de Zakaria et d'Ivané, son frère, en 540—1191, nous Kourd-Hasan, Hamazasp et Sargis, fils de Sembat, fils du marzpan Hamazasp, nous avons donné à Sanahin la moitié de Mathouch, notre patrimoine, terre nous appartenant, pour le salut de nos âmes, après notre mort, et pour la prolongation de notre vie. Le père Hovannès et les frères ont reçu ce présent, et nous avons fixé le jour de l'Ascension, dans toutes les églises de Sanahin, pour célébrer une messe pour nous, en conformité de leur engagement, et nous avons assigné en leur nom du pain pour la table de leurs hôtes. Que personne n'y mette obstacle. »

A mes yeux ce monument doit avoir autant d'autorité et de valeur que les précé-

<sup>1)</sup> V. sur ces inscriptions un article très détaillé, *Bullet. scient.* t. X, N. 19—21. Je les citerai ici d'après une copie envoyée à l'Académie en 1844, afin qu'il soit loisible à chacun de les vérifier sur l'exemplaire qui me paraît le plus digne de confiance.

<sup>2)</sup> 6e inscription de Sanahin, sur la porte occidentale de l'église, ou, d'après la copie Schill. au milieu du clocher, du côté de l'E.

<sup>3)</sup> 36e inscription de Sanahin, qui ne se trouve que dans mon exemplaire et dans l'ouvrage du P. Sargis cité plus haut, p. 27. Elle est sur une croix de pierre, dite Croix du fils de Touta.

Addit. et écl.

dents, qu'il semble pourtant contredire. De deux choses l'une, ou celui qui a suppléé le nom du roi dans la lacune que présente la copie de 1844, s'est trompé, ou la date est fautive; car je suis convaincu qu'en 1191 Giorgi était mort depuis longtemps. Comme toutes nos copies s'accordent à donner la date arménienne 640, que tous les autres témoignages historiques et l'inscription 36e de la copie Schill., devenue la mienne, sont positifs, je crois devoir laisser de côté le témoignage de cette inscription 12e, jusqu'à ce que j'aie pu avoir des renseignements sur les personnages ici nommés, et regarde comme certaine la date 1184, assignée à la mort de Giorgi III.

---

Chronologie du règne de Giorgi III.

- 1156 Giorgi devient roi.  
 1161 13 juin, il prend Ani, en expulse Chanché, y établit le généralissime Sargis Mkhargrdzel et Iwané Orbélian, puis Sadoun, — destitue ce dernier et le remplace par Sargis Mkhargrdzel.  
 — août; il bat Ildigouz, près d'Ani.  
 1162 Il prend Dovin.  
 1163 Ildigouz prend Dovin.  
 — Gag est pris par Ildigouz, — Giorgi éprouve un échec, bat les musulmans, est battu par Ildigouz.  
 1165 Il rend Ani aux musulmans.  
 1166 Il marche contre Gandza.  
 1174 Il reprend Ani.  
 1177 Il prend Loré; — les Orbélians sont exterminés.  
 1178 Association de Thamar au trône.  
 1184 Mort de Giorgi III et avènement de Thamar.

---

A D D I T I O N X V I I ,

*concernant le règne de Thamar.*

---

§ 1er. *Notice et détails historiques sur la famille des Mkhargrdzélidzé.*

L'histoire du règne de Thamar n'étant, pour ainsi dire, que celle des exploits des Mkhargrdzélidzé, je réunirai ici tout ce que nous savons de cette famille<sup>1)</sup>. Tchamitch

<sup>1)</sup> Au lieu de reproduire intégralement ma Notice sur les couvents de Haghbat et de Sanahi n (Bull.

me fournira presque tous les matériaux de cette notice, parce qu'il a eu entre les mains les ressources les plus abondantes, et notamment l'histoire de Ciracos, écrivain arménien presque contemporain<sup>1</sup>). Pour contrôler ou confirmer ses assertions, je n'ai que l'ouvrage de Vardan, si souvent cité dans mes Additions, et les nombreuses inscriptions des couvents arméniens, dont j'ai donné ailleurs un résumé complet et méthodique<sup>2</sup>): l'un me fournira un grand nombre de faits, souvent sans date certaine; les autres, une foule de dates, qui serviront à fixer d'une manière incontestable, à ce que je crois, la chronologie des principaux événements du règne de Thamar.

Vardan résume, p. 109 et 110, les faits de cette période et énumère là les actions les plus remarquables de Zakaré et d'Ivané. Quoique ces mêmes faits doivent se retrouver plus tard dans les extraits de Tchamitch, je donnerai ici la traduction complète du passage de Vardan, qui doit être comme la base chronologique de tout le reste.

« Dans ces temps-là, dit notre auteur, étaient célèbres les princes Zakaré et Ivané, fils de Sargis, fils de Vahram, fils de Zakaré, fils de Sargis, de race kourde<sup>3</sup>), qui

scient. t. X, N. 19—21), j'aime mieux reprendre mon sujet sur nouveaux frais, en profitant de ce qui est déjà publié, et le complétant par les matériaux neufs, acquis depuis l'impression du premier travail.

<sup>1</sup>) Je n'ai pu consulter Ciracos que plusieurs années après la rédaction de cette Notice, et je donne de son ouvrage des extraits considérables, dans une des Additions suivantes. Cela entraînera, il est vrai, des répétitions, mais aussi les faits se trouveront contrôlés une fois de plus.

<sup>2</sup>) V. Bullet. scientif. t. X, N. 19, 20, 21.

<sup>3</sup>) Faute de renseignements plus précis, il est très difficile de traduire ces mots de Vardan : ՚ի քրդազգէ հալածեալ առ Թաղաւորս ձորդեանիս; car on ne sait si c'est par suite d'une conquête ou par une soumission volontaire que l'ancêtre de cette famille était passé aux rois de Tzoroiget. Je m'en suis donc tenu à traduire littéralement, me rapportant au commentaire de Tchamitch (Hist. d'Arm. t. III, p. 149) : հալածեալ ՚ի քրդաց ազգէ, եկեալ էր առ Թաղաւորս ձորդեանիս « chassé de ou par la nation des Kourdes, il était venu auprès des rois de Tzoroiget. » On a vu que l'Annaliste géorgien, p. 306, fait remonter l'origine des Mkhargrdzélidzé au roi Artaxerxès Longue-Main; quant aux rois de Tzoroiget, ce sont les Coriciens ou Aghovans postérieurs, auxquels l'historien arménien donne ce nom, parce que le canton de Tzoroiget faisait en effet partie de la province de Gougark, centre de leur domination. Cette notice ne permet pas de faire remonter très haut l'origine des Mkhargrdzélidzé, puisque d'un côté le premier roi Coricien prit ce titre en 982, et que, de l'autre, Zakaré et Ivané étaient à la quatrième génération du premier Sargis. En effet, le texte de Vardan, objet de cette note, n'est pas complet. Une inscription, tracée sur la paroi extérieure, septentrionale, d'un oratoire, au couvent de Haghbat, nous fait connaître le père du premier Sargis, un certain Khosrov. Elle est ainsi conçue :

« Plein de confiance, moi Avag-Sargis, je me suis affilié à Sourb-Nichan, sous le supérieur Ter Hohanès, auquel j'ai donné, suivant mes moyens, cinquante pièces d'or. Les moines ont reçu cette offrande, et m'ont accordé une messe pour le jour de S. Elie, en faveur de mon père Khostrov et de mon frère Karim. Ceux qui l'accompliront soient bénis de Dieu. Amen. » Pas de date. N. 68 des inscriptions de Haghbat, au Musée asiatique; M-it arm. N. 7 : je citerai toujours ce N. 7, comme contenant notre meilleure copie du recueil d'inscriptions arméniennes. V. le texte dans le Voyage en Arménie, par Sargis Dchalalians, Tiflis, 1842, in-4<sup>o</sup>, p. 63.

avaient passé aux rois de Tzoroïget, de la famille Bagratide. Ayant cru en J.-C., ils devinrent honorés et reçurent le pays de Kochorhni pour leur demeure. Étant très braves, ils grandirent de jour en jour en considération et en honneurs; mais l'apogée de leur gloire fut sous le règne de Thamar, qui leur donna Lorhè<sup>1)</sup>, et ils surent, par leur valeur, affranchir en peu de temps beaucoup de forteresses et de cantons de la domination turque.»

L'histoire ne nous apprend absolument rien de ce que firent et Khostrov, nommé dans la note 3, p. 267, après qu'il eut passé dans les états des rois Coriciens, et ses fils, Avag-Sargis et Karim, peut-être le Waram de l'histoire géorgienne, et enfin Zakaré, fils d'Avag-Sargis. Quant à Sargis II, fils de Zakaré, on l'a déjà vu jouant un rôle sous le père de Thamar, et chargé par lui du gouvernement d'Ani, après la première occupation

Une autre inscription, qui se lit sur une croix de pierre, placée sur la sépulture du grand Sargis et de Zakaré, son fils, au couvent de Sanahin, est ainsi conçue :

«Croix de Dieu, intercède pour Sargis, généralissime d'Arménie et de Géorgie; le grand Sargis, fils de Zakaré et petit-fils d'Avag-Sargis, est mort en 636—1187. Nous Zakaré et Ivané, ses fils, qui avons élevé cette croix, souvenez-vous de nous dans le Christ.» N. 11 des inscriptions de Sanahin, au Musée asiatique, M-it arm. N. 7. Deux autres manuscrits offrent des variantes, mais sans intérêt historique. Cf. Sargis Dchal. p. 28.

De ces deux textes, le premier nous fait connaître la souche la plus ancienne des Mkhargrdzélidzé, Khostrov, père d'Avag-Sargis et de Karim, à quatre générations avant les deux frères qui ont illustré le règne de Thamar; vu la précocité des mariages en Arménie, il ne permet pas de remonter beaucoup plus haut que le commencement du XIIe siècle. Malheureusement nous ne pouvons fixer l'époque où Ter Hohannès était supérieur de Haghbat; car le P. Indjidjian (Arm. anc. p. 346, n. 2), dans la série des archevêques de ce couvent, ne donne pas les dates de leur installation, et indique de suite trois personnages du nom de Jean, les 5e, 6e et 7e. Or l'institution de cet archevêché remonte au tems de Coricé ou Gourgen, troisième roi Aghovan de Gougark, 1046—1081 de J.-C. Ainsi le premier Hohannès dut siéger ou à la fin du XIe ou au commencement du XIIe siècle, d'où je conclus que Khostrov put être contemporain de David-le-Réparateur. On remarquera, en outre, que Vardan indique une filiation différente de celle qui est constatée par les inscriptions; Khostrov, père d'Avag-Sargis et de Karim; Sargis Ier, père de Zakaré Ier; celui-ci, de Sargis II; celui-ci, de Zakaré II et d'Ivané Ier, les deux frères à qui est consacrée cette note. Il me semble qu'une inscription, tracée sur une matière solide, mérite plus de confiance qu'un historien, dont le texte est sujet à des altérations, et que d'ailleurs un monument historique, provenant des personnes qui étaient le plus à portée d'en surveiller l'exactitude, doit être plus véridique que les traditions recueillies par un écrivain à deux siècles d'intervalle des faits. On n'oubliera pas, non plus, que les Annales géorgiennes mentionnent un autre Waram Mkhargrdzélidzé, père d'un autre Zakaria, et celui-ci très probablement père de Waram Gagel, aussi nommé dans les Annales (p. 257, 269, 302, etc.). Vardan, ou plutôt les auteurs qu'il a consultés, a bien pu confondre ensemble les membres des deux branches d'une même famille, contemporains et portant le même nom.

Enfin le généralissime Sargis nommé dans nos inscriptions est certainement celui dont les Annales rapportent la nomination et la mort, p. 253, -69.

<sup>1)</sup> Cf. Annales, p. 253.

de cette ville, en 1161, avec le titre de général<sup>1)</sup>. A la mort du généralissime Qoubasar, qui arriva en la seconde année de Thamar, Sargis fut nommé pour le remplacer<sup>2)</sup>, et mourut en 1187, après avoir rempli peu de temps cette fonction.

Sargis II mourut en 636—1187, d'après une inscription de croix, à Sanahin, dans l'ouvrage du P. Sargis Dchaliant, Voyage dans la Grande-Arménie, Tiflis, 1842, p. 28 : «En 636—1187 mourut dans le Christ le grand Sargis, fils de Zakaré, petit-fils d'Avag-Sargis. Nous ses fils, Zakaré et Ivané, avons érigé cette croix : souvenez-vous de lui dans le Christ.» Et tout à côté : «Nous Zakaré et Ivané, fils du grand Sargis, avons construit cette tombe. Souvenez-vous, dans le Christ ; en 638—1190.» V. plus haut, p. 268, n. les variantes qu'offre une autre copie, moins complète que celle-ci, à ce qu'il paraît.

On peut voir dans les Annales, p. 253, quels honneurs furent conférés aux deux fils de Sargis, Zakaré et Ivané, par la reine de Géorgie : je dois pourtant faire une remarque quant au grade d'amir-spasalar ou généralissime, donné à Zakaré. L'historien géorgien nomme, avec le titre de généralissime, un certain Gamrécel, p. 269, et seulement après sa mort Zakaré, fils de Sargis. Or Gamrécel ne mourut qu'après le second mariage de Thamar, ou plutôt après la première rentrée du prince russe. Comme donc Thamar n'épousa David-Soslan qu'en 1193, suivant mes calculs, Zakaré ne devint généralissime qu'à une époque postérieure. Toutefois une inscription de Sanahin, la 12e, le désigne déjà comme amir-spasalar en 1191. A la tête et sur la paroi extérieure méridionale du porche de l'oratoire de Sanahin, on lit :

«Sous le roi de Géorgie . . . .<sup>5)</sup>, sous l'amir-spasalar Zakaré et Ivané, son frère, en 640—1191, moi Kourd-Hasan, Hamazasp et Sargis, fils de Sembat, fils du marzban

<sup>1)</sup> Ann. p. 233.

<sup>2)</sup> C'est ce que dit l'histoire géorgienne, p. 251 ; mais une inscription de Sanahin, tracée sur le mur oriental d'un oratoire de ce couvent, et datée de 630—1181, fait entendre que Sargis était déjà généralissime en cette année. «Au temps du roi victorieux Giorgi (ou Ciouricé, suivant un autre copie), de l'amir-spasalar Sargis, de ses fils Zakaré et Ivané, et de l'émir Kourd, moi Hovhannès, supérieur de ce saint couvent, j'ai bâti cette église, avec l'assistance du grand émir Kourd, du grand vartabied Grigor et du Christ divin ; j'ai aussi bâti ce porche, depuis le fondement, avec une grande confiance en Dieu, étant secondé par les frères et par le père Hovhannès, digne de toute bénédiction. En effet, de leur temps, nous avons de nouveau affermi nos églises et les avons affranchies de tout tribut. Souvenez-vous de moi dans le Christ.» Il se présenterait à l'esprit beaucoup de conjectures, pour expliquer cette anticipation, mais j'aime mieux m'en abstenir, faute de preuves pour soutenir mes assertions. Je ferai seulement observer qu'en citant cette inscription, la 36e de Sanahin, dans ma copie (Bullet. scient. t. X, p. 318), j'y ai omis involontairement le nom de Sargis, bien que je me sois appuyé sur le fait lui-même, p. 322.

<sup>3)</sup> Cette lacune n'existe ni dans la copie Schilling, qui m'appartient, N. 20, ni dans celle donnée à l'Académie par M. le comte Benkendorf; là on trouve le nom de Ciouricé (Giorgi), dont il est si difficile de s'expliquer la présence en cette année (v. Bullet. sc. t. X, p. 318, tout en haut). Avec le nom de Thamar, toutes mes incertitudes se dissiperaient, mais il resterait à concilier avec mes autres calculs et avec le texte des Ann. p. 269, le titre de généralissime attribué à Zakaré deux ans plus tôt que je ne le crois conve-

Hamazasp, nous avons donné à Sanahin la moitié de Matouch, notre patrimoine et terre nous appartenant, pour l'âme de ceux des nôtres qui sont morts, et pour la prolongation de notre vie; le P. Hohannès et les moines ont reçu notre offrande, et nous avons fixé le jour de l'Ascension pour qu'il soit dit une messe pour eux, dans toutes les églises, en considération de notre voeu, et en outre assigné le pain nécessaire pour la table des hôtes du couvent. Que personne n'y mette obstacle.»

Continuons maintenant à traduire le texte de Vardan commencé plus haut :

«En effet, en 640—1191, ils conquièrent le canton de Chirac; en 645—1196, ils prirent Anberd; en 648—1199, Ani; en 650—1201, Bdchni; en 652—1203, Dovin; en 655—1206, ils enlevèrent Cars à son roi, puis Gétabac et Tcharek, et leur nom se répandit dans tout l'univers. Cédant aux instigations de la reine Thamar, Ivané faiblit dans la foi<sup>1)</sup>; il eut des revers et fut fait prisonnier à Khloth. Grâce à son valeureux frère, il recouvra la liberté de revenir chez lui, en donnant sa fille en mariage à Mélik-Achraph, seigneur de Khloth.»

D'un autre côté, Stéfanos Orbélian parle en ces termes des conquêtes et des exploits des Mkhargrdzélidzé (Ed. S.-Martin, Mém. sur l'Arm. t. II, p. 100) : «Après la mort de Giorgi, Thamar distingua Zakaré et Ivané, fils de Sargis, fils du prince Zakaré, de race arménienne et professant la foi orthodoxe (on a vu plus haut qu'ils n'étaient pas d'origine arménienne, et qu'Ivané embrassa la religion grecque), et elle les éleva aux emplois les plus honorables. Zakaré fut créé par elle généralissime, en place des Orbélians, et reçut d'elle Lorhé, qui était un domaine de ces derniers. Son frère Ivané fut fait atabek<sup>2)</sup> de l'Arménie et de la Géorgie. A force d'exploits, ils délivrèrent l'Arménie du joug persan, conquièrent les pays de l'Arhan au Basen-Inférieur, de Barcouchat à Mjncert; ils prirent Cars, Vagharchacert, Gaghzovan, Sourb-Mari, Ani, Anberd, Bdchni, Garhni, la métropole de Dovin, Tchariakh, Her, Chamkor, Chaki, Bardav, Tcharaberd; en 660—1211, ils soumièrent la Siounie, Orotu, Borotu, Bghen, Barcouchat. Quoique ces conquêtes aient eu lieu en différentes années, cependant il faut les attribuer à eux et à leurs enfants, ainsi que l'affranchissement du pays de la dure tyrannie des Turks.»

A l'appui de cette énumération des conquêtes des deux frères, je citerai une inscription du couvent de Haghartzin ou Haghartzni, dont je possède trois copies. Ce couvent, dont le nom s'écrit aussi Khaghartzin et Havardzin, chez Ciracos, était dans la province d'Artsakh. Il eut pour supérieur, au XII<sup>e</sup> siècle, un certain vartabéd Khatchatour, très considéré de Giorgi III, père de Thamar, qui donna à ce couvent les villages d'Abazator

nable. Je laisse à de plus habiles à se démêler de ces noeuds inextricables. Les expressions dont se sert l'Annaliste, «dans ce temps-là, alors,» sont-elles si rigoureuses qu'on ne puisse, en présence d'un monument, les étendre ou les resserrer? V. le texte chez le P. Sargis, p. 18.

<sup>1)</sup> Ann. p. 289.

<sup>2)</sup> Après la mort de Zakaré, en 1212; Ann. p. 307.

et de Tantzout, et la vigne de Midchnachen; Indjidj, Arm. anc. p. 312, sq. L'inscription ci-jointe est tracée sur une des colonnes de la porte :

« Par la volonté de Dieu, cet écrit est un monument à perpétuité, en souvenir des fils du grand Sargis, Zakaré et Ivané, de race Bagratide. Quand la bonté de Dieu se répandit sur les créatures et nous permit d'entrer en jouissance de l'héritage de nos pères, il mit d'abord entre nos mains l'imprenable château d'Anberd et la ville royale d'Ani, puis la forteresse de Bdchni et Marand, jusqu'à Gouchank; Thévriz; Carnoukalak, jusqu'à Khlath; Chaki, le Chirvan; Barda, jusqu'à Bélouqan, et beaucoup d'autre pays, avec leurs frontières, que nous regardons comme inutile de mentionner. Ce Dieu qui ne se courrouce point aima Zakaré, la couronne de notre tête, et appela à lui ce héros puissant. Alors moi je construisis cet oratoire, dans notre couvent héréditaire de Haghartzin, en pierres de taille, de couleur rouge, à la porte de l'église de Sourb-Grigor, et je lui donnai un vignoble, sis à Erivan, en mémoire de mon frère. Les serviteurs de ce lieu doivent célébrer, sans interruption, une messe dans la chapelle principale; ceux qui l'accompliront, qu'ils soient bénis de Dieu.»<sup>1)</sup>

La date, qui manque, sera facilement suppléée d'après ce que l'on dira plus bas sur l'époque de la mort de Zakaré. Quant à la qualité de Bagratide, que le prince Ivané donne à sa famille, il faut l'expliquer par les alliances que contractèrent sans doute les premiers Mkhargrdzélidzé avec les rois Coriciens, et notamment par le mariage d'une soeur de Zakaré et d'Ivané, dont il sera question en son lieu, avec un certain Abas.

Maintenant, au lieu de continuer le texte de Vardan, qui est trop concis, je vais donner des extraits de l'Histoire d'Arménie, beaucoup plus explicites.

« Un an après Géorgé, roi de Géorgie, en 1185, mourut le grand émir Chahi-Armen, résidant à Manazcert, seigneur de Khlath et de beaucoup d'autres contrées de l'Arménie; Bec-Thamour, qui était administrateur de toute la maison du Chahi-Armen, s'empara de l'autorité et exigea des impôts de toutes les églises et couvents de l'Arménie, qu'il tyrannisa cruellement. . . . Cependant les princes arméniens Zakaré et Ivané, instruits de ses exactions, marchèrent contre lui, avec les troupes arméniennes et géorgiennes, et envahirent Khlath, où était Mélik-Achraph, fils de Bec-Thamour. Mais pendant qu'on se battait en ce lieu, Ivané tomba dans un piège et fut pris par les ennemis. A cette vue, son frère Zakaré fut obligé de traiter de la paix; il donna pour épouse à Mélik-Achraph Thamtha, fille d'Ivané, qui recouvra ainsi sa liberté. Quoique cela fût extraordinaire, il en résulta du bien pour les chrétiens de Khlath et de Taron, parce que la pieuse princesse Thamtha s'intéressa beaucoup à eux et veilla au maintien de leur tranquillité. Comme les deux frères s'emparèrent de plusieurs localités dans ces régions, beaucoup de couvents, devenus déserts par suite des vexations, se remplirent de nouveau.»<sup>2)</sup>

<sup>1)</sup> V. le texte, dans l'ouvrage du P. Sargis, p. 131.

<sup>2)</sup> Tchamitch, t. III, p. 149, 150.

Il est fâcheux que ce passage de l'historien arménien ait échappé à M. S.-Martin, qui sans doute aurait expliqué la grande difficulté résultant d'une différence de 20 ans entre les dates fournies par les autorités arméniennes et par les écrivains musulmans. Nous voyons qu'ici la guerre de Khlath est rapportée en 1185, tandis qu'Abou-l-Faradj la place en 1204, 5 ; il dit même qu'un général géorgien, Zakaria-le-Jeune, y fut tué, en combattant contre Mohammed, fils de Bek-Thimour, et contre Thogril-Chah, prince Seldjoukide d'Arzroum. Ibn-al-Athyr parle aussi d'une expédition des Géorgiens contre Khlath, en 1205, 6, qui paraît être la même, et dit que cette année Aboubekr, petit-fils d'Eldigouz, épousa une fille du roi de Géorgie. Or on a vu dans les Annales, p. 274, qu'en effet Amir-Miran demanda la main de Rousoudan, qui lui fut refusée. Enfin, suivant Abou-l-Faradj et Ibn-al-Athyr, en 1206, 7, les Géorgiens firent une nouvelle expédition contre Khlath, alors sans souverain ; en 1208, 9, ils revinrent une troisième fois ; en 1210, 11, le roi de Géorgie vint encore assiéger Khlath, fut pris dans une sortie, et entre autres conditions qui lui furent imposées pour obtenir sa liberté, il dut donner en mariage sa fille au roi de Khlath.

On comprend que l'historien arménien d'où Tchamitch a tiré ses renseignements ait pu confondre ces diverses expéditions, mais une différence de plus de 20 ans dans les dates ne se comprend pas ; v. S.-Martin, Mém. t. II, p. 251—253, où ces faits sont relatés.

D'un autre côté l'Annaliste géorgien n'a pas oublié de mentionner les nombreuses incursions de ses compatriotes au S. de la Géorgie, mais il a entièrement passé sous silence la prétendue mort de Zakarie-le-Jeune, la prise d'Ivané et le mariage de Thamtha.

Tous ces faits me semblent faciles à coordonner et à concilier. L'Annaliste n'a pas relaté toutes les expéditions faites sous le règne de Thamar, mais Vardan et Etienne Orbélian, qui les rapportent en gros, ont fixé assez bien l'ensemble des faits et des dates. Admettons donc que les Géorgiens aient guerroyé plusieurs fois contre Khlath, de 1205 à 1210, mais établissons les faits qui concernent les princes musulmans de cette ville. D'après Abou-l-Féda, à la fin de l'an 579—1183, le Chah-Armen Sokman, fils de Dahir-ed-Din, mourut, et la ville fut occupée par Bek-Thimour, l'un de ses serviteurs. Celui-ci se trouva dès-lors en guerre perpétuelle avec les Ortokides d'Amid et de Miafarékin, et par suite, avec les princes Etoubites. Il fut battu en 587—1191, 2, par Taki-ed-Din Omar, neveu du grand Saladin, qui mourut de maladie, heureusement pour lui, au siège de Mélazcert. Lui-même, lors de sa mort, arrivée en 589—1193, laissa un fils âgé de sept ans, et l'autorité passa à son gendre, Aksonkor, dit Hézar-Dinar. Après diverses révolutions intérieures. Mohammed, fils de Bek-Thimour, fut reconnu maître de Khlath, en 594—1197, 8. Enfin, en 604—1207, 8, la ville tomba volontairement au pouvoir de Malek-el-Auhad Nedjm-ed-Din, neveu du grand Saladin. Pendant que ce dernier était à Khlath, en 607—1210, 11, les Géorgiens vinrent attaquer la ville ; leur roi (i. e. l'un de leurs généraux) Ivané, échauffé par le vin, se promenant imprudemment sous les murs de

la place, avec vingt cavaliers, les musulmans firent une sortie, le renversèrent de cheval et le prirent. Il n'obtint sa liberté qu'en promettant de rendre plusieurs citadelles et 5000 captifs musulmans, de payer 100000 pièces d'or, de faire une trêve de 30 ans et de donner sa fille Thamtha en mariage à Auhad. Ces conditions furent acceptées, on se fit des serments réciproques, et le Géorgien fut renvoyé après avoir rempli ses promesses. Cependant Auhad étant mort la même année, son frère Mélik-Achrach prit le titre de Chahi-Armen, et épousa sans doute la fille promise à Auhad, car elle tomba, en 1230<sup>1)</sup>, entre les mains de Djélal-ed-Din. Les auteurs arméniens, faute d'avoir connu les circonstances précises des troubles de Khlath, auront cru que Mélik-Achrach était fils de Bek-Thimour, et placé sous le successeur immédiat de cet usurpateur ce qui devait être raconté beaucoup plus tard. Toutefois il faut faire attention que Vardan ne commet pas les erreurs que je relève ici dans le récit de Tchamitch; elles appartiennent peut-être aux relations anonymes compilées par ce dernier, ou lui sont personnelles.

Quant à la prétendue mort de Zakarie-le-Jeune, rapportée par Abou-l-Faradj en 1204, 5, et à celle d'un roi de Géorgie, en 1206, 7 (Ibn-al-Athyr cité par S.-Martin, t. II, p. 249), il paraît que ce sont de faux renseignements, à moins que le premier de ces auteurs n'ait eu en vue la captivité d'Ivané, frère cadet de Zakaria, et le second, la mort du roi David-Soslan, qui en effet, suivant mes calculs, dut arriver en 1208 ou 1209, après la prise de Cars.

M. Dorn m'a communiqué un extrait de Zakaria-ben-Mohammed-el-Qazwini, où cet auteur, mort en 1283, raconte que, lors du siège de Khlath par les Géorgiens, au temps de Malek-el-Auhad, les habitants ayant sapé le pont jeté sur la rivière qui arrose la ville, El-Ivané, roi des Géorgiens, voulut y passer. Il y était excité par les prédictions d'un astrologue habile, en qui il avait confiance, et qui lui avait prédit qu'avant la fin du jour il serait assis sur le trône de Khlath. Ivre de boisson, il monte à cheval, passe le premier sur le pont, dont la coupure était déguisée, et tombe au milieu des ennemis, qui le guettaient en bas. On le mène dans la ville, on le place en effet sur le trône, puis on le prive de sa liberté. Afin de l'obtenir, il fit remarquer aux habitants que, s'ils ne le relâchaient, il serait bientôt remplacé par un autre général. Le reste se passa comme le raconte Abou-l-Féda, sauf le mariage de la fille d'Ivané, dont Qazwini ne parle point.

Ivané, d'après le dire de Tchamitch, t. III, p. 185, avait trois soeurs, Chouchen, Khorichan et Nanan. Chouchen fut mariée à un certain David et donna le jour à Grigor Douphian<sup>2)</sup>; Khorichah épousa Vakhtanc Sacarhian, c.-à-d. fils de Sacarh, maître de la forteresse de Hatherk, au pays de Khatchen, de race arménienne. Elle eut trois fils,

<sup>1)</sup> Cf. Hist. de Gé. p. 505, n. 1.

<sup>2)</sup> Cette Chouchen se nommait aussi Douph, ainsi que je l'ai montré dans le Bull. scient. t. X, p. 323 et 334, n. 93.

Dchalal<sup>1)</sup> ou Hasan, Zakaré et Ivané-le-Petit. A la mort du prince Vakhtanc, en 663—1214, Khorhichah se rendit à Jérusalem, où elle mourut saintement. Vardan est tout à la fois plus et moins complet, quand il dit, p. 111: «En 666—1217, le pays de Hatherk fut donné à Ivané, par ses possesseurs; en effet Vakhtanc, qui en était maître, étant mort avant le temps, ainsi que ses fils et un autre Vakhtanc Sacarbhan, beau-frère d'Ivané<sup>2)</sup>, qui laissait deux fils, Hasan, nommé par amitié Dchalal-Thola, et Zakaré ou Nasratolé, Ivané eut soin d'eux et de Khorhichah, leur mère. Celle-ci alla par la suite à Jérusalem, où elle passa dans le Seigneur, après une vie pleine d'austérités, et en tout point digne d'éloges.»

Pour Nanan, continue Tchamitch, elle épousa Abas Corician. Au sujet de ce prince il faut savoir qu'à la mort de Coricé, Bagratide<sup>3)</sup>, roi d'Aghovanie, fils de David Sans-Terre, il restait de lui deux fils, David et Abas. Pressés par les Géorgiens, ceux-ci abandonnèrent leur ville de Lorhé et allèrent auprès du maître persan de la province de Rhan, par l'assistance duquel ils obtinrent en possession héréditaire les deux forteresses de Tavouch et de Madznaberd. La première étant tombée plus tard entre les mains des Persans, les deux frères résidèrent dans l'autre. Quand ils moururent, David laissa un fils, nommé Coricé, qui résida au même lieu; celui-ci, en mourant, laissa également un fils, nommé Abas, et une fille, Boréna: ce fut cet Abas, le cadet, qui devint beau-frère de Zakaré-le-Grand et d'Ivané, en épousant leur soeur Nanan<sup>4)</sup>. Il ne vécut pas long-temps, et mourut deux ans après, laissant un fils à la mamelle<sup>5)</sup>, qui fut élevé par sa tante Boréna, et se nommait Aghsarthan. Quand il fut en âge d'homme, il hérita de Madznaberd et se distingua par sa piété.<sup>6)</sup>

J'ajouterai ici quelques remarques: 1° sur les titres de Zakaré, sur l'époque de sa mort et sur le lieu de sa sépulture; 2° sur le sort de ses soeurs.

1° On ne sait quelle faveur fut accordée à Zakaré, lorsque son père Sargis devint généralissime (Ann. p. 251), mais il devint lui-même généralissime après le premier retour du prince russe en Géorgie, lorsque Gamrécel mourut (ibid. p. 269): l'histoire ne lui

<sup>1)</sup> Une fille de ce prince épousa, en 1239, Boughan, fils du général mongol Dcharmaghan; Annales, p. 336 et note.

<sup>2)</sup> Ce Vakhtang est mentionné dans les Annales, p. 278.

<sup>3)</sup> V. la Table généalog., dans l'Addition IX et dans celle contenant la fin de l'histoire des Orbélians.

<sup>4)</sup> Il épousa, dit Ciracos, M-it du Musée asiatique, p. 72, la fille du pieux prince Sargis, fils de Zakaré, fils de Vahram (suivant le système de Ciracos), soeur des grands princes Zakaré et Ivané, nommée Nanan; il mourut après 2 ans de mariage, à l'âge de 19 ans; il s'était marié à 17 ans, et mourut la même année que son père, car l'historien vient de dire qu'il resta orphelin à 19 ans. Inscr. de Sanahin, impr. chez le P. Sargis Dchalalants, p. 38, Abas mourut à Césarée.

<sup>5)</sup> Fils d'une autre femme que Nanan, et il était très vieux au temps de l'historien Ciracos; ibid.

<sup>6)</sup> V. aussi sur ces princes, la Monographie des monnaies arméniennes, p. 30—33; *Bullet. scient. VI, N. 3, 4.*

donne pas d'autre titre. Cependant plusieurs inscriptions arméniennes le nomment Mandator-Thakhoutsès ou plutôt Mandatorth-Khoutzési, chef des appariteurs du palais, et ce, à une époque où il était déjà amir-spasalar, généralissime, en 1201 et 1211. Afin d'éviter les longueurs et les redites, je prie le lecteur de s'en référer au Bull. scient. t. X, p. 326, 327. En outre, une inscription tumulaire de Sanahin est ainsi conçue : «Moi le Mandator-Thakhoutsès, je me consume dans ce tombeau; souvenez-vous de moi auprès du Christ.» Il n'y a ni date ni nom, mais l'indication se rapporte si bien à celle de Vardan, citée plus haut, qu'on peut bien croire qu'il s'agit ici de Zakaré.

Quant à l'époque de sa mort, elle est très importante à fixer, parce que, d'après l'Annualiste géorgien, p. 306, elle précéda celle de Thamar. Suivant Vardan, il mourut après l'expédition d'Artavel, en 661—1212, en 1211 d'après Tchamitch, on ne sait sur quelle autorité.

Voici quelques monuments qui pourront nous éclairer à ce sujet : la 50<sup>e</sup> inscription de Haghbat, tracée sur l'une des trois croix de pierre, qui se voient au N. de l'église dite d'Hamazasp, porte :

«Au nom de Dieu, moi Nadchvardin ou Nadchmatin, fils de Sembat et petit-fils d'Onkan, et mes fils Sembat et Vahram, ayant confiance dans la sainte croix de Haghbat, nous avons établi en ce lieu notre sépulture; sur les dons que nous avons reçus du roi des rois Géorgé et de sa fille Thamar, à cause de notre dévouement, nous avons offert à ce couvent Dzoph, pour lequel nous avons une charte, et les paysans *qui y vivent*, ainsi que la vigne de Cétchevnout : le tout pour la longévité de Zakaré, de Chahanchah et d'Ivané, et pour la rémission de nos péchés. Ter Hohannès et les moines nous ont accordé une messe pour le jour de la Venue du S.-Esprit, à notre intention et à celle de nos enfants. Celui qui y mettra obstacle répondra de nos péchés : ceux qui l'accompliront soient bénis de Dieu. En 660—1211.» Ainsi Zakaré vivait encore en 1211; vivait-il en 1214? Voici à ce sujet une inscription douteuse, la première d'Aïrivank.

Au temps de Zakaré, de race royale, de son frère Ivané et de leurs fils Chahanchah et Avag, sous le supérieur Barsegh le moine et par les soins des deux frères, a été construite cette magnifique cathédrale, en 663—1214<sup>1)</sup>. La construction aurait pu être commencée du temps de Zakaré et finie plus tard; mais une inscription de Ghphthakhavank, la seconde, est plus formelle. Elle est tracée sur une pierre de la façade et sur la voute de l'église de ce couvent.

«En 663—1214. Par la grâce de Dieu, moi l'amir-spasalar Zakaré, j'ai construit cette cathédrale; nous Pétrous, supérieur de Harhidja, et tous les moines, nous avons confirmé à jamais les dispositions de ce testament, pour qu'il soit immuable jusqu'à la venue

<sup>1)</sup> Le texte est publié dans l'ouvrage : Description de l'église patriarcale d'Edchmiadzin et des cinq provinces d'Ararat, par l'évêque Jean Chakhathounians Chahriartsi, Edchmiadzin, 1842, deux vol. 8<sup>o</sup>, en arménien, t. II, p. 284.

du Christ.» Le reste se rapporte aux concessions faites en cette rencontre par Pétros, supérieur de Harhidja, sans autre allusion à la vie ni à la mort du fondateur; au lieu qu'une inscription de Saghmosavank, la 1re, indique très clairement la mort de Zakaré.

«En 664—1215. Animé d'un véritable amour du Christ, et tourmenté de celui du Créateur, moi Vatché, prince des princes, fils de Sargis, et mon épouse Mamakhathoun, connaissant la puissance de N.-S., j'ai bâti cette sainte église de Sion, pour le salut de mon âme, *en souvenir* de l'amir-spasalar Zakaré, et pour la conservation de la vie de son fils Chahanchah, qui est la lumière de nos yeux et le refuge de notre vie<sup>1)</sup>». Le reste contient les conditions pieuses de la fondation. Je sais combien est grave la conclusion que l'on peut tirer de ces textes, puisque Zakaré mourut avant Thamar, mais il n'en est pas moins vraisemblable que cet événement n'ait eu lieu après l'an 1212, à moins qu'on ne veuille contester ces chiffres, ou soutenir que les Annales se trompent en relatant la mort de Thamar après celle de Zakaré. Ce dernier ne semble guère probable, vu la manière dont est racontée l'expédition d'Ivané dans le Mthiouleth; Annales, p. 307.

2° En ce qui concerne les soeurs de Zakaré et d'Ivané, nos inscriptions en nomment quatre: Nedchomin ou Nerdchis, mariée à un personnage inconnu, qui fut mère de Jean, évêque de Haghbat, se fit religieuse et fut enterré dans ce couvent<sup>2)</sup>. Je ne connais cet évêque Jean que par son épitaphe<sup>3)</sup>. Après son nom l'on a mis cette remarque: «C'est lui qui a bâti Caïan-Berd.» C'est sans doute à cela que fait allusion un passage de Ciracos, cité par Indjidj (Arm. anc. p. 346): «Il construisit entre Haghbat et Sanahin une forteresse, avec de solides murailles, qui fut pour ces deux grands couvents une source de vives contestations, comme si elle se fût trouvée sur le territoire de Sanahin. Le prince Chahanchah, fils de Zakaré, prit parti contre ce dernier, parce que Haghbat appartenait alors aux rois de Géorgie. Quand l'évêque Hohannès mourut, les murs de la forteresse furent rasés, par ordre des Thathars.» Je n'ose pas assurer qu'il s'agisse ici de notre Hohannès, parce que le P. Indjidj dit que le fondateur de la citadelle était fils d'un autre Jean; mais l'analogie entre la remarque citée plus haut et le texte de Ciracos me paraît frappante.

Thamtha, autre soeur de Zakaré, destinée d'abord à Liparit, fils d'Elicoum Orbélian<sup>4)</sup>, paraît être la même que Khorhichah, nommée par Vardan, p. 111 (v. ci-dessus), qui épousa Vakhtanc Sacarhian, qui se fit religieuse en 1214 et alla mourir à Jérusalem.

Doph ou Douph, selon toute probabilité, la même que Chouchen, épousa un certain David, qui fut père de Grigor Douphian; enfin Vané, Nané ou Nanan, épousa Abas, Bagratide, fils de Coricé III, roi d'Aghovanie. Comme nos connaissances sur ces rois

<sup>1)</sup> Le texte est publié dans l'ouvrage de J. Chakhathounof, ci-dessus indiqué, t. II, p. 122.

<sup>2)</sup> Inscr. de Haghbat, N. 91.

<sup>3)</sup> Ibid. N. 90, 137.

<sup>4)</sup> Hist. des Orbélians, dans les Mém. de S.-Martin, t. II, p. 111.

Coriciens sont très bornées, je donnerai ici quelques détails généalogiques, fournis par nos recueils d'inscriptions, et qui ne se trouvent pas ailleurs.

Voici les rois Coriciens d'Aghovanie, nommés dans ces inscriptions :

1° Gourgen, fils d'Achot-le-Miséricordieux, le même que Coricé Ier : «Ceci est le tombeau de Gourgen - Chahanchah, Bagratide, fils d'Achot-le-Miséricordieux;» il mourut en 989 et fut enterré à Haghbat. <sup>1)</sup>

2° David-Sans-Terre, fils du précédent : «En 457—1008, sous le règne de David et sous le supérieur Hovseph, moi Mesrop, j'ai élevé cette sainte croix, au couvent de Haghbat <sup>2)</sup>»; il mourut en 1046 et fut enterré à Sanahin <sup>3)</sup>, mais son épitaphe me manque.

3° Ciouricé II, fils de David : «En 510—1061, sous le règne de Ciouricé, fils du roi David, et sous le supérieur Dioscoros, moi Chapouh, prince des princes, de la famille Pahlavide, de la race Arsacide, fils de Garbaniel . . . <sup>4)</sup>»; le reste contient des donations faites au couvent de Sanahin. On ne sait quand mourut Ciouricé II, mais il vivait encore en 1081, et l'on trouve parmi les épitaphes de Haghbat celle de deux rois de ce nom, sans date <sup>5)</sup>. Il paraît que ce Ciouricé eut une soeur nommée Anouch <sup>6)</sup>; en effet, une inscription de Sanahin est ainsi conçue : «En 512—1063, sous le supérieur Dioscoros et sous les rois Coricé et Sembat, moi la reine Anouch, fille du roi David, j'ai construit ce dépôt de reliques et cette église, et j'ai donné à Sanahin le lieu dit Norachenk, pour la rémission de mes péchés et pour la longévité de mes frères . . . .» Cette inscription constituera une nouvelle difficulté pour ceux qui s'occupent d'éclaircir la généalogie, si embrouillée, des Coriciens; car il semble que la *reine*, i. e. la dame Anouch, en se disant fille du roi David, et parlant des deux rois Ciouricé et Sembat, comme de *ses frères* dit que ces princes étaient frères entre eux. Or l'histoire nous apprend bien que David-Sans-Terre eut un frère nommé Sembat, qui régna d'abord conjointement avec Coricé II, trop jeune alors <sup>7)</sup>, mais nulle part il n'est dit que Coricé eût un frère nommé Sembat, une soeur nommée Anouch.

4° Abas Ier et David II, fils du précédent. On n'a que leurs épitaphes, à Haghbat <sup>8)</sup>,

<sup>1)</sup> Inscr. de Haghbat, N. 21.

<sup>2)</sup> Ibid. N. 129.

<sup>3)</sup> Tchamitch, t. II, p. 937, 1047; il s'appuie dans le second passage d'un texte de Ciracos.

<sup>4)</sup> Inscr. de Sanahin, N. 2.

<sup>5)</sup> Inscr. de Haghbat, N. 75, 81. On ne pourrait que se perdre en conjectures pour déterminer ces inscriptions, qui se composent de deux mots : «Ciouricé, roi.»

<sup>6)</sup> C'est dans les copies du comte Benkendorf et du baron Schilling qu'on lit *Anouch*; celle de J. Chahkhathounof, porte *Hranouch*.

<sup>7)</sup> Tchamitch, t. II, p. 977.

<sup>8)</sup> Insc. N. 73, 74, 80; au N. 74, le copiste met cette note : «David (peut-être le frère germain d'Abas), de la race royale.»

sans aucune date. Aussi bien, quoique Abas porte là le titre de roi, il n'a pas réellement régné, et l'on ne sait quand il mourut, non plus que son frère. On dit que leurs femmes Mamkan et Rousoukan se firent religieuses. <sup>1)</sup>

5° Coricé III, fils de David II. Il avait une soeur, nommée Rhouzougan, et fut marié à une princesse Thamar, dont l'origine n'est pas connue. Il eut pour fils Abas II, et pour filles, Bourina, Mariam, Rhouzougan et Vané. Voici ce que l'on sait de quelques-uns de ces personnages : « En 634 — 1185, moi Mariam, fille du roi Coricé, j'ai bâti avec grande confiance cette maison de prières, sur ce tombeau, qui est celui de ma tante paternelle Rhouzougan, de ma mère Thamar, et le mien, à moi Mariam, sous le supérieur et archevêque Barsegh . . . <sup>2)</sup> ». Quant à Vané, elle épousa un certain Aran, mentionnée dans une inscription : « En 638 — 1189, sous le supérieur Ter Barsegh, fils du frère de mon père, moi David, fils d'Aran, j'ai bâti cette chapelle et cette église sur le tombeau de mon père et de ma soeur Bourdoukhan; je vous prie donc, saints frères, de faire mémoire de ma mère Vané, fille du roi Ciouricé, de ma soeur Bourdoukhan et de mon père Aran, les samedis et dimanches de Carême, et après moi encore de ma soeur. » <sup>3)</sup>

On a aussi les tombes et epitaphes de Ciouricé, de sa femme Thamar, de sa soeur Rhouzougan, de ses filles Mariam, Rhouzougan et Bourina <sup>4)</sup>.

La plupart des personnages de cette génération paraissent tour-à-tour dans les inscriptions de Sanahin : Mariam, fille de Coricé, fit dresser une des colonnes d'un grand clocher dans le couvent; Bourina et Rhouzougan, soeurs de la précédente, une seconde et une troisième; Thamar, leur mère, et Rhouzougan, leur tante, firent les frais des autres <sup>5)</sup>. Je remarquerai que dans la copie qui me vient du baron Schilling et dans celle du comte Benkendorf, au Musée asiatique, on lit toujours Rousoudan, qui me paraît plus exact que Rhouzougan, de l'autre copie du Musée asiatique. On sait qu'en arménien les lettres *g* et *d* sont très faciles à confondre. J'hésite pourtant à donner à ce nom la physionomie géorgienne, parce que j'ai trouvé Rouzoukan chez Tchamitch, t. II, p. 1047, et dans d'autres ouvrages.

6° Il a été plusieurs fois mention d'Abas II, beau-frère des princes Zakaré et Ivané.

7° Enfin je citerai, mais sans assurer qu'il s'agisse d'un prince Corician, une inscription où est mentionné un certain Thaghiathin : « En 698 — 1249. Par la volonté de Dieu, moi Grigor, frère de Ter Hamazasp, supérieur de Haghbat, j'ai donné à ce saint couvent

<sup>1)</sup> Tchamitch, t. II, p. 1045.

<sup>2)</sup> Inscr. de Haghbat, N. 10.

<sup>3)</sup> Ibid. N. 9.

<sup>4)</sup> Ibid. N. 75, 76, 77.

<sup>5)</sup> Inscr. de Sanahin, N. 7, 8, 9, 10.

le village d'Aghravatzor, dit Mamkhout, que j'ai acheté de Sargis, un des fils de Thaghiatin . . . Les dates concordent assez avec le temps où put vivre le fils d'Aghsarthan, pour que l'on puisse croire qu'il est question de lui. C'est, je crois, ce Thaghiatin, Bagratide, qui assistait, en 1260, au siège de Miafarékin par les Mongols; Tchamitch, t. III, p. 257.

Je profiterai de cette occasion pour citer un passage de Ciracos, M-it du Mus. asiat. p. 42, 43, relatif au couvent de Haghbat. «Ciouricé, roi Bagratide, fils de David, fils de Dérénic (*lis.* fils de Ciouracé ou Gourgen), qui fonda le superbe couvent de Haghbat, ayant vu que le catholicos Ter Grigoris ou Grigor II, avait quitté son siège pour aller à Rome (1071), manda Ter Hovseph, catholicos d'Aghovanie, et lui fit sacrer Ter Barsegh, catholicos d'Arménie. Il obtint aussi la consécration épiscopale pour Haghbat, à un certain Sargis, de Garhni, prêtre de sa maison: Haghbat devint dès-lors un évêché. A Sargis succéda Géorg, puis Barsegh, qui était remarquable par sa beauté. Tamar, reine de Géorgie, l'ayant vu, l'honora beaucoup, à cause des agréments de sa personne, car ses frères étaient employés (*ἡνρδωλωρ*) dans la maison royale. Après Barsegh ce fut Grigoris, fils de Touta, parent de Zakaré et d'Ivané, qui vivait de notre temps, puis Hovhannès, homme aussi doux qu'énergique, parent des princes de Khatchen, qui abattit le petit dôme de la porte de la cathédrale de Haghbat, et en construisit un grand et beau, frappant d'admiration ceux qui le voient. Après lui, un autre Hovhannès, fils de la soeur des princes Zakaré et Ivané, et du frère du premier Hovhannès. Celui-ci ayant construit une forte citadelle entre Haghbat et Sanahin, il y eut désaccord entre les deux grands couvents, comme si cette citadelle eût été sur le terrain de Sanahin. Chahanchah, fils de Zakaré, prit parti pour Sanahin, parce que son père y était enterré, et que sa famille regardait ce couvent comme sa propriété, tandis que Haghbat était alors au pouvoir des rois de Géorgie. Après la mort de Hovhannès, la citadelle fut détruite, par ordre des Thathars. A celui-ci succéda Hovhannès, fils d'Aghsthan, Bagratide, de Madznaberd, durant 2 ans; n'ayant pas été sacré évêque, à cause des troubles de cette époque, il le fut plus tard, par Nersès, catholicos d'Aghovanie, pour le pays dépendant de Madznaberd. Après lui, ce fut Hamazasp, d'Ani, qui construisit ici une belle église, avec clocher et oratoire en avant, grand et admirable.» Ce témoignage ajoute beaucoup à ce que l'on sait de Haghbat, et la liste des évêques est ici plus complète que chez Indjidj. Arm. anc. p. 346.

### § 2. Affaires de religion.

Les querelles de religion entre les Arméniens et les Géorgiens furent fréquentes sous le règne de Tamar. Ainsi qu'on l'a vu, p. 290 des Annales, Zakaré n'avait pas voulu renoncer à la foi arménienne, quoique son frère eût cédé à cet égard, soit par conviction, soit par politique.

«En l'année 1197, dit l'historien de l'Arménie <sup>1)</sup>, il s'éleva une grande querelle au pays des Géorgiens, entre ces derniers et les Arméniens vivant en Géorgie. Voici quelle en fut la cause. En cette année, qui était l'an 646 de l'ère arménienne, il eut une différence pour la célébration de la Pâque, que l'on appelle *Dzrhazatic*, fausse Pâque, ainsi que cela était arrivé 95 ans auparavant, sous le catholicos Grigor-Vcaïaser. Comme les Arméniens ne voulaient pas s'entendre avec les Géorgiens, pour la célébration de la fête, mais bien la faire une semaine après eux, ils commencèrent à se quereller et à contester. La dispute s'envenimant de plus en plus, les Géorgiens se précipitèrent sur une église arménienne et la brûlèrent, avec les personnes qui s'y trouvaient. Alors leurs adversaires prirent les armes, pour se venger, et la ville tout entière fut en confusion. Il n'y eut pas d'autre moyen de calmer les Arméniens, qu'en payant 40000 pièces d'or pour la construction de l'église, et la même somme pour les 40 personnes qui avaient péri dans l'incendie. C'est ce que raconte Bar-Ebraeus Aboul-Farak, Syrien.»

Comme je ne veux pas être obligé d'entrer ici dans de trop longs détails, qui demanderaient des explications de comput, matières avec lesquelles je ne suis pas assez familiarisé, je me contenterai de faire connaître les faits eux-mêmes. Le P. Khatchatour Sourmélian, dans son traité du Calendrier (*ամսարարդիթուծի*, Venise, 1818, 8° p. 117—120), explique très bien ce que c'est que la Pâque-Oblique, i. e. célébrée de travers, mal-à-propos, par les Arméniens. «Il arrive, dit-il, § 232, sqq., quatre fois dans un cycle pascal de 532 ans, que les Arméniens font la Pâque huit jours plus tard que les Grecs. Par suite de la manière dont les premiers calculent l'épacte, la lune de Pâque tombe un dimanche, quatre fois dans cet intervalle, et alors la fête est elle-même renvoyée au dimanche suivant : tandis que, pour les mêmes époques, l'épacte grecque indique la pleine lune un samedi, et la Pâque pour le lendemain.»

Il est regrettable que le P. Khatchatour, qui paraît avoir fait une étude particulière du comput, n'ait pas relevé tous les faits de ce genre indiqués par l'histoire arménienne ; ses explications nous eussent sans doute donné la solution de bien des difficultés. En effet, on vient de voir\* que selon lui la Fausse-Pâque doit se rencontrer quatre fois dans un cycle de 532 ans ; or le P. Tchamitch s'exprime plus positivement. Voici à ce sujet tout ce que j'ai pu trouver dans l'histoire. En 551—1102, dit l'historien de l'Arménie (t. III, p. 23), eut lieu le désordre que l'on appelle Fausse-Pâque, et qui causa de grandes querelles entre les Grecs et les Arméniens, leurs sujets ; la même chose était arrivée 95 ans auparavant (soit en 466—1007), et a lieu presque en chaque 95e année.» Matthieu d'Edesse s'exprime ainsi au sujet, du premier fait rapporté ici par Tchamitch : «Il y eut, dit-il, un grand scandale et un affreux désordre dans la religion, dix nations chrétiennes s'étant égarées en ce qui concerne la Pâque, tandis que les Syriens et les Arméniens

<sup>1)</sup> Tchamitch, t. III, p. 14 et 161, citant Abou-l-Faradj, d'après Assemani, Biblioth. or. P-<sup>ie</sup> II, ch. 42, p. 269.

restèrent seuls dans la foi. Quant au Grecs et aux Francs, ils étaient imbus des fausses doctrines semées par l'impur hérétique, Irhion, qui plaçait la date de Pâque au 5 avril et faisait rencontrer la pleine lune avec le samedi de la semaine du Lazare<sup>1)</sup>; mais les Arméniens et les Syriens, d'accord avec les Juifs, la plaçaient au 6 avril, et la pleine lune le jour de la fête de *Dzarhzardar*<sup>2)</sup>. Or ce comput du cycle avait été faussé et entravé par le philosophe romain Irhiton (sic), parce que lorsqu'on avait fixé celui du cycle de 19 ans, l'assemblée des savants ne l'avait pas appelé dans son sein : aussi, animé de jalousie contre eux, il vint en secret enlever ce qui avait été écrit, y substitua un 5 et mit les derniers nombres les premiers, d'où il résulte toujours une erreur pour la Pâque, chaque 95<sup>e</sup> année. Par ce motif les Grecs et les Romains font alors une bévue, causée par les calculs du Romain Irhiton . . . Or déjà les Grecs avaient erré de la sorte à l'égard de la Pâque; les lampes ne s'étaient pas allumées à Jérusalem, les infidèles avaient passé au fil de l'épée tous les chrétiens occupés à prier, du temps de Basile, en 455—1006; c'est, dans notre livre, le second exemple de l'erreur des Grecs» (Matth. d'Ed. p. 184<sup>3)</sup>. Ces derniers mots font allusion à une Fausse-Pâque tombant du temps de l'empereur Basile II, au sujet de laquelle ce prince prit conseil des docteurs arméniens Hovseph. abbé. d'Endzaïk, Jean Coziern et Samuel, et d'un rabbin juif, de l'île de Cypre, nommé Mousi.

En 640—1197, suivant Abou-l-Faradj, cité plus haut, la Fausse-Pâque excita les mêmes troubles dans l'église; elle eut lieu encore en 741—1292, au temps du roi Ciliicien Héthoum II (Khatchathour, *op. cit.* p. 118) et en 1387; après celle elle n'est pas mentionnée dans les années 1482, 1577, comme cela devrait être, si l'erreur revenait

<sup>1)</sup> Le samedi avant les Rameaux.

<sup>2)</sup> Ou Dzaghazard, la fête des Rameaux.

<sup>3)</sup> L'historien arménien Ciracos, de Gantzac, M-it du Musée asiatique, p. 99, donne les mêmes détails, mais il en ajoute d'autres; notamment il nomme *Iron* l'auteur de l'altération des calculs dont il vient d'être parlé, et dit que l'erreur en question se reproduit tous les 55 ans (*ḫt wd*). Voici ses paroles : « Ces calculs furent altérés par l'impur Iron, qui était à la cour de l'impie Justinien, parce qu'on ne l'avait pas appelé au concile tenu à Alexandrie au sujet de la pleine lune pascale et des autres fêtes. Quand le cycle de 200 ans d'André fut fini, toutes les fêtes anticipaient de neuf ans, sans que l'on pût remédier au défaut des combinaisons, quand il fut révolu. Un savant, nommé Eas, éleva donc la voix et appela près de lui des savants de toutes les nations, le Juif Phinéès, le Syrien Gigan, Addé de Gamr (la Cappadoce), le Grec Elog et plusieurs autres. Ceux-ci supputèrent les années dans leur cabinet, inventèrent et fixèrent le cycle de 500 ans, pour être invariablement employé à jamais. Quand on le présenta à l'empereur Justinien, il le donna à Iron, qui, frappé de jalousie à la vue de cette habile combinaison, et par amour propre, parce qu'on ne l'avait pas appelé, voulut déranger du moins les choses et changea le 17 avril en 16, et le chiffre 6 en 5, prétendant que le reste était juste, et que ce chiffre 16 n'était pas faux; or ce 5 est fautif tous les 55 ans, pour les Juifs, qui célèbrent la Pâque avant la pleine lune; car pour eux, ce 5 est le samedi, et le 6 est pour nous le dimanche, et plus bas, il en résulte que les Grecs et autres nations font la Pâque un dimanche, et les Arméniens le dimanche suivant. » Cf. Dulaurier (ouvrage cité, p. 235), p. 28.

Addit. et écl.

régulièrement au bout de 95 années; mais Wakhoucht en parle dans ses Dates, en 1539<sup>1)</sup>; puis, après un silence de plus de deux siècles, l'histoire d'Arménie la mentionne en 1083—1634, en 1178—1729 (cf. Dates de Wakhoucht, et Chronique de Sekhnia Tchkhéidzé<sup>2)</sup>), manuscrite, même année), en 1273—1824<sup>3)</sup>; v. Tchamitché, Hist. d'Arm. t. III, p. 23, 161, 286, 421, 615, 804. Les personnes qui examineront attentivement ces dates verront qu'entre 1292 et 1539, au lieu de progresser par des intervalles de 95 ans, suivant le dire de Matthieu d'Edesse, il y a tout-à-coup une absorption de 48 ans, que rien n'explique.

Il me semble à-propos de citer encore ici l'historien Arakel, parlant des mêmes faits dans un chapitre de son Histoire d'Arménie, qui ne contient que des dates sommaires. En 549—1100, les Grecs font Fausse-Pâque. En 551—1102, dix nations font Fausse-Pâque, le jour de Dzarhazardar; les Arméniens et les Syriens restèrent dans le vrai. En 645—1196, les Grecs font Fausse-Pâque. En 649—1200, les Géorgiens et les Grecs trouvent faussement la précession de la Pâque. En 717—1268, dix nations se trompent, les Arméniens et les Syriens restent fermes. En 740—1291, les Grecs se trompent et font Fausse-Pâque. En 988—1539, les Grecs font la Pâque le jour de Dzaghazard. En 1083—1631, les Grecs se trompent et font Fausse-Pâque; mais les Arméniens, les Abyssins, les Syriens et les Coptes restèrent dans le vrai. Plusieurs des dates fournies par cet auteur ne se trouvent pas dans la liste précédente, et les intervalles de retour de la Fausse-Pâque sont de 2, 94, 4, 68, 33, 95 années, sans compter une lacune de 238 ans.

<sup>1)</sup> Les termes dont il se sert ordinairement sont հայերն զամբողջն յարեցան զպահարանսն «les Arméniens manquèrent la pleine lune de Pâques».

<sup>2)</sup> P. 616; cet auteur s'exprime ainsi հայերն սպասեցան զպահարանսն զպահարանսն, զի սպասեցան զպահարանսն զպահարանսն «Les Arméniens attendirent la Pâque le jour du Dimanche-Vivifiant, et mangèrent de la viande durant la semaine de S. Théodore.» En effet, en 1729, la Pâque grecque tombait le 6 avril, ainsi le carême dut commencer le 16 février, et toute la semaine de S. Théodore (17 févr.), être consacrée à l'abstinence; mais les Arméniens, devant faire la Pâque le 13 avril, commencèrent le carême et l'abstinence une semaine plus tard.

<sup>3)</sup> Une Histoire moderne de la Géorgie donne ici l'année 1822, et assure, d'après le témoignage du vartabied Gévourka, de Théleth, que pareille chose arrive tous les 80 ans. Notre manuscrit de l'historien Ciracos, p. 99, en parlant du même fait en 1197, année où fut achevée l'église du couvent de Gétic, et entrant dans les détails donnés par Matthieu d'Edesse, dit que la reine Thamar et le généralissime Zakaria envoyèrent à ce sujet deux princes, l'un Géorgien, l'autre Arménien, à Jérusalem, avant la fête de Pâques, afin de savoir à quoi s'en tenir. Comme la ville était au pouvoir des Turcs, le commandant déclara que la nation dont la lampe s'allumerait d'elle-même le jour de Pâques serait censée avoir raison dans sa manière de fixer l'époque de cette fête. La porte du temple fermée et scellée du sceau du commandant, avec un homme chargé à l'intérieur d'examiner le fait, aucune lampe ne s'alluma le jour où les Grecs voulaient célébrer la Pâque, mais bien le dimanche suivant, jour fixé par les Arméniens: leur lampe prit feu à la 10<sup>e</sup> heure. Ceux qui avaient mal calculé furent bafoués et bâtonnés. Cette nouvelle combla de joie Zakaré et les Arméniens servant dans les troupes géorgiennes.

Vers la même époque dont je viens de parler, il y eut une autre querelle religieuse, au sein même de la nation arménienne, quand le roi Léon, de Cilicie, sur le point de recevoir la couronne que le pape Célestin lui envoyait, par les mains de l'archevêque de Maïence, consentit à réformer, d'après le rit latin, quelques cérémonies du culte arménien. Les évêques de Tzoroiget, de Haghbat et de Sanahin, et entre autres Grigor, fils de Touta, mirent à ces réformes les plus grands obstacles, en refusant absolument de s'entendre avec l'église latine. Je n'en dirai pas davantage, pour ne pas être entraîné trop loin, et je n'ai même mentionné ce fait que parce que les couvents de Haghbat et de Sanahin étaient alors au pouvoir des rois de Géorgie. On peut, à ce sujet, voir le 22<sup>e</sup> chap. du cinquième livre de Tchamitch, t. III, p. 164—167.

Tout le 24<sup>e</sup> chapitre du même livre, *ibid.* p. 179—188, est consacré aux Mkhbar-grdzélidzé : je vais en faire connaître les portions les plus intéressantes, textuellement ou par extraits.

En 1204, voyant qu'obligé de camper dans des lieux découverts, durant ses continuelles expéditions, il était privé du saint sacrifice, lui et ses troupes, Zakaré, qui était un homme pieux, souffrait beaucoup de cet état de choses; et cela surtout, parce que les princes géorgiens et leurs soldats nobles avaient avec eux des prêtres et des autels, ce qui leur permettait d'assister à la sainte messe, de communier souvent, d'entendre les chants ecclésiastiques et de célébrer les fêtes en temps convenable. Enflammé donc d'une sainte jalousie, il désirait jouir des mêmes avantages, ce qui lui était impossible, parce que la coutume des Arméniens s'opposait à ce que la messe fût célébrée dans des lieux ouverts. En effet, ainsi que l'historien l'a fait remarquer, lors de l'extinction de la dynastie Bagratide, cet usage avait été aboli<sup>1)</sup>. Aussi les Géorgiens invectivaient-ils contre Zakaré et contre ses gens, en leur disant : « On ne voit en vous aucune marque de christianisme. »

Zakaré se hâta donc de rassembler auprès de lui les vartabieds qui se trouvaient dans ces contrées, et leur demanda s'il pouvait avoir à sa suite des prêtres et un autel pour célébrer la messe. « Cette coutume, répondirent-ils, subsistait dans les temps anciens; le roi Trdat, le général Vardan et d'autres l'observaient; » mais quand Zakaré les pria de donner des ordres pour que cela se fit de nouveau : « Nous ne pouvons, dirent-ils, l'ordonner sans l'assentiment du catholicos et de notre roi Léon. » Ayant entendu ces paroles, Zakaré écrivit au roi Léon et au catholicos Hovhannès, car on n'avait pas encore appris l'élection du catholicos David, et il leur envoya des députés, pour les prier de prendre des dispositions relativement à trois objets : 1<sup>o</sup> Pour qu'il pût faire porter à sa suite un autel; 2<sup>o</sup> Pour que les prêtres offrissent solennellement le saint sacrifice, comme le faisaient les Géorgiens, avec l'assistance des diacres et des lecteurs; 3<sup>o</sup> Pour qu'ils célébrassent les fêtes, et surtout celles de l'Assomption et de la Croix, avec les Géorgiens, au jour convenable.

<sup>1)</sup> Hist. d'Arm. t. II, p. 1006.

Ayant reçu l'ambassade de Zakaré et entendu les paroles des envoyés, le roi Léon en conféra avec le patriarche David, et ordonna de réunir en toute hâte, à Sis, les évêques du voisinage, les supérieurs des monastères et les savants, afin de délibérer en concile sur les demandes contenues dans la lettre de Zakaré. Le concile s'étant réuni, tous, après un mûr examen, tombèrent d'accord que cela était juste, raisonnable et conforme aux canons des apôtres : huit points particuliers furent donc décidés. <sup>1)</sup>

1° Qu'il fallait célébrer la messe, avec l'assistance des diacres et des lecteurs et en habits sacerdotaux, suivant l'ancien usage de la nation arménienne et la coutume de tous les chrétiens; 2° Qu'il serait permis de le faire dans une tente, au milieu du camp, sur une table mobile, dans un lieu ouvert; 3° Qu'on la célébrerait non-seulement pour les morts, mais aussi pour les vivants; 4° Que la fête de l'Assomption serait célébrée le 15 d'août, quelque jour qu'elle tombât, et celle de la Croix le 14 septembre, dans les pays de la domination grecque et géorgienne; . . . Les choses ainsi réglées, on envoya des députés en orient, au prince Zakaré; cependant le catholicos de Hromcla, Hovhannès, avant le départ de la députation du concile de Sis, avait fait préparer et expédier au même prince une tente à coupole et semblable à une église, ainsi qu'une table de marbre et tous les ornements nécessaires pour cette table et pour les ministres du culte. Il avait dépêché en même temps un évêque, nommé Minas, trois prêtres, quatre diacres et lecteurs au chant mélodieux, avec une lettre par laquelle il autorisait Zakaré à faire ce qu'il désirait. Le roi Léon, dès qu'il en fut informé, ne dit quoi que ce soit et garda le silence, comme si cela s'était fait par son ordre, afin de ne pas soulever de bruit en orient.

Arrivés à Lorhi, les députés des deux parties offrirent à Zakaré leurs présents et placèrent devant lui la lettre et les décisions du concile. Zakaré en fut très joyeux et fit

<sup>1)</sup> Vardan, p. 110, parle de cette ambassade de Zakaré au roi Léon : « Il voulait, dit-il, pouvoir célébrer les fêtes de la Vierge et de la Croix à des jours non fériés, ne pas brûler de cierges, empêcher les moines de manger de la viande, faire des sacrifices d'animaux, célébrer la messe dans une tente, l'entrée ouverte, avec des diacres et des lecteurs . . . On tarda à lui répondre, parce qu'après le trépas de Ter Grigor, Grigor-Tgha (l'Enfant) lui avait succédé sur le trône patriarcal, que Léon l'avait arrêté et mis en prison, et que celui-ci, en voulant s'échapper, s'était cassé le cou en tombant et était mort de cette fracture. Apirat siégea ensuite, durant sept ans, puis Ter Hovhannès, qui était en révolte contre le roi; ce prince, mécontent de lui, nomma catholicos David, du sang royal. Après ces dissentiments, les esprits s'étant à grand-peine rapprochés, on songea à faire réponse aux demandes de Zakaré. « Cela n'est point, lui dit-on, contraire à l'Écriture; d'ailleurs, vous occupez notre patrie, et la ruine de nos églises est la cause de ces désordres. » Mais quoiqu'il se fût tenu un et deux conciles d'hommes consommés, en orient, à Lorhi et dans Ani, ces décisions ne furent pas adoptées. « Peut-être, disait-on, serions-nous aussi forcés de nous rallier à l'hérésie des Grecs et des Géorgiens. » Pour savoir à quelle époque remontaient les tentatives de Zakaré, il faut se rappeler que Grigor V, l'Enfant, fut catholicos en 1193 — 1195; Apirat ou Grigor VI, 1195 — 1202; Jean VII, fut déposé en 1203, et David III siégea jusqu'en 1206, époque où son prédécesseur fut réinstallé. D'autre part le roi Léon II fut couronné en 1198 et régna depuis lors 21 ans.

sur-le-champ réunir un concile. On vit venir à Lorhi : Grigor, de Sanahin, fils de Touta, qui devint évêque de Haghbat, et qui était parent de Zakaré ; Jean, vartabied de Sanahin ; David, de Kobar ; Sargis, évêque d'Ani, car Barsegh était mort ; Vrthanès, évêque de Bdchni ; Grigor, évêque de Dovin ; Hovhannès, évêque de Cars ; Eghia, supérieur du couvent de Havoutsthar ; Thourkic, de Théghen ; Mononic Grigor, de Cétcharous ; Sargis, de Sévan, et d'autres supérieurs de couvents et nombre de prêtres. Parmi eux se distinguait, au premier rang, Khatchatour, vartabied, de Taron, supérieur du couvent de Hoghartzin ou Haghartzin, ainsi que Mkhitar, vartabied, de Gantzac, supérieur de Gétic, surnommé Goch.

En 1205. Ceux-ci s'étant tous réunis à Lorhi, le prince Zakaré ordonna de lire devant eux la décision du concile de Sis, les lettres des catholicos Jean et David et le message du roi Léon. Quand ils eurent entendu et connu la teneur des lettres et des décisions, quelques-uns y accédèrent sur-le-champ, et principalement les vartabieds Khatchatour et Mkhithar ; d'autres se montrèrent récalcitrants, et spécialement Grigor, fils de Touta ; David, de Kobar ; Jean, de Sanahin, et d'autres, en assez grand nombre, qui, refusant leur assentiment, causèrent de la discorde dans l'assemblée.

A cette vue Zakaré sentit son courroux s'allumer contre eux, mais pour ne point exciter de trouble dans le concile, il garda le silence ce jour-là. Cependant, comme quelques-uns de ceux qui s'étaient dispersés au sortir delà craignaient qu'il n'usât de violence, les uns se cachèrent dans des retraites sûres, les autres s'enfuirent nuitamment de la ville et retournèrent dans leur pays. Zakaré, qui en fut informé, fit arrêter les autres dans la ville, et ayant rassemblé ceux qui étaient bien disposés, ordonna de célébrer la messe, en habits sacerdotaux et avec l'assistance des ministres du culte. Comme c'était, pour cette époque, une nouveauté, surtout à cause des ornements d'église et des assistants, le vartabied Khatchatour prononça, au sujet des mystérieux habits du prêtre, cet hymne merveilleux qui commence par les mots : « Mystère profond, impénétrable, sans commencement . . etc., que l'on répète encore aujourd'hui, dans l'église arménienne, quand le prêtre se revêt de ses ornements de cérémonie.

Après cela Zakaré expédia des messagers à tous les couvents de ses domaines, leur enjoignant d'agir en conformité, en célébrant les fêtes de la Vierge et de la Croix au jour convenable, et non le dimanche. Comme les ordres du prince étaient rigoureux, il se passa des événements réellement tristes et déplorables, au dire de Ciracos. C'étaient des inimitiés, des dissensions, des cris, des discordes, des meurtres même, par suite de l'indocilité et des mutineries de certains personnages grossiers, qui, résolus à ne suivre que leurs caprices, s'armèrent et se révoltèrent contre leur prince et contre les volontés d'un concile. Mais plus ils s'échauffaient, dans leurs mouvements séditieux, plus le prince Zakaré se montrait inflexible à leur égard, au point qu'il les obligea, bon gré mal gré, à faire ce qu'il voulait : sur ces entrefaites mourut le catholicos David, ayant occupé le pontificat environ trois années.

Ayant, en partie, soumis les couvents du voisinage, Zakaré envoya à Haghbat l'évêque Minas, qui était venu de la part du catholicos Jean, ainsi que ses assistants, afin d'engager ceux de ce monastère à agir comme il l'entendait. Mais le fils de Tonta, informé de leur arrivée, dépêcha à leur rencontre des scélérats déterminés, qui les atteignirent sur la route et les battirent furieusement, à coups de bâton, et particulièrement l'évêque. Quant à leurs bêtes de somme, ils les tuèrent et les précipitèrent du haut des rochers, et revinrent eux-mêmes au couvent. Les malheureuses victimes restèrent sur place, dans la plaine, sans pouvoir marcher, car ils étaient à-demi morts de coups et blessés sur le dos et à la tête. Ceux qui avaient été le moins maltraités louèrent pour de l'argent des mulets, dans les villages voisins, et relevèrent l'évêque et les autres blessés, qu'ils conduisirent à Lorhi, près du prince Zakaré.

Celui-ci, à cette vue, enflammé d'une colère furieuse, envoya des troupes à Haghbat, pour saisir l'évêque Grigor et les exécuteurs d'un tel forfait, et pour les lui amener, chargés de chaînes. Mais Grigor, qui en eut vent, sortit à-propos du monastère, s'enfuit pieds-nus, avec ses grossiers complices, et parvint dans le canton de Caïen. Là il entra dans le couvent dit de Gétic et trouva un asyle auprès de Mkhithar-Goch, qui y résidait. Comme ce dernier avait beaucoup d'assurance auprès de Zakaré, Grigor espérait, par-là, échapper au ressentiment du prince. Il échappa en effet, pour le moment; mais plus tard il fut arrêté sur le territoire de Cétcharous et mis en prison, et comme le vartabied Jean, de Sanabin, s'était volontiers soumis aux désirs du prince, il fut nommé par lui à l'évêché de Haghbat, en place de Grigor, principalement parce que ce vartabied, précédemment supérieur de Haghbat, avait été dépossédé par Grigor, qui s'était fait son successeur.

En 1207. Cependant Zakaré, voyant croître de jour en jour les troubles des monastères de l'orient, ordonna de nouveau d'assembler un concile dans le canton de Chirac, dans la ville d'Ani, qu'il avait arrachée lui-même aux Persans, et tous les évêques et vartabieds qui avaient précédemment formé la réunion de Lorhé prirent part à celle-ci. Toutefois, prétextant sa vieillesse et sa maladie, Mkhithar-Goch n'y vint pas, et se contenta d'écrire au prince Zakaré: «Je donne, moi aussi, mon assentiment à ce que décideront les membres du concile;» car il cherchait à calmer les esprits. Aussitôt que l'assemblée se fut organisée, Zakaré s'efforça d'attirer les vartabieds à ses intentions et de les faire souscrire unanimement au concile de Sis. Se voyant tellement pressés, ils dirent tous ensemble: «Nous ne pouvons faire cela sans le grand vartabied Mkhithar.» Zakaré leur présenta alors la lettre de ce dernier, et l'ayant lue, leur dit: «Voilà sa signature; si vous consentez, il consent lui-même.» A cela les évêques se rendirent. Toutefois quelques-uns des vartabieds refusèrent leur adhésion et demandèrent un peu de répit à Zakaré, afin de lui écrire qu'il vint en personne. Ils lui envoyèrent donc une lettre, où ils le conjuraient de venir en toute hâte au concile: «Ne mets pas en avant, lui dirent-ils, la faiblesse de ton corps; si la mort te frappe sur la route, nous ferons mémoire de toi avec les anciens saints docteurs: viens seulement ici.» Ayant lu cette

lettre et voyant que, sans lui, ils ne se rendraient pas, Mkhithar sortit de son couvent et vint à Ani. Avant qu'il entrât en ville, Zakaré lui envoya un prince, pour le prier de ne pas se présenter au concile sans l'avoir vu lui-même; et comme il refusait de le faire, le prince prit la bride de son cheval et l'entraîna rapidement auprès de Zakaré.

A cette nouvelle, les vartabieds du concile furent extrêmement agités et envoyèrent un des leurs, nommé Nersès, afin de l'engager à ne pas entrer dans la résidence de Zakaré avant de les avoir vus. Nersès rejoignit à-peine Mkhithar, et le trouva à la porte de Zakaré, comme il pénétrait à l'intérieur. Ne pouvant y entrer lui-même, il l'appela par son nom, lui fit connaître le message du concile et le pria de retourner sur ses pas, pour y venir. N'ayant pas réussi dans ce dessein, il vint vers ses collègues, et leur dit beaucoup de choses contre Zakaré, tellement que le bruit et l'agitation recommencèrent, et qu'il se fit un grand mouvement.

Dès qu'il vit Mkhithar, Zakaré lui demanda son opinion; mais quoique celui-ci partageât l'avis du prince, il ne put obtenir l'assentiment du concile, et Zakaré l'engagea à aller en personne renvoyer chacun chez lui, avec l'intention de les chasser tous de ses domaines. Mkhithar envoya donc à l'assemblée le message du prince, engageant chacun à se séparer et à rentrer dans les couvents d'où ils étaient venus<sup>1)</sup>. Peu après, Zakaré les exila et les dépouilla de leurs emplois, à l'insu les uns des autres. Par la suite Ivané se porta médiateur entre eux et son frère et les réintégra, ce qui fit que quelques-uns consentirent à adhérer au concile de Sis, tandis que d'autres gardèrent l'ancienne coutume de célébrer la messe sans assistants, sans habits sacerdotaux, sans ouvrir la porte de l'église à l'heure des saints mystères, et excitèrent, peu après, de nouveaux désordres.

En 1209, après avoir réglé ces choses, le prince Zakaré se mit en campagne, avec son frère Ivané, fondit sur la province de Marand, qu'il enleva aux Persans, et mit au

<sup>1)</sup> L'un des motifs de la condescendance de Mkhithar, ainsi qu'il le dit à ses collègues, ce fut qu'il craignait que Zakaré ne se rangeât à la religion des Géorgiens, comme son frère: ce qui prouve que la conversion d'Ivané fut antérieure à l'an 1207. Au dire de Ciracos, l'histoire du concile d'Ani avait été écrite par Vanacan, témoin oculaire et auriculaire des faits: le livre de Vanacan est malheureusement perdu. Du reste, Mkhithar mourut en 1213. Parmi ses disciples se distingua Jean Vanacan, du canton de Tavouch, dans l'Artsakh. Celui-ci écrivit, entre autres, l'histoire de l'invasion de Tchinghiz-Khan et fut fait prisonnier par les Mongols. Lors de l'arrivée de Djéjal-ed-Din, il se réfugia dans sa patrie, et eut pour disciples l'historien Ciracos, qui a fourni, notamment pour l'époque où nous vivons, quantité de bons matériaux à Tchamitch; et l'historien Vardan, si souvent cité dans mes notes. Malakia-Abéggha, autre historien, passe pour avoir été l'élève de ces derniers; Tcham. t. III, p. 187. Vardan, p. 111, nous apprend que Mkhithar fut entermé à Gétic, couvent fondé par ses soins et par ordre d'Ivané, fils de la soeur du grand prince Kourde; celui-ci l'avait fait venir à l'ancien Gétic, dans le territoire de Caïen. En effet, Kourde possédait alors Caïen et son territoire, qu'il tenait d'Hasan Caïénétsi, fondateur de la citadelle. Ces détails, tous nouveaux sont très intéressants pour l'histoire.

pillage tous les territoires environnants, où il tua beaucoup de monde et fit quantité de prisonniers. De ces derniers, quelques-uns, par frayeur, embrassèrent le christianisme et furent baptisés.

Je reprends maintenant, d'après Vardan, p. 110, l'histoire des derniers exploits de Zakaré.

«Cependant les chrétiens devinrent puissants sous le règne de Thamar; elle avait renvoyé son mari russe et épousé Aslan (sic), et mourut après 23 ans de règne. Chala (sic) monta sur le trône et reçut de ses troupes le nom de Géorgé.» Ainsi que je l'ai déjà remarqué plusieurs fois, Vardan, comme compilateur, aime à réunir les faits concernant une même personne, aux dépens même de la chronologie, qu'il n'est pas toujours facile de fixer, d'après lui, à moins qu'il ne donne positivement la date d'un fait. Par exemple, ici il est visible que, selon son système, Thamar dut mourir en 1207, puisqu'elle était montée sur le trône en 1284. Je crois pouvoir démontrer qu'il se trompe.

Vardan continue: «En 559 — 1210, les sauterelles ravagèrent plusieurs contrées. Dans ce temps-là le grand Zakaré dévasta la ville d'Artavel et le pays des Persans. Pour venger le sang des chrétiens, il inonda du leur le lieu servant à leurs prières et ordonna d'y mettre le feu, en guise d'holocauste, pour les princes massacrés dans une église de Nakhtchévan<sup>1</sup>), et d'exterminer les koura et les moughri (i. e. les lecteurs du Koran et les crieurs des mosquées), en punition du meurtre des saints prêtres écorchés à Bagavan, et dont le sang avait rougi les murs de l'église. En revenant de cette cruelle expédition, il passa dans le sein du Christ, toujours attaché à la foi orthodoxe, et fut enterré dans le saint couvent de Sanabin, en l'année 661 — 1212<sup>2</sup>). Il laissait un jeune fils, de cinq ans, nommé Chahanchah et destiné à l'honneur de commander dans Ani. Celui-ci fut attiré à l'hérésie de Chalcédoine, par Khochak, l'épouse d'Ivané.»

### § 3. *Sur les deux maris de Thamar.*

Avant de parler du premier mari de Thamar, il me paraît intéressant de rappeler une autre alliance contractée précédemment, à ce qu'il paraît, par un prince russe, avec la famille royale de Géorgie. Karamzin, dans son Histoire de Russie, t. II, p. 265, rapporte qu'Isiaslaf Volynski Mstislavitch «épousa une princesse Abaze, qui était chrétienne, sans aucun doute. En effet, il y avait, depuis longtemps dans la patrie de cette princesse et

<sup>1</sup>) V. les Annales, p. 301; seulement il est dit là que l'expédition contre Artavel fut faite en représailles d'un massacre exécuté à Ani, et non à Nakhtchévan, comme le répète Tchamitch, t. III, p. 185.

<sup>2</sup>) Notre auteur confond l'expédition contre Ardébil avec celle de Khorasan, qui la suivit de près; Annales, p. 302. Tchamitch place la mort de Zakaré, un an après le sac d'Artavel, en 1211; il ajoute que l'atabek Ivané remplaça alors son frère dans le commandement suprême des troupes et fit élever le jeune Chahanchah avec son fils Avag-Sargis.

dans les régions du Caucase, au voisinage, des églises du vrai Dieu, dont les traces et les ruines s'y voient encore, et ils étaient soumis au patr. d'Antioche. V. Codin, *Notit Graec. episcop.* p. 364. Envoyé par son père, Mstislaf rencontra la princesse aux cataractes du Dniepr et l'amena en grand appareil à Kief.» Et dans la note 354 relative au même événement, on lit : « Dans l'automne de l'année 1153 Mstislaf (fils d'Isiaslaf) fut envoyé par son père au devant de sa *future* belle-mère, avec Volodimer Andréévitch et Bérenda; ils allèrent jusqu'à Oléchié, d'où, ne l'ayant pas trouvée, ils revinrent.» Puis en 1154 : « Isiaslaf envoya de nouveau son fils au-devant de sa *future* belle-mère, car il (Isiaslaf) avait choisi pour femme une Abaze (жену изъ Обезъ), une fille de roi, suivant la Chronique de Kief (цареву дочь); Mstislaf la rencontra près des cataractes, la conduisit à Kief, et alla lui-même à Péréiaslavl. Pour Isiaslaf, il célébra la noce et prit *cette* princesse pour femme.»

Si l'on s'en tient aux termes de l'historien russe, il faut trouver une princesse Abaze, une fille de roi, qui, en 1154, ait épousé le grand-prince russe. Or, d'après des calculs que je crois suffisamment établis <sup>1)</sup>, c'était le roi Dimitri Ier qui régnait alors en Géorgie, et à qui l'histoire du pays n'attribue aucune fille mariée à un prince russe. Si c'eût été une fille de ce prince, ou même de Giorgi III, son successeur, les Annales géorgiennes auraient-elles passé un tel fait sous silence? ou bien, s'agirait-il donc d'une princesse qui ne fût pas du sang royal géorgien, mais appartenant à quelque autre famille de ces contrées? Tout cela est possible, mais les preuves manquent, et quant au silence des Géorgiens sur le fait en lui-même, il ne me semble pas étonnant, pour des temps si reculés, puis qu'au XVIIe siècle même, ce sont des documents russes qui nous révèlent l'existence d'une fille de Giorgi IX, Eléné, promise en mariage au fils de Boris - Godounof, et de son neveu Khosro, destiné à être l'époux de la fille du même Boris; puisqu'enfin ces mêmes documents nous parlent d'une fille du roi Théimouraz Ier enlevée par Chah-Abas II, et dont l'histoire géorgienne ne dit pas un mot. V. Bull. scient., t. IX, p. 356, 362.

Il n'est pas invraisemblable que cette première alliance ait donné lieu et préparé les voies à la seconde, qui, par contre, n'est pas mentionnée dans l'histoire russe, quoique les Annales géorgiennes en aient conservé le souvenir et les détails. D'autre part, il semble qu'il y avait alors des communications régulières entre la Russie et la Géorgie, puisque c'est un habitant de Tiflis qui révéla à ses compatriotes l'existence et le nom du prince russe dont nous allons parler.

On n'oubliera pas que les princes géorgiens ont été de tout temps très attentifs à préserver leurs familles de toute alliance qui en eût altéré la noblesse. Wakhoucht le remarque dans l'Introduction à la Géographie de la Géorgie, p. 7; et l'historien arménien Arakel observe avec aigreur, p. 105, que les Géorgiens, et surtout les femmes, étaient

<sup>1)</sup> Ces calculs se réduisent à ceci : David-le-Réparateur, mort en 1125, après 36 ans de règne, eut pour successeur son fils Dimitri Ier; celui-ci régna 31 ou 32 ans, et laissa en 1156 le trône à David III, qui ne l'occupa que six mois; enfin Giorgi III, frère de David, régna jusqu'en 1184.

Addit. et écl.

fort préoccupés de leurs privilèges aristocratiques : c'est un fait encore facile à observer de nos jours. Aussi voit-on que dans ces temps reculés la famille royale de Géorgie occupait, à l'égard des alliances, un rang fort élevé dans l'opinion générale : les empereurs de Grèce y cherchèrent souvent leurs épouses, sûrs qu'ils étaient d'y trouver une noblesse, sinon aussi puissante, du moins aussi pure que la leur. Les souverains et émirs les plus redoutés de leur voisinage tenaient également à honneur de s'allier avec eux, témoin Alp-Arslan, Djélal-ed-Din, Aghsarthan, Kai-Khosro II, sultan d'Icône.

Ces réflexions mises en avant, voici en quels termes Karamzin parle du mari russe de Thamar, en copiant littéralement les expressions d'un ouvrage devenu rare, et qui mérite, à mon sens, d'être regardé comme classique en son genre <sup>1)</sup> :

« A l'histoire de ce temps se rapporte, dit Karamzin, t. III, p. 137, l'événement suivant, qui est curieux, quoique peut-être non entièrement vraisemblable. Après l'an 1175 nos annales ne parlent plus de Georges, fils d'André Bogolioubskoï, mais on le voit jouer un grand rôle dans les annales géorgiennes. En 1171 la jeune Thamar, fille du roi Georges III, hérita du trône de son père. Comme le clergé et les nobles lui cherchaient un époux, un grand (вельможа) de Tiflis, nommé Aboulasan, représenta à l'assemblée que le fils d'André, grand-prince de Russie, avait été chassé par son oncle Vsévolod et banni à Savalth, d'où il était passé à Svintch, près du khan des Kiptchaks (ou des Polovtses); . . . . . cédant aux désirs de ses conseillers, elle dut le renvoyer, mais en le récompensant magnifiquement . . . . . ; il voulut ensuite prendre Tiflis, mais vaincu par Thamar il put, avec sa permission, se retirer sûrement et avec honneur; on ne sait où il alla. » Après avoir analysé exactement, en quelques lignes, ce que l'on sait du règne de Thamar, l'historien russe termine en disant : « Georges Lach, fils de Thamar, régna après la mort de sa mère, de 1198 à 1211. » Je remarquerai tout de suite que, suivant ce récit, Thamar se serait de bon gré mariée avec le prince russe, qu'elle l'aurait renvoyé de l'avis de son conseil, et enfin qu'il n'eût fait qu'une seule tentative pour rentrer en Géorgie. Karamzin s'écarte donc de l'auteur où il a puisé ses renseignements, seulement dans le troisième point, car on lit dans le Tableau de la Géorgie, p. 17, qu'au contraire le prince russe « s'arma une seconde fois; » quant aux deux autres points, d'après les annales géorgiennes, Thamar se résolut avec peine à épouser un prince étranger, et ce fut par le fait de sa seule volonté qu'elle se sépara de lui, après de longs efforts pour le ramener à une plus sage conduite.

Mais laissons de côté ces détails pour examiner la partie la plus intéressante de ce

<sup>1)</sup> Историческое изображение Грузии, въ политическомъ, церковномъ и учебномъ ея состояннн; сочинено въ Александро-Невской Академн, С. П. бургъ, 1802. Cet ouvrage est généralement attribué au Rd. Eugénius, mort en 1837, métropolitain de Kief; il est mis sous son nom dans le Catalogue de la Bibliothèque de lecture de Smirdin, et à la Bibliothèque Impériale publique. Il a été traduit en allemand, par un certain Schmidt, et imprimé à Riga en 1803. V. p. 15, 16 de l'édition russe, le passage auquel je fais ici allusion.

récit, et essayons d'en éclaircir les points obscurs. Je ne dirai rien des dates adoptées par l'historien russe, au commencement et à la fin de la citation précédente, parce qu'il devait suivre ses autorités, mais ce que j'ai dit précédemment, p. 264, sur l'époque de l'avènement de Thamar et sur celle de Giorgi-Lacha, me paraît suffisamment démontré.

Karamzin trouve le mariage de Thamar avec un prince russe « un événement curieux, mais peut-être invraisemblable. » Pourquoi ce dernier trait ? L'alliance d'Isiaslaf avec une princesse Abaze, le premier fait de ce genre, avait eu lieu une trentaine d'années avant celle-ci ; elle est racontée par plusieurs chroniqueurs russes, et cependant aucun passage des chroniques géorgiennes ne le mentionne. Il était bien naturel que les grands-princes tournassent leurs vues vers un royaume que la valeur de David II et de Dimitri Ier avait élevé à une prospérité remarquable, qui devait jouir par conséquent d'une grande renommée dans les pays étrangers, qui, d'ailleurs, servait de passage au commerce de l'Asie avec l'Europe, et qui avait, sans doute, des relations suivies avec la principauté de Tmou-tarakan, qui, enfin, était au S.-E. limitrophe avec les provinces occupées par les Slaves. N'est-il pas plus étonnant que les annales russes ne disent pas ce que devint le fils du grand-prince André Bogolioubskoï ? Le silence de l'histoire peut cependant s'expliquer, quand il s'agit de personnages, même appartenant aux familles souveraines, dont la destinée n'eut aucune influence sur celle de leur patrie, ce qui arriva précisément au prince Georges. On écrivait peu, en Russie, comme en Géorgie même, à l'époque dont il est question : par conséquent ceux qui se mêlaient d'écrire s'attachaient surtout aux faits les plus importants et négligeaient souvent les petits détails, qui sont pourtant le vrai critérium des histoires.

Au XIIe siècle la Géorgie eut des rapports fréquents avec les princes Qiphtchaqs ou Polovtses : David II leur emprunta un secours de 40,000 familles ou soldats, qui prirent part à toutes ses guerres et y acquirent honneur et profit. Ceux d'entre eux qui survécurent à ce monarque s'établirent en Géorgie ; un généralissime de cette même nation, Qoubasar, servait encore sous Georges III et au commencement du règne de Thamar. Le nom des Qiphtchaqs se retrouve encore dans une inscription arménienne et dans celui du couvent de Ghphtchakhavank<sup>1)</sup>, situé dans le canton de Chirac, qui avait peut-être été fondé par une personne de cette nation. Enfin, sous Thamar même, un frère du roi des Qiphtchaqs se trouva en Géorgie avec une armée considérable<sup>2)</sup> : en voilà bien assez pour expliquer comment les auteurs géorgiens pouvaient savoir ce qui se passait chez les Qiphtchaqs ou Polovtses.

Le fils d'André Bogolioubskoï, ayant perdu son père lorsqu'il était lui-même en bas âge, s'enfuit, à ce qu'il paraît, chez les Polovtses, pour se soustraire aux persécutions de

<sup>1)</sup> V. *Bullet. scient.*, t. VIII, p. 46.

<sup>2)</sup> C'était, d'après mon calcul, vers 1203, lorsque Amir-Miran ou Uzbek, fils de Pahlawan, vint réclamer le secours de Thamar. L'Annaliste géorgien dit alors, à deux reprises, que Séwindj, frère de Salth, roi des Qiphtchaqs, était à cette époque en Géorgie, avec des troupes, pour servir Thamar.

Vsévolod, son oncle; delà cette expression de l'auteur géorgien: «Chassé par son oncle Sawalth et exilé par lui.» Ceux qui ont l'habitude de la langue russe savent que le *B* initial du nom de Vsévolod (Всеволодъ) est peu sensible à l'oreille d'un étranger; que l'accent tonique étant sur la première syllabe, les autres sont presque absorbées par la rapidité de la prononciation; que le premier *o* prend un son clair, approchant de l'*a*; que le second *o* disparaît presque, enfin que le *s* final donne au *ð* la valeur du *t*; d'où il résulte qu'un étranger n'entend guère que *Sévalt*, convenablement représenté par la transcription géorgienne *Sawalth*. Comment se fait-il que le rédacteur du Tableau de la Géorgie ait fait de ce nom d'homme un nom de ville? «Chassé par son oncle Vsévolod, et exilé à *Savalt*» c'est ainsi que s'exprime l'ouvrage en question. Karamzin ne pouvait faire autrement que de copier lettre à lettre; mais malheureusement son erreur a été partagée et répétée: ainsi voit-on un Géorgien, dans un article de la *Минерва*, de Moscou, imprimé en 1837, au lieu de donner par lui-même une nouvelle traduction du passage qui nous occupe, se référer à l'extrait fourni à Karamzin, et y introduire même deux ou trois nouvelles erreurs, qu'il serait trop facile de relever.

Quant au personnage géorgien qui parla le premier à Thamar du jeune prince russe, cet Aboulasan, que l'annaliste géorgien dit être un *thawad*, c.-à-d. un prince, je ne sais par quel hasard il s'est transformé en marchand chez plusieurs écrivains. L'Annaliste géorgien que je traduis définit sa qualité, p. 255: «Un *thawad* demeurant à Tiflis, et qui, par la faveur des rois, avait été nommé émir de cette ville et du Karthli;» mais Wakhoucht, p. 58, dit: წარმოუდგათ კაცი ვაჭარი ტფილელს «il se présenta devant eux un marchand de Tiflis.» L'auteur de l'article de la *Минерва*, ci-dessus mentionné, a copié Wakhoucht et blâmé Karamzin d'avoir suivi des indications puisées à une source plus ancienne; le tsarévitch David, dans sa *Краткая история о Грузин*, S.-Pét. 1805, p. 69, dit aussi: Одинъ Тифлискій купецъ<sup>1)</sup>; enfin dans le journal *Русскій вѣстникъ*, 1841, n. 8, p. 319, on lit: Одинъ изъ Тифлисскихъ гражданъ, «un bourgeois de Tiflis.» Pour moi je pense qu'il faut s'en tenir au plus ancien annaliste, qui nomme Abou'l-Hasan avec le titre de *thawad* et d'*émir*.<sup>2)</sup>

Le biographe original de Thamar ne nomme nulle part le fils du grand-prince russe qui épousa la reine de Géorgie. Sans doute ce silence est extraordinaire, mais on remarquera que même le surnom du second mari de la reine géorgienne, Soslan - David, ne paraît pas dès l'abord dans les Annales, ce qui montre qu'il ne faut pas être trop exigeant

<sup>1)</sup> Cet auteur ajoute que le marchand en question, «avait vu le jeune prince russe auprès du khan de Qiphtchaq.»

<sup>2)</sup> Sous le titre de *Грузинскій вѣстникъ*, le journal dont je parle contient, dans les NN. 8 et 11, une revue ou plutôt un abrégé des Annales géorgiennes jusqu'à nos jours, que l'on m'a dit être l'ouvrage posthume d'un Géorgien, anciennement attaché comme interprète au service russe, et que je ne nommerai pas, de peur d'erreur. Je m'abstiendrai aussi de toute remarque pour des motifs faciles à apprécier.

envers un moine, plutôt apologiste qu'historien exact. Au reste, les auteurs russes, ou du moins Karamzin, ne doutent pas qu'il ne s'agisse ici du prince Georges, dont le nom se retrouve, d'ailleurs, dans l'histoire des Orbélians (S.-Martin, Mém. II, 101), ce qui fait disparaître le doute prudemment laissé par l'auteur du Tableau de la Géorgie, p. 17<sup>1)</sup>, ainsi que par celui de l'article du Русск. вѣстникъ, cité plus haut. Dans la Мшиерва de Moscou, on suppose, comme si cela était écrit dans les annales géorgiennes, que ce prince se nommait Georges: mais le tsarévitch David, dans sa Кратк. ист. о Грузин, p. 69, le nomme André: Призванъ былъ изъ Кибчага князь Андрей изъ рода князя русскаго Всеволода: «On appela le prince André, de la famille du prince russe Vsévolod;» et le même, dans son Histoire de Géorgie, en géorgien, imprimée à Tiflis en 1800<sup>2)</sup>, dit: მოხუცურეხ რუსეთით ნათესავი იეროსლავის: «On fit venir de Russie un parent ou descendant de Iéroslaw.» Klaproth a répété cette assertion dans son Voyage au Caucase, éd. allem., t. II, dans l'article consacré à Thamar; et enfin, par une erreur qui ne peut être que d'inattention, le traducteur français de Karamzin, t. III, p. 163, nomme ce prince *André*.

Il me reste à faire quelques remarques sur la ville de Svindj où s'était, dit-on, retiré le prince russe qui épousa Thamar. Notre annaliste dit: გარდმობიბეჭყს და არს იგი უიფხაეთა მეუბის სვინჯის ქალაქის შინს: «Il s'est enfui et se trouve dans la ville de Svindj, appartenant au roi des Qiphtchaqs.» Je ne dirai rien du titre de *khan*, substitué à celui de roi par l'auteur du Tableau de la Géorgie, par Karamzin et ses copistes, et par d'autres. Qu'il y eût alors un souverain des Qiphtchaqs, ou plutôt des Polovtses, deux noms signifiant également «habitant des plaines,» l'un en tartare, l'autre en russe, c'est ce dont l'histoire de Russie ne permet pas de douter, bien que cela paraisse extraordinaire à M. Saint-Martin, Mém. t. II, p. 149. Mais qu'il y eût dans le Qiphtchaq une ville de Svindj, c'est ce qu'il m'est impossible de démontrer, parce que je n'ai pu encore trouver ce nom nulle part, et que personne n'a pu me l'indiquer.

Wakhoucht, p. 58, dit: რომელი არს სვინჯის ქალაქის შინს, «Qui est dans la ville de Swiadj, en Qiphtchaq;» l'auteur de l'article de la Мшиерва: «Но онъ ушелъ оттуда въ Свianжъ, къ хану кипчакскому: Mais il s'en est allé delà (de Savalta) à Svianj, auprès du khan de Kiptchak;» et dans l'article du Русскій вѣстникъ, p. 319: «Что въ Кипчакскомъ

<sup>1)</sup> Il dit que le grand-prince André avait cinq, ou selon d'autres six fils, et que chacun peut choisir entre eux, celui qu'il jugera à-propos, pour mari de Thamar. Etienne Orbélian n'admet pas ce doute. Je remarquerai à ce sujet que la table généalogique des souverains russes, par M. Oustrialof (Hist. de Russie, 2e éd. t. III, Tableau placé à la fin), ne mentionne aucun fils d'André, mais cinq fils de Vsévolod, son frère, parmi lesquels se trouve Геоприѣ, † 1236.

<sup>2)</sup> Cet ouvrage, qui fut imprimé à Tiflis, sous le titre de *საქსევე*, est divisé en deux sections, la première consacrée à l'histoire ancienne proprement dite, et l'autre à celle de la Géorgie. Quoiqu'il ne soit pas bien précieux, il est rare, et je ne le cite que d'après un manuscrit de 1799, copié sous les yeux de l'auteur, et qui m'appartient.

владѣнн, въ городѣ Свѣжскѣ находится молодой князь . . . . ; que , dans les terres du Qiptchaq , dans la ville de Svajsk , se trouve un jeune prince . . . . « Il est donc bien établi que tous les Géorgiens qui se sont occupés de ce détail de leur histoire ont vu dans ce nom une ville du Qiptchaq. Le nom qui , à ma connaissance , se rapproche le plus de celui de *Svindj* , c'est *Свѣжскѣ* , *Svinesk* , nommée parmi les villes de la principauté de Riazan , dans un document géographique du XVe siècle , faisant suite au Nestor de Schlötzer (traduction de Iazykof , S.-Pét. 1816 ; t. II , p. 781). Cette ville de *Svinesk* est nommée immédiatement après *Pronsk* ; or l'on peut voir sur la IIIe carte de la Russie , précisément avant l'époque mongole , faisant suite au tome Ier de la seconde édition de l'histoire de Russie , par M. Oustrialof <sup>1)</sup> , que la frontière des Polovtses était alors fort voisine de celle de Riazan , où probablement se trouvait la ville de *Svinesk* ; au reste , cette ville n'est pas nommée dans le grand Dictionnaire géographique de Russie par Chtchékatof , Moscou 1801 , cinq vol. in-4°. Je ne regarde pourtant pas comme impossible qu'il n'y eût une ville du nom de *Svindj* , ou approchant , chez les Polovtses ; mais je nie l'exactitude de la synonymie établie par les copistes de Wakhoucht , qui ont adopté *Sviasjk* ; car cette ville , encore existante aujourd'hui , à 30 verstes à l'E. de Kazan , sur la rivière de Sviaga , fut fondée en 1551 par le grand-prince Ivan IV , après sa première tentative infructueuse sur Kazan (Chtchékatof) , et en outre , il est invraisemblable qu'un Géorgien ait pu , au XIIe siècle , avoir connaissance d'un pays si éloigné vers le nord , où n'allaient pas les caravanes , et avec qui la Géorgie et la Russie n'avaient encore aucune relation.

J'ai raisonné jusqu'à présent dans l'hypothèse que *Svindj* serait réellement une ville : voici maintenant ce qui m'en fait douter. L'annaliste géorgien raconte , p. 274 , qu'au moment où la reine Thamar se disposait à secourir Amir-Mirman contre son frère Aboubekr , « *Séwindj Sawalth* , frère du roi des Qiptchaqs , était en Géorgie avec une armée considérable , pour la servir ; » le même fait est encore mentionné , p. 277 , mais sans que le prince soit nommé. Wakhoucht , p. 61 , appelle le prince étranger *Séwintchi* ; ce même nom se retrouve dans l'article de la *Минерва* , cité plus haut , *Свинчу* , p. 37 ; il n'est pas mentionné en son lieu dans l'article du *Русскій вѣстникъ* , ni dans les Histoires du tsarévitch David. Quoique *Séwindj* soit un nom tartare , à ce qu'il paraît , puisque l'annaliste géorgien parle encore , p. 320 , d'une femme de Tchingiz-Khan , qui le portait , il est bien étonnant de le voir ici accolé à celui de *Sawalth* , que nous avons reconnu plus haut être une altération de *Vsévolod*. Je n'ai pas besoin de dire qu'aucun prince russe du nom de *Séwindj* n'est connu dans l'histoire. D'autre part , *Vsévolod III* régnait encore en Russie , et ne mourut qu'en 1212 , mais il n'est guère probable qu'il soit venu en Géorgie , comme auxiliaire de Thamar. Il me répugne aussi de croire qu'un auteur géorgien , qui a si

<sup>1)</sup> C'est également à notre collègue M. Oustrialof que je dois l'idée du rapprochement entre *Svindj* et *Svinesk*.

exactement nommé le grand-prince André et Vsévolod son frère, tandis qu'Et. Orbélian désigne si clairement Georges, le fils d'André, il me répugne, dis-je, de penser que ces écrivains contemporains se soient trompés au sujet du prince Qiphtchaq qui se trouvait alors en Géorgie. Que ce nouveau Sawalth soit ou non un prince russe, que Séwindj soit un nom d'homme ou un adjectif attributif, tiré peut-être du nom d'une ville comme Svinesk ou toute autre, il est certain qu'il est ici employé comme nom propre d'un individu, tandis que plus haut il paraît comme nom de ville.

Or, dans le premier passage de l'Annalista géorgien où le prince russe soit mentionné, une très légère correction permettrait d'en faire aussi un nom d'homme, en y ajoutant un *o*, qui le mettrait au génitif, *გარდაიხვეწის და ანხ იგი უაფხიყოს მკობის სვინჯის ქალაქის შინა* : « Il s'est réfugié et se trouve dans une ville de Svindj, roi des Qiphtchaqs. » Je ne vois contre cette correction que deux raisons plausibles : l'une négative, l'introduction dans l'histoire d'un nouveau personnage, sur lequel nous n'avons que des renseignements insuffisants, et inconnu jusqu'à ce jour ; l'autre positive, la contradiction qui résulte de cette interprétation de l'Annaliste géorgien avec celle que lui ont donnée tous les auteurs, géorgiens même, qui ont fait usage du texte objet de mes remarques.

En Résumé.

1° Isiaslaf Mstislavitch épousa une princesse Abaze, vers 1154.

2° Georges, fils d'André Bogolioubskoï, pour éviter les mauvais traitements de son oncle Vsévolod (Savalt), s'était retiré à Svindj, près du khan de Khiphtchaq, ou plutôt, avec la correction que je propose, dans une ville de la domination de Svindj, khan de Qiphtchaq, dont le frère se nommait aussi Vsévolod (Savalt).

Quant à la date du mariage et à celles qui s'y rapportent, on peut les voir dans le tableau chronologique, à la fin de cet article.

Depuis que cette note est rédigée, j'ai eu connaissance d'un travail fort bien fait de M. l'académicien Boudkof, intitulé : *О бракахъ князей Русскихъ съ Грузинами и Ясынами, въ XII вѣкѣ*, et inséré dans l'ouvrage périodique *Сѣверный архивъ*, 1825, n. IV, p. 317—333. Après y avoir prouvé que les auteurs russes reconnaissent le roi des *Обезы*, *Obez*, i. e. des Abaz ou Aphkhaz, comme roi de la Géorgie, il conclut que la femme du grand-prince Isiaslaf était fille d'un de ces monarques et notamment de Giorgi III<sup>1)</sup>, conséquemment soeur de Thamar. Il expose ensuite les variantes du nom du prince russe, mari de la reine de Géorgie, et croit que ce fut Georges, fils d'André Bogolioubskoï, prince des Novgorodiens dans sa jeunesse, chassé par eux en 1175, et dont la destinée, depuis lors, est restée inconnue aux historiens russes.

<sup>1)</sup> Si la femme d'Isiaslaf était réellement une *filie de roi*, *Царева дочь*, suivant l'expression de la Chronique de Kief, je crois que son père était plus probablement Dimitri Ier que Giorgi III, parce que ce mariage eut lieu un e trentaine d'années avant celui de Thamar.

Quant à l'âge du prince Georges et aux événements de sa vie racontés dans les Annales géorgiennes, M. Boudkof croit que Georges naquit d'un second mariage contracté par son père, vers 1159, avec une femme osse; celle-ci ayant pris part à un complot d'Anbal, intendant d'André Bogolioubskoï, contre ce dernier, Georges fut chassé par les Novgorodiens, à cause du crime de sa mère, celle-ci noyée dans le lac Klechtchina, et Anbal pendu. Alors Georges ne serait retiré chez les parents de sa mère, ou sur le Don, ou dans le Caucase, ou enfin dans une ville des Khazars, sur la *Soundja* <sup>1)</sup>. En effet, il y avait là des villes, dont on voit encore les ruines. A l'âge de 18 ans, donc vers 1178, Georges aurait épousé Thamar.

Toutes ces explications n'ont rien d'*illogique*; seulement elles ne concordent, pour les dates, qu'avec le système chronologique qui fait régner Thamar entre les années 1171 — 1198, que je crois évidemment inexact. Mais comme les époques du prince Georges, ne sont point relatées dans l'histoire russe, on a toute latitude pour les fixer plus tôt ou plus tard, et rien n'empêche d'admettre tous les faits énumérés dans l'article en question, en les plaçant aux dates plus reculées que je crois beaucoup plus vraisemblables.

§ 4. *Chronologie du règne de Thamar.*

	Wakhoucht.	Rectifié.
Avènement de Thamar	1174	1184
Premier mariage	1177	1187
Conquête de Chirac		1191
Diverses expéditions		1187—1191
Premier départ du prince russe	1180	1192
Second mariage de Thamar	1181	1193
Premier retour du prince russe		1194
Naissance de Giorgi-Lacha	1183	1194
— — Rousoudan	1184	1195
Expédition de Barda		1195
— d'Erzroum, un mois après		—
— de Gélakoun, d'Anberd		1196
Second retour du prince russe		—
Victoire de Chankor, prise de Dovin	1193	1203
— sur Rokn-ed-Din	1196	1203
Conquête de Trébisonde		1204

<sup>1)</sup> J'ai fait mettre ce mot en italique, parce qu'il peut fournir une nouvelle conjecture sur l'origine du nom de la soi-disant ville de *Svindj*.

**Expédition de Cars**

**1207 ou 1208**

Association de Giorgi Lacha	1196	—
Lacha roi, mentionné en 1206	(Sarg. Dechalal. p. 101)	
Mort de David-Soslan	1199	1208 ou 9
Prise d'Ani		1209
— d'Ardébil, expédition à Khorasan		1210, 11
Mort de Zakaria		1212
— — Thamar	1201	1212.

Les dates jusqu'à présent assignées à la mort de Thamar ne valent pas la peine d'être discutés, puisqu'elles ne sont fondées sur aucun fait positif, excepté celle de M. S.-Martin (Mém. t. II, p. 249, 255), qui suppose, que cet événement ne put avoir lieu avant 1206 ou 1207, et qui par conséquent approche le plus de la vérité.

Voici pourtant le tableau de ces dates, avec les noms de ceux qui les soutiennent :

	Avènement.	Mort.
Klaproth	1171	1198
Wakhoucht	1174	1201
S.-Martin		1206 ou 7
Vardan	1184	1207
un M-it	404 — 1184	426 — 1206
Rottiers	1217	1244.

Nous avons des témoignages positifs que Thamar vivait encore en 1201, 1204, 1205, 1210.

1201. Une inscription se lit au N., sur la paroi extérieure de la muraille d'une église, au couvent de Harhidja ou Ghphchakhavank, dans le canton de Chirac.

« Par la grâce et la miséricorde du Dieu aimant les hommes, moi Zakaré, mandathorth-khoutsès, amir-spasalar d'Arménie et de Géorgie, fils du grand Sargis, j'ai acheté le merveilleux couvent de Harhidja, de ses légitimes propriétaires, pour la vie<sup>1)</sup> de ma souveraine, la pieuse reine Thamar, pour mon salut, pour celui de mon frère germain Ivané, de nos fils Chahanchah et Avag, et de nos parents; j'y ai construit une forteresse, et j'ai pourvu la cathédrale, avec beaucoup de dépenses, de tous les ustensiles et choses saintes .... En 660 — 1201. »

1204. Thamar apprend la prise de Constantinople par les Croisés, et aide Alexis Comnène à s'emparer de Trébisonde.

1205. Sur la partie postérieure d'une croix rouge, en dehors et à l'E. de l'enceinte de Sanahin:

<sup>1)</sup> Les mots *յարադու կենդանութիւն* ne peuvent s'entendre que de la vie matérielle, tandis que le salut spirituel s'exprime par *փրկութիւն*.

« En 654—1205, sous le règne de Thamar et sous le généralat des frères germains Zakaré et Ivané, fils du grand Sargis, moi le père Hohannès, du canton de Khatchen, je suis venu demeurer à l'ombre de la Sainte-Mère de Dieu (nom de l'église de Sanahin), et j'ai construit un hospice pour le salut de mon âme et pour la longévité de mes maîtres, Zakaré et Ivané. J'ai aussi élevé cette croix et donné à l'hospice la vigne de Goumark. Maintenant, celui qui mettra obstacle à ma fondation sera jugé de Dieu; Amen.»

1210. Une monnaie, parfaitement nette et lisible, du Musée asiatique, porte :

.. ԷՄՆԱԿՆԻԺԿԵՎՆԵԷ ..

restes de la légende

ქობინიკონს ԿԻ ԵՍԵՂՈՏ ԸՂԻՈՆՆՈՏ ՕՂՆՆ ԿՂԵՏ ԿՂԵՂՈՆՆ ՏՁԵ.

« En l'année 430—(1210) a eu lieu la fabrication de cette monnaie. » Au centre, le chiffre de Thamar, en lettres enchevêtrées, vulgaires; au dos, la légende arabe ordinaire «... Thamar, fille de Giorgi...» Sans doute nous avons aussi des monnaies de Giorgi, fils de Thamar, portant la même année 430—1210 et une où probablement se trouve la date 431—1211<sup>1)</sup>; mais, que Thamar vécut encore ou non à cette époque, on sait que Giorgi-Lacha lui était associé dès l'année 1207 ou 1208; ainsi la difficulté n'est pas entièrement sérieuse.

Enfin, si Thamar mourut après Zakaria, comme cela doit se conclure des récits de l'Annaliste géorgien, le généralissime n'étant mort qu'en 1211 ou 1212, car je n'ose admettre la conclusion résultant de l'inscription de l'an 1214 (v. sup. p. 275), il en résulte que la mort de Thamar arriva, au plus tôt, en 1212.

Vardan n'attribue à Thamar que 23 ans de règne, donc 1184—1207; mais Klaproth, Tchamitch, Rottiers et Wakhoucht lui en donnent 27: donc, 1184—1211. Quant aux chiffres renfermés dans les premières lignes du règne de Giorgi-Lacha, ils ne fournissent que des éléments de calcul, plus ou moins hypothétiques, mais pas de dates. Si mes raisonnements n'atteignent pas à l'évidence, j'ai pourtant la confiance qu'ils ne sont pas très loins de la réalité.

## A D D I T I O N XVIII.

### *Renseignements sur les règnes de Giorgi-Lacha et de Rousoudan.*

#### § 1. *Extraits de Vardan, etc.*

Je me suis contenté jusqu'à présent d'ajouter au texte géorgien des règnes de Giorgi-Lacha et de Rousoudan les notes nécessaires pour le faire comprendre: ici je donnerai

<sup>1)</sup> V. Compte-Rendu des Prix Démidof, pour 1845, p. 299, 305.

des extraits d'auteurs arméniens, la plupart inédits, relatifs à la même époque. Vanacan, Ciracos de Gantzac, Malakia-Abégha, Vahram, Mikhael Asori, Hayton, ont écrit avec de grands détails l'histoire des Mongols. Contemporains, spectateurs et victimes des faits accomplis; vivant, voyageant, restant captifs au milieu de ces barbares; employés par eux comme interprètes, comme courtiers, ils ont eu les moyens d'être bien renseignés, et ils le furent en effet. Une nouvelle source m'est devenue accessible, c'est la Vie de Djé-lal-ed-Din, par Nisawi, déjà consultée, il est vrai, par D'Herbelot et par M. D'Ohsson, mais non pas exclusivement en ce qui concerne la Géorgie.

Le vartabied Hohan, surnommé Vanacan, natif de Tavouch, dans la province d'Artsakh, eut pour maître Mkhithar Goch, mentionné dans l'Addition précédente p. 285, et qui mourut en 1213. Elevé au couvent de Gétic, il fut fait prêtre, à l'âge de 20 ans. Lors de la venue de Djé-lal-ed-Din, en 1225, il s'enfuit on ne sait où. Quand les Mongols arrivèrent, sous la conduite de Moular-Noïn, il se réfugia, en 1238, avec beaucoup de fidèles, dans une caverne, qui ne recevait le jour que par une ouverture pratiquée en haut, et par la porte. Les coureurs mongols entendirent parler de ce refuge et se présentèrent à l'entrée, dont ils s'emparèrent. Comme les malheureux n'osaient sortir ni même faire le moindre bruit, les vivres et l'eau étant venus à leur manquer, Vanacan, avec deux prêtres ses disciples, Marcos et Sosthénès, alla trouver le chef de ces barbares, qui le reçut honorablement et lui demanda tout ce qu'il pouvait savoir sur le lieu de la retraite de Vahram, prince du pays. Sur l'invitation de Vanacan, tous les malheureux réfugiés dans la caverne en sortirent, mais ils furent pillés et emmenés dans une contrée lointaine, qui était le rendez-vous des captifs. Beaucoup moururent, par suite des mauvais traitements qu'ils éprouvèrent; quelques-uns réussirent à s'enfuir, mais pour tomber plus loin sous le fer des ennemis. Quant à Vanacan, il fut acheté, pour 50 pièces d'or, par des chrétiens de Gag. Il se rendit dans sa patrie, et écrivit son histoire de l'invasion des Mongols dans un couvent dépendant de la superbe église de Khoranachat, bâtie précédemment par ses soins, et qui tirait son nom de la quantité de chapelles dont elle était décorée. Il prit part à toutes les grandes affaires ecclésiastiques de son temps, et composa aussi plusieurs livres relatifs à la religion et à l'exégèse. Il survécut 15 ans à sa délivrance, mourut le 18 mars 1251, âgé de 70 ans, et fut enterré, suivant ses dernières volontés, dans un cimetière consacré aux pauvres, à l'entrée du couvent de Khoranachat, vis-à-vis et à l'O. de la citadelle d'Ergévank. Son histoire, malheureusement perdue, n'est plus connue que par les fragments qu'en a conservés Vardan de Bardzrberd, son contemporain. Elle renfermait les événements de 30 années, 1236—1265<sup>1)</sup>, i. e. toute l'invasion des Mongols en Géorgie et en Arménie.

<sup>1)</sup> C'est ainsi que s'exprime le Rd. père Somal, dans une note de son Quadro, qui va être cité plus bas, p. 109; mais il y a évidemment une inadvertance du très savant et consciencieux Mékhitariste; car il a dit, à la page précédente, que Vanacan mourut vers la moitié du XIIIe s.: ainsi les 30 années de

Disciple du précédent, Ciracos de Gantzac avait été pris avec lui par les Tartares, qui le retinrent, tout en le traitant honorablement, pour leur servir d'interprète; mais il réussit à se sauver au couvent de Gétic, et suivit le parti de son maître dans toutes les questions religieuses où celui-ci se trouva mêlé. Il mourut en 1271. L'histoire qu'il a écrite commence à S.-Grégoire-l'Illuminateur et s'étend jusqu'à l'an 1260. Les temps anciens y sont traités brièvement, mais les invasions des Mongols sont exposées avec beaucoup de détails: le style en est peu soigné. Cet ouvrage, dont le père Tchamtchian a tiré un grand parti, se trouve en manuscrit à Venise; il est mentionné dans le Catalogue imprimé de la bibliothèque d'Edchmiadzin N° 109. J'en ai vu un très bel exemplaire à St.-Petersbourg, mais il ne m'a pas été possible ni de le faire copier ni même d'en user pour mon travail: tout ce que je peux dire, c'est que je l'ai vu, et que dans le même volume se trouvait aussi une copie de l'histoire de Mikhael Asori<sup>1)</sup>. Depuis lors, grâce à l'obligeance des PP. Mékhitaristes de Venise, notre Musée asiatique possède une copie de son ouvrage, dont j'ai tiré très grand profit, et je me propose d'en donner de longs extraits dans une Addition subséquente.

Malakia-Abégha, ou *le moine*, qui passe pour avoir été disciple de Vanacan, a écrit l'histoire de la même époque que les deux précédents, mais jusqu'en 1272; son style est beaucoup plus pur que celui de Ciracos. Nos autorités ne nous apprennent rien de plus sur son compte<sup>2)</sup>. Comme le travail de Malakia est très court, j'en donnerai une traduction complète, faite sur la copie que notre Musée a reçue de Venise, par les soins du P. Gabriel Aïvazofski, traducteur de Moïse de Khoren en italien et actuellement directeur du Collège arménien de Mourat, à Paris.

Vahram, secrétaire de Léon III, roi arménien de Cilicie, a écrit en vers une chronique allant jusqu'à l'année 1280<sup>3)</sup>, qui fut imprimée à Madras en 1810, et réimprimée<sup>4)</sup>, 24 ans plus tard, à Calcutta, par les soins de M. J. Avdall. Elle fut traduite en anglais

son histoire devait embrasser l'espace entre 1220 et 1250, et son livre doit avoir été commencé à Khoranachat, non en 1265, mais probablement en 1245, si tant est qu'il mourut en 1251, comme le dit Tchamitch; t. III, p. 210.

Quadro della stor. letter. di Arm., par le père Soukias Somal, Venise, 1829, p. 107; Tchamitch, t. I, p. 19; t. III, p. 187, 209, 240; Vardan, p. 115, 116. Ce dernier dit expressément que depuis l'an 685—1236, jusqu'en 714—1265, l'histoire ayant été écrite en détail par Vanacan, il n'a point osé la répéter ni parler mal-à-propos des mêmes faits, et s'est contenté d'extraire de son ouvrage les notes les plus importantes.

<sup>1)</sup> V. sur cet auteur, Tchamitch, t. I, p. 16; III, 210, 271, et le Quadro, p. 112.

<sup>2)</sup> V. Tcham. *ibid.* Quadro, *ibid.*

<sup>3)</sup> V. Quadro, p. 114.

<sup>4)</sup> Du moins je le conclus de ce que l'ouvrage fut envoyé à la Société asiatique de Paris, dans la séance du 5 septembre 1835. V. Journ. as. septembre 1835, p. 287.

par M. Neumann, dans un volume intitulé *Miscellaneous translations of chinese and armenian*, Londres, 1832.

Quant à Mohammed Nisawi, il était natif de Nasa, ville du Kharizm, d'où il a tiré son nom <sup>1)</sup>. Il était mpouchi ou secrétaire de Djélal-ed-Din, qu'il suivit dans toutes ses expéditions. Comme M. S.-Martin cite souvent avec éloge, dans ses Mémoires, la biographie du Kharizmchah, par cet auteur, l'administration de la Bibliothèque Royale de Paris voulut bien, sur ma demande, communiquer à l'Académie son exemplaire de cet ouvrage, unique en Europe, et M. le docteur Gottwaldt a pris la peine d'en traduire pour moi les passages concernant particulièrement la Géorgie.

Vardan raconte, p. 111, un fait isolé, qui ne se rattache à aucune indication de l'histoire géorgienne, et que je placerai ici, afin de ne point l'omettre entièrement :

« En 668—1219 <sup>2)</sup>, dit-il, Ivané s'empara d'Orotn et des châteaux du voisinage, mais non de tous. En effet, lorsque ce pays était occupé par des princes arméniens, il y avait 23 citadelles importantes, 1400 villages et 38 couvents. La décadence de ce pays commença en 552—1103; . . . . . C'est de ce pays que s'empara Ivané. »

D'après la date, cette conquête dut avoir lieu dans les dernières années du règne de Giorgi IV; mais Etienne Orbélian, éd. S.-Martin, p. 103, dit que ce fut en 660—1211, que les frères Mkhargrdzélidzé « conquièrent la Siounie, Orotn, Borotn, Bghen et Barcouchat. » Toutefois, pour faire disparaître ce qu'une telle indication aurait de trop exclusif, il ajoute que ces conquêtes eurent lieu en divers temps, et furent faites par eux ou par leurs enfants.

Le même auteur, après avoir mentionné un tremblement de terre qui eut également lieu en 668—1219, et d'un astre extraordinaire qui parut dans le ciel, ajoute, p. 112 : « Ces deux phénomènes annonçaient le bouleversement de la paix dans l'univers, par des ennemis armés de flèches, ce qui eut lieu réellement en 670—1221, lorsque les peuples mongols ou tartares, à la physionomie étrange et parlant une langue inconnue, partis du Tchîn et du Matchin, arrivèrent et entrèrent dans le pays de Gougark et dans les plaines voisines de l'Albanie, au nombre de 20,000 hommes, massacrèrent tout être vivant qui se trouvait sur leur passage et s'en retournèrent avec rapidité. Lacha (p. 113) les poursuivit avec toutes ses forces, les atteignit sur la rivière de Cotman, fut vaincu et s'enfuit avec Ivané, à qui un cheval fut fourni par un certain prince nommé Zdchil, qui s'en était privé pour lui. Cependant Vahram, seigneur de cette contrée, combattit vaillamment contre l'ennemi et en fit un grand massacre jusqu'à Gardman, sans savoir quel était le sort des autres. »

Il me paraît qu'il s'agit ici des deux ou tout au moins de l'une des deux premières invasions des Mongols, qui sont mentionnées chez l'Annaliste géorgien, p. 322, et dont

<sup>1)</sup> V. Abulfed. Ann. moslem. t. IV, p. 371.

<sup>2)</sup> Stéf. Orb. p. 103, en 1211.

porte aussi Ibn-al-Athyr, sans indiquer, du moins la citation de cet auteur est incomplète à ce sujet, le lieu de la bataille. Ce que dit Vardan de la rivière de Cotman et du Gardman ne nous instruit pas beaucoup plus, puisqu'on ne sait pas clairement ce que c'est que cette rivière non plus que le canton de Gardman : à moins que peut-être il ne s'agisse ici d'un affluent du Mtcouar, coulant auprès du village de Codman, au N. de Mtzkhéthā, et du canton de Gardaban, sur la Ktzia, mais il serait facile de prouver par des textes, que le nom de Gardman s'étendit souvent depuis là jusqu'aux limites septentrionales de la Géorgie, dans le Caucase, et qu'au sud il comprenait le Qarabagh, jusqu'à Barda et au pays de Khatchen.

Quoi qu'il en soit, ces deux combats, dont l'un fut défavorable aux Géorgiens, et l'autre se termina glorieusement pour eux, sont mentionnés dans deux lettres, l'une de Rousoudan, l'autre d'Ivané, adressées au pape Honorius III. Comme ce sont des documents curieux, j'en donnerai ici des extraits considérables, laissant seulement les formules de côté. Elles se trouvent dans la continuation des Annales ecclésiastiques de Baronius par Raynald, Coloniae, 1693, fol. t. XIII, p. 309. C'était lorsque ce pape s'efforçait de réchauffer le zèle des chrétiens contre les Turks, et que l'empereur Frédéric se préparait à partir pour l'orient; il reçut ces deux lettres, malheureusement sans date dans l'ouvrage d'où elles sont tirées, mais la réponse qu'il y fit est de l'an 1224, le huitième de son pontificat, dans les premiers jours de mai. Avant de citer les lettres de la reine et d'Ivané, il faut expliquer à quelle occasion ces princes se trouvèrent en relations avec le pape. En l'année 1219, sous le pontificat d'Innocent III, les chrétiens de Jérusalem s'étaient emparés de Damiette. La nouvelle s'en répandit en Asie, et les Géorgiens ne furent pas des derniers à féliciter les Croisés de leurs succès et à les engager à ne pas s'en tenir là. Ils promirent même de faire leurs efforts pour envoyer des troupes dans ce but, et Giorgi Lacha paraît avoir eu le désir de s'y porter en personne. Cependant ce prince mourut, ainsi que nous avons essayé de le prouver, en 1223. Aussitôt qu'elle lui eut succédé sur le trône, Rousoudan écrivit au pape, et lui fit porter sa lettre par une ambassade, qui arriva à Rome en 1224. Sans doute, vu les difficultés de la route, ce message mit beaucoup de temps à parvenir, car Honorius ne le reçut qu'en la huitième année de son pontificat, ainsi que le raconte l'annaliste Raynald.

La lettre de Rousoudan portait cette suscription :

« Sanctissimo papae, patri ac domino omnium christianorum, tenenti sedem beati Petri, Russutana, humilis regina de Anegvia (ailleurs Avoguia <sup>1</sup>), devota ancilla et filia sua, et inclinato capite ad pedes, salutem. » Puis, après quelques formules de politesse,

<sup>1</sup>) Ainsi que l'a déjà fait remarquer M. S. - Martin, t. II, p. 256, ce mot et ses variantes sont une transcription imparfaite du nom de l'Aphkazeth. J'ai peine à croire que l'original ait été en géorgien ou en latin, et je suppose plutôt qu'il était en grec, et fut traduit en latin par l'envoyé du pape dont il y est question.

elle continue : « Significamus Sanctitati tuae , quod frater meus , Urgianorum rex , mortuus est , et regnum remansit mihi . . . . . Pervenit ad nos magnum consilium tuum et mandatum per legatum tuum <sup>1)</sup> qui erat- apud Damiatam , quod frater meus veniret in subsidium christianorum , et ipse erat in proposito et apparatu veniendi ; et si vos audistis , illi mali homines Tartari intraverunt in terram nostram et multa damna intulerunt genti nostrae et interfecerunt sex millia de nostris , et nos non cavebamus ab ipsis , quia credebamus eos christianos esse. Sed postquam intelleximus eos non esse bonos christianos , collectis viribus insurreximus in eos et interfecimus viginti quinque millia de illis , et cepimus multos de illis , et reliquos fugavimus de terrâ nostrâ , et propter hoc remansit quòd non venimus ad mandatum legati.

« Quia verò intelleximus quod imperator de mandato tuo nunc debet in Syriam transfretare , ad liberationem terrae sanctae , plurimum gaudemus. Undè faciatis nos scire quandò transire debuerit imperator , et nos mittemus Joannem comestabulum nostrum , cum toto exercitu , in auxilium christianorum . . . . . Dictus comestabulus noster et quamplures alii nobiles de regno nostro acceperunt crucem et expectant passagium . . . . . Latori praesentium , dilecto nostro David , episcopo de Hanii , credas , tanquam ab ore nostro audires , et habeas nos recommendatos in orationibus tuis sanctis. »

Cette lettre contient trois faits très importants pour l'histoire de Géorgie : 1° L'annonce de la mort de Giorgi , frère de Rousoudan , comme très récente ; 2° le double combat contre les Tartares ; 3° enfin la venue des Mongols sous l'apparence de chrétiens. Le premier point est mis hors de doute , tant par nos recherches précédentes que par la date même où arriva la lettre , après un long trajet. Le second est conforme à tout ce que disent et Vardan , cité en tête de ces extraits , et les historiens musulmans qui nous ont fourni les dates à l'appui du texte , mais il faut remarquer que l'Annaliste géorgien , tout en parlant de la défaite de ses compatriotes en 1220 , omet le succès si glorieux que la reine s'attribue plus tard. Enfin le troisième est entièrement d'accord avec ce que dit Tchamitch , t. III , p. 201 , seulement d'après les historiens arméniens du temps :

« Ils (les Mongols) faisaient courir le bruit chez les peuples lointains , qu'ils étaient chrétiens et sectateurs du magisme , et que Dchinghiz-Khan les avait envoyés pour délivrer Jérusalem des mains des barbares et la rendre aux chrétiens ; qu'ils avaient avec eux des évêques , des prêtres , une chapelle , une croix etc. Par-là les nations lointaines étaient sans méfiance , et même témoignaient leur joie. Il y eut un prêtre arménien qui rassembla les gens de son village et vint au-devant d'eux avec la croix et l'Évangile ; mais les Tatares fondirent sur eux , l'épée à la main , et les tuèrent avec leur prêtre. »

<sup>1)</sup> Je crois qu'il s'agit de Pélage , legat du pape , qui eut des relations très fréquentes avec Rouben , prince de Cilicie , présent lui-même à l'expédition de Damiette , et qui , par l'intermédiaire des Arméniens , aura pu se mettre en communication avec les Géorgiens.

Ivané <sup>1)</sup> prend dans la suscription de sa lettre le titre de «vir obediens, serviens comestabulus totius Bratice sive Armeniae.» Du reste il ne fait que répéter littéralement le message de sa souveraine, sauf un petit nombre de traits qui lui sont propres. «Significo . . . quod dominus meus rex est mortuus . . . et nos elegimus alium in regem. . . . Legatus vester pervenit ad regem et ad me; sed cum praepararem nos magnificè in armis et equis, victualibus et personis, venire ad succursum christianorum et liberationem sepulchri, Tartari, cruce praecedente, intraverunt <sup>2)</sup> terram nostram et sic sub specie christiana religionis, deceperunt nos et usque ad sex millia interfecerunt de nobis. Sed postquam intelleximus . . . . Et ego in propria personâ paratus sum in succursum terrae sanctae venire cum quadraginta millibus bellatorum, ubi vobis placuerit. Nam noveritis quòd ego et multi barones nobiles de terrâ nostrâ suscepimus crucem . . . . Nepos meus, filius fratris mei, Sanxa nomine, dominus quindecim magnarum urbium, inclinato capite ad pedes postulat benedictionem vestram.»

Dans la réponse du pape on remarque les passages suivants, les seuls qui aient un intérêt historique.

« . . . . Sanè super eo quod de passagio clarissimi in Christo filii nostri Frederici, . . . . declaramus quòd idem imperator ad ipsius terrae sanctae liberationem magnanimiter se accingit a festo sancti Joannis proximo ad unum annum . . . : monemus igitur serenitatem tuam . . . . » ici il annonce une indulgence pour ceux qui iront en Terre-Sainte ou y enverront quelqu'un en leur place. «Datum Laterani, IV idib. Maii, pontif. nostr. ann. VIII <sup>3)</sup>.» Honorius était monté sur le trône papal le XV des calendes d'août 1216.

L'historien Sanut, l. III, p. VIII, c. 3, dit qu'à l'époque du siège de Damiette par les Croisés, en 1218, Coradin, prince de Damas, ayant voulu renverser les murs de Jérusalem, les Géorgiens lui écrivirent une lettre menaçante, où ils lui demandaient comment il osait, sans leur aveu, faire une telle entreprise; et quand les Croisés eurent pris Damiette, en 1219, ils les excitèrent à faire quelque chose de mieux, en s'emparant de Damas; *ibid.* P. XI, c. 9. «Georgiani, dit Sanut, bellicosi valdè et in proeliis strenui, fortes robore, innumerâ pugnatorum multitudine pollentes, valdè formidabiles Saracenis, Persis, Medis et Assyriis, in quorum confinio morantur, cunctisque infidelibus à quibus undique clauduntur, in expeditionibus frequenter damnosi sunt . . . ; quotiescunque ad sepulcrum Domini visitandum veniunt, cum vexillo erecto, absque tributo, civitatem sanc-

<sup>1)</sup> Sanut, l. III, p. XIII, c. v, le nomme Juanus, roi des Géorgiens; il dit que, dans une bataille livrée dans la plaine de Mougan, les Géorgiens, après avoir longtemps résisté aux Tartares, furent forcés de prendre la fuite.

<sup>2)</sup> Ici Raynald remarque que Jordan parle de cette invasion en 1220: « Cette année, les Tartares commencèrent à dévaster la Géorgie et entrèrent dans la Grande-Arménie. »

<sup>3)</sup> *Epist. Honor. lib. VIII, ep. 432 — 434.* Je n'ai pu consulter l'édition originale de ces lettres, qui se trouve dans: *Quinta decretalium compilatio*, par Innocent Ciron, Toulouse, 1645, fol., (v. *Biogr. univ. art. Honorius III*), où j'espérais trouver les dates manquant aux deux premières.

tam ingrediuntur, nec eos Saraceni molestare praesumunt, ne cum repatriant duriora vicinis Saracenis rependant. Fuerunt quoque nimium indignati et minas intulerunt principi Damasceno Coradino, eò quòd absque voluntate eorum muros Jerusalem evertere praesumpsisset, cum populus Latinorum civitatem Damiatæ obsidebat . . . . . Audita Damiatæ ceptione, scripsere, turpe eis esse nisi et ipsi Damascum vel alium famosum locum virtute acquirant armorum; scripserunt et Coradino, ut suprâ.»

Les rapports des papes avec la Géorgie<sup>1</sup> se continuèrent plus tard. On trouve en effet dans le même ouvrage, sous l'année 1240, N. 39—41, 14<sup>e</sup> année de Grégoire IX, que *Rusudes*, reine de Géorgie, avait écrit <sup>1</sup>) au pape, pour lui offrir de se soumettre à lui, et demander du secours contre les Tatares. Grégoire répondit: « . . . Rusudae reginae et David, nato, Georgianorum regi <sup>2</sup>), illustribus. » Il la plaint, en termes généraux, de ses défaites, la félicite de même des victoires qu'elle a remportées sur les Tartares; dit qu'il ne peut la secourir, à cause des embarras que lui suscite l'empereur Frédéric, et que les Croisés ne peuvent aller en Géorgie, parce que les Sarrasins leur bouchent le passage; il les exhorte à se soumettre au pape, « ce qu'ils n'ont pas toujours fait précédemment; » il leur envoie « fratrem Huiguiencionem, Jacobum, Benvenutum Rubinum, Petrum, Bernardum, Lambertum et Guizardum, ordinis Fratrum Praedicatorum. Laterani, idib. Januar. a. XIII. » <sup>3</sup>)

Ces mêmes communications eurent lieu sous le roi Démétrius II. En effet le pape Nicolas IV, en l'année 1289, la 2<sup>e</sup> de son pontificat, adressa à Démétrius, roi des Géorgiens, et à David, roi des Ibériens, une lettre, destinée à les engager à s'unir de communion avec l'église romaine. L'original n'en est pas connu. Comme les Tartares semblaient vouloir se faire chrétiens, le même pape s'était mis aussi en relations avec Argoun et Cobilai-Khan. Raynald. Ann. t. XIV, a. 1289, N. 59. <sup>4</sup>)

Vardan, p. 113, continue ainsi :

» En 671—1222, les noïns voulurent encore revenir, mais leurs envoyés ayant trouvé les Arméniens et les Géorgiens rassemblés et en armes, et leur en ayant porté la nouvelle, ils n'osèrent aller plus avant, et s'en retournèrent d'où ils étaient venus.

« La même année un détachement des Huns dits Khiphtchakh <sup>5</sup>), vint à Gantzac et s'entendit avec les ennemis. Comme les nôtres s'avançaient contre eux à la hâte et sans précaution, ils furent battus et mis en fuite, les uns furent passés au fil de l'épée, les autres faits captifs, et les premiers seigneurs mis en prison. Parmi ces derniers étaient le

<sup>1</sup>) L'original de cette lettre n'est malheureusement pas cité.

<sup>2</sup>) On a vu précédemment qu'en 1234 la reine Rousoudan s'était associée son fils et l'avait fait couronner, à l'âge de six ans; Hist de Gé., p. 508.

<sup>3</sup>) I. e. en l'an 1240.

<sup>4</sup>) V. dans le second des Rapports sur mon voyage archéologique, p. 140 — 141, les traces encore subsistantes à Akhal-Tzikhé de relations de ce pays avec la cour de Rome, aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> s.

<sup>5</sup>) Plus bas on va voir des *Rhoutchakh*.

prince Grigor, fils de Khaghbac, et le brave et généreux martyr Papak <sup>1)</sup>, fils de son frère. Nos troupes les vengèrent l'année suivante <sup>2)</sup>, en faisant mordre la poussière à un bon nombre de Khiphtchakhs, lorsqu'ils entrèrent dans le pays de Vardanachat. <sup>3)</sup>

« Quand, par l'augmentation du comput, arriva l'année 674—1225, les deux fils du khorazmchah, vaincus et pressés par les Tartares orientaux, de l'armée du nord, vinrent avec 200,000 hommes, selon ce que l'on rapporte, à travers les pays d'Adelparacan, marchèrent sur la capitale de l'Arménie <sup>4)</sup>, s'en emparèrent, et couvrirent au loin la plaine de leurs tentes. Les nôtres marchèrent contre eux, furent battus, et beaucoup périrent près du gros bourg de Garhni <sup>5)</sup>, la plupart tombant dans des abîmes profonds. C'était un effet de la colère de Dieu, irrité des crimes nouveaux et étranges commis par Ivané. En effet un prêtre nommé Parcecht étant mort, Ivané le fit tirer de sa tombe et immola un chien sur sa place, parce qu'il venait un grand nombre de pèlerins visiter ses reliques. Mais Dieu les honora lui-même, en faisant briller au-dessus d'elles une lumière, à la vue des habitants de la forte ville de Bedchni, et une église y fut élevée; en sorte (p. 114) qu'il ne réussit point à déshonorer un prêtre attaché à la foi arménienne, et le calomniateur, cause de tant de mal, fut foudroyé par le Seigneur durant la nuit qui suivit le jour où il avait commis ces excès. <sup>6)</sup>

« Cependant le sultan victorieux, comptant pour rien ses trésors acquis, ravagea plusieurs contrées et revint à Tauriz. Un an après (1226) il alla par les plaines de Gag à Tiflis; après y avoir exercé de grands ravages, il marcha sur Klath, la prit, et devint riche, se porta contre Aladin, sultan de Hrom, et contre Melik-Achrapp. Ayant essuyé une sanglante défaite, il s'enfuit avec peu de monde dans la plaine de Moughan, qui produit tout ce que l'homme peut désirer. Là il fut bientôt atteint par les Tatares, qui lui avaient arraché ses premières possessions, et forcé de s'enfuir du côté d'Amid, il y mourut, sans que l'on sache comment, soit par l'épée d'un Tatar, soit, comme on le dit, de la main de l'un des siens, dont il avait tué le parent sans forme de procès,

<sup>1)</sup> Ce sont les ancêtres de Prhoch, un personnage que l'on verra jouer un rôle assez important, vers la fin du XIIIe s., et de qui il sera parlé avec détails dans l'Addition contenant la fin de l'histoire des Orbélians.

<sup>2)</sup> ՚ի գալ ամին, c. à. d. en 672 — 1223.

<sup>3)</sup> Ciracos, p. 95, parle aussi de la venue des Huns - Khoutchakh, et de la double bataille sous les murs de Gandza, que les Annales ne mentionnent pas, à moins que ce ne soit l'expédition par laquelle s'ouvre le récit du règne de Giorgi-Lacha; Hist. de Gé., p. 481.

<sup>4)</sup> յոստանն հայոց. Il me paraît que ce mot doit signifier Gandza, qui fut en effet enlevé à l'atabek Uzbek, ainsi qu'on l'a vu précédemment.

<sup>5)</sup> Ann. p. 325, sqq.

<sup>6)</sup> Cette phrase, très énigmatique dans le texte, me paraît indiquer la mort d'Ivané: զոր ոչ կարաց փարեւ զպատիւ հայադաւան քահանայի. եւ ՚ի բանս բանսարկու առն միոյ, զոր շանթակեղ արար տէր ՚ի նմին գիշերի, յորում ՚ի տուրնջեան զայնպիսի անցս կրեցին.

qui en conservait rancune, ou qui était ennuyé de ces marches sans fin. Ainsi fut vengé le sang innocent versé par lui.

« Cependant les peuples nommés Tatares, peu nombreux en 669—1220, voulurent revenir en 671—1222, mais ils n'osèrent pas. Recrutés de troupes innombrables, et sous la conduite du général Tchagharman, ils vinrent à Gantzac du Chahastan, en 674—1225, ils l'assiégèrent durant . . . jours <sup>1)</sup> jusqu'à ce qu'ils l'eurent prise, et massacrèrent tout impitoyablement, à l'exception des jeunes garçons et des femmes, objets de leur convoitise. De là, prenant leur essor, ils marchèrent contre le royaume de la Géorgie et partagèrent entre leurs princes ou nouïns les lieux remarquables de chaque canton, les forteresses et les citadelles. Ces princes se rendirent dans les châteaux et provinces qui leur étaient échus, et qui leur furent bientôt livrés: c'était la punition de nos crimes nombreux. Tchaghata - Nouïn prit la ville de Loré et les territoires environnants; Doughata - Nouïn eut la forte citadelle de Caïan; d'où fut chassé Avag, seigneur du pays. Le grand Tcharmaghan prit Ani, Cars et les contrées voisines; Ghatagha - Nouïn, les contrées de Tcharek, de Gétabac et de Vardanachat. Moular - Nouïn, qui avait dans son lot les citadelles des domaines du grand prince Vahram, s'empara par adresse de Chamkor, fit fuir d'un lieu à l'autre Vahram et son fils Akhbougha, jusqu'à ce que, sachant que les Tatares épargnaient les ennemis qui se soumettaient volontairement à eux, il se rendit, et reçut tout le pays qu'on lui avait pris, les châteaux et cantons formant son patrimoine, qui étaient entre leurs mains, à savoir Tavouch, Cadzareth, Térounacan, le canton d'Ergévank'; Madznaberd, appartenant à Akhsarthan Corician, de la famille royale; Norberd, appartenant au roi Vasac; la citadelle imprenable de Kavazin; le territoire et l'importante citadelle de Gag, bâtie par le roi Gag, où étaient un couvent merveilleux, célèbre dans tous le pays, une croix et une église ornées et bâties par S. Mesrop, docteur et interprète arménien. Elle est située à l'entrée de Gagic, dans une plaine large et longue. D'autres citadelles, des cavernes situées au milieu des forêts, dans des vallées et dans des contrées enfoncées, ainsi que des bourgs et des champs, furent aussi données à Vahram; et cela coup sur coup, sans peine, sans efforts, afin que nous sachions que là était le doigt de Dieu, qui s'intéressait à notre pays, dévoré sous nos yeux par les infidèles. » <sup>2)</sup>

Depuis 674—1225, jusqu'en 691—1242, Vardan ne dit rien des Mongols. Alors il continue ainsi (p. 117):

« En 691 — 1242, Batchou - Nouïn succéda à la principauté de Tcharmaghan. Il prit la ville de Carin, d'où il chassa Oumen, homme distingué et de grande naissance, ainsi que Stéphanos et ses saints frères, fils du baron Hoan.

<sup>1)</sup> Le nombre des jours manque, ou ce mot est pris d'une manière générale.

<sup>2)</sup> Tchamitch III, 203; les Huns viennent en Gé. en 1224, prennent Dchalal et Ivané-le-Petit; Ivané-le-Grand les bat etc.

« En 692—1243, il conquiert tout le pays d'Horom et la célèbre ville de Césarée; puis Sébaste, qui avait prévenu sa destruction en venant se soumettre; puis Ezinca, dont les habitants furent impitoyablement massacrés et faits captifs, pour avoir résisté; il prit encore d'autres contrées et provinces, habitées en grande partie par les malheureux Arméniens. Cette année, marquée par les lettres *Oghb* <sup>1)</sup>, ne produisit réellement que des pleurs et des lamentations, non seulement pour les habitants, mais encore pour les plaines et les montagnes, qui furent arrosées de larmes et de sang.

« Cette même année de lamentations se renouvela en 698—1249. En effet Batchou-Nouïn et les autres chefs, ayant eu soupçon que le roi et les princes de Géorgie avaient eu l'audace de se révolter, s'emparèrent du roi David et des autres grands et les mirent en prison; ils prirent aussi des bourgs et des champs dans l'Arménie, et surtout dans la Géorgie.

« En 699 — 1250, mourut Avag, fils d'Ivané, qui fut enterré avec son père, à Pghztahank: c'était un homme libéral, belliqueux et dévot. <sup>2)</sup>

« En 700—1251, le grand pape de Rome, dans une lettre adressée à tous les chrétiens, exprima le désir que tous reconnussent la nécessité de confesser que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, mais il n'obtint pas l'assentiment des Grecs, des Géorgiens, ni des Arméniens, qui, par les exhortations du docteur Vanacan, inspiré de Dieu, s'en tinrent à la foi de leurs ancêtres. On trouva des passages analogues à cela chez d'illustres auteurs, tels qu'Athanase, Grégoire-le-Théologien, Grégoire de Nysse, Grégoire-l'Illuminateur et d'autres saints.

« En 703—1254 (p. 118) Mangou-Khan ordonna à un grand personnage, nommé Arghoun, de faire le dénombrement des sujets de son empire <sup>3)</sup> et d'imposer une capitation, dont seraient exempts les femmes, les vieillards et les jeunes enfants. Dans cette même année le pieux roi Héthoum alla auprès du grand Batou <sup>4)</sup>, roi du Nord, descendant de Tchinghiz-Khan, puis auprès de Mangou-Khan. Il fut reçu avec tous les honneurs dûs à son rang, et revint paisiblement dans son royaume, après une année.

<sup>1)</sup> Les lettres arméniennes *oghb* forment en effet le chiffre 692, et un mot signifiant « élégie, plainte ».

<sup>2)</sup> Si Avag mourut en 1250, comment l'auteur géorgien a-t-il pu dire, p. 359, qu'il se présenta à Houlagou, venu en Géorgie seulement en 1256? Il était très vieux en 1249, lors du complot des seigneurs géorgiens, et cependant on lui envoie un iarliq et une belle fille du sang royal de Mongolie! il doit y avoir là quelque confusion dans l'ordre des faits, tels que les raconte l'Annaliste. Et. Orbélian, p. 141, dit aussi qu'Avag mourut en 1250.

<sup>3)</sup> V. Ann. p. 364.

<sup>4)</sup> Pour le voyage du roi Héthoum, v. Tchamitch, t. III, p. 248—250; *Сибирскій вѣстникъ*, ч. XIX, p. 93—124, le texte de Ciracos y est accompagné d'une traduction russe, par le prince Argoutinski-Dolgorouki, et de notes; Klaproth a donné une traduction française, plus que médiocre, du texte arménien, et y a joint beaucoup de notes, *Nouv. Journ. as.* septembre 1833, p. 213; octobre, p. 274—

« En 704—1255, Houlavou, frère de Mangou-Khan, s'avança avec des troupes nombreuses et un pompeux appareil contre la Perse, la Syrie, l'Arménie, la Géorgie et l'Albanie. Il ordonna à son avant-garde de marcher vers le pays d'Horom, avec tous ses bagages. L'épouvante fit désertier les pays supérieurs, d'où l'on vint se soumettre à lui, les Tatares s'emparèrent de tout l'intervalle jusqu'à la mer; les contrées mêmes soumises au sultan dit d'Horom furent soumises. En 704 — 1255, l'année même de sa venue, Houlavou marcha contre le pays des Mldeh (assassins), au lieu nommé Alamourd; il s'en empara et en tira le commandant, car le siège avait été commencé précédemment par ses troupes, sous les ordres d'Isavour-Nouin. En s'en allant il manda David <sup>1)</sup>, roi de Géorgie, et les grands du pays, et le traita avec honneur et affabilité, principalement les chrétiens. Car sa première femme, Tokhouz-Khathoun, était chrétienne selon le rit des Syriens ou Nestoriens, sans savoir que ceux-ci fussent hérétiques; il se montra invariablement propice aux nations chrétiennes, et sollicita leurs prières. Le grand Houlavou, aussi nommé Eldan <sup>2)</sup>, faisait également porter avec lui une tente de toile, en forme d'église; au bruit des cloches et de la lecture de la liturgie, des prêtres et des diacres célébraient le service divin et offraient le saint sacrifice. Il avait aussi avec lui des écoles pour l'instruction des enfants. Là se reposaient les gens d'église, qui, de tous les pays chrétiens, venaient solliciter la paix; on ne la leur refusait pas, et ils retournaient chez eux avec joie et ayant reçu des présents. »

§ 2. *Invasions de Djélal-ed-Din en Géorgie.*

Ce que l'on va lire est extrait de la vie du khorazmchah, par Nisawi <sup>3)</sup>. Malgré tout l'intérêt qui s'attache à un ouvrage encore inédit, plein de détails neufs, et que l'on peut regarder comme très authentiques, je me bornerai strictement à ce qui se rapporte aux Géorgiens, le reste étant suffisamment connu par d'autres auteurs, qui fournissent les dates principales.

D'après Nisawi, ch. 47, lorsqu'en 1225 Djélal-ed-Din entra dans l'Aderbidjan, les habitants de Mèragha apportèrent des requêtes à Cherf-oul-Mouk, son vizir, par lesquelles ils le suppliaient, entre autres, d'engager son maître à les délivrer des avanies qu'ils

289; Vahram, Chronique de Cilicie, dans *Translations from chinese and armen.*, par Neuman, Londres, 1831, ouvrage publié par le Comité des trad. orient., p. 49.

<sup>1)</sup> Ce passage, ainsi que celui de l'an 1249, relatif à la conspiration des Géorgiens, prouve qu'au moins l'un des deux David était déjà en Géorgie lors de l'arrivée de Houlagou, et qu'ils n'étaient pas restés tous deux en Tartarie jusqu'après le départ de ce prince.

<sup>2)</sup> C'est une faute de copiste; partout ailleurs, comme p. e. p. 120 et autres, ce nom est écrit Elghan.

<sup>3)</sup> Sirekh Djelal-ed-Din, ou al-Tarikh al-Djélali, par Mohammed Ben-Ahmed An-Néçavi, Journ. asiat. sér. t. XIV, p. 482, article de M. Defrémery.

avaient à souffrir de la part des Géorgiens et de leur propre atabek, ce fils de Phalawan dont il a été souvent parlé dans les notes sur les Annales. Le sultan se mit donc en marche, entra sans obstacles dans le pays et envoya annoncer aux sultans de Roum et de Syrie, qu'ayant conquis l'Aderbidjan et délivré le pays des mains des Géorgiens, il avait formé le plan de prendre et de ravager le pays de ces derniers. Ainsi ce n'est point le hasard ni simplement l'extension de ses frontières vers les pays occupés par les princes géorgiens Vahram Gagel et Ivané, qui amenèrent les collisions que l'on va voir racontées en détail. De Mèragha, le sultan marcha sur Tauriz, dont il s'empara par capitulation, après sept jours de siège, en laissant à la femme de l'atabek Uzbek la ville de Khoï, comme apanage perpétuel. Pour lui, il s'installa dans Tauriz.

Combat de Djélal-ed-Din contre les Géorgiens, à Garhni; v. Annales, p. 325.

« Cependant continue Nisawi (ch. 48, Défaite du roi de Géorgie), lorsque le sultan eut conquis l'Aderbidjan, les Géorgiens se rassemblèrent en un lieu nommé Carni, aux frontières de Zoun <sup>1)</sup>, au nombre de 60,000 hommes, remarquables par leur courage et décidés à marcher contre ce pays. Extrêmement inquiets et tourmentés par le voisinage du sultan, leur but, en se rassemblant, était de lui faire connaître leur force et le nombre de leurs troupes, de lui inspirer le désir de la paix et par-là de se garantir du feu du châtimeut et de l'amertume du dragon. C'est pourquoi ils s'étaient réunis comme des hommes intrépides, décidés à porter le dernier coup à la domination des atabeks, c'était - là leur rendez-vous de chasse, et eux devaient être les chasseurs, qui tireraient tous à la fois ou consécutivement. <sup>2)</sup>

« Informé que les Géorgiens s'étaient réunis pour traiter de bagatelles entre eux et avec ceux de ses capitaines qui étaient là, car la plupart s'étaient dispersés dans leurs possessions de l'Eraq et ailleurs, il vint au bord de la rivière d'Arras, où il trouva les princes des Lesgues et leur chef Djéhan - Pébléwan - Eltchi <sup>3)</sup>, qui s'y étaient arrêtés et lui apprirent que l'ennemi était là, tout prêt et en grand nombre. Sa réponse à ce qu'il venait d'entendre, fut qu'il donna de l'éperon à son cheval et se précipita dans un gué, sans penser à ce qu'on lui avait dit du voisinage et du nombre des ennemis. L'armée marcha sur ses traces. Arrivé à Carni, il vit les Géorgiens postés sur une hauteur, comme une montagne sur une montagne, formant une masse plus noire que la nuit la plus sombre. Tout ce qu'on pouvait remarquer chez eux, ce jour-là, c'étaient des cris qui déchiraient les voiles des étoiles, et qui pouvaient être entendus par les oreilles d'un

<sup>1)</sup> On reconnaît facilement ici les noms de Garhni et de Dovin.

<sup>2)</sup> Les autorités consultées par C. d'Ohsson, *Hist. des Mongols*, t. III, p. 15, lui ont fourni une très belle réponse faite par les Géorgiens aux envoyés du sultan : « Nous nous sommes mesurés avec les Tartares, qui ont arrangé, comme on sait, ton père, plus puissant, plus courageux que toi, dont ils ont conquis les états, et ces ennemis, que nous avons bravés, ont fini par nous tourner le dos. » L'armée géorgienne était de 70,000 hommes, dont 20,000 furent tués.

<sup>3)</sup> Il servit plus tard dans l'armée de Djélal. Cf. C. d'Ohsson, *ib.* 25.

sourd. Effrayé de leur multitude, comme le serait un loup par des brebis qui paissent, ou un lion par un troupeau de bêtes à cornes, il se mit devant eux en ordre de bataille, aux approches de la nuit, et rangea ses cavaliers au coeur rempli de bravoure, l'aile gauche formée de ses défenseurs, et la droite de ses porte-lances. Il s'attendait à tout moment à les voir descendre pour combattre, mais ils ne descendirent pas. Comme le soleil tournait vers le couchant, on dressa pour le sultan une petite tente, au centre de l'armée, dans laquelle il passa la nuit, non sans ordonner aux khans et aux émirs de veiller tour-à-tour jusqu'à l'aube du jour : ce qu'ils firent, suivant ses ordres.

« Le lendemain il les fit appeler et leur dit : « L'ennemi, au lieu de nous attaquer, paraissant décidé à attendre et à traîner les choses en longueur, mon avis est de l'assaillir de toutes parts, en montant la colline. S'il se jette sur vous, reculez, en lui lançant une grêle de flèches. » Le sultan se mit alors en mouvement pour monter, et par cette heureuse combinaison il excita l'ennemi à faire le mouvement d'une aigle qui déploie ses ailes. Le flanc droit du sultan gravit rapidement la colline. Là se trouvaient Gaïath-ed-Din (le frère du khorazmchah), Our-Khan, Thogan Thaïsi et beaucoup d'autres émirs. Chelvah, qui était un des héros renommés des Géorgiens <sup>1)</sup>, se jeta sur eux, les Géorgiens se mirent à descendre pour combattre, et les flèches volèrent comme les étoiles filantes, comme les flocons de la neige. Le croyant était mêlé avec le mécréant, le vainqueur avec le vaincu, le montant avec le descendant, le cavalier avec l'homme à pieds. On frappait au hasard sur les crânes, sur les endroits plus sensibles; le fuyard, qui croyait trouver son salut sur la hauteur; l'agresseur, que la fermeté de sa foi et une espérance bien fondée soutenaient, tous s'efforçaient de gagner la cime de la montagne. Quand les coursiers des musulmans, au milieu de la mêlée et de la déroute, battirent du pied en signe de victoire, ceux des Géorgiens montrèrent la queue du côté de leurs têtes, avant que les regards mutuels devinssent un combat, et la lutte une véritable bataille. Ils s'envolèrent sur les ailes de la fuite, couverts de honte et de mépris, regardant les cadavres des morts comme des guerriers prêts à les enfoncer, et les corps comme des détachements prêts à les terrasser. Le champ de bataille était couvert de 4000 victimes, qui n'avaient pu se soustraire à la fureur des assaillants.

« Le sultan était sur une colline, lorsque les Géorgiens furent poussés vers lui, avec les musérolles de la honte <sup>2)</sup>, comme les damnés sont poussés vers l'enfer; leurs visages, sombres d'ingratitude <sup>3)</sup>, étaient couverts de la poussière du découragement : il y resta jusqu'au moment où la poursuite s'approcha de lui, jusqu'à ce que la victoire fût entièrement décidée. On lui dressa une tente en ce lieu, et ceux qui voulaient parvenir jusqu'à lui marchaient sur les cadavres, foulés sous leurs pieds. Chems-ed-Din, de Qom, un

<sup>1)</sup> V. Hist. de Gé., p. 498, n. 1.

<sup>2)</sup> I. e. prisonniers.

<sup>3)</sup> A cause des bons traitements précédents de Djélal-ed-Din.

des chambellans de l'atabek Uzbek <sup>1)</sup>, me raconta à ce sujet : « Mon seigneur m'envoya chez les Géorgiens, lorsqu'ils étaient encore puissants ; [Chaloveh me parla avec dureté et alla jusqu'à me dire <sup>2)</sup>] : « Plût au ciel qu'Ali, le prince des croyants, la paix soit avec lui ! vécût encore de nos jours, pour lui faire voir une de mes batailles ! je ferais oublier les journées de Bedr et de Kheïbar. » . . . . . <sup>3)</sup>

Il résulterait de là que Uzbek disparut dans cette bataille, ou plutôt peu après. En effet, après la première victoire contre les Géorgiens, Djéjal se rendit à Tauriz, d'où il envoya des troupes contre Gandza et contre Uzbek : celui-ci se retira dans le château d'Alandja, près de Nakhtchévan, et y mourut sans doute ; V. C. d'Ohsson, *Hist. des Mong.* t. III, p. 17.

« Le sultan lui pardonna (à Chaloveh) et lui fit grâce de la vie, afin de montrer aux hommes comment Dieu en agit à l'égard de ceux qui offensent les prédicateurs de sa religion, ceux qui répandent sa véritable parole. Il envoya Tadj-ed-Din Kilidj, chef des gardes du corps, à Tébris, avec quantité de princes prisonniers et avec les têtes des morts, pour annoncer les conquêtes admirables à voir et répandues par la renommée, que Dieu avait réservées à son bras. Du champ de bataille il se porta à la ville de Dovin, qu'il bloqua et prit bientôt, ensuite il ordonna au cadî de séparer les vrais-croyants, les enfants et les femmes. Dieu lui donna, ainsi qu'à ses compagnons, d'immenses richesses, des troupeaux sans nombre, avec lesquels il fit disparaître de chaque poitrine les taches de l'envie, en faisant participer à ses biens la multitude, par un partage équitable. Cherf-ed-Din Ezdéh et Housam-ed-Din Khidr, gouverneur de Sour-Mari <sup>4)</sup>, vinrent présenter

<sup>1)</sup> On peut croire que ce personnage avait été fait prisonnier précédemment. D'ailleurs on a vu, *Ann.* p. 327, que l'auteur géorgien parle de négociations entre Avag et Djéjal-ed-Din, mais seulement après la première défaite d'Ivané.

<sup>2)</sup> Le passage [ ] manque dans la traduction, et je l'ai suppléé d'après M. Defrémery, *Journ. as. 4e sér.* t. XIV, p. 486. Je remarque aussi quelques différences dans ce qui suit le discours de Chaloveh : le tout est extrait de Novaïri, abrégiateur de Nisawi.

<sup>3)</sup> La bataille de Badr eut lieu en 623 de J.-C., entre Mahomet et les Coraïchites, ses ennemis : la campagne contre Kheïbar et la prise de cette citadelle eut lieu en 628. Dans les deux cas Mahomet fut vainqueur.

Les points qui suivent ici indiquent une lacune de quelques lignes que je laisse, parce que l'éloignement de M. Gottwaldt, aujourd'hui professeur à Kazan, ne me permet pas de le consulter. Suivant M. Defrémery, Chaloveh, qui s'était couché parmi les morts, fut reconnu par un jeune homme, Ibn-Daïa, ou le fils de la nourrice de Gaïath-ed-Din, frère du kharezmechah, et conduit à ce prince. Enfin le passage omis donnait encore à entendre que Uzbek disparut dans la bataille ou peu après. En effet, après sa première victoire contre les Géorgiens, Djéjal se rendit à Tauriz, d'où il envoya des troupes contre Gandza et contre Uzbek ; celui-ci se retira dans le château d'Alandja, près de Nakhtchévan, et y mourut sans doute ; v. C. D'Ohsson, *Hist. des Mongols*, t. III, p. 17.

<sup>4)</sup> C'étaient sans doute deux officiers de l'atabek, qui venaient faire leur soumission, et qui furent conservés dans leur place après la victoire de Djéjal-ed-Din.

leurs hommages, et arrivèrent tous deux chez le sultan, qui, par des lettres patentes, les confirma dans leurs possessions.»

Après cette victoire le khorazmchah poussa ses conquêtes jusqu'à l'extrême frontière du pays des Aphkhaz<sup>1)</sup>, c'est-à-dire, sans doute, qu'il soumit tous les pays occupés par les Géorgiens entre l'Araxe et le Mtcouar, jusqu'à la Géorgie proprement dite, et son intention était de marcher contre Tiflis. Mais comme, pour le moment, des affaires pressantes le rappelaient à Tauriz, il manda les émirs du flanc droit de son armée, à la porte de sa tente, et envoya l'un de ses chambellans leur dire : « Le sultan vous prévient qu'il s'est bien aperçu de votre négligence sur le champ de bataille, et de l'accord fait entre vous pour fuir, si les Géorgiens vous attaquent. Pourtant, comme Dieu lui a accordé la victoire et le triomphe, et qu'il a châtié les infidèles, en punition de leurs attentats, il vous pardonne ce dont il a été témoin, à condition que vous restiez dans ce pays et que vous y mettiez tout en combustion par vos attaques réitérées, jusqu'à ce qu'il soit à vous. » Ils le lui promirent, et le sultan leur donna les deux gouverneurs de Sarmara, afin de les guider dans les défilés et les étroits passages du pays des Aphkhaz.

« Housam - ed - Din Khidr, un de mes intimes, me raconta : « Nous demeurâmes trois mois dans l'Aphkhazie, avec les troupes du sultan, faisant des incursions dans cette contrée, jusqu'à ce que nous l'eûmes dépouillée de troupeaux et tourmenté les habitants en mille manières. Le prix des esclaves géorgiens baissa de telle sorte, qu'on les vendait pour deux ou trois pièces d'or, et même ceux qui s'enfuyaient avec leurs troupeaux au-delà des défilés n'étaient pas en sûreté contre nos attaques. Quelquefois nous nous avançons dans un défilé, puis nous reculons, et nous donnions avis aux nôtres, qu'ils pourraient y passer, et nous les avertissions qu'il y avait au-delà des passages dangereux. Ils ne faisaient pas grand cas de nos avis et s'éloignaient, un à un ou en masse, pour revenir après deux ou trois jours, avec du butin et des prisonniers.

« Dieu leur soumit les Géorgiens, qui se retirèrent d'un défilé à l'autre. Enfin on arriva où l'islam n'avait jamais déployé son étendard, où ni un chapitre ni un verset du Koran n'avait été récité. »

« Cependant le sultan était à Tébriz, où il célébra la fête du Ramadan<sup>2)</sup>, après quoi<sup>3)</sup> il se mit en marche pour une autre expédition en Géorgie, afin de blanchir le visage de

<sup>1)</sup> Ceci est la substance du 49e chapitre de Nisawi, intitulé : Retour du sultan, de Zoun (Dovin) à Tébriz ; il laisse le flanc droit de son armée au pays des Géorgiens, en 625 — (11 décembre 1227 — 29 novembre 1228).

<sup>2)</sup> Le Ramadan tomba, cette année 1227, vers la mi-octobre.

<sup>3)</sup> Ici commence un extrait du 53e chap., intitulé : Le sultan retourne au pays des Géorgiens et prend Tiflis.

la foi et de souiller les joues des adorateurs de la croix. Comme il arrivait à la rivière de l'Arras, je tombai si grièvement malade, que chaque mouvement m'était douloureux. En ce temps-là les deux gouverneurs de Sourmari eurent la permission de retourner dans leur pays, et je les accompagnai; mais ils reçurent ordre de n'ouvrir aucune lettre qui leur serait apportée de la part des rois de Roum, de Syrie et de Géorgie, excepté en ma présence, et autant que je serais avec eux; de même aussi, qu'aucun ambassadeur de ces contrées ne fût admis qu'autant que j'y assisterais et serais témoin de ce qui arriverait ou partirait <sup>1)</sup>. Je restai là sept mois (à Tébriz), parce qu'il était impossible d'aller au camp du sultan. Les défilés des Aphkhaz étant déjà soumis et le sultan arrivé au bord de la rivière d'Arras, celui-ci intercepta, chez Chalhév le Géorgien, des lettres qu'il envoyait aux Aphkhaz, pour les prévenir et avertir de la marche du sultan contre eux. Par ordre du sultan il fut jeté en prison. Le sultan et son armée souffraient beaucoup, à cause des neiges de cet hiver en Géorgie, et de la température qui était très rigoureuse: les sabots des chevaux, les pieds, les mains et le visage des soldats en étaient aussi extrêmement incommodés.

« Quand on arriva aux plaines de Tiflis, l'armée fut envoyée sans bagage. On trouva la ville bien fortifiée et inattaquable, parce que la plus grande partie des murailles étaient bâties sur des montagnes et des hauteurs; mais les habitants tombèrent dans l'abîme du malheur, comme les papillons dans le feu. Car on les attira jusqu'à ce qu'ils eussent quitté leurs remparts, et alors on les attaqua, de manière qu'on vit des têtes sans gorge et des mains sans poignets. Comme ils se pressaient pour rentrer, Ghaiath-ed-Din les prévint à la porte, et la ville fut prise par cette attaque. Le feu régna sur les habitants, et les mains rapaces sur leurs biens: tout Arménien ou Géorgien qui était dans la ville fut massacré. Les . . . et les . . . étaient défendus par la forteresse. Tiflis était bâti sur le bord de la rivière de Kour <sup>2)</sup>, entre des montagnes et des vallées. La rivière qui sépare la ville de la forteresse est grande et ne peut se passer à gué; il y avait entre-deux un pont en bois, qui fut brûlé, lors qu'on vit la terreur séjourner dans la ville, la main de la vengeance y régner, et les armées s'y presser. Le sultan passa la rivière dans un seul jour, vis-à-vis de la forteresse, car Dieu lui avait prédestiné le salut, à lui et à ses troupes. La forteresse fut bloquée, et l'on commença à apporter les instruments de siège. Sur ces entrefaites, un parlementaire arriva de la part des Géorgiens, pour demander grâce, ce qui leur fut accordé par le sultan, parce que l'hiver approchait. La forteresse fut rendue, avec toutes les richesses amassées en ce lieu depuis un temps immémorial: les doigts du plus habile se lasseraient à les décrire, et les papiers seraient trop étroits pour en contenir la description.» <sup>3)</sup>

<sup>1)</sup> C.-à-d. des demandes présentées et des réponses qui y seraient faites.

<sup>2)</sup> Le M-it porte ici, par une erreur matérielle évidente, le nom de l'Arras.

<sup>3)</sup> V. Ann. p. 330.

Aussitôt qu'il eut pris Tiflis, Djélal-ed-Din partit pour mettre à la raison un de ses capitaines, commandant dans le Kirman, nommé Borak <sup>1)</sup>, qui avait manifesté des projets de révolte, et Cherf-oul-Mouk resta à Tiflis, d'où il acheva de ruiner les Géorgiens, par de fréquentes excursions dans le voisinage <sup>2)</sup>. Nisawi était alors à Sourmari, et apprit la prochaine arrivée du sultan ; il eut aussi l'ordre de faire rétablir en ce lieu le pont de l'Araxe, sur lequel l'armée passa de l'autre côté. « Ici on rapporta au sultan que trois prisonniers géorgiens, envoyés précédemment à Tauriz, sous l'escorte de Tadj-ed-Din Kilidj, chef de la garde, et qui avait été chargé de la campagne contre la Géorgie, que ces trois captifs arrivaient à Sourmari, conduits par un agent de Cherf-oul-Mouk ; qu'on avait fixé leur rançon à 12,000 pièces d'or, que la plus grande partie de la somme avait été remise à leur conducteur, en étoffes, en argent comptant et en bétail, et qu'il était temps de les délivrer. Le sultan, dit Nisawi, me fit alors venir et défendit que personne n'osât délivrer ces gens : « Si je voulais vendre mes ennemis, ajouta-t-il, je tirerais des Géorgiens un trésor que le feu ne dévorerait pas, et que la succession des nuits et des jours ne pourrait épuiser ; » et il se mit en marche vers le Kirman, sans accepter la rançon offerte. Le tout fut porté par Nisawi à Cherf-oul-Mouk, à Tiflis, qui dépensa l'argent en prodigalités, sans le rendre, à ce qu'il paraît, aux légitimes possesseurs. Après cela Djélal-ed-Din envoya à Akhlath, *au voisinage de Sourmari*, un corps de cinq mille hommes, qui fit durant trois jours le dégât dans les environs, et revint chargé de butin.

« Pendant Cherf-oul-Mouk était à Tiflis, ainsi que nous l'avons dit <sup>3)</sup>. Les khans qui se trouvaient à Kilkoun reçurent alors la prétendue nouvelle que Cherf-oul-Mouk était assiégé dans Tiflis, que les Géorgiens avaient marché contre la ville, et qu'ils avaient déjà tiré les premiers coups de flèche. On tint conseil là-dessus, pour détourner le malheur et réparer l'échec éprouvé. La plupart des chefs furent d'avis d'abandonner Cherf-oul-Mouk, pour ne s'occuper que des affaires du voisinage, de la garde du harem et des bagages du sultan. Ourkhan seul s'exprima ainsi : « Si les Géorgiens ont fait prisonnier le vizir de notre maître, malgré le nombre de ses troupes, vraiment ce sera pour le gouvernement une honte, dont la tache ne sera jamais oubliée, une souillure ineffaçable sur le visage, et le bruit de cette conquête fera croire, de notre part, à une faiblesse ignominieuse, à une décadence prochaine. » Tout ceci était uniquement fondé sur

<sup>1)</sup> Borak, hadjib ou le chambellan, Qarakhitaien, avait été chambellan de Mohammed, père de Djélal-ed-Din ; Gaïath, frère de ce dernier, lui donna le gouvernement d'Ispahan. Bientôt il s'empara de l'autorité dans le Kerman, tout en continuant à reconnaître Djélal-ed-Din pour son suzerain, et fonda dans ce pays la dynastie des Qarakhitaiens, qui fournit neuf princes, ses descendants, durant 86 ans. C. d'Ohsson, *Hist. des Mong.*, t. III, p. 5 — 7,

<sup>2)</sup> Ceci est extrait du ch. 54 de Nisawi.

<sup>3)</sup> Extrait du ch. 55, intitulé : Ce qui arriva aux troupes restées dans la Géorgie, pendant l'absence du sultan.

la jalousie des khans contre Cherf-oul-Mouk, excepté toutefois Ourkhan, qui était un homme généreux, un héros signalé, plein de loyauté et de résolution. Il partit donc, lui seul, avec ses troupes. Lorsqu'on vit son zèle à secourir Cherf-oul-Mouk, sa sincérité pour le défendre et le protéger, les autres troupes se joignirent à lui, au nombre de 5000 cavaliers et plus. Avec eux il marcha vers Tiflis, et moi je les accompagnai.

« Il paraît que tout ce que l'on avait appris du siège de Tiflis n'était qu'un faux bruit, le contraire de la vérité, une chose vaine, manquant de fondement. » Le chef de la garde, Tadj-ed-Din Kilidj, vint deux jours après, avec la nouvelle de l'arrivée du sultan à Nakhitchévan, de retour de l'Iraq. Pour cette heureuse nouvelle Cherf-oul-Mouk lui donna 4000 pièces d'or. Bientôt après, le sultan arriva lui-même, et les armées se dispersèrent par toute la Géorgie, pillant et butinant. Karr-Mouk et Tadj-ed-Din Hosseïn furent envoyés à Asterabad; Nussrah-ed-Din Mohammed, fils de Canoud-Hameh, gouverneur de Djordjan, à Tiflis, pendant que le sultan se dirigea avec ses soldats, sans tente ni bagages, sur Akhlath. Lorsqu'il y arriva, il dut d'abord réprimer une révolte de la soldatesque syrienne, dont la cause est diversement racontée. Les Turks disent que le sultan leur avait ordonné de s'en retourner, afin de les empêcher de piller; ceux d'Akhlath assurent qu'ils les avaient chassés eux-mêmes de force. Le sultan resta là (à Akhlath) quarante jours, après quoi il s'en retourna<sup>1)</sup>. Au moment où il avait quitté ses bagages pour l'expédition qui vient d'être racontée, Cherf-oul-Mouk était allé à Gandja, pour y prendre ses quartiers d'hiver.

« Le gouverneur d'Erzen-er-Roum avait fait chrétien l'un de ses fils, et l'avait marié à la reine de Géorgie. Lorsque le sultan se rendit maître de Tiflis, il fit venir devant lui ce jeune homme, lui pardonna, lui accorda l'hospitalité et pourvut à tous ses besoins jusqu'au moment de l'expédition contre Akhlath. Mais alors le démon s'empara de ce prince, qui, payant tant de bienfaits par l'ingratitude, retourna chez les Géorgiens et leur fit connaître la faiblesse de la garnison de Tiflis. Profitant de l'absence du sultan et du petit nombre d'amis qu'il y avait laissés, les Géorgiens rassemblèrent tout ce qu'ils purent de cavalerie et d'infanterie, et se jetèrent sur la ville. Karr-Mouk et les émirs qui étaient avec lui l'abandonnèrent, soit par lâcheté, car il était connu pour son peu de courage, soit par négligence, défaut qui perçait dans toute sa conduite. Les Géorgiens entrèrent donc dans la ville et la brûlèrent, sachant bien qu'ils étaient trop faibles pour la garder.

« Cherf-oul-Mouk, qui était à Gandja, envoya lettres sur lettres au sultan, à Akhlath, pour lui apprendre la réunion des Géorgiens et leur entreprise sur Tiflis. Celui-ci revint sur ses pas, afin de mettre ordre aux affaires avant que la réparation devint impossible, par la perte du moment propice. » Comme Djélal-ed-Din se disposait à cette expédition, il fut obligé de tourner ses forces contre les Turks de l'Iran, qui avaient

<sup>1)</sup> V. Hist de Gé. p. 505, n. 1.

attaqué son avant-garde. Il marcha contre eux, les défit et revint à Khoï, pour s'aboucher avec la reine; là encore il eut une rencontre sanglante avec les mamelouks de l'atabek, qu'il vainquit; mais il ne put arriver à Gandja qu'après l'incendie de Tiflis.

§ 3. *Voyages des Géorgiens en Mongolie.*

Il m'a paru qu'il ne serait pas sans intérêt de mentionner ici les voyages exécutés en Mongolie par les Géorgiens, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est le complément naturel de tant de savantes recherches faites sur cette époque intéressante, et des voyages si curieux de Marco-Polo, de Rubruquis et autres. Quant aux Géorgiens, nous n'en savons guère que ce qui se trouve dans les Annales, dont je vais présenter le résumé succinct, avec les dates que je crois pouvoir fixer, ainsi qu'on l'a vu précédemment.

L'atabek Avag, va en 1240, avec le sultan de Khlath, auprès de Batou, et de là en Mongolie, au temps d'Ogodaï: il revient à temps pour prendre part à l'expédition contre Gaïath-ed-Din Kaï-Khosrou II, en 1242—3; v. p. 342. Il fit un second voyage après cette même expédition, mais il était revenu en 1249; v. Ann. p. 353.

David, fils de Rousoudan, est envoyé à Batou, puis à Ogodaï, après la défaite du sultan Gaïath-ed-Din, en 1243, assiste à l'élection de Gaïouk, en 1246, et paraît être revenu en 1250, lors du complot des Géorgiens. V. Ann. p. 347, et 353.

David, fils de Giorgi-Lacha, part peu de temps après son cousin; il va près de Batou, puis en Mongolie, en compagnie de Chanché, le généralissime, et de Sargis de Thmogwi; il revient en 1249. V. Ann. p. 356, 359.

Un autre Géorgien qui alla également en Mongolie est Sembat Orbélian, dont les deux voyages sont racontés d'une manière assez détaillée par l'historien de cette famille<sup>1)</sup>. Comme les princes Orbélians recommencent à cette époque à jouer un grand rôle dans l'histoire, je donnerai ici tout au long le récit des événements qui les concernent, depuis la destruction de leur famille en 1177<sup>2)</sup>, époque où je me suis arrêté, en sorte que l'on y trouvera plusieurs choses qui ne tiennent pas directement aux deux voyages de Sembat.

Lors des persécutions que Giorgi III fit endurer aux Orbélians, il ne resta de la principale branche de cette famille que Liparit V, Elicoum I et Ivané VII. Voici la série des faits qui concernent ces princes.

« Elicoum était à la cour de l'atabek Eldigouz<sup>3)</sup>, où il trouvait protection et affection sincère, tant de la part de ce prince que de celle de ses fils Phalavan et Khizil-Arslan, et où il fut comblé d'honneurs et de dignités, qui l'élevaient au-dessus des plus grands de l'Asie et de la Perse. L'atabek lui donna la grande ville d'Hamian (Hamadan), le nomma son fils et le confirma dans ses propriétés, par une patente revêtue de son

<sup>1)</sup> Et. Orbél. éd. S.-Martin, p. 128—144.

<sup>2)</sup> V Addition XVI, § 2, Episode de Demna.

<sup>3)</sup> C'est une inexactitude, du moins dans la tournure, puisque ce prince mourut en 1172

thoughra; il l'établit émir et commandant, pendant douze années <sup>1)</sup>, des principales villes de Perse, à savoir Rhé, Ispahan et Khazmin. Le sultan <sup>2)</sup> le sollicitait en outre de devenir son gendre et de recevoir la plus grande partie de ses domaines, en renonçant à la foi chrétienne; mais quoique encore jeune, Elicoum avait trop de fermeté pour céder à ces propositions et pour faiblir dans la foi. Persécuté par les Persans et craignant qu'à cause de sa religion on ne lui fit un mauvais parti, il demanda, sous un autre prétexte, une résidence dans le territoire de Nakhtchévan. « Ce pays, disait-il, est si voisin de la Géorgie, qu'il me sera doux et facile de venger le sang de mes frères. » Approuvant cette idée, le sultan lui donna la citadelle d'Erhendchac, le bourg de Dchahouc, et Kalasrah, dans le territoire de Nakhtchévan, ainsi que plusieurs autres présents <sup>3)</sup>, et le créa administrateur et chef militaire de ces contrées. Ayant, en outre, partagé ses domaines entre ses deux fils, donna le Khorasan, l'Iraq et les parties les plus reculées de la Perse à Khizil - Arslan, nom qui signifie « le lion rouge. » et les contrées supérieures, à savoir l'Adrbadagan, l'Arhan et Nakhtchévan, à Pahlavan, il mit la main de celui-ci dans celle d'Elicoum, et le lui confia, en disant: « Sois son père, et qu'il soit ton fils; » après quoi il l'envoya à Nakhtchévan, avec une magnificence et une pompe extraordinaires.

« Aussitôt qu'il eut pris possession de son gouvernement, Elicoum manda l'évêque de Siounie, Ter Stéphane, fils de Ter Grigor, lui fit l'accueil le plus gracieux, et tombant à ses genoux, lui confessa ses péchés, avec le plus vif repentir, et réclama ses conseils. L'évêque, après lui avoir départi ses instructions, lui imposa les mains et le bénit. Ensuite Elicoum se chercha une épouse, sans trouver une personne qui fût chrétienne et digne de son affection, parce que le pays était encore sous la domination persane. Cédant alors à sa tendresse pour Ter Stéphane, évêque de Siounie, placé au-dessus de lui par son rang spirituel, il lui demanda la fille de sa soeur, résidant à Dchahouc, femme d'une noble naissance, opulente et mariée avec un habitant de ce pays, nommé Abas. Très satisfait de la proposition, l'évêque reçut Elicoum pour gendre <sup>4)</sup>, et

<sup>1)</sup> Je crois que ceci veut dire que le commandement lui fut conféré pendant et non pour 12 ans, *Կացուցանէր զնա ամիրա . . . զամն քման.*

<sup>2)</sup> M. S.-Martin pense qu'il s'agit ici du Seldjoukide Arslan-Chah, dont la belle-soeur, veuve de son frère, avait épousé Eldigouz, et qui était alors, pour ainsi dire, sous la tutelle de l'atabek.

<sup>3)</sup> Le bourg de Kalasrah ou Kalaisrah, si toutefois c'était un bourg, n'est connu que par ce passage de notre historien, et par un autre similaire, que l'on verra plus bas; les Annales géorgiennes le nomment Kéladzor, p. 210, 231, règnes de David II et de Dimitri Ier; quant à Dchahouc, cet endroit est bien connu, il est situé dans la Siounie, entre Nakhchévan et Erhendchac. Je ne sais pourquoi le père Indjidj, dans son Arménie ancienne, p. 223, tout en citant ces textes d'Etienne Orbélian, d'après l'édition de S.-Martin, en a fait Hadjouc, qu'il répète trois fois dans l'espace de 12 lignes.

<sup>4)</sup> Le mot *փեսայ*, comme le géorgien *საჲ*, s'emploie pour plusieurs degrés d'alliance, très différents l'un de l'autre.

lui accorda cette jeune fille, non moins religieuse que belle, et nommée Khatoun; celle-ci lui donna un fils, un enfant charmant, qu'il nomma Liparit, comme son propre père. Quand il eut vécu de la sorte bien des jours, il tomba dans une grave maladie. A cette nouvelle le grand atabek <sup>1)</sup> vint le visiter, au bourg de Dchahouc, et s'asseoyant près de lui: « Je suis venu, dit-il au malade, pour que tu me fasses un beau cadeau. — O roi, expose tes ordres, dit Elicoum, et prescris-moi ce que tu exiges de ma part. — Ce ne sont, reprit l'atabek, ni des trésors, ni aucune chose précieuse dont j'aie besoin; seulement concède-moi ta religion et embrasse la mienne pendant que tu le peux; » et il le pressa instamment. Alors le malheureux, accablé d'ailleurs et affaibli par la souffrance, et stimulé par les sollicitations de l'atabek, qui égaraient, pour ainsi dire, sa raison: « Qu'il soit fait suivant ta parole, » dit-il. Transporté de joie, l'atabek se prosterna sur le champ et alla faire sceller une patente irrévocable, scellée de son grand sceau, par laquelle il donnait au jeune Liparit: Dchahouc, Kalasrah et trente boutiques <sup>2)</sup>, dans la principale rue de Nakhtchévan, libres et franches de tout impôt, pour être sa propriété héréditaire, de génération en génération.

« Ayant recouvré la santé, grâce à Dieu, Elicoum fut si repentant qu'il alla trouver le sultan et l'atabek, renonça à la religion musulmane et confessa de nouveau la vraie foi du Christ: « Mes maîtres, dit-il, si vous le permettez, je conserverai ma croyance et continuerai à vous servir loyalement; si non, je suis prêt à sceller ma foi de mon sang. Comme c'était un homme très nécessaire, on cessa de le tourmenter, et on le laissa suivre sa volonté. Peu de temps après, il entra en campagne contre Gantzac, avec le fils de l'atabek <sup>3)</sup>; il y fut tué et laissa orphelin, sous l'aile de sa mère, le jeune Li-

<sup>1)</sup> Il est impossible qu'ici, de même que dans tout ce qui précède, l'atabek qui s'est montré si bon envers Elicoum soit Eldigouz lui-même, puisque ce prince mourut en 568 de l'hégyre, 1172, 3, de J.-C., et que l'expulsion des Orbélians eut lieu en 1177; il est également impossible que Elicoum ait assisté au partage des domaines d'Eldigouz, et qu'il ait été chargé de la tutelle de son fils Pahlavan: ou Et. Orbélian aura eu de mauvais renseignements, ou il aura défiguré par des extraits mal faits ceux qui lui ont été donnés, deux choses qui ne sont pas peu étonnantes, puisque cet auteur écrivait à-peine cent ans après les faits dont il s'agit. M. S.-Martin, quoiqu'il ait fixé très exactement la chronologie de cette époque, et notamment la mort d'Eldigouz et celle de ses fils, n'a pas relevé cet anachronisme. Selon ma manière de voir, Liparit et ses fils auraient été reçus à la cour de l'un des deux fils d'Eldigouz, et ce serait Pahlavan qui, en mourant, en 1186, lui aurait recommandé ses fils, après leur avoir fait le partage de ses domaines. Kizil-Arslan, fils aîné de l'atabek, vécut, il est vrai, jusqu'en 1191, mais cela n'empêche pas que ses neveux n'aient pu avoir un apanage, tandis que lui conservait la majeure partie des états de son père et peut-être même de son frère.

<sup>2)</sup> Le mot que je traduis ainsi est *ლილახი*, qui me paraît être absolument le même que le persan *كلیق*, boutique, et le géorgien *ქულები* ou *ქულები*, marché

<sup>3)</sup> Il doit être question ici du dernier sultan seldjoukide de Perse, Thoghril III, fils d'Aslan-Chah, qui mourut en 590—1192, 3; quant à l'expédition contre Gantzac, qui doit nous donner l'époque de la mort d'Elicoum, j'en ignore l'époque précise.

parit. Aussitôt qu'ils en furent informés, les principaux de la ville emmenèrent à Nakhtchévan et gardèrent en otages l'enfant et la veuve, de peur que celle-ci ne s'enfuît avec lui. Un Turk conduisit de force Khathoun dans sa maison, l'épousa et éleva pendant plus de dix ans le jeune homme, sans qu'il connût la religion chrétienne.

- « Pendant que Zakaré gouvernait ce pays avec Ivané, la maison de Perse s'affaiblissant, ils se mirent à chercher s'il existait dans cette dernière contrée quelque descendant de Liparit. Alors Ter Stéphannos, évêque de Siounie et beau-père d'Elicoum, leur fit savoir qu'un jeune enfant de sa soeur <sup>1)</sup>, nommé Liparit, était séquestré à Nakhtchévan. Fort satisfaits de cet avis, Zakaré et son frère conjurèrent l'évêque de le tirer de là à tout prix. Comme l'évêque était très connu et chéri dans la maison de l'atabek <sup>2)</sup> et de tous ses grands, surtout de ceux de Nakhtchévan, il vint au voisinage, et s'étant abouché avec ses amis, il travailla si bien qu'il fit disparaître le jeune Liparit et sa mère, en les faisant descendre de nuit, au moyen d'un câble, le long du mur, et les emmena dans le Vaïots-Tzor. La mère fut laissée en lieu sûr et l'enfant conduit à Ivané. Celui-ci éprouva en le voyant une joie indicible, et en informa sur-le-champ Thamar et Lacha, son fils, qui furent transportés d'allégresse, car leurs angoisses à ce sujet étaient incessantes. L'atabek fit donc à Liparit un généreux accueil et le combla des distinctions les plus brillantes. Il voulait l'avoir pour gendre et lui faire épouser sa soeur Thamtha <sup>3)</sup>; mais un certain Bouba, didéboul de haut rang, qui avait la gestion de toute la maison de l'atabek, le séduisit par des paroles artificieuses et fit de lui son gendre, en le mariant secrètement à une belle jeune fille, la toute bénie Aspha <sup>4)</sup>, ce qui chagrina d'abord l'atabek Ivané. Bientôt après, par ordre du roi, il donna à Liparit, en place de ses héritages et par acte irrévocable, Hrachacaberd avec son territoire, et beaucoup d'autres villages du canton de Vaïots-Tzor; Elarh, et plusieurs villages du canton de Cotaïk; Hamsari, et plusieurs villages dans celui de Gégharkouni; Aghstew, avec ses revenus, dans celui de Caïan; et comme la conquête de la Siounie et de plusieurs forteresses se fit sous son commandement, cette province, Orotn, Barcouchat et d'autres

<sup>1)</sup> I. e. de la fille de sa soeur.

<sup>2)</sup> Probablement Uzbek, l'un des fils de Khizil-Arslan, puisque ceci eut lieu lorsque le roi Giorgi-Lacha vivait et était déjà associé à sa mère. Ainsi, cela doit avoir eu lieu après l'an 1205, ou tout au plus tôt quelques années auparavant.

<sup>3)</sup> L'on a vu dans l'Addition XVII, p 273, que lors de l'entreprise des Géorgiens contre Khlath, Ivané fut obligé de donner sa soeur en mariage à Mélik-Achraph; ce que dit ici notre auteur prouve que Thamtha était encore en Géorgie: ainsi la note précédente est exacte.

<sup>4)</sup> D'après ce qui a été dit plus haut, p. 318 note 4, le mot *փեսայացույցանեմ* n'indique pas positivement qu'Aspha fût la fille de Bouba: ce verbe a un sens aussi vague en arménien que *ჩემი* en géorgien. Tous deux signifient une alliance par mariage, soit avec une soeur, une fille ou une cousine de celui auquel le verbe se rapporte.

places fortes lui furent également données <sup>1)</sup>. Un autre prince distingué, Vastac <sup>2)</sup> Khatché-nétsi, digne de toute bénédiction, père du fervent chrétien, le baron Prhoch <sup>3)</sup>, fut

<sup>1)</sup> C'est l'expédition que Vardan, cité au commencement de cette Addition p. 301, place en l'année 668 — 1219, et dont je n'ai pas trouvé d'autre trace dans l'historien géorgien. De son côté Stéphanos, v. sup. ibid., dit que Zakaré et Ivané conquirent la Siounie en 660 — 1211, mais la restriction qu'il met à la fin de son énumération ne permet pas de regarder comme positif que les deux frères y aient concouru : ainsi on ne peut tirer de là aucune induction pour fixer l'époque de cette campagne. D'un côté Stéphan. Orbélian a pu omettre le chiffre 8, et de l'autre le copiste de Vardan a pu l'ajouter. Ce dernier me paraît moins probable, parce que Vardan place les événements de l'année 668 — 1219 immédiatement après avoir raconté ceux de l'an 667 (v. le texte rapporté en entier, p. 301) : il croyait donc que la conquête de la Siounie était postérieure. Comme, au reste, l'historien des Orbélians est très négligent dans sa chronologie, et que le peu d'exactitude de ses extraits est prouvé d'ailleurs, je crois que l'on peut admettre l'assertion de Vardan, relative à l'époque de la campagne en question.

<sup>2)</sup> On lit *Vasac* dans l'imprimé, p. 111, et dans le M-it de Mgr. Carapiet; *Vastac*, dans le M-it Kotzébué.

<sup>3)</sup> Quoique ce baron Prhoch ne jouisse pas d'une grande célébrité, il ne sera pas tout-à-fait hors de propos de le faire connaître particulièrement, par plusieurs inscriptions qui se trouvent dans les collections de l'Académie et dans les miennes. La première, si non en date, car elle n'en porte point, mais en importance pour les renseignements les plus anciens sur la famille de Prhoch, se trouve au couvent de Cétcharous, que l'on croit avoir été dans le canton de Chirac, au voisinage d'Ani (S.-Martin, II, 457; Indj. Arm. anc. p. 504). Elle est la 13e du M-it envoyé en 1840 à l'Académie, par M. Th. Kharganof.

1. • Moi Vasac, fils de Khaghbac, j'ai construit cette sainte cathédrale, pour la prospérité de la vie de mes maîtres Ivané atabek, de son parent germain, Chahanchah, d'Avag (fils d'Ivané) et de sa mère Khochak, et pour la longévité de mes frères et fils, pour la rémission de mes péchés et de ceux de mon épouse Mamaï. Vous qui adorez Dieu, souvenez-vous-en, je vous prie, auprès du Christ. • La dernière ligne, dont le texte n'est pas très clair, indique des donations faits à l'église.

Deux inscriptions du couvent de Géghard ou d'Aïrivank font aussi mention de Prhoch. L'une est rapportée par M. Dubois, Voyage autour du Caucase, t. IV, p. 397 et se retrouve aussi dans la copie de M. Kharganof, N. 3; elle est ainsi conçue :

2. • Moi ter Papak (Dubois, *Anghékias*), fils du baron Prhoch, et ma femme Rouzoukan, nous avons creusé cette chapelle dans le roc vif, pour le souvenir perpétuel de nos âmes et de celles de nos enfants, avec de l'argent, notre propriété légitime, au temps du supérieur Margar : en 737 — 1288. • Il y a là, en effet, une chapelle telle qu'elle est mentionnée dans l'inscription, où M. Dubois a relevé celle-ci.

3. Au même lieu, N. 1 de la copie de M. Kharganof :

• Sous le commandement du pieux et religieux thagadir (qui pose la couronne) de Géorgie, Avag, de Chahanchah et de son fils Zakaria, moi Prhoch, fils de Vasac, descendant de Khaghbac, ayant acheté des maîtres du pays le très merveilleux Aïrivank, avec ses montagnes, ses plaines et tous les ornements qui s'y trouvaient, j'ai creusé dans le roc cette maison de Dieu, en souvenir de moi, de mes enfants et de ma femme Khouthlou-Khathoun, et fait bénévolement une dotation du tout au saint Géghard. •

4. Inscription du couvent de Khathravank, la 10e de la même copie; elle se trouve sur une croix dite de Mauri ou Martchi-Khotacer :

• Par la volonté du Dieu puissant, moi Eatchi, fils de Hasan, fils de Prhoch, fils du grand Vasac, de la famille des Aghbacan (lis. des Khaghbacans), j'ai joui de ma propriété héréditaire de Chapoun et

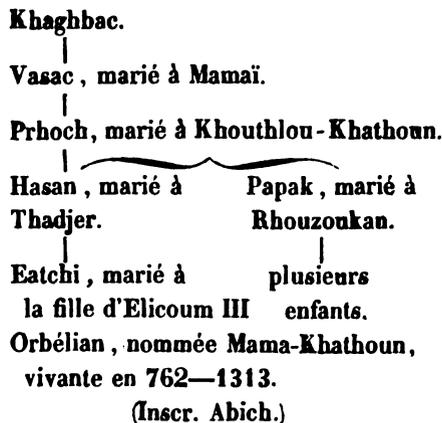
nommé gouverneur du Vaïots-Tzor ; pour ses pénibles travaux en faveur des chrétiens et des églises, il fut béni et loué de toute la contrée : sa mémoire soit bénie d'âge en âge, jusqu'à l'éternité !

« Le béni Liparit déploya la plus grande piété dans son administration ; il bâtit aussi une église à Noravank, l'embellit et l'enrichit, ainsi <sup>1)</sup> que nous l'avons déjà dit. Sa mère, après avoir pratiqué pendant plusieurs années les vertus ascétiques, dans une très étroite cellule, mourut et fut déposée à la porte du S.-Précurseur à Noravank. Liparit eut cinq fils : Elicoum, Sembat, Ivané, Phakhradaulah et Tarsaidj. Lui-même, quelques années après, étant dans l'âge moyen, fut atteint inopinément d'une flèche, en voyageant, au sommet de la montagne qui fait face au fort de Borotn. S'étant réfugié au fort de Golochtivank, il manda son évêque, Ter Sargis, communia et mourut en ce lieu. Il fut porté à Noravank et placé près de sa mère, à la porte du Saint-Précurseur. Sa femme et ses fils restèrent orphelins et sans protecteurs. Le bel Elicoum épousa la fille de Gri-

de plusieurs autres cantons, étant assisté et appuyé par le Christ et par le saint signe de Khotacer, auteurs de la puissance de mes ancêtres, et j'ai fait construire ce monument pour en rendre la mémoire éternelle. Vous qui le visitez, souvenez-vous, dans vos prières, de mes parents, l'émir Hasan et Thadjer, de mon oncle paternel Papak, et de tous mes aïeux et parents. Saint signe du Seigneur, sois secourable à Eatchi. En 749—1300.

Eatchi est mentionné dans l'histoire des Orbélians ; il épousa une fille d'Elicoum III, prince de cette famille. Stéf. Orbél. p. 135.

Voici, d'après ces textes, la généalogie que l'on peut tracer de la famille de Prhoch :



Le texte de ces inscriptions est déjà imprimé dans la Description d'Edchmiadzin par le P. Chahkhatounof, t. II, p. 196, 285, 287, 365 ; et dans l'Appendice du 6e Rapp. sur mon Voyage, p. 141. On trouvera là de bons renseignements, tant sur Eatchi que sur les Orbélians de cette époque. Sur Cétcharous, v. mon 3e Rapp., p. 114.

<sup>1)</sup> Ce membre de phrase, que je trouve dans deux manuscrits, manque à l'édition imprimée, p. 112. S'il n'a pas été ajouté par nos copistes, il prouve que Stéphannos l'avait lui-même copié dans ses sources, sans s'apercevoir que le fait auquel il se rapporte avait été omis par lui précédemment.

gor Mardzanian, de la famille mamiconienne, à ce que l'on rapporte, et administra les domaines de son père ».....<sup>1)</sup>

« Dès la venue des Thathars notre pays était échu à Arslan - Nouïn, et Elicoum se tenait sur la défensive, avec les siens, dans l'imprenable citadelle de Hrhachacaberd. Dès son arrivée, cet Arslan environna la place; mais ayant reconnu qu'elle défiait tous les efforts de l'homme, il descendit près des remparts, et envoya ce message à Elicoum: « Fais la paix avec nous, et viens; tu seras comblé de nos bienfaits. Aussi bien, jusques à quand resteras-tu sur ton rocher? Nous ne quitterons pas ce pays, dont Dieu nous a donné la possession, et quand tu sortiras de ce lieu, ce sera le signal de ta perte et de celle de ta maison. » A ce discours Elicoum, au lieu de résister, répondit avec douceur, et ayant reçu les serments du Tartare, il se rendit auprès de lui avec de riches présents. Aslan, dès qu'il le vit, conçut aussitôt pour lui une vive affection, lui fit un bon accueil et conclut la paix. L'ayant placé à son avant-garde, il marcha contre Ani<sup>2)</sup>, soumettant toute la contrée; conquit le Vaïots - Tzor, l'Ecéghic, jusqu'au village d'Eréran<sup>3)</sup>, vis-à-vis Garhni, et donna le tout à Elicoum, en disant: « Ce que l'épée a conquis appartient à l'homme, comme ce que l'or a payé. Maintenant donc ces provinces, gagnées par mon sabre, seront ta propriété et celle de ta famille. Pour toi, agis loyalement envers nous et sers le grand khan, qui nous a envoyés ici. » Elicoum le remercia beaucoup, et par les services qu'il rendit depuis lors aux Tartares, assura la possession de ces domaines à la maison et à la famille Orbéliane.

« D'autres généraux soumirent d'autres provinces, forcèrent Avag de sortir de la citadelle de Caïan, triomphèrent du royaume de Géorgie et étendirent partout leurs excursions. Quelques années après, les Tartares emmenèrent, dans une de leurs expéditions, les troupes géorgiennes, Avag et Chahanchah, auxquels se joignit Elicoum, et ils marchèrent contre la ville des Martyrs ou Néphercert. L'ayant environnée de bastions et de toutes leurs troupes, ils la tinrent bloquée durant des années et des mois<sup>4)</sup>, sans pou-

<sup>1)</sup> Les points indiquent une lacune, qui contient les invasions de Djélal-ed-Din et des Mongols, de la p. 113 à la p. 123 de l'imprimé, qui ont été analysées en leur lieu.

<sup>2)</sup> V. Hist. de Gé., p. 516, n. 1.

<sup>3)</sup> Dans le M-it de Kotzébue on lit *Erévan*, mais dans l'imprimé, p. 124, et dans le M-it de Mgr. Carapiet, on lit *Eréron*, qui ne m'est pas moins inconnu que le village d'Erivan. Plus bas, p. 138 de l'imprimé et dans un M-it, on lit de nouveau *Eréroun*, dans celui de Kotzébue *Eréraoun*. = Quant aux conquêtes d'Arslan-Nouïn, elles eurent lieu, celle de l'Arménie en 1238, celle d'Ani en 1239. V. Ann. p. 336, 337.

<sup>4)</sup> Ce siège mémorable, qui dura près de deux ans, se termina en 1259 par la prise de la ville par Yachmout, cinquième fils d'Houlagou; S.-Martin, II, 273. C'est pourquoi j'ai traduit par « des années et des mois, » les mots *ωδo, p. le ωδuo, p.*, qui pourraient aussi signifier « un an et un mois. » Mais il me paraît que c'est un anachronisme de Stéphane Orbél.; v. l'imprimé, p. 125. En effet Avag mourut au plus tard en 1250, il ne put donc assister au siège de Martyropolis, du moins à celui qui eut lieu sous

voir la prendre. Elicoum, y étant tombé grièvement malade, fut empoisonné, dit-on, par les médecins, à l'instigation d'Avag, et porté de là à Noravank, où on le déposa à la porte du Saint-Protomartyr. Il laissait un fils, nommé Biourthel, doué d'une grande beauté et d'une mâle vigueur. Quant à sa principauté, elle passa à son frère Sembat, digne en tout de louanges et de bénédictions, distingué par son éloquence, énergique dans le conseil, sans égal pour l'intelligence, fécond en expédients, disert et éloquent en paroles, habile et versé dans la connaissance des langues, invincible dans la discussion au conseil d'état, parce qu'il parlait cinq idiomes: l'arménien, le géorgien, l'ouïghour, le persan et le mongol, i. e. le tartare. Dès son enfance il s'était exercé à la pratique des divins commandements; il était très ferme dans la foi et dans la piété, chérissait les saintes églises, bâtissait des couvents, soutenait et consolait les prêtres, s'attachait sur les pauvres: en un mot il releva et fortifia la nation arménienne, menacée de ruine, délivra les captifs et affranchit tout le pays.

«Après Elicoum, la maison d'Avag, et principalement son épouse Gontsa, se montra extrêmement jalouse et hostile envers les Orbélians. Son but était de chasser, de disperser, de faire disparaître les jeunes orphelins, Sembat et ses frères, et de les dépouiller de leurs patrimoines: ceux-ci furent donc réduits à se cacher d'un lieu dans un autre, pendant que la miséricordieuse bonté du Seigneur voulait <sup>1)</sup>, dans Sembat, donner à leur famille un puissant soutien.

«En effet dans ce temps-là (1243) les Archers avaient pour général, ou plutôt pour monarque universellement reconnu, Batchou-Noïn, résidant à Haband, à l'entrée du canton de Tzagé - Tzor, qui avait détrôné le petit roi sonien <sup>2)</sup> David, et le tenait captif

Houlagou. Mais les Tartares avaient fait une autre tentative précédemment, sans pouvoir prendre la ville, en 1243 (Tcham. III, 218): c'est sans doute là que mourut Elicoum, et notre auteur a, comme à son ordinaire, confondu les événements; v. aussi sur ce sujet une note de M. S. - Martin, Mém. t. II, p. 291, dont les résultats sont entièrement conformes à ceux que je viens d'exposer.

<sup>1)</sup> Il me paraît manquer un mot, tel que *աստուած* Dieu, ou le nom de quelque personnage qui était peut-être mentionné dans l'ouvrage d'où Stéfanos a tiré ses matériaux: *ընդ որ խանդաղատեալ արարչիան սիրով . . . . կամեցաւ* «Pendant que . . . . touché d'une bonté créatrice, voulut . . . .

<sup>2)</sup> Ce n'est pas sans motif que j'écris ainsi, d'après mon M-it, *Sonnien* au lieu de *Siounien*, et j'ai plusieurs raisons de douter de l'authenticité de cette histoire. 1<sup>o</sup> nos deux M-its, dans tout ce §, se servent du mot *Սոնայ* au lieu de *Սիւնեաց*, qui s'y trouve répété trois fois, et qui, dans l'imprimé, est traduit chaque fois par *Siounie*. Or Et. Orbélian savait sans doute la vraie orthographe du nom de son pays natal, de celui dont il était métropolitain, et quelle que puisse être la ressemblance de ces deux formes, dans la prononciation, il ne les eût pas, sans raison, confondues dans l'écriture, puisqu'au génitif *Սոնայ* et *Սիւնեաց* n'ont que fort peu d'analogie, D'ailleurs il y a contradiction à faire dire au roi des Sonk: «Si je ne sors pas du pays des Sonk, ceci t'appartiendra; si j'en sors, tu me le remettras; et il se retira au pays des Sonk.» S'il était roi de cette contrée, lui qui veut se sauver, comment y reste-t-il? Je sais bien

dans son camp. Celui-ci, par un effet de la bonté divine, réussit à passer et à s'enfuir nuitamment, lui quatrième. Il avait sur lui une pierre précieuse très brillante, de couleur rouge, jetant comme des éclairs de feu, et reluisant la nuit, dans une maison, comme un fanal. Il avait en outre une parcelle du bois de la rédemption, et estimait ces deux objets à l'égal de son royaume. Les circonstances ayant fait qu'il passa à l'entrée du village de Goutian, dont le maître, Thanghrécoul, i. e. l'esclave de Dieu, était l'un des nobles de Sembat, celui-ci en fut averti, monta à cheval, courut et atteignit David, qu'il voulut retenir de force. Le prince, très effrayé, tira de son sein un tout petit sachet, qu'il donna à Thanghrécoul, en lui disant : « A qui es-tu ? — A Sembat Orbélian, répondit l'autre. — Fais ce présent à Sembat, reprit David, et dis-lui que cela vaut mon royaume : prends-le et le garde. Si j'échappe et recouvre la possession de mes états, tu me le rapporteras, et je te donnerai la terre ou ville que tu souhaiteras. Si je ne sors pas du pays de Sonk, cela t'appartiendra. » Il partit donc et se réfugia dans la contrée forte et resserrée de Sonk, d'où il ne sortit plus jusqu'à sa mort, arrivée en ce lieu. Pour Thanghrécoul<sup>1)</sup>, il emporta chez lui, avec beaucoup de joie, la pierre précieuse. Après l'avoir gardée quelque temps, il la montra à Sembat, qui la reçut en rendant grâce à Dieu. Bientôt, pensant en lui-même, il se dit : « Si je garde cela, je suis perdu, parce que le secret est impossible, et je n'en resterai pas le maître. Je le porterai donc au grand-khan, au roi des rois, commandant à la terre et à la mer, à Mancou-Ghan, i. e. le roi blanc<sup>2)</sup>, petit-fils de Tchinghiz, et réclamerai ses bontés pour

que le royaume d'Haband était à moitié dans la Siounie propre et à moitié dans l'Artsakh, qui, pour cela, s'appelait la Petite-Siounie, et que le prince fugitif a pu passer d'une province à l'autre ; mais si c'est là ce que veut dire notre auteur, en tout cas, il ne s'exprime pas clairement. 2<sup>o</sup> On verra en outre, p. 361 de l'Annaliste géorgien, que David, fils de Rousoudan, fut amené de force au campement des Mongols, qu'il s'enfuit, et qu'arrivé dans les domaines d'Avag, il fit, près de Nakhtchévan, la rencontre de Sembat Orbélian, et obtint de sa complaisance la faculté de passer dans l'Aphkhazeth, en lui faisant don d'une pierre précieuse qui avait autrefois appartenu à sa mère Rousoudan. Si cette version était vraie, la lecture *Sonk* se trouverait facilement expliquée, puisque sur-le-champ l'auteur géorgien nomme les *Souanes* ou *Sones* parmi les peuplades qui accueillirent le roi David. Ces deux histoires sont si analogues l'une à l'autre, et l'inexactitude de Stéf. Orbélian est si bien démontrée d'ailleurs, que je ne doute point que la vérité ne soit du côté de l'auteur géorgien. Tchamitch, III, p. 245, a entièrement défiguré l'extrait de Stef. Orb. relatif à cet épisode.

<sup>1)</sup> J'ai retrouvé ce nom « Thancrighoul, fils de Ghoucas, » dans la copie d'un acte en faveur du couvent de Thathev, daté de 962—1513, au commencement de l'exemplaire de l'Histoire de Siounie appartenant à M. Kotzébue.

<sup>2)</sup> Ou plutôt « le khan d'argent, » suivant la remarque de M. S.-Martin, II, 977. C'est le sens du mot tartare *mongoun*, qui se prononce *mongou*. Si, comme je le crois, l'ouvrage de Stéf. Orbélian est traduit du géorgien, il y avait peut-être dans cette langue  $\text{მონგოთა ბილა}$  qui signifie en effet « le qaen du blanc. i. e. de l'argent. »

ce pays. » Il se leva et alla trouver Batchou - Nouïn , et lui montrant le brillant joyau : « Je t'offre ceci , dit-il , donne-moi ce que je te demanderai , ou bien envoie-moi le porter au grand-khan. » Batchou , à cette vue , fut saisi d'admiration et dit : « C'est un joyau introuvable et sans prix , que je ne puis recevoir : je t'enverrai donc au grand - khan , maître du monde. »

« Ayant fait ses préparatifs pour le voyage , il donna à Sembat quelques-uns des siens pour le protéger , et l'expédia vers le Tchîn-Matchin , la patrie des Archers , où était la principale résidence de leur monarque , Mancou-Ghan , fils de Ghoïk-Ghan <sup>1)</sup> , fils de Tchinghiz-Khan , leur premier souverain. Sembat parcourut nos monastères , qui souffraient de dures exactions , fit célébrer le service de nuit , et se vouant aux saints , il fit cette promesse : « Si je reviens en bonne santé , j'affranchirai d'impôt tous les prêtres , je ferai des présents à toutes les églises , et leur restituerai tous les domaines dont elles ont été dépouillées. » Muni de tant de prières , il se mit en route , et après avoir franchi des distances énormes , durant son long voyage , il arriva au pays de l'orient , à la résidence des khans , maîtres du monde , nommée Ghara - Ghoroum . Comme Mancou-Ghan était un bon chrétien , il avait dans son palais une grande pièce , où était une église avec des prêtres , célébrant sans interruption la liturgie et le saint sacrifice ; lui - même il aimait beaucoup les chrétiens , nommés Arkaïoun , et tout le pays professait le christianisme.

« Après que Sembat eut visité tous les grands et les dignitaires du palais , et leur eut fait connaître le motif de sa venue , ceux-ci le présentèrent au monarque suprême , à qui ils offrirent le joyau précieux . Celui-ci exprima sa satisfaction par des paroles flatteuses , et dit à Sembat : « De quelle nation es-tu ? — Chrétien de religion , dit-il , et natif d'Arménie <sup>2)</sup> . » Ce fut pour le prince un motif de s'intéresser encore plus à lui , et il lui demanda le motif de son voyage . Sembat lui exposa le tout en détail , le malheur des églises , leur détresse , la fidélité de son frère au service d'Arslan-Noïn , et l'instruisit de toutes choses avec exactitude . Le prince , très satisfait et plein de confiance dans les paroles de Sembat , le remit à sa mère Sourakhtambek , en disant : « Gardons nous-mêmes cet Arkaïoun , sans le laisser à la disposition de personne autre. » On le nomma *outchou* , i. e. maître , avec ordre de rester quelque temps à la cour , et injonction aux administrateurs de lui fournir une solde journalière , sur le trésor royal . Sembat resta là trois

<sup>1)</sup> J'ai déjà dit , Hist. de Gé. , p. 356 , et chacun sait , que cette indication est fautive ; mais rien n'empêche que Sembat n'ait voyagé au temps de Mangou , 1250—1256.

<sup>2)</sup> Il était né dans une province arménienne , peut - être à Nakhtchévan , mais il était originaire de Géorgie , et par conséquent ses actions appartiennent à l'histoire de cette dernière contrée . D'ailleurs toutes ses possessions étaient des démembrements de fiefs géorgiens , dont l'historien doit faire connaître le sort après que les rois géorgiens en eurent été dépouillés : c'est pour cela que j'ai donné à ces matériaux une si grande place dans mon travail.

ans, priant et pleurant jour et nuit, sans interruption<sup>1)</sup>. Il avait avec lui une petite parcelle, très miraculeuse [du bois de la sainte croix], qu'il plaça une nuit en évidence dans sa tente, et devant laquelle il pria, les bras étendus, en versant d'abondantes larmes, depuis le soir jusqu'à l'aurore. Cependant il parut dans le ciel, au-dessus de la terre, un signe étonnant : c'était une nuée resplendissante, et au-dessus une croix, d'où sortaient des rayons et des éclairs, embrasés comme une fournaise, et dont la lumière inondait au loin la vaste étendue du campement. Effrayée de cette vision, la foule se précipita aux portes de la tente royale. A cette nouvelle le souverain sortit, et ayant vu la chose, il fut frappé d'admiration et glorifia le Seigneur. Puis appelant un de ses conseillers, chrétien, Syrien de nation, il lui dit : « Va, et remarque la tente, pour que demain on sache à qui elle est. Sembat lui-même ignorait le tout ; mais quand il fit jour, le prince le fit mander et dit : « Est-ce celui-là ? — C'est-lui, répondit-on. — Qu'est-ce, demanda-t-il à Sembat, que nous avons vu cette nuit sur ta tente ? — Roi des rois, répondit Sembat en tremblant, j'ignore de quoi il s'agit. — Tu ne t'es pas aperçu de toute cette splendeur qui a duré si long-temps ? — Dieu sait que je ne comprends absolument rien à cela, dit Sembat. — Aurais-tu quelque portion de tes choses saintes ? — Rien, dit Sembat, seulement une petite parcelle merveilleuse. — Apporte-la, que je la voie. » Sembat ayant obéi sur-le-champ, le roi se leva, descendit de son trône, et la tête nue, les genoux courbés, il baisa la relique en disant : « Telle était la grandeur et la forme de la croix lumineuse que nous avons vue ; c'est véritablement la même. » Depuis lors il aima et honora tellement Sembat et eut en lui tant de confiance, qu'il l'éleva au-dessus de tous les dignitaires de la cour et ordonna de satisfaire tous ses desirs. On lui donna aussi un païza ou tablette d'or<sup>2)</sup>, portant le nom de Dieu et celui du souverain, ce qui était le comble de la distinction chez les Tartares. Par un iarlikh ou commandement, que nous appelons *sigel*<sup>3)</sup> ou patente, on lui donna toutes les conquêtes faites par l'épée d'Arslan : Orotn et son territoire, dépendant de Batchou et de ses officiers, ainsi que la citadelle de Borotn avec son territoire, comme pour prix du sang de son père Liparit, qui y avait été tué. Sembat les fit effacer de tous les registres géorgiens et autres. Ce fut pour lui la seconde confirmation de ses titres de propriété ; car soumis une première fois par l'épée d'Arslan, et devenu presque son esclave, par la

<sup>1)</sup> L'auteur nous dira plus bas que Sembat partit pour son premier voyage en 700 — 1251 : il resta donc en Mongolie jusqu'en 703 — 1254, ce qu'il faut peut-être entendre de toute la durée du voyage, y compris l'allée et le retour.

<sup>2)</sup> L'usage de ces tablettes est fréquent à la Chine, où elles se nomment Phaï-Tseu, d'où s'est formé le persan پیزه *Païzeh*, sauf-conduit, parce que ces tablettes en tenaient lieu.

<sup>3)</sup> Dans l'imprimé on lit *sidchil*, forme arménienne du latin *sigillum*, qui se dit en géorgien სიგელი *sigéli*. Nos deux M-its portent en effet սիգէլ. nouvelle preuve que l'ouvrage de Stéfanos est traduit d'un original géorgien, et qu'un copiste arménien aura substitué à la forme primitive celle qui était usitée chez lui.

munificence royale il fut ensuite, en quelque sorte, payé généreusement de son brillant joyau. On lui accorda en outre un commandement pour affranchir tous les prêtres et les églises d'Arménie, après quoi il opéra son retour, dans un superbe appareil, accompagné d'un homme de la porte royale. Arrivé dans ce pays par une marche rapide, il y fit naître la paix, comme le soleil au sein de la nuit. S'étant d'abord présenté à Batchou et aux autres chefs, il reçut d'eux une assistance plus active que jamais, et affranchit le pays d'Orotn, jusqu'à la limite de Borotn et de Bghen, où se trouvait le siège, alors désolé, de Dathev. Il prit Egéghik, tout le canton de Vaiots - Tzor, Phochahan, Ourdz, Véli et sa vallée, jusqu'à Eréron; les cantons de Cotaïk, de Géghakouni, beaucoup de lieux habités et de bourgs, et affranchit tous les lieux de sa domination et de l'Arménie entière, rebâtit les couvents et églises ruinées, et répandit la joie parmi les chrétiens...

Pour ne pas interrompre le récit, objet particulier de cet appendice, je raconterai sur-le-champ le second voyage de Sembat, et toutes les circonstances de sa vie, qui se rapportent au règne de Rousoudan, et s'étendent jusqu'aux années où nous a conduit l'auteur géorgien, c.-à-d. jusqu'au commencement du règne d'Houlagou.

« Pendant que cela se passait <sup>1)</sup>, Satan, l'ennemi du bien, commença à susciter des haines et à semer la division dans la maison d'Avag, ainsi que parmi les grands de la Géorgie. Avag étant mort en 699—1250, sa femme Gontsa, qui avait une fille, nommée Khochak, avait hérité de toute sa principauté. On se rassembla donc à Tiflis, auprès d'Arghoun - Khan, visir et paskhag de tout notre pays au nom du grand-khan, c'est-à-dire chargé du commandement général, de la direction des impôts royaux et du grand conseil, et qui fit le dénombrement de la contrée en 703 — 1254. A force de présents on le poussait à renverser Sembat et à ne pas le laisser jouir de ses héritages; mais Arghoun hésitait. Toutefois on enleva à Sembat plusieurs de ses possessions, et le reste fut si cruellement entamé qu'il se vit obligé de recourir une seconde fois à Mancou - Ghan. Ayant pris une escorte dans la maison d'Arslan-Noïn, il arriva sain et sauf, par la protection divine. Mais comme, avant son départ, Arghoun avait été mandé à la porte, par suite de quelque trahison, Sembat, à son arrivée, le trouva là dans les fers: un certain Sévindj - Bek <sup>2)</sup> et Charaphadin, membre du divan de ce pays, voulaient le faire mourir, pour occuper sa place, en outre Sévindj-Bek avait le projet de se défaire, par le poison, de Sembat qu'il haïssait. Mais celui-ci, dès son arrivée, ayant été présenté à Mancou-Ghan, le prince le reconnut à la première vue, et, comme il l'aimait et le considérait beaucoup, il le fit avancer et lui dit: « Viens, Arkaïoun, fais-moi connaître l'état exact

<sup>1)</sup> Ceci fait suite au précédent extrait, p. 140 de l'imprimé; j'ai seulement retranché quelques détails d'histoire ecclésiastique, qui ne valent pas la peine d'être répétés.

<sup>2)</sup> Le M-it Kotzébue écrit une fois *Sindjbec*, une autre fois *Indj-Bec*, enfin *Sévindj-Bec*; mais celui de Carapiet écrit toujours *Sévindj-Bec*, comme l'imprimé. = Selon M. S.-Martin, t. II, p. 283, Cherf-ed-Din était un Kharizmien, au service des Mongols. Quant à l'autre personnage, on ne le connaît pas d'ailleurs.

de ton pays et de mes troupes ; » ce à quoi Sembat répondit avec justesse. Puis, au sujet d'Arghoun : « Comment gouverne-t-il ce pays, vexe-t-il les prêtres, n'en a-t-il pas tué quelques-uns ? » Sembat, par sa réponse, justifia Arghoun et convainquit de mensonge ses accusateurs. Alors courroucé contre ses officiers, « qui n'avaient pas examiné les choses avec droiture, » le souverain ordonna sur-le-champ d'assembler le conseil, pour discuter contradictoirement avec Sembat, ce qui fut fait le lendemain. Sembat ayant prouvé la fausseté des allégations, Sévindj-Bek et Charaphadin furent mis à mort. Pour Arghoun, tiré de sa prison et conduit devant le monarque, qui le traita avec distinction, il rentra dans son premier emploi. Prenant Sembat par la main, Mancou-Ghan le remit à Arghoun, avec injonction de lui écrire un nouvel ordre, qui le confirma plus que jamais dans ses droits. Après ce triomphe signalé il partit et rentra en diligence dans ce pays, en compagnie d'Arghoun, qui ne savait par quelle marque d'affection et d'honneur le payer de si importants services.

« Le retour de Sembat ayant couvert de confusion tous ses ennemis et rivaux, il reprit l'administration de toutes ses provinces et villages ; mais ensuite, de son plein gré et par amour de la paix, il en restitua quelques portions, abandonna en divers lieux des bourgs et des champs, et forma du reste un patrimoine inaliénable à sa famille et à sa postérité. Son premier voyage auprès de Mancou-Ghan eut lieu en 700 — 1251, et le second en 705 — 1256 <sup>1)</sup>. Il joûtit de l'affection et de l'estime toute particulière d'Houlavou-Ghan, qui lui confia souvent la gestion de ses affaires. »

§ 4. *Extraits d'auteurs musulmans.*

Je reprends ici l'analyse des notes de M. Defrémery, commencée plus haut, p. 241, et que je n'ai pu commodément insérer dans mon travail.

1220. A travers l'Aderbidjan et le pays de Mougan, les Tartares marchèrent vers la Géorgie, et battirent un corps de 10,000 Géorgiens : c'était en hiver. Les vaincus ayant réclamé les secours d'Uzbek et de Mélik-Achraph, cela n'empêcha pas les ennemis de se porter en avant ; ayant pour auxiliaire un esclave turk d'Uzbek, nommé Aqouch, ceux-ci prirent une citadelle, 617 — 1221, 2 poussèrent vers Tiflis et battirent encore les Géorgiens, au mois de janvier (Ibn-al-Athyr ; Journ. as. t. XIV, p. 448).

<sup>1)</sup> M. S.-Martin, II, 282, prouve d'une manière très satisfaisante que Stéfanos a confondu ensemble les résultats des deux voyages de Sembat. Le premier, en 1251, par suite des désagréments que lui causait la famille d'Avag, mort en 1250 au plus tard, se fit lorsque Argoun était déjà en Mongolie, rap-pelé pour rendre compte de sa conduite ; et comme celui-ci revint dans son gouvernement en 1254, Sembat l'accompagna dans son retour. La preuve qu'il en est ainsi, c'est que la mère de Mangou, vue par Sembat à cette époque, mourut elle-même en 1252, et que Sembat resta trois ans en Mongolie. Quant au second voyage, il put réellement s'effectuer en 1256.

Addit. et écl.

42

618 (comm. 12 Les Mongols quittèrent le pays, qu'ils trouvèrent de trop difficile accès, février) 1221 et vinrent à Gandja, d'où ils ne furent éloignés qu'à force de présents, quoique l'habitude de combattre les Géorgiens eût rendu les Gandjiens très braves.

La même année, ils revinrent, battirent les Géorgiens et en tuèrent environ 3000; le roi fit partir de nouvelles troupes, mais il n'y eut pas d'autre engagement, et les Mongols, trouvant le pays trop difficile, passèrent à Derbend, dans le *Chirwan*; n'ayant pu prendre la place, ils s'élevèrent au nord, où ayant éprouvé de la résistance de la part des Kifdjaks et des Alains, ils négocièrent pour détacher les premiers de leurs alliés, et les exterminèrent les uns après les autres (ibid. p. 452, suiv.).

Au mois de ramadan, de l'année 619—1222, 3, les Géorgiens allèrent ravager la ville de Beïlaqan, déjà fort maltraitée par les Mongols. Au mois de chaban le prince de Sourmari, en allant visiter Chéhab-ed-Din, seigneur de Khlath, ayant pillé quelques territoires géorgiens, Charoveh, Saloveh ou Chaloveh, maître alors de Dovin, fit une incursion sur le territoire de Sourmari et après avoir repris à l'ennemi, dans sa retraite, une partie du butin, se posta dans un vallon étroit, entre les deux villes; beaucoup des siens furent tués là, dans un engagement, lui-même fait prisonnier, et ne dut sa liberté et celle de ses soldats, qu'à l'intervention de Mélik - Achraph (ibid. p. 472, 5). Dans ce récit, qui constitue un fait tout nouveau, il est facile de reconnaître Chalwa, de qui il est amplement parlé dans les notes de l'Hist. de Gé. p. 498, 9, et sup. 392.

620—1223, 4 Les Kifdjaks, unis aux Russes, furent de nouveau battus.

Cependant un corps de ces Kifdjaks, battus en 619—1222, 3, étant allés à Derbend, du *Chirwan*, et Réchid, prince du pays, les ayant bien traités, ils profitèrent de sa sécurité pour piller la ville et descendirent à Cabala, place appartenant aux Géorgiens, l'épargnèrent d'abord et la ravagèrent également. Alors Kouchkhareh, émir de Gandza pour l'atabek Uzbek, s'allia avec eux, pour tomber sur les Géorgiens, qui furent d'abord battus, mais qui détruisirent les Kifdjaks, lors de leur retraite (ibid. p. 463; cf. Hist. de Gé. p. 481, et sup. p. 305). Ces extraits d'Ihn-al-Athyr expliquent parfaitement et l'expédition de Gandza, au commencement du règne de Giorgi-Lacha, et la raison de la venue des Qiph-tchaqs, et surtout la célèbre marche des Mongols autour de la mer Caspienne; v. Hist. de Gé., p. 493.

V. l'Hist. complète des déportements de Rousoudan, d'après Ibn-al-Athyr, ibid. p. 435.

622 — 1225, 6 Les Géorgiens assiègent Gandza, sans succès; ils veulent rétablir dans ses états le chirwanchah, dépossédé par son fils, et qui s'était réfugié chez eux, mais leur armée, qui était de 3000 h., fut battue. Ils furent encore défaits dans l'Aderbidjan, et avant qu'ils pussent revenir, pour se venger, Djélal-ed-Din arriva dans ces régions (ibid. p. 477, 480).

Au mois de chaban (août), 70,000 Géorgiens sont vaincus par Djélal-ed-Din, avec perte de 20,000 h.; Chaloveh est fait captif; au mois de dzoulhidjeh (décembre 1225), Djélal se dirigea de nouveau contre la Géorgie (ib. 482, 4).

623 — 1226, 7 Le 8 de rébi 1er (9 mars), Tiflis est pris par Djélal; celui-ci, après avoir battu les Géorgiens, unis aux Alains, aux Lekz (Lesguis) et Kifdjaks, s'était mis en marche vers cette ville. Posté lui-même en embuscade, il n'avait déployé que 3000 hommes, qui attirèrent les Géorgiens hors de leur ville, du côté du gros de l'armée, les battirent, et la masse des vainqueurs pénétra dans la place, pêle-mêle avec les fuyards (ibid. p. 486). L'auteur arabe groupe ici, sur Tiflis même et sur l'histoire des conquêtes des Géorgiens beaucoup de détails très intéressants, mais déjà connus par ce qui précède. Les Géorgiens, ajoute-t-il, avaient pris Tiflis en 515 — 1121, au temps du sultan Mahmoud, qui ne put la reprendre à main armée, en 517—1123; son frère et successeur Masoud ne réussit pas mieux; Ildiguiz et ses fils n'eurent pas plus de succès et réussirent à-peine à se maintenir contre la bravoure de leurs ennemis.

Djélal confia sa conquête à Aksoncor, un des esclaves d'Uzbek, et au vizir Sofi-ed-Din Mohammed; les Géorgiens ayant réassiégé leur ville, le vizir repoussa leurs attaques, mais Aksoncor s'enfuit (ib. p. 492).

1226 Au mois de ramadan (septembre), Djélal vint de Kerman à Tiflis, puis il alla assiéger Ani, défendu par le général Iwané, ainsi que Cars; il resta là inutilement jusqu'au mois de cheval, et revint à Tiflis, en ravageant durant dix jours tout le pays sur sa route. Durant l'hiver de cette même année, il attaqua trois fois sans succès la ville de Khlath (ib. p. 494, 5).

624 — 1227 En rébi 1er le Géorgiens rentrèrent dans leur capitale, alors dégarnie de troupes, car Djélal, en revenant de Khlath, ayant battu les *Iwanieh* (les gens d'Iwané?) avait dispersé ses soldats dans leurs quartiers d'hiver. Or les Khorazmiens ayant mal traité les musulmans de Tiflis, ceux-ci appelèrent les Géorgiens, qui se réunirent à Cars et à Ani, prirent Tiflis, massacrèrent tous leurs ennemis et mirent le feu à la ville. Djélal, en revenant de Khlath, ne trouva plus ici personne. C'était l'ancien mari de la reine qui, délivré précédemment par Djélal, et étant ensuite revenu

- vers sa femme, alors mariée à un autre, avait appelé les Géorgiens et leur avait fait connaître l'état des musulmans (ibid. p. 497, sqq.; le détail relatif au mari de Rousoudan est fourni par Ibn-Khaldoun, ib. p. 508).
- 625—1226 La rigueur de l'hiver ayant forcé Djélal à s'éloigner de Khlath, il alla ravager le pays de Mouch.
- 626—1229, 30 Au commencement de cheval, le khorazmchah assiége Khlath, occupé alors par Mélik-Achraph; il y passe l'hiver et prend la ville par trahison, le dimanche 28 de djoumada 1er (2 avril 1230).
- 627—1230 Djélal est battu par Ala-ed-Din Kaï-Kobad et par Mélik-Achraph, cinq mois après la prise de Khlath, et s'enfuit dans l'Aderbidjan (ib. p. 499).
- D'après Ibn-Khaldoun, en 624—1227, Hosam-ed-Din, défenseur de Khlath au nom de Mélik-Achraph, fit prisonnière la femme de Djélal et l'emmena dans l'Aderbidjan; il y fut poursuivi par Cherf-oul-Mouk, qui, après avoir rançonné le pays et mis à contribution le chirwanchah, alla s'emparer du château de Khadjin ou plutôt Khatchen, où se trouvait Djélal-ed-Daulah le Dchalal-Tola des auteurs arméniens, mari de la soeur d'Ivané; là il se fit payer 20,000 dinars *hyperpères* et fit mettre en liberté 700 musulmans. Etant allé dans le Moucan, Djélal donna le canton de Gouchtasfi à Djélal-ed-Din Saltanchah, fils du chirwanchah, précédemment prisonnier chez les Géorgiens, auxquels son père l'avait livré à condition qu'ils lui feraient épouser la fille de Rousoudan. Djélal, l'ayant tiré de captivité, lui donna le canton susdit, situé à l'embouchure du Kour (ib. p. 502, 3, 8). Pendant qu'il était dans le Moucan, il envoya Ilekk-Khan piller la ville de Lourhi (Loré); celui-ci, attaqué de nuit par les Géorgiens, fut battu près du lac Sévan; il prit ensuite sa revanche, quoique Ivané eût reçu un renfort de Lekz et de Souanes, qui portait ses forces à 40,000 hommes, et alla assiéger Loré, mais sans succès. Djélal marcha ensuite contre Bahram (Waram-Gagel), prince de Chamkor, qui avait fait une incursion à Gandza, assiégea et prit le château de Sékan ou Zagam et celui de Gag, qui se rachetèrent à prix d'argent, après quoi il marcha contre Khlath; sur la route il battit les Géorgiens, à Bdchni. Peu de temps avant sa mort, comme il se rendait de Gandza à Khlath, Avag, fils d'Ivané, qui était à Bdchni, vint lui rendre ses hommages (ib. p. 510).

Rien ne peut remplacer la lecture complète des riches matériaux réunis par M. Defrémery, que j'ai forcément abrégés; l'exactitude minutieuse avec laquelle ils ont été critiqués par l'auteur fournit une quantité de détails propres à suppléer au laconisme des Annales géorgiennes et à

en compléter les lacunes. Je regrette de n'avoir pu en faire toujours usage dans mes notes.

---

§ 5. *Chronologie des règnes de Giorgi-Lacha et de Rousoudan.*

*Giorgi - Lacha.*

Expédition de Gandza	1213 ou 1214.
Première invasion des Mongols en Géorgie	1220.
Seconde » » » »	1222.
Mort de Giorgi - Lacha	18 janvier 1223.

*Rousoudan.*

Lettres de Rousoudan et d'Ivané à Honorius III	1223.
Réponse du pape	mai 1224.
Arrivée de Djélal - ed - Din	1225.
Bataille de Garhni	—
Prise de Tiflis par Djélal - ed - Din	9 mars 1226.
Mort d'Ivané	1227.
Seconde occupation de Tiflis par Djélal	1229.
Couronnement de David, fils de Rousoudan	1234.
Mariage de la fille de Rousoudan	1236.
Arrivée des Mongols en Géorgie	—
Premier voyage d'Awag en Mongolie	1240.
Défaite de Gaïath-ed-Din par les Mongols	1243.
David-Narin est reconnu roi et envoyé à Batou	—
David, fils de Giorgi-Lacha, va en Mongolie	1244.
Mort de Rousoudan	1247.
Les deux David reviennent en Géorgie	1249.
Mort d'Awag	1250.
Sembat Orbélian en Mongolie.	1251, 1256.
Houlagou en Géorgie	1256.

---

## A D D I T I O N X I X .

§. 1. *Fin de l'histoire, et généalogie complète des Orbélians.*

L'histoire des Orbélians appartient tout entière à la Géorgie, puisque c'était une famille devenue anciennement géorgienne ; mais surtout à l'époque des Mongols il n'est permis de passer sous silence rien de ce qui les concerne, car alors ils avaient ressaisi une bonne partie de leur ancienne influence, et ils luttèrent si bien contre les Mkhargrdzélidzé qu'ils finirent par les contrebalancer et même les effacer en plus d'une rencontre ; en tout cas ils leur survécurent. Je reprendrai le récit à l'endroit où je l'ai laissé, dans l'Addition XVIII, répondant à la p. 146 de l'édition de M. S.-Martin.

« Dans ce temps-là<sup>1)</sup> mourut le frère de Sembat, le beau et florissant Ivané, qui fut placé près d'Elicoum. Il laissait un fils d'un heureux naturel, nommé Liparit. Peu après mourut son autre frère, le brave guerrier Phakhradaula, qui fut réuni aux précédents. Leur neveu Biourthel prit part à l'expédition d'Houlagou contre Berka-Khan, dans la plaine des Khazars, le Kiptchakh d'aujourd'hui, sur les rives du grand fleuve Térék, et y périt en combattant, en 710—1261<sup>2)</sup>. Après cela leur mère Aspha, digne de toute sorte de bénédictions, passa dans l'autre vie, en 712—1263, et fut placée auprès de ses enfants. Il ne restait plus à Sembat que son frère cadet Tarsaidj, homme énergique dans la guerre, heureux dans toutes ses entreprises, extrêmement pieux et fervent. Ce dernier avait épousé une Ismaélite, Arouz-Khathoun, fille du commandant de la Siounie, mais chrétienne et remplie de foi et de la crainte de Dieu. Il en eut trois fils : Elicoum, Stéfannos, qui eut le titre d'évêque<sup>3)</sup>, et Phakhradaula.

« Tarsaidj, qui commandait dans la contrée d'Orotn, pourvut la grande église de Tathew de riches vases et ornements ; il rendit à ce saint édifice les héritages dont il était depuis longtemps dépouillé, à savoir Hadjik et Tsour, avec leurs limites, auxquels il ajouta le vignoble de Kotavet, planté par lui-même, et Kéthévan avec ses limites, et fit tracer sur une colonne, au S., cette inscription, en souvenir de lui : « Ce mémorial écrit et cette inscription sont de moi, Tarsaidj, prince des princes, fils du grand Liparit et frère de Sembat, grand-prince et gouverneur de ce canton, et qui commandais moi-même en ce lieu, depuis l'entrée de Barcouchat jusqu'à la limite de Bedchni. . . . . »<sup>4)</sup>

<sup>1)</sup> Vers 1256.

<sup>2)</sup> V. les notes, Hist. de Gé. p. 565 et 566, relatives à cette campagne.

<sup>3)</sup> L'auteur même de l'histoire de la Siounie et des Orbélians.

<sup>4)</sup> Je ne crois pas devoir insérer ici en entier cette inscription, sans intérêt pour l'histoire, et qui se rapporte uniquement au couvent de Tathew.

Cependant Sembat, père adoptif de la maison d'Avag, résolut avec les autres princes et exécuta le projet de faire périr Gontsa dans la mer, par l'ordre d'Houlagou<sup>1)</sup>. Devenu par-là maître de toutes les propriétés d'Avag, il donna en mariage sa fille Khochak au grand Khodja Sahib-Divan, administrateur de tous les états d'Abagha, qui, dit-on, suivant le registre du grand-divan, formaient 150 toumans, valant chacun une myriade<sup>2)</sup>. Pour lui, il était le président du divan et le premier des dignitaires<sup>3)</sup>: ceci se passait en 718—1269.<sup>4)</sup>

«Cependant le grand et pieux souverain, maître du monde, Houlavou-Khan, mourut en 713—1264, et en même temps son épouse, la toute bénie Thongouz-Khathoun, empoisonnés par l'artificieux Khodja-Sahib. Dieu sait s'ils étaient inférieurs en piété à Constantin et à sa mère Hélène. Ils avaient régné huit ans. Après eux ce fut leur fils Abagha-Khan, homme doux, bon et pacifique, aimant aussi les chrétiens, dont le règne fut signalé par toutes sortes de succès et de prospérités. Il mourut après un règne de 18 ans, par la perfidie de certaines personnes, à Hamian<sup>5)</sup> (Hamadan) en l'an 731—1282.

«N'ayant pas d'enfants, Sembat avait jeté les yeux sur l'un des fils de son frère Tarsaidj, l'avait adopté, fait instruire dans les livres, ainsi que dans les préceptes du sacerdoce; lui-

<sup>1)</sup> Cela eut lieu vers 1263, v. la note 4, Hist. de Gé. p. 568.

<sup>2)</sup> Il est difficile d'imaginer qu'un particulier, comme ce Khodja Sahib-Divan, eût pu amasser une fortune de 1,500,000 pièces d'or; passe encore qu'elles fussent d'argent, ce qui serait pourtant une belle somme pour l'époque. Le fait est que l'auteur parle ici d'Abagha; et comme les sujets des khans mongols étaient enrégimentés par myriades, où il ne faut naturellement compter que les hommes valides, en état de porter les armes, c'était une grande puissance que celle qui reposait sur 1,500,000 guerriers, et qui suppose au moins trois ou quatre fois autant de sujets, c'est-à-dire 7 ou 8 millions. La phrase arménienne, p. 150 de l'imprimé, ne permet pas d'autre interprétation. S'il s'agissait du Sahib-Divan et non des états d'Abagha, au lieu de *որ և ասի լիճիլ*, on lirait *որ և ասի ունիլ*, et encore, comme après l'explication de *thouman* par *myriade*, l'unité n'est pas énoncée, il faudrait ajouter *դրամ* ou *գահալան* direm ou florin d'or: pourtant les richesses de Schems-ed-Din étaient immenses. On lui attribuait des propriétés pour 400 toumans, et 2000 toumans en valeurs de toute espèce; cf. d'Ohson, t. III, p. 505. Son crédit fut très ébranlé par les intrigues d'un certain Madjd-al-Mouk, dont on peut lire le récit très curieux, *ibid.*, jusqu'à ce qu'il fut mis à mort, le 16 octobre 1284, par ordre de Bouga; de Hammer, Hist. des Ilkhans, en allem., t. I, p. 367. Schems-ed-Din était soupçonné d'avoir fait empoisonner Abaga et son frère Mangou-Timour. D'Ohsson, *ibid.*, p. 585: c'était là le fondement de la haine d'Argoun contre lui.

<sup>3)</sup> Schems ed-Din, de son propre aveu, possédait une fortune immobilière, en fonds de terre, qui lui rapportait chaque jour 1000 dinars. D'Ohsson, IV, 7.

<sup>4)</sup> Je ne sais pourquoi Tchamitch, t. III, p. 259, place la mort de Gontsa en 1260: il semble que tout ce qui est ici raconté soit simultané, et l'Hist. géorg. v. p. 568, ne permet pas de croire que la mère de Dimitri soit morte avant l'an 1263.

<sup>5)</sup> V. Annal. p. 379, 398. M. Saint-Martin, t. II, p. 290, s'étonne avec toute raison que l'auteur arménien défigure le nom d'une ville si connue. Peut-être Stéfanos l'aura-t-il vu écrit en lettres arabes, et aura-t-il confondu un *ḡ* avec un *ḡ*.

même, après avoir construit beaucoup d'édifices, de couvents et d'églises, après s'être signalé en mille rencontres, alla rejoindre ses ancêtres. S'étant rendu au grand divan suprême, à Tauriz, du Chahastan, auprès d'Arghoun et du Sabib, il tomba dangereusement malade et mourut. Mais avant sa mort, qui le fit passer dans les rangs des anges, entre les bras du bienheureux et saint maître Chalové, il avait transmis toute sa principauté à son frère Tarsaidj, et l'avait recommandé lui-même à Arghoun et au Sabib. Il avait tenu le pouvoir avec beaucoup de gloire et d'honneur, durant 20 années <sup>1)</sup>. Ses grands arrivèrent en gémissant; son cercueil, magnifiquement décoré, avec un luxe royal, fut enlevé au milieu d'une multitude de croix, de torches ardentes et de cierges, tandis que des prêtres nombreux chantaient à haute voix la liturgie. Aux yeux étonnés de la capitale, il franchit processionnellement l'enceinte des murs, et fut déposé dans le saint couvent de Noravank, sépulture de ses pères, et fut placé avec un recueillement solennel parmi leurs tombes, en l'année 722—1273. Tarsaidj fit construire pour son frère un mausolée à part et une église dédiée à S. Grégoire, où furent transportés par ses soins les restes de Sembat. Daigne le Christ, l'espoir des hommes, leur accorder paix et miséricorde, purifier leurs âmes de toute souillure et les admettre parmi les saints et glorieux princes d'Arménie! Bénie soit leur mémoire!

« Apprenez maintenant quels biens fit Sembat. Avant lui avait régné en Géorgie une femme, du nom de Rousoudan. Or il y avait un fils de Lacha, fils de Soslan, mari de Thamar, fille de Giorgi, roi de Géorgie <sup>2)</sup>: il se nommait David. Rousoudan chercha mille moyens de le faire périr. Un jour elle le mit dans un coffre, qu'elle fit enfoncer dans la mer; une autre fois elle le livra à des princes pour le tuer, et ceux-ci le gardèrent secrètement dans un souterrain; une autrefois elle l'envoya dans une contrée lointaine, pour qu'il y fût exterminé, mais toujours il échappa, par la protection divine, et s'enfuit auprès du grand souverain <sup>3)</sup>, Mangou-Khan. A son retour delà il régna sur son pays et trouva Rousoudan massacrée <sup>4)</sup>. Il épousa Esougan Khavand, de Nakhtchévan. Il eut encore une autre femme, Gontsa, qui le rendit père de Démétré. Sembat lui fut très

<sup>1)</sup> M. S.-Martin, t. II, p. 291, suppose avec sa sagacité ordinaire que Sembat put entrer en jouissance de sa principauté en 1243, Elicoum ayant succombé lors de la première attaque de Miapharékim, qui fut sans résultat, et non lors du second siège, en 1259, qui dura plus d'un an et fut suivi de la prise de cette ville. Sembat aurait donc fait ses deux voyages en Tartarie, comme premier représentant de la puissante famille Orbéliane, et serait mort lui-même dix ans plus tôt que ne le dit Stéfanos. L'adoption du fils de Tarsaidj, quoique racontée après la mort d'Abagha et d'Houlagou, devait avoir eu lieu avant le décès de ce dernier, car notre auteur groupe ordinairement les faits, sans se soucier de leur ordre chronologique: ainsi Sembat put réellement mourir vers 1263, après avoir eu le commandement durant 20 années.

<sup>2)</sup> Toute cette explication de la descendance de Lacha ne se trouve que dans l'imprimé, p. 154; c'est évidemment une glose de copiste, mais je l'ai laissée, parce qu'elle ajoute de la clarté au texte.

<sup>3)</sup> Voyez la véritable version de ces contes d'Et. Orbélian, chez l'auteur géorgien, p. 345, sqq.

<sup>4)</sup> V. à ce sujet la n. 4, p. 528, Hist. de Gé.; il est probable que le mot arménien dont se sert Stéf. Orbélian ou est mal choisi, ou signifie seulement: *mort tragiquement*, *սասանակալ*.

fidèle, et lui rendit les services les plus signalés auprès d'Houlavou-Khan, de ses grands et surtout du divan suprême. Le roi David l'aimait tellement, qu'il le considérait comme son égal, lui confia le jeune prince Démétré<sup>1)</sup> et le lui donna comme un fils. Sembat fit mettre à mort, par ordre du souverain, beaucoup d'ennemis de son maître, et même des oppresseurs les plus élevés; car il jouissait d'un tel crédit auprès d'Houlavou, qu'il faisait mourir ceux qu'il voulait et faisait quand il voulait grâce de la vie. Aussi tous tremblaient devant lui et avaient les yeux fixés sur les siens. Le roi manda donc Sembat à Tiflis, et voulant lui accorder les plus grandes faveurs, «Quel beau présent, dit-il, désires-tu de moi? Car ce qui te plaira, ce à quoi tu attacheras quelque prix, tu l'obtiendras sans faute de ma majesté. — O roi, dit Sembat, se jetant à ses pieds et lui rendant hommage, tout ce que nous possédons vient de toi et de tes ancêtres, et cela nous suffit; mais j'ai à te demander une chose, si tu le permets. — Tout ce que tu souhaiteras de moi, j'ai juré de te le donner. — Efface le souvenir, infamant pour nous et calomnieux contre nos ancêtres, rédigé par ordre du roi Géorgé, ton aïeul, défendant sous peine d'anathème qu'on nous admit dans notre patrie; cet acte, qu'il a prescrit de conserver dans les archives royales, mets-le entre mes mains.» Le roi étonné ne put s'empêcher de blâmer son aïeul. «Pourquoi, dit-il, des hommes si braves, si habiles, ont-ils été chassés de ma maison?» et il ordonna à ses serviteurs de faire des recherches pour trouver cet écrit. On se mit à l'oeuvre, on le trouva bientôt, et on l'apporta. Le roi, l'ayant pris, se leva en disant: «Tiens, Sembat, prends l'acte que tu as demandé. — O roi, dit Sembat en se précipitant à ses genoux, puisque tu as été si bon, achève de montrer ta clémence: ce papier, écrit de la main d'un roi, doit être anéanti par une main royale. Fais allumer devant toi un brasier, et jetes-y l'acte, toi-même. «Un brasier ayant été allumé sur-le-champ, par l'ordre du roi, il y jeta l'acte, lacéré de son sabre, en sorte qu'il fut consumé. Comblé de joie, Sembat témoigna sa vive reconnaissance au roi,

<sup>1)</sup> *խաւանդ*, dont se sert précédemment notre auteur, ou *խոյաւդ* dans l'imprimé, p. 154, ne sont pas arméniens et constituent certainement un titre honorifique d'Esougan; mais lequel? Serait-ce quelque chose comme *خوند*, abrégé de *خدائوند*, qui signifie «maître, seigneur»? Journ. as. 1835, juin, p. 575; cf. Makrizi, Hist. des Mamelouks, trad. d'Et. Quatremère, t. I, p. 67, n. Suivant le savant éditeur, le mot *khavend* s'emploie aussi bien au masculin qu'au féminin, quoique dans ce dernier cas on puisse dire *kharendah*. De là se forment les mots connus *khond*, *akhavend* et *akhound* qui, aujourd'hui encore, est le titre donné au chef d'un village, dans le Daghistan, comme dans le Béloudchistan. J'ignore si ce titre peut être appliqué à une femme; mais il est certain qu'Et. Orbélian emploie très souvent des mots arabes sans nécessité, et que celui-ci donnerait un sens très raisonnable. Esougan est encore un nom d'homme, qui se voit. D'autre part Abou'l-Féda, Ann. mosl. t. V, p. 67, donne le titre de *Charatinao*, *خولطان*, aux princesses qui intercédèrent pour Arghoun, lors de ses démêlés avec Thagouthar: mon ignorance de la langue arabe ne me permet pas de décider si ce mot n'a pas du rapport avec le *khavand* dont je cherche l'étymologie. V. chez l'auteur géorgien, p. 377, de qui Esoukan était fille.

Quant au roi Démétré, il paraît être né vers l'an 1282, quoique Wakhoucht dise: en 1256.

Addit. et éci.

43

qui lui accorda encore plusieurs riches présents, et lui fit l'honneur de le revêtir des habits royaux; puis il le renvoya de la sorte dans sa maison. Ce fut ainsi que Sembat effaça l'affront fait à ses ancêtres et laissa à sa postérité un nom sans tache.

«Après lui, son frère Tarsaidj, honoré, chéri des monarques suprêmes et des grands, jouit de ses principautés, qu'il administra avec gloire et magnificence, inspirant la crainte à ses ennemis. Abagha-Khan le considérait tellement, que plus d'une fois il se dépouilla des insignes du trône pour l'en revêtir, de la tête aux pieds, et le fit ceindre de sa ceinture, toute d'or, enrichie de pierreries précieuses et de perles. Comme Tarsaidj était un guerrier intrépide, valeureux et d'un aspect imposant, il se signala par ses exploits dans toutes les campagnes auxquelles il prit part, et déploya une invincible bravoure dans le Khorasan, en Syrie, en Grèce, à Hams, à Hama, contre les Egyptiens; enfin, à Derbend<sup>1)</sup>. Il assista en personne, à neuf batailles et prit part à la mêlée. Aussi le roi des rois l'honora-t-il de riches présents et lui donna-t-il un *balich* d'or<sup>2)</sup>, en forme de hachette, de la grandeur d'un empan et pesant un livre: distinction qui s'accorde aux vainqueurs.

«Emmenant David, roi de Géorgie, Tarsaidj alla dans le canton de Khatchen, chez Athabac, fils du grand-prince Dchalal, dont lui-même épousa la soeur, Mina-Khathoun, du vivant de sa première femme, malgré les canons et les docteurs de l'église. Ayant conduit cette dernière dans sa maison, il eut d'elle un fils, un charmant enfant, qu'il nomma Dchalal, et deux filles, dont l'aînée fut mariée à l'illustre prince de Khatchen, Grigor, fils de Grigor-le-Grand, fils de la soeur de Iatabek Ivané<sup>3)</sup>; l'autre, après la mort de son père, fut donnée en mariage par ses frères à un prince de la maison royale de Géorgie, à Manouel, frère du roi Davith; ce mariage<sup>4)</sup> eut lieu en 719—1270. Tarsaidj construisit

<sup>1)</sup> Ce fut sans doute dans les expéditions dont il est parlé par l'auteur géorgien, p. 379, 383, 391.

<sup>2)</sup> Ainsi que le fait remarquer M. Saint-Martin, t. II, p. 296, le *balich* est, ou un coussin, ou une monnaie valant 500 miscals, i. e. 75 dinars, ou, suivant le Dict. persan-arménien de Douz-Oghlou, C. P., 1826, une monnaie khorazmienne, équivalant au *touman* persan, au *kisé* turk (500 marchils géorgiens); mais avec la description donnée par notre auteur, il faut supposer que c'était, sous les Mongols, une tout autre chose. Il est souvent question des *Paizé* ou tablettes en usage chez ces nomades, à l'instar de ce qui se pratique en Chine; peut-être, pour honorer un guerrier victorieux ou brave, lui donnait-on une de ces tablettes ayant la forme d'une arme, comme celle-ci; ce serait alors quelque chose d'analogue aux fusils et sabres d'honneurs qui se donnaient comme récompense des exploits militaires dans les guerres de la Révolution française. Seulement, dans ce cas, le *balich* aurait été d'une valeur intrinsèque équivalente à celle de la monnaie dont il porte le nom: c'est ce que l'on peut supposer.

<sup>3)</sup> L'inscription N. 4 de Khonthavank, dans trois copies, porte que Doph, fille du prince des princes Sargis, fut mariée à Gbara-Grigor, père de Hasan, prince d'Acan, Handaber, Sothik, Chaghvakh . . . ; père de Grigor, qui épousa Aspha, fille du comte Tarsaidj: ainsi il n'est pas question d'un Grigor, soldisant fils de Doph, soeur d'Ivané. Ou Stéfanos Orbélian se trompe, ou notre inscription, qui est datée de l'an 692—1243. Mais le plus curieux est que Tarsaidj, mari de la petite-fille d'une soeur d'Ivané, donne sa fille au petit-fils d'une autre soeur du même prince.

<sup>4)</sup> I. E. le mariage de Tarsaidj avec Mina-Khathoun.

des églises et fit de grandes dépenses pour les couvents. Il donna encore au monastère de Tsaghats-Kar le village de Gharhnacer, dans le canton de Gégarkounik, et un vignoble situé à Madjracatzor, donation qu'il fit inscrire lui-même dans l'église de Sourb-Carapiet, avec fondation de trois messes annuelles, et accompagnée de terribles imprécations contre ceux qui en détruiraient l'effet. Il restaura aussi plusieurs églises, devenues par leur vétusté hors de service. Dans ce temps-là mourut sa pieuse épouse Arouz-Khathoun, qui fut ensevelie à la porte du Saint-Apôtre de Tathev. Après l'avènement du roi Davith, Sembat<sup>1)</sup>, qui gardait chez lui Démétré, fils de ce prince, et l'élevait suivant les intentions de son père, réussit, à force de dévouement, à le faire asseoir sur le trône de Géorgie, en l'année 721 — 1272.

§ 2. *Digression sur les rois de Khatchen.*

Je m'arrêterai ici un moment pour faire connaître la famille des princes de Khatchen, à laquelle les Orbélians s'allièrent dans la personne de Tarsaidj. Cette famille, peu connue jusqu'à présent, a laissé des monuments nombreux dans les inscriptions des couvents d'Arménie, inscriptions que je vais analyser.

Sans entrer dans de trop longs détails sur l'histoire antérieure du canton de Khatchen, qu'il ne serait pas difficile de copier dans divers livres, voici les noms, la situation

<sup>1)</sup> Le M-it de M. Kotzébue et celui de Mgr. Carapiet portent *Sembat*; dans l'imprimé, p. 160, le savant éditeur a remplacé ce nom par celui de *Tarsaidj*, afin d'être conséquent avec sa note p. 291, et il explique ses motifs dans la note 51, p. 296. Ici est le noeud de la difficulté. Nous savons par l'auteur géorgien, que David V épousa la veuve d'Avag peu de temps après la mort de celui-ci, qui est fixée par Wakhoucht au moins 6 ans plus tard que par Stéf. Orbélian, par Vardan et par Tchamitch, i. e. vers 1255, et déjà du temps qu'Houlagou était en Géorgie, v. Ann. p. 366. Dimitri naquit l'année suivante, v. *ibid.* p. 367, et fut envoyé dans les domaines de son grand-père, pendant la révolte de David V contre Houlagou, *ibid.* p. 368.

D'un autre côté, cette indication de la révolte de David dérange toutes les dates alléguées par Wakhoucht; car la défection de David eut lieu entre les deux parties de la campagne contre les Egyptiens (v. p. 365 et 368, et la note p. 368), i. e. entre 1260 et 1261. Suivant ce système, qui est celui de l'Hist. de Gé., David aurait épousé Gontsa en 1260, Dimitri serait né l'année d'après, puis David se serait révolté et aurait laissé son fils dans la maison d'Avag, i. e. d'après Stéf. Orbélian, p. 160 de l'imprimé, entre les mains de Sembat, qui vivait encore. J'avoue que j'éprouve la plus grande incertitude entre la critique de M. Saint-Martin, seul de son opinion, et le témoignage de Stéfannos et de l'auteur géorgien que je traduis.

La plus grave objection que l'on puisse faire contre le nom de *Sembat*, qui se lit ici, c'est la brusque transition qui en résulte, et le désordre dans la série des faits dont on pourra accuser Stéfannos; car on ne peut nier, comme l'observe M. Saint-Martin dans sa note, p. 269, que tout ce § ne se rapporte à Tarsaidj; mais je ne sais si un aussi pauvre chroniqueur que Stéfannos vaut la peine qu'on cherche à lui éviter une absurdité.

et les principales phases de l'existence de cette petite principauté, jusqu'à l'époque où elle devient, pour ainsi dire, géorgienne. Deux provinces arméniennes, limitrophes l'une de l'autre, la Siounie et l'Artsakh, furent depuis les temps les plus reculés occupées par plusieurs petits princes indépendants, se donnant le titre de rois, et connues dans l'histoire sous les noms de royaume de Capan, de Pharhisos, d'Haband, de Baghk et de Khatchen: les deux derniers sont plus ordinairement employés chez les historiens modernes, à partir du XIIIe siècle, quoique déjà Constantin Porphyrogénète parle du prince de *Χατζιέρης*, i. e. de Khatchen<sup>1)</sup>. Ces deux provinces, et par conséquent les petits princes qui y régnaient, reconnaissent la suprématie des rois Aghovans antérieurs, puisque la géographie attribuée à Moïse de Khoren les place dans l'Aghovanie. Spécialement l'Artsakh, où se trouve le pays de Khatchen, est encore connu sous les noms de Petite-Siounie, de second Haband et de Baghk, ce qui me paraît prouver que les limites de ces principautés variaient fréquemment, suivant le plus ou moins d'ambition et de bonheur de ceux qui les gouvernaient. Celui qui lira soit les auteurs arméniens originaux, soit les compilateurs, tels que S.-Martin<sup>2)</sup>, Tchamitch et Indjidj, verra qu'il est à-peine possible d'en tirer des notions claires sur les lieux et sur les personnes. Les dates sont mieux connues, mais en petit nombre.

Le premier prince de Khatchen mentionné dans l'histoire géorgienne est un certain Wakhtang Khatchinel, auquel David, le second mari de Tamar, avait acheté, au prix d'un village et d'une forteresse, un très beau cheval de bataille (v. Ann. p. 278). Or nous trouvons pour cette époque deux Wakhtang; pour déterminer celui dont il est question ici, nous allèguerons les inscriptions qui les concernent l'un après l'autre.

A Khouthavank, Stathé ou Dathev, N. 10.<sup>3)</sup>

«Par la volonté de Dieu, moi Hasan, fils de Vakhtanc, seigneur de Hatherk, de Handaberd, de Khatchinaberd et de Havkathabagbaz (autre copie, Havkathaghats ou Havkakhagats), ayant possédé ma principauté durant 40 ans, j'ai vaincu mes ennemis dans de nombreux combats, avec l'aide de Dieu. J'ai eu 6 fils, auxquels j'ai donné mes forteresses et provinces; je suis venu dans ce couvent, près de mon frère, le baron Ter Grigoris, et me suis fait moine; et ayant fait apporter d'Aghou, avec de grandes peines et dépenses, cette croix de pierre, j'ai dressé ce saint signe, en souvenir de mon âme.

<sup>1)</sup> V. Saint-Martin, *Mém.* II, 149.

<sup>2)</sup> V. Saint-Martin, *loc. cit.* et p. 213; Tchamitch, t. II, p. 1042—1046. Vardan, sous l'année 493—1044, p. 80, 82; Asoghic, I, III, ch. 48.

<sup>3)</sup> Les inscriptions que je vais citer n'existaient qu'en copie, il y a huit ans, quand mon travail fut rédigé; depuis lors la plupart ont été publiées, soit par le P. Chahkhatounof, dans la Description d'Edchmiadzin, t. III, p. 556 et suivantes, soit par le P. Sargis Dchalal, dans son Voyage dans la Grande-Arménie, p. 183 et suiv. C'est là qu'on pourra les retrouver. Au reste, ne faisant usage de ces textes qu'au point de vue des indications historiques, on comprend que je ne dois entrer ni dans les détails de géographie et de topographie, ni dans une critique générale, qui exigerait un ouvrage considérable.

Maintenant, pour votre propre salut, vous qui lisez ceci, souvenez-vous de moi dans vos prières. En 631—1182.»

*Ibid.* N. 11.

«Moi la reine Mamaï, épouse de Hasan, fille du roi Ciouric; ayant demeuré 30 (sic) ans dans notre principauté, moi et mon mari, nous avons laissé nos domaines à nos enfants, nous sommes venus dans ce monastère, auprès de Ter Grigoris<sup>1)</sup>, avec notre fils, son homonyme, et avons pris l'habit monastique. J'ai érigé cette croix, en souvenir de mon âme: vous qui l'adorez, souvenez-vous de moi dans vos prières. En 631—1182.»

Cetcharous, N. 8. (Cop. Khargan.)

Cette inscription, fruste et sans date, nous fait remonter de deux générations dans la généalogie de Vakhtanc:

«Par l'assistance de la très sainte Trinité, . . . . . moi, Hasan, fils de Vakhtang, fils du grand Hasan, seigneur de Khoïkhanberd et de Khatchen, et mon épouse Samfan<sup>2)</sup>, fille du roi de Baghk, nous nous sommes affiliés à ce grand, merveilleux et saint monastère de Cetcharous, . . . . . et après la désolation causée par les Archers, avec beaucoup de dépense, nous l'avons renouvelé . . . . . etc.» *sic.*

Gochavank, N. 1.

«En 640—1191; quatre ans après la prise de Jérusalem par Salahadin, je commençai à construire cette église du saint Nor-Gétic, et l'achevai en 7 ans, lors du désordre de la Pâque des Grecs<sup>3)</sup>, par le moyen du vartabied Mkhithar, sous le supérieur Yardan et par l'assistance du pieux prince Vakhtanc et de sa compagne Arouz-Khathoun, de ses frères Sembat, Vasac, Khord et Grigor, et de ses enfants. Qu'on célèbre la messe pour eux dans cette église pendant trois jours, lors de la fête de la Mère de Dieu, une pour Hasan, père de Vakhtanc, une pour sa mère Mami, et une pour Arzou-Khathoun, fille du pieux Kourd, sans interruption.»

Khouthavank, N. 2.

«Par la grâce de Dieu Tout-Puissant et de son fils unique J.-C., et par la faveur du S.-Esprit, moi, Arzou-Khathoun, humble servante du Christ, fille du grand-prince des princes

<sup>1)</sup> Ter Grigoris est encore nommé dans une inscription, *ibid.* N. 9, ou un certain Vakhtanc, fils de Sembat, et sa femme Nana, font une donation au couvent, pour laquelle Ter Grigoris lui promet des prières. Sans date.

<sup>2)</sup> Ce texte a été reproduit par le P. Chakhathounof, t. II, p. 194: il semble que le nom insolite de Samfan pourrait cacher la Mère de Dieu des inscriptions précédentes, et ce roi Baghk être aussi le Ciouric, ci-dessus nommé.

<sup>3)</sup> V. l'Addit. XVII, p. 180, où il est question d'un erreur au sujet de la célébration de la Pâque, en 1197, suivant Tchamitch et Abou-l Faradj, en 1196, suivant Arakel. En tout cas le chiffre de 7 ans, ajouté à 1191, nous mènerait à l'an 1198, et est par conséquent trop fort. On pourrait, sans inconvénient, lire 4 5, au lieu de 4 7.

**Kour**, et femme de **Vakhtanc**, de race royale, seigneur de **Hatherk** et de toute le **Khatchat** Supérieur, j'ai construit avec grande espérance cette sainte cathédrale, dans ce lieu de repos de mon mari et de mes enfants, de mon fils aîné **Hasan** et de **Grigor**, morts par la volonté de Dieu, à la moitié de leurs jours. Car mon fils aîné **Hasan** fut tué en combattant, contre les **Turks** pour la religion chrétienne, et trois mois après, mon fils cadet **Grigor**, appelé par le Seigneur à payer la dette naturelle, sortit de la vie et passa dans le **Christ**, laissant tous deux à leur mère une inconsolable douleur. Mais comme durant leur vie, le coeur plein d'une sainte confiance, ils avaient commencé à construire une église en ce lieu, sans avoir pu la terminer, étant trop tôt frappés de la mort, et qu'ils m'avaient par leur testament confié le désir de leurs coeurs, moi, animée d'une grande espérance, je m'en chargeai, et construisis, non sans des fatigues considérables, ce lieu d'expiation, pour le salut de leurs âmes, de celles de mes filles et de toute ma parenté. Je vous prie donc instamment, vous qui adorez Dieu dans cette sainte chapelle, de vous souvenir dans vos prières de ceux ci-dessus mentionnés. Elle fut achevée en 663—1214, pour la gloire de Dieu.»

Au même **Vakhtanc** se rapporte le N. 5 de **Khathravank**.

«Lorsque c'était l'année 650—1201, le pieux **Patroniq** (petit prince) **Vasac**, petit-fils du roi **Ciouric**, fils de **Hasan**, fils de **Sacanh**, seigneur de **Hatherk**, de **Handaberd** et de **Havkakhaghats**, frère de **Vakhtanc**, possesseur de la même principauté, fit apporter cette croix et ne put, faute de loisir, la faire dresser, car étant allé à **Golachtian**, il l'enleva aux infidèles, par l'assistance de Dieu, et y fit résider son fils; pour lui, il fut martyrisé pour la foi, et la lumière descendit dessus, à la vue de la multitude. Après quoi, en 650—1201, ses fils **Khouïdan** et **Khotchagh** la dressèrent, en souvenir de leurs âmes, et pour obtenir la longévité; vous qui l'adorez, souvenez-vous de lui dans vos prières.»

Ces inscriptions se résument ainsi :

1°

**Vakhtanc,**  
seigneur de **Hatherk**.

roi **Ciouric**.

**Grigoris**, supérieur  
de **Khouthavank**, en  
1182.

**Hasan**, marié à **Mamaï**,  
seigneur de **Hatherk**, durant  
40 ans; se fait moine, avec  
sa femme, en 1182.

**Grigoris**, Cinq autres fils. 1)

1) Voyez la généalogie suivante.

2° Sacarh.  
 Hasan, marié à Mamaï ou Mami; seigneur du Katchen-Supérieur.  
 grand-prince Kourd.  
 Wakhtanc, marié à Arouz-Khathoun; seigneur du même pays : 1191, 1214.  
 Sembat, Vasac<sup>1)</sup>, Khord, Grigor<sup>2)</sup>, dit Patronic, † avant 1240.  
 Hasan, Grigor, Plusieurs filles. Khouïdan, Khotchagh, vivants en 1240.  
 étaient déjà mort en 1214.

Enfin un second Vakhtanc est mentionné dans la 1re inscription de Gantzasar.

«Au nom de la Sainte-Trinité, Père, fils et Saint-Esprit, ceci est une inscription monumentale tracée par moi, Dchalal-Dola-Hasan, fils de Vakhtanc et petit-fils de Hasan-le-Grand, dynaste naturel, roi du haut et grand pays d'Artsakh, d'une contrée dont les limites sont étendues. Lorsque mon père, ayant achevé sa vie, sortait de ce monde, par son testament écrit, il m'ordonna, à moi et à ma mère Khorichah, fille du grand prince des princes Sargis, de construire cette église à Gantzasar, sur la sépulture de nos pères. L'ayant commencée en 665—1216, avec l'assistance du Dieu bienfaisant, et la fenêtre de l'orient s'étant fermée, ma mère se fit religieuse, alla à Jérusalem pour la troisième fois; là, à la porte de la Résurrection, vêtue d'un cilice, elle passa dans le Christ, après bien des années de pénitences et d'austérités, avec le témoignage de la lumière, et y fut déposée. Pour nous, réfléchissant aux orages de la vie, nous nous occupâmes activement de ce travail et le terminâmes, par la grâce et la miséricorde du Dieu très clément, en 687—1238, et avec un zèle dont Dieu est témoin, nous la couvrîmes d'une voûte toute chargée de peintures diverses. Pour subvenir aux besoins des moines, je lui ai donné les villages de Matchegh, d'Hartchantouk, tout Goch, un côté de Khatchintzor, Norachencan, la rivière d'Aïgestan, Séghncni, qui lui a été donné par notre père; Sahacai, Phourcaïdoodai et Ardzathénik; je les lui ai donnés avec les croix, les livres,

<sup>1)</sup> La qualité qu'il prend de *petit-fils* du roi Coric, la ressemblance des noms *Mami* et *Mamaï*, toutes deux femmes de princes du nom de *Hasan*: ces deux circonstances me font croire que Vakhtanc et Vasac étaient fils du Hasan, fils de Sacarh ou de Vakhtang, qui commence les deux généalogies.

<sup>2)</sup> Un certain Sévat, fils du prince de Khatchen, Grigor, fut tué, jeune encore, au siège de Miafarékin, en 1261; Vardan, p. 120. Était-il fils de ce Grigor ou d'un autre?

les reliques, avec tous les ustensiles précieux et de métal, et avec des ornements de grand prix, pour la gloire du Christ, notre Dieu.

«Et encore de par Dieu, sous ma domination, les églises sont franches d'impôts; par la volonté de Ter Vardan, supérieur de ce monastère, et des moines, nous avons imposé une messe pour toute l'année, en notre intention, et dans toutes les autres églises: Pâque et son illumination est pour mon père Vakhtanc; la fête de la Mère de Dieu, durant 4 jours, pour ma mère Khorichah; l'Épiphanie et son illumination, pour mon frère Zakaré; l'autel principal, pour moi; depuis la fête de la Vierge, jusqu'à la Croix, pour mon aïeul Hasan; depuis la cinquantaine (l'avent), jusqu'à l'Épiphanie, pour ma compagne Mamkan; depuis la fin de l'octave jusqu'à la Présentation, pour tous, sans memento; une semaine de carnaval, pour mon frère Dola; une semaine pour ma soeur Mariné; la samedi et le dimanche du jeûne, pour mon frère Ivané; de Pâque à la fête de la Vierge, de la fête de la Croix à la fin de la cinquantaine, pour moi Hasan; cette église a été bénite en 689—1240, sous Ter Nersès, catholicos d'Aghovanie. Cette écriture est authentique, par la volonté de Dieu. Qui s'y opposera, Dieu et ses saints lui sont contraires; le moine Hovsaph célébrera une messe le jour de la fête de S. Antoine, par ordre du grand seigneur Hasan.» Et sur l'autel: «Vous qui vous prosternez devant la sainte table ornée de Dieu, souvenez-vous dans vos saintes prières de Hasan, fils de Vakhtanc, je vous en supplie:

3°

Hasan.

Vakhtanc<sup>1)</sup>,

marié à Khorichah, fille de Sargis Ier, Mkhargrdzel; († 1214).

Dchalal-Dola-Hasan<sup>2)</sup>,  
seigneur de l'Artsakh, marié  
à Mamkan<sup>3)</sup>: 1240, 1248.

Zakaré, marié à Khorichah, fille  
de Vasac (inscr. de Barbav-Tzor,  
Nouv. rec. de M. Kharganof); à  
Arzou-Khathoun (*ibid.* inscr. de  
Medzaran ou Hacoba-Vank.

Dola, Mariné, Ivané.  
fille.

<sup>1)</sup> Ciracos, p. 128, le nomme Vakhtanc Sacarhian, dit Toncic (*տֹՆԿԻ*).

Cet autre Vakhtanc était aussi *Sacarhian*, i. e. fils ou descendant de Sacarh, au dire de Vardan, p. 111; il avait vécu simultanément avec le premier, était mort vers la même époque que lui, et Ivané hérita de ses possessions, ainsi que de celles de l'autre Vakhtanc, dont les deux fils avaient péri avant 1214; v. sup. p. 274. Khorichah et Vakhtanc sont encore mentionnés dans une inscription de Medzaran ou Hacoba-Vank, en 661—1212. (Nouveau recueil de M. Kharganof)

<sup>2)</sup> Mentionné sous le simple nom de Hasan, dans une inscription de Vadcharh (Nouv. rec. de M. Kharganof), sans date; et encore dans une autre de Havabtcoï, avec sa femme Mamkan, en 682—1233: il était déjà prince, *ibid.*

<sup>3)</sup> Mamkan était fille d'un roi de Baghk et vivait encore en 700—1251. Inscription unique de Vadcharh (cop. Sch.): «Moi Mamkan, épouse de Dchalal-Dola, fille du roi de Baghk... (donation); en 700—1251.»

Pour tirer une conclusion de cette digression sur les princes de Khatchen, je ne vois rien, ni dans les noms, ni dans les dates, qui fasse croire que l'un plutôt que l'autre des deux Vakhtanc eût vendu son cheval au mari de Tamar, mais je crois pourtant que ce dut être plutôt le dernier, qui, comme beau-frère des deux Mkhargrdzels, était en rapports plus intimes avec la Géorgie.

Je poursuivrai maintenant la généalogie de ces princes, par le moyen des inscriptions, jusqu'au moment où ils s'allient avec la famille Orbéliane, et, par un c isement très rapproché, avec celle des Mkhargrdzels.

Gantzasar, N. 3. <sup>1)</sup>

«En 715—1266, par la volonté de Dieu Tout-Puissant, moi Dchalal-Dola, fils de Vakhtanc, des contrées d'Artzakh, ma femme Mamkan, petit-fils <sup>2)</sup> du roi de Baghk, et notre fils légitime Athabac, après avoir achevé cette église, nous avons jeté les fondements de cet oratoire, qui a été terminé, avec beaucoup de fatigues, pour lesquelles je vous conjure de ne pas m'oublier dans vos prières; je lui ai aussi donné un petit présent, le village de Mourh, avec ses quatre saisons, et celui de Djrhank avec ses limites. — Et encore, moi Athabac, j'ai donné avec empressement un Evangile relié en or, une croix précieuse et mon domaine de Blrin, situé au midi, avec ses limites; j'ai décidé que l'on offrirait le sacrifice de J.-C. dans l'octave de la Croix . . . . .» Suivent les formules de malédiction contre tout chrétien ou musulman qui touchera à cette donation.

*Ibid.* N. 4.

«Au nom de la Trinité, Dieu unique, du Père, du Fils, du S.-Esprit, moi l'humble servante de J.-C., Mamaï-Kathoun, fille du dynaste, prince des princes, Dchalal-Dola-Hasan, prince de Khatchen, et de ma pieuse mère Mamkan, et femme du pieux baron Oumec, je suis venue avec grande confiance au saint couvent de Gantzasar, moi et mon fils Vakhtanc <sup>3)</sup>, et ceux-ci (les moines) nous ont promis la messe dans toutes les églises, pour le jour de la Transfiguration; tant que je serai vivante, ils célébreront la messe pour moi et pour mon père, et encore après ma mort: celui qui le fera soit béni de Dieu. En 729—1280.»

Athabac, fils de Dchalal, est encore mentionné dans les inscriptions 16e, 4 bis et 22e, *ibid.* en 720—1271; dans la 17e, en 725—1276; dans la 26e, en 731—1282, chaque fois avec le titre de seigneur *régnant* actuellement, ou de prince de Khatchen.

<sup>1)</sup> Dans les trois copies que j'ai de cette inscription, on lit ԷՖԷ 755; j'ai déjà remarqué dans le Bull. scient. t. X, p. 336, n. 95, que cette date, équivalant à 1306, est impossible; et même la date de 1266 est en contradiction avec l'histoire, qui raconte la mort de Dchalal en 1261; v. Tchamitch, III, 260. Toutefois l'oratoire put être commencé du vivant de Dchalal et terminé seulement quelques années après. Cf. Chakhath. t. II, p. 372; Sargis Dchal. p. 186.

<sup>2)</sup> Je pense que *թոռն* doit être pris dans le sens de *թոռնեայ* petite-fille.

<sup>3)</sup> Il était à Tiflis en 1284; Tcham. III, 272.

Addit. et écl.



y étaient inscrits, pour payer les impôts et être soumis au divan, il manda le secrétaire<sup>1)</sup> de la grande chancellerie, fit transcrire les registres, d'où il ôta les noms de plus de 150 couvents, et brûla les anciens: ce fut ainsi qu'il affranchit les églises. Il se montra si bon et si miséricordieux envers tous, qu'au village de Nétik, situé sur la rivière Houraztan, on éleva une croix portant son nom.»

Stéfannos, notre historien, fut ordonné prêtre dans une assemblée réunie par ordre de son père, en 1280, et envoyé en Cilicie, auprès du catholicos Hacob, pour être sacré évêque, en 1285. Hacob étant mort alors, Léon lui proposa le patriarcat, dit-il, et, sur son refus, Costandin fut élu. Pour lui, il fut sacré, et nommé métropolitain de Siouanie, et revint en 1287. Les évêques du pays lui ayant suscité quelques querelles, il sollicita la protection d'Arghoun, qui lui donna un iarliq, afin qu'il fût reconnu de tous, sans contestation.

«Cependant le béni et religieux prince des princes Tarsaïdj, après avoir fourni la moitié d'une carrière signalée par beaucoup de bonnes actions et de grands exploits, mourut dans son palais d'Arpha<sup>2)</sup>, et fut emporté avec un appareil solennel à Noravank, auprès de son frère Sembat, dans le monument construit par ses ordres, en 739—1290. Ses fils, se trouvant en désaccord pour l'héritage de ses principautés, allèrent à la porte suprême et furent présentés au monarque du monde, Arghoun-Khan, qui manda Elicoum, l'aîné, et l'établit successeur de son père, le mettant au-dessus des autres. Bien que celui-ci fût reconnu maître et possesseur de tout le patrimoine et des états de Tarsaïdj, comme il ne voulait pas porter préjudice à ses frères, il partagea son héritage, de l'avis des évêques, des docteurs et des nobles, et donna à Dchalal, son frère, ainsi qu'à son neveu Liparit, la portion qui leur revenait. De cette manière, la concorde régnant entre eux, ils gouvernèrent leurs domaines, dans cette province, environnés de respect, jouissant d'une autorité imposante, honorés et considérés des monarques du monde et de leurs grands, maintenant la paix dans le pays, et les couvents dans un état florissant et tranquille. Comme, à cette époque, le pays était entièrement épuisé par les dévastations, les monastères hors d'état de faire le service divin, chacun venait dans les domaines d'Elicoum chercher un asyle, ainsi que le firent Stéfannos, patriarche d'Aghovanie, demeurant auprès de son frère Stéfannos, plusieurs autres évêques, docteurs et personnages nobles. C'était, grâce à Dieu, un spectacle charmant que cette maison, semblable à l'arche de Noé, au milieu d'un pays bouleversé par les tempêtes. Daigne le Seigneur la conserver inébranlable, par l'intercession de sa sainte Mère et de tous les saints, jusqu'à la consommation des siècles! Ce qu'il y avait de plus beau, c'est que, d'une part, resplendissait la puissance temporelle des princes, tandis que leur frère Stéfannos brillait lui-même de la grâce divine,

<sup>1)</sup> Notre auteur emploie ici le mot *ძიღვენიყარი*, qui est la transcription du géorgien *ძიღვენი*, ayant ce sens.

<sup>2)</sup> Tarsaïdj avait fait précédemment construire par les soins de Ter Sargis, supérieur de Noravank, un pont superbe, sur la rivière passant à Arpha. Ce pont était en pierres polies, d'une longueur remarquables, un ouvrage vraiment admirable.

avec le titre de pasteur suprême<sup>1)</sup>; et ce tissu d'amitié fraternelle rappelait réellement les paroles du prophète : «Qu'il est bon et doux de voir les frères réunis sous un même toit!»

«Ils eurent des rejetons d'une heureuse postérité; Elicoum fut père de deux fils, Biourthel et Boughda, et d'une fille, qu'il donna en mariage au charmant prince et grand gouverneur Eatchen, fils de Hasan, fils du grand prince Prhoch, fils de Vasac le brave, déjà mentionné. Liparit eut cinq fils, dont l'aîné, Sembat, épousa une fille de la maison des atabeks Sadounians; un autre, nommé Hohannès, élevé et instruit par Ter Stéfannos, fut promu par lui au sacerdoce.

«Maintenant, lecteurs, que personne ne reproche à l'auteur d'avoir flatté l'orgueil de sa famille et n'imagine qu'il a mis des faussetés dans son récit. Dieu nous est témoin que, depuis le commencement jusqu'à la fin de cet écrit, il n'a rien omis pour s'assurer de la vérité; que, témoin oculaire, nous n'avons ici présenté qu'une faible partie des faits authentiques, après avoir discuté les généalogies et souvenirs anciens d'autres familles, et surtout les nôtres. Comme nous rédigeons ce récit, concernant notre pays de Sisacan, et que les princes Orbélians y ont régné en maître, en dernier lieu, nous devons aussi raconter leur histoire. Recevez donc ce livre sans arrière-pensée et épargnez-nous la critique. Gloire éternelle! Amen!»

Je vais maintenant donner les dernières pièces justificatives de la famille Orbéliane, et spécialement celles relatives à Tarsaidj, puis le tableau généalogique des Orbélians, aux trois époques de leur histoire, et enfin l'histoire du livre de Stéfannos.

Khouthavank (ou S.-Stathé), N. 8.

«Par la volonté de Dieu, moi Sembat, fils de Liparit-le-Grand, je me suis affilié à ce monastère, sous le supérieur Ter Athanasé, et j'ai acheté le vignoble de Khrndachank et Eghégik; les moulins à huile que j'avais achetés, ainsi que d'autres acquisitions, suivant mes moyens; le village de Canantchavor et autres, que j'ai confirmés avec tous leurs revenus, sans fraude, et je les ai donnés à cette sainte cathédrale. Ter Athanas et les autres moines m'ont accordé la messe dans toutes les églises, pour le dimanche de la Résurrection. Maintenant (formules d'excommunication) . . . . .; en 714—1265.» Sembat n'était donc pas mort en 1263, comme le croit M. S.-Martin, t. II, p. 291.

Gantzasar, église Rouge de Vertz, N. 7, 8.

«Confiant dans le Dieu Tout-Puissant, moi Tarsaidj, prince des princes, fils du grand Liparit, et ma femme Mina-Khathoun, fille du grand Dchalal-Dola, seigneur de cette contrée, que Dieu nous avait donnée, depuis Barcouchat jusqu'à la plaine de Dovin, nous avons construit cette église de la Mère de Dieu, avec de l'argent nous appartenant légitimement, pour le salut de notre âme et pour la longévité de notre vie. Nous avons donné, pour les besoins des serviteurs, la terre de Sounacai-Taph, celles de Nabatac et de

<sup>1)</sup> C'est ainsi que Stéfanos parle de lui-même.

**Nerki-Dzaghcots, dans Chnher, pour le luminaire de Tathev. On célébrera dix messes par an, cinq à l'Epiphanie, cinq à Pâques, pour moi, Tarsaidj, et pour Mina-Khathoun. Qui-conque, des nôtres ou des étrangers, annulera cette donation, est maudit par les 318 pères. En 721 — 1272.»**

**A Dzarhavank.**

«Au temps où la nation des archers commandait dans beaucoup de contrées, jusqu'à l'Océan, à Stambol, au Pont-Euxin et au fleuve Euphrate, appesantissant son orgueilleuse domination et exigeant de lourds impôts, dans ce temps d'amertume où nous nous trouvions, nous Ter Hohannès Dophiants<sup>1)</sup>, méprisables, abjects et faibles d'esprit, nous reçûmes l'ordre de nos supérieurs d'aller près de nos pères et chefs, au siège merveilleux de Haghbat. En revenant dans notre patrie, dans la maison paternelle de notre frère aîné, Hasan, le brave, le guerrier, distingué par des exploits admirables, dont le fils Grigor aimait l'église et les prêtres, et dont l'épouse, de bonne renommée, Aspha, fille du grand comte Tarsaidj, commandait dans les contrées de Siounie; après avoir considéré les vallées, voyant que les eaux se répandaient de côté et d'autre, et qu'il y avait au milieu une jolie petite colline, je m'y plus, j'entrai dans l'ermitage et me mis à bâtir une chapelle. Dans ce projet Grigor mon frère, prince de ce pays et de plusieurs autres, vint et voulut construire cette chapelle de la Sainte-Mère de Dieu, afin qu'elle intercédât pour nous et pour tous les chrétiens. Moi, Ter Hohannès, j'ai commencé cette bâtisse, en 750 — 1301.»

**Khathravank, N. 1.**

«Par la grâce de Dieu, moi Asphé, fille du prince brillant d'un éclat royal, Tarsaidj, et de Mina-Khathoun, issue de race royale, ayant été l'aide de celui qui est ma tête, du glorieux prince Grigor, couronné par le Christ, dans la construction de cette sainte église, douée de lumière, je me suis décidée aussi, par le moyen du grand pontife Ter Hohannès à faire construire avec mes légitimes richesses un sanctuaire et un autel, pour l'oblation de J.-C., afin que tous les samedis et dimanches, à la fête de Noël, de la Présentation, de Pâques, de la Transfiguration, de la Se-Vierge et de la Croix, on célébrât pour moi la messe dans toutes les églises. Nous avons donc donné notre terre princière de Bri-Hand, de Nénékpan, et un bahi-dchour (?)» . . . (formulé d'anathème); pas de date.

*Ibid.* Sur la croix de Gétamedch, N. 4.

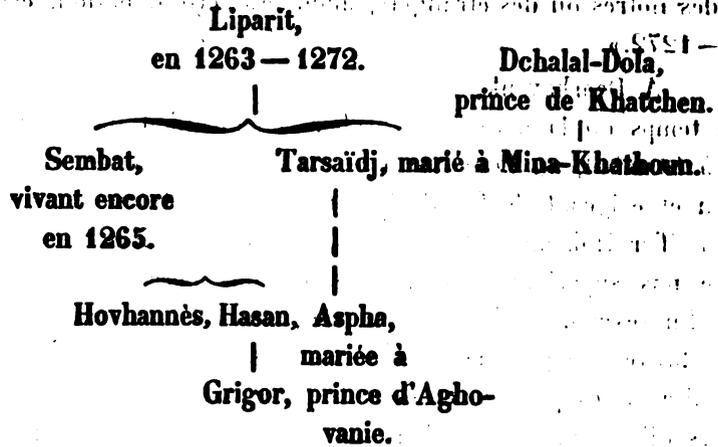
«Par la volonté de Dieu, moi Aspha, fille du grand prince Tarsaidj et de Mina-Khathoun, et mon mari, le puissant géant, prince Grigor, fils du grand prince Hasan-le-Brave, prince d'Aghovanie, j'ai établi cette croix et bâti ce pont en souvenir de mon âme, et de mes morts, Nercaï et Abaghai.»<sup>2)</sup>

<sup>1)</sup> On verra plus bas, dans la généalogie des Mkhargrdzels, ce que c'est que cette famille.

<sup>2)</sup> Aspha sera encore mentionnée, mais indirectement, dans une inscription, la 4e de Khathravank, que je citerai plus bas, à propos des Mkhargrdzels.

Voici donc tout ce que nous connaissons par les inscriptions, de Tarsaidj et de sa famille :

5°

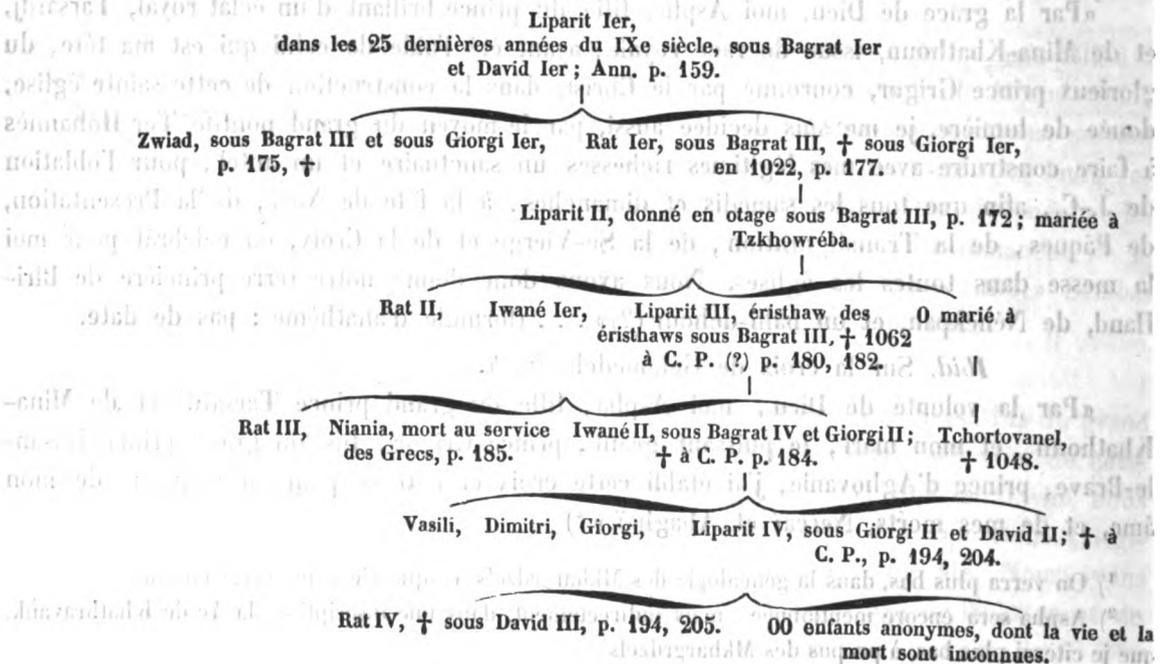


6°

**Tableau généalogique des Orbélians,  
divisé en trois époques :**

- I. Depuis les temps les plus anciens, jusqu'à David-le-Réparateur ; v. Add. XI, p. 215.
- II. Depuis David II, jusqu'à leur expulsion en 1177, sous Giorgi III; Hist. de Gé., p. 389.
- III. Depuis Giorgi III, jusqu'au commencement du XIVe siècle.

I.



II.

Iwané III; S.-Martin, II, 237.

Abouleth, sous David II, Ann., p. 208.

Iwané IV, premier secrétaire de Giorgi III, et spasalar avec Iwané V, meurt très vieux; S.-Martin, II, 76, 80.

Iwané V, sous Dimitri Ier, † 1173. Vardan, p. 96, 97.

Sernbat Ier, sous Dimitri Ier; Vardan, p. 79. † avant 1177. Succède à son père et se fait moine sous le nom de Simon. Ann., p. 234.

Thirkhach, succède à son père; Vardan, ib. = fils d'Abouleth, suivant l'Ann. gé., p. 235, qui le nomme Kirkich et Beg de Souram.

Iwané VI, chef des mandats, Stéf. p. 84. Mentionné en 632-1183, à Sanahin (Ed. Sargis Dchalal, p. 30).

Liparit V; Stéf. p. 83; éristhaw de Karthli, Ann., p. 235, 242. Kawthar, le plus jeune; Stéf. p. 94; chef des palefreniers; fils d'Iwané IV, suivant l'Ann. gé. p. 235, 242; † 1177.

III.

Sernbat II; Stéf. p. 91; mort en 1177.

O mariée à Demna, fils de David II.

Elicoum I; Stéf. 96; épouse Khathoun, fille de la soeur de l'évêque Stéfannos; ib. 104. Khathoun † avant son fils.

Plusieurs fils, de quidescendent les Orbélians de Géorgie. Stéf. 98.

Liparit VI, épouse Aspha, soeur de Bonba (Stéf. p. 104), † 1263; suivant l'Ann. gé. p. 361, il épouse la fille d'Eldigouz. 1)

Elicoum II, épouse la soeur de Grigor Madznetsi, † 1244, enterré à Noravank, p. 112, 361.

Sernbat III, succède à Elicoum, † 1263 ou 1273. Stéf. p. 152; Ann. p. 367; adopté par Eldigouz, p. 361.

Iwané VIII, † vers 1256; souche des Orbélians de Siounie. Tch. III, 219; Stéf. p. 174.

Phakhradula I, Tarsaidj, marié à Arouz-Khatoun, Tartare baptisée, † avant 1272; puis à Mina-Khatoun, fille du roi de Baghik, Dchalal-Dola; † 1290.

Biourthel I; Tcham. III, 218. † 1263; Stéf. p. 146, 235.

Sernbat IV, l'aîné, épouse une parente de Sadoun; Stéf. 174. Petit-fils de Sernbat III, Ann. gé., p. 361, 367.

Hohannès, évêque de Siounie en 1304; Tch. III, 305, en 1280. Saint-Mart. II, 300.<sup>2)</sup>

Phakhradula II, † vers 1299.

Elicoum III, Stéfannos, métropolite de Siounie, † 1304. Sargis, évêque, fils de la soeur de Stéfannos, archev. de Siounie (Inscr. Abich, à Carmirvank).

Dchalal, O mariée à Grigor, à Manoel, prince de Katchen, Dimitri II de Géorgie; † 1312. Inscr. d'Alagez. p. 160.

Biourthel II (marié à Vakhakhé; père de Bechk et Inanc?)

Boughda.

Mama-Khatoun, mariée à Etchli, petit-fils de Prhoch; Stéf. p. 174.

Iwané VII.

Biourthel III, se fait musulman, en 1402, lors de la conquête de la Géorgie par Timour (Thom. de Medz. M-it 96 de la Bibl. R-le à Paris, fo. 70 v.). Inscr. de Carmir-Vank; Tarsaidj) est nommé, en 724=1275, ainsi que sa femme Mina-Khatoun, son frère et Biourthel, son épouse Vakhakhé et leurs fils Bechk et Inanc; Liparit et Thaghau ou Thaghés, frères de Mina-Khatoun.

Sernbat V.

La phrase est telle, qu'on ne peut distinguer si ces deux derniers sont frères de Tarsaidj; v. 6e R. sur mon Voyage, p. 144.

Stéfannos, évêque de Tathév.

Pechgen (Tch. III, 470, écrit Péliginé; erreur, facile à expliquer par l'écriture arménienne  $\text{պէլիգին}$ ,  $\text{պէլիգն}$ ) † 1483.

Mnachak ou Chak.

O mariée au roi Aleksandré Ier, de Géorgie (Thom. de Medzob, fo. 82 r.); Tch. III, 470, 71. O fils, âgé de 10 ans, en 1438.

<sup>1)</sup> En 714-1265 vivait Ouzouk, fille du grand prince Elicoum, et épouse d'un certain Hasan. Inscr. de Medzaran ou Hacoba-Vank; Nouv. rec. de M. Karghanof.

<sup>2)</sup> Le nom des Orbélians subsiste encore en Siounie, ainsi qu'en font foi plusieurs actes tout à fait modernes, placés à la fin du M-it Kotzébut, de l'Histoire de Siounie; là aussi, comme en Géorgie, il a pris la forme russe Orbélianof.

Je remarquerai ici : 1° que l'histoire ne fait point connaître le noeud existant entre la première et la seconde époque des Orbélians ; il doit se trouver dans la descendance de Liparit IV, dont il n'est parlé nulle-part directement, en sorte que l'on en est réduit à conjecturer qu'Abouleth et Iwané II, donnés comme Orbélians par le seul historien de la famille, descendaient peut-être de ce Liparit à la seconde génération.

2° Je crois pouvoir aussi ranger dans cette famille plusieurs personnages que nomme l'auteur géorgien, mais sans dire qu'ils fussent Orbélians. La ressemblance des noms, qui étaient presque héréditaires dans les familles, et surtout celle des emplois, me porte à adopter cette opinion. Je vais donner la liste de ces Orbélians supposés, par ordre d'ancienneté.

Sous Thamar :

Rat, éristhaw des éristhaws du Karthli, p. 252, dont la mère se nommait Khouachak-Tzokel ; il était Souramel ou maître de Souram, n'importe à quel titre, Ann. p. 253.

Grigol, éristhaw des éristhaw, p. 276.

Sous Rousoudan, et sous les deux David :

Grigol Souramel, éristhaw de Karthli, p. 341, 348, 349 ; Souramel, Orbélian, 368.

Béga, fils de Grigol Souramel, 347 ; Salin-Béga, 361.

Liparit Thorel, p. 361.

Cakha Thorel, p. 361.

Sous Dimitri II :

Béga Souramel, p. 400.

Rat, fils de Béga Souramel, p. 400, 401.

Sous Wakhtang II et David VI :

Béga, éristhaw de Karthli, p. 408 ; Souramel, p. 409.

Amada, fils de Béga, p. 408 ; Souramel, p. 414, 422 ; Souramel, chef des msakhours et éristhaw des éristhaws, p. 415 ; sa fille épouse David V, p. 416.

Rat, p. 409, 422.

Si, afin d'être convenablement appréciés, les bons ouvrages ont besoin d'un habile interprète, on peut dire avec justice que les médiocres et les mauvais réclament plus encore un pareil secours, pour que leur médiocrité disparaisse, et que leurs défauts cessent d'être nuisibles : l'Histoire des Orbélians, par Stéfannos, a eu en partage une bonne fortune de ce genre. Rédigée sur des extraits informes, composée de matériaux mal soudés, remplie de lacunes, d'erreurs relatives aux noms propres, aux faits, à la chronologie, elle doit toute la célébrité dont elle jouit à l'érudition immense et à la sage critique de son der-

nier éditeur. Elle forme le 66e chapitre d'un ouvrage encore inédit, intitulé *Histoire de la Siounie*, mais par la nature même de sa rédaction, elle peut facilement en être détachée, car elle ne tient ni à ce qui précède ni à ce qui suit. C'est, à proprement parler, une monographie, non moins intéressante par ce qu'elle contient, que par les lacunes qui y ont été signalées et comblées avec tant de bonheur. Comme cette monographie est consacrée à la seconde des grandes familles géorgiennes, à celle qui vient immédiatement après la famille royale, elle a depuis longtemps attiré, en Géorgie et en Arménie, l'attention de ceux qui lisent les anciens livres. On l'a extraite en entier de l'ouvrage auquel elle appartient, les copies en ont couru, et comme personne n'a su ou ne s'est avisé de dire d'où elle était tirée, que l'ouvrage primitif, qui est très volumineux, est en même temps inédit et sans doute rare, l'abrégé, comme il arrive d'ordinaire, a fait oublier le grand tout, qui est resté complètement ignoré.

Le premier qui, en Europe, se soit occupé de l'ouvrage de Stéfannos, est le savant Lacroze. On trouve dans son *Thesaurus epistolicus*, t. Ier, p. 3, une lettre du 7 septembre 1716, par laquelle Bayer demande à Lacroze de lui fournir sur les Tchinghizkhanides les renseignements donnés par les auteurs arméniens. Dans le t. III, p. 5 du même recueil, Lacroze envoie le commencement de ce qu'il a pu trouver dans un ouvrage de Stephanus Synensis: «*In historiâ manuscriptâ principum Orbelianorum. Floruit (Stephanus) sub finem XIII saeculi; ejus meminit Grigorius Sisensis, catholicos armenus, in epistolâ ad Haitonem regem, v. Galanus, Pars 1a, c. 27, p. 441.*» Ibid. p. 11, Lacroze continue la traduction latine des passages relatifs aux Tartares, non de tous pourtant, car il ne donne que des fragments<sup>1)</sup>. En 1775 il parut à Madras un petit volume in-4<sup>o</sup>, de 144 pages, dont le titre, fort long; commence ainsi: «*Histoire des débris des Arméniens et des Géorgiens, composée par un certain Mesrob, prêtre, du bourg d'Hoghots, dans le Vaïots-Tzor, au pays de Siounie, en 962 de J.-C.* On raconte d'abord ce qui concerne l'arrivée des Orbélians... le tout a été mis au jour par les soins et avec les caractères d'Eléazar Chamirian...» l'histoire des Orbélians forme ici 53 pages. J'ai vu autrefois ce livre à la Bibliothèque Royale de Paris, mais je n'en ai jamais fait usage, et depuis il ne m'est pas tombé entre les mains: je ne ferai donc aucune remarque sur ce titre<sup>2)</sup>. C'est d'après cette édition, défigurée par un grand nombre de fautes typographiques, que M. S.-Martin a fait sa traduction et tout son travail critique.

Né le 17 janvier 1791, M. Saint-Martin, après une jeunesse extrêmement laborieuse, partagée entre la direction de trois maisons de commerce appartenant à son père et les études littéraires qu'il suivait assidument au collège des Quatre-Nations, avait déjà rédigé

<sup>1)</sup> La traduction de Lacroze a été réimprimée à S.-Pétersbourg, en 1810, dans le premier et unique cahier d'une collection dont J. Klaproth était le rédacteur: *Archiv für asiatische Literatur* . . . . 4<sup>o</sup>, p. 114—118. V. S.-Martin, *Mém.* t. II, p. 13. Je n'ai jamais vu cet ouvrage.

<sup>2)</sup> V. S.-Martin, *Mém.* t. II, p. 11.

en 1812<sup>1)</sup>, tous les matériaux des deux volumes de ses Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie, dont le 1er parut en 1818, et le 2d en 1819. M. le baron de Sacy, à qui l'ouvrage était dédié, en publia l'examen critique, ou plutôt la louange presque sans restriction, dans le Journal des savants, pour 1818, p. 487—495; 1820, p. 202—214<sup>2)</sup>. Le plus grand éloge que l'on puisse faire de cet ouvrage, se trouve déjà dans les circonstances mêmes qui en ont accompagné la publication, mais surtout en ce qu'il est éminemment *complet*, qualité qui souriait beaucoup à M. S.-Martin dans les travaux littéraires, ainsi que je le lui ai souvent entendu dire. En effet, il existe sur l'Arménie plusieurs compositions très remarquables : l'histoire religieuse est traitée avec beaucoup d'ampleur par Galanus, *Conciliatio ecclesiae armenae...*, Rome... 3 volumes in-fo. arménien-latin; la géographie doit beaucoup au savant père Loucas Indjidjian, qui s'est aidé et guidé par le travail de M. S.-Martin, dans son *Arménie ancienne*, Venise, in-4<sup>o</sup>, 1822, et qui a décrit l'état moderne de l'Arménie, dans un volume in-12<sup>o</sup>, formant le tome 1er de la description générale de l'Asie, Venise, 1806, 8<sup>o</sup>; enfin les vues d'ensemble se retrouvent dans un troisième travail de cet infatigable Mékhithariste, *Antiquités de l'Arménie*, Venise, 1835, 3 vol. in-4<sup>o</sup>; quant à l'histoire, la grande compilation du P. Tchamtchian, Venise, 1784, 6, 3 vol. in-4<sup>o</sup>, et l'abrégé de ce livre, par le même, Venise, 1812, 1 vol. in 8<sup>o</sup>, sont des compositions extrêmement remarquables : mais le lecteur, même initié à la lecture des ouvrages arméniens, qui voudra avoir un guide sûr et des notions nettes, positives, complètes, sur l'Arménie, devra longtemps encore faire usage, avant tout, du travail du savant français. Heureux celui qui peut maintenant en trouver un exemplaire dans le commerce !

Lorsque cet ouvrage admirable parut, il n'y eut qu'une seule voix pour le louer, soit mérite incontesté, soit absence totale de juges capables; et depuis, malgré certain défaut trop réel, il ne s'est pas élevé un seul critique qui eût le courage de blâmer un point mauvais au milieu d'un amas d'excellentes recherches. Cependant l'incertitude où l'on était sur le véritable auteur de l'histoire des Orbéliens faisait dire, en 1829, au Rd. Soukias Somal, auteur du *Quadro della Storia letteraria di Armenia*, p. 119: «La credete il Sig. S.-Martin, opera di Stefano Orbelino; il perchè la tradusse in francese e la pubblicò a Parigi nel 1819..... Ma confrontato il testo di questa sua traduzione col manoscritto, che dell'Orbeliano noi possediamo, rilevamo esser un' opera del tutto diversa da quella dell'Orbelino. A dimostrar la qual cosa molte ragioni concorrono. E primieramente nel nostro manoscritto, il quale sebbene per fatalità sia mancante di 32 capitoli<sup>3)</sup>, pure nell' indice, che in principio egli porta, e che ci esibisce gli

<sup>1)</sup> C'est lui qui nous l'apprend, à la p. IX du 1er vol. de ses Mémoires.

<sup>2)</sup> V. aussi un article extrêmement flatteur, de M. le docteur Zohrab, *Bibliotheca italiana*, avril et mai 1821, Milan.

<sup>3)</sup> Il paraît que depuis les Mékhitharistes avaient obtenu un exemplaire plus complet, puisque le P. Indjidj, cite souvent l'histoire de Siounie, dans son *Arménie ancienne*, et notamment le ch. 61, p. 258.

argomenti d'ogni capitoli, troviamo che nel capo 66 promette di trattare intorno alla famiglia degli Orbelini. Erra adunque il Sig. S.-Martin, attribuendo a Stefano un' intiera storia di quella famiglia, mentre Stefano, per quanto da noi si sa, non iscrisse se non che un solo capitolo, intorno a quest'argomento. Inoltre alcuni vocaboli, e alcune nomi di paesi, che trovansi nell' opera pubblicata dal Sig. S. Martin, non erano conosciuti ai tempi del nostro Stefano, il quale nella suddetta opera, parla in terza persona, e loda l'Orbelino Siunense, mentre nel manoscritto, allorchè parla di se, usa la prima persona, e parla sempre con somma umiltà. Les doutes se prolongeaient encore en . . . , lorsque M. E. Boré publiait sa description de l'Arménie dans l'Univers pittoresque, formant la fin du second volume consacré à la Russie. Ce savant, dit à la p. 106, col. 2, que «l'Histoire des Orbélians fut écrite beaucoup plus tard que celle de Siounie, par un auteur inconnu.»

Les choses en étaient là, lorsqu'en 1840, M. Köppen, membre de l'Académie des sciences, voulut bien me remettre un manuscrit complet de l'Histoire de Siounie, par le métropolitain Stéfannos Orbélian, de la part d'un employé russe dans la Transcaucasie, M. Kotzébue, pour qui il avait été copié, en 1839. Or là le 66e chapitre renferme uniquement l'Histoire des Orbélians <sup>1)</sup>: c'est donc bien évidemment le même ouvrage dont parle plus haut le Rd. Soukias Somal; et comme, d'autre part, sauf quelques variantes, ce chapitre est tout à fait conforme à la publication d'Eléazar Chamirian, de M. S.-Martin, et de Lacroze, je ne sais sur quoi le savant Arménien se fonde pour dire que l'histoire imprimée à Paris est un ouvrage entièrement différent de celui de Stéfannos Orbélian. Ayant encore obtenu plus tard, par l'entremise de M. Platon Iosélian, la communication d'une autre copie de l'Histoire des Orbélians, appartenant à Mgr. Carapiet, archevêque arménien de Tiflis, je m'étais résolu à préparer une nouvelle édition de ce livre, en y laissant subsister toutes les notes de M. S.-Martin, auxquelles j'aurais joint une nouvelle traduction et tous les renseignements fournis par les Annales géorgiennes: tout mon travail était prêt, mais des circonstances peu intéressantes pour le public m'ayant forcé d'ajourner ce projet, je me suis contenté d'extraire de ma traduction les parties qui ont du rapport à l'histoire géorgienne: ce sont les extraits qu'on a vus dans ce livre, depuis le règne de Giorgi III, père de Thamar.

Je terminerai cette notice par l'indication des circonstances dans lesquelles Stéfannos a écrit son Histoire de Siounie, qui n'ont pu être connues de M. Saint-Martin. Né d'une mère de la race Sisacane et d'un père Orbélian, Stéfannos, ayant été adopté par son oncle Sembat III, et voué à Dieu dès sa naissance, fut élevé, après le baptême, par Hairapiet, évêque de Siounie. Il devint successivement psalte, anagnoste, diacre, puis enfin prêtre, étant encore dans la première jeunesse. Après s'être exercé à la lecture des saints livres, il fut fait vartabied, par ordre de Nersès-le-Rabounapiet. Quand il revint de Cilicie; ainsi qu'on a pu déjà le voir plus haut, et p. 164—170 de l'imprimé, il se trouva,

<sup>1)</sup> V. la Notice de ce manuscrit, dans le *Bullet. scient.* t. VIII, p. 177—189, et t. X, p. 253—268.

comme métropolitain, en butte aux mauvais procédés des évêques de Tathev, mais il en triompha, et rétablit l'unité hiérarchique dans le pays, telle qu'elle avait existé précédemment, par ordre des anciens patriarches et évêques : ainsi le couvent de Noravank <sup>1)</sup> fut regardé comme siège principal de la Siounie. Il raconte là que, lorsqu'il alla demander la sanction d'Arghoun pour ces arrangements, le prince le chargea de consacrer l'église de son palais, dont les ornements lui avaient été envoyés par le pape ; il revêtit le catholicos d'Albanie et les évêques assistant à la cérémonie, de vêtements d'honneur, et la cresserelle en main, se promena dans tout son camp, bénissant chaque objet. Peu après, il arriva un autre évêque, envoyé par le même pape, qui baptisa le fils cadet d'Arghoun, sous le nom de Théodosios ou Kharbanda, et le jeune prince fut confié à un seigneur franc, nommé Sir Tchol. Après Arghoun régna Kéghathoï ou Erndchi Thourndchi, mots qui signifient en mongol : « Nous avons trouvé le perdu ; » celui-ci n'accueillit pas moins bien Stéfannos que n'avait fait son prédécesseur. Ghazan-Khan fut encore plus gracieux pour lui : il confirma tous les anciens privilèges de Stéfannos, et voulut que quand il serait en marche, il fit porter la croix devant lui plus haut que tous les autres, et lui donna un phaïza d'un empan et demi, où étaient écrits les noms de Dieu et du khan, avec d'autres paroles. Stéfannos fit alors rebâtir l'église de S.-Grégoire, au couvent de Tathev, et l'on trouva dans les fondations un morceau du crâne et du bras droit du S. Illuminateur ; ce fut en 746 — 1297. Dans une inscription, qui constate les donations et restitutions faites par lui à cette église, on trouve à la fin cette formule remarquable : « Si un mahométan touche à ces donations, qu'il soit maudit par son prophète et exclus de sa religion, qu'il aille en enfer avec Bout-Pharist et Atach-Pharist ! » termes bien singuliers dans la bouche d'un métropolitain chrétien. Avant cela, il avait fait transporter d'Artsakh en Siounie un morceau de la vraie croix, portant les traces du sang du Sauveur. Cette cérémonie est ainsi datée par notre auteur : « En 743 — 1294, dans le 15<sup>e</sup> jubilé ; sous le règne de Kéghathou-Khan ; sous le catholicos Grigor (VII<sup>e</sup> du nom, dit Ssêtsi) ; sous le roi de Géorgie, David (VI<sup>e</sup> du nom) ; sous le prince Elicoum (III<sup>e</sup>) et ses frères. » Enfin, il termine sa notice, en racontant en termes très poétiques et pleins de sentiment la mort de son frère Phakhradaula arrivée prématurément, un peu avant que lui Stéfannos eût fini son livre ; ce jeune prince fut enterré auprès de son père Tarsaidj.

Quant à son ouvrage, Stéfannos raconte que, pour le composer, il a dépouillé quantité de livres anciens, lu les inscriptions et les chartes des églises, en abrégant et élaguant les matériaux qui lui semblaient trop longs et visant principalement à exposer le tout dans un style pur et élégant : aussi se félicite-t-il de laisser après lui « un monument impérissable, et un honorable souvenir de son nom. » Sous le rapport du style, pourtant, il n'a pas été très heureux, à mon sens, car sa phrase est généralement longue, traînante, entortillée, semée de mots étrangers dont il eût pu facilement trouver les équi-

<sup>1)</sup> Tout ceci est extrait du ch. 71 de l'Histoire de Siounie.

valents dans la langue arménienne. Un juge beaucoup plus compétent que moi, le P. Somal, dans son *Quadro*, p. 119, dit : «Sebbene lo stilo non sia molto felice, nè la lingua sappia dell' antico puro armeno.»

«Or cette composition oratoire, dit notre auteur, à la fin du 73e ch., a été rédigée sous le monarque Ghazan-Khan, maître du monde, fils d'Arghoun, pendant que la race des Archers commandait à l'univers; sous les rois de Géorgie, Davith, fils de Démétré; d'Arménie, Héthoum, fils de Léon; le béni et pieux Elicoum, fils de Tarsaidj, ainsi que ses frères, gouvernant cette province; au temps de Ter Grigor, honoré de Dieu, seigneur spirituel et patriarche suprême; de Ter Stéfannos, catholicos des Aghovans; en l'année 1299 du Verbe éternel, durant le 46e nombre du 14e jubilé arménien; la 2e année de la 186e olympiade; à la fin de la 50e indiction; dans la 1re année du cycle solaire de 28 ans; dans la 214e du cycle de 500 ans<sup>1)</sup>; au couvent excellent et glorieux de Noravank, sous la protection de ce temple où Dieu réside, et des saintes croix qui ont porté un Dieu: dans des jours d'exil et de misère, tandis que nous vivions au milieu des affreux bouleversements du monde, sous les yeux de la divine Providence.»

Tous les règnes formant les synchronismes que l'on vient de lire concordent très bien entre eux; puisque, d'après notre auteur, Ghazan-Khan commença en 1295; David VI, de Géorgie, en 1294, et régna, suivant Wakhoucht, jusqu'en 1301; Héthoum II, fils de Léon III, roi pour la 3e fois, de 1300 à 1305; Elicoum commença en 1290; Grigor III, dit Anavarzetsi et Ssétsi, siégea de 1294 à 1307. Il n'y a qu'une légère différence pour Héthoum: l'année chrétienne est donc exacte.

Quant aux caractéristiques chronologiques, elles offrent des difficultés.

Jubilé<sup>2)</sup>. Je ne sais ce que c'est que le Jubilé dans l'usage arménien, ni comment 1299 peut être dans le 14e jubilé, quand 1294 était dans le quinzième.

Olympiade. Si l'on calcule les olympiades depuis l'an 776 avant J.-C., on trouve 518 olympiades et non 186, jusqu'en 1299; cette dernière année sera réellement la 2e de la 518e olympiade.

L'indiction ne se compte jamais que jusqu'à 15, comme chacun le sait.

Pour le cycle solaire, je ne sais comment le calculer pour trouver le nombre 1 indiqué par Stéfannos.

Enfin le cycle pascal est bien indiqué; en effet, en retranchant 214 et une fois 532, i. e. 746 de 1299, on arrive exactement à 553, où fut établi, d'après l'opinion de Stéfannos<sup>3)</sup>, le nouveau comput arménien. Je dois dire que les Arméniens appellent, en

<sup>1)</sup> Il y a par erreur 700, dans le *Bullet. sc. t. VIII*, p. 189.

<sup>2)</sup> V. Mékhithar, *Dict. յորեւելեան*.

<sup>3)</sup> Cette opinion est émise avec assez de vraisemblance par Stéfannos, dans le 24e chap. de son *Histoire*. V. à ce sujet *Bullet. scient. t. IX*, p. 255, sqq.

nombre rond *հինգհարիւրեակ*, et les Géorgiens *ბრძობა*, i. e. cycle de 500', le grand cycle pascal, qui est réellement de 532 années. Afin de me rendre compte des autres caractéristiques, j'ai fait divers calculs, dont voici les résultats: si l'on suppose que Stéfannos a commencé toutes ses supputations depuis l'an 553, on trouve qu'à partir de là jusqu'en 1299, dans l'espace de 746 ans, il y a eu quarante-neuf indictions, ou périodes de 15 années, et qu'il manquait 4 ans à la dernière, de sorte que je proposerais d'ajouter seulement le chiffre 7 quatre en cet endroit du texte, comme on le verra plus bas. En comptant de même les olympiades ou périodes de quatre années, dans l'espace de ces 746 ans, on trouve aussi 186, et deux de reste pour la suivante. Enfin, dans le même laps de 746 ans, il y a quatorze périodes de 50 ans, et 46 de la 15e, en sorte que la date ci-dessus, du transport de la croix d'Artsakh, se rapporte réellement à l'an 41 du 15e jubilé, et je proposerais également de lire ici 15e au lieu de 14e.

Voici les propres paroles du texte arménien, avec les deux corrections que je propose :

*Ի թուարբրութեան անժամանակ բանին ոմիթ. և ըստ հայուսն ՚ի ժի<sup>1)</sup> յորելենին, և ինչ համարին. ՚ի ծնի լումպիադային, և յերկրորդ ամին. ՚ի յիսուն ընդիկտիննին պակասել (aj. 7) թվով. ՚իսկ ըստ ին-եակ շրջանի արեգականն և միոյ. շ-եկի, մժի թվին.*

Le seul point resté obscur est celui qui concerne le cycle solaire.

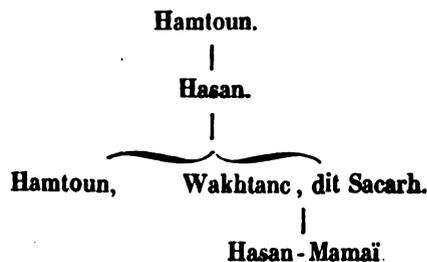
#### SUR NORAVANK.

Un certain prince de Baghk, nommé Hamtoun<sup>2)</sup>, fils du prince des princes Hasan, fils du premier Hamtoun, étant venu à l'hermitage de Khoratzor ou Noravank, près de son frère Hovannès, qui y demeurait, s'y fit religieux avec sa femme et y mourut en 570—1221. Stéf. Orb. ch. 61, cité par Indjidj, arm. anc. p. 259.

Un certain prince Amira, fils de Dchourdch, descendant des Mahiévanians, famille princière de Capan, fit alors présent d'un vignoble à ce monastère. Voici, en peu de mots, l'histoire du couvent de Noravank, telle que la donne Stéfannos, aux ch. 64 et 65 de

<sup>1)</sup> Lis. *ժի*, 15e.

<sup>2)</sup> Il paraîtrait que ce Hamtoun aurait été frère ou parent de Vakhtanc nommé 1<sup>o</sup> et 2<sup>o</sup> généalogies, *suprà*, p. 342, 3.



son Histoire. Lorsque le royaume de Baghk fut anéanti, en 554—1105, l'évêque Hohannès, parent (frère) de Hasan, fils de Hamtoun l'un des plus grands princes de ce pays, et qui commandait à 1000 nobles, quitta le couvent de S. Jean-Baptiste, qui avait été ruiné, et vint dans le Vaïots-Tzor, dans l'ermitage de Noravank, auprès de la citadelle de Hrascaberd ou Hrachcaberd, où se trouvait une église de S. J.-Baptiste. Le sultan Seldjoukide Mahmoud lui accorda sa protection pour y fonder un autre couvent. Ayant éprouvé des vexations de la part de Hrasec, gouverneur de la citadelle, qui était un Khazic, de Khorasan, il alla réclamer l'appui du sultan, dont il guérit le fils d'une maladie mortelle. En récompense de ce service, le sultan fit mettre à mort le gouverneur et donna la citadelle, avec les terres environnantes, à l'évêque Hohannès. Par la suite les Persans s'étant multipliés dans Hrachcaberd, cette place fut prise de nouveau, au temps de l'atabek Ivané, par Akhthamar d'Arpha et par Vasac, prince de Khatchen, père du baron Prhoch, et avec l'assistance d'Ivané. L'évêque Hohannès mourut en 603—1154. L'ermitage de Noravank restait la seule propriété de l'église de S. Jean-Baptiste. Lors qu'Eldigouz eut épousé la veuve du sultan son maître, l'évêque Ter Stéfannos vint auprès de l'atabek, qui lui donna de nouveau privilèges et confirma les anciens, et le siège épiscopal fut transporté à Noravank, parce que l'ancien avait été ruiné. Stéfannos mourut en 665—1216, et fut remplacé par Ter Sargis, qui résida également à Noravank. Cependant Ter Stéfannos avait donné en gage trois croix précieuses, appartenant au couvent; Vasac, prince de Khatchen, les enleva de force au détenteur et donna la principale à l'atabek Ivané. Comme ce dernier assiégeait, en 1216, la citadelle de Tcharek, Sargis se rendit près de lui, pour la redemander. Le prince Bouba, principal chambellan d'Ivané, et son gendre Liparit VI, Orbélian, qui était en faveur auprès de l'atabek (v. sup. p. 320), le prièrent de rendre cette croix à Sargis; Ivané dit qu'il la remettrait à celui qui, le lendemain, lui donnerait la citadelle de Tcharek: précisément le lendemain, les clefs de cette place et de trois autres lui furent apportées, par suite de la soumission volontaire des garnisons. Ravi de cet événement, Ivané fit rendre la croix, déposée alors à Pghtzahank, par Onophré, son premier secrétaire. Les deux autres restèrent à Cétcharous, où Vasac les avait placées.

Après la mort de Stéfannos, l'évêque Hohannès, désirant devenir primat de Siounie, se fit sacrer par le catholicos d'Aghthamar, laissant seulement à Ter Sargis la juridiction de Noravank, et prit pour lui tout le Vaïots-Tzor, Erhendchac, Dchahouc et Nakhtchévan, arrangements qui furent sanctionnés par le catholicos. Cependant la possession de la croix dont il a été parlé plus haut était fort enviée de Hovhannès. L'affaire fut portée devant Liparit VI, qui s'en référa à l'atabek Ivané. Celui-ci forma à Dovin un tribunal, composé de Bouba, de Mardzovan, d'Ivandbel, de Memna-Djaqel; du grand Dchqondidel, sorti de Géorgie; de l'abbé de Vardzia<sup>1</sup>); de l'abbé de Pghtzahank, du grand Mamath-Mthawar de

<sup>1</sup>) La plupart de ces noms sont transcrits du géorgien, avec quelques altérations, faciles à restituer; seulement le titre d'abbé, en géorgien *ᄃᄂᄃᄂᄃᄂ* est écrit *ᄃᄂᄃᄂᄃᄂ*.

Garchtéik <sup>1)</sup>, du Gagétsi, du Madznaberdétsi, et autres didébouls; des Qadis de Tiflis, d'Ani et de Dovin, et du fameux Cheikh de Sourmari; des évêques d'Ani, de Bedchni, de Haghbat, qui décidèrent que le pays appartenant par droit de conquête au monarque géorgien, et qu'Ivané ayant donné pour une grosse somme d'argent la croix en question à Liparit, celui-ci avait le droit d'en disposer, comme l'homme qui a ressuscité un mort, racheté un captif, devient de fait son véritable maître: qu'ainsi la croix devait rester à Noravank. Sargis aussitôt se mit à construire pour cette croix une belle église, à huit chapelles, qui fut achevée en sept ans, l'année 672—1223, et dédiée en présence de Liparit. Bouba lui fit de grandes donations, consignées dans une inscription, dont voici les faits les plus importants: «Sous le roi Lacha, de Géorgie, fils de Thamar, sous le généralat de Chahanchah en Géorgie et en Arménie, et sous l'atabégat de son cousin Ivané, moi le prince Bouba, je suis venu à la dédicace de cette église...» (Suivent les donations et les formules d'anathème ordinaires) en 672—1223.» Il confirma aussi la jouissance d'anciennes propriétés, dont Liparit avait précédemment obtenu la remise du généralissime Zakaré. L'acte au nom de Zakaré était ainsi conçu: «Moi le coupable serviteur du Christ, Zakaré, généralissime, fils du grand Sargis, généralissime d'Arménie et de Géorgie, j'ai restitué Agaracitzor au couvent de Noravank... en 660—1211.» Liparit VI ajouta encore à ces donations, approuvées par Ivané, par Thamar et par Lacha-Giorgi: c'était ainsi que Sargis avait réussi à construire sa belle église. Voici l'acte au nom de Liparit VI, qui la concerne: «En 672—1223, par la volonté de Dieu, moi Liparit, fils d'Elicoum, petit-fils du grand...<sup>2)</sup> Orbélian; mon père étant sorti de sa patrie, à cause du grand courroux du roi des Aphkhaz, vint dans la maison de Perse, auprès de l'atabek Eldgouz, qui l'accueillit avec les plus grands honneurs et avec une bonté toute particulière, et lui donna la grande ville d'Hamian; mon père me laissa ensuite orphelin; mais, dans mon ignorance, je fus trompé par ces gens (les Persans), puis je connus la foi de mes pères et revins dans ma jeunesse à la religion brillante de S. Grégoire; je me présentai au grand atabek Ivané, qui me reçut avec beaucoup d'affection et me donna, en place de mes patrimoines, Hrachcaberd avec ses revenus, et beaucoup d'autres villages dans le Vaïotzor et le Géghakouni, dans la Cotaïk et à Caïen. Moi, avec grande confiance, j'ai bâti le couvent de Noravank, sous Ter Sargis, supérieur suprême de Siounie, et construit cette église...» (Suivent les donations et anathèmes).»

Quelque temps après, un descendant des princes Dchourdechians, de Baghk, nommé Mahévan, qui était sans enfants, s'affilia au couvent de Noravank, ou même s'y fit moine, car l'auteur dit seulement «qu'il devint fils de la sainte église,» et en augmenta encore les propriétés: beaucoup d'autres nobles personnages, entre autres les familles d'Aghthamar, qui résidaient anciennement en ce lieu, firent la même chose. Mais la prospérité du

<sup>1)</sup> գարշտեղ, localité inconnue.

<sup>2)</sup> Je crois qu'il manque ici le nom de Liparit V.

couvent ne resta pas sans atteinte. Le fameux Prhoch, dont il a déjà été fait plusieurs fois mention, voulait se soustraire, avec ses propriétés du Vaïotzor, à la juridiction de Noravank ; un certain Hovannès, fils du prêtre Sidrac, du village d'Erhendchak, l'appuya auprès du catholicos Constantin. Alors les évêques Sargis et Hovanès, autorisés par Tarsaidj, se rendirent auprès d'Hacob, successeur de Constantin, qui écrivit des lettres foudroyantes à Hovannès et à Prhoch. Celui-ci se soumit, Hovannès fut dépouillé du titre d'évêque d'Erhendchac, et la paix fut rétablie. Ce sont là les détails des débats religieux dont Stéfanos parle dans son Histoire les Orbélians, p. 168. Je les ai rapportées, ainsi que l'histoire abrégée de Noravank, à cause du rôle que jouèrent dans cette affaire les Orbélians et les Mkhargrdzels. Le P. Indjidj, dans son Arm. anc. p. 258 sqq., a établi toute l'histoire de Noravank d'après les chap. 61, 63, 64 de l'Histoire de Sioumie.

Je vais maintenant achever l'exposition des monuments de la famille Mkhargrdzélidzé et présenter la généalogie complète des personnages. Cf. Bullet. scient. t. X, p. 333 ; 3e Rapp. sur mon Voyage, p. 100 : ici, il faut retrancher Zakaria IV, répété, par erreur, et qui est le IIIe du nom, mentionné en son lieu ; 6e Rapp. p. 137, 8.



Depuis lors les Mkhargrdzels n'ont plus joué dans l'histoire un rôle plus remarquable que les autres nobles, et je doute qu'avec les monuments connus on puisse pousser bien loin leur généalogie. Le nom même de la famille a changé, soit en Géorgie, comme on le verra plus bas, soit sous la domination russe.

Je ne répéterai point ici les inscriptions déjà connues, relatives aux divers personnages énumérés dans ce Tableau, mais j'en ajouterai de nouvelles.

Filles de Sargis Ier. — Nerdchis et son fils.

A Sanahin, N. 56. Ne se trouve que dans la copie qui m'a été donnée par M. Schilling : l'inscription est tracée sur une tombe, placée sous le porche du dépôt des reliques :

«Ceci est la religieuse, princesse Nerdchis, soeur des princes Zakaré et Ivané.»

A Haghbat, N. 91, on trouve aussi cette inscription, qui doit être une épitaphe :

«Nerdchaumin, soeur de Zakaré et d'Ivané.»

*Ib.* N. 90.

«Hohannès, évêque de ce lieu, fils de la soeur de Zakaré et d'Ivané, constructeur de Caïan-Berd.» La 137<sup>e</sup> inscription, *ibid.*, est conçue de même, moins le dernier membre de phrase.

*Ib.* N. 136.

«En 682 — 1233, par la volonté de Dieu, moi Ter Hohannès, supérieur de Haghbat, neveu des grands princes Zakaré et Ivané, au temps où arriva l'ébranlement de notre pays par les Khorazmiens, comme il n'y avait pas de lieu de refuge pour le saint signe . . . . (lacune), par l'ordre de mon neveu Ivané, de son fils Avag, de Chahanchah, fils de Zakaré, j'ai construit cette forteresse et l'église du Saint-Signe de Haghbat, avec beaucoup de fatigues. Maintenant si quelqu'un l'enlève à Haghbat, . . . . (anathèmes et concessions).»

Vané ou Nané.

A Haghbat, N. 101.

La même est placée sous le N. 60 de Sanahin, dans la copie Sch., où on lit faussement *Ivané* au lieu de *Vané*.

«Signe du Christ, sois propice aux princes de la famille Bagratide ! Moi Vané, fille du prince des princes Sargis, fils de Zakaré, femme du roi Abas <sup>1)</sup>, qui mourut à la moitié de sa carrière, et me plongea dans l'obscurité, j'ai construit ce pont et élevé cette croix, en souvenir de lui, et pour me consoler durant ma vie, ainsi que mes parents et frères. Souvenez-vous de moi dans le Christ ; amen !» Comme Abas II mourut en 1234, on peut supposer que ces constructions ne sont pas de beaucoup postérieures.

<sup>1)</sup> Abas ne paraît point avoir régné ; il était fils de Coricé III ; v. le Tableau généalogique des Bagratides, ad p. 161 et sup. p. 274, 278.

## Doph ou Chouchen.

## A Khathravank, N. 6.

«En 674—1225, moi Doph, fille de Sargis, soeur de Zakaré et d'Ivané, j'ai construit ce porche et cette chapelle et fait don d'un Evangile, de la terre de Hancabac et de Hacourhin, *ma propriété*, pour mon âme. Célébrez la messe pour moi le 3e jour après la fête de la Vierge; qui s'y opposera ne recevra point de pardon de Dieu.»

A Khouthavank, le même que le S.-Apôtre de Stathé ou Tathev: petits-fils de Doph, fondation pieuse faite par eux.

«En 692—1243. Doph, la pieuse fille du prince des princes Sargis, fut mariée au pieux prince Ghara-Grigor (à un certain Davith, Tcham. III, 185); leur fils fut le brave et victorieux général et grand prince Hasan, seigneur d'Acan, de Handaherd, de Sothik, de Chaghvakh et de plusieurs autres contrées; il préférait à tous le village de Dzar, son patrimoine et la récompense de sa valeur, qui lui avait été donné par les maîtres de l'Arménie, pour prix de son sang. Il eut pour femme Mamkan, fille de Kourd; leur fils, le bon Grigor, marié à Aspha, fille du comte Tarsaidj, dynaste des contrées de Siounie, enrichit à grands frais, de ses présents, le saint couvent de Dadi-Vank, et Khathra-Vank, car il construisit l'église de Darbasner, et fit beaucoup d'autres dépenses. Leur autre fils, Ter Hohannès, construisit le saint couvent de Gétamedch. Grigor eut pour fils Vahram; celui-ci, Sargis, qui fit également de grandes dépenses, dont une, entre autres, est le clocher de Dadi-Vank et celui de Khathra-Vank, à Gétamedch, dans le bourg de Dzar, qui subsiste jusqu'à présent. Son fils fut Hasan: à partir de ce Hasan la race de Doph se partage ainsi: Chahnché, l'aïeul des Oughoubécants; Aghboughé, l'aïeul des Aïtinétsi; Dchhanché, l'aïeul des Dchhanchéants. Hasan eut pour fils Aghboughé; celui-ci, Toursoum; celui-ci Aïtin. De son temps les Ismaélites étant devenus puissants, la maison d'Arménie s'affaiblit, les princes arméniens se dispersèrent, et les infidèles, dans leur invasion, confisquèrent à leur profit (au Beth-al-Mal) le royaume du grand prince Hasan; alors le baron Aïtin alla au divan, où il travailla pendant trois années, et à force de présents il affranchit des mains des infidèles les couvents et édifices. Dieu lui accorde la récompense de ses fatigues!» V. Sargis Dchalal. p. 201; Chakhath. t. II, p. 358.

La date de 1243 se trouve dans deux copies, celle du comte Benkendorf, au Mus. as. de l'Ac., et celle que m'a donnée le baron Schilling, mais elle manque dans celle de M. Kharganof, envoyée plus tard à l'Académie, et dans les imprimés. On voit au premier coup-d'oeil que cette date est impossible, puisque l'inscription mentionne la 7e génération de Doph, et que Grigor, arrière petit-fils de cette princesse, épousa, probablement vers 1280, sinon plus tard, la fille de Tarsaidj. Je pourrais joindre ici plusieurs inscriptions au nom des descendants du second Hasan, mais elles n'ont pas de rapport assez direct à l'histoire dont je m'occupe, et je me contenterai de présenter le tableau généalogique des Dophians, d'après les NN. 4, 5, 6, 7 de Khoutha-Vank ou Tathev, toutes sans dates, excepté la

dernière, au nom de Mamkan et de son fils Grigor, mais le chiffre se trouve dans la partie relative à Grigor.

8°

Sargis Mkhargrdzel.

Doph, mariée à Ghara-Grigor I.

Hasan Ier, prince  
d'Acan,

Grigor II, Douphian, Tch. III, 185,  
vartabied de Sanahin.

marié à Mamkan, fille de Kourd. <sup>1)</sup>

Grigor III, marié à Aspha, fille de Tarsaïdj ;

Ter Hohannès.

vivant en 716 — 1267.

Vahram I.

Sargis.

Hasan II.

Chahnché I,  
aïeul des Oughou-  
bécants.

Aghboughé, aïeul  
des Aïtineïsi.

Dchanché, Vahram II, nommé dans le N. 6,  
aïeul des mais avec ceux que je suppose  
Dchan- ses frères, nommés au N. 4.  
chéants.

Séiti, Toursoun, Sèti, Prhoch, Grigor IV, Hasan III, |

leur sépulture était à Tathev,

Ha- Grigor V, Hasan V, Pèki, Althoun.

Oughou- Aïtin. N. 5.  
bec (?)

Chancha II.

Les monuments de Khorichah, que je crois être la même que Thamtha, de Stéfanoï, p. 114, ont été rapportés plus haut. Passons maintenant à Chahanchah Ier et à son cousin Avag : pour ces deux princes on peut consulter le Bulet. scientif. t. X, p. 329, sq.; pour leur postérité immédiate, v. *ibid.* p. 331.

<sup>1)</sup> Plusieurs Kourd sont nommés dans mes inscriptions; mais comme il n'y a ici aucune indication, je laisserai de côté la recherche de cette généalogie.

## A. Thalín, Abougha II, fils d'Ivané II.

Cette inscription, qui se trouve sur la porte méridionale du fort intérieur, construit en pierres de taille, de la citadelle de Thalín, m'a été communiquée par M. Dubois, en 1836; v. Chakath. t. II, p. 53.

«En 756—1307. Par la grâce du Dieu miséricordieux, ceci est écrit par moi, le baron Aghpoughaï, fils d'Ivané et petit-fils du grand Chabanchah, dont la volonté fut d'abandonner la propriété de mon village patrimonial, de Ginoï-Khalé, près de Thalín, pour la prolongation des jours de l'amir-spasalar Chabanchah, et pour celle de moi, Aghpoughaï, de Sithi-Khathoun, et de mes fils, et en souvenir de mes maîtres et aïeux. Si quelqu'un met opposition à cet écrit, sois des miens, soit des étrangers, il sera jugé de Dieu, et plus tard redevable au Christ, le terrible juge, des fautes de mes ancêtres; ceux qui s'y conformeront soient bénis de Dieu et de tous les saints!»

A en juger par la date, je suppose qu'il s'agit ici de Chahancha II, frère d'Agbougha, qui avait peut-être le titre de spasalar, sans que l'histoire géorgienne en ait fait mention, puisque ce titre était héréditaire dans la famille et dans cette branche. Quant à Chanché III, il est nommé dans la 20<sup>e</sup> inscription de Gantzasar, ainsi conçue: «Moi Chanché, fils d'Agbougha, j'ai donné au saint couvent de Gantzasar la terre de Nover; celui qui enlèvera cette terre est anathématisé par S. Jean.» C'est par une conjecture, très probable selon moi, que j'ai regardé ce Chanché comme un Mkhargrdzel.

Je ne puis dire, et d'ailleurs ce ne serait pas ici le lieu, ce que devint dans les siècles postérieurs la famille des Mkhargrdzélidzé, ce qu'il y a de sûr, c'est que ceux qui en descendent portent maintenant en Russie le nom d'Arghoutinski-Dolgorouki; le second de ces mots est l'exacte traduction du nom géorgien de la famille, quant au premier, il dérive de celui d'Argouthin, qui se retrouve dans deux de nos inscriptions, mais à des époques trop reculées de celle où nous nous trouvons pour que l'on puisse établir la filiation complète. Voici ces inscriptions:

## A Gochavank, N. 2.

«Me confiant en la miséricorde divine, moi Djar, du pays de Mandzcert, fils du baron Oumec et petit-fils de Djar, sous le gouvernement de Kharanasou et sous le règne de Démétré, Bagratide, en Géorgie; mon père Oumec avait acheté Gétic pour 40000 ducats d'or; moi Djar, j'ai acheté Hovs avec toutes ses limites, dans le temps difficile où les propriétés étaient chères et l'or précieux, pour 4000 ducats d'or; et je l'ai donné à la Mère de Dieu de Gétic, en souvenir impérissable de mon âme et de ma maison, de mes parents Oumec et de la reine, de moi, de mes enfants, Arghouthin et de ses frères, sous le supérieur Ghasap, vartabied; les moines m'ont fixé le jeudi-saint et le jour de Pâques, dans toutes les églises, pour célébrer la messe; tant que nous serons vivants, ce sera pour mes parents, pour nous quand nous serons sortis de ce monde . . . . (anathèmes); en 732—1283.»

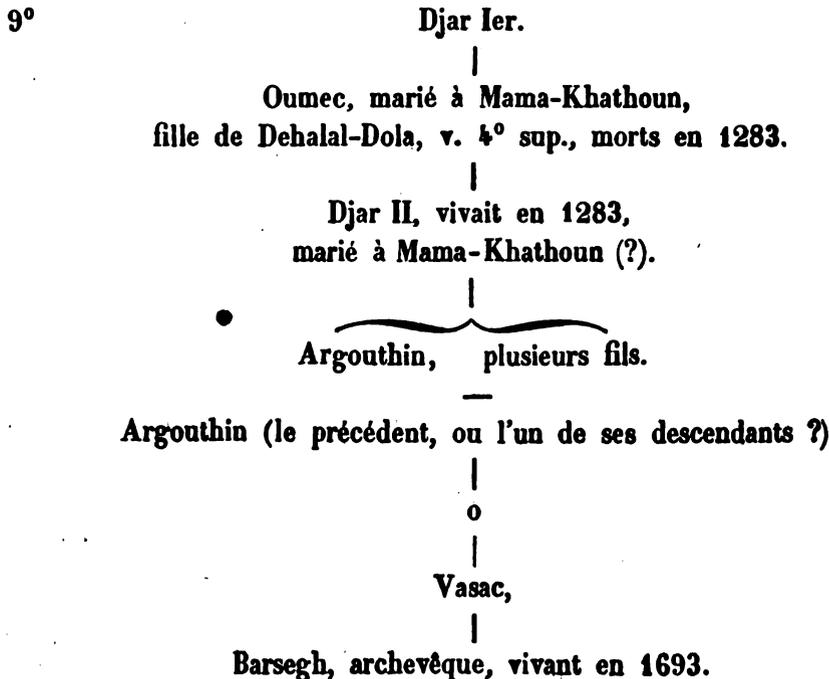
A Gantzasar, N. 27.

«Au nom de Dieu, moi Mama - Khathoun et mon patron Djar, nous nous sommes affiliés au saint couvent de Gantzasar, et l'on nous a fixé une messe dans toutes les églises, pour le jeudi-saint, à l'intention du baron Oumec....; en 717—1268.» Il paraît bien qu'il s'agit des mêmes personnages; mais Djar était-il le mari ou le fils aîné de Mama-Khathoun?

A Sanahin, N. 59.

«Par la volonté de Dieu Tout-Puissant, moi l'archevêque Barsegh, arrière petit-fils (*Թորհ Թորհ*) du baron Arghouthin, fils du baron Vasac, j'ai donné, en fondation pieuse, deux vignes sises à Samdzer, avec leur pressoir; la vigne du village de Talaver, avec son pressoir; les deux de Khojornétzor; une terre de 50 journaux; la vigne de Berdatzor, avec son pressoir; deux, à Cochatzor; celle de Dchagh, avec son pressoir; celle de Karitac, avec son pressoir; Ourhaberd, avec Bercri et Sariat, et les vallées de Sérhob, de Danob, de Tzithahank, Mamkhouth, Mgharth, Coghé, Aganac, Vhadchnou - Tzor, Bordic (ou Borthk), le moulin à huile de Dchagha, Scic, Chourdchar et deux villages avec paysans, qui appartiennent à la Se-Mère de Dieu de Sanahin. Celui qui s'y opposera prend sur lui mes péchés, en 1142—1693.»

Voici la généalogie qui résulte de ces inscriptions :



## ADDITION XX.

*Autre rédaction du règne de David VI, fils de Dimitri II, Hist. de Gé. p. 612, sqq.*

Dans mon manuscrit de l'Histoire de Géorgie, qui a été copié sur celui du prince Phalawandof, ancien gouverneur civil de Géorgie, après l'ouvrage principal on trouve deux fragments historiques assez étendus. Le premier embrasse tous les règnes depuis David VI jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> s.; il paraît que c'est un ouvrage original. Si l'on en considère le style, la manière, l'ensemble, on voit que ce doit être une composition ancienne, une de ces *გზავნები* dont la réunion constitue l'ensemble de la grande compilation formant l'Hist. de Gé., peut-être même est-ce l'original de ce qui manque au manuscrit du Musée Roumlantzof et qui, ajouté dans le mien, continue la série des règnes, dont on a déjà vu la traduction. Comme ce fragment est rempli de détails géographiques, je n'ai pas cru devoir l'abréger, et, sans y ajouter, pas plus qu'à tout ce qui précède, une foi entière, il me semble très utile de le donner, du moins comme renseignement nouveau sur une époque peu connue. Ce morceau ne sera bien apprécié qu'après comparaison avec celui qui forme l'Addition suivante, relative aux éristhaw du Ksan, d'où il semble tiré.

«En 440<sup>1)</sup> le roi Adarnasé s'assit sur le trône et gouverna le Karthli. Dans ce temps-là mourut Wirchel, éristhaw de Ksanni, laissant un fils de trois ans, nommé Chalwa, qui fut élevé par le roi, avec le titre de son père. Après cela le roi Adarnasé mourut, laissant son fils Wakhtang, âgé de six ans. David, frère d'Adarnasé, s'assit sur le trône et administra le royaume de Géorgie, sans rien donner à Wakhtang<sup>2)</sup>, fils de son frère. Chalwa, qui avait été élevé par le roi, père du jeune prince, ne s'éloigna pas de lui, et continua de l'élever lui-même: toutes les caresses, les riches présents et les prières du roi David, ne purent le fléchir. Il fortifia ses citadelles, confia le fils du roi à de fidèles serviteurs et le suivit en personne à l'ourdo. Alors le roi David, ayant rassemblé ses troupes, tous les Tartares du Chirwan, tous ceux qui étaient<sup>3)</sup>, dans le Cakhet et

<sup>1)</sup> Cette année du cycle pascal est une très fautive indication, qui nous ramènerait à l'année 688 ou à 1220 de J.-C.; elle ne convient à aucun roi de Géorgie, du nom d'Adarnasé, mais je la laisse subsister pour ne pas ôter à ce morceau sa physionomie.

<sup>2)</sup> Il est désormais évident qu'Adarnasé doit être le roi Dimitri II, que David est David VI, et que le prince indiqué comme son neveu est son frère Wakhtang III, fils, comme lui, de Dimitri, du moins si l'on s'en rapporte aux généalogies indiquées dans l'histoire déjà traduite.

<sup>3)</sup> J'ai laissé l'ambiguïté de la phrase géorgienne, qui ne dit pas clairement si c'étaient les Tartares du Cakhet et de Moukhran, ou simplement les habitants de ces deux pays.

à Moukhran, investit les neuf vallées<sup>1)</sup> de l'éristhawat de Chalwa, et y précipita les Dwals, les Khads et les Tzkhawats, ainsi que tous les Mthiols du sud, qui incendièrent et dévastèrent toute la vallée de Tzkhra-Zma et les environs des citadelles, et qui attaquèrent les citadelles mêmes de Kweniphuew, de Kartchokh, de Koloth et d'Isrel, sans pouvoir les prendre. Quand cela eut duré sept ans<sup>2)</sup>, et que les habitants des citadelles en furent réduits à manger des lamères de cuir, Chalwa et Wakhtang arrivèrent avec des troupes persanes innombrables.

« Informé de leur arrivée, David, qui était alors à Bazaleth, se dirigea du côté du fort de Dariel, et fut poursuivi par toute l'armée ennemie, qui, grossie de toutes les populations de l'Aragwi, traversa le défilé de la Croix, entra dans le territoire de Dariel et l'assiégea dans le fort de Gwéleth. Resté à Khada, Chalwa combattit avec tant d'énergie qu'en un jour il emporta neuf citadelles, qu'il démolit, et dans une seule semaine détruisit 25 forts, et<sup>3)</sup> 15 au-delà de l'Aragwi. Alors Wakhtang, ayant donné à David le Djawakheth et Alastan, le fit sortir de Gwéleth, et Chalwa se porta dans les vallées du Dwalet, qu'il ravagea toutes. Ayant été attaqué durant une nuit obscure par ceux de Bowda, qui l'attendaient, aussitôt qu'il fut instruit de leur arrivée, il les accula dans un trou, au milieu des rochers, d'où pas un seul n'échappa, et il y périt une quantité innombrable de Dwals. Alors les vallées du Dwalet furent incendiées et dévastées, et de Throussou à Atchabeth, toutes les citadelles furent détruites, après quoi l'armée persane se retira. Le roi donna alors à Chalwa Throussou, Ghouda, les fils de Gaga, Méthé, Arakhweth, Khando, Qantchaeth, les domaines des Abazadzé, Dzaghnacoranani, Dighwam, Gawazi, la vallée d'Atsqouer et Bekhoubé, et se montra surtout favorable à ses didébouls. Les rois David et Wakhtang étant morts la même année, Giorgi, fils de David, monta sur le trône, et administra le royaume de Karthli.

« Cependant Nawroz, fils d'Abazadzé, étant parti pour la Perse, le roi ordonna à Chalwa d'assiéger la citadelle de Lotsoban, ce qu'il fit; il assaillit vigoureusement cette place pendant quatre jours, la prit le cinquième, et en enleva de magnifiques images de saints. Quant au roi Giorgi, ayant été faire une expédition à Magharo, il eut beaucoup à souffrir dans ces étroits défilés, par la quantité de pierres que l'on faisait rouler sur lui, et revint très affligé. Il reparut de nouveau, dans la semaine du Tyrophage. Malgré la rigueur du froid, comme il craignait les avalanches de pierres, il prit la route de la montagne, qui était glacée, et il y souffrit encore plus; car les chevaux y grelotaient<sup>4)</sup> de tous leurs membres, et les habitants suivaient ses traces, tels que des bêtes altérées

<sup>1)</sup> Je crois bien que cette expression, en géorgien Tzkhra-Khéwi, indique la contrée plus connue sous le nom de Tzkhra-Zma ou Tzkhra-Zmis-Khéwi, mais j'ai cru devoir la traduire à cause de ce qui suit.

<sup>2)</sup> GE. Ann. p. 447.

<sup>3)</sup> La conjonction manque; il y a même un blanc entre les deux nombres 25 et 15; je n'essierai pas, à force de conjectures, de restituer ce qu'il y a ici de défectueux.

<sup>4)</sup> ცხვრის-კრწ.

Addit. et écl.

de carnage. •Chalwa ne prit pas de part à ces deux expéditions, mais seulement ses fils, qui étaient au nombre de treize, tous aussi braves qu'intelligents; mais alors il vint avec ses propres troupes, dont il plaça les meilleures, pendant la nuit, dans une embuscade; pour lui il parut au point du jour, avec une poignée de monde, incendia et dévasta le pays, où ses gens ne prirent rien que les armures. Quand ils partirent, les habitants se mirent à leurs troussees et dépassèrent l'embuscade. Alors les troupes qui étaient cachées parurent, Chalwa se retourna, accula les ennemis dans un étroit défilé, leur tua 55 hommes et en prit un grand nombre. Pénétrant de nouveau dans le pays, il s'y installa, fit partout le ravage et partit victorieux, avec un riche butin. C'était l'année 17—1284. <sup>1)</sup>

« Dans ce temps-là on reçut la nouvelle que les Persans avaient pris les clefs de Jérusalem, ce dont le roi de Géorgie fut très affligé. Il envoya alors par terre, avec de riches présents, Pipa, fils de l'éristhaw Chalwa, vers le souverain de Misr <sup>2)</sup>. Quand Pipa arriva près du prince, celui-ci accueillit avec joie ses présents et lui donna les clefs de Jérusalem, ensorte que Pipa alla au tombeau du Sauveur, le baisa, fit célébrer la messe, communia, pria dans les saints lieux, recueillit des reliques saintes et de belles images, et revenant sur ses pas, toujours par terre, alla se présenter au roi, qui lui octroya un gracieux iarliq, contenant l'accomplissement de toutes ses demandes. Le roi Giorgi fut dans l'enchantement de voir que les clefs eussent été données aux Géorgiens. Il assiégea alors les Osses qui étaient à Gori et combattit contre eux durant trois ans. Comme le fils et les troupes du roi se montraient supérieurs à tous leurs ennemis et se couvraient de gloire, les Mthioul de l'Aragwi en furent jaloux et dirent: « Puis qu'ils l'emportent sur nous dans les combats livrés au-dehors, allons au mont de Lomisa; qu'ils se mesurent là contre nous, et nous verrons qui aura l'avantage. » Ils prirent un terme pour vider ce cartel, et, après la prise de Gori, ils s'en informèrent l'un l'autre. Wirchel et toute son armée pénétrèrent donc dans la montagne de Lomisa; les Mthioul de l'Aragwi, campés à Ghoïs-Thaw, l'attiraient du côté de Lomisa, lui les attirait vers la forêt, mais ils ne s'éloignèrent pas de la citadelle ni des escarpements de Ghoïs-Thaw. Alors arriva David, fils de Giorgi, qui ne permit pas d'en venir aux mains et renvoya chacun chez lui. Les aznaours karthles partirent donc tous, à la réserve de ceux des trois vallées. Wirchel partit à son tour et s'en-alla

<sup>1)</sup> L'année de J.-C. ici indiquée est entièrement fautive; car le Giorgi dont le règne est ici raconté n'est pas Giorgi VI, fils de David VI, qui était un enfant, et qui mourut à 12 ans, après en avoir régné 10, mais Giorgi V, le Brillant, monté sur le trône en 1299, puis en 1318. Si, au contraire, on s'en tient à l'année pascalle, 17 équivaut à 1329; or Giorgi-le-Brillant fit réellement une expédition dans les montagnes au N. du Karthli, racontée par Wakhoucht, mais sans date ni détails, p. 82, et qui pourrait être celle dont il est ici question. Cf. Hist. de Gé. p. 644, n. 3.

<sup>2)</sup> Mon manuscrit porte *ᄂᄃᄅᄆᄇᄈ* « du Nisrel; » mais ou il faut lire *ᄂᄃᄅᄆᄇᄈ* « du Misrel, » c'est-à-dire du souverain de Misr, ou supposer que c'est un nom propre défiguré, peut-être quelque chose comme Naser, Nasr-ed-Din . . . . .

dans le Wacé, mais ses gens se portèrent du côté des sources, des chênes, et des moulins. A cette nouvelle, les Mthioulis se mirent à leurs troussees et sortirent de Lomisa.

«Cependant le prince-royal David s'agenouillait, ceux qui étaient à Lomisa y déposaient des images et demandaient de n'être pas poursuivis : mais les Mthioulis ne les écoutaient pas, se moquaient d'eux hautement, et les accablaient d'avalanches roulantes. Rassemblant alors le peu de troupes que purent fournir les trois vallées, Wirchel leur dit : «Maintenant il n'est plus question de batailles, car notre armée est dispersée ; mais réunissons mes gens de guerre et combattons ces ennemis.» Ceux qui formaient sa petite troupe s'y refusèrent et dirent : «Nos pères, quoique peu nombreux, imposaient par la force à ces gens, malgré leur nombre ; si nous ne sommes pas les fils de nos pères, pourquoi occuper leurs domaines ?» Quittant alors leurs chaussures et faisant porter en avant un drapeau, ils gravirent les deux hauteurs du mont de Lomisa. Les gens de Tzkhawat-Gareth et leurs adhérents s'étant approchés de l'une des deux, ils firent rouler sur eux des pierres. Les ennemis continuant à monter, sous l'abri de boucliers, qui doubleraient leurs forces, on leur lança une pluie de pierres et de traits, puis on leur décocha des flèches drues comme la grêle, en jurant Dieu que ces projectiles, lancés d'en haut, transperceraient la cuirasse, le bouclier et l'homme, et s'enfonceraient à moitié dans la terre. Les assaillants tirèrent alors le sabre et continuèrent à gravir la pente, pour fondre sur les gens de Wirchel, qui les firent rouler en bas, et celui-là fut le plus heureux, qui se débarassa de son armure et de ses vêtements pour s'enfuir nu. Voyant ses adversaires réduits à une telle extrémité, l'éristhaw Wirchel ordonna aux siens de ne pas les massacrer, mais de les prendre et de les poursuivre. On se mit à leurs troussees, et on les suivit jusqu'au-delà de l'Aragwi ; après quoi l'éristhaw vint à Lomisa, renvoya tous ceux qui lui étaient tombés entre les mains et offrit à Lomisa des présents non de peu de valeur. Il donna l'hospitalité chez lui au prince-royal David.

«Quand il se fut écoulé quelques années, le démon, ennemi du bien, suivant sa constante habitude, souleva les Turks contre les chrétiens ; il se rassembla une armée considérable, qui entra dans le Karthli sous la conduite de Khosia, fils de Baédar ; les Géorgiens leur livrèrent bataille, et le roi Giorgi fut tué par les Turks. Avec lui périrent Ioané Kwénaphnéwel, tous les mthawars et didébouls du Karthli, et l'armée géorgienne fut taillée en pièces. La Géorgie fut ravagée et conquise, le 8 du mois d'août de l'année 61—1373. David monta sur le trône de son père et administra la Géorgie. Quand il mourut, son fils Giorgi lui succéda sur le trône.<sup>1)</sup>»

<sup>1)</sup> Il est évident que tout ce texte est rempli de fausses allégations. L'histoire que l'on a vue au commencement de cet extrait, la guerre dans le Mthiouleth, enfin le tout parait se rapporter au roi Giorgi-le-Brillant, qui mourut en 1346 et eut pour successeur son fils David VII, mort en 1360 ; à David succéda son fils Bagrat V, qui régna 35 ans, c'est ainsi, du moins, que Wakhoucht a arrangé les faits. Quant au roi Giorgi, qui fut soi-disant tué par les Turks, c'est un autre prince, le fils et successeur de Bagrat V, comme on peut le voir dans les Dates de Wakhoucht, sous l'année 95—1407 (Mém. de l'Ac. des sc.

## ADDITION XXI.

*De l'origine des éristhaws du Ksan. <sup>1)</sup>*

... Pour l'éristhawat, ils ne le déférèrent à personne, mais ils cherchèrent un homme qui jouirait des honneurs de ce titre sans l'occuper par la force, et qu'ils installeraient au sein de leur pays: cependant tous s'empressaient de construire Largwis, et toutes les vallées prenaient part à l'oeuvre. <sup>2)</sup>

## I. Rostom. Sous Justinien.

Dans ce temps-là il y eut de grands troubles au pays d'Owseth, et il s'ensuivit une horrible effusion de sang, parmi ses rois; les fils du frère aîné, ayant été vainqueurs, transportèrent ceux du frère cadet dans la vallée de Zakha; c'étaient Rostom, Bibila, Tsilosan et leurs fils, avec soixante-dix bons serviteurs. Ceux-ci ayant été conduits au pays de Dwaïeth, tous les Dwais se réunirent et dirent: « Nous ne voulons pas de roi qui réside dans notre pays, pour nous dévorer. — Nous ne serons pas nommés rois, répondirent ceux-ci, en protestant solennellement, mais nous prendrons le nom du pays que

Vie sér. sc. moy. et pol. t. V, p. 181): à la p. 220 de l'ouvrage cité, j'ai montré que la Chron. géorgienne fait une erreur en indiquant le même événement, la mort de Giorgi par le fait des Turks. — Je crois que le fragment que je traduis en ce moment aura été altéré par un copiste maladroit, qui, ignorant les faits, aura ajouté à sa manière des annotations pour servir de transition. En effet, voyant l'avènement du roi Bagrat, notre Bagrat V, annoncé par ces paroles qui font suite immédiate à l'extrait ici traduit: « Bagrat monta sur le trône; » voyant dis-je l'avènement de ce roi annoncé sans qu'il ait été question de la mort de son père, le copiste aura cru devoir combler la lacune, et l'a fait sans réflexion.

<sup>1)</sup> La présente note est traduite, intégralement et textuellement, d'un fragment de M-it composé de 10 feuillets en parchemin, écriture khoutzouri, très antique, mais sans date, qui paraît avoir renfermé une Histoire du couvent de Largwis. Ce fragment, précieux comme tradition, m'a été donné par M. Dimitri Méghwineth-Khoutzésis-Chwili; je l'insère ici, parce qu'il se rapporte directement à l'histoire ancienne, avant la division de la Géorgie, mais je n'y ajouterai ni discussion ni critique. En effet, il y aurait beaucoup à dire, pour apprécier et restituer toutes les incohérences de ce texte, sans autre moyen de contrôle que les Annales; d'ailleurs la plupart des personnages nommés ici sont complètement inconnus, et les cartes plus modernes ne portent point les noms de toutes les localités mentionnées. Je renvoie donc le lecteur qui voudra approfondir le sujet, d'abord aux Annales, règne de David VI et de Giorgi-le-Brillant; à la Géographie de Wakhoucht, puis au 6e Rapport sur mon Voyage, p. 65—81. Dans l'histoire moderne j'aurai l'occasion de fournir de nouveaux renseignements sur les éristhaws du Ksan.

<sup>2)</sup> Le manuscrit commence par ces mots: *ἡ δὲ βασιλεία τῶν ἑρισθῶν ἐκείνη* « ils donnèrent comme sépulture à ... »; évidemment le mot inachevé contenait le commencement d'un nom propre, qu'il serait intéressant de connaître, et que la suite nous révélera. En haut du 1er feuillet il est écrit, en caractères vulgaires: *ἡ δὲ βασιλεία τῶν ἑρισθῶν ἐκείνη* la tête manquée, mais c'est ici le commencement.

vous nous donneres.» On leur concéda donc le pays de Bobakétha, et on les appela Bibilour; et ils commencèrent à bâtir une citadelle et de grandes maisons, comme on n'en avait jamais vu dans le Dwaletb. Ce qu'ayant compris les Dwals, ils se réunirent et dirent: «Nous voyons comment ces rois des Osses procèdent dans leurs constructions; quoique nous les ayons nommés Bibilour, une telle appellation n'arrêtera pas la propagation de leur race, et bientôt ils seront les maîtres de notre patrie. Avant donc que les petits soient mis bas et les fruits attachés par la queue, chassons de notre ventre le serpent à deux têtes.» Ils emmenèrent donc et établirent dans la vallée d'Isrol, à Nacaphouan, Rostom, tous ses frères et ses serviteurs. Dans ce temps-là les gens de la vallée de Tzkhrazma combattaient depuis cinq mois contre la citadelle de Grou. Rostom étant alors venu à leur secours, ce jour-là les gens de Tzkhrazma furent trois fois repoussés de haute lutte, affaiblis et blessés, jusqu'à la montagne; mais Rostom parut, avec ses frères et ses soixante-dix serviteurs, rugissant comme un lion, brave comme une panthère, agile comme un léopard, se mit à leur tête, conduisit son armée entière à la forteresse et l'attaqua avec une fureur telle qu'on n'en vit jamais. Ce jour-là, il prit la citadelle d'en-haut. Ceux de Grou se défendirent dans les deux citadelles d'en-bas, puis capitulèrent, et la nuit suivante Rostom entra dans les deux places et s'en rendit maître. Au point du jour, il les démolit, murailles et habitations. Alors tous les gens de la vallée de Tzkhrazma dirent: «N'éloignons pas de nous désormais ce vrai Goliath, mais exécutons toutes ses volontés.»

Le mamasakhlis de Largwis, un Khoutziandabisdzé, dit alors: «Si tu veux t'établir dans le pays, demande ce monastère, pour sépulture; car c'est ici que sont ensevelis tous les didébouls et aznaours, et Dieu aidant tu seras le maître de tous ces villages, offerts par Istwiniané, couronné de Dieu. — J'en ferai la demande à tout ce peuple, dit Rostom; pour toi, fais-moi obtenir la meilleure place, à droite du sanctuaire; que Dieu soit entre toi et moi, entre ta race et la mienne; l'honneur et la puissance qui t'ont été conférées par les rois ne seront pas entamés dans ta famille jusqu'à la fin des siècles. Dis-moi ce qu'il m'est avantageux de faire. — Je me dévouerai loyalement à ton service, répliqua Gougac; Dieu te dirige pour tout ce qui sera le plus utile!» Tout le peuple dit alors à Rostom: «Que veux-tu que nous fassions pour toi?» Lui, il demanda une sépulture à Largwis, et une maison pour résider parmi les fils du temple, ainsi que les propriétés qui avaient appartenu au commandant de la citadelle de Tzkhrazma. Ceux de Tzkhrazma lui donnèrent tout: les villages et terres possédés par le commandant de leur citadelle, au milieu d'eux, et une résidence à Kwéniphnew, d'où ils furent nommés Kwéniphnéwels; car ils ne voulurent pas d'autre appellation. Ils commencèrent alors à bâtir une citadelle et de grandes habitations. Y avait-il guerre quelque part, ils se mettaient à la tête des combattants, et il ne se rencontrait personne pour tenir tête, seul, à Rostom: aussi fut-il chéri de tout le peuple de Tzkhrazmis-Khew. Peu de temps après.

didébouls et aznaours demandèrent un éristhaw et y poussèrent le peuple, en disant : « Celui à qui appartiendra la sépulture doit avoir l'église et tout ce qui en dépend. »

Le roi Istwiniané <sup>1)</sup> ordonna alors de convoquer tous les gens de la vallée de Tzkhrasma en sa présence, et voyant que tous les didébouls et aznaours avaient une sépulture, il pensait à leur donner aussi les terres offertes à l'église. « A celui, dit-il, de qui la sépulture occupe la place d'honneur, à celui-là, en toute justice, appartiennent l'église et l'administration entière, si le peuple y consent. — La partie à droite du sanctuaire, en face de la sainte table, dit le gardien des clefs, est la sépulture de Rostom Kwéniphnéwel, à qui elle a été donnée par les gens de Tzkhrasmis-Khew; si votre majesté le veut, c'est lui qui a droit à l'administration de toute l'église, pour votre service, et au commandement des sept vallées. — Que souhaite le peuple? » dit le roi; ayant donc appris que toutes les vallées étaient d'accord pour qu'ils résidassent au sein du pays, il manda Rostom, et aussitôt qu'il le vit, il dit: « Cet homme est digne de toute sorte d'honneur. » Il lui donna donc les sept vallées, l'administration de l'église, tous les aznaours demeurant là, le titre d'éristhaw de Tzkhrasmis-Khew; il le revêtit du strabit (?) qu'il portait alors lui-même, lui passa son anneau, ses pendants d'oreilles et sa ceinture; lui donna son armure, son cheval couvert de mailles, son drapeau et sa lance. Ayant fait tous ces présents à Rostom, le roi Istwiniané le congédia avec bienveillance. Alors Rostom bâtit une ville à Largwis, acheva et embellit l'église complètement. <sup>2)</sup>

## II. Largwel, roi David, Bagratide.

Rostom étant mort, son fils Largwel lui succéda. Après Justinien, David Bagratide, s'étant assis au trône royal, agrandit considérablement le Kwéniphnéwel-Largwel, le nomma éristhaw des éristhaws, lui conféra la supériorité sur tous les didébouls et aznaours, demeurant entre l'Aragwi et le Liakhwi et dans la plaine au-dessus de Barha. Il leur ordonna à tous d'obéir, après le roi, à l'éristhaw des éristhaws de Largwis, et de l'assister à la guerre. <sup>3)</sup>

<sup>1)</sup> Quoique le titre de <sup>2730</sup> dans les anciens livres géorgiens, s'applique souvent à l'empereur des Grecs, j'hésite à croire que ce Istwiniané soit le grand Justinien. Il est bien vrai que ce prince eut de longs démêlés, dans la Lazique, avec Khosro - Anouchirwan, démêlés qui durent avoir un grand retentissement dans la Géorgie centrale, parmi un peuple chrétien, impatient du joug des Persans; mais rien ne prouve que l'influence grecque ait pu aller jusqu'au point de décider, par voie d'autorité ou d'arbitrage, les questions de propriété, jusque parmi les peuplades les moins civilisées de la Géorgie, telles que celles qui habitent l'Oseth et le Mthiouleth. Quoi qu'il en soit, la tradition existe, et, autant que je sache, c'est Klapproth qui, le premier, l'a fait connaître, dans le récit de son Voyage au Caucase; éd franç., t. II, p. 43. Cette tradition est si bien admise, qu'au dire de Klapproth, David, éristhaw du Ksan, au temps où il écrivait, était le 143e descendant de notre Rostom; ibid. p. 44.

<sup>2)</sup> En marge: « Gouram, 39e roi, en 525 de J.-C. » note en caractères vulgaires.

<sup>3)</sup> En marge: « David, 69e roi, en 1299 de J.-C. »

III. Dimitri. — Le roi Adarnasé.

Largwel étant mort, son fils Dimitri lui succéda. Il mourut 26 rois et 24 éristhaws, et il s'écoula un nombre d'années non médiocre, Adarnasé devint alors roi.

IV. Wirchel.

V. Chalwa.

L'éristhaw Wirchel étant mort, son fils Chalwa, âgé de trois ans, qui survécut, fut élevé par le roi avec la considération due à ses pères.<sup>1)</sup>

Le roi, en mourant, laissa un fils nommé Wakhtang, âgé de six ans; mais David, frère de son père, s'empara de la royauté et ne donna rien à son neveu Wakhtang. Chalwa, élevé par le père de celui-ci, s'éloigna alors et éleva le jeune prince. David prodigua les caresses et conféra les plus grands honneurs à Chalwa, pour le gagner; mais celui-ci, au lieu de l'écouter, fortifia les citadelles, et les confiant à de fidèles serviteurs, suivit le fils du roi à l'ourdo. Alors le roi David, ayant rassemblé tous ses soldats, les Thathars du Chirwan et tous les habitants du Cakheth et de Moukhran, bloqua les neuf vallées de l'éristhaw de Chalwa. S'étant adjoint aussi les Dwals, les Khads et Tzkhawats et tous les Mthiols d'en-bas, il fit brûler et ravager le Tzkhrazma, en dehors des citadelles, et attaqua ces dernières: Kwéniphnew, Kartchokb, Koloth et Isrol, sans pouvoir les prendre. La guerre ayant duré sept ans, les garnisons en furent réduites à manger des courroies de cuir, mais le roi Wakhtang arriva avec l'éristhaw Chalwa et des troupes innombrables de soldats persans. Le roi David, alors à Bazalet, ayant appris leur arrivée, se dirigea vers la citadelle de Darala, suivi par toute l'armée, qui franchit l'Aragwi, traversa le défilé de Djouartha, entra à Darial et assiégea Wakhtang, renfermé dans la citadelle de Gouéleth. Pour Chalwa, se tenant à Khada, il combattit si vaillamment, qu'en un jour il prit et démolit neuf citadelles; en une semaine il en prit et démolit vingt-cinq, et quinze au-delà de l'Aragwi. Wakhtang donna alors à David le Djawakheth<sup>2)</sup> et Alastan, et le tira de Gouéleth.

Cependant Chalwa se dirigea vers les vallées du Dwalet, qu'il ravagea toutes. Les Dwals-Noirs, l'ayant attaqué durant une nuit obscure, trouvèrent des gens qui les attendaient, car Chalwa avait appris leur arrivée; ils furent acculés dans le creux d'un rocher, et pas un seul ne s'échappa: une multitude non petite de Dwals fut massacrée, toutes les vallées du Dwalet furent incendiées et ravagées, et toutes les citadelles furent démolies et ruinées, depuis Throuso jusqu'à Atchabeth.

L'armée persane étant alors partie, le roi donna à Chalwa: Throuson, Ghouda, les Gagas - Dzé, Mleth, Arakhoueth, Khando, Qantchaeth, le domaine des Abazas - Dzé, Dzaghnacornani, Dighouam, Gawaz, Atsérís - Khew, Békhoubé, et le considéra comme

<sup>1)</sup> En marge : « Année pascale 440 (451 — 1220). »

<sup>2)</sup> Si cela était vrai, on s'expliquerait peut-être par-là la monnaie portant: **ጸጊጊጊጊጊ ሲግጊጊጊጊ**, de Giorgi, fils de Thamar; v. XVe Compto-Rendu du concours Démidof, en russe, p. 306, et le 2d des Rapports sur mon Voyage archéologique, p. 112.

le premier des didébouls. Chalwa prit pour femme Bird, fille du roi des Osés, et augmenta l'importance de ce monastère<sup>1)</sup>; il fit faire en or et en argent tous les ustensiles de l'église, les calices, les patènes, les lampes et autres ornements; fit fabriquer des images, pourvut de saintes reliques et embellit celle dite Théthrosan.

Le roi David étant mort, le roi Wakhtang trépassa la même année, et Giorgi, fils de David, obtint la royauté. Cependant Nawroz Abazas-Dzé étant passé en Perse, le roi ordonna à Chalwa d'assiéger la citadelle de Lotsoban. Chalwa en fit le siège, et l'ayant attaquée avec vigueur durant quatre jours, la prit le cinquième, et s'empara de deux belles images. Pour le roi Giorgi, il alla faire la guerre à Magharo, où il souffrit de grands dommages, par la quantité de projectiles roulés par l'ennemi dans ces vallées étroites, et s'en-alla tristement. Il partit de nouveau, à l'époque du Tyrophage; malgré le froid; il prit la route des montagnes, de peur des projectiles, mais la rigueur de la gelée lui fit encore plus de mal; car les chevaux gelaient, et les habitants, comme des bêtes féroces souillées de sang, s'attachaient à les poursuivre. Chalwa ne prit pas de part à ces deux expéditions, mais seulement ses fils; il en avait treize, gens de coeur et de tête. Etant alors parti avec son armée, Chalwa vint et plaça ses meilleures troupes en embuscade, durant une nuit; au point du jour, s'étant avancé avec une poignée de gens, il brûla et dévasta le pays, où ses soldats ne prirent d'autre butin que les armes, après quoi ils s'en-allèrent. Les milices de la contrée les ayant poursuivis, et dépassant l'embuscade, toute l'armée qui était cachée se leva, Chalwa lui-même revint, et l'ennemi fut acculé dans un lieu étroit; cinquante-cinq hommes furent tués et beaucoup faits prisonniers. Ensuite ils rentrèrent et s'arrêtèrent dans le pays, qu'ils ravagèrent et incendièrent en entier, et revinrent chez eux, vainqueurs, avec une riche proie.

VI. Largwel; en marge: « En 516 (— 1296). »

Chalwa étant mort, son fils Largwel, qui devint éristhaw, bâtit une citadelle à l'entrée de la vallée d'Isrol, et à Kwéniphnew une maison avec darbaz, à la manière de Tiflis. C'est lui qui fit peindre cette grande image du Sauveur, de la grandeur de sa propre taille, avec un parement de métal et ses ornements; il commanda également deux lampes, pour être pendues par-devant l'image.

Dans ce temps-là le Ksan s'enfla au point qu'il enleva tout un côté de la muraille orientale, et les clochers grands et beaux.

VII. Wirchel. En marge: « David, le 69<sup>e</sup> roi, vécut dans ce temps-là, en 1276. »

Largwel étant mort, laissant trois fils, Wirchel, l'aîné des frères, homme plein de qualités, devint éristhaw. Dans ce temps-là on reçut la nouvelle que les Persans avaient pris les clefs de Jérusalem, ce qui contrista fort le roi Giorgi. Ce prince envoya, par la route de terre, Pipa, fils de l'éristhaw Chalwa, avec de grands présents pour le maître

<sup>1)</sup> De ce passage je conclus que le manuscrit que je traduis était une Histoire du couvent de Largwis.

de Niar (l'Égypte); il était accompagné du décanos Ioané Boudaedzé. Quand Pipa arriva en présence du maître de l'Égypte, celui-ci accueillit avec joie ses présents, et lui donna les clefs de Jérusalem. Pipa se rendit au tombeau de J.-C., qu'il baisa, fit célébrer la messe et communia. Le décanos Ioané reçut la bénédiction comme prieur, et l'on écrivit au Samthavnel, ainsi qu'à Wirchel ériathaw et à tout le peuple de la vallée de Takhrazma, que nul, excepté lui et quiconque serait supérieur du monastère (de Largwis), n'avait droit à ce titre de prieur . . . . .<sup>1)</sup> Pour Pipa, ayant prié dans les saints lieux, ramassé de saintes reliques et de belles images, il revint par la même route de terre et se présenta au roi, qui lui donna un iarliq de grâce et lui accorda l'accomplissement de toutes ses demandes: il se réjouit beaucoup de ce que les clefs de Jérusalem eussent été données aux Géorgiens.

Il assiégea alors les Osses demeurant à Gori, et combattit contre eux durant 3 ans. Wirchel et ses troupes se distinguaient entre tous à la guerre et étaient l'objet de telles louanges, que les Mthioul de l'Aragwi en furent jaloux et dirent: «S'ils l'emportent dans cette guerre extérieure, allons, nous, dans la montagne de Lomisa; qu'ils se battent là contre nous, et voyons qui de nous aura l'avantage.» Ayant donc fixé un terme et porté le défi, les deux partis se donnèrent avis l'un à l'autre, après la prise de Gori. Wirchel et ses gens allèrent dans la montagne de Lomisa. Les Mthioul de l'Aragwi, se tenant à l'entrée de Ghoï, les appelaient à Lomisa; mais eux, restant à . . . . . à l'entrée de Ghoï, ne s'éloignaient pas des aspérités des rochers. David, fils du roi Giorgi, s'étant avancé, son père ne le laissa pas combattre, mais il . . . . .<sup>2)</sup> pour combattre seul-à-seul; ils envoyèrent tous les aznaours karthles, et tous partirent, excepté ceux de trois vallées. Wirchel partit alors et passa dans la plaine, et l'armée se porta du côté des sources, des chênes et des moulins. A cette nouvelle les Mthioul de l'Aragwi passèrent derrière la montagne et vinrent à Lomisa.

Cependant David, fils du roi, pliant les genoux et faisant apporter les images de Lomisa, les pria de mettre fin à la poursuite. Eux s'y refusèrent, et l'accablant d'injures, faisaient rouler une multitude de projectiles. Rassemblant alors quelques troupes des trois vallées, Wirchel leur dit: «Maintenant tout combat est impossible, car notre armée s'est dispersée; mais nous réunirons de nouveau nos gens et livrerons bataille à l'ennemi.» Cette poignée de gens ne l'écouta pas et dit: «Nos pères, quoique en petit nombre, dominaient leurs ennemis malgré leur masse nombreuse; si nous ne sommes pas les fils de nos pères, pourquoi possédons-nous leurs domaines?» Se dépouillant alors de leurs chaussures et plaçant un étendard à leur tête, ils se dirigèrent vers les deux collines de la montagne de Lomisa. Sur l'une des collines ils furent rencontrés par les gens vivant hors

<sup>1)</sup> Il manque ici une bonne demi-ligne, qui a été rognée.

<sup>2)</sup> Ici et plus haut l'écriture est effacée et illisible, en sorte que le sens même de ce qui paraît encore n'est pas clair.

de Tzkhawat et par tous leurs adhérents; à l'autre, par ceux de la vallée de Khadâ et leurs amis, qui faisaient rouler d'innombrables projectiles. Couverts de leurs boucliers, comme d'un mur de rocher, ils montèrent de nouveau, sous une pluie de pierres et de lances, sous une grêle épaisse de flèches: on avait beau jurer que les flèches lancées de haut en bas traverseraient le bouclier, la cotte de mailles et l'homme, et iraient s'enfoncer en terre de la moitié; ayant tiré l'épée, ils élançèrent la pointe en l'air vers le haut de la montagne, à travers les pierres roulantes, et les plus braves de tous, mettant bas leurs armures et leurs vêtements, se mirent à courir ainsi découverts. Voyant ses adversaires réduits à cette extrémité, l'éristhaw Wirchel ordonna de ne point les massacrer, mais de les arrêter et de les poursuivre. On se mit à leurs trousses, et on les suivit jusqu'au-delà de l'Aragwi. Etant venu à Lomisa, Wirchel renvoya tous ceux qui étaient tombés entre ses mains, fit de riches offrandes à Lomisa et hébergea David, fils du roi. Non content d'avoir offert à notre église ce bon Synaxaire, il fit nourrir à Kwéniphnew, durant tout le temps de son éristhawat, quarante-cinq malades et indigents, auxquels on apportait journellement les débris de la table de leur maître.

VIII Tsalon, régent.

IX. Kwéniphnewel.

L'éristhaw Wirchel mourut, et trois jours après, son épouse Gwantza; ils laissèrent trois fils, Kwéniphnewel, Ioané et Giorgi; comme ils étaient en bas âge, Tsalon<sup>1)</sup>; leur oncle, fut régent des Tzkhrasmiskhéwiens. Alors Kwéniphnewel, devenu grand, siégea comme éristhaw. C'était un homme bon, pacifique, prudent, renommé pour sa sagesse, craignant Dieu, aimant les prêtres et fort considéré des rois. Il construisit à Kwéniphnew une église et un vaste et bel édifice avec darbaz; il entreprit aussi de rebâtir les murailles de ce monastère et de relever les clochers, pourvut l'église de toutes sortes d'ornements, rassembla des moines et des prêtres, qu'il honora plus qu'aucun éristhaw précédent ou postérieur; il bâtit encore un dépôt d'huile, fixa 17 agapes, offrit neuf pièces de vignes, désigna des pauvres pour le service de l'église.

Dans ce temps-là la famille de l'éristhaw Chalwa se composait de 72 personnes portant la lance, tous soumis à Kwéniphnewel. Les gens de Tzkhawat ayant fait une incursion à Samour, Dieu donna la victoire à Giorgi, frère de l'éristhaw, qui les fit rebrousser vers le sommet de la montagne. Quand ils furent montés en haut, les mamasakhlis intervinrent et on cessa la poursuite; « C'est assez de malheurs, » dirent ils, car sans compter le petit-peuple, il avait péri 18 thávads, bers (ou anciens) des vallées de Tzkhawat.

L'année suivante tous les Dwals ayant fait une incursion, ceux de Jamour leur présentèrent le combat; les gens de la vallée de Tzkhrasma, qui ramassaient alors les impôts, y prirent part aussi. Apprenant l'arrivée de ceux de Tzkhrasma, les Dwals, frappés de crainte, tournèrent le dos et se réfugièrent dans la citadelle de Knogho; les Jamou-

<sup>1)</sup> La lecture de ce nom, rare dans l'histoire, est douteuse.

dans la détresse, et comme on ne le livrait pas, ils partirent, traînant tous les morts des Divals. Alors Kweniphnéwel irrité, marcha avec ses troupes contre Knogh, vainc toutes les citadelles et incendia tout le pays. Après cela les Divals ayant enlevé les troupeaux de Jammari, l'éristhaw, qui en fut informé, partit et vint à Soskho. Ayant caché la moitié de son armée, il bloqua avec l'autre trois villages et la citadelle supérieure; alors des cris se firent entendre, et tous les hommes des villages inférieurs, du voisinage, s'étant enfuis, l'armée cachée dans le haut se montra et les attaqua par derrière, ceux d'en haut, s'étant aussi avancés, les accablèrent entre deux, et pas un seul n'échappa. L'éristhaw démolit les citadelles, incendia le pays; l'armée fit un butin immense et s'en retourna victorieuse, sans qu'un seul des siens eût été blessé. Cependant Giorgi, frère cadet de l'éristhaw, combattait de l'autre côté de l'Aragwi et réduisit la contrée à l'esclavage, car c'était un homme sage et entreprenant. Pour Ioané, le second des frères, il était toujours auprès du roi. C'était un brave, un géant, invincible dans les combats, renommé dans les conseils, intrépide comme un être immatériel; aussi les rois l'admettaient avec déférence dans leur intimité, et ses avis étaient regardés comme très avantageux; car il avait une grande expérience de la guerre, y avait acquis beaucoup de gloire et de renommée, et l'emportait sur tous ses ennemis.

X. Ioané.

Dans ce temps-là les Turks étant venus sous la conduite de Khosa, fils de Baédar, le roi Giorgi, tous les mthawars et didébouls du Karthli, tombèrent sous leurs coups. L'éristhaw Kweniphnéwel périt au même lieu, en 61—1373<sup>1)</sup>. Pour Ioané, que sa bravoure préserva du même sort, après un rude combat, il vint ici et siègea comme éristhaw. A la valeur il sut joindre la justice, être le père des orphelins, le soutien des faibles, tendre la main aux découragés, inspirer la plus grande crainte à ses ennemis, être sévère envers ceux qui faisaient le mal. Craignant Dieu, aimant les prêtres, il honorait les moines, enrichissait les églises, ornait les images, plaisait à Dieu, était aimé des hommes, loué par les mthawars, pour la perfection de ses actions vertueuses, pour sa conduite irréprochable comme homme. Par l'effet de la volonté divine, sa maison était une source d'où découlait le bien, inépuisable comme la mer.<sup>2)</sup>

Il prit alors une femme, bonne, respectable, parfaite sous tous les rapports, et redoubla de piété et de bonnes actions<sup>3)</sup>. Lui et tout le peuple prièrent le ciel de leur accorder un fils, prière qui fut exaucée du Seigneur, car il leur naquit un garçon. Leur joie fut grande, ainsi que celle de tout le peuple, et l'enfant fut recommandé à Dieu.

<sup>1)</sup> Fausse date; elle n'est peut-être pas de la même main que le M-it., car elle se trouve sous la dernière ligne de cette page, et en caractères d'un autre style que le reste.

<sup>2)</sup> En marge: *large jalkhata jgout* au lieu que l'on appelle Kärtchokh; la note est très ancienne, mais on ne voit pas à quoi elle se rapporte, si ce n'est que Kärtchokh aurait été la résidence de Ioané.

<sup>3)</sup> En marge: *En 61—1376.*

par beaucoup de veilles, de messes célébrées, d'aumônes aux pauvres et aux prêtres. Quand il fut sevré, on le donna à instruire dans les saintes écritures, et il fut emmené par sa tante paternelle, accomplie en science, en sagesse et prudence, qui l'éleva suivant les inspirations de sa sagesse. Ayant conçu de nouveau et donné le jour à une fille, sa femme, le modèle <sup>1)</sup> des matrones, mourut. Quelques années après l'éristhaw Ioané épousa la fille de David, couronné de Dieu, fils de Giorgi rois des rois. Elle s'appelait Goulchar. Si l'on rassemblait tous les sages du monde, ils ne suffiraient point pour la louer, leur langue n'y parviendrait pas. Elle n'eut pas de fils, mais deux filles, plus brillantes que les astres du ciel. <sup>2)</sup>

Dans ce temps-là il y eut du désordre; les Dwals, ayant pris leur temps, enlevèrent les bestiaux de Ghouda; à cette nouvelle l'éristhaw marcha contre eux, entra à Eréma, à Tsoukhleth et à Tsouben, démolit les citadelles, incendia et détruisa le pays, après quoi il s'en-alla victorieux. Les Mthionis de l'Aragwi s'étant alors jetés sur Grémis-Khev, les gens de la vallée de Grem se réunirent. On se battit; la fortune de leur maître leur donna la victoire; ils mirent en déroute et poursuivirent les ennemis, sans en tuer un seul, se contentant de les dépouiller de leurs vêtements et de les renvoyer. Quarante thawads furent amenés à l'éristhaw, qui les fit habiller et les congédia; seulement un d'entre eux, Andria, pour ses mauvais propos, eut la main droite et le pied gauche coupés.

Dans ce temps-là il y eut une pluie torrentielle qui fit gonfler le Ksan, qui se précipita sur ce monastère et en enleva les murailles et les clochers, et délava les fondements de l'église. La même semaine, l'éristhaw Ioané commença la construction de cette église supérieure, qui fut achevée en trois ans; il y ajouta un porche et un clocher, et entreprit de peindre la muraille de l'église.

Dans ce temps-là les Dwals d'en-bas emmenèrent du bétail d'Atsérís-Khev. A cette nouvelle l'éristhaw Ioané se mit en marche. Le jeune Wirchel, quoique d'un âge tendre, prit le commandement de ses troupes. Quoique la montagne fût pleine de neige, on la traversa au mois d'octobre, on entra dans la vallée de Thlé; Thlé, Bibilourtha, Tserghoué, furent dévastés, et l'armée, chargée de butin et de prisonniers, rentra victorieuse.

La grande église de l'archange Michel, à Icortha, étant alors dégradée, on travailla à la restaurer, ainsi que celle de la Mère de Dieu, de Qantchaeth. Comment vous raconter ce que fit l'éristhaw Ioané? Réfugiés dans sa maison, les rois lui demandaient la royauté, et il la donnait à qui il voulait. Etant mort dans une heureuse vieillesse, il fut enterré dans le monastère reconstruit par lui.

#### XI. Wirchel

Son fils Wirchel, qui devint éristhaw, était beau et accompli sous tous les rapports; sage, prudent, pacifique, doux, sans envie, pratiquant la justice et la clémence; aimé,

<sup>1)</sup> Littér. *le collier*, *skor*.

<sup>2)</sup> En marge: « Quoiqu'il manque une feuille, c'est pourtant la suite de l'histoire. »

chéri de ses amis et fidèles, terrible et effrayant pour les rebelles et indociles, jeune d'âge, mais plus sage et plus vertueux que les vieillards, invincible à la guerre et doué d'un excellent discernement. A sa cour on ne cessait de chanter des hymnes et de prier. Dans la première année de son éristhawat, il construisit l'église de S.-Nicolas.

Ayant alors réuni tous ses guerriers, il dit à ses thawads et aux troupes : « Mon père a tant fait à l'égard des Dwals, affligeant les uns par le feu, par le fer, par le pillage, par la démolition des citadelles, par l'esclavage, par la terreur et les obâtiments; accordant aux autres amitié, pacification, les couvrant de vêtements de toute espèce; or ils oublient tout, épient sans cesse l'occasion. Maintenant donc débarrassons-nous d'eux, soit en dévastant leur pays, soit en les rendant nos esclaves et tributaires. Peut-être, quand nous serons distracts par d'autres désordres, trouveraient-ils une occasion favorable contre nous, et pour se venger asserviraient-ils ceux de nos villages qui sont sur leur frontière. » L'armée entière l'ayant approuvé, on se mit en marche et l'on entra dans la montagne de Bekhoubé. A cette nouvelle les Dwals d'en-bas tremblèrent : les gens de Cochca, d'Ioséba, de Thlé, de Mghthie-Wel, de Zghouber, de Roca, donnèrent des otages, des présents et un impôt, et promirent par serment de servir avec fidélité. Lui, prenant leur pays en pitié, ne leur fit aucun mal. Les Maghrandwals en ayant été informés, les Broutachwili, les Kéléour, les Cabochour, tous les gens des vallées de Soskho et de Tsouben, les Khodjaels, les Tziaels, se présentèrent avec des otages et un impôt, et avec quantité de présents. Il les enchaîna par des serments et par la promesse d'une loyale obéissance. <sup>1)</sup>

Etant alors entré dans Throuso, les habitants vinrent à sa rencontre avec de riches présents et des démonstrations de dévouement, et le prièrent de les assister contre leurs ennemis, à Mna. L'éristhaw ayant mandé ceux de Mna en sa présence, ils refusèrent, en disant : « Nous ne te craignons pas, et tu n'as pas le pouvoir de nous nuire. » Wirchel irrité fit appel à ses troupes. La trompette retentit, on se précipita comme des animaux des forêts, on bloqua vers le midi les citadelles de Mna. Il s'engagea un combat furieux, car ceux de Mna étaient d'habiles guerriers, de braves géants, parfaitement armés. Les flèches volaient comme une pluie épaisse, les pierres comme la grêle, les projectiles roulaient en nombre infini. Cependant les chefs, les premiers géants du pays, furent tués par cette quantité de flèches, à savoir : Soungheu, Pharedjan, Amsadjan, Bagbathar et beaucoup d'autres. Au milieu de tous ces cris, de ce bruit de voix, on reconnaissait la voix de l'éristhaw Wirchel, semblable à celle du lion. Les portes ayant été brisées, on prit tous les combattants, que l'on amena en présence de l'éristhaw. Les forteresses et villages du pays furent brûlés et démolis. A cette nouvelle, à la vue de cette multitude armée, les gens du Khéwi tremblèrent et se cachèrent. L'éristhaw s'étant retiré vers Cobi,

<sup>1)</sup> Ici note incomplète, en partie rogée : *ქართველთა მფარველი იყო ღმერთი . . . . .*

ceux du Khévi lui apportèrent de riches présents, et au point du jour ils partirent. Quand ceux de Khada et de Tékhanat en furent instruits, ils embouchèrent la trompette; en proie au tumulte, ils voulurent combattre et se rassemblèrent; mais voyant une armée nombreuse, ils se présentèrent avec quantité de présents et ressentirent une crainte extrême. Pour Wirchel il commanda un banquet dans la plaine de Khada, et après avoir passé en revue les présents, il gravit le Lomisa, revint et licencia toutes ses troupes. Il offrit à St-Georges un grand nombre de captifs, qu'il renvoya libres en son honneur, et retourna victorieux.

Le roi (Giorgi<sup>1</sup>) marcha alors vers Alindja, avec toutes les troupes karthles, inères, meskhes et du Ghiswan, et atteignit cette ville. En ayant tiré le fils du sultan, qui y était renfermé, et massacré les soldats de Timour-Qan, il revint triomphant. Alors l'éristhaw Wirchel prit une femme de haut rang, appartenant à une grande famille et au sang des rois, nommée Thamar, femme d'une beauté et d'une bonté parfaite, désirée de ceux qui ne la voyaient pas, attrayante et désirable pour ceux qui l'avaient vue. Timour, de Samasqand, vint alors avec des guerriers de Tchaghian, de Kaban, de Siqalb, de Nahro, de l'Indostan, de l'orient et de la Perse, dévoré d'une rage furieuse. Le roi Giorgi étant passé au-delà du mont Likh, l'éristhaw Wirchel, avec ses dames et ses hâras, se retira dans la citadelle de Békhoubé, où il fut suivi par le catholico Elia, avec tous les fils de l'église, avec beaucoup d'émigrants, de chevaux et de menu bétail. Timour arriva, guidé par Wirchel Botardias-Chivili, il força toutes les citadelles, renversa toutes les églises, monastères et temples; son armée couvrait les plaines, les montagnes et les bois, les rochers et les vallées; parvenue à la mer, elle inondait le pays, poussé jusqu'à Kouthathis, dans le Léceth, à Darial, incendia, ravagea toute la Géorgie, sous partout les cadavres, comme des poignées d'herbes. Wirchel fit retirer les émigrants et les femmes à Knogho, et se tint lui-même en dehors de la citadelle de Békhoubé. Les maraudeurs ayant paru, il leur opposa des archers, qui commencèrent à tirer et chargerent . . .<sup>2</sup>); mais l'ennemi s'adjoignit des renforts, reparut en plus grand nombre, et marcha contre la citadelle. Des fils d'aznaours vinrent au-devant de lui et commencèrent à tirer des flèches, qui tuèrent les chevaux, en blessèrent un grand nombre et les chassèrent de vive force. L'ennemi partit: au sud du Kambouris il bien rassembla une immense multitude, qui se répandirent dans les vallées et dans les bois, sur les rochers et sur les montagnes, et se portèrent vers la citadelle de Békhoubé. L'éristhaw était alors dans la citadelle d'en haut. Quand l'ennemi arriva, les vallées étant trop étroites pour contenir leur multitude, ils mirent pied à terre. Wirchel et sa suite allèrent à leur rencontre et commencèrent par décocher des traits, puis ils tirèrent leurs épées. L'espace

<sup>1</sup>) En marge: « Giorgi, le 75e roi, régna 12 ans. — En 1396 de J.-C. »

<sup>2</sup>) Il paraît manquer ici quelques mots, bien qu'à la page suivante on ait écrit en marge, avec raison: « Ceci se rattache à ce qui précède. »

ne suffisant point pour la multitude des ennemis ; leur avant-garde, après avoir perdu beaucoup de monde, se retira, et le reste de l'armée en fit autant. Après cela Wirchel victorieux alla à Knogho, visiter les femmes. Cependant un habitant de Knogho, nommé Khareba, fit passer cet avis aux Dwals : « Notre ennemi commun est chez moi, venez et tuons-le ; car il est entre nos mains. » En conséquence les Dwals se réunirent avec joie et partirent. Mais le Seigneur ne livra pas son serviteur, pour que leurs mains le tuassent ; un brave homme informa de leur projet Wirchel, qui partit avec tout son monde. Pour Khareba, il eut beau s'efforcer de le retenir, Wirchel avait endossé son vêtement et n'avait pas consenti à rester. Lui parti, Khareba l'atteignit et réussit à lui enlever quelques effets précieux. Wirchel étant parti, l'armée dwale arriva cette nuit même, et Khareba leur reprocha avec chagrin de l'avoir laissé échapper. Alors Timour, ayant tout dévasté ou fait captif, s'en-alla en Syrie, et expédia à Samarcande les prisonniers et le butin. Il restait à l'éristhaw les thawads d'en-haut, la citadelle de Kwéniphnew, ses maisons . . . , la citadelle de Koloth, celles d'Isrol, celle de Békhoubé, celle d'Oucan-Ouban, la maison de Nacaphoan, celle de . . . : tout le reste était dévasté.<sup>1)</sup>

Ici est le portrait en pied d'un personnage, tenant dans sa main gauche la figure d'une église : au bas, sur une sorte de stèle, il est écrit en capitales khoutzouri :

« Illustres guerriers, Giorgi et Théodoré, accomplissez tout ce que l'éristhaw Wirchel peut désirer de biens ; soyez protecteurs et défenseurs, de lui, de ses fils et de son épouse, et . . . »<sup>2)</sup>

Alors<sup>3)</sup> ils avaient détruit cette église, construite par Ioané éristhaw<sup>4)</sup> ; mais Wirchel rassembla ce qui lui restait de troupes et entra à Knogho ; il accabla Khareba et ses partisans dans la citadelle, les massacra tous, détruisit leurs forteresses, incendia le pays et enrichit ses troupes de butin. Toutefois il épargna le fils de Khareba, âgé de trois ans, et le rendit à sa mère ; il en agit de même à l'égard du frère de Khareba : ce fut ainsi qu'il se vengea d'eux glorieusement. Les Dwals vinrent pour le combattre, mais sans succès. « Si vous voulez me voir, dit Wirchel, j'irai dans votre pays, où vous ferez de moi ce que vous voudrez ; mais si le Seigneur est juste, je me vengerai encore de vous. » Là-dessus il partit sans aucun dommage.

Dans ce temps-là la naissance d'un fils leur causa une grande joie, parce qu'après tant de souffrances Dieu les avait regardés avec miséricorde : l'enfant fut baptisé par le saint archipasteur du Karthli et nommé Kwéniphnéwél.

<sup>1)</sup> En marge, au bas : « Malheureux Khareba ! »

<sup>2)</sup> Rien de plus, faute d'espace.

<sup>3)</sup> Il n'est pas sûr que ceci soit la continuation immédiate de ce qui précède.

<sup>4)</sup> En marge : « L'image et les livres restèrent intacts. »

Dans ce temps-là S.-Georges de Kachoth, qui opère des miracles innombrables comme les étoiles du ciel et les sables de la mer, désigna venir demeurer dans la maison de Wirchel : l'éristhaw en fut très joyeux, décora sa croix et sa chaise, fit fabriquer un parement d'argent et d'or et commença la construction d'une église sous le nom du saint martyr, à la limite de Warnis, dans un lieu parfaitement beau. Le roi Giorgi vint alors d'au-delà du mont Likh ; apprenant la trahison des Dwals à l'égard de l'éristhaw, il marcha contre eux. Ayant pris la route d'Atchabeth, il se mit à asservir et ravager le pays. De son côté Wirchel s'avança dans le haut pays, pénétra à Soakho, prit dans un jour huit citadelles et villages, qu'il incendia et détruisa entièrement, à l'exception de ceux qui l'avaient informé de la perfidie des Dwals, de qui il conserva intactes les propriétés. Le jour suivant ils allèrent à Qara et brûlèrent la citadelle et cinq villages ; leurs émigrés s'étaient établis dans une vallée de la montagne, dans un lieu haut, parmi des escarpements de rochers, entièrement inaccessibles ; l'armée les y attaqua, dans cette position d'une force incroyable, et prit tout leur butin.

Alors les Mthiouis de l'Aragvi s'étaient rassemblés, de Zédazen et de Darial, sous la conduite de leur éristhaw Souramel, et avaient attaqué durant deux jours le rocher de Khodja. Il leur manquait cinq hommes de marque et ils avaient enterré le père nourricier de leur éristhaw, mais ils n'avaient fait aucun mal aux Dwals de ce village. Ils leur avaient envoyé un messenger, disant : « Notre venue ici vous a été très avantageuse ; car sans notre présence sur ces lieux, Wirchel et tous ses gens seraient venus, et la force de votre position n'aurait servi à rien, comme celle des autres leur a été inutile contre un tel ennemi : ils auraient renversé vos citadelles, pris vos villages, enlevé vos biens, tué vos pères, emmené captives vos épouses et vos femmes : notre venue vous a préservés de tout cela. Maintenant donc oublions le sang des hommes qui ont été tués, donnez-nous quelques boeufs, afin que leurs gens voient que . . . . .<sup>1)</sup> pour nous, nous ne tenons pas compte des hommes nombreux tués ou blessés par vous. » Alors les Dwals rendirent les prisonniers faits durant la guerre et donnèrent quatre boeufs. Les deux éristhaws partirent et traversèrent le Maghrandwaeth. Pour Wirchel il s'en-vint à Roca, où il s'arrêta, car il ne pouvait marcher, étant retardé par le butin. Les Mthiouis d'en-bas allèrent à la porte du roi.

Cependant les gens de Wirchel avaient pris dans ce lieu 16 hommes, qui donnèrent avis de riches trésors enfouis dans la terre, que les gens du roi n'avaient pu découvrir. Le lendemain Wirchel se rendit près du roi, qui en fut bien joyeux. Il lui envoya, du butin, 6 grands vases d'argent et d'or, huit coffres de bât, 200 boeufs, 30 chevaux, 500 moutons, 36 très grandes marmites. Le roi lui en fit de vifs remerciements, lui donna deux . . . . . de boeuf, de l'argent et de l'or . . . . .<sup>2)</sup>

<sup>1)</sup> Il y a ici deux lignes entièrement illisibles.

<sup>2)</sup> Fin du 10<sup>e</sup> feuillet et du texte.

Tableau généalogique, dressé d'après la chronique précédente.

o roi d'Oseth.

o frère aîné 1) Rostom, sous le roi Istwiniané; Bibila, Tsilosan et leurs fils.

2) Largwel, " " David.

3) Dimitri.

4) Wirchel; sous le roi Adarnasé.

5) Chalwa, marié à Bird, fille du roi des Osses; roi Wakhtang David.

6) Largwel.

Giorgi.

David.

7) Wirchel, l'aîné, Pipa, marié à Gwantza. <sup>1)</sup>

Goulchar, mariée Wirchel, 11).

9) Kwéniphnéwel, l'aîné.

10) Ioané, le 2d., le 3e.

succède en

1373;

épouse Goulchar, fille du roi Giorgi, fils de David.

1er lit

2d lit

11) Wirchel o fille o o sous le roi Giorgi. filles.

<sup>1)</sup> La famille se composait alors de 72 personnes.

## ADDITION XXII.

*Expéditions de Timour en Géorgie.*<sup>1)</sup>

Les expéditions de Timour ont été trop funestes à la Géorgie, et les détails que nous fournit à cet égard son historien sont trop précieux pour que je ne me fasse pas un devoir d'exposer la série de ces guerres affreuses, qui ont coûté la vie à tant de milliers d'hommes et couvert l'une des plus belles parties de l'Asie des ruines sanglantes de plus de sept cents villages, sans compter les villes, les forteresses, les églises et les monastères.

L'auteur de la vie de Timour fait très bien connaître les motifs qui l'amènèrent dans l'Iraq-Adjem<sup>2)</sup>, sur les traces de sultan Ahmed-Djelaïr, arrière-petit-fils du fondateur de la dynastie mongole des Ilkhans de cette contrée. De là Timour pénétra dans l'Iran, s'empara des places de Sourmalu ou Sourmari, sur l'Araxe, de Cars, et enfin résolut par zèle pour la propagation de la religion musulmane de s'emparer de Tiflis. Ce motif religieux sera le seul mis chaque fois en avant par le biographe, mais il est probable que des considérations politiques ne furent pas étrangères à cette direction excentrique vers le nord, imprimée aux armes des Tartares. Les rois géorgiens, malgré leur faiblesse presque proverbiale, avaient pourtant eu et possédaient encore un très grand ascendant sur tous les petits tyrans musulmans de l'Aran, du Qarabagh et du Lesgistan. Avec une population de quelques millions d'hommes, réunie de croyance et d'intérêts sous leur sceptre, ils devaient avoir une force immense contre tous ces seigneurs divisés

<sup>1)</sup> Extrait, pour la majeure partie, de la Vie de Timur-Bec, par Chérif-ed-Din, traduite par Pétis de la Croix, Paris, 1722, 4 vol in-12.

<sup>2)</sup> Timour prit deux fois Bagdad, d'abord en octobre 795—1393, puis en 1399, 1400.

Langlès, *Institutes de Timour*, Paris 1787, 8°. Vie de Timour, p. 61, 77, 84. — La dynastie des Ilkhans de Bagdad fut fondée par un certain Hussein-Bouzourg, descendant immédiat d'Arghoun-Khan, qui se retira dans cette contrée quelques années après la mort d'Abou-Saïd, arrivée en 1335. Pour Hussein, il mourut en 1356, et eut pour successeur son fils Aweis; à celui-ci succéda, en 1374, son fils Hussein, qui fut tué par son frère Ahmed, le prince expulsé par Timour. Malcolm, *Hist. de Perse*, tr. fr. t. II, p. 191. Suivant l'*Hist. des Ilkhans* en allem., t. II, p. 291, Hasan-le-Grand, nom qui a la même valeur que Hussein-Bouzourg, était un puissant émir mongol, de la tribu des Djelaïrs, du temps d'Abou-Saïd; il avait épousé une fille de Tchoban, nommée Bagdad, dont ce prince devint éperdument amoureux, et, n'ayant pu obtenir de Tchoban qu'il l'enlevât à son époux, se la fit livrer de force après l'exécution de son père, en 1327. Ce Hasan épousa la veuve d'Abou-Saïd, nommée Dilchad-Khatoun, de laquelle il eut Oweis, le premier des Ilkhans de Bagdad. M. de Hammer écrit ordinairement le nom de cette nouvelle dynastie *Ilchan*, mais à la p. 291, 322, il écrit *Ilgan* et dit que ce titre ne doit pas être confondu avec l'autre; enfin, p. 325, il écrit *Ilkhian*: je ne puis dire laquelle de ces leçons est la bonne.

de vues, et qui préféreraient payer un impôt irrégulier à un maître vivant loin d'eux, au désagrément d'obéir à un de leurs pairs, par le seul droit de la force.

Quoi qu'il en soit, le conquérant se porta vers la Géorgie par *Ac-Boghra* et *Kitou*, et arriva à Tiflis <sup>1)</sup>. La solidité des murailles de leur ville avait inspiré une telle confiance aux Géorgiens, que derrière leur citadelle, extrêmement fortifiée, ils se préparaient à une vigoureuse défense. De leur côté, les émirs et autres officiers de Timour dressèrent en diligence les armes et les machines nécessaires à l'attaque de la place. Après avoir assigné à chacun son poste, ils investirent la ville, en poussant leur cri de guerre, et donnèrent un assaut général, dont le résultat fut en leur faveur. Le roi Malec *Iprocrate* <sup>2)</sup>, fut pris les armes à la main, mené à Timour, chargé de fers, et fort étroitement gardé. C'était dans l'année 788 de l'hégyre <sup>3)</sup> ou 1386. Pendant l'hiver de cette année Timour remontra si éloquemment à son captif les avantages de la religion musulmane, que ce prince, du moins en apparence, fit profession de l'islamisme et donna au conquérant, outre plusieurs curiosités remarquables, une cotte de mailles fabriquée, dit-on, par le roi David, dans la boutique d'un forgeron <sup>4)</sup>, et rendue à l'épreuve par diverses trempes et teintures. Timour en fut si charmé qu'il fit de Bagrat son favori et lui permit de rentrer dans ses états, comblé de présents. <sup>5)</sup>

Ici le biographe omet de raconter la supercherie dont Bagrat usa envers Timour, et dont le récit se trouve dans les histoires géorgienne et arménienne <sup>6)</sup>; puis, sans donner d'autres motifs que le zèle religieux de son héros, il expose qu'en 796—1393, après s'être emparé d'Alendjik, près de *Nakhtchéwan*, Timour résolut de marcher contre la Géorgie. Il envoya donc ses généraux, *Bourhan-Aghlen*, *Hadji Seïf-ed-Din*, *Djihan-Chah*

<sup>1)</sup> Si Timour prit la route d'*Akhal-Tzikhé*, pour arriver par le défilé actuel de *Borjom*, l'ancien *Tachis-Car*, il se pourrait qu'*Ac-Boghra* cachât le nom d'*Aghbogha* (*Acboca*, t. IV, p. 89), le prince pour le pays, et *Kitou* celui de *Kherthois*. S'il passa par le *Somkheth*, je ne sais comment établir la synonymie; et du reste, ignorant l'orthographe originale de ces noms, comme de la plupart de ceux que l'on verra plus bas, je livre mes conjectures pour ce qu'elles sont, sans les garantir.

<sup>2)</sup> Dans ce nom bizarrement défiguré il est facile de reconnaître celui de Bagrat V, que je lui substituerai désormais.

<sup>3)</sup> Cette année ayant commencé le 2 février 1386, il paraît que ce fut vers l'automne, peut-être en septembre ou octobre, que Timour prit Tiflis; car il alla après cela prendre ses quartiers d'hiver à *Cabalé* ou *Qabala* dans le *Chirwan*, et fit de là une guerre d'extermination aux *Lékézins* ou *Leaguis*.

<sup>4)</sup> Dans une note de l'*Hist. des Mameluks*, par *Makrizi*, traduction d'*Etienns Quatremère*, il est parlé deux fois d'une cuirasse de la fabrique de David, dont le sultan *Bibars* avait une de ce genre; l'autre est mentionnée dans le roman d'*Antar*.

<sup>5)</sup> *Vie de Timur-Bec*, t. I, p. 392 — 399.

<sup>6)</sup> *M. Langlès* aura sans doute trouvé dans ses matériaux une indication analogue à celle des Géorgiens; car il dit dans la *Vie de Timour*, p. 62, que les Tartares voulaient expier le sang des musulmans, qu'ils avaient versé pour leur propre cause.

et Osman-Behader, contre Acsica <sup>1)</sup>, prince géorgien, pendant que lui s'y rendrait par les forêts d'Alatac, avec le gros de son armée, qui était fort nombreuse. Les émirs se séparèrent en divers corps pour entrer dans le pays, et y firent le dégât. Pour Timour, après avoir fait une grande chasse dans le lieu où il se trouvait, il continua sa route à grandes journées, sans descendre de cheval, pendant que les troupes pillaient et tuaient tout ce qu'elles rencontraient d'infidèles qui ne se soumettaient pas, et faisaient un butin considérable. Le lendemain de son arrivée à Cars, le 10 septembre de l'année 796 — 1393 <sup>2)</sup>, il eut le plaisir de voir naître Mirza Ibrahim; fils de Chah-Rokh. Il apprit alors que les émirs avaient gagné en Géorgie plusieurs batailles, conquis beaucoup de pays, pris quantité de places fortes, et qu'ils arriveraient bientôt: en effet, peu de temps après ils revinrent chargés de butin fait dans le Gourdjistan.

Cependant Timour, dont le zèle religieux fut encore excité par ce succès, entra dans les montagnes de la Géorgie, tailla en pièces tous ceux qui lui résistèrent et mit le pays à feu et à sang. Non content de cela, il se détourna pour aller dans les terres de certains Géorgiens, nommés Qarakalkanlik <sup>3)</sup>, qui s'étaient fortifiés dans des châteaux situés sur des montagnes escarpées et d'une assiette extrêmement forte. S'étant avancé dans ces montagnes, il vainquit les ennemis, prit leurs citadelles, pilla leurs biens et les passa tous au fil de l'épée. De là il alla se reposer dans la plaine, passa devant Tiflis, et se rendit aux environs de Chaki. Pendant qu'il restait campé là, il envoya les émirs Seif-ed-Din, Djhan-Chah et Behader, avec un corps d'élite, ravager le pays d'un prince géorgien nommé Bertaz <sup>4)</sup>; ordre qui ne fut que trop bien exécuté. <sup>5)</sup>

Immédiatement après cette campagne <sup>6)</sup> eut lieu celle contre Toktamich, au N. du Caucase, durant laquelle Timour, entre autres forteresses du Qiphtchaq, s'empara de celles de Coulat et de Taous. Le traducteur de l'ouvrage de Chéref-ed-Din, sans donner aucune preuve de son opinion, dit que ces places appartenaient à la Géorgie, et moi-

<sup>1)</sup> Acsica me paraît être évidemment le nom défiguré d'Akhal-Tzikhé; il faudrait donc lire ici: contre le pays d'Acsica.

<sup>2)</sup> Comme l'année 796 commença le 6 novembre 1393, il me semble que Pétis de la Croix s'est trompé dans la réduction des dates musulmanes, et que cette seconde invasion en Géorgie doit se rapporter à l'année chrétienne 1394.

<sup>3)</sup> On sait que c'est le nom donné par les auteurs musulmans aux peuplades des Pchaws, des Khew-sours et des Goudamaqars, qui occupent les territoires sur la rive gauche du haut Aragwi.

<sup>4)</sup> Il paraît que c'est un nom géorgien, mais rien ne nous met sur la voie pour le reconnaître. Est-ce *Berhadzé* ou *Bourthel*, i. e. *Birhwel*? Si cette dernière conjecture était exacte, cette incursion aurait eu lieu dans le Somkheth, aux environs de Birthwis.

<sup>5)</sup> Vie de Timur-Bec, t. II, p. 316 — 325.

<sup>6)</sup> Ce serait donc au printemps de l'année 1395. Toutefois la Bibl. or. p. 874, place une première campagne contre le Qiptchak en 792 — 1389 et 793 — 1390, et une seconde, qui semble être celle ici mentionnée, en 797 — 1394, 5.

même, avant d'avoir lu la biographie de Timour, je l'ai répété, sur la foi de M. de Hammer. Cependant Chéref-ed-Din dit très clairement que Coulat ou Coula était du côté du Terek, non loin de Taous (?) le Thoucheth; il raconte qu'après avoir poussé ses ravages jusqu'à Moscou, en 1395 <sup>1)</sup>, Timour alla en Circassie, au pays des As, où il fit périr un grand nombre de Géorgiens; poussa du côté de Coula et de Taous, et s'en empara; qu'il vint enfin chez la nation géorgienne des Ircaoïon, prit Pouladet se rendit à Balacan; qu'il écrivit au prince Poulad, pour obtenir l'extradition d'un émir qiphtchaq réfugié chez lui; qu'il alla à travers l'Elbourz à un lieu nommé Abaza <sup>2)</sup>, puis à Semsem, en Géorgie, où il détruisit les églises, à Aouher, à Mamcatou, à Cazicomouc, et qu'enfin, comme il ne restait plus à soumettre que les îles de Géorgie, habitées par des balectchian ou pêcheurs <sup>3)</sup>, il alla camper à Boughaz-Com, dans le Daghistan. <sup>4)</sup>

Timour avait conféré le commandement de l'Aderbidjan et des provinces voisines à son fils Miran-Chah, qui, dans l'automne de l'an 801—1398, devint presque fou, des suites d'une chute de cheval. Les Géorgiens, le voyant dans cet état, devinrent plus entreprenants. Comme Thaher-Sultan, fils d'Ahmed-Djelaïr, était depuis fort long-temps assiégé dans la forteresse d'Alendjik, non loin de Nakhtchéwan, les Géorgiens amassèrent

<sup>1)</sup> Langlès, Vie de Timour, p. 65 et suivante, soutient d'après Lévêque, que Timour n'alla pas jusqu'à Moscou et s'arrêta à léletz, ville située sur la Sozna, affluent du Don; cf. Oustrialof, Hist. de Russie, en russe, 3e éd. t. II, p. 158; toutefois plusieurs de ses généraux poussèrent leurs excursions jusqu'en Hongrie.

<sup>2)</sup> Deguignes, Hist. des Huns, t. IV, p. 39, dit qu'il alla au pays de *Bouraberdî*.

<sup>3)</sup> Les insulaires dont il est ici question ne peuvent être que les habitants, alors sans doute plus nombreux qu'aujourd'hui, des quelques îles à l'embouchure du Kour et plus au S., vers les rivages du Gbhan!

Ce dernier trait, seul, suffit pour indiquer dans quels pays Timour avait porté ses armes, et combien est abusif le nom de Géorgie appliqué si légèrement par le traducteur, avec celui de Capchac, à toutes les localités conquises par Timour. En effet, de quelles îles peut-il être question quand on parle de la Géorgie propre? Remarquons ici, que le nom d'As, donné aux habitants de la Circassie, est analogue à la tradition rapportée par Wakhoucht (Descr. de la Géorgie, p. 429, 461), portant que les Tcherkesses sont un démembrement de la nation des Osses; évidemment ce ne sont pas des Géorgiens. Coula, Taous, les Ircaoïon et Poulad, quoique nous ne puissions en dire la position exacte, étaient, non moins évidemment dans le Daghestan septentrional, et non en Géorgie. Balacan paraît être le pays de Bélaqan, habité par la race la plus féroce des Lesquis; Aouher est le pays d'Avar, Kazikoumouk est un pays situé sur l'Aksou. Quant à Abaza, Semsem et Mamcatou, ils nous sont inconnus, mais doivent se trouver dans les mêmes régions, hors de la Géorgie proprement dite. En un mot, le nom de Géorgie ou Gourdjistan, appliqué par Chérif-ed-Din à toute la contrée du Caucase parcourue par Timour en 1395, me paraît prouver que, dans l'opinion des musulmans, les Géorgiens étaient ici la nation dominante, et que tous les autres peuples de l'isthme caucasien reconnaissaient leur suprématie. Je m'étonne que cette observation ait échappé aux biographes européens de Timour, qui tous, sur la foi de Chéref-ed-Din, ont sans cesse mis en avant la Géorgie lorsqu'il s'agit de contrées si éloignées et si différentes de celle-ci. Quoi qu'il en soit, cette campagne du Daghistan eut lieu en 1396 Cf. Langlès, Vie de Timour, p. 68.

<sup>4)</sup> Vie de Timur - Bec, t. II, p. 316—331, 371—378.

quantité de troupes, pour aller de ce côté. Le chérif Ali, pour se venger du pillage de ses états par ordre de Miran-Chah, se joignit à eux, et leurs forces combinées se rendirent à Alendjik pour délivrer Thaher, qui se trouvait extrêmement pressé, pillèrent et saccagèrent tout l'Aderbidjan. Miran-Chah envoya en conséquence son fils Aboubekr et d'autres chefs, pour repousser les Géorgiens<sup>1)</sup>; mais ceux-ci arrivèrent les premiers, délivrèrent Thaher et confièrent le gouvernement d'Alendjik à Hadji-Salekh, et à trois célèbres aznaours, après quoi ils se retirèrent, ayant fait ce qu'ils voulaient. En revenant ils rencontrèrent l'armée tartare de Tauriz et l'attaquèrent bravement. Le chérif Ali fondit le sabre à la main sur Aboubekr, mais ce jeune prince, âgé seulement de 18 ans, l'attendit de pied ferme, et d'une bonne flèche en bois de noyer, atteignit le chérif au défaut du casque et le tua. Cependant l'armée tartare fut défaite à plates coutures, les Géorgiens retournèrent chez eux, et Aboubekr prit la fuite.<sup>2)</sup>

Dans l'hiver de l'année 802—1399, Timour, par le même enthousiasme de propagande que précédemment, résolut de porter de nouveau la guerre en Géorgie. Il envoya en avant-coureurs trois hommes sur chaque dizaine de ses soldats, avec ordre de prendre dix jours de vivres, et voulut que le reste de son armée, ainsi que les bagages, restassent en Qarabagh. Pour lui, il alla joindre les coureurs avec les mirzas ses enfants et traversa le Kour sur un pont de bateaux. De là il se rendit à Chéki et au défilé de Comcha<sup>3)</sup>, où étaient les habitations des infidèles. Comme ce défilé était plein de bois très touffus, il les fit abattre par ses troupes sur la longueur de 10 journées, et ouvrit une route assez large pour cinq ou six compagnies. Il neigea l'espace de 20 jours, ce qui n'empêcha pas d'arriver aux habitations; on tomba sur les Géorgiens, le sabre à la main; le chef ennemi, nommé Comcha, fut poursuivi jusqu'à Acsoû. Timour resta là un mois et fit périr quantité de braves aznaours.<sup>4)</sup>

La précédente campagne s'était passée dans le Daghestan; après l'hiver, c'est-à-dire en 1400, Timour voulut pousser la guerre dans la Géorgie même. Il s'informa des routes

<sup>1)</sup> On se rappellera que jusqu'à l'époque mongole tous les pays entre la Géorgie et l'Araxe, et même au-delà de ce fleuve, payaient tribut aux rois géorgiens, qui jamais n'avaient renoncé à leur suprématie sur ces contrées. C'est là, je crois, le motif qui poussa le roi Giorgi à profiter de la démence de Miran-Chah pour les reprendre; car on ne voit pas que Thaher eût réclamé son secours.

<sup>2)</sup> Vie de Timour-Bec, t. III, 189 — 195.

<sup>3)</sup> Il me paraît que ce lieu doit être le même qui a été nommé Boughaz-Com, t. II, p. 378, et dans lequel Timour avait pris ses quartiers d'hiver en 798 — 1395: en tout cas Comchah n'est pas dans la Géorgie proprement dite, mais dans le Daghestan.

<sup>4)</sup> Vie de Timour-Bec, t. III, p. 222, suiv.

Sans le mot *aznaour*, qui est souvent employé par Chéref-ed-Dia, je ne pourrais croire que Timour eût trouvé des Géorgiens dans des contrées si éloignées du Karthli, car toute l'histoire de la Géorgie montre que ces peuples n'ont jamais colonisé ni fait d'établissements solides hors de leur territoire. Peut-être ce fait prouverait-il ce que j'ai avancé plus haut, p. 389, n. 2, sur l'extension de la puissance géorgienne dans le Caucase.

et des localités où se feraient les campements, et ayant mis le tout par écrit, il se dirigea vers le pays de Malek Gourghin<sup>1)</sup>. En dix jours il arriva à la plaine de Berda, et enfin aux frontières géorgiennes. Il envoya alors demander à Giorgi l'extradition de Thaher, fils d'Ahmed - Djélair, extradition qui fut refusée en des termes très inconvenants, dit Chéref - ed - Din, et l'express de Timour revint sans avoir rien obtenu. Timour prit donc les devants avec diligence et ordonna de sabrer tout ce qu'on rencontrerait. On ruina les habitations, on arracha les arbres, on détruisit les vignes, on fit une horrible dévastation. Les Géorgiens se réfugièrent sur de hautes montagnes, dans des cavernes fortifiées, situées dans des lieux escarpés, où il semblait impossible d'entrer de force, et se retranchèrent là avec tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Mais les soldats de Timour escadaient ces montagnes, et, placés dans des coffres que l'on abaissait avec des poulies au niveau des cavernes, tuaient à coups de flèches les plus avancés; puis, le sabre et la lance à la main, ils entraient dans les cavernes malgré une vigoureuse résistance, et faisaient un grand carnage des Géorgiens; ou bien ils jetaient des matières embrasées, pour écarter les ennemis et brûler leurs logements en bois. On prit quinze places des plus célèbres, et ceux-là seuls qui se firent musulmans obtinrent quartier.

Laissant à Tiflis un corps de bonnes troupes khorasaniennes, Timour alla ensuite camper dans la plaine de Moukhran, mais Giorgi prit le chemin des déserts, s'enfuit dans les bois et dans les montagnes les plus inhabitées; les principaux azaours prirent le parti de venir faire humblement leur soumission; les églises et monastères furent détruits ou changées en mosquées.

Non content d'avoir dévasté les domaines de Giorgi, Timour résolut d'attaquer les autres provinces géorgiennes. En conséquence, de la plaine de Moukhran, où il laissa les bagages, il se porta au défilé de Jani-Bec<sup>2)</sup>. Arrivées là, les troupes tartares environnèrent le pays, le ravagèrent, le pillèrent et y firent un butin considérable. Jani - Bec effrayé abandonna tout d'un coup la montagne et sa forteresse, livra la place et la caverne qui en dépendait, et vint se soumettre à Timour. Cependant les villages étaient saecagés, les maisons détruites par le feu, les habitants mis à mort, leurs biens pillés, et les soldats, dit l'auteur musulman, s'enrichissaient en ce monde, tout en amassant pour l'autre des trésors de mérites. Quand les maraudeurs eurent rejoint les bagages, Timour envoya par le chemin de Semavé le seïd Khodja, fils de Cheikh - Ali Behadir, faire des courses en d'autres lieux. Emir-Djihhan passa le défilé de Jani - Bec avec l'aile gauche; le corps de bataille, avec Timour, alla à Semavé, où il fut rejoint par toutes les troupes qui avaient été en course par les provinces, chargées de dépouilles, et ramenant un nombre infini de chevaux et de moutons. Afin de châtier les Géorgiens de

<sup>1)</sup> Giorgi VII, fils de Bagrat, dont le biographe persan n'a pas indiqué la mort.

<sup>2)</sup> C.-à-d. appartenant à Janibec; c'est le prince mentionné sous le nom de Djani - Beg par l'Annaliste gé. p. 445, et par Wakhoucht, p. 86, sous celui de Djandier.

la manière la plus sensible pour eux, les Tartares avaient arraché les blés et les plantes potagères, ruiné tous les temples et les habitations. A l'entrée du défilé était la citadelle de Bil, fort élevée et de difficile accès, qui fut sur le champ assiégée, prise et démolie. De là les Tartares allèrent camper dans l'ancienne et vraie Géorgie, et Timour envoya de tous côtés à la recherche du roi, qui, semblable aux loups et aux chacals<sup>1)</sup>, errait dans les bois et dans les montagnes inhabitées; mais n'ayant pu le trouver, les ennemis revinrent, chargés de dépouilles, partirent et repassèrent le Kour.<sup>2)</sup>

Cependant les espions rapportèrent qu'un grand nombre d'aznaours s'étaient réfugiés au fort de Zérite<sup>3)</sup>, situé au sommet d'une montagne, et qui n'avait jamais été pris. Timour, à qui rien ne paraissait impossible, marcha aussitôt de ce côté et commença le siège. On dressa les machines et béliers, on fit les attaques nécessaires, et on donna l'assaut, le 7e jour après l'arrivée de Timour. La place fut ce jour-là même prise et rasée, après qu'on eut massacré tous les Géorgiens. On exécuta ensuite des courses, où l'on fit beaucoup de prisonniers, qui furent mis à mort, ne voulant pas embrasser l'islamisme.

On apprit alors que Giorgi s'était retiré dans la ville de Souanite<sup>4)</sup>. Timour fit mettre par écrit toutes les routes qui y conduisaient et rappela ses coureurs. Laissant alors la moi-

<sup>1)</sup> Cette comparaison est sans doute suggérée à l'auteur par la ressemblance du nom de Gourgin avec le mot persan *gourg*, loup.

<sup>2)</sup> Vie de Timur-Bec, t. III, p. 238—246.

La seule localité géorgienne dont le nom soit clairement reconnaissable dans le récit de cette campagne est la plaine de *Mocran*, dont j'ai rétabli la véritable orthographe; pour le reste, on est réduit aux conjectures, car il n'est pas dit dans quelle direction se portèrent les Tartares: par conséquent on ne peut s'orienter. Joignez à cela que les deux annalistes géorgiens se taisent sur la situation des domaines du mthawar Djanibeg ou Djandier, et que je ne connais point la vraie orthographe arabe des noms de lieux mentionnés par Chéref-ed-Din. Les trois positions occupées par Timour durant la campagne sont Moukhran, Semavé, la vraie et ancienne Géorgie; enfin il repasse le Kour; on prend d'abord la citadelle du défilé de Djanibec; puis on se rend à Semavé, et sur la route on prend le fort de Bil; de là on entre dans la vraie Géorgie et l'on repasse le Kour. Le défilé de Djanibec, Semavé et Bil, n'étaient donc pas dans la vraie Géorgie; supposons que l'action se passe dans le Somkèth, ou Géorgie au S. du Kour. Sur la Choulawer on trouve trois villages du nom de Djankkoch, et non loin de là Tzikhis-Sophéli le village de la forteresse, où est en effet le signe indiquant une citadelle. Serait-ce là la place occupée par Djanibec? De là Timour envoie ses troupes et se porte lui-même vers Dbanis; serait-ce Semavé? Sur la route de cette dernière place, car le texte ne dit pas si c'est à l'entrée du défilé même de Djanibec, sur la route de Semavé, dis-je, on s'empare de Bil, serait-ce Bolnis, lieu très important qui, d'après la carte, est à mi-chemin sur le passage de l'une à l'autre localité? Après ces succès Timour aurait repassé le Kour; pour poursuivre le roi Giorgi.

<sup>3)</sup> Si l'on s'en tient aux lettres arabes dont ce mot est composé, on trouvera une grande ressemblance de sons dans le nom de Zerti, village sur la droite de la Medjouda, mais rien qui indique un endroit très fortifié. Il y a encore Berth-Tzikhé sur le Haut-Kaan et Canaleth sur le Bas-Liakhi: rien de certain.

<sup>4)</sup> Le Souaneth ou pays des Souanes?

tié des troupes avec le bagage, il partit avec l'autre moitié. Giorgi, qui ne manquait pas d'espions, sortit de Souanite et alla du côté d'Aphkhaz. En arrivant, les troupes prirent Souanite du premier assaut et se mirent à la poursuite du roi, dont on prit plusieurs officiers. Le roi passa la rivière d'Aïgar (Engour?) et de Corlan<sup>1)</sup> et eut encore le bonheur d'échapper. Se voyant donc dans une telle extrémité, et hors d'état de protéger le fils du sultan de Bagdad contre un ennemi si puissant, Giorgi renvoya Thaber d'auprès de lui, et le laissa aller chez les Ottomans, où se trouvait, disait-on, son père Ahmed-Djelaïr<sup>2)</sup>. Ensuite il expédia Ismaïl à la cour du conquérant, pour lui faire connaître sa triste position, et lui offrir sa soumission dans les termes les plus humbles: il se résignait dès-lors à payer un tribut annuel et à fournir un corps de troupes auxiliaires.

Timour se laissa fléchir et marcha ensuite vers le pays d'Aïvani<sup>3)</sup>, l'un des plus puissants souverains de Géorgie, où tout fut ravagé, villes et châteaux. De là le conquérant se porta au pays des Qarakalkanik<sup>4)</sup>, montagnards aguerris et bons cavaliers, qui fut également ruiné, pillé et inondé du sang des habitants. Ensuite Timour, après plusieurs journées de marche, vint camper à Yeïlac-Mencoul. Les ennemis étant à Farasgerd<sup>5)</sup>, Timour y envoya l'emir Cheikh Nour-ed-Din, puis, quelques jours après, laissant ses bagages, il vint lui-même à Farasgerd. En cinq jours il prit 7 forteresses, qu'il rasa, en massacra les habitants, et revint prendre haleine à son campement de Mencoul<sup>6)</sup>, où il resta deux mois, afin de refaire sa cavalerie.<sup>7)</sup>

Après la prise de Merdin, en la même année 1400, Timour envoya un corps d'armée à Alendjik<sup>8)</sup>, avec ordre de prendre cette place et d'aller ensuite en Géorgie. Comme

<sup>1)</sup> Serait-ce la rivière de Courlé ou Socom, Carte des pays entre les mers Noire et Caspienne, G. Dehille, 1723? Elle est à l'ouest de l'Engour, ci-dessus nommé.

<sup>2)</sup> Peu après Thaber et son père, le sultan Ahmed - Djelaïr, quittèrent Bajazet pour aller à Bagdad, d'où ils furent encore obligés de se retirer. Enfin Thaber, s'étant révolté contre Ahmed, périt dans un engagement contre lui, sur les bords du Tigre. Vie de Timour, t. III, p. 390; IV, p. 97.

<sup>3)</sup> Ioané, fils de Béka Ier, atabek du Samtzkhé.

<sup>4)</sup> V. sup. Si, comme je le suppose, ce sont les Phchaws et Khewsours, cette expédition est bien éloignée du campement où revint Timour. Cf. sup. p. 448 des Ann.

<sup>5)</sup> C'est certainement Phanascert, sur le haut Tchorokh.

<sup>6)</sup> Vie de Timour, t. III, p. 237 — 253.

<sup>7)</sup> Mencoul, qui sera souvent nommé plus bas, ou Yeïlac - Mencoul (turk *بیلاق* campement d'été) correspond au Manglis mentionné dans l'Annaliste géorgien, p. 438, 439, 448, qui dit également que Timour y resta deux mois. Si l'on compare le texte de Chéref-ed-Din avec celui de l'auteur géorgien, on voit que celui-ci suit l'autre pied-à-pied, et dans l'ordre des faits et dans la manière de les exposer. P. E. dans la précédente campagne, p. 391, là où Chéref-ed-Din parle de Jani-Bec, sans dire la position de ses domaines, l'auteur géorgien raconte le même fait sans plus de détails: on verra pourtant dans la suite les raisons qui me font fortement douter de la parfaite analogie de Mencoul avec Manglis.

<sup>8)</sup> Les motifs de cette expédition sont exposés par l'annaliste géorgien, p. 448.

Alendjeh était déjà assiégé depuis longtemps et réduite à la famine par les troupes de Miran-Chah et de Chah-Rokh, les nouveaux-venus passèrent en Géorgie et y firent le dégât. Giorgi, inquiet de ces dévastations, envoya se plaindre aux deux princes, qui députèrent un exprès à Timour, pour l'informer de la soumission de la Géorgie, et firent cesser les ravages. Pour eux, ils allèrent camper et passer l'été à Mencoul, tandis que le reste de l'armée marchait sur Bagdad. Après la prise de cette ville, qui eut lieu le 23 juillet 1400, Timour revint à Tauriz, avec l'intention de pousser les hostilités contre le roi Giorgi. Comme il était à Chamkor, le commissaire envoyé dans les états de ce prince pour en percevoir les impôts revint, et avec lui le roi avait fait partir son propre frère, chargé de bijoux et de rares présents, conduisant des chevaux et autres animaux propres à la chasse. Arrivé à la cour, le frère du roi, sans doute Costantiné, fut introduit, remit les présents et déclara que Giorgi était résolu à rester soumis et à payer exactement ses redevances. Timour reçut les excuses du roi, lui pardonna, traita bien Costantiné, auquel il fit donner un khalath, et lui promit d'épargner son frère, tant qu'il traiterait bien les musulmans vivant en Géorgie, enfin il exigea sur-le-champ un corps de troupes auxiliaires. <sup>1)</sup>

Au mois d'avril 804 <sup>2)</sup> — 1401, Timour vint à Alatagh, et de là à Tabadar, à la frontière de Géorgie. Informé qu'aux environs de Mencoul (Manglis?) était la forte place de Tartoum, dans laquelle étaient 200 Géorgiens, refusant le tribut et insultant les musulmans et les voyageurs, et que le prince qui y commandait avait, en son absence, laissé la direction des affaires à un certain Gourdjî-Bec, il envoya ordre à Cheikh Noured-Din et autres de prendre Tartoum, ce qui fut exécuté. Les propositions de paix faites à la garnison ayant été rejetées par elle avec fierté, on donna plusieurs assauts et l'on tira une infinité de flèches. Les assiégés se défendirent durant cinq jours, la place fut prise le septième, et rasée, et les défenseurs passés au fil de l'épée. Quant au gouverneur, il alla se jeter aux pieds de Timour et obtint sa grâce. Peu de temps après, la célèbre citadelle de Kémakh fut prise également, après un siège de 10 jours, grâce à l'intrépidité et à l'agilité des soldats mérites. <sup>3)</sup>

<sup>1)</sup> Vie de Timour, t. III, p. 358 — 390.

<sup>2)</sup> Comme cette année de l'hégyre commença le 22 août 1401, on ne peut savoir, s'il s'agit réellement de l'année 1401 ou de l'année suivante : le même doute se présente pour la plupart des dates réduites qui se trouvent dans l'ouvrage de Pétis de la Croix. Quant aux mois, je pense que ses indications doivent être plus exactes, puisqu'en qualité de drogman, ayant vécu longtemps en Asie, il devait avoir à cet égard une pratique sûre.

<sup>3)</sup> Vie de Timourbet, t. III, p. 406 — 412. Comme cela paraît assez évident, Tartoum est la ville de Thorthom, sur la droite d'une rivière de même nom, tombant dans le Tchoroikh ; mais est-il permis de dire que cette place fût au voisinage de Mencoul, pris pour Manglis ? Sans doute la distance n'est pas extrêmement considérable, mais elle équivaut au moins à 50 lieues dans les montagnes, et dès-lors la détermination de Manglis par l'auteur géorgien devient douteuse. Quant à Kémakh, ce peut être ou Calmakh,

En 805 — 1402, le roi Giorgi ayant manqué au traité de l'année précédente, Timour, pour l'honneur de la religion, résolut d'aller en Géorgie et vint à Mencoûl. Là, après la prise de Mardin par le conquérant, Aïvani, i. e. Iwané fils d'Aghbougha, atabek, vint lui rendre ses hommages; il apportait quantité de présents et conduisait dans le même but des animaux rares et de beaux chevaux. Il fut présenté à Timour par les grands émirs, ainsi que Custendil ou Constantiné, frère de Giorgi, alors en guerre avec Ipi, et qui offrit également des présents, suivant l'usage.

Pour Timour, des environs de Cars <sup>1)</sup>, il s'avança en chassant et entra en Géorgie. Giorgi fut stupéfait de cette marche de Timour dans ses états, dont les défilés étaient déjà occupés par Cheïkh-Ibrahim, prince de Chirwan. Il envoya donc des ambassadeurs, avec des présents, promettant, si on lui laissait quelque loisir, de venir en personne près de Timour. Celui-ci n'écouta pas les ambassadeurs et refusa les présents. Il dit que Giorgi, comme chrétien, ne pouvait s'attendre à être traité avec autant de faveur que les princes musulmans; que, s'il voulait se concilier ses bonnes grâces, il devait venir sur-le-champ et pouvait s'attendre aux mêmes égards que l'empereur de Constantinople, qui était avec lui en relations d'amitié. C'était alors l'époque de la maturité des moissons; pour empêcher les Géorgiens de les enlever, l'émir Nour-ed-Din eut ordre d'entrer dans le pays, de couper les blés et d'arracher les fruits de la terre, autant pour faire tort aux ennemis que pour profiter aux Tartares eux-mêmes. Ces ordres furent exécutés.

Il y a en Géorgie une montagne escarpée, haute de 150 coudées, située entre deux défilés profonds comme des abîmes; elle a au S. un rocher qui la surpasse en hauteur, auquel on monte avec des échelles de cordes; il n'y a qu'un chemin étroit et tortueux qui conduise à cette montagne, et les précipices qui l'environnent ne permettent pas de venir assiéger la place. Les Géorgiens avaient fortifié cette montagne de tous côtés, y avaient bâti des maisons et avaient fait une porte tout au bout de la montagne; il y avait aussi des citernes, pour l'eau de pluie. La place était commandée par un prince, du nom de Tral <sup>2)</sup>, qui avait à sa suite 30 grands aznaours et une forte garnison. Ils se fiaient sur la quantité de munitions dont ils étaient approvisionnés, et se croyaient sûrs de ne jamais manquer de rien, tant leurs citernes étaient pleines, leurs caves fournies de vin, et leur forteresse pourvue de bestiaux. Malgré l'avis contraire de ses capitaines, Timour résolut de prendre cette place; et véritablement, quoiqu'elle fût au milieu du pays ennemi, qu'elle dût exiger une forte garnison, si on voulait la conserver, et qu'il

tout-à-fait au voisinage et à l'E. de Thorthom, sur la gauche de l'affluent principal du Tchorokh, ou Camakh sur le Gaïl-Get, affluent de l'Éuphrate. Comme Chéref-ed-Din dit que cette citadelle était renommée dans toute l'Asie, ce qui s'applique très bien au second Kamakh, je crois que c'est celle-là qui fut prise par Timour.

<sup>1)</sup> Ce passage me paraît ne laisser aucun doute sur la position de Mencoûl, au voisinage de Cars, et non à Manglia. *V. les notes, p. 393 et 394.*

<sup>2)</sup> Est-ce Zaal, ou, comme on lit dans le texte des Annales, Nazal, Nazar?

fût difficile d'en assurer la subsistance, les Tartares, par ordre de Timour, s'approchèrent le 8 juillet 806<sup>1)</sup>—1403 du château de Cortène, car tel en était le nom. Les habitants envoyèrent saluer Timour et promettre de lui obéir, mais voyant qu'on ne les écoutait pas, ils lancèrent une grêle de flèches et de pierres. Alors Timour ordonna aux émirs de prendre leurs postes: Chamélik eut le côté de la porte, avec ordre de construire un fortin vis-à-vis, ce qui fut fait dans l'espace de trois jours, quoique ce fort pût contenir 3000 hommes. Deux autres émirs en construisirent chacun un semblable, pour y tenir garnison si le siège se prolongeait.

Timour passa alors derrière la place, dans un lieu propre à faire jouer les béliers et autres machines, qu'on y dressa. On construisit encore, entre la place et le camp, un méliour ou plate-forme de terre et de bois, si haute, qu'elle devait commander le château. Cela dura une semaine, et le 30 août un Mécite, nommé Bikedjet; trouvait moyen de monter secrètement, durant la nuit, sur un rocher au S. de Cortène. Il prit une chèvre, et l'ayant portée sur le haut de la pierre, il l'égorgea, la laissa là pour servir de signal, et descendit sans être vu. Il raconta cela le lendemain à Timour, qui l'approuva, et ordonna de faire de fortes cordes en soie étrée et chanvre, et d'en préparer des échelles. Quatre Mécrites montèrent, tirant ces dernières après eux, au moyen d'une longue corde. Ce fut dans la nuit du 22 août que les soldats grimpèrent, par un passage où un chevreuil n'aurait marché qu'en tremblant, et attachèrent les échelles à un arbre qui se trouvait par bonheur au haut du rocher.

S'arrêtant au bas de cet endroit, Chamélik fit monter 50 braves, dont il prit les noms. Au matin, comme les Géorgiens dormaient encore, un Khorasanien poussa le cri Allah-ekbar et le verset à la louange de Mahomet; Mahmoud, trompette de Chah-Rokh, sonna une fanfare, au bruit de laquelle les Géorgiens s'éveillèrent et coururent aux armes. Timour monta à cheval, et s'avança à travers le défilé, en face du rocher où étaient ses cinquante soldats. On poussa alors les cris Allah-ekbar et souroun (en avant!), et l'on battit le tambour d'airain. Comme le chemin était étroit et suffisant à-peine pour une personne, un soldat, nommé Argoudac, marcha le premier, couvert de son bouclier, et fut suivi de deux autres; mais une flèche qu'il reçut dans la bouche le fit tomber en arrière, et son bouclier fut pris par l'ennemi. Un autre s'avança à sa place et tua quelques Géorgiens, mais il fut atteint de dix ou douze coups mortels. Un troisième fondit alors sur l'ennemi avec une lourde massue, dont il cassa la jambe d'un aznaour distingué; enfin, des cinquante il en arriva plusieurs à la porte, où s'engagea une vive escarmouche, tandis que l'on continuait à battre la place du haut du méliour, en sorte que la porte fut rompue et les troupes pénétrèrent dans l'intérieur, le 22 août. Le siège avait duré neuf jours. Les assiégés demandèrent grâce, en levant leurs mains comme des

<sup>1)</sup> Cette année commença le 21 juillet 1403, ainsi l'on ne sait si la date donnée ici ne se rapporte pas plutôt à l'an 1404.

suppliants. On précipita du haut du mur la plupart des aznaours et officiers, on lia les mains et le cou à Tral, leur commandant, et on l'amena au camp avec sa garnison, dont il n'échappa personne. Alors les queues de commandement furent arborées sur les murailles, et les mouezzins appelèrent les musulmans à la prière dans l'église, changée en mosquée. Tral et tous ceux de la place eurent la tête coupée, leurs femmes et enfants furent faits captifs, et l'épouse de Tral donnée au cheikh Ibrahim, de Chirwan. On mit ensuite le feu aux machines et au méliour, et le commandement de la place fut donné à Méhémed-Touran, surnommé le roi de Bauran, seigneur khorasanien, avec une garnison de soldats du même pays, chargée de bien surveiller ces frontières, sans permettre qu'aucun Géorgien y mit le pied; de faire de l'église une mosquée, de remplacer l'autel par une niche et les cloches par la voix des mouezzins.

Après la prise de Cortène, Timour résolut d'aller en Aphkhazie et ordonna à Nour-ed-Din, ainsi qu'à Chamélik, de ravager la Géorgie jusqu'à cette contrée, qui en est la frontière septentrionale. On s'ouvrit donc un chemin à travers les bois, on fit main-basse sur les Géorgiens et Arméniens, et Timour lui-même entra en Géorgie, où 700 villages furent dévastés, les monastères et les églises en pierre de taille démolis. Comme les Géorgiens s'étaient réfugiés dans leurs cavernes et sur de hautes montagnes, où l'on arrivait au moyen d'échelles de corde qui avaient été retirées, Timour fit attacher à des chaînes de fer des coffres pleins de soldats; on abaissait les coffres au niveau des cavernes, puis les soldats se précipitaient l'épée à la main sur les ennemis. Il y eut telle caverne, qui renfermait jusqu'à 100 ennemis; néanmoins on y pénétra, et l'on fit périr tous ceux qui refusèrent de se soumettre au Koran. Le 12 décembre de la même année, Timour quitta le pays, où il laissait de si horribles traces de son passage. Enfin on conseilla à Giorgi de se soumettre, sans quoi, après la prise de l'Aphkhazie, il ne resterait ni Arménie ni Arméniens. Le roi envoya donc des ambassadeurs, qui s'adressèrent aux généraux, pour obtenir grâce, en promettant l'impôt, et les troupes que l'on exigeait de lui. Les émirs intercédèrent auprès de Timour, qui se montra d'abord inflexible; mais les Mongols lui ayant représenté que la demande de Giorgi, accompagnée des preuves de sa soumission, était juste, Timour se rendit à leurs conseils. Pendant que les ambassadeurs reportaient ces réponses, Timour se livra au plaisir de la chasse; à leur retour, mille pièces d'or au nom du conquérant, qui lui furent offertes, mille chevaux, et de riches présents en étoffes, en vases d'or, d'argent, de crystal, et un rubis balais du poids de 18 miscals, achevèrent de calmer les mauvaises dispositions de ce prince, qui passa le Kour, et alla s'occuper de relever les murs de la ville de Bailacan, dans le Qarabagh, <sup>1)</sup>

<sup>1)</sup> Vie de Timour, t. IV, p. 89—115. Si le nom de Cortène est exactement écrit, je ne le reconnais pas, et puis assurer qu'il n'existe en géorgien aucun nom de localité qui y ressemble. L'annaliste géorgien, p. 452, parle ici de Birthwis, avec la plupart des détails donnés par Chérif-ed-Din, mais rien non plus ne prouve que Birthwis et Cortène soient la même localité; Cise-Carni, aux sources de l'Algeth, et

## ADDITION XXIII.

*Témoignages des écrivains étrangers, relatifs à l'histoire de la Géorgie, depuis la mort de Timour jusqu'en 1459, et chronologie des règnes et des faits.*

L'époque historique où nous sommes parvenus est, comme on l'a vu, extrêmement embrouillée; nos deux historiens principaux se contredisent formellement sur la série des règnes, sur les dates des faits. Les notes destinées à les faire concorder servent plutôt à jeter de la confusion dans l'esprit du lecteur, et d'énormes erreurs, soit sur les faits et les noms propres, soit sur leurs dates, ajoutent encore à ce cahos. Pour le débrouiller, en quelque sorte, je vais exposer la suite des événements authentiques de l'histoire de l'Asie, j'y ramènerai les récits de nos deux historiens, et enfin je concentrerai les résultats sous des chiffres aussi exacts qu'il me sera possible.

## § 1.

Quand Timour mourut, en 1405, Chah-Rokh, son petit-fils, lui succéda dans le Khorasan, et fixa sa résidence dans la ville de Hré. Ahmed-Djélaïr, l'Ilkhanide, chassé de Bagdad par le conquérant, en 1392, y rentra, et Qara-Iousouf, second prince de la dynastie du Mouton-Noir <sup>1)</sup>, reprit également ses domaines d'Arménie, s'empara de Tau-

Aténi, dans le Thrialet, offrent avec les lettres arabes كورتن une bien plus grande analogie; mais d'autre part je suis témoin qu'Aténi n'a rien qui le rapproche de la description donnée par l'auteur musulman. Quant à l'autre localité, ce n'était pas une place tellement importante. Si donc l'auteur géorgien a fixé ses idées sur Birthwis, il a pu être guidé par une tradition, qui vaudrait la peine d'être examinée sur place.

<sup>1)</sup> Les deux dynasties du Mouton-Blanc et du Mouton-Noir tirent leur origine de deux tribus turkomanes qui, sous le règne d'Arghoun, vinrent s'établir, l'une aux environs de Siwas, l'autre dans le Diarbekr. La première fournit neuf souverains durant 99 ans, 1406 — 1505; la seconde quatre, durant 97 ans, 1375 à 1469. Réfugié auprès de Timour, Qara-Iousouf, fils du premier chef du Mouton-Noir, l'excita à la guerre contre Bajazet Ier, se rendit maître des deux Irak et de l'Aderbidjan, et résida à Tauriz, tandis que le frère de Qara-Ioulouk, fondateur du Mouton-Blanc, s'enfuyait devant le conquérant tartare. Ce dernier mourut, soit en tombant, soit en se précipitant dans les fossés d'Erzroum, pour échapper à Iskender, fils de Qara-Iousouf. Ouzoun-Hasan, petit-fils et 3<sup>e</sup> successeur de Qara-Ioulouk, servit encore sous son frère Djihangir, contre leur oncle Hasan, qui périt en 1451, après quoi il le déposséda en 1462. Comme il avait épousé la fille de Kalojean, empereur de Trébisonde, il voulut défendre David, frère et successeur de Kalojean, contre Mahomet II; mais celui-ci, qui venait de prendre Sinope (1460), enleva l'année suivante Erzroum à Ouzoun-Hasan, qui conclut la paix avec lui, par l'entremise de sa mère Sara, à condition qu'il renoncerait à soutenir l'empereur grec. Enfin Djihangir mourut en 1467, et la même année Ouzoun, ayant pris le titre suprême, déclara la guerre à Djihanchah, qui fut pris et mis à mort. Hist. de l'emp. ott. fr. t. III, p. 73 — 81, 151 — 155. Tchamitch, t. III, p. 502, donne les mêmes renseignements relativement à la dynastie du Mouton-Noir; mais pour celle du

riz, en 1408; et fit périr Miran-Chah, fils de Timour, qui l'occupait. Cependant Apakis, ou plutôt Aboubekr, fils de Miran-Chah, se retira vers son frère Omat, commandant de Siounie; et tous deux périrent les armes à la main, en combattant contre Qara-Iousouf. Celui-ci poussa ses conquêtes du côté de la province d'Ecéghéats, s'empara de Mardin et fit le siège d'Amid. Pendant ce temps-là Ahmed-Djélaïr s'étant emparé de Tauriz, Qara-Iousouf marcha contre lui, le vainquit, le fit périr avec ses fils, et par-là anéantit entièrement la dynastie des Ilkhanides, descendants d'Houlagou; de là il se porta contre Bagdad, la prit et y plaça son fils Iskender, en 1410 ou 1412. Durant ce temps-là, dit Thomas de Médzob, la Géorgie et l'Albanie étaient en paix.

— Ici l'auteur persan Mirkhond (XVI<sup>e</sup> S.) raconte des faits entièrement nouveaux, relatifs à la Géorgie: vers l'an 1411, dit-il, Cheikh-Ibrahim, vali de Chirwan, ayant gagné à son parti les fils de Sidi-Ali, de Chéki, et Coustandil, roi du Gourdjistan, s'étant joint à lui avec 2000 cavaliers, marcha contre Qara-Iousouf. Celui-ci, durant l'hiver, livra à Cheikh-Ibrahim une bataille, dans laquelle le roi de Géorgie, ayant fait bonne contenance, avec ses aznaours, fut fait prisonnier, ainsi que Cheikh-Ibrahim. Les captifs Géorgiens, à cause de leur valeur, furent tous mis à mort, le roi lui-même reçut le premier coup de l'émir turkoman Pir-Boudak et fut achevé par Qara-Iousouf, « parce qu'on avait vu sur son front des signes d'orgueil, de courage et de colère »). Evidemment c'est le détail du fait placé en 1414, dans les Dates de Wakhoucht.

— Cependant des Persans habitant Akhltzkha ou Akhal-Tzikhé, s'étant brouillés avec les Géorgiens, vinrent se réfugier auprès de Qara-Iousouf, et le déterminèrent à faire de ce côté une incursion, en s'offrant à lui servir de guides. Grâce à la trahison, cette expédition se termina heureusement par la prise d'Akhal-Tzikhé, en 1413<sup>2</sup>), par la dé-

struction de Mouton-Blanc, il dit qu'Ouzoun-Hasan était fils de Djhangir, fils de Hamza, fils d'Othman, résidant à Amid, en Diarbekr; que son autorité s'étendait sur les cantons d'Aghtznik et de Touroubérank; enfin, qu'il avait des émirs à Baghech, à Khlath, à Sasouk et à Mouch, tandis que l'autre tribu occupait la Siounie, l'Artsakh, l'Ararat et le Vaspouracan.

— La dynastie du Mouton-Noir était ainsi nommée à cause de la figure peinte sur ses drapeaux, dit Tchamitch, t. III, p. 502. Cf. Deguignes, Hist. des Huns, t. I, 1<sup>re</sup> P-ie p. 263.

— (11) Jour. asiat. IV<sup>e</sup> sér. t. XVII, p. 147: article de M. Defrémery.

— (12) Ce fait n'est mentionné si clairement que par les auteurs arméniens; mais les Dates de Wakhoucht, sous l'année 1414, disent que le roi Constantin fut tué par les Turks, et la Chronique géorgienne, en la même année, qu'Akhal-Tzikhé fut désolé par les Turks. Thomas de Médzob nous donne la clef de ces faits: « Un jeune Persan, ennemi des chrétiens, dit-il, s'étant converti au christianisme, par suite d'une vision, vint à Akhal-Tzikhé, après avoir subi en divers lieux de cruels supplices, en haine de la nouvelle religion qu'il avait embrassée. Là, avec de jeunes Arméniens et Géorgiens, il tua un porc, dont ils mangèrent la chair et portèrent les os dans une mosquée. Les Persans, auxquels le prince Agbougha, fils d'Ivané, avait la folie de témoigner plus d'égards qu'aux chrétiens vivant dans ses états, allèrent se plaindre de cet attentat à Qara-Iousouf, qui se décida à envahir le pays d'Akhal-Tzikhé. Mon M-it, copié sur celui de la Bibl. Royale, place ce fait en 865—1416, ԳԿԵ թՎ. Admet

vastation du pays et par le meurtre de ceux des habitants qui ne réussirent pas à se soustraire par la fuite. En 1418, Qara-Iousouf ayant été vaincu sous les murs de Damas, qu'il assiégeait, et son fils, qu'il avait chargé de surveiller ses conquêtes, étant mort, les émirs des provinces septentrionales de ses domaines se révoltèrent contre lui. Pendant qu'il était en route pour châtier ces defections, il apprit que Chah-Rokh marchait contre lui et se trouvait déjà à Soutanieh. Il rebroussa chemin, et se disposait à livrer bataille à ce nouvel ennemi, lorsque lui-même tomba malade et mourut, en 1420. Ses troupes se débandèrent et allèrent faire le dégât dans les provinces voisines. Cependant Chah-Rokh lança ses troupes à leur poursuite, et Hamza, un autre fils de Qara-Iousouf, prit en main la défense des états de son père. Averti de ce qui se passait, Iskender accourut, recueillit le plus qu'il put de ses soldats dispersés, et se porta du côté de Bagrévand. Chah-Rokh, après avoir pourvu à la sûreté de Bercri et d'Ardjech par de bons fossés, après avoir fait des fossés semblables au lieu dit Nakhagah, et entre le mont Aghou (Aïa-Tagh) et le lieu dit Hivsapsac, alla à la rencontre de son ennemi. Iskender fit des prodiges de valeur; il pénétra jusqu'à la tente des femmes de Chah-Rokh et en enleva même une, qu'il conduisit dans son camp; mais le résultat de la bataille lui fut contraire, il s'enfuit à Mardin, tandis que son frère Aspahan<sup>1)</sup> se retira à Mousoul. Ceci eut lieu en 1421. Bientôt Aspahan remonta vers le nord et s'empara de Tauriz, mais il en fut chassé par Iskender, qui, déjà, avait installé à Bagdad l'un de ses frères, nommé Chah-Mahmoud. Pour lui, il prit dès lors le titre de Chahiar-men.

Sans entrer dans le détail des conquêtes d'Iskender en Arménie, je dirai que, dans les années 1422—1428, il s'empara de la citadelle dite des Aghovans, de Khlath, de Van, qu'il confia à son fils Arali; d'Erendchac et de toute la province de Siounie, de Baghech, d'Ourmia, de Soutanieh. En 1429, pendant qu'il assiégeait Ardzée, Dchotica<sup>2)</sup>,

tons qu'il y ait erreur de chiffre: en tout cas, Aghbougha, fils d'Ioané, fut atabek en 1444—1451, d'après Wakhoucht. C'est une contradiction que je ne puis expliquer. Il y a en géorgien plusieurs mots dont le sens est très vague, et qui se prennent souvent l'un pour l'autre: *ჰატირ* parcourir en ravageant, *ჰატირ* dévaster, *ჰატირ* briser, *ჰატირ* exterminer, *ჰატირ* démolir, *ჰატირ* prendre; tels sont les sens propres de chaque mot. Mais si l'on dit *ჰატირ*, *ჰატირ* briser, exterminer une ville, qu'est-ce que cela peut signifier, si non prendre de force, après avoir fait une brèche, mettre à feu et à sang après avoir pris? Or ici, en parlant d'Akhal-Tzikhé, c'est le mot *ჰატირ* exterminer, qui est employé par l'auteur anonyme de la Chronique.

<sup>1)</sup> Aspahan et Hamza, ci-dessus nommé, ne se trouvent point dans le tableau dressé par M. de Hammer (t. I), de la postérité de Qara-Iousouf. Peut-être Aspahan est-il, au moyen d'un changement dans les points diacritiques, le même qu'Emir-Asian. Pour Chah-Mahmoud, qui va être nommé, c'est évidemment l'Emir-Chah Mohammed du savant orientaliste de Vienne.

Ce doit être vers cette époque qu'un ambassadeur géorgien vint faire hommage à Chah-Rokh, hivernant dans le Qarabagh, en 823 hég.—1420, 1, au dire de Mirkhond; v. la note 1, p. 399, loc. cit. p. 148.

<sup>2)</sup> Le Mohammed-Tschoki de la liste de M. de Hammer.

filz de Chah-Rokh, vint lui livrer bataille et, malgré le nombre de ses troupes fut obligé de céder à l'impétueuse valeur de son redoutable adversaire. Après quoi Iskender revint, l'année suivante, devant Ardzcé, qu'il reçut à capitulation.

En 1434, les habitants de Van s'étant plaints à Iskender de la cruauté de son fils Arali, celui-ci, au lieu de se rendre près d'Iskender, qui l'avait mandé, s'enfuit près de Khalil-Oullah, seigneur de Chamakhi et fils de Cheikh-Ibrahim, probablement un des petits-fils de Timour, qui l'envoya à Chah-Rokh, dans le Khorasan. Iskender marcha contre Khalil, le battit, s'avança ensuite jusqu'au de-là de Derbend et passa là une année à piller et à ravager le pays. Chah-Rokh, auprès duquel Khalil s'était réfugié, vint alors dans le territoire arménien. En l'absence d'Iskender, il assiégea la citadelle d'Erendchac, en Siounie, le dépôt de ses trésors, qui lui fut livré par sa femme et son fils Chahoubath. Iskender, affaibli par cette défection, se porta avec une poignée de monde du côté d'Ezenca, où il réussit à faire quelques conquêtes. Cependant son frère <sup>1)</sup> Djihanchah se rendit à Chah-Rokh, qui lui confia le commandement du pays et envoya son fils Dchouca combattre Iskender au pays d'Erzroum, mais Iskender se retira de Tokhath, et Dchouca ne put rien entreprendre contre lui. En 1436, Iskender marcha contre son frère Djihanchah; abandonné de ses troupes, qui passèrent dans les rangs ennemis, il se réfugia dans le fort d'Erendchac et eut recours à la protection du sultan d'Égypte, qui lui fournit 60,000 hommes. Chahoubath, qui était alors dans Erendchac avec son père et sa mère, se voyant assiégé par Djihanchah depuis six mois, profita du moment où son père s'était endormi, après avoir bu et mangé amplement, et le tua, en 1437. Djihanchah retourna donc à Tauriz.

On trouve dans la vie de Timour, par Thomas de Medzob, fo. 82, r. sous l'année 887—1438, un fait bien peu honorable, s'il est vrai, pour le roi Alexandre <sup>2)</sup>. « Alexandre, roi de Géorgie, dit-il, fit périr par le poison le prince Pechgen, fils de Sembat <sup>3)</sup>, fils d'Ivané, fils de Biourthel, fils d'Elicoum, frère de Stéfannos Orbélian (v. la Généalogie des Orbélians ci-dess. p. 350), prince de Siounie et d'une partie de Capan, d'Aband ou Sighnakh. Pechgen était beau-père du roi Alexandre, il commandait, dans la Siounie et dans les cantons environnants, à plus de 6000 familles d'Arméniens chrétiens; sous la protection de Chah-Rokh, il s'était avancé jusqu'aux frontières de la Géorgie, et les Arméniens se pressaient dans ses

<sup>1)</sup> Son frère, suivant le P. Tchamitch, t. III, p. 468, passim; son fils, d'après Deguignes, Hist. des Huns, t. I, 1re P-ie, p. 263.

<sup>2)</sup> Tchamitch, t. III, 470, sq., a donné un extrait de ce même récit. Il nomme *Pelginé* le prince mis à mort par Alexandre, et dit que le roi lui avait donné Loré; ma copie du M-it de la Bibl. Royale porte 𐎧𐎡𐎴𐎠 Behchgen.

<sup>3)</sup> Sembat, ayant renoncé au christianisme pour céder aux sollicitations d'Omar, fils de Miran-Chah, commandant en Siounie, fut envoyé à Samarcand; à son retour il fit pénitence et revint à la foi de ses pères. Quant il mourut, son fils Pelginé hérita de ses domaines. *ib.* 443. Bourthel, frère de Sembat, se fit aussi musulman; il était commandant du fort d'Orotn; il revint aussi à la foi.

domaines, qu'il gouvernait avec beaucoup de douceur, fournissant à tous ceux qui venaient à lui le pain, la table et le vêtement. Mais le sanguinaire et farouche roi de Géorgie, se méfiant de ce prince et craignant, sous de frivoles prétextes, que les Arméniens ne se portassent vers lui <sup>1)</sup>, et que ses propres états ne fussent dépeuplés, excité aussi par ses courtisans, éternels ennemis de la nation arménienne, gagna un Arménien, nommé Amnadrin, pour l'empoisonner en secret. Or cet impie et sanguinaire Caïn préférait la nation sacrilège des sectateurs du concile de Chalcédoine aux Arméniens, toujours fidèles à la vraie foi. Amnadrin donna donc à Pechgen du poison, dans ses mets. Le prince, qui se sentit empoisonné, eut en vain recours aux antidotes; il mourut, et son âme, portée par les anges, alla rejoindre son père Sembat et son frère Stéfannos, ancien abbé du monastère de Thatev. Les Arméniens soumis à la Géorgie s'enfuirent en divers lieux, et il ne resta de Pechgen qu'un frère, homme peu estimable, nommé Mnachah <sup>2)</sup>, et un fils de 10 ans. Le meurtrier eut les pieds et les mains coupés, mais il ne voulut jamais faire connaître son instigateur. L'année suivante 888 — 1439, Alexandre fut frappé d'un ulcère, qui lui fit souffrir les plus horribles tortures, et que les médecins ne purent soulager. En 889 — 1440 <sup>3)</sup>, Djanchah, roi de Tauriz, ayant uni ses troupes, le prince d'Artavel (Ardébil) et un immense appareil de guerre, marcha contre la maison de Géorgie, et fit plusieurs fois souvenir Alexandre de se soumettre à lui et de payer le tribut ordinaire. Mais ce prince ayant refusé et répondu avec hauteur, Djanchah courroucé fondit à l'improviste sur la Géorgie, à la tête de ses troupes, vers l'époque des fêtes de Pâques; tout ce qu'il put prendre fut massacré, les grands mis à mort, Chamchouté assiégée jusqu'à la Pentecôte, puis prise par la ruse, jointe à la terreur. Avant que Djanchah y entrât, il fit élever devant la ville une tour de 1664 têtes et fit 9400 prisonniers, non compris ceux qui s'étaient sauvés dans les forêts et dans les cavernes. Soixante religieux, prêtres et princes, furent également immolés aux portes de la ville: aux uns on fendait la tête en quatre, aux autres on l'écrasait avec des pierres, d'autres étaient hachés en morceaux (suit une peinture pathétique de tous ces supplices). De là Djanchah vint à Tiflis du Phaïtaccaran; les églises anciennes et nouvelles, bâties par les rois, furent détruites, la terreur se répandit jusque dans les montagnes, les forêts et les plaines. Ces pâtres et garde-baras, braves et lâches, allaient jusque dans le fond des cavernes arracher les hommes et les femmes qui s'y

<sup>1)</sup> Il craignait que les Arméniens, dont un grand nombre vivaient en Géorgie, et notamment plus de 20,000 à Samchwildé, ne passassent dans les terres de Pechgen.

<sup>2)</sup> C'est ainsi que j'ai lu, il y a 20 ans, dans le M-it 96 de la Bibl. Royale, mais ma copie porte: Il ne restait de lui qu'un frère, nommé Chah (*Շահ Եղբայր Կնի շահ անուհ*), élevé et nourri chez la nation insensée depuis le sein de sa mère, homme sans coeur, qui ne redemanda pas l'héritage paternel . . . . .

<sup>3)</sup> Tcham. III, 471, place cette incursion en 889 — 1440, et dit qu'Alexandre était alors tributaire de Djanchah, mais qu'en cette année il avait sursis au paiement.

étaient retirés, et les faisaient captifs. Cette nation géorgienne, lâche, fanfaronne, buveuse, mangeuse de galettes<sup>1)</sup> (լապտապիտ), qui se vantait de dominer l'univers, ne pouvait tuer un seul homme de ses flèches. S'ils voyaient un ennemi dans un bois, ils se disaient l'un à l'autre, saisis de tremblement et d'épouvante : Voici un Turkoman, voici un Turkoman ! mais ils n'osaient le frapper, et s'enfuyaient, livrant leurs fils ; et nous, qui avions toujours compté sur le secours des Géorgiens, et qui faisons les fiers au milieu des infidèles, nous fûmes réduits au silence par cette infâme conduite ; vérifiant ainsi ce mot du prophète : « Maudit est celui qui espère dans l'homme ; n'espère point dans les princes, parce qu'ils ne sont rien. » Cet événement termine l'intéressante narration de Thomas de Medzob. Quant à Djihanchah, il ne se retira qu'après avoir aggravé les impôts sur les chrétiens de Géorgie et d'Arménie, qu'il fut pourtant obligé peu après de diminuer, et laissa son fils Hasan-Ali, pour gouverneur de Nakhdchévan.

Sans faire aucune remarque sur le ton de cet extrait, empreint de la partialité qu'imprime la haine, j'observerai que l'époque assignée à l'invasion de Djanchah est celle même attribuée à tort par les Dates de Wakhoucht à la mort de Chah-Rokh ; je dis à tort, parce que, suivant M. de Hammer, ce prince mourut en 1447 (Hist. de l'emp. Ott. 1er vol. Tabl. Chronologiques).

Pour ne pas interrompre le récit, je placerai tout de suite ici la continuation de l'histoire de Djihanchah et de ses troupes, telle que la donne Tchamitch, t. III, p. 309.

Selon cet auteur, Djihanchah mourut en 1465, après avoir régné sur la Perse et sur le Khorasan, et eut pour successeur son fils Hasan-Ali, qui résidait précédemment à Nakhchévan. Celui-ci fut tué en 1468, par l'émir de Mésopotamie Ouzoun-Hasan, fils de Djhangir, qui prit Tauriz, conquit l'Aderbidjan, et supplanta entièrement la dynastie des Qara-Khoïnou. Ouzoun s'étant emparé de Tokhath, en 1471, et ayant envoyé ses troupes en Qaramanie, son général Iousoûf-Bei fut vaincu par Moustafa, fils de Mahomet II, fait prisonnier et envoyé à C. P. Mahomet s'avança bientôt en personne et défit complètement, en 1473, Ouzoun-Hasan, qui fut obligé de s'enfuir en Perse. Quand il mourut, en 1478, il eut pour successeur à Tauriz son fils Khalil-Bei, qui régna 6 mois, et après lui Iaghoub-Bei, petit-fils d'Ouzoun, ou, selon d'autres, de Djhangir, frère cadet du même prince. Une fille d'Iaghoub avait épousé Haïdar-Cheikh, fils de Cheikh-Sofi, qui était maître d'Ardébil ; elle fut mère de Chah-Ismaïl. Cet Haïdar, qui aspirait au trône de Perse, invita son beau-père à venir le voir dans sa capitale, et l'empoisonna dans un banquet, du consentement de sa femme, mais Iaghoub les força l'un et l'autre à vider sa coupe et à mourir avec lui. Ismaïl, encore enfant, fut caché dans l'île d'Aghthamar, où il grandit, pendant que la Perse obéissait à Mesih-Bei (frère de Iaghoub).

<sup>1)</sup> Evidemment ces dernières épithètes se rapportent aux Géorgiens ; mais je n'ai pu encore trouver l'explication du mot arménien ici transcrit. Je crois pourtant qu'il s'agit des լապտապիտ, ou galettes plates, longues et minces, qui servent en Géorgie de plats, de pain et de serviettes.

Quand il fut en âge, ses parents le ramenèrent en Perse et le déclarèrent souverain, du chef de sa mère, en l'an 1491. Alors Roustem-Bei (neveu de laqoub), qui résidait à Tauriz, marcha contre Ismaïl et fut tué en combattant; il eut pour successeur à Tauriz Ahmed-Bei, Alvend-Bei et Mourad-Bei (ses cousins), qui périrent l'un après l'autre en combattant contre Chah-Ismaïl, qui devint maître de Tauriz, de l'Aderbidjan, du Khorasan et de presque toute la Perse, et fixa sa résidence à Ispahan, en 1500.

Comme les sources arméniennes sont peu connues, j'ai voulu en exposer d'abord le système complet, sauf à faire les remarques suivantes d'après les historiens musulmans.

1° L'auteur de l'Histoire de l'empire ottoman (t. III, p. 155) fixe la mort de Djihan-chah à l'an 1467; 2° il dit qu'Ouzoun-Hasan était frère et non *fils* de Djihangir; 3° que Iaghoub était fils et non *petit-fils* d'Ouzoun; 4° que ce même prince et son frère Iousouf périrent de la manière suivante: Ouzoun avait six fils, dont l'un, Seïnel mourut en 1472, dans la bataille de Terdjan, livrée contre Mahomet II; Khalil, désigné comme héritier du trône par Ouzoun, fut dépouillé de cette prérogative par les intrigues de sa mère, qui suscita contre lui son frère Ogourlou-Mohammed; ce dernier périt en combattant contre son père, qui le suivit, à deux mois de distance, au tombeau, en 1478; Khalil, reprenant ses droits, fit périr son autre frère Maksoud; restait Iacoub, que sa mère empoisonna pour frayer la voie à Iousouf; celui-ci ayant, par mégarde, bu à la coupe empoisonnée, leur mère, de désespoir, acheva la fatale boisson et mourut aussi: il n'est donc pas parlé d'une fille d'Iacoub, mais bien d'une fille d'Ouzoun-Hasan, qui aurait épousé Haïdar-Cheikh, sans que l'histoire lui reproche un tel crime. 5° Enfin les successions des souverains du Mouton-Blanc, après Iacoub, sont autrement exposées que dans l'auteur arménien, mais comme elles sont sans importance historique, je renvoie les curieux à l'ouvrage déjà cité, t. IV, p. 80—90.

Je ne dois pas omettre ici un fait de l'histoire religieuse des Géorgiens, rapporté par Tchamitch, t. III, p. 473, sur la foi du vartabied Hanné ou Jean de Jérusalem<sup>1)</sup>, que dans ce temps-là, i. e. sous le règne d'Alexandre, les Géorgiens enlevèrent aux Arméniens la possession du Golgotha. Martiros, patriarche et chef politique des Arméniens de Jérusalem, réussit à se le faire rendre, mais les Géorgiens le lui enlevèrent une seconde fois. Alors Martiros acheta à prix d'argent l'étage supérieur de l'église de la Résurrection, qu'il nomma le Second-Golgotha. Cette usurpation ne fut pas longtemps profitable aux Géorgiens, car lorsqu'ils quittèrent la ville sainte, les Grecs et les Latins reprirent chacun une moitié de l'emplacement en question.<sup>2)</sup>

Pour l'intelligence du fait rapporté par Hanné; il faut savoir qu'au chevet de l'église

<sup>1)</sup> Cet auteur, qui vivait au 18<sup>e</sup> siècle, a composé en 1727 une Description de Jérusalem, imprimée pour la première fois en 1734, et depuis lors deux autres fois, au même lieu. Somal, Quadro della storia letter. di Arm., Venise 1829, t. v. 8<sup>o</sup>, p. 170. Je n'ai jamais eu occasion de voir le livre dont il est ici question, et dont l'extrait, fait par Tchamitch, se trouve dans son Histoire, t. III, p. 187, 210, 225.

<sup>2)</sup> Tchamitch, III, 430—470, *passim*; aux années indiquées.

du S.-Sépulcre, à Jérusalem, cinq nations chrétiennes possédaient de petites chapelles : ce sont les Arméniens, les Habyssins, les Jacobites, les Cophtes et les Géorgiens. Dans la chapelle des Géorgiens était le trou où fut planté la croix du Sauveur. Au sujet de la position respective des Géorgiens et des Arméniens à Jérusalem, on lit ce qui suit dans l'itinéraire du prince Nic. de Radzivil, p. 114 : « Comme les Géorgiens avaient tout le Calvaire et pas de chapelle au S.-Sépulcre, que les Arméniens possédaient une autre chapelle (Foratoire de Se.-Hélène, et le lieu où les soldats tirèrent au sort les vêtements de J.-C. *ib.* p. 50, 51), les Arméniens et les Géorgiens pour de l'argent, et ces derniers de concert avec les catholiques, s'entendirent pour céder aux catholiques la moitié du Calvaire, et ceux-ci cédèrent le tiers d'un corridor, au chevet occidental du temple, où maintenant les Géorgiens ont une chapelle, à laquelle on arrive par un escalier en bois, du dehors. Cet échange se fit lorsque le sultan d'Egypte occupait Jérusalem. Les Géorgiens, dit le même, p. 112, ont 32 lampes dans la chapelle où J.-C. fut crucifié; l'entretien de chaque lampe coûte, pour l'huile, 50 florins par an.»<sup>1)</sup>

Cotovic, qui voyageait en 1598, s'exprime ainsi sur le même sujet (p. 160) . . . : « La chapelle des Arméniens au S.-Sépulcre est sur le lieu où les soldats tirèrent au sort les vêtements du Sauveur. Les Géorgiens (p. 168), possesseurs de la chapelle où J.-C. était en croix, ne permettent pas aux Latins d'y dire la messe, mais tout le monde peut y entrer et faire ses dévotions. Eux et les Grecs (p. 185) célèbrent la messe dans le chœur de l'église de Golgotha et ont une seconde chapelle près du mont Calvaire. Ils possèdent en commun la montagne elle-même, après en avoir chassé les Arméniens, depuis que le roi de ces derniers eut été vaincu et tué par le souverain de Perse, ce qui est cause d'une grande haine entre eux.» Le Plan de l'église du S.-Sépulcre, p. 187, est en tout conforme à celui qui se trouve dans le voyage du prince Radzivil.<sup>2)</sup>

Enfin Bernardin Surius, Récollet, qui voyageait en 1644—47, dit (p. 142) : « La race des Géorgiens est presque éteinte; autrefois elle était une des nations les mieux partagées dans les lieux saints, après les Latins, car elle possédait une partie du Calvaire, c'est à savoir le lieu où fut plantée la croix . . . En 1517, quand Soliman conquit Jérusalem, les chrétiens levantins ayant donné plainte contre les Latins, les saints lieux furent concédés ou plutôt vendus aux levantins : les Grecs eurent le chœur de l'église du S.-Sépulcre, les Arméniens le côté droit, et les Géorgiens la moitié du Calvaire; mais comme

<sup>1)</sup> V. Hierosolimitana peregrinatio ill. princ. Nic. Radzivil, ducis Olivae et Niezvizii, mil. Hierosolimitani, primum à Th. Trettero custode Varmiae à polonico sermone in latin. translata, nunc variè aucta, Antverpiae, 1614, fo.; il y a une éd. de 1592 et une de 1601. Nicolas Radzivil voyageait en 1582 : c'est donc à cette époque que se rapportent ses renseignements. Aujourd'hui, d'après un Plan que m'a communiqué M. Bérézin, et levé par lui sur les lieux, les Arméniens occupent cinq des treize chapelles, au chevet de l'église : les Géorgiens n'y ont plus aucune place.

<sup>2)</sup> V. Itinerarium hierosolimitanum et syriacum . . ., auctore J. Cotovico Ultrajectino, milite hierosol. Antverpiae, 1619, 4<sup>o</sup>, fig.

ceux-là avaient obtenu leur part pour de l'argent, ils l'ont vendu plus tard, par nécessité, pour 14000 piastres. . . La 7e nation (p. 460) qui dessert l'église du S.-Sépulcre, ce sont les Géorgiens, lesquels ont à-présent abandonné cette église, en se retirant au cloître de la Croix, pour ne point porter avec les autres nations les charges qui s'augmentent tous les jours, par les Turks avars et insatiables.»<sup>1)</sup>

Je n'ai cité de ces trois auteurs que les traits qui se rapportent directement à l'église du S.-Sépulcre, mais il s'y trouve bien d'autres curieux détails sur les Géorgiens, que j'aurai lieu de rapporter ailleurs.

Il est encore deux faits curieux, se rapportant aux années 1450 et 1459, que nos historiens originaux ont passé sous silence, et qui ne se trouvent mentionnés que chez les auteurs étrangers à la Géorgie: un projet de mariage entre une princesse géorgienne et l'empereur Constantin Dragosès, et la part que prit la Géorgie à un projet de coalition des princes européens contre les Turks.

Constantin Dragosès chargea, en l'année 1450, son protovestiaire Phrantzès d'entamer des négociations pour son mariage soit avec une fille de Jean, empereur de Trébisonde, soit avec celle de Georges, méphé d'Ibérie. Cette dernière indication, qui se trouvera encore appuyée plus bas par les lettres d'Aénéas Sylvius, nous montre qu'à cette époque l'Ibérie centrale avait pour roi Giorgi, le VIIIe du nom suivant la liste de Wakhoucht, le IXe suivant celle de l'Annaliste original; et comme, d'autre part, le premier de ces deux historiens place le commencement du règne de Giorgi en 1445<sup>2)</sup>, qu'il cite aussi une charte du même prince, de l'an 1449, son système se trouve corroboré d'autant, par le moyen d'auteurs européens, n'ayant pu être induits en erreur par aucune considération particulière, et témoins oculaires du fait dont ils ont parlé. Voici les détails relatifs à ce mariage, tels qu'ils sont racontés par le personnage même employé à le négocier.

En l'année 6938 ou 1450 de J.-C., Georges Phrantzès, le protovestiaire, fut envoyé à Georges, *Mépe* ou roi d'Ibérie, et à Jean Comnène, empereur de Trébisonde, chargé par son maître, l'empereur Constantin Dragosès, de lui ménager un mariage avec une princesse appartenant à l'une des familles souveraines de ces deux pays. Phrantzès avait un grand appareil, de riches présents à remettre aux monarques, un nombreux cortège de nobles, de satellites, d'abbés et de moines, de chanteurs, de médecins et de musiciens. Parmi la foule qui vint de la ville d'Ibérie<sup>3)</sup> et du voisinage, attirée par la musique et par le fracas d'une suite si bigarrée, se trouvait un vieillard, âgé d'environ 100 ans, nommé Ephrem. Né dans la ville d'Ibérie, cet homme, après avoir été emmené captif en

<sup>1)</sup> Le Pieux pèlerinage, ou voyage à Jérusalem, par le P. Bernardin Surius, Bruxelles, 1666, 4<sup>o</sup>.

<sup>2)</sup> Dates de Wakhoucht, p. 183.

<sup>3)</sup> N'ayant pu consulter que la traduction latine de l'ouvrage de Phrantzès, publiée à Venise en 1733, l. III, p. 79—86, je n'ai pas vérifié cette expression, qui peut aussi bien indiquer la ville de Tiflis que la Géorgie même.

Perse, avait été vendu à un marchand indien, l'avait mis dans ses  
des merveilles, que les curieux peuvent voir dans l'ouvrage *et cetera*  
sur un grand vaisseau ibérien (i. e. espagnol ou portugais), allant en *l'Inde*  
dans la Bretagne (l'Angleterre), puis en Ibérie.

Phrantzès était dans ce dernier pays, lorsqu'il apprit la mort d'Amour, en 1451, qui avait eu lieu en février 6959—1451. Après cela il alla à Trébizonde, et repartir pour Constantinople, y envoya deux jeunes captifs et d'autres *et cetera* lui avait donné pour cela le roi Georges. L'empereur, qui était à la chasse, lorsqu'il reçut le message venant d'Ibérie, se hâta de savoir le résultat de *et cetera* Phrantzès, qui arriva le 14 septembre 6960—1452, lui ayant représenté que *et cetera* ibérien offrait plus d'avantages, ce fut de ce côté qu'il fixa ses vues. L'ambassadeur eut avec le roi Georges un entretien fort curieux. Le roi lui ayant dit que l'usage était que les hommes apportassent la dot à leur femme, et Phrantzès s'étant *et cetera* un fait qui lui paraissait inouï, Georges lui expliqua avec beaucoup d'érudition, d'après le livre d'un certain Césarius sur les moeurs et coutumes des divers peuples, que chaque nation avait ses usages non écrits, ayant force de loi; que p. e. chez les Péloponnésiens, ce sont les femmes qui font tous les gros travaux; que chez les Bretons, tantôt une femme a plusieurs maris, tantôt un mari plusieurs femmes . . . ; toutefois il conclut en disant qu'il voulait bien déroger à la coutume de son peuple, en permettant à sa fille d'emporter tous ses bijoux, vêtements et meubles à son usage; qu'il lui donnerait cette fois 56,000 pièces d'or, et chaque année 5000, pour ses aumônes et intentions particulières, offre qui dut singulièrement flatter l'empereur; enfin il promit à l'ambassadeur que sa fille serait adoptée et mariée convenablement par la sienne propre, devenue impératrice. L'empereur accepta toutes les propositions et arrangements de son futur beau-père, et l'on rédigea dans ce sens une bulle d'or, en haut de laquelle Constantin fit trois croix avec du cinabre. Peu après, il se décida à renvoyer Phrantzès en Cypré et en Ibérie, pour terminer cette affaire; mais les embarras du siège de Constantinople, qui commença bientôt, et la mort funeste de l'empereur, ne permirent pas de consommer cet hymen, commencé sous de si heureux auspices.

Le second fait dont nous ayons à parler est le congrès de Mantoue.

Aussitôt après la prise de Constantinople par Mahomet II, Nicolas V et Calixte III avaient envoyé en Asie Louis de Bologne, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, pour soulever tous les peuples contre les Turks: c'était une espèce de fanatique intrigant, du genre de ceux que les papes eurent souvent à leur service pour prêcher leur suprématie, en même temps que la foi chrétienne. Ce Louis revint d'orient, prétendant que les chrétiens de ce pays l'avaient élu patriarche, et c'est pour cela qu'il paraît sous ce titre dans les pièces que l'on va lire. Sa mission était réelle, mais il en exagéra les résultats, pour se faire valoir. Ayant assisté au sacre de Louis XI, roi de France, il fut convaincu de s'être approprié des sommes levées par lui en Allemagne, à titre d'aumône, pour la guerre contre les Turks, s'enfuit à Venise, s'y fit sacrer patriarche, évita la prison qu'on lui préparait

et reparut en 1474, comme envoyé au pape Paul II par Ouzoun-Hassan, qui voulait exciter les princes chrétiens à faire avec lui la guerre au vainqueur de Constantinople. Aeneas Sylvius, devenu pape en août 1458, sous le nom de Pie II, continua de réchauffer l'ardeur des princes chrétiens par l'entremise du même messager. <sup>1)</sup>

Déjà, avant d'être pape, il avait prononcé un discours, où l'on remarque le passage suivant, relatif à la Géorgie <sup>2)</sup>: «Ne croyez pas que toute l'Asie soit tellement soumise à Mahomet qu'il ne s'y trouve un grand nombre de serviteurs du Christ. Il y en a beaucoup, mais gémissant sous le joug de la servitude, en Cilicie, en Bythinie, en Cappadoce, dans le Pont, dans la Syrie. Les Ibériens, nommés aussi Géorgiens, ceux de Trébisonde, d'Arménie, servent encore le Christ, et n'hésiteront pas à prendre les armes, s'ils vous voient agir avec intrépidité. Charles, le très noble et très puissant roi de France, . . . Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, quoique âgé de plus de 60 ans, non-seulement promet d'y aller en personne, mais encore emploie tous les moyens, pour exciter les autres à y prendre part.»

Les efforts de Pie II ne furent pas infructueux. Le 22 avril 1459, David, empereur de Trébisonde, qui se flattait, en chassant les Turks, de devenir roi de Jérusalem, écrivait au duc de Bourgogne <sup>3)</sup>: «Que pour se faire des alliés contre l'ennemi commun, il avait donné à Assambeck <sup>4)</sup>, fils du très puissant prince Carailuch, la fille de son frère et prédécesseur Cathoian <sup>5)</sup>, et qu'il était prêt à faire la guerre, avec 30 galères et 20,000 hommes. Assambeck fournirait 50,000 hommes et donnerait le passage sur ses terres, ou les vaisseaux pour transporter ses troupes; Georges, roi de Perse, avec 60,000 hommes; Gorgora, de Géorgiane <sup>6)</sup>, donnerait 20,000 cavaliers; Bendian, roi de Mingrélie, et son fils, 60,000 hommes, ce qui lui est facile <sup>7)</sup>; Rabia, duc d'Auocasia, son frère et ses barons <sup>8)</sup>, 30,000 hommes; la nation des Gith et des Aran <sup>9)</sup> promettait de combattre

<sup>1)</sup> Aeneae Sylvii Ep. 390.

<sup>2)</sup> Ep. 131.

<sup>3)</sup> Ep. 391.

<sup>4)</sup> Sans doute Hamzabek, ou plutôt Ouzoun-Hasan, fils de Qara-Ioulouk le fondateur de la dynastie du Mouton-Blanc.

<sup>5)</sup> David, frère et successeur de Kalojean à Trébisonde, régna 1458—1462.

<sup>6)</sup> Qouarqouaré II, atabek d'Akhal-Tzikhé, 1451—1466.

<sup>7)</sup> Il n'est pas sûr que la Mingrélie pût fournir alors une telle armée: en tout cas, le dadian à cette époque était Liparit Ier, 1414—1466; on ne lui connaît d'autre fils que Chaman-Dawlé Ier, qui lui succéda. Le nom de bendian est le titre géorgien de bédian. Je ne puis dire si c'était le dadian lui-même, comme il est probable, ou un éristhaw de Bédia, qui voulait prendre part à la croisade.

<sup>8)</sup> L'éristhaw d'Apkchazie a pour nom de famille *Charwachidzé*; je ne sais pas que jamais l'historien géorgien désigne ces princes par leur nom propre, et celui de *Rabia*, m'est absolument inconnu.

<sup>9)</sup> Je crois qu'il s'agit ici des Djik ou Tcherkesses et des Osses ou Alains, dont on sait que le pays se nomme Aran ou Iron.

sous les drapeaux de Georges, roi de Perse. Bardébech ou Bédébeth, roi de la Petite-Arménie, 10,000 hommes<sup>1)</sup>; enfin Caromân<sup>2)</sup> et le seigneur de Sinope, quoique non-chrétiens, voulaient prendre part à la guerre.»  
 En novembre de la même année<sup>3)</sup>, Gorgora ou Quarqouart, duc de Géorgie, écrit au même prince: «Qu'il avait, comme ses pères, fait une guerre acharnée aux Turks, les avait souvent vaincus et leur avait pris des villes; que, dans ces dernières années, il avait été forcé de guerroyer contre les princes chrétiens, ses voisins<sup>4)</sup>, mais que maintenant, grâce au patriarche Louis (Louis de Bologne), il avait fait la paix avec eux, et était résolu de tourner toutes ses forces contre les infidèles. Il s'était donc ligué avec Georges, avec David, empereur de Trébisonde; avec Bédian, roi de Mingrèlie; avec Rabia et Bédébeth, enfin avec Caraman, avec Ismaïlbech, fils d'un *dispendiaire*, et Asembekh, fils de Carailuch, dans le but de prendre C. P., l'Anatolie et Bursa, ce qui peut se faire durant un été, si les latins attaquent en même temps la Grèce.» Sa lettre est datée de Bata, en Carceche, que je crois être Batou, dans la principauté d'Akhal-Tzikhé.<sup>5)</sup>

Enfin, le 5 novembre de la même année, Georges, roi de Perse, écrivait au duc qu'il fournirait 40,000 hommes à une coalition composée des princes chrétiens nommés déjà dans la précédente lettre, à savoir: David, de Trébisonde; Bédian, avec toute sa puissance; Gorgora, en personne; Rabia, avec ses frères, ses barons et ses troupes; Bardébech, les Githiarani (Djik et Alains); les Sasoni ou Souanes; Caraman, Ismaïl-Bech, fils d'un *stipendiaire*<sup>6)</sup>; Assem-Bech, roi de Mésopotamie, ennemi personnel du Turk. Sa lettre est datée de Bata, près de la Tente. Cette dernière expression indique, à ce qu'il me semble, que les confédérés avaient déjà pris des mesures efficaces pour commencer les hostilités, et que Giorgi s'était transporté sur le bord de la mer, pour être prêt à tout événement.

Les trois lettres ci-dessus analysées, très probablement écrites sous l'inspiration de l'envoyé du pape, comme toutes celles de ce genre qui fourmillent dans l'histoire ecclésiastique, furent apportées en Europe par le Fr. Louis de Bologne, qui ramena également avec lui des envoyés de la plupart des princes membres de la coalition. Le pape, en re-

<sup>1)</sup> Je ne sais de qui il est question ici.

<sup>2)</sup> Il sera nommé plus bas Caraman, et paraît être le prince de ce nom, mentionné dans les Tables généalogiques de M. de Hammer, né d'un soeur de Mourad II.

<sup>3)</sup> Aeneas Sylv. Ep. 391.

<sup>4)</sup> Ce sont ses guerres contre les rois de Géorgie, dont il a été parlé, p. 684, Hist. de Gé.

<sup>5)</sup> Aen. Sylv. Ep. 392.

<sup>6)</sup> Ce singulier attribut a paru plus haut sous la forme de *dispendiaire*; quoique le prince de Sinope n'ait pas été nommé personnellement dans la lettre de l'empereur David, et que malheureusement l'on ne trouve pas le nom d'Ismaïl-Beg parmi la descendance d'Isfendiar, prince de Sinope et de Kastémouni (de Hammer, t. 1er, Tables gééal.), je ne doute pas qu'Ismaïl n'appartint à cette famille, et que le nom de son ancêtre n'ait été altéré par le Fr. Louis de Bologne.

commandant ces derniers à l'hospitalité du duc de Bourgogne, par une lettre du 13 janvier 1460<sup>1)</sup>, nomme ainsi les ambassadeurs : Michel, pour l'empereur David ; Nicolas, pour le roi de Perse ; Costopa, pour le duc de Géorgiane ; Manneth<sup>2)</sup> Assem-Beeh, pour le soudan de Mésopotamie ; Morat Ubercht, pour le prince d'Arménie ; mais dans le discours prononcé au nom des envoyés, Michel est qualifié par les mots de Alguri (de Algérie, ep. 391) ; Nicolas, consul de Georges, (fils d') Alexandre, grand roi de Perse ; Custoda, au lieu de Costopa ; envoyé du très brave duc de Géorgiane ; enfin Fr. Louis prend le titre de patriarche d'Antioche. Raynald remarque<sup>3)</sup> que l'ambassadeur persan (i. e. géorgien) avait les cheveux tondus comme les moines romains, en conservant une petite couronne autour de la tête : c'était donc un moine ou un prêtre, ce qu'indique apparemment le titre de Tphelel, i. e. évêque de Tiflis, qui lui est donné ici. Ces ambassadeurs traversèrent la Colchide, la Scythie, le Tanaïs (ou Don), le Danube, la Hongrie, l'Allemagne, où ils saluèrent l'empereur ; allèrent delà à Venise, où les égards qu'on leur témoigna firent croire généralement que c'étaient de vrais ambassadeurs, parce qu'on ne pensait pas que les Vénitiens pussent se tromper sur la nationalité de gens se disant asiatiques. — Dans le discours tenu par ces ambassadeurs, qui n'est qu'un lieu commun, ils déclarent tous prendre pour chef le duc de Bourgogne.

Tant d'efforts n'aboutirent qu'à ce vain simulacre, très propre à flatter la vanité du pape et l'humeur inquiète du duc de Bourgogne ; car bientôt ce prince eut autre chose à penser, et refusa nettement de rien entreprendre contre les Turks. On peut en voir

<sup>1)</sup> Aen. Sylv. Ep. 390.

<sup>2)</sup> *Lis. Mamet ou Mohammed*, pour Hamza-Beg, fils de Qara-Ioulouk ; v. Ep. 394, Mahomet, musulman, envoyé d'Usseribek, roi turkoman de Mésopotamie.

<sup>3)</sup> Dussent mes remarques paraître puériles, comme les noms et qualités des soi-disant ambassadeurs asiatiques, amenés par Louis de Bologne, ne sont pas suffisamment éclaircis, je crois être obligé d'ajouter ici les variantes que j'ai trouvées dans diverses passages des Annales ecclésiastiques de Raynald : cet historien, dans le t. XIX de son ouvrage, Cologne 1697, p. 66, nomme l'envoyé de Trébisonde Michael Aligeri, et p. 81, le pape Pie II le nomme Michael de Aldigeris, au nom de Daniel (en marge David), empereur de Trébisonde ; aux mêmes lieux, celui de Perse est tantôt Nicolas Tphelel (i. e. Tbilel, natif ou évêque de Tiflis), de la part de Georges, roi de Perse, de la grande Arménie et de la petite Ibérie, fils d'Alexandre, tantôt Nicolas Gabrielis ; Costopa ou Custodam, pour le duc de Géorgiane, devient Casada Carcecha, pour Gorgora, duc de la grande Ibérie, ou Coschoda de Careche (d'Akhaltzikhé), pour le duc Gorgoréa ; Mahomet Turkoman, pour Asam, gendre de l'empereur et fils de Carailuc, ou pour Asambech, soudan de Mésopotamie ; Morat Arménien, pour Urtebech, maître de la Petite-Arménie, ou simplement Morat, pour Verturech, maître d'Arménie. Enfin Gobelinus, d'où Raynald a tiré les détails donnés par lui p. 66—67, expose encore de cette manière les titres des princes qui avaient, dit-on, envoyé ces Asiatiques : Ils se vantèrent dans leur discours d'avoir pour alliés Bendias, roi de Mingrétie et d'Arabie (d'Aphkhalie) ; Pankhratius, roi des Ibériens ou Géorgiens ; Manio, marquis de Goris ; Ismaïl, seigneur de Sinope ; Casatimène, fils de Spediar ; Fabia, duc d'Anagosia, Caraman, seigneur de Cilicie. Les noms de tous ces personnages sont encore plus ridiculement estropiés dans l'histoire ecclésiastique de Fleury, Paris, 1730, in-4°, t. XXII, p. 124.

les raisons historiques dans le bel ouvrage de M. de Barante <sup>1)</sup>. Le pape, ayant appris que Philippe, au lieu d'aller en personne combattre les infidèles, voulait se contenter d'envoyer des troupes, lui rappela ses engagements, la parole formelle qu'il avait donnée à l'évêque de Ferrare, lorsqu'étant malade ce prélat était venu le visiter, et le conjura vivement, mais en vain, de remplir son vœu. <sup>2)</sup>

Comme le dissentiment entre nos deux historiens fondamentaux se termine au règne de Giorgi VIII, je vais présenter d'après les deux systèmes la série des rois géorgiens, depuis le commencement du XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'au règne de Costantiné III.

Annales :

Wakhoucht :

- |  |   |
|--|---|
| 64. Dimitri II, le Dévoué, † 1289.   | 66. Dimitri II, † 1289.   |
| 65. Wakhtang II, fils de Narin-David, † 1292.  | 67. Wakhtang II, † 1292.  |
| 66. David VI, fils de Dimitri II, règne 1292—1310.   | 68. David VI, règne 1294—1310.  |
| 67. Giorgi V, le Brillant, désigné roi, 1299—1301, en même temps que règne son frère David.            | 69. Wakhtang III, fils de Dimitri II, règne 1301—1304.  |
| 66 <sup>ba</sup> . Wakhtang III, frère de David VI et de Giorgi V, règne en même temps qu'eux, † 1304. | 70. Giorgi V, fils de David VI, règne 1308—1318, en même temps que Giorgi VI, fils de Dimitri II. |
| 66 <sup>ca</sup> . Giorgi VI, fils de David VI, règne 1310—1318, Giorgi V, règne seul 1318—1346.       | 71. Giorgi VI, fils de Dimitri II, 1318—1346.   |
| 68. David VII, fils de Giorgi V, règne 1346—1360.  | 72. David VII, fils de Giorgi V, règne 1346—1360.   |
| 69. Bagrat V, fils de David VII, règne 1360—1395.  | 73. Bagrat V, . David VII, . 1360—1395.   |
| 70. Giorgi VII, fils de Bagrat V. . 1395—1407.   | 74. Giorgi VII, . Bagrat V, . 1395—1407.  |
| 71. David VIII, frère de Giorgi VII, . 1407—1413.  | 75. Costantiné II, frère de Giorgi VII, 1405—1412.  |
| 72. Giorgi VIII, fils de David VIII, règne † 1413.   | 76. Alexandré, fils . 1414—1442.  |
| 73. Alexandré, fils de Giorgi VIII, . 1413—1442.   | 77. Wakhtang IV, fils d'Alexandré . 1442—1445.  |
| 74. Wakhtang IV, fils d'Alexandré, . 1442—1445.  | 78. Giorgi VIII, . 1445—1469.   |
| 75. Dimitri III, frère de Wakhtang IV, règne 1445—1452.  | 79. Costantiné III, fils de Giorgi VIII, 1469—  |
| 76. Bagrat VI, frère d'Alexandré, . 1452—1469.   |   |
| 77. Giorgi IX, fils d'Alexandré, . 1445—   |   |
| 78. Costantiné, fils de Giorgi IX, . 1469—   |   |

<sup>1)</sup> Hist. des ducs de Bourgogne, 4<sup>e</sup> édit. Paris, 1829, t. VIII, p. 121—128.

<sup>2)</sup> Dans toute cette correspondance voilà ce qui intéresse spécialement la Géorgie : Georges, fils du grand Alexandre, notre Georges VIII, se donnait les titres de roi de Perse, de la grande Arménie et de la petite Ibérie ; au même temps, il y avait en Iméretli un roi nommé Pankhratios, Bagrat II, qui se révolta contre Giorgi, et fut sacré en 1462, prenant le titre de roi des Ibériens « aujourd'hui nommés Géorgiens » ; L'atabec Gorgora ou Gorgoua, notre Quarquaré II, avait le titre de duc de Géorgiane ; N se trouvait en Mirigrélie ou Mingrélie un roi ayant le nom de Bandia, inconnu aux auteurs géorgiens ; aussi bien que Rabia ou Fabia, duc d'Avogasia ou Anogasia, i. e. d'Aphkhalie, et dans le Goria ou plutôt Gouria, le mar-

## A D D I T I O N XXIV.

*Extraits de Ciracos, auteur arménien du XIIIe siècle, relatifs principalement au règne de Thamar et de ses successeurs,*

Quoique j'aie déjà donné beaucoup d'étendue aux matériaux étrangers, surtout arméniens, pouvant servir à la critique du règne de Thamar, je suis obligé de consacrer un travail à part aux nombreux renseignements fournis par l'ouvrage de Ciracos. Cet auteur, dont le livre nous est parvenu en janvier 1847, par les soins du P. Aïvazofski, l'un des laborieux Mékhitharistes du couvent de S.-Lazar, à Venise, Ciracos dit-je, natif de Gantzac, fut un des disciples de Mékhithar-Goch. Son Histoire, encore manuscrite, commence avec la vie de S. Grégoire-l'Illuminateur, et, jusqu'aux temps voisins du sien, ne renferme que ce que l'on trouve partout, sur la série des empereurs, des rois de Perse, des rois et catholicos d'Arménie et d'Albanie. On voit qu'il a simplement fait des extraits, rangés chronologiquement, des écrivains qu'il nomme; p. 2 du M-it de l'Académie, à savoir: 1) Eusèbe, deux livres, jusqu'à Constantin; 2) Socrate, depuis S. Sylvestre jusqu'à Théodose-le Jeune; 3) Agathange; 4) Moïse de Khoren, jusqu'à la mort de S. Sahac; 5) S. Eghiché; 6) Lazar de Parbe; 7) Héraclius, par Sébéos; 8) Corioun; 9) Khosrov; 10) Ghévond; 11) Thomas Ardzrouni; 12) Chapouh; 13) Jean Catholicos; 14) Mosé Caghancantovatsi; 15) Oukhthanès d'Ourha, Sur la séparation religieuse des Arméniens et des Géorgiens, opérée par Ciouron; 16) Stéphanos Asolic; 17) Aristacès de Lastivard; 18) Matthieu d'Edesse; 19) Samuel d'Ani; 20) Vanacan.

Comme il est aisé pour chacun de se procurer tous les renseignements désirables sur les auteurs ici nommés, dans le Quadro della storia letteraria di Armenia, du P. Sommal, je ne m'arrêterai pas sur ce sujet. Dans les premières pages de l'ouvrage de Ciracos, je n'ai noté que les faits suivants:

P. 13. «S. Mesrob fit aussi des lettres pour les Géorgiens, et laissa chez eux des Vartabieds;» cf. Hist. de Gé. p. 141.

P. 16—18. Histoire détaillée de la réforme du calendrier arménien.

P. 19. Histoire de Ciouron, élu évêque de Géorgie par le catholicos arménien Moïse II, qui siégea 551—593, sous les empereurs Tibère II et Maurice (578—602): «De-

quia Manio, nom qui doit cacher celui de *Mamia*. Au reste les Gouriels sont plus anciens que ne l'admet l'histoire géorgienne, puisqu'un de ces éristhaws ou gouverneurs vint présenter ses hommages à Manuel III, empereur de Trébizonde, en 1370, i. e. 113 ans avant la mort du premier Gouriel enregistrée par les annalistes. Ce n'est pas la seule fois que la Géorgie ait été traitée en pays fabuleux par des membres du clergé et par des voyageurs profanes: Chardin est presque le seul qui ait été véridique à son égard.

puis Ciouron a cessé la consécration des Géorgiens par les Arméniens ; toute cette histoire a été écrite par Oukhthanès, dans l'ouvrage duquel on trouve tout au long les lettres et les réponses, ainsi que les faits et gestes de Pétros, qui servait de courrier au catholikos arménien Abraham, dans le cours des négociations, et que les Géorgiens ont surnommé le Loup, à cause de sa hardiesse.

J'ai déjà donné des extraits considérables de l'ouvrage d'Oukhthanès, auteur du Xe siècle, dans l'Addition V, spécialement consacrée au sujet qu'il a traité.

P. 22. L'empereur Héraclius ayant réussi à vaincre Khosro, roi de Perse, par l'assistance du roi des Khazars, les habitants de la ville de Tiflis tournèrent le khagan en ridicule ; ils prirent une citrouille, où ils dessinèrent le portrait de ce dernier, avec des yeux si étroits et si petits qu'il en paraissait aveugle, et l'ayant placée sur la muraille, se mirent à décocher des flèches contre elle. Lui, à cette vue, entra dans une furieuse colère ; mais comme on était en hiver, il ne put réussir à se venger, pour le moment. Au printemps suivant, il vint bloquer la ville, la prit, fit massacrer hommes, femmes et enfants, et revint chez lui, chargé de butin ; cf. Hist. de Gé. p. 226 et surtout les Extraits suivants de Mosé Caghancantovatsi, Hist. des Aghovans, d'où il semble que ce récit soit tiré.

Pour éclaircir ces faits, voici encore un renseignement, donné par notre auteur, p. 90 : Ter Véroï, catholikos d'Aghovanie, au temps du roi de Perse Khosrov, racheta beaucoup d'Aghovans, d'Arméniens et de Géorgiens, faits captifs par Chara le Khazar, fils de Dchaboukhtagon, qui bâtit les sept villes de Chara, Charar, Chamkor, Chaki, Chirwan, Chamakhi et Chabouran ; or, chez Mosé Caghancantovatsi, le roi des Khazars, allié d'Héraclius, est nommé Dchéboukha-Khan, et son fils Chath. Le premier nom est à-peine défiguré par Ciracos, et répond bien aux formes byzantine et géorgienne : Tzibel, Djibghon ; mais le nom de son fils offre une faute de copiste, le *ϑ th* et le *ρ r* manuscrits, arméniens, ayant une grande ressemblance. Il faut lire, je crois, Chath. Quant aux noms de villes, les deux premiers me sont inconnus, pour le moment.

P. 25. Mahomet, ou plutôt l'un de ses premiers successeurs, permit aux Arméniens de conserver leur religion, mais avec obligation de payer par chaque maison quatre dram ou dirhem, monnaie d'argent, trois mod ou boisseaux de froment, un sac à mettre sur le cheval (*λ/μωωμγρωλ*), une corde de crin et un gant (*λβαδωρωρ*).

P. 27. Quand le khalife Souleïman, successeur d'Abdalmélik, 715—717, prit la ville de Derbend, et que l'on en détruisit la muraille, par ses ordres, on y trouva une pierre avec cette inscription : « Moi l'empereur Mancon, j'ai bâti cette ville à mes frais ; dans la suite des temps, elle sera détruite par les Ismaélites et rebâtie par eux, à leurs frais. » Ce qui fit interrompre la démolition et engagea les musulmans à reconstruire le rempart.

P. 33. Le général Abouseth, envoyé en Arménie par le kalife Dchambr, fut tué par les habitants du mont Khora, dit Sasouny, dit Ciracos. Après cela Bougha fut en-

voyé, mit en prison Sembat Abou-'l-Abas, commandant de l'Arménie, qui mourut pour la foi (en 859). Dchabr construisit Bagdad, sur le Tigre, à 4 journées de Babylone, au temps du catholicos arménien Zakaria de Tzag, qui siégea 854—876.

Il y a ici une complication qu'il faut expliquer; car l'auteur dit, p. 34, que le khaliphe Dchabr eut pour successeurs Mahmet, puis Ahmat, puis Abdala, puis Mehmet, et déjà, p. 30, il avait dit: «Après Mourvan, le khaliphe fut Abdala, puis un autre Abdala, homme cupide, que l'on surnommait Abdlay dangi, serviteur de l'argent, et celui-ci construisit Bagdad.» Ainsi Dchabr doit être le même que le second Abdala, mentionné p. 30; or ceci est exact, puisque les auteurs arméniens nomment Djaphar ou Djaphré le khaliphe Abdala-al-Mansour, qui construisit Bagdad, en 762 de J.-C.; cf. Add. VII, p. 133.

Quant à Dchembr, c'est le khaliphe connu des auteurs arméniens sous les noms de Maksam-Dchaphr Ibrahim-Billa, et de Abou-Sahac Ahmad-Motazem, qui effectivement envoya Bougha en Arménie, en 851. Le roi d'Arménie Sembat-le-Martyr fut mis à mort, en 914, à Dovin, par Housouph, fils d'Abousoth.

P. 35. Origine de la monarchie turque, comme chez Mikael Asori; cf. Bulletin de l'Acad. des Sc. t. V, p. 122.

P. 37. Le catholicos arménien, Vahan de Baghk, qui siégea 965—970, s'entendit avec les Géorgiens, pour admettre comme eux le concile de Chalcédoine; mais il se réunit à Ani, sous le roi Achot-le-Miséricordieux, un concile qui déposa Vahan, en 970.

P. 39. Histoire des reliques du catholicos arménien intrus, Dioscoros, mort en 1026. Au temps du grand prince Zakaré et de Grigor, fils de Touta, supérieur du couvent de Sanahin, où ce catholicos était enterré, les habitants d'Ani voulurent obtenir une partie de ces reliques, mais on ne put réussir à ouvrir son cercueil.

P. 42, sq. «Ciouracé Bagratide, fils de David, fils de Dérénie, qui fonda le superbe couvent de Haghbat et de Sanahin, ayant vu que le catholicos Ter Grigoris (Grigor II) avait quitté son siège, pour aller à Rome, manda Ter Hovseph, catholicos d'Aghovanie, et lui fit sacrer catholicos d'Arménie Ter Barsegh (1082). Il fit aussi sacrer un certain Sargis de Garhni, prêtre de sa maison, comme évêque de Haghbat, qui fut, depuis lors, un évêché. A Sargis succéda Géorg, à celui-ci Barsegh, personnage remarquable par sa beauté. Thamar, reine de Géorgie, l'ayant vu, l'honora beaucoup, à cause de sa bonne mine, car ses frères étaient officiers de la maison royale. Après Barsegh, ce fut Grigoris, parent de Zakaré et d'Ivané, qui vivait de notre temps; après lui ce fut Hovhannès, homme aussi doux qu'énergique, parent des princes de Khatchen, qui abattit le petit dôme de la porte de la cathédrale de Haghbat et en construisit un grand et beau, frappant les spectateurs d'admiration. Après lui, un autre Hovhannès, fils de la sœur des princes Zakaré et Ivané, et frère du premier Hovhannès. Celui-ci ayant construit une forte citadelle entre Hagbat et Sanahin, il y eut des différends entre les deux grands couvents, comme si cette citadelle était sur le territoire de Sanahin. Ghahanchah, fils de Zakaré, prit la cause du dernier, parce qu'il renfermait la sépulture de son père, et que

sa famille regardait ce couvent comme son domaine, tandis que Haghbat était au pouvoir des rois de Géorgie. Après la mort de Jean, la citadelle fut détruite par ordre des Thathars. Hohannès étant mort, la place fut occupée par Hohannès, fils d'Aghsthan, Bagratide de Madznaberd, durant deux ans. Il ne fut pas sacré évêque, à cause des troubles du temps, mais le fut ensuite, par Nersès, catholicos d'Aghovanie, avec juridiction sur les territoires de Madznaberd. Après lui, ce fut Hamazasp, d'Ani, qui construisit en ce lieu une belle église, un clocher et une chapelle, grande et admirable.»

Or 1°. Ciouricé II, roi Bagratide de Lori, était petit-fils, non de Dérénic, mais de Gourgen ou Ciouricé Ier;

2°. La fondation de Haghbat remonte à l'année 967, et est attribuée, par Minas d'Amid et par le continuateur de Samuel d'Ami, à la reine Khosrovanouch, femme du roi Achot-le-Miséricordieux.

Je n'ai traduit ce texte, déjà imprimé dans l'Arménie ancienne du P. Indjidj, p. 344 sqq., qu'à cause des renseignements positifs qu'il donne sur Thamar et sur les Mkhargrdzélidzé.

P. 76. *Des princes de l'Arménie occidentale, Zakaré et son frère Ivané.*

« Dans le temps que régnait le roi Léon sur l'Arménie <sup>1)</sup>, il y avait dans l'orient deux frères, fils du pieux Sargis, fils de Vahram, fils de Zakaré, émigré courde, de Babiracan-Khélé <sup>2)</sup>. Le premier se nommait Zakaré, et le second Ivané. Braves et riches en domaines, ils étaient en honneur auprès de Thamar, reine de Géorgie, fille de Georges-le-Brave, fils de Démétré. Zakaré était général des troupes de la Géorgie et de l'Arménie appartenant au roi de cette contrée; pour Ivané, il avait le titre d'atabek <sup>b)</sup>. Ils firent preuve de valeur en beaucoup de combats et enlevèrent aux Persans et aux Turks plusieurs contrées de l'Arménie, dont ils restèrent maîtres, à savoir: la province environnant le village (sic) de Gélarkouni, le Tachir, l'Aïrarat, la ville de Bedchni, Davin, Anberd, Ani, Cars, le Vaiots-Tzor, le pays de Siounie, les forteresses, villes et provinces des environs, qu'ils rendirent tributaires, ainsi que le sultan de Carin ou Erzroum. Ils ravagèrent aussi plusieurs villes de la Perse et de l'Atropatacan, et étendirent leurs frontières de tous côtés.

« De même aussi, un autre prince Zakaré, son frère Sargis <sup>c)</sup>, un autre Sargis <sup>d)</sup>, père de Chavé et d'Ivané, tous parents des grands princes ci-dessus nommés, et soutenus par eux, enlevèrent aux Persans nombre de places et de citadelles, telles que Kartman, Karhertz, Ergé-vank, Tavouch, Cadzareth, Térounacan, Gag; il <sup>e)</sup> réduisit à l'extrémité la ville de Chamkor, qui fut prise plus tard par son fils Vahram, père d'Aghbougha et grand-père de Vahram, de Zakaré et d'Ivané. Leurs succès, grâce à la protection d'en-haut, furent si grands, que la renommée de leur valeur se répandit dans toutes les contrées.»

Notre auteur parle ensuite des fondations pieuses, dues à la munificence des princes

<sup>1)</sup> Léon II, dit le Grand, roi de Cilicie, 1185—1219.

ci-dessus mentionnés) entre autres, du couvent de Gétic, dans le territoire de Gaten, dont le fondateur fut Mékhithar-Goch; puis il ajoute : P. 78. « Ils battirent le sultan nommé Chahi-Armen, après quoi ils voulurent prendre la magnifique ville du pays de Beznounik, nommée Khlath. Ayant rassemblé des troupes, ils l'assiégèrent et étaient sur le point de s'en emparer, quand le prince Ivané, frère du général Zakaré, sortit pour se divertir à examiner la muraille; comme il se promenait imprudemment, les pieds de son cheval ayant donné dans un trou, qui était dissimulé, il fut jeté à terre. Ce qu'ayant vu les gens de la ville, ils fondirent sur lui, le prirent et l'emmenèrent à l'intérieur, ce qui causa une grande joie. Ils informèrent aussitôt de leur capture le sultan, qui en fut très satisfait et ordonna de le lui amener; mais le général Zakaria, qui en eut connaissance, envoya aux habitants un message menaçant, de cette teneur : « Si vous faites sortir mon frère de votre ville, vous périrez tous; j'emporterai en Géorgie la terre de votre pays et le dépeuplerai d'habitants. » Ceux-ci eurent peur et ne laissèrent pas conduire Ivané aux sultans des contrées de Damas et d'Égypte, nommés Couz, Melik-Kelm et Achraph, descendants de Salahdin<sup>5</sup>, qui prit Jérusalem. La paix s'étant donc faite entre eux, à condition que Zakaré donnât pour femme au sultan la fille de son frère Ivané, ils demandèrent des otages, après quoi le captif fut relâché. De retour dans sa maison, Ivané envoya sa fille, qui devint la femme de Couz, et après lui d'Achraph. Ce fut un grand bonheur que l'entrée de cette femme dans la maison des sultans; car ils traitèrent plus doucement les chrétiens de leurs domaines, et principalement du pays de Taron, où les impôts exigés des monastères furent allégés, par la remise que l'on fit à tous de la moitié de leur contingent. Ils (les sultans) défendirent de dépouiller ou de vexer ceux de leurs états qui allaient en pèlerinage, pour prier à Jérusalem, et notamment cela fut appliqué à la nation des Géorgiens<sup>6</sup>). En effet Ivané, corrompu par ces derniers, s'était détourné vers les doctrines de Chalcédoine<sup>6</sup>) et avait été excité à ce faire par la reine Thamar, fille de Géorg; car il préférait la gloire mondaine à celle de Dieu. Ainsi les Géorgiens furent exclusivement considérés, exemptés d'impôts dans leurs villes, dans celle même de Jérusalem. Cette Thamar y jouissait d'une grande renommée. De cette manière il y eut paix et amitié entre le royaume de Géorgie et la principauté des sultans. »

Après cela Ciracos entre dans le détail des affaires religieuses de la Géorgie, détails copiés textuellement par Tchamitch, et dont j'ai donné ailleurs un ample exposé. V. Add. XVII, p. 279, sqq.

Sur ces textes je ferai les remarques suivantes :

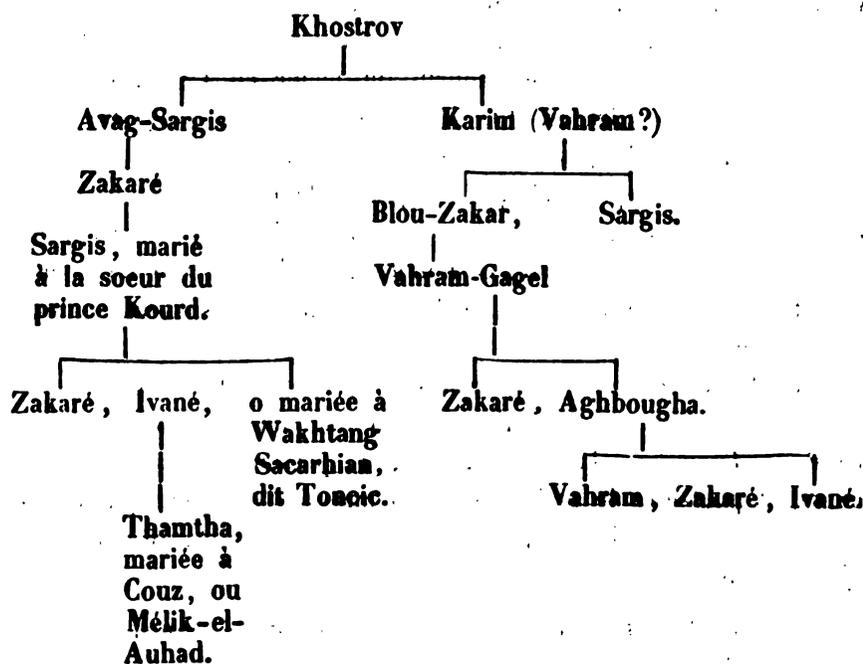
a.) Notre auteur ne remonte, comme on le voit, qu'à trois générations avant Zakaré et Ivané. Yardan, au contraire, p. 109, en parlant de ces princes, dit également qu'ils étaient « de race courde » \* *բարձրաբեր*, mais il les fait descendre « de Sargis, fils de Vahram, fils de Zakar, fils de Sargis, » i. e. qu'il remonte à quatre générations, sans indiquer, toutefois, la tribu ou le pays, encore inconnus d'ailleurs, d'où Ciracos

fait descendre les Mkhargrdzel; Tchamitch, t. III, p. 149, omet aussi ce dernier trait. Cependant le témoignage de Ciracos est complet et celui de Vardan contredit par une inscription de Sanahin, qui fait connaître les deux princes Zakaré et Ivané comme fils de Sargis, fils de Zakaré, fils d'Avag-Sargis; par une de Haghbat, enfin par une, du couvent d'Hohanavank, à Carbi<sup>1)</sup>, où est nommé Avag-Sargis, comme frère de Karim et fils de Khostrov: c'est le plus loin que nous puissions aller, et l'on voit par-là que les commencements de cette illustre famille ne sont pas entièrement connus. Je soupçonne que Karim, nommé dans le monument de Haghbat, est le même que Vahram, père de Zakaré ou Blou-Zakar, dont le nom va paraître plus bas, et par conséquent le fondateur de la branche collatérale des Mkhargrdzel. Voici une généalogie construite d'après ces divers systèmes.

D'après Vardan :



Ciracos et inscriptions :



b) Ivané, d'après les Annales, p. 307, n'eut le titre d'atabek qu'après la mort de son frère, environ l'an 1212.

c) Les deux princes, Zakaré et Sargis, connus comme fils de Vahram, étaient parents du 2e ou 4e degré des princes Zakaré et Ivané, si je ne me trompe pas en assimilant le nom de leur père Vahram, indiqué par les Historiens (Annales, p. 249, 257...; Tchamitch, t. III, p. 166, 223), à ce Karim, frère d'Avag-Sargis dont parlent nos inscriptions.

<sup>1)</sup> Chahkhatousof, Descr. d'Edch. t. II, p. 107 : « Moï Nana, fille du grand bazarpict Sargis, fils de Zakaré, fils d'Avag Sargis... »

Addit. et écl.

d) Pour le moment, je n'ai encore rien trouvé sur Sargis et ses fils; pourtant ces derniers sont nommés dans les Annales, p. 325, et dans l'Histoire des Orbélians, p. 258; je crois bien qu'ils étaient de la famille des princes de Khatchen, alliée par plusieurs mariages à celle des Mkhargrdzel.

e) Je suppose que l'auteur veut ici parler du second Zakaré, notre Blou-Zakar; cependant l'histoire des Orbélians, p. 100, parle de Chamkor parmi les conquêtes opérées par les deux princes Zakaré et Ivané, ce qui n'empêcherait pas que leurs parents n'eussent concouru à l'entreprise. Au reste, l'apanage de la branche collatérale fut précisément dans ces contrées, comme le prouve toute la série de l'histoire, et Chamkor fut enlevé par les Mongols à Vahram, fils de Blou-Zakar, vers 1239 comme on le verra plus bas.

f) Il est aisé de reconnaître ici les noms de Mélik-Kamel et de Mélik-Achrapp, neveux du grand Saladin; quand à Couz, c'est, à ce qu'il paraît, le même que Mélik-el-Aubad, à qui la ville d'Akhlat appartenait alors. Il l'avait enlevée aux descendants de Soukman Chahi-Armen, et mourut lui-même en 1210: c'est avec lui que fut conclu le traité dont parle Ciracos. Cf. Addition XVII, p. 271. Je ne vois pas d'autre manière d'éclaircir l'obscurité résultant de ce passage.

g) Sanut va plus loin, ainsi que je le dis, Addition XVIII, p. 304; on peut conclure des paroles de notre auteur que les privilèges accordés aux Géorgiens dataient du glorieux règne de Thamar, et notamment du mariage ici mentionné.

h) J'ai cru devoir adoucir l'expression dont se sert l'auteur arménien, qui n'admet pas ce concile.

i) Le texte de cette phrase semble dire: «le nom de cette femme était Thamar;» si telle était l'intention de l'auteur, au nom de la reine de Géorgie je voudrais substituer celui de *Thamtha*, la fille d'Ivané, la personne jouant le principal rôle dans ce récit: ce serait peut-être le mieux. Mais comme c'est Thamar qui est ici nommée, quoique elle l'ait déjà été plus haut, j'ai adopté une autre tournure, à laquelle le texte se prête, et ajouté le mot souligné.

P. 84, 85. Bejdin, catholicos d'Aghovanie, se maria, eut des enfants, et fut remplacé par Stéfanos. Dans ce temps-là un chorévêque, nommé Sarcavag, se rendit auprès de Gourджи-Bagradin, émir de Gantzac, qui voulut voir la bénédiction de l'eau, faite par le clergé arménien; car à cette époque aucun chrétien n'osait entrer dans Gantzac, à cause de la haine existant entre les Persans et les chrétiens, haine produite par les maux que faisaient les incursions du roi de Géorgie et des princes de Khatchen<sup>1)</sup>. Lors de la

<sup>1)</sup> Pour connaître à - peu - près à quelle époque se rapportent ces paroles, il faut savoir que Bejdin avait succédé dans le catholicat à un certain Gagic, sacré par le catholicos d'Arménie Grigoris ou Grigor Pahlavounic, siégeant 1113—1166, Ciracos, p. 93; que Stéphanos siégeait au concile de Hhromcla, tenu en 1179 (Tcham. III, 132); que, d'autre part, le roi Démétré Ier, de Géorgie, vint à Gandzaz en 1139,

bénédiction de l'eau, l'émir voulut être baptisé et y contraignit ses sujets, qui s'en plainquirent à l'atabek, résidant à Ispahan<sup>1)</sup>. Cependant le catholicos put se retirer à Khatohen, mais avec défense de rentrer jamais à Gantzac, et Bejdin fut de nouveau ordonné prêtre, pour le suppléer. Après la mort de Stéphanos, le clergé fit conférer la prêtrise à un jeune diacre, par Vrthanès, évêque de Bedchni, et demanda le consentement d'Omar, émire de Gantzac, pour qu'il devint catholicos; de son consentement, Hohannès fut, durant bien des années, catholicos d'Aghovanie. Il résidait à Tcharek; mais par suite de persécutions, il se rendit chez les grands princes Zakaré et Ivané. Celui-ci le fit résider dans la ville de Miaphor<sup>2)</sup>, au couvent de Khamchi, où il bâtit une église, dont la construction fut interrompue par la venue de Djélal-ed-Din (1224).

P. 87, 88. *De la mort du général Zakaria.*

« Après beaucoup d'exploits et de victoires du général, les grands princes Zakaré et Ivané marchèrent avec des troupes considérables vers la ville de Marand, qu'ils prirent, et pillèrent plusieurs contrées des environs. Etant ensuite allés à Artavel<sup>3)</sup>, ils la prirent, ainsi que beaucoup d'autres villes, aussi bien que ceux qui y appelaient à la prière. Ayant fait apporter du foin et de la paille, où l'on versa, par son ordre, de l'huile et de la naphte, que l'on alluma, il fit brûler de la sorte les moughris ou crieurs, réfugiés dans leurs oratoires: « C'est, dit-il aux princes et à la multitude, en représailles pour les princes arméniens brûlés par les Tadjics à Nakhitchévan<sup>4)</sup>; et les lecteurs du Koran sont punis pour les prêtres arméniens écorchés par eux à Bagovan. Leur sang a coulé sur les murailles des églises, où, jusqu'à présent, on voit encore des taches noires; » puis il repartit pour son pays. Durant la route, il tomba malade; son corps s'étant couvert de plaies incurables, à mesure que l'une guérissait, il s'en formait une autre. Etant dans ce triste état, il mourut peu après. Ce fut une grande affliction pour les chrétiens, qui emportèrent son corps et l'enterrèrent dans la grande église de Sanahin, en avant des por-

la pilla et en enleva les portes, ainsi qu'il sera dit plus bas par Ciracos, p. 93; Hist. de Gé., p. 369. Au reste Giorgi, père de Thamar, attaqua aussi cette ville, en 1166; v. Ann. p. 239.

<sup>1)</sup> Ildigouz devint atabek en 1132, 3, et reçut, entre autres domaines la ville d'Ispahan. On sait qu'il mourut en 1173, autre terme qui resserre la limite du catholicat de Bejdin.

<sup>2)</sup> P. 140, notre auteur écrit « dans le canton de Miabor, au couvent de Khamech (*corrigé* Khamchi), dans les terres d'Avag. » Sur ce canton, situé au N. du lac Sévan, v. Armén. anc. p. 527; Tcham. II, 751.

<sup>3)</sup> Notre auteur confond ici deux expéditions différentes, racontées dans les Annales, p. 301, 302 et suiv.

<sup>4)</sup> V. Tchamsitch. t. III, p. 185. Notre Ciracos, p. 27, dit que sous le khalife Abdalméhik, successeur de Mrovan (704 — 711 de J. - G.), des princes arméniens furent en effet brûlés dans une église de Nakhitchévan; il reparle encore de ce fait, p. 32. Quant à Bagovan, le P. Indjidj, dans son Arménie ancienne, p. 410, dit que ce lieu est dans le canton de Bagrévand, et, se référant à Jean Catholicos, ajoute qu'à la fin du VIIIe siècle, sous le patriarche Hovab (790, six mois); environ 40 moines de Bagovan furent perfidement massacrés, par ordre d'un ostican.

tes de la chapelle, à l'intérieur, du côté gauche. Extrême fut le chagrin du grand roi de Géorgie, Géorg<sup>1)</sup>, surnommé Lacha, fils de Soalan et de Thamar, petit-fils du roi Géorg, et celui de son frère Ivané, ainsi que de toute l'armée géorgienne. Il laissait un fils en bas âge, nommé Chahanchah, qu'Ivané éleva avec le sien, Sargis dit Avag, jusqu'à ce qu'ayant atteint la jeunesse, il entra en possession de son patrimoine.»

A la p. 90 commence la seconde partie de l'ouvrage de Ciracos, où l'on trouve l'histoire contemporaine de cet auteur exposée avec plus de suite et plus de détails, mais presque toujours sans dates positives.

*De la sortie de l'armée de la nation thathare; le roi des Géorgiens est mis en fuite.*

P. 94, 95. «En l'année arménienne 669—1220, lorsque les Géorgiens s'enorgueillissaient des victoires remportées par eux sur les Turks, et des nombreuses provinces de l'Arménie qu'ils leur avaient enlevées, soudain, à l'improviste, des troupes considérables, avec tout l'appareil de la guerre, sorties par la porte de Derbend<sup>2)</sup>, entrèrent dans l'Albanie, pour de là passer en Arménie et en Géorgie. Tout ce qu'ils trouvèrent sur leur route, les hommes, les animaux et jusqu'aux chiens, ils le passèrent au fil de l'épée. Ils ne faisaient aucun cas des étoffes ni des choses précieuses, mais seulement des chevaux. Etant arrivés en toute diligence à la ville de Tiflis, ils passèrent dans l'Aghovanie, sur le territoire de Chamkor. Il courait à leur sujet un faux bruit, à savoir qu'ils étaient mages et chrétiens de religion, thaumaturges, et venaient pour venger les chrétiens des persécutions des Turks. Ils avaient, disait-on, une tente pour église et une croix miraculeuse, devant laquelle ils portaient et jetaient une mesure d'orge. Chaque soldat y prenait du grain, qu'il donnait à son cheval, sans qu'il y eût de diminution, après quoi, quand on avait cessé d'en prendre, le boisseau restait au même lieu et fournissait de la nourriture aux hommes. Le pays étant rempli de ces fausses nouvelles, les habitants ne se fortifièrent pas; il y eut même un prêtre qui réunit sa communauté et vint à leur rencontre, avec l'appareil de la croix: pour eux, mettant l'épée à la main, ils firent un massacre général. Ce fut ainsi que, rencontrant des peuples non sur leurs gardes, ils tuèrent beaucoup de monde et ravagèrent quantité de pays. Ils avaient mis en sûreté leurs richesses dans un lieu très fortifié, nommé Béghamedch, entre les deux villes de Partav et de Béloucoun, tandis que de leurs personnes, ils allaient hardiment ravager le pays. En conséquence Lacha, roi de Géorgie, et le grand chiliarque Ivané, leur présentèrent la bataille dans un pays de plaine, nommé Khounan<sup>3)</sup>, où ils rencontrèrent les

<sup>1)</sup> Cette manière de s'exprimer fait croire que, suivant l'opinion de notre auteur, Thamar était morte avant Zakaré; j'ai donné ailleurs les raisons qui semblent prouver le contraire; Ann. p. 306; Addition XVII, p. 288, 297.

<sup>2)</sup> Souboutai-Béhadir et Tchépé-Noïn vinrent, non par le N., mais par le S. pour faire le tour de la mer Caspienne; cf. Geogr. d. Ilchane, t. I, p. 35; Ann. p. 321.

<sup>3)</sup> Suivant Vardan, p. 112, ce fut sur la rivière de Cedman, conséquemment au N. de Mtkhétch.

ennemis. Dans l'engagement qui eut lieu, ils leur firent d'abord prendre la fuite; mais ceux-ci avaient préparé une embuscade, qui fondit sur les Géorgiens, par derrière, et commença à les tailler en pièces, tandis que les fuyards tournaient visage et, prenant les troupes chrétiennes entre deux, en firent un grand massacre. Le roi et les princes s'enfuirent, tandis que les ennemis ramassèrent le butin et le portèrent dans leur camp. Ayant rassemblé des troupes plus nombreuses que la première fois, le roi de Géorgie voulait leur livrer une seconde bataille; mais ils prirent leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses, et prétendirent retourner chez eux par la porte de Derbend. Cependant les guerriers turks, qui s'y trouvaient, ne leur ayant pas laissé le passage libre, ils coupèrent à travers le Caucase, par des précipices infranchissables, qu'ils remplirent de bois, de pierres et de leurs propres effets, de leurs chevaux et armes de guerre. De là sortis ils revinrent chez eux: leur chef était Sabata-Bahatour.»

*De la destruction des troupes, dans le territoire de Gantzac.*

«Après qu'il se fut écoulé quelque temps, il survint une autre armée de Huns, nommés Khoutchakh, qui se présentèrent en Géorgie, au roi Lacha et au chiliarque Ivané, afin qu'ils leur donnassent un lieu pour demeurer, à condition de les servir fidèlement. Ceux-ci leur ayant refusé l'hospitalité, ils prirent la direction de la ville de Gantzac, dont les habitants les reçurent avec empressement; car ils avaient beaucoup à souffrir de la part des troupes géorgiennes, qui ravageaient leur pays et enlevaient les hommes et les animaux. On leur donna donc un lieu pour demeurer, dans le territoire de la ville, et on leur fournit de quoi boire et manger, dans l'espoir qu'avec eux on ferait tête au roi de Géorgie. Pendant que la troupe des Huns se reposait là, Ivané, qui en fut informé, réunit une armée et marcha fièrement contre eux, la bouche pleine de menaces, afin de les exterminer, ainsi que la ville; car il espérait plus en la multitude de ses soldats qu'en Dieu, qui donne la victoire à qui il veut. «Ses Géorgiens furent pourtant battus et perdirent beaucoup de monde, tant en tués qu'en prisonniers.» Mais le grand chiliarque Ivané rassembla de nouvelles troupes, pour se venger de ceux qui avaient massacré ses gens; il fondit sur eux, à l'improviste, battit et tailla en pièces les barbares, et, riche de leurs dépouilles, emmena leurs enfants dans son pays. Gloire au Christ, dans l'éternité! amen.»<sup>1)</sup>

*Notice sur le vartabéd Mkhithar-Goch.*

P. 97, 98. Né à Gantzac et ayant reçu la prêtrise, il vécut d'abord dans le mont Slav-Liana et vint à Caris, auprès d'un prince chrétien, nommé Kourd<sup>2)</sup>, disgracié par le roi

<sup>1)</sup> Cf. Addition au règne de Giorgi Lacha, un passage de Vardan, année 1222; Ann. p. 314, expédition contre Gandza.

<sup>2)</sup> Sur ce personnage; sur sa famille et ses emplois, je n'ai encore trouvé que l'indication contenue dans deux inscriptions déjà citées (Addition XVI, p. 265, 9; XIX, p. 341, 2), où l'émir Kourd est

de Géorgie. Plus tard, il alla auprès de Wakhtang, prince de Hatherk, et de son frère. Le prince Kourd revint ensuite dans son pays de Caïen et de Mahcanaberd, la reine Thamar l'ayant comblé d'honneurs et ayant ajouté à ses possessions plusieurs domaines. Ce Kourd fut père de Sadoun<sup>1)</sup>. Mkhithar alla donc auprès de Kourd, mais il résida au couvent de Gétic, dans le canton de Caïen, situé sur la droite de la rivière d'Aghstev et alors gouverné par Sarcavag, son disciple. Un tremblement ayant renversé l'église, les habitants voulaient aller dans un autre lieu, d'autant plus qu'un certain prince Sargis avait transporté un de ses villages auprès de l'emplacement du couvent ruiné, ce qui excitait des querelles de voisinage. Mkhithar les engagea à ne pas se disperser; il alla trouver Ivané, frère du grand prince Zakaré, tous deux fils de la soeur du prince Kourd<sup>2)</sup>, qui était alors maître de la citadelle de Caïen et de son territoire. Celui-ci leur ayant donné un terrain, à leur choix, pour y transporter le couvent, ils en trouvèrent un délicieux, entre deux montagnes, à l'entrée de Tandjoucatzor (plus bas Tandzouc, qui vaut mieux), où était un village, traversé par un ruisseau, et à droite un autre ruisseau, plus considérable: lieu abondant en eaux et en bois, et qui fut jugé convenable. Là fut construit le Nouveau-Gétic. La belle église de ce couvent fut commencée en 640=1191 de J.-C., quatre ans après la prise de Jérusalem par Saladin, et fut achevée sept ans après, en 1197, lors de la Pâque anticipée des Grecs, avec l'assistance de Wakhtanc de Khatchen, de ses frères Grigor et Grigoris, de Khaïtan, de Vasac et autres princes, fils de Krthin-David et de Sadoun; car leur soeur Arzou-Khathoun était femme de Wakhtanc<sup>3)</sup>. Zakaré se confessait à Mkhithar. Avant sa mort, arrivée en 662—1213, Mkhithar écrivait au prince Ivané, on ne sait à quel sujet. P. 103, 104. Basili, intendant de ce dernier, dans les terres de Gétic, ayant injurié et maltraité un des serviteurs du couvent, perdit durant long-temps l'usage de la langue. Pour Ivané, il fut enterré à Pghtzahank, à la porte de l'église qu'il avait construite: c'était un lieu qu'il avait enlevé aux Arméniens, pour y domicilier des Géorgiens. En mourant, il confia son fils Avag à un prince nommé Grigor-Tghai, qui demanda à son élève le couvent de Gétic mentionné, comme vivant encore en 1181, et un certain Kourd-Hasan, qui paraît être le même, en 1191. Je suppose aussi qu'il pourrait bien être le fils de ce Satoun, nommé gouverneur d'Ani, par Giorgi III; v. l'Addition à ce règne, sup. p. 253.

<sup>1)</sup> Il sera question de lui p. 118 de Ciracos.

<sup>2)</sup> Ce renseignement généalogique paraît ici pour la première fois.

<sup>3)</sup> Les témoignages nombreux rapportés dans l'Addition XIX prouvent que Arzou-Khathoun était fille du prince Kourd, et conséquemment, Wakhtanc de Khatchen ici mentionné était cousin-germain de Zakaré et d'Ivané. En outre, les noms de Grigor et de Grigoris, frères de Wakhtanc, se retrouvent dans les mêmes monuments; quant à Khaïtan, à Vasac, et surtout à Krthin-David, je n'ose encore me prononcer. Pour Satoun, on a vu plus haut qu'il était fils de Kourd. En tout cas Arzou-Khathoun n'aurait pas été rigoureusement la soeur de tous les princes ici énumérés, mais soeur des uns, cousine des autres, à divers degrés.

pour sa sépulture. Avag le lui donna, lui acheta le village de Valié, près d'Aghstev, et en fit don également au couvent de Gétic.

La date que Ciracos assigne ici à la mort de Mkhithar est conforme, à un an près, à celle donnée par Vardan (p. 111, M-it du M. Roum.), et a été adoptée par Tchamitch, t. III, p. 187; mais l'auteur du Quadro della stor. lett. di Arm. p. 101, fixe, je ne sais pourquoi, l'année 1207.

*Du sultan Salahadin (Djélal-ed-Din; cf. p. 103) et de la défaite qu'il fait essayer aux Géorgiens, en 674—1225. <sup>1)</sup>*

«La nation du N. E., ci-dessus mentionnée, appelée Thathare, réduisit aux abois Salahadin, sultan de Khorasan, battit ses troupes, dévasta son pays et le força à s'enfuir au pays des Aghovans. Celui-ci vint à Gantzac et la prit. Il (Ivané) rassembla une armée nombreuse, pour marcher contre le sultan; armée composée de Persans, de Tadjics et de Turks, et vint en Arménie. Il avait ainsi réuni des troupes considérables, qui, bouffies d'orgueil et d'arrogance, avaient pris l'engagement, si la victoire se déclarait pour eux, de convertir à la foi géorgienne tous les Arméniens qui seraient en leur pouvoir, et d'exterminer par le feu ceux qui résisteraient<sup>2)</sup>. Ils formèrent ce projet non inspiré de Dieu et contractèrent cet engagement, non par l'inspiration divine. En le faisant, ils n'invoquèrent pas le Seigneur, qui donne la victoire à qui il veut. Le sultan ayant donc paru dans le canton de Cotaïk, Ivané arriva avec les troupes géorgiennes et occupa les hauteurs, d'où voyant l'ennemi, et s'étant informé des localités, il se trouva dans l'embarras. Pour le sultan, il poussa ses troupes en avant et arriva vis-à-vis de lui. A cette vue, l'un des princes géorgiens, Chavé et son frère Ivané, gens illustres par leur bravoure et par leurs succès guerriers, dirent aux autres: «Vous, restez et attendez un moment; nous allons en venir aux mains avec ces gens. Si nous en faisons fuir quelques-uns, la victoire est à nous; venez à votre tour et sauvez vos têtes.» Ces princes commencent la mêlée et mettent en fuite les gens du sultan. Mais les troupes grecques (lis. géorgiennes), au lieu d'agir en conséquence, lâchent pied du lieu où elles étaient, au point que nul des fuyards ne reconnaissait son camarade. Le reste de cette tirade ne contient que la description des suites de la défaite, mais sans aucune indication historique, sauf ces mots «que les ravages du sultan vainqueur s'étendirent sur Tiflis, Gantzac, Nakhitchévan et beaucoup d'autres lieux.» Il ajoute, qu'un certain Orghan, qui avait épousé la mère du sultan, fut tué à Gantzac, à cause de sa tyrannie, par les Mahled, i. e. les Moulid, assas-

<sup>1)</sup> Dans un chap. suivant, p. 106, on trouve encore Salamahdin, et enfin la vraie forme, Djalahadin, puis Dchalahadin, p. 114.

<sup>2)</sup> Apparemment l'auteur veut parler ici d'Ivané, de qui j'ai mis le nom entre parenthèse, car c'était bien lui qui devait marcher contre le sultan; seulement je ne puis m'expliquer la composition attribuée à son armée.

sins de profession, maîtres de la forteresse de Tounitandjæ et d'autres cavernes du Liban. <sup>1)</sup>

*Comment les Thathars sortirent, pour dévaster tout l'univers.*

P. 107. Notre auteur fait sortir les Thathars de Ghoraghoroun, précisément comme les Ann. p. 317, et passim.

P. 108. Hokta, i. e. Ogodai rassembla une armée nombreuse comme les sables de la mer, et entre autres les gens de la nation nommée Moughal-Thathar; cf. Ann. p. 318, 349 et n.

P. 111. Dans ce temps-là le royaume des Géorgiens était en décadence, entre les mains d'une femme débauchée et passionnée comme Sémiramis. Celle-ci, nommée Ourhouzoughan, ayant été infidèle aux maris qu'on lui amenait, restait veuve, après s'être livrée à plusieurs, et dirigeait l'administration de son royaume, par l'entremise de ses généraux: d'Ivané, de son fils Avag, de Chahancha, fils de Zakaré, de Vahram et d'autres. Comme Ivané était mort précédemment (1226 ou 28), on l'avait enterré à Pghtzahank, qu'il avait enlevé aux Arméniens, pour en faire un couvent, et sa principauté était gouvernée par son fils.

P. 112. Descriptions des maux causés par l'invasion des Mongols, «qui eut lieu en été;» il s'agit ici de l'invasion racontée par les Ann. p. 336, en 1236.

P. 113. Moular-Noïn ayant envoyé un millier d'hommes pour attaquer Chamkor, les habitants firent demander à Vahram, leur prince, de les secourir; mais il leur répondit qu'ils étaient assez de monde pour se défendre, et refusa même à son fils d'y aller. Molar ayant fait remplir de bois le fossé de la ville, les habitants y mirent le feu; le lendemain Molar fit jeter de la terre, qui étouffa le feu, et combla le fossé: la ville fut prise et saccagée. Après cela, il attaqua les autres citadelles de Vabram, à savoir Térounacan et Ergévank, ainsi que Madznaberd, occupée par Ciouricé Bagratide <sup>2)</sup>, fils d'Aghsandran. Gardman, Tcharek et Gétabac furent occupés par Ghataghan-Noïn; pour Vahram, qui était alors à Gardman, il s'enfuit où il put, et Gardman fut enlevé. Ceux qui avaient pris Chamkor s'emparèrent ensuite de Tavouch, de Cadzareth, de Noraberd, de Gag et de leurs territoires.» cf. Ann. p. 336.

P. 119. Tchaghata entendit parler de Lori, comme d'une place très forte, servant de dépôt aux trésors de Chahanchah, et marcha pour l'assiéger. Chahanchah partit secrètement, avec sa femme et ses fils, et alla se cacher dans des cavernes, laissant la défense de la place à ses beaux-pères, gens efféminés et livrés à la bonne chère. Cependant les ennemis ayant sapé le mur, qui s'écroula, les habitants se précipitèrent du haut des rochers. Les ennemis entrèrent dans la ville, tuèrent, pillèrent et prirent les trésors amassés par Chahanchah, aux dépens de ses sujets, et cachés dans un trou qu'on

<sup>1)</sup> Il s'agit ici de la bataille de Garhni, racontée dans les Ann. p. 326; cf. Addit. XVIII, p. 306, 310.

<sup>2)</sup> Coricé IV (v. la Table généalogique Addit. IX, p. 161), fils d'Aghsarthan.

pouvait apercevoir, et dont la bouche étroite permettait d'y jeter tout, mais non de rien retirer. Le beau-père de Chahanchah, un certain Satoun <sup>1)</sup>, dont la fille Nazovd avait épousé le prince géorgien, fut tué, et toutes les citadelles furent prises par ruse ou par force. Dmanis, Chamchoudé et Tiflis eurent le même sort, car Rousoudan, reine de Géorgie, s'était enfuie; cf. Ann. ibid. et Addit. XVIII.

P. 120. Avag, fils d'Ivané, s'était fortifié dans la citadelle de Caïen, qui fut assiégée par Toughada. La place fut environnée d'un mur de circonvallation, et on envoya coup-sur-coup à Avag des courriers, pour qu'il se soumit. Lui, il envoya aux Mongols sa fille, mais le blocus n'en continua pas moins. Pressés par la soif, les habitants ayant fait sortir tous leurs chevaux et bestiaux, afin d'obtenir par un tel présent que quelques-uns d'entre eux allassent à l'eau, on le leur permit, mais, sans les tuer ni les maltraiter, on ne les laissa pas sortir de l'eau, et on les engagea à faire descendre leurs compagnons. Ceux-ci descendirent pour se désaltérer, mais on s'empara d'eux, on retint les femmes qui plurent, et on tua leurs maris. Ce que voyant Avag, il envoya Grigor <sup>2)</sup>, que les nobles de Khatchen nommaient familièrement Tghaï, *l'Enfant*, et qui était le chef de leur maison, celui-ci fut expédié à Tcharmaghan, commandant des Thathars, et dont la tente était vers le lac Gégharkouni; Toughan-Ghan, chef du blocus, eut ordre de faire partir sur-le-champ Avag et de ne pas maltraiter les habitants. Tcharmaghan alla au-devant du prince et lui dit: «C'est toi qui es Avag. — Oui, je le suis — Pourquoi ne t'es-tu pas empressé de venir à moi, quand je suis entré sur tes terres? — Quand tu étais loin, et mon père vivant, il t'a fait hommage de beaucoup de présents; lui mort, je t'ai servi suivant mes moyens. Maintenant que tu es venu dans mon pays, me voilà en ta présence; fais de moi ce que tu voudras. — Il y a un dicton vulgaire: «quand j'allais à toi, tu n'es pas venu; je suis arrivé à ta porte, et tu viens.» Il le fit asseoir au-dessous des grands, assis devant lui, et commanda de préparer un grand repas en son honneur. On apporta donc quantité de viandes, d'animaux purs et impurs, toutes dépecées, dont il mangea, et plusieurs outres de koumiz, ou de lait de cheval, suivant l'habitude de ces peuples. Comme Avag et les gens de sa suite ne buvaient ni ne mangeaient, le général leur en ayant demandé la raison, ils répondirent que les chrétiens ne tuaient que des animaux purs et ne buvaient que du vin de vigne. Alors il ordonna de leur servir ce qu'ils demanderaient. Le lendemain il le fit asseoir au-dessus de tous les grands, puis, l'élevant de jour en jour en honneurs, il lui fit prendre place au rang des

<sup>1)</sup> Si je ne me trompe, c'est celui qui est mentionné comme fils de l'émir Kourd, p. 97 de Ciracos, dans la notice sur Mkhithar-Goch; parce que ce personnage était de la famille de Khatchen, si intimement liée aux Mkhargrdzel. Il ne faut pas confondre ce Satoun avec un autre, de qui il est parlé très amplement dans les Ann. p. 366 et n.

<sup>2)</sup> Tchamitch, t. III, p. 212, dit qu'il envoya *son fils* Grigor; or, si j'ai bien traduit, les détails donnés par Ciracos ne s'accordent pas avec une telle indication. Je crois plutôt que ce Grigor était un des frères de Wakhtanc, mari d'Arouz-Khathoun et cousin-germain de Zakaré et Ivané, sup. p. 422; cf. Cirac. p. 178.

seigneurs, et défendit à ses gens d'attaquer les citadelles et villes faisant partie des domaines d'Avag. On accorda beaucoup de soulagement à son pays, et l'on rendit la liberté, à cause de lui, à beaucoup de captifs; on lui restitua tous ses domaines, auxquels d'autres furent encore ajoutés. Ayant fait amitié avec lui, Tcharmaghan le prit à sa suite et marcha avec toute son armée contre Ani.

P. 124. Cars fut pillé par les Mongols; Sourb-Mari, que Chahanchah et Avag avaient enlevé aux Turks, peu d'années auparavant, fut pris. «L'impitoyable nation des Géorgiens montrait elle-même beaucoup de commisération à ceux qui venaient lui demander l'hospitalité.» Ceci est dit après le sac des villes ci-dessus mentionnées.

*De l'envoi du prince Avag auprès du ghan, en orient.*

P. 125 — 127. Quand il se fut écoulé quelque temps (après le sac de Cars et d'Ani, en 1239, 40), ils envoyèrent le prince Avag en orient, à travers les pays du N. E., vers leur monarque, qu'ils nomment ghan. C'est ainsi qu'ils en agissaient envers les princes qu'ils voulaient honorer: ils les expédiaient au prince, par l'ordre duquel ils se conduisaient en tout; car ils étaient très soumis à ses commandements. Avag, d'ailleurs, faisait volontiers ce voyage, dans l'espoir d'adoucir, en quelque façon, et sa position et celle du pays. Chacun offrit donc à Dieu des prières, pour qu'il revint en paix; car il était d'un bon caractère, et l'on avait la confiance que son départ ne serait pas sans utilité. Il partit donc, se présenta au monarque et lui remit la lettre de son lieutenant, en lui faisant observer que le motif de sa venue était de lui rendre hommage. Ayant entendu ces paroles, le grand monarque le reçut avec bienveillance, lui donna une femme de race thathare, et le renvoya dans son pays, non sans écrire au général qu'il mettait Avag à sa disposition, pour, avec son entremise, soumettre tous les dissidents: ce qui eut lieu en effet. Car il ne fut pas plus tôt rentré chez lui que, les généraux ayant accompli les ordres du monarque, on vit Chahanchah, fils de Zakaré, le prince Vahram, son fils Aghbougha, Hasan, dit Dchahal, prince des contrées de Khatchen, et beaucoup d'autres, faire leur soumission et obtenir la restitution de leurs domaines, ainsi que quelques moments de répit. Mais bientôt recommencèrent les allées et venues, les exigences d'impôts et de service militaire. Toutefois, malgré ces vexations et bien d'autres encore, on n'attentait à la vie de personne.

Après un intervalle de quelques années, le prince Avag fut inquiété par les Thathars, gens cupides, dont il ne pouvait satisfaire toutes les fantaisies. En effet, non contents de boire et de manger, ils demandaient des vêtements précieux, des chevaux surtout, dont ils étaient grands amateurs. Aussi en rassemblaient-ils de toutes contrées, et nul ne pouvait ostensiblement conserver ni cheval ni bête de somme, mais seulement en secret, à cause des requisitions de guerre. Partout, où ils en trouvaient, ils les enlevaient, ou pis encore, ils les marquaient de leur signe; chacun de leurs généraux imprimait sa marque sur l'un des membres de l'animal qu'ils s'approprièrent. On avait beau

le leur acheter, si l'animal passait à quelqu'un d'une autre compagnie, ils le reprenaient et punissaient le possesseur comme brigand. Ce n'étaient pas seulement les grands qui agissaient de la sorte ; les petits se conduisaient de même, et notamment après la mort de leur général Tchaghatha, qui fut tué durant la nuit par des gens nommés Molhid<sup>1</sup>). Il y eut, en cette occasion, un affreux massacre des captifs qui se trouvaient au camp. A-peine cet homme, bienveillant pour Avag, fut-il mort, ils s'éleva contre ce prince une foule d'ennemis. Un jour l'un d'entre eux, étant venu dans la tente où il était assis et voyant qu'il ne s'était pas empressé d'aller à sa rencontre, lui déchira la tête avec le fouet de cheval qu'il tenait à la main. A cette vue les serviteurs, indignés de l'affront fait à leur maître, fondent sur l'homme, pour le battre, mais le prince les retient, malgré son ressentiment. Le Thathar, nommé Dchodch-Bougha, partit, et réunissant ses compagnons, voulait cette nuit même faire périr Avag ; mais celui-ci en eut vent et se réfugia auprès de la reine de Géorgie, encore en révolte et cachée dans les plus fortes citadelles de son pays. Cet événement donna lieu à d'autres désordres de même genre ; car Tcharmaghan, le grand général des Thathars, étant devenu muet, par l'âge et par la maladie, le commandement n'avait pas été enlevé à sa maison, et il continuait à gouverner ; l'ordre du khan étant que, s'il mourait, on promenât ses os à travers l'armée, parce que c'était un très habile général, un homme très utile<sup>2</sup>). Lorsqu'Avag eut pris la fuite, les grands tremblèrent, et invectivèrent contre Dchodch-Bougha. Ils envoyèrent des courriers au prince, pour qu'il ne se révoltât pas, jurèrent de ne lui faire aucun mal, et confièrent son pays à Chahanchah, comme étant son frère, ce qu'ils firent, pour lui inspirer plus de sécurité. Cependant Avag écrivit et fit porter au khan une lettre de cette teneur : « Je ne me suis pas écarté, disait-il, de votre obéissance, mais je me suis soustrait à la mort, tout en restant soumis à vos ordres. » Pendant qu'il tardait à revenir et attendait la réponse du grand monarque, les Thathars firent des perquisitions et enlevèrent ses trésors, cachés dans des lieux fortifiés ; pour lui, ils lui dépêchèrent courriers sur courriers, afin qu'il revînt près d'eux : car ils n'étaient pas sans crainte de la part de leur maître. A-peine Avag eut-il reparu à l'armée, il vint un ordre royal aux troupes, défendant à qui que ce fût de lui faire aucun mal, et une lettre pour lui-même, afin qu'il revînt hardiment et sans crainte. En conséquence, les gens qui en voulaient à ses jours furent exclus de l'armée ; on lui adjoignit, par ordre du khan, Tonghotz - Agha,

<sup>1</sup>) Cf. Ann. p. 348.

<sup>2</sup>) Cf. Ciracos, p. 133 ; en 691 — 1242 ; le grand khan ordonna de remplacer Tcharmaghan, devenu muet, par Batchou-Gourchi-Noïn, qui, sur-le-champ, assiégea et prit Carin. Avag, Chahanchah, Aghbougha, fils de Vahram, et Grigor de Khatchen, fils de Doph, soeur de Zakaré et d'Ivané, assistaient à cette expédition, après laquelle eurent lieu la bataille d'Ezinca et la prise de Césarée. De tout ce qui me reste, c'est de savoir si Grigor, ici nommé, était fils ou simplement descendant, petit-fils... de Doph, parce que ce nom et ce titre ne se trouvent pas directement exprimés dans nos monuments ; cf. Bulletin scientifique. t. X, N. 24, n. 93 ; Ann. p. 340, n.

venu avec lui pour lever les impôts, et on l'envoya auprès de Rhouzzoudan, reine de Géorgie, afin qu'elle se soumit au grand monarque. Ils partirent et engagèrent la reine à se soumettre sans rien craindre. Ayant reçu d'elle des troupes, ils revinrent auprès de ceux qui les avaient envoyés, porteurs de promesses amicales et pacifiques de la reine, consentant à se soumettre, avec son jeune fils David, qu'elle avait fait couronner roi<sup>1)</sup>, tout récemment, mais à condition qu'on ne lui manquerait pas de parole.

P. 128. Khokhanaberd, citadelle appartenant au prince de Khatchen, Wakhtang Sacarbhan, dit Toncic, mari de la soeur des princes Ivané et Zakaré.<sup>2)</sup>

*De la royauté de David.*

P. 138, 139. « L'artificieuse et astucieuse nation des archers avait beau envoyer de nombreux courriers à Rhouzzoudan, reine de Géorgie, pour qu'elle vint à soumission et leur donnât le jeune David, son fils, avec des troupes, celle-ci n'en faisait rien et n'avait envoyé que quelques soldats. Par l'entremise d'Avag, fils d'Ivané, elle leur fit dire : « Jusqu'au retour de l'express que j'ai envoyé au khan, votre monarque, je ne peux venir près de vous. » Après avoir vaincu le sultan, gendre de la reine<sup>3)</sup>, et pris plusieurs de ses villes, ils lui expédièrent en courrier le prince Vahram, pour qu'elle fit sa soumission. Celui-ci, en allant, prit avec lui le fils de Giorgi-Lacha, roi de Géorgie, frère de Rhouzzoudan, que cette princesse avait envoyé à la suite de sa fille, au sultan de Rom, avec l'intention perfide que le sultan le fit périr, afin qu'il n'attentât point à la royauté. Ce prince était détenu par le sultan; mais Vahram le prit et fit savoir aux généraux mongols « qu'il était fils de leurs rois, privé déloyalement de son autorité. » Ceux-ci le firent sacrer roi, suivant l'usage des chrétiens, et voulurent que tous les grands de son père lui fussent soumis : il résidait à Tiflis. En conséquence, les grands princes soumis aux Thathars, à savoir : le général Avag, Chahanchah, fils de Zakaré, Vahram et son fils Aghbougha, le conduisirent à Mtzkhétha, et ayant appelé le catholico de Géorgie, le sacrèrent roi. Il s'appelait David. Cependant Rhouzzoudan, sa tante paternelle, en ayant été informée, s'enfuit dans l'Aphkhazeth et dans le Soneth, avec son fils, nommé David, et envoya un ambassadeur à un autre général thathar, nommé Batou, parent du khan, et qui commandait aux troupes de Rhos (Russie), de Darbank (Derbend) et d'Oseth (les Cabardas et la Circassie); car il était, quoique subordonné au khan, le premier après lui. Celui-ci ordonna que le prince résidât à Tiflis, et personne ne s'y opposa, parce qu'à cette époque le khan était mort. »<sup>4)</sup>

<sup>1)</sup> Cf. Ann. p. 332.

<sup>2)</sup> Ce Wakhtang était fils de Hasan-le-Grand, fils de Wakhtang, mari d'Arouz-Khathoun, de qui il a été parlé p. 98 de Ciracos.

<sup>3)</sup> Ann. p. 340, n.

<sup>4)</sup> Ogodai mourut en 1242, mais l'inter règne se prolongea quatre ans, jusqu'à l'élection de Gaïouk : ainsi cette indication laisse trop de marge à l'arbitraire. Pourtant on voit que, dans le système de Ci-

P. 141. Ayant pris la ville de Khlath (1245), les Thathars la donnèrent à Thamtha, soeur d'Avag, autrefois maîtresse de cette ville, quand elle était femme de Mélik-Auhad, puis de Mélik-Achrapp et de Djélal-ed-Din, et qui, enlevée à ce dernier, avait été envoyée à la cour d'Ogodaï en même temps que son frère Avag (1240). Après être restée là bien des années, quand la reine Rhouzoudan envoya le prince Hamadaula en ambassade au khan, celui-ci, lors de son retour, la demanda et l'emmena, avec l'ordre exprès du monarque, que tout ce qu'elle possédait, étant femme de Mélik-Achrapp, lui fût rendu. Obéissant aux ordres de leur maître, les Thathars lui remirent Klath et les territoires environnants. <sup>1)</sup>

P. 153. Histoire des démêlés d'Avag avec le chef mongol Bougha.

*Les rois de Géorgie vont auprès du khan.*

Ibid. « La monarchie géorgienne, après une longue prospérité, tombait alors en décadence et était sous la servitude du khan résidant en orient. Depuis Tcharmaghoun, le commandement avait passé à Batchou-Noïn. Dans ce temps-là le souverain de la Géorgie était une femme, nommée Rhouzadan, qui, de frayeur, se tenait dans les imprenables citadelles d'Ousaneth (*corrigé*, du Souaneth, cf. Cirac. p. 139 <sup>2)</sup>), où il lui arrivait des ambassadeurs des deux côtés : du grand général des Thathars, se trouvant dans les régions du midi (*lis.* du N.), nommé Batoumos, parent du khan et ayant la suprématie sur tous, au point que le khan siégeant sur le trône ne faisait lui-même rien sans son avis ; et encore, du général Batchou, qui était dans les contrées de l'Arménie. Tous deux l'invitaient à venir à eux dans des dispositions amicales et pacifiques, et à gouverner ses domaines sous leur influence. Mais comme c'était une belle femme, elle ne se décidait point à opter pour l'un ou pour l'autre, de peur d'attentats à sa pudeur. Ayant donc fait roi son jeune fils David, elle l'envoya au général Batou. Cependant les chefs de la suite de Batchou, résidant dans les contrées orientales, qui avaient soumis toutes les provinces des principautés arménienne et géorgienne, dont les princes étaient auprès d'eux, voyant que la reine, au lieu de venir les trouver, avait envoyé son fils à Batchou (*lis.* Batou), furent mécontents de ce résultat. Ils envoyèrent à Gaïath-ed-Din, sultan de Rom, et firent ve-

racos, David, fils de Giorgi-Lacha, fut reconnu roi par les Mongols avant l'autre David, son cousin : ce qui est en contradiction avec le dire des Annales, p. 341, suiv. ; cf. Tchamitch, III, 222, et Ciracos, p. 154, *infra*.

<sup>1)</sup> L'extrait précédent nous fait connaître que Rousoudan avait en effet expédié un ambassadeur au khan, à Batou, suivant les Annales, p. 341, mais les faits sont là dans un autre ordre, et le nom de l'expres n'est pas indiqué. Du reste, j'ignore de quelle famille était cet Hamadaula, sans doute un Géorgien.

<sup>2)</sup> Quoiqu'il existe en effet une citadelle d'Ousaneth, dans les territoires du Ksan, je préfère lire *du Souaneth* ; car dans l'autre position Rousoudan aurait été, à ce qu'il me semble, trop peu à l'abri des attaques des Mongols.

nir de chez lui Lacha, fils de Gorgé roi des Géorgiens...<sup>1)</sup> Rhouzoudan l'avait fait partir à la suite de sa fille, femme du sultan Gaïath-ed-Din, qui l'avait mis en prison, afin qu'il ne préméditât rien de contraire à ses projets de royauté. L'ayant amené de là, les Mongols non-seulement lui rendirent le trône de son père, mais se hâtèrent d'expédier courrier sur courrier à la reine Rhouzoudan, afin qu'elle vînt auprès d'eux, de gré ou de force. De son côté, Batou envoya son fils au khan, et l'invita elle-même à se rendre près de lui; mais elle, se voyant pressée des deux parts, prit un poison mortel et mit fin à ses jours<sup>2)</sup>. Par son testament elle confiait son fils au prince Avag, dans le cas où il reviendrait de chez le khan. Cependant ils arrivèrent auprès de Gioug-Khan<sup>3)</sup>, qui les reçut avec amitié et décida qu'ils jouiraient successivement de la royauté, d'abord l'aîné d'entre eux, David, fils de Giorgi-Lacha, et après sa mort David, fils de Rhouzoudan, s'il survivait au fils de la soeur de son père. Quant aux trésors du royaume, il en fit trois lots: le trône précieux, d'une valeur immense, la couronne admirable, dont aucun roi n'avait la pareille, provenant de Khosrov-le-Grand, père de Trdat, roi d'Arménie, qui était restée secrètement en Géorgie, entre les mains des rois, grâce à la forte assiette des lieux, et qui y est encore jusqu'à ce jour; ces objets et autres choses précieuses. Enfin ils devaient envoyer au khan une portion de leurs trésors et partager le reste entre eux, ce qui fut fait par l'entremise d'Avag, fils d'Ivané. David, fils de Lacha, résida dans la ville de Tiflis, et l'autre David dans le Souaneth.»<sup>4)</sup>

*Du massacre fait par les Thathars, au pays des Géorgiens.*

P. 156, 157. Profitant d'un moment de répit, les princes géorgiens se livraient à la tyrannie envers leurs sujets, au faste, à la bonne chère et à l'arrogance habituelle à la nation présomptueuse des Géorgiens. «Tout-à-coup l'armée thathare courut aux armes et forma le projet d'exterminer entièrement les peuples de la Géorgie et de l'Arménie, et de les soumettre; la cause en était, que le roi de Géorgie voulait se révolter, et avec toutes ses troupes réunies aller anéantir les Thathars. En effet, il était manifeste que tous les princes s'étaient réunis auprès du roi David, à Tiflis. Pendant qu'ils étaient à boire du vin, leur coeur s'exaltant, quelques-uns d'entre eux, plus avisés que les autres, disaient: «Pourquoi servir ces gens, quand nous avons une multitude de guerriers? Allons, tombons sur eux à l'improviste et ressaisissons notre pays.» Le grand prince Avag s'opposait à ce projet, et des officiers thathars, qui se trouvaient en ce lieu, en informèrent les chefs. Quand les gens des princes se furent dispersés, chacun dans son pays, les Thathars prirent les armes à leur tour et voulaient faire un massacre général. Ils arrê-

<sup>1)</sup> Il semble qu'il y ait ici lacune, au moins d'un nom propre.

<sup>2)</sup> Ann. p. 347, 348.

<sup>3)</sup> V. Ann. p. 359.

<sup>4)</sup> Cet exposé superficiel ne coïncide pas parfaitement avec le dire des Annales, bien que le fond soit essentiellement le même (cf. Ann. p. 361), quant à la résidence des rois et à l'époque de leur séparation, et p. 371, quant au partage des trésors.

tèrent ceux des princes qui étaient auprès d'eux et envoyèrent aux absents des ordres pressés, pour qu'ils se présentassent; mais la miséricorde divine ne permit pas que ces plans se réalisassent, et les tira d'embarras de la manière suivante. Un des principaux chefs, le général de l'armée, nommé Tchaghata, bien disposé pour Avag, se présenta au milieu des troupes déjà armées et leur dit: «Nous ne sommes pas autorisés par le khan à exterminer ceux qui nous sont soumis et nous servent. Si donc vous faites périr ces gens, vous lui en répondrez.» Ayant entendu ce discours, ils s'arrêtèrent, pour mieux examiner les choses. Khochak, mère d'Avag, se rendit auprès d'eux et se porta garant de la fidélité de son fils et de sa prochaine arrivée, qui eut lieu en effet; car il se hâta de venir et prouva par des nombreux témoins sa loyauté envers les Thathars. Le roi David étant venu en personne, ainsi que les princes, on leur lia fortement les pieds et les mains avec de fines cordes, suivant l'usage thathar, et ainsi garottés on les laissa durant trois jours, exposés à la risée et aux affronts, à cause de leurs orgueilleux projets de révolte. Après quoi on prit leurs chevaux, on leur fit racheter leurs têtes, et on les laissa aller. Cependant les Thathars fondirent sur les diverses contrées de la Géorgie, tant sur celles qui étaient en révolte, que sur les autres; beaucoup furent massacrés, un plus grand nombre emmenés captifs, hommes, femmes et enfants, et une multitude infinie noyée dans les rivières. Cela eut lieu en 698—1249. Après cela, le prince des princes Avag étant mort, on le déposa à Pghtzahank, dans la sépulture de son père Ivané, et comme il n'avait pas d'enfants mâles, sa principauté fut donnée à son neveu Zazaré, fils de Chahanchah, frère de son père. Il laissait seulement une fille, jeune encore, et un fils naturel, qui ne fut déclaré qu'après sa mort<sup>1)</sup>. Sa soeur les recueillit et les éleva. Plus tard, on enleva la principauté à Zakaré, et on la donna à Gontsa, femme d'Avag;» cf. Ann. p. 352, suiv.

P. 171. Le couvent de Khoranachat, où mourut le vartabid et historien Vanacan, en 1251, est situé vis-à-vis de la citadelle d'Ergévank, derrière Gardman.

P. 176. Le fleuve Etel, ou Volga, coule comme une mer, à cause que le pays est plat, dans la grande et large plaine des Khozakh *ხოჯახუაგ*.

P. 178. Hasan, dit familièrement Dchalal, prince de Khatchen, alla auprès de Sertakh et fut bien reçu, ainsi que les personnes de sa suite, entre autres le prince Grigor, dit Tghaï<sup>2)</sup>, l'Enfant, bien qu'il fût vieux, mais il avait l'air d'un aimable enfant. Sertakh lui rendit ses domaines: Tcharaberd, Asoma et Çarcarh, que lui avaient enlevés précédemment les Turks et les Géorgiens. Pressé de nouveau par Arghoun, Dchalal alla auprès de Mangou-Khan, qui monta sur le trône en 700—1251. P. 181, il est encore question de Dchalal.<sup>3)</sup>

<sup>1)</sup> Cf. p. 120, sup.

<sup>2)</sup> Cf. p. 120, sup. n.

<sup>3)</sup> V. les généalogies, dans l'Addition XIX, p. 344.

*Du dénombrement exécuté par ordre de Manghou-Khan.*

P. 179, 180. « Or en 703—1254, comme le monde était soumis, Manghou-Khan et le grand général Bathou-Khan envoyèrent le général Arghoun, que Gioug-Khan avait investi de la surveillance des impôts royaux, et encore un autre chef, de la maison de Bathou, nommé Bougha. Beaucoup d'autres, qui les accompagnaient, firent le dénombrement de tous les peuples soumis à leur puissance. Munis de ce commandement, ils allèrent dans chaque contrée et, après y avoir achevé leur travail, passèrent dans les pays d'Arménie, de Géorgie et d'Albanie, et dans ceux des environs. De dix ans et au-dessus, ils inscrivaient le nombre des hommes, des femmes, les enfants non compris, et exigèrent de chacun un impôt au-dessus des forces de l'homme. Comme les peuples s'appauvri-saient, ils eurent recours aux supplices, aux instruments de tortures (aux pinces et aux presses). Quiconque se cachait était pris et tué; qui ne pouvait payer, on lui prenait ses enfants, à titre d'acquit, les fonctionnaires qui couraient le pays étaient des Persans, de la religion turque. Les princes, commandants des contrées, les assistaient et extorquaient à leur profit. Non contents de cela, ils soumettaient à l'impôt les artisans, tant des villes que des campagnes, les pêcheurs des lacs et des étangs, les ouvriers des mines de fer, les forgerons et les plâtriers, et s'il faut tout dire par le menu, ils fermèrent pour tout le monde la porte des profits, afin d'être seuls à profiter de chaque chose. Leur cupidité sans limites s'exerça . . . partout. Ils dépouillèrent même les marchands, pour leur propre intérêt, et amassèrent quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses. Ayant ainsi produit une indigence générale, rempli le monde d'affliction et de pauvreté, ils laissèrent le gouvernement à ceux que j'ai dit plus haut, afin qu'ils exigeassent annuellement les mêmes sommes, d'après les comptes écrits. Cependant ils témoignèrent de la considération à un marchand de grande famille, nommé Oumec, qu'on appelait Asil; cet homme bienfaisant, qui, ainsi que je l'ai déjà dit, avait échappé au sac de Carin, pris par les Thathars, avec ses fils Vahan et Stéphanos, ainsi que ses frères, avait fixé sa résidence à Tiflis, et David, roi de Géorgie, le nommait son père. Le khan l'avait honoré par écrit, et les grands le respectaient. Quant au clergé, on n'exigeait de lui nul impôt, parce qu'il n'y avait pas d'ordre du khan. Il en fut de même des fils de Saravan Chnoorhavor et de Mctitch, gens opulents et considérés. » Cf. Ann. p. 364.

P. 186. « Parmi beaucoup d'autres impôts établis par Arghoun, il y avait le mali et le khaphtchouri. Par un ordre d'Haolev (Halauoun, Holauoun, i. e. Houlagou), pour la levée de l'impôt dit tourghan, on exigeait de chaque tête portée dans le registre royal 100 litres de froment, 50 litres de vin, 2 litres de riz, trois de dzndzat (?), 2 sacs de cheval, un blanc de corde, une flèche, un fer de cheval, sans compter les présents; sur 20 animaux, un animal et 20 blancs; à celui qui n'avait pas de ressources, on enlevait, en guise de paiement, ses garçons ou ses filles: ce fut ainsi que le pays fut tyrannisé; après l'arrivée d'Houlagou.

P. 181—185, Voyage du roi Héthoum, de Cilicie; v. Сибирскій вѣстникъ, т. XIX, н. 8; Journ. Asiat. septembre 1833, p. 214 sqq.

192. Le pays de Sasoun fut soumis, par l'intermédiaire de Sadoun, fils de Gherpark et petit-fils de Sardoun<sup>1)</sup>, chrétien et très honoré d'Houlagou; c'était un homme ferme et brave, qu'Houlagou avait placé parmi les premiers akhoïans<sup>2)</sup>, et à qui il avait donné le commandement de Sasoun.

*De la mort du pieux prince Dchalal.*

P. 193, sq. «Cependant David, roi de Géorgie, fils de Lacha, qui était soumis aux Thathars, succombait à l'oppression et aux exigences d'impôts, dont il était accablé, lui, tout les princes, tout le pays. Ne pouvant y porter remède, il quitta la ville de Tiflis et tout ce qu'il possédait, et s'enfuit au fond de l'Aphkhazeth et dans les citadelles du Souaneth. Avec lui étaient d'autres grands princes, de diverses contrées, opprimés, tourmentés, voyant leurs villes et provinces ruinées, occupées, sans pouvoir satisfaire ces gens, insatiables comme des sangsues. Sa fuite fut si précipitée, qu'il ne put prendre avec lui son épouse, la reine Gontsa, ni son fils Démétr, mais seulement Giorgi, son fils aîné. En conséquence le grand gouverneur Arghoun, ayant rassemblé des forces considérables, pour s'emparer du roi David, et n'ayant pu réussir à l'atteindre, dévasta et réduisit impitoyablement en captivité plusieurs provinces, saccagea et ruina affreusement Gélath, la sépulture des rois géorgiens, et traita avec la même cruauté Azghor, résidence du catholicos<sup>3)</sup>. Cependant il parut à l'improviste une troupe de cavaliers géorgiens, qui, déployant la plus grande valeur, massacrèrent une bonne partie des gens d'Arghoun, comme le feu qui court dans les roseaux, et se retirèrent eux-mêmes sains et saufs. Ils étaient environ 400; mais effrayé et manquant de hardiesse pour s'enquérir à leur sujet, Arghoun revint vers Houlagou, et machina de noires intrigues. Il fit arrêter Gontsa, reine de Géorgie, et sa fille Khorchak, le grand-prince Chahanchah et Dchalal-Hasan, prince de Khatchen, ainsi que beaucoup d'autres, sous prétexte de redevance d'impôts, tira d'eux beaucoup de richesses, moyennant quoi ils purent à-peine éviter la mort<sup>4)</sup>. Pour le pieux et brave prince Dchalal, il lui fit subir les plus cruels supplices. Comme il exigeait de lui de forts impôts, et plus que ce qui était dû, il chargea son cou de planches, ses pieds de chaînes de fer, principalement parce qu'il était chrétien; car tous les sectateurs de la religion turque le haïssaient et exaltaient Arghoun à le faire périr. «C'est le plus grand ennemi de notre foi et de nos usages,» disaient-ils; or Arghoun était musulman. On le prit, on le conduisit à Qazwin. Pour Dchalal, il souffrait tout, en louant Dieu; car il était grand connaisseur des livres saints, jeûnait, priait,

<sup>1)</sup> Sadoun. Cf. sup. p. 97, et Ann. p. 366.

<sup>2)</sup> Cf. Ann. p. 97; Addition XIX, p. 337, n. 1.

<sup>3)</sup> Ceci n'est dit nulle part, dans aucun livre géorgien à moi connu.

<sup>4)</sup> Cf. Ann. p. 368.

s'observait religieusement sur le boire et le manger, et soupirait après la mort des martyrs. Cependant sa fille Rhouzoudan, mariée à Bougha-Noïn, fils de Dcharmough, le principal chef des Thathars, alla auprès de Thokhouz-Khatoun, épouse d'Houlagou, la prier de tirer son père des mains d'Arghoun; mais l'impie gouverneur, qui en eut vent, envoya en toute hâte des bourreaux, avec ordre de faire périr le juste, le saint homme de Dieu. » Dchalal fut haché en morceaux, comme S.-Jacques, en 710—1261. Son fils Athabek fit enlever secrètement ses reliques, qui avaient été jetées dans un puits sec. On les porta au couvent de Gantzasar, dans la sépulture de sa famille, et Athabek lui succéda.

P. 195. Houlagou fit aussi périr, sous quelque prétexte, Zakaré fils de Chahanchah.

*De la mort du prince Chahanchah et de son fils Zakaré.*

« Le grand prince Chahanchah, fils de Zakaré, avait donné la principauté à Zakaré, son fils aîné, car il avait plusieurs enfants : Zakaré, Avag, Sargis, Artachir et Ivané, et s'occupait du soin de sa maison. Zakaré allait avec les Thathars, dans leurs expéditions militaires, et comme il faisait preuve de courage, le grand Houlagou et le gouverneur Arghoun le considéraient. Il arriva, comme Arghoun allait du côté de la Géorgie, avec des troupes nombreuses, Zakaré l'accompagnant, que celui-ci, à l'insu d'Arghoun et de son armée, alla voir le père de la femme qu'il avait épousée (récemment?) : c'était Sargis, prince d'Oukhthik, qui partageait la révolte du roi David. En ayant été informé, Arghoun en donna avis à Houlagou, qui le fit amener enchaîné. Ayant cherché contre lui une masse de prétextes, il ordonna de le faire mourir, en le hachant en morceaux, et de le jeter aux chiens. En apprenant cette triste nouvelle, son père Chahanéah, qui était au village d'Otzoun, fut suffoqué de douleur et mourut. On le porta et on l'ensevelit à Kopair, que sa femme avait reçu, comme Arménienne. »

*Prise de Bagdad.*

P. 188—190. « Cependant Houlagou, frère de Mangou-Khan, et que celui-ci avait mis à la tête de toutes ses troupes, commanda à tous ses sujets, sans exception, de marcher contre Bagdad, la métropole des musulmans, le siège de leur royauté. Le souverain qui y résidait, ils ne l'appelaient pas sultan ou mélik, ainsi qu'ils nomment ordinairement les autres princes turks ou persans, vaincus par les Turks, mais bien khaliphe, i. e. successeur, remplaçant de Mahomét. C'est contre lui que marcha le grand Houlagou, avec toutes les nations nombreuses, soumises à lui, et ce, durant les saisons d'automne et d'hiver, à cause des excessives chaleurs du pays.

« Avant de partir, il avait donné l'ordre à Batchou-Noïn d'aller avec les troupes sous son commandement au pays d'Horom, de traverser le grand fleuve du Tigre, sur lequel est bâti Bagdad, afin que personne ne s'enfuit de la ville, et d'entrer dans Catisbon ou Basri, lieu très fortifié. Exécutant incontinent cet ordre, ils fermèrent le pont de bateaux,

jeté sur le grand fleuve, et enfoncèrent à coups de marteaux et de barres de fer des pilotis solides, afin que personne ne pût s'échapper entre deux eaux : c'était assez loin de la ville, pour qu'on n'en sût rien.

« Cependant le kaliphe Mousdasar, qui y résidait, orgueilleux et confiant en lui-même, envoya une armée nombreuse contre ceux qui gardaient le fleuve, commandée par un de ses généraux, nommé Dodar <sup>1)</sup>, ministre de sa maison. Celui-ci partit. D'abord vainqueur, il massacra environ 3000 Thathars, et quand la nuit arriva, s'assit pour boire et pour manger. Dans son imprévoyance, il envoya annoncer au khaliphe : « J'ai battu ces gens, attends un peu, et demain je les exterminerai. » Mais les Thathars, astucieux et perfides, ayant endossé leurs belles armes, sans pareilles, et fait leurs préparatifs, renoncèrent le camp des musulmans. Parmi eux se trouvait le prince Zakaré, fils de Chahanchah. Au point du jour, mettant l'épée à la main, ils les massacrèrent tous, et les précipitèrent dans le fleuve, et il n'y en eut qu'un petit nombre qui se sauvèrent.

« Le matin du même jour, le grand Houlagou, ayant environné toute l'enceinte de la ville, et assigné à chacun une portion du rempart à renverser et à garder de façon à ce que nul n'échappât, envoya un homme de coeur en ambassade au khaliphe, afin qu'il vint faire sa soumission. Celui-ci questionna le qadi, qui fit une réponse fautive et inconvenante. Ayant écrit qu'il n'était lui-même qu'une feuille non écrite, maître de la terre et de la mer, et ayant placé cela en haut, sur l'étendard de Mahomet : « Voilà, dit-il ; si je secoue cela, toi et tout l'univers, vous périrez. Toi, d'ailleurs, tu n'es qu'un chien et un Turk. Comment, ajouta-t-il, te paierais-je impôt et me soumettrais-je à toi ? » Au lieu de s'emporter, à cause de cette insolence, et de faire aucune réponse orgueilleuse, Houlagou dit lentement : « Dieu sait ce qu'il fait. » Sur son ordre, on fit crouler toute la muraille à la fois, et il recommanda, de nouveau, une surveillance attentive : ce qui ayant été exécuté, la ville se remplit de troupes et de confusion. On resta sept jours sur le rempart, sans que nul, ni des habitants, ni des Thathars, tirât une flèche, mit l'épée à la main. Le huitième jour, ceux de la ville commencèrent à demander la paix et à se rendre auprès d'Houlagou, dans des dispositions de paix et de soumission. Ce prince ayant ordonné d'accéder à leur vœu, il sortit par les portes une foule innombrable, et il y eut des allées et des venues, chacun s'empressant à qui irait le premier chez le prince thathar, qui distribua les arrivants entre ses troupes, avec ordre de les éloigner de la ville, et les fit massacrer en secret, de façon à ce qu'ils ne fussent pas réciproquement informés. Tous furent mis à mort. <sup>2)</sup>

<sup>1)</sup> I. e. le Dévitdar ou ministre du palais.

<sup>2)</sup> Gesch. d. Ilchane, t. I, p. 150 ; le 1er février, le bastion persan s'écroula ; le 5 février, Houlagou était sur le rempart. P. 151 ; les vizirs se présentèrent, le 7 février, et beaucoup de peuple sortit. P. 152 ; le 10 février, le khaliphe se présenta ; le 13 février, le pillage commença. P. 153 ; le vendredi, 15 février, Houlagou entra dans la ville. P. 154 ; le 20 février, mort du khaliphe et de ses trois fils.

« Pour le khaliphe, il sortit quatre jours après, avec ses deux fils et tous les grands, apportant avec lui quantité d'or, d'argent, de pierres précieuses, d'étoffes de grand prix, pour les offrir aux entours et aux grands d'Houlagou. Ce prince le traita d'abord avec respect, tout en lui reprochant sa lenteur à sortir, au lieu de l'avoir fait avec empressement. « Qui es-tu, lui demanda-t-il ensuite, un Dieu ou un homme? — Un homme, un serviteur de Dieu. — Dieu t'a-t-il dit de m'insulter, de me traiter de chien, de ne pas donner aux chiens le boire et le manger? Le chien de Dieu, affamé, te dévorera donc; » et il le tua de sa propre main, en disant: « C'est un honneur pour toi, que je te fasse mourir moi-même; d'autres traiteront de même ta ville. » Il ordonna à son fils de tuer le fils aîné du khaliphe, et de précipiter l'autre dans le Tigre. « Arghavath <sup>1)</sup> n'a point péché contre nous, dit-il, mais il a coopéré à la destruction des innocents; cet homme, ajouta-t-il, a fait couler, par son orgueil, beaucoup de sang; il est juste qu'il en rende compte à Dieu, et que nous en soyons innocents. » Il fit également massacrer beaucoup de seigneurs.

« Ayant alors ordonné aux troupes qui gardaient le rempart de descendre et de massacrer les habitants, du grand au petit, ceux-ci firent périr, en conséquence, une foule innombrable et infinie d'hommes, de femmes et d'enfants: le glaive ne cessa d'agir durant 40 jours. Quand leurs bras furent fatigués, ils salarièrent des gens, pour continuer l'horrible boucherie. Cependant Thokhouz-Khathoun, la principale femme d'Houlagou, qui était chrétienne, intercèda pour les chrétiens hérétiques nestoriens, qui se trouvaient dans la ville, et pour les étrangers, en sorte qu'on les épargna, eux, leurs fortunes et leurs effets; car elle avait prié son époux que leur vie fût ménagée. Les Thathars se gorgèrent d'or, d'argent, d'étoffes précieuses; car la ville était si opulente qu'on ne lui connaissait par de rivale dans le monde. Houlagou eut pour sa part les trésors du khaliphe, d'où il tira 3600 charges de chameau, de cheval, de mulet et d'âne: la valeur en était incalculable. Les autres édifices, remplis de richesses, furent scellés de son sceau et mis sous garde, car il y en avait une quantité incommensurable.

« En effet Baghdad avait été bâti 515 ans auparavant, par l'Ismaélite Dchafar, en l'an 194 de l'ère arménienne, sur la rive du Tigre, au-dessus de Catisbon, à sept journées de distance de Babylone.

« Cette monarchie, qui avait été, en général, comme une sangsue insatiable, absorbant tout l'univers, finit par s'écrouler en l'an 707—1258, en punition du sang qu'elle avait versé, des maux faits par elle, alors que la mesure de ses crimes fut comble aux yeux du juge suprême. Ainsi s'apaisa le rugissement, la folie du roi des musulmans, après avoir duré 645 ans.

« Baghdad fut pris le lundi, premier *jour* de carême, le 20 de navasard mobile.

« Tout cela nous fut raconté par le prince Hasan, dit Prhoch, fils du pieux Vasac,

<sup>1)</sup> J'ignore quel est ce personnage.

**filz de Haghbac ; frère de Papak et de Mecdéma ; père de Mecdéma, de Papak, de Hasan et de Vasac ; témoin oculaire et auriculaire des événements.»<sup>1)</sup>**

<sup>1)</sup> **Fondation de Bagdad : d'après le système de Ciracos,**

**515 ans avant 1258,**

donc en 743 de J.-C.

Et encore : fondé en 194 de l'ère arménienne, soit 745 de J.-C.

détruit en 707 " " " 1258 "

donc, dure 513 ans.

Il y a ici deux résultats contradictoires : le premier, affirmant que Bagdad fut la capitale des musulmans durant 515 ans, et par conséquent faisant remonter sa fondation à l'an 743 ; l'autre qui, par le calcul des années arméniennes de la fondation et de la ruine de cette ville, lui donne une durée de 513 ans, et place la fondation en l'an 745 de J.-C. Vardan, p. 119 : Bagdad fut pris l'an 517 (շՅԷ lis. շՅԵ 515) depuis sa fondation, en 194 de l'ère arménienne ; Moustahzar était alors khaliphe.

Date de la prise de Bagdad, toujours d'après Ciracos. En 1258, le premier jour de navasard mobile tomba au 17 janvier : donc le 20 de navasard fut le 5 février 1258 ; or, dans cette même année, Pâque étant le 24 mars, le premier lundi du Carême arménien fut le 3 février, ou le 4, puisque l'année fut bissextile : il faudrait donc lire, le 22e ou le 21e de navasard. Ces dates ne concordent pas avec celles données par M de Hammer (sup. p. 435, n. 1), ni par M. D'Ohsson. D'ailleurs Bagdad fut fondé, non par Aboul-Abas Saffah, mais par son frère et successeur Dchafar Abd-Allah al-Mansor (754 — 775 de J.-C.), en 762 ou 763 de J.-C. ; Lebeau, t. XII, p. 205, n. 4. Voici les vraies dates arabes :

Bagdad fut pris en 656 hég. (comm. 8 janvier) 1258 ; le 20e jour du 2e mois : donc le 28e février ;

fondé " 145 " (comm. 1 avril) 762 ;

dura " 511 ans musulmans, ou 496 années chrétiennes.

Durée des khalifes Abassides. Safah, le premier de ces khalifes, monta sur le trône, après avoir vaincu le dernier khalife ommiade, un dimanche 9 août 750 de J.-C. ; v. Lebeau, éd. S.-Martin, t. XII, p. 205, n. 1 : donc les Abassides régnèrent 507 ans et demi, et non 645 ans, comme le dit Ciracos. Lebeau, t. XII, p. 205, manque donc aussi d'exactitude, en disant que les Abassides durèrent 523 ans, ce qui reporterait leur extermination à l'année 1273, et n'indiquant pas qu'il parle d'années musulmanes. Quant au témoin sur l'autorité duquel s'appuie Ciracos, voyez sa généalogie dans l'Addition XVIII, p. 322, note.

Nom du khalife. On sait, que c'était alors Mostazem ; mais voici ce qui a pu induire en erreur l'auteur arménien et ses copistes : après la prise de Bagdad, un certain Aboul-Kâsem Ahmed (fils du khalife Daher et frère de Mostanser, père du khalife Mostazem, tué lors de la prise de la ville) fut reconnu par le sultan mameluk Bibars comme khalife ; il prit le nom de Mostanser-Billah Aboul-l-Kâsem Ahmed ; Bibars lui fournit des troupes et fit engager Berkeh, prince du Kiptchaq, à faire la guerre à Houlagou ; mais en 660 de l'hég. (Comm. samedi 26 novembre) 1261, Karabogha, gouverneur de Bagdad pour les Mongols, livra bataille à ce prétendant, dans la première dixaine du mois de moharram, le vainquit, et l'on ne sait ce qu'il devint. Makrizi, Hist. des Mamel. trad. par Quatremère, t. I, P. 1re, p. 146, 148, 163, 170. Cf. Hist. de Gé., p. 548, n. 3.

## A D D I T I O N XXV.

*Ouvrage de Malakia-Abégba, ou Malakia-le-Moine.*

Malakia-Abégba, l'un des auteurs arméniens mentionnés dans la notice sup. p. 299 raconte les faits accomplis de son temps, et où il a pour ainsi dire joué un rôle. Son récit est court, souvent curieux, sinon toujours exact: du moins manquons-nous de moyens pour critiquer certaines de ses indications, comme, p. ex. celle relative à l'installation d'Houlagou, p. 26, à la mort de David V, fils de Giorgi-Lacha, p. 43, et encore quelques autres détails. Comme nous n'avons de son livre qu'un manuscrit très moderne et médiocrement correct, je n'ose lui attribuer l'erreur chronologique relative à la première entrée des Mongols en Arménie et en Géorgie: pour le reste, comme il ne donne pas souvent de dates, et que celles alléguées par lui sont bonnes, il me paraît mériter confiance.

Son style est certainement meilleur que celui de Ciracos; toutefois on y remarque, dans les formes grammaticales, certaines altérations de la langue littéraire, p. ex. le pluriel en *h p er*, la conjonction *ou* et, quelques accusatifs pluriels en *h p ..* etc. Sa rédaction est pleine de répétitions, qui tiennent soit au style particulier aux écrivains ecclésiastiques, soit à la négligence. Outre cela, notre auteur emploie souvent des termes étrangers, dont plusieurs n'ont pas été retrouvés; d'autres sont entièrement mongols. Etranger à la connaissance de cet idiome, j'ai prié M. Schiefner, qui s'en occupe, de m'en donner la signification exacte. En voici la liste et l'interprétation.

Asakh ou Isakh se prononçant autrefois *Dzasakh*, loi; p. 8. et *passim*.

Tghghou, Mal, Thaghar, Ghphtchour sont employés, p. 8, de façon à faire croire que ce sont quatre sortes d'impôts; en outre, le 1er revient encore, p. 21, comme signifiant une sorte de taxe de *bien-venue*: il n'a pas été retrouvé en mongol. *Mal* signifie, en cette langue, *bétail*, et en outre, en persan, richesse (double sens du géorgien ხატონელი, «richesse,» et spécialement «boeuf:» ce serait donc une taxe *sur le bétail*. *Thaghar*, en mongol, «Sac pour faire passer le petit-lait; bourse de filet, sac ou mesure de blé;» taxe *sur le blé*. Cf. Rapports sur mon voyage, 3e Rapp. p. 113, l'impôt dit *Calathaghar*; *Ghoubtchighour*, mong. «chabraque, filet;» impôt sur les revenus de la terre, cens, tribut;» taxe *sur les produits du sol* en général. *Khalan*, p. 9, 14, paraît avoir de l'analogie, ou avec le mongol *Khalkhou*, attaquer, ou avec *Khoulousou* «louage, paiement, intérêts;» contribution de guerre? géorg. ულასნი.

*Késikth*, mong. *Kia*, garde du corps; p. 29. turk. *kéchik*, géorg. კეჭიკი.

*Bauka* ou *bouka*, mong. *bouke* «lutteur athlète,» p. 29.

*Counah*, p. 31, est-il en rapport avec le mongol *khonok* «degré, portion d'un cercle?» c'est dans cette idée qu'il a été traduit en son lieu.

*Bitchiktchi*, mong. «Scribe, copiste;» p. 40.

*Dzarghoutchi* ou *Yargoutchi*, p. 40 et passim, un juge.

Restent inexpliqués :

*Thaghia*, nom d'idole, p. 3;

*Sghamich*, p. 14;

*Yam*, p. 29;

*Thématchi*, p. 25, signifie évidemment «un myriarque,» mais n'a pu être retrouvé.

Le texte de *Malakia* étant très court, je l'ai traduit en entier, quoiqu'il ne se rapporte pas entièrement à la Géorgie ni même à l'Arménie du N., voisine de cette dernière.

Le manuscrit sur lequel j'ai travaillé est un présent fait à notre Académie par la congrégation des Mékhitharistes de Venise, en 1847.

*Histoire de la nation des Archers; d'où ils viennent, de quelle race ils descendent, comment ils se sont emparés de beaucoup de pays et de contrées; par Malakia-Abégba, i. e. le moine.*

Après qu'Adam, l'homme créé de Dieu, fut sorti du paradis, condamné par le seigneur Dieu à manger le pain, tous les jours de sa vie, à la sueur de son front, pour s'être laissé tromper par la femme séduite par le serpent impur, et pour avoir oublié l'excellent commandement du Seigneur; après cela, dis-je, la nature fut privée en partie des jouissances de l'humanité et des *satisfactions*<sup>1)</sup> corporelles. Cependant le perfide Satan, dévoré d'envie, ne cessait de pousser l'homme à des oeuvres indignes, comme Caïn au meurtre de son frère et les géants impies à l'endurcissement dans le péché, à se nourrir de cadavres. Ce que voyant le Créateur, courroucé contre les mauvaises actions des hommes, il les anéantit tous par le déluge, en conservant toutefois la semence de l'espèce humaine, dans la personne du bienheureux juste Noé.

Ce fut ainsi qu'à dix générations du juste Noé naquit le père de la foi, le fils de Thara, le grand Abraham, surnommé le père Sublime, de qui sont issues plusieurs nations et familles, à cause de la grande bénédiction de Dieu, qui lui dit que ses fils<sup>2)</sup> se multiplieraient comme les astres du ciel, comme les sables du rivage de la mer: ce qui s'est réellement accompli. En effet, de la femme libre d'Abraham naquit Isaac; de celui-ci, Esau et Jacob; de Jacob, les 12 patriarches et le grand prophète David. De la maison et de la lignée de celui-ci se manifesta le Verbe divin, notre Seigneur J.-C. En outre, des deux servantes d'Abraham, à savoir Agar et Coteura, la seconde engendra

<sup>1)</sup> *ἱς. ἡ ποικιλία*, p. *ἡ ποικιλία* affaires, qui donne un sens faux.

<sup>2)</sup> L'auteur dit: son fils.

Imran, i. e. les Pahlav, d'où sortirent Archac-le-Brave et S. Grégoire, l'Illuminateur de l'Arménie; Agar fut mère d'Ismaël, dont le nom signifie « exaucement de Dieu, » et de là les Ismaélites. Or Dieu déclara à Abraham qu'il donnerait à Ismaël et à sa race la graisse de la terre, et ferait de lui un grand peuple, de qui la main serait sur ses ennemis, par l'épée et par l'arc, et dont la race serait victorieuse entre toutes les autres. D'Esäü, fils d'Isaac, proviennent les Hésovatsik <sup>1)</sup> ou Scythes, noirs, sauvages, monstrueux, pères des Boramij et des Leczi <sup>2)</sup> demeurant dans les cavernes et dans les défilés, commettant mille scélératesses. On dit encore que les Iduméens, qui sont les Francs, descendent aussi de lui; les trois races d'Agar, de Cétoura et d'Esäü, se sont mêlées, et il en est sorti une race monstrueuse, expérimentée dans le mal, nommée Tathar i. e. Subtil et Léger. Cependant S. Nersès dit que ce sont des restes d'Agar, mêlés à la race de Gog et de Thorgom, possédant la Scythie, partie de la terre située entre le fleuve Athal, le mont Imaüs et la mer Caspienne. Là demeurent 43 nations, portant les noms barbares Khouj et Douj <sup>3)</sup>, i. e. nations vivant à l'écart, dont le chef commun se nomme *Bouchkh* (ou *Boughk*, *Boulkh*); parmi ces races une autre s'appelle Thoukhark, celle, suivant mon opinion, que nous nommons Thathar.

- 3) Ainsi que nous l'avons appris de plusieurs d'entre eux, cette nation, étant sortie du Thourkistan, passa dans une contrée de l'orient, où elle vécut pendant un long temps, de brigandage, habitant les plaines et fort pauvre. Ils n'avaient pas de religion, mais seulement les idoles de Thaghia <sup>4)</sup>, qu'ils portent jusqu'à ce jour entre eux, pour l'usage de leurs sortilèges: néanmoins ils admiraient le soleil, comme une puissance divine. Revenant soudainement au bon sens, dans les extrémités que leur faisait endurer leur misérable vie, ils invoquèrent l'assistance de Dieu, créateur du ciel et de la terre, et promirent solennellement de se conformer à ses commandements. L'ange du commandement divin se manifesta alors sous la forme d'un aigle aux ailes d'or et appela, en parlant leur idiome, le chef de ces gens, nommé Tchankz. Celui-ci alla et se tint de loin vis à-vis de l'ange sous forme d'aigle, à la distance d'un jet de flèche <sup>5)</sup>. L'aigle alors lui transmit, dans la langue de ces peuples, tous les commandements divins. Ce sont les lois divines qu'il imposa à ces gens, et qu'ils nomment *lasakh* en leur langage. La pre-

<sup>1)</sup> Ce mot signifie proprement: ceux d'Esäü, les gens d'Esäü; car je ne connais pas de nom de peuple qui approche, même de loin, de cette forme tout arménienne.

<sup>2)</sup> Lesguis.

<sup>3)</sup> Ce sont deux mots arméniens, qui, réunis, signifient « barbare, canaille. »

<sup>4)</sup> Il en est de l'idole Thaghia, comme de celle dite Koundjith, dont parle l'historien géorgien, p. 486, 7, de la traduction: je n'ai à cet égard aucun renseignement, si ce n'est que Koundjith ressemble à deux mots tibétains, *Koun-Tched*, signifiant, suivant M. Schiefner, « qui fait tout, créateur. »

<sup>5)</sup> Ceci rappelle un passage des Annales, p. 490 de la trad., où il est question d'une prétendue révélation céleste, relative à Tchingiz-Khan.

mière est de s'aimer les uns les autres; la seconde, de ne pas forniquer, voler, porter faux témoignage, trahir son prochain; d'honorer les vieillards et les pauvres: s'il se rencontre un homme coupable de ces fautes, de le mettre à mort. Tout en lui donnant ces leçons, l'ange nomma le chef, ainsi qu'il lui avait été prescrit, Tchanc-Ghaïan <sup>1)</sup>, et l'ange lui dit d'être le maître de beaucoup de régions et de contrées, et de multiplier jusqu'à un nombre incommensurable: ce qui eut lieu réellement, et la parole de Dieu s'accomplit. Comme le dit le prophète: «Le Seigneur proférait cette menace: Nabuchodonosor, la coupe est dans ma main, et je la fais boire à qui je veux.» Ce fut ainsi que cette nation, étrange et vivant comme les bêtes, répandit sur nous non-seulement la coupe, mais la lie de l'amertume, à cause des nombreux péchés de toute sorte par lesquels nous ne cessons, en les commettant, de courroucer le Dieu créateur. C'est pourquoi le Seigneur irrité les a suscités contre nous, afin de nous châtier, pour l'inobservation de ses commandements. Cette nation, étrange et vivant comme les bêtes, ayant donc compris que la volonté de Dieu était de la rendre maîtresse de la terre, se rassembla et marcha contre les Persans, auxquels ils prirent une petite ville; mais ceux-ci, avec de nouvelles forces, reprirent et leur bien et celui de l'ennemi.

Poussant alors un cri, qui se propagea de peuplade en peuplade dans les demeures des Archers, ils fondirent de nouveau sur les Persans, les vainquirent, prirent leurs villes et toutes leurs richesses; puis, suivant l'ordre de leur ghan, nommé Tchankz-Ghan, ils se précipitèrent sur le pays des Aghovans et des Virs. A la nouvelle de la marche des Tathars <sup>2)</sup>, le roi des Virs s'avança contre eux avec 60,000 cavaliers, dans la grande plaine dite de Cotman <sup>3)</sup>, en avant de la citadelle de Térounacan. La bataille s'étant engagée, le maître de Manasagoum, nommé Hamidola <sup>4)</sup>, poussé par Satan, l'ennemi perpétuel de la vérité, coupa, par un motif de vengeance, les nerfs du cheval de l'atabek Ivané. Car dans ce temps Laché, roi des Géorgiens, était mort, laissant un fils nommé David, et une fille, Rhouzoukanan. David, tombé entre les mains du sultan de Grèce, <sup>5</sup> était en prison, et sa soeur Rhouzoukan exerçait la royauté, sous la direction d'Ivané ayant le titre d'atabek. Lors donc que l'on apprit, ainsi qu'il a été dit plus haut, la venue des Tathars, Ivané réunit les cavaliers de la maison royale de Géorgie et passa dans le pays de Vabram . . . . Blou-Zakaré <sup>6)</sup>, prince puissant et habile, et se l'adjoignant

<sup>1)</sup> Quoique le *չ* arménien soit essentiellement un *l* grasseyé, pourtant, comme lettre gutturale, il équivaut souvent à *kh*. Je conserverai donc l'orthographe de Malakia.

<sup>2)</sup> L'auteur dit: «du Tathar;» j'en préviens une fois pour toutes, mais je traduirai, comme le veut l'usage, par le pluriel.

<sup>3)</sup> V. Hist. de Gé. p. 493, n. 1.

<sup>4)</sup> Je ne connais ce personnage que par un autre passage de Ciracos, p. 141; v. les Extraits de cet auteur, Addit. XXIV, p. 429. Quant à Manasagoum, je ne sais si ce ne serait pas Manazcert ou Manzi-cert. Ce nom se retrouve nulle part, que je sache.

<sup>6)</sup> Il doit manquer ici un mot, pour que la phrase soit ce qu'elle doit être: «de Blou-Zakaré, fils de

avec ses troupes, il marcha contre les Tathars. Le grand et énergique prince Vahram tenait l'aile droite et Ivané la gauche, et ce fut quand on en vint aux mains que le maudit Hamidolé fit ce qui a été dit. Cependant, témoins de leur mésintelligence, les Archers redoublèrent d'énergie et fondirent sur les cavaliers géorgiens, qu'ils massacrèrent impitoyablement. Toutefois le grand prince Vahram, seigneur de Gag, placé à l'aile droite, faisait jusqu'au soir un affreux carnage des Tathars, au point que la plaine de Sagam était couverte de leurs cadavres. Quand Vahram, prince de Gag, eut appris le massacre des troupes royales, il fut extrêmement affligé, et, quittant le champ de bataille, se retira dans sa forteresse de Karhertz. Cela eut lieu en l'année arménienne 663—1214. <sup>1)</sup>

Trois années s'étant écoulées, les Tathars reparurent et prirent Gantzac du Chahastan <sup>2)</sup>, où ils firent un affreux carnage et nombre de prisonniers, après quoi ils s'en-retournèrent dans leur pays, chargés de dépouilles et de richesses. Je dirai maintenant à quoi ressemblaient les Tathars. Ils n'avaient nulle ressemblance avec les hommes venus précédemment sur la terre, mais leur aspect était effrayant au-delà de ce qu'on peut dire. Leur tête était grosse comme celle d'un buffle, leurs yeux étroits comme ceux de la poule, leurs narines écourtées comme celles du chat, leurs bajoues gonflées <sup>3)</sup> comme celles du chien, leur taille fine comme la fourmi, leurs pieds courts comme ceux de la chèvre; ils étaient absolument sans barbe. Ils avaient une force <sup>4)</sup> de lion, une voix plus perçante que celle de l'aigle, sans qu'on y pût distinguer rien d'articulé <sup>5)</sup>. Leurs femmes portaient un *bonnet* <sup>6)</sup>, recouvert d'un voile d'étoffe d'or, elles s'enduisaient gracieusement le visage . . . . ., engendraient comme la vipère; ils mangeaient de la chair comme le loup; la mortalité était insensible chez eux, car ils vivaient 300 ans: telle était la première race qui vint au pays Supérieur <sup>7)</sup>: ils ne mangeaient absolument pas de pain.

Or trois chefs, par l'ordre du ghan, reparurent aux pays des Aghovans et des Géorgiens, où ils prirent beaucoup de villes et de forteresses. C'étaient d'abord Tchorman, puis Béal, en troisième lieu Moular, qui, avec d'innombrables cavaliers, attaquèrent les

Vahram, ou de Vahram fils de Blou-Zakaré, car l'un et l'autre peut être vrai; v. la généalogie des Mkhargdzels, Addit. XIX, p. 362. Cf. *infra*, p. 12.

<sup>1)</sup> Au lieu de *ոկի*, il faut évidemment lire *ոհի*, 673—1224, date qui pourtant est trop forte de trois ans, car ces faits eurent lieu en 1221, sous Giorgi-Lacha et non au temps de Rousoudan.

<sup>2)</sup> I. E. Tauriz.

<sup>3)</sup> *դուռն ջն մուռ*? V. le nouveau grand Dictionnaire arménien.

<sup>4)</sup> *սուլթ*?

<sup>5)</sup> *ուր չի պատմեր անդ գտանուիր* (sic).

<sup>6)</sup> *զղականի սուլուլ*.

<sup>7)</sup> *վերին աշխարհ*: c'est le nom que l'on trouve donné à la Géorgie dans un passage d'Et. Orbélian, citant un écrit du XIIIe s., où il est employé; v. Addit. XVI, p. 261, n. 4.

lieux fortifiés. Ils prirent d'abord Chankor, au voisinage<sup>1)</sup> de Gantzac, occupé précédemment par eux, et *Ougam* (Zagam (?); ils prirent Karhertz, Téréven, l'important château de Gardman, résidence royale, Ergévank, Mdznaberd; ils prirent *de force*<sup>2)</sup> le puissant château de Thavouch, qui était le siège d'un sultan; ils prirent Térounacan, Norberd; ils prirent aussi les *papiers*<sup>3)</sup> du grand vartabied, avec beaucoup de richesses...<sup>4)</sup>; lui même, notre grand vartabied Vanacan, serviteur de Dieu, fut emmené avec ses disciples. Mais tout le pays, livré à une affliction générale, donna tant d'or et de trésors que le vartabied et ses disciples furent rachetés.

Après cela les sages princes d'Arménie et de Géorgie, comprenant que Dieu avait livré notre pays à la force victorieuse de ces gens, s'entendirent pour nouer des rapports d'amitié et de soumission avec les Tathars, pour leur payer les impôts nommés *Mal* et *Thaghar*<sup>5)</sup>, et pour les suivre à cheval dans toutes les guerres où ils les mèneraient. Les Tathars, y ayant consenti, cessèrent de massacrer et de dévorer le pays, non sans y laisser un chef nommé Gharabougha, chargé de démolir toutes les citadelles prises par eux. Ce fut ainsi qu'ils démolirent de fond en comble les forteresses imprenables, bâties à grands frais par les Tadjics. Voilà ce qui eut lieu.

Dans ce temps - là un astre chevelu parut durant quelques jours, après quoi il disparut. Dans le même temps le soleil s'éclipsa, depuis la sixième heure du jour jusqu'à la neuvième<sup>6)</sup>. Cependant les trois chefs susmentionnés, s'étant emparés de la Géorgie et de l'Aghovanie, retournèrent au pays de Moughan, où l'on trouve toujours de l'herbe fraîche, été comme hiver, à cause de la fertilité du pays et de la douceur du climat. Après y être demeurés quelque temps, ils formèrent de nouveau le projet de marcher contre les chrétiens des pays de Géorgie et d'Aghovanie, dont le massacre et la destruction leur semblaient chose indifférente; comme quand ils prirent le rocher célèbre de Chmél<sup>7)</sup>, où

<sup>1)</sup> Տուպար lis. Տուպ առ au voisinage.

<sup>2)</sup> գործով.

<sup>3)</sup> քարղև me paraît être la transcription de *Charta*; et d'ailleurs on sait que réellement le vartabied Vanacan fut pris avec les matériaux de son histoire, aujourd'hui perdue, et racheté plus tard. Cf. Addit. XVIII, p. 299.

<sup>4)</sup> Իւի ?

<sup>5)</sup> *Mal* s'emploie encore en Persan, pour signifier richesse, mais j'ignore quelle est la valeur technique du mot dans le cas présent. *Thaghar* m'est inconnu.

<sup>6)</sup> Je n'essaierai point de déterminer l'éclipse dont il s'agit ici, parce que les indications chronologiques de notre auteur ne sont pas assez précises, et que les conquêtes énumérées tout-à-l'heure eurent lieu entre 1236 et 1239.

<sup>7)</sup> Ou Chmegh. Aucun nom de localité analogue à celui-là ne m'étant connu, je suppose que ce peut-être une faute, pour Samchwildé, qui doit avoir été conquise vers cette époque, comme on le voit par l'Histoire de Géorgie, p. 513, suiv., et en combinant cette indication avec celle, plus positive, de Ciracos, p. 119, dans l'Addit. contenant les extraits de cet auteur.

des dizaines de dizaines de mille furent exterminés, si bien qu'on ne pouvait faire le compte des cadavres, et où des quantités innombrables d'enfants furent faits captifs. Non contents de cela, ils voulurent encore faire une expédition et semer partout le carnage. Mais la Providence divine, qui ne perd pas de vue ceux qui espèrent en elle, mit obstacle à leur indigne et injuste projet, et fit périr deux des trois chefs sus-nommés. Disons un mot de ce qu'ils avaient résolu.

- 8 Un soir, ils tiurent un khourouthai ou assemblée, où ils résolurent une nouvelle expédition dans le pays conquis, et un massacre général. Tous les trois n'étaient pas de cet avis, mais deux seulement. Pour Tchorman, il émit un conseil conforme à l'humanité. Suivant lui on avait assez ravagé la terre, par l'ordre et avec l'assistance de Dieu : « Il reste, pour travailler le sol, une population qui nous donne la moitié des produits, en vin et en blé, et s'entretient avec l'autre moitié. » Pendant qu'ils délibéraient, la nuit arriva, qui mit fin au khourouthai, et ils s'en allèrent prendre du sommeil. Quand le jour parut, on trouva morts les deux chefs auteurs de la cruelle résolution; le troisième, celui qui voulait la paix et la prospérité du monde, était vivant: c'était Tchorman <sup>1</sup>). Il partit donc avec des témoins de l'événement, et se rendit vers Tchankz-Ghan, leur grand chef, auquel il exposa et son avis et celui de ses deux collègues, leur mort dans la même nuit et sa propre conservation. A cette nouvelle, le ghan étonné: « La résolution des deux chefs, dit-il, n'était pas agréable à Dieu, c'est pour cela qu'ils sont morts soudainement. Quant à toi, tu as été épargné, à cause de ta bonne pensée; car la volonté de Dieu est, qu'en prenant la terre, nous la protégeons, nous la conservons, la peuplions et lui imposons la loi d'être sous notre commandement, en nous payant le *tghghou*, le *mal*, le *thaghar* et le *ghphtchour* <sup>2</sup>). Pour ceux qui refusent d'obéir et de donner l'impôt, ils doivent être tués et leur pays dévasté, afin que les autres, l'entendant et le voyant, soient dans la frayeur et n'agissent pas de la sorte. » Ayant dit cela, le ghan ordonna à Tchorman de partir et de rester fidèle à la résolution prise par lui, qui l'avait sauvé de la mort. Il lui donna aussi une de ses femmes, Aïlthana - Khathoun, personne bien intentionnée, et le nomma Tchor-Maghan (lis. Tchorma-Ghan). <sup>3</sup>)

Celui-ci, ayant pris la bonne et gracieuse femme de Tchankz-Ghan, s'en vint résider à Moughan, quartier d'hiver des Tathars, avec 110 chefs. Par son ordre, ils tinrent un grand khourouthai, ou réunion, et se partagèrent le pays entre eux, tout autant qu'ils

<sup>1</sup>) Cette histoire de la mort de Bénal et Moular-Noïn ne se trouve que chez Malakia, autant que je sache. Du reste j'ignore l'époque où moururent ces deux noïns: quant à Dcharmaghan, il mourut vers 1242.

<sup>2</sup>) Deux de ces impôts, sont déjà mentionnés, p. 7; j'ai rencontré le Khaptchouri dans quelques livres géorgiens; cf. Tghghou, p. 21.

<sup>3</sup>) Ce passage prouve que le titre de Ghan ou Qaân n'est point l'attribut de l'autorité suprême, mais un titre que plusieurs personnes pouvaient porter dans le même temps. Quant au soi-disant voyage de Tchormaghan, il n'est nulle part ailleurs mentionné.

étaient. Ayant fait de la contrée trois divisions, les uns allèrent du côté du N., les autres au S., les derniers dans le centre, qu'ils occupent encore aujourd'hui. Voici les noms des chefs qui restèrent au centre : Asouthou - Nouïn, qui était Oser-Ghan ; Tchaghataï, ainsi nommé, et puis Sonithaï<sup>1)</sup> ; un autre Tchaghataï, le Petit ; Baïtchou-Nouïn, qui fut mis à la tête de toute l'armée ; Asar-Nouïn, Khouththou-Nouïn, Thouthou-Nouïn, Angothaï-Nouïn, Kho...aï-Nouïn, Khouroumtchi-Nouïn, Khounan-Nouïn, et encore 13 autres chefs, se partagèrent les pays de Géorgie et d'Aghovanie, avec les montagnes et les plaines. La maison importante de Tchormaghan fut transférée à Gantzac-Chahastan, précédemment ravagée par les Tathars, et qui s'était ensuite repeuplée. Pour les grands princes, non tributaires<sup>2)</sup>, de Géorgie et d'Aghovanie, ils durent payer tribut, de gré ou de force, et acquitter toute redevance à eux imposée, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Les Tathars, usant de leur force et puissance, allaient exiger d'eux des contributions<sup>3)</sup> militaires, prenaient les villes et forteresses non soumises, dévastaient, massacraient sans pitié, faisaient captifs les hommes et les femmes, les prêtres et les religieux, et emmenaient les diacres en esclavage, pillaient sans crainte les églises chrétiennes, dépouillaient de leurs ornements les vénérables reliques des saints martyrs, les croix et les livres, se faisaient un jeu de tout bouleverser. 10

Maintenant que n'ai-je pas à raconter des tristes calamités de ce temps ? les pères et les mères séparés de leurs fils, les liens de l'affection et de la parenté brisés entre amis et amants, l'enlèvement des fortunes légitimes, les demeures agréables dévorées par le feu, les enfants massacrés sur le sein de leurs mères, les jeunes hommes et les jeunes filles, élevés dans les délices, dépouillés, mis à nud et faits captifs. Malheur à moi pécheur ! je crois que tout cela est arrivé en punition de nos crimes, Notre Dieu et Créateur, malgré sa clémence et longanimité, voulant châtier son troupeau, racheté de son sang précieux.

Voici une chose qui eut lieu dans ce temps d'amertume. Tel qu'un soleil de l'Esprit-saint, notre vartabied Vanacan brillait dans la terre orientale et était appelé le second orient : c'était une lumière de science inépuisable et universelle de l'Esprit-Saint ; sans ménager ni travaux ni fatigues, il distribuait gratuitement la nourriture spirituelle, à savoir, le pain de la doctrine de l'esprit. Imitateur du docteur céleste J.-C., par sa douceur et son humanité, par son silence et sa longanimité ; aimant les saints et les choses saintes, les croix et les églises, les oratoires et les officiants, les prêtres et les religieux ; respectueux envers les grands, doux envers les pauvres et les indigents, sans colère contre les pécheurs, imposant au repentir de légères pénitences, afin qu'il pût

<sup>1)</sup> Je crois bien que Tchaghataï et Sounithaï sont deux personnages différents (cf. Hist. de Gé. p. 511), mais le texte arménien comporte l'ambiguïté que j'ai laissée dans la traduction.

<sup>2)</sup> I. E. indépendants.

<sup>3)</sup> *խաւաւ* mot inconnu ; peut-être tribut, exaction. Cf. infra, p. 14 ; géorgien, *ჰაღაღი*.

11 supporter le fardeau du retour au devoir, se renouveler moralement et corporellement, et demeurer ferme et inébranlable dans la vérité, glorifiant et adorant la très sainte Trinité. Tels étaient aussi ses estimables disciples, Vardan <sup>1)</sup>, Ciracos, Arhakial, Hovseph, qui, ayant divisé en forme de croix les pays de l'orient, les éclairaient de la doctrine vivifiante du Saint-Esprit, et conduisirent des fils nombreux à la gloire céleste, en leur appliquant gratuitement la verge de la croix du Seigneur. Imitateurs de leur maître, ils accomplissaient le précepte du Seigneur : « Ce que vous avez reçu en don, donnez-le de même. » Que le Christ divin leur accorde, en faveur de leur église, une vie prolongée durant bien des années ! Amen. <sup>2)</sup>

En l'année arménienne 688—1239, Batchou-Nouin, chef des Tathars, fit un rassemblement de troupes et marcha contre Carnoi-Kaghak, avec une multitude innombrable. Après s'être tenus sous la forteresse durant deux mois, ils prirent et pillèrent cette opulente et belle ville, avec un massacre impitoyable. Les couvents furent traités de même, les admirables églises dépeuplées, dévastées, livrées à l'esclavage. Là les princes arméniens et géorgiens prirent beaucoup de livres liturgiques, de Martyrologes, d'Apostolaires et de lectionnaires de Bibles, de Nouveaux-Testaments en lettres d'or, exécutés d'un riche travail, par les fils de la rose de Sion <sup>3)</sup>, d'où ils les emportèrent en orient et remplirent les monastères des ornements de l'église.

Par surcroît, une année après ces événements, il revint d'autres corps de troupes, de la nation des Archers, avec les princes d'Arménie et de Géorgie. Ils marchaient en troupes innombrables contre le pays d'Horhom, sous la conduite de Batchou-Nouin, habile à triompher dans la guerre, qui remportait la victoire partout où il rencontrait la résistance à ses efforts. Cependant le principal instrument de ses succès c'étaient les princes arméniens et géorgiens, tenant toujours l'avant-garde, et se précipitant avec vigueur pour enfoncer l'ennemi, après quoi venaient les Tathars, avec l'arc et la flèche.

Quand ils entrèrent dans le pays d'Horhom, Khiathadin-Soultan <sup>4)</sup> s'avança contre eux avec 160,000 soldats. Le fils du grand Chalové, était depuis longues années auprès du sultan <sup>5)</sup>. Lorsqu'on se fut rangé et que l'on allait engager la bataille, le fils de Chalové se trouvait en face des Tathars, et les redoutables princes d'Arménie et de Géorgie opposés au sultan. La mêlée s'échauffa ; le brave et illustre fils de Chalové met en fuite

<sup>1)</sup> C'est le célèbre Vardan, de Bartzrberd, auteur d'un abrégé d'Histoire universelle, si souvent cité dans mes notes.

<sup>2)</sup> Comme Vardan ne mourut qu'en 1271, on voit par-là à quelle époque fut écrite du moins cette partie de l'ouvrage de Malakia.

<sup>3)</sup> Je crois que cette expression est le développement du titre de vartabied, plus régulièrement *vartapiet*, qui signifie littéralement « chef de la rose », parce que sans doute l'insigne du doctorat était une telle fleur.

<sup>4)</sup> Ghaïat-ed-Din.

<sup>5)</sup> Sur ce personnage v. Hist. de Gé. p. 518, sqq.

les Tathars et en massacre un grand nombre. Cependant Aghbougha, prince géorgien, seigneur de Gag, fils du grand Varham et petit-fils de Blou-Zakaré <sup>1)</sup>, combattait vaillamment contre l'armée du sultan, avec le restant du bataillon des nobles géorgiens et arméniens, ses compagnons. Non-seulement ils vainquirent l'aile droite du sultan, mais ils lui causèrent une sensible affliction, en coupant la tête à beaucoup de ses émirs. La nuit étant venue, la bataille s'arrêta, et les deux armées campèrent en présence l'une de l'autre, au milieu des plaines entre Carnoï-Kaghak et Ezinca.

Le lendemain, au lever du soleil, les Tathars, les Arméniens et les Géorgiens, s'étant réunis en multitude innombrable pour renouveler la bataille contre le sultan, lancèrent leurs chevaux contre son camp. Quand ils l'eurent atteint, ils ne trouvèrent qu'une 13 quantité de tentes, remplies de richesses. Celle du sultan était splendidement décorée par dedans et par dehors, et l'on y voyait des bêtes sauvages enchaînées: une once, un lion, un léopard, étaient à la porte de cette tente. Pour le sultan, il s'était enfui durant la nuit, avec tout son monde, par méfiance de ses émirs, qui voulaient se soumettre aux Tathars. Voyant <sup>2)</sup> que le sultan avait battu en retraite, les Tathars postèrent un détachement pour veiller sur les tentes, pensant qu'il y avait là quelque stratagème. Pour la masse, elle se porta sur les pas du sultan, sans pouvoir atteindre personne, car ils s'étaient réfugiés dans leurs citadelles.

Informés que le sultan avait réellement pris la fuite, les Tathars revinrent sur leurs pas, s'emparèrent de toutes ses richesses et bagages et de sa grande et magnifique tente, que la peur leur avait fait quitter pour s'enfuir. Le lendemain, d'allégresse, ils se répandirent dans le pays d'Horhom et prirent d'abord Ezinca, où ils laissèrent un chana; ils prirent Césarée, où il coula des flots de sang, parce que la ville, au lieu de se rendre, leur avait opposé une résistance à main armée; car il y avait beaucoup de cavaliers et abondance de tous biens. Comme donc les habitants ne s'étaient pas rendus de bonne grâce, les rusés Tathars attaquèrent la ville et, l'ayant prise par astuce, massacrèrent sans pitié grands et petits, et les firent captifs avec tous leurs trésors. Ils prirent encore Icone, tout son territoire, garni de grands villages et de couvents; puis ils fondirent sur Sébaste, qu'ils prirent de force <sup>3)</sup>, sans toutefois massacrer les habitants, s'emparèrent d'une portion de leurs biens, et après avoir fait le compte des gens, leur imposèrent, suivant leur habitude, le *mal* et le *thalar*. Ayant laissé un chana au pays d'Horhom, chargés de butin, de trésors et de captifs de la contrée, ils s'en-allèrent 14 dans leur demeure, au pays d'orient, à l'ourd qui leur servait de résidence.

Cependant le pieux roi Héthoum, couronné par le Christ et rempli d'intelligence, lui, ainsi que son père, ses frères gardés de Dieu et ses grands, projetèrent et réso-

<sup>1)</sup> V. *suprà*, p. 8.

<sup>2)</sup> Le verbe manque.

<sup>3)</sup> *ჟარბნილ* - par le fait, de fait; - cette expression a déjà paru, p. 6, à propos de Tavouch.

lurent de se soumettre aux Tathars, de leur payer le tribut et le *khalan* <sup>1)</sup>, afin qu'ils n'entrassent pas dans leur pays, favorisé de Dieu, peuplé de chrétiens: ce qui s'accomplit en effet. Au préalable, ils virent Batchou-Nouïn, chef des armées tathares, qui ratifia le traité de paix et de soumission. Après quoi le baron Sembat, frère du roi et généralissime d'Arménie, fut envoyé à Saïn-Ghan <sup>2)</sup>, qui siégeait alors sur le trône de Tchankz-Ghan. Sous la conduite de Dieu, il partit, vit Saïn-Ghan, qui aimait fort les chrétiens, et qui était si pieux que les siens l'avaient nommé Saïn-Ghan, c'est-à-dire, en leur langage, le ghan élément et bon. Quand il eut vu le généralissime d'Arménie, Saïn-Ghan fut très content, soit à cause qu'il professait la religion chrétienne, soit surtout à cause des discours nobles et sensés que lui tint le généralissime Sembat. Il le fit *Sghamich* <sup>3)</sup>, lui donna un grand Iarlikh, un Phaïza d'or et une khathoun tathare, nommée Bkhtakhavor <sup>4)</sup>; car c'était chez eux la plus grande marque d'amitié et d'honneur, que le don d'une de leurs femmes distinguées. Honoré de toutes ces preuves de  
 15 considération, le généralissime fut renvoyé dans son pays, auprès du roi Héthoum, couronné de Dieu, avec ordre à ce prince de venir se présenter au ghan.

Le pieux roi Héthoum ayant vu le baron Sembat, son frère, comblé de tant de marques de considération par le ghan, ressentit lui-même une joie très vive, surtout à cause des ordres écrits pour l'affranchissement du pays, des monastères et de tous les chrétiens.

Cependant les braves et illustres guerriers géorgiens n'avaient depuis long-temps ni chef ni roi; Rouzoukan, soeur de Lacha, étant trépassée, les Géorgiens étaient restés sans maître, comme un troupeau qui n'a pas de pasteur. Par une inspiration de la Providence divine, les princes géorgiens songèrent à David, fils de leur roi, qui était prisonnier chez les Horhom; prenant donc de force les principaux de ce pays, ils les amenèrent à Batchou, chef des Tathars, et les mirent à une rude question pour les faire parler sur leur prince David; à force de coups et de questions pressantes, comme il est d'usage chez les Tathars, ils confessèrent et déclarèrent que le prince était à Césarée, dans les fers, au fonds d'un puits. Les princes géorgiens en furent dans une grande joie. Par ordre de Batchou-Nouïn et des autres chefs tathars, Vahram, seigneur de Gag, auquel on adjoignit un autre chef tathar et cent cavaliers, furent envoyés *en toute hâte* <sup>5)</sup> à Césarée. Quand ils arrivèrent, ils trouvèrent, grâce à Dieu, le prince-royal David dans un puits vaste et profond, où la volonté divine avait cependant veillé à sa conservation.

<sup>1)</sup> C'est le même mot qui a paru p. 9; la signification générale en est aussi claire que le sens positif en est peu défini.

<sup>2)</sup> Le voyage de Sembat ayant eu lieu vers l'an 1247, ce titre doit se rapporter à Gaïouk, élu l'année précédente.

<sup>3)</sup> Ce titre n'a pas été retrouvé.

<sup>4)</sup> La même chose avait eu lieu à l'égard de Tchormaghan, sup. p. 444, et d'Avag; v. Hist. de Gé. p. 542.

<sup>5)</sup> *սխալաթուլ* (sic).

A cette vue, les guerriers tatars et le grand prince Vahram s'étonnèrent qu'il vécût 16 encore et rendirent gloire à Dieu. David, fils du roi de Géorgie, était de haute et forte taille, beau de visage; il avait la barbe brune, et était rempli de la sagesse et de la grâce divine. L'ayant tiré de sa prison, revêtu d'habits convenables et placé sur un cheval, les Géorgiens l'emmenèrent dans leur pays. Quand ils arrivèrent à la grande ville de Tiflis, ce fut pour les princes de Géorgie une allégresse indicible. Ils prirent donc les ordres de Batchou-Nouïn et d'Aïlthanaï-Khathoun, femme de Tchormaghan, car ce dernier était mort dans ces jours-là, et sa femme exerçait l'autorité du ghan. Aïlthanaï leur ordonna de monter à cheval, à la suite du grand prince Vahram, et les envoya au grand ghan, qui était dans l'orient.

Arrivés, avec le secours de Dieu, et ayant vu le ghan, ils lui exposèrent ce qui avait eu lieu à l'égard du prince-royal, et reçurent l'ordre de faire asseoir David sur le trône de son père <sup>1)</sup>, à Tiflis; remplis de joie, les princes géorgiens nommèrent le roi David *Vahramoul*, c'est-à-dire intronisé par Vahram: ainsi le pays de Géorgie et d'Aghevania respira un peu, à l'avènement de ce nouveau roi.

Cependant la mort interrompit les excellents projets de Tchormaghan <sup>2)</sup>, qui laissa deux fils de sa femme Aïlthanaï: le premier nommé Siramoun, le second, Bauraï. Siramoun était bon; depuis l'enfance il aimait les chrétiens et les églises, Dieu lui donnait la victoire dans les combats, au point que, pour sa bravoure, les ghans le nommèrent «la colonne d'or,» en récompense de ses nombreux succès dans la guerre; son frère fut mis à mort par Houlavou, à cause de son méchant caractère.

Dans ce temps-là florissaient Ter Costandin, catholicos d'Arménie, agréable à Dieu 17 et aux hommes par la pratique des vertus les plus éclatantes, ainsi que le roi Héthoum, couronné du Christ, illuminant ensemble les églises de l'Arménie entière, à l'E., à l'O. et partout, par l'orthodoxie de leur foi et par de bonnes oeuvres. Cependant le baron Costandin, père du roi, avec ses fils donnés de Dieu et avec les princes, faisait tête aux armées des infidèles, ennemis de la croix: par-là ils maintenaient dans une joie non-interrompue le roi d'Arménie, couronné du Christ, avec ses charmants et honorables fils <sup>3)</sup>, Lévon et Thoros.

Pour le pieux et beau roi de Géorgie David, il passait sa vie à se divertir et à boire du vin, lui et toute sa cour, dans Tiflis, sa ville capitale. Un jour, il y avait en sa présence grand festin et divertissement; comme c'est le propre des Géorgiens d'être vantards et diseurs de grandes phrases, un prince géorgien se mit à compter les princes

<sup>1)</sup> Comme Ciracos sup p. 428, n. 4, notre Malakia fait entendre clairement que David, fils de Giorgi-Lacha fut reconnu roi avant son cousin, ce qui est le contraire des Annales; v. Hist. de Gé. p. 508, 518 et 521.

<sup>2)</sup> Il mourut en 1242.

<sup>3)</sup> Je lis *արդար*, au lieu de *զորաք*.

Addit. et écl.

dépendants du roi, et à dire qu'il y en avait mille cavaliers, dont tel avait 700 soldats propres à combattre avec leur maître. Ces mots tombèrent dans l'oreille des grands assemblés, quand ils étaient animés par le vin et la chère; eux rassasiés, on fit le compte des troupes de l'Arménie et de la Géorgie, l'on se dit qu'on l'emporterait sur les guerriers tathars, et l'on se donna des chefs. Toutefois ce projet et ces discours non-raisonnés n'étaient que des plaisanteries, produits de l'oisiveté et de l'absence de chagrins: car il n'y avait pas d'autres ennemis au pays d'orient que les seuls Tathars, qui en toute

18 rencontre pressuraient d'exigences les généraux et les princes d'Arménie. Aux uns ils demandaient de l'or, de la toile, aux autres des gerfaux; aux autres un bon chien ou un cheval, toutes réquisitions en surcroît du Mal, du Thaghar et du Khalap. C'était là le motif de ces propos non-raisonnés, mais tenus en riant et par manière de plaisanterie. Cependant un des assistants, imitateur du traître Judas, alla les rapporter aux Tathars, transformant en projets raisonnés des paroles légères, et disant: «Le roi de Géorgie et ses princes ont résolu de marcher contre vous.» Ceux-ci, croyant à de vains discours, firent une nouvelle incursion, où ils pillèrent et richesses et troupeaux. Quant aux hommes, ils ne les tuaient pas sans l'ordre du grand ghan. Ils se saisirent du roi et de tous les personnages de famille princière, et allèrent jusqu'à traîner dans un cercueil<sup>1)</sup>, à la porte de leur chef, le grand prince de Géorgie, Avag, fils de l'atabek Ivané, qui était alors malade et ne pouvait monter à cheval. Les princes et le roi eurent beau dire, on ne crut pas à leurs paroles; le pays continua d'être pillé et livré à l'esclavage. Cependant quand on eut amené Avag dans un cercueil à la porte des chefs tathars, on finit par

19 le croire, mettre fin à la dévastation, et laisser en paix les malheureux et infortunés chrétiens.

Dans ces jours-là Avag mourut<sup>2)</sup>, ainsi que notre glorieux vartabied Vanacan, nous laissant un affreux chagrin, non-seulement à nous ses disciples, mais à toute la contrée.

19 Que sa mémoire soit bénie, et que ses prières intercèdent pour le monde et pour les chrétiens!

Dans ces jours-là parurent les sauterelles, qui dévorèrent tout le pays d'orient, au point que tout le monde, de l'orient à l'occident, fut dans la consternation; on eut recours à Dieu par des supplications ferventes, et grâce à la miséricorde divine, le pays fut délivré de l'horrible calamité. L'on glorifia donc le Seigneur, le Sauveur tout-puissant, pour un tel fléau. Cela eut lieu dans l'année arménienne 700—1251. Après cette calamité, il vint un chef tathar, nommé Arghoun, qui, par ordre de Mangou-Ghan, fit le dénombrement du pays d'orient, en vue de l'impôt; après quoi le tribut fut levé, par tête d'homme inscrit au registre: ce fut ainsi qu'ils dévastèrent le pays d'orient, car dans le plus petit village ils comptaient 50, 30 hommes, de 15 ans et au-dessus, jusqu'à 60,

<sup>1)</sup> զարգաղճք.

<sup>2)</sup> En 1250.

et de chacun on tirait 60 blancs. Quelqu'un s'enfuyait-il ou se cachait-il, quand on l'attrapait, on lui liait sans rémission les mains sur le dos, et on le meurtrissait avec des branches vertes, jusqu'à réduire sa chair en bouillie, le paîtrir dans son sang; puis on lâchait, par un divertissement affreux, des chiens habitués à manger de la chair humaine, et on les excitait à dévorer les malheureux chrétiens indigents.

Cependant le pieux roi Héthoum, couronné du Christ, ayant appris tous les fléaux auxquels était en proie le haut pays d'orient, mû par son amour pour les chrétiens et principalement pour son propre pays, se rendit auprès de Mancou-Ghan <sup>1)</sup>, avec de riches 20 offrandes, et résolut de ne pas livrer sa patrie à tant de maux. Arrivé, grâces à Dieu, auprès du ghan, il fut honorablement reçu; le ghan prit le roi d'Arménie en grande considération, et ayant résolu d'accéder à tous ses désirs, le renvoya chez lui avec de grands honneurs.

Après cela, quand arriva l'année arménienne 707—1258, du pays d'orient, d'où est sorti le grand ghan, il vint sept fils de ghan <sup>2)</sup>, chacun avec un douman de cavaliers; le douman fait 30,000 <sup>3)</sup>. Voici leurs noms: le 1er et le plus grand d'entre eux était Hoïlavou, frère de Mancou-Ghan; le 2e, Khouli, qui se nommait lui-même, sans rougir, frère de Dieu; le 3e, Balakhen; le 4e, Toutar; le 5e, Thagoudar; le 6e, Ghata-Ghan; le 7e, Bora-Ghan: ils étaient tous indépendants l'un de l'autre, sans aucune crainte et fort anthropophages. Ils arrivèrent avec tous leurs charriots, car ils voyageaient de la sorte, au point de réduire les montagnes au niveau des plaines, dans la terre d'orient, afin que leurs chars et charriots roulissent plus doucement.

Cependant celui des chefs qui se disait le frère de Dieu vint dans le pays moyen, où il foula impitoyablement les populations chrétiennes; ils brûlaient toutes les croix qu'ils rencontraient sur les routes ou dressées sur les montagnes, et se montraient avides et insatiables. Là où il y avait des monastères, dans le lieu de leur résidence, ils redoublaient de tyrannie, mangeaient, buvaient, pressuraient, broyaient sans pitié les prêtres vénérables. Un des chefs de la troupe de Khouli était venu au monastère de Géréth <sup>4)</sup>, dont l'abbé, nommé Stéphane, était un vieillard très âgé, à cheveux blancs, distingué 21 par la sainteté de sa vie vertueuse, accompli dans les bonnes oeuvres. Celui-ci, voyant le chef tathar qui venait dans son couvent, prit un vase de vin, et allant à sa rencon-

<sup>1)</sup> En 1254.

<sup>2)</sup> Cf. Hist. de Gé. p. 541.

<sup>3)</sup> Le Touman est ordinairement compté pour 10,000 hommes, comme on le voit dans l'Hist. de Gé., p. 540 sq., et comme le prouve le mot lui-même, qui est resté dans les langues persane et géorgienne avec ce sens: je ne sais donc s'il n'y a pas ici une faute de copiste, ou du moins un renseignement nouveau, qu'il faut constater.

<sup>4)</sup> Je n'ai encore trouvé ce nom dans aucune source.

tre, lui présenta le tghghou <sup>1)</sup> suivant l'usage de ces peuples, et le conduisit ensuite au monastère. Après quoi s'étant assis avec d'autres cavaliers de la suite du chef, il fit tuer un mouton, et délivrer encore du vin, de façon à rassasier leur faim et leur soif, si bien qu'à-peine purent-ils se tenir à cheval. Ayant bu jusqu'au soir, ils retournèrent chez eux, car ils demeuraient tout près du couvent. Arrivés en leur logis, ils passèrent la nuit à dormir, mais en s'éveillant, le matin, ils virent leur chef très malade. Quand ils lui demandèrent quelle était la cause de sa maladie, «C'est, dit-il, le prêtre qui m'a empoisonné hier au soir.» Or le prêtre était innocent, mais le malheur provenait de leur glotonnerie <sup>2)</sup> immodérée. Aussitôt on envoie des gens, qui amènent enchaîné le vénérable vieillard, le père Stéphane. On le questionne, on le torture long-temps, on refuse de le croire, après quoi on enfonce quatre pieux, auxquels on l'attache fortement, malgré son innocence, et on le soulève à environ une coudée du sol, puis on allume du feu par-dessous, et on lui grille toute la chair jusqu'à ce qu'il ait rendu l'âme. Cependant, par un miracle évident, une colonne de lumière apparut au-dessus du bienheureux père Stéphane, martyrisé ainsi par le feu, malgré son innocence, et couronné parmi les saints martyrs. Quant au chef impur et sans pitié, non-seulement la maladie dont le démon l'avait frappé le poussa à manger lui-même, dans un accès de rage, sa chair dégoûtante, et l'emporta au milieu de douleurs atroces, mais encore ses gens furent atteints d'une cruelle maladie, qui enleva beaucoup d'entre eux.

Nonobstant ce que j'ai raconté, ils endurcissaient leur conscience à ne point craindre Dieu, à faire des choses dignes de larmes amères. En effet Khouli, leur grand chef, celui qui, dans son orgueil, se disait l'égal et le frère de Dieu, ayant été atteint de la maladie . . . <sup>3)</sup>, il se fit en cette occasion une chose criminelle et lamentable. On découvrit un médecin sans foi et . . . <sup>4)</sup> qui fut amené à Khouli; quand il eut vu le mal, ce médecin impie et trompeur dit: «Le remède de cette maladie consiste à ouvrir le ventre d'un enfant . . . <sup>5)</sup> tout vivant, et enfoncer dedans les pieds du malade, à les en retirer aussitôt et à *s'asseoir* <sup>6)</sup> incontinent sur la terre. Ils allaient donc dans les villages des chrétiens, prenaient des enfants dans les rues et s'enfuyaient comme des loups; les parents des enfants couraient après eux, en poussant des cris aigus et versant des larmes amères, sans pouvoir les délivrer, et revenaient chez eux, le coeur déchiré de la violence exercée sur leurs enfants. Alors on les perçait eux-mêmes à coups de flèches. Telle

<sup>1)</sup> Le mot *тггг* a déjà paru p. 8, comme celui d'un impôt: serait-ce quelque chose comme une taxe de bienvenus?

<sup>2)</sup> *тггггг*.

<sup>3)</sup> *гггггг*.

<sup>4)</sup> *гггггг*.

<sup>5)</sup> *гггг* ou *гггг*.

<sup>6)</sup> *гггггг* gémir, ou «retirer sur-le-champ et broyer, *гггггг*, sur la terre «les intestins?»

fut la cruauté dont le médecin fut le promoteur. Trente enfants ayant eu ainsi le ventre ouvert, sans que le mal s'adoucit, l'impie Khouli, se voyant coupable d'une telle atrocité, qui ne lui avait servi à rien, regretta furieusement le crime commis sur ces enfants et ordonna d'amener le médecin ignorant, de lui ouvrir le ventre sous ses yeux, et de 23 jeter aux chiens ses entrailles : ce qui fut exécuté sur-le-champ. Pour Khouli, il périt ensuite lui-même misérablement, et son fils Mighan <sup>1)</sup> le remplaça.

Après cela il se fit une assemblée des cavaliers anciens et nouveaux <sup>2)</sup>, des cavaliers arméniens et géorgiens, formant une innombrable multitude, qui se porta contre la ville de Bagdad. Aussitôt après leur arrivée, ils prirent incontinent cette ville grande et célèbre, remplie d'un peuple immense, d'une quantité de riches trésors, d'une masse d'or et d'argent. L'ayant prise, ils firent un affreux carnage, beaucoup de captifs; chaque cavalier avait une riche part de somptueux habits, et de monnaies d'or du khaliphe. Le khaliphe lui-même, maître de Bagdad, fut pris avec tous ses trésors et conduit à Houlavou, qui lui dit : « C'est toi qui es le maître de Bagdad ? — Oui, c'est moi. » Il ordonna de le tenir en prison durant trois jours, sans pain ni eau. Le troisième jour, il se le fit amener et lui dit : « Que désires-tu ? » Le khaliphe répondit avec colère, comme pour faire trembler Houlavou : « C'est donc là ton humanité ! Depuis trois jours je vis au fond d'un trou <sup>3)</sup>. » En effet, précédemment le khaliphe avait dit à la population : « Ne craignez pas ; s'il arrivait que les Tathars vinsent, je mettrais Mahomet sur mon étendard, et sortant à leur rencontre, je ferais fuir tous leurs cavaliers, et nous en serions délivrés. » Houlavou, informé de cela, en avait été très courroucé. Il ordonna en- 24 suite d'apporter un plat d'or rouge <sup>4)</sup>, et quand on l'eut apporté : « Qu'est ceci ? dit le khaliphe. — Mange cet or, dit Houlavou, il fera passer ta faim et ta soif, et tu pourras chienner <sup>5)</sup>. — L'homme, reprit le khaliphe, ne se soutient pas avec de l'or, mais avec du pain, de la viande et du vin. — Sachant, dit Houlavou, que ce n'est pas l'or qui sustente l'homme, mais le pain, la viande et le vin, pourquoi n'as-tu pas envoyé en ma présence une bonne quantité d'or, afin que je ne vinsse pas prendre ta ville et te faire captif ? Au lieu de cela, tu étais assis pour manger et boire ! » Après quoi il ordonna à ses gens de fouler aux pieds et de faire périr de la sorte le khaliphe des Tadjics ; puis ils revinrent au pays d'orient, gorgés d'or et de butin.

L'année suivante, ils marchèrent contre Moufarghin, qu'ils ne purent prendre ; car saint Maroutha, qui avait construit très solidement la ville des Martyrs, y avait rassem-

<sup>1)</sup> Ou Mizan, Michan.

<sup>2)</sup> V. Hist. de Gé. p. 540, n. 2.

<sup>3)</sup> *յաւօթի*.

<sup>4)</sup> C'est une expression qui se trouve souvent chez les auteurs tant arméniens que géorgiens ; cf. Hist. de Gé. p. 550.

<sup>5)</sup> *հըշնանսս*.

blé et déposé quantité de reliques des saints, l'avait environnée de solides remparts et nommée ville des Martyrs; si bien que, jusqu'à l'époque des Tathars, nul n'avait réussi à s'en emparer, autrement que de gré à gré. Cependant les Tathars, en gens de longue haleine, resserrèrent la citadelle au point que les habitants se mangeaient les uns les autres. On disait qu'une tête d'âne y monta à 30 dram <sup>1)</sup>. Ayant réduit la citadelle à de telles extrémités, ils prirent les ermitages <sup>2)</sup> et ensuite la ville. Les troupes arméniennes qui étaient avec eux y trouvèrent beaucoup de reliques des saints, qu'ils emportèrent dans leur pays. Le grand prince d'Arménie, Thaghiathin <sup>3)</sup>, Bagratide, ayant pris un prêtre syrien, trouva, sur sa déclaration obtenue par la force, la croix du saint apôtre Bartholomée, qu'il emporta avec une grande joie dans son pays d'orient, et déposa dans  
25 son monastère. Après quoi il fut forcé par le grand prince Ardzrounien Sadoun à la lui céder, Sadoun la prit et la déposa dans le grand et admirable monastère de Haghpat, dont il était possesseur, ainsi que la main droite du saint apôtre Bartholomée, qui s'y trouve réellement.

Cependant les sept fils de ghan qui étaient venus et avaient pris Bagdad, où ils s'étaient gorgés de richesses, d'or et de perles, n'obéissaient pas l'un à l'autre, mais vivaient à l'écart avec les leurs; chaque chef, sans s'astreindre à aucune loi, pillait et fouillait le pays d'orient. Toutefois le plus grand et le plus célèbre d'entre eux, nommé Houlavou, était, ainsi qu'on l'a dit plus haut, frère de Mancou-Ghan. Il expédia, dans l'orient le plus reculé, un exprès à son frère Mangou-Ghan, chargé de lui représenter au sujet des nouveaux venus: « Nous, sept chefs de douman, nous sommes arrivés, grâce à la force de Dieu et à la tienne, et avons tiré d'ici les anciens thématchi <sup>4)</sup>; poussant en avant, nous avons pris Bagdad, ville des Tadjics, et sommes revenus de là avec abondance de richesses, grâce à la force de Dieu et à la tienne <sup>5)</sup>. Maintenant donc que nous ordonnez-vous? Ces gens sont sans lois et vivent dans l'anarchie; le pays est dévasté et les ordonnances de Tchankz-Ghan ne s'exécutent pas; car il nous a prescrit de conserver paisiblement les pays soumis à nous ou conquis par nous, et non de les dévaster. Si vous avez autre chose à prescrire, ordonnez et nous exécuterons. » Les porteurs de ce message arrivèrent auprès de Mangou-Ghan. Eux venus au lieu susdit, Mangou-Ghan les ayant questionnés au sujet de son frère, les envoyés dirent ce dont les avait chargés Houlavou.

<sup>1)</sup> I. E. à 30 pièces d'argent.

<sup>2)</sup> Երիվու.

<sup>3)</sup> Ce prince était de la dernière génération des rois arméniens de Loré, ou Aghovans postérieurs. On ne sait au juste quand il mourut, ainsi que ses deux frères Phoïphalovan et Agharthian; avec eux s'éteignit entièrement la race des Bagratides d'Arménie. V. la généalogie des Bagratides, Addition IX, p. 161.

<sup>4)</sup> Cette forme du mot qui signifie « chef de touman ou de 10,000 hommes » répond à celle qui se voit dans l'Hist. de Gé. p. 540, 541.

<sup>5)</sup> Տիմուլ.

Ayant pris connaissance du message de ce dernier, il donna cet ordre à ses argoutchi ou juges : « Venez et déclarez ghan mon frère Houlavou, dans le pays où il est; quiconque ne lui obéira pas, appelez-le en mon nom par-devant la loi. » Suivant l'ordre de Mancou-Ghan, les arghoutchi firent un grand khourouthai, où furent convoqués tous les chefs partis à la suite d'Houlavou; le roi de Géorgie y fut mandé avec ses cavaliers; auxquels on communiqua des avis en secret. En outre les argoutchi mandèrent, par de grands envoyés, les fils de ghan, tels que Balakhen, Bora, Thécoudar, et Migan, fils de Khouli. Tous étant réunis ensemble, les arghoutchi firent connaître l'ordre de Mancou-Ghan. Apprenant qu'Houlavou prétendait devenir ghan, quatre princes entrèrent en fureur et refusèrent de lui obéir. Cependant Thécoudar et Bora se soumirent, mais Balakhaïn, Touthar, Ghataghan et Mighan persistèrent dans leur refus. Voyant la révolte de ces personnages et leur intention de faire la guerre à Houlavou, les arghoutchi ordonnèrent d'en appeler à la loi envers Balakhen, Thécoudar et Thouthar, c'est à-dire de les étrangler avec la corde d'un arc; car tel est leur usage pour mettre les khans à mort. Pour Mighan, fils de Khouli, eu égard à sa jeunesse, on se saisit de lui, on le mit en prison, au milieu de la mer Blanche <sup>1)</sup>, située dans le canton de Zarévand; en outre ils enjoignirent aux troupes arméniennes et géorgiennes et à celles d'Houlavou, de marcher contre les guerriers de ces princes, et de les massacrer impitoyablement: ce qui fut réellement exécuté. On en tua tant, que les monts et les plaines étaient infectés des cadavres <sup>27</sup> des Tathars. Pourtant deux chefs, nommés, le premier, Noukhakououn, et le second, Aradamour, décampèrent. Ayant pris 12 cavaliers, beaucoup de richesses et d'or et autant de bons chevaux qu'ils purent, ils s'enfuirent, traversèrent dans leur course le grand fleuve Kour, et allèrent, sans prendre haleine, jusqu'au pays d'où ils étaient venus: une fois dans leur pays, ils se firent protéger par Berké, frère de Saïn-Ghan, et commirent pendant dix ans quantité de forfaits. <sup>2)</sup>

Cependant les arghoutchi de Mancou-Ghan, partis avec de grands pouvoirs légaux, installèrent très solennellement Houlavou <sup>3)</sup>, et l'on jouit de la paix pour un moment; car Houlavou était très bon, aimait les chrétiens, les églises et les prêtres. De même aussi sa bénie épouse Thavous-Khathoun, parfaitement bonne, miséricordieuse envers les pauvres et les indigents, affectueuse envers tous les chrétiens d'Arménie et de Syrie, au point que dans sa tente elle avait une église et un officiant, la suivant partout, et plusieurs prêtres arméniens et syriens.

<sup>1)</sup> *աղի ծովուհ*; je prends le premier mot pour la représentation du tathar *akā*, blanc: ce lac est celui d'Ourmiah, dans la province de Parskhajc ou Zarévand. Comme il est réellement salé, M. S.-Martin, Mém. t. I, p. 57, croit que son nom signifie, comme cela est également possible «mer Salée». Cf. p. 44.

<sup>2)</sup> Cf. Hist de Gé. p. 572.

<sup>3)</sup> Je ne sache pas qu'aucun auteur ait été écrit dans ce sens: qu'Houlagou, en partant de la Mongolie, n'était pas investi du pouvoir suprême, et reçut le titre et l'autorité de *khañ* dans les circonstances ici exposées.

Le pieux roi d'Arménie Héthoum, informé de cela et qu'Houlavou, assis au trône des ghans, était si bon, si affectionné aux chrétiens, le roi d'Arménie, dis-je, partit pour la terre d'orient, avec de riches présents, et vit Houlavou-Ghan; celui-ci, quand il eut vu le roi d'Arménie, l'aima et l'honora beaucoup, et écrivit un nouvel acte d'affranchissement pour son royaume, principalement pour les églises et les ecclésiastiques et pour tous les pays chrétiens. Le roi d'Arménie fut ainsi renvoyé chez lui, comblé d'honneurs et d'égards.

Cependant plusieurs rois et sultans étant venus se soumettre à Houlavou-Ghan, en 28 lui offrant de riches présents, il devint si puissant, si opulent, que ses cavaliers, ses troupes étaient innombrables, ses richesses en pierreries et en perles étaient devant lui comme les sables de la mer, sans compter toute sorte d'objets précieux, une masse d'or et d'argent, une quantité de chevaux et de bestiaux dont on ne peut dire ni le compte ni la valeur. Voyant alors que Dieu lui avait donné le ghanat, la grandeur, la multitude des cavaliers et des richesses, Houlavou commanda de lui construire à grands frais un palais, dans la plaine dite Darhin-Dacht <sup>1)</sup>, palais qui fut appelé, d'après son propre nom, Alatagh: ce lieu était autrefois la résidence d'été des rois d'Arménie, i. e. des Archacounians.

Personnellement Houlavou était un homme d'une grande intelligence, justicier, d'un grand esprit, d'une science universelle et répandant beaucoup de sang; mais il ne faisait périr que les méchants et ses ennemis, non les hommes bons et de bonnes moeurs. Il aimait les chrétiens plus que toute autre nation, tellement qu'une année, où il leva sur l'Arménie une redevance de 100,000 têtes de truies <sup>2)</sup>, il envoya 200 porcs dans chaque ville des Tadjics, avec ordre de forcer ceux-ci à en manger; chaque samedi, il prescrivait de nettoyer une place avec du savon <sup>3)</sup>, et de lui donner, le matin, et encore à midi <sup>4)</sup> et le soir, un compte détaillé de ceux qui mangeaient du porc. Si quelque Tadjic, grand ou petit, n'en mangeait pas, il lui coupait la tête. C'est ainsi qu'il honorait les Tadjics, c'est ainsi qu'il agissait pour faire honneur aux guerriers arméniens et géorgiens, qu'il aimait beaucoup, à cause des traits de bravoure qu'il les voyait faire dans les combats: aussi les nommait-il *bahadours* <sup>5)</sup>. En effet il avait choisi des jeunes gens, fils de grands princes arméniens et géorgiens, qu'il chargea de garder sa porte et 29 qu'il nomma *késicktoï*; c'étaient des gardiens de la porte, armés de l'arc et de la flèche.

<sup>1)</sup> Le P. Indjidj, dans son Arm. anc. p. 517, ne sait au juste si ce canton était dans les limites de l'Arménie. Tchamitch, au contraire, dit que c'est la plaine de Moughan, appartenant par moitié à l'Aderbidjan, par moitié à l'Aghovanie et au Chirwan. V. Hist. de Gé. p. 545, n. 1, et 554, n. 2.

<sup>2)</sup> գոճէմ յր ? cette traduction est fort douteuse.

<sup>3)</sup> սաւքոնիլ.

<sup>4)</sup> յառէն լաղ ?

<sup>5)</sup> Нѣрос, молодецъ.

Il commença à restaurer les lieux dévastés; il tira de chaque localité habitée des artisans; des petites, un; des grandes, deux; il les nomma *iam* <sup>1)</sup>, et les envoya dans tous les lieux dévastés, pour y faire des réparations, en les exemptant de tout impôt, excepté le pain et la soupe aux Tathars passant par-là. Par de telles institutions il affermit son trône de ghan, et s'assit lui-même pour boire et manger au sein de la joie.

Dans ce temps-là il vint d'auprès de Mancou-Ghan un homme cherchant aventures <sup>2)</sup>; il était effrayant à voir, par sa haute taille, par ses larges épaules, par son cou comme celui d'un buffle, par ses mains démesurées comme des pates d'ours; chaque jour il absorbait un mouton. Mangou-Ghan lui avait donné un écrit et une robe de grande valeur. L'écrit portait: « Ledit lutteur vient vers toi, mon frère Houlavou; si quelque lutteur triomphe de lui, cette robe lui appartiendra; mais si ce mien lutteur triomphe du tien, la robe en question sera pour lui, et tu me le renverras par un grand exprès. Ayant donc appelé tous les chefs de ses troupes, Houlavou-Ghan leur dit: « Connaissez-vous un Tathar, un Arménien ou Géorgien, en état de triompher de cet homme? » On chercha vainement un Tathar, car quiconque regardait cet homme tremblait de peur devant une telle taille, une telle tournure. « Cependant, dirent les princes arméniens et géorgiens, nous connaissons quelqu'un, de qui l'on ne fait que parler. » Le ghan ayant ordonné de le faire venir en toute hâte, « Il n'est pas ici, dirent-ils, mais se trouve chez lui. » Aussitôt il ordonna à des exprès de le faire venir au plus vite, non à cheval, toutefois, 30 mais en charriot.

Celui de qui avaient parlé les princes arméniens et géorgiens était de la noble famille Ardzrounienne, petit-fils d'Emir-Kour, et se nommait Sadoun. D'une taille haute et belle, il se distinguait par sa force depuis ses jeunes ans, et avait une grande pratique et expérience pour ce dont il s'agissait; pourtant il n'avait jamais lutté devant le ghan. A l'arrivée des exprès, quand on lui eut dit l'ordre du ghan, il éprouva une vive angoisse, soit parce qu'il n'avait jamais lutté devant le prince, soit encore parce qu'il avait entendu parler de la force redoutable de son adversaire. Il se livra donc aux cénobites, afin qu'ils priassent pour lui, et de sa personne se rendit à Gag, auprès de S.-Sargis le dispensateur de la justice <sup>3)</sup>. Là ayant été béni par le saint vartabied Mesrop, et ayant fait un voeu et une offrande à Sourb-Nichan <sup>4)</sup>, il manda les exprès, et vint auprès d'Houlagou-Ghan. Lorsqu'Houlavou eut vu Sadoun, sa taille haute et musculeuse, il fut très joyeux et ordonna aux deux lutteurs de rester ensemble neuf jours durant; chaque jour il leur fit donner un mouton et une outre de vin. Ce terme écoulé, il ordonna aux chefs de se réunir en sa présence, de faire venir les deux rivaux et de les mettre aux prises. C'était la troisième

1) *իամ*.

2) *Մուրաւ աղաղակ* - pour vagabonder? pour chercher aventure?.

3) C'est-à-dire, dans l'église de S.-Sargis, à Gag.

4) Le Saint-Signe, ou la Sainte-Croix, nom de l'église où Sadoun fit ses prières.

heure du jour, quand ils en vinrent aux mains, et ils passèrent trois heures, jusqu'à la sixième, à se colleter, sans que l'un pût triompher de l'autre. Alors Sadoun, ranimant ses forces, au nom de Dieu, précipita à terre, par une attaque non moins soudaine que vigoureuse, le lutteur de Mancou-Ghan, en présence d'Houlavou-Ghan. Sadoun fut donc  
 31 glorifié aux yeux d'Houlavou, et il ne se trouva dans le pays personne qui l'égalât en considération, en grandeur et en forces, du temps des Tathars. Houlavou ordonna d'écrire un iarliq d'affranchissement pour lui, jusqu'à la neuvième génération. <sup>1)</sup>

Après cela il prescrivit à ses troupes de prendre deux hommes sur dix, et mettant à leur tête Kith-Boughé, les envoya contre Halep et contre Damas. Sur leur route, ils prirent Halep, où ils massacrèrent et firent sans pitié des prisonniers, et se gorgèrent de butin. Pour Houlavou, il suivit en secret l'expédition. Informé de la prise d'Halep, les gens de Damas remirent de bonne volonté leur ville et ses clefs entre les mains d'Houlavou. <sup>2)</sup>

Cependant la ville de Jérusalem et le saint tombeau de Notre-Seigneur J.-C. étaient au pouvoir des Turks, depuis le temps de Salahadin-Soultan. Informé de cela, Houlavou marcha contre Jérusalem, la prit, entra de sa personne dans la sainte église de la Résurrection et adora, en se prosternant, le saint tombeau. Laisant là des troupes, il s'en retourna lui-même dans l'orient. Cependant Kith-Bougha, chef des Tathars, eut la présomption de pousser à dix journées au-delà de Jérusalem, mais les chiens et impurs Egyptiens, sachant que les troupes tathares n'étaient pas sur leurs gardes, rassemblèrent une armée considérable, marchèrent contre eux, en massacrèrent beaucoup, forcèrent les uns à prendre la fuite, et firent les autres prisonniers. Ils reprirent Jérusalem, Halep et Damas, et ce avec l'assistance des cavaliers francs, qui n'avaient pas encore fait alliance avec les Tathars: tels furent les événements.

32 Dans ce temps-là il se montra un astre chevelu, dont la première apparition eut lieu un samedi matin, jour de la fête du Tabernacle <sup>3)</sup>; chaque jour sa chevelure et son éclat augmentaient. Dans l'origine elle paraissait le matin, puis son apparition tomba vers le dîner, puis, tardant de jour en jour, elle se montra le soir, à la 11e heure du jour. Les rayons de sa chevelure s'étendaient, de l'orient au milieu de la terre, et elle devint si considérable, que tout le monde en était dans la consternation, car on n'avait jamais vu sur la terre un signe si étonnant. Augmentant en lumière, en largeur et en longueur, cet astre atteignit la fin du mois d'hiver, puis, comme il avait crû, il diminua de même peu-à-peu, de jour en jour, ses rayons et sa chevelure s'oblitérèrent, et on ne le vit plus.

Cependant Houlavou, dès qu'il le vit, pensa aussitôt que l'apparition de cet astre le concernait; il tomba la face contre terre et adora Dieu, et redoubla de frayeur en s'a-

<sup>1)</sup> ἡρλιωζ.

<sup>2)</sup> Cf. Hist. de Gé. p. 557, n. 1.

<sup>3)</sup> ἡσπυαδωληθῆ.

percevant de la diminution de ses clartés. Toute la terre comprit aussi que la venue d'Houlavou, l'extension de ses conquêtes, étaient en rapport avec la croissance des rayons de l'astre ; après quoi, celui-ci étant éteint, Houlavou survécut encore une année, et disparut lui-même de la terre, laissant après lui trente fils. <sup>1)</sup>

La même année où mourut Houlavou - Ghan, sa bonne épouse Thavous-Khathoun mourut aussi. Sa mort fut un grand chagrin pour les chrétiens.

Dans ces jours-là passa par la mort vers le Christ le baron Costandin, père du 33 roi d'Arménie, blanchi de vieillesse, et plein de jours, laissant dans une cruelle affliction le grand et pieux roi Héthoum, tous ses autres enfants et l'Arménie entière ; car il était la cause de la prospérité de l'Arménie, et de l'affermissement du trône de son fils Héthoum. Le monarque couronné du ciel érigea donc à son père une très honorable sépulture. Le Christ divin reçoive leurs âmes dans sa gloire, et les admette dans son royaume, en participation avec les saints princes !

Un an après la mort d'Houlavou, on tint un grand khourouthai, où Abaghan fut reconnu ghan. Fils aîné d'Houlavou, Abaghan était beau à voir, d'un aspect charmant, d'une gracieuse tournure, distingué entre les trente frères. Au temps de son règne, tout l'univers jouit de l'abondance.

Dans ces jours-là trépassa vers le Christ le grand et saint patriarche d'Arménie Ter Costandin <sup>2)</sup>, consommé de vieillesse et laissant un nom honoré. Que par ses prières le Christ accorde la paix à ceux qui adorent son saint nom ; qu'il fasse participer son âme pieuse et orthodoxe, et celle de tous les ordres de son église, à la couronne des saints patriarches ; qu'il lui fasse entendre la parole : « Bon et fidèle serviteur, viens, entre dans la joie de ton maître, » dans la vie éternelle ! Ici s'accomplit le mot du sage : « Quand les bons et les vertueux diminuent, l'assemblée des méchants s'augmente. » C'est ce qui nous arriva, car l'impie et détestable sultan d'Egypte, étant venu à Damas avec beaucoup de 34 troupes, envoya de là des exprès au roi d'Arménie, sous le prétexte frivole de quelque chose qu'il demandait au roi, et que celui-ci refusait, mais en termes injurieux, le traitant de chien et d'esclave : tel était le motif de sa venue.

Quand les Tathars prirent Bagdad, il s'y trouvait deux esclaves du sultan d'Egypte, nommés, le premier Phentouktar, et le second Sghour. Voyant que la ville était forcée, ceux-ci prirent deux chevaux, s'enfuirent et allèrent en Egypte. S'apercevant de leur fuite, les Tathars s'élançèrent après eux, au grand galop. Phentoukhtar, qui était à l'âge d'homme, avait un cheval *misérable*, et Sghour, encore adolescent, en avait un excellent. Comme les Tathars allaient les gagner, et s'emparer d'eux, Sghour descendit de son cheval tadjic, et le donnant à Phentoukhtar, monta lui-même sur la méchante bête. « Va, dit-il,

<sup>1)</sup> Houlavou mourut en 1265, et sa femme Thonghouz-Khathoun, la même année, quatre mois plus tard.

<sup>2)</sup> En 1267.

et tire parti pour t'enfuir de cette bonne monture ; je suis jeune , si l'on m'atteint , on ne me tuera pas , mais on m'em mènera en captivité. Suivant ce qu'il arrivera de toi , tu me rachèteras. » Sur ces entrefaites , les Tathars arrivèrent et prirent Sghour , qu'ils emmenèrent prisonnier. Pour Phentoukhtar , comme il avait un cheval de race , il s'enfuit , sans qu'on pût l'attraper , et vint en Egypte. Le sultan étant mort , lors de son arrivée , on lui conféra le sultanat. C'est ce qu'avait appris le roi d'Arménie , et pourquoi il l'appelait chien et esclave. Au lieu d'affection et de dépendance à son égard , il ne lui témoignait que haine et refus d'obéissance , sachant que son père , le baron Costandin , encore vivant alors <sup>1)</sup> , et ses grands , partageaient ses sentiments. Pour le sultan d'Egypte , comme il connaissait les dispositions du roi d'Arménie , il envoya , par la route d'Egypte , beau-  
 35 coup de cavaliers sur ses terres , et lui-même , se tenant à Kharkhé , il excita ceux de ses gens qui le voudraient à entrer au pays des chrétiens , à les massacrer sans pitié , à détruire les églises , brûler les habitations , villes et villages , à passer quinze jours dans la contrée , prendre captifs des femmes et des enfants chrétiens : ce qu'ils exécutèrent en effet.

Informé de la marche des Turks contre son pays , le roi d'Arménie réunit aussitôt ses troupes , qu'il mit sous le commandement de ses fils et héritiers de sa couronne , le baron Léon et Thoros. Pour lui , avec un faible corps , il se porta du côté des Tathars , descendus entre Ablastan et Cocosn , où il resta quelques jours , sans savoir la trahison de ses troupes. Pendant qu'il sollicitait les Tathars de venir au secours de ses gens , et deux jours avant son départ , il apprit la venue des Turks et la défaite de ses sujets déloyaux , qui avaient livré les héritiers de sa couronne entre les mains des loups infidèles et s'étaient enfuis eux-mêmes dans leurs positions fortifiées. En effet , le prince-royal , le baron Thoros , avait été massacré dans le combat , sur son cheval , et le baron Léon pris et emmené captif en Egypte par un gros corps de Turks. A cette nouvelle , le roi Héthoum , doué d'une haute intelligence , eut le coeur brisé d'un chagrin violent et indicible , qui le saisit soudainement , sans qu'il pût se raviver ; au point qu'il se rendit parmi les moines du saint et admirable ermitage d'Acants. Un peu consolé par les frères et moines du saint couvent , il y resta quelques jours , jusqu'à ce que les Turks eussent vidé le pays ; ces soldats impies avaient accompli tout ce qui leur était ordonné par le  
 36 sultan infidèle , avaient brûlé Sis , résidence du roi d'Arménie , ainsi que la grande et belle église qui s'y trouve , en accumulant du bois , pour l'incendier , et profané les tombeaux des rois. Beaucoup de chrétiens avaient été massacrés , beaucoup emmenés captifs des villages de la contrée ; quelques jours après , les Turks s'étaient retirés , chargés de trésors et de butin , laissant l'Arménie à-demi ravagée.

Cependant ceux qui avaient pris le baron Léon , s'étant assurés que c'était réellement le fils du roi , le conduisirent joyeusement au sultan , qui fut lui-même bien con-

<sup>1)</sup> Ou sa vie durant.

tent de le voir. Quant au baron Thoros, il fut très affligé de sa mort et courroucé contre ses meurtriers. « Nous ne savions pas, dirent ceux-ci, que ce fût le fils du roi ; d'ailleurs il a tué ou blessé beaucoup d'entre nous, et nous, réunissant nos efforts contre lui, nous lui avons arraché la vie. » Après cela le sultan, s'adressant à Léon, lui dit : « Ton père m'appelait esclave et refusait d'être en paix avec moi. Maintenant c'est toi qui es mon esclave. » Ayant tenu au prince-royal beaucoup d'autres discours menaçants, il le traita ensuite avec de grands égards, l'aima, lui dit des paroles consolantes, l'engagea à ne rien craindre et à se tenir en joie durant quelques jours, après quoi il le renverrait au roi d'Arménie, son père.

Ces entretiens terminés, Phentoukhtar envoya le baron Léon en Egypte. Pour le pieux roi Héthoum, mettant bientôt sous ses pieds les tristes effets de la perfidie déloyale de ses grands, afin de les gagner par sa bonne humeur, il se consola en apparence, par la pensée qu'il avait d'autres fils et filles en bas âge. Pour les attirer à lui et pénétrer leurs pensées secrètes, si quelque prince lui écrivait au sujet de la diminution de sa famille, et envoyait au roi sa lettre avec des attaches noires, lui il liait en rouge sa réponse, et l'envoyait ainsi. On ne s'occupait que de cela, c'était la seule affaire. Mais Dieu seul et le roi savaient quel feu le brûlait au fond du cœur, depuis qu'il ne voyait plus près de lui ses fils au visage riant et gracieux, qu'il ne les voyait plus manger le soir, le matin, à l'heure du dîner ; quand il pensait à l'affreuse catastrophe de ses fils charmants : à Thoros, au beau visage, à la taille élégante, tranché sans pitié par l'épée des sanguinaires infidèles ; à Léon, en proie au dénûment <sup>1)</sup>, sans contentement aucun, captif au milieu des étrangers. Préoccupé de tout cela, le pieux roi d'Arménie était dévoré d'un feu indicible, il tordait ses cheveux blancs, à cause de son affection pour les fils enlevés à ses regards ; il se roulait sur la terre, en proie à une inconsolable affliction ; mais tout cela secrètement et sans témoins, afin que ses grands envieux et parricides <sup>2)</sup> ne se réjouissent pas des angoisses de leur monarque. Ces événements avaient lieu dans le dernier mois de la saison d'été, vers la fête de la Mère de Dieu. Quand le roi en fut informé, son cœur se remplit de feu, et il vécut jusqu'à la fête des Saints-Apôtres <sup>3)</sup>, cachant ses tourments à ses grands impitoyables. Puis il ordonna de les mander tous, les plus éloignés comme les plus voisins, sous le prétexte de la bénédiction de l'eau, 38 dans la ville de Sis.

Tous les grands résidant dans son royaume s'étant réunis dans la ville de Msis, le roi, informé de leur arrivée, les manda en sa présence et les fit asseoir. Quand tous furent venus et assis, il dit à ses serviteurs : « S'il en manque quelques-uns, appelez-les.

<sup>1)</sup> *անհիւ.*

<sup>2)</sup> *սիրարարանք.*

<sup>3)</sup> Comme il se trouve une fête d'apôtres dans chacun des mois qui viennent après août, je n'essaie pas de déterminer de laquelle il est question ici.

— Saint monarque, dirent-ils, ceux qui sont devant vous sont au complet ;<sup>39</sup> mais le roi les excitant à appeler les princes et barons absents, et les serviteurs ne pouvant comprendre son intention, les princes dirent au roi : « Tous ceux que vous avez ordonné d'appeler sont ici. » Le roi donc, dans le transport de son cœur, promenant son regard de tous côtés, dit à demi-voix, les yeux mouillés de larmes : « Quoi, dit-on, tous sont ici ? où sont donc Léon et Thoros ? » Alors les princes commencèrent à pousser des sanglots profonds et déchirants, à élever leurs voix plaintives et lamentables, au souvenir des charmants fils de leur roi, dont l'un était captif au milieu des étrangers, l'autre avait été déchiré par le fer ennemi. Non-seulement les princes poussaient des gémissements douloureux, mais les prêtres et les vartabieds de l'église récitaient les chants plaintifs de Jérémie, disant : « Qui donnera à ma tête des réservoirs d'eaux, à mes yeux des sources d'eaux, afin que je m'assoie pour pleurer sur les calamités de mon peuple ? » Prêtres, vartabieds et princes, confondaient leurs soupirs, il n'y avait parmi eux per-  
 39 sonne pour les consoler, tous étaient en proie à la douleur, accablés, le cœur brisé par le chagrin. Cependant Héthoum, ce roi magnanime et doué d'une haute intelligence, ranimant son cœur brisé par l'affliction, se prit à consoler les cœurs des princes, des prêtres et des vartabieds et leur dit : « Vous savez tous, princes, prêtres et vartabieds, que lorsque les Vardamians ont combattu pour la foi chrétienne, un nombre immense de guerriers a été martyrisé pour la religion et honoré de la couronne céleste. Tel, mon fils Thoros, combattant pour le Christ et martyrisé pour les chrétiens, a été admis dans la légion des saints Vardamians, honoré de la même couronne. Ne pleurez donc pas sur lui, déclarez-le bienheureux, lui que le Christ a aimé au point de le couronner avec ses saints, de mêler son sang à celui des martyrs, de lui accorder avec eux l'héritage du royaume céleste de notre Seigneur J.-C. Pour Léon, mon fils aîné, il est captif en Egypte, au milieu des étrangers. A l'avantage de posséder toute la terre, au prix de votre sang et de vos douleurs<sup>1)</sup>, je préfère la captivité de mon fils Léon, la mort de Thoros, versant son sang pour les chrétiens ; car vous ne savez pas, si ce chagrin ne m'eût frappé, ce qui serait advenu de notre pays d'Arménie. » En leur adressant ces paroles consolantes et bien d'autres, le roi fit cesser les sanglots et l'affliction des princes. Par-là les princes bons et bien intentionnés, les prêtres, évêques et vartabieds, rassemblés auprès du roi pour la fête de la sainte Epiphanie, se consolèrent à l'endroit du monarque et des princes ses fils. Eux-mêmes répétèrent et commentèrent ces conso-  
 40 lantes paroles, ranimèrent le cœur du roi, et célébrèrent avec une allégresse unanime la fête de la sainte Epiphanie : ce qui consola le roi.

Cependant le monarque ne pouvait calmer son cœur, ni apaiser les sanglots qui le soulevaient au sujet de son fils Léon, captif en Egypte, ni trouver un expédient pour le délivrer. Il convoqua donc de nouveau les princes en sa présence et leur demanda, à

<sup>1)</sup> Cette phrase ne me paraît pas très nette dans l'original.

quoi l'on pouvait songer pour procurer la liberté à son fils Léon. Ceux-ci, non moins embarrassés, gourmandèrent le roi et lui dirent : «*Trouve-nous un . . .* <sup>1)</sup>, puisque c'est pour un . . . que tu as perdu tes fils, et nous as causé ces tourments. Ne valait-il pas mieux que cela arrivât, plutôt que nous ne devinssions la fable et la risée du monde ? » Cependant le roi leur ordonna de mettre fin à ces discours inutiles, et d'écouter ce que lui mandaient en secret les princes arméniens de la cour d'Abaghan. Car dans ce temps-là les émirs turks qui étaient au service du ghan, et faisaient les fonctions de *bidiktchi*, étaient en secret amis des Egyptiens et mal disposés pour le roi d'Arménie et pour tous les chrétiens. Les émirs turks qui servaient le ghan écrivaient en secret au sultan d'Egypte : «*Tâchez d'enlever par la douceur quelque village au roi d'Arménie ; ce sera fort convenable* <sup>2)</sup> et suffisant pour sa perte et pour celle de son pays. Pour nous, nous ferons en sorte auprès du ghan, qu'il l'enlève par force <sup>3)</sup>, lui et tout son royaume, et qu'il envoie des cavaliers mettre tout à feu et à sang.

Le pieux roi d'Arménie était informé de tout cela à l'avance, et avait tout appris par un message secret des princes arméniens demeurant en orient, très affectionnés et bien disposés pour ce royaume ; car les princes arméniens avaient adressé au pieux roi des 41 paroles de consolation, au sujet de son fils et de son pays. Leur lettre finissait ainsi : «*D'après ce que nous avons appris, ô saint roi, il est plus avantageux pour toi que l'un de tes fils soit mort pour les chrétiens, que l'autre soit allé en captivité, et que les chiens de Turks se trouvant ici à la cour soient couverts de confusion, plutôt que si tout ton royaume avait passé, que tout ton pays eût été dévasté et les chrétiens massacrés ; car ces chiens de Turks répètent journellement au ghan «que le roi d'Arménie s'entend avec le sultan d'Egypte et parle dans son sens.» Mais nous, princes d'Arménie, nous avons juré au ghan que ses Turks sont faux et étrangers à ses intérêts. Ils l'ont su et en sont couverts de honte. Aussi le cœur du ghan s'est-il tourné en ta faveur. S'il était donc arrivé que tu eusses trompé le ghan, et qu'il eût appris que tu eusses donné une seule maison vide, nous ne disons pas un bâtiment habité, un village, comme on te le demandait, c'est alors que ton royaume aurait passé, et que la confusion eût été pour nous.» <sup>4)</sup>*

Entendant ceci de la bouche du roi, les princes furent dans la stupeur, confessèrent tous leur faute au roi, provenant de ce qu'ils ignoraient complètement ces choses. Après cela le roi, ayant demandé conseil aux princes, envoya des exprès au sultan d'E-

<sup>1)</sup> Dans les deux lacunes on lit le mot շիհ, qui n'est pas arménien. Serait-ce շահ profit, gain? En effet il a été dit plus haut, p. 34, que l'invasion du sultan avait eu pour cause un refus de quelque concession, de la part du roi.

<sup>2)</sup> Տեղիք mot inconnu.

<sup>3)</sup> աղիք բանկ.

<sup>4)</sup> Ceci confirme, par induction, le sens donné aux passages douteux, p. 40. et 34.

gypte, pour s'informer de son fils Léon et des intentions du Sultan à son égard, à quel prix il voudrait le rendre. Quoique Turk, Phentoukhtar, sultan d'Egypte, avait le coeur très sensible et beaucoup de modération. Comme le prince Léon était fort distingué<sup>1)</sup>, il le faisait garder et entretenir convenablement. Informé de l'arrivée des exprès, il fut très satisfait et dit: «Il faut que vous emmeniez Léon près de son père et dans  
42 son royaume. Mon ami est captif chez les Tathars. Si vous vous entremettez pour le ravoir et le tirer de leurs mains, on ne vous le refusera pas. Emmenez-le: il se nomme Sghour, et prenez Léon.» Ayant appris cela par ses exprès, le roi d'Arménie ramassa beaucoup de trésors et de choses précieuses, et s'en alla dans l'orient, auprès d'Abaghan, au quel il exposa non-seulement toutes les prétentions du sultan envers lui et envers son pays, mais encore ce que ce prince demandait, à l'égard de Sghour le prisonnier. S'il ne put le délivrer sur-le-champ, du moins ayant envoyé le fils de son propre frère, celui-ci, grâce à Dieu, arriva heureusement, et put ramener Sghour dans son pays.

Dans ces jours-là le sultan d'Egypte marcha contre la ville d'Antak, la prit, la ruina de fond en comble, massacra sans pitié ou prit les habitants, en sorte qu'on ne peut raconter tout ce que firent les infidèles aux chrétiens. Cependant le roi ayant envoyé dire au sultan «Nous avons obtenu Sghour,» il en fut si content, qu'aussitôt il fit partir Léon avec de riches présents, et Sghour, de son côté, fut renvoyé de même. La venue de ce prince causa une vive allégresse au roi, aux princes d'Arménie, ainsi qu'aux monastères et généralement à tous les chrétiens de l'univers.

Cependant, quand la mort eut privé l'Arménie de son patriarche, le pays resta une année sans père spirituel, parce que le roi, seul qui pût pourvoir à cette affaire, était plongé dans le chagrin à cause de ses fils. Pourtant, sur les instances des princes, des vartabieds et des évêques, qui lui représentaient l'inconvenance que l'Arménie fût sans pasteur, sans catholicos, sur leurs instances, dis-je, le roi réunit un grand concile d'é  
43 vêques, de prêtres et de vartabieds, et fit son choix parmi eux. Ayant trouvé un homme selon son coeur, non moins vertueux qu'intelligent, doux et humble de coeur, parfait en doctrine, nommé Hacob, il le fit sacrer solennellement catholicos, le fit asseoir au trône de S. Grégoire-l'Illuminateur: le Christ divin le conserve pur, sans tache et sans souillure, dans la confession de la foi parfaite et orthodoxe, jusqu'à la vieillesse la plus reculée, pour faire paître la nouvelle assemblée du Christ, ceux qui croient en la Sainte-Trinité!<sup>2)</sup>

Quand arriva le baron Léon, délivré de captivité, le pieux et béni roi Héthoum alla aussitôt à sa rencontre; il rémit entre ses mains la baronnie de tout son royaume,

<sup>1)</sup> *արկի*; quoique ce mot me soit positivement inconnu, je l'ai toujours traduit de la sorte, ici et p. 26, 34, parce que le sens qui en résulte nécessairement est toujours le même: un *bon* chien, un cheval *excellent*.

<sup>2)</sup> Costandin 1er mourut à la fin du carême, en 1267, et eut pour successeur, en 1268, Hacob 1er. Chakathounof, Descr. D'Edchmiadzin, t. I, p. 207.

et lui-même entra dans la solitude, car il affectionnait les couvents et les ermitages. Quelque temps après, il se déclara sur son corps une plaie qui le fit beaucoup souffrir. Toujours jeûnant et priant, il alla jusqu'à se faire moine, sous le nom de Macar. Peu après, le pieux roi Héthoum, couronné de Dieu, passa vers le Christ<sup>1)</sup> et fut enterré avec beaucoup d'honneurs, dans le saint et admirable monastère de Drazarc. Dieu glorifie son âme avec celles des saints rois; qu'il lui donne la couronne de ceux qu'il a daigné appeler dans sa gloire, dans les célestes asyles où résident les saints; que son âme s'y repose!

Après que le pieux roi d'Arménie eut fermé les yeux, David roi de Géorgie mourut également: je crois que tous les deux trépassèrent dans le même mois<sup>2)</sup>. Durant leur vie ils s'aimaient beaucoup l'un l'autre, tous deux étaient également d'une beauté corporelle remarquable et distingués du roi céleste J.-C., notre Dieu.

44

Revenons aux sept fils de ghan précédemment mentionnés. Trois avaient été tués, deux s'étaient soumis, un était en prison au milieu de la mer *Blanche*. Cependant Thagoudar, l'un des soumis, avait quantité de cavaliers, de trésors, d'or et de richesses de toute sorte. Il fallait 300 chameaux et 160 chars pour porter ses trésors et richesses, sans compter les haras et les troupeaux, dont le nombre n'est pas connu. Ses cavaliers étaient au nombre de 40,000 hommes d'élite, braves à la guerre, intrépides en toutes rencontres, massacrant les caravanes du pays, à la manière des brigands; car ils les guettaient la nuit, sur les chemins, et dépouillaient de leurs richesses les caravanes allant d'une ville à l'autre. Ils détroussaient également, la nuit, les habitants des petits villages, prenaient leurs biens et leurs bestiaux, blessaient les gens à coup de flèches; ils allaient encore dans les monastères, suspendaient les clercs des oratoires la tête en bas, et mêlant du sel et de la suie<sup>3)</sup>, ils les leur insinuaient dans les narines...<sup>4)</sup>, en disant: « Apportez-nous une mer de vin, des montagnes de viande. »

Et encore, en plusieurs endroits, ils forcèrent des moines à porter dans les monastères une queue de chien dans leur bouche, parce que ces malheureux n'avaient pas de vin; car c'était chez eux une formule de conjuration; ils exigeaient qu'on leur apportât du vin et tout ce qu'ils désiraient, ou bien faisaient prendre de la sorte une queue de chien, ainsi que je l'ai dit. Telle était la triste position des monastères orientaux, sous l'inique commandant. Informés de cela, les princes d'Arménie et de Géorgie se rendirent ensemble auprès d'Abaghan, et jetèrent devant lui leurs sabres, en demandant, ou qu'il 45

<sup>1)</sup> Le mardi 28 octobre 619—1270; v. Rapports sur mon voyage archéologique, 3e Rapp. p. 27.

<sup>2)</sup> Si, comme il y a lieu de le croire, la date assignée à la mort du roi Héthoum est exacte, celle du roi David, donnée par le tsarévitch Wakhoucht, doit être fautive; v. Hist. de Géorgie, p. 584, n. 3. Reste à savoir si Malakia était bien informé.

<sup>3)</sup> Cf. sup. p. 26.

<sup>4)</sup> *млѣ*.

Addit. et écl.

leur livrât Thagoudar et ses cavaliers, où qu'il les fit massacrer eux-mêmes en sa présence, afin qu'ils fussent délivrés de l'odieux spectacle des traitements faits à leurs églises et au clergé. D'autres Tathars s'étant plaints également « que les gens de Thacoudar les détroussaient par le pays et enlevaient leurs chevaux, » le ghan exposa ses propres griefs en présence des guerriers arméniens et géorgiens et des chefs tathars : « Thacoudar, dit-il, est devenu grand et opulent, il n'est pas en mon pouvoir ni de lui ôter la vie <sup>1)</sup>, ni de le réduire à l'obéissance à notre loi. Il veut dévaster le monde, au mépris de la loi, lui et ses cavaliers. »

Abaghaï-Ghan ordonna donc à Siramoun, ci-dessus nommé, celui qui s'appelait la colonne d'or, de prendre 100,000 cavaliers tathars, et lui mit en main son propre *sceau*; par son ordre encore, les troupes arméniennes et géorgiennes durent aussi se réunir en masse, pour marcher contre Thacoudar, l'exterminer impitoyablement et lui enlever toutes ses richesses : pour lui, on devait l'amener vif au ghan. A cette nouvelle les troupes d'Arménie et de Géorgie, transportées de joie, s'équipèrent bravement pour l'expédition. Quant à Siramoun, fils de Tchormaghan, fort affectionné aux chrétiens, il prit le sceau du ghan et 100,000 cavaliers, et tomba à l'improviste sur Thacoudar. Ses cavaliers furent massacrés sans pitié, leurs trésors pillés, et lui-huitième présenté au ghan, 46 qui, en le voyant, le tourna en dérision. Il lui donna une femme, un couteau fort tranchant et dix gardiens, et l'envoya au milieu de la mer *Blanche*, au sud du canton de Zarévand. Là s'accomplit la parole du prophète : « L'homme était dans les honneurs et n'a pas compris. »

Cependant le baron Léon, fils du roi d'Arménie, s'étant présenté à Abagha-Ghan, lui exposa la mort du roi. Non content de lui témoigner beaucoup d'affection et d'égards, le ghan donna l'ordre de le faire roi à la place de son père : après quoi, il retourna dans son pays, où il réunit une grande assemblée de princes distingués, d'évêques, de prêtres et de vartabieds, dans la magnifique et splendide ville de Tarsous. Hacob, le grand chef des évêques d'Arménie, était aussi présent. Par ses ordres on se réunit dans la grande et glorieuse église de Sainte-Sophie, où, après des veilles et des prières, il se fit sacrer roi. La cérémonie s'accomplit là. Par la volonté du Christ, le roi de cieux, le prince-royal Léon fut béni, oint de l'huile de sainteté, comme roi de toute l'Arménie. Ce fut pour l'Arménie un grand sujet de joie et d'allégresse, une restauration, un renouvellement de la famille Rhoubénienne.

En l'année arménienne 720—1271, passèrent vers le Christ les illustres vartabieds arméniens Vardan et Ciracos, de qui les saintes prières soient sur nous et sur le monde ! Cependant le roi Léon, fils de roi, montrait depuis ses jeunes ans une vaste et profonde intelligence ; il connaissait et ses amis et ceux qui étaient mal intentionnés envers lui. Quand il voulait pénétrer les mauvaises dispositions de quelqu'un, il se taisait ; car

<sup>1)</sup> չէր Դ յնեւ.

quelques-uns des princes de son royaume étaient de race grecque, et jouissaient, outre 47 une grande position, d'une fortune et de propriétés considérables.

Trois ans après son avènement, ces gens-là formèrent le projet d'anéantir le royaume d'Arménie, et d'en remettre la direction à la race des Grecs, impurs renégats, faux chrétiens, . . . <sup>1)</sup>. Ils s'étaient mis en tête de détruire les couvents, de n'épargner que ceux qui partageaient leur *croissance*, et de faire périr les autres. Ils n'étaient pas seuls à tendre à ce but; car ils avaient encore séduit quelques-uns des vartabieds, des prêtres et des princes déloyaux de l'Arménie, pour qu'ils embrassassent leur foi et s'unissent pour tromper les Arméniens. Mais la providence du Créateur ne ferma point l'oreille aux prières de ses serviteurs, et maintint inébranlables contre les tentatives préméditées par les méchants le roi Léon, fils de roi, et tout son royaume; et eux-mêmes, auteurs de ces maudits projets, tombèrent dans la fosse, creusée par eux. En effet ce prince, doué de sagesse, mit la main sur les méchantes entreprises de ces hommes et trouva une lettre écrite au nom des conjurés, soit arméniens, soit grecs, qui contenait leur maudit projet. Il les fit arrêter par ses serviteurs, priva les uns de la vie, condamna les autres à une prison perpétuelle, en fit conduire d'autres à Abaghaï-Ghan, en orient, où ils furent livrés aux *lois*. Tous ses ennemis furent remis entre ses mains, pour leur faire grâce ou prononcer leur arrêt de mort. Ce triomphe sur ses ennemis fortifia le roi Léon, grâce à l'assistance du Christ, roi des cieux; avec les prières de tous les saints, puisse le Christ divin assurer la victoire sur tous leurs ennemis à la royauté de Léon, roi d'Arménie, et de ses bons enfants, et accorder à son église leur longévité!

Dans ces jours les vénérables reliques du grand Nersès, patriarche d'Arménie, furent découvertes dans le lieu de leur dépôt. Que par ses saintes prières le Christ divin accorde la paix au monde! Gloire à lui dans l'éternité!

Je finis l'histoire des actions des Tathars durant 44 ans, le tout en abrégé, mais non en détail.

<sup>1)</sup> J'omets ici une épithète un peu trop vive.

## A D D I T I O N XXVI.

*Extraits de l'Histoire des Aghovans*<sup>1)</sup>, en arménien, par *Mosé Caghancantovatsi*.

L'auteur arménien, encore inédit, de qui je vais parler, n'était connu jusqu'à présent que par quelques indications du P. Tchamitch, qui, dans sa grande Histoire d'Arménie (t. II, p. 1046), regrettait avec juste raison, de n'avoir pu le consulter. Le savant P. Somal, dans son Quadro della storia letteraria di Armenia, Venise, 1829, p. 44, exprime le même regret, parce qu'à l'époque de la publication de son livre, la bibliothèque du couvent des Mékhitharistes de Venise ne possédait pas un exemplaire complet de l'ouvrage de Mosé, lacune qui a été, depuis lors, comblée par plusieurs copies. Notre Musée asiatique en possède également une, qui a été faite à St.-Petersbourg, en 1841, sur un exemplaire, de la main du savant vartabied, l'évêque Jean Chakhathounof, † le 28 février 1849; celui-ci, à son tour, avait été transcrit d'après un autre très ancien, qui se trouve au couvent d'Edchmiadzin, N. 163 du Catalogue imprimé à St.-Petersbourg, en 1840; cf. 3e Rapport sur mon Voyage, p. 71. Le P. Somal donc pensait que Mosé était un auteur du VIIe siècle; mais comme on trouve dans l'Histoire des Aghovans, l. III, ch. XXI, p. 165, de la copie du Mus. asiat., le récit de la prise de Barda par les Rhouzic ou Russes, en 914 de J.-C.<sup>2)</sup>, il faut bien reculer de quelques siècles l'existence de notre auteur.

Depuis l'époque où j'ai rédigé cette note, il a paru sur Mosé: 1<sup>o</sup> une notice, par M. Eugène Boré, dans le journal l'Institut, Sc. hist. N. 136, avril 1847: cet article est plus religieux que littéraire et renferme bien des aperçus peu exacts, que l'estimable auteur n'y aurait pas fait entrer s'il l'eût écrit à Paris. Ce travail a été de nouveau publié, avec quelques rectifications, par l'habile rédacteur des Nouvelles Annales des Voyages, M. Vivien de S.-Martin, dans ledit recueil, avril 1848, p. 53 — 93. 2<sup>o</sup> Un article de

<sup>1)</sup> L'Aghovanie, comme principauté, comprenait les provinces arméniennes d'Artsakh et d'Outi, et une bonne partie de la Siounie: ses limites varièrent suivant les époques. En tout cas la description des cantons de l'Aghovanie se trouve dans celle des provinces sus-indiquées, dans l'Arménie ancienne du P. Indjidj.

<sup>2)</sup> Ce curieux récit est imprimé, en texte et traduction, dans le Bullet. histor. philol. t. IV, p. 202, dans un article de notre collègue M. Kunik. Du reste, Mosé n'était pas inconnu aux auteurs arméniens: il est notamment cité par Ciracos de Gantzac et par Mékhithar d'Airivank, auteurs du XIIIe siècle, parmi les sources qu'ils ont consultées pour la rédaction de leurs ouvrages. Mékhithar le nomme « le vartabied Mosé d'Aghovanie », et Ciracos, « Mosé Caghancantovatsi ». On remarquera que j'écris autrement qu'on ne l'a fait jusqu'à présent l'adjectif indiquant la patrie de Mosé: ce que je puis assurer c'est que j'ai suivi l'orthographe du M-it appartenant à notre Musée asiatique, on en verra plus bas la preuve.

M. Neumann, sur le même sujet, après avoir paru, à ce que je crois, dans un journal allemand, a été réimprimé sous le titre: Versuch einer Gesch. der armen. Litteratur, Leiptzig.

L'Histoire des Aghovans se partage en trois livres, fournissant une quantité de renseignements nouveaux sur les origines des nations arménienne et aghovane, sur les dynasties qui ont occupé l'Aghovanie, sur leurs rapports avec la Perse, avec la Grèce et les pays voisins, principalement sur les invasions des Khazars et sur l'état religieux et la hiérarchie des catholicos de l'Aghovanie, jusque vers le milieu du Xe siècle. Je me suis déjà souvent appuyé, dans mes notes, sur l'autorité de Mosé, mais ici je dois donner de plus longs extraits, parce que son texte renferme de grands développements.

Notre auteur ne dit rien de sa personne ni de son genre de vie, il nous apprend seulement qu'il était natif du gros bourg de Caghancaïtoug, dans la province d'Outik (I. II, ch. XI, p. 63). La manière dont il parle de cette localité, ici et ch. X, ainsi que dans quelques autres passages, fait voir qu'elle devait être au S. et à quelque distance de Barda, aujourd'hui chétive bourgade, alors ville importante.

Quoique ni la Perse, ni la Grèce, ni l'Aghovanie, ne soient l'objet de mon travail, je crois pourtant que l'on me saura gré de profiter de l'occasion pour extraire de l'ouvrage de Mosé certains passages qui ne se rapportent pas directement à la Géorgie: ce sera une manière d'en faire connaître le contenu, et de mettre les critiques à même de l'apprécier.

Première partie, 30 chapitres; IIe P-ie 52 chapitres; IIIe P ie 23 chapitres.

1re P-ie ch. 1er, p. 1. Les possessions de Japheth allaient « du pays des Mars ou Mèdes, jusqu'à Gigirovn <sup>1)</sup>, vers le N.; au S., jusqu'au Dclath ou au Tigre, qui sépare les Mars de Babylone. »

Fils de Japheth :

Gamir,	de qui sortent	les Gamir (Cappadoce).
Magog,	»	» les Celtes et les Galates.
Mada,	»	» les Mars (Mèdes).
Houan,	»	» les Hellènes et les Hoïn (les Grecs et les Ioniens).
Thobel,	»	» les Théthhal (Hepthalites).
Mosok,	»	» les Ghouricatsi (Gouria?).
Thiras,	»	» les Thraces.
Kétin,	»	» les Macédoniens.

<sup>1)</sup> Plus bas, ch. III, on lit *Dégirovn*, Gégirovn; or 1<sup>o</sup> le *v*, avant-dernière lettre, est parasite en arménien, et sert seulement à allonger l'*o*; comme on écrit *Océanos* pour *Océanos*, *Babilovn* pour *Babilon*...  
<sup>2<sup>o</sup></sup> Je crois reconnaître dans ce nom, défiguré sans doute par les copistes, le mot *Gadir*, servant à indiquer le détroit de Gadès ou de Gibraltar.

## Fils de Thiras :

Askanaz, de qui sortent les Sarmates.

Eriphat, » » les Sauromates.

Thorgom, » » les Haï (Arméniens).

## Fils d'Houan :

Angicha, de qui sortent les Silicatsi (?) et les Athéniens.

Tharchich, » » les Vir (Géorgiens) et les Thyréniens.

Citris, » » les Horom, les Latins et les Rhodiens.

En tout 15 (?) races, d'où sont sorties les Iles de la mer.

Les Cétratsi, fils de Japheth, vivant dans le N., sont parents des Cétratsi, d'où proviennent les Aghovans, parents de ceux qui vivent dans la Hellade et qui se sont transportés ici. <sup>1)</sup>

Les pays occupés par la race de Japheth sont :

Atrpatacan (Aderbidjan),	Thésoghis, (Thessalie ?)
Aghovank (Albanie),	Locride,
Amazonia,	Béotie,
Grande et Petite Arménie,	Héthaghia (Hephthalites),
Cappadoce,	Attique,
Galatie,	Achaïe,
Colchide (Coghkis),	Théghinim (?)
Indes,	Houpiristim (Sper),
Tosporia,	Ghiouria (Gouria ?)
Miotis (Méotide),	Lichnitis,
Torinis (Tauride ?)	Acarènes,
Sarmatès,	Adriacé, d'où la mer Adriatique,
Stouthia (lis. Scouthia),	Gaule,
Thrace,	Espagne,
Macédoine,	Ibérie (Ibéra),
Dalmatie,	la Grande-Espagne (Spania),
Maghkh (?)	

Les limites de Japheth vont jusqu'aux Bertanicétsi (Iles britanniques).

Ch. III, p. 2.

Parmi les peuples qui connaissent l'écriture (*dprouthioun*) ou la littérature, Mosé nomme, entre autres, les Mars, les Arméniens et les Aghovans, jusqu'à la limite de Dégiron, entre les fleuves Pargamidos et Mastosis ou Ghion, mais il omet les Géorgiens.

<sup>1)</sup> Ces généalogies diffèrent en plusieurs points de celles exposées au ch. X de la Genèse et au ch. V du l. 1er de Moïse de Khoren ; mais je ne crois pas que cela vaille la peine d'être discuté.

Maintenant, au lieu de me livrer à une sèche analyse de l'ouvrage de notre Mosé, je vais en extraire la substance, en ayant soin de grouper chronologiquement les renseignements qu'il fournit sur sa nation, et qui sont exposés chez lui pêle-mêle, sans aucun ordre, ou plutôt dans le désordre le plus complet, avec des répétitions et des longueurs sans fin.

Pour atteindre mon but, je traduirai d'abord, purement et simplement, les chapitres XXII et XXIII de la 3e Partie, les plus systématiques de tout l'ouvrage, et tirerai les développements des autres parties.

§ 1. Suite des dynasties aghovanes (Mosé, 3e P-ie, ch. XXII, p. 166—168.)

Je traduirai tout ce chapitre sans en rien retrancher, mais j'interromprai le texte de temps en temps, pour donner les explications nécessaires, fournies par les passages analogues, de notre auteur.

« Répétition de la série de l'histoire civile, en abrégé.

« Nous avons appris avec certitude que la race arménienne<sup>a)</sup> s'allia à la famille Mihracan, laquelle, par son ambition, arriva à commander dans les contrées orientales de l'Arménie; que cette race fournit les noms de rois ci-dessus énumérés<sup>b)</sup>, depuis le brave Vatchagan, au nombre de dix. De ces monarques, rangés suivant l'ordre chronologique, le pieux Vatchagan seul bâtit une église, dans l'orient<sup>c)</sup>. Après sa mort, cette famille commença à tomber en décadence, et les Mihriens, de race Sassanide<sup>d)</sup>, qui vinrent de Perse, s'affermirent comme princes. »

a) Par ce mot l'auteur désigne l'ancienne famille qui régna sur l'Aghovanie; car les Aghovans passent pour être la postérité de Sisac, fils de Gégham, quatrième descendant de Haïc, fondateur de la nation arménienne; v. S.-Martin, Mém. t. I, p. 207 — 215 suiv.

b) Les rois aghovans, de race arménienne, connus historiquement, au nombre de dix, sont: Arhan, chargé du commandement de l'Aghovanie par Vagharchac, premier roi arsacide de l'Arménie, environ l'an 152 avant l'ère chrétienne (Mosé, 1re P-ie, ch. XIV, p. 16). « Depuis Arhan, jusqu'au brave Vatchagan Ier, Arsacide, on ne sait rien, que les noms des rois, à savoir: Vatchagan Ier; Ourhnair (baptisé par S. Grégoire-l'Illuminateur, environ l'an 340 de l'ère chrétienne)<sup>1)</sup>; Hotchagan, Merhavan, Satoï, Asaï, Esvaghen, Vatché (florissant vers l'an 450<sup>2)</sup>); Vatchagan II, fils d'Azcert, frère de Vatché, qui fut reconnu par Vagharch roi de Perse (régnant 484—487). Vatché construisit, par ordre de Phéroz, successeur de Iezdédjerd, roi de Perse, la grande ville de Phéroz-Apat, aujourd'hui Barda. » Mosé, ibid. ch. XV, p. 16, 19.

Immédiatement avant Vatchagan Ier, il faut placer un certain Sanatrouc, prince de la famille royale d'Arménie, qui se fit roi des Aghovans après la mort de Trdat-le-Grand; il résida dans la ville de Phaïtacaran. Mais on ne sait rien de plus sur lui, et il ne laissa pas de postérité. Mosé, 1re P-ie, chap. XII, p. 10 suiv.

« De Vatché à Vatchagan II, l'Aghovanie fut 30 ans sans roi, à cause de la méchanceté du roi de Perse, qui voulait anéantir le christianisme, et força même Vatchagan à se faire mage, du moins à l'ex-

1) Il avait épousé Asaï, la soeur du roi de Perse Chapouh, p. 5.

2) Il était fils d'une soeur de Iezdédjerd II, p. 5; là même, détails sur les guerres entre les fils du roi de Perse, après sa mort.

térieur ; mais une grande invasion des barbares du N. et la mort de Péroz mirent fin à cette persécution; *ibid.* chap. XVI, p. 16. •

Vatché est souvent mentionné par Lazar de Pharbe, son contemporain, dans le récit des guerres religieuses de l'Arménie contre les successeurs de Phéroz, fils d'Azcert ou Iezdédjerd II; comme il voulait se faire moine, vers l'an 460, l'évêque des Gout, peuplade caucasienne, dont la situation n'est pas bien connue, cherchait à l'en dissuader, par une lettre où l'on remarque ce passage : « Je te comparerai à l'étoile de Vénus (arousiac); tu répands des clartés plus brillantes qu'elle; celle-ci est étoile de Vénus durant six mois, et durant six mois est plongée dans les ténèbres; tandis que toi, tu es tous les jours l'étoile de Vénus et supérieur à elle, car elle ne se montre que les soirs, et toi durant les 24 heures du jour et de de la nuit. Si je te comparais à la lune, je ferais éclater le rire des savants: celle-ci, douze fois par an, diminue et s'obscurcit, ne montre qu'un demi-disque, semblable à une faux; elle est humide, ne brille qu'à-demi, rend des émanations malsaines, ne parait que la nuit, aime l'obscurité, hait la clarté, semble avoir des remords, a la démarche boiteuse, souffre de la chaleur et se cache souvent... » Mosé, *ibid.* ch. XI, p. 9. En citant ce passage j'ai eu principalement en vue de faire ressortir les idées et connaissances astronomiques de l'époque où il fut écrit. Du reste, Vatché, après avoir embrassé par force le magisme, revint à la religion chrétienne et abdiqua la royauté, pour vivre dans la solitude.

Evidemment cette liste de dix rois, pour sept siècles et demi, depuis Arhan, est incomplète; mais c'est beaucoup de neuf personnages depuis Vatchagan Ier, qui dut vivre environ l'an 300 de J. - C. jusqu'à Vatchagan II, vers la fin du VI<sup>e</sup> s., avec un interrègne de 30 ans.

c) Vatchagan II mérita le surnom de pieux, en travaillant de toutes ses forces à l'amélioration de son peuple par l'instruction et par la religion. Il établit des écoles, pour les fils de mages, de prêtres d'idoles, de sorciers, d'empoisonneurs, de coupeurs de doigts, et, plus hardi que ses prédécesseurs, entreprit d'extirper toutes les abominations dans l'Aghovanie et dans la Cambysène (Cambedj). Mosé, *ibid.*, p. 20 suiv.

Les coupeurs de doigt (*Մանուհան*) procédaient en attachant un enfant par les quatre pouces à autant de pieux et l'écorchaient vivant. Ils furent dénoncés par un enfant, qui, étant dans une forêt au bord du Kour, les vit un jour occupés à cette affreuse opération, se jeta dans le fleuve, au moment où on voulut l'arrêter, le traversa sur un arbre qui flottait dans l'eau et informa le roi de ce qu'il avait vu. L'un de ces sectaires fit enfin ainsi sa confession :

• Le démon apparaît sous forme humaine et ordonne de se séparer en trois bandes, dans l'une desquelles on prend trois hommes, destinés, l'un à être mutilé, l'autre à être tué, et le dernier à être écorché tout vif. A celui-ci on coupe le pouce de la main droite, et, avec sa peau, on l'enlève à l'intérieur; de la main gauche on coupe le petit doigt, on le détache et on l'enlève de même à l'intérieur. On fait de même aux pieds, l'homme vivant encore, puis on le tue, on achève de l'écorcher, on prépare la peau et on la met dans un coffre.

• Quand arrive le moment de l'abominable liturgie, on prépare un siège de fer recourbé, dont les pieds ressemblent à ceux d'un homme, ainsi que plusieurs de nous l'ont vu, et l'on place dessus un vêtement précieux. Le démon vient, endosse l'habit, se met sur le siège et se montre vêtu comme un homme, tenant la peau où sont les doigts. Si l'on n'a pu avoir un homme pour la circonstance, le démon ordonne d'écorcer un arbre, de sacrifier devant lui un boeuf ou une brebis, et quand on les a immolés, il boit et mange avec ses abominables serviteurs. En outre, on selle et bride un cheval, que l'on tient prêt; le démon monte dessus, et le fait courir jusqu'à ce que l'animal s'arrête, après quoi il disparaît et cesse d'être visible. Cela se fait annuellement. •

Si Vatchagan II étendit ses soins jusque dans la Cambysène, car il ne paraît pas douteux que le nom de *Cambedj*, ci-dessus mentionné, n'indique la contrée dont je parle, elle était donc, à la fin du Ve siècle, c'est-à-dire au temps du roi de Géorgie Wakhtang - Gourgaslan, sous une dépendance quelconque des rois aghovans.

C'est encore au temps de Vatchagan II, que l'on découvrit, dans la ville de Tsrhi, les reliques de S. Zacharie, père de S. Jean-Baptiste, consistant en une portion du sang de ce saint, et celles de S. Pantaléon, martyrisé à Nicomédie, que S. Grigoris, petit-fils de S. Grégoire-l'Illuminateur, avait portées à Tsrhi et chez les Mazkouth, au pays des *Djb* (lis. Djighb); elles opéraient de nombreux miracles, qui ont été racontés par Hounan, chef des évêques du pays des Huns, témoin oculaire, qui se trouvait alors chez les Mazkouth. Mosé 1re P-ie, p. 15 et chap. XIX, p. 22, suiv.

Or, d'après notre auteur (p. 5, 14), S. Grégoire-l'Illuminateur avait prêché en personne la religion chrétienne dans la Géorgie, dans l'Aghovanie et dans l'Haband, où il bâtit une église, à Amarhas, métropole de cette contrée. Plus tard S. Grigoris, fils de Vrthanès, fils de S. Grégoire, fut sacré, à 15 ans, catholicos de la Géorgie et de l'Aghovanie, où il prêcha la foi; il reçut la consécration des mains de son frère Housic, catholicos d'Arménie, alla au pays des Mazkouth, au temps de leur roi Sanasan, Arsacide, qui le fit mettre à mort dans la plaine de Vatnik (en 343 de J.-C. suivant Tchamitch, Hist. d'Arm. t. I, p. 426). Ses reliques furent portées au village d'Hacou, par des moines syriens, avec celles d'un religieux qui gardait, à Tsrhi, celles de S. Zacharie et de S. Pantaléon, ci-dessus mentionnés, et encore avec celles d'un jeune Djigbb mis à mort pour la foi. Ce religieux et le jeune Djighb avaient été massacrés par les Perses d'Argès où Ergès (cf. p. 16), car la ville de Tsrhi s'était détachée des Aghovans et livrée aux Perses, du temps de Vatché.

J'ajouterai encore que Movsès, Daniel et Eghia, fils de Sanasa, roi des Mazkouth, disciples de S. Grigoris, furent mis à mort, par ordre de leur père, avec 3870 autres personnes, qui s'étaient retirées sur le mont Dizaphait, à Cataroi-Vank, le 9 du mois de navasard. Leurs reliques furent découvertes au temps du même roi Vatchagan et de Garhnic, évêque d'Amarhas. Mosé, p. 53. En outre, tout le ch. VI de la IIe Partie est consacré à l'histoire de ces reliques.

Après la mort de S. Grigoris, le paganisme et le magisme régnèrent de nouveau en Aghovanie. S. Mesrob, l'inventeur des lettres arméniennes, aghovanes et géorgiennes, étant allé à Jérusalem (Ve s.), en ramena des prêtres, avec lesquels il se mit à prêcher dans l'Outi et l'Aghovanie, chez les Lphnik et les Caspik, à la Porte de Tchogh et chez les autres peuples emmenés captifs par Alexandre, et demeurant dans la grande montagne du Caucase: chez les Gargark, les Camidjic (la Cambysène), les Hépha-ghas, qu'il convertit à la foi. Leur prêtre résidait à Gis; ib. 1re P-ie, ch. XXVII.

Vers le même temps, Sanasan étant entré en Arménie, à main armée, la nation entière se souleva pour venger la mort de S. Grigoris, et tous les Huns et Mazkouth furent exterminés. Son corps et ceux des autres martyrs de Tsrhi, ayant été également découverts à Hacou, un prêtre eut ordre d'aller informer de cet événement le gouverneur Khodjcoric, fils naturel du roi Esvaghen (p. 34), qui le fit savoir au roi Vatchagan (p. 22). Chouchanic était alors reine (*աշխարհամիկի*) d'Aghovanie; ib. p. 24. L'auteur ne dit pas clairement qu'elle fût femme du roi.

Sur le martyre de S. Grigoris, v. Tchamitch, t. I, p. 426, 660, 682; Mos. Khor. l. III, ch. 3, 6; Fauste de Byz. éd. Ven. 1832, p. 15.

Encore sous le roi Vatchagan, en 488 de l'ère chrétienne, il fut tenu un concile, à Barda, auquel assistaient:

Addit. et écl.

**Chouphaghichoï**, archevêque de Barda, le même qui figurera plus bas dans la liste des catholiques d'Aghovanie ;

**Manasé**, évêque de Cabala ;

**Hounan**, — d'Hachou ;

**Anania**, } korévêques d'Evoutav ;

**Sahac**, }

**Hovseph**, prêtre de Caghancatouk, la patrie de notre auteur ;

**Mathé**, — de Barda ;

**Poghos**, — de Gigadj ;

**Chimavon**, korévêque de Tsrha ou Tsrhi ;

**Mathé**, évêque de Darahodj ;

**Abiczbed**, prêtre ;

**Ourbath**, — d'Airmanouch ;

**Hovel**,

**Parmidé**, } prêtres ;

**Hacob**,

Les nobles et nahapiets de l'Artsakh ;

**Bacour**, nahapiet de Caghancatouk. Mosé, *ibid.*, ch. XXV, p. 36.

Les 22 canons de ce concile furent souscrits (p. 38) par :

**Mihr-Aric**, hramanatar et chiliarque ;

**Marouth**, azgapiet (chef) ;

**Tirazd**, **Spracos**, **Ghama-Bacour**, **Rhatan**, **Archès**, de qui la qualité n'est pas désignée.

**Vardan-Kadch**, seigneur de Gardman ; (Khours était prince de Gardman, quand S. Mesrob vint dans l'Aghovanie ; *Ile P-ie*, ch. 3, p. 52) ;

**Khours**, **Bermousan**, **Khosc'en**, sans qualité ;

**Phiourog**, nahapiet, et autres non désignés nominativement.

Le titre d'azarapiet, ou chiliarque, semble indiquer un grade ou un emploi militaire ; hramanatar, porteur de commandement, doit être un emploi administratif ou civil ; nahapiet et azgapiet, me paraissent signifier également un chef de race, de famille noble.

d) Voici maintenant quelques détails sur l'établissement des princes Sassanides en Aghovanie :

**Bndo** et **Vstam**, deux frères, de la famille sassanide, ayant tué **Ormizdas**, roi de Perse (en 590), s'enfuirent en Grèce, pour échapper à **Vahram-Tchoubin**. Cependant **Maurice**, qui avait donné sa fille à **Khosro-Parwis**, aida ce dernier à s'affermir sur le trône. Plusieurs années après, **Khosro** fit périr **Bndo** et **Vstam**, qui étaient fils de sa soeur, et 50 personnes de leur famille. Un seul individu, nommé **Mihr** ou **Mihran** échappa à ce massacre, se réfugia dans le voisinage de Barda et voulut même passer chez les **Khazirs** ou **Khazars**. Bientôt **Khosro** se réconcilia avec lui et lui permit de demeurer où il voudrait. **Mihr** se fixa à **Sarot**, dans le Gardman, et y construisit le bourg de **Mihravan**. Il fit périr deux princes, seigneurs du pays, dont il devint maître, et fut père d'**Armaïel**, celui-ci de **Vard**, celui-ci de **Vardan-Kadch**, i. e. le brave, qui bâtit la citadelle de Gardman : ce fut une nouvelle lignée de princes gardmaniens, les **Mihracans**. Pour **Mihr**, il vécut longtemps et mourut en paix (vraisemblablement vers le milieu du VIIe siècle) ; *Mosé*, *Ile P-ie*, chap. XVII, p. 81.

**Mihr** avait fait périr **Erhanchahic**, un des anciens seigneurs du Gardman, de race arménienne, et 60 personnes de sa famille, excepté **Zarmihr-Erhanchahic**, son gendre. Il réussit à établir son accen-

dant sur l'Aghovanie et sur les sauvages du Caucase, et fut père de Vard; celui-ci, de Varazman, de la princesse Chouchic et de Varaz-Grigor, le premier prince d'Aghovanie, qui fut baptisé par le catholicos Viroï (vers l'an 627); Varaz-Grigor eut quatre fils: Varaz-Phéroj, Djavancher, Hézout-Khosrov et Varazman. Mosé, *ibid.* p. 82.

Evidemment il y a ici un défaut de rédaction ou omission par le copiste, et après le mot souligné dans ce paragraphe, et, il faut ajouter *Vardan-Kadch*; sans quoi l'auteur contredirait ce qu'il a dit quelques lignes plus haut, et ce qui sera répété p. 166, comme on va le voir.

«Voici leurs noms (des princes d'Aghovanie, de la famille Mibracan), en les passant en revue, de père en fils: Mihr, Armaïel, Vard; Kadch-Vardan, qui crut en J.-C. et bâtit la citadelle de Gardman; il fut père de Vard<sup>a)</sup>; celui-ci de Varaz-Grigor, premier prince d'Aghovanie<sup>b)</sup>, qui eut quatre fils: Varaz-Phéroj, Dchévancher, Hézout-Khosrov, Varazman.»

a) Quoique les dates fournies par notre auteur n'aient jamais rien de précis, cependant les déductions basées sur les synchronismes sont si nombreuses et si frappantes qu'elles équivalent presque à des chiffres positifs. Or, en partant de Mihr, qui ne put s'enfuir de Perse, d'après ce qui a été dit précédemment, que dans les premières années du VIIe s., et remontant jusqu'à Viroï, dont le catholicat, de 34 ans, ne peut avoir dépassé l'an 630, n'est il pas surprenant de trouver six générations entre les deux points extrêmes Mihr et Dchévancher? Comment, dans cet intervalle de soixante ans, Dchévancher, le 5e descendant de Mihr, put-il arriver à l'âge d'homme et faire en l'an 632 les choses que je vais esquisser?

Des cinq premiers personnages nommés dans le § objet de cette note, ni Mosé ni aucun autre auteur connu ne disent et ne racontent que les faits que l'on vient de lire: ainsi, à cette première époque de son installation en Aghovanie, la famille Mibracan ne rayonna point en dehors de ses domaines, à ce qu'il paraît.

b) Sans épiloguer sur les termes dont se sert ici notre auteur, je vais exposer les faits connus de l'histoire de Varaz-Grigor.

Dans l'Histoire de la Géorgie, p. 228 et n. 4, il est dit que l'empereur Héraclius, lorsqu'il marchait contre Bagdad, ou plutôt contre la capitale de la Perse, alors Ctésiphon, battit en passant Waraz-Gagel, éristhaw du Gardaban, au lieu dit Khouzachen, le prit, le fit baptiser avec tout son peuple, et bâtit là une grande église. Or l'époque de ces événements, l'année 625 ou 626, et le reste des circonstances prouvent qu'il doit être question ici de notre Varaz-Grigor. En effet, *Grigor* devient *Grigol*, en géorgien, et s'écrit en abrégé *ᲒᲗᲚ* ou *ᲒᲗ*, dont un copiste ignorant les faits a très bien pu faire *ᲒᲗᲚᲗ* *ᲒᲗᲚᲗ*: d'ailleurs le pays de Gardaban, des Géorgiens, est justement le Gardman des Arméniens. Quant au baptême, on a vu plus haut que Varaz-Grigol l'avait reçu du catholicos aghovan Viroï: notre Mosé ne dit pas si Varaz était précédemment idolâtre ou sectateur du magisme, ni si Viroï était partisan du concile de Chalcédoine. Il reste donc encore ici quelques détails incertains, mais les faits en gros sont éclaircis.

Dans le passage cité de l'Hist. de Gé., j'avais raisonné comme si l'on pouvait réellement lire *Gagel*; mais plus bas, p. 232, fin de la n. 7 de la page précédente, j'ai indiqué ce qui me paraît la vraie leçon.

Quatre ans après la mort de Khosro (Parviz, en 632), son fils Azcert ou Iezdédjerd III lui ayant succédé, Varaz-Grigor envoya en Perse son second fils, Dchévancher, à-peine barbu, et le général persan Rostom l'expédia à Tizbon ou Ctésiphon, où Iezdédjerd le nomma asparapiet, généralissime d'Agho-



vainc ; il remporta de grands avantages sur les musulmans , auprès de l'Eau-Morte (*Տեւաւ Զրոյ*), vraisemblablement la mer Morte , exploits pour lesquels il fut récompensé magnifiquement. Après cela le général persan Khorazat , avec le même Dchévancher , accourut au secours de Tizbon assiégée , *յս թէ միջ յազկերսի* ; *Mosé*, IIe P-ie, chap. XVIII, p. 82, 83.

On voit bien , par les trois mots arméniens qui finissent le § précédent , que l'auteur veut donner la date du siège de Ctésiphon , mais j'ai déjà fait voir dans la n. 7, p. 232 de l'Histoire de Géorgie , que cette formule est loin d'être claire , quoique le fait soit réellement de l'année 640 ou 641.

Dchévancher , continue *Mosé* (ibid. ch. XIX, p. 84, 85, 86), finit par se révolter contre les Perses , après la fuite d'Izedédjerd III , qui suivit la prise de Ctésiphon par les musulmans (vers 645), et devint indépendant en Aghovanie. Uni avec son père , il battit les Perses , au village de Maazgi ; dans le canton inférieur de Phérozapat ou Barda ; cependant cette ville ayant été prise par l'ennemi , ainsi que la mère et les frères de Dchévancher , celui-ci passa alors au N. du Kour et battit de nouveau les Perses , dans le canton de Capidjan ou Cambysène ; de là il vint à la frontière de la Géorgie , dont le prince , Atrnerseh ou Adarnasé , avait reçu son commandement de l'empereur Héraclius (v. Hist. de Gé. p. 231, n. 7), et était très considéré. Adarnasé vint auprès de lui , pansa ses blessures , et non-content de lui témoigner la plus vive sympathie , voulut le marier à une Géorgienne. Il lui fournit aussi un corps de troupes auxiliaires.

Izedédjerd mourut , après 20 ans de règne , en la 31e année de l'Hégire , 651, 2, de J.-C. Pour Dchévancher , il ne cessa de résister aux invasions des musulmans , tandis qu'à la fin son père embrassa leur parti.

Le sparapiet d'Aghovanie , notre Dchévancher , ayant écrit à l'empereur Constant II , petit-fils d'Héraclius , ce prince lui conféra (sans doute à diverses reprises) les titres de Patrice ou Proton-Patrice , d'Hypate , d'Apaïoupak ou Apourhipat (lis. Apohypate), de Stratélate , d'Elistou (?) de 1200 hommes , de seigneur de Gardman , de gouverneur de tout l'orient , et lui accorda un trône d'argent ; en sorte qu'il devint maître de tous les pays depuis la limite de la Géorgie jusqu'à la porte des Huns ; *Mosé*, ibid. ch. XX, p. 87, 88.

Constant II vint lui-même en Aghovanie , au village de Kongr , dans la 13e année de son règne , c'est-à-dire en 654 , au temps du catholicos de ce pays Oukhtanès ; il donna à Dchévancher un morceau de la vraie croix , en l'honneur duquel le prince aghovan fit bâtir une belle église , dans le territoire de Gardmanaberd ; il lui accorda également un habit royal , ainsi que les insignes de la royauté , et créa patrices ses jeunes fils , de qui la mère venait de mourir , en sorte que Dchévancher portait alors le deuil. Ce dernier vit l'empereur deux fois , à Kongr-Giough et à Vagharchapat , et se trouva jouir alors d'une position si élevée que les rois de Tourkistan et de la Géorgie lui témoignaient une grande considération. Ibid., chap. XXII, p. 89.

Deux ans après (vers 656), il battit , au-delà du Kour , les Khazirs , qui avaient fait une incursion , et acheva l'église de Gardmanaberd ; ibid. ch. XXIII, p. 90. Le roi des Turks ou des Huns étant venu lui-même en Aghovanie , Dchévancher eut avec lui une entrevue amicale et épousa sa fille , et on lui rendit tout le butin et les prisonniers , enlevés précédemment ; ch. XXVI, p. 92.

Sur l'invitation du khaliphe , Dchévancher se rendit auprès de lui , fut reçu magnifiquement , et à son retour il se rencontra avec Grigor Mamiconien , alors généralissime d'Arménie ; chap. XXVIII, p. 94. Etant retourné une autre fois près du roi du midi (le khaliphe), il ne fut pas moins bien accueilli , fut comblé de présents et refusa le commandement de l'Aderbidjan , qui lui était offert ; ibid. chapitre XXVIII, p. 95.

Là même, description de l'oiseau-royal.

Les reliques de S. Machtots et des ses disciples, martyrisés pour la foi, ayant été découvertes dans une chapelle, à Khormaberz, dans la petite plaine d'Asparisacan, au bord de la rivière Trtovaca, canton de Medz-Irank, l'Apouï-Patric (sic) Dchévancher et l'archevêque Oukthanès, catholicos d'Aghovanie, en furent informés par des lettres de David, évêque de Medz-Coghmank ou Medz-Covank, qui mourut plus tard sous le prince Varaz-Trdat (p. 114), et de Hovel, évêque d'Artsakhacan-Coghmank, autrement Medz-Irats, Irants, ou Iranats. Là même sont aussi nommés le canton de Rhostan, dans le district de Medz-Coghmank, et celui de Tchghakian-Hovit, dans le district d'Asparisacan, ci-dessus mentionné. Oukthanès, dans sa réponse, se nomme « l'humble catholicos, » et Djouancher Zoravar, i. e. général : tous deux résidaient alors dans la grande ville de Phéroj-Cavat, que je crois être Peroz-Abat ou Barda. Ibid., p. 98, 99, et ch. XXX, p. 100.

Djouancher fut tué, auprès de Barda, dans la province d'Outi, par un scélérat, nommé Enib. Sa mort fournit à notre auteur le sujet d'une Elégie dont chaque couplet commence par une des lettres de l'alphabet arménien, jusqu'à Ճ, qui en est la 19e; ibid. P-ie II, ch. XXXIV, p. 108; XXXV, p. 111. Malheureusement il n'y a pas de date, mais évidemment ce dût être avant la fin du VIIe s.

Aghphioughthover ou Aghphigouthover, roi des Huns, avec ses troupes, armées de boucliers et d'arcs, vint dans le territoire de Capaghaca, i. e. de Cabala (ancien nom de Chamakha), pour venger la mort de Djouancher. Il passa le Kour, et entra dans l'Outi, mais il fut apaisé par le catholicos Mosé, p. 113. Il se fit ensuite chrétien, p. 121. Son nom est écrit *Lithover*, p. 128.

« Partant de l'aîné de ceux-ci, et laissant les autres, faisons connaître aux Arméniens la série des noms : ce sont Waraz-Phéroj<sup>a)</sup>, Waraz-Trdat, Vardan; Nerseh-Djnada, qui extermina, à cause de la foi, la population de Djak-Glkhöi, et fit attacher à des chaînes de fer les pieds de ceux qui s'échappaient; ce qui fit que beaucoup périrent par l'effet de la chaleur. Etant allé, dans la même intention, à Hatsioun-Giough<sup>b)</sup>, Nerséh voulait passer en Syrie : c'était un dimanche. Il s'écarta de ses compagnons et revint seul auprès du père spirituel Siméon, qui desservait Sourb-Khatch. Ayant caché son nom, il pria parmi les autres; mais Siméon s'approchant hardiment : « Qui es-tu ? dit-il. Le Seigneur a révélé ton impiété dévastatrice, et quelques-uns même de tes fils . . . . . prennent la verge du pouvoir. N'es-tu pas Nerséh, qui te rends en Syrie, pour y commettre les mêmes excès contre les églises chrétiennes de l'orient ? Maintenant tu cours le monde, mais tes yeux ne s'ouvriront plus pour voir la terre de tes pères. » Nerséh, tomba aux pieds du vieillard, qui s'en-alla, sans vouloir écouter sa réponse : il mourut là, suivant la parole du père Siméon, et l'on ne porta dans son pays qu'un corps inanimé. »

a) Varaz-Trdat, fils de Varaz-Phéroj, frère de Dchévancher, apchiapat (lis. apohypate)-patric, i. e. proconsul et patrice, fut choisi pour succéder au prince défunt; Mosé, IIe P-ie, ch. XXXVI, p. 112. Sa femme se nommait Sprham : je parlerai d'elle plus en détail, dans la suite de l'histoire religieuse de l'Aghovanie.

Varaz-Trdat s'était emparé d'un village appartenant à l'église, qu'il fut forcé de lui restituer. Il payait tribut aux Khazars, aux Turks et aux Grecs. Il alla à C. P. (vers l'an 700), et y resta cinq ans : il avait donné ses fils en otage à l'empereur. Quand il revint, il livra son pays aux musulmans; aussi ses fils Gagic et Vardan restèrent-ils 12 ans captifs à C. P. A la mort de Justinien II (11 décembre 711),

Vardan Philippique , de race arménienne , devint empereur ; il délivra les fils de Varaz-Trdat , qui revinrent dans l'Aghovanie , sous le catholicos Mikhael ; *ibid.* IIIe P-ie, p. 152, 154.

Les musulmans , ayant pris Barda , en firent le centre de leur domination. Stéfanos , fils de Varaz-Trdat , mourut jeune : Varazman , frère de Stéfanos , fut jeté dans le Kour par les musulmans , et Dchévanchéric , frère de Varazman , hérita de la principauté ; *ibid.* ch. XIX, p. 161.

b) Ce village de Hatsioun ne serait-il pas celui d'où tire son nom la croix de Hatsounik , dont j'ai parlé dans le IIIe Rapport sur mon Voyage, p. 57. Il est vrai , d'une part , que notre auteur lui-même nomme *Khousachen* le lieu où l'empereur Héraclius fit bâtir une église après avoir fait baptiser Varaz-Grigor ; d'ailleurs l'église où Dchévancher fit placer la parcelle de la sainte croix donnée par l'empereur Constant II était dans le territoire de Gardmanaberd ; et encore l'Histoire de la croix d'Hatsounik , analysée dans mon Voyage (*loc. cit.*) , dit que Hatsounik est dans le Vaspouracan ; mais d'autre part le nom de Hatsioun est si semblable à celui de Hatsounik , le Vaspouracan , si éloigné de la route que suivait Héraclius , et la légende si vague dans ses indications , enfin le nom même de *Sourb-Khatch* , le lieu où résidait Siméon , nom qui signifie la « Sainte-Croix , » rappelle si bien tous les faits ci-dessus mentionnés , que je ne puis ne pas être frappé de cet ensemble de circonstances.

«Nerséh fut père de Gagic ; celui-ci , de Stéfanos et de sa soeur Aprsam. Ce Varaz-Trdat et son fils Stéfanos furent tués , à la même heure , par un de ses proches parents , Nerséh Philipian , dans la profonde vallée de Dadoï-Vank.»<sup>a)</sup>

a) Lors d'une invasion en Arménie du général musulman Sévada , en 270 de l'ère armén. 821 de J.-C. , Varaz-Trdat Stéfanosian , i. e. fils de Stéfanos , fut tué par Nerséh Philipian , i. e. fils de Philippe , à Mor-Gog , ou Gog-Mor (*ibid.* IIIe P-ie, chap. XIX, p. 162) ; il était le huitième descendant de Varaz-Grigor.

Faute d'autres renseignements sur les mêmes faits , je me contente de remarquer que les mots «huitième descendant» ne sont pas exacts ; car en remontant même depuis Stéfanos , fils de Varaz-Trdat , 2e du nom , jusqu'à Varaz-Grigor , on ne trouve que 6 personnes , Stéfanos , Varaz-Trdat , Stéfanos , Varaz-Trdat , Varaz-Phéroj , Varaz-Grigor , ainsi que le fera mieux voir le tableau généalogique , à la fin de ce 1er § ; encore ne suis-je pas sûr de m'être toujours bien orienté dans ces récits.

«Arouthioun , femme du mort , ayant appris le malheur de son mari , prit avec elle sa fille Sprham , qui lui restait , et par une marche de nuit , fort pénible , arriva à la citadelle de Khatchen. Cherchant des ressources pour sa maison , elle maria Sprham à Atrnerséh , fils de Sahl , résidant à Tchaïc et seigneur de Siounie , qui s'était emparé par force du canton de Gégham. Son fils Atrnerséh eut en partage une femme prudente , et tous deux , animés de la crainte de Dieu , donnèrent l'exemple d'une vie pieuse et de la charité pour le prochain.

«Atrnerséh bâtit la citadelle de Hand et choisit pour son asyle le village de Vaïounk , où sont les bains royaux. Emmené en Perse , avec d'autres princes , il y resta beaucoup d'années. Cependant la princesse Sprham , tout en continuant ses bonnes oeuvres , déploya un grand zèle pour bâtir Noravank , dans le canton de Sodéik , et l'orna magnifiquement. Pour Atrnerséh , il s'échappa du pays des musulmans et revint , mais il mourut bientôt.

Il avait deux fils : Grigor et Apouseth. Grigor bâtit la citadelle de Havakaghats et réussit à se faire prince dans ces régions. Il eut cinq fils, dont l'aîné, Apouli, fut tué par Sembat, son parent ; un autre nommé Sahac ou Sévada, homme brave et habile dans la guerre, fut maître de tout le Gardman et des cantons de Kost et de Pharhna ; mais il se mit à la tête de tous les chefs de bandits du Tzoroï-Get. Comme il était curieux d'instruction, il établit des maîtres de sciences dans sa demeure. Sembat, roi d'Arménie, lui fit de fréquentes guerres, sans pouvoir le réduire à ses volontés (fin du IXe et 14 premières années du Xe siècle.)

« Sévada eut deux fils, Grigor et Davith. Grigor fut père de Sévada, surnommé Ichkhan, et d'Atrnerséh ; Ichkhan, d'Hovhannès, de Grigor, d'Atrnerséh et de Philipé ; Hovhanès, surnommé Sénakérim, fils aîné d'Ichkhan, fut choisi par la main du Très-Haut, pour être roi. Le nom, depuis longtemps aboli, de la royauté, le Tout-Puissant se servit de lui pour le renouveler. Le grand roi de Perse lui ayant conféré de brillants insignes, lui ayant donné la couronne et le cheval de son père, la même année David, magistros grec, lui envoya une couronne magnifique et la pourpre royale, afin d'honorer et de faire honorer celui que Dieu favorisait. Il reçut donc l'onction royale de la main du patriarche, pour la Gloire de Christ. »

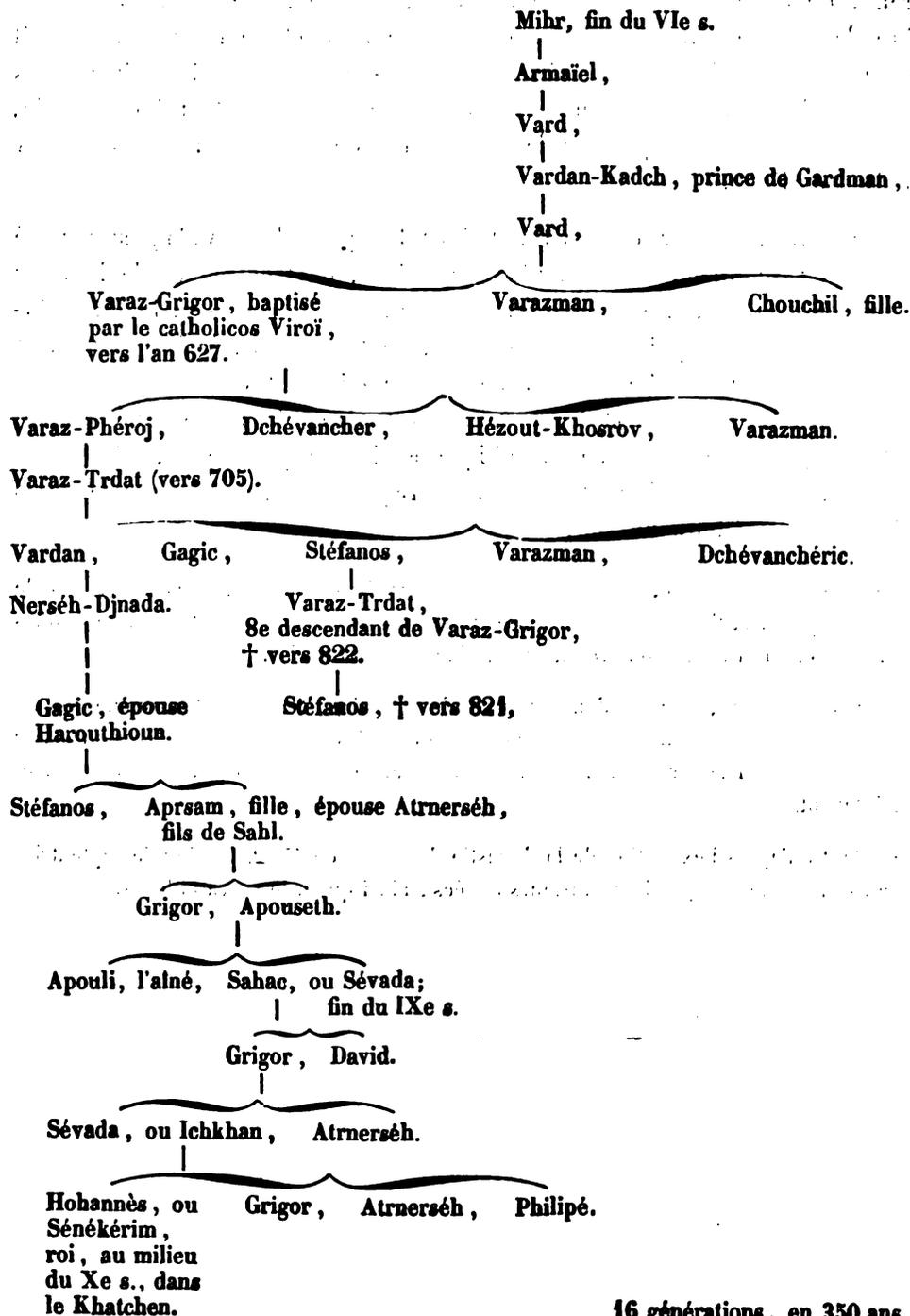
a) Il est beaucoup question de Sévada, dans la grande Histoire de Tchamitch, sous les règnes de Sembat - le - Martyr, 890—914, et d'Achot, son successeur : là se trouvent, pour cette époque, toutes les indications de sources. V. aussi l'Addition XI sur les origines des Bagratides.

Quant aux événements ultérieurs, ils nous donnent la fin de l'histoire, tout-à-fait inconnue jusqu'à présent, des rois de Baghk et de Khatchen, dont il est tant parlé dans les inscriptions relatives aux XIIe et XIIIe s., Addition au règne de Thamar : toutefois il reste une lacune entre ces deux siècles et le Xe, dont nous parlons maintenant.

Je termine, en ajoutant qu'après l'extinction de la dynastie des Sofis, en 1722, la Siounie septentrionale se réveilla de son asservissement, pendant plusieurs années, ainsi qu'on le verra ailleurs.

## Tableau généalogique des Mihracans, princes sassanides de l'Aghovanie.

(Mosé, p. 81, 154, 161, 166 sqq.)



§ 2. Série des catholicos aghovans. (Mosé, IIIe P-ie, ch. XXIII, p. 168, 169).

« Au sujet du titre de patriarche, on doit regarder comme un devoir, une convenance, de consigner par écrit des renseignements certains. Mais comme les impies ont livré aux flammes les gestes, la chronologie et les noms des dignitaires éminents, en ce qui concerne l'ensemble des premiers temps; que leurs testaments, meubles et lieux de résidence sont inconnus, et que la tradition ne nous en est pas parvenue, nous expliquerons et déterminerons un peu de tout, pour l'instruction de ceux qui s'intéressent à cette question.

« Comme donc l'auteur de notre conversion fut S. Eghichaï ou Eghiché, disciple du S. apôtre Thaddée, ordonné à Jérusalem par S. Jacques, ce dernier vint pour convertir les trois contrées, de Tchors, des Lphnik et des Aghovans: il mourut là, martyr. Ensuite le seigneur S. Grigoris, Pahlavide, petit-fils du grand Grigor, l'Illuminateur de l'Arménie, occupa le même siège, à double titre honorifique (par droit de naissance et de vertu?). »<sup>a)</sup>

a) Sur l'époque de la prédication du christianisme en Aghovanie, voici ce que dit notre auteur, IIe P-ie, ch. XLVII, p. 132, 133:

« C'était l'année 43 du comput romain, quand l'Arménie reçut la lumière de la foi, que les Aghovans avaient reçue 270 ans auparavant; 180 ans après la conversion de l'Arménie, Babgen tint un concile, au sujet des doctrines de Chalcédoine, qui ne furent admises ni par les Grecs, ni par l'Italie entière, ni par l'Arménie, l'Aghovanie et la Géorgie, en conséquence des ordres des pieux empereurs Zénon et Anastase. Quand il se fut écoulé 87 ans, sous le catholicos (arménien) Abraham, les Géorgiens, excités par le maudit Courion, se séparèrent des Arméniens, et avec eux la Grèce et l'Italie; mais les Aghovans restèrent unis avec eux dans la foi. »

Quelle que soit la manière d'entendre dans tous ses détails ce passage remarquable (v. Addition V, Sur le schisme religieux . . . p. 119), on voit pourtant clairement que l'Aghovanie fut convertie dans la première moitié du premier siècle de l'ère chrétienne.

S. Eghiché, ou Elisée, le premier apôtre de l'Aghovanie, prêcha la foi dans le pays des Mazkouth, depuis la porte de Tchogh; ib. 1re P-ie, ch. VI, p. 3; voir là les détails. De là il vint dans la ville de Soharh, dans l'Outi; puis à Gis, où il bâtit la première église; puis dans la plaine de Zergouni, où il fut martyrisé, on ne sait comment; ibid. Là même, Histoire de la découverte de ses reliques, au temps de Vatchagan II, par Stéfannos, prêtre du village d'Ourhnécân: elles furent transportées au couvent de Mihra, aujourd'hui nommé Dchrvchtic.

« S. Chouphaghichoï<sup>a)</sup>, Ter Matthéos, Ter Sahac, Ter Movsès, Ter Pant, Ter Ghazar, Ter Grigor, Ter Zakaria, Ter Davith; S. Hovhan, qui fut évêque des Huns, tout en conservant la prérogative patriarcale; Ter Erémia, sous lequel le Bienheureux Mesrob inventa les lettres aghovanes, comme il en avait déjà donné à l'Arménie et à la Géorgie. »

a) Ce personnage est connu comme ayant assisté au concile de Barda, tenu en 488, sous le roi Vatchagan. Ce doit être par erreur qu'il est nommé avant les catholicos suivants; car l'in-

vention de S. Mesrob est des premières années du V<sup>e</sup> s., et notre auteur lui-même, IIe P-ie, ch. 3, p. 52, place la venue de S. Mesrob dans l'Aghovanie sous le roi Esvaghen ou Azvaghen, et sous le patriarche Erémia, au temps de Théodose-le-Jeune et d'Iezdédjerd. Du reste notre auteur ne donne, dans son Histoire, aucun détail nouveau à ce sujet.

« Ter Abas, qui, au commencement de l'ère arménienne, transporta le siège patriarcal de Tchor à Barda, siégea 44 ans<sup>a)</sup>. Il avait été appelé, de l'évêché de Medz-Irank. De son temps on prit l'habitude de libeller ainsi la formule des lettres : « Catholicos des Aghovank, des Lphnik et de Tchor ou Tchogh<sup>b)</sup>. » On lui écrivit, du concile de Dovin<sup>c)</sup>, de reconnaître une seule nature, comprenant la divinité et l'humanité, et d'ajouter aux mots « Saint Dieu » ceux de « Immortel, et qui as été crucifié ; » mots adoptés sur la demande de Proclos, patriarche de C. P., et que nos saints pères, au concile d'Ephèse (en 449), avaient adjoints à « La Sainte Trinité. » Par la suite, Timothée, patriarche d'Alexandrie (en 460 — 482), et Pierre, d'Antioche (entre 471 et 483), étant allés auprès de l'empereur Anastase, avaient fait définir, par l'entremise de Jacques de Mésopotamie, l'orthodoxie des mots « Immortel, et qui as été crucifié, » orthodoxie qui est réelle. Comme c'était une chose insolite, et qu'il n'y avait pas d'hérésie chez nous, Abas voulut examiner la question. Plus tard Stéfanos, évêque de Gardman, alla auprès d'Ezr, catholicos d'Arménie (629 — 649), et adopta sa communion. En sorte que l'Artsakh et le Gardman reçurent cette doctrine, que nous suivons tous présentement. »

a) De ce qui précède il semble résulter clairement qu'Abas siégea dans l'Aghovanie entre 551 et 595. Mosé r. pporte, p. 54, une lettre de Jean II, catholicos d'Arménie, siégeant entre les années 533 et 551, adressée :

A mon cher frère et collègue Abas, catholicos d'Aghovanie, — (Si l'on veut connaître les rapports hiérarchiques de l'Aghovanie vis-à-vis de la Siounie, il faut voir ce que dit notre auteur, p. 136, et Oukhthanès d'Ourha, Addition V.)

- Mosé, évêque de Bakhaghatouk,
- Hromic, évêque d'Amarhas,
- Grigor, évêque de Capaghac (Cabala),
- Timothée, évêque de Baghasacan,
- Ambacoum, évêque de Chaki,
- Hovhannès, évêque de Gardman,
- Ghévond, évêque de Medz-Coghmantzk.

C'étaient vraisemblablement là tous les évêchés d'Aghovanie, au milieu du VI<sup>e</sup> siècle ; toutefois, dans la liste précédente (sup. p. 474), on trouve l'évêché d'Hachou, et plus bas, ceux d'Hoghodch et de Dim qui manquent ici.

Dans la lettre de Jean II qui est une profession de foi, on trouve, p. 56, la formule, « qui as été crucifié pour nous, » formule dont Mosé va parler.

Quant à la translation du siège, Mosé nous apprend, p. 52, que le pays des Aghovans ayant été occupé par les Khazirs, dans la 2<sup>e</sup> année du roi des rois Khosrov, c'est-à-dire de Khosro-Nouchirwan, roi de Perse, au commencement de l'ère arménienne, le trône patriarcal d'Aghovanie fut, la même année, transporté de Tchogh à Barda, et qu'Abas (évêque de Medzarenk), fut nommé catholicos et occupa

le siège durant 44 ans. Ce Khosro ayant régné dans les années 531—579, nous sommes de nouveau ramenés vers 552 ou 553, pour la date de la translation du siège d'Aghovanie. D'autre part, l'ère arménienne ayant commencé en 551, suivant l'opinion commune, au plus tard en 553, cela donne l'année 22 du règne de Khosro, et laisse supposer ici une faute de copiste.

b) Notre auteur cite en effet, p. 78, un écrit de Viroï, successeur d'Abas dans le catholicat, qui commence de la sorte.

c) Notre auteur, P-ie II, ch. XLIX, rapporte une lettre d'Abraham catholicos d'Arménie (594—616), à Mkhithar, évêque d'Amarhas, et à Siméon, évêque de Medz-Irank. Il donne aussi, ch. XLVIII, une histoire à sa manière du concile de Chalcédoine, et plus haut, ch. XLVI, celle de l'hérésie des Iconoclastes, dont l'Aghovanie sut, dit-il, se préserver, au temps du même catholicos Abraham. Sur l'époque où il faut célébrer les fêtes, v. IIIe P-ie, ch. XIV, p. 156.

« Ter Viroï, 34 ans; il délivra les prisonniers arméniens, géorgiens et aghovans, emmenés par Chath, le Khazir, et demanda au roi Khosro d'écrire sur ses lettres au gouverneur de notre pays, les titres de « Seigneur de Gardman, » et de « Prince d'Aghovanie; » ce qui s'écrit encore. »<sup>a)</sup>

a) Viroï est ce catholice qui, vers l'an 627, baptisa Varaz-Grigor, premier prince d'Aghovanie. Quant à l'expédition des Khazars, commandés par le prince Chath, elle eut lieu après le retour en Grèce de l'empereur Héraclius, ainsi que je le dirai plus bas en détail.

A l'époque de Viroï se rattachent les pérégrinations intéressantes d'un moine aghovan. « Au temps de l'empereur Héraclius, du roi de Perse Hazcert (Iezdédjerd III), du catholicos arménien Ezz (ou Ezdras, siégeant en 629—639), du sparapiet d'Arménie Mouchegh, du prince de Siounie Grigor, d'Aghovanie, Waraz-Grigor, seigneur de Gardman, le moine Housouph, de l'ermitage de Brti-Aïric, dans le district de Gégham, alla dans la province d'Artsakh, où il resta douze ans. Plus tard, il se rendit à Jérusalem et en rapporta des reliques dans la province qui avait été sa première résidence; Mosé, IIe P-ie, ch. 4, p. 138.

Dans sa relation, il parle des reliques de l'apôtre S. André, déposées dans le mont Taurus, où il fut martyrisé par ordre du roi Séleucus; ib. p. 139.

Plus loin on trouve une description des saints-lieux de Jérusalem, et des détails très curieux sur les établissements des Aghovans dans cette ville; ibid. ch. LI, p. 140; ch. LII.

« Ter Zakaria, homme saint, 17 ans; il se fit caution pour la grande ville de Barda, et par ses prières délivra un grand nombre de captifs<sup>a)</sup>. Il sacra évêque de Siounie un certain Vrthanès, sans le consentement des Arméniens. Ter Hohan, 25 ans, fut appelé de l'évêché d'Amarhas au siège patriarcal. Ter Oukhthanès, 12 ans; il anathématisa les seigneurs aghovans, qui périrent, à cause de la promiscuité de leurs mariages impurs. »

a) Si l'on s'en tient aux chiffres de Mosé, Viroï mourut environ l'an 627, et Zakaria environ l'an 644: ainsi Barda aurait été attaquée, vraisemblablement par les Khazars, dans une des expéditions qui suivirent celle de Chath. Pour Hohan, il dut siéger jusque vers 669, et Oukhthanès jusqu'en 681.

Sur les autres événements Mosé ne donne pas de détails, mais on verra plus tard quelque chose d'analogue.

«Ter Eghiazar, 6 ans, de l'évêché de Chaki<sup>a)</sup>. Il trouva la croix cachée par S. Mesrob au village de Gis<sup>b)</sup>; ayant détaché des parcelles du bois vivifiant, il les plaça dans 120 dahécans, ou dirhems d'or, portant les mots : «Ceci vient d'Eghiazar.» Il établit aussi une fête de la croix, qui devait se célébrer à Gis.»

a) Cf. IIe P-ie, ch. XXXII, p. 103.

b) Cette croix était l'oeuvre de S. Mesrob, dit Machtots, et lui avait servi quand il prêchait le christianisme chez les Aghovans païens; elle était dans un reliquaire, portant une inscription dans les trois langues, arménienne, romaine ou grecque et syriaque; *ibid.* p. 104, 107.

Le catholicat d'Eghiazar doit atteindre l'année 687 de J.-C.; mais ce qui suit prouve qu'il faudra ajouter à ce chiffre quelques années.

Voici un événement intéressant du pontificat d'Eghiazar :

Israël, qui était devenu évêque de Medz-Coghmank après David, mentionné plus haut, se rendit auprès de Sabac, catholicos d'Arménie (677—702), et de Grigor Maniconien, de qui la femme, Héghiné, était une Aghovane. Mosé, p. 111, et ch. XXXIX, p. 116. Comme Grigor mourut en 683, on peut approcher, avec ces éléments, de la date du voyage d'Israël.

En l'an 62 de l'hégyre (comm. 20 septembre 681), Israël fut envoyé par son supérieur Eghiazar auprès du roi des Huns, pour l'amener à des sentiments de paix et pour le convertir au christianisme.

Israël se mit en marche le 15 du mois de mébec, partit de la ville de Phéroz-Kavat, ou Barda, traversa le Kour, suivit durant 12 jours la frontière d'Aghovanie et arriva à la ville des Lphnatsik. La fête de l'Epiphanie étant arrivée, il la célébra là. Puis il traversa le pays des Djighb, situé au bas d'une grande montagne; un ouragan de neige le retint trois jours au pied du Caucase; car on ne pouvait ni lever les yeux, ni voir la route. Arrivé à la ville où fut martyrisé S. Grigoris, capitale du pays des Huns, il atteignit, quelques jours après, la porte de Tchogh, près de Derbend, et enfin Varatchan, la capitale du roi des Huns, à l'entrée du carême. Le grand prince des Huns l'accueillit bien; Mosé, IIe P-ie, ch. XXXIX, p. 116, 117, 125.

Les Huns étaient païens, attribuaient le tonnerre et les éclairs au pouvoir de l'homme, adoraient un géant farouche et énorme, appelé Thangri-Khan, l'Aspandiat des Persans, auquel ils offraient des chevaux rôtis; faisaient au moment du sacrifice une musique infernale, se tailladaient les joues et le corps, se battaient tous nus dans les cimetières, avaient une seule femme pour plusieurs frères, adoraient aussi Aphrodite; *ibid.* ch. XL, p. 117, 122, 124.

Israël leur prêcha la religion chrétienne, leur apprit que, suivant la doctrine de S. Grégoire le Père existe de lui-même, le Fils sort du Père, et l'Esprit-Saint de tous les deux. Il fit cesser leurs funérailles superstitieuses, le culte qu'ils rendaient aux arbres (comme les Aphkhaz), les regardant comme des Dieux, suspendant à leurs branches les têtes et les peaux des victimes. Tout auprès il y avait des *méhéan* ou temples de Spandiate et des idoles. Les arbres furent abattus, et les Huns se convertirent; quelques prêtres des idoles furent brûlés, d'autres tués par l'épée; *ibid.* p. 119; ch. XLI, p. 122, 123, 125. Notre auteur, p. 119—121, donne de curieux détails sur les auteurs de l'idolâtrie.

Le roi des Huns voulait retenir Israël, et le fit prier de rester, par un grand du pays, Avtchi-Tharkhan, et par le chambellan Tchath-Khazar; Israël s'y refusa, et revint chercher la permission du catholicos, étant accompagné de Ithgin-Khoursan ou Ithginn-Khoursanats et de Tchath-Khazar, envoyés du roi des Huns, nommé Lithover; *ibid.* p. 127, 128, 130. Lithover écrivit même à Eghiazar catholicos et à Varaz-Trdat, prince d'Aghovanie, ainsi qu'à Sabac catholicos et à Grigor Mamiconien, genc-

ralissime d'Arménie. Sabac consentit, non pas qu'Israël fût évêque des Huns et résidât chez eux, mais seulement qu'il allât et vint, sans abandonner complètement ses ouailles d'Aghovanie. Eghiazar fut du même avis, et les choses restèrent sur ce pied; *ibid.* p. 128, 130.

«Nerséh, de l'évêché de Gardman, 17 ans. Tombé dans l'erreur, il voulut bouleverser les nobles maisons de l'Aghovanie, et se détourna vers les doctrines de Chalcédoine. Maudit corporellement et spirituellement, il fut privé de la gloire des enfants de Dieu, par les Aghovans et les Arméniens: il reçut ainsi la part qui convient aux hérétiques.»<sup>a)</sup>

a) Les renseignements sur Nerséh abondent, et chez notre Mosé, et chez Jean-Catholicos, et ailleurs. Cf. *Hist. de la Gé.* p. 279, n. 4. Voici ce que raconte Mosé, *Ille P-ie*, ch. III, p. 144, 145. Après la mort du catholicos d'Aghovanie Ghazar (*sup.* Eghiazar), un certain Bacour-Nerséh, évêque de Gardman, engagea Espram, Esparhma, Sprham ou Sparhamazn, femme de Varaz-Trdat, alors prince d'Aghovanie et sectateur du concile de Chalcédoine, à le faire catholicos, promettant de réduire tout le pays à la foi de ce concile. Cependant Hovel, alors évêque de Medz-Irank, lui fit donner un écrit condamnant cette même doctrine, et contribua à le faire nommer catholicos. Quatorze ans après, Hovel étant mort, Bacour-Nerséh reprit son premier plan. Zakaria, nommé par lui évêque de Medz-Irank, lui rendit son écrit, qu'il livra aux flammes. Eghiazar, évêque de Medz-Coghman, entra dans ses vues, mais le reste du clergé se montra plus récalcitrant. Hoban, évêque de Capagha (Cabala); Sabac, évêque d'Amarhas; Siméon évêque d'Hoghodch, et Chéroï, grand prince d'Aghovanie, se réunirent et anathématisèrent le catholicos; Israël, évêque de Medz-Coghman, fut chassé de son siège par ce dernier.

Le concile dont je viens de parler écrivit alors au catholicos arménien Eghia, siégeant entre 703 et 718, que les deux pays professaient, de toute antiquité, la même foi, et accusa Nerséh de corrompre la religion; *ibid.* ch. IV. En conséquence Eghia ayant informé le khalife Abdalmélik, que Nerséh, résidant à Barda, voulait faire révolter le pays contre lui, le khalife envoya l'ordre à Eghia, catholicos d'Arménie (*արմենեան ջարժողի*), d'enchaîner Nerséh et la femme de Homaïd-Himin (*հոմայիդի կին* (?)) à une même chaîne de fer et de les faire amener devant lui; *ibid.* ch. V et VI.

Eghia étant donc allé à Barda, le prince Chéroï se fit amener Nerséh et la femme de Varaz-Trdat, et ordonna de les faire partir. Nerséh mourut de chagrin, huit jours après, maudissant Chéroï et la princesse Sprham, de qui les rivalités avaient causé son malheur; il avait été 14 ans orthodoxe et 3 ans et demi hérétique. Il eut pour successeur Siméon, qui fit jeter les écrits de Nerséh dans la rivière de Trton, près de Berdacor, résidence d'été de ce catholicos; *ibid.* ch. VII.

L'envoyé du khalife, chargé de suivre l'affaire de Bacour-Nerséh, lui rapporta la curieuse liste suivante des grands de l'Aghovanie:

- 1) Chéroï, prince d'Aghovanie, de qui la descendance n'est point connue, et qui appartenait sans doute à une branche collatérale de la famille régnante.
- 2) Dchovankoi, sparapiet ou généralissime.
- 3) Patric, de la famille royale des Karoïans, qui, au temps de Vatchagan, eut ordre de résider dans le canton d'Azbied: ses ancêtres étaient le brave Vatchagan et Vatché. — Ainsi les Karoïans descendaient des premiers rois d'Aghovanie.
- 4) Babi, Hrahatian, descendant des princes de l'Atrpatacan, résidant à Capaghac et à Coghth.
- 5) Vahan et Varaz Hohanian, de la race des Madianatsi, jacobite de croyance (*յակոբիկ համայն*), qui était venue demeurer à Cambidjan, i. e. dans la Cambysène.

- 6) Rhostom Varazkoïan , dont la famille était venue de Stahr ou Istakbar , se fixer au bourg de Caghancaïtoug , dans l'Outi.
- 7) Zarmihr Varaz-Kourdakian , de race royale , et
- 8) Mahmat Chéroïan , tous deux fils des seigneurs de Dghmank , résidant à Dghmahegh , pays qui leur avait été donné par les rois d'Aghovanie ; Mosé , IIe P-ie , ch. X , p. 150.

Comme appendice à ces renseignements sur les grandes familles aghovanes , voici celles que notre auteur nomme encore , IIe P-ie ch. XXXII , p. 103 et 104.

La famille des seigneurs de Coghtha.

Les familles Dastacertain , Djouchméain et Mamchégoun , toutes trois de la province d'Archacachen , au-delà du Kour.

Celle de Varaz - Phéroj , de la famille Arhanchahic (p. 39) résidant à Gis , dans l'Outi , en - deçà du Kour , et ayant le titre , inconnu d'ailleurs , de Ghaknar զաքճար .

Varajnoun Spasatoun , à Araïcan ;

Touéracoutoun : ces deux en-deçà du Kour , dans l'Outi . Toutes ces familles sont nommées au temps du catholicos d'Aghovanie , Oukhthanès .

Dès que Siméon fut catholicos , il assembla son clergé et les grands du pays , qui , d'un commun accord , signèrent un acte d'union à l'église arménienne et une déclaration que le catholicos d'Aghovanie serait désormais consacré par celui d'Arménie . La liste des signataires se compose des noms suivants :

Siméon catholicos ;

Hobannès , évêque de Capaghac ;

Siméon , évêque de Hoghi (de Hoghotch ? v. sup.) ;

Sahac , évêque d'Amarhas ;

Les supérieurs des couvents de Gtaï-Vank , Cataroï-Vank , Hovsépha-Vank ;

Davith , moine de Caghancaïtoug ;

Pétros , moine de Tgrhacertoï-Vank ;

Poghos , d'Aghatzob .

Et en outre , tous les grands compris dans la liste précédente , en y ajoutant : Vardan-Patric ; Gagic , frère de Vardan ; Vakhtang Varazmanian , descendant de Vardan-Kadch , de la famille Mihracan (sup. p. 480 , Tabl. gén.) , contemporain du roi Vatchagan II , qui l'avait établi dans le Gardman ; Théodoros Anastoïan .

L'acte en question fut dressé et signé en 85 de l'Hég. 148 de l'ère arménienne , au mois de hrotits ; Mosé , ibid. ch. VIII , p. 148 .

Or l'année 85 de l'hég. commença le 14 janvier 704 ;

— 148 de l'ère arménienne répond à 699 , ou peut-être 700 de J.-C.

Abd-al-Mélik , déjà khalife en 686 , ne fut reconnu généralement qu'en 691 ou 693 (Lebeau , Hist. du B-Emp. nouv. éd. t. XII , p. 3 , 17 , 45 , 65) , et mourut en 705 , après 21 ans de règne . Il est vrai que le P. Tchamitch , dans la liste des khalifes , fait régner Abd-al-Mélik en 704—711 ; mais , naturellement , j'ai plus de confiance dans les recherches critiques et dans les résultats de M. S.-Martin .

Quant au catholicos arménien Eghia , il siégeait en 703—718 .

Reste donc à concilier les années de l'Hégyre et de l'ère arménienne ; mais , de peur de m'égarer dans les conjectures , je ne pousserai pas plus loin .

« Ter Siméon, 1 an et demi ; il était principal diacre du siège . . . .<sup>a)</sup> sept maisons. Ter Mikaël, 37 ans ; il était diacre , à Chaki. Il manda Solomon, le père des Makénotsik, et maudit les seigneurs d'Aghovanie, qui avaient pris des épouses dans trois familles : ceux-ci reçurent, en leur temps, la punition de leur faute, et furent exterminés. <sup>b)</sup>

a) La lacune existe dans l'original.

b) Si je ne me suis pas trompé, Bacour-Nerséh siégea jusque vers 711 ; Ter Siméon, jusqu'en 713, et les années de Mikaël vont jusque vers l'an 740.

Au sujet des mariages ici mentionnés, notre auteur dit encore, Ille P-ie, ch. XIII, p. 155 : Varazoi, fils de Vakhtang, petit-fils de Varazman, ayant épousé Vardanouhi, petite-fille du même, et Mikaël, successeur de Samouel (lis. Simon, cf. p. 147), ayant refusé de bénir leur union, ils eurent recours à Thaghigbé, catholicos (plus bas, évêque) de Géorgie, qui les maria. Mikaël tint, à ce sujet, un concile dans l'Outi, et excommunia Varazoi ; celui-ci écrivit à Thaghigbé, évêque de Géorgie, une plainte concernant la rigueur de ce procédé.

C'est tout ce que je sais à ce sujet. Je suppose, mais sans pouvoir le prouver, que Varazoi, ainsi que plusieurs des grands nommés ci-dessus, descendaient des branches cadettes des princes aghovans ; quant à Thaghigbé, un Arménien sans doute, ce devait être quelqu'un de ces *aradchnord* ou supérieur ecclésiastique des Arméniens de Géorgie, dont il est parlé dans les Extraits d'Oukhtanès ; car, au milieu du VIII<sup>e</sup> s., on ne connaît point d'évêque ou catholicos géorgien qui ait porté un pareil nom, à moins que ce ne soit Babila, sous Stéphanos II (Թաղիղէ, Մարիլա).

« Ter Anastas, 4 ans : Ter Hovseph, 17 ans : dans sa cinquième année finit le 2<sup>e</sup> siècle de l'ère arménienne ; il avait été appelé de l'évêché d'Amarhas. <sup>a)</sup>

a) Si la 5<sup>e</sup> année de Hovseph fut l'an 751 ou 752 de J. - C., il siégea donc jusqu'en 763 ou 764, et l'on pourra, à peu de chose près, avoir des dates positives pour les catholicos précédents.

« Ter Davith, 4 ans, appelé également au siège, de l'évêché d'Amarhas, affranchit le territoire et les objets servant au culte, et mourut d'un breuvage empoisonné, que lui donnèrent des perfides. Ter Davith, 9 ans, de l'évêché de Medz - Counenk ; il régla les édifices et limites . . . . la croix . . . . Ter Matthéos, 1 an et demi, de l'évêché de Capaghac et Soghkav . . . . Ter Moysès, 2 ans ; Ter Aharon, 2 ans ; Ter Solomon, 6 mois ; Ter Théodoros, 4 ans, de l'évêché de Gardman. Ter Solomon, 11 ans ; Ter Hovhannès, 15 ans ; il transporta la résidence des catholicos à Berdac, sa demeure de plaisance, et la tira de Barda. Ter Moysès, une demi-année ; Ter Davith, 28 ans, de l'évêché de Capaghac ; il bénit le mariage illicite du seigneur de Chaki. Le frère de ce seigneur lui ayant dit publiquement : « Datha, que ta langue, qui a béni, ne parle plus ; que ta main droite se sèche ; » cela eut lieu aussitôt, et dura jusqu'à sa mort. Ter Hovseph, 25 ans, de l'évêché de Medz - Counenk. Dans sa 3<sup>e</sup> année finit le III<sup>e</sup> siècle de l'ère arménienne. <sup>a)</sup>

a) Ainsi Hovseph devint catholicos en 849 : toutes les années comptées dans le § forment en effet 102 ans.

« Ter Samouel, 17 ans, de l'évêché de Medz-Counenk : ayant pris la dignité, de lui-même, il abdiqua, et fut consacré de nouveau par Géorg, catholicos d'Arménie (876—897); Ter Honan, 8 ans et demi; évêque de Dim, il était allé en Aghovanie sans le consentement du catholiques Géorg, qui le bénit une seconde fois; Ter Siméon, 21 ans; évêque de la cour du S.-Siège, il ajouta beaucoup aux ornements de la croix. Ter Davith, 6 ans, supérieur du couvent de Pharhisos; Ter Sahac, 18 ans, de l'évêché de Medz-Counenk; Ter Gagic, 14 ans, de l'évêché de Gardman; dans sa 4e année finit le IVe siècle de l'ère arménienne.

« Ter Davith, 7 ans, de l'évêché d'Apaghac (lis. Capaghac); Ter Davith, 6 ans; reçut la consécration d'Anania, catholicos d'Arménie (943—965). Ter Ponéghas, 18 ans, de l'évêché de Gardman; Ter Movsès, 6 ans, supérieur du couvent de Pharhisos.»

En tout 45 catholicos, durant 659 ans, comptés par notre auteur et atteignant jusqu'à l'année 998 ou 999. Ainsi Mosé Caghancatovatsi, sauf interpolation, appartient au moins au Xe s. de l'ère chrétienne. Toutefois les événements de l'histoire civile, qu'il raconte, sont loin d'arriver à l'année indiquée ci-dessus, bien qu'ils dépassent la 14e année de ce siècle.

M. E. Boré, dans l'article mentionné au commencement de cette Addition, suppose que tous les catholicos postérieurs au VIIe s. sont une interpolation, ce à quoi je ne puis consentir, pour les raisons énoncées plusieurs fois et reposant sur des faits. Quant à la liste des catholicos d'Aghovanie donnée par le P. Chakbathounof, dans sa description d'Edchmiadzin, t. II, p. 333—339, où il y a des recherches nouvelles sur cette matière, avec indication de quatre catholicos, qui semblent avoir été omis par Mosé, et de quelques dates précises, — quant à cette liste, je ne veux point la discuter et me contente d'y renvoyer le lecteur. Elle a été continuée par le savant évêque, jusqu'à l'extinction du dernier catholicos de Gantzasar, en 1828; *ibid.* p. 339—349. On trouvera encore quelques détails sur ce sujet dans un petit ouvrage arménien, l'Histoire des Aghovans (*պատմութիւն աղուանից*) imprimé en 1839, à Choucha, mais qui se rapporte surtout aux temps modernes.

### § 3. Faits détachés, de l'histoire civile.

Dans ce § je réunirai, par ordre chronologique, les événements intéressant l'Aghovanie ou les contrées voisines, racontés par Mosé Caghancatovatsi, sans indication de rois, princes ou chefs aghovans quelconques, qui y aient pris part. Au moyen des deux séries précédentes, il sera facile de rattacher les faits aux époques déjà décrites.

Chapouh II, fils d'Ormizdas, roi de Perse, qui régnait en 305—389 de J.-C., ayant voulu connaître les traditions historiques et la littérature des peuples soumis à ses lois, réunit à un repas neuf seigneurs de chaque peuple, et donna la première place à Moubidan-Moubid le Perse, i. e. au chef des pontifes de la religion des mages. « Je connais bien, dit-il, la noblesse des Perses, des Parthes, des Pahlavides, mais de celle des Arméniens (*արմէնու*), ni je n'en ai entendu parler aux rois mes pères, ni les livres ne la mentionnent. » Les grands d'Arménie lui présentèrent alors l'ouvrage d'Agathange, qu'on lui traduisit en arménien, et qui commence à Artachir, fils de Sassan. Il en fut très satisfait et distribua les 17 coussins aux assistants, suivant le mérite et l'importance de leur littérature. Andoc, prince de Siounie, n'eut que le 14e coussin et en devint furieux.

Cependant les Khazirs ayant fait une incursion, Chapouh réunit, pour les repousser, tous ses sujets, et entre autres les Arméniens, Géorgiens et Aghovans. Andoc profita de l'occasion pour aller piller Tizbon et mit son butin dans la citadelle de Baghaberd. Les Perses, commandés par Antachkhod, ayant alors ravagé la Siounie, Andoc s'enfuit en Grèce; Babic, fils d'Andoc, revint dans sa patrie, et se fit connaître au roi de Perse, en triomphant d'un Hun, nommé Honagour, qui était venu faire en Perse une incursion. Il se battit avec lui depuis le matin jusqu'à à la 9e heure, ayant pour auxiliaires, deux frères, Gor et Gazan. Chapouh voulut alors que les princes siouniens fussent traités sur le même pied que les Bagratides et les Mamiconiens.

Ces événements eurent lieu « 20 ans avant le règne de Iezdédjerd-le-Méchant, qui fit périr 1086 Vardanians, 120 ans avant la réforme du calendrier arménien; » Mosé, IIe P-ie ch. I, p. 45—48.

Or Iezdédjerd II, sous le règne duquel eut lieu le martyre des Vardanians, raconté dans l'intéressant ouvrage d'Eghiché « Guerre des Vardanians, » traduit déjà en anglais par Neumann, et en français par le P. Carapiet, Iezdédjerd, dis-je, régna en 439—457, et le martyre des Vardanians eut lieu en 451 (v. Addition III, p. 75; cf. Tchamitch, Hist. d'Arm. t. I, p. 449, 452, au sujet d'Andoc, et p. 478, au sujet de Babic). Ainsi l'histoire du banquet et de ses suites aurait eu lieu en 419, 131 ans avant la réforme du calendrier arménien, d'où il résulte une différence de 11 ans dans les supputations de Mosé.

Sous le règne de ce Chapouh, notre auteur nomme, p. 52, un certain Khosrov, grand seigneur dans le Gardman (*Կախարար*), sans dire toutefois qu'il fût maître de ce pays.

Le récit des campagnes de l'empereur Héraclius en Asie ne pouvait être omis par Mosé, qui entre en effet dans de grands détails, mais sans observer l'ordre des faits, comme on va le voir par les citations.

« Je commencerai à raconter, dit Mosé, p. 58, d'abord ce qui arriva dans la 18e bissextile (*Եւհհեղ*) de l'apparition de Notre-Seigneur, au mois de méhec, en la 35e année du roi des rois Khosrov (II, fils d'Ormizdas II). » Khosro-Parviz ayant régné 590—527, sa 35e année tomba en 625 de notre ère.

Un peu plus loin, chap. X, Mosé raconte les victoires du général persan Khorian, Rhozmiozan ou Chah-Varaz, puis le départ d'Héraclius pour la Perse, après qu'il eut couronné son fils: ce qui nous reporte à 3 années en arrière; car Héraclius quitta ses états en 622. Notre auteur ajoute (p. 60), qu'au lieu d'aller par les contrées où il aurait rencontré des troupes persanes, l'empereur s'embarqua, arriva en Égérie, traversa l'Arménie et franchit l'Araxe. Ici, par le nom d'Égérie, proprement Mingrèlle, il faut entendre un port quelconque de la Lazique, Batoum, Redoute-S.-Nicolas, Poti ou Khouphi, que je crois être le Khouphath des Annales géorgiennes; Hist. de Gé. p. 225, 320. Il y a encore ici de curieux détails, que j'omets, parce qu'ils ne se rapportent pas directement à la Géorgie. Héraclius voulait hiverner du côté de l'Arménie, de l'Aghovanie

et de la Géorgie ; mais les Aghovans s'y étant opposés, les Grecs firent le dégât chez eux et allèrent camper dans l'Outi, sur un torrent coulant dans le territoire de Caghancaïtoug.

« En la 36e année de Khosrov (donc en 626), Héraclius envoya un ambassadeur, nommé André, demander des secours à Djéboukha-Khan<sup>1)</sup>, roi des Khazirs, qui envoya 1000 hommes par la porte de Tchogh. Ceux-ci traversèrent l'Albanie, la Géorgie et la Lazique, ou Egérie, et allèrent à C. P., s'aboucher avec l'empereur.

En la 37e année de Khosrov (627), Djéboukha envoya Chath, fils de son frère, qui fit le ravage dans l'Aghovanie et dans l'Atrpatacan . . . ; *ibid.* ch. XII, p. 65, 66.

Les Khazirs, à la prière d'Héraclius, étant entrés dans l'Aghovanie, Khosro les fit prier de partir, mais l'appât du butin l'emporta sur ses instances. Le roi des Khazirs convoqua donc tous ses sujets, peuples et tribus, habitant dans les montagnes, dans les plaines, dans les maisons ou en plein air, sur mer et sur terre, rasés ou chevelus . . . Les visages des Khazirs étaient féminins, leurs cheveux longs comme le poil des loups, leurs traits rudes, leurs yeux sans sourcils, leurs flèches décochées avec force.

En la 38e année de Khosrov (628), ils entrèrent dans l'Aghovanie, sous la conduite de Dchéboukha-Khan et de son fils, prirent Tchogh et Barda ; les habitants de ce dernier, qui s'enfuyaient, furent poursuivis jusqu'au pied d'une montagne, dans l'Outi, où est le grand village de Caghancaïtoug, *où je suis né*, dit Mosé ; *ibid.* ch. XI, p. 61, 63.

« Après cela, comme un fleuve torrentueux, aux vagues amoncelées, ils se portèrent contre le pays des Géorgiens, entourèrent et assiégèrent la grande et admirable ville de Tphghis, lieu de délices, de profits commerciaux. Informé de cela, le grand empereur réunit, de son côté, toutes les troupes de son empire et se porta en toute hâte vers son allié, précédé de ses dons et présents impériaux. Son arrivée fut pour les deux parties la cause d'une grande joie.

« Alors les malheureux enfermés dans la forteresse eurent la perspective de se voir accablés coup sur coup de nouvelles calamités ; mais comme l'heure du sort qui les menaçait n'était pas arrivée, Khosrov, informé du rendez-vous des deux grands monarques, auprès de cette ville, s'était hâté de lui envoyer un secours, avant son investissement, et d'en confier la défense au brave et intrépide guerrier Charhapagha, avec environ 1000 cavaliers d'élite, destinés à la protéger, à en garder les portes. A la vue de ce renfort, amené par un officier, non moins heureux qu'habile, les habitants, encouragés et rassurés, commencèrent à se moquer des deux monarques. Quoique ayant sous les yeux l'innombrable multitude des soldats du N. et de l'occident, alignés comme des montagnes autour de la ville, et encore les machines à quatre roues et autres engins, construits par les ingénieurs grecs, dont les coups bien dirigés faisaient crouler les murailles, sous

<sup>1)</sup> Notre auteur s'exprime ainsi : « Je me charge, disait l'empereur à son envoyé, de rassasier la cupidité de la nation féroce et avide d'or, des hommes chevelus, i. e. des Khazars ; p. 65.

d'énormes pierres, enfin les grosses outres, gonflées de pierres et de sable, servant à faire rebrousser les eaux du grand fleuve, qui contourne le flanc de la ville : nonobstant tout cela, rien ne les ébranlait, et s'animant l'un l'autre, ils réparaient par de nouvelles constructions les brèches faites par l'ennemi.

«Leurs troupes étant découragées par la fatigue non moins que par leurs défaites, ayant perdu non peu de monde dans les combats d'infanterie, les deux monarques tinrent conseil et se dirent : «Pourquoi laisser décimer nos gens ? Quand nous aurons pris le fameux boulevard de ce peuple, ne le pillerons-nous pas comme bon nous semblera?»

«Avisant alors à régler ce qu'il fallait faire, le grand empereur Héraclius, mû par la jalousie, dit à l'homme qui était venu pour le secourir : «Toi, pour ce mois-ci, retourne et va tranquillement, avec tes troupes, au lieu d'où tu viens, car je songe à te faire rafraîchir, et lorsque se fera sentir l'ardente température de l'été de Syrie, là où se trouve la capitale de la Perse, sur le grand fleuve du Tigre, vous ne pourriez y résister. L'année prochaine, à la fin des mois de la chaleur, tu reviendras de la même manière, et nous accomplirons notre dessein. Pour moi, je ne cesserai d'assaillir le roi de Perse, je désolerai son pays, inquiéterai ses serviteurs et n'épargnerai point la ruse pour qu'ils se débarrassent de lui.»

«Informés qu'ils cédaient à la fatigue, les habitants n'en devinrent que plus fiers et se livrèrent à des plaisanteries qui causèrent leur perte. Ayant pris une grosse citrouille, ils dessinèrent dessus le portrait du roi des Huns, long et large d'une coudée : à la place des sourcils et des yeux, ils avaient tracé une ligne à-peine perceptible ; celle de la barbe était d'une insolente nudité ; tandis que les trous des narines avaient un empan de largeur et des poils aussi nombreux que ceux des périévechté (?), que chacun pouvait apercevoir. Ils placèrent cette citrouille sur le mur, en face de l'ennemi, et, par leurs cris, firent appel aux troupes : «Voilà, disaient-ils, le souverain votre monarque ; venez lui rendre hommage, c'est Dchéboukha-Khan.» Puis, saisissant une lance, ils la brandirent, à leur vue, sur la citrouille dont ils avaient fait son portrait. L'autre monarque n'était pas moins l'objet de leurs plaisanteries, de leurs bouffonneries et injures, car ils le proclamaient Sodomite. A cette vue, à ces discours, les souverains se gonflaient de vengeance et concentraient au fond de leurs coeurs leurs ressentiments. Secouant la tête, ils lançaient contre eux d'horribles imprécations, juraient que pas un seul de leurs sujets ne dût-il sauver sa vie, ils se feraient raison des plaisanteries dont ils avaient été l'objet. La bouche pleine de ces menaces, ils tournèrent le dos et partirent.» Ibid. p. 63—65.

Suivent les détails sur la révolution qui précipita Khosro-Parviz du trône, sous la direction du général persan Rhodjveh, et le remplaça par son fils Cavat ; ibid. p. 67. Tout le chap. XIII, consacré à la mort de Khosro (626) et à l'avènement de son fils, est très curieux. Cf. notice sur l'historien Sébéos, Troisième Rapport sur mon Voyage archéologique, p. 53.

«A-peine Cavat ou Kobad fut sur le trône, et Viroï, patriarche d'Albanie, rentré

\*

dans sa patrie , pendant que celui-ci exhalait dans les diverses contrées les émanations de sa charité , tout-à-coup la brise du N. souffla de nouveau et souleva la mer orientale. La bête dévastatrice sortit et s'avança avec son petit, avide de sang, nommé Chath. La ville de Tiflis , au pays de Géorgie , fut la première vers laquelle il tourna sa face. Comme il ne s'y trouvait aucun des vaillants soldats de la précédente guerre , il saisit l'occasion d'y verser les haines et les ressentiments des affronts qu'il y avait essuyés. Ayant environné la ville , il commença à livrer des combats et à resserrer les habitants, qui reprirent les armes , et durant environ deux mois , firent , mais en vain , les plus grands efforts pour lutter contre l'arrêt de mort qui les menaçait : ils étaient stimulés par la crainte de l'effusion de leur sang , qui se préparait.

« Poussant contre tous un rugissement formidable , la bête féroce gorgea ses petits du produit de sa chasse , remplit leur repaire de venaison et combla ses soldats de rapines. Elevant de concert leurs épées , ils marchent ensemble vers la muraille , qu'ils dépassent , tant ils étaient nombreux , en s'échelonnant l'un sur l'autre. En voyant tomber sur eux leur ombre épaisse , les malheureux habitants sentent les jointures de leurs jambes défaillir , leurs bras faiblissent , ils se laissent vaincre et tomber du haut du rempart. Troublés comme les passereaux tombés dans les engins des chasseurs , nul d'entre eux ne songe à aller dans sa maison , porter la fatale nouvelle , donner des ordres à une épouse chérie , s'attendrir sur le fruit de ses entrailles , témoigner sa piété filiale , aux auteurs de ses jours. Dans leur épouvante , ils s'efforcent de se cacher , soit en montant sur les terrasses des maisons , soit dans l'intérieur des conduits ; la plupart se réfugient sous les toits des saintes églises , se cramponnent aux cornes de la sainte table. Ils poussent des cris terribles , semblables aux gémissements des troupeaux de brebis appelant leurs agneaux ; la mère crie vers son jeune enfant , mais sur leurs pas s'empressent d'impitoyables faucheurs , dont la main fait couler des flots de sang , dont le pied foule des cadavres , dont les yeux regardent les monceaux de morts comme si c'étaient des tas de grêlons. Quand toutes les voix plaintives et gémissantes eurent cessé , quand il ne resta personne qui leur eût échappé , pas un seul , comprenant alors que leurs glaives étaient rassasiés , ils firent venir les deux princes , l'un gouvernant pour les Perses , l'autre indigène , appartenant à la race des habitants de la Géorgie , tous deux tombés entre leurs mains , et les conduisirent , les bras liés , en présence de leur monarque. Celui-ci ordonna de leur crever les yeux , en représailles de ce qu'ils l'avaient figuré aveugle , dans le but de l'outrager , après quoi ils les fit torturer et étrangler tous vifs. Enfin leur peau fut enlevée de dessus leurs membres , et après les avoir écorchées et remplies d'herbes , on les attachait et suspendit aux remparts.

« Alors ils portèrent la main sur les coffres où étaient déposés les trésors ; pliant sous le faix , la multitude des soldats portaient et déposaient devant leur maître des piles et des monceaux , qui s'accumulaient par un apport incessant , au point que l'oeil se fa-

tignait de voir les quantités infinies de talents d'or et d'argent. Quant aux ornements des églises, aux ustensiles sertis de pierreries semées de perles, qui suffirait à les énumérer?

« Ayant de la sorte accompli ses plans, il ordonna d'enlever de là tout ce butin, et se mettant en route avec ces trésors, partit pour son pays, mais il laissa de braves trouppes à son fils Chath, et des gens de coeur pour lui servir de maîtres, avec ordre de se porter chez les Aghovans; *ibid.* p. 71, 72.

Sevmatchan, alors gouverneur de l'Aghovanie pour les Perses, s'enfuit au plus vite; les Huns avaient ordre d'épargner les habitants, s'ils se soumettaient volontairement; sinon, de tout exterminer. Le catholicos Viroï ayant trop tardé de venir offrir sa soumission et les présents que l'on attendait, la contrée entière fut envahie à la même heure et le même jour, suivant le procédé de la danse tartare, figurée dans l'Hist. de Gé., p. 347. L'auteur décrit très bien les tristes effets de cette invasion, *ibid.* p. 73—77, et ch. XV, les malheurs de l'Aghovanie, la famine . . . .

Au ch. XVI, p. 78, 79, Mosé nous apprend que le roi du N. tirait un impôt des fondeurs d'or et d'argent, des mineurs de fer, des pêcheurs du grand fleuve Kour; qu'en la 2e année d'Artachir, fils de Cavat (donc vers l'an 630), le roi des Khazirs, préparant une grande invasion, envoya à l'avance 3000 chevaux, commandés par le général Tchorpan-Tharkhan. Alors le général Chahvaraza ou Khorian se déclara roi et détrôna Artachir. Il expédia contre les Khazirs 10,000 hommes, commandés par Honahn, chef du bataillon des Tadjcatsi, i. e. des cavaliers turks. Les Perses furent vaincus auprès du lac de Gégham. Pour les Huns, ils s'en-allèrent, à travers l'Arménie, la Géorgie et l'Aghovanie.

La troisième partie de l'ouvrage de Mosé, contenant 23 chap., est toute entière consacrée à l'histoire de l'Aghovanie depuis Mahomet.

Le ch. I, p. 142 suiv., renferme l'histoire de Mahomet; il prit des leçons du moine Bahira, et le tua plus tard; il parut en l'année 65 de l'ère arménienne (616 ou 617 de J.-C.), dans le Chahastan Sombre *Կ Տրիւ շահաստան*; en 70—621 ou 622, il alla à la voûte d'Abraham, . . etc. cf. Hist. de la Gé. p. 233, n. 5.

Ch. II, successeurs de Mahomet; puis les faits rapportés à leur date chronologique, sup. p. 489.

Ch. XVI, p. 157. En 146 de l'ère armén., 697 de J.-C., Mahmet entre dans l'Aghovanie et va à Tchogh; les Arméniens de Dovin s'étant révoltés et ayant massacré 60,000 musulmans, Mahmet revint de Tchor, assiégea Sévan durant 3 ans, le prit, et ayant mandé à Nakhtchévan les seigneurs arméniens, les brûla dans une église; cf. Extraits de Ciracos, p. 27 du M-it sup. Add. XXIV, p. 419.

En 165—716, Mrovan, le Mourwan-Qrou des Géorgiens, marcha contre le Gilan, sans pouvoir y entrer.

En 168—719, les Khazirs envahissent l'Aghovanie; Abdélaziz <sup>1)</sup> vient à Barda, passe le Kour; trois ans après, Msliman ou Maslamah pille Derbend, va chez les Khazirs, les défait, et revient du côté de la Géorgie; *ibid.* p. 158.

En 175—726, mort de Sembat, prince d'Arménie. Trois ans après, Dcharha va, pour la seconde fois, dans l'Aphkhazie (lis. Aghovanie, et cf. *Hist. de la Gé.* p. 257, n. 1), et chez les Khazirs, il est tué l'année suivante par le fils du roi des Khazirs.

En 180 — 730, Mslimah rebâtit Derbend, sans détruire la résidence des catholicos, qui s'y voit encore.

Ch. XVII, p. 159. La province arménienne de Vaiöts-Tzor tire son nom (*vai*, cri plaintif) d'un tremblement arrivé au commencement du VIII<sup>e</sup> s., dont les secousses durèrent 40 jours et firent périr 10,000 personnes.

Ch. XVIII, p. 160, histoire fabuleuse et très amusante de la ville de Ghion, Ilion, en Grèce, prise au moyen de 200 chevaux de bois, et de la fondation de Rome.

En 270—821, les musulmans prirent Amarhas; ceux de Medz-Arank se défendirent, au lieu dit Chicakor.

P. 162, détails sur l'histoire de Siounie et sur le royaume de Baghk, en 276—827, Ibrahim, fils de Ghith,

Ablasad, généraux musulmans.

• P. 163; en 280—831, Mamoun assiége Rome, ou plutôt C. P.

En 283 — 834, Gantzac, dans le canton d'Archacachen, bâtie par Khazépatgos, par ordre du khalife.

P. 164; en 301 — 852, Boughka vint en Arménie; Sahac, émir, est tué à Tiflis; quatre ans après la venue de Mahomet, fils de Khaghth (lis. de Khalil; cf. *Hist. de Gé.* p. 261.

Ch. XXI. Esai, fils de Chekh, est en guerre avec son lieutenant Mahmed, surnommé Emémid, fils d'Aboulvéhid; cf. *Hist. de la Gé.*, p. 265, 266, 268.

P. 165. Avènement au trône des Bagratides arméniens; Hamam restaure la royauté d'Aghovanie.

P. 166; le roi Sembat est martyrisé à Dovin, en 363—914; Barda est pris par les Rhouziç, i. e. par les Russes.

De nouveau donc il est prouvé que Mosé est un auteur du Xe siècle.

<sup>1)</sup> Je suppose que c'est cet émir Abdélaziz, de qui il est question dans le Troisième Rapport sur mon Voyage, p. 60, et de qui l'époque est si ridiculement placée en l'an 50—602.

## TABLE DES MATIERES.

	Page.
<b>CHRONIQUE ARMÉNIENNE</b> .....	1.
<b>ADDITION I. Des travaux dont l'histoire de la Géorgie a été l'objet</b> .....	62.
— II. Sur la langue géorgienne .....	67.
— III. Sur les rapports des Persans avec la Géorgie, dans la seconde moitié du Ve siècle de l'ère chrétienne .....	67.
— IV. Sur le royaume de Lazique .....	81.
I. Position de la Lazique .....	93.
II. Fleuves de la Lazique .....	93.
III. Localités indiquées par les historiens .....	98.
— V. Histoire de la scission religieuse entre les Géorgiens et les Arméniens, depuis la fin du VI <sup>e</sup> siècle .....	107.
— VI. Notice sur les saints pères syriens, venus en Géorgie sous le roi Pharsman VI. (542—557 de J.-C.) .....	123.
— VII. Pour la p. 262 de l'Hist. de la Gé.; Notice supplémentaire sur S. Abo .....	132.
— VIII. Notice sur S. Néophyté, évêque d'Ourbnis .....	137.
— IX. Histoire des Bagratides, d'après les auteurs arméniens et grecs, jusqu'au commencement du XI <sup>e</sup> siècle .....	138.
I. De l'origine des Bagratides géorgiens, jusqu'en 786 de J.-C. ....	138.
II. Second avènement de la dynastie Bagratide, en Géorgie (796 de J.-C.) .....	144.
III. Histoire des Bagratides arméniens, en tant qu'elle se lie à celle de la Géorgie, et des Bagratides géorgiens, d'après les sources arméniennes .....	156.
— X. Pour le règne de Bagrat III, renfermant la description et l'histoire du couvent ibérien du mont Athos, et de celui de la Croix, à Jérusalem. Hist. de Gé. p. 300, 303 .....	189.
I. Couvent ibérien du mont Athos. Description, extraite du livre de la Visite par Timothé Gabachwill .....	189.
II. Etablissements des Géorgiens à Jérusalem .....	197.
— XI. Récits des auteurs arméniens sur le règne de Giorgi Ier .....	209.
— XII. Rapports entre la Géorgie et la Grèce, sous Bagrat IV .....	218.
— XIII. ....	228.
§ 1. Extraits de divers auteurs, relatifs au règne de David II .....	228.
§ 2. Extraits d'auteurs musulmans, relatifs à la prise de Tiflis, par David-le-Réparateur .....	236.
§ 3. Relevé chronologique de faits mentionnés chez les auteurs musulmans .....	241.

	Page.
ADDITION XIV. Règnes de Dimitri Ier et de Dawith III .....	244.
▲ XV. Notice sur les gouverneurs musulmans de Tiflis .....	248.
— XVI. Règne de Giorgi III .....	253.
§ 1. Renseignements divers .....	253.
§ 2. Episode de Demna .....	257.
§ 3. Date de la mort de Giorgi III et de l'avènement de Thamar .....	264.
— XVII, concernant le règne de Thamar .....	266.
§ 1. Notice et détails historiques sur la famille des Mkhargrdzéliidzé .....	266.
§ 2. Affaires de religion .....	279.
§ 3. Sur les deux maris de Thamar .....	288.
§ 4. Chronologie du règne de Thamar .....	296.
— XVIII. Renseignements sur les règnes de Giorgi-Lacha et de Rousoudan .....	298.
§ 1. Extraits de Vardan, etc. ....	298.
§ 2. Invasion de Djélal-ed-Din en Géorgie .....	309.
§ 3. Voyages des Géorgiens en Mongolie .....	317.
§ 4. Extraits d'auteurs musulmans .....	329.
§ 5. Chronologie des règnes de Giorgi-Lacha et de Rousoudan .....	333.
— XIX. ....	334.
§ 1. Fin de l'histoire, et généalogie complète des Orbélians .....	334.
§ 2. Disgression sur les rois de Khatchen .....	339.
— XX. Autre rédaction du règne de David VI, fils de Dimitri II, Hist. de Gé. p. 612 sqq. ....	368.
— XXI. De l'origine des éristhaws du Ksan .....	372.
— XXII. Expéditions de Timour en Géorgie .....	386.
— XXIII. Témoignages des écrivains étrangers, relatifs à l'histoire de la Géorgie, depuis la mort de Timour jusqu'en 1459, et chronologie des règnes et des faits .....	398.
— XXIV. Extraits de Ciracos, auteur arménien du XIIIe siècle, relatifs principale- ment au règne de Thamar et de ses successeurs .....	412.
— XXV. Ouvrage de Malakia-Abégba, ou Malakia-le-Moine .....	438.
— XXVI. Extraits de l'Histoire des Aghovans, en arménien, par Mosé Caghancato- vatsi .....	468.
§ 1. Suite des dynasties aghovanes .....	471.
§ 2. Série des catholicos aghovans .....	481.
§ 3. Faits détachés, de l'histoire civile .....	488.

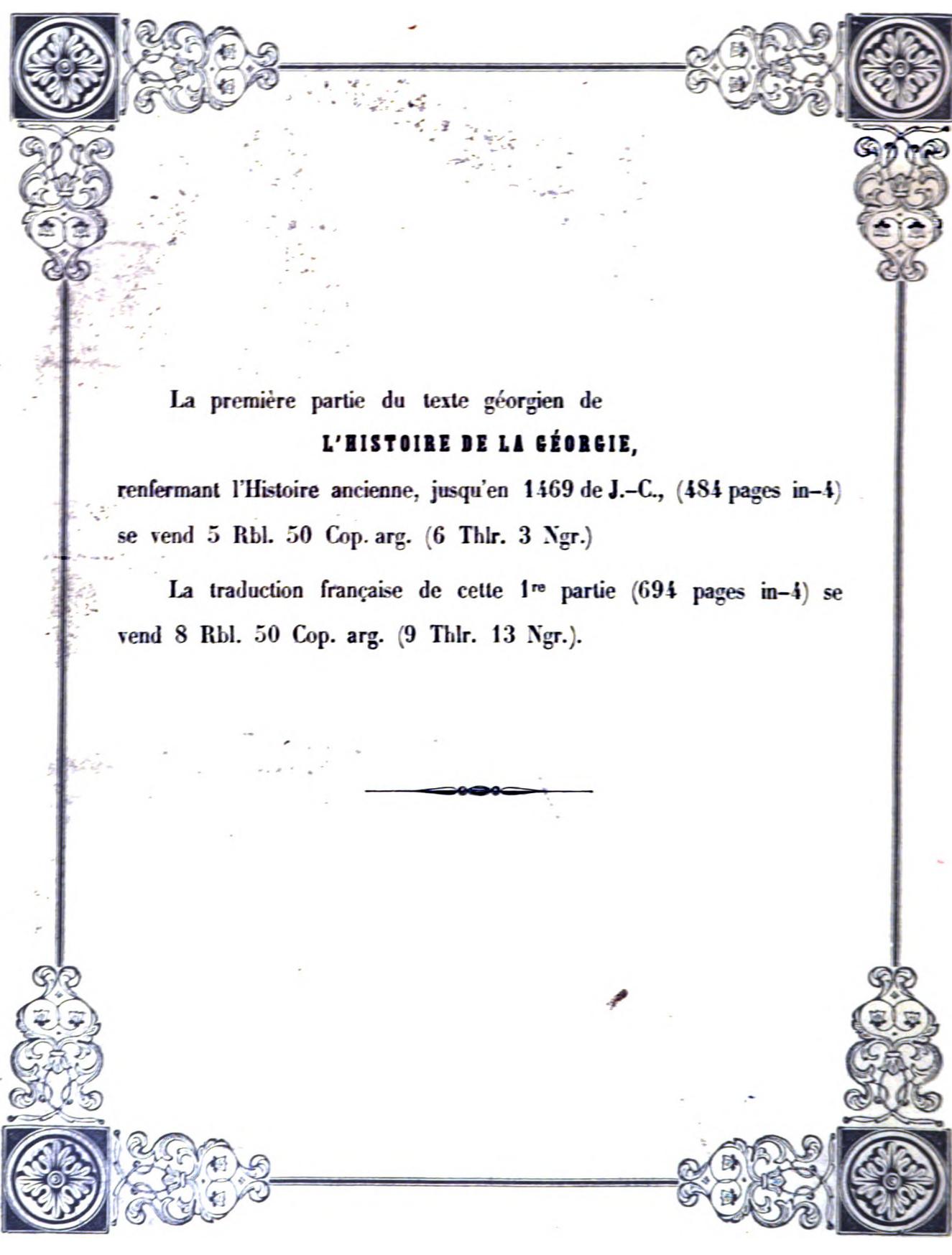
*Bagratides géorgiens.*

Atern

1) Achot, épouse  
une Géorgienne







La première partie du texte géorgien de  
**L'HISTOIRE DE LA GÉORGIE,**  
renfermant l'Histoire ancienne, jusqu'en 1469 de J.-C., (484 pages in-4)  
se vend 5 Rbl. 50 Cop. arg. (6 Thlr. 3 Ngr.)

La traduction française de cette 1<sup>re</sup> partie (694 pages in-4) se  
vend 8 Rbl. 50 Cop. arg. (9 Thlr. 13 Ngr.).











DK 511 .G4 .H5 f Suppl. C.1  
Additions et éclaircissements  
Stanford University Libraries



3 6105 035 690 416

DK  
511  
.G4.  
f  
Supp

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES  
CECIL H. GREEN LIBRARY  
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004  
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

JUN 17 1999 *u*

FEB 09 2001 *u*

FEB 9 2001 *u*

